

ENCYCLOPEDIE

METHODIQUE,

OU

PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, DE SAVANS ET D'ARTISTES;

Précédée d'un Vocabulaire universel, *servant de Table pour tout l'Ouvrage, ornée des Portraits de MM.* DIDEROT & D'ALEMBERT, *premiers Éditeurs de l'*Encyclopédie.

ENCYCLOPEDIE MÉTHODIQUE.

LOGIQUE, MÉTAPHYSIQUE ET MORALE,

Publiée par M. LACRETELLE.

TOME QUATRIEME.





A PARIS,
Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. XCI.





PAR

PARESSE, s. f. nonchalance qui empêche l'homme de travailler, de vaquer à ses affaires, & de remplir ses devoirs.

Un poëte anglois a peint cette reine du monde comme une indolente divinité :

A carelefs deity
No probleme puzzle his lethargick brain;
But dull oblivion guards his peaceful bed,
And lazy fogs bedew his gracious head.
Thus at full length, the pamper'd monarch lay,
Fatt'ning in ease, and flumb'ring life away.

De tous nos défauts, celui dont nous tombons le plus aifément d'accord, c'eſt la *pareſſe*; parce que nous nous perſuadons qu'elle tient à toutes les vertus paiſibles; & que, ſans détruire les autres, elle en ſuſpend ſeulement les fonctions. De-là vient qu'elle regne ſouverainement dans ce qu'on appelle le *beau monde*; & ſi quelquefois on trouble ſon empire, c'eſt plutôt pour chaſſer l'ennui, que par goût pour l'occupation.

L'eſprit contracte auſſi facilement l'habitude de la *pareſſe* que le corps. Un homme qui ne va jamais qu'en voiture, eſt bientôt hors d'état de ſe ſervir de ſes jambes. Comme il faut lui donner la main pour qu'il marche, de même il faut aider l'autre à penſer, & même l'y forcer; ſans cela, l'homme craignant l'application, ſoupire vainement après la ſcience qui eſt pour lui une plante ſucculente, mais dont il n'a pas le courage d'exprimer le ſuc. L'eſprit ne devient actif que par l'exercice; s'il s'y porte avec ardeur, il trouve chez lui des forces & des reſſources, qu'il ne connoiſſoit pas auparavant.

Au ſurplus la *pareſſe* de l'eſprit & du corps, eſt un vice que les hommes ſurmontent bien quelquefois, mais qu'ils n'étouffent jamais. Peut-être eſt-ce un bonheur pour la ſociété que ce vice ne puiſſe pas être déraciné. Bien des gens croyent que lui ſeul a empêché plus de mauvaiſes actions, que toutes les vertus réunies enſemble. *(Anc. Encyclop).*

PASSIONS, ſ. f. pl. Les penchans, les inclinations, les déſirs & les averſions, pouſſés à un certain degré de vivacité, joints à une ſenſation confuſe de plaiſir ou de douleur, occaſionnés ou accompagnés de quelque mouvement irrégulier du ſang & des eſprits animaux, c'eſt ce que nous nommons *paſſions*. Elles vont juſqu'à ôter tout uſage de la liberté, état où l'ame eſt en quelque maniere rendue *paſſive*; de-là le nom de *paſſions*.

L'inclination ou certaine diſpoſition de l'ame, naît de l'opinion où nous ſommes qu'un grand bien ou un grand mal eſt renfermé dans un objet qui par cela même excite la *paſſion*. Quand donc cette inclination eſt miſe en jeu (& elle y eſt miſe par tout ce qui eſt pour nous plaiſir ou peine), auſſi-tôt l'ame, comme frappée immédiatement par le bien ou par le mal, ne modérant point l'opinion où elle eſt que c'eſt pour elle une choſe très-importante, la croit par-là même digne de toute ſon attention; elle ſe tourne entiérement de ſon côté, elle s'y fixe, elle y attache tous ſes ſens, & dirige toutes ſes facultés à la conſidérer; oubliant dans cette contemplation, dans ce deſir ou dans cette crainte preſque tous les autres objets : alors elle eſt dans le cas d'un homme accablé d'une maladie aiguë; il n'a pas la liberté de penſer à autre choſe qu'à ce qui a du rapport à ſon mal. C'eſt encore ainſi que les *paſſions* ſont les maladies de l'ame.

Toutes nos ſenſations, nos imaginations, même les idées intellectuelles, ſont accompagnées de plaiſir ou de peine, de ſentimens agréables ou douloureux, & ces ſentimens ſont indépendans de notre volonté; car ſi ces deux ſources de bien & de mal pouvoient s'ouvrir & ſe fermer à ſon gré, elle détourneroit la douleur, & n'admettroit que le plaiſir. Tout ce qui produit en nous ce ſentiment agréable, tout ce qui eſt propre à nous donner du plaiſir, à l'entretenir, à l'accroître, à écarter ou à adoucir la peine ou la douleur, nous le nommons *bien*. Tout ce qui excite un ſentiment oppoſé, tout ce qui produit un effet contraire, nous l'appellons *mal*.

Le plaiſir & la peine ſont donc les pivots ſur leſquels roulent toutes nos affections, connues ſous le nom d'*inclinations* & de *paſſions*, qui ne ſont que les différens degrés des modifications de notre ame. Ces ſentimens ſont donc liés intimement aux *paſſions*; ils en ſont les principes, & ils naiſſent eux-mêmes de diverſes ſources que l'on peut réduire à ces quatre.

1°. Les plaiſirs & les peines des ſens. Cette douceur ou cette amertume jointe à la ſenſation, ſans qu'on en connoiſſe la cauſe, ſans qu'on ſache comment les objets excitent ce ſentiment, qui s'éleve avant que l'on ait prévu le bien ou le mal que la préſence & l'uſage de cet objet peuvent procurer; ce que l'on en peut dire, c'eſt que la bonté divine a attaché un ſentiment agréable à l'exercice mo-

déré de nos facultés corporelles. Tout ce qui satisfait nos besoins sans aller au-delà, donne le sentiment de plaisir. La vue d'une lumière douce, des couleurs gaies sans être éblouissantes, des objets à notre portée, des sons nets, éclatans, qui n'étourdissent pas, des odeurs qui n'ont ni fadeur ni trop de force, des goûts qui ont une pointe sans être trop aiguë, une chaleur tempérée, l'attouchement d'un corps uni; tout cela plaît parce que cela exerce nos facultés sans les fatiguer. Le contraire ou l'excès produit un effet tout opposé.

2°. Les plaisirs de l'esprit ou de l'imagination forment la seconde source de nos *passions*: tels sont ceux que procure la vue ou la perception de la beauté prise dans un sens général, tant pour les beautés de la nature & de l'art, que pour celles qui ne sont saisies que par les yeux de l'entendement, c'est-à-dire, celles qui se trouvent dans les vérités universelles, celles qui découlent des loix générales, des causes secondes. Ceux qui ont recherché le principe général de la beauté, ont remarqué que les objets propres à faire naître chez nous un sentiment de plaisir, sont ceux qui réunissent la variété avec l'ordre ou l'uniformité. La variété nous occupe par la multitude d'objets qu'elle nous présente; l'uniformité en rend la perception facile, en nous mettant à portée de les saisir rassemblés sous un même point de vue. On peut donc dire que les plaisirs de l'esprit, comme ceux des sens, ont une même origine, un exercice modéré de nos facultés.

Recourez à l'expérience; voyez dans la Musique, les consonnances tirer leur agrément de ce qu'elles sont simples & variées; variées, elles attirent notre attention; simples, elles ne nous fatiguent pas trop. Dans l'Architecture, les belles proportions sont celles qui gardent un juste milieu entre une uniformité ennuyeuse & une variété outrée qui fait le goût gothique. La Sculpture n'a-t-elle pas trouvé dans les proportions du corps humain cette harmonie, cet accord dans les rapports, & cette variété des différentes parties qui constituent la beauté d'une statue? La peinture est assujettie aux même regles.

Pour remonter de l'art à la nature, la beauté d'un visage n'emprunte-t-elle pas ses charmes des couleurs douces, variées, de la régularité des traits, de l'air qui exprime différens sentimens de l'ame? Les graces du corps ne consistent-elles pas dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose? La nature elle-même embellie de ses couleurs douces & variées, de cette quantité d'objets proportionnés, & qui tous se rapportent à un tout, que nous offre-t-elle? une unité combinée sagement avec la variété la plus agréable. L'ordre & la proportion ont tellement droit de nous plaire, que nous l'exigeons jusque dans les productions si variées de l'enthousiasme, dans ces peintures que font la Poésie & l'Eloquence des mouvemens tumultueux de l'ame. A plus forte raison l'ordre doit-il regner dans les ouvrages faits pour instruire. Qu'est-ce qui nous les fait trouver beaux? si ce n'est l'unité de dessein, l'accord parfait des diverses parties entr'elles & avec le tout, la peinture ou l'imitation exacte des objets, des mouvemens, des sentimens, des *passions*, la convenance des moyens avec leur fin, un juste rapport des façons de penser & de s'exprimer avec le but qu'on se propose.

C'est ainsi que l'entendement trouve ses plaisirs dans la même source de l'esprit & de l'imagination; il se plait à méditer des vérités universelles qui comprennent sous des expressions claires une multitude de vérités particulières, & dont les conséquences se multiplient presqu'à l'infini. C'est ce qui fait pour certains esprits les charmes de la Métaphysique, de la Géométrie & des sciences abstraites, qui sans cela n'auroient rien que de rebutant. C'est cette sorte de beauté qui fait naître mille plaisirs de la découverte des loix générales que toute la nature observe avec une fidélité inviolable, de la contemplation des causes secondes qui se diversifient à l'infini dans leurs effets, & qui toutes sont soumises à une unique & première cause.

L'on peut étendre ce principe de nos plaisirs, & sa privation, source de nos peines, sur tous les objets qui sont du ressort de l'esprit. On le trouvera par-tout; & s'il est quelques exceptions, elles ne sont dans le fond qu'apparentes, & peuvent venir ou de préventions arbitraires, sur lesquelles même il ne seroit pas difficile de faire voir que le principe n'est point altéré, ou de ce que notre vue est trop bornée sur des objets fins & délicats.

3°. Un troisième ordre de plaisirs & de peines sont ceux qui en affectant le cœur, font naître en nous tant d'inclinations ou de *passions* si différentes. La source en est dans le sentiment de notre perfection ou de notre imperfection, de nos vertus ou de nos vices. De toutes les beautés, il en est peu qui touche plus que celle de la vertu qui constitue notre perfection; & de toutes les laideurs, il n'en est point à laquelle nous soyons ou nous dévions être plus sensibles qu'à celle du vice. L'amour de nous mêmes, cette *passion* si naturelle, si universelle, & qui est, on peut le dire, la base de toutes nos affections, nous fait chercher sans cesse en nous & hors de nous, des preuves de ce que nous sommes à l'égard de la perfection; mais où les trouver? Seroit-ce dans l'usage de nos facultés convenable à notre nature? ou dans un usage conforme à l'intention du Créateur? ou au but que nous nous proposons, qui est la félicité? Réunissons ces trois différentes façons d'envisager la félicité, & nous y trouverons la règle que nous prescrit ce troisième principe de nos plaisirs & de nos peines. C'est que notre perfection & la félicité con-

fiftent à poſféder & à faire uſage des facultés propres à nous procurer un ſolide bonheur, conforme, aux intentions de notre auteur, manifeſtées dans la nature qu'il nous a donnée.

Dès-lors nous ne pouvons appercevoir en nous-mêmes ces facultés, & ſentir que nous en faiſons un uſage convenable à notre nature, à leur deſtination & à notre but, ſans éprouver une joie ſecrette & une ſatisfaction intérieure, qui eſt le plus agréable de tous les ſentimens. Celui-là au contraire qui regardant en lui même n'y voit qu'imperfection & qu'un abus continuel des talens dont Dieu l'a doué, a beau s'applaudir tout haut d'être parvenu par ſes déſordres au comble de la fortune, ſon ame eſt en ſecret déchirée par de cuiſans remords qui lui mettent ſans ceſſe devant les yeux ſa honte, & qui lui rendent ſon exiſtence haiſſable. En vain pour étouffer ce ſentiment douloureux, ou pour en détourner ſon attention, il ſe livre aux plaiſirs des ſens, il s'occupe, il ſe diſtrait, il cherche à ſe fuir lui-même; il ne peut ſe dérober à ce juge terrible qu'il porte en lui & par-tout avec lui.

C'eſt donc encore un uſage modéré de nos facultés, ſoit du cœur, ſoit de l'eſprit, qui en fait la perfection; & cet uſage fait naître chez nous des ſentimens agréables, d'où ſe produiſent des inclinations & des *paſſions* convenables à notre nature.

4°. J'ai dit que l'amour de nous-mêmes nous faiſoit chercher dans le bonheur des preuves de notre perfection: cela même nous fait découvrir une quatrième ſource de plaiſirs & de peines dans le bonheur & le malheur d'autrui. Seroit-ce que la perception que nous en avons quand nous en ſommes les témoins, ou que nous y penſons fortement, fait une image aſſez ſemblable à ſon objet pour nous toucher à-peu-près comme ſi nous éprouvions actuellement le ſentiment même qu'elle repréſente? Ou, y a-t-il quelque opération ſecrette de la nature qui nous ayant tous formés d'un même ſang, nous a voulu lier les uns aux autres en nous rendant ſenſibles aux biens & aux maux de nos ſemblables? Quoi qu'il en ſoit, la choſe eſt certaine; ce ſentiment peut être ſuſpendu par l'amour-propre, ou par des intérêts particuliers, mais il ſe manifeſte infailliblement dans toutes les occaſions où rien ne l'empêche de ſe développer: il ſe trouve chez tous les hommes à la vérité en différens degrés. La dureté même part quelquefois d'un principe d'humanité; on eſt dur pour le méchant ou pour ceux qu'on regarde comme tels dans le monde, dans la vue de les rendre bons, ou pour les mettre hors d'état de nuire aux autres. Cette ſenſibilité n'eſt pas égale pour tous les hommes; ceux qui ont gagné notre amitié & notre eſtime par de bons offices, par des qualités eſtimables, par des ſentimens réciproques; ceux qui nous ſont attachés par les liens du ſang, de l'habitude, d'une commune patrie, d'un même parti, d'une même profeſſion, d'une même religion, tous ceux-là ont différens droits ſur notre ſentiment. Il s'étend juſqu'aux caractères de roman ou de tragédie; nous prenons part au bien & au mal qui leur arrive, plus encore ſi nous ſommes convaincus que ces caractères ſont vrais. De-là les charmes de l'Hiſtoire, qui en nous mettant ſous les yeux des tableaux de l'humanité, nous touche & nous émeut à ce point précis de vivacité qui fait naître les ſentimens agréables. De-là en un mot toutes les inclinations & les *paſſions* qui nous affectent ſi aiſément par une ſuite de notre ſenſibilité pour le genre humain.

Telles ſont les ſources de nos ſentimens variés ſuivant les différentes ſortes d'objets qui nous plaiſent par eux-mêmes & que l'on peut appeller *les biens agréables*; mais il en eſt d'autres qui nous portent vers les biens utiles, c'eſt-à-dire vers des objets qui, ſans produire immédiatement en nous ces biens agréables, ſervent à nous en procurer ou à nous en aſſurer la jouiſſance. On peut les réduire ſous trois chefs: le deſir de la gloire, le pouvoir, les richeſſes. Nous avons vu déjà que tout ce qui ſemble nous prouver que nous avons quelque perfection, ne peut manquer de nous plaire: de-là le cas que nous faiſons de l'approbation, de l'amour, de l'eſtime, des éloges des autres: de-là les ſentimens d'honneur ou de confuſion: de-là l'idée que nous nous formons du pouvoir, du crédit qui flattent la vanité de l'ambitieux, & qui, ainſi que les richeſſes, ne ſont enviſagés par l'homme ſage que comme un moyen de parvenir à quelque choſe de mieux.

Mais il n'arrive que trop ſouvent que l'on deſire ces biens utiles pour eux-mêmes, en confondant ainſi le moyen avec la fin. L'on veut à tout prix ſe faire une réputation bonne ou mauvaiſe; l'on ne voit dans les honneurs rien au-delà des honneurs même; l'on deſire les richeſſes pour les poſſéder & non pour en jouir. Se livrer ainſi à des *paſſions* auſſi inutiles qu'elles ſont dangereuſes, c'eſt ſe rendre ſemblable à ces malheureux qui paſſent leur triſte vie à fouiller les entrailles de la terre pour en tirer des richeſſes dont la jouiſſance eſt reſervée à d'autres. Il faut en convenir, cet abus des biens utiles vient ſouvent de l'éducation, de la coutume, des habitudes, des ſociétés qu'on fréquente qui ſont dans l'ame d'étranges aſſociations d'idées, d'où naiſſent des plaiſirs & des peines, des goûts & des averſions, des inclinations, des *paſſions* pour des objets par eux-mêmes très indifférens. A l'imitation de ceux avec qui nous vivons, nous attachons notre bonheur à l'idée de la poſſeſſion d'un bien frivole qui nous enlève par-là toute notre tranquillité; nous le chériſſons avec une *paſſion* qui étonne ceux qui ne ſont pas attentifs que la ſphère de nos penſées & de nos deſirs eſt bornée-là. *Anc. Enc.*

Il eſt évident que la convenance de chaque paſſion excitée par des objets qui nous affectent particulièrement, doit conſiſter dans un certain degré de médiocrité, pour que le ſpectateur puiſſe s'y joindre. Si la *paſſion* eſt trop forte ou trop foible, il ne peut y entrer. Il eſt aiſé, par exemple, que le chagrin & le reſſentiment ſoient pouſſés trop loin, & ils le ſont réellement chez la plupart des hommes. Ils peuvent auſſi ne l'être pas aſſez, quoique le défaut ſoit ici bien plus rare que l'excès. Nous qualifions l'excès, de foibleſſe ou de fureur; & nous appellons le défaut ſtupidité, inſenſibilité ou lâcheté. Il ne nous eſt pas poſſible d'entrer dans l'un ni dans l'autre; mais nous ſommes étonnés & confondus de les voir.

Cependant la médiocrité où réſide le point de la convenance, varie ſelon les différentes *paſſions*. Placée haut dans quelques-unes elle ne l'eſt pas dans d'autres. Il y en a qu'il eſt indécent d'exprimer fortement, quoiqu'il ſoit reconnu que nous ne pouvons nous empêcher de les ſentir très-vivement; & il y en a d'autres dont les plus fortes expreſſions plaiſent ſouvent extrêmement quoique peut-être elles ne s'élèvent pas en nous ſi néceſſairement. Les premières ſont celles avec leſquelles il n'y a pour certaines raiſons, que peu ou point de ſympathie: les autres ſont celles avec leſquelles, pour d'autres raiſons, il y en a le plus: & ſi nous conſidérons les diverſes paſſions de notre nature, nous trouverons qu'on les regarde comme bien ou mal-faiſantes, juſtement dans la proportion que les hommes ſont plus ou moins diſpoſés à ſympathiſer avec elles.

Des paſſions qui tirent leur origine du corps.

Il eſt indécent d'exprimer la force des *paſſions* qui naiſſent d'une certaine ſituation ou diſpoſition du corps, parce qu'on ne peut s'attendre que les autres qui ne ſont pas dans la même diſpoſition, ſympathiſent avec elles. Une violente faim, par exemple, quoique non ſeulement naturelle, mais inévitable dans pluſieurs occaſions, eſt toujours indécente; & manger gloutonnement eſt regardé par-tout comme un manque de ſavoir vivre. Il y a cependant quelque degré de ſympathie avec la faim même. Il eſt agréable de voir ſes convives manger avec appétit, & toutes les marques du dégoût ſont offenſantes. L'état habituel du corps dans un homme qui ſe porte bien, fait que ſon eſtomac s'accorde, pour ainſi dire, avec l'un & ne s'accorde pas avec l'aute. Nous pouvons ſympathiſer avec la détreſſe qu'occaſionne une faim démeſurée, quand nous liſons la deſcription dans le journal d'un ſiége ou d'un voyage de long cours. Nous nous mettons nous-mêmes dans la poſition de ceux qui l'endurent, & par là nous concevons facilement le chagrin, la terreur & la conſternation qui les déſolent. Nous ſentons nous-mêmes quelque degré de ces *paſſions*, & de-là notre ſympathie avec elle. Mais comme la lecture de la deſcription ne nous affame point, nous ne pouvons dire, même alors, que nous ſympathiſons proprement avec la faim.

Il en eſt de même de la *paſſion* qui unit les deux ſexes. Quoiqu'elle ſoit naturellement la plus furieuſe de toutes, la rendre par des expreſſions fortes c'eſt toujours une indécence, même parmi les perſonnes que toutes les loix divines & humaines autoriſent à s'y livrer complettement. Il ſemble néanmoins qu'il y ait quelque degré de ſympathie avec cette paſſion même. Il ne convient pas de parler à une femme comme on parleroit à un homme. On eſtime que leur compagnie doit inſpirer plus de gaieté, plus d'agrément, plus d'attention; & une indifférence totale pour le beau ſexe rend un homme en quelque ſorte mépriſable aux yeux même des autres hommes.

Telle eſt notre averſion pour tous les appétits qui viennent du corps. Toutes les expreſſions fortes en ſont déſagréables & rebutantes. Selon quelques anciens philoſophes, ce ſont ces *paſſions* qui nous ſont communes avec les bêtes, & qui n'ayant point de liaiſon avec les qualités diſtinctives de la nature humaine, dérogent par cette raiſon à ſa dignité. Mais il y a pluſieurs autres *paſſions*, telles que le reſſentiment, l'affection naturelle & la reconnoiſſance même que nous partageons avec les animaux, & que cette conſidération ne nous fait pas ranger parmi les appétits brutaux. La vraie cauſe du dégoût que nous inſpirent les appétits corporels, c'eſt que nous ne pouvons y entrer. Dès qu'ils ſont ſatisfaits, l'objet qui les excitoit en nous ceſſe de nous plaire, ſa préſence nous eſt à charge, nous lui cherchons en vain les charmes qui nous tranſportoient le moment d'auparavant, & notre propre *paſſion* nous devient auſſi étrangère qu'elle l'étoit aux autres. Lorſque nous avons diné nous faiſons ôter le couvert; & nous traiterions de même les objets de nos déſirs les plus ardens & les plus paſſionnés ſi nous n'y tenions par d'autres liens que ceux du corps.

C'eſt dans l'empire ſur ces appétits que conſiſte la vertu proprement appellée *tempérance*. Les reſſerrer dans les bornes que preſcrit la conſidération de ſa ſanté ou de ſa fortune, c'eſt une partie de la prudence; mais les contenir dans les limites que leur aſſignent la décence, la convenance, la délicateſſe & la modeſtie, c'eſt l'office de la tempérance.

Nous trouvons, par la même raiſon, quelque choſe d'efféminé & de malféant à jeter les hauts cris pour une douleur du corps quelque inſup-

portable qu'elle soit. Ce n'est pas qu'il n'y ait une bonne dose de sympathie avec la douleur même du corps. Si, comme je l'ai déjà remarqué, je vois un coup porté & prêt à tomber sur le bras ou sur la jambe d'un autre, je retire mon bras ou ma jambe; & quand le coup frappe, je le sens en quelque maniere, j'en suis blessé avec celui qui le reçoit: mais ma blessure étant excessivement légère, s'il pousse un cri violent, comme je ne puis le suivre dans sa passion, je ne manque jamais de le mépriser, & tel est le sort de toutes les *passions* qui tirent leur origine du corps: ou elles n'excitent point du tout de sympathie, ou si elles en excitent, c'est dans un degré qui n'a nulle proportion avec la violence de ce que sent la personne qui souffre.

Il en est tout autrement des *passions* qui ont leur source dans l'imagination. Le tissu de mon corps ne peut être que fort peu dérangé par les altérations qui se font dans celui d'un autre; mais mon imagination se prête davantage, elle prend plus aisément la forme, pour ainsi dire, & la configuration de l'imagination de ceux avec lesquels je vis familièrement. C'est pourquoi les traverses que rencontrent l'amour & l'ambition font naître plus de sympathie que le plus grand mal corporel. Ces *passions* viennent entièrement de l'imagination. Celui qui a perdu tout son bien ne sent aucun mal dans le corps, s'il est d'ailleurs en bonne santé; il souffre de l'imagination seule qui lui représente la perte de sa dignité, l'abandon de la part de ses amis, la dépendance, le besoin, la misère prêts à fondre sur lui; & nous sympathisons beaucoup plus fortement avec lui parce que nos imaginations se moulent bien plus facilement sur la sienne que nos corps ne pourroient se mouler sur le sien.

La perte d'une jambe peut passer généralement pour un malheur beaucoup plus réel que celle d'une maîtresse. Ce seroit néanmoins une ridicule tragédie que celle dont la catastrophe rouleroit sur le premier accident, au lieu qu'on en a composé de fort belles sur le second, quelque frivole & léger qu'il puisse paroître.

Rien n'est si vîte oublié que la douleur. Du moment qu'elle cesse, toute son angoisse disparoît, son idée ne peut plus nous causer aucun trouble & nous ne pouvons entrer nous-mêmes dans l'inquiétude & la perplexité où nous étions. Un mot qu'un ami lâchera par inadvertance va nous causer une peine de plus longue durée. Ce mot passe & le chagrin reste. Ce qui nous trouble d'abord n'est pas l'objet des sens, mais l'idée de l'imagination. Comme c'est par conséquent une idée qui nous indispose jusqu'à ce que le temps ou d'autres accidens l'aient effacée de notre mémoire, toutes les fois qu'elle y revient notre imagi nation touche, envenime la plaie.

La douleur n'excite jamais une sympathie bien vive à moins qu'elle ne soit accompagnée de danger. Nous sympathisons avec la peur, sinon avec la douleur de celui qui souffre. Or la peur est entièrement l'ouvrage de l'imagination qui augmente notre mal en nous représentant avec les agitations de l'incertitude, non ce que nous sentons réellement, mais ce que nous pouvons endurer dans la suite. La goutte, ou le mal de dents, quoique très-douloureux, excitent peu de sympathie; des maladies plus dangereuses en excitent beaucoup, lors même que le malade ne souffre guère.

Il y a des gens qui s'évanouissent & tombent malades à la vue d'une opération de chirurgie, & chez qui la douleur physique occasionnée par le déchirement des chairs, semble exciter une extrême sympathie. Nous concevons plus vivement & plus distinctement la douleur qui vient d'une cause externe que celle qui vient d'un dérangement intérieur. A peine puis-je me former une idée des souffrances de mon voisin, lorsqu'il est attaqué de la goute ou de la pierre; mais je conçois très-clairement ce qu'il doit souffrir d'une incision, d'une blessure, d'une fracture. Avec tout cela ces objets ne produisent de si violens effets sur nous que par leur nouveauté. Celui qui a vu une douzaine de dissections & autant d'amputations, voit ensuite avec une grande, ou même avec une parfaite indifférence, toutes les opérations de cette nature; mais quoique nous ayons lu ou vu jouer plus de cinq cent tragédies, il est rare que nous ne conservions pas quelque sensibilité pour les objets qu'elles représentent.

Dans quelques tragédies Grecques on a tâché d'émouvoir la compassion par la représentation d'une douleur corporelle. Philoctète pousse des cris & s'évanouit, tant celle qu'il endure est extrême. Hercule & Hyppolite expirent dans les tourmens les plus cruels & auxquels toute la force d'Hercule même ne peut résister. Ce n'est cependant pas la douleur, mais quelqu'autre chose qui nous intéresse en pareil cas. Ce n'est point la blessure de Philoctète, mais la solitude où il est qui nous affecte, & qui répand sur cette charmante tragédie un certain sauvage romanesque si agréable à l'imagination. Les souffrances horribles d'Hercule & d'Hyppolite ne nous intéressent que parce que nous prévoyons que la mort en sera la suite. S'ils devoient en réchapper, elles nous paroîtroient souverainement ridicules. Quelle Tragédie seroit ce que celle où la plus grande crise des héros seroit des tranchées de colique? Il n'y a pourtant pas de douleurs plus aiguës. Ces tentatives, pour exciter la pitié par le spectacle d'une douleur du corps peuvent être mises au rang des plus grandes violations du *décorum*, dont le théâtre grec ait donné l'exemple.

Le peu de sympathie que nous sentons pour les maux corporels est le fondement de la convenance qu'il y a dans la constance & la patience à les souffrir. L'homme qui dans les plus rigoureux tourmens ne laisse échapper aucune foiblesse, qui ne se plaint point, qui ne donne cours à aucune *passion* dans laquelle nous ne puissions entrer pleinement, se rend souverainement maître de notre admiration. Sa fermeté le met en état de tenir l'accord avec notre indifférence & notre insensibilité; nous nous unissons complettement au généreux effort qu'il fait dans cette vue; nous approuvons sa conduite, & l'expérience que nous avons de la foiblesse ordinaire de notre nature, fait que nous sommes étonnés qu'il agisse d'une manière à mériter notre approbation. Delà notre admiration pour lui. Car j'ai déja observé que ce sentiment n'est autre chose que l'approbation relevée par le mélange de l'étonnement & de la surprise.

Des passions qui ont leur source dans un tour, ou disposition particulière de l'imagination.

Parmi les *passions* même qui tirent leur origine de l'imagination, celles qui viennent d'un tour ou d'une habitude particulière qu'elle a prise, sont celles avec lesquelles nous sympathisons le moins, quoique nous les reconnoissions d'ailleurs pour très-naturelles. L'imagination des autres n'ayant pas pris le même pli ne sauroit s'y accommoder: & quelque inévitables que soient ces *passions* dans certains périodes de la vie, elle nous paroissent en quelque sorte toujours ridicules. C'est ce qui arrive par rapport à la forte inclination qui se forme naturellement entre deux personnes de différent sexe qui ont fixé long-temps leurs pensées l'une sur l'autre. Notre imagination n'ayant pas fait la même route que celle de l'amant, nous ne pouvons entrer dans l'ardeur de ses transports. Si notre ami reçoit un outrage, nous sympathisons aussi-tôt avec son ressentiment, & celui qui le met en colère nous y met aussi. Qu'il ait reçu quelque bienfait, nous partageons également sa reconnoissance, & nous sommes vraiment touchés du mérite de son bienfaiteur. Mais s'il est amoureux, sa *passion* a beau nous paroître aussi juste & aussi raisonnable qu'aucune autre de la même espèce; nous ne croyons jamais être obligés d'en concevoir une pareille, ni d'aimer la personne qu'il aime. L'amour paroît à tout le monde, excepté à celui qui le sent, une *passion* tout-à-fait disproportionnée à la valeur de l'objet, & quoiqu'on le pardonne à un certain âge, parce qu'il est dans la nature, on s'en moque toujours par la raison qu'on ne peut y entrer. Toutes les expressions sérieuses & emphatiques dont il se sert sont ridicules pour un tiers; & si l'amant n'est pas bonne compagnie pour sa maitresse, il ne l'est pour personne. Il s'en apperçoit lui-même, & tant qu'il est dans son bon sens, il s'efforce de rire & de plaisanter de sa propre *passion*. C'est le seul style dans lequel nous nous soucions d'en entendre parler, parce que c'est le seul dans lequel nous sommes d'honneur à en parler nous-mêmes. Autant nous plaît la gaîté d'Ovide & la galanterie d'Horace, autant nous ennuie l'amour grave, pédantesque & sententieux de Properce & de Cowley qui ne finissent point d'exagérer la violence de leur *passion*.

Mais quoique nous ne sympathisions pas proprement avec l'amour, & que nous soyons bien éloignés d'en prendre, même en idée, pour la personne dont un autre est épris; cependant comme nous avons conçu ou que nous pouvons être disposés à concevoir des *passions* de la même espèce, nous entrons facilement dans les hautes espérances du bonheur qu'on se promet de la jouissance de l'objet, ainsi que dans la peine extrême qu'on appréhende de sa perte. Il ne nous intéresse pas comme *passion*, mais comme situation donnant lieu à d'autres *passions* qui nous remuent, telles que l'espérance, la crainte & toutes sortes de chagrins. C'est ainsi que dans la description d'un voyage sur mer ce n'est point la faim qui nous touche, mais l'extrémité cruelle où elle réduit les voyageurs. Si nous n'entrons pas proprement dans la tendresse de l'amant, nous sommes prêts à le suivre dans les idées romanesques de bonheur qu'il y attache. Quand les ressorts de l'ame sont relâchés par l'indolence, & qu'elle est fatiguée par la violence du desir, nous sentons combien il lui est naturel de soupirer dans cet état après le calme & le repos, de le chercher dans le contentement de cette *passion* qui l'agite, & de se former à elle-même l'idée de cette vie pastorale, tranquille & retirée, que l'élégant, le tendre & passionné Tibulle prend tant de plaisir à décrire; d'une vie telle que les poëtes nous la depeignent dans les Isles fortunées; d'une vie entièrement consacrée aux douceurs de l'amitié, de la liberté & du repos; d'une vie exempte de soins & d'inquiétudes & de toutes les *passions* turbulentes qui les suivent. Ces scènes agréables & charmantes nous plaisent même davantage, si on les tient dans le lointain comme objets de l'espérance, que si on nous les met sous les yeux comme objets d'une jouissance actuelle. Ce que la passion a de grossier qui s'y mêle, & qui est peut-être le fondement de l'amour, disparoît dans le fond du tableau & nous choque au grand jour. Aussi voit-on qu'une *passion* heureuse nous intéresse beaucoup moins qu'une *passion* inquiète & mélancolique. Nous tremblons à la vue de tout ce qui peut renverser des espérances si naturelles & si agréables, & c'est ainsi que nous entrons dans le chagrin, le trouble & la perplexité de l'amant.

De là le merveilleux intérêt que cette *passion* nous

inspire dans quelques tragédies & quelques romans modernes. C'est moins l'amour de Castalio & de Monime qui nous attache dans l'orphelin, que les malheurs que cet amour occasionne. Si un auteur introduisoit deux amans exprimant leur tendresse mutuelle dans une scène parfaitement tranquille, on riroit, & on ne sympathiseroit point. Une scène aussi froide est en quelque manière toujours déplacée dans une tragédie, & si quelque chose la rend tolérable, ce n'est point la sympathie avec la *passion* qu'elle exprime, c'est la part que prend le spectateur aux obstacles & aux dangers dont il prévoit que la jouissance doit être suivie.

La retenue que les lois de la société imposent aux femmes par rapport à cette foiblesse, la rend plus dangereuse pour elles, & par-là beaucoup plus intéressante. L'amour de Phèdre nous charme dans Racine, malgré tout ce que cet amour a d'insensé & de criminel. On peut dire même que Phèdre extravagante & coupable, n'en est que plus intéressante par les craintes la honte, les remords, l'horreur & le désespoir qui la déchirent, & qui sont les suites naturelles du crime. & de la folie. Toutes les *passions* secondaires, si je puis les appeller ainsi, qui naissent de la situation de l'amour en deviennent nécessairement plus véhémentes & plus furieuses, & c'est avec celles-là seules qu'on peut dire proprement que nous sympathisons.

Cependant de toutes les *passions* qui sont si étrangement disproportionnées à la valeur de leurs objets, l'amour est la seule à laquelle tout le monde, même les esprits les plus scrupuleux, trouvent quelque chose de revenant & d'agréable. D'abord quoiqu'elle puisse être ridicule en elle-même, elle n'est pas naturellement odieuse, & quelque fatales & affreuses qu'en soient les conséquences, il est rare que ses intentions soient mauvaises. En second lieu, s'il n'y a guère de convenance dans la *passion* elle-même, il y en a beaucoup dans quelques-unes de celles qui l'accompagnent toujours. Il entre dans l'amour un puissant mélange d'humanité, de générosité, de bonté, d'estime & d'amitié, toutes passions, qui, pour des raisons que nous allons expliquer, sont justement celles avec lesquelles nous sommes le plus portés à sympathiser, lors même qu'elles nous paroissent donner dans l'excès. Notre sympathie pour elles sauve ce qu'il y a de choquant dans la *passion* principale, & protège celle-ci dans notre imagination, malgré tous les vices qui sont ordinairement son cortège. Quoiqu'elle aboutisse nécessairement à la ruine & à l'infamie dans un sexe, & que dans l'autre à qui on la juge moins funeste, elle soit presque toujours suivie d'une incapacité totale pour le travail, de la négligence de ses devoirs & du mépris de la gloire, ou même de la simple réputation; malgré tout cela le degré de sensibilité & de générosité dont on la suppose accompagnée, fait que bien des gens en tirent encore vanité, & qu'ils affectent de paroitre capables de sentir ce qui ne leur feroit pas d'honneur s'ils le sentoient en effet.

Comme il faut être réservé à parler de ses amours pour ne point paroître ennuyeux ou ridicule, il faut l'être aussi pour la même raison quand on parle de ses amis, de ses études, de sa profession. Ce sont tous objets auxquels nous ne pouvons attendre que les autres s'intéressent autant que nous. Et c'est faute de cette discrétion que la moitié du monde est mau-mauvaise compagnie pour l'autre. Un philosophe n'est bon qu'avec un philosophe, & le membre d'une petite coterie qu'avec sa coterie.

Des passions *insociables, ou avec lesquelles il répugne au spectateur de s'associer.*

Il est une autre sorte de *passions* dérivée aussi de l'imagination, qui, pour être agréables & convenables, doivent baisser considérablement du ton où les monteroit la nature indisciplinée. Telles sont la haine & le ressentiment, avec toutes leurs différentes modifications. A l'égard de ces *passions* notre sympathie se partage avec celui qui les sent & celui qui en est l'objet. Les intérêts du premier sont directement contraires à ceux du second; notre sympathie nous fait desirer pour l'un ce qu'elle nous fait craindre pour l'autre. Tous deux hommes, ils nous intéressent tous deux, & notre ressentiment pour ce que l'un a souffert se trouve refroidi par la crainte de ce que l'autre peut souffrir: ainsi notre sympathie avec l'offensé demeure nécessairement au-dessous de la *passion* qui l'anime, non-seulement par les causes générales qui rendent les *passions* sympathiques plus foibles que les primitives; mais encore par une cause particulière, qui est la sympathie opposée que nous avons en même temps pour une autre personne. De-là vient que le ressentiment ne peut être agréable, à moins qu'il ne soit plus réprimé, plus rabaissé au-dessous du ton qu'il prend naturellement, que presque toutes les autres *passions*.

Cependant les hommes sentent vivement les injures qu'on fait aux autres. Le scélérat, dans une tragédie ou un roman, n'est pas moins l'objet de notre sympathie & de notre indignation que le héros ne l'est de notre affection. Nous détestons autant *Jago* que nous estimons *Othello*, & le châtiment de l'un nous fait autant de plaisir que les malheurs de l'autre nous font de peine. Mais quelque sensibles que nous soyons aux injustices faites à nos semblables, il n'est pas toujours vrai que nous en ayons d'autant plus de ressentiment que la personne offensée en marque davantage. Dans plusieurs occasions, plus elle montre de douceur &

d'humanité, pourvu que d'ailleurs elle ne manque pas de courage, & que la peur ne soit pas le principe de sa modération, plus nous sommes indignés contre l'agresseur. L'amabilité du caractère ne fait alors qu'aggraver à nos yeux l'atrocité de l'injure.

Ces *passions* néanmoins sont regardées comme des parties nécessaires du caractère de l'homme. On méprise celui qui reçoit tranquillement une insulte sans chercher à la repousser ni à s'en venger. Nous ne pouvons entrer dans son indifférence & son insensibilité. Nous qualifions sa conduite de bassesse d'ame, & nous n'en sommes pas moins révoltés que de l'insolence de son adversaire. La populace est furieuse de voir un homme se soumettre sans résistance aux affrons & aux mauvais traitemens; elle veut que l'insolence soit poursuivie, & qu'elle le soit par celui qui en souffre. Ils lui crient avec fureur de se défendre ou de se venger; & si la colère s'allume enfin, ils lui applaudissent de grand cœur, & sympathisent avec lui; leur indignation contre son ennemi prend de nouvelles forces par la joie de le voir attaqué à son tour; & la vengeance, pourvu qu'elle ne passe pas les bornes, leur donne la même satisfaction que si l'injure leur étoit personnelle.

Mais quoiqu'on regarde ces *passions* comme utiles aux particuliers, parce qu'elles font qu'il est dangereux de les insulter; & quoiqu'elles ne le soient pas moins au public, ainsi que nous le montrerons ci-après, parce qu'elles sont les gardiennes de la justice & de l'égalité de son administration; elles ne laissent pas d'avoir en elles-mêmes quelque chose de rebutant qui nous les rend odieuses quand nous les voyons dans les autres. Si l'expression de la colère contre une personne présente, passe la simple déclaration qu'on est sensible à ses mauvais procédés, elle est réputée non-seulement une insulte à l'égard de la personne, mais une malhonnêteté à l'égard de toute la compagnie que nous devons assez respecter pour ne pas nous livrer à un mouvement si impétueux & si choquant. Ce sont les effets éloignés de ces *passions* qui sont agréables. Leur effet immédiat est le mal qui en résulte pour la personne qui leur est en butte. Mais c'est par leurs effets immédiats & non par les éloignés que les objets plaisent ou déplaisent. Le public a certainement plus besoin d'une prison que d'un palais, & généralement parlant, le fondateur de l'une a des vues de patriotisme plus justes que le fondateur de l'autre; mais les effets immédiats d'une prison, savoir la détention & le triste état de ceux qu'elle renferme, sont désagréables, & ou l'imagination ne se donne pas le loisir de pénétrer jusqu'aux conséquences éloignés, ou elle les voit à une si grande distance qu'elle n'en est pas frappée. Une prison sera donc toujours un objet d'autant plus révoltant qu'il répondra mieux aux vues de son institution. Un palais au contraire plaira toujours, quoique souvent par ses conséquences eloignées il puisse être préjudiciable au public. Car il peut servir à répandre le luxe & à donner l'exemple de la corruption des mœurs. Cependant comme ses effets immédiats, la commodité, le plaisir & la magnificence de ceux qui l'habitent, flattent l'imagination & lui suggèrent mille idées riantes, elle s'arrête à ces idées & ne va guères jusqu'aux conséquences qui sont plus loin. Nous voyons avec plaisir ces trophées peints ou en stuc, composés d'instrumens de musique ou d'agriculture, qui font l'ornement ordinaire de nos sallons & de nos salles à manger. Un trophée composé de bistouris, de ciseaux, de trépans & autres instrumens de chirurgie propres à disséquer, à faire des amputations ou à déchirer les chairs, y seroit absurde & choquant. Cependant les instrumens de chirurgie sont toujouss plus polis, plus finis & adaptés avec plus de soin à leurs differens usages que ceux d'agriculture. Leur effet éloigné, qui est la santé du malade, plait aussi; mais cela n'empêche pas que leur vue ne nous dégoûte à cause de leur effet immédiat, qui est la peine & la douleur. Cet effet à la vérité est aussi celui des instrumens de guerre, mais il faut observer qu'alors la peine & la douleur ne regardent que nos ennemis avec lesquels nous n'avons point de sympathie, & que par rapport à nous ils sont étroitement liés avec les idées de courage, de victoire & d'honneur. Aussi sont-ils censés la partie la plus noble de notre parure, & un des plus beaux ornemens de l'architecture. Il en est de même des qualités de l'ame. Les anciens Stoïciens croyoient que le monde étant gouverné par un être sage, puissant & bon, dont la providence s'étend à tout, chaque évènement particulier devoit être regardé comme une pièce nécessaire du tout, & comme tendant à l'avancement du bonheur & de l'ordre général de l'univers; que les vices & les folies des hommes n'étoient pas moins des parties essentielles du plan général que leur sagesse & leur vertu, & que par cette éternelle industrie, qui tire le bien du mal, ils contribuoient également au maintien & à la perfection du grand systême de la nature. Mais quelque profondes racines qu'une pareille théorie puisse avoir jetté dans l'ame, elle ne sauroit diminuer notre horreur naturelle pour le vice, dont les effets immédiats sont si funestes, & les autres trop éloignés pour que l'imagination puisse les saisir.

Les passions dont nous parlions tout-à-l'heure, sont dans le même cas. Leurs effets immédiats sont si désagréables qu'il y a toujours en elles quelque chose qui nous révolte lors même qu'elles sont les plus justes. Aussi sont-elles, comme je l'ai déjà observé, les seules dont l'expression ne nous dispose point à sympathiser avec elles avant

avant que nous soyons instruits des causes qui les excitent. La voix plaintive du malheur qui parvient de loin jusqu'à nous, ne nous permet pas d'être indifférens pour celui qui gémit. Dès qu'elle frappe notre oreille elle nous intéresse à son sort, & si elle continue à se faire entendre, elle nous oblige de voler presque involontairement à son secours. De même la vue d'une mine riante réjouit le mélancolique même & le dispose à sympathiser ou à partager la joie qu'elle exprime; il sent que son cœur, auparavant serré, se dilate & se relève de l'abattement où l'avoient jetté les soucis & les ennuis. Les expressions de la colère & du ressentiment ont un effet tout contraire. La voix rauque, impétueuse & discordante de la colère inspire à ceux qui l'entendent de loin de la crainte ou de l'aversion. Elle n'attire pas comme celle de la détresse & de la douleur. Les femmes, & ceux d'entre les hommes dont le genre nerveux est foible, tremblent d'effroi, quoiqu'ils sachent bien que ce n'est pas à eux, mais à un autre objet qu'on en veut. C'est qu'ils se supposent à la place de cet objet, & qu'ils auroient grande peur, s'ils y étoient véritablement. Ceux même qui ont le cœur plus ferme en sont touchés, non pas jusqu'à la frayeur, mais jusqu'à se mettre eux-mêmes en colère, parce que cette passion est celle qui s'éleveroit en eux s'ils étoient la personne menacée. On en peut dire autant de la haine, dont les expressions toutes nues ne font haïr personne, excepté celui qui s'en sert. Ces deux passions, de leur nature, sont les objets de notre aversion. Leur extérieur désagréable & emporté, dérange souvent notre sympathie, mais ne la prépare & ne l'excite jamais. Tant que nous ignorons leurs causes, elles n'ont pas moins de pouvoir pour nous dégoûter & nous détacher de celui qu'elles agitent, que l'affliction d'une autre personne pour nous engager & nous attirer vers elle. Il semble que l'intention de la nature ait été de rendre plus difficile & plus rare la communication de ces passions odieuses & farouches qui obligent les hommes à se fuir les uns les autres.

Lorsque la musique imite les modulations de la tristesse & de la joie, ou bien elle remue actuellement ces passions en nous, ou elle nous modifie tout au moins d'une manière qui nous dispose à les sentir. La joie, la tristesse, l'amour, l'admiration, la dévotion, sont autant de passions musicales par leur nature. Elles s'expriment par des sons doux, clairs & mélodieux. Elles se servent naturellement de périodes distinguées par des pauses régulières, qu'il est par conséquent facile d'adapter aux retours réguliers des airs correspondans du ton. La voix de la colère, au contraire, & celle de toutes les passions qui tiennent d'elle, est rude & discordante. Ses periodes sont toutes inégales, quelques fois fort longues & d'autres fois très-courtes, sans pauses régulières qui les distinguent. De-là vient que la musique a tant de peine à les imiter, & que celle qui les imite n'est pas la plus agréable. Elle ne peut plaire proprement que par l'imitation des passions sociables: & ce seroit un étrange divertissement qu'un concert où le chant n'exprimeroit d'un bout à l'autre que la haine & le ressentiment.

Si ces passions déplaisent au spectateur, elles ne déplaisent pas moins à celui qui les sent. Rien n'est plus propre qu'elles à empoisonner le bonheur d'une ame honnête. Elle ont quelque chose de dur, de discordant & de convulsif, quelque chose qui tourmente & déchire le cœur, & qui détruit absolument cette égalité & cette tranquillité d'ame si nécessaires pour être heureux, & auxquelles rien ne contribue tant que les passions contraires de la reconnoissance & de l'amour. Les cœurs généreux & humains ne regrettent guère la valeur de ce qu'ils ont perdu par la perfidie ou l'ingratitude de ceux qui vivent avec eux. Généralement parlant, ils peuvent bien s'en passer sans que leur bonheur en souffre. Ce qui les mortifie le plus est l'idée de la perfidie même & de l'ingratitude exercées à leur égard, & les mouvemens durs & violens que produit cette idée, font, dans leur opinion, le point capital de l'injure qu'ils ont essuyée.

Que de choses ne faut-il pas pour rendre la vengeance agréable & faire sympathiser complettement le spectateur avec elle? L'offense, avant tout, doit être telle, qu'à moins de nous en ressentir nous serions deshonorés & exposés à de continuelles insultes. On fait toujours mieux de négliger les offenses légères, & il n'y a rien de si méprisable que cette humeur chagrine & pointilleuse qui prend feu aux moindres sujets de querelle. Ensuite nous devons nous venger plutôt parce que nous sentons que la vengeance est convenable: & que les autres l'attendent & l'exigent de nous, que parce que nous sentons en nous-même les furies de cette malheureuse *passion*. De toutes celles dont le cœur humain est capable, il n'y en a aucune dont la justice soit plus douteuse, aucune sur laquelle il soit aussi nécessaire de consulter la convenance avant de s'y livrer; aucune enfin où il soit plus à propos de considérer ce qu'en penseroit un spectateur de sens froid & impartial. La magnanimité ou le soin de maintenir son rang & sa dignité dans le monde, est le seul motif qui puisse l'ennoblir. Ce motif doit se faire remarquer dans tous nos discours & dans toute notre conduite. Il faut qu'on n'y voie rien de détourné; rien que de simple & d'ouvert; qu'ils soient fermes sans entêtement, élevés sans insolence; qu'ils ne soient pas seulement exempts de pétulance ou de bouffonnerie, mais généreux, francs & remplis de tous les égards dûs même à l'offenseur. Il faut enfin qu'il paroisse à toute notre allure, & cela sans affectation, que l'humanité n'est pas éteinte en nous

par cette passion, & que si nous écoutons ce que nous dicte la vengeance, c'est avec répugnance, par nécessité, & seulement à cause de la grandeur de la réitération des offenses. Avec cette circonspection & ces conditions, le ressentiment peut même passer pour noble & généreux.

Des passions, sociables, ou avec lesquelles s'associe volontiers le spectateur.

Comme c'est une sympathie divisée qui rend la plupart du tems désagréables & choquantes les *passions* dont nous venons de parler, c'est une sympathie redoublée qui fait presque toujours la convenance & l'agrement d'une autre sorte de *passions* opposées. La générosité, l'humanité, la bonté, la compassion, l'estime & l'amitié mutuelles, toutes les *passions* sociales & bienfaisantes annoncées sur le visage ou dans la conduite, plaisent généralement au spectateur indifférent, lors même qu'elles regardent ceux qui sont plus étroitement liés avec nous. Sa sympathie avec la personne qui les sent, se rencontre exactement & se joint avec l'intérêt pour la personne qui en est l'objet. La part qu'il est obligé de prendre en qualité d homme au bonheur de l'une ajoûte à celle qu'il prend aux sentimens de l'autre. Telle est la raison pourquoi nous avons la plus grande disposition à sympathiser avec les affections bienfaisantes. Elles nous plaisent à tous égards; nous entrons dans la double satisfaction de celui qui les a & de celui pour lequel on les a. Car comme un homme d'honneur souffre plus d'être exposé à la haine & à l'indignation qu'à tous les autres maux dont il est menacé de la part de ses ennemis, de même un homme délicat & sensible trouve dans la certitude d'être aimé une satisfaction plus essentielle à son bonheur que tous les autres avantages qu'il peut attendre ou retirer de l'attachement qu'on a pour lui. Est-il un caractère aussi détestable que celui qui prend plaisir à semer la division entre des amis, & à changer leur plus tendre affection en une mortelle haine? En quoi consiste cependant l'atrocité d'une manœuvre si justement abhorrée? Est-ce à les priver des frivoles services qu'ils pourroient se rendre l'un à l'autre en continuant de s'aimer? Non. C'est à les priver de cette amitié même, à leur dérober ces affections mutuelles qui leur étoient si cheres, à troubler l'harmonie de leurs cœurs, & à rompre cet heureux commerce qui auparavant subsistoit entr'eux. Ce n'est pas seulement les ames tendres & délicates, mais les plus communes & les plus grossières qui sentent que ces affections, cette harmonie, ce commerce, importent plus au bonheur que tous les bons offices qu'on en peut espérer.

Aimer est en soi-même un sentiment agréable. Il flatte le cœur de celui qui aime, le calme & l'adoucit. Il semble favoriser le mouvement des esprits & contribuer à la santé. La connoissance de la gratitude & de la satisfaction, qu'il doit exciter dans la personne aimée, y ajoute un nouveau charme; le rapport mutuel qui est entre ces deux personnes fait que le bonheur de l'une est placé dans le bonheur de l'autre, & la sympathie avec ce rapport les tend agréables à tout le monde. Avec combien de plaisir ne voyons-nous pas une famille où l'estime & l'amitié réciproques unissent tous les membres; où le père, la mère & les enfans vivent ensemble comme des égaux, sauf la différence qu'établissent d'une part le respect filial, & de l'autre la bonté paternelle; où la liberté, la tendresse, les railleries innocentes & les services mutuels font voir qu'il n'y a point d'intérêts opposés qui divisent les frères, ni de rivalité qui mette la mésintelligence entre les sœurs; & où tout présente l'idée de la paix, de la joie, de l'harmonie & du contentement? Combien ne souffrons-nous pas, au contraire, lorsque nous allons dans une maison où la discorde anime la moitié d'une famille contre l'autre; où à travers une douceur & une complaisance affectées les regards soupçonneux & des traits de *passion* qui s'échappent découvrent les jalousies mutuelles qui les dévorent & qui sont prêtes à éclater à tout moment, malgré toute la contrainte que la présence des étrangers leur impose?

Ces aimables *passions* ne sont jamais regardées avec aversion, lors même qu'on les trouve portées à l'excès. Les foiblesses de l'humanité & de l'amitié ont quelque chose d'agréable. Une mère trop tendre, un père trop indulgent, un ami trop généreux & trop affectionné, peuvent exciter quelquefois une espèce de pitié à laquelle il se mêle pourtant de l'amour. Mais il n'y a que les plus brutaux & les plus indignes des hommes qui puissent jamais les regarder avec les yeux de la haine, de l'aversion, ou même du mépris. C'est toujours avec intérêt, avec sympathie, avec ménagement que nous les blâmons à cause de l'extravagance de leur attachement. Il y a dans le caractère de l'humanité poussée à l'extrême, une bonté sans défense qui, plus que toute autre chose, intéresse notre pitié. En elle-même elle n'a rien qui déplaise ou qui choque. Nous regrettons seulement qu'elle ne soit pas faite pour le monde, parce que le monde n'est pas digne d'elle, & parce qu'elle met nécessairement en proie à l'ingratitude, à la perfidie, à l'insinuante fausseté & à mille peines & mille traverses, celui de tous les hommes qui le mérite le moins, & qui en général est le moins capable d'y résister. Il en est tout autrement de la haine & du ressentiment. Celui qui montre un penchant trop violent à ces détestables *passions*, devient l'objet de l'effroi & de l'horreur universelle, & se fait regarder comme une bête féroce, à laquelle il faut

droit courir-sus pour la chasser de toute société civile.

Des Passions qui se bornent à nous-mêmes, ou qui ont pour objet notre intérêt personnel.

Outre ces deux sortes de *passions* sociables & insociables, il y en a une troisième espèce qui tient comme le milieu entr'elles, qui n'est jamais si odieuse que les dernières, ni aussi aimable que les autres. Cette espèce est formée par le chagrin & la joie que nous concevons au sujet de notre bonne ou mauvaise fortune particulière. Leur excès n'est jamais si désagréable que celui du ressentiment, parce qu'il n'y a point de sympathie opposée qui nous soulève contr'elles; & quand elles sont le mieux proportionnées à leurs objets, elles n'ont jamais aux yeux du spectateur le charme de l'humanité désintéressée, ni d'une juste bienveillance, parce qu'il n'y a point de double sympathie qui l'intéresse en leur faveur. Il y a cependant cette différence entre le chagrin & la joie que notre sympathie se porte plutôt vers les petites joies & les grands chagrins. L'homme, qui par un changement de fortune subit, s'élève beaucoup au-dessus de la condition où il se trouvoit, doit être assuré qu'il n'y a pas une parfaite sincérité dans tous les complimens qu'il reçoit de ses amis. Un nouveau parvenu, quelque mérite qu'il ait, déplaît généralement, & pour l'ordinaire un sentiment d'envie nous empêche de sympathiser avec sa joie. Pour peu qu'il ait de jugement il s'en apperçoit bien, & au lieu de paroître enflé de sa prospérité, il tâche autant qu'il est en lui de modérer sa joie & de réprimer l'orgueil que son nouvel état lui inspire naturellement. Il affecte dans ses habits & dans sa conduite la même simplicité & la même modestie qui lui convenoient auparavant. Il redouble d'attention pour ses anciens amis, & s'efforce d'être plus assidu, plus complaisant & plus humble que jamais; & cette manière de se comporter est celle que nous approuvons le plus, parce que nous attendons, ce semble, qu'il aura plus de sympathie avec l'envie & l'aversion que nous inspire son élévation que nous n'en avons avec son bonheur. Il est rare avec tout cela qu'il réussisse. Sa sincérité, son humilité nous sont suspectes, & il se lasse de se contraindre. Aussi voyons-nous qu'il laisse bientôt derrière lui tout ses anciens amis, à l'exception des plus vils qui peuvent s'abaisser jusqu'à vivre dans sa dépendance. En quittant les anciens il s'en fait de nouveaux. L'orgueil de ses nouvelles liaisons est aussi choqué de le voir leur égal que celui des anciennes de le voir leur supérieur, & il ne faut pas moins que la modestie la plus soutenue & la plus obstinée pour racheter l'espèce d'affront qu'il leur fait à tous. Généralement parlant il manque de cette persévérance si nécessaire; & le mépris insultant des uns & le chagrin & l'orgueil soupçonneux des autres le provoquent à négliger ceux-ci & à traiter ceux-là d'une manière arrogante, jusqu'à ce qu'il devienne enfin d'une insolence habituelle, & qu'il perde l'estime de tout le monde. Si, comme je le crois, le bonheur consiste principalement dans la persuasion qu'on est aimé, il est rare que ces soudains changemens de fortune contribuent beaucoup à rendre un homme heureux. Celui-là l'est davantage qui s'avance par degré, qui ne fait pas un pas vers la grandeur qui ne lui ait été marqué par le public long-tems auparavant, qui par cette raison n'est point saisi d'une joie extravagante quand il y parvient, & ne peut raisonnablement causer d'envie à ceux qu'il laisse en arrière, ni de jalousie à ceux qu'il atteint.

Cependant les hommes sont plus portés à sympathiser avec les petites joies qui viennent de causes moins importantes. Il sied bien d'être humble au milieu d'une grande prospérité; mais nous ne pouvons guère témoigner trop de satisfaction dans les rencontres de la vie ordinaire; par exemple, au sujet de la compagnie où nous avons passé la soirée hier, de la manière dont on nous y a fêté, de ce qui s'y est dit & fait, ou à propos des petits incidents de la conversation actuelle & de tous ces petits riens qui remplissent le vuide de la vie humaine. Rien ne plaît davantage qu'une gaité habituelle qui est toujours fondée sur le goût pour tous les menus plaisirs que fournit le train commun de la vie. Nous sympatisons volontiers avec elle. Par la joie qu'elle nous inspire, il n'y a point de bagatelle qui ne se présente à nous sous le même aspect riant où elle s'offre à la personne douée de cette heureuse disposition. C'est par cette raison que les jeunes gens, qui sont dans la saison de la gaité, gagnent si facilement notre affection. Cette propension à la joie qui pétille dans leurs yeux, & qui semble animer la fleur même de la beauté & de la jeunesse élève les personnes âgées, même celles dont le sexe n'est pas différent du leur, à une gaieté plus qu'ordinaire. Elles oublient pour un tems leurs infirmités & se livrent à ces idées & à ces émotions agréables qui leur étoient depuis long-tems étrangères, mais qui rappellées à leur cœur à la vue de tant de bonheur, y reprennent leur place, semblables à de vieilles connoissances qu'on est charmé de revoir, & qu'on embrasse avec d'autant plus de tendresse qu'on en a été plus long-tems séparé.

Il n'en est pas de même du chagrin. Nous avons la plus grande sympathie pour une affliction profonde, & nous n'en avons point pour les peines légères. Celui que le moindre dérangement désole, qui se fâche contre son cuisinier ou contre son sommelier quand ils manquent dans la moindre chose, qui est blessé de la plus petite faute contre

le cérémonial de la politesse, soit qu'elle s'adresse à lui ou à d'autres, qui trouve mauvais que son intime ami ne lui souhaite pas le bonjour lorsqu'il le rencontre le matin, & que son frère air bourdonné un air pendant qu'il contoit une histoire; qui a de l'humeur à la campagne contre le mauvais tems, en route contre les mauvais chemins & à la ville contre la disette de compagnie & le mauvais goût de tous les divertissemens publics; celui-là, dis je, quoiqu'il puisse n'avoir pas tout-à-fait tort ne trouvera guère de sympathie. La joie est un mouvement agréable auquel nous nous livrons de bon cœur dans les plus minces occasions. C'est pourquoi nous sympathisons si aisément avec celle des autres, toutes les fois que nous n'en sommes pas détournés par l'envie. Mais le chagrin est pénible, & l'ame résiste & recule naturellement, même lorsqu'il s'agit d'en prendre pour nos propres affaires. Elle s'efforce, ou de ne point l'admettre, ou de le secouer aussitôt qu'il est entré. Il est vrai que tout ennemis que nous sommes du chagrin, nous ne laissons pas d'en concevoir souvent pour nous-mêmes dans les occasions très-frivoles; mais notre aversion pour lui nous empêche constamment de sympathiser avec celui que les autres conçoivent pour des sujets aussi légers. Car nos *passions* sympathiques sont toujours moins irrésistibles que les originales. Il y a de plus une certaine malice dans les hommes qui prévient non seulement toute sympathie avec les petits chagrins, mais qui les porte à s'en divertir. De là le plaisir que nous donne la raillerie & les petits mouvemens d'humeur que nous observons dans nos pareils quand nous les voyons poussés, pressés, agacés de tout côté. Ceux qui n'ont reçu que la bonne éducation ordinaire, cachent la peine que peuvent leur causer de petits incidents, & ceux qui sont plus versés dans la connoissance du monde prennent le parti de tourner eux-mêmes ces incidens en ridicules, comme ils savent bien que les autres ne manqueront pas de le faire. L'habitude qu'un homme du monde s'est faite d'observer sur quel pied les autres jugent de ce qui le regarde, fait qu'il envisage ces petites traverses du côté plaisant, qui est celui qui se présentera infailliblement à eux.

Notre sympathie avec les afflictions profondes est au contraire également forte & sincère. Il est inutile d'en citer des exemples. Nous pleurons à la représentation d'une tragédie où tout est feint. Si quelque grand malheur a donc fondu sur vous, si quelque revers extraordinaire vous mène à la pauvreté, aux maladies, à la disgrace & à la perte de vos emplois, quand même il y auroit en partie de votre faute, vous pouvez compter sur la sympathie la plus sincère de tous vos amis; & qui plus est, sur les services les plus tendres & les plus empressés de leur part, autant que l'honneur & l'intérêt leur permettront de vous en rendre. Mais s'il n'y a rien d'affreux dans votre infortune, si vous avez été seulement un peu déconcerté dans les projets de votre ambition, dupé par votre maîtresse, ou régenté par votre femme, soyez sûr d'être raillé par tous ceux qui vous connoissent. (*Théorie des sentiments moraux*).

Toutes les *passions* roulent sur le plaisir & la douleur, comme dit M. Loke : c'en est l'essence & le fond.

Nous éprouvons, en naissant, ces deux états : le plaisir, parce qu'il est naturellement attaché à être : la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement.

Si notre existence étoit parfaite, nous ne connoitrions que le plaisir. Etant imparfaite, nous devons connoître le plaisir & la douleur : or, c'est de l'expérience de ces deux contraires que nous tirons l'idée du bien & du mal.

Mais comme le plaisir & la douleur ne viennent pas à tous les hommes par les mêmes choses, ils attachent à divers objets l'idée du bien & du mal : chacun selon son expérience, ses passions, ses opinions, &c.

Il n'y a cependant que deux organes de nos biens & de nos maux; les sens & la réflexion.

Les impressions qui viennent par les sens sont immédiates & ne peuvent se définir; on n'en connoit pas les ressorts : elles sont l'effet du rapport qui est entre les choses & nous; mais ce rapport secret ne nous est pas connu.

Les passions qui viennent par l'organe de la réflexion sont moins ignorées. Elles ont leur principe dans l'amour de l'être, ou de la perfection de l'être, ou dans le sentiment de son imperfection & de son dépérissement

Nous tirons de l'expérience de notre être une idée de grandeur, de plaisir, de puissance que nous voudrions toujours augmenter : nous prenons dans l'imperfection de notre être une idée de petitesse, de sujétion, de misère, que nous tâchons d'étouffer : voilà toutes nos passions.

Il y a des hommes en qui le sentiment de l'être est plus fort que celui de leur imperfection; de là l'enjouement, la douceur, la modération des desirs.

Il y en a d'autres en qui le sentiment de leur imperfection est plus vif que celui de l'être; delà l'inquiétude, la mélancolie, &c.

De ces deux sentimens unis, c'est-à-dire, celui de nos forces & celui de notre misère, naissent les plus grandes passions; parce que le sentiment de nos misères nous pousse à sortir de nous-mêmes, & que le sentiment de nos ressources nous y encourage & nous y porte par l'espérance. Mais ceux qui ne sentent que leur misé-

re sans leur force, ne se passionnent jamais tant; car ils n'osent rien espérer: ni ceux qui ne sentent que leur force sans leur impuissance, car ils ont trop peu à desirer; ainsi il faut un mélange de courage & de foiblesse, de tristesse & de présomption. Or, cela dépend de la chaleur du sang & des esprits; & la réflexion qui modère les velléités des gens froids, encourage l'ardeur des autres, en leur fournissant des ressources qui nourissent leurs illusions. D'où vient que les passions des hommes d'un esprit profond sont plus opiniâtres & plus invincibles, car ils ne sont pas obligés de s'en distraire comme le reste des hommes par épuisement de pensées; mais leurs réflexions au contraire, sont un entretien éternel à leurs desirs qui les échauffe; & cela explique encore pourquoi ceux qui pensent peu, ou qui ne sauroient penser long-tems de suite sur la même chose, n'ont que l'inconstance en partage.

Le premier degré du sentiment agréable de notre existence est la gaieté. La joie est un sentiment plus pénétrant. Les hommes enjoués n'étant pas d'ordinaire si ardens que le reste des hommes, ils ne sont peut-être pas capables des plus vives joies; mais les grandes joies durent peu & laissent notre ame épuisée.

La gaieté plus proportionnée à notre foiblesse que la joie, nous rend confians & hardis, donne un être & un intérêt aux choses les moins importantes, fait que nous nous plaisons par instinct en nous-mêmes, dans nos possessions, nos entours, notre esprit, notre suffisance, malgré d'assez grandes misères.

Cette intime satisfaction nous conduit quelquefois à nous estimer nous-mêmes par de très-frivoles endroits; & il me semble que les personnes enjouées sont ordinairement un peu plus vaines que les autres.

D'autre part les mélancoliques sont ardens, timides, inquiets, & ne se sauvent la plupart de la vanité que par l'ambition & l'orgueil.

L'amour est une complaisance dans l'objet aimé. Aimer une chose, c'est se complaire dans sa possession, sa grace, son accroissement, craindre sa privation, ses déchéances, &c.

Plusieurs philosophes rapportent généralement à l'amour-propre toute sorte d'attachemens. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime, qu'on n'y cherche que son plaisir & sa propre satisfaction, qu'on se met soi-même avant tout; jusques là qu'ils nient que celui qui donne sa vie pour un autre, le préfère à soi. Ils passent le but en ce point; car si l'objet de notre amour nous est plus cher sans l'être, que l'être sans l'objet de notre amour, il paroît que c'est notre amour qui est notre passion dominante & notre individu propre; puisque tout nous échappe avec la vie, le bien que nous nous étions approprié par notre amour, comme notre être véritable. Ils répondent que la passion nous fait confondre dans ce sacrifice notre vie & celle de l'objet aimé; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conserver l'autre: au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conservons, nous paroît plus considérable que celle que nous abandonnons. Or, dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout, c'est une préférence manifeste de l'objet aimé. On peut dire la même chose d'un homme qui volontairement & de sang-froid, meurt pour la gloire: la vie imaginaire qu'il achète au prix de son être réel, est une préférence bien incontestable de la gloire, & qui justifie la distinction que quelques écrivains ont mise avec sagesse entre l'amour-propre & l'amour de nous-mêmes. Ceux ci conviennent bien que l'amour de nous-mêmes entre dans toutes nos *passions*; mais ils distinguent cet amour de l'autre. Avec l'amour de nous-mêmes, disent-ils, on peut chercher hors de soi son bonheur; on peut s'aimer hors de soi davantage que dans son existence propre; on n'est point à soi même son unique objet. L'amour-propre au contraire subordonne tout à ses commodités & son bien être, il est à lui-même son seul objet & sa seule fin; de sorte qu'au lieu que les passions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choses, l'amour-propre veut que les choses se donnent à nous & se fait le centre de tout.

Rien ne caractérise donc l'amour-propre, comme la complaisance qu'on a dans soi même & les choses qu'on s'approprie.

L'orgueil est un effet de cette complaisance. Comme on n'estime naturellement les choses qu'autant qu'elles plaisent, & que nous nous plaisons si souvent à nous mêmes devant toutes choses; de-là ces comparaisons toujours injustes qu'on fait de soi-même à autrui, & qui fondent tout notre orgueil.

Mais les prétendus avantages pour lesquels nous nous estimons étant grandement variés; nous les désignons par les noms que nous leur avons rendus propres. L'orgueil qui vient d'une confiance aveugle dans nos forces, nous l'avons nommé *présomption*; celui qui s'attache à de petites choses, *vanité*; celui qui se fonde sur la naissance, *hauteur*; celui qui est courageux, *fierté*.

Tout ce qu'on ressent de plaisir en s'appropriant quelque chose, richesse, agrément, héritage, &c. & ce qu'on éprouve de peines par la perte des mêmes biens, ou la crainte de quelque mal, la peur, le dépit, la colère, tout cela vient de l'amour-propre.

L'amour propre se mêle à presque tous nos

sentimens, ou du moins l'amour de nous-mêmes; mais pour prévenir l'embarras que les disputes qu'on a fait sur ces termes feroient naître, j'use d'expressions synonymes, qui me semblent moins équivoques. Ainsi je rapporte tous nos sentimens à celui de nos perfections & de notre imperfection : ces deux grands principes nous portent de concert à aimer, estimer, conserver, aggrandir & défendre du mal notre frêle existence. C'est la source de tous nos plaisirs & déplaisirs, & la cause féconde des *passions* qui viennent par l'organe de la réflexion.

Tâchons d'approfondir les principales; nous suivrons plus aisément la trace des petites qui ne sont que des dépendances & des branches de celle-ci.

L'instinct qui nous porte à nous aggrandir, n'est aucune part si sensible que dans l'ambition : mais il ne faut pas confondre tous les ambitieux. Les uns attachent la grandeur solide à l'autorité des emplois; les autres aux grandes richesses; les autres au faste des titres, &c. plusieurs vont à leur but sans nul choix des moyens. Quelques-uns par de grandes choses; & d'autres par les plus petites : ainsi telle ambition est vice, telle, vertu; telle, vigueur d'esprit, telle, égarement & bassesse, &c.

Toutes les passions prennent le tour de notre caractère. Nous avons vu ailleurs que l'ame influoit beaucoup sur l'esprit; l'esprit influe aussi sur l'ame : c'est de l'ame que viennent tous les sentimens; mais c'est par les organes de l'esprit que passent les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne; selon qu'il les pénétre, qu'il les embellit, qu'il les déguise, l'ame les rebute ou s'y attache. Quand donc même on ignoreroit que tous les hommes ne sont pas égaux par le cœur; il suffit de savoir qu'ils envisagent les choses, selon leurs lumières, peut être encore plus inégales, pour comprendre la différence, qui distingue les *passions* même qu'on désigne du même nom. Si différemment partagés par l'esprit & les sentimens, ils s'attachent au même objet sans aller au même intérêt, & cela n'est pas seulement vrai des ambitieux, mais aussi de toute *passion*.

Que de choses sont comprises dans l'amour du monde. Le libertinage, le desir de plaire, l'envie de primer, &c. l'amour du sensible & du grand ne sont nulle part si mêlés.

Le génie & l'activité portent les hommes à la vertu & à la gloire : les petits talens, la paresse, le goût des plaisirs, la gaieté & la vanité les fixent aux petites choses; mais en tous c'est le même instinct; & l'amour du monde renferme de vives semences de presque toutes les *passions*.

La gloire nous donne sur les cœurs une autorité naturelle, qui nous touche, sans doute, autant que nulle de nos sensations, & nous étourdit plus sur nos misères qu'une vaine dissipation : elle est donc réelle en tout sens.

Ceux qui parlent de son néant inévitable, soutiendroient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un seul homme. Le vuide des grandes passions est rempli par le grand nombre des petites : les contempteurs de la gloire se piquent de bien danser, ou de quelque misère encore plus basse. Ils sont si aveugles qu'ils ne sentent pas que c'est la gloire qu'ils cherchent si curieusement, & si vains qu'ils osent la mettre dans les choses les plus frivoles. La gloire, disent-ils, n'est vertu, ni mérite; ils raisonnent bien en cela : elle n'est que leur récompense, mais elle nous excite donc au travail & à la vertu, & nous rend souvent estimables, afin de nous faire estimer.

Tout est très-abject dans les hommes : la vertu, la gloire, la vie; mais les choses les plus petites ont des proportions reconnues. Le chêne est un grand arbre près du cerisier; ainsi les hommes à l'égard les uns & des autres. Quelles sont les vertus & les inclinations de ceux qui méprisent la gloire? l'ont-ils méritée?

La passion de la gloire, & la passion des sciences se ressemblent dans leur principe, car elles viennent l'une & l'autre du sentiment de notre vuide & de notre imperfection. Mais l'une voudroit se former comme un nouvel être hors de nous; & l'autre s'attache à étendre & à cultiver notre fond. Ainsi la passion de la gloire veut nous aggrandir au dehors & celle des sciences au dedans.

On ne peut avoir l'ame grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature; les sciences à la vérité. Les arts ou les sciences embrassent tout ce qu'il y a dans la pensée de noble ou d'utile; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent, que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné, &c.

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu, c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.

Personne néanmoins n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connoissances & le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures; c'est un grand secours.

Deux inconvéniens sont à craindre dans cette passion : le mauvais choix & l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connoissances peu utiles ne seroient pas propres aux autres; mais l'excès se peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières & de les réduire en pratique ; la plus longue & la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'auroit jamais dansé, posséderoit inutilement les régles de la danse ; il en est sans doute de même des métiers d'esprit.

Je dirai bien plus ; rarement l'étude est utile, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses : l'une nous apprend à penser, l'autre à agir ; l'une à parler, l'autre à écrire ; l'une à disposer nos actions, & l'autre à les rendre faciles.

L'usage du monde nous donne encore de penser naturellement, & l'habitude des sciences de penser profondément.

Par une suite nécessaire de ces vérités, ceux qui sont privés de l'un & l'autre avantage par leur condition, fournissent une preuve incontestable de l'indigence naturelle de l'esprit humain. Un Vigneron, un Couvreur, resserrés dans un petit cercle d'idées très-communes, connoissent à peine les plus grossiers usages de la raison, & n'exercent leur jugement, supposé qu'ils en aient reçu de la nature, que sur des objets très-palpables. Je sais bien que l'éducation ne peut supléer le génie. Je n'ignore pas que les dons de la nature valent mieux que les dons de l'art. Cependant l'art est nécessaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits murs.

Peut-on regarder comme un bien un génie à-peu-près sterile ? Que servent à un grand seigneur les domaines qu'il laisse en friche? est-il riche de ces champs incultes ?

Ceux qui n'aiment l'argent que pour le dépenser, ne sont pas véritablement avares. L'avarice est une extrême défiance des événemens, qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance, & manifeste cet instinct avide, qui nous sollicite d'accroître, d'étayer, d'affermir notre être. Basse & déplorable manie, qui n'exige ni connoissance, ni vigueur d'esprit, ni jeunesse : & qui prend par cette raison dans la défaillance des sens, la place des autres *passions*.

Quoique j'aie dit que l'avarice naît d'une défiance ridicule des événemens de la fortune, & qu'il semble que l'amour du jeu vienne au contraire d'une ridicule confiance aux mêmes événemens, je ne laisse pas de croire qu'il y a des des joueurs avares & qui ne sont confians qu'au jeu ; encore ont-ils, comme on dit, un jeu timide & serré.

Des commencemens, souvent heureux, remplissent l'esprit des joueurs de l'idée d'un gain très-rapide, qui paroit toujours sous leurs mains : cela détermine.

Par combien de motifs d'ailleurs n'est-on pas porté à jouer ? par cupidité, par amour du faste, par goût des plaisirs, &c. Il suffit donc d'aimer quelqu'une de ces choses pour aimer le jeu ; c'est une ressource pour les acquérir ; hasardeuse à la vérité, mais propre à toute sorte d'hommes, pauvres, riches, foibles, malades, jeunes & vieux, ignorans & savans, sots & habiles, &c. aussi n'y a-t-il point de passion plus commune que celle-ci.

Il y a dans la *passion* des exercices un plaisir pour les sens, & un plaisir pour l'ame. Les sens sont flattées d'agir, de galopper sur un cheval, d'entendre un bruit de chasse dans une forêt ; l'ame jouit de la justesse des sens, de la force & de l'adresse de son corps, &c. Aux yeux d'un philosophe qui médite dans son cabinet cette gloire est bien puérile ; mais dans l'ébranlement de l'exercice, on ne scrute pas tant les choses. En approfondissant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes, mais incontestables.

Vous voyez l'ame d'un pêcheur qui se détache en quelque sorte de son corps pour suivre un poisson sous les eaux, & le pousser au piége que sa main lui tend. Qui croiroit qu'elle s'applaudit de la défaite du foible animal & triomphe au fond du filet? Toutefois rien n'est si sensible.

Un grand à la chasse aime mieux tuer un sanglier qu'une hirondelle : par quelle raison ? Tous la voient.

L'amour paternel ne differe pas de l'amour-propre. Un enfant ne subsiste que par ses parens, dépend d'eux, vient d'eux, leur doit tout ; ils n'ont rien qui leur soit si propre.

Aussi un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affoiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction ; mais plus un pere s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

Comme les enfans n'ont nul droit sur la volonté de leurs pères, la leur étant au contraire toujours combattue, cela leur fait sentir qu'ils sont des êtres à part, & ne peut pas leur inspirer de l'amour-propre, parce que la propriété ne sauroit être du côté de la dépendance. Cela est visible ; c'est par cette raison que la tendresse des enfans n'est pas aussi vive que celle de pères ; mais les loix ont pourvu à cet inconvenient. Elles sont un garant aux pères contre l'ingratitude des enfans, comme la nature est aux enfans un ôtage assuré contre l'abus des loix ; il étoit juste d'assurer à la vieillesse les secours qu'elle avoit prêtés à la foiblesse de l'enfance.

La reconnoissance prévient dans les enfans bien nés ce que le devoir leur impose. Il est dans la saine nature d'aimer ceux qui nous aiment & nous protègent; & l'habitude d'une juste dépendance en fait perdre le sentiment; mais il suffit d'être homme pour être bon père; & si on n'est homme de bien, il est rare qu'on soit bon fils.

Du reste qu'on mette à la place de ce que je dis la sympathie ou le sang, & qu'on me fasse entendre pourquoi le sang ne parle pas autant dans les enfans que dans les pères; pourquoi la sympathie périt quand la soumission diminue; pourquoi des frères souvent se haïssent sur des fondemens si légers, &c.

Mais quel est donc le nœud de l'amitié des frères? Une fortune, un nom commun, même naissance & même éducation, quelquefois même caractère; enfin l'habitude de se regarder comme appartenans les uns aux autres, & comme n'ayant qu'un seul être.

Il peut entrer quelque chose qui flatte les sens dans le goût: qu'on nourrit pour certains animaux. Quand ils nous appartiennent, j'ai toujours pensé qu'ils s'y mêle de l'amour propre rien n'est si ridicule à dire, & je suis fâché qu'il soit vrai; mais nous sommes si vuides que s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons aussi tôt. Nous prêtons à un perroquet des pensées & des sentimens; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il sent nos faveurs, &c. ainsi nous aimons l'avantage que nous nous accordons sur lui. Quel empire! mais c'est-là l'homme.

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, & c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr.

Est on seul on sent sa misère, on sent qu'on a besoin d'appui, on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnons de ses plaisirs & de ses peines; on veut un homme dont on puisse posséder le cœur & la pensée. Alors l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde; a-t-on ce qu'on a souhaité, on change bientôt de pensée.

Lorsqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos desirs. & lorsqu'on y parvient, on en sent le néant. Notre ame dont il arrêtoit la vue dans l'éloignement, ne sauroit s'y reposer quand elle voit au-delà: ainsi l'amitié qui de loin bornoit toutes nos prétentions, cesse de les borner de près; elle ne remplit pas le vuide qu'elle avoit promis de remplir; elle nous laisse des besoins qui nous distraient & nous portent vers d'autres biens.

Alors on se néglige, on devient difficile, on exige bientôt comme un tribut les complaisances qu'on avoit d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux graces dont ils jouissent; une longue possession les accoutume naturellement à regarder les choses qu'ils possèdent comme à eux; ainsi l'habitude leur persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis. Ils voudroient s'en former un titre pour les gouverner; lorsque ces prétentions sont réciproques, comme on voit souvent, l'amour propre s'irrite & crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs & d'amères explications, &c.

On se trouve aussi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'étoit cachés; ou l'on tombe dans des *passions* qui dégoutent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs.

Aussi les hommes extrêmes ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive & si solide que dans les esprits timides & sérieux, dont l'ame modérée connoît la vertu; car elle soulage leur cœur oppressé sous le mistère & sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confians & plus vifs, se mêle à leurs amusemens, à leurs affaires & à leurs plaisirs mistérieux: c'est l'ame de toute leur vie.

Les jeunes gens sont aussi très-sensibles & très-confians; mais la vivacité de leurs *passions* les distrait & les rend volages. La sensibilité & la confiance sont usées dans les vieillards; mais le besoin les rapproche & la raison est leur lien: les uns aiment plus tendrement, les autres plus solidement.

Le devoir de l'amitié s'étend plus loin qu'on ne croit; nous suivons notre ami dans ses disgraces, mais dans ses foiblesses nous l'abandonnons: c'est être plus foible que lui.

Quiconque se cache, obligé d'avouer les défauts des siens, fait voir sa bassesse. Etes vous exempt de ces vices? déclarez-vous donc hautement; prenez sous votre protection la foiblesse des malheureux; vous ne risquez rien en cela; mais il n'y a que les grandes ames qui osent se montrer ainsi. Les foibles se désavouent les uns les autres, se sacrifient lâchement aux jugemens souvent injustes du public; ils n'ont pas de quoi résister, &c.

Il entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire, une inclination dont les sens forment le nœud, ils n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossiéreté.

Les mêmes *passions* sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés; je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme, les uns l'aiment

l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts, &c. Et il se peut faire encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas, comme lorsque l'on aime une femme légère que l'on croit solide. N'importe, on s'attache à l'idée qu'on se plait à s'en figurer, ce n'est même que cette idée que l'on aime, ce n'est pas la femme légère. Ainsi l'objet des *passions* n'est pas ce qui les dégrade ou ce qui les annoblit, mais la manière dont on envisage cet objet. Or j'ai dit qu'il étoit possible que l'on cherchât dans l'amour quelque chose de plus pur que l'intérêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes, auxquelles il n'a jamais parlé, comme à la messe, au sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle est la raison de cela? C'est que chaque beauté exprime un caractère tout particulier, & celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'est donc le caractère qui nous détermine quelquefois; c'est donc l'ame que nous cherchons: on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vue; donc nous n'aimons alors les qualités sensibles que comme les organes de nos plaisirs, & avec subordination aux qualités insensibles dont elles sont l'expression; donc il est au moins vrai que l'ame est ce qui nous touche le plus. Or ce n'est pas aux sens que l'ame est agréable; mais à l'esprit: ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal, & si celui des sens lui étoit opposé, nous le lui sacrifierions. On n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé, qu'il est une tache pour l'ame. Voilà l'amour pur; amour cependant véritable, qu'on ne sauroit confondre avec l'amitié; car dans l'amitié c'est l'esprit qui est l'organe du sentiment; ici ce sont les sens. Et comme les idées qui viennent par les sens, sont infiniment plus puissantes que les vues de la réflexion, ce qu'elles inspirent est *passion*. L'amitié ne va pas si loin.

La physionomie est l'expression du caractère & celle du tempérament. Une sotte physionomie est celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuste, &c. mais il ne faut jamais juger sur la physionomie: car il y a tant de traits mêlés sur le visage & dans le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre; sans parler des accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne se manifeste, comme la petite vérole, la maigreur, &c.

On pourroit conjecturer plutôt sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs *passions*, mais encore s'y tromperoit-on.

La pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse & d'amour; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on croit. Pourquoi la misère ne pourroit-elle sur notre cœur, ce que fait la vue d'une plaie sur nos sens? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit? L'impression des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réflexions? Notre ame est-elle incapable d'un sentiment désintéressé?

La haine est une déplaisance dans l'objet haï. C'est une tristesse qui nous donne, pour la cause qui l'excite, une secrète aversion: on appelle cette tristesse *jalousie*, lorsqu'elle est un effet du sentiment de nos désavantages comparés au bien de quelqu'un. Quand il se joint à cette jalousie de la haine & une volonté dissimulée par foiblesse de vengeance, c'est envie.

Il y a peu de *passions* où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colère n'est qu'une aversion subite & violente, enflammée d'un desir aveugle de vengeance.

L'indignation, un sentiment de colère & de mépris; le mépris, un sentiment mêlé de haine & d'orgueil; l'antipathie, une haine violente & qui ne raisonne pas.

Il entre aussi de l'aversion dans le dégoût; il n'est pas une simple privation comme l'indifférence; & la mélancolie qui n'est communément qu'un dégoût universel sans espérance, tient encore beaucoup de la haine.

A l'égard des *passions* qui viennent de l'amour, j'en ai déjà parlé ailleurs; je me contente donc de répéter ici, que tous les sentimens que le desir allume, sont mêlés d'amour ou de haine. (*Connoissance de l'esprit humain*)

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exemte même de grossiéreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni *passion* ni amitié pure: elle fait une classe à part.

L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament, ou par foiblesse: un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le tems, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main?

Le tems qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, & quelquefois par des choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours: elle périt faute de soins, de confiance & de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour, néglige l'amitié, & celui qui est épuisé par l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

L'amour commence par l'amour; & l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois: c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires.

L'amour qui naît subitement, est le plus long à guérir.

L'amour qui croît peu à peu & par degré, ressemble trop à l'amitié pour être une *passion* violente.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande *passion*, on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés?

Les hommes souvent veulent aimer, & ne sauroient y réussir: ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente *passion*, contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture? Il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages, & les hommes disent qu'elles sont légères.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par tout son procédé d'une personne ingrate, une très-ingrate.

Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande *passion*, & qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit: rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès deux, tout est égal.

Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour, qu'à l'amitié.

L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur: celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance, tout lui est ouvert.

L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bisarre, & sans fondement, qu'on ait une fois appellé *jalousie*, cette jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison & sur l'expérience, mériteroit un autre nom.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, & elle ne suppose pas toujours une grande *passion*, c'est cependant un paradoxe, qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse: l'on souffre de la jalousie, & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteroient de nous aucune jalousie, si l'on se régloit plus par leurs sentimens & leur conduite, que par son cœur.

Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes: en amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

Le commencement & le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, & toujours aimer.

Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. L'on pleure amèrement, & l'on est sensiblement touché, mais l'on est ensuite si foible ou si léger que l'on se console.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument : car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

L'on est encore long-tems à se voir par habitude, & à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa *passion* pour l'affoiblir.

L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, & avoir la générosité de recevoir.

Celui là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

Donner, c'est agir : ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit, en latin, qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis, mais ne coûte-t il rien de s'en venger? ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? Ne seroit il pas dur & pénible de ne leur en point faire?

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritoit plus de reconnoissance.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujettion : de même la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous, ou s'égaler à nous. Ainsi on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien : l'on veut aussi le bien de ses amis, & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

C'est assez pour soi d'un fidèle ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

On ne doit pas se faire des ennemis de ceux, qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs &

d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

Il est doux de voir ses amis par goût & par estime : il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est solliciter.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune, que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, & tout au contraire, de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup, & d'y travailler peu : de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le tems, ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

On ne pourroit se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme ; l'on jouiroit alors du fruit de sa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt, ou trop tard.

Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, & qui se plaint de lui avec raison, sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, & qu'il met l'autre dans son tort.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, & de le conserver après un certain nombre d'années.

C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi, & que l'on songe à s'en venger, & c'est par paresse que l'on s'appaise, & que l'on ne se venge point.

Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup, & sans autre préparation dans une affaire importante, & qui feroit capitale à lui ou aux siens : il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, & il secoueroit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses ; & de-là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne, ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament, où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-tems & absolument, il faut avoir la main légère, & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au-delà sont intraitables, & ne se gouvernent plus : on perd tout-à-coup la route de leur cœur & de leur esprit : ni hauteur, ni souplesse, ni force, ni industrie ne les peuvent dompter, avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement, & quelques autres par tempérament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison, ni les bons conseils, & qui s'égarent volontairement, par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis, en des choses presque indifférentes, & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de conséquence.

Drance veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, ne des lieux & en des tems où il convient le moins, lui parler à l'oreille, ou en des termes mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui lui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture

trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule & toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toujours : je serois sûr de bien faire, sans avoir le soin de délibérer, je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

Toutes les *passions* sont menteuses, elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres, elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

On ouvre un livre de dévotion, & il touche : on en ouvre un autre qui est galant, & il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire : J'étois ambitieux. Ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le tems vient où l'on avoue que l'on a aimé.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une assiète plus tranquille, que lorsqu'ils meurent.

Rien ne coûte moins à la *passion* que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élévées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

Il n'y a guères au monde un plus bel excès que celui de la *reconnoissance*.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

Ceux qui font bien, mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. (*Caractère de la* BRUYERE).

PATIENCE, s. f. La *patience* est une vertu qui nous fait supporter un mal qu'on ne sauroit empêcher. Or on peut réduire à quatre classes les maux dont notre vie est traversée. 1°. Les maux naturels; c'est-à-dire, ceux auxquels notre qualité d'hommes & d'animaux périssables nous assujettissent. 2°. Ceux dont une conduite vertueuse & sage nous auroit garantis, mais qui sont des suites inséparables de l'imprudence ou du vice; on les appelle châtimens. 3°. Ceux par lesquels la constance de l'homme de bien est exercée; telles sont les persécutions qu'il éprouve de la part des méchans. 4°. Joignez enfin les contradictions que nous avons sans cesse à essuyer par la diversité de sentimens, de mœurs & de caractères des hommes avec qui nous vivons. A tous ces maux la *patience* est non seulement nécessaire, mais utile; elle est nécessaire, parce que la loi naturelle nous en fait un devoir, & que murmurer des événemens, c'est outrager la providence; elle est utile, parce qu'elle rend les souffrances plus légeres, moins dangereuses & plus courtes.

Abandonnez un épileptique à lui-même, vous le verrez se frapper, se meurtrir & s'ensanglanter : l'épilepsie étoit déjà un mal, mais il a bien empiré son état par les plaies qu'il s'est faites : il eût pu guérir de sa maladie, ou du moins vivre en l'endurant; il va périr de ses blessures.

Cependant la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux ne réprime point en nous l'impatience: on s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrette de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe, & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque tems de la nécessité d'être raisonnables. N'emploie-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule? ne déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de *vivacité*? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par les maux, & contrainte de leur céder; mais il y a des

malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de force, & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage, pût jamais devenir un fondement de vanité? *Anc. Anc.*

Plutarque recite, avec cent autres témoins, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacédémonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, jusques à ce que la senteur de la chair cuite en vint aux assistans. Il n'estoit rien selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme & de honte, que d'estre surpris en larcin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes-là, que non seulement il ne me semble point comme à Bodin, que son conte soit incroyable, mais que je ne le trouve pas seulement rare & estrange. L'histoire Spartaine est pleine de mille plus aspres exemples & plus rares: elle est à ce prix toute miracle. Marcellinus recite sur ce propos du larcin; que de son temps il ne s'estoit encores pû trouver aucune sorte de tourment, qui peust forcer les Egyptiens surpris en ce mesfait, qui estoit fort en usage entre eux, à dire simplement leur nom. Vn paisan espagnol estant mis à la gehenne sur les complices de l'homicide du Preteur Lucius Piso, crioit au milieu des tourmens; que ses amis ne bougeassent & l'assistassent en toute seureté, & qu'il n'est pas en la douleur, de lui arracher un mot de confession, & n'en eut-on autre chose pour le premier jour. Le lendemain, ainsi qu'on le remenoit pour recommencer son tourment, s'esbranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy & s'y tua. Epicharis ayant saoulé & lassé la cruauté des satellites de Neron, & soustenu leur feu, leurs batures, engins, sans aucune voix de revelation de sa conjuration, tout un jour: rapportée à la gehenne le lendemain, les membres tous brisez, passa un asset de sa robe dans l'un des bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, & y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps: ayant le courage d'ainsi mourir, & se desrober aux premiers tourmens; semble-elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa *patience* du jour précédent, pour se mocquer de ce tyran, & encourager d'autres à semblable entreprise contre lui? Et qui s'enquerra à nos argoulets, des experiences qu'ils ont euës en ces guerres civiles, il se trouvera des effets de *patience*, d'obstination & d'opiniastreté, parmi nos misérables siecles, & en cette tourbe molle & effeminée, encore plus que l'Égyptienne; dignes d'estre comparez à ceux que nous venons de réciter de la vertu Spartaine. Je sçay qu'il s'est trouvé de simples paisans s'estre laissez griller la plante des pieds, écraser le bout des doigts avec le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglans hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une corde, avant que de l'estre seulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry & enflé d'un licol qui y pendoit encore, duquel on l'avoit tirassé toute la nuict, à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux, à coups de dague, qu'on lui avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour lui faire de la douleur & de la crainte: qui avoit souffert tout cela, & jusques à y avoir perdu la parole & sentiment, resolu, à ce qu'il me dit, de mourir plutost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entière) avant que rien promettre, & si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a-t'on veu se laisser patiemment brusler & rostir pour des opinions empruntées d'autruy, ignorées & incognues? (*Essais de Montaigne*).

PATRIE s. f.

Je vous salue, ô terre, où le ciel m'a fait naître!
Lieux où le jour pour moi commença de paroître,
Quand l'astre du berger brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau,
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques;
Arbres, témoins vivans de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unir à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hyver règne encor quand la blonde Cérès,
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos isles,
Et ramassant enfin ces trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur les flots courroucés!
D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verds
Affrontent le tonnerre & bravent les hyvers!
Je te salue encor, ô ma chère patrie!
Mes esprit sont émus; & mon ame attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abatus,
Embellir ces jardins, asyles des vertus,
Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oublioient la Cour & bravoient son tumulte.

Chaque objet frappe, éveille, & satisfait mes sens:
Je reconnois les Dieux aux plaisirs que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire;
Le Saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, & tomber le soleil.

Amour de nos foyers: quelle est votre puissance?
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant & pur,
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre & l'azur,
Cette douce chaleur, qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne & les présens de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats:
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans graces, & sans beautés?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue,
Et les rois indigens d'Ithaque & de Scyros,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiete avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre, & le péril des mers.
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappellés sourdement par la voix de nos Lares
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions envain sur la terre & les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même
Utile à l'univers, quand il n'est point extrême,
Cet amour trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusques sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux;
Et qui trop resserré dans la sphère où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers Citoyens:
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis nous sont chers, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature;
Détruisez une erreur si chère à vos appas.
Aimeroit-on autrui, si l'on ne s'aimoit pas?
Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de troubles, & ces perfides larmes;
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-temps captif s'irrite & nous consume.
Tels les terribles feux dont brûlent les tyrans,
Comprimés par la terre enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athènes
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes;
Selon que l'amour-propre obéissant aux loix,
De la patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous;
Embrâsez les mortels, croissez, étendez-vous.
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces Angles meurtrières qui bordent les frontières,
Ces remparts tortueux, & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères!
Faut-il toujours attendre, ou craindre des revers;
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts!

O mœurs du siècle d'or, ô chimères aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux.
(*Epître du C. de B.*).

PEUPLE s. m. Le peuple (nous entendons ici le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gens sous quelque couvert que ce soit, de basse servile & méchanique condition) est une bête étrange à plusieurs têtes, & qui ne se peut décrire bien en peu de mots, inconstant & variable; sans arrêt non plus que les vagues de la mer, il s'émeut, il s'appaise, il approuve & réprouve en un instant même chose, il n'y a rien plus aisé que le pousser en telle passion que l'on veut; il n'aime la guerre pour sa fin, ni la paix pour le repos, sinon en tant que de l'un à l'autre il y a toujours du changement; la confusion lui fait desirer l'ordre; & quand il y est, lui déplaît. Il court toujours d'un contraire à l'autre, de tous les temps le seul futur le repaît, *hi vulgi mores odisse præsentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

Léger à croire, recueillir & ramasser toutes nouvelles, sur tout les fâcheuses, tenant tous

rapports pour véritables : & assurés avec un sifflet ou sonnette de nouveauté, l'on l'assemble comme les mouches au son du bassin.

Sans jugement, raison, discrétion : son jugement & sa sagesse, trois dez & l'aventure, il juge brusquement, & à l'étourdie de toutes choses, & tout par opinion ou par coutume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent après ceux qui vont devant, & non par raison & vérité. *Plebi non judicium, non veritas : ex opinione multa : ex veritate pauca judicat.*

Ennuyeux & malicieux ennemi des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauvais œil le bonheur d'autrui, favorisant au plus foible & au plus méchant, & voulant mal aux gens d'honneur, sans savoir pourquoi, sinon pour ce que sont gens d'honneur, & que l'on en parle fort, & en bien.

Peu loyal & véritable, amplifiant le bruit, enchérissant sur la vérité, & faisant toujours les choses plus grandes qu'elles ne sont, sans foi ni tenue. La foi d'un peuple & la pensée d'un enfant sont de même durée, qui change non-seulement selon que les intérêts changent, mais aussi selon la différence des bruits, que chaque heure du jour peut apporter.

Mutin, ne demandant que nouveauté & remuement, séditieux, ennemi de paix & de repos, *ingenio mobili, seditiosum, discordiosum, cupidum rerum novarum, quieti & otio adversum*, sur-tout quand il rencontre un chef ; car lors ne plus ne moins que la mer bonasse de nature, ronfle, écume & fait rage, agitée de la fureur des vents : ainsi le peuple s'enfle, se hausse & se rend indomptable : ôtez-lui les chefs, le voilà abattu, effarouché & demeuré tout planté d'effroi, *sine rectore praeceps, pavidus, socors, nil ausura plebs principibus amotis.*

Soutient & favorise les brouillons & remueurs de ménage, il estime modestie, poltronerie, prudence, lourdise, au contraire il donne à l'impétuosité bouillante le nom de valeur & de force, préfère ceux qui ont la tête chaude & les mains fretillantes à ceux qui ont le sens rassis & qui pèsent les affaires, les vanteurs & babillars aux simples & retenus.

Ne se soucie du public ni de l'honnête, mais seulement du particulier, & se pique sordidement pour le profit. *Privata cuique stimulatio, vile decus publicum.*

Toujours gronde & murmure contre l'état, tout bouffi de médisance, & propos insolens contre ceux qui gouvernent & commandent. Les petits & pauvres n'ont autre plaisir que de médire des grands & des riches, non avec raison mais par envie ; ne sont jamais contents de leurs gouverneurs & de l'état présent.

Mais il n'a que le bec, langues qui ne cessent, esprits qui ne bougent, monstre duquel toutes les parties ne sont que langues, qui de tout parle & rien ne sçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout, & de tout pleure, prêt à se mutiner & rebeller & non à combattre : son propre est d'essayer plûtot à secouer le joug qu'à bien garder sa liberté, *procacia plebis ingenia, impigrae linguae, ignavianimi.*

Ne sachant jamais tenir mesure, ni garder une médiocrité honnête : ou très-bassement & vilement il sert d'esclave, ou sans mesure il est insolent & tyranniquement il domine : il ne peut souffrir le mors doux & temperé, ni jouir d'une liberté réglée, court toujours aux extrémités, trop se fiant ou méfiant, trop d'espoir ou de crainte. Ils vous feront peur si vous ne leur en faites : quand ils sont effrayés vous les bafouez & leur sautez à deux pieds sur le ventre, audacieux & superbes si on ne leur montre le bâton, dont est le proverbe oins-le, il te poindra, poins-le il t'oindra, *nihil vulgo modicum, terrere ni paveant, ubi pertimuerint impune contemni : audacia turbidum nisi vim metuat, aut servit humiliter, aut superbè dominatur : libertatem, quae media, nec spernere nec habere.*

Très-ingrat envers ses bienfaiteurs. La recompense de tous ceux qui ont bien mérité du public, a toujours été un bannissement, une calomnie, une conspiration, la mort. Les histoires sont célébres de Moyse & tous les prophètes, de Socrates, Aristides, Phocion, Licurgus, Demosthène, Themistocles : & la vérité a dit qu'il n'en échappoit pas un de ceux qui procuroient le bien & le salut du peuple : & au contraire il chérit ceux qui l'opriment, il craint tout, admire tout.

Bref le vulgaire est une bête sauvage, tout ce qu'il pense n'est que vanité, tout ce qu'il dit est faux & erroné, ce qu'il réprouve est bon, ce qu'il approuve est mauvais, ce qu'il loue est infame, ce qu'il fait & entreprend n'est que folie, *non tam benè cum rebus humanis geritur, ut meliora pluribus placeant : argumentum pessimi turba est*, la tourbe populaire est mère d'ignorance, injustice, inconstance idolâtre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'est jamais fait : c'est son mot : *vox populi, vox Dei*, mais il faut dire, *vox populi, vox stultorum*. Or le commencement de sagesse est se garder net, & ne se laisser emporter aux opinions populaires. (*Sagesse de Charron*).

PHILANTROPIE, s. f. La *philantropie* est une vertu douce, patiente & désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. elle se sert de la connoissance de sa propre foiblesse, pour compâtir à celle d'autrui. Elle ne demande que le bien de l'humanité, & ne se lasse jamais dans

cette bonté désintéressée ; elle imite les dieux qui n'ont aucun besoin d'encens ni de victimes. Il y a deux manières de s'attacher aux hommes ; la première est de s'en faire aimer par ses vertus, pour employer leur confiance à les rendre bons, & cette *philantropie* est toute divine. La seconde manière est de se donner à eux par l'artifice de la flatterie pour leur plaire, les captivee & les gouverner. Dans cette dernière pratique, si commune chez les peuples polis, ce n'est pas les hommes qu'on aime, c'est soi-même. (*Ancienne Encyclopédie*).

PHILAUTIE, s. f. C'est ce que l'on entend dans les écoles par l'amour de soi-même, qui est une affection vicieuse, & une complaisance démésurée pour sa propre personne.

Voyez AMOUR-PROPRE.

PHILOSOPHIQUE, l'esprit *philosophique* est un don de la nature perfectionné par le travail, par l'art & par l'habitude, pour juger sainement de toutes choses. Quand on possede cet esprit supérieurement, il produit une intelligence merveilleuse, la force du raisonnement, un goût sûr & réfléchi de ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le monde ; c'est la regle du vrai & du beau. Il n'y a rien d'estimable dans les différens ouvrages qui sortent de la main des hommes, que ce qui est animé de cet esprit. De lui dépend en particulier la gloire des belles-lettres ; cependant comme il est le partage de bien peu de savans, il n'est ni possible, ni nécessaire pour le succès, des lettres, qu'un talent si rare se trouve dans tous ceux qui les cultivent. Il suffit à une nation que certains grands génies le possedent éminemment, & que la supériorité de leurs lumières les rendent arbitres du goût, les oracles de la critique, les dispensateurs de la gloire littéraire. L'esprit *philosophique* résidant avec éclat dans ce petit nombre de gens, il répandra pour ainsi dire, ses influences sur tout le corps de l'état, sur tous les ouvrages de l'esprit ou de la main, & principalement sur ceux de littérature. Qu'on bannisse les arts & les sciences, on bannira cet esprit *philosophique* qui les produit ; dès-lors on ne verra plus personne capable d'enfanter l'excellence ; & les lettres avilies languiront dans l'obscurité.

PHYSIONOMIE, s. f. la *physionomie* est l'expression du caractère ; elle est encore celle du tempérament. Une sotte *physionomie* est celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuste, &c. Mais il ne faut jamais juger sur la *physionomie*. Il y a tant de traits mêlés sur le visage & le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre ; sans parler des accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne se manifeste, comme la petite vérole, la maigreur, &c.

On pourroit plutôt conjecturer sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions, mais encore s'y tromperoit-on.

PITIÉ, s. f. c'est un sentiment naturel de l'ame, qu'on éprouve à la vue des personnes qui souffrent ou qui sont dans la misère. Il n'est pas vrai que la *pitié* doive son origine à la réflexion, que nous sommes tous sujets aux mêmes accidens, parce que c'est une passion que les enfans & que les personnes incapables de réfléchir sur leur état ou sur l'avenir, sentent avec le plus de vivacité. Aussi devons-nous beaucoup moins les actions nobles & miséricordieuses à la Philosophie qu'à la bonté du cœur. Rien ne fait tant d'honneur à l'humanité que ce généreux sentiment ; c'est de tous les mouvemens de l'ame le plus doux & le plus délicieux dans ses effets. Tout ce que l'éloquence a de plus tendre & de plus touchant, doit être employé pour l'émouvoir.

« La main du printems couvre la terre de fleurs, dit le bramine inspiré. Telle est, à l'égard des fils de l'infortune, la *pitié* sensible & bienfaisante. Elle essuie leurs larmes, elle adoucit leurs peines. Vois cette plante surchargée de rosée ; les gouttes qui en tombent donnent la vie à tout ce qui est autour d'elle : elles sont moins douces que les pleurs de la compassion.

» Ce pauvre traîne sa misère de lieu en lieu ; il n'a ni vêtement, ni demeure, mets-le à l'abri sous les ailes de la *pitié* ; il transit de froid, réchauffe-le ; il est accablé de langueur, ranime ses forces, prolonge ses jours, afin que ton ame vive. » *Anc. Encyclop.*

Emile ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide & barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus instruit il en connoitroit la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir qu'il sent.

Ainsi naît la *pitié*, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la *pitié*, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant ; en quittant, pour ainsi dire,

notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain ? c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent naturellement aux hommes ; & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires & faciles à saisir.

Premiere Maxime.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche & du grand auquel on s'attache ; même en s'attachant sincérement, on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs : mais tant qu'il prospère, il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'est point empoisonné par l'envie : on s'intéresse à eux véritablement : pourquoi cela ? parce qu'on se sent maître de descendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses ressources, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

Deuxieme Maxime.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là.

Pourquoi les rois sont-ils sans *pitié* pour leurs sujets ? c'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres ? c'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple ? c'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous ? c'est que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abaissement & la misère comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre sèche morale.

N'accoutumez donc pas votre élève à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables ; & n'espérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considère comme lui étant étrangers. Faites lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que mille événemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur sa naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses, montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui, d'un état plus élevé que le sien, sont tombés au-dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question ; sait-il seulement ce que c'est que faute ? N'empiétez jamais sur l'ordre de ses connoissances, & ne l'éclairez que par les lumières qui sont à sa portée ; il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant, si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, si dans un mois il sera riche ou pauvre, si dans un an, peut-être, il ne ramera point sous le nerf-de-bœuf dans les galères d'Al-

ger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voie, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné ; qu'il voie autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la suite ; mais quant à présent commençons par le rendre humain ; voilà sur-tout ce qui nous importe.

Troisieme Maxime.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint gueres un cheval de charretier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, & les riches se consolent du mal qu'il font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni si la plupart des philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états ; si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur & de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est ; que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux périsse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme ! Les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique, de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Epictete de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? la lui casse-t il moins pour cela ? il a par-dessus son mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est ? que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit & plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espèce ; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples, que quand tous les rois & tous les philosophes en seroient ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre élève à aimer tous les hommes & même ceux qui les déprisent ; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se trouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec *pitié* même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes & d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvemens de la nature, le développer & l'étendre sur ses semblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible ; sur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot ; tâ-

chons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son tems & son lieu; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caractères, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas, peut-être, à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur & du philosophe, qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste; l'impression qu'il en reçoit; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par-devers soi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes; on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés, qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux ames sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer ne les fit pleurer eux-mêmes: les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés, la leur ne sent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres & justes, jamais clémens, généreux, *pitoyables*. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette règle, surtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales, qu'on ne leur à jamais fait éprouver: car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent; & cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la simplicité & du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensibilité dans sa jeunesse; car la vérité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un lecteur me reprochera, sans doute, l'oubli de mes premières résolutions, & du bonheur constant que j'avois promis à mon élève. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur & de misère! Quel bonheur! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie! son triste instituteur qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira: que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute, si toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité? (*Emile*).

La nature, en nous donnant des larmes, prouve bien qu'elle nous créa sensibles; & c'est là le plus exquis de tous nos sentimens. C'est elle qui nous fait déplorer & le sort d'un ami plaidant sa propre cause sous un habit conforme à sa détresse, & celui d'un pupille contraint de citer aux tribunaux son perfide tuteur; aimable enfant, dont les joues virginales arrosées de larmes, ombragées de longs cheveux, font douter quel est son sexe. C'est la nature qui nous force de gémir à l'aspect des funérailles d'une vierge nubile, ou quand la terre reçoit le corps d'un enfant trop petit pour le bûcher. Est-il un homme de bien, un homme digne, au jugement de la prêtresse de Cérès, de porter une torche pendant les mystères secrets de la déesse, qui puisse regarder comme étrangers les maux de ses semblables? C'est la *pitié* qui nous distingue des animaux stupides; & c'est pour obéir à sa voix, que nous seuls reçûmes des célestes demeures, une ame capable de commercer avec les dieux, d'enfanter & de perfectionner les arts, bienfait dont est privée la brute aux regards fixés contre la terre. L'architecte de ce vaste univers n'accorda qu'une ame sensitive aux animaux, il nous donna de

plus une ame intelligente ; afin qu'une bienveillance mutuelle nous avertît d'avoir recours à nos semblables, & d'être toujours prêts à les secourir ; afin qu'abandonnant les antiques forêts habitées par leurs pères, les hommes, si long-tems dispersés, fussent enfin réunis par les liens de la société ; afin qu'on bâtit des maisons contiguës, & qu'ainsi rapprochées, chacun y goutât avec sécurité les douceurs du sommeil ; que les armes à la main on relevât, on soutînt ses concitoyens opprimés ou chancelans sous de larges blessures ; & que, protégés par les mêmes remparts, renfermés sous une même clef, la trompette fût le signal commun de la défense.

Mais, aujourd'hui, les serpens s'accordent mieux ensemble que ne font les humains : la brute reconnoît, épargne son espèce. Quand vit-on le lion vigoureux égorger le plus foible ? le vieux sanglier déchirer le plus jeune ? Le tigre indien vit en paix avec le tigre furieux, & l'ourse avec l'ourse cruelle. Ce n'étoit point assez, pour l'homme, d'avoir fabriqué le glaive homicide sur une enclume sacrilège ; tandis qu'ignorant cet art funeste, les premiers forgerons ne travailloient qu'aux instrumens propres à cultiver la terre : il falloit encore que des nations entières, non contentes d'avoir tué leurs ennemis, dévorassent leurs membres palpitans. Témoin de ces horreurs, que diroit Pythagore? où ne fuiroit-il pas ? lui qui s'abstint aussi rigoureusement de la chair des animaux que de la chair humaine, & ne se permit pas l'usage de toutes sortes de légumes. *(Satyres de Juvénal.)*

PLAIRE. Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui ; mais pour cela il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu ; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des grands font-ils de leur gloire ? Ils la mettent toute en marques extérieures, & en faste. Leur dignité s'appesantit, & abaisse les autres : cependant la véritable grandeur est humaine ; elle se laisse approcher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possèdent font à leur aise, & y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, & la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés & accoutumés. Ils n'y sont point étrangers, & n'y font souffrir personne.

Les titres & les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite & la bonté, on leur échappe aisément. On ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place ; & en leur absence, on se donne la liberté de les juger & de les condamner. Mais si par envie nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce sentiment, & leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places ; jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde ; & on ne leur a rendu justice, que quand ils ont cessé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser ; car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point par chagrin des situations agréables qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la société.

Les hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire & agréable de s'unir pour le bien commun : ils ont fait des lois pour réprimer les méchans ; ils sont convenus entr'eux des devoirs de la société, & ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude : on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur & de délicatesse.

Les vertus se tiennent, & ont entr'elles une espèce d'alliance ; & c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politesse & de savoir-vivre.

On n'a point de préceptes à donner aux personnes bien nées contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes-gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : vous savez qu'un honnête-homme ne connoît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien, & qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jugeroit sur sa parole : elle a toute l'autorité des sermens : on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux : qu'ont-ils à cacher ? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que tôt ou tard le vrai mérite se fait jour.

Souvenez vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai. L'homme faux paie de mine & de discours ; l'homme vrai paie de conduite. Il y a long-tems qu'on a dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne suffit

pas d'avoir les vertus principales pour *plaire* : il faut encore avoir les qualités agréables & liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres. Il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières & les amis ne les font valoir.

Je vous ai déjà dit que dans les emplois subalternes on ne se soutient que par savoir *plaire* : dès qu'on se néglige, on est d'un très-petit prix. Rien ne déplait tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout, & qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, & à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait une partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, & qui aiment à railler, ont une malignité secrette dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire : souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse ; mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez : dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange & de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. M. de la Rochefoucault dit, *que le déshonorant offense moins que le ridicule*. Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer un autre : c'est notre propre conduite & non les discours d'autrui qui nous déshonorent. Les causes du déshonneur sont connues & certaines : le ridicule est purement arbitraire. Il dépend de la manière que les objets se présentent, de la manière de penser & de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours des lunettes du ridicule : ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent : cela est si vrai, que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines sociétés, seroient admirées dans d'autres, où il y aura de l'esprit & du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on *plaît* & qu'on déplait. Les humeurs sombres & chagrines qui penchent vers la misanthropie, déplaisent fort. L'humeur est la disposition avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blessées de rien : leur indulgence les sert, & prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur. Ils disent, *je suis né comme cela*, & croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire. Les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur *plaisez*. Les règles pour *plaire* sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, & de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Rien ne *plaît* tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites ensorte que vos manières offrent de l'amitié & en demandent. Vous ne sauriez être un homme aimable que vous ne sachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié : c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches, elle rabaisse les glorieux & les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon ami, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre ame les paroles de la vérité ; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer : croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux & fidèle, vous avez trouvé un trésor ; sa réputation garantira la vôtre : il répondra de vous à vous-même ; il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, & presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire, & pour les conserver. Les jeunes-gens ont des sociétés ; rarement ont ils des amis : les plaisirs les unissent ; & les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié. Mais je ne prétends pas faire une dissertation : je touche légérement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami, & qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'amitié.

Si voulez vous être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre, & à lui donner un bon objet. L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, & à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais : tout le monde vous contestera votre bonheur. Si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'amour-propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre : la valeur l'expose, la modestie l'abaisse, la générosité le dépouille, la modération le mécontente, & le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, & l'honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'amour-propre : l'un naturel, légitime, & réglé par la justice & par la raison; l'autre vicieux & corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes, & nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne savons pas nous aimer : nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu : aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle & mal-entendu.

Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voies : mais si le vice est élevé, ce n'est pas pour long-tems : ils se détruisent par les mêmes moyens & avec les mêmes principes qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain & durable que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle & délicate avec la vertu : pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux & connoître ses véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'ame de la société : il nous unit les uns aux autres. J'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société : car, quand on est seul, on se néglige. Le monde vous force à vous observer.

La politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'assure rien pour le fonds. La politesse est une imitation de l'honnêteté, & qui présente l'homme au dehors, tel qu'il devroit être au dedans; elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage & dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit, la politesse des manières : celle de l'esprit consiste à dire des choses fines & délicates; celle des manières, à dire des choses flatteuses & d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la politesse dans ce commerce de civilité & de complimens que l'usage a établi : on les dit sans sentiment, on les reçoit sans reconnoissance; on surfait dans ce genre de commerce, & on en rabat par l'expérience.

La politesse est un desir de *plaire* aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, & de faire ensorte que tout le monde soit content de nous; nos supérieurs, de nos respects; nos égaux, de notre estime; & nos inférieurs, de notre bonté. Enfin, elle consiste dans l'attention de *plaire*, & de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités : elle leur fait sentir qu'elle reconnoit leur supériorité. Quand vous sautez les élever, ils vous feront valoir à leur tour; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder; c'est l'intérêt de leur amour propre.

Le moyen de *plaire* ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manières qui *plaisent*; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite pour percer au travers des manières grossières. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même : une personne polie ne trouve jamais le tems de parler de soi.

Vous savez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent il semble que les jeunes-gens se soient permis d'y manquer : cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront jamais aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le tems passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, & cette fine galanterie de l'esprit & des manières.

Il est vrai qu'à présent la galanterie extérieure est bannie : les manières ont changé, & tout le monde y a perdu; les femmes, l'envie de *plaire*, qui est la source de leurs agrémens; & les hommes, la douceur & cette délicate politesse, qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité : il semble qu'il soit permis de les trahir, sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice; mais ils manquent aux femmes impunément & sans remords. Leur probité n'est donc que forcée : elle est plutôt l'ef-

fet de la crainte que de l'amour de la justice. Aussi, en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve souvent de malhonnêtes gens. Ils contractent de mauvaises habitudes : les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit ; on s'accoutume à négliger sa parole & ses sermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres ; où souvent un malheur certain est toute la récompense d'un attachement sincère & constant !

Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes : c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner. Mais enfin, c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les déshonorer : si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer : vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez de plus, que par les lois de l'honneur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine : elle est vive & implacable. Il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, & on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire. Moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible : il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui fait haïr & se venger : d'ailleurs, les femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, & de la donner avec agrément & avec justice. Le misanthrope ne sait pas louer : son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se décrédite & n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir : il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne savent placer ni l'estime, ni le mépris. L'envieux ne loue personne, de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos : il a plus de plaisir à rendre justice, qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres. Les personnes attentives & délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile, louez par rapport aux autres, & non par rapport à vous.

Il faut savoir vivre avec ses concurrens. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au dessus d'eux, ou de chercher à les détruire : mais il y a une conduite plus noble ; c'est de ne les attaquer jamais, & de ne songer qu'à les surpasser en mérite : il est beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir. (*Avis d'une mère à son fils*).

PLAISIR, s. m. (*Discours sur le plaisir & la douleur*).

PREMIERE PARTIE.

De plaisir & de la douleur, considérés dans le fétus ; dans l'enfant & dans les animaux.

Non nova, sed novè & vera.

Le bonheur est de tous les objets de la vie humaine, le plus simple & le plus compliqué : c'est en général un état de jouissances agréables, qui nous fait aimer la vie & chérir notre existence. Consideré relativement à la société, il embrasse tous les objets de la felicité publique ; considéré relativement aux individus, il embrasse le plaisir sous tous les rapports. Il y a des êtres qui sont satisfaits des seuls biens que leur offre la (1) nature ; il y en a d'autres d'une si insatiable cupidité, que tous les moyens de la nature & de l'art suffisent à peine à leurs désirs. Le bonheur est une chose si variable, que celui qui satisfait tel individu seroit le suprême malheur d'un autre ; presque tous les hommes s'en forment une idée différente, relative à leur caractère, à la tournure de leur esprit, à leur éducation, aux circonstances où ils se trouvent du gouvernement, des mœurs & de l'esprit de leur nation. Quelle pouvoit être l'idée du bonheur, par exemple, dans l'opinion de ce jeune homme dont parle Tacite, qui aimoit le danger en luimême, & non la recompense du courage? Dans l'état sauvage, la nature en fait tous les frais ; dans l'état social, le bonheur se vend, s'achete, se donne, se transmet : on le possède aujourd'hui

(1) Il y a des hommes pour qui le bonheur est la chose du monde la plus facile. Doués d'une heureuse constitution, toujours satisfaits d'eux-mêmes, tout les ravit, tout les charme, tout les enchante. Leur vie n'est qu'une longue enfance. Leurs idées sont isolées & sans ordre. Comme ils n'ont aucune généralité dans la tête, rien ne sauroit troubler leur paisible sérénité. Toutes leurs passions sont douces, ou plutôt ils n'ont point de passions. Peu sensibles à l'opinion d'autrui, contens de leur esprit, de leur fortune, de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs amis, les maux qui affligent l'humanité, ne font pas sur eux une profonde impression. Ce ne sont à leurs yeux que des coups de la providence avec lesquels elle veut éprouver les mortels ici-bas. Un des plus grands hommes d'état qu'ait eu la France, a publié sur le bonheur de cette espèce d'hommes une petite brochure intitulée : *du Bonheur des Sots*, remplie d'idées fines & ingénieuses. Chacun en la

d'hui ; demain on en eſt dépouillé, c'eſt de tous les objets celui dont on a le moins d'idées fixes & ſur lequel il y a le plus de contradictions (1) ; c'eſt une ombre qu'on ne peut ſaiſir, c'eſt un nuage qui ſe diſſipe, au moment qu'on le regarde. Les hommes qui en parlent le plus ſont ſouvent ceux

---

liſant peut s'aſſurer s'il voudroit du bonheur à ce prix. L'homme qui penſe, réfléchit, généraliſe ſes idées, qui d'un coup-d'œil embraſſe le paſſé, le préſent & l'avenir, voit les choſes ſous leur véritable point de vue, juge de leurs rapports : en bute à toutes les paſſions, il faut ſans ceſſe de nouveaux alimens à ſon ame active. C'eſt pour cette eſpèce d'hommes que le bonheur eſt difficile. Ils aiment la vie, ils en connoiſſent le prix ; mais il leur faut un genre de vie aſſorti à la grandeur de leurs penſées.

(1) Je vais joindre ici quelques idées des anciens ſur le bonheur. Varron comptoit de ſon temps 288 ſyſtêmes que la biſarrerie des hommes avoit enfantés ſur cette matière.

Une des plus anciennes opinions eſt celle qui perſuada aux hommes qu'ils étoient nés pour le malheur, que l'infortune étoit leur condition naturelle.

Une félicité inaltérable n'étant faite que pour les Dieux, les anciens, loin d'imputer à la providence leurs revers, ne les attribuoient qu'à leurs propres fautes. Ils croyoient que la nature avoit tout fait pour les rendre heureux, & qu'eux ſeuls avoient corrompu ſes bienfaits.

Long temps avant les épicuriens on avoit vu des peuples entiers qui crurent ſuivre la nature en ne cherchant le bonheur que dans le plaiſir des ſens : *buvons & mangeons, car nous mourrons demain*, étoit le précis de la philoſophie d'un grand nombre de peuples de l'antiquité.

Ces principes étoient non-ſeulement répandus en Aſie, en Egypte & à la cour du tyran de Samos, mais pluſieurs villes de la Grèce en étoient infectées ; ce n'étoit pas l'expreſſion du ſentiment particulier de quelques philoſophes ou poëtes, c'étoit celle de l'opinion la plus générale.

Le poëte Alexis, qui vécut peu de temps après Epicure, oſa le premier produire, ſur la ſcène, les argumens familiers de cette philoſophie épicurienne : « que parlez-vous du lycée, » de l'académie ? Amuſement des ſophiſtes où il n'y a rien » de ſolide. Buvons, mangeons, goûtons les plaiſirs de la » table, y a-t-il rien de plus doux ? Vertus, honneurs, » dignités, vous n'êtes que de vains ſonges. ».

Le luxe, ſuivant Héraclide, eſt la vraie ſource du bonheur. Tous ceux qui aiment le luxe & en jouiſſent, ont l'ame grande & noble, comme les mèdes & les perſes, qui de tous les barbares ſont ceux dont le cœur eſt le plus généreux, & l'extérieur le plus impoſant.

Mais cette doctrine fut bien loin d'être adoptée par toute la grèce. Les plus grands philoſophes établirent pour principes qu'il n'y a de véritable bonheur que dans la vertu & dans la juſtice, & que l'apparence de celui des hommes injuſtes ne doit pas en impoſer, & c'eſt à cette réflexion que revient le beau mot de Ménandre. Quand un méchant, dit-il, tire quelque profit de ſon crime, ce profit n'eſt qu'une arrhe ſur l'infortune qui le menace.

Ce n'étoit point dans la jouiſſance des plaiſirs des ſens, ni dans les vaines ſpéculations d'une vertu ſurnaturelle que conſiſtoit le bonheur chez les grecs, mais dans la tempérance, & dans l'amour de la patrie.

Que le mortel qui poſsède la ſanté, la ſageſſe, & une honnête aiſance, dit Pindare, n'aſpire point à devenir l'égal des Dieux.

L'homme n'eſt que miſère ou fragilité, quand il ne vit que par les ſens ; mais ſon exiſtence acquiert quelque choſe de divin, quand elle eſt animée par de grands ſentimens qui ne ſont point ſujets aux accidens de la fortune.

Les opinions religieuſes ſe joignoient à celles de la politique. Les anciens croyoient à une immortalité réelle & fortunée. Ils eſpéroient recommencer une nouvelle vie dans des demeures délicieuſes. Cette idée rempliſſoit l'ame d'eſpérance & de conſolations. La vie n'avoit plus de cataſtrophes & la fortune plus de rigueurs que cette opinion ne fît braver.

Toutes les ſectes philoſophiques promettoient le bonheur, & avoient la prétention de le poſſéder excluſivement.

Thalès le faiſoit conſiſter en une bonne ſanté, une fortune honnête & un eſprit cultivé.

Les péripatéticiens reconnoiſſoient pluſieurs degrés de bonheur chez les hommes. Ces degrés ſont proportionnés aux facultés qu'ils tiennent de la nature & de la fortune. L'homme qui a la vertu en partage ne ſera jamais entièrement malheureux ; mais s'il poſsède avec la vertu les richeſſes & une bonne conſtitution, il ſera plus heureux que l'homme vertueux & malade. Cette idée eſt la plus vraie de toutes celles des anciens ſur le bonheur.

Démocrite regardoit la tranquillité de l'ame comme le ſuprême bonheur. Un autre penſoit que la ſcience ſeule faiſoit le bien ſuprême.

Celui qui a le moins de beſoins, diſoit Socrate, eſt celui qui approche le plus de la divinité. Il penſoit que la vertu ſeule ſuffit pour rendre l'homme heureux. On lui demandoit un jour, le roi des perſes eſt-il heureux ? Je ne ſais, dit-il, puiſque j'ignore à quel point il eſt inſtruit & vertueux. Il modifioit cette façon de penſer, en ajoutant qu'une fortune honnête, une bonne ſanté, réunies à la pratique de la vertu, étoient les vrais fondemens du bonheur.

Antiſthène, pouſſant à l'extrême le ſentiment de Socrate ſur la vertu, enſeignoit à ſe paſſer de toutes les douceurs de la vie, & prétendoit que les ſages deviennent ainſi preſque ſemblables à Dieu.

Ariſtote, pour former un bonheur accompli, joint aux qualités de l'ame les biens extérieurs, tels que des amis, des richeſſes, de la naiſſance, du crédit, une famille heureuſe, & des enfans qui répondent à nos eſpérances.

L'homme heureux, ſelon ce philoſophe, eſt celui qui, avec une inclination active de l'ame vers la vertu, poſsède une certaine abondance des biens extérieurs, non durant un terme quelconque, mais pendant la vie entière, car un ſeul jour de bonheur ne conſtitue pas l'homme heureux.

Anaxagore diſoit qu'il ne croyoit pas trouver le bonheur, ni parmi les richeſſes, ni parmi les dignités, & à l'exemple du ſage Solon, il plaçoit le bonheur dans la médiocrité. Cette médiocrité aux yeux d'Ariſtote ſembloit d'autant plus digne d'être préférée aux exceſſives faveurs de la fortune, qu'il étoit plus aiſé d'y mettre en pratique les leçons de la vertu.

Ariſtippe étoit un de ceux qui ſoutenoient que le ſouverain bien conſiſte dans la volupté : on diſoit de ce philoſophe que ſes préceptes pouvoient nuire à ceux qui ne les entendoient pas, & qu'on pouvoit voir ſortir des débauchés de l'école d'Ariſtippe, & des hommes atroces de celle de Zenon.

Le bonheur, ſuivant la ſecte des Cyrenaïques, n'étoit qu'une chaîne de ſenſations agréables, préſentes, paſſées ou futures : pour prouver que le plaiſir devoit être la fin de

qui en jouissent le moins. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'individus qu'on appelle *sages ou philosophes*, qui prétendent avoir le secret de le trouver en eux-mêmes, sans le faire dependre d'autrui.

---

nos recherches, ils alléguoient les exemples que fournit l'enfance; & comme cet âge étoit pour les anciens philosophes le livre par excellence, où l'on pouvoit étudier & connoître les véritables inclinations de l'homme, ils concluoient du penchant des enfans pour le plaisir, que le plaisir étoit la fin de l'homme, & puis en allant conséquences sur conséquences, ils osérent avancer qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût *juste ou injuste*, *beau & honteux*, & que c'étoit la loi & la coutume qui avoient établi ces distinctions.

Ils disoient encore que les plaisirs & les maux du corps sont au-dessus de ceux de l'ame; que quoique la prudence soit un bien, elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais seulement à cause des plaisirs qu'elle peut procurer. Il en étoit de même de l'amitié & de toutes les vertus. On ne devoit les priser qu'à cause de leur utilité & de leurs avantages.

Les Hégésiaques furent comme les Cyrenaïques, partisans de l'intérêt personnel. Ils traitoient de chimère ce pur amour de la vertu, prêché par Socrate, & ne croyoient point que la bienfaisance, l'amitié & la reconnoissance pussent jamais être désintéressées. Ils étoient bien loin aussi de croire à ce bonheur que la contemplation & la jouissance de la vertu pouvoient procurer au sage; & dignes sectateurs de la volupté, ils ne pouvoient imaginer que les plaisirs de l'ame pussent balancer les maux du corps. Ils disoient cependant que les richesses étoient indifférentes pour le bonheur, puisque le plaisir du riche n'étoit point d'une autre nature que celle du pauvre. Ils voyoient avec la même indifférence l'esclavage ou la liberté, une extraction noble ou obscure, la gloire ou le deshonneur. Ils osoient dire encore que tous les crimes étoient pardonnables, parce que l'homme criminel étoit toujours malgré lui emporté par ses passions. Des maximes aussi abominables pouvoient ouvrir la porte aux plus grands désordres.

L'école d'Epicure s'élevoit dans la Grèce vers le même tems que celle de Zenon. Autant la vertu chez ce dernier avoit un extérieur sévère & repoussant, autant elle devenoit aimable, douce & attrayante dans la personne d'Epicure. Le chemin du bonheur paroissoit facile & ouvert à tout le monde: c'étoit par la voie du *plaisir* même qu'il vouloit y conduire; c'étoit une volupté sage dont la sobriété & la modération étoient les principes: tout paroissoit fait pour séduire dans cette école nouvelle. Les abords en étoient semés de fleurs, mais sitôt qu'on avoit pénétré dans le sanctuaire, on y trouvoit de quoi attacher & élever l'ame par des principes vigoureux, tels que l'exigeoit la forte constitution des grecs, qui, tout dégénérés qu'ils étoient, ne pouvoient s'attacher long-tems qu'à des principes dignes de les honorer à leurs yeux.

Seneque nous apprend lui-même pourquoi les bonnes maximes d'Epicure avoient quelque chose de plus piquant que celles des autres philosophes, c'est, disoit-il, qu'elles sont rares & comme inattendues, & qu'on n'entend point, sans surprise, sortir des maximes courageuses de la bouche d'un homme sectateur déclaré de la mollesse; car c'est ainsi que le commun des hommes en juge. Pour moi, ajoute-il, je trouve ce philosophe plein de force & de vigueur, tout efféminé qu'il est. Tout le fondement du bonheur, suivant ce philosophe, étoit dans cette maxime que rapporte Ciceron: *Non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justèque, vivatur; nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè.* Il ne concevoit pas qu'il pût exister un bonheur parfait, si l'on en supprimoit toutes les voluptés.

Antisthène fut le fondateur de la secte des cyniques. Ce n'étoit plus cette sagesse simple, douce & modeste de Socrate, c'étoit l'affectation d'une vertu farouche qui ne respiroit qu'orgueil & dureté, & dont la vanité n'avoit point échappé aux yeux de Socrate. Un jour ce philosophe voyant Antisthène affecter de déployer son manteau percé, lui dit: *J'apperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.*

Les principes de ce dernier étoient, que la vertu seule suffisoit pour le bonheur, qu'elle vivoit d'actions & non de discours; que toute science qui n'enseignoit point la vertu étoit inutile; que le travail & l'obscurité étoient un bien; que le sage se conformoit aux loix de la vertu & non aux loix du peuple.

Savez-vous disoit Arrien, quels sont les devoirs d'un cynique? D'être insulté, battu, & d'aimer ceux qui l'insultent & le battent; de se regarder comme le pere & le frere de tous les hommes; de supporter les maux dans l'adversité, voilà ce que doit faire celui qui ose prétendre à porter le sceptre de Diogène.

Un cynique se doit à l'univers entier; c'est un médecin envoyé par le ciel pour guérir les malades. L'homme est né pour la société; la société est la divinité du cynique: le sage ne doit ni se marier, ni avoir des enfans; il regarde la vertu comme la fin de l'homme & méprise la noblesse, la richesse, la gloire, comme des biens inutiles au bonheur.

Zenon & les stoïciens prétendoient que les sages étoient les seuls qui possédassent les richesses & la beauté; que tout ce qui existoit étoit pour le sage; qu'il n'y avoit point d'autre consul, de préteur, d'empereur que le sage; qu'il étoit le seul citoyen, le seul homme libre; que tout le reste des hommes étoit étranger, exilé, esclave ou furieux; que les écrits de Lycurgue, de Solon & les douze tables, n'étoient point des loix: enfin qu'il n'y avoit point d'autres villes, d'autres cités dignes de ce nom que celles qui étoient habitées par le sage. Ils soutenoient qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes des biens, comme à celles des parens & des amis; regarder froidement la mort; n'être vaincu ni par le *plaisir*, ni par la douleur; sentir le fer & le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jetter une seule larme. Ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, a dit la Bruyere; il leur a plu de l'appeller un sage.

Les pirrhoniens s'étudiant à se renfermer en eux-mêmes, sans aucune dépendance des objets extérieurs, dont l'existence même ne leur paroissoit pas démontrée, prétendoient qu'il n'y avoit point dans la nature de bien & de mal; que l'un & l'autre n'étoient qu'apparences & opinions; que ce qui étoit bon aux yeux de l'un, étoit mauvais aux yeux d'un autre, & réciproquement, comme l'intempérance, l'injustice, l'avarice, la colère, &c; qu'il n'y avoit point de qualités qui fussent générales dans la nature, & qui méritassent à ce titre d'être l'objet de l'étude du sage: ils prétendoient encore que la volupté ne méritoit pas d'être nommée un bien, puisque le bien ne sauroit produire de mal & que la douleur est toujours à la suite du *plaisir*.

Ce tableau très-abrégé des opinions des anciens, sur le bonheur, prouve l'extrême difficulté de la solution de cette grande question; mais peut-être aussi cette variété d'opinions prouve-t-elle encore qu'on manquoit alors des principes nécessaires pour pouvoir la résoudre. Faire consister le bonheur uniquement dans l'amour de la gloire, de sa famille, de la patrie; placer le souverain bien dans les *plaisirs* des sens, ou les affections de l'ame; dans l'étude d'une philosophie abstraite, ou dans de vaines questions de métaphysique, c'est indiquer que tel ou tel individu peut être heureux de cette manière, mais ce n'est pas résoudre la question d'une manière générale & applicable aux différens degrés de civilisation auxquels l'homme peut s'élever.

Le tems, l'air, le climat, les saisons y influent pour beaucoup de tempéramens : il y a des personnes que de certains vents rendent malheureuses. La bonne santé en général en est l'ame ; mais souvent aussi, elle ne sert qu'à nous faire sentir plus vivement les maux dont nous sommes affectés. Recherchons comment le bonheur que la nature procure à si peu de de frais, est si difficile à obtenir dans la société : peut-être aussi nous trompons nous dans la considération de cet objet ; peut-être celui que la nature procure dans l'état sauvage, ou à des peuples qui n'ont qu'un commencement de civilisation, n'est-il qu'une très-petite portion de celui qu'on goûte chez les peuples qui ont atteint toute la perfection, tout le développement dont la nature humaine est susceptible. Pour mieux voir cet objet, nous considérerons le plaisir & la douleur, qui sont les attributs du bonheur & du malheur, dans le fœtus, dans l'enfance, dans l'animal, chez le sauvage ou les peuples barbares, & enfin chez les nations civilisées.

On peut assurer que le fœtus ne ressent ni *plaisir* ni douleur dans le sein de sa mère & que toute jouissance, toute souffrance, même physique, n'ont lieu pour tout être vivant, qu'au moment où il sort de l'enveloppe où il a été conçu : en effet quelles jouissances, quelles douleurs pourroit éprouver un enfant dans la matrice ? Aucun de ses sens n'est developpé ; les membres de son corps sont à peine formés ; dans les premiers jours de la conception, ce n'est qu'une masse organique, où il n'y a pas même une seule partie irritable ; les os, les muscles, les veines, les nerfs, les yeux, les oreilles, le nez, tous les organes du sentiment ne prennent de la consistance que par dégré & successivement : le fœtus ne reçoit l'impression d'aucun objet extérieur, & la douleur, & le plaisir comme nous le dirons ci-après, ne se manifestent que par les contacts que nous recevons du dehors. Il ne prend de la nourriture & de l'accroissement que par les seules forces mécaniques, qui correspondent de la mère à l'enfant. Dans cette situation, il ne diffère point du germe d'une plante qui se développe ; les meilleurs anatomistes conviennent qu'il n'a aucune respiration ; (1) il dort presque toujours, & ce n'est pas quand on dort que l'on ressent de la douleur ou du plaisir : ce n'est même que dans les derniers mois qu'on le sent remuer. Il nage dans un fluide d'une chaleur douce & presque toujours égale, fluide qui doit rompre le choc de toutes les impressions extérieures : une commotion forte peut le détruire ; mais elle ne sauroit le faire souffrir, puisque ses sens sont sans exercice, & que les nerfs qui sont l'organe général du sentiment, & les seules parties du corps humain, qui puissent le produire & le transmettre, sont à peine développés, la nature n'étant encore occupée qu'à les former. Or comme toutes les sensations ne viennent à l'ame que par les sens ; comme nous ne jouissons, & ne souffrons, que lorsque nous avons la conscience de ces deux états, de quelle espèce de sentiment voudroit-on que fût susceptible un petit être, qui ne voit rien, qui n'entend rien ; & dont les bras & les mains & les pieds sont tellement enlacés qu'il n'en peut même faire aucun usage.

Les sens étant les seuls organes de la douleur & du plaisir, soutenir donc que le fetus souffre ou jouit, c'est prétendre que l'action d'un corps précéde son existence ; que les sons pourroient exister sans oreilles, l'odorat sans le nez, & la saveur sans le palais. Le fetus, dira-t-on, prend de la nourriture par sa mère, & il doit avoir au moins la sensation de la lymphe qui le nourrit ; mais la manière dont il se nourrit prouve evidemment le contraire, car ce n'est point par la bouche que l'enfant prend de la substance, mais par le nombril ; & cet organe n'est pas celui de la sensation du goût. Sa position dans la matrice représente à la vérité l'image de la douleur, ses membres sont pressés les uns contre les autres ; mais cette position même, quoique douloureuse en apparence, prouve qu'il ne souffre pas ; car si cela étoit, la conserveroit-il pendant neuf mois ? Ne briseroit-il pas plus promptement les liens de sa prison ?

(1) Ses poumons sont affaissés ; plongés dans l'eau, ils y précipitent, au lieu que ceux de l'adulte surnagent.

(1) Si l'enfant dans le sein de sa mere ne souffre ni ne jouit, comme il ne peut être permis d'en douter, quels sont donc ces préjugés qui portent encore des nations, même éclairées, à faire souffrir à des mères, dans le cas d'accouchemens extraordinaires, des tourmens insupportables, pour sauver la vie d'un petit être insensible. Quoi ! on sacrifie une mère qui a déjà supporté toutes les souffrances d'une grossesse laborieuse ; on lui ouvre les flancs avec le fer, on ne craint pas d'exposer ses jours qu'on pourroit presque toujours sauver, pour conserver ceux d'un enfant, dont on ignore de quel prix l'existence doit être un jour dans la société ! & de tels préjugés subsistent encore aujourd'hui chez des peuples qui se piquent d'une grande civilisation ! On appelle la religion au secours de ces actes barbares, on craindroit d'offenser la divinité par le sacrifice d'un être insensible, dont l'ame n'est encore ni créée ni développée, & on ne craint pas d'exposer les jours de sa mère. C'est un accoucheur qui décide impérieusement au sein d'une famille éplorée, qu'il faut ouvrir les flancs de la mère, si l'on veut sauver l'enfant qu'elle porte depuis neuf mois dans son sein. Cependant il est bien démontré par le fait, par l'analogie, par la vue de l'esprit, & même par l'avis des plus saints Pères (*a*) que le fetus dans la matrice n'a point d'ame, puisqu'il ne souffre ni ne jouit, & que souffrir & jouir en sont les principaux attributs : ce n'est qu'au moment qu'il voit le jour, que les cris, les pleurs de l'enfant annoncent qu'il ressent les premières impressions de la douleur & du *plaisir*. On ne devoit donc jamais hésiter de conserver la mere

(*a*) Le concile de Trente décide formellement que dieu crée chaque ame, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé.

L'enfant dans la matrice ne ressent donc ni plaisir ni peine, il en est de même de tout être vivant. La sensibilité n'est point innée; toutes nos sensations à cet égard viennent du dehors, c'est à l'instant de notre naissance que l'ame en reçoit les premières impressions : impressions légères, superficielles dans les commencemens, mais qui avec le tems, & par des actes souvent réitérés, deviennent plus profondes, plus étendues, plus durables. C'est au moment que l'enfant fait entendre des cris & des gémissemens que nait la sensibilité, qui en peu de tems prend de l'accroissement, & du développement, par l'impression de tous les objets extérieurs. La douleur & le plaisir n'étant point innés & n'étant que des qualités acquises, comme toutes celles que nous donnent l'instruction, l'éducation & la société; nous apprenons donc à souffrir & à jouir, comme nous apprenons tout le reste. Chaque âge a ses plaisirs différens, & si l'on prétendoit, toutes choses égales d'ailleurs, que ceux d'un enfant fussent égaux à ceux d'un homme fait, on se tromperoit beaucoup dans l'estimation du bonheur. Le moral est nul pour lui, puisqu'il n'est pas encore développé. Le physique est aussi bien borné; il voit, & à peine distingue-t-il les objets. La musique la plus parfaite n'est encore pour lui qu'un vain bruit. Les parfums, les mets les plus exquis irritent, blessent ses jeunes organes, plutôt qu'ils ne les flattent : son toucher est imparfait : ce n'est même qu'au bout de quarante jours que l'enfant donne des signes de rire & de pleurs; auparavant ses cris & ses gémissemens ne sont point accompagnés de larmes; son visage n'exprime aucune passion : les parties de la face n'ont pas même toute la consistance & le ressort nécessaire à cette espèce d'impression des sentimens de l'ame. Les enfans sont peu sensibles au froid, soit qu'ils le ressentent moins, soit que leur chaleur intérieure soit plus grande que celle des adultes : toutes les impressions de douleurs & de plaisir ne sont que passagères pour eux, leur mémoire n'est encore née ni développée, ils ne se souviennent de rien, le tems pour eux n'est que la jouissance du présent; ils pleurent, rient, chantent dans le même instant, sans le savoir, ou du moins sans y penser : leurs jouissances se bornent à faire leurs petites volontés, la contrainte à cet égard est le plus grand de leurs maux : peu de choses les amuse, des riens les satisfont : dans cet âge heureux (1) de la première enfance, la nature fait presque seule tous les frais du bonheur, il ne s'agit que de ne point la contrarier. Que desire l'enfant ? La liberté de tous ses mouvemens; il a alors une plénitude d'existence, une abondance des esprits de vie qui se débordent en quelque sorte sur tous les objets qui l'environnent, & si tous les êtres pouvoient être heureux à ce prix, la société n'auroit point tant de frais à faire pour procurer le bonheur aux différens individus qui la composent. Nous ne naissons donc pas sensibles, nous le devenons à l'instant de notre naissance; cette faculté est le fondement de la pensée; elle est le principal attribut de l'ame; c'est par elle que l'homme s'éleve aux plus sublimes spéculations, & qu'il est parvenu à dominer sur la nature entière & sur lui-même. Cette qualité n'est point immuable, elle est susceptible, comme toutes les autres qualités relatives, d'accroissement & de diminution, de divers dégrés de force & d'intensité; elle diffère d'homme à homme, d'individu à individu; elle va en augmentant de l'enfant à l'adulte, de l'adulte à l'âge viril; à cet âge elle s'arrête quelques instants, & va ensuite toujours en décroissant de l'âge viril à la vieillesse, & de la vieillesse à la décrépitude. Considérée physiquement, elle varie suivant l'âge, le tempérament, le climat, la nourriture; moralement, elle prend toutes les nuances que l'éducation individuelle, & l'éducation sociale font naitre & développent en nous; car l'homme de la nature, & celui des sociétés civilisées, sont relativement à la sensibilité & à ses developpemens, deux êtres pour ainsi dire différens; & si l'on devoit calculer la durée de la vie sur le nombre des jouissances, il y a tel homme des grandes capitales, qui dans le cours de sa vie, aura plus joui que dix mille sauvages dans le même espace de tems.

La douleur & le plaisir étant des qualités relatives, ces deux modes de l'ame peuvent presque s'anéantir dans des momens de passion véhémente : on a vu dans la chaleur des combats, des esprits ardents, animés, ne point ressentir la douleur des blessures qu'ils recevoient : on a vu des ames fortement pénétrées de sentimens de religion, d'enthousiasme, d'humanité, supporter les plus cruels tourmens avec autant de courage que de fermeté. Dans de certains sujets, la sensi-

au péril de la vie de l'enfant. On le devroit d'autant moins que la durée de la vie de ce dernier est au moins incertaine, en ne considérant que le cours ordinaire des choses, puisque sur cent enfans nouveaux nés en même temps, il en meurt plus de moitié dans les trois premières années, & que ce n'est qu'à l'âge de 6 à 7 ans qu'on est plus assuré de vivre qu'à tout autre.

(1) Quoique les enfans nous paroissent heureux & le soient véritablement à cet âge, quand ils ne sont pas contrariés, il n'y a cependant point d'homme assez privé de raison, a dit un des plus grands philosophes de la Grèce, pour consentir à se voir ramener à la première enfance; & en effet, qu'a donc de si désirable cet état du premier âge? de la vivacité, de la pétulance, des émotions vives sans objet, nulle tenue dans les affections, aucun goût décidé : leurs oreilles sont sourdes aux doux *plaisirs* de la musique, nulle idée suivie, point d'attachement véritable pour leurs parens; aucune idée du spectacle de la nature, un passage continuel de la joie à la douleur, des caprices, des fantaisies continuelles, &c. L'enfant, à la vérité, n'a rien à apprendre pour savoir jouir, mais aussi quelles jouissances!

bilité peut prendre un tel degré d'exaltation, qu'on ne sauroit les approcher sans les jetter dans des convulsions. Plusieurs maladies nous font voir les effets de la sensibilité poussée à l'extrême, telles sont les affections vaporeuses, certaines manies, les effets de quelques poisons, les suites de la morsure ou de la piqûre de certains animaux, comme la vipere, la tarentule. Une trop grande joie, une trop grande douleur, la crainte, la peur, la frayeur, peuvent même détruire toute sensibilité, & donner la mort. (1).

Il est si vrai que la sensibilité n'est qu'une qualité relative, susceptible d'augmentation & de diminution, qu'elle n'est pas même nécessaire à l'existence : on peut vivre sans être sensible ; mais alors on ne ressent ni plaisir ni douleur, ou vit comme un automate ; on n'a aucune idée, aucune pensée, nul desir, nulle passion, nulle volonté, nul sentiment : toute l'existence est purement passive ; on existe sans le savoir, on meurt sans s'en douter : les éphemérides des curieux de la nature font mention d'un homme qui avoit perdu la totalité du sentiment dans toutes les parties du corps ; on le pinçoit, on le piquoit, il ne sentoit rien : cet homme cependant faisoit usage de tous ses membres ; il marchoit sans peine, buvoit, mangeoit, dormoit, mais il ne sentoit rien de ce qu'il faisoit. Il n'avoit ni plaisir ni peine, c'étoit une véritable machine naturelle. Les somnambules sont à-peu-près de même, ils agissent & ne pensent pas ; or on peut agir sans sentir (2), mais on ne peut penser, qu'on ne sente ; c'est le propre de l'ame : un somnambule ne souffre ni ne jouit, puisqu'il n'a l'esprit présent à rien de ce qu'il fait ; c'est un automate naturel, qui imite sans le savoir, les actions, les mouvemens de l'homme qui pense & qui réfléchit. Il y a beaucoup de maladies où l'on perd l'usage de plusieurs membres. Il n'est pas rare de voir des paralysies sur un bras, une jambe, un côté entier du corps. Ces parties reçoivent de la nourriture & n'ont point de sentiment. La sensibilité ne forme donc pas un tout dans la machine humaine, puisque dans plusieurs cas, elle se borne à animer quelques parties, & qu'elle laisse les autres sans sentiment. Si nous nous observions bien, nous reconnoitrions aussi que de même qu'il y a beaucoup de momens où nous existons sans penser, il y en a un beaucoup plus grand nombre, où nous existons, sans sentir. Notre existence alors est purement machinale, la sensibilité est sans action ; nous sommes dans ces momens de l'éveil, comme dans les heures du sommeil : ces deux états ne sont qu'une suspension de la sensibilité, ils ressemblent à celui du somnambule. On n'est alors ni heureux ni malheureux. On ne sent, ni on ne pense ; & ces repos que la nature donne aux corps rendent souvent le plaisir plus piquant, ou la douleur plus vive.

Nous avons vu que le plaisir & la douleur sont des modes de la sensibilité : si les animaux éprouvent l'un & l'autre ; s'ils recherchent le plaisir, & fuient la douleur ; si plusieurs donnent des signes d'intelligence ; pouvons-nous douter qu'ils ne possèdent une certaine portion de cette précieuse étincelle, source du bonheur & du malheur. Le vif attachement que la plupart montrent pour leurs petits ; les peines qu'ils ressentent lorsqu'on les leur enlève ; les combats, les fureurs auxquels ils se livrent pour les défendre ; leur industrie, les ruses que la plupart sont obligés d'employer pour se procurer leur subsistance ; la prévoyance de plusieurs, les guerres qu'ils se font entr'eux, les plans concertés de plusieurs espèces considérables ; les voyages, les émigrations de plusieurs autres ; les cris qu'ils font entendre lorsqu'on les fait souffrir, les convulsions de leur mort ; l'attachement que nous témoignent plusieurs animaux domestiques, leur obéissance à nos volontés, le développement de leurs facultés, leur fidélité, les services qu'ils nous rendent, tout ne nous indique-t-il pas des êtres doués de sentiment & d'une certaine intelligence ; si nous voulons nous former une idée bien réelle de toute l'étendue de leur puissance à cet égard, choisissons parmi les quadrupèdes, qui sont de tous les animaux ceux dont les organes approchent le plus des nôtres ; choisissons-en, dis-je, quelques-uns dont les travaux vus en grand ou les actions prises en détail, nous étonnent le plus. Je vois dans la tribu considérable des quadrupèdes deux animaux singulièrement remarquables & à la tête de tous ; l'un par ses facultés sociales, l'autre par ses qualités individuelles. Le castor & l'éléphant sont parmi eux la dernière limite de la plus grande puissance où l'instinct puisse atteindre. Tout animal, sans doute, a des qualités relatives à ses sens, à la structure de ses

(1) On a vu des personnes mourir sur le champ de la chûte du tonnerre, sans en être touchées. Un homme effrayé par la chûte d'une galerie sur laquelle il étoit, tomba dans l'ictère noir le plus complet. Il devint exactement ressemblant à un Maure. M. le Cat fait mention d'une jeune personne sur qui les propos d'un homme insolent firent une telle impression de frayeur, que son visage devint d'abord jaune, & puis cette couleur se changea en noir, de sorte qu'en moins de huit jours elle eut un masque qui sembloit de velours noir, qu'elle garda pendant 4 mois sans aucun dérangement de santé & sans aucune douleur : un matelot fut si fort effrayé d'un orage, qu'il tomba de peur : son visage suoit du sang, qui comme la sueur ordinaire revenoit chaque fois qu'on l'essuyoit. Schall, dont on ne peut récuser le témoignage, cite un fait semblable d'une jeune fille que des soldats avoient effrayée. La frayeur portée à l'excès produit la folie, & même l'épilepsie, suivant plusieurs médecins.

(2) Tous les automates en sont la preuve ; le flûteur de Vaucanson, le canard qui digéroit, le joueur d'échecs, sont des machines artificielles qui agissent & ne sentent pas.

organes; mais l'éléphant (1) & le castor paroissent des êtres d'une nature privilégiée, & si l'instinct peut produire d'aussi grandes merveilles, on pourroit être fondé à ne donner que ce nom à l'esprit humain, lorsqu'il conçoit & exécute les plus grands travaux.

Des machines naturelles qui ne seroient point douées de sensibilité, pourroient-elles produire tout ce que nous voyons faire au castor & à l'éléphant? N'est-il pas tems enfin de rejetter pour toujours ces hypothèses, ces systêmes ingénieux, fruits hardis du génie, que quelques philosophes ont imaginés, en prétendant rapporter à des actes purement méchaniques toutes les actions des animaux? Mais si vous admettez, dira-t-on, que les animaux sont doués de sensibilité, vous croyez donc qu'ils ont une ame? Certes je le crois, puisqu'ils souffrent & jouissent, & que souffrir & jouir ne peuvent être que les attributs d'une ame; mais celle des animaux est bornée, mortelle & périssable, tandis que la nôtre est infinie & immortelle; & en effet quoique plusieurs animaux nous étonnent par leurs actions, il faut cependant convenir que, dans la plupart, leurs connoissances se réduisent à bien peu de chose: ce ne sont que

(1) L'éléphant a une force prodigieuse, joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte, il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; plus constant qu'impétueux en amour: dans la colère il ne méconnoît pas ses amis; il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; il se souvient des bienfaits aussi long-tems que des injures. Dans tous les tems les hommes ont eu pour ce grand, pour ce premier animal une espèce de vénération. Les anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de nature: ils lui ont attribué, sans hésiter, des qualités intellectuelles, & des vertus morales: & peut-on douter qu'en effet il n'en ait, si on lit attentivement son histoire, dont les faits sont attestés par tous les voyageurs, & que M. de Buffon a recueillis; lui qu'on n'accusera point d'avoir trop accordé à l'intelligence des animaux, puisqu'il a eu la plus sévère attention d'en écarter sans cesse le merveilleux.

L'éléphant n'est pas du nombre de ces esclaves que nous propageons, mutilons ou multiplions pour notre utilité.

L'individu seul est esclave, l'espèce demeure indépendante. Cela seul suppose dans l'éléphant des sentimens élevés au dessus de la nature commune des bêtes: ressentir les ardeurs les plus vives, & refuser en même tems de se satisfaire; entrer en fureur d'amour & conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines, & ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué. L'éléphant s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient, & semble deviner tout ce qui peut lui plaire; en peu de tems il vient à comprendre les signes, & même à entendre l'expression des sons. Il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, & il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître; il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation. Il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer: il s'en sert pour enlever des fardeaux, & aide lui-même à s'en charger; il se laisse vêtir, & semble prendre plaisir à se voir couvert de harnois dorés & de housses brillantes. S'il a eu le tems de faire connoissance complette avec son conducteur, & de prendre en lui une entière confiance, son attachement devient quelquefois si fort, si durable, & son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous un autre.

Ses yeux sont brillans & spirituels, & ce qui les distingue de ceux des autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment & la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens; il les tourne lentement & avec douceur vers son maître; il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention, lorsqu'il parle; le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté; celui de la pénétration, lorsqu'il veut le prévenir. Son sens du toucher n'existe que dans sa trompe; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main, que dans celle de l'homme. Cette trompe est en même tems un membre capable de mouvement, & un organe de sentiment; l'extrémité forme une espèce de doigt, avec lequel l'animal fait tout ce que nous faisons avec les nôtres. Elle est de tous les instrumens dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries, peut-être le plus complet & le plus admirable. C'est un triple sens qui réunit les délicatesses du toucher, la finesse de l'odorat, la facilité du mouvement & la puissance de succion, c'est par ce seul membre, & pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané que l'éléphant sent, apperçoit & juge plusieurs choses à-la-fois. (*Voyez pour plus de détails l'admirable histoire que M. de Buffon en a publiée*).

Castor.

Si l'éléphant possède de très-hautes qualités individuelles, le castor considéré isolément & dans l'état de nature, est à peine un animal distingué; moitié quadrupède, moitié poisson, il a moins d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard &c. Réuni en société il montre une intelligence supérieure à toutes celles de autres animaux, & l'on peut même dire une intelligence si élevée, qu'il paroît un être d'une nature supérieure aux sauvages qui n'ont qu'un commencement de civilisation. C'est au commencement de l'été, & dans les solitudes les plus reculées que les castors se rassemblent au bord des rivières; ils arrivent en nombre & de plusieurs côtés, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cents. Les eaux sont-elles sujettes à hausser ou baisser, ils établissent une chaussée, qui comme une écluse va d'un bord à l'autre. Cette chaussée a souvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur sur dix à douze pieds d'épaisseur à sa base, & deux ou trois à son sommet. Cette construction suppose un travail immense, un concert, des vues, un plan concerté; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit étonne encore plus que sa grandeur: un arbre souvent plus gros que le corps d'un homme en fait la pièce principale; ils le scient, le rongent au pied, & sans autre instrument que leurs dents, ils le font tomber en travers sur la rivière; en coupent les branches, le mettent de niveau, & le font porter par-tout également. Avec de moindres arbres dépecés, sciés à une certaine hauteur, ils font des pieux qu'ils mettent dans une situation perpendiculaire, les enfoncent dans des trous creusés exprès au fond de la rivière, les entrelacent de branches, plantés les uns contre les autres, étendus d'un bord à l'autre de la rivière, & forment une espèce de pilotis serré. Tandis que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre, qu'ils gâchent avec leurs pieds, battent avec leurs queues, & len remplissent, en maçonnant, tous les intervalles de leurs pilotis. Ces pieux sont plantés verticalement du côté de la chûte de l'eau & en talus du côté qui en soutient la charge. Au haut de la chaussée ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharge pour l'eau qu'ils élargissent ou rétrécissent, selon que la rivière vient à hausser ou baisser. Tout ce grand travail n'est fait que dans la vue de rendre plus commode leurs petites habitations.

des mouvemens d'habitude presque toujours semblables, des actions isolées qui périssent avec l'individu, & dont l'espèce ne profite pas : le propre de l'ame humaine au contraire est de conserver ses conceptions, de les multiplier, & de les transmettre. Toutes les connoissances acquises par un individu, peuvent devenir celles de l'espèce entière.

Les animaux sont donc sensibles, il n'est pas permis d'en douter; ils ont sans doute, & du moins pour la plupart peu de moral : un grand nombre d'espèces infimes en sont même totalement dépourvues ; mais le moral dans l'homme n'est pas la seule chose qui indique qu'il a une ame, car le sauvage solitaire, l'homme privé de toute société, qu'on a souvent trouvé nud, errant dans les vastes forêts de l'Amérique n'avoit point de morale, & certainement il avoit une ame. Il est nécessaire de se convaincre de bonne heure que les animaux ressentent du *plaisir* & de la douleur. Les enfans qui s'en doutent à peine, se font un jeu de les tourmenter, ils en font les tyrans les plus insupportables. Tout homme cependant sans pitié pour les animaux n'en aura point pour ses semblables. Qu'on les égorge puisque nous avons contracté l'habitude de vivre de leur chair, & que la nature en a fait une sorte de loi; mais rejettons avec horreur ces supplices qu'on fait encore aujourd'hui éprouver à plusieurs d'entr'eux, pour rendre leur chair plus abondante ou plus succulente; ne les tourmentons jamais à *plaisir*; n'est ce pas assez que nos estomachs deviennent leurs tombeaux, sans les faire périr par une mort lente & cruelle?

Pour juger de quel degré de sensibilité un animal est susceptible, il faudroit connoître le nombre de sens dont il est doué ; plus il en a, plus ils sont parfaits, plus il possède de moyens pour jouir, & plus aussi il est exposé à souffrir : le détail de ses mœurs, de ses habitudes, fera connoître le degré de son instinct ou de son intelligence. Il y a des animaux comme les *polypes*, les *huîtres*, les *vers*, les *reptiles*, qui ne doivent avoir qu'un très-petit degré de sensibilité; plusieurs même n'en donnent aucun signe extérieur ; on les coupe par morceaux, on ne voit pas qu'ils souffrent, & ce qui feroit croire qu'ils souffrent à peine, c'est que ces parties coupées deviennent autant d'animaux semblables au premier. On peut dire en général que les vers, les insectes, les poissons montrant moins d'instinct que les oiseaux, & ceux-ci moins que les quadrupèdes; la sensibilité est moindre dans les premiers que dans les seconds, & dans ceux-ci que dans ces derniers, & il doit encore y avoir beaucoup d'exceptions à faire, car un poisson qui montreroit plus d'instinct qu'un oiseau, qui auroit plus de vivacité dans ses amours, plus d'attachement pour ses petits, auroit certainement plus de sensibilité que tel ou tel oiseau qui se trouveroit au dessous des qualités individuelles de la plupart de ceux de son espèce.

Du plaisir & de la douleur considérés chez les sauvages.

DEUXIEME PARTIE.

Nous avons examiné la douleur & le *plaisir* dans les animaux, dans les enfans, & même dans le fœtus : considérons les maintenant chez les peuples sauvages (1); cet examen comparé, nous mettra plus à portée de juger de leurs effets chez les peuples civilisés. On ne peut douter que les sauvages ne soient susceptibles de l'un & de l'autre, mais leurs impressions sont-elles sur leurs organes, un effet aussi sensible que sur les peuples civilisés, ou plutôt les sauvages ressentent-ils la douleur au même degré que nous? & sont-ils plus heureux que les nations civilisées? C'est l'objet de la seconde partie de ce discours.

Leurs jouissances sont si bornées, que si l'on vouloit se renfermer dans la vérité,

(1) Par sauvages, j'entends toute tribu d'hommes, qui vit de chasse, de pêche, ou des productions que le sol offre naturellement. Des peuples qui possedent des troupeaux, qui tirent leur subsistance des pâturages, ne peuvent plus être appellés de ce nom, puisque de tels peuples connoissent la propriété. Il y a des sauvages naturellement doux & humains, comme il y en a de feroces, de sanguinaires : quoique la constitution physique de l'homme soit par-tout la même; le climat, l'abondance ou la disette des productions naturelles, doivent déterminer ces premières inclinations : le tigre même, cet animal terrible, & toujours altéré de sang, adoucit sa nature feroce, sous un ciel plus doux : or, c'est la nature qui forme les mœurs des sauvages, comme c'est la société, & les institutions nées dans son sein, qui forment particuliérement celles des peuples civilisés. Le climat & la nourriture si ont presque tout chez les sauvages, & ils n'influent presque en rien sur les peuples civilisés : la société y combat à chaque instant la nature, & presque toujours elle est victorieuse. Le sauvage se livre à toutes ses passions; l'homme civilisé n'est occupé qu'à les contenir, les diriger, les modifier, tant le gouvernement, les loix, la société, la crainte du blâme ou de la punition, ont de pouvoir sur son ame.

Tout les peuples ont commencé par être des tribus de sauvages, des peuples ou des hordes de barbares. Les grecs, les romains, les gaulois, les germains &c. &c., n'ont point eu une origine plus noble : c'est dans les forêts que l'espèce humaine a d'abord existé, il a fallu des milliers de siècles pour atteindre le degré de civilisation, où certaines nations sont parvenues. Dans l'examen de la question, si les peuples sauvages sont plus heureux que les peuples civilisés; nous ne considérerons aucune tribu de sauvage en particulier; ils ont des traits généraux qui les caractérisent; ce sont ces traits qu'il faut saisir; d'ailleurs, que la tribu soit douce ou féroce, il n'importe pour l'état de la question sur le plaisir & la douleur : l'essentiel est de les voir, tels que la nature nous les représente, & de ne rien exagérer.

quelques lignes suffiroient pour les décrire; c'est donc de la douleur qu'il faut d'abord parler, parce que la maniere dont ils la supportent offrent des traits de caractères que ne présente aucun peuple connu. Il n'est pas rare dans nos climats, de voir des hommes affronter la mort, la recevoir gaiement, ne pas se plaindre dans les tortures; mais ils n'insultent point à leurs bourreaux, en défiant, pour ainsi dire, la douleur, afin qu'on augmente leurs tourmens; les malheureux que les loix ont condamné à mort, souffrent avec plus ou moins de courage leurs supplices. Les gens du peuple, en général, sont toujours ceux qui meurent avec le moins de fermeté; les criminels au contraire, qui ont reçu quelque éducation, & que des événemens malheureux conduisent à l'échaffaut, soit par crainte d'être accusés de lâcheté, soit parce que quand l'arrêt du sort est inévitable, les derniers soupirs de l'amour-propre, agissent encore dans les ames bien nées; soit que l'éducation, qui développe le courage, le rappelle dans ces terribles instans, il n'est pas rare de voir ces criminels, s'ils sont nés sur tout dans des rangs élevés, en montrer dans les derniers momens de leur vie (1); mais un sauvage dans les supplices, paroit un être d'une nature plus qu'humaine; c'est un héros du premier ordre, qui brave ses boureaux, qui provoque la douleur, qui combat contre elle, & qui met toute sa gloire à la vaincre & à la faire céder (2). Le récit de ces tortures paroîtroit exagéré, s'il n'étoit attesté par tous les voyageurs, & si les peuples sauvages, chez lesquels ces usages sont établis, ne nous étoient pas connus; mais ce qui doit étonner davantage, c'est moins l'excès des tortures, que le courage de la victime. L'européen à qui on feroit subir un supplice aussi affreux, feroit retentir la terre & le ciel de cris perçans, & d'horribles gémissemens: la palme du martyre, la vue d'un bonheur éternel, pourroient seules donner le courage de soutenir ces tourmens; mais le sauvage n'est point animé par l'espoir d'une aussi grande récompense. Quel est donc son appui, son soutien, dans un moment aussi cruel? La crainte de la honte, la crainte d'en couvrir la tribu à laquelle il appartient, la crainte d'imprimer à ses égaux, une tache ineffacable: voilà les seuls sentimens qui préoccupent l'ame entiere du sauvage, & qui toujours présents à son esprit l'animent, le soutiennent, & font sa force & son courage. Cependant quelque puissant que soit ce motif, il ne seroit point suffisant, si le sauvage ressentoit les impressions de la douleur au même degré qu'un Européen. La sensibilité, comme nous l'avons dit, se développe plus ou moins, par l'éducation; la société, les mœurs, les loix, le gouvernement la modifient; le climat, la nourriture la travaillent de cent façons différentes; toutes les causes physiques & morales contribuent à l'étendre ou à la resserrer. L'existence habituelle d'un sauvage feroit un état de souffrance pour un européen; une piquûre, la moindre égratignure font souffrir ce dernier. Il faut déchiqueter un sauvage, lui arrachet les ongles, pour le faire souffrir au même degré. Il souffre sans doute dans les tortures, mais il souffre moins qu'un européen, auquel on feroit subir le même supplice (3): la raison en est simple; l'air que les sauvages respirent est rempli de brouillards, de vapeurs humides; leurs fleuves, leurs rivières, n'étant point contenues, & se livrant aux caprices de leurs flots & à l'impétuosité des vents, se répandent sur les campagnes, & y déposent une vase putride & mal-saine: les végétaux, les arbres pressés les uns contre les autres, servent dans ces pays sauvages & agrestes, plutôt de rempart à la terre que d'ornemens. Au lieu de ces ombrages frais & délicieux, de ces allées à perte de vue, & qui se croisent dans tous les sens, que présentent aux voyageurs étonnés, les belles forêts de France & d'Allemagne; celles de l'Amé-

(1) Ce fut une tache pour le maréchal de Biron, d'avoir pleuré sur l'echafaut, lui qui avoit tant de fois affronté la mort dans les combats.

(2) Les préparations de son supplice semblent être les aprêts d'une noce; on lui prodigue les traitemens les plus doux, la meilleure chère & même les plus jolies filles: c'est un raffinement de cruauté, dont les peuples les plus barbares n'offrent aucun exemple: un héraut vient lui annoncer que le bûcher l'attend. *Mon frère, prends patince, tu vas être brûlé*; *Mon frère, répond la victime, c'est fort bien, je te remercie.* On l'attache à un poteau avec des cordes; toute la tribu prend part à cette horrible fête: mais les femmes y jouent le principal rôle, & donnent le signal de toutes les cruautés. Les unes lui sillonnent la chair avec des charbons ardens; d'autres la tranchent en lambeaux; celles-ci lui arrachent les ongles, celles-là enfoncent des clous dans les parties les plus nerveuses; d'autres lui coupent les doigts, les rotissent & les dévorent à ses yeux. Elles ne sont occupées qu'à prolonger les douleurs de la victime, qui souvent durent des jours entiers, & quelque fois même des semaines. Au milieu de ces horribles tortures, le héros chante, defie ses boureaux, cherche à augmenter leur rage, leur furie, en leur reprochant de ne pas savoir venger leurs pères, qu'il a massicrés. Vainqueur dans ce combat de la douleur contre la sensibilité, le sauvage expire, meurt, sans qu'on ait pû souvent lui arracher une seule larme, ni le moindre soupir. (Voyez Robertson & tous les voyageurs).

(3) D. Antonio Ulloa dans un ouvrage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la constitution physique des américains les rend moins sensibles à la douleur que le reste des hommes. Il en trouve plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils souffrent les plus cruelles opérations de la Chirurgie &c. *Noticias Americana* p. 313. 314. Des chirrurgiens ont fait la même observation dans le Brésil. Un indien, disent-ils, ne se plaint jamais de la douleur & souffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe, sans pousser le moindre soupir.

(Robertson, Histoire de l'Amérique tome 2. p. 259.)

rique

rique dans leur sombre épaisseur, ne servent qu'à intercepter les rayons du soleil, & à empêcher l'action de la chaleur bienfaisante de cet astre. Aussi le sauvage participe-t-il de cette nature humide; son sang a fort peu de chaleur, ses humeurs sont épaisses, son tempérament flegmatique. A cette cause puissante du climat, il faut joindre celle de sa vie habituelle : obligé de parcourir de grands espaces pour se procurer sa subsistance, il endurcit son corps à la fatigue; une nourriture mal-saine & peu abondante n'excite point sa sensibilité, l'habitude d'une vie dure, donne à ses fibres une rigidité qui se change en une sorte d'impassibilité. Le sauvage peut dans cet état de nature, être comparé à nos forts dela douanne, à nos porte faix, quoiqu'ils n'en aient ni la force, ni la vigueur; ces derniers sont tous les jours, & sans se plaindre des travaux, qui pour un homme bien élevé, feroient un effort pénible & douloureux : la sensibilité moindre chez le sauvage, par l'effet du climat, de la nourriture, de sa manière de vivre, est encore restreinte par le peu d'effet du moral. L'européen est moins l'homme de la nature que de la société : le moral fait presque tout en lui; chez le sauvage il est à-peu-près nul : ce dernier est donc dans un double état d'imperfection par rapport à nous; ses sens sont émoussés, & son moral n'est point développé; or le plaisir & la douleur dépendant de la perfection des sens, & du développement des facultés intellectuelles, on ne peut donc douter que le sauvage qui jouit, de quelque sorte que soient ses jouissances, ne goûte moins de *plaisir* que l'européen, qui jouit des mêmes objets, & que ce même sauvage qui souffre, ressent la douleur dans un moindre degré que l'européen, qui seroit dans la même position. Et en effet, les sauvages sont d'une nature très-foible, sans barbe, sans poil, ils sont agiles sans être forts, & cette agilité, qui nous surprend, tient plus de l'habitude que d'une nature perfectionnée ; c'est à la nécessité de la chasse qu'ils la doivent : ils sont d'ailleurs si foibles qu'ils n'ont pu résister aux premiers travaux que leurs oppresseurs leur ont imposés, & qu'on a été obligé de les remplacer par des nègres : comment voudroit-on qu'une race d'hommes, aussi peu perfectionnés, pût supporter des tortures, auxquelles succomberoit l'européen le plus robuste, si les douleurs qu'ils ressentent étoient réellement aussi grandes qu'elles le paroissent. La sensibilité est donc nécessairement moindre dans l'état sauvage, & cela doit être; car cette faculté ne se développant & s'étendant que par l'emploi de toutes les qualités physiques & morales, elle doit être d'autant moindre, qu'on l'exerce, qu'on la travaille moins. Tout montre chez les sauvages américains, l'imperfection de cette précieuse qualité, de ce principe de toutes nos affections; (1) si l'on considère qu'ils se nourrissent mal; car, soit paresse, soit nécessité, ils étoient si tempérans, lors de la première découverte de l'Amérique, qu'ils parurent aux espagnols, surpasser dans leurs abstinences, les hermites les plus sévères, & que des vainqueurs leur parurent des êtres d'une voracité extraordinaire; or comme dans la nature toutes les causes concourent ensemble au même but; le sauvage américain mal nourri, mal vetu, mal logé, respirant un air humide, exposé à toutes les injures des saisons, ne peut dans cet état de misère, ressentir ces feux brulans, source d'une nouvelle vie, qui font naître le desir de la communiquer à d'autres, & qui nous la font aimer d'autant plus, que le desir de la transmettre est plus vif, plus ardent; feux d'autant plus pénétrans, que la chaleur du climat est plus grande, les nourritures plus succulentes, & que le physique & le moral, sont plus perfectionnés. Le sauvage qui n'a point ces avantages, ne connoit ni l'amour ni ses transports, ni ses charmes, ni ses douleurs : il vit insensible aux traits de la beauté : sa femme est son esclave, & non son amie. Elle pourroit adoucir ses malheurs : elle ne sert qu'à les aigrir : il la regarde avec dédain, la traite avec indifférence; nul égard, nulle douceur, nuls soins assidus pour elle; le mariage, qui, chez les peuples européens, est un nouveau lien d'amour & d'intérêt, n'est pour la femme sauvage qu'une nouvelle chaîne de l'esclavage le plus dur & le plus intolérable. Son travail est celui d'une bête de somme, son mari un maître inflexible, qui la méprise, & qui lui impose les travaux les plus pénibles & les plus humilians, sans aucun sentiment de reconnoissance. Sa misère est si profonde, qu'on en a vu se débarrasser de la vie, qu'elles ne pouvoient plus supporter. Leur attachement pour leur progéniture ne dure qu'autant que la foiblesse de leurs enfans a besoin de leurs secours; il finit à l'instant même où l'enfant peut de lui même pourvoir à sa nourriture. Dans une cabane américaine, le père, la mère, les enfans vivent en commun, sans attachement suivi; sans aucune de ces affections continues, qui font parmi nous le bonheur des familles. Le sauvage ne connoit point l'amitié,

(1) Quelle différence de l'homme civilisé à l'homme sauvage! ce dernier voit souffrir son semblable sans le plaindre, & nous, la seule vue d'un être qui souffre ne nous cause-t-elle pas des tourmens & des angoisses? ne partageons-nous pas les peines qu'il éprouve? qui ne se rappelle ce sybarite qui suoit à grosses gouttes en voyant ramer un matelot. Si parmi nous les plaisirs des sens perdent de leur activité, quand l'esprit est fortement occupé, il n'est pas moins vrai, que les douleurs du corps s'amortissent, lorsque l'ame est entièrement livrée à quelque affection qui la dominent. On a vu des hommes saisis d'un violent enthousiasme, ne point sentir les tourmens qu'on leur faisoit souffrir, La douleur sembloit ne pouvoir pénétrer jusqu'à leur ame. Ces mortifications excessives & volontaires embrassées par le zèle de la religion; ces longues & cruelles pénitences que, pendant plusieurs années, s'imposent de plein gré les fanatiques de l'Orient en sont bien la preuve.

cette douce affection de l'ame, présent de la société perfectionnée; il n'a point, ou peu de communication avec ses semblables, par conséquent nulle bienfaisance, nulle générosité, aucune réciprocité de services, & rien de ces douces illusions, qui font le principal charme de la vie pour les ames sensibles & délicates. (1) Tous nos efforts, tous nos travaux en Europe, tendent à développer la sensibilité : nous sommes parvenus à purifier l'air que nous respirons, les marais sont desséchés, le cours des rivières est réglé, la nourriture est saine, les logemens commodes : chez les sauvages au contraire, tout tend à la resserrer; ils se plaisent même à endurcir les organes de la sensibilité en s'accoutumant par degré, à souffrir sans se plaindre les douleurs les plus aigues. (2) A cette fermeté courageuse contre la douleur, ils joignent le sentiment habituel de leur indépendance, & de leur égalité; ils ne souffrent ni les réprimandes, ni les corrections : lors de la découverte des espagnols, plusieurs d'entr'eux moururent de douleur, & se tuèrent de désespoir, plutôt que d'être esclaves, ou de consentir à des travaux qui répugnoient à leur nature. C'est cet amour violent des sauvages pour la liberté & l'indépendance, qui a fait penser à quelques philosophes, que leur nature étoit supérieure à la nôtre, comme s'il ne valoit pas mieux être libre, à l'abri des loix & des avantages qu'elles nous procurent, que de jouir d'une liberté de nature, qui, dans un être né pour la sociabilité, fait le malheur de l'individu qui en jouit, de sa compagne qui en est privée, & de l'espèce qui n'en retire aucun avantage : cette liberté des sauvages, cette indépendance tant vantées, ne sont pas ce sentiment réfléchi, qui a porté quelques nations européennes à verser des torrens de sang, pour obtenir leur liberté. Chez le sauvage, ce n'est qu'un instinct semblable à celui de l'animal; c'est la liberté aveugle de faire tout ce qui leur plaît, bien ou mal : chez l'homme civilisé, c'est un sentiment profond, réfléchi, une idée grande, qui élève l'ame, qui lui donne un caractère auguste, imposant, & qui peut le porter aux plus grandes choses.

Cette liberté sans limites, dont le sauvage est si jaloux, est funeste à sa nature, & à tout ce qui l'entoure; sans pitié pour sa femme, sans miséricorde pour son ennemi; aussi aveugle dans sa vengeance que peu éclairé dans son amour pour la liberté; son ressentiment ressemble à la fureur d'instinct des animaux; comme eux, il la porte sur les choses inanimées : le sauvage blessé par une pierre, la saisit avec rage, & tâche de se venger sur elle; si c'est une flèche, il la rompt avec ses dents, la brise & la met en pièces, est-ce son égal? sa rage ne connoît point de bornes, c'est un lion qui en déchire un autre dans l'excès de sa fureur; c'est même pis; car le lion assouvit sa rage dans le sang de sa victime, mais le sauvage vainqueur ne l'appaise que dans les tortures & les supplices de l'ennemi qu'il a terrassé, ou fait son prisonnier. C'est cependant cet état de haute misère qu'on n'a pas craint d'élever au dessus de celui des nations les plus civilisées, & ce paradoxe incroyable a trouvé, dans ce siècle de lumières, quelques partisans; parce qu'en général, on fait bien moins d'attention au fond des idées, qu'à la manière dont elles sont présentées. Peut-être aussi n'avoit-on pas assez réfléchi sur les principes, qui seuls pouvoient servir à résoudre ces questions. La société considérée sous de certains rapports, peut mériter le blâme, & sous d'autres des éloges. On peut mettre avantageusement en opposition avec la vie sauvage le tableau de l'oppression sous laquelle gémissent encore actuellement plusieurs nations; l'esclavage de quelques

(1) Les sauvages ont sans doute quelques qualités, puisqu'ils sont hommes; mais il ne faut qu'une attention sérieuse sur la manière dont se meuble l'entendement humain, & considérer, comment tous les sentimens, toutes les affections entrent dans notre ame, pour apprécier leur esprit & leurs lumières : quelles connoissances pourroient-ils avoir? Il n'y a chez eux ni éducation publique ni particulière, ni maîtres ni élèves : ils n'ont ni art ni industrie; ils ne composent ni le monde ni la société : les distinctions de rang, de conditions y sont absolument inconnues, ils n'ont ni magistrats, ni nobles : ni riches, ni pauvres.

(2) On voit chez eux de jeunes garçons & de jeunes filles s'amuser à entrelacer leurs bras nuds, & à placer un charbon allumé entre les deux bras, en s'essayant à qui supportera plus long-tems la chaleur. Les guerriers qui aspirent au rang de chef, sont soumis à des épreuves qui passent l'idée de toutes les tortures qu'on feroit subir aux plus grands criminels en Europe. On commence par les soumettre à des jeûnes rigoureux, on les fouette ensuite, de manière que tout leur corps n'est qu'une plaie. Plongés dans un hamac, on jette sur eux des fourmis venimeuses (1) qui les piquent & leur donnent une violente inflammation. Ce n'est pas tout, on couvre le hamac de feuilles de palmier, on allume un feu d'herbes puantes, & le candidat, quoique brûlé, étouffé & empoisonné tout à la fois, est obligé de supporter toutes ces épreuves, sans se plaindre, sans pousser le moindre soupir, s'il veut devenir chef ou capitaine. Plusieurs périssent dans ces cruelles épreuves. C'est ainsi que les jeunes sauvages se familiarisent avec la douleur : ils la provoquent pour la vaincre plus sûrement, lorsqu'ils sont forcés de lutter contre elle. Bornés à un petit nombre d'idées, qui leur causent peu de distraction, ils savent par l'exemple & par l'expérience, que la première de toutes les vertus de l'homme est de savoir souffrir avec courage quand l'honneur parle & commande; car leur constance dans les souffrances, tient particuliérement à ce sentiment, & cela est si vrai, que dans toutes les autres occasions, où leur courage n'est point soutenu par ce sentiment; le sauvage, l'américain redoutent la douleur autant que les autres hommes, quoique toutes choses égales d'ailleurs, ils souffrent moins que l'européen.

(1) Les iroquois.

peuples, l'inégalité des conditions & des fortunes; la profonde misère de quelques individus, dans des pays où d'autres regorgent de richesses; l'ignorance des véritables principes du gouvernement, de la législation, du commerce, de l'industrie; la culture des arts & des sciences, portée plutôt vers de vaines spéculations, ou des objets d'agrément, que vers le bonheur public, ou l'utilité générale; la dépravation des mœurs publiques & particulières. Ce tableau pouvoit affliger les regards d'un philosophe austère; mais c'étoit tromper les nations, abuser les peuples, & se jouer des académies savantes de l'Europe, d'assurer que l'homme de la nature arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence, avant de parvenir à l'état de civilisation, & que la société le dégradoit. (1) C'est au contraire dans la société, & par le développement de toutes les facultés physiques & morales, que l'homme prend un caractère auguste, qu'il se livre aux vertus les plus sublimes, qu'il devient capable des actions les plus éclatantes: Les Grecs, les Romains, si célèbres, & si dignes de l'être, qui dans plus d'un genre avoient acquis tout le développement dont la nature humaine est susceptible, m'en fourniroient mille preuves, mille modèles, s'ils étoient nécessaires & si c'étoit ici la place de cette discussion; mais ce n'est ni aux Grecs, ni aux Romains, ni à aucune nation civilisée de l'Europe, qu'il falloit comparer les sauvages; c'étoit aux nations barbares, à ces hordes de tartares, dont nous connoissons l'histoire, peut-être fût-il résulté quelques vérités utiles de ce tableau. Certainement plusieurs tribus de sauvages, prises dans le nombre de celles qui ne mangent point leurs prisonniers, qui ne traitent point leurs femmes, leurs enfans avec barbarie, dont les mœurs ne sont ni féroces, ni cruelles, sont préférables à certains peuples barbares qui vivent de rapine, de destruction, de sang & de carnage.

Le bon vieux tems n'est pas plus à regretter que cette vie sauvage & misérable; car quoi qu'en disent les détracteurs du tems présent, on valoit moins alors qu'aujourd'hui; il y avoit moins de plaisirs, moins de bonheur. Il n'y a pas un siècle, dans tous ces regnes antiques, je n'en excepte pas même les regnes à jamais mémorables de Titus, de Trajan, de Marc-Aurèle, de ces bienfaiteurs de l'humanité, qu'on puisse comparer au siècle présent; car un bon roi, quelque génie, quelque vertu qu'il ait, ne peut pas seul procurer à une nation tout le bonheur que la civilisation & les lumières, portées à un certain point de perfection, peuvent lui donner. Dans le bon vieux tems, on ne connoissoit point les droits des peuples & des souverains, première source du bonheur public; les loix étoient encore au berceau, les arts dans l'enfance; nombre de connoissances n'étoient pas nées, toutes les ressources de l'abondance n'étoient pas connues comme aujourd'hui, le commerce avoit fait fort peu de progrès; on jouissoit; mais on jouissoit mal; les peuples, dans ces tems antiques, avoient fort peu d'aisances & de commodités; leurs plaisirs étoient très-bornés, & puisque c'est du bonheur que nous traitons, on ne peut, ce me semble, l'estimer que par la quantité de sensations agréables dont on jouit & la nation (2); toutes choses égales d'ailleurs, qui aura su multiplier & varier davantage ses jouissances, me paroîtra à tous égards la plus heureuse & la plus digne d'envie.

On peut donc établir, comme un principe certain & démontré, que plus il y a de lumières, de connoissances, d'activité, de commerce, d'industrie dans une nation, plus il y a de plaisirs & de peines; la sensibilité augmentant en raison du nombre des hommes, des découvertes, de la

(1) Rousseau étoit si persuadé que le sauvage, tel qu'il existe sur la terre, est un être foible & misérable, qu'il dit quelque part dans ses ouvrages, que le sauvage dont il parle, diffère autant du sauvage actuel, que celui-ci diffère de nous; mais il est évident que c'étoit là une fausse supposition, & que Rousseau, en opposant à l'état social, un état idéal de sauvages heureux, & une perfection de nature, qui n'a jamais existé, ravaloit à plaisir & sans preuves, les peuples civilisés de l'Europe. Certainement, s'il existoit sur la terre un peuple à qui la nature eut accordé, sans travail & sans efforts, toutes les connoissances utiles au bonheur; si ce peuple étoit naturellement doué de tous les sentimens d'amour, d'affection, qui distinguent les hommes bien élevés dans les grandes sociétés; si ce peuple avoit en abondance tout ce qui est nécessaire à sa subsistance & à ses plaisirs; qui pourroit douter que l'état d'un tel peuple, qui auroit de cette manière, tous les moyens de bonheur & de jouissance, que les peuples civilisés de l'Europe n'ont obtenu qu'après des siècles de travaux; qui pourroit douter, dis-je, que son sort ne fût préférable à celui de toutes les nations civilisées de l'Europe? mais un tel peuple a-t-il jamais existé? n'est ce pas là un roman de bonheur, plutôt qu'un état réel? n'est-ce pas l'âge d'or des poëtes qu'on nous représente au lieu de la réalité? Sous toutes les faces, sous tous les rapports, sous toutes les manières de voir, il est donc absurde de soutenir que les sauvages sont plus heureux, que les peuples civilisés. Sauvages otahitiens, sauvages madécasses, dont des voyageurs célèbres nous ont vanté les plaisirs; si l'on n'a pas fait de vous un portrait flatté, je n'en suis pas moins persuadé, que le bonheur dont vous jouissez, n'est qu'une très petite partie du bonheur dont jouissent actuellement, plusieurs peuples de quelques grandes monarchies & républiques de l'Europe, & cependant ces otahitiens sont déjà des sauvages distingués, puisqu'ils ont un commencement de civilisation, & ne sont plus des sauvages dans l'état de pure nature; mais de petites nations, où l'art même a déjà fait quelques progrès.

(2) Tous les gouvernemens offrent des moyens de plaisirs; mais ils sont plus grands, pour une portion d'individus dans les monarchies que dans les aristocraties & dans ces dernières que dans les démocraties. Le bonheur des peuples au contraire est plus facile dans ces derniers gouvernemens, mais le bonheur dont le peuple se contente, satisferoit très-peu les princes & les grands. Il leur faut une sorte de jouissance dont se doute à peine un homme ordinaire.

civilisation, de la perfection des arts, des sciences (1) : il y a, dans les grandes capitales, une foule de jouissances, dont on se doute à peine dans les provinces : & les provinces ont des plaisirs dont les nations à demi civilisées, les peuples barbares, & les sauvages n'ont pas même l'idée. Ce philosophe ancien qui remercioit les dieux de l'avoir fait naître grec plutôt que barbare ; & athénien, plutôt que citoyen de toute autre ville grecque, avoit donc grande raison, puisqu'Athènes étoit alors le centre du goût, de l'urbanité, des beaux arts & de toutes les jouissances.

Du plaisir *& de la douleur considérés chez les nations civilisées.*

TROISIEME PARTIE.

C'étoit une nation bien singulière que celle de ces Thraces, qui au rapport d'Hérodote, & de Strabon, prétendoient qu'il n'y avoit aucun bonheur à attendre dans la condition humaine. Ils s'affligeoient en commun de l'arrivée d'un nouveau né : Ils célébroient la mort de leurs amis, comme si c'eût été un jour de fête, un bienfait du ciel ; mais ces peuples vivoient sous un ciel rigoureux, (2) sans loix, sans police ; ils ne connoissoient aucune des commodités de la vie, leur nom étoit en horreur chez les autres nations, & le signe même du dernier mépris, faut-il donc s'étonner que la mort leur parût un bien préférable à la vie ? l'homme civilisé au contraire, qui jouit de la terre embellie & cultivée : l'homme qui en perfectionnant sa nature, en créant les arts, les sciences, & toutes les commodités de la vie ; l'homme qui par le développement de son esprit, a imaginé tant de moyens de jouissances : l'homme enfin, dont l'empire s'est étendu sur tout le globe, & qui domine encore sur ses sens, ses passions & sa volonté même, quand il a acquis tout le développement dont sa nature est susceptible, doit aimer & chérir son existence ; c'est à la société perfectionnée, (3) qu'il doit tous ces avantages ; les *plaisirs* du cœur, ceux de l'esprit, sont son ouvrage, ainsi que la perfection de tous ceux des sens : trop heureux s'il n'eût employé ses talens, son industrie, que pour augmenter son bonheur ; mais il a travaillé sur la douleur comme sur le plaisir, & son empire sur l'une, est peut-être plus étendu que celui qu'il a sur l'autre ; car il peut exciter de plus vives douleurs, qu'il ne peut procurer de grandes jouissances.

Le bonheur dans la société, prend les formes les plus variables ; c'est un Protée susceptible de toutes les métamorphoses. Il diffère d'homme à homme, d'âge à âge, d'état à état, &c. Les jouissances de la jeunesse sont différentes de celle de l'arrière saison de la vie ; celles dont se contente un artisan, feroient le suprême malheur d'un grand ; les amusemens de la province paroîtroient fort insipides dans la capitale. N'y a-t-il donc rien de fixe dans le bonheur ? est-ce de toutes les choses la plus variable, & la plus arbitraire ? & ne peut-on pas trouver pour en juger, un terme qui serve de comparaison, & qui soit la limite du plus grand bien où l'homme puisse atteindre relativement à sa nature ? nous avons vu que les hommes étoient parvenus à se former des idées fixes & invariables du beau, (4) du juste & de l'injuste, que les idées de ces choses étoient les mêmes pour tous les hommes, qui parvenoient au degré de développement & de civilisation, dont la nature humaine est susceptible, & que les opinions différentes que l'on se formoit de ces objets, ne tenoient qu'à un défaut de culture, d'éducation & de développement. Il en est de même du bonheur : tous les hommes, *communément bien organisés*, parviendroient à s'en former la même idée, s'ils atteignoient ce degré de développement dont je viens de parler ; & en effet, ne voyons-nous pas dans les grandes sociétés à Rome, à Vienne, à Londres, à Paris, &c., que ce que l'on appelle les gens du monde, qui reçoivent la même éducation, ont tous à-peu-près les mêmes goûts, les mêmes desirs, le même esprit de jouissance ? Il y a sans doute pour chaque état, un certain degré de bonheur ; mais de même qu'il y a des positions dans la vie qui sont préférables les unes aux autres, il y a des degrés de bonheur plus ou moins grands, & si je veux me former une idée du plus grand bonheur possible, où l'homme puisse atteindre, je la chercherai dans un souverain, maître d'un grand empire, jouissant d'une bonne santé, possédant un excellent esprit, qui aimeroit le bien, la vertu ; dont toutes les actions pourroient être regardées comme autant d'actes de bienfaisance & de justice ; qui gouverneroit par des loix fixes & immuables. Un

(1) Le commerce, l'industrie, l'agriculture sont les bases de la félicité nationale, avec de bonnes loix ; (Fergusson) plus la nation sera heureuse & libre ; plus la population sera considérable, si le climat ne s'y oppose.

(2) Les poëtes grecs & latins, Eschile, Euripide, Aristophane, appelloient la Thrace la patrie de Borée, le pays des frimats, Senèque la nomme la mère des neiges & des glaçons. Lucain appelle les grands hivers des hivers de Thrace.

(3) Sous les tyrans, dans ces affreux états de servitude, où le caprice du maître fait la loi, le bonheur ne peut consister que dans la jouissance du moment. Pour l'esclave, rien n'est certain dans la vie que ce qui se consume dans la journée.

(4) Voyez le discours sur le beau, le juste, & la liberté ; imprimé dans ce dictionnaire. Celui-ci en est la suite.

tel roi seroit l'image de la divinité sur la terre, il seroit l'idole de ses peuples. Sa vie intérieure présenteroit le tableau de la plus auguste félicité. De tels souverains sont rares, sans doute; il en a cependant existé dans les tems anciens; Marc-Aurèle, Titus en ont été des exemples: on en pourroit même plus citer dans le siecle où nous vivons. Cet état du plus grand bonheur où l'homme puisse atteindre n'étant point idéal, il peut servir de terme de comparaison dans l'estimation du bonheur & du malheur, pour toutes les nations civilisées. On dit proverbialement, *il est heureux comme un roi*, parce qu'on croit avec raison que la royauté est le terme extrême des plus grandes jouissances, & en effet le bonheur étant l'ouvrage de l'homme, l'état qui renferme tous les degrés de puissance, de gloire, qui est la source des honneurs, des dignités, qui suppose dans la personne qui en est revêtue tous les moyens de jouissance pour lui & pour les autres, laisse-t-il rien sur la terre qu'on puisse lui préférer?

C'est aussi dans ce rang suprême qu'il faut chercher l'extrême des plus grands maux, auxquels l'homme puisse être exposé. Un roi condamné à mort, & périssant comme un criminel sur un échaffaut, au nom de sa nation, n'est-il pas l'exemple le plus frappant & le plus terrible de la misère humaine? car s'il est vrai qu'une couronne soit le plus grand de tous les biens, la perdre & la perdre par une mort ignominieuse, n'est-ce pas de tous les maux éprouver le plus affreux?

C'est aussi à la cour des rois que l'on trouve les hommes les plus aimables, les plus perfectionnés; c'est-là que règne la véritable grandeur, la vraie politesse, le meilleur ton, les graces aimables, les vertus les plus éminentes; c'est-là que l'homme semble avoir acquis son plus grand développement: qui a vu la cour, a dit la Bruyère a vu du monde ce qui est le plus beau, le plus orné, le plus enchanteur. La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle que s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolatrie.

Ils perdent souvent tous ces avantages par un orgueil excessif, un luxe outré, la dissipation de leurs biens; leur mépris pour l'ordre & la décence, l'oubli de leur rang & de toutes les convenances. Vicieux, ils deviennent les plus dangereux de tous les hommes: leur immoralité n'a plus de bornes: insatiables dans leurs jouissances, leur cupidité est comme un feu qui se renouvelle sans cesse. Faux, flatteurs, adroits courtisans, ils cherchent à corrompre le prince, ils flattent toutes ses passions, absorbent le trésor royal, & comme dans quelques pays, ils ne redoutent point le glaive de la loi qui frappe sur tous les autres citoyens; ils ne connoissent alors plus de frein, ils ne redoutent aucun pouvoir; sûrs de l'impunité, ils osent tout braver, & lorsque par leur éducation, leur rang, ils devroient être les premiers & les plus vertueux des mortels, ils en deviennent les derniers & les plus vils par leurs vices & leur extrême corruption.

Quoique la naissance, le rang, les honneurs, les dignités ajoutent au bonheur, on n'est point cependant malheureux, parce qu'on est né dans un état médiocre; on peut être heureux artisan, marchand, laboureur, si on a l'esprit de sa profession, & si on n'a pas pris dans une (1) éducation déplacée, des sentimens qui rendent notre position insupportable. Heureuse & facile médiocrité (2)! On ne sait point assez de quel prix elle est pour le vulgaire des hommes: le bonheur, n'étant qu'une somme de satisfactions, de biens, d'avantages, plus ou moins grands, nous pouvons tous y avoir part: le partage n'en est point fixe; mais toutes choses égales d'ailleurs, il y en aura plus dans les conditions élevées, que dans les classes inférieures de la société: les jouissances seront plus senties, les moyens de jouir plus multipliés, les plaisirs plus variés. La naissance, le rang, la fortune, (3) le talent, l'esprit, le génie, la vertu, sont donc les grandes sources du bonheur, pour quiconque sait en user ou en jouir: ils sont si considérables ces avantages, qu'on voit dans la

---

(1) Pour le bonheur particulier des hommes, il seroit essentiel de proportionner l'education aux différentes professions auxquelles on destine ses enfans. Il est ridicule d'élever un homme sans naissance, sans fortune, sans l'espoir même d'un grand talent, comme s'il étoit destiné à figurer un jour dans le monde. Cette prétension qui flatte & nourrit la vanité des pères, fait presque toujours le malheur des enfans.

(2) Le bonheur est même plus facile dans les conditions ordinaires, s'il n'y est pas si étendu. On y goûte certainement moins de *plaisirs*, mais on y est moins agité par les passions déchirantes; plus nos jouissances sont simples, & plus il nous devient aisé de les satisfaire. S'abstenir pour jouir, voilà l'épicurisme de la raison. La tempérance doit même régner au milieu de nos jouissances. C'est une vertu très-nécessaire, si l'on veut que le plaisir soit durable. M. de Meilhan compare l'homme qui se plaît dans la médiocrité, à un pilote sur une petite barque qui ne quitte pas la côte, & qui est plus occupé à compter les naufrages des vaisseaux qui voguent en pleine mer, que les succès de ceux qui arrivent à bon port.

(3) Il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite & celui qui doit la faire, a dit Voltaire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce. On peut dire la même chose de la naissance, le premier de tous les avantages dans une grande société, des rangs, des dignités, des talens élevés: quelle différence ne met-on pas entre une personne d'une haute naissance & un homme du peuple! entre un *Newton*, un *Descartes* & de simples géomètres. Dix mille soldats sont tués sur un champ de bataille, on en parle à peine. Mais le général l'a-t-il été: la cour, la ville retentissent du bruit de sa mort: Le deuil est universel; si le général, sur-tout par ses vertus guerrières, mérite les regrets du public.

Personne n'a jamais senti plus vivement que le feu roi de Prusse, Frédéric le grand, tout le prix d'un grand talent. « Je renoncerois volontiers, écrit-il à Voltaire, à ce que

société, des hommes satisfaits de la possession d'un seul de ces biens, leur réunion forme le bonheur suprême, la dernière limite à laquelle l'ambition humaine puisse atteindre (1). C'est par cette raison que les grands sont si jaloux des égards, des préséances, des distinctions qu'on doit à leur rang, à leur naissance : éclairés plus que personne sur tous les devoirs de la bienséance, ils ont à cet égard, un tact fin & délicat, que l'habitude seule du grand monde peut donner. Auguste en montra un jour un exemple, que je ne puis m'empêcher de rapporter. Il venoit de sacrifier Cicéron à la vengeance d'Antoine : il aborde inopinément un des neveux de ce grand homme, qui tenoit à la main un des volumes des ouvrages de son oncle; celui-ci le cache promptement, Auguste s'en apperçoit, prend le livre, en lit plusieurs pages, & dit, en rendant le volume, voilà l'ouvrage d'un grand homme, & qui chérissoit la patrie.

Comparons maintenant les plaisirs des sens, & les plaisirs intellectuels, chacuns ont leurs avantages & leurs désavantages. Les premiers sont, pour ainsi dire, les corps dont les derniers ne sont que les ombres : mais, on peut goûter à chaque instant les plaisirs de l'esprit; on peut les prendre dans toutes les positions de la vie, & ceux des sens n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes avantages : plus ils sont vifs, moins ils ont de durée : dans la douleur même que le corps éprouve, l'esprit peut encore goûter quelques douceurs; mais lorsque l'ame est profondément affectée, il est difficile que les plaisirs des sens y répandent de l'adoucissement. Toute jouissance est insupportable, lorsque la pensée est douloureuse, & on aime encore à jouir par l'esprit, lorsque le physique souffre. Que deviennent, dit Cicéron, les plaisirs de la table, du jeu, des femmes, mis en comparaison avec les douceurs de l'étude ? Ce goût dans les personnes bien nées, croît avec l'âge, aucun autre bien ne lui est préférable. Sans la science, sans l'étude, disoit Caton, la vie est presque l'image de la mort. (2) Les jouissances de l'ame sont telles, qu'on a vu des hommes d'esprit, conserver de la gaité toute leur vie, avec un corps foible, malade & souffrant. Scaron en a été un exemple dans le siècle dernier. C'est de lui que Balzac écrivoit, « je dis enfin, que le Promethée, l'Hercule, le Philoctète des fables, sans parler du Job de la vérité, disoient de grandes choses, dans la violence de leurs tourmens; mais qu'ils n'en disoient point de plaisantes; que j'ai bien vû, en plusieurs lieux

» fait l'objet principal de la cupidité & de l'ambition des » hommes; mais je sais trop que si je n'étois pas prince, » je serois bien peu de chose : votre mérite vous suffit pour » être estimé, pour être envié, & pour vous attirer des » admirateurs. Pour moi, il me faut des titres, des armories » & des revenus, pour attirer sur moi les regards des hommes ».

(1) Je dois ici prévenir une objection. On ne manquera pas d'alléguer qu'il y a des personnes dans les grandes sociétés qui possèdent la plupart de ces avantages, & qui sont cependant très-malheureuses, tandis que d'autres qui en sont privées, sont parfaitement heureuses; mais la considération particulière du bonheur & du malheur d'un individu, ne peut point entrer dans la solution de la question générale, du plaisir & de la douleur : pour bien traiter ce sujet, on ne peut, ce me semble, l'envisager que sous un certain point de vue général, qui étant le véritable, renferme la solution de toutes les questions particulières qu'on peut faire sur cet objet. Si un individu n'est pas heureux avec tous les avantages, tous les biens dont se contentent les hommes les plus éclairés, les plus considérables des nations civilisées; il faut croire que cet individu, s'il n'a pas d'ailleurs des motifs fondés de chagrin ou de douleur, a l'esprit malade, ou le physique mal ordonné : dans l'un & l'autre cas, il faut le remettre entre les mains d'un philosophe, ou d'un médecin, qui parviendront à le guérir, si le mal n'est pas incurable.

L'avare, par exemple, se plaint continuellement; c'est la crainte de manquer du nécessaire, qui l'empêche de se servir de son superflu. On en a vu mourir de misère, & regorger d'or. C'est la plus triste de toutes les maladies de l'ame. Un avare n'est bon à rien, ni pour lui, ni pour les autres : il jouit, dit-on, par la vue de ses trésors; mais voulez-vous vous assurer que cet avare se trompe sur la nature de ses jouissances, ou plutôt qu'il ne jouit pas ? faites pour lui la dépense des plaisirs qu'il refuse de se procurer, & vous le verra, s'il se nourrit mal chez lui, tirer parti d'un bon dîner chez les autres. Il assure que le spectacle l'ennuye; faites-lui en la galanterie & il s'y amusera : Il préfère, dit il les courses à pied; conduisez-le en voiture, & il s'y trouvera fort à l'aise, vous parviendrez ainsi à lui faire aimer toutes les douceurs de la vie, pourvu qu'il ne lui en coûte rien.

Il y a aussi des ames tendres & faciles; des imaginations sensibles, des esprits doux & modérés, qui savent se contenter à peu de frais. Les uns concentrent toutes leurs affections dans un seul objet, ils réduisent tous les plaisirs à un plaisir unique; ceux ci n'aiment que la chasse, ceux-là que la musique : on peut, sans doute, être heureux de toutes ces manières; mais tout cela ne forme pas objection contre la question du bonheur, tel que je l'ai envisagée, il y a tel individu qui se croit le plus heureux de la terre, dans son petit hermitage champêtre, au bord d'un clair ruisseau, à qui il seroit possible de procurer une foule de plaisirs, dont il n'a pas même l'idée; il ne faut donc pas croire, parce qu'on est content, satisfait, dans une telle position, qu'on jouit du plus grand bonheur, où l'homme puisse atteindre. Cette idée très-satisfaisante pour soi, est très-fausse, considérée en général & relativement à la question du bonheur. Il en est de certains peuples, comme de quelques individus; les Kamschadales, par exemple, vivent dans une presqu'isle, où il n'y a ni végétation, ni culture, ni troupeaux : on n'y trouve que des bêtes féroces, des montagnes, des neiges, des volcans, & cependant ces peuples croient être les plus heureux des hommes, & que leur pays est la région de la terre la plus fortunée : mais parce que ces peuples se croyent heureux : le sont-ils réellement ? & ont-ils tout le bonheur dont on jouit dans les grandes sociétés policées & perfectionées

(2) Les sauvages, les barbares, les paysans, n'ont guères qu'un bonheur de sensations; celui de l'homme civilisé & instruit, est composé de sensations, d'idées, & d'une foule de rapports qui sont inconnus aux premiers : non-seulement, il jouit du présent, mais il jouit du passé, il jouit même dans l'avenir par l'espérance. Ne se rappelle-t-on pas agréablement l'idée des plaisirs qu'on a goûtés ? C'est un grand bien, selon la pensée d'un ancien, de se ressouvenir, d'avoir fait de bonnes actions; de s'être comporté en homme de probité, d'avoir respecté la foi promise.

de l'antiquité des douleurs constantes, des douleurs modestes, voire des douleurs sages, & des douleurs éloquentes, mais que je n'en ai point vû de joyeuse que celle-ci ».

Il y a des hommes dont la tête est presque toujours en activité, & qui ne font, par ce travail, que la fortifier davantage; mais s'ils vouloient faire de leurs sens le même usage qu'ils font de leurs esprits, leurs corps seroient bientôt détruits. Plus on pense, & plus on a besoin de penser; mais plus on jouit, & plus on a besoin de repos: il n'y a aussi que quelques parties du corps, qui puissent nous procurer des plaisirs, & toutes peuvent nous faire éprouver la douleur: un mal de dent peut nous causer plus de souffrances, que les biens les plus considérables ne peuvent nous procurer de jouissances: Une grande douleur peut avoir de la durée; un plaisir très-vif ne peut jamais être qu'instantané: poussé à l'extrême, il produit toujours la douleur, & la douleur, soit en augmentant, soit en diminuant, ne se change jamais en plaisir. Pour l'instant, les jouissances phisiques sont, peut-être, plus satisfaisantes; pour la durée, celles de l'esprit & du cœur, leur sont bien préférables: tous les sentimens de tendresse, d'amitié, de reconnoissance, de générosité, ne sont-ils pas des jouissancs pour l'homme civilisé? que les damnés sont malheureux, disoit Ste. Catherine de Sienne! ils ne sont plus capables d'aimer. Scipion respectant sa captive, ne trouve-il pas dans cette action généreuse, un plaisir plus grand que tous ceux qu'il auroit pû goûter avec elle? Sous d'autres points de vue, on peut considérer que les maux les plus violens, que le corps a soufferts, s'oublient bien plus facilement que les peines de l'esprit: l'amitié trahie, la confiance déçue, l'ingratitude laissent dans l'ame des traces profondes & déchirantes, que le tems peut à peine affoiblir. La moindre injure dans la société, ne peut souvent se laver que par le sang de celui qui l'a reçue, ou qui l'a faite; tant la force idéale du préjugé est puissante: le moral a donc bien plus de pouvoir sur nous que le physique; car on voit bien peu d'hommes, qui dans l'excès de la douleur physique, même la plus cuisante, se donnent la mort pour s'en délivrer, tandis qu'on voit tous les jours les hommes les plus heureux dans tous les sens, ceux qui ont le plus de raisons pour aimer la vie, s'exposer à la mort, pour venger leur honneur blessé, ou outragé.

Le plaisir continué plusieurs jours de suite, produit l'ennui, la fatigue, & provoque le sommeil: la douleur prolongée empêche qu'on ne s'y livre. On a vû des souffrances de huit jours, d'un mois, sans aucune interruption; l'on ne pourroit se livrer aussi longtems à des plaisirs très-vifs, sans périr. On est parvenu à varier ces derniers de mille manières différentes, & les tyran n'ont imaginé que trop de moyens pour prolonger les souffrances, & les augmenter. On a plus de ressources pour le plaisir, & de plus grands moyens pour la douleur. N'a-t-on pas imaginé des supplices dont l'imagination frémit? On n'a point conçu d'aussi grands effets pour le plaisir: on peut faire le même reproche à la nature, elle a des milliers de maladies, qui font naître la douleur, comme la goutte, le rhumatisme, la colique, la fièvre: mais elle a peu de moyens pour nous procurer des jouissances, sans l'action des objets extérieurs: on peut souffrir intérieurement des douleurs fort aigues, & on ne peut goûter aucun bien qu'on n'aille au devant de lui, qu'on ne le provoque, qu'on ne le fasse, pour ainsi dire, naître; la douleur vient d'elle-même, & le plaisir, il faut le chercher,: peut-être est-ce par cette raison qu'on peut augmenter la douleur tant qu'on veut, & qu'on n'est pas autant le maitre d'exciter & d'accroître le plaisir.

Le tems entre comme élément dans la douleur: il est très-long pour celui qui souffre, & très-court pour celui qui jouit. S'il n'existoit point de mouvement uniforme dans la nature, nous ne pourrions, même par nos sensations, avoir de mesure précise de la durée; car la douleur allonge le tems, & le plaisir l'abrége. C'est l'ennui qui a fait naître le proverbe, cherchons à tuer le tems. C'est sans doute une réflexion bien triste, & cependant bien vraie, qu'il n'y a point de jouissance qui puisse nous garantir de la douleur pour le reste de nos jours, tandis qu'il y a des exemples de maux, qui ont pour toute la vie porté dans l'ame la tristesse & l'amertume. Telle est donc l'impuissance de l'un, & tel est le pouvoir de l'autre.

La douleur & le plaisir sont les causes premières de toute moralité, & de toutes les connoissances humaines; une action n'est juste ou injuste, bonne ou mauvaise, que parce qu'il en résulte pour l'homme des souffrances ou des jouissances; en effet, quels crimes pourroit-on exercer envers des êtres qui n'auroient aucune sensibilité? quels biens pourroit-on leur procurer? sans l'intérêt du plaisir, sans la crainte de la douleur, l'homme semblable à un automate, agiroit nécessairement, sans choix, sans détermination: la liberté n'est qu'une modification de cette faculté de l'ame humaine, s'embarrasseroit-on de faire usage de sa liberté, d'éviter les chocs, les obstacles, les résistances, si on n'étoit arrêté par la crainte de la douleur, ou entraîné par l'espérance du plaisir? Nos organes sont trop foibles pour suffire à des jouissances continues. Le grand secret du bonheur est de rester sur les plaisirs, & d'en prévenir la satiété: malgré toutes nos ressources, ils ne peuvent remplir qu'une bien petite portion de notre vie, comparée au tems que nous sommes obligés de donner

aux affaires, à la ſociété, aux différens devoirs: & le travail eſt un grand bien, ſur tout pour les têtes actives, qui ont beſoin d'une grande variété, & que le plaiſir détruiroit en peu de tems : il n'eſt pas le bonheur, ſans-doute, mais il prévient l'ennui, qui eſt un grand mal, & il en eſt le principal remède; (1) l'activité, même dans le travail, devient une eſpèce de jouiſſance, & pour la plupart des hommes, n'importe-t-il pas plus qu'ils ſoient occupés qu'amuſés, puiſque les plaiſirs coûtent, dérangent, détournent des affaires, & que dans toute ſociété, on eſt en général moins malheureux de ne pas jouir, que de n'être pas occupé. Otez aux hommes, a dit un philoſophe, leurs occupations, ſatisfaites leurs deſirs, l'exiſtence eſt un fardeau, & la mémoire un ſupplice. Je m'ennuie à la mort, diſoit un ſeigneur à ſon fermier; *c'eſt qu'il eſt toujours dimanche pour vous*, répondit celui ci. Jouir de tout avec modération & s'occuper, voilà la règle du vrai ſage; vertu, ſageſſe, honneur, rang, dignité, fortune, gloire, eſtime, conſidération, talent, amour, amitié, voilà le fond du bonheur général & particulier; plus on poſſède de ces biens, plus on a de moyens de bonheur; car peu de perſonnes ont le droit de s'écrier comme Socrate, en voyant la pompe magnifique d'une fête, ah! de combien de choſes je puis me paſſer! il ne convenoit qu'au premier des ſages, de tenir un pareil diſcours. (2)

L'ordre contribue au bonheur général & individuel : il en eſt l'appui, la juſtice en dérive, car elle n'eſt que l'ordre conſidérée dans tous les cas particuliers; ſi des hommes injuſtes, oppreſſeurs ont été heureux, ſoyons perſuadés qu'ils l'ont été à un moindre degré que ceux qui aiment l'ordre, & pratiquent la juſtice. On reſſent de la ſatisfaction à remplir ſes devoirs : le méchant peut échapper aux ſupplices qu'il a mérités; mais les reproches de la conſcience ſont, dans cette vie, l'enfer des ſcélérats. Il faut que cette juſtice ſoit quelque choſe de divin, & que les rapports en ſoient bien fixes, bien immuables, puiſque les brigands qui la violent ſans ceſſe à l'égard du public, l'obſervent encore entr'eux, dans leurs criminelles aſſociations : ils ſont juſtes envers leurs complices, s'ils ne le ſont pas envers les autres. Quelqu'un diſoit que pour être heureux, il falloit ſe mettre au deſſus de l'opinion; le bonheur n'eſt donc fait, répondit un ſpartiate, que pour les fripons & les méchans? (3)

Nos ſentimens, nos affections, nos paſſions même, qui nous paroiſſent ſi naturelles, ne ſont cependant que l'ouvrage de la ſociété, en effet, concevroit-on que l'homme qui auroit toujours vécu ſolitairement, qui n'auroit reçu aucune éducation, qui n'auroit eu aucune habitude avec ſes ſemblables, pût avoir quelque paſſion? ſeroit-on gourmand ſans la bonne chère? auroit-on de l'orgueil, de l'ambition, de la vanité, s'il n'exiſtoit des rangs, des dignités, des préſéances? (4) tout le fond de notre ame n'eſt qu'une modification, un développement de l'action, de l'impreſſion des objets extérieurs : toutes nos affections, toutes nos paſſions ſont un developpement de la ſenſibilité : ſi nous n'étions pas ſenſibles, nous ne ſerions pas paſſionnés, & comme la ſenſibilité augmente par la civiliſation, les paſſions ſont beaucoup plus multipliées, plus actives, plus agiſſantes dans les grands états civiliſés que dans les petits; dans ceux-ci, que chez les nations barbares; & dans ces dernières, que chez les ſauvages. Il y a plus de paſſions en France & en Angleterre, que dans tout le reſte de l'Europe; parce que tout ce qui peut ſervir à les exciter, à les entretenir, y eſt toujours dans le plus grand état de fermentation : la penſée y a toute ſon activité; les idées y ſont grandes, étendues, multipliées, & ne ſont-ce pas l'ame, l'eſprit, le cœur qui ſont le grand foyer de toutes

(1) On diſoit un jour à *Spinola* que *François Dever* étoit mort de n'avoir plus rien à faire. Il y en a bien aſſez, répondit-il, pour tuer un général.

(2) On peut, ſans doute, apprendre l'art d'être heureux comme on apprend l'art de dompter un cheval, ou de faire rendre à un inſtrument des ſons harmonieux; mais cet art eſt infiniment difficile & peu d'hommes ſont ſuſceptibles de cette de ſageſſe qui nous apprend à nous contenter de peu, à contenir nos paſſions, à les régler & à mépriſer les objets de luxe, de grandeur, de vanité, d'ambition qui pour le vulgaire des mortels, ſont les ſources les plus ordinaires & les plus chéries du bonheur.

(3) A Lacédémone, on faiſoit de la vertu une affaire d'état. « Autant un homme, dit Xénophon; qui prend la « peine de cultiver ſon eſprit, ſurpaſſe celui qui le laiſſe « inculte, autant Sparte l'emporte ſur les autres nations; « étant la ſeule chez qui on faſſe une étude de la vertu, « comme étant l'objet du gouvernement ». On apprend à être plus ou moins heureux, comme on apprend la muſique, la danſe, la peinture, les beaux arts, toutes les connoiſſances humaines: on peut, ſans doute, goûter quelques plaiſirs, ſans éducation, mais alors la quantité de bonheur dont on jouit, eſt infiniment moindre que celle dont on jouiroit, ſi l'on étoit plus éclairé, plus perfectionné. Une bonne éducation apprend à ſentir le prix des jouiſſances: que les jeunes gnes ſe faſſent inſtruire, que les hommes faits s'exercent dans la pratique du bien, que les viellards ſe repoſent, tel eſt le texte pour le bonheur, ſuivant Pithagore; celui qui n'a pas l'eſprit droit, ne trouvera jamais le chemin du bonheur, a dit Locke. Quel avantage, demandoit-on à un ſpartiate, procurez-vous à l'enfant que vous gouvernez? Je lui apprends, dit-il, à choiſir ce qui eſt bon, à aimer ce qui eſt honnête. Cependant la vertu comme la ſageſſe ne conſtituent pas ſeules le bonheur, Beliſaire demandant l'aumône, n'avoit perdu aucune de ſes vertus, mais peut-on dire qu'il fut heureux?

(4) Il y a cependant des exemples de paſſions & de paſſions, même furieuſes, developpées dans l'âge le plus tendre. J'ai vu, dit ſaint Auguſtin, un enfant jaloux. Il ne ſavoit pas encore parler & déjà avec un viſage pâle & des yeux irrités, il regardoit l'enfant qui tettoit avec lui.

les

les passions ? quels ravages l'orgueil, la vanité, l'ambition n'ont-elles pas excités ? César ne disoit-il pas que si la justice pouvoit être violée, c'étoit pour obtenir une couronne ; & ce même César versoit des larmes, en regardant la statue d'Alexandre : il regrettoit de n'avoir pu, comme ce héros, à 24 ans ravager la terre, & assouvir la soif de l'ambition qui le dévoroit (1).

Les passions sont des sources fécondes de bonheur, comme de malheur : de combien de maux & de biens l'amour, qui nous paroît si naturel, n'a-t-il pas été la cause ! C'est de tous les sentimens, ou le plus doux, ou le plus impérueux. Considérez cette passion chez les différens peuples sauvages, barbares, à demi-civilisés, & dans le plus grand état de civilisation, vous la verrez se développer par degrés, prendre toutes sortes de nuances, de formes, de caractères, se métamorphoser de mille & mille manières différentes, à mesure que la civilisation fait des progrès. C'est un sentiment foible, & à peine developpé chez les sauvages ; ce n'est qu'une passion brutale ou féroce chez les peuples barbares ; elle prend les formes plus adoucies chez les peuples agriculteurs, réunis en famille & formant déjà des sociétés plus ou moins étendues ; mais elle déploie toute sa force & toute sa douceur, chez les grandes nations, où les plaisirs de l'esprit de l'ame & du cœur, ont acquis toute leur activité. C'est particulièrement la passion des héros, des rois, des princes, des grands, des hommes riches, oisifs ou voluptueux. Le peuple presque par-tout naît, vit son âge, & meurt sans connoître l'amour. De toutes nos passions, c'est celle sur laquelle le climat a le plus d'influence : l'amour est presque un sentiment différent sous l'équateur, & sous le pôle : dans les climats glacés, c'est même un sentiment si foible, qu'il suffit à peine à l'entretien de l'espèce. On a blamé, condamné le moral de l'amour ; on a prétendu qu'il n'y avoit que le physique de bon dans cette passion ; mais le moral de l'amour m'en paroît la plus belle parure, & le principal ornement : sans lui, ce n'est qu'un besoin physique, commun à l'homme & à l'animal : le moral épure l'amour, le forme, le dirige, il enlève tout ce que cette passion a de grossier, il la rend digne de l'homme & de l'homme même le plus sage : il substitue la délicatesse à la brutalité, il écarte les images obscènes, arrête les desirs impatiens, réprime cette prompte vivacité qui nous livre à toute l'ardeur de nos sens ; mais s'il retarde nos *plaisirs*, ce n'est que pour nous les rendre plus vifs, plus piquans & plus durables. Dans l'homme sans éducation, l'amour n'est qu'un besoin de nature & passager ; dans celui qui a cultivé son esprit, perfectionné son être, c'est un feu qui a de la durée, une flamme active, que les sentimens du cœur & de l'esprit alimentent & entretiennent. Ce n'est donc point le moral qu'il faut blamer, mais ses excès : si nos jouissances, si l'objet que nous croyons posséder seuls, nous est enlevé ; si même nous avons la crainte, le soupçon qu'on veut le partager avec nous, alors l'amour propre blessé, l'orgueil irrité se convertissent en des sentimens de fureur, de rage & de jalousie : alors l'amour fait autant de mal, qu'il procure de biens & de douceurs, quand il est contenu dans des bornes sages & modérées ; car tel est l'effet de la civilisation, le mal précède ou suit l'homme dans tous ses plaisirs : il n'a pu multiplier ses jouissances, qu'en s'exposant à une foule de maux, qu'il seroit cependant le maître de prévenir en partie, s'il vouloit travailler sur lui-même, régler ses desirs & les restreindre.

On ne peut prescrire aucune régle générale de bonheur, qui convienne à tous les individus : il y a des objets de plaisir, sur lesquels tous les hommes qui ont reçu une certaine éducation, s'accordent ; mais il y en a peut-être aussi un beaucoup plus grand nombre sur lesquels ils diffèrent, parce qu'étant tous d'un tempérament différent, & l'éducation de tous les hommes n'étant pas la même, chacun s'en forme, des

(1) Mettons nous en garde dans l'estimation du plaisir & de la douleur, contre ces apologues ingénieux, où l'on met en opposition la richesse avec la pauvreté : en donnant l'avantage à cette dernière, comme dans la fable du savetier & du financier. Ces tableaux n'ont de mérite que par le contraste : ils peuvent servir à nous consoler des injustices de la fortune, mais dans le fond, ils n'ont point de vérité, parceque pour juger, si le sort d'un savetier est préférable à celui d'un financier, il faudroit les considérer tous deux au même âge, & avec la même santé ; mais si l'on met en opposition un financier, qui, de bonheur, aura ruiné sa santé, en abusant de tous les plaisirs, qui sera tourmenté de goutte, de rhumatisme ; sans doute que le bonheur actuel du savetier lui est préférable. Cependant je ne crois pas que le financier consentît à être debarrassé de ses maux, s'il falloit qu'il changeât d'état.

Tourmentées par toutes les passions, sans cesse en proie à de nouveaux desirs, certaines ames jouissent moins de ce qu'elles possèdent, que des espérances de l'avenir : elles se disent malheureuses, parce que leur esprit inquiet, avide, ardent, n'est jamais satisfait ; mais il y a tels de ces esprits ambitieux, que l'on plaint, qui ne voudroient pas changer leur sort contre ceux que nous regardons comme les plus fortunés des villes ou des campagnes.

Le bonheur de tout un peuple est beaucoup plus facile à procurer que celui d'un seul de ces ambitieux, dont l'ame est comme un vaste abime ou comme un vase sans fond où tout se perd. Que le laboureur, l'artisan, jouisse paisiblement de son champ, de sa maison, il sera content, satisfait avec la plus petite fortune ; mais pour de certaines ames, la terre entière suffit à peine à leur énorme cupidité. Pline parle d'un romain nommé *Apicius*, dont la voracité engloutissoit les races futures ; ce fut lui qui découvrit à la langue du Phénicoptere cette saveur qui la fit rechercher, comme le morceau le plus friand.

idées relatives à son caractère, & ce qui plaît à l'un, peut déplaire souverainement à un autre. Plus une nation est grande, civilisée, plus ces différences s'observent. Les sauvages qui ne connoissent point cette variété de plaisirs des peuples européens, s'amusent à-peu-près des mêmes objets : ils n'ont point, ou très-peu de choix dans leurs goûts, parce que leur esprit a très-peu de developpement : ils n'ont que quelques passions, nous en avons mille, & même entre plusieurs nation européennes, le plaisir varie à l'infini dans ses modifications & dans ses formes. Toutes ces differences tiennent aux mœurs, aux gouvernemens, aux formes politiques & religieuses, & sur-tout à l'éducation. Cependant quelque variables, quelque différentes que soient les idées que se forment du plaisir, les nations & les individus qui les composent, il faut convenir, comme je l'ai déja dit & prouvé, qu'il y a chez les peuples civilisés, un certain nombre de personnes distinguées, soit par leur naissance, soit par leur rang; soit par un grand talent, ou par leur fortune, qui toutes recevant la même éducation, se forment du bonheur, à-peu-près les mêmes idées; mais pour le posséder, c'est à ordonner son intérieur (1) qu'il faut sur-tout s'appliquer; & malgré tous nos efforts, il ne faut pas compter sur une durée permanente. Le bonheur est comme le flambeau de la vie, on ne le possède que pour peu de tems; il faut savoir en profiter. Toutes les productions des arts périssent, les plus grandes fortunes se dissipent, les rangs, les honneurs, les dignités se transmettent, & passent comme une ombre légère : on perd sa mémoire, les facultés de l'esprit s'éteignent; le corps dépérit, & à peine a-t-on atteint le terme du bonheur où l'on aspiroit, qu'il faut céder la place à un autre, & renoncer à tous les plaisirs, à toutes les espérances, à toutes les illusions, dont les images fugitives ajoutoient au bonheur de la vie.

P. S. Je n'ai eu pour objet dans ce discours que de traiter des plaisirs, tels qu'on peut se les procurer sur la terre, plaisirs vains, frivoles, passagers, pour lesquels l'homme se consume & s'épuise en travaux de toute espèce; mais il en est de plus vrais, de plus solides, de plus durables qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même, qui lui donnent le caractère le plus auguste, qui divisent, pour ainsi dire, sa nature, qui le mettent directement en correspondance avec le ciel, & le rendent digne de ses regards. L'homme, conduit par le flambeau de la religion, peut, en perfectionnant son être, en épurant ses idées, en élevant ses pensées, fouler tout le néant des grandeurs de la terre, il parvient à fouler aux pieds tous ces monumens de la vanité & de l'orgueil humain : trônes, sceptres, rang, gloire, estime, beauté, graces, esprit, lumières, talens; tous ces prestiges, ces illusions, ces erreurs de nos sens, de notre imagination, disparoissent comme une ombre fugitive. Devant le vrai chrétien, toutes les conceptions humaines ne sont que foiblesse & misère pour celui dont l'esprit n'a pour but que le trône de l'éternel : c'est de la vertu l'effort le plus sublime, que cette rénonciation au monde, cet abandon de soi-même, ce mépris de tous les plaisirs, sur-tout dans les personnes d'un haut rang, quand il est éclairé par une piété éclairée, car je ne parle point de ces sacrifices forcés, que l'avarice commande; de ces jeunes victimes, qui renoncent, sans volonté, à un monde qu'elles ne connoissoient pas; ô religion sainte! rien n'égale ton pouvoir & tes bienfaits : tu procures dans le ciel, à ceux qui te pratiquent, un bonheur ineffable, & tu es ici bas l'appui du foible & la plus douce consolation des malheureux. La Philosophie n'apprend qu'à supporter les maux, mais la religion, beaucoup plus puissante, les fait aimer & même rechercher.

Cet article est de M. Panckoucke entrepreneur de cette Encyclopédie.

POLITESSE, s. f. *Sur la politesse & sur les louanges.* Cette *politesse* si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle? On regarde comme épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui pourra bien différer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables : d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous différens aspects & vus par différens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vue étendue & rapide.

La *politesse* est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; c'en est l'expression, si elle est vraie, & l'imitation, si elle est fausse : les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes, auroit nécessairement la *politesse* au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un

(1) C'est à régler cet intérieur, que les êtres actives, passionnées, doivent sur-tout travailler; c'est cet ordre intérieur qui est la pierre de touche du bonheur. Si l'ame n'est pas tranquille, si la pensée est désordonnée, si les passions sont tumultueuses, en vain possède-t-on tous les biens de la société, on ne jouit de rien, & l'on ne goûte aucun *plaisir* tel au-dehors nous semble fortuné, dit un ancien poete, qui porte dans son cœur les tourmens des enfers. Le vulgaire des hommes étant presque sans passion, sans desirs, sans idées, leur bonheur est facile à procurer. C'est pour les ames vives que le bonheur est difficile; c'est pour elles que les leçons de la sagesse sont particulièrement utiles.

génie élevé, d'un cœur généreux, d'une justice exacte, manque de *politesse*, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéressé & d'une probité suspecte? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales, telles que la prudence, la discrétion, la réserve, l'indulgence pour les faux, & les foiblesses d'autrui. Une des premières vertus sociales, est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même. Au lieu que le second, sans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il fait temoignet du respect à ses supérieurs, de la bonté à ses inférieurs, de l'estime à ses égaux, & persuader à tous qu'il en pense avantageusement, sans avoir aucun des sentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même toujours, & l'art de les feindre est ce qui constitue la *politesse* de nos jours. Cet art est souvent si ridicule & si vil, qu'il est donné pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour faux.

Les hommes savent que les *politesses* qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent en général que les choses obligeantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la verité, & dans les occasions particulières ils en sont les dupes. L'amour-propre persuade grossièrement à chacun, que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice.

Quand on seroit convaincu de la fausseté des protestations d'estime, on les préféreroit encore à la sincérité, parce que la fausseté a un air de respect dans les occasions où la verité feroit une offense. Un homme sait qu'on pense mal de lui, cela est humiliant; mais l'aveu qu'on lui en feroit seroit une insulte, on lui ôteroit par-là toute ressource de chercher à s'aveugler lui-même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'estiment à plus d'égards, deviendroient ennemis mortels, s'ils se témoignoient complétement ce qu'ils pensent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obscurité qui conserve bien des liaisons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je suis bien éloigné de conseiller aux hommes de se témoigner durement ce qu'ils pensent, parce qu'ils se trompent souvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils sont sujets à se rétracter bientôt, sans juger ensuite plus sainement. Quelque sûr qu'on soit de son jugement, cette dureté n'est permise qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle soit autorisée par la nécessité & l'espérance du succès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour sauver la vie, & les palliatifs pour adoucir les douleurs.

Laissons à ceux qui sont chargés de veiller sur les mœurs, le soin de faire entendre les vérités dures: leur voix ne s'adresse qu'à la multitude; mais on ne corrige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux, & en ménageant leur amour-propre.

Quelle est donc l'espèce de dissimulation permise, ou plutôt quel est le milieu qui sépare la fausseté vile de la sincérité offensante? ce sont les égards réciproques. Ils forment le lien de la société, & naissent du sentiment de ses propres imperfections, & du besoin qu'on a d'indulgence pour soi-même. On ne doit ni offenser, ni tromper les hommes.

Il semble que dans l'éducation des gens du monde, on les suppose incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recommande qu'une fausseté qu'on appelle *politesse*. Ne diroit-on pas qu'un masque est un remède à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques instans?

La *politesse* d'usage n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vides de sens que de sentiment.

La *politesse*, dit-on, marque cependant l'homme de naissance; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cette *politesse* est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la *politesse* à la douceur, & plus encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de *politesse* sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

La *politesse*, ajoute-t-on, prouve une éducation soignée, & qu'on a vécu dans un monde choisi; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne heure, font dans la suite de vains efforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en saisir la grace. Premièrement, la difficulté d'une chose n'est pas une preuve de son excellence. Secondement, il feroit à desirer que des hommes qui de dessein formé renoncent à leur caractère, n'en recueillissent d'autre fruit que d'être ridicules; peut-être cela les rameneroit-il au vrai & au simple.

D'ailleurs cette *politesse* si exquise n'est pas aussi rare, que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le persuader. Elle produit aujourd'hui si peu d'effet, la fausseté en est si reconnue, qu'elle en est quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle s'adresse, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la grossiereté & la brusquerie pour imiter la franchise, & couvrir leurs desseins. Ils sont brusques sans être francs, & faux sans être polis.

Ce manège est déjà assez commun pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'est encore.

Il devroit être défendu d'être brusque à qui

conque ne feroit pas excuser cet inconvénient de caractère par une conduite irreprochable.

Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui constate bien la distinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regretter les temps grossiers où l'homme, uniquement frappé de son intérêt, le cherchoit toujours par un instinct féroce au préjudice des autres. La grossiéreté & la rudesse n'excluent ni la fraude, ni l'artifice, puisqu'on les remarque dans les animaux les moins disciplinables.

Ce n'est qu'en se polissant que les hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun ; qu'ils ont compris que par cet accord, chacun tire plus de la société qu'il n'y peut mettre.

Les hommes se doivent donc des égards, puisqu'ils se doivent tous de la reconnoissance. Ils se doivent réciproquement une *politesse* digne d'eux, faire pour des êtres pensans, & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer.

Ainsi la *politesse* des grands doit être de l'humanité, celle des inférieurs de la reconnoissance, si les grands la méritent ; celle des égaux, de l'estime & des services mutuels. Loin d'excuser la rudesse, il feroit à desirer que la *politesse* qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la *politesse* d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la *politesse*, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen : nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en feront ni énorgueillis, ni corrompus ; ils n'en feront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs. (*Considérations sur les mœurs*).

PRÉJUGÉ, f. m. L'homme sent avant de réfléchir ; il imite bien plus qu'il ne juge ; il est bien plus mené par des impressions que par la raison ; voilà la source des *préjugés*.

Il est rare que le mot énonce toujours aussi nettement l'idée qu'il renferme ; un *préjugé* est un jugement formé ou reçu sans l'examen de la chose ; ce qui ne signifie pas toujours que ce jugement soit contraire à la raison, mais seulement qu'elle n'y est pas intervenue.

On conçoit qu'il n'y a point d'esprits qui n'aient des *préjugés* ; ils ne peuvent différer ici que du plus au moins.

Comme chaque homme s'abandonne à une foule de *préjugés*, chaque association d'hommes doit aussi en amasser ; elle doit les conserver plus long-temps, & en être plus esclave.

Les *préjugés* d'un particulier ne sont, à proprement parler, que des idées irréfléchies, que certaines circonstances lui ont données, & que d'autres circonstances peuvent lui ôter. Quoique chaque homme soit souvent destiné à s'attacher fortement à quelques opinions, qui ont une grande analogie avec son tempérament, ses mœurs & ses premières impressions ; cependant tant de choses peuvent le solliciter d'y renoncer, qu'il est rare qu'il ne quitte pas souvent ; & loin de garder les mêmes *préjugés*, bien des hommes en changent avec chaque âge, & dans chaque situation.

Il n'en est pas de même des *préjugés* d'un corps : chacun des particuliers qui le composent n'a pas toujours concouru à les former ; il les a reçus. Or, si nous avons intérêt de revenir souvent sur nos propres idées, parce que la crainte de nous nuire à nous-mêmes nous tient ici très-attentifs ; nous n'avons que du penchant, au contraire, à suivre les idées que nous prenons dans le corps où nous vivons. Nous ne nous en écarterions pas, sans nous singulariser ; ce qui demande du courage, & ce qui a des inconvéniens ; d'ailleurs, chacun a ici, pour motiver sa confiance, ou pour excuser sa soumission, un exemple antique & commun ; ce qui est d'une si grande puissance sur des êtres foibles & crédules de leur nature.

Plus une corporation est étendue, plus on y a de motifs pour persévérer dans une opinion établie, moins on y a de moyens pour la remettre en doute & la révoquer.

Les *préjugés* d'un peuple doivent donc être plus forts & plus constans que ceux d'un corps particulier.

Mais aussi, il faut, dans un peuple, un plus grand concours de causes, & des causes plus puissantes pour les admettre. Il faut que tous les esprits, toutes les ames soient frappées de la même manière ; ce qui doit être rare & lent.

Tout ce qui agit fortement sur nous est propre à pousser & à arrêter notre esprit dans une opinion plus ou moins juste, plus ou moins utile.

Les *préjugés* doivent donc naître d'une foule de causes différentes.

Tantôt je les vois sortir des plus vives & des plus constantes affections du cœur humain : rien ne nous est plus naturel que d'aimer & de respecter nos pères ; ce sentiment nous fait croire qu'ils sont des dieux pour nous ; & il fait oublier à des peuples entiers tous les droits de l'homme ; & ils obéissent toute leur vie, parce qu'ils furent aimés & protégés dans leur enfance. Tantôt les *préjugés* tiennent au fond de la constitution sociale : rien ne le menace plus sensiblement que les attaques de l'ennemi, comme rien ne paroît plus grand que de prodiguer sa vie pour le salut de ses concitoyens ; delà il est une gloire qui par-tout efface toutes les autres, & qui, presque toujours, a abusé de ses droits pour les humilier, celle des exploits militaires. Ici, ils appartiennent à un certain ordre de loix & de mœurs : la législation de Sparte n'admet que des constitutions vigoureuses, que des ames héroïques. Rien ne peut mieux entretenir le courage que la guerre, sur-tout si on la fait plus par intrépidité que par ruse ; en conséquence, c'est une infamie de tourner le dos à l'ennemi, même pour le vaincre. Les germains mettent non-seulement toute leur gloire, mais encore tous leurs plaisirs dans leurs armes ; ils s'en parent dans leurs banquets & dans leurs combats ; & ne pas laver sur-le-champ son injure dans le sang de son ennemi, devient le comble de la honte, pour des hommes qui ne marchent pas sans l'instrument de vengeance. Là, les *préjugés* prennent leur source dans les principes & les cérémonies d'une certaine religion. Les germains & les gaulois permettoient aux femmes de se livrer à l'enthousiasme naturel à ce sexe dans l'épaisseur de leurs forêts, qui étoit, pour eux, le sanctuaire de la divinité. On crut qu'il y avoit quelque chose de divin en elles ; par-là, elles furent toujours respectées au milieu même de la barbarie de ces peuples, & elles furent idolâtrées dans la première civilisation de leurs descendans. Ce sentiment une fois reçu ne se perdit plus ; & de là les mœurs de la chevalerie, après la destruction de ce culte sauvage, & dans un nouvel état de société. Ailleurs les *préjugés* ont pour causes les connoissances ou les erreurs du temps : les chaldéens saisissent quelques parties de l'ordre de la nature, dans l'observation des astres : bientôt ils rêvent des rapports entre les mouvemens du ciel & les événemens de la terre ; de là la doctrine des bons & des mauvais jours qui se répand chez toutes les nations, & qui y seme tant de fausses craintes & de ridicules espérances. D'autres fois les *préjugés* sont produits & maintenus par l'influence diverses des climats ; dans l'Orient, un ciel resplendissant & enflammé, une nature pompeuse & riante, en condamnant les corps au repos, tournent les esprits à la contemplation : au Nord, un ciel âpre & nébuleux, une nature sauvage, une température rigoureuse, forcent l'homme à un dur travail, & long temps ; il n'y a que les exercices du corps qui soient en honneur. Diverses circonstances, qui ne se sont présentées qu'une fois, suffisent souvent pour établir des opinions qui se conservent pendant des siècles. Les femmes des Bramines, dans un temps si reculé, que les événemens n'en sont que des traditions, sont accusées d'empoisonner fréquemment leurs maris. Une d'elles veut périr sur le bûcher du sien, pour prouver son innocence ; cet héroïque fanatisme les séduit toutes, elles s'en font un devoir, un honneur ; & il a perpétué jusqu'à nos jours un usage atroce. Un certain tour d'esprit dans un peuple peut aussi mêler dans ses mœurs des façons de juger singulières. Supposez un peuple malin, railleur, & aimant par-dessus tout la galanterie, & vous y verrez, sans étonnement, le mari responsable de l'inconduite de sa femme : on suppose que s'il avoit su se rendre aimable, sa femme ne l'eût jamais trahi ; on tourne en affront, non son malheur, mais les vices de son caractère & les défauts de sa personne ; & c'est dans une cruauté envers eux-mêmes que les hommes de ce peuple ont placé le plus noble hommage qu'ils pouvoient rendre à un sexe qu'ils se plaisent à séduire & à honorer.

Les *préjugés* peuvent naître d'une seule ou de plusieurs de ces causes réunies. Ils peuvent être bons ou mauvais, vils ou sublimes ; ils peuvent, en développant les vertus de l'homme, altérer les devoirs du citoyen ; ils peuvent aussi faire le contraire, élever le citoyen au point de dénaturer l'homme ; ils peuvent être bons dans un temps, mauvais dans un autre ; donner des vertus à un peuple, n'inspirer à un autre que des vices. Je pourrois encore appuyer ces idées sur des exemples ; mais je dois supprimer des développemens que ces notions réveillent d'elles-mêmes.

C'est le fond de l'homme qui le condamne aux *préjugés*, & le fond de l'homme ne change pas ; mais, suivant les époques, leur puissance sur lui est plus grande ou plus foible.

Les temps qui leur sont le plus favorables, sont ceux de la barbarie. Les nations ne sont alors gouvernées que par un petit nombre d'impressions très-fortes & très-longues, d'où naissent tout ensemble leurs loix, leurs mœurs, leurs connoissances, leurs *préjugés*.

Les temps où leur empire s'affoiblit, sont ceux où les lumières ont fait de vastes progrès. Les esprits qui discutent tout, se refusent à ces fortes & aveugles idées qui commandent sans éclairer,

& ils se révoltent contre celles qui les avoient long-temps subjugués.

Les temps où ils font le plus de bien, sont ceux où créés par un législateur, ils sont le résultat d'une profonde sagesse qui guide une nation par l'esprit qu'elle lui a donné.

Les temps enfin où ils font le plus de mal sont ceux où, dégénérés d'eux-mêmes, ils sont sans énergie, ou modifiés par des idées & des mœurs nouvelles, ils restent plutôt comme de vieilles habitudes, que comme des règles respectées; où leurs bons effets ne pouvant plus avoir lieu, ils sont contraints de n'en produire que de mauvais.

De quelque source que soient nés les *préjugés*, ils sont en tout temps sous la direction du législateur, parce qu'il dispose de toutes les impressions qui les font naître, les maintiennent ou les combattent. Il y a une règle aussi simple qu'infaillible pour les apprécier, c'est d'examiner s'ils tiennent à ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la nature humaine, dans l'ordre social, ou dans une constitution particulière; s'il y a de l'accord entre tous les principes qui les ont fait établir, & les effets auxquels ils tendent.

Suivant ses vues, les époques diverses de la société, & le caractère particulier d'une nation, le législateur doit établir, certains préjugés, les relever, les corriger, les détruire.

Quand il veut en établir, il doit les attacher aux passions essentielles de l'homme, les lier à la constitution, pourvoir à leur durée, en écartant tout ce qui pourroit les ébranler; alors ils seront les plus puissans moyens. C'est toujours par des *préjugés* que les peuples ont fait les grandes choses qui les ont illustrés.

Quand il veut les relever, il doit voir si on peut en attendre les mêmes effets; si les choses qui les ont fait naître, restent encore pour les soutenir, & si elles peuvent elles-mêmes être remises en action.

S'il veut les modifier, il doit apporter une habileté extrême dans cette opération: car l'esprit d'un peuple est tout d'une pièce, si je puis m'exprimer ainsi; il ne fait pas entrer dans toutes ces distinctions qu'on lui présente. Point de milieu avec lui, il honore ou il flétrit; il aime ou il hait; il rejette ou il adopte tout.

S'il veut les détruire, ce n'est pas une œuvre moins difficile; il doit bien examiner les diverses choses d'où ils dérivent, & celles sur lesquelles ils s'appuient; bien choisir le moyen propre à agir sur chacune d'elles; quelquefois se servir de la loi, d'autrefois de l'exemple; opposer une opinion à une opinion, un usage à un usage; employer les lumières nouvelles, mettre à profit les circonstances favorables que le hasard amène.

L'application de ces principes se présentera souvent, & se fera d'elle-même dans le discours qui suit.

(*Disc. sur le préjugé des peines infamantes*).

En suivant l'histoire du *préjugé*, en cherchant les causes qui ont dû le faire naître & qui l'entretiennent, on ne voit que les excès des passions, les vices de la société, & les erreurs des loix. Ce qui est mauvais dans ses principes, peut-il être bon dans ses effets? En s'affermissant dans notre système social, le *préjugé* s'est-il lié à quelque chose d'utile? Mêlé à d'autres maux, ne sert-il pas à les tempérer, à les corriger? Voilà ce qu'on soutient, & ce que je dois examiner tout ensemble avec l'attention sévère, impartiale, qu'exige un point important de l'ordre public, & avec toute la sensibilité que peut exciter un grand désastre dans une vertueuse famille.

Sous quelle effrayante condition existai-je donc dans la société? Un seul de ces hommes à qui la nature m'a uni, encourroit les punitions les plus infamantes de la loi, & sa honte rejailliroit sur moi? & sa mort entraîneroit ma proscription? Dans quel jour de démence a-t-on arrêté que l'innocent périroit avec le coupable, & que l'opprobre couleroit, comme le sang, dans les familles? Nous vivons entre le crime & le malheur, & nous réclamons sans cesse la pitié & l'indulgence; mais nous ne savons que nous opprimer nous-mêmes par nos affreuses institutions! Tous les jours nos tribunaux retentissent des tristes plaintes de ces hommes qui sont obligés de demander à la loi les parens que la nature leur avoit donnés. Je sens profondément leur malheur. L'homme n'est pas fait pour vivre seul; il a besoin de communiquer ses affections, d'entrer dans celles des autres; il aime à leur donner des droits sur lui, pour en acquérir sur eux; il veut des êtres qui s'intéressent à tous les évènemens de sa vie, & qui le pleurent, lorsqu'il ne sera plus. Il est douloureux, il est humiliant de n'appartenir à personne, de ne pouvoir ni nommer un père, ni se refugier dans une famille, d'être né hors de cet état où divers attachemens remplissent notre cœur depuis notre naissance jusqu'à notre mort, & qui nous promet des secours, de la protection, quelquefois des distinctions honorables. Mais, plus frappé encore dans ce moment de tous les dangers auxquels le *préjugé* nous expose, nous qui contemplons dans notre famille avec un doux orgueil, je serois tenté, non pas d'envier le sort de ces hommes, car il est trop difficile de se détacher d'un bonheur qu'on a une fois goûté, mais de leur faire redouter le nôtre, & de leur dire: Malheureux, que faites-vous? restez dans cette obscurité qui vous isole: vous ne répondez que de

vos actions. Tous les jours, à votre réveil, si vous sentez la vertu dans votre cœur, vous pourrez vous dire : je vivrai sans reproche & sans tache. Votre gloire n'appartiendra qu'à vous; votre honte même, si jamais vous deviez vous souiller d'un forfait, finiroit votre existence. Mais une fois reçu dans cette famille qui maintenant vous rejette, vous aurez sans cesse à trembler sur eux & pour vous même. Craignez d'avoir des parens. Ceux que vous réclamez sont des hommes purs & respectés; mais qui vous répondra que le vice ne germe pas en secret dans le cœur de l'un deux; qu'une passion, hop être en elle même; ne le conduira pas à un crime? Il auroit pu retenir à lui tout ce qu'il auroit acquis de richesses & d'honneur; mais il vous enveloppera dans son infamie, sans que vous ayez pu ni la prévoir, ni la prévenir. Fût-il mort à l'autre bout du monde, elle reviendra vous couvrir tout entier; rien ne l'effacera, ni vos talens, ni vos vertus; vous la porterez jusqu'au tombeau, & vous la laisserez à vos enfans. Telles sont nos idées & nos mœurs, telle est notre destinée dans nos familles.

Sans doute, messieurs, il faudroit une utilité bien pressante, bien évidente, pour conserver une opinion si redoutable, si funeste aux familles.

Avant de considérer comment & jusqu'à quel point le *préjugé* peut être avantageux, je ferai une autre question, qui pourroit rendre celle-ci inutile; je demanderois s'il est juste? « Rien de plus utile, mais rien de plus injuste que le projet de Thémistocles », disoit Aristide aux athéniens; & sur cette seule parole d'un sage, un peuple entier s'élevant à la perfection de la vertu, ne voulut rien examiner. Qu'elle soit éternellement sacrée, cette belle & célèbre parole. Mais la distinction entre le juste & l'utile qu'elle renferme, est-elle bien réelle? Aristide n'auroit-il pas énoncé une vérité plus certaine, s'il avoit dit : « Rien de plus injuste, & par conséquent rien de plus dangereux, que le projet de Thémistocles ». Brûler les vaisseaux de ses alliés, c'est moins s'assurer l'empire sur eux, que les armer contre soi de toute la fureur qu'inspire la perfidie, de tout le courage que donne une situation violente. Il en est de même dans une administration intérieure. Epuiser les peuples par les impôts, afin d'étaler une grande puissance, c'est s'exposer à périr, pour étonner un moment; c'est perdre ses ressources, pour enfler ses forces. Arrêter les crimes par des loix féroces, c'est endurcir les imaginations, plutôt que contenir les passions; c'est rejetter sur les loix une partie de l'horreur qu'inspire le crime; c'est souvent les rendre si odieuses, qu'elles n'osent plus faire leur office. Etendre sur les innocens le châtiment des coupables pour attirer plus de surveillance sur les actions d'un homme dangereux, c'est jetter une foule de désordres dans la société, c'est confondre dans les esprits toutes les idées de la justice. Je ne décide pas si la conscience d'une grande ame ne doit pas quelquefois sortir des règles communes, pour céder à des inspirations magnanimes; s'élever au-dessus des loix mêmes; les juger, avant de s'y soumettre; les violer pour les rétablir; les renverser pour les rendre meilleures. Mais ces actions extraordinaires sont plutôt de grands remèdes dans les maux extrêmes, que des leçons de vertus au milieu d'une société légitimement gouvernée; elles ont besoin, pour se faire absoudre, de réunir la plus grande pureté dans les motifs, à la sublimité dans les effets. L'administration sociale, qui n'a essentiellement que le mal à empêcher & le bien à maintenir, ne doit jamais adopter de pareils principes; elle doit scrupuleusement se renfermer dans le bon sens & la justice. Je dis donc que si le *préjugé* est injuste, par cela même il est mauvais.

Je poserai dans cette question un principe simple, & que personne ne contestera; c'est que, pour que le *préjugé* soit juste, il faut, qu'en étendant le châtiment d'un seul sur plusieurs, ceux-ci soient au moins coupables de quelque chose.

Il est certain que les familles peuvent, jusqu'à un certain point, prévenir les crimes dans leurs membres par une bonne éducation, par une bonne discipline, par des secours & des conseils.

Mais combien de choses à examiner ici, & dont la légitimité du *préjugé* dépend beaucoup.

D'abord la nature ne produit-elle pas des monstres au moral comme au phisique? N'y a-t-il pas des êtres qui naissent avec des passions si furieuses, qu'on ne peut les dompter; avec des penchans si persévéramment tournés à la bassesse & au vice, qu'on ne peut ni annoblir leur ame, ni épurer leur conduite? On le prétend, & un trop grand nombre d'exemples assez constatés me permettroient peut-être de voir dans cette assertion la certitude d'un fait. Je ne déciderai rien, cependant, sur ce point; je conviendrai même que les loix, & peut-être les opinions, ne peuvent pas avoir égard à des cas extraordinaires, qu'elles doivent aller à leur but, sans regarder à des inconvéniens qui seroient très-rares. Mais on m'accordera du moins, qu'en exceptant le petit nombre des monstres invinciblement nés pour le mal, que je veux supposer, il reste encore un assez grand nombre de sujets, que la nature a rendus fort difficiles à diriger vers l'honnêteté, & à retenir dans le bien. J'accorde que, sur ceux-ci l'éducation, en joignant à plus d'efforts beaucoup d'habileté, pourroit même opérer des espèces de prodiges. Mais une telle éducation demande des soins, des vues, une sagesse, des talens que toutes les familles ne sont pas en état d'acquérir, & de développer

Vous allez donc les punir pour n'avoir pas fait des choses que la nature & la fortune leur interdisoient ! Bien plus, la meilleure éducation peut-elle toujours nous garantir d'un crime; je dis, d'un crime terrible ? Avec un cœur honnête au fond, ne pouvons-nous pas éprouver de ces mouvemens passionnés, qui nous arrachent à notre retenue habituelle, comme le transport de la fièvre nous arrache à l'instinct de notre conservation ? Bons dans notre jeunesse, ne pouvons-nous pas nous pervertir dans l'âge de notre indépendance ? Hélas ! qui de nous osera jurer de lui-même ? Et on nous tend responsables des autres ! Pourquoi au moins ces cas, & d'autres pareils, ne sont-ils pas exceptés de la rigueur du *préjugé* ?

Le *préjugé* ne distingue rien; c'est sa nature d'agir d'après une impulsion aveuglément reçue. Mais la justice voudroit qu'à chaque instant on séparât ici les cas & les personnes. Par exemple, par les institutions de la nature & de la société, l'éducation appartient presque entièrement aux pères & mères, ou aux personnes que les loix commettent pour remplacer ceux-ci, dans leur absence ou après leur mort : eux seuls sont donc coupables, quand l'éducation a préparé ou n'a pas étouffé dans de jeunes cœurs, les germes du crime. Pourquoi donc les autres parens qui n'ont point eu de part à cette faute, qui ne pouvoient l'empêcher, sont ils enveloppés dans la proscription du préjugé ? Des frères qui ont leurs propres enfans à élever, qui n'ont aucun droit en ce point sur la conduite de leurs frères; toutes ces espèces de parens collatéraux qui en ont encore bien moins; des femmes, des filles, qui, souvent par l'expérience de leur vie & de leur sexe, n'ont pas même en elles de quoi appercevoir ces fautes, ni de quoi conseiller une meilleure conduite : tous cependant sont également punis ! Sans sortir même de la branche de cette famille où une mauvaise éducation prépare un scélérat, considérez l'épouvantable injustice que le *préjugé* peut y commettre. Pendant que ce jeune homme, dont les parens ne répriment ni les fougueuses passions, ni les vicieuses habitudes, s'avance rapidement vers l'affreuse catastrophe qui doit trancher sa vie, il a un frère au berceau qui ne sait encore ce que c'est qu'un frère, qu'une bonne ou une mauvaise éducation, qu'un crime, qu'un supplice, que l'infamie. Cependant le voilà déjà éternellement chargé de tout cet opprobre préparé ou mérité par les siens ! C'est ainsi que la foiblesse & l'innocence sont traitées par le *préjugé*.

J'ai déjà observé qu'une des choses qui ont dû le plus contribuer, dans nos tems barbares, à faire naître le préjugé, c'est que les jeunes gens ne commençoient à appartenir à la société, que lorsqu'ils étoient déjà tout formés par l'éducation domestique. Les vices qu'ils y apportoient pouvoient donc, avec plus de raison, être imputés à leurs familles. Cela est bien changé maintenant. Sans s'emparer entièrement de l'éducation de la jeunesse, sans peut-être s'en emparer assez, le gouvernement en a fait un de ses soins; il a établi des écoles où notre jeunesse s'écoule sous son inspection. C'est un service qu'il rend, à la vérité, aux citoyens; mais ce service doit-il être acheté par un si grand danger, un si grand malheur ? Que dis-je ? Ne devient-il pas une sorte de piège qu'on leur a tendu ? car enfin, en se chargeant des premières années de notre jeunesse, le gouvernement seul, ou du moins ceux qu'il propose à ce soin, peuvent-être responsables des mauvaises mœurs, des mauvaises qualités que notre jeunesse contracte. Pourquoi donc en faire encore porter le reproche & la honte aux familles ? Ainsi le *préjugé* devroit faire attention au tems comme aux personnes; & parce qu'il ne se conforme pas plus aux unes qu'aux autres, il accumule les injustices.

Pour prévenir dans une famille la flétrissure imprimée par le *préjugé*, il ne suffit pas que tous les parens y reçoivent une bonne éducation, il faut encore qu'ils se surveillent les uns les autres; qu'à chaque mauvaise action, à chaque habitude vicieuse, à chaque passion violente, ils s'avertissent, se reprimandent, se châtient; qu'ils arrêtent un désordre dans la conduite, qu'ils remédient à un mal déjà commis, qu'ils en détruisent les causes, qu'ils en effacent les traces, qu'ils préviennent ou réparent sur-tout ces dérangemens de fortune, qui exposent un homme à tout tenter & à tout faire. Mais qui ne voit que, dans ceci, il est des parens qui peuvent beaucoup, & d'autres qui ne peuvent rien ? Il faudroit donc qu'ils fussent punis d'après cette distinction; que les uns portassent d'avantage de la peine commune, & les autres moins.

Ici, messieurs, en me livrant à une considération encore plus importante, je ne puis me défendre d'un vif attendrissement sur le sort de la portion la plus étendue & la plus précieuse de la société, & de quelqu'indignation contre l'esprit général de nos instructions civiles. Cette bonne éducation, cette exacte discipline, ces secours dans les grandes occasions, ces sages & habiles conseils, ces excellens exemples, ces bons principes, tous ces moyens si efficaces d'écarter de tous les membres d'une famille les vices & les crimes, ne supposent-ils pas dans la famille cette honnête aisance, qui laisse à chacun du superflu, & cette culture de l'ame & de l'esprit qui ne peut appartenir à ceux qui ne se dérobent à la pauvreté que par un travail de tous les momens ? Il s'ensuit donc que souvent le *prejugé* immole une famille, bien moins pour ce qu'elle n'a pas fait, que pour ce qu'elle ne pouvoit faire; ce n'est pas

pas sa volonté, c'est son impuissance; ce n'est pas sa conduite, c'est sa pauvreté qui font son crime, & qui lui attirent son malheur. Je ne parle pas de tous ces hommes presque sans asyle & sans patrie, qui ne possèdent rien au-delà du pain qui doit les nourrir dans la journée. Du moins cette existence si précaire les sauve des plus terribles effets du *préjugé*. Il semble qu'il ne puisse avoir de prise sur les conditions extrêmes; ces malheureux lui échappent par leur misère, comme les grands par leur splendeur. N'ayant rien à prétendre, à conserver, le *préjugé* ne leur ôte rien. Ils se transportent dans un autre pays: ils changent de nom sans que personne y prenne garde. Et quand un nom pareil avertiroit qu'ils appartiennent à un supplicié, le *préjugé* n'est pas encore assez farouche pour chasser ses victimes des travaux les plus avilis, pour refuser du pain à celui qui donne sa peine. Mais je parle de ces classes nombreuses qui labourent nos champs, qui gouvernent nos atteliers; qui exercent les professions les plus honnêtes; c'est sur ces classes que le *préjugé* signale toutes ces barbaries. Ces hommes sont faits par leurs sentimens, pour exister d'une manière honorable, pour s'élever à quelques distinctions modestes, comme les mœurs. Mais ils vivent presque toujours dans le plus strict nécessaire; ce sont eux qui ont encore gardé l'ancienne coutume de ne se marier que pour avoir des enfans; ils en ont beaucoup; ils ne peuvent souvent assez soigner ni leurs instructions ni leurs mœurs; ils manquent souvent de cet art qui sait développer un heureux naturel, en corriger un mauvais; jamais au-dessus des besoins, ils n'ont rien à donner pour acheter le silence sur les fautes d'un parent, pour réparer ses premiers écarts, pour le relever de ses malheurs qui peuvent conduire aux crimes: & ils perdent tout, pour n'avoir pas fait des choses qui passoient leurs moyens. Voyez comme tout se réunit contr'eux! Livrés aux plus utiles travaux de la société, c'est sur eux que toutes les espèces d'impôts pèsent le plus. Privés des qualités qui en imposent ou qui éblouissent, ils sont renus à une régularité plus sévère. Assez prêts des riches & des grands pour être sans cesse invités à s'approcher de ce que ceux-ci ont appellé une *vie décente*, cette émulation les épuise; & souvent tous leurs efforts ne peuvent les soustraire aux mépris de ceux qui les oppriment. Il falloit encore que ce *préjugé* vînt s'établir parmi eux comme un fléau particulier.

A chaque instant, & de quelque côté que je porte ma pensée, je découvre des raisons qui devroient détourner ou suspendre les effets du *préjugé*.

Quelqu'étendu qu'on suppose le pouvoir d'un père & les droits d'une famille, il est cependant des cas où l'homme peut entiérement s'en affranchir. Il est une indépendance naturelle pour tout être qui, ayant des jambes pour s'enfuir & des bras pour travailler, consent à renoncer à tous les avantages qu'il trouve ou qu'il attend dans sa famille. Soit chagrin, soit étourderie, soit caractère aventurier, un jeune homme s'échappe: on ne peut pas dire que ce soit nécessairement la suite d'une mauvaise éducation: il s'élève si souvent dans une tête de cet âge des projets aussi bisares qu'imprévus! D'ailleurs, n'a-t-on pas vu souvent ces enfans fugitifs de la maison paternelle, y revenir avec des connoissances & des qualités qui ont fait l'honneur de leur famille? Mais cependant livrés à eux-mêmes, les voilà exposés à tous les dangers qui suivent l'abandon & le libertinage. Pendant que leurs parens s'épuisent en vaines recherches, il est possible qu'un crime souille leur jeunesse & les conduise à l'échafaut. Que pouvoit leur famille contre un tel malheur? Des secours, des soins, une vigilance attentive auroient pu prévenir le crime. Mais a-t-elle pu les offrir, les employer?

La justice, messieurs, comme le bon ordre, tient à un état de choses où tout s'accorde, où tous les effets se lient à leurs causes. Mais changez quelque partie essentielle dans cet état de choses, tout ce qui fut sensé, tout ce qui fut juste cesse de l'être. Nous avons observé, à l'origine du *préjugé*, des raisons qui pouvoient au moins le motiver. Je cherche ces causes dans notre état actuel, & je ne vois plus que des loix & des mœurs contraires. Les peuples qui envahirent l'empire romain avoient établi l'état de famille sur un plan tout différent de celui de ce peuple fameux. Chez les romains, la famille n'existoit que par son chef; chez les barbares, elle étoit une association de tous les individus. Cela se voit sur-tout dans le systême des compositions; elles y formoient un intérêt commun; tous pouvoient les demander, tous devoient les payer. Les avantages & les inconvéniens se compensoient en quelque sorte: du moins c'est ce qu'on croyoit, ou ce qu'on avoit voulu. Mais lorsque la punition des crimes ne fut plus un tarif d'argent, lorsqu'elle fut dévolue à la société, les choses ne furent plus égales dans les familles, ou ne purent plus le paroître. D'un côté, la réparation pour le meurtre d'un parent fut bien moindre, & surtout bien moins assurée, puisqu'elle ne fut plus exigible que sur les biens personnels du coupable; & de l'autre côté, le meurtre d'un parent, par l'effet du *préjugé* qui succéda à cette ancienne législation, exposa à un deshonneur complet & universel. Une partie des motifs d'union cessa dans les familles, lorsque ces choses changèrent, & à mesure que leurs individus se répandirent dans un état de société plus développé; par conséquent la discipline qu'elles avoient pu établir entre leurs membres dut dégénérer; car, même

dans une nation conduite par l'opinion, cet intérêt de l'honneur soutiendra toujours moins un établissement pareil qu'une société de gains & de pertes; telle est la nature humaine. Nos loix même ne se sont pas occupées d'entretenir cette intime union des familles; elles ne leur ont pas donné ce droit de citer, d'examiner, de punir leurs membres, que le *préjugé* suppose. Ainsi, messieurs, de toutes parts, il y a moins de causes d'un intérêt commun dans les familles, & ce n'est plus que l'opprobre qui s'y répartit; elles n'ont pas assez de puissance pour corriger leurs membres; il faut qu'elles invoquent à cet égard l'autorité; c'est un secours qui suppose quelque crédit; il n'est presque jamais à la portée des pauvres & des gens obscurs; il est d'ailleurs toujours incertain, puisqu'il n'est pas fixé par la loi, & qu'il dépend de la volonté arbitraire d'un ministre. Nous avons joint à la constitution de famille quelque chose de la puissance paternelle des romains, mais nous l'avons trop modérée pour les effets que le *préjugé* en exige. Elle s'étendoit jusqu'à la vie & la mort: aujourd'hui un père ne peut plus exercer sur son fils que les corrections qui ont lieu dans l'enfance; s'il veut en exercer de plus considérables & dans un autre âge, il faut qu'il les obtienne du gouvernement. Tous les droits civils de son fils lui appartenoient; maintenant, dans plusieurs cas, le fils en a de très-grands sur son père; il peut avoir, dès son enfance, une fortune indépendante, dont son père n'a l'administration qu'à la charge du compte le plus rigoureux. Ainsi, par nos loix, le fils ne doit plus à l'auteur de ses jours qu'une obéissance d'égards & de respect; & cependant celui-ci & tous les siens sont traités par le *préjugé*, comme s'il n'avoit pu faire un pas que sous leur inspection!

La question de la justice du préjugé peut encore s'envisager sous un autre aspect. Quand même la famille ne seroit coupable de rien, il peut paroître convenable qu'elle participe à la honte d'un parent, comme elle participe à sa gloire. S'il n'y a pas lieu ici à la justice qui punit, il y a lieu à celle qui récompense.

J'observe d'abord que ce ne sont pas les châtimens, mais les récompenses qu'il faut étendre; cette maxime de la générosité, aussi sage que noble, quand on ne la porte que dans les choses qui peuvent l'admettre, est souvent adoptée par les loix même. Lorsque le gouvernement verse ses bienfaits sur un homme de mérite, c'est la reconnoissance qui agit, & il lui est naturel de se gouverner bien plus par ce qu'elle sent que parce qu'elle doit; il lui est beau même de passer un peu les bornes de la justice & de la sagesse. Elle communique au fils des avantages qui n'ont été mérités que par le père. Mais, lorsqu'on inflige des peines, qu'on exerce des rigueurs, il faut les renfermer dans les objets qui les appellent. Passer les bornes ici, ce n'est pas seulement abuser de ses droits, c'est violer ceux d'autrui. Ceci d'ailleurs est conforme à l'intérêt public. Rendre la gloire commune dans les familles, c'est en inspirer le goût, c'est y appeler: y distribuer l'opprobre, c'est décourager de la vertu, c'est condamner au vice. Mais l'opinion ne se règlera jamais par ces distinctions fines, quoique justes; par-tout où elle partagera l'estime, elle voudra partager le blâme. Tout ce qu'on peut exiger d'elle ici, c'est d'établir quelqu'égalité dans cette répartition de la gloire & de la honte; c'est en ce point seulement qu'on peut la corriger. Or cette égalité règne-t-elle ici? Est-ce dans le même degré qu'on partage les distinctions ou le deshonneur d'un parent? Un homme s'illustre par de grands talens, de grandes vertus: qu'en résulte-t-il pour les siens? Je pourrois demander s'il n'est pas plus malheureux qu'utile de voir sans cesse comparer votre mérite à la grande réputation d'un autre; si l'on n'en exige pas davantage de vous; si l'on ne va pas même jusqu'à vous imposer de surpasser celui dont votre nom rappelle la gloire. Mais ce n'est là qu'un désavantage pour la renommée. Il sera toujours heureux d'être compté dans la famille d'un homme illustre. Hélas! trop souvent ces hommes meurent sans avoir reçu leur récompense, sans même avoir vu leur gloire. L'envie & l'ingratitude furent le partage de leur vie; l'admiration & la reconnoissance ne s'attachent qu'à leurs tombeaux. Alors quelquefois ceux qui les représentent reçoivent les expiations d'une nation entière; les malheurs de leur père ne leur sont pas moins comptés que ses services; on les couvre d'honneurs, à proportion de ce qu'il a senti d'outrages. Mais ces magnifiques réparations ne sont pas moins rares que les prodigieux mérites & les grandes injustices. La plupart des hommes distingués ne laissent à leurs descendans qu'un droit à plus d'intérêt & d'accueil dans la société, & à quelque faveur auprès des dispensateurs des graces. Comparez ces avantages, tout réels qu'ils sont, à la proscription infamante où le supplice d'un parent vous précipite; voyez d'un côté un accroissement de considération toujours prêt à s'affoiblir, & de l'autre une dégradation entière & durable! Il est cependant un genre de gloire qui a de plus grands effets pour les familles; c'est celui qui naît des grandes places, soit qu'elles aient été le prix du mérite ou celui de l'intrigue. Ce qu'on appelle l'illustration, parmi nous, change toute l'existence d'une famille. Un descendant de Corneille restera toujours un bourgeois plus ou moins considéré; celui d'un maréchal de France nommé par la faveur aura droit à tout. C'est ainsi que les grands honneurs créent de grandes familles. Mais remarquons encore l'inconséquence

du préjugé; c'est précisément dans ces familles où il auroit pour raison un plus grand partage de leurs distinctions, qu'il n'est pas admis.

Je tâche, messieurs, de ne rien outrer dans un sujet qui, en blessant sans cesse la sensibilité, peut ôter à la raison même ce calme avec lequel elle doit tout peser. Mais ne puis-je pas conclure de tout ce que je viens de dire, que l'injustice éclate dans tous les effets de ce préjugé, & que les inconséquences, les contradictions, les bisarreries s'y joignent souvent à l'injustice? En! comment ne seroit-ce pas là les caractères & la suite d'une opinion préparée par les plus impétueuses de nos passions, la frayeur & la vengeance, d'une opinion qui n'a jamais rien changédans ses rigueursl, qui, lorsque tout est devenu différent autour d'elle, les a toujours étendues par-tout où elles ont trouvé prise, sans aucun égard pour ce qui devoit ou les modérer ou les écarter. Trop injuste, pour être utile, produit-elle les biens que l'on en attend, sans enfanter de plus grands maux? Voilà encore une question qui doit m'arrêter.

Je conviens que cette opinion établit dans les familles un grand intérêt à s'entr'unir, pour se conserver purs & sans tâche. Si l'on n'aime pas ses parens, du moins on est forcé de les craindre. On veille sur leurs fautes pour les corriger, sur leurs caractères, pour les tourner ou les rappeler au bien; on fait des sacrifices pour étouffer la première renommée de leurs écarts, pour réparer ces malheurs qui peuvent rendre si puissantes les tentations de la misère & du désespoir. Dans les grands empires, où les vices moraux se multiplient sans cesse à la suite des désordres de la société, où toutes les passions sans cesse irritées accroissent tous les jours les besoins factices, où tous les abus de l'administration ne laissent plus ni leurs places aux talens, ni leur prix aux vertus où tout se réunit pour détacher les citoyens de la chose publique, pour désabuser leurs cœurs sur les penchans généreux, & tourner tous les esprits vers l'intérêt personnel; dans ces empires, un motif, quel qu'il soit, qui attache un homme à ses parens, qui le force à s'occuper d'eux, qui l'arrache au triste & odieux systême de l'égoïsme, peut être regardé au moins comme un foible remède dans un si grand mal. Si je considère bien nos mœurs, je vois qu'elles ne tendent pas moins à nous faire retirer nos cœurs de nos familles que de notre patrie. C'est l'effet de cet intérêt personnel, qui est presque devenu la sagesse de ce siècle, des énormes besoins du luxe qui font qu'un homme n'a jamais assez pour lui-même, & sur-tout de cette grande différence de situation, de goûts & de rapports que le mouvement perpétuel des jeux de la fortune introduit au milieu des familles. Il n'en est presque point qui, parmi ses membres, n'en puisse compter un ou plusieurs parvenus à un état qui les disproportionne absolument avec les autres. Aussi on remarque que tous les jours, dans les familles plébéiennes mêmes, les branches & même les individus s'isolent, se séparent au point de ne se plus connoître; & c'est-là une nouvelle source de vices. Le *préjugé*, tout injuste, tout cruel qu'il est, a du moins l'avantage d'opposer quelque résistance à cette pente de nos mœurs. Ces hommes, sortis de l'état obscur où est restée leur famille, honteux d'en avoir une, & très peu disposés à leur faire part de cet éclat & de ces jouissances qui les environnent, s'ils viennent à songer à ce que cette importune famille peut leur faire de mal par les vices & les crimes de quelques-uns de ses membres, ils se sentent ramenés vers ceux-ci malgré eux-mêmes: & intéressés à en faire d'honnêtes gens; leur vanité, qui se mêle à ce devoir, les porte à en faire encore des hommes dignes de s'égaler à eux par leur fortune & leur mérite.

J'éprouve une véritable joie, je l'avoue, à pouvoir ôter au *préjugé* cette utilité. Tient-elle en effet nécessairement à ses excès, à ses rigueurs? N'est-ce pas du fond de la nature humaine & de la constitution sociale que naît cet attachement mutuel qui unit les membres de la famille? Faut-il donc des ressorts aussi violens, aussi effrayans pour l'entretenir? Ne restera-t-il pas toujours entre des parens cette gloire commune qui s'accroît ou s'obscurcit par les actions ou les qualités de chacun d'eux? N'en est-ce pas assez pour les empêcher, jusqu'à un certain point, de s'oublier, de s'abandonner? Dans ce que cette opinion a de juste & de sain, n'y a-t-il pas de quoi empêcher cette pernicieuse indifférence? Pourquoi ne pas s'en tenir à ce moyen plus affoibli, à la vérité, mais aussi dégagé de tout ce qui épouvante & révolte dans l'autre? Enfin la législation ne pourroit-elle pas employer ici des voies de douceur au lieu des moyens de terreur? C'est-là une vue importante sur laquelle je me réserve de vous présenter quelques idées dans un autre endroit. Mais je crois pouvoir assurer que le seul bien que le *préjugé* produise pourroit se faire sans lui, ou du moins sans ses excès. Cependant, en lui supposant l'avantage de resserrer l'union des familles, en le lui accordant exclusivement, cet avantage n'est-il pas trop acheté par tous les maux que le *préjugé* fait aux familles & à l'état? Ces maux sont tels qu'ils ne peuvent être réparés par rien, & qu'on ne peut les éviter que par la destruction du *préjugé* même.

La perfection de l'ordre social est que le citoyen ne puisse rien perdre dans aucune partie de son existence que par sa faute, en punition de sa faute, & par la déclaration de la loi, laquelle, après avoir constaté son délit dans une forme qui

fait partie d'elle même, lui inflige une peine établie. Mais ces droits du citoyen ne sont partout ni si bien fixés, ni si sévérement respectées. Il est des pays où sans formalité, sans jugement, un citoyen peut perdre sa liberté & même sa vie. Cette puissance usurpée sur la loi ne peut devenir légitime que dans ces dangers, qui demandent des remèdes prompts & extrêmes. Au moins est il de sa nature de n'être employée en aucune espèce de gouvernement, que d'après des vues, & pour des intérêts politiques. Tout le reste doit être abandonné au cours ordinaire de la justice. Mais le *préjugé* en a étendu l'usage & même la nécessité jusques dans l'ordre légal. La conduite privée d'un citoyen y donne lieu, comme les actions qui inquiètent ou irritent l'autorité. Chaque fois qu'une famille peut craindre qu'un de ses membres ne la déshonore par un grand crime, il lui est permis d'implorer l'autorité pour le soustraire de la société; & dans un pareil état de choses, cette grace est une sorte de justice. Voilà donc le droit de condamner un citoyen qui passe de la société aux familles, qui s'exerce sans les formalités rigoureuses de la loi, qui est livré à une justice nécessairement arbitraire. Cette justice arbitraire a ici des dangers particuliers; elle peut servir d'instrument à la vengeance, à la cupidité; car enfin où sera la mesure des allarmes qu'une famille peut concevoir, de la protection & de la confiance qu'elle doit obtenir? On fait même à la famille une loi de ces rigoureuses précautions; le *préjugé* n'a souvent rien de plus réel à lui reprocher que de les avoir négligées. Son effet propre est donc de légitimer ce qui en général est le plus contraire aux principes d'une saine constitution, de tendre ce que nous appellons les lettres de cachet nécessaires dans des choses où elles ne sont pas même utiles à l'autorité, d'exposer continuellement les citoyens à perdre les premiers droits de l'homme, non-seulement sans les formalités de la loi, mais encore sans délit prouvé & dignes de punition, & uniquement d'après les allarmes qu'ils ont données; allarmes que des parens honnêtes peuvent s'exagérer, comme des parens malhonnêtes peuvent les feindre.

S'il est effrayant de voir sur de légers soupçons, sur des accusations, qui au moins n'ont pas une forme légale, & par-là restent toujours suspectes, des hommes descendre pour la vie dans ces prisons que la loi n'ouvre pas, & où elle n'étend pas même son empire, où le malheureux est si facilement oublié, où il ne peut obtenir grace que de ceux qui ont intérêt de l'accabler, justice que de ceux qui se sont déclarés ses ennemis; de plus grands maux encore n'arrivent-ils pas, quand les allarmes sur un caractère vicieux étoient fondées, & quand elles n'ont pas obtenu ce cruel remède! Un grand crime vient d'être commis. La terreur publique élève un vaste cri de vengeance. On cherche le coupable. On trouve un membre d'une famille riche respectée, digne de l'être. A l'instant on est frappé d'une autre crainte; on est encore plus consterné, épouvanté de la vengeance que du crime. Le zèle des magistrats se rallentit, sans souvent qu'ils s'en apperçoivent; car il est aisé de se trouver des excuses sur l'omission d'un devoir qui va devenir si terrible. Tout ce qui peut émouvoir le cœur de l'homme est employé contre le cours de la justice. Le cri maternel, les prières de l'innocence, les supplications de la beauté, l'intéressante voix de l'amitié, les services, les vertus, les talens d'une nombreuse famille, tout se fait entendre pour fléchir la loi, tandis que l'or coule à grands flots parmi les hommes prêts à trafiquer de leurs devoirs. Qu'arrive-t-il très-souvent? Sans qu'on sache comment, sans qu'on ait un prévaricateur à punir, le crime échappe aux recherches. D'autres fois, lors même que le coupable est entre les mains de la justice, il lui est enlevé. Plus souvent les plus touchantes supplications arrivent jusqu'au trône; & le droit de faire grace, qui ne doit pas moins tourner à l'utilité publique que la justice même, qui fut plutôt accordé à la hauteur des vues d'un prince qu'à la sensibilité de son cœur, ce droit arme dans ce moment ses propres vertus contre son devoir. Alors le peuple, qui ne trouve jamais en sa faveur ce concours de réclamations, s'apperçoit avec indignation de sa bassesse, qui fait son délaissement; il ne voit plus dans une justice si partiale que son oppression. Il se plaint, il crie, il se révolte; il voudroit bouleverser une société où c'est moins le crime que la pauvreté qui porte la sévérité des loix. D'où viennent donc de si grands désordres? d'une seule cause qui les rendra presque toujours inévitables? La loi se présente pour saisir un coupable. Mais une famille puissante par son rang, par ses richesses quelquefois par l'amour & le respect qu'on lui doit, le lui dispute avec une grande force, un grand courage; il s'agit de toute son existence civile, maintenant attachée à une seule tête. Les vertus même ici sont opposées aux vertus. On ne peut frapper sur le crime, sans frapper sur l'innocence; & la pitié affoiblit la justice dans tous les cœurs. Quand j'entends le peuple se soulever contre ces ménagemens qu'on n'a pas pour lui, j'entre dans ses raisons, dans ses sentimens; je suis prêt de mêler mes réclamations à ses emportemens. Mais si j'apperçois cette famille, je cède à ses douleurs, si je contemple toute l'étendue de son désastre, je crie grace avec elle. Le peuple lui-même, aussi variable qu'impétueux dans ses passions, n'a besoin, pour se démentir, que d'être appellé à une autre pensée par un autre spectacle. Montrez-lui cette famille que ses clameurs poursuivent, & il prendra parti pour elle contre lui-même, il la protégera de ses larmes & de ses invocations.

Voulons-nous nous attendrir, nous effrayer encore davantage? Passons à un autre spectacle; attendons que le malheur qui menace cette famille soit consommé. Je n'ai pas besoin ici pour émouvoir, des mouvemens de l'éloquence. Le simple tableau des effets que le *préjugé* a souvent produits, suffira à mon dessein. Nous sommes déjà assez heureux pour qu'il se soit adouci de lui-même; & je ne crois pas qu'il puisse encore retracer tant de cruautés. Mais voici un fait qui s'est passé il y a environ trente ans; les tendres ménagemens que l'on doit à des malheureux, & que ce discours même est destiné à rappeller, ne me permettent de nommer ni les lieux ni les personnes.

Dans une petite ville de nos provinces, une famille nombreuse, vertueuse, distinguée par différens genres de mérite, & sur-tout par son intéressante union, vivoit dans tout le bonheur que peuvent donner la bonne conscience & l'estime publique. Seulement il leur manquoit un de leurs enfans, dont le caractère sombre & ardent les avoit inquiétés dès ses plus jeunes années. Fatigué des remontrances qu'il méritoit sans cesse, des chagrins qu'il lisoit sur tous les visages, & même d'une tendresse qui l'importunoit, au lieu de le toucher, il s'étoit enfui. Toutes les recherches avoient été vaines; on crut qu'il étoit passé chez l'étranger. Un long intervalle s'écoule, sans qu'on puisse savoir s'il est mort ou vivant; & ses parens, qui le connoissoient, ne savoient laquelle de ces deux choses leur feroit plus douloureuse à apprendre: cette pensée venoit de temps en temps troubler la paix de leur vie. Au milieu d'un évènement qui les combloit de bonheur & de joie, une lettre arrive au père . . . Son fils avoit avoué son nom . . . . Traversant une forêt . . . . la misère . . . . la fureur . . . . sa mauvaise destinée . . . . . . il avoit volé, assassiné . . . . . . On sait comment ces crimes sont punis. Qui est-ce qui apprenoit au père ces affreux détails? Le fermier du fisc, qui lui redemandoit prix de la procédure qui avoit conduit son fils à l'échafaud, car il a ce droit. Cette famille, abîmée dans sa douleur, a cependant le courage de la surmonter, pour échapper au sort qui la menace. Toutes les précautions nécessaires & possibles sont prises pour que le funeste secret ne pénètre pas dans la province. Hélas! tout se fait, tout se publie, & sur-tout les grands malheurs. Pour satisfaire ce besoin d'émotions fortes qui nous travaille, & pour approfondir l'impression d'un grand exemple, on laisse circuler ces épouvantables histoires; les poëtes du peuple s'en emparent, ils en étendent par-tout la renommée. Cette famille entend un jour chanter à sa porte le crime & le supplice de son fils. Il faut rendre justice au cœur humain; livré à ses premiers mouvemens, il n'est point barbare. La désolation publique égaloit presque la désolation de la famille. Mais bientôt le *préjugé* commença à agir; c'est le père, c'est le frère d'un roué, disoit-on; & la répugnance, l'aversion, l'horreur même, pénétroient bien avant dans les ames. En vain on se disoit: mais eux, ce sont de si honnêtes gens! Cette idée ne faisoit plus d'impression; il étoit établi dans cette contrée encore plus qu'ailleurs, par des exemples répétés qu'il falloit fuir, avoir en exécration une famille pareille. D'abord on se contentoit de les éviter; bientôt on redouta leur approche. Leurs amis les prioient de leur épargner la douleur de les voir; car l'amitié est souvent assez lâche pour sacrifier ses devoirs à l'opinion. On les souffroit avec peine dans l'exercice de leurs charges; une sorte de honte se peignoit sur les visages de ceux qui avoient à leur parler. Le peuple même rougissoit de leurs bienfaits. Leurs domestiques mettoient quelque chose de sombre & de méprisant dans leur service. Leurs enfans étoient repoussés par les autres enfans: cet âge imite tout ce qu'il voit faire; & son mépris est d'autant plus humiliant, qu'il est plus naïf. Il y avoit dans cette famille un jeune homme de la plus belle espérance. Obligé de quitter son corps pour venir s'abreuver de la désolation de sa famille . . . . . Le desespoir est encore plus violent dans la jeunesse . . . . il se tua; & ce nouveau malheur donna, trois jours après, la mort à sa mère. Une des femmes les plus aimées & les plus respectées, n'eut pour convoi funéraire que ses enfans, qui comptoient parmi tant d'afflictions accumulées, celle d'essuyer, au milieu de ce devoir si déchirant, les regards du public, qui semble quelquefois prendre plaisir à jouir de la consternation des malheureux. Les filles de cette famille étoient promises aux jeunes gens les plus distingués de la ville: on les eût épousées pour leur seul mérite; la fortune la plus considérable pourroit maintenant à peine leur acheter des époux, parmi les gens qui préfèrent à tout la richesse. L'un des hommes qui devoient les épouser, exalté par l'amour, osoit fouler aux pieds le *préjugé*; sa famille traita de bassesse la générosité de son cœur. Un autre sentit une passion violente s'éteindre dans son ame; ce qui prouve que le *préjugé* peut être assez puissant pour désenchanter l'amour même sur l'objet de ses adorations. Enfin, après six mois, ils sentirent qu'il n'y auroit jamais de grace pour eux devant le plus inexorable des *préjugés*, ils se bannirent. Cette famille se transplanta dans un pays très-lointain, où elle changea de nom. Elle conserva toujours sa réputation de bonté & de probité: mais elle perdit ses talens, cette activité, cette noble ambition, qui, depuis plusieurs siècles, lui avoient fait rendre à sa patrie les plus grands services, & lui avoient mérité tous les honneurs.

Toutes les familles que le *préjugé* frappe des

mêmes malheurs, ont rarement ce vif amour & cette profonde habitude de la vertu qui peuvent s'entretenir d'eux-mêmes; il en est peu qui puissent impunément en perdre les recompenses extérieures : & voilà encore un grand danger, un grand mal public dans les effets du *préjugé*. Considérons bien la situation de ces familles qui en deviennent les victimes. Tandis que le *préjugé* les déclare infames, la loi de la confiscation leur ôte souvent toute leur fortune : voilà des personnes de tout âge & de tout sexe livrées à la honte & à la misère. Quel parti prendront-elles? celui des gens sans ressources & sans honneur; elles se jetteront dans la bassesse & dans le crime. De telles loix, de telles mœurs peuvent donc enfanter des vices & des forfaits, pour avoir trop voulu les punir. Cela est terrible à penser, mais cela n'est que trop réel. Si nous voulions suivre ces malheureuses familles dans leurs dispersions; si nous voyions ce que deviennent les pères & les enfans, où trouverions-nous que le sort que nous leur avons fait les a conduits? Faut-il révéler toutes ces tristes vérités? Les dernières connoissances que nous recevrions sur eux, il faudroit les chercher dans les asyles de la débauche, dans la liste de tous ceux que la police des grandes villes surveille sans cesse, & qu'elle soudoie souvent, & sur tout dans les archives des punitions de la justice. Il est possible même que le *préjugé* & la confiscation, en enlevant tout à une ame pure & noble, mais susceptible de s'aigrir à l'excès par l'injustice, la précipitent dans la carrière du crime. L'oppression de l'esclavage fit trouver à Rome un de ses plus dangereux ennemis dans le gladiateur Spartacus. Supposez un jeune homme plein de force & d'audace, tout-à-coup arrêté dans toutes ses espérances par une pauvreté & une dégradation entière; n'est-il pas à craindre qu'il n'embrasse la scélératesse, comme la ressource de son desespoir? Voici ce qu'il se dira dans l'excès de son malheur & de son indignation : » Est-il un homme né sous de plus affreux » auspices? Quand un fils pleure un père, » tous les cœurs s'attendrissent, & le consolent » par un touchant intérêt : depuis que j'ai perdu » le mien, je suis un objet d'horreur. Dans une » pareille infortune, les autres enfans entrent en » possession des biens, & quelquefois des honneurs qui leur sont laissés : je recueille pour » tout héritage un opprobre éternel. C'est ainsi » que les loix & les hommes m'ont traité. J'osai » un moment espérer en eux, & leur adresser » ma prière : Pauvre & orphelin, leur ai-je dit, » je n'ai plus que votre pitié; voyez mon innocence, ma jeunesse, protégez-moi; donnez-moi » les moyens d'effacer la honte de mon père. » Fuis loin de nous, m'ont-ils répondu, ton » approche nous souilleroit. = Je vous souillerois, barbares! Non, ne craignez plus mes » plaintes, mes supplications. Vous ne m'avez » rien laissé que mon courage; je m'en servirai, » mais contre vous. Je ne vous dois plus rien » que haine & vengeance. J'en atteste le ciel, » j'aimois la vertu, je voulois de la gloire, » j'en aurois fait mon bonheur. Puisque vous » le voulez, je renonce au bonheur, à la gloire » à la vertu; je ne conserve que mes passions, » je m'abandonne à elles. Je suis puni avant le » crime, je veux goûter tous les fruits du crime. » Mon père, toi qui m'as tracé la carrière, je » t'invoque, sois mon génie, je me voue à tes » exemples. Leur police m'observera, me poursuivra sans cesse : mais il est encore des lieux » où l'homme peut échapper à l'homme. Banni » de la société, je me retrancherai dans la demeure » des bêtes féroces : là, je rassemblerai tous » ceux que le même sort, les mêmes besoins, » les mêmes vœux m'auront unis; nous formerons » une société qui ne connoîtra de loix que la » rapine & la fureur. Je puis tomber entre » leurs mains; mais en succombant sous leur » justice, je la braverai encore. Je révélerai moi-même à ces hommes qui prononceront ma » mort, tous les crimes de ma vie, non pour » leur en témoigner du repentir, mais pour les » en charger. Sans vos loix, sans vos mœurs, » ajouterai je, j'aurois toujours été un homme » de bien parmi vous. S'il est un Dieu vengeur, » il vous doit punition comme à moi. Que mes » crimes, que mon supplice retombent sur vous, » comme vous avez rejetté sur moi le crime & » le supplice de mon père! »

Je cherche, Messieurs, ce que je pourrois répondre à ce furieux. Sans doute il n'est pas de malheurs & d'injustices qui puissent justifier un scélérat; celui-ci mérite toute la rigueur de nos loix, toute l'exécration de nos cœurs. Moi-même, qui suis ici l'avocat des infortunés, dont il fut le plus touchant, je ne puis plus lui accorder aucune pitié. Mais je gémis de voir nos loix confondues par ses reproches; je gémis de voir marcher à l'échaffaud un homme, qui n'est devenu féroce, que par la sensibilité de ses maux & de ses injures; & qui paroissoit digne de mourir en héros pour la défense de sa patrie.

PRÉSENCE (*d'esprit*), s. f. La *présence d'esprit*, dit M. de Vauvenargue, se pourroit définir une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés; qui demande un esprit facile, un sang-froid modéré, l'usage des affaires; &, selon les différentes occurrences, divers avantages; de la mémoire & de la sagacité dans la dispute, de la sécurité dans les périls; &, dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y

passe, & nous tient en état de profiter de tout, &c.

PRÉSOMPTION, s. f. La *présomption* est un vice de l'esprit qui compte trop sur ses propres forces. Elle naît de l'amour-propre, & souvent de l'ignorance.

PRÉVOYANCE, s. f. La *prévoyance* est une connoissance anticipée de l'avenir, fondée sur la science des effets que doivent produire les causes physiques ou morales.

La *prévoyance* des maux est un grand art de les affoiblir lorsqu'ils arrivent : cependant il faut les prévoir comme pouvant, & non pas comme devant nécessairement arriver; de façon que la crainte de l'avenir ne trouble pas la jouissance du présent.

Avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir qu'on s'en consolera. L'un rompt la premièreviolence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment. On s'est attendu à ce que l'on souffre; & du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur. On s'attend à ne souffrir pas long-tems; & dès lors on anticipe en quelque sorte sur ce tems qui sera plus heureux; on l'avance. (*Dictionaire philosophique*).

PROBITÉ, s. f. La *probité* est l'habitude des actions utiles à la société : c'est l'observation constante des loix que nous impose la justice.

Le premier principe de la *probité*, dit M. Duclos, est l'observation des loix. Mais, indépendamment de celles qui répriment les entreprises contre la société politique, il y a des sentimens & des procédés d'usage qui font la sureté ou la douceur de la société civile, du commerce particulier des hommes, & dont l'observation est d'autant plus indispensable, qu'elle est libre & volontaire; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la *probité* qu'elles exigent, feroit encore un assez malhonnête homme.

Les loix se sont prêtées à la foiblesse & aux passions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la société. Si elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la blesser indirectement, elles n'auroient pas été universellement comprises, ni par conséquent suivies : il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur & souvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines.

Les hommes venant à se polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honnête ont suppléé aux loix générales, en établissant, par une convention tacite, des procédés auxquels l'usage a donné force de loi parmi les honnêtes gens. Il n'y a point, à la vérité, de punition prononcée contre les infracteurs; mais elle n'en est pas moins réelle. Le mépris & la honte en sont le châtiment; & c'est le plus sensible pour ceux qui sont dignes de le ressentir. L'opinion publique, qui exerce la justice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des distinctions très-fines.

On juge les hommes sur leur état, leur éducation, leur situation, leurs lumières. Il semble qu'on soit convenu de différentes espèces de *probités*, qu'on ne soit obligé qu'à celle de son état, & qu'on ne puisse avoir que celle de son esprit. On est plus sévère à l'égard de ceux qui, étant exposés à la vue, peuvent servir d'exemple, que sur ceux qui sont dans l'obscurité. Moins on exige d'un homme dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on est bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle est juge, ne sauroit manquer d'être sévère sur les choses qu'elle condamne. Il y a telle action dont le soupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la *probité*, il s'agit de savoir si l'obéissance aux loix, & la pratique des procédés d'usage, suffisent pour constituer l'honnête homme. On verra, si l'on y réfléchit, que cela n'est pas encore suffisant pour la parfaite *probité*. En effet, on peut, avec un cœur dur, un esprit malin, un caractère féroce & des sentimens bas, avoir, par éducation, par orgueil, ou par crainte, par intérêt, avoir, dis-je, cette *probité* qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes.

Mais il y a un juge plus éclairé, plus sévère, & plus juste que les loix & les mœurs; c'est le sentiment intérieur, qu'on appelle la *conscience*.

Les loix n'ayant pas prononcé sur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que plusieurs de celles qu'elles ont condamnées, & les mœurs n'ayant pas embrassé tout ce que les loix avoient omis; il est honteux pour les hommes que chacun d'eux ait dans son cœur un juge qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Combien y a-t il de choses tolérées dans les mœurs, & qui sont plus dangereuses que ce qu'elles ont proscrit? Doit-on regarder comme innocent un trait de satyre, ou même de plaisanterie, de la part d'un supérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en est l'objet? un secours gratuit refusé par négligence à celui dont le sort en dépend? tant d'autres fautes que tout le monde sent, & qu'on s'interdit si peu?

Voilà cependant ce qu'une *probité* exacte doit s'interdire, & dont la conscience est le juge infaillible. Il y a même bien des choses condamnées par les loix, qui sont tolérées par les mœurs.

Je ne prétends point ici parler en homme religieux; la religion est la perfection, & non la base de la morale: ce n'est point en métaphysicien subtil, c'est en philosophe moral, qui ne s'appuie que sur la raison, & ne procède que par le raisonnement. Je n'ai donc pas besoin d'examiner si cette conscience est ou n'est pas un sentiment inné: il me suffit qu'elle soit une lumière acquise, & que les esprits les plus bornes aient encore plus de connoissance que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoissance fait la mesure de nos obligations. Nous sommes tenus à l'égard d'autrui de tout ce qu'à sa place nous serions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous, non seulement ce qu'ils regardent avec raison comme juste, mais ce que nous regardons nous-mêmes comme tel, quoique les autres ne l'aient ni exigé, ni prévu. Notre propre conscience fait l'étendue de leurs droits sur nous.

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir. Si l'esprit n'en inspire pas le sentiment, il suggère les procédés, & démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même; c'est la sensibilité d'ame, qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul.

On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres.

On remarque, entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond & pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'ame est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! Les ames sensibles peuvent, par vivacité & chaleur, tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup, par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres: les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société; c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive; la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'homme de *probité*; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, & que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu, si peu développé: « Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait »: L'observation exacte & précise de cette maxime fait la *probité*. « Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait »: voilà la vertu.

Il semble au premier coup d'œil que les législateurs fussent des hommes bornés ou intéressés, qui, n'ayant pas besoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, & se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers législateurs ont été des princes, des chefs de peuples, ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner: aussi les loix se bornent-elles à défendre. En y faisant réflexion, nous avons vu que c'est par sagesse qu'elles en ont usé ainsi. Les mœurs ont été plus loin que les loix; mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La vertu, supérieure à la *probité*, exige qu'on fasse le bien, & en inspire le desir.

La *probité* défend, & la vertu commande. On estime la *probité*, on respecte la vertu. La *probité* consiste presque dans l'inaction: la vertu agit. On doit de la reconnoissance à la vertu: on pourroit s'en dispenser à l'égard de la *probité*; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas pour y parvenir, de moyen plus sûr que la *probité*.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux. Mais je sais aussi qu'il y a différentes espèces de bonheurs; qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du succès, les comparer avec le bonheur qu'on se propose, & qu'il n'y en a aucune dont l'espérance la mieux fondée puisse contrebalancer la perte de l'honneur, ni même le simple danger de le perdre. Ainsi, en ne faisant d'une telle question qu'une affaire de calcul, le parti de la *probité* est toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne seroit pas difficile de faire une démonstration morale de cette vérité; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en question. Il est toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la discussion, un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

La vertu est dans le cœur. C'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité. Elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime; c'est le rapport de la cause à l'effet.

En distinguant la vertu & la *probité*, en observant la différence de leur nature, il est encore nécessaire

néceſſaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux perſonnes, aux tems, & aux circonſtances.

Il y a tel homme dont la *probité* mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi différens ! Un homme, au ſein de l'opulence, n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins? Cela ne ſeroit pas juſte. La *probité* eſt la vertu des pauvres ; la vertu doit être la *probité* des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice offert par vanité, ou promis par foibleſſe, fait peu d'honneur à la vertu : la ſimple *probité* exige alors qu'il ſoit rendu.

On retire un homme de ſon nom d'un état malheureux, dont on pourroit partager la honte. Eſt-ce générofité ? C'eſt tout au plus décence, ou peut-être orgueil.

D'un autre côté, on loue, & on doit louer les actes de probité où l'on ſent un principe de vertu. Un homme remet un dépôt dont il avoit ſeul le ſecret : il n'a fait que ſon devoir, puiſque le contraire ſeroit un crime ; cependant ſon action lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans de certaines circonſtances, eſt capable de faire le bien. Dans un acte de ſimple *probité*, c'eſt la vertu qu'on loue.

Un malheureux, preſſé de beſoins, humilié par la honte de la misère, réſiſte aux occaſions les plus critiques. Un homme, dans la proſpérité, n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche & prévient leurs demandes. Je les eſtime, je les loue tous deux ; mais c'eſt le premier que j'admire.

Les éloges qu'on donne à de certaines *probités*, à de certaines vertus, ne ſont que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuſer. Il ne faut pas rétrograder avec trop de ſévérité ſur le principe des actions, quand elles tendent au bien de la ſociété. Il eſt toujours ſage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes ; ils ſont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquiert la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour-propre, on continue par honneur, on perſévère par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaiſance vienne, par haſard, ou par un effort qu'il fera ſur lui-même, à faire quelque action de générofité, il éprouvera enſuite une ſorte de ſatisfaction qui lui rendra une ſeconde action moins pénible ; bientôt il ſe portera de lui même à une troiſième ; & dans peu la bonté fera ſon caractère. On contracte le ſentiment des actions qui ſe répètent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuſes à un ſyſtême d'eſprit & de conduite plutôt qu'au ſentiment, l'avantage des autres ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaiſſer n'en ſeroit peut être pas moindre. Heureuſe alternative, que de réduire les cenſeurs à l'admiration, au défaut de l'eſtime !

PRODIGALITÉ, ſ. f. La *prodigalité* eſt une libéralité exceſſive. Elle vient moins de la générofité, que de l'impuiſſance de refuſer, & du deſir ardent de ſatisfaire ſes paſſions : deſir qui nous ferme les yeux ſur le prix qu'elles nous coûtent à ſatisfaire. Rarement la générofité paſſe les bornes du pouvoir. *M. de Marivaux l'a dit* ; La vertu n'eſt que libérale, le vice ſeul eſt prodigue. (*anciene Encyc.*)

PROFONDEUR, ſ. f. La profondeur eſt le terme de la réflexion, au-delà duquel on ne peut aller. La grande vivacité de l'imagination nuit à la *profondeur*, parce qu'elle nous emporte hors de nous : mais la *profondeur* n'exclut point une eſpèce de vivacité ; au contraire, il en faut pour approfondir une penſée.

La *profondeur*, dit M. de Vauvenargue, eſt le terme de la réflexion. Quiconque a l'eſprit véritablement profond doit avoir la force de fixer ſa penſée fugitive, de la retenir ſous ſes yeux pour en conſidérer le fond, & de ramener à un point une longue chaîne d'idées. C'eſt à ceux principalement qui ont cet eſprit en partage, que la netteté & la juſteſſe ſont plus néceſſaires. Quand ces avantages leur manquent, leurs vues ſont mêlées d'illuſions, & couvertes d'obſcurités. Et néanmoins, comme de tels eſprits voient toujours plus loin que les autres dans les choſes de leur reſſort, ils ſe croient auſſi bien plus proches de la vérité que le reſte des hommes. Mais ceux-ci, ne pouvant les ſuivre dans leur ſentiers ténébreux, ou remonter des conſéquences juſqu'à la hauteur des principes, ils ſont froids & dédaigneux pour cette ſorte d'eſprit qu'ils ne ſauroient meſurer.

Et même, entre les gens profonds, comme les uns le ſont ſur les choſes du monde, & les autres dans les ſciences, ou dans un art particulier, chacun préférant ſon objet, dont il connoît mieux les uſages, c'eſt auſſi de tous les côtés matière de diſſenſion.

Enfin, on remarque une jalouſie encore plus particulière entre les eſprits vifs & les eſprits profonds, qui n'ont l'un qu'au défaut de l'autre : car les uns marchant plus vîte, & les autres allant plus loin, ils ont la folie de vouloir entrer en concurrence ; & , ne trouvant point de

mesure pour des choses si différentes, rien n'est capable de les rapprocher.

PROMESSE, s. f. La *promesse* est un engagement que nous contractons de faire à un autre quelqu'avantage dont nous lui donnons l'espérance. C'est par-là une sorte de bien que nous faisons en promettant, puisque l'espérance est un des plus doux; mais l'espérance trompée devient une affliction & une peine, & par là nous nous rendons odieux en manquant à nos *promesses*.

C'étoit donc un mauvais raisonnement joint à une plus mauvaise raillerie que celui du roi de Syracuse, Denis, à un joueur de luth. Il l'avoit entendu jouer avec un si grand plaisir, qu'il lui avoit promis une récompense considérable pour la fin du concert. Le musicien animé par la *promesse*, touche le luth avec une joie qui ranime en même tems son talent & son succès. Le prince au lieu de lui donner ce qu'il avoit promis, lui dit qu'il devoit être content du plaisir d'avoir espéré la récompense, & que cela seul étoit au-dessus de ce qu'il lui pourroit donner. La plaisanterie pour être supportable, auroit dû au-moins être suivie de la libéralité, ou plutôt de la justice qu'attendoit le musicien.

Toute *promesse*, quand elle est sérieuse, attire un devoir d'équité. Il est de la justice de ne tromper personne; & la tromperie dans le manque de parole est d'autant plus injuste, qu'on étoit plus libre de ne rien promettre. Ce qui souleva davantage l'esprit des Athéniens contre Démétrius Poliorcetes, est l'offre qu'il leur fit d'accorder à chacun des citoyens la grace particulière que le pouvoir souverain lui permettroit de faire. Il fut investi de placets, & bientôt sur-chargé. Comme il passoit sur un pont, il prit le parti, pour se soulager tout-à-coup, de jetter tous les placets dans la rivière, donnant à entendre qu'il n'y pouvoit suffire. La *promesse* effectivement ne pouvoit guère s'accomplir; mais pourquoi avoit-il promis?

Si avant que de donner sa parole on y pensoit, on ne seroit pas dans la suite embarrassé à la tenir; il ne faut s'engager qu'avec circonspection, quand on veut se dégager avec facilité.

Au reste, quel est le principe des *promesses* vaines ou fausses? ce n'est pas un bon cœur, comme on le suppose quelquefois, c'est la présomption d'en avoir l'apparence, & de s'en donner le relief; c'est un air de libéralité qui n'est d'aucune dépense; souvent c'est l'envie de gagner les esprits, sans penser à le mériter: mais la crainte de déplaire aux autres, en leur manquant de parole, empêcheroit de la donner quand on n'est pas sûr de la pouvoir tenir; & détermineroit à la tenir infailliblement quand on en a le pouvoir. C'est une chose indispensable, non-seulement dans les choses importantes, mais encore dans les plus légères; ce qui de soi n'intéressoit pas, intéresse par l'attente qu'on en a fait naître.

Cependant pour ne pas pousser l'obligation au-delà des bornes, il est à-propos d'observer certaines circonstances. Il est certain d'abord que dans les choses de la vie on ne veut point en promettant s'engager à des difficultés plus grandes que celles qui sont communément attachées à la chose promise; quand ces difficultés augmentent, ou qu'il en survient de particulières, on n'a pas prétendu s'engager à les surmonter, comme on n'a pu raisonnablement ne les pas prévoir. Ce doit être néanmoins un motif de circonspection, pour ne pas aisément promettre: mais ce doit être une raison pour dispenser de l'exécution.

D'ailleurs ce qu'on appelle communément *promesse*, n'est souvent qu'un desir, une disposition, un projet actuel de celui qui parle; & qui semble promettre. Il a la pensée, la volonté même d'effectuer ce qu'il dit, mais il n'a ni la pensée, ni la volonté de s'y engager. Le terme de *promettre* dont il se sert, équivaut à celui de *prendre la résolution ou le dessein*: on ne laisse pas d'être blâmable d'y manquer; mais c'est moins à un autre qu'à soi-même qu'on en est responsable, puisque c'est plutôt *inconsidération* ou nonchalance que l'on doit se reprocher, qu'une infidélité ou une injustice. Ainsi en même tems que les autres doivent nous passer ces fautes, comme n'étant point soumises à leurs droits particuliers; nous ne devons pas nous les pardonner à nous-mêmes, étant contraires à notre devoir & aux règles d'une exacte sagesse.

La réflexion auroit lieu sur-tout si la faute devenoit habituelle; quand elle est fortuite, elle est excusable. Ce seroit être peu sociable de trouver étrange que d'autres à notre égard se laissassent échapper quelqu'inatention.

Nous avons déja observé que des règles sont pour une *promesse* sérieuse. S'il s'agissoit, comme il arrive souvent, de ce qu'on promet en plaisantant, ou en donnant à entendre qu'on le fait seulement pour se tirer d'embarras, ce qui n'est pas sérieux n'étant pas un engagement, ne sauroit être aussi une véritable *promesse*; & ceux qui la prendroient pour telle, manqueroient d'usage dans les choses de la vie.

Pour réduire en deux mots ce que nous avons dit sur le sujet des *promesses*, évitons deux défauts ou inconvéniens: trop de liberté à exiger des *promesses*, & trop de facilité à les faire: l'un & l'autre vient de foiblesse dans l'esprit. Les personnes qui aiment à se faire promettre, sont les mêmes qui sont accoutumées à demander, à

souhaiter, à sentir des besoins, & en avoir de toutes les sortes. Rien n'est plus opposé à la vraie sagesse & à notre propre repos. Tous les besoins sont des desirs, & par conséquent des misères : retranchons-les, nous n'aurons presque jamais rien à attendre des autres pour nous le faire promettre; nous en ferons beaucoup plus indépendans, & eux moins importunés.

D'un autre côté, ceux qui promettent si aisément, sont disposés à donner sans trop savoir pourquoi. Si c'étoit en eux une vraie libéralité, elle seroit attentive; car donner pour donner, sans regle, sans mesure, sans motif, ce n'est pas vertu, c'est fantaisie, ou envie de se faire valoir par la *promesse*. L'expérience fait voir que les gens si prompts à donner ou à faire des *promesses* à quoi ils ne sont point obligés, sont les moins exacts à rendre ou à payer ce qu'ils doivent par une obligation étroite. (*anc. Encyc*).

PROPRETÉ, s. f. la *propreté*, dit Bacon, est à l'égard du corps ce qu'est la décence dans les mœurs, elle sert à témoigner le respect qu'on a pour la société & pour soi-même; car l'homme doit se respecter. Il ne faut pas confondre la *propreté* avec les recherches du luxe, l'afféterie dans la parure, les parfums & les odeurs: tous ces soins exquis de la sensualité ne sont pas même assez rafinés pour tromper les yeux; trop embarassans dans le commerce de la vie, ils décelent le motif qui les fait naître. Les parfums & les délices de la table tiennent plus du vice que de la vanité; les simples plaisirs de tempérament n'ont pas besoin de tant d'art, ils veulent plutôt des remèdes & des antidotes. (*D. J.*)

PROSPÉRITÉ, s. f. état florissant de la personne ou des affaires. Les biens qui nous viennent de la *prospérité*, se font souhaiter; mais ceux qui viennent de l'adversité, attirent l'admiration; c'est une sentence de Senéque, & digne d'un vrai stoïcien.

La vertu de la *prospérité* est la tempérance; la force est celle de l'adversité: & dans la morale, la force du courage est la plus héroïque des vertus. La *prospérité* n'est jamais sans crainte & sans dégoût. L'adversité a ses consolations & ses espérances. On remarque dans la peinture, qu'un ouvrage gai sur un fond obscur plaît davantage qu'un ouvrage obscur & sombre sur un fond clair. Le plaisir du cœur a du rapport à celui des yeux. La vertu est semblable aux parfums, qui rendent une odeur plus agréable quand ils sont agités & broyés.

La *prospérité* découvre mieux les vices, & l'adversité les vertus. Le souvenir des coups les plus affreux du sort se perd dans le sein de la bonne fortune.

Il est bien difficile de savoir supporter la *prospérité*. Peu de gens ignorent l'histoire d'Abdalonyme, prince sidonien issu du sang royal, qui fut contraint pour vivre, de travailler à la journée chez un jardinier. Alexandre-le-Grand touché de sa bonne mine, le remit sur le trône de Sidon, & ajouta même une des contrées voisines à ses états. Ce conquérant ayant demandé au prince sidonien comment il avoit supporté sa misère, Abdalonyme lui répondit: » je » prie le ciel que je puisse supporter de même » la grandeur; au reste mes bras ont fourni à » tous mes desirs, & je n'ai jamais manqué de » rien, tant que je n'ai rien possédé » (*D. J.*)

L'indifférence pour le plaisir nous aide à supporter la douleur: sans un tel secours, l'esprit se trouve accablé par un accident imprévu; mais celui qui n'a jamais abusé de la *prospérité*, a toujours la consolation de sentir, au milieu des plus cruels désastres, que leur poids n'est pas aggravé par le souvenir de sa vie passée. Ciceron nous raconte un trait d'histoire, qu'il avoit appris de Pompée, & qui nous donne un échantillon de la manière agréable dont les gens d'esprit & les philosophes de l'antiquité adoucissoient les maux de la vie par la force de la raison. « Pompée, arrivé à Rodes & curieux de voir le » célèbre philosophe Posidonnius, lui rendit » visite; mais sur ce qu'il le trouva détenu au » lit par la goutte, il lui marqua du chagrin de » ce qu'il ne l'entendroit pas discourir, à quoi » le philosophe répondit: *Vous pouvez m'entendre,* » *& je ne souffrirai pas que la douleur soit la* » *cause qu'un aussi grand homme m'ait visité inuti-* » *lement.* Là-dessus il se mit à raisonner fort » au long sur le dogme favori des *Stoïciens*, qui » disent que la douleur n'est pas un mal; & il » s'écria souvent, au milieu de son discours, » lors que la goute le tourmentoit: *O douleur,* » *douleur, tu as beau faire, tu n'avances rien; quel-* » *que rude que tu paroisses, je n'avouerai jamais* « *que tu sois un mal.*

PRUDENCE, s. f. La *prudence* est, selon un bel esprit, *tellement la compagne des autres vertus que sans elle elles perdent leur nom*: il pouvoit ajouter, *& leur nature.* Elle prépare leur route pour les y faire marcher, & elle la prépare lentement pour avancer plus vîte avec elles. On la definit plus exactement: *la vertu qui nous fait prendre des moyens pour arriver à une fin*, je suppose que l'on sous-entend une fin *louable* ou *raisonnable*: la fin donnant le prix à toute notre conduite, comment y auroit-il du mérite à savoir atteindre un but qui ne mériteroit pas d'être atteint?

Au reste, comme les fins diverses qu'on peut se proposer sont infinies, selon une infinité de conjonctures, il faut se borner à parler de la *prudence* qui a en vue la fin générale de tout, qui est notre propre satisfaction jointe à celle

d'autrui : par cet endroit la science de la morale n'est qu'une suite de maximes & de pratiques de *prudence*. Mais à regarder la *prudence* plus en particulier, elle tombe sur l'usage que nous devons faire de notre intelligence, & de l'attention de notre esprit, pour prévenir le repentir en chacune des démarches ou des entreprises de la vie. On peut utilement observer à ce sujet les regles suivantes, ou par rapport à soi, ou par rapport aux autres.

Par rapport à soi, toute *prudence* étant pour arriver à une fin, il faut en chaque affaire nous proposer un but digne de notre soin; c'est ce qui fixe les vues & les desirs de l'ame, pour la mettre dans une route certaine qu'elle suive avec constance; sans quoi demeurant flottante & inquiette, quelque chose qui lui arrive, elle n'est point contente; parce que desirant sans être déterminée à un objet qui mérite sa détermination, elle n'obtient point ce qu'elle a dû vouloir, pour arriver au repos d'esprit.

En se proposant une fin telle que nous l'avons dite, il est encore plus important d'examiner s'il est en notre pouvoir de l'atteindre. La témérité commune parmi les hommes, leur fait hasarder mille soins, du succès desquels ils ne peuvent raisonnablement se répondre. Cependant leur espérance ayant augmenté à proportion de leurs soins, ils ne font par-là que se préparer un plus grand déplaisir, ne pouvant dans la suite atteindre à l'objet dont ils ont laissé flatter leurs desirs; c'est ce qui attire les plus grands chagrins de la vie. Les obstacles qu'on n'a pas prévus, & qui ne se peuvent surmonter, causent des maux plus grands, que tout l'avantage qu'on avoit en vue de se procurer.

La troisième règle de *prudence* est d'appliquer à l'avenir l'expérience du passé; rien ne ressemble plus à ce qui se fera que ce qui s'est déja fait. Quelque nouveauté qu'on apperçoive dans les conjonctures particulières de la vie, les ressorts & les événemens sont les mêmes par rapport à la conduite. C'est toujours de l'inconstance & de l'infidélité qui en sont les traits les plus marqués; de l'ingratitude & du repentir qui en sont les effets ordinaires; des passions qui en font la cause; une joie trompeuse & un faux bonheur qui en sont l'amorce. Ainsi dans les choses qui sont de conséquence, il faut se préparer des ressources, & les ressources qu'on se préparera se trouveront d'un plus fréquent usage, que le succès dont on pouvoit se flatter.

Une quatrième maxime est d'apporter tellement à ce qu'on fait toute son application, qu'au même tems on reconnoisse qu'avec cela on se peut tromper, ce qui tenant comme en bride l'orgueil de l'ame, préviendra aussi l'aveuglement que donne une trop grande confiance, & le déplaisir de voir sa présomption confondue par les événemens.

Les regles de *prudence* par rapport aux autres, sont principalement de ne s'entremettre des affaires d'autrui que le moins qu'il est possible, par la difficulté de les finir au gré des intéressés. Ils ont souvent des vues cachées & opposées à elles-mêmes que l'on ne peut atteindre, ni souvent démêler. On sait néanmoins ce que la charité & le bon cœur exigent à ce sujet; mais la *prudence* semble demander en même tems qu'on ne s'ingere point dans les affaires d'autrui, à moins qu'un devoir évident ne l'exige, ou que nous n'y soyons directement appellés par les intéressés.

Quand nous serons engagés à entrer dans ce qui les touche, nous devons leur donner à comprendre que nous agissons uniquement par condescendance à leur volonté, sans leur répondre du succès; mais sur-tout lorsqu'on s'apperçoit que par leur faute; ou par d'autres conjonctures on leur devient suspect, on ne peut trop tôt prendre le parti de quitter le soin de ce qui les touche, quelque service qu'on pût leur rendre d'ailleurs; on s'exposeroit à leur donner plus de mécontentement que de satisfaction.

PRUDERIE, s. f. imitation grimacière de la sagesse. Il y a, dit la Bruyere, une fausse modestie qui est vanité; une fausse gloire, qui est légèreté; une fausse grandeur, qui est petitesse; une fausse vertu, qui est hypocrisie; une fausse sagesse, qui est *pruderie*.

Une femme prude paye de maintien & de paroles; une femme sage paye de conduite: celle-là suit son humeur & sa complexion; celle-ci sa raison & son cœur. L'une est sérieuse & austere, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des foibles sous de plausibles dehors; la seconde couvre un riche fonds sous un air libre & naturel. La *pruderie* contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur; souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus périlleuse. (*D. J.*)

PUDEUR, s. f. c'est une honte naturelle, sage & honnête, une crainte secrette, un sentiment pour les choses qui peuvent apporter de l'infamie. Les femmes qui n'ont plus que le reste d'une *pudeur* ébranlée, ne font que de foibles efforts pour leur défense. Celles qui ont effacé de leur front jusqu'aux moindres traces de *pudeur*, l'éteignent bientôt entièrement dans le fond de leur ame, & déposent sans retour le voile de l'honnêteté. La *pudeur* au contraire, fait passer

une femme qui en est remplie, par-dessus les outrages attentés contre son honneur ; elle aime mieux se taire sur ceux qui l'ont outragée, lorsqu'elle n'en peut parler qu'en mettant au jour des actions & des expressions qui seules allarment sa vertu.

L'idée de la *pudeur* n'est point une chimère, un préjugé populaire, une tromperie des loix & de l'éducation. Tous les peuples se sont également accordés à attacher du mépris à l'incontinence des femmes ; c'est que la nature a parlé à toutes les nations. Elle a établi la défense, elle a établi l'attaque, & ayant mis des deux côtés des desirs, elle a placé dans l'un la témérité, & dans l'autre la honte. Elle a donné aux individus pour se conserver de longs espaces de tems, & ne leur a donné pour se perpétuer que des momens ! Quelles armes plus douces que la *pudeur*, eût pû donner cette même nature au sexe qu'elle destinoit à se défendre ?

Les desirs sont égaux, disent les disciples d'Antisthène ; mais, répond M. Rousseau, y a-t-il de part & d'autres mêmes raisons de les satisfaire ? Que deviendroit l'espèce humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit changé ? l'assaillant choisiroit au hasard des tems où la victoire seroit impossible ; l'assailli seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre, & poursuivi sans relâche il seroit trop foible pour succomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde, ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée ; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté, ne se fussent jamais irrités ; le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet, est au fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans ; en les gênant, la *pudeur* les enflamme ; ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne le dit sans elle, c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule *pudeur* lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie, le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Pourquoi, réplique-t-on, ce qui n'est pas honteux à l'homme le seroit-il à la femme ? pourquoi l'un des deux sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ? Je réponds encore avec M. Rousseau, que les conséquences ne sont pas les mêmes des deux côtés. Les austères devoirs de la femme dérivent de ce point qu'un enfant doit avoir un pere. J'ajoute enfin qu'ainsi l'a voulu la nature ; c'est un crime d'étouffer sa voix.

S'il est vrai que l'honnêteté est la crainte secrete de l'ignominie, & qu'en même-tems presque toutes les nations du monde anciennes & modernes ont cru devoir observer les regles de l'honnêteté & de la *pudeur*, il seroit bien absurde de les violer dans la punition des crimes, qui doit toujours avoir pour objet le retablissement de l'ordre.

Les orientaux qui ont exposé des femmes à des éléphans dressés pour un abominable genre de supplice, ont-ils voulu faire violer la loi par la loi ?

Un ancien usage des Romains défendoit de faire mourir les filles qui n'étoient pas nubiles. Tibere trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau avant que de les envoyer au supplice ; tyran subtil & cruel, il détruisoit les mœurs pour conserver les coutumes.

Lorsque la magistrature japonnoise a fait exposer dans les places publiques les femmes nues, & les a obligées de marcher à la maniere des bêtes, elle a fait frémir la *pudeur* ; mais lorsqu'elle a voulu contraindre une mere, lorsqu'elle a voulu contraindre un fils... elle a fait frémir la nature.

Il y a d'autres pays où par le climat, le physique de l'amour a presque une force invincible, l'attaque y est sûre, la résistance nulle. C'est ainsi que les choses se passent à Patane, à Bantam, & dans les petits royaumes de Guinée. Quand les femmes, dit M. Smith, y rencontrent un homme, elles le saisissent, & le menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les méprise, mais dans ce pays-là, les deux sexes ont perdu jusqu'à leurs propres lois. Il est heureux de vivre dans nos régions tempérées, où le sexe qui a le plus d'agrément embellit la société, & où les femmes pudiques se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous. Barbeyrac. *Esprit des lois.* J. J. Rousseau. (*D. J.*)

RAGE, (*Passion*). C'est l'excès de certaines passions violentes, telles que l'amour, la haine, la colere. On aime & l'on hait à la *rage*. Il y a des hommes qui dans la colere ressemblent à des enragés. Le mot *rage* s'applique encore à certains penchans outrés & malheureux. On dit d'un mauvais poete qu'il a la *rage* de faire des vers, de les réciter. Il a la *rage* de parler de cette affaire, qu'il n'entend point.

RAILLERIE, f. f. discours quelquefois innocent, & très-souvent condamnable. Un bel esprit du siecle dernier, comparoit les *railleries* innocentes à des éclairs qui éblouissent

fans brûler. La *raillerie* piquante offense plus que la médisance, parce qu'elle porte deux coups à la fois, l'un à l'honneur, l'autre à l'amour propre; elle flétrit & déconcerte; le tour malicieux qu'elle emploie, ajoute presque toujours au chagrin qu'on éprouve d'être taxé d'un travers ou d'un défaut qu'on veut cacher. On aimeroit mieux être décrié dans l'absence, que d'essuyer des plaisanteries en face. Quelque spirituelle que soit la *raillerie*; son usage n'est presque jamais bien placé. Elle ne peut s'exercer que sur ceux que l'âge ou le caractere ont mis au-dessus de nous, sur ceux qui sont au-dessous, parce que l'éminence du rang se trouve à couvert de la repartie, & rarement sur nos égaux; si on se la permet dans ce dernier cas, elle doit être très-sobre, très-délicate, très-modérée, & ne toucher qu'à des fautes légères, à des foiblesses permises, ou à des défauts dont on puisse soi-même plaisanter; autrement, c'est un jeu trop dangereux à jouer. On sait les raisons de la haine implacable de la duchesse de Montpensier contre Henri III. Elle ne lui pardonna jamais ses *railleries*, & porta, dit Brantome, « sa bonne » part de matières d'inventions de son gentil « esprit, & du travail de son corps, à bâtir » la funeste ligue, qui fit pétir ce prince, qu'après » avoir bâti cette ligue, jouant un jour à la prime, » ainsi qu'on lui disoit qu'elle mêlat bien les » cartes, elle répondit, devant beaucoup de » gens; je les ai si bien mêlées, qu'elles ne se » sauroient mieux mêler ni démêler. (*D. J.*)

S'il y a des occasions où la *raillerie* peut être permise, c'est principalement lorsqu'elle renferme une satyre ingénieuse & délicate d'un vice ou d'un ridicule : voici un trait qui rappelle en effet le plus sublime usage que l'on ait fait jamais de l'ironie.

Barnevelt, célebre pensionnaire de la Hollande, ayant embrassé le parti opposé à celui de Maurice, prince d'Orange, on l'accusa d'avoir voulu livrer le pays aux espagnols, & il eut la tête tranchée à l'âge de 72 ans : les juges qui le condamnerent à mort eurent chacun 2400 florins. Quelque tems après cette injuste exécution, un célebre avocat dit à l'un des juges : « On dit » de vous deux choses que je ne saurois croire; » la première que vous n'avez guere d'esprit; » la deuxième que vous êtes avare : la première » ne sauroit être vraie, car vous avez su trouver le pensionnaire coupable d'un crime digne » de mort, ce que les plus habiles jurisconsultes n'ont pu faire; la deuxième n'est pas » moins fausse, car vous avez aidé, pour 2400 » florins, à rendre une sentence que je n'aurois » pas voulu rendre pour tous les biens du » monde ». (*C*).

RECONNOISSANCE, f. f. c'est un acte excellent de bienveillance envers ceux qui se sont montrés bienfaisans envers nous, & cet acte nous excite fortement à rendre la pareille autant que nous le pouvons, mais toujours sans donner aucune atteinte au bien public. Si vous aimez mieux une définition plus courte & moins philosophique, la *reconnoissance* est le sentiment d'un bienfait qu'on a reçu.

Ce sentiment attache fortement au bienfaiteur avec le desir de lui en donner des preuves par des effets sensibles, ou du moins d'en chercher les occasions.

Il ne faut point confondre ce sentiment noble & pur avec une adulation servile, qui n'est autre chose qu'une demande déguisée. On ne voit que trop souvent de ces bas adulateurs toujours avides, jamais honteux de recevoir, se passionnant sans rien sentir, & prodiguant des éloges pour obtenir de nouvelles faveurs. Leurs propos, leurs transports, leurs panégyriques annoncent la fausseté. La *reconnoissance*, de même que l'amour, ne s'exprime peut-être jamais de si mauvaise grace que quand elle est véritable.

» Les branches d'un arbre, dit le Bramine » inspiré, rendent à la racine la sève qui les » nourit; les fleuves rapportent à la mer les » eaux qu'ils en ont empruntées. Tel est l'homme » *reconnoissant*: il rappelle à son esprit les services » qu'il a reçus, il chérit la main qui lui fait » du bien; & s'il ne peut le rendre, il en » conserve précieusement le souvenir. Mais ne » reçois rien de l'orgueil ni de l'avarice; la » vanité de l'un te livre à l'humiliation, & la » rapacité de l'autre n'est jamais contente du » retour quel qu'il puisse être ».

Je veux même que la *reconnoissance* coûte à un cœur, c'est-à-dire, qu'il se l'impose avec peine, quoiqu'il la ressente avec plaisir, quand il s'en est une fois chargé. Il n'y a point d'hommes plus reconnoissans que ceux qui ne se laissent pas obliger par tout le monde; ils savent les engagemens qu'ils prennent, & ne veulent s'y soumettre qu'à l'égard de ceux qu'ils estiment. On n'est jamais plus empressé à payer une dette que lorsqu'on l'a contractée avec répugnance, & l'honnête-homme qui n'emprunte que par nécessité gémiroit d'être insolvable.

Comme les principes des bienfaits sont fort différens, la *reconnoissance* ne doit pas être toujours de la même nature. Quels sentimens, dit très-bien M. Duclos, dois-je à celui qui par un mouvement d'une pitié passagère n'a pas cru devoir refuser une parcelle de son superflu à un besoin très-pressant? Que dois-je à celui qui, par ostentation ou par foiblesse, exerce sa prodigalité sans acception de personne, sans distinction de mérite ou de fortune? à celui qui par inquiétude, par un besoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'en-

tremettre, offre à tout le monde indifféremment ses démarches, ses sollicitations & son crédit? Mais une *reconnoissance* légitime & bienfondée emporte beaucoup de goût & d'amitié pour les personnes qui nous obligent par choix, par grandeur d'ame & par pure générosité. On s'y livre tout entier, car il n'y a guère au monde de plus bel excès que celui de la *reconnoissance*. On y trouve une si grande satisfaction, qu'elle peut seule servir de récompense.

La pratique de ce devoir n'est point pénible comme celle des autres vertus; elle est au contraire suivie de tant de plaisir, qu'une ame noble s'y abandonneroit toujours avec joie, quand même elle ne lui seroit pas imposée: si donc les bienfaiteurs sont sensibles à la *reconnoissance*, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite qui soit véritablement reconnoissant. (*D. J.*)

REFUS, f. m. dénégation de quelque chose qu'on demande. Les *refus* peuvent être offensans, fâcheux, injurieux, civils, honnêtes, & même obligeans; leur différence provient de l'assaisonnement qu'on y met. La pensée de Pline le jeune n'est que trop souvent vraie. « Telle » est, dit-il, la disposition du cœur humain; » vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous » ne les soutenez par de seconds: obligez cent » fois, refusez une, le *refus* seul restera dans » l'esprit ». Cependant un *refus* tempéré par toutes sortes d'adoucissemens, ne choque point les personnes raisonnables; & l'on ne s'offense point d'un *refus* de vertu, dit Montagne. (*D. J.*)

RELIGION NATURELLE, la *religion naturelle* consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous lient à la divinité. Je les réduis à trois, à l'amour, à la reconnoissance & aux hommages. Pour sa bonté je lui dois de l'amour, pour ses bienfaits de la reconnoissance, & pour sa majesté des hommages.

Il n'est point d'amour désintéressé. Quiconque a supposé qu'on puisse aimer quelqu'un pour lui-même, ne se connoissoit guere en affection. L'amour ne naît que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Laissons le quiétiste aimer son Dieu, à l'instant même que sa justice inexorable le livre pour toujours à la fureur des flammes, c'est pousser trop loin le rafinement de l'amour divin. Toutes les perfections de Dieu, dont il ne résulte rien pour notre avantage peuvent bien nous causer de l'admiration & nous imprimer du respect, mais elles ne peuvent pas nous inspirer de l'amour. Ce n'est pas précisément parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il est grand, parce qu'il est sage que je l'aime, c'est parce qu'il est bon, parce qu'il m'aime lui-même, & m'en donne des témoignages à chaque instant. S'il ne m'aimoit pas, que me serviroit sa toute-puissance, sa grandeur, sa sagesse? Tout lui seroit possible, mais il ne feroit rien pour moi. Sa souveraine majesté ne serviroit qu'à me rendre vil à ses yeux, il se plairoit à écraser ma petitesse du poids de sa grandeur; il sauroit les moyens de me rendre heureux; mais il les négligeroit. Qu'il m'aime au contraire, tous ses attributs me deviennent précieux, sa sagesse prend des mesures pour mon bonheur, sa toute-puissance les execute sans obstacles, sa majesté suprême me rend son amour d'un prix infini.

Mais est-il bien constant que Dieu aime les hommes? Les faveurs sans nombre qu'il leur prodigue ne permettent pas d'en douter, mais cette preuve trouvera sa place plus bas. Employons ici d'autres argumens. Demander si Dieu aime les hommes, c'est demander s'il est bon, c'est mettre en question s'il existe, car comment concevoir un Dieu qui ne soit pas bon? Un bon prince aime ses sujets, un bon pere, aime ses enfans, & Dieu pourroit ne pas aimer les hommes? Dans quel esprit un pareil soupçon peut-il naître, si ce n'est dans ceux qui font de Dieu un être capricieux & barbare, qui se joue impitoyablement du sort des humains? Un tel Dieu mériteroit notre haine & non notre amour.

Dieu, dites-vous, ne doit rien aux hommes. Soit. Mais il se doit à lui-même; il faut indispensablement qu'il soit juste & bienfaisant. Ses perfections ne sont point de son choix, il est nécessairement tout ce qu'il est, il est le plus parfait de tous les êtres, ou il n'est rien. Mais je connois qu'il m'aime, par l'amour que je sens pour lui, c'est parce qu'il m'aime qu'il a gravé dans mon cœur ce sentiment, le plus précieux de ses dons. Son amour est le principe d'union, comme il en doit être le motif.

Dans le commerce des hommes l'amour & la reconnoissance sont deux sentimens distincts. On peut aimer quelqu'un sans en avoir reçu des bienfaits, on peut en recevoir des bienfaits sans l'aimer, sans être ingrat; il n'en est pas de même par rapport à Dieu. Notre reconnoissance ne sauroit aller sans amour, ni notre amour sans reconnoissance, parce que Dieu est tout-à-la fois un être aimable & bienfaisant. Vous savez gré à votre mère de vous avoir donné le jour, à votre pere de pourvoir à vos besoins, à vos bienfaiteurs de leurs secours généreux, à vos amis de leur attachement; or Dieu seul est véritablement votre mère, votre pere, votre maître, votre bienfaiteur & votre ami; & ceux que vous honorez de ces noms ne sont, à proprement parler, que les instrumens de ses bontés sur vous. Pour vous en convaincre, considérez-le sous ces différens rapports.

Que fait une mère pour l'enfant qui naît d'elle? C'est Dieu qui fait tout. Lorsqu'il posoit la terre & les cieux sur leurs fondemens, il avoit dès lors cet enfant en vue, & le disposoit déjà à la longue chaine d'événemens qui devoit se terminer à sa naissance. Il faisoit plus, il le créoit en pétrissant le limon dont il forma son premier père. L'instant est venu de faire éclore ce germe. C'est dans le sein d'une telle mère qu'il lui a plu de le placer, lui même a pris soin de le fomenter & de le développer.

Dieu est le père de tous les hommes, bien plus que chaque homme en particulier ne l'est de ses enfans. Choisissons le plus tendre & le plus parfait de tous les pères. Mais qu'est-il auprès de Dieu? Lorsqu'un père veille à la conservation de son fils, c'est Dieu qui le conserve; lorsqu'il s'applique à l'instruire, c'est Dieu qui lui ouvre l'intelligence; lorsqu'il l'entretient des charmes de la vertu, c'est Dieu qui la lui fait aimer.

Si nous mettons en comparaison avec la vérité éternelle d'où procèdent toutes nos connoissances, les maîtres qui nous guident & qui nous instruisent, soutiendront-ils mieux le parallele? Ce n'est ni au travail de ceux qui nous enseignent, ni à nos propres travaux que nous devons la découverte des vérités; Dieu les a rendues communes à tous les hommes: chacun les possède & peut se les rendre présentes, il n'est besoin pour cet effet que d'y réfléchir. S'il en est quelques-unes de plus abstraites, ce sont des trésors que Dieu a cachés plus avant que les autres, mais qui ne viennent pas moins de lui, puisqu'en creusant nous les trouverons au fond de notre ame, & que notre ame est son ouvrage. L'ouvrier fouille la mine, le physicien dirige ses opérations, mais ni l'un ni l'autre n'ont fourni l'or qu'elle enferme.

S'il est quelqu'un qui ait disputé à Dieu le titre de bienfaiteur, il ne faut pas se mettre en devoir de le combattre. La lumière dont il jouit, l'air qu'il respire; tout ce qui contribue à sa conservation & à ses plaisirs, les cieux, la terre, la nature entière destinés à son usage, déposent contre lui & le confondent assez. Il ne pense lui-même, ne parle, & n'agit que parce que Dieu lui en a donné la faculté; & sans cette providence contre laquelle il s'élève, il seroit encore dans le néant, & la terre ne seroit pas chargée du poids importun d'un ingrat.

Tout ce que fait un ami pour la personne sur qui s'est fixée son affection, c'est de l'aimer, de lui vouloir du bien & de lui en faire. Or, c'est ce que nous venons de prouver de Dieu par rapport à nous. Mais que cette qualité d'ami si tendre & si flatteuse pour nous, ne diminue rien du respect infini que nous doit inspirer l'idée de sa grandeur suprême. Moins dédaigneux que les monarques de la terre, ami de ses sujets, il veut que ses sujets soient les siens; mais il ne leur permet pas d'oublier qu'il est leur souverain-maître, & c'est à ce titre qu'il exige leurs hommages.

Ce n'est pas précisément parce que Dieu est grand que nous lui devons des hommages, c'est parce que nous sommes ses vassaux, & qu'il est notre souverain-maître. Dieu seul possède sur le monde entier un domaine universel, dont celui des rois de la terre, n'est tout-au-plus que l'ombre. Ceux-ci tiennent leur pouvoir, au-moins dans l'origine, de la volonté des peuples. Dieu ne tient sa puissance que de lui-même. Il a dit, que le monde soit fait, & le monde a été fait. Voilà le titre primordial de sa royauté. Nos rois sont maîtres des corps, mais Dieu commande aux cœurs. Ils font agir, mais il fait vouloir: autant son empire sur nous est supérieur à celui de nos souverains, autant lui devons-nous rendre de plus profonds hommages. Ces hommages dûs à Dieu, sont ce qu'on appelle autrement *culte* ou *religion*. On en distingue de deux sortes, l'un intérieur, & l'autre extérieur. L'un & l'autre est d'obligation. L'intérieur est invariable; l'extérieur dépend des mœurs, des tems & de la religion.

Le culte intérieur réside dans l'ame, & c'est le seul qui honore Dieu. Il est fondé sur l'admiration qu'excite en nous l'idée de sa grandeur infinie, sur le ressentiment de ses bienfaits & l'aveu de sa souveraineté. Le cœur pénétré de ces sentimens les lui exprime par des extases d'admiration, des saillies d'amour, & des protestations de reconnoissance & de soumission. Voilà le langage du cœur, voilà ses hymnes, ses prieres, ses sacrifices. Voilà ce culte dont il est capable, & le seul digne de la divine majesté. C'est aussi celui que J. C. est venu substituer aux cérémonies judaïques, comme il paroît par cette belle réponse qu'il fit à une femme samaritaine, lorsqu'elle lui demanda, si c'étoit sur la montagne de Sion ou sur celle de Sémeron qu'il falloit adorer: « le tems vient, » lui dit-il, que les vrais adorateurs adoreront » en esprit & en vérité ».

On objecte que Dieu est infiniment au-dessus de l'homme, qu'il n'y a aucune proportion entr'eux, que Dieu n'a pas besoin de notre culte, qu'enfin ce culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini & parfait. Qui sommes-nous, disent ces téméraires raisonneurs, qui fondent leur respect pour la divinité sur l'anéantissement de son culte? Qui sommes-nous pour oser croire que Dieu descende jusqu'à nous faire part de ses secrets, & penser qu'il s'intéresse à nos vaines opinions? Vils atomes que nous

nous sommes en sa présence, que lui font nos hommages? Quel besoin a-t-il de notre culte? Que lui importe de notre ignorance, & même de nos mœurs? Peuvent-elles troubler son repos inaltérable, ou rien diminuer de sa grandeur & de sa gloire? S'il nous a faits, ce n'a été que pour exercer l'énergie de ses attributs, l'immensité de son pouvoir, & non pour être l'objet de nos connoissances. Quiconque juge autrement est séduit par ses préjugés, & connoît aussi peu la nature de son être propre, que celle de l'Etre suprême. Ainsi, la religion qui se flatte d'être le lien du commerce entre deux êtres si infiniment disproportionnés, n'est à le bien prendre qu'une production de l'orgueil & de l'amour effréné de soi-même. Voici la réponse.

Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un être infiniment parfait; cet Etre connoît l'étendue sans bornes de ses perfections. A part qu'il est juste, car la justice entre dans la perfection infinie, il doit un amour infini à l'infinité de ses perfections, son amour ne peut même avoir d'autre objet qu'elles. J'en conclus d'abord que s'il a fait quelque ouvrage hors de lui, il ne l'a fait que pour l'amour de lui, car telle est sa grandeur qu'il ne sauroit agir que pour lui seul, & comme tout vient de lui, il faut que tout se termine & retombe à lui, autrement l'ordre seroit violé. J'en conclus en second lieu, que l'Etre infiniment parfait, puisqu'il a tiré les hommes du néant, ne les a créés que pour lui, car s'il agissoit sans se proposer de fin, comme il agiroit d'une façon aveugle, sa sagesse en seroit blessée; & s'il agissoit pour une fin moins noble, moins haute que lui, il s'aviliroit par son action même & se dégraderoit. Je vais plus loin. Cet Etre suprême, à qui nous devons l'existence, nous a faits intelligens & capables d'aimer. Il est donc vrai encore qu'il veut, & qu'il ne peut ne pas vouloir, d'une part, que nous employions notre intelligence à le connoître & à l'admirer; de l'autre, que nous employions notre volonté & à l'aimer, & à lui obéir. L'ordre demande que notre intelligence soit réglée, & que notre amour soit juste. Par conséquent il est nécessaire que Dieu, ordre essentiel & justice suprême, veuille que nous aimions sa perfection infinie plus que notre perfection finie. Nous ne devons nous aimer qu'en nous rapportant à lui, & ne réserver pour nous qu'un amour, foible ruisseau de celui dont la source doit principalement & inépuisablement ne couler que pour lui. Telle est la justice éternelle que rien ne peut obscurcir, la proportion inviolable que rien ne peut altérer ni déranger. Dieu se doit tout à lui-même, je me dois tout à lui, & tout n'est pas trop pour lui. Ces conséquences ne sont ni arbitraires, ni forcées, ni tirées de loin. Mais aussi prenez garde, ces fondemens une fois posés, l'édifice de la religion s'élève tout seul, & demeure inébranlable. Car dès que l'Etre infini doit seul épuiser notre adoration & nos hommages, dès qu'il doit d'abord avoir tout notre amour, & qu'ensuite cet amour ne doit se répandre sur les créatures qu'à proportion & selon les degrés de perfection qu'il a mis en eux, dès que nous devons une soumission sans réserve à celui qui nous a faits, tout d'un coup la *religion* s'enfante dans nos cœurs; car elle n'est essentiellement & dans son fond qu'adoration, amour & obéissance.

Présentons le même raisonnement sous une autre forme. Quels sont les devoirs les plus généraux de la *religion*? C'est la louange, c'est l'amour, c'est l'action de graces, c'est la confiance & la priere. Or, je dis que l'existence de Dieu supposée, il seroit contradictoire de lui refuser le culte renfermé dans ces devoirs. Si Dieu existe, il est le souverain maître de la nature, & la perfection suprême. Il nous a faits ce que nous sommes, il nous a donné ce que nous possédons, donc nous devons & nos hommages à sa grandeur, & notre amour à ses perfections, & notre confiance à sa bonté, & nos prieres à sa puissance, & notre action de graces à ses bienfaits. Voilà le culte intérieur évidemment prouvé.

Dieu n'a besoin, ajoutez-vous, ni de nos adorations, ni de notre amour. De quel prix notre hommage peut-il être à ses yeux? & que lui importe le culte imparfait & toujours borné des créatures? En est-il plus heureux? Non sans doute, il n'en a pas besoin, & nous ne le disons pas non plus. Ce mot *besoin* ne doit jamais être employé à l'égard de Dieu. Mais pour m'en servir à votre exemple, Dieu avoit-il besoin de nous créer? A-t-il besoin de nous conserver? notre existence le rend-elle plus heureux, le rend-elle plus parfait? Si donc il nous a fait exister, s'il nous conserve, quoiqu'il n'ait besoin ni de notre existence, ni de notre conservation, ne mesurez plus ce qu'il exige de nous sur ce qu'il lui sera utile. Il se suffit à lui-même, il se connoît & il s'aime. Voilà sa gloire & son bonheur. Mais réglez ce qu'il veut de vous sur ce qu'il doit à sa sagesse & à l'ordre immuable. Notre culte est imparfait en lui-même, je n'en disconviens point, & cependant je dis qu'il n'est pas indigne de Dieu; j'ajoute même qu'il est impossible qu'il nous ait donné l'être pour une autre fin que pour ce culte tout borné qu'il est. Afin de le mieux comprendre, distinguons ce que la créature peut faire, d'avec la complaisance que Dieu en tire. Ne vous effarouchez pas d'une telle expression. Je n'entends par ce mot, en l'expliquant à Dieu, que cet acte intérieur de son intelligence par lequel il approuve ce qu'elle voit de conforme à l'ordre. Cela passé je viens à ma preuve.

D'une part l'action de la créature qui connoît Dieu, qui lui obéit & qui l'aime, est toujours nécessairement imparfaite; mais d'une autre part cette opération de la créature est la plus noble, la plus élevée qu'il soit possible de produite, & que Dieu puisse tirer d'elle. Donc les limites naturelles ne comportent rien de plus haut. Cette opération n'est donc plus indigne de Dieu. Etablissez en effet qu'il lui soit impossible de produire une substance intelligente, si ce n'est à condition d'en obtenir quelque opération aussi parfaite que lui, vous le réduisez à l'impuissance de rien créer. Or nous existons, nous sommes l'ouvrage de ses mains. En nous donnant l'être, il s'est donc proposé de tirer de nous l'opération la plus haute que notre nature imparfaite puisse produire. Mais cette opération la plus parfaite de l'homme, qu'est elle sinon la connoissance & l'amour de cet auteur? Que cette connoissance, que cet amour, ne soient pas portés au plus haut degré concevable, n'importe. Dieu a tiré de l'homme ce que l'homme peut produire de plus grand, de plus achevé, dans les bornes où sa nature le renferme. C'en est assez pour l'accomplissement de l'ordre. Dieu est content de son ouvrage, sa sagesse est d'acord avec sa puissance, & il se complaît dans sa créature. Cette complaisance est son unique terme, & comme elle n'est pas distinguée de son être, elle le rend lui-même sa propre fin. Allons jusqu'où nous mène une suite de conséquences si lumineuses quoique simples.

Quand je demande pourquoi Dieu nous a donné des yeux, tout aussitôt on me répond, c'est qu'il a voulu que nous puissions voir la lumière du jour, & par elle tous les autres objets. Mais si je demande d'où vient qu'il nous a donné le pouvoir de le connoître & de l'aimer, ne faudra-t-il pas me répondre aussi que ce don le plus précieux de tous, il nous l'accorde afin que nous puissions connoître son éternelle vérité, & que nous puissions aimer ses perfections infinies? S'il avoit voulu qu'une profonde nuit regnât sur nous, l'organe de la vue seroit une superfluité dans son ouvrage. Tout de même s'il avoit voulu que nous l'ignorassions à jamais, & que nos cœurs fussent incapables de s'élever jusqu'à lui, cette notion vive & distincte qu'il nous a donnée de l'infini, cet amour insatiable du bien, dont il a fait l'essence de notre volonté, seroient des présens inutiles, contraires même à sa sagesse; & cette idée ineffaçable de l'Être divin, & cet amour du parfait & du beau, que rien ici ne peut satisfaire ni éteindre en nous, tout donne les traits par lesquels Dieu a gravé son image au milieu de nous. Mais cette ressemblance imparfaite que nous avons avec l'Être suprême, & qui nous avertit de notre destination, est au même tems l'invincible preuve de la nécessité d'un culte du moins intérieur.

Si après tant de preuves, on persiste à dire que la Divinité est trop au-dessus de nous pour descendre jusqu'à nous, nous répondrons qu'en exagérant ainsi sa grandeur & notre néant, on ne veut que secouer son joug, se mettre à sa place & renverser toute subordination; nous répondrons que par cette humilité trompeuse & hypocrite, on n'imagine un Dieu si éloigné de nous, si fier, si indifférent dans sa hauteur, si indolent sur le bien & sur le mal, si insensible à l'ordre & au désordre, que pour s'autoriser dans la licence de ses desirs, pour se flatter d'une impunité générale, & pour se mettre, s'il est possible, autant au-dessus des plaintes de sa conscience, que des lumières de la raison.

Mais le culte extérieur, pourquoi supposer que Dieu le demande? Hé! vous-mêmes, comment ne voyez-vous pas que celui-ci coule inévitablement de l'autre? Si-tôt que chacun de nous est dans l'étroite obligation de remplir les devoirs que je viens d'exposer, ne deviennent-ils pas des loix pour la société entière? Les hommes, convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Etre infini, se réuniront dès-là pour lui donner des marques publiques de leurs sentimens. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils aimeront le père commun; ils chanteront ses merveilles; ils béniront ses bienfaits; ils publieront ses louanges, ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connoître aux nations égarées qui ne le connoissent pas encore, ou qui ont oublié ses miséricordes & sa grandeur. Le concert d'amour, de vœux & d'hommages dans l'union des cœurs, n'est-il pas évidemment ce culte extérieur, dont vous êtes si en peine? Dieu seroit alors toutes choses en tous. Il seroit le roi, le père, des humains; il seroit la loi vivante des cœurs, on ne parleroit que de lui & pour lui. Il seroit consulté, cru, obéi. Hélas! un roi mortel, ou un père de famille s'attire par sa sagesse, l'estime & la confiance de tous ses enfans, on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui sont rendus; & l'on demande qu'est-ce que le culte divin, & si l'on en doit un? Tout ce qu'on fait pour honorer un père, pour lui obéir, & pour reconnoître ses graces, est un culte continuel. Que seroit-ce donc, si les hommes étoient possédés de l'amour de Dieu? Leur société seroit un culte solemnel, tel que celui qu'on nous dépeint des bienheureux dans le ciel.

A ces raisonnemens, pour démontrer la nécessité d'un culte extérieur, j'en ajouterai deux autres. Le premier est fondé sur l'obligation indispensable où nous sommes de nous édifier mutuellement les uns les autres; le second est fondé sur la nature de l'homme.

1°. Si la piété est une vertu, il est utile qu'elle regne dans tous les cœurs: or, il n'est rien qui

contribue plus efficacement au regne de la vertu, que l'exemple. Les leçons y feroient beaucoup moins; c'est donc un bien pour chacun de nous, d'avoir sous les yeux des modèles attrayans de piété. Or, ces modèles ne peuvent être tracés, que par des actes extérieurs de *religion*. Inutilement par rapport à moi, un de mes concitoyens est-il pénétré d'amour, de respect & de soumission pour Dieu, s'il ne le fait pas connoître par quelque démonstration sensible qui m'en avertisse. Qu'il me donne des marques non suspectes de son goût pour la vérité, de sa résignation aux ordres de la Providence, d'un amour affectueux pour son Dieu, qu'il l'adore, le loue, le glorifie en public; son exemple opère sur moi, je me sens piqué d'une sainte émulation, que les plus beaux morceaux de morale n'auroient pas été capables de produire. Il est donc essentiel à l'exercice de la *religion*, que la profession s'en fasse d'une manière publique & visible; car les mêmes raisons qui nous apprennent qu'il est de notre devoir de reconnoître les relations où nous sommes à l'égard de Dieu, nous apprennent également, qu'il est de notre devoir d'en rendre l'aveu public. D'ailleurs parmi les faveurs dont la Providence nous comble, il y en a de personnelles, il y en a de générales. Or, par rapport à ces dernières, la raison nous dit que ceux qui les ont reçues en commun doivent se joindre pour en rendre graces à l'Etre en commun, autant que la nature des assemblées religieuses peut le permettre.

2°. Une *religion* purement mentale pourroit convenir à des esprits purs & immatériels, dont il y a sans-doute un nombre infini de différentes espèces dans les vastes limites de la création; mais l'homme étant composé de deux natures réunies, c'est-à-dire, de corps & d'ame, sa *religion* ici bas doit naturellement être relative & proportionnée à son état & à son caractère, & par conséquent consiste également en méditations intérieures, & en actes de pratique extérieure. Ce qui n'est d'abord qu'une présomption devient une preuve, lorsqu'on examine plus particulièrement la nature de l'homme, & celle des circonstances où elle est placée. Pour rendre l'homme propre au poste & aux fonctions qui lui ont été assignées, l'expérience prouve qu'il est nécessaire que le tempérament du corps influe sur les passions de l'esprit, & que les facultés spirituelles soient tellement enveloppées dans la matière que nos plus grands efforts ne puissent les émanciper de cet assujettissement, tant que nous devons vivre & agir dans ce monde matériel. Or, il est évident que des êtres de cette nature sont peu propres à une *religion* purement mentale, & l'expérience le confirme; car toutes les fois que par le faux desir d'une perfection chimérique, des hommes ont tâché dans les exercices de *religion* de se dépouiller de la grossiéreté des sens, & de s'elever dans la région des idées imaginaires, le caractère de leur tempérament a toujours décidé de l'issue de l'entreprise. La *religion* des caractères froids & flegmatiques a dégénéré dans l'indifférence & le dégoût, & celle des hommes bilieux & sanguins a dégénéré dans le fanatisme & l'enthousiasme. Les circonstances de l'homme & des choses qui l'environnent, contribuent de plus en plus à rendre invincible cette incapacité naturelle pour une *religion* mentale. La nécessité & le desir de satisfaire aux besoins & aisances de la vie, nous assujetissent à un commerce perpétuel & constant, avec les objets les plus sensibles & les plus matériels. Le commerce fait naître en nous des habitudes, dont la force s'obstine d'autant plus, que nous nous efforçons de nous en délivrer. Ces habitudes portent continuellement l'esprit vers la matiere, & elles sont si incompatibles avec les contemplations mentales, elles nous en rendent si incapables, que nous sommes même obligés pour remplir ce que l'essence de la *religion* nous prescrit à cet égard, de nous servir contre les sens & contre la matiere de leur propre secours, afin de nous aider & de nous soutenir dans les actes spirituels du culte religieux. Si à ces raisons l'on ajoute que le commun du peuple qui compose la plus grande partie du genre humain, & dont tous les membres en particulier sont personnellement intéressés dans la *religion*, est par état, par emploi, par nature, plongé dans la matiere; on n'a pas besoin d'autre argument, pour prouver qu'une *religion* mentale consistant en une philosophie divine qui résideroit dans l'esprit, n'est nullement propre à une créature telle que l'homme dans le poste qu'il occupe sur la terre.

Dieu en unissant la matiere à l'esprit, l'a associé à la *religion* & d'une maniere si admirable, que lorsque l'ame n'a pas la liberté de satisfaire son zèle, en se servant de la parole, des mains, des prosternemens, elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle vouloit rendre, & de celle même qui lui doueroit le plus de consolations; mais si elle est libre, & que ce qu'elle éprouve au-dedans la touche vivement & la pénetre, alors ses regards vers le ciel, ses mains étendues, ses cantiques, ses prosternemens, ses adorations diversifiées en cent manieres, ses larmes que l'amour & la pénitence font également couler, soulagent son cœur en suppléant à son impuissance, & il semble que c'est moins l'ame qui associe le corps à sa piété & à sa *religion*, que ce n'est le corps même qui se contente de venir à son secours & de suppléer à ce que l'esprit ne sauroit faire; ensorte que dans la fonction non-seulement la plus spirituelle, mais aussi la plus divine, c'est le corps qui tient lieu de ministre public & de prêtre; comme dans le martyre, c'est le corps qui est le témoin visible & le défenseur de la vérité contre tout ce qui l'attaque. (*ancien. Encyc.*)

Quand on a montré l'étroite liaison de la morale avec les opinions religieuses, on a déjà fait connoître un des principaux rapports de ces mêmes opinions avec la félicité publique, puisque le repos & la tranquillité intérieure des sociétés dépendent essentiellement du maintien de l'ordre civil & de l'observation exacte des loix de la justice. Mais la grande partie du bonheur dont les hommes sont susceptibles, n'a point été mise en communauté : ainsi, la religion ne seroit bienfaisante envers eux qu'imparfaitement, si elle étoit étrangère à leurs sentimens intimes, & si elle ne leur étoit d'aucun service, dans ce combat secret d'affections de tout genre, qui agitent leur ame, & qui préoccupent leurs pensées. Il s'en faut bien qu'on puisse faire ce reproche aux opinions religieuses; & ce qui les élève véritablement au-dessus de toute espèce de doctrine & de législation, c'est qu'elles influent également sur l'homme & sur la société, sur la félicité publique & sur le bonheur des particuliers. Nous devons examiner cette vérité; mais pour le faire avec un peu de philosophie, il faut nécessairement considérer de près notre nature morale, & remonter pour un moment aux premières causes des jouissances ou des anxiétés de notre esprit.

L'homme, dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, & aussi-tôt que ses facultés intellectuelles se développent, porte ses regards en avant, & vit dans l'avenir; il n'appartient au présent, que par les plaisirs ou les douleurs physiques; mais dans les longs intervalles qui existent entre la suspension & le renouvellement de ces sortes de sensations, c'est par la prévoyance & par la mémoire, qu'il est heureux ou malheureux; & ses souvenirs même ne l'intéressent, qu'en raison des rapports qu'il apperçoit entre l'avenir & le passé. Sans doute, l'influence de l'avenir sur toutes nos affections morales, échappe le plus souvent à notre attention; &, pour citer quelques exemples de cette vérité, nous croyons n'être heureux que par le présent, lorsque nous recevons des éloges, lorsque nous obtenons des marques de considération, lorsque nous apprenons la nouvelle de quelque augmentation subite dans notre fortune, & lorsqu'en prenant part à la conversation, ou en nous occupant dans notre cabinet, nous sommes contens du jeu de notre imagination & des découvertes de notre esprit. Toutes ces jouissances & beaucoup d'autres semblables, nous les appellons le bonheur présent; cependant, il n'en est aucune qui ne doive sa valeur & sa réalité à la seule idée de l'avenir. En effet, les égards, les respects, la louange, les triomphes de l'amour-propre, les avant-coureurs de la gloire, & la gloire elle-même, sont des biens que l'éducation & l'habitude nous ont rendu précieux, en nous montrant toujours par-delà quelque autre avantage, dont ces premiers biens n'étoient que le symbole. Souvent encore, le dernier objet de notre ambition n'est lui-même qu'une jouissance d'opinion, & l'image confuse de quelque possession plus réelle. Par-tout on voit le vague sur le vague, entraîner notre imagination; par-tout on voit les biens à venir, ou le but immédiat de notre pensée, ou le motif obscur du prix que nous mettons aux diverses satisfactions, dont notre bonheur présent se compose. Ainsi, soit indirectement, & presque à notre insçu, soit d'une manière sensible à nos propres yeux, tout est en lointain, tout est en perspective dans notre existence morale; & c'est par cette raison que, toujours abusés, nous ne sommes presque jamais parfaitement détrompés. Asservis par une longue habitude, c'est en vain que nous voudrions séparer des biens d'opinion, l'atmosphère d'espérances qui les environne, & dont nous avons été séduits toute la vie.

Il est peu de parties du système moral, qui ne puisse s'accorder avec cette manière d'expliquer la principale cause de nos plaisirs & de nos peines. Je suis bien loin, cependant, de vouloir faire dépendre du même principe, les sentimens qui unissent les hommes par le charme de l'amitié, & qui influent d'une manière si essentielle sur leur bonheur. Tout est réel dans ces affections, puisqu'elles sont une simple association de nous aux autres, & des autres à nous, & que, sous ce rapport, on peut les considérer comme une sorte de prolongation de notre propre existence : mais ce partage intime & des biens & des maux de la vie, n'en dénature point l'essence. L'amitié double nos jouissances & nos consolations, & c'est par l'étroite confédération de deux ames, qui sympatisent ensemble, qu'on s'affermit contre tous les événemens; mais c'est toujours avec les mêmes passions qu'il faut combattre : ainsi, soit que nous restions isolés, soit que nous vivions dans autrui, l'avenir conserve sur nous son empire.

Si telle est, cependant, notre nature morale; que l'objet de nos vœux soit toujours à quelque distance; si notre pensée est semblable au cours de ces vagues qu'un mouvement en avant agite sans cesse; si nos jouissances présentes ont une liaison secrète avec ces biens d'opinion, dont le dernier terme est encore une ombre fugitive; enfin, si tout est avenir dans le sort de l'homme; avec quel intérêt, avec quel amour, avec quel respect, ne devons-nous pas considérer ce beau système d'espérance, dont les opinions religieuses sont le majestueux fondement! Quelle encouragement elles nous présentent! Quel but à la fin de tous les autres! Quelle grande & précieuse idée, par son rapport avec le sentiment le plus général & le plus intime, le desir de prolonger son existence! Ce que l'homme redoute le plus,

c'est l'image d'un anéantissement éternel ; la destruction absolue de toutes les facultés qui composent son être, est pour lui l'écroulement de l'univers entier ; & il a besoin de chercher un refuge contre cette accablante pensée.

Sans doute, c'est selon la nature, c'est selon le degré de force des opinions religieuses, que l'homme saisit avec plus ou moins de confiance les espérances qu'elles donnent, & les récompenses qu'elles promettent ; mais l'obscurité, le doute, l'incertitude ont une action puissante, toutes les fois que le souverain bonheur en est l'objet ; car, dans les affaires même de la vie, la grandeur du prix, offert à notre ambition, excite encor plus notre ardeur, que la probabilité du succès. Mais, où se prendre, où attacher la plus légère espérance, si l'idée même d'un Dieu, ce premier appui des opinions religieuses, étoit jamais détruite ; si, dès l'enfance de l'homme, on ne présentoit à sa réflexion, que des considérations mondaines, aussi passagères que lui ; & si, en le rabaissant de bonne heure à ses propres yeux, on s'appliquoit à étouffer le sentiment intérieur, qui l'avertit de la spiritualité de son ame ? Découragé de cette manière, par les premiers principes de son éducation, ralenti dans tous les mouvemens qui portent en avant sa pensée, ses regards se tourneroient souvent en arrière ; le passé lui rappellant une perte irréparable, captiveroit trop son attention, & son esprit, au milieu des temps, ne seroit plus dans l'équilibre nécessaire, pour jouir du moment présent ; enfin, ce moment, qui n'est, en réalité, qu'une fraction imperceptible, ne paroîtroit presque rien à nos yeux, s'il n'étoit pas uni, dans notre pensée, au nombre inconnu des jours & des années qui sont devant nous. C'est donc parce qu'il n'y a rien de limité dans les idées de bonheur & de durée, dont les opinions religieuses nous pénètrent, que notre imagination n'est jamais forcée de se replier sur elle-même, & qu'elle se perd d'une manière insensible dans l'immensité de l'avenir.

Qu'en suivant le cours d'un fleuve, un vaste horison se présente à notre vue, nous n'arrêtons point nos regards sur les bords sablonneux des rives que nous côtoyons : mais si, changeant de site, ou à la chûte du jour, cet horison se resserre, notre attention commence à se fixer sur les plages arides qui sont près de nous ; & c'est alors seulement que nous remarquons toute leur sécheresse & leur stérilité. Il en est de même de la carrière de la vie. Que les grandes idées de l'infini élèvent nos pensées & nos espérances, nous sommes moins affectés des peines & des ennuis qui sont semés sur notre passage ; mais si, en changeant de principes, une ténébreuse philosophie venoit obscurcir notre perspective, notre attention se ramèneroit toute entière sur les objets qui nous environnent, & nous découvririons alors trop distinctement le vuide & l'illusion des satisfactions, dont notre nature morale est susceptible.

Reconnoissons donc tout ce que nous devons de bonheur à ces opinions religieuses & sensibles, qui, en nous attirant sans cesse vers l'avenir, semblent vouloir sauver de l'instant présent, la partie la plus pure de nous-mêmes ; elles sont, sans que nous l'appercevions, l'enchantement du monde moral ; &, s'il étoit possible que, par de froids raisonnemens, on parvînt à les détruire, une triste mélancolie s'allieroit à la plupart de nos pensées, & il sembleroit qu'un linceul funèbre auroit pris la place de ce voile transparent, à travers lequel s'embellit à nos yeux le spectacle de la vie. Sans doute, il y auroit encore quelque charme dans ces jours de la jeunesse, où les plaisirs des sens se pressent davantage, & remplissent, à eux seuls, un si grand espace : mais, quand les passions sont tempérées par l'âge ou par l'habitude ; quand les forces sont abattues par la vieillesse, ou attaquées à l'avance par les maladies ; enfin, lorsque le tems est arrivé, où les hommes sont contraints de chercher, dans les sensations morales, le principal aliment de leur bonheur ; que deviendroient-ils, si l'on dissipoit d'autour d'eux, ces opinions & ces espérances qui, tantôt les encouragent & tantôt les consolent, & si l'on affoiblissoit ainsi cette imagination active, qui vivifie tous les objets auxquels la prévoyance peut atteindre ?

Qu'on réfléchisse donc avec attention sur les diverses conséquences, qui seroient la suite funeste de l'anéantissement des opinions religieuses : ce n'est pas une seule idée, une seule perspective, que les hommes perdroient ; ce seroit encore l'intérêt & le charme de tous les desirs & de toutes les ambitions. Il n'y a rien d'indifférent, lorsque nos actions & nos desseins peuvent s'allier, de quelque manière, à un devoir ; il n'y a rien d'indifférent, lorsque l'exercice & la perfection de nos facultés paroissent le commencement d'une existence dont le dernier terme nous est inconnu : mais, quand ce terme s'offriroit de toutes parts à notre vue ; quand nous y toucherions à tout moment ; quelle force d'illusion pourroit suffire, pour se défendre d'un triste découragement ? Etroitement circonscrits dans l'espace de la vie, sa limite seroit tellement présente à notre esprit, qu'à chaque entreprise, à chaque pensée, à chaque sentiment peut-être, nous serions tentés d'examiner qu'est ce qui peut valoir de notre part une recherche assidue ; qu'est-ce qui peut mériter la peine que nous nous en occupions avec obstination. Oui, la gloire elle-même, que l'on nomme immortelle, ne nous entraîneroit plus de la même manière, si nous avions la conviction intime qu'elle ne peut germer, s'élever

subsistet, que dans des espaces & des tems à jamais étrangers à notre imagination même. Il faut, pour ainsi dire, que le vague de l'avenir soit encore de notre patrie, afin que nous puissions ressentir cet amour inquiet d'une longue célébrité, & ce mouvement ardent vers les grandes choses qui en est l'effet salutaire.

On se trompe donc, je le pense, lorsqu'on accuse les opinions religieuses de nous dégoûter nécessairement des affaires & des plaisirs du monde: ce sont, au contraire, ces opinions, ce sont les idées d'infini, qu'elles présentent à notre esprit, qui servent à soutenir l'enchaînement ingénieux d'espérances & de devoirs, dont notre bonheur moral, sur la terre, est artistement composé.

Les opinions religieuses sont parfaitement assorties à notre nature, & elles se lient également à nos foiblesses & à nos perfections; elles viennent nous secourir, & dans nos peines réelles, & dans celles que l'abus de notre prévoyance nous suscite. Mais il est tems de le dire, c'est surtout avec ce que nous avons de grand & d'élevé qu'elles sympatisent: oui, si les hommes sont animés par de hautes pensées; s'ils respectent cette intelligence dont ils sont ornés; s'ils prennent intérêt à la dignité de leur nature, ils iront, avec transport, au-devant de l'idée religieuse qui annoblit leurs facultés, qui entretient le courage de leur esprit, & qui les unit, par le sentiment, à celui dont la puissance étonne leur entendement. C'est alors que, se considérant comme une émanation de l'Etre infini, le premier commencement de toutes choses, ils ne se laisseront point entraîner par une philosophie, dont les tristes leçons tendent à nous persuader que la raison, l'esprit, la liberté, toute cette essence spirituelle de nous-même, est le simple résultat d'une combinaison fortuite, & d'une harmonie sans intelligence.

On n'a peut-être jamais observé, d'une manière assez particulière, tous les genres de bonheur qui seroient détruits, ou du moins sensiblement affoiblis, si l'on parvenoit à propager cette décourageante doctrine.

Que deviendroit d'abord le plus beau, le plus noble d'entre tous les sentimens des hommes, celui de l'admiration, si le spectacle de l'univers, loin de nous ramener à l'idée d'un Etre suprême, ne nous retraçoit qu'une vaste existence, mais sans dessein, sans cause & sans destination, & si l'étonnement de notre esprit n'étoit lui-même qu'un des accidens spontanés d'une aveugle matière?

Que deviendroit le plaisir que nous trouvons dans le développement, l'exercice & le progrès de nos facultés, si cette intelligence, dont nous aimons à nous glorifier, n'étoit qu'un jet du hasard; si chacune de nos idées n'étoit qu'une simple obéissance aux loix éternelles du mouvement; si notre liberté n'étoit qu'une fiction, & si nous n'avions, pour ainsi dire, aucune possession de nous-mêmes?

Que deviendroit encore cet actif sentiment de curiosité, dont le charme nous excite à observer sans cesse les prodiges dont nous sommes environnés, & qui nous inspire en même tems le desir de pénétrer de quelque manière dans le mystère de notre existence & dans le secret de notre origine? Certes, il nous importeroit peu d'étudier la marche de la nature, si cette science ne devoit nous apprendre que les détails affligeans de notre mécanique esclavage: un prisonnier peut-il se plaire à dessiner la forme de ses fers, ou à compter les anneaux de ses chaînes?

Mais que le monde est beau, quand il se présente à nous comme le résultat d'une seule & grande pensée, & quand nous trouvons partout l'empreinte d'une intelligence éternelle? Et qu'il est doux alors de vivre d'étonnement & d'admiration!

Mais que les dons de l'esprit sont un sujet de gloire, quand l'homme peut les considérer comme une participation à une nature sublime, dont Dieu seul est le parfait modèle! Et qu'il est doux alors de céder à l'ambition, de s'élever encore d'avantage, en exerçant sa pensée, & en perfectionnant toutes ses facultés!

Enfin, que l'observation de la nature a de charmes, lorsqu'à chaque découverte nouvelle, l'on croit faire un pas de plus vers la connoissance de cette haute sagesse qui a réglé l'univers, & qui en maintient l'harmonie! C'est alors, & alors seulement, que l'étude est d'un intérêt véritable, & que le progrès des lumières devient un accroissement de bonheur. Oui, sous l'empire du matérialisme, tout est languissant dans notre curiosité, tout est instinct dans notre admiration, tout est fictif dans le sentiment que nous avons de nous-mêmes: mais avec l'idée d'un Dieu, tout est vivant, tout est raisonné, tout est véritable; enfin, cette idée heureuse & féconde paroît aussi nécessaire à la nature morale de l'homme, que le feu l'est aux plantes & à toutes les végétations de la terre.

On trouvera peut-être, qu'en examinant l'influence des idées religieuses sur le bonheur, j'ai arrêté l'attention sur plusieurs considérations, qui ne sont pas d'une égale importance pour tous les hommes; il en est quelques unes, en effet, plus particuliérement adaptées à cette partie de la société, dont l'esprit est perfectionné par l'éducation: mais il s'en faut bien que je veuille distraire un moment mes regards de la classe

nombreuse des habitans de la terre, dont le bonheur & le malheur tiennent à des idées simples & proportionnées à l'étendue bornée de ses intérêts & de ses pensées.

Les hommes qui semblent avoir un besoin plus instant & plus continuel de l'assistance des idées religieuses, ce sont ceux que l'infortune de leurs parens laisse au milieu de nous, dépourvus de toute espèce de propriétés, & privés encore de ressources qui dépendent de l'instruction. Cette classe d'hommes, condamnée à des travaux grossiers, est comme resserrée dans les sentiers d'une vie pénible & monotone, où chaque jour ressemble à la veille, où nulle attente confuse, où nulle illusion flatteuse ne peut les distraire: ils savent qu'il y a un mur de séparation entre eux & la fortune; & s'ils portent leurs regards dans l'avenir, ils ne découvrent que l'état misérable où les réduira quelque infirmité; ils n'apperçoivent que la déplorable situation où ils seront exposés par le cruel abandon qui accompagnera leur vieillesse. Avec quel transport, dans cette position, ne doivent-ils pas saisir la douce espérance que les opinions religieuses leur présentent! Avec quelle satisfaction ne doivent-ils pas apprendre, qu'après ce passage de la vie, où tant de disproportions les accablent, il y aura un tems de rapprochement & d'égalité! Qu'ils seroient à plaindre, s'ils devoient renoncer à un sentiment qui se transforme encore, pour eux, dans une idée générale, la seule qu'ils puisent concevoir avec facilité & appliquer avec convenance, la seule enfin, dont ils font usage dans tous les événemens & dans toutes les circonstances! Dieu le veut, se disent-ils à eux-mêmes, & cette première pensée entretient leur résignation: Dieu vous récompensera, Dieu vous le rendra, disent-ils aux autres, quand ils en reçoivent des bienfaits; & ces paroles leur rappellent que le Dieu des riches & des puissans est aussi le leur, & que loin d'être indifférent à leur sort, il daigne se charger de leur reconnoissance. Combien d'autres expressions populaires ramènent sans cesse aux mêmes sentimens de confiance & de consolation! Ce sont ces rapports continuels du pauvre avec la divinité, qui le relèvent à ses propres yeux, qui l'empêchent de succomber entiérement sous le poids des mépris dont on l'accable, & qui lui donnent quelquefois le courage de résister à l'orgueil des superbes. Ah! quels effets plus grands pourroient être produits par une idée plus simple! Aussi, entre les divers caractères dont les opinions religieuses sont revêtues, je leur remarque sur-tout celui-ci, qui semble plus particuliérement le sceau d'une main divine; c'est que l'avantage moral dont elles sont la source, semblable aux grands bienfaits de la nature physique, appartient également à tous les hommes; & comme le soleil, dans la distribution de ses rayons, n'observe, ni les rangs, ni la fortune, de même ces idées consolantes, qui tiennent à la conception d'un Etre suprême, & à toutes les espérances qui s'y réunissent, deviennent la propriété du pauvre comme du riche, du foible comme du puissant, & l'on en peut jouir sous l'humble toit d'une chaumière, comme au milieu des palais élevés par l'orgueil ou la magnificence. Ce sont les loix civiles qui accroissent, ou qui consacrent l'inégalité de tous les partages, & ce sont les idées religieuses qui adoucissent l'amertume de cette dure disproportion.

On ne pourroit se défendre d'une juste compassion, si en considérant attentivement le sort du plus grand nombre des hommes, on les supposoit tout-à-coup privés de la seule pensée qui entretient leur courage; ils n'auroient plus un Dieu pour confident de leurs peines; ils n'iroient plus, aux pieds de ses autels, chercher un sentiment de paix & de tranquillité; ils n'auroient plus de motifs pour élever leurs regards vers le ciel; & leurs yeux inclinés se fixeroient, pour toujours, sur cette terre de douleur, de mort & d'éternel silence. Alors, le désespoir étoufferoit jusqu'à leurs gémissemens; alors toutes leurs réflexions se tournant, pour ainsi dire, contre eux-mêmes, ne serviroient plus qu'à les déchirer; alors ces larmes, qu'ils se plaisent à répandre, & qui sont attirées par la douce persuasion qu'il existe quelque part une commisération & une bonté; ces larmes consolatrices ne couleroient plus de leurs yeux. Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà & là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le tems a blanchis; leur front, que la guerre a cicatrisé; ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect: mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever & joindre, avec effort, leurs mains défaillantes, pour invoquer le Dieu de l'univers, & celui de leur cœur & de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, & leurs douleurs présentes, & leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage plus serein, & emporter dans leur ame un sentiment de tranquillité & d'espérance! Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde; leurs traits sont abattus, leur corps chancelle & la mort observe leurs pas: mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans allarme; ils se sont approchés, par le sentiment, de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les

opinions religieuses, & qui vous dites supérieurs en lumières; venez, & voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science: ah! changez donc le sort des hommes, & donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; &, puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne seroit pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous, que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades & aux indigens la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons & ces souterrains, où des malheureux se débattent dans leurs fers, & fermez, de vos propres mains, la seule ouverture qui laisse arriver jusques à eux quelques rayons de lumière.

Ce n'est pas cependant une seule classe de la société, qui tire une habituelle assistance des idées & des opinions religieuses; c'est encore tous ceux qui ont à se plaindre des abus de l'autorité, des injustices du public, & des diverses contrariétés de leur destinée; c'est l'homme innocent que l'on condamne; c'est l'homme vertueux que l'on calomnie; c'est l'homme foible une fois, & que l'on blâme avec trop de rigueur; c'est tous ceux enfin qui, sûrs de la pureté de leur conscience, recherchent pardessus tout un témoin intime de leurs intentions, & un juge éclairé de leur conduite.

L'homme d'un caractère élevé, & doué d'un cœur accessible à diverses impressions, éprouve aussi le besoin de se former l'image d'un Etre inconnu, auquel il puisse unir toutes les idées de perfections dont son imagination est remplie; c'est-là qu'il transporte les divers sentimens, dont il n'a point d'usage, au milieu de la corruption qui l'environne; c'est-là qu'il peut retrouver un sujet inépuisable d'étonnement & d'admiration; c'est-là qu'il peut renouveller & purifier ses pensées, quand ses regards sont fatigués du spectacle des vices de la terre, & du retour habituel de nos mêmes passions. Enfin, à chaque instant l'heureuse idée d'un Dieu adoucit, embellit sur nos pas le chemin de la vie; c'est par elle que nous nous associons avec délices à toutes les beautés de la nature; c'est par elle que tout ce qui vit, tout ce qui se meut, entre en communication avec nous: oui, le bruit des vents, le murmure des eaux, l'agitation paisible des plantes, tout nous sert d'entretien, tout attendrit notre ame, pourvu que nos pensées puissent s'élever à une cause universelle; pourvu que nous découvrions par-tout l'ouvrage de celui que nous aimons, pourvu que nous puissions distinguer les vestiges de sa marche & les traces de ses intentions, pourvu que nous croyions assister au spectacle de sa puissance, & aux magnificences de sa bonté.

Mais c'est principalement sur les jouissances de l'amitié, que la piété répand un nouveau charme; les bornes, les limites ne peuvent s'accorder avec le sentiment; infini comme la pensée, il ne pourroit subsister, il ne pourroit du moins se défendre d'une continuelle inquiétude, si des opinions bienfaisantes agrandissant pour nous l'avenir, ne nous permettoient pas de considérer sans épouvante, la révolution des années & la course rapide du tems: aussi, quand la mélancolie nous livre à une douce émotion, quand elle se change pour nous en plaisir, c'est qu'aux momens où nous nous trouvons séparés des objets de notre affection, une méditation solitaire les replace au-devant de nous, à l'aide des idées générales de bonheur, qui, plus ou moins confusément, terminent au loin notre vue. Ah! que vous avez sur tout besoin de ces précieuses opinions, vous qui, timides au milieu du monde, ou découragés par le malheur, vous trouvez comme isolés sur la terre, parce que vous ne partagez point les passions qui agitent la plupart des hommes! il vous faut un ami, & vous ne voyez par-tout que des associés de fortune: il vous faut un consolateur, & vous ne voyez que des ambitieux, étrangers à tout ce qui n'est pas le crédit ou la puissance: il vous faut au moins un confident sensible, & le mouvement de la société disperse toutes les affections, & atténue tous les intérêts; enfin, quand vous l'avez, cet ami, ce confident, ce consolateur; quand vous l'acquérez par les liens de la plus tendre union; quand vous vivez dans un fils, dans un époux, dans une femme chérie, quelle autre idée que celle d'un Dieu, peut venir à votre secours, lorsque l'affreuse image d'une séparation se présente de loin à votre pensée? Ah! qu'en de pareils instans on embrasse avec transport toutes les opinions qui nous entretiennent de continuité & de durée! Qu'on aime alors à prêter l'oreille à ces paroles de consolation, qui s'allient si parfaitement avec les desirs & les besoins de notre ame! Quelle effrayante association que celle du néant éternel & de l'amour! Comment unir à ce doux partage d'intérêts & de pensées, à ce charme de tous les jours & de tous les instans, à cette vie enfin, la plus forte de toutes; comment unir à tant d'existence & de bonheur, la persuasion intime & l'image habituelle d'une mort sans espoir, & d'une destruction sans retour? Comment offrir seulement l'idée de l'oubli à ces ames aimantes, qui ont placé tout leur amour-propre & toute leur ambition dans l'objet de leur estime & de leur tendresse, & qui, après avoir renoncé à elles-mêmes, se sont comme déposées en entier dans un autre sein, pour y subsister du même souffle de vie & de la même destinée?

destinée ? Enfin près du tombeau que peut être elles arroseront un jour de leurs larmes, comment leur prononcer ces mots accablans, ces mots terribles, *pour jamais*, *pour toujours* ! O abymes des abymes & pour l'esprit & pour le sentiment ; qu'un nuage bienfaisant vienne couvrir du moins vos sombres profondeurs, s'il faut que la pensée de l'homme sensible s'approche un moment des bords effrayans qui vous environnent ! Les larmes, les regrets, ont encore quelque douceur, quand on les donne à une ombre chérie, quand vous pouvez mêler à vos douleurs le nom d'un Dieu, & quand ce nom vous paroît comme le ralliement de toute la nature : mais si, dans l'univers, tout étoit sourd à votre voix ; si nul retentissement ne faisoit entendre vos plaintes ; si d'éternelles ombres avoient fait disparoître l'objet de votre amour, si elles s'avançoient pour vous entraîner dans la même nuit, si le plus malheureux, celui qui tient encore en ses mains l'une des extrémités de cette trame d'union & de félicité que la mort a rompue, ne pouvoit plus la rattacher en espérance ; si rempli tout entier du souvenir d'une idole chérie, il ne pouvoit plus dire : elle est en quelque *lieu* ; s'il ne pouvoit plus dire : son cœur qui sut aimer, son ame pure & céleste m'attend, m'appelle peut-être auprès de cet Etre inconnu que nous avons adoré d'un commun penchant ; & si, au lieu d'une si précieuse pensée, il falloit, sans aucun doute, sans aucune incertitude, considérer la terre comme un sépulcre à jamais fermé.... Mon cœur succombe, & je ne saurois continuer ; il n'est point de force, il n'est point de soutien contre de semblables images ; c'est la nature entière qui semble se disjoindre, c'est l'univers qui paroît se dissoudre & vous accabler de ses débris. O source de tant d'espérances, sublime idée d'un Dieu ! n'abandonnez pas l'homme sensible ; vous êtes tout son courage, vous êtes son avenir, vous êtes sa vie ; ne l'abandonnez point, & défendez-le sur-tout de l'ascendant d'une aride philosophie, qui viendroit affliger son cœur en feignant de le secourir. Eh ! bien, je fais un effort, je m'adresse à vous, qui vous dites éclairés par une nouvelle sagesse. Je suis accablé de la plus profonde douleur ; un père, une mère, qui faisoient mon appui, qui me guidoient par leurs conseils, qui m'environnoient de leur tendresse, ces parens tutélaires viennent de m'être enlevés ; un fils, une fille, l'un & l'autre ma gloire & ma consolation, ont été moissonnés près de moi ; une épouse, une compagne fidelle, dont toutes les paroles, toutes les actions, tous les sentimens, tous les regards alimentoient ma vie, s'est évanouie dans mes bras ; il me reste un moment de force, je viens à vous, philosophes ; que me direz-vous ? « Cherche des » distractions, porte ailleurs tes pensées ; un » abyme sans fin te sépare à jamais des objets de » ta tendresse ; & ces souvenirs, ces regrets, » qui te pénètrent de douleur, ne sont qu'une » forme de végétation, un dernier jeu d'une » matière organique ». Ah ! vous avez aimé ; & vous pouvez prononcer tranquillement ces impitoyables paroles ! Eloignez de moi vos secours, je les redoute plus que mes peines. Et toi, fille du ciel, aimable & douce religion, que me diras-tu ? « Espère, espère ; un Dieu t'a tout » donné, te peut encore tout rendre ». Ah ! quelle différence entre ces deux langages ! Que l'un nous avilit, que l'autre nous élève ! Que l'un offense avec dureté nos sentimens les plus chers ; que l'autre s'allie avec douceur à toutes les idées dont nous avons composé notre bonheur ! C'est aux hommes à choisir entre leurs divers guides ; ou plutôt c'est à eux à juger s'ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, & la mort que la vie ; c'est à eux à voir s'ils préfèrent les vents desséchans à la rosée bienfaisante, les glaces de l'hiver au charme du printems, & la pierre insensible aux dons les plus brillans de la nature animée.

Je le dirai : le monde, sans l'idée d'un Dieu, ne seroit plus qu'un désert, embelli par quelques prestiges ; & l'homme désenchanté par les lumières de la raison, ne trouveroit par-tout que des sujets de tristesse. Je les ai vu, ces vaines grandeurs, ces songes de l'ambition, ces séductions de la gloire ; & dans les plus beaux jours de mes illusions, mon cœur s'est toujours retiré vers une idée plus grande, vers une consolation plus réelle ; j'ai éprouvé que le sentiment de l'existence d'un Etre suprême s'appliquoit avec charme à toutes les circonstances de la vie ; j'ai trouvé que ce sentiment pouvoit seul inspirer aux hommes une véritable dignité : car c'est peu de chose que tout ce qui est purement personnel, que tout ce qui range les uns à quelques lignes au-dessus des autres ; il faut, pour avoir quelque droit à s'énorgueillir, élever avec soi la nature humaine ; il faut la placer en regard de cette sublime intelligence, qui semble l'avoir honorée de quelques-uns de ses attributs ; c'est alors qu'on apperçoit à peine toutes ces petites distinctions qui s'attachent à notre superficie, & sur lesquelles la vanité exerce son empire ; c'est alors qu'on laisse à cette reine du monde ses hochets & ses prétentions, & qu'on cherche ailleurs une autre fortune ; & c'est alors aussi que les vertus, les hauts sentimens, les grandes pensées, paroissent la seule gloire dont l'homme doive être jaloux. (*De l'importance des opinions religieuses, par M. Necker*).

RÉPUTATION, s. f. Les hommes sont destinés à vivre en société ; & de plus ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous, à cet égard, dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont un exis-

tence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes assez sûrs & assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférens sur celle des autres ; & il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le desir d'occuper une place dans l'opinion des hommes, a donné naissance à la réputation, la célébrité & la renommée, ressorts puissans de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens & les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renommée, & ne diffèrent que par les degrés ; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une *réputation* honnête est à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus sociales, & la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de *réputation* n'est à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talens, le génie procurent la célébrité ; c'est le premier pas vers la renommée, qui n'en diffère que par plus d'étendue ; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne *réputation*. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu ; les choses rares & brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui sont les princes, y sont assujettis ; ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, & celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même tems, si la supériorité de l'un & de l'autre vient de la personne, ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport & la différence qui se trouvent entre les grands hommes & les princes qui ne sont que princes.

Mais laissant à part la foule des princes, sans les préférer ni les exclure à ce titre seul, ne considérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle est personnelle.

Les qualités qui sont uniquement propres à la renommée s'annoncent avec éclat. Telles sont les qualités des hommes d'état, destinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples, soit par les armes, soit dans le gouvernement.

Les grands talens, les dons du génie procurent autant ou plus de renommée que les qualités de l'homme d'état, & ordinairement transmettent un nom à une postérité plus reculée.

Quelques-uns des talens qui font la renommée des hommes d'état, seroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obscurité, n'eût été qu'un brigand, & au lieu d'un triomphe, n'eût mérité qu'un supplice. Il y a eu dans tous les genres de grands hommes, qui, s'ils ne le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auroient jamais pu être autre chose, & auroient paru incapables de tout.

La *réputation* & la renommée peuvent être fort différentes, & subsister ensemble.

Un homme d'état ne doit rien négliger pour sa *réputation* ; mais il ne doit compter que sur la renommée, qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa *réputation*. Il en est comptable au monde, & non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée & une mauvaise *réputation* ; mais la renommée, portant principalement sur des faits connus, est ordinairement mieux fondée que la *réputation*, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante & uniforme ; la *réputation* ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands hommes sur les injustices qu'on fait à leur *réputation*, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la *réputation* par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir & qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce seroit aimer bien généreusement l'humanité, que de la servir au mépris de la *réputation*, ou ce seroit trop mépriser les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; & dans ce cas les serviroit-on ? Quand le sacrifice de la *réputation* à la renommée n'est pas forcé par le devoir, c'est une grande folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa *réputation* que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect & de la considération que de la part de ceux dont on est entouré, dont on est personnellement connu. Il est donc plus avantageux que la *réputation* soit honnête, que si elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renommée n'est, dans bien des occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom.

Qu'un homme illustre se trouve au milieu de ceux qui, se disant le connoître personnellement,

célèbrent son nom en sa présence, il jouira avec plaisir de sa célébrité : & s'il n'est pas tenté de se découvrir, c'est parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour-propre. Mais s'il lui étoit absolument impossible de se faire connoître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation seroit-elle pénible, ce seroit presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un homme dont le nom seroit dans le mépris, & qui en seroit témoin ignoré ; il ne se seroit pas connoître, & jouiroit, au milieu de son tourment, d'une sorte de consolation, qui seroit dans le rapport opposé à la peine du premier, que nous avons supposé contraint au silence.

Si l'on réduisoit la célébrité à sa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des sectateurs. La *réputation* la plus étendue est toujours très-bornée ; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu ? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y avoit il d'hommes qui ignoroient l'existence de Kouli-Kam, dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la terre ? Elle a des bornes assez étroites, & la renommée peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de foiblesse que de pouvoir croître continuellement, sans atteindre à un terme limité !

On se flate du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédomager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix, & non pas de les apprécier. D'ailleurs quel homme d'état osera se répondre de vivre dans l'histoire, quand on voit des médailles de plusieurs rois dont les noms ne se trouvent dans aucun historien ? L'état de ces princes devoit cependant être considérable. Les arts y étoient florissans, à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des arts qui ne peuvent être portées à un certain degré de perfection, sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avoit, sans doute, à la cour de ces rois, comme ailleurs, de petits seigneurs très-importans, faisant du fracas, s'imaginant occuper fort la renommée, avoir un jour place dans l'histoire, & les maîtres, sous qui ils rampoient, n'y sont pas nommés. Les antiquaires les mieux instruits de la science numismatique, exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays ces monarques ont régné. Il paroît cependant par le sujet, le goût du travail, les types des médailles, par les légendes qui sont grecques, que ce n'étoit pas sur des peuples ignorés, & que l'époque n'en est pas de la plus haute antiquité. On conjecture que c'étoit en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, &c. Mais l'histoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être connus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention, est à demi-consolé.

Quand le desir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve, & utile à la société ; mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse & avilissante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de *réputations* usurpées & peu solides.

Rien ne rendroit plus indifférent sur la *réputation*, que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, & quels sont les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paroît-il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu'il montre de dispositions heureuses, quelquefois même sans cela ; que chacun s'empresse de le servir, de l'annoncer, de l'exalter : c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement ? Est ce générosité, bonté ou justice ? Non, c'est envie, souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, par qui les premiers rangs soient occupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir ; mais c'est bien peu connoître les passions que de les faire raisonner. Elles ont des motifs, & jamais de principes. L'envie sent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans son entreprise, elle cherche aussi-tôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours.

C'est ainsi que les *réputations* se forment & se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent, soit par la solidité du mérite qui les affermit, soit par l'artifice de celui qui, ayant été élevé par la cabale, sait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir, ou qui embarassent son action.

Il arrive souvent que le public est étonné de certaines *réputations* qu'il a faites ; il en cherche la cause, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus

d'admiration & de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces *réputations* ressemblent aux fortunes, qui sans fonds réels, portent sur le crédit, & n'en sont que plus brillantes.

Comme le public fait des *réputations* par caprice, des particuliers en usurpent par manège ou par une sorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite; on plaisante d'abord de leurs prétentions; ils répetent les mêmes propos si souvent, & avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire; cela se répete & se repand comme un bruit de ville, qu'on n'approfondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres; c'est ce qu'on apelle une cabale.

On entreprend de dessein formé de faire une *réputation*, & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une telle *réputation*, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe. Ceux qui l'ont créée savent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres frappés du contraste de la personne & de sa *réputation*, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé, par timidité, complaisance ou intérêt; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, & ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer; il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le suggérant à d'autres, sinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en soit, les *réputatons* usurpées qui produisent le plus d'illusion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la *réputation*, c'est une grande mal-adresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la *réputation* méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnoître ce manége dans un homme qui d'ailleurs a des talens, & tôt ou tard il le reconnoît, il se révolte, & dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice, mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuste. L'envie, à qui les prétextes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, & les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flatte d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la *réputation*; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la *réputation*, il y a un art, & même un art honnête qui nait de la prudence, de la sagesse, & qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantages que les autres, non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la *réputation* de vertu. Une intelligence fine aussi contraire à la fausseté qu'à l'imprudence, un discernement prompt & sûr, fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on se tait & qu'on agit à propos. Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honnête, courageuse, & toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'appercevoir; l'homme d'esprit la sent & la saisit. L'expérience trouve cependant que l'esprit seul n'y suffit pas, & qu'il faut encore un cœur noble, pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces succès brillans, & je suis persuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges, sentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui, avec la bienfaisance dans le cœur, avec les actes de vertus les plus fréquens, faute d'intelligence d'à propos, n'étoient pas, à beaucoup près, aussi estimés, qu'estimables. Leur mérite ne faisoit point de sensation; à peine le soupçonnoit-on. Il est vrai que si par un heureux hazard le mérite simple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus subit. On le loue avec complaisance, on voudroit encore l'augmenter; l'envie même y applaudit sans sortir de son caractère, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les *réputations* se forment & se détruisent avec facilité, il n'est pas étonnant qu'elles varient, & soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une *réputation* dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente: il a celle qu'il mérite le moins, & on lui refuse celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails qui ren-

dront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il méprise le faste, & se refuse le superflu, pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des présens, & refuse le payement de ses dettes: on admire sa magnificence, quand il est à la fois victime du faste & de l'avarice.

On accuse d'insolence un homme qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée, ou tyrannique: on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturellement doux finissent souvent par avoir tort mal à propos, quand la mesure est comble. On ne sauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne se pas laisser trop vexer, à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante, au contraire, la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractère & poli par orgueil.

Une femme est déshonorée, parce qu'elle a constaté sa faute par l'éclat de sa douleur & de sa honte; tandis qu'une autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence; celle-ci n'est pas même l'objet d'un mépris secret. Les hommes haïssent ce qu'ils n'oseroient punir; mais ils ne méprisent que ce qu'ils osent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne reglent leurs actions.

Si l'on passe des simples particuliers à ceux qui paroissant sur un théâtre plus éclairé, sont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un ministre est taxé de dureté, parce qu'il est juste, qu'il rejette des sollicitations payées, & refuse de se prêter à ce que les courtisans appellent des affaires: commerce injurieux au mérite, scandaleux pour le public, avilissant pour l'autorité, dangereux pour l'état, & malheureusement trop commun.

On loue la bonté d'un autre, parce qu'on peut le séduire, le tromper, & le faire servir d'instrument à l'injustice.

Un prince passe pour févère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir; pour cruel, parce qu'il réprime les tyrannies subalternes, de toutes les plus odieuses. Les loix cruelles contre les oppresseurs sont les plus douces pour la société; mais l'intérêt particulier se fait toujours le législateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, & par conséquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accusé d'avarice parce qu'il ne fouloit pas les peuples, pour enrichir des favoris sans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi; & les princes n'ont droit au superflu, que lorsque les peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osoit lui faire ne prouvoient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. « J'aime mieux, dit ce prince honnête homme, » que mon avarice les fasse rire, que si elle les » faisoit pleurer. Il ajoutoit: leurs plaisanteries » prouvent ma bonté; car ils n'oseroient pas les » faire sous tout autre prince ». Il avoit raison; les reproches des courtisans valent souvent des éloges, & leurs éloges sont des piéges.

A l'égard des *réputations* de probité, il est étonnant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'usurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu austère n'est pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on est moins circonspect quand on est irréprochable, & qu'on s'observe moins quand on ne craint pas de se trahir; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle, & souvent la portent à l'excès, pour établir la sévérité de leur vertu: leurs déclarations contre l'impudence sont des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu! L'étourderie est encore une preuve très-équivoque de la franchise; on ne devroit se fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle est souvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie sont des défauts de caractère qui n'excluent pas absolument, & supposent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur?

Si l'on souscrit légèrement à certaines *réputations* de probité, on en flétrit souvent avec une témérité encore plus blâmable, par passion, par intérêt. On abuse du malheur d'un homme pour attaquer sa probité. On s'élève contre la *réputation* des autres, uniquement pour donner opinion de sa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une *réputation* qu'il croit injustement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce soupçon seroit trop ridicule; on suppose qu'il a intérêt de soutenir une thèse extraordinaire. Qu'on se soit visiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'est suspect que d'un excès de sagacité; mais si c'est en jugeant trop favorablement; c'est, dit-on, le

comble de l'imbécillité : cependant l'erreur est la même, & le caractère est très-différent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence.

Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impréssion. Eh! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer ? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter, & de donner le ton ; qui n'ont que des opinions & jamais de sentimens ; qui en changent, les quittent, & les reprennent, sans le savoir, ni s'en douter, ou qui sont opiniâtres sans être constans.

Voilà cependant les jûges des *réputations* ; voilà ceux dont on méprise le sentiment, & dont on recherche le suffrage ; ceux qui procurent la considération, sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est différente de la célébrité. La renommée même ne la donne pas toujours, & l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux & ses supérieurs en rang & naissance. On peut dans un rang plus élevé, ou avec une naissance illustre, avec un esprit supérieur, ou des talens distingués ; on peut même avec de la vertu, si elle est seule & dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance & de l'état.

La considération ne suit pas nécessairement le grand homme ; l'homme de mérite y a toujours droit ; & l'homme de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités & tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus précise de la considération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même, par le pouvoir connu d'obliger & de nuire, & par l'usage éclairé qu'on fait du premier, en s'abstenant de l'autre.

L'espèce, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'homme de considération. Il y en a de toutes classes. L'espèce, est celui qui, n'ayant pas le mérite de son état, se prête encore de lui-même à son avilissement personnel : il manque plus à soi qu'aux autres. Un homme d'un haut rang peut être une espèce, un autre de bas état peut avoir de la considération.

Si l'on acquiert de la considération, on l'usurpe aussi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : si l'on veut examiner en quoi il consiste, on est étonné du vuide ; on trouve que tout se borne à un air, un ton d'importance & de suffisance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien suffit. Ils se sont portés pour respectables, & on les respecte : sans quoi on n'iroit pas jusqu'à les estimer.

On doit conclure de l'analyse que nous venons de faire, & de la discussion dans laquelle nous sommes entrés, que la renommée est le prix des talens supérieurs, soutenus de grands efforts, dont l'effet s'étend sur les hommes en général, ou du moins sur une nation ; que la *réputation* a moins d'étendue que la renommée, & quelquefois d'autres principes ; que la *réputation* usurpée n'est jamais sûre ; que la plus honnête est toujours la plus utile, & que chacun peut aspirer à la considération de son état. (Duclos, *Considérations sur les mœurs*).

RETRAITE, s. f. Ce mot se dit en morale de la séparation du tumulte du monde pour mener chez soi une vie tranquille & privée ; on demande quand cette *retraite* doit se faire. Ce n'est pas dans la force de l'âge où l'on peut servir la société & remplir un poste qu'on occupe avec fruit, mais quand la vieillesse vient graver ses rides sur notre front, c'est là le vrai tems de la *retraite* ; il n'y a plus qu'à perdre à se montrer dans le monde, à rechercher des emplois & à faire voir sa décadence. Le public ne se transporte point à ce que vous avez été, c'est un travail & une justice qu'il ne rend guere ; il ne s'arrête qu'au moment présent & juge de votre incapacité. Ayons donc alors le courage de nous rendre heureux par des goûts paisibles & convenables à notre état. Il faut savoir se retirer à propos ; il conviendroit même que notre *retraite* fût un choix du cœur plutôt qu'une nécessité. (*D J.*) (*Anc. Encyc.*).

RICHESSE, s. f. Ce mot s'emploie plus généralement au pluriel ; mais les idées qu'il présente à l'esprit varient relativement à l'application qu'on en fait. Lorsqu'on s'en sert pour désigner les biens des citoyens, soit acquis, soit patrimoniaux, il signifie *opulence*, terme qui exprime non la jouissance, mais la possession d'une infinité de choses superflues, sur un petit nombre de nécessaires. On dit aussi tous les jours les *richesses* d'un royaume, d'une république, *&c.* & alors, l'idée de luxe & de superfluités que nous offroit le mot de *richesses*, appliqué aux biens des citoyens, disparoît : & ce terme ne représente plus que le produit de l'industrie, du commerce, tant intérieur qu'extérieur, des différens corps

politiques, de l'administration interne & externe des principaux membres qui le constituent; & enfin de l'action simultanée de plusieurs causes physiques & morales qu'il seroit trop long d'indiquer ici, mais dont on peut dire que l'effet, quoique lent & insensible, n'est pas moins réel.

Il paroît par ce que je viens de dire, qu'on peut envisager les *richesses* sous une infinité de points de vue différens, de l'observation desquels il résultera nécessairement des vérités différentes, mais toujours analogues aux rapports dans lesquels on considérera les *richesses*.

Cette dernière réflexion conduit à une autre, c'est que l'examen, la discussion, & la solution des différentes questions de politique & de morale, tant incidentes que fondamentales, que l'on peut proposer sur cette matière aussi importante que compliquée & mal éclaircie, doivent faire un des principaux objets des méditations de l'homme d'état & du philosophe. Mais cela seul feroit la matière d'un livre très-étendu; & dans un ouvrage de la nature de l'Encyclopédie, on ne doit trouver sur ce sujet que les principes qui serviroient de base à l'édifice.

Laissant donc au politique le soin d'exposer ici des vues neuves, utiles & profondes, & d'en déduire quelques conséquences appliquables à des cas donnés, je me bornerai à envisager ici les *richesses* en moraliste. Pour cet effet, j'examinerai dans cet article une question à laquelle il ne paroît pas que les philosophes aient fait jusqu'ici beaucoup d'attention, quoiqu'elle les intéresse plus directement que les autres hommes. En effet, il s'agit de savoir 1°. si un des effets nécessaires des *richesses* n'est pas de détourner ceux qui les possedent de la recherche de la vérité.

2°. Si elles n'entraînent pas infailliblement après elles la corruption des mœurs, en inspirant du dégoût ou de l'indifférence pour tout ce qui n'a point pour objet la jouissance des plaisirs des sens, & la satisfaction de mille petites passions qui avilissent l'ame, & la privent de toute son énergie.

3°. Enfin, si un homme riche qui veut vivre bon & vertueux, & s'élever en même-tems à la contemplation des choses intellectuelles, & à l'investigation des causes des phénomenes & de leurs effets, peut prendre un parti plus sage & plus sûr, que d'imiter l'exemple de Cratès, de Diogene, de Démocrite & d'Anaxagore.

Ceux qui auront bien médité l'objet de ces différens problêmes moraux, s'appercevront sans peine qu'ils ne sont pas aussi faciles à résoudre qu'ils le paroissent au premier aspect. Plus on les approfondit, plus on les trouve complexes, & plus on sent que l'on erre dans un labyrinthe inextricable où l'on n'est pas toujours sûr de trouver le fil d'Ariane, & dans lequel il est par conséquent facile de s'égarer.

Nec preme, nec summum molire per æthera currum,
Altiùs egressus; cœlestia tecta cremabis;
Inferiùs terras: medio tutissimus ibis.
Neu te dexterior pressam rota ducat ad aram;
Inter utrumque tene.
Ovide, *métamorph. lib. II. 85. v. 134. & seqq.*

Ainsi pour traiter ces questions avec cette sage impartialité, qui doit être la caractéristique de ceux qui cherchent sincérement la vérité, je ne ferai dans cet article que présenter simplement à mes lecteurs tout ce que la sagesse humaine la plus sublime & la plus réfléchie a pensé dans tous les tems sur cette matière: me réservant la liberté d'y joindre quelquefois mes propres réflexions dans l'ordre où elles se présenteront à mon esprit.

Je commence par une remarque qui me paroît essentielle: c'est que les anciens philosophes ne croyoient point que les *richesses* considérées en elles-mêmes, & abstraction faite de l'abus & du mauvais usage qu'on en pouvoit faire, fussent nécessairement incompatibles avec la vertu & la sagesse: ils étoient trop éclairés pour ne pas voir qu'envisagées ainsi métaphysiquement, elles sont une chose absolument indifférente; mais ils savoient aussi que, comme on s'écarte infailliblement de la vérité dans les recherches morales, lorsqu'on ne veut voir que l'homme abstrait, on court également risque de s'égarer lorsqu'on fait les mêmes suppositions à l'égard des êtres physiques & moraux qui l'environnent, & qui ont avec lui des rapports constans, déterminés & établis par la nature des choses. Ainsi enseignent ils constamment que les *richesses* pouvant être & étant en effet dans une infinité de circonstances, & pour la plupart des hommes, un obstacle puissant à la pratique des vertus morales, à leur progrès dans la recherche de la vérité, & un poids qui les empêche de s'élever au plus haut degré de connoissance & de perfection où l'homme puisse arriver, le plus sûr est de renoncer à ces possessions dangereuses, qui, multipliant sans cesse les occasions de chûte, par la facilité qu'elles donnent de satisfaire une multitude de passions déréglées, détournent enfin ceux qui y sont attachés de la route du bien & du desir de connoître la vérité.

C'est ce que Séneque fait entendre assez clairement, lorsqu'il dit que les *richesses* ont été pour une infinité de personnes un grand obstacle à la philosophie, & que pour jouir de la liberté d'esprit nécessaire à l'étude, il faut être pauvre, ou vivre comme les pauvres. « Tout homme,

» ajoute-t-il, qui voudra mener une vie douce, » tranquille & assurée, doit fuir le plus qu'il lui » sera possible ces biens faux & trompeurs, à » l'appât desquels nous nous laissons prendre » comme à un trébuchet, sans pouvoir ensuite » nous en détacher, en cela d'autant plus mal- » heureux, que nous croyons les posséder, & » qu'au contraire ce sont eux qui nous possèdent & qui nous tyrannisent ». *Multi ad philosophandum obstitere divitiæ: paupertas expedita est, secura est.... si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similis. Non potest studium salutare fieri sine frugalitatis curâ: frugalitas autem, paupertas voluntaria est...... Munera ista fortunæ putatis? Insidiæ sunt. Quisquis nostrum tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest, ista viscata beneficia devitet: in quibus hoc quoque miserrimi fallimur, habere nos putamus, habemus.* Sénec. *epist.* 17. & *epist.* 8.

On ne peut guere douter de la certitude de ces maximes lorsqu'on voit des philosophes tels que Démocrite & Anaxagore abandonner leurs biens, & résigner tout leur patrimoine à leurs parens, pour s'appliquer tout entiers à la recherche de la vérité & à la pratique de la vertu.

Sprevit Anaxagoras, sprevit Democritus, atque
Complures alii (quorum sapientia toti est
Nota orbi) argentum atque aurum, CAUSASQUE MALORUM
DIVITIAS. *Quare? Nisi quod non vera putarunt*
Esse bono hæc animum quæ curis impediunt, &
In mala præcipitant quamplurima.

Il est assez difficile, ce me semble, de ne pas se laisser entraîner par de si grands exemples, & de nier que les *richesses* ne soient infiniment plus nuisibles qu'utiles, quand d'un autre côté on voit Sénèque peindre avec des traits de feu les maux affreux qu'elles causent nécessairement à la société, & les crimes que la soif de l'or fait commettre. *Circa pecuniam*, dit-il, *plurimum vociferationis est: hæc, fora defatigat, patres liberosque committit, venena miscet, gladios tam percussoribus quam legionibus tradit. Hæc est sanguine nostro delibuta. Propter hanc uxorum maritorumque noctes strepunt litibus, & tribunalia magistratuum premit turba: reges sæviunt, rapiuntque, & civitates longo sæculorum labore constructas evertunt, ut aurum argentumque in cinere urbium scrutentur.* Senec. *de irâ lib. III. cap xxxij circa fin.*

» Depuis que les *richesses*, dit-il ailleurs, ont » commencé à être en honneur parmi les hommes, » & à devenir en quelque sorte la mesure de la » considération publique, le goût des choses » vraiment belles & honnêtes s'est entièrement » perdu. Nous sommes tous devenus marchands, » & tellement corrompus par l'argent, que nous » demandons, non point ce qu'est une chose » en elle-même, mais de quel rapport elle est. » Se présente-t-il une occasion d'amasser des » *richesses*, nous sommes tour à-tour gens de » bien ou fripons, selon que notre intérêt & » les circonstances l'exigent. Nous faisons le » bien, & nous pratiquons la justice tant que » nous espérons trouver quelque profit dans » cette conduite, tout prêts à prendre le parti » contraire si nous croyons gagner davantage à » commettre un crime. Enfin les mœurs se sont » détériorées au point que l'on maudit la pau- » vreté, qu'on la regarde comme un deshonneur » & une infamie, en un mot qu'elle est l'objet » du mépris des riches & de la haine des » pauvres ». (*b*)

Ce ne sont point ici des idées vagues & jettées au hasard, ni de vaines déclamations, où l'imagination agit sans cesse aux dépens de la réalité, des faits confirmés par une expérience continuelle, & que chacun peut, pour ainsi dire, toucher par tous ses sens. Aussi le même philosophe ne craint-il pas d'avancer que les *richesses* sont la principale source des malheurs du genre humain, & que tous les maux auxquels les hommes sont sujets, comme la mort, les maladies, la douleur, &c. ne sont rien en comparaison de ceux que leur causent les *richesses*. *Transeamus ad patrimonia, maximam humanarum ærumnarum materiam. Nam si omnia alia quibus angimur, compares, mortes, ægrotationes, metus, desideria, dolorum laborumque patientiam, cum iis quæ nobis mala pecunia nostra exhibet; hæc pars multum prægravabit.* Senec, *de tranquill. animi, cap. viij. init.* Il s'exprime encore avec plus de force dans sa 115 lettre.

» De continuelles inquiétudes, dit-il, rongent » & dévorent les riches à proportion des biens » qu'ils possèdent. La peine qu'il y a à gagner » du bien est beaucoup moindre que celle qui » vient de la possession même. Tout le monde » regarde les riches comme des gens heureux; » tout le monde voudroit être à leur place, » je l'avoue: mais quelle erreur! Est-il de con- » dition pire que d'être sans cesse en butte à

(1) Palingen. *Zodiac. vitæ*, lib. II. vs. 442; & *seqq.* édit. *Roterd. ann.* 1722. Voyez aussi Platon, *in hipp. major.* pag. 281. A B. *tom. III* édit. *Henr. Steph. ann.* 1578; & Plutarque, vie de Périclès, *pag.* 162. B. C. *tom. I.* édit. *Paris, ann.* 1624.

(*b*) *Quæ (pecunia) ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit: mercatoresque & venales invicem facti, quærimus, non quale sit quidque, sed quanti. Ad mercedem pii sumus, ad mercedem impii. Honesta, quamdiu aliqua illis spes inest, sequimur: in contrarium transituri, si plus scelera promittant.... denique eò mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus.* Senec. *epist.* 115.

» la misere & à l'envie? Plut aux dieux que » ceux qui cherchent les *richesses* avec tant d'em- » pressement intérogeassent les riches sur leur » sort! certainement ils cesseroient bientôt de » desirer les *richesses* » ! *Adjice quotidianas sollicitudines, quæ pro modo habendi quemque discruciant. Majore tormento pecunia possidetur, quàm quæritur.... At felicem illum homines, & divitem vocant, & consequi optant, quantum ille possidet. Fateor. Quid ergo? Tu ullos esse conditionis pejoris existimas, quàm qui habent & miseriam & invidiam? Utinam qui divitias appetituri essent cum divitibus deliberarent!..... Profectò vota mutassent.* (1).

Que l'on fasse réflexion que celui qui parle dans ces passages est un philosophe qui possédoit des biens immenses, *innumeram pecuniam*, comme il le dit lui-même dans Tacite, *annal. lib. XIV. cap. liij.* & l'on sentira alors de quel poids un pareil aveu doit être dans sa bouche.

Mais consultons, si l'on veut, d'autres autorités: voyons ce que les auteurs les plus graves & les plus judicieux ont pensé de l'influence des *richesses* sur les mœurs, & des avantages de la pauvreté. « Ce n'est pas, disoit Diogene, » pour avoir de quoi vivre simplement, avec » des herbages & des fruits, qu'on cherche à » s'emparer du gouvernement d'un état, qu'on » saccage des villes, qu'on fait la guerre aux » étrangers, ou même à ses concitoyens; mais » pour manger des viandes exquises, & pour » couvrir sa table de mets délicieux ». *Diogenes tyrannos, & subversores urbium belloque vel hostilia, vel civilia, non pro simplici victu olerum pomorumque, sed pro carnium & epularum deliciis, asserit excitari.* Diogen. *apud Hieronym. adv. Jovinian. lib. II. pag.* 77. A. *tom. II. édit. Basil.*

Justin faisant la description des mœurs des anciens scythes, dit qu'ils méprisent l'or & l'argent, autant que les autres hommes en font passionnés, & que c'est au mépris qu'ils font de ces vils métaux, ainsi qu'à leur maniere de vivre simple & frugale, qu'il faut attribuer l'innocence & la pureté de leurs mœurs, parce que ne connoissant point les *richesses*, ils n'ont que faire de convoiter le bien d'autrui. *Aurum & argentum perinde adspernantur, ac reliqui mortales appetunt. Lacte & melle vescuntur..... Hæc continentia illis morum quoque justitiam indidit. Nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido est, ubi & usus.* Justin. *hist. lib. II. cap. ij. n.* 8 & *sequent.*

(1) *Voyez* encore sa XIV. lettre, vers la fin, où il rapporte une fort bonne pensée d'Epicure; & joignez-y deux beaux fragmens de Philemon, qui se trouvent dans le recueil de le Clerc, *num.* 39 & 38, *pag.* 352, *édit. Amstel.* 1709.

Zenon le stoïcien ne pensoit pas plus favorablement des *richesses*; car ayant appris que le vaisseau sur lequel étoient tous ses biens, avoit fait naufrage, il ne témoigna aucun regret de cette perte, au contraire. « La fortune veut, dit-il aussitôt, que je puisse philosopher plus tranquil- » lement ». *Nunciato naufragio, Zeno noster, cùm omnia sua audiret submersa, jubet, inquit, me fortuna expeditiùs philosophari.* Apud Senec. *de tranquill. animi. cap. xvj.*

« Je m'étonne, disoit Lucrece de Gonzague à » Hortensio Laudo, qu'étant aussi savant que vous » l'êtes, & connoissant aussi bien les vicissitudes & » le train des choses humaines, vous vous attri- » stiez aussi excessivement de votre pauvreté. Ne » savez-vous pas que la vie des pauvres ressemble à » ceux qui cotoyent le rivage avec un doux vent, » sans perdre de vue la terre, & celle des riches à » ceux qui navigent en pleine mer. Ceux-ci ne peu- » vent prendre terre, quelque envie qu'ils en ayent: » ceux-là viennent à bord quand ils veulent ». *Essendo voi persona dotto; e die tanto bene esperta neui mondani cosi; mi moraviglio che di si strana maniera vi attristiate per la povertà; quasi non sappiate lo vita dei poveri esser simile od una navigatione presso il lito; e quella de ricchi non esser differente da coloro che si ritrovono in alto more: à gli uni e facile gittar lo fune in terra, e condur lo nave à sicuro luogo; e ò gli altri e sommamente difficile.* (2)

Anaxagore avoit donc raison de dire que les conditions qui paroissent les moins heureuses, sont celles qui le sont le plus, & qu'il ne falloit pas chercher parmi les gens riches & environnés d'honneurs, les personnes qui goutent la félicité, mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre, ou qui s'appliquent aux sciences sans ambition. *Nec parum prudenter, Anaxagoros interroganti cuidam quisnam esset beatus: nemo, inquit, ex his quos tu felices existimas: sed eum in illo reperies, qui à te ex miseris constare creditur. Non erit ille divitiis & honoribus abundans: sed aut exigui ruris, aut non ambitiosæ doctrinæ fidelis ac pertinax cultor, in secessu quàm in fronte beatior* Valer. Maxim. *lib. VII, cap. ij. no.* 9. *in extern. cit. Bæl. ubi infra.*

Finissons par un beau passage de Platon: « il est » impossible, dit expressément ce philosophe, d'ê- » tre tout ensemble fort riche & fort honnête » homme. Or comme il n'y a point de véritable & » solide bonheur sans la vertu, les riches ne peu- » vent pas être réellement heureux ». *Plato, de legib. lib. V. pag.* 742. E. & 743. A B. *tom. II. edit. Henr Steph. an.* 1578. *Voyez* aussi sa huitième lettre écrite aux parens & aux amis de Dion, *tom III, opp. pag.* 355. C. *edit. cit.*

(2) Lettere della signora Lucrecia Gonsaga, *pag.* 215, édition de Venise, *ann.* 1552.

tout son patrimoine à ses parens. Il auroit vu qu'il n'y a point d'ostentation, mais au contraire beaucoup d'humilité, de sagesse & de vertu dans la conduite d'un philosophe qui, sachant par un examen réfléchi des actions humaines, combien la pente du vice est douce & facile; ou plutôt, connoissant (r) sa propre foiblesse, & craignant qu'en conservant ses *richesses*, il n'ait pas assez d'empire sur ses passions, pour en jouir dans l'innocence, & pour résister aux tentations toujours renaissantes d'en abuser, aime mieux s'en dépouiller entierement; que de se voir exposé sans cesse à un combat dont il ne seroit pas toujours sorti vainqueur. Car selon la remarque judicieuse d'un célebre auteur moderne, *par-tout la tentation de mal faire, augmente avec la facilité.* Lettre de M. Rousseau de Genève à M. d'Alembert, *p.* 145, *edit. d'Amst.* 1758.

Une autre observation non moins importante, c'est qu'un homme riche, quelque penchant naturel qu'il ait à la vertu, ne peut faire un bon usage de ses biens qu'à quelques égards: il y aura toujours par l'effet d'un vice inhérent aux *richesses*, une infinité de circonstances où, comme je l'insinue plus haut, il s'éloignera de l'ordre & de la rectitude morale sans s'en appercevoir, & où cette déviation devenant de jour en jour plus sensible, il s'écartera enfin de la sphere étroite de la vertu, emporté successivement malgré lui par mille petites passions, comme par une espèce de force centrifuge, déterminée par ce que les anciens appelloient *immutabilis causarum inter se cohærentium series.*

Il seroit inutile de dire avec Epicure, *que ce n'est point la liqueur qui est corrompue, mais le vase:* car on ne peut approuver la pensée de ce philosophe qu'en considérant les *richesses* en elles-mêmes, & en les séparant intellectuellement des maux qu'elles entraînent après elles, & j'ai déja dit, que rien n'étoit plus illusoire que cette méthode de philosopher. En effet, il s'agit de savoir, si l'abus des *richesses*, de quelque nature que soient les effets qu'il produit, est inséparable de leur possession, & si l'on ne peut pas dire en ce sens, que les maux qu'elles causent dans le monde, sont les effets d'un vice qui leur est *inhérent*, puisqu'il est incontestable que ces maux, quels qu'ils soient, n'existeroient pas sans elles, quoiqu'elles n'en soient d'ailleurs que causes occasionnelles, je veux dire, quoiqu'elles ayent besoin pour les produire & pour les déterminer de l'intervention d'une cause physique qui est l'ame, ou pour parler plus philosophiquement, le corps modifié de telle & telle manière: or c'est ce que je soutiens, & ce qu'on ne peut nier, ce me semble, pour peu qu'on y réfléchisse.

Ajoutez à cela que le sage peut bien, quant à lui, ne regarder l'or & l'argent que comme de simples métaux, dont il se sert comme d'autant d'instrumens qu'il dirige selon ses vûes; mais dans le systême social, ces métaux, source intarissable de malheurs & de désordres, changent en quelque sorte de manière d'être. Ce ne sont plus alors aux yeux du philosophe, des substances absolument inactives inanimées, il sait que ces signes représentatifs & conventionnels, ont une espèce de vie qui leur est propre, & dont le principe précaire se trouve dans les relations qu'ils ont avec nos penchans, notre éducation, nos usages, nos loix, nos vices, nos vertus, & avec la nature des choses en général. Or ces rapports sont le point de vûe sous lequel j'envisage ici les *richesses*: d'où je conclus que si l'on peut dire dans telle hypothèse que le vase corrompt la liqueur, on peut assurer plus généralement encore, & avec autant de vérité pour le moins, que la liqueur corrompt le vase. A l'égard des maux infinis qui résultent nécessairement de tout cela pour la société, ils sont si étroitement liés aux causes d'où ils émanent, par l'action de l'une & la réaction de l'autre, quelquefois même par leur tendance réciproque & co-existence à la production des mêmes effets, qu'il seroit assez difficile de mesurer la sphere d'activité de ces deux forces, & de connoitre leur influence proportionnelle.

Il est, ce me semble, évident par ce que je viens de dire, que l'objection d'Epicure rapportée ci-dessus, est un coup perdu, *brutum fulmen.* J'en dis autant d'une autre difficulté qu'on pourroit encore me faire, en m'objectant qu'on a vû plus d'une fois des riches faire un bon usage de leurs biens, & que cela est même très-possible en soi; car ce n'est point du-tout ce dont il s'agit ici. A l'égard des Philosophes, quand on pourroit en citer plusieurs, tels que (*m*) Séneque, par exemple,

(r) Il est évident par ce qu'il dit lui-même dans le passage de Valere Maxime, rapporté ci-devant, que ceci n'est ni une assertion hardie & téméraire, ni une conjecture vague & incertaine, mais une proposition qui a tous les degrés de probabilité & de certitude morale, que l'on peut desirer dans des choses qui ne sont pas susceptibles d'une démonstration métaphysique.

(m) Si l'on jugeoit des mœurs de ce philosophe sur la foi de Dion Cassius, & du moine Xiphilin son abréviateur, on en auroit une idée affreuse, & qui ne justifieroit que trop ce que j'ai dit ci-devant de la corruption des riches: mais les calomnies dont ces deux historiens semblent s'être plu à verser le poison sur la vie de ce sage stoïcien, sont trop noires, trop odieuses, trop visiblement destituées de toute espèce de vraisemblance, en un mot, détruites par des preuves trop fortes, pour qu'elles puissent faire encore impression sur l'esprit des lecteurs judicieux & instruits: ce seroit donc trahir la vérité que de renouveller ici ces accusations fausses & injustes, quelque favorables qu'elles soient à l'opinion que je défends.

&c. que les *richesses* n'ont point détourné de la pratique de la vertu, & de l'étude de la vérité, cela ne prouveroit encore rien contre mon sentiment, car je soutiens que ces Philosophes, quels qu'ils soient, auroient pû faire, je ne dirai pas seulement plus de progrès dans la découverte de la vérité; mais ce qui est d'une toute autre importance, & infiniment préférable aux connoissances les plus vastes & les plus sublimes, que leur vertu auroit été plus pure, plus intacte, & leurs mœurs plus régulieres, s'ils n'eussent pas été riches.

Un passage admirable de Sénéque va répandre un beau jour sur ce que je dis: *multum est*, remarque très-judicieusement ce philosophe, *non corrumpi divitiarum contubernio. Magnus est ille qui in divitiis pauper est: SED SECURIOR, QUI CARET DIVITIIS* (1). Ils n'auroient eu du-moins à combattre que contre les défauts & les foiblesses inséparables de l'humanité dans l'état civil, au lieu qu'ils avoient dans les *richesses* un ennemi de plus, d'autant plus difficile à vaincre, que ses charmes sont plus séduisans, ses attaques plus sourdes, plus subtiles, plus continuelles, & les occasions d'y succomber plus fréquentes. Ainsi l'exemple même de ces philosophes riches, en supposant qu'il y en ait eu plusieurs, ce que je n'ai pas le tems d'examiner, ne diminue en rien la force de mon raisonnement.

Pour l'affoiblir, il faudroit pouvoir prouver, 1° que les inconveniens que j'ai dit accompagner la possession des *richesses*, n'en sont point des suites nécessaires; 2° qu'en m'accordant que ces inconvéniens en sont inséparables, il ne s'ensuit point, comme je le prétends, que les *richesses*, avec tous les désordres qu'elles entraînent] après elles, soient incompatibles avec l'état où je suppose que doit être l'ame d'un philosophe qui veut étudier la vérité, & la vertu. Or, je défie qui que ce soit, de prouver jamais ces deux choses: on peut par des subtilités de dialectique obscurcir certaines vérités, & jetter des doutes dans l'esprit de ceux qui les admettent, lorsque les forces de leurs facultés intellectuelles les mettent hors d'état de dissiper les ténèbres, qu'un raisonnement fin & adroit s'est plû à répandre sur ces vérités; mais il n'en est pas de même des faits dont nous sommes tous les jours les témoins. Il est impossible à cet égard d'en imposer à personne, & c'est d'après ces sortes de faits que j'ai raisonné.

il faut laisser ces indignes manœuvres & ces foibles ressources à ces auteurs ignorans & superstitieux dont Bayle parle à la *page 597 du tome IV de son Dictionnaire, édit.* de 1740, & auxquels il reproche très-justement de faire fleches de tout bois, *ex omni ligno mercurium.*

(1) Senec. *epist.* xx. *Voyez* le passage de Platon cité, *page* 174.

Cependant pour qu'on ne me soupçonne point de dissimuler dans une matiere de cette importance, rapportons ici l'éloge que Séneque fait des *richesses*; c'est peut-être le plaidoyer le plus éloquent que l'on puisse faire en leur faveur; mais aussi je doute fort qu'il y ait parmi nous un seul riche qui puisse lire sans trouble, sans émotion, & s'il faut tout dire, sans remords, à quelles conditions ce philosophe permet au sage de posséder de grands biens. Voici tout le passage tel que j'ai cru devoir l'exprimer dans notre langue.

» Le sage n'aime point les *richesses* avec passion, mais il aime mieux en avoir que de n'en » avoir pas; il ne les reçoit pas dans son ame, » mais dans sa maison; en un mot, il ne se » dépouille pas de celles qu'il possède, au contraire, il les conserve & il s'en sert pour » ouvrir une plus vaste carriere à sa vertu, & » la faire voir dans toute sa force. En effet, » peut-on douter qu'un homme sage n'ait plus » d'occasions & de moyens de faire connoitre » l'élévation & la grandeur de son courage avec » les *richesses*, qu'avec la pauvreté, puisque dans » ce dernier état on ne peut se montrer vertueux » que d'une seule façon, je veux dire, en ne » se laissant point abattre & absorber par l'indigence, au lieu que les *richesses* sont un champ » vaste & étendu, où l'on peut, pour ainsi » dire, déployer toutes ses vertus, & faire » paroître dans tout son éclat sa tempérance, » & sa libéralité, son esprit d'ordre & d'économie, & si l'on veut sa magnificence. Cesse » donc de vouloir interdire aux philosophes l'usage des *richesses*; personne ne condamna jamais » le sage à une éternelle pauvreté; le philosophe » peut avoir de grandes *richesses*, pourvu qu'il » ne les ait enlevées par force à qui que ce soit, » & qu'elles ne soient point souillées & teintes » du sang d'autrui, pourvu qu'il ne les ait acquises au préjudice de personne, qu'il ne les » ait pas gagnées par un commerce déshonnête » & illégitime; en un mot, pourvu que l'usage » qu'il en fait soit aussi pur que la source d'où » il les a tirées, & qu'il n'y ait que l'envieux » seul qui puisse pleurer de les lui voir posséder; il ne refusera pas les faveurs de la fortune, & n'aura pas plus de honte que d'orgueil de posséder de grands biens acquis par » des moyens honnêtes; que dis-je? il aura plutôt sujet de se glorifier, si, après avoir fait » entrer chez lui tous les habitans de la ville, » & leur avoir fait voir toutes ses *richesses*, il » peut leur dire: *s'il se trouve quelqu'un parmi* » *vous qui reconnoisse dans tout cela quelque chose* » *qui soit à lui, qu'il le prenne.* Oh le grand » homme! oh combien il mérite d'être riche, » si les effets répondent aux paroles, & si après » avoir parlé de la sorte, la somme de ses biens

» reste toujours la même ; je veux dire, si après » avoir permis au peuple de fouiller dans ses » coffres & de visiter toute sa maison, il ne se » trouve personne qui reclame quelque chose » comme lui appartenant ; c'est alors qu'on pourra » hardiment l'appeller riche devant tout le monde. » Disons donc que de même que le sage ne » laissera pas entrer dans sa maison un seul » denier qu'il n'ait pas gagné légitimement, il » ne refusera pas non plus les grandes *richesses* » qui sont des bienfaits de la fortune & le fruit » de sa vertu ; s'il peut être riche, il le voudra, » & il aura des *richesses*, mais il les regardera » comme des biens dont la possession est incer- » taine, & dont il peut se voir privé d'un ins- » tant à l'autre ; il ne souffrira point qu'elles » puissent être à charge ni à lui ni aux autres ; » il les donnera aux bons, ou à ceux qu'il pourra » rendre tels, & il en fera une juste répartition, » ayant toujours soin de les distribuer à ceux » qui en seront les plus dignes, & se souvenant » qu'on doit rendre compte tant des biens qu'on » a reçu du ciel, que de l'emploi qu'on en a » fait (1)

Il faut avouer que ce passage renferme une théorie conforme à la plus saine philosophie, & dans laquelle Séneque donne indirectement à tous les riches, & à ceux qui travaillent ardemment à le devenir, des préceptes de morale excellens & essentiels, dont il seroit à souhaiter qu'ils ne s'écartassent jamais ; tel est par exemple ce principe : *le sage ne laissera pas entrer dans sa maison un seul denier qu'il n'ait pas gagné légitimement.* Quelle leçon pour cette multitude de riches de patrimoine, dont les grandes villes sont surchargées ; gens oisifs, inutiles, & bons uniquement pour eux-mêmes, qui, parce qu'ils ne cherchent point à augmenter leur revenu, mais à en jouir dans la retraite, sans nuire à personne, se croyent pour cela de fort honnêtes gens ! mais ils ignorent apparemment qu'il ne suffit pas qu'un homme ait hérité de ses pères de grands biens, pour qu'il soit censé les posséder légitimement, & en droit d'en faire tel usage qu'il lui plaira ; en effet, on ne peut nier ce me semble, que le premier devoir que la conscience lui impose à cet égard, & celui qu'il est indispensablement obligé de remplir, avant de disposer de la plus petite partie de ce bien, ne soit de faire tous ses efforts pour remonter à la source d'où ses ancêtres ont tiré leurs *richesses*, & si, en suivant les différens canaux par lesquels elles ont passé pour arriver jusqu'à lui, il en découvre la source impure & corrompue, il est incontestable qu'il ne peut s'approprier ces biens sans se charger d'une partie de l'iniquité de ceux qui les lui ont laissés ; cependant on peut dire sans craindre de passer pour un détracteur des vertus humaines, que sur vingt mille personnes riches de patrimoine, il n'y en a peut-être pas dix qui se soient jamais avisées de faire un pareil examen, & encore moins d'agir en conséquence, après l'avoir fait, quoiqu'ils y soient engagés par tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ; il leur paroît d'autant plus inutile d'entrer dans tous ces détails, que n'ayant pas été les instrumens de leur fortune, ils ne se croyent pas alors responsables des voies obliques & des moyens injustes & criminels dont leurs pères peuvent s'être servis pour acquérir ces biens, & en conséquence, nullement obligés de les restituer à ceux à qui ils appartiennent de droit, ou d'en faire quelqu'autre dispensation également juste & sage. Or sans vouloir prévenir les réflexions du lecteur sur une pareille conduite, il me suffit de dire qu'elle prouve bien la vérité de cette pensée de S. Jérôme ; » Tout homme riche, dit ce » père, est ou injuste, lui-même, ou héritier » de l'injustice d'autrui ». *Omnis dives, aut indignus est, aut hæres iniqui.*

Revenons à Séneque. Ceux qui auront lu avec quelque attention ses ouvrages, dans lesquels on trouve presqu'à chaque page les plus grands éloges de la pauvreté & les passages les plus formels en sa faveur, avec les peintures les plus vives de la corruption des riches, des tourmens cruels auxquels ils sont sans cesse en proie, & enfin des malheurs & des desordres affreux dont les *richesses* sont tous les jours la cause. Ceux, dis-je, qui se rappellent tout ce que cet auteur dit à ce sujet, seront frappés de la contradiction évidente & de

(1) *Non amat* divitias (sapiens) *sed mavult non in animum illas, sed in domum recipit : nec respuit possessas, sed continet, & majorem virtuti suæ materiam subministrari vult. Quid autem dubii est, quin major materia sapienti viro sit, animum explicandi suum in divitiis, quàm in paupertate ? cum in hac unum genus virtutis sit, non inclinari nec deprimi : in divitiis, & temperentia, & liberalitas, & diligentia, & dispositio, & magnificentia, campum habeat potentem. . . . . Desine ergo philosophis pecunia interdicere, nemo sapientiam paupertate damnavit. Habebit philosophus amplas opes : sed nulli detractas, nec alieno sanguine cruentas, sine cujusquam injuria partas, sine sordidis quæstibus, quarum tam honestus sit exitus quam introitus, quibus nemo ingemiscat, nisi malignus. . . . . Ille vero fortunæ benignitatem à se non submovebit, & patrimonio per honesta quæsito, nec gloriabitur, nec erubescet. Habebit tamen etiam quo glorietur, si aperta domo, & admissa in res suas civitate, poterit dicere :* quod quisque suum agnoverit, tollat. *O magnum virum, optime divitem, si opus ad hanc vocem consonet ! si post hanc vocem tantumdem habuerit ! ita dico, si tutus & securus scrutationem populo præbuerit : si nihil quisquam apud illum invenerit, quo manus injiciat : audacter & propalam erit dives. Sicut sapiens nullum denarium intra limen suum admittet, male intrantem : ita & magnas opes, munus fortunæ, fructumque virtutis non repudiabit, nec excludet. . . . . Si poterit esse dives, volet, & habebit utique opes, sed tanquam leves & avolaturas : nec ulli alii, nec sibi graves esse patietur. . . . Donabit aut bonis, aut eis quos facere poterit bonos. Donabit cum summo consilio, dignissimos eligens : ut qui meminerit, tam expensorum quàm acceptorum rationem esse reddendam.* Senec. de vitâ beatâ, cap. xxj xxij & xxiij.

animi, & effecit ne quid sibi eripi posset..... si quis de FELICITATE DIOGENIS DUBITAT, POTEST IDEM DUBITARE ET DE DEORUM IMMORTALIUM STATU, *an parum beatè degant: quod illis non prædia, nec horti sint nec alieno colono rura pretiosa, nec grande in foro fœnus..... Si vis scire quam nihil in illâ* (paupertate) *mali sit, compara inter se pauperum & divitum vultus.* SÆPIUS PAUPER ET FIDELIUS RIDET: *nulla sollicitudo in alto est: et etiam si qua incidit cura, velut nubes levis transit. Horum qui felices vocantur, hilaritas ficta est, aut gravis & suppurata tristitia: & quidem gravior, quia interdum non licet palam esse miseros: sed inter ærumnas cor ipsum exedentes, necesse est agere felicem.* Senec. *de tranquillitate animi, cap. viij. & epist.* 80.

3°. Que ces commodités sont la voie la plus sure & la plus prompte pour arriver à ce degré de sagesse & de perfection, qui est le centre où tendent toutes les actions de l'homme vertueux.

4°. Enfin qu'une chose peut être dite réellement & absolument utile, quoique les avantages qu'on en retire ne puissent pas à beaucoup près compenser ni par leur importance, ni par leur nombre, les désordres qu'elle cause, toutes propositions également fausses, & qui ne méritent pas d'être réfutées sérieusement.

L'aveu de Séneque n'est donc ici d'aucun poids, & son autorité ne sert de rien à Barbeyrac, qui auroit dû plutôt citer, comme je l'ai fait, les chapitres xxj. & xxij. dans lesquels Séneque fait l'apologie des *richesses* d'une manière, non pas à la vérité plus solide (car *ogni medaglia ha il suo riverso*) mais du moins plus propre à séduire des lecteurs vulgaires, & qui ne savent pas qu'avant d'admettre une pensée, une proposition, un principe, ou un systême, il faut, si l'on ne veut pas se faire illusion, l'envisager par toutes ses faces, & le mettre à l'épreuve des objections, faute de quoi on s'expose à prendre à tout moment l'erreur pour la vérité.

De tout cela je conclus, qu'à tout prendre, les *richesses* sont pour les bonnes mœurs un écueil très-dangereux, & celui où vont se briser le plus souvent toutes les vertus qui caractérisent l'honnête homme. J'ai indiqué (*voyez les pages précéd.*) en peu de mots les causes de leurs funestes effets, sans prétendre néanmoins en épuiser la série; je n'ai même envisagé les *richesses* que relativement à leur influence sur les mœurs de quelques particuliers; mais si mesurant avec précision la plus grande quantité d'actions des *richesses* sur ces mêmes individus, considérés comme constituant un corps politique, je voulois entrer dans les plus grands détails, & fouiller dans l'histoire des peuples qui ont fait le plus de bruit dans le monde, & qui s'y sont le plus distingués à toutes sortes d'égards, je ferois voir que la corruption des mœurs, & tous les désordres qui la suivent, ont toujours été les effets inévitables & immédiats de l'amour des *richesses*, & du desir insatiable d'en acquérir; je n'en donnerai pour exemple que les Lacédémoniens, un des peuples de la terre qui eut sans doute la meilleure police, les plus belles & les plus sages institutions, & celui chez lequel la vertu fut le plus en honneur, & produisit de plus grandes choses, tant qu'il conserva les loix de son sublime législateur; mais laissons parler Plutarque. « Après que l'amour de l'or & de l'argent » se fut glissé dans la ville de Sparte, qu'avec » la possession des *richesses* se trouverent l'avarice » & le chicheté, & qu'avec la jouissance s'introduisirent le luxe, la mollesse, la dépense & la » volupté, Sparte se vit d'abord déchue de la » plûpart des grands & belles prééminences qui » la distinguoient, & se trouva indignement » ravalée & réduite dans une état d'humiliation & » de bassesse, qui dura jusqu'au tems du regne » d'Agis & de Léonidas ». Plutarque, *vie d'Agis & de Cleomene*. Voyez le grec, *p.* 796. C & 797. C. *tom. I.* édit. Paris, 1624.

Il dit un peu plus bas que la discipline & les affaires des Lacédémoniens avoient commencé à être malades & à se corrompre, depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, ils eurent commencé à se remplir d'or & d'argent.

J'ai suivi au reste la version de Dacier, dont la note mérite d'être citée; elle porte sur ces paroles du premier passage: *Sparte se vit d'abord déchue*, &c. « Cela est inévitable, dit Dacier, dès qu'un » état devient riche, il déchoit de sa grandeur; » c'est une vérité prouvée par mille exemples, & » une des plus grandes preuves, c'est ce qui est » arrivé à l'empire romain: la vertu & la *richesse* » sont la balance; quand l'une baisse, l'autre » hausse ». Mais elle est moins d'un littérateur que d'un philosophe, & il seroit à souhaiter qu'on en pût dire autant de toutes celles que cet auteur a jointes à ses traductions.

Finissons par un beau passage de Salluste, qui confirme pleinement le sentiment de Plutarque & de son interprete. *Igitur provideas oportet*, dit-il à César, *uti plebes, largitionibus & publico frumento, corrupta habeat negotia sua, quibus ab malo publico detineatur: juventus probitati & industriæ, non sumptibus, neque* divitiis *studeat. Id eveniet, si* PECUNIÆ QUÆ MAXIMA OMNIUM PERNICIES EST, *usum atque decus dempseris. Nam sæpe ego cum animo meo reputans, quibus quisque rebus clarissimi viri magnitudinem invenissent; quæ res populos, nationesve magnis auctoribus auxissent; ac deinde quibus causis amplissima regna, & imperia corruissent: eadem semper bona atque mala reperiebam omnesque victores, N. B.* DIVITIAS CONTEMNISSE, ET VICTOS CUPIVISSE. Sallust. *ad Cæsar. de repub. ordinandâ, orat. j.*

Doit-on s'étonner après cela qu'Anaxagore & Démocrite, qui avoient devant les yeux les terribles révolutions, & la corruption extrême que la soif des *richesses* avoit produite dans les mœurs de leurs concitoyens, & des autres peuples de la Grece, qui d'ailleurs ne pouvoient pas ignorer que le gouvernement des uns & des autres avoit reçu par l'action de cette cause, des secousses si violentes, que la constitution en avoit été plus d'une fois non-seulement altérée, mais changée; doit-on, dis je, s'étonner que ces philosophes, qui co-existoient, pour ainsi dire, avec ces tristes évenemens, aient pris le sage parti d'abandonner leurs pays & leurs biens, pour se livrer tout entier à l'agrément divin, qui est attaché à la recherche & à la découverte de la vérité? n'a-t-on pas plutôt lieu d'être surpris & indigné que, dans un siecle comme le nôtre, où l'esprit philosophique a fait tant de progrès, il se soit trouvé un auteur, d'ailleurs estimable, assez aveuglé par des préjugés superstitieux, & en même tems assez injuste, pour attribuer sans aucunes preuves, à des motifs vicieux & répréhensibles, un désintéressement aussi louable, aussi rare, & qui a mérité les éloges & l'admiration des Platon, des Plutarque, des Cicéron, en un mot de tous les philosophes qui ont le plus honoré leur siécle & l'humanité? L'illustre Bayle a eu plus d'équité & de bonne foi que le savant moderne dont je parle.

» Avant, dit-il, que l'Evangile eût appris aux » hommes qu'il faut renoncer au monde & à ses » *richesses*, si l'on veut marcher bien vîte dans » le chemin de la perfection, il y avoit des philo- » sophes qui avoient compris cela, & qui s'étoient » défaits de leurs biens afin de vâquer plus » librement à l'étude de la sagesse & à la recher- » che de la vérité: ils avoient cru que les soins » d'une famille & d'un héritage étoient des » entraves qui empêchoient de s'avancer vers le » but qui est le plus digne de notre amour; » Anaxagore & Démocrite furent de ce nombre ». Bayle, *Diction. histor. & crit.* voc. *Anaxagore, tit. A.*

Voilà le langage de la raison, de la philosophie & de la vérité; mais dans la remarque (*p*) de Barbeyrac sur ce passage, on ne trouve que des sophismes, de la superstition, une dévotion outrée & peu refléchie de chercher une cause chimérique à la perfection de la morale, & le mérite des œuvres: espèce de fanatisme mal

(*s*) La voici: » Comme M. Bayle, dit il, semble ici, » selon sa coutume, attribuer à l'Evangile des idées outrées » de morale, il loue aussi un peu trop la conduite de ces » anciens philosophes, où il y avoit plus d'ostentation & de » désintéressement mal entendu que de véritable sagesse; » puisqu'on peut faire un bon usage des *richesses*, & qu'il » n'est nullement nécessaire de s'en dépouiller entiérement » pour s'attacher à l'étude de la vérité & de la vertu ».

Faisons quelques réflexions sur ce passage. 1. Je n'examine point ici si Bayle attribue quelquefois à l'Evangile des idées outrées de morale, ce n'est pas ce dont il est question maintenant; je dis que du moins ici l'imputation ne pouvoit être plus mal fondée; car il est évident que le raisonnement de Bayle, bien examiné, se réduit à ceci: *avant que l'évangile eut donné aux hommes certains préceptes hypothétiques & conditionels sur l'usage qu'il faut faire des richesses; il y avoit eu des philosophes qui etoient entrés dans les vues des apôtres & qui avoient pratiqué leurs maximes.* Or il n'y a pas un seul mot dans cette proposition qui puisse donner lieu de soupçonner ce que Barbeyrac insinue malignement, & je ne vois pas ce que cet habile homme a pu y trouver de répréhensible.

A l'égard du second point sur lequel s'arrête sa critique; quoiqu'elle soit en apparence plus solide, & plus capable d'éblouir ceux qui n'approfondissent rien, elle n'est pas au fond moins fausse, ni moins sophistique.

Si l'on en croit cet auteur, « il y avoit dans la conduite » de ces anciens philosophes plus d'ostentation & de désin- « téressement mal entendu que de véritable sagesse ». *Plus d'ostentation*; qu'en sait-il? & sur quoi fonde-t-il une assertion aussi téméraire, aussi contraire à la charité évangélique, & aussi injurieuse à la mémoire de ces grands hommes! A-t-il lu dans leur ame les motifs qui les ont déterminés à agir? Ne pouvoient-ils pas être bons & honnêtes! & quelle preuve a-t-il, & peut-il donner qu'ils ne l'etoient pas? « L'équité, dit judicieusement Bayle, veut » que l'on juge de son prochain sur ce qu'il fait & sur ce » qu'il dit, & non pas sur les intentions cachées que » l'on s'imagine qu'il a. Il faut laisser à Dieu le juge- « ment de ce qui se passe dans les abymes du cœur. Dieu » seul est le scrutateur des cœurs ». *Dict. crit.* art. *Epicure*, rem. *g*.

Il me suffit ici de donner à Barbeyrac cette grande & utile leçon dont il reconnoit ailleurs l'excellence. Si on veut le voir s'enferrer de sa propre épée, & prononcer lui même sa condamnation en termes clairs & formels, on peut lire un passage de son *traité du jeu, tome I. p. 76 & suiv.* trop long pour pouvoir être inséré ici. Outre qu'il renferme une morale saine & pure, & qu'on ne sauroit rappeller trop souvent aux hommes à cause de l'importance & de l'utilité dont elle est dans le cours de la vie; il est d'autant plus remarquable, que sans le savoir, ou du moins sans paroître le faire à dessein, Barbeyrac s'y réfute lui-même avec autant de force, d'exactitude & de précision, qu'auroit pû le faire le censeur le plus févere, le plus éclairé, le plus éloquent, & en même tems le plus doué de cette sagacité si rare qui fait découvrir d'un coup d'œil, le fort & le foible d'un systême ou d'une proposition. C'est à ceux qui voudront lire ce passage avec attention à juger si, d'après les principes que cet auteur y établit touchant les jugemens qu'il faut porter des actions du prochain, il étoit en droit d'en conclure aussi affirmativement, qu'en se dépouillant de leurs biens, Anaxagore & Démocrite n'avoient agi que par *ostentation*.

Mais en voilà assez sur cette matiere: examinons la suite du raisonnement de ce fier censeur, & faisons voir au lecteur impartial, qu'il n'est pas meilleur logicien que juge équitable.

Il assure qu'il y avoit dans la conduite de ces anciens philosophes *plus d'ostentation & de desintéressement mal entendu que de véritable sagesse.* Certes l'accusation est assez grave pour devoir être prouvée avec cette évidence qui ne laisse aucune

entendu, & qui a souvent fait illusion à cet auteur, ainsi qu'à plusieurs autres. Ils n'ont pas vu que la loi & les prophetes se réduisant, comme notre législateur divin en convient lui-même, à la pratique de cette maxime sublime & fondamentale de la religion naturelle, & de la morale payenne, *tout ce que vous voulez que l'on vous fasse, faites-le aussi aux autres.* Il s'ensuit qu'on peut, en suivant cette regle invariable des actions humaines, s'acquitter de ses principaux devoirs (1), tant à l'égard de son être considéré individuellement, qu'envisagé dans ses relations externes, sans qu'il soit besoin pour cela, d'un secours étranger à la nature qui, loin d'être éternel & universel (comme beaucoup de gens prétendent qu'il devroit être, s'il étoit réel), est au contraire très récent, & à peine avoué de la plus petite partie du monde, encore divisée en une infinité de sectes différentes qui s'anathématisent réciproquement.

Je passe vîte à une autre observation non moins importante, c'est que les pères de l'Eglise, les plus célebres commentateurs de l'Ecriture, & les plus grands critiques ont reconnu comme une vérité constante, que l'Evangile n'avoit rien ajouté à la morale des Payens. Le savant le Clerc, qui avoit fait toute sa vie sa principale occupation de l'étude des Ecritures, & du génie des langues dans lesquelles elles nous ont été transmises, & qui joignoit à une érudition aussi immense que variée, une profonde connoissance des regles de la critique, ce guide si utile & si nécessaire dans la recherche de la vérité, le Clerc, dis-je, confirme pleinement ce sentiment; & son autorité sur un point de cette importance, est d'un très-grand poids.

» Dans le fond, dit-il, la morale chrétienne » ne differe principalement de la morale payenne, » que par l'espérance assurée d'une (2) autre » vie, sur laquelle elle est fondée. Du reste, les » devoirs n'en sont pas fort différens, ET L'ON » NE SAUROIT PRODUIRE AUCUN DEVOIR DES » CHRETIENS, QUI N'AIT ÉTÉ APPROUVÉ » PAR QUELQUE PHILOSOPHE ». *Bibliot. choisie, tom. XXII. p.* 457.

Ce qu'il dit dans la page 444 est encore plus formel: le voici. » IL N'Y A AUCUNE VERTU, » QUI NE SE TROUVE ETABLIE DANS LES » ECRITS DES DISCIPLES DE SOCRATE, QUI » NOUS ONT CONSERVÉ SA DOCTRINE, NI » AUCUN VICE QUI N'Y SOIT CONDAMNÉ ».

---

aucune espece de doute dans l'esprit du lecteur. Voyons donc si la preuve qu'il en donne est de nature à produire ce degré de conviction. C'est, dit-il, *qu'on peut faire un bon usage des richesses*: pour faire sentir tout le ridicule & la fausseté de cette logique, il ne faut que retourner l'argument en cette forme: *puisqu'on peut faire un bon usage des richesses & qu'il n'est nullement nécessaire de s'en dépouiller pour*.... &c. *donc il y avoit plus d'ostentation & de desintéressement mal entendu que de véritable sagesse dans la conduite d'Anaxagore & de Démocrite.* Or je demande s'il est possible de faire un raisonnement plus absurde & plus diamétralement opposé au bon sens le plus simple. N'est-il pas évident que quoiqu'il soit possible d'user sagement & modérément des biens de la fortune, on peut cependant s'en dépouiller entierement, sans que pour cela il y ait dans cette conduite plus d'ostentation & de désintéressement mal entendu, que de véritable sagesse; car on peut avoir de fortes raisons d'en agir ainsi, & ces motifs par lesquels on se détermine à se rendre à ces raisons peuvent être très-louables. C'est ce que j'ai prouvé, ce me semble, invinciblement dans le cours de cet article. *Voyez page première, &c.*

(1) Si je ne parle pas ici du premier commandement de la première table, ni de celui que notre sage législateur appelle avec raison, *le premier & le plus grand de tous les commandemens*, ce n'est pas que je ne les regarde tous deux comme très-essentiels. Mais si l'on veut y réfléchir mûrement, & les examiner en philosophe, on avouera, si je ne me trompe, que l'admission de l'un, & l'observation de l'autre, ne paroissent pas être d'une utilité & d'une nécessité si absolue, ni avoir sur les mœurs des hommes & sur leur conduite en général une influence aussi grande, aussi immédiate & aussi continuelle que la pratique habituelle de celui-ci: *vous aimerez votre prochain comme vous-même*; c'est-à-dire, vous ne ferez point aux autres ce que vous ne voudrez pas qui vous fût fait si vous étiez en leur place. En effet, il n'y a pas un seul instant dans la vie où ce précepte ne puisse être un guide sûr. C'est la regle universelle selon laquelle chacun de nous doit ordonner sa vie & ses mœurs: en un mot, cette maxime est une vérité palpable, & dont tous les hommes peuvent s'assurer sans peine. Mais il n'en est pas de même des deux autres commandemens; pour se convaincre de la certitude des principes sur lesquels ils sont fondés, & en déduire comme conséquences nécessaires les préceptes qui en dépendent, & l'obligation de les mettre en pratique, il faut rassembler plus de faits, comparer plus d'idées, employer une suite de raisonnemens plus subtils, plus abstraits, plus métaphysiques, moins à la portée de tous les esprits, & dont les rapports, la connexion & l'évidence ne peuvent s'appercevoir que difficilement, & après un long examen: en un mot il faut des connoissances philosophiques beaucoup plus étendues qu'il n'est besoin d'en avoir pour comprendre combien est vraie & utile cette maxime que le christ appelle *la loi & les prophetes.*

Enfin comme le dit très-judicieusement l'illustre Montesquieu; » cette loi qui en imprimant dans nous-mêmes » l'idée d'un créateur, nous porte vers lui, est la pre» miere des lois naturelles par son importance, & non » pas dans l'ordre de ces loix. L'homme dans l'état de » nature, auroit plutôt la faculté de connoître, qu'il n'au» roit des connoissances. Il est clair que ses premieres » idées ne seroient point des idées spéculatives; il songeroit » à la conservation de son être, avant de chercher l'ori» gine de son être ». *De l'esprit des lois, liv. I. ch. ij.*

(2) Les anciens philosophes grecs & latins donnerent également à leur morale cette sanction. C'est un fait qui n'a pas besoin de preuves; mais ce qui les différencie à cet égard des chrétiens, c'est qu'ils ne croyoient point intérieurement l'immortalité de l'ame, ni un état futur de récompenses & de peines. Ils enseignoient cependant continuellement au peuple dans leurs écrits & dans leurs discours, ces dogmes, mais en particulier ils philosophoient sur d'autres principes.

Un autre auteur non moins illustre, & qui étoit aussi un grand juge dans ces sortes de matières, parce qu'il avoit étudié la théologie payenne, non en homme simplement curieux & érudit, mais en philosophe, donne une idee aussi favorable de la morale payenne.

» Si les payens, dit-il, n'ont point (1) pratiqué la véritable vertu, ils l'ont du-moins » bien connue, car ils ont loué ceux qui en » faisant une belle action, ne se proposent pour » récompense ni un intérêt pécuniaire, ni l'ap- » probation publique, & ils ont méprisé ceux » qui ont pour but dans l'exercice de la vertu, » la réputation, la gloire & l'applaudissement de » leur prochain (2) ».

A l'égard des PP. de l'Eglise, j'en pourrois citer plusieurs, tels que Justin martyr, S. Clement d'Alexandrie, Lactance & S. Augustin qui n'ont fait nulle difficulté de mettre en parallèle la morale des payens avec celle du Christianisme. Ils soutiennent que celui qui voudroit rassembler en forme de système, tout ce que les philosophes ont dit conformément aux lumières de la nature, pourroit s'assurer de connoitre la vérité.

» Il est aisé de faire voir, dit expressément » Lactance, que la vérité toute entière a été » partagée entre les différentes sectes des philo- » sophes, & que s'il se trouvoit quelqu'un qui » ramassât les vérités répandues parmi toutes ces » sectes, & n'en fît qu'un seul corps de doc- » trine, certainement il ne différeroit en rien » des sentimens des Chrétiens ». *Docemus nullam sectam fuisse tam deviam: nec philosophorum quenquam tam inanem, qui non viderit aliquid ex vero...... Quod si extitisset aliquis qui veritatem sparsam per singulos, per sectasque diffusam colligeret in unum, ac redigeret in corpus*, IS PROFECTO NON DISSENTIRET A NOBIS.

Lactant. *Inst. divin. lib. VII. cap. vij. num.* 4 *edit. Cellar.* Conféren. Justin martyr, *Apolog. j. pag.* 34. *édit. Oxon.* Clément d'Alexandrie, *Stromat. lib. I. pag.* 288, 299. *édit. Sylburg. Colon.* 1688. Et S. Augustin, *de verâ relig. cap. iv.* §. 7. *pag.* 559. *tom. I. édit. Antverp. epist. ad. Dioscor.* §. 21. *pag.* 255. *tom. II.* Voyez aussi *epist. lvj.* 202. & *confess. lib. VII. c. ix.* & *lib. VIII. c. ij.*

(1) On sent que cela ne peut s'entendre que des payens en général, qui certainement n'étoient pas tous des Aristide, des Socrate, des Regulus, des Caton, des Marc-Aurele & des Julien, non plus que les chrétiens ne sont pas tous des saints.

(2) Bayle, *diction. hist. & crit.* rem. *h.* de l'art. *Amphiaraus.* Il faudroit remplir des pages entières de citations, si l'on vouloit rapporter tous les passages des anciens, où ils ont enseigné cette morale.

Il ne faut pas croire, au reste, que le nouveau testament ait lui-même recueilli tous ces divers rameaux de l'arbre moral. Il suffit de le lire avec attention pour se convaincre du contraire. » En effet, comme le remarque très-bien Bar- » beyrac, les écrivains sacres ne nous ont pas » laissé un système méthodique de la science » des mœurs: ils ne définissent pas exactement » toutes les vertus: ils n'entrent presque jamais » dans aucun détail: ils ne font que donner » dans les occasions, des maximes générales, » dont il faut tirer bien des conséquences pour » les appliquer à l'état de chacun, & aux cas » particuliers. En un mot, on voit clairement » qu'ils ont eu plus en vûe de suppléer ce qui (3) » manquoit aux idées de morale reçues parmi » les hommes, ou d'en retrancher ce que de » mauvaises coutumes avoient introduit & au- » torisé contre les lumières mêmes de la nature, » que de proposer une morale complette (4) ».

Je finis ici cette digression dans laquelle je ne me suis jetté que malgré moi, & dans la crainte que la critique & l'autorité de Barbeyrac n'en imposassent à quelques lecteurs; inconvénient que j'ai voulu parer. Je n'ose au reste, me flatter d'avoir toujours saisi le vrai dans l'examen que j'ai fait des différentes questions qui font le sujet de cet article; ce que je puis assurer, c'est que j'ai du-moins cherché la vérité de bonne foi & sans préjugés: c'est au lecteur à décider si j'ai réussi. Je ne voulois que le mettre en état de choisir entre les *richesses* & la pauvreté, c'est-à-dire, entre le vice & la vertu; & il me semble qu'il a présentement devant les yeux les pièces instructives du procès, & qu'il peut juger.

(3) Ceci ne peut s'entendre que d'un petit nombre de préceptes moraux peu importans, qui supposent la qualité de chrétien considéré précisément comme tel; car d'ailleurs, l'identité absolue qui se trouve entre la morale de l'Evangile & celle des philosophes payens en général, peut se prouver avec autant d'exactitude & d'évidence, qu'il y en a dans les démonstrations les plus rigoureuses des géometres. Je dis l'*identité*, pour me conformer aux idées les plus généralement reçues; mais je n'ignore pas qu'il y a eu de tout tems de très-grands philosophes qui ont fait infiniment plus de cas des œuvres de Platon, d'Aristote, de Xénophon, de Séneque, de Plutarque, des offices de Ciceron, du manuel d'Epictete, & des réflexions morales de l'empereur Marc Antonin, que de tous les livres rabbiniques qui composent aujourd'hui le canon des Ecritures. Comme c'est ici une affaire de goût & de sentiment; chacun est libre d'en juger comme il lui plaira, sans que qui que ce soit puisse être en droit de le trouver mauvais.

(4) Traité du jeu, *liv. I. chap. iij.* § 2. *pag.* 42. 43. *tome I.* édit. *Amst.* 1737. On peut conférer ce passage & ce qui le précède, avec ce que dit le Clerc dans la vie de Clément d'Alexandrie (*Bibliot. univ. tom X. pag* 212. 213), & l'on verra que Barbeyrac ne fait ici que copier les pensées du savant journaliste, & qu'il les exprime même le plus souvent dans les mêmes termes. Il me semble qu'il y auroit eu plus de bonne foi à en avertir.

Pour moi qui y ai vraisemblablement réfléchi plus que lui, je crois, tout bien examiné, devoir m'en tenir à la sage & judicieuse décision de Séneque. *Augustanda certè sunt patrimonia*, dit ce philosophe, *ut minus ad injurias fortunæ simus expositi. Habiliora sunt corpora in bello, quæ in arma sua contrahi possunt, quam quæ superfunduntur, & undique magnitudo sua vulneribus objecit. OPTIMUS PECUNIÆ MODUS EST, QUI NEC IN PAUPERTATEM CADIT, NEC PROCUL A PAUPERTATE DISCEDIT. De tranquil. animi, cap. viij. circa fin.*

En un mot, c'est le bagage de la vertu. Il peut être nécessaire jusqu'à un certain point; mais il retarde plus ou moins la marche. Il y a sans doute des moyens légitimes d'acquérir, mais il y en a peu de bons. L'honnête épargne est entre les meilleurs, mais elle a ses défauts. Quelle sollicitude n'exige-t-elle pas? est-ce bien là l'emploi du tems d'un homme destiné aux grandes choses? L'agriculture est une voie de s'enrichir très-légitime; c'est, pour ainsi dire, la bénédiction de notre bonne mère nature: mais qui est-ce qui a le courage de marcher sur la trace du bœuf, & de chercher laborieusement l'or dans un sillon? Les profits des métiers sont honnêtes. Ils découlent principalement de l'industrie, de la diligence, & d'une bonne foi reconnue. Mais où sont les commerçans qui ne doivent la fortune qu'à ces seules qualités? Les gains exorbitans de la finance ne sont que le plus pur sang des peuples, exprimé par la vexation. On ne nie pas que l'opulence qui naît de la munificence des rois, n'apporte avec elle une sorte de dignité. Mais combien n'est elle pas vile, si elle n'a été que la récompense de l'artifice & de la flatterie? Qu'on convienne donc qu'il est un très-petit nombre d'hommes qui sachent acquérir la *richesse* sans bassesse & sans injustice; un beaucoup plus petit nombre à qui il soit permis d'en jouir sans inquiétude, sans remords & sans crainte, & presqu'aucun assez fort pour la perdre sans douleur. Elle ne fait donc communément que des méchans & des esclaves. *Cet article est de M.* NAIGEON.

RIDICULE (LE), s. m. Je demande moi-même ce que c'est que le *ridicule*, on ne l'a point encore défini; c'est un terme abstrait dont le sens n'est point fixe; il varie perpétuellement, & releve comme les modes du caprice & de l'arbitraire; chacun applique l'idée du *ridicule*, la change, l'étend, & la restraint à sa fantaisie. Un homme est taxé de *ridicule* dans une société pour avoir quitté de faux airs; & ces mêmes faux airs dans une autre société, le comblent de *ridicules*.

On confond communément le *ridicule* avec ce qui est contre la raison; cependant ce qui est contre la raison est folie; si c'est contre l'équité, c'est un crime.

Le *ridicule* devroit se borner aux choses indifférentes en elles-mêmes, & consacrées par les usages reçus; la mode, les habits, le langage, les manieres, le maintien; voilà son ressort. Voici son usurpation.

Il étend son empire sur le mérite, l'honneur, les talens, la considération, & les vertus; sa caustique empreinte est ineffaçable; c'est par elle qu'on attaque dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu; il éteint enfin l'amour qu'on lui porte: tel rougit d'être modeste, qui devient effronté par la crainte du *ridicule*, & cette mauvaise crainte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaises inclinations.

Le *ridicule* est supérieur à la calomnie qui peut se détruire en retombant sur son auteur; & c'est aussi le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour ternir l'éclat des hommes supérieurs aux autres.

Le déshonorant offense moins que le *ridicule*; la raison en est qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer un autre. C'est notre propre conduite, & non les discours d'autrui qui nous déshonorent; les causes du déshonneur sont connues & certaines; mais le *ridicule* dépend de la manière de penser & de sentir qu'ont les gens vicieux, pour tâcher de nous dégrader, en mettant la honte & la gloire par-tout où ils jugent à propos, & sur tous les objets qu'ils envisagent par les lunettes du *ridicule*.

Le pouvoir de son empire est si fort, que quand l'imagination en est une fois frappée, elle ne connoît plus que sa voix. On sacrifie souvent son honneur à sa fortune, & quelquefois sa fortune à la crainte du *ridicule*.

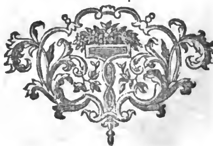
Il n'étoit pas besoin, ce me semble, de proposer pour sujet du prix de l'académie françoise, en 1753, si la crainte du *ridicule* étouffe plus de talens & de vertus, qu'elle ne corrige de vices & de défauts; car il est certain que cette crainte corrige peu de vices & de défauts en comparaison des talens & des vertus qu'elle étouffe. La honte n'est plus pour les vices; elle se garde toute entière pour cet être fantastique qu'on appelle le *ridicule*.

Il a pris le savoir & la philosophie en aversion; à peine pardonne-t-il l'un & l'autre à un petit nombre d'hommes de lettres supérieurs; mais pour les personnes de distinction, il faut bien qu'elles se gardent d'aspirer à l'amour des sciences, le *ridicule* ne les épargneroit pas.

Il s'attache encore fort souvent à la considération, parce qu'il en veut aux qualités personnelles: il pardonne aux vices, parce qu'ils sont

en commun; les hommes s'accordent à les laisser passer sans opprobre; ils ont besoin de leur faire grace. Dans chaque siecle il y a dans une nation un vice dominant, & il se trouve toujours quelque homme de qualité qu'on appelle *aimable*, ou quelque femme titrée qui donne le ton à son pays, qui fixe le *ridicule*, & qui met en crédit les vices de la société.

C'est en marchant sur leurs traces, dit très-bien M. Duclos, qu'on voit des essaims de petits donneurs de *ridicules*, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchands de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de distribuer en second les *ridicules*, ils en seroient accablés; ils ressemblent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie. Une grande sottise de ces êtres frivoles, & celle dont ils se doutent le moins, est de s'imaginer que leur empire est universel. Le peuple ne connoît pas même le nom des choses sur lesquelles ils impriment le *ridicule*; & c'est tout ce que la bourgeoisie en fait. Les gens du monde, ceux qui sont occupés, ne sont frappés que par distraction de ces insectes incommodes. Les hommes illustres sont trop elevés pour les appercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuser eux-mêmes. (*D. J.*)



S.

SAGE. Le *sage*, quelque part qu'il se trouve, est, comme dit Leibnitz, citoyen de toutes les républiques, mais il n'est pas le prêtre de tous les dieux: il observe tous les devoirs de la société que la raison lui prescrit; mais sa manière de penser au dessus du vulgaire, ne dépend ni de l'air qu'il respire, ni des usages établis dans chaque pays. Il met à profit l'instant qu'il tient, sans trop regretter celui qui est passé, ni trop compter sur celui qui s'approche. Il cultive sur-tout son esprit, il s'attache au progrès des arts; il les tourne au bien public, & la palme de l'honneur est dans sa main. Il sait tirer un bon usage des biens & des maux de la vie, semblable à la terre qui s'abreuve utilement des pluies, & qui se pénétre des chaleurs vivifiantes dans les jours brillans & sereins. Il tend à de si grandes choses, dit la Bruyere, qu'il ne porte point ses desirs à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune, & la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages, qui soit assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins. Le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & toute simple; mais les hommes ne l'accordent guere & il s'en passe.

Si vous avez quelque goût pour le *sage*, & que vous aimiez à entrer dans les détails de sa vie, & dans sa façon de penser, l'aimable peintre des saisons va vous en faire le tableau.

Le *sage*, dit-il, est celui qui dans les villes, ou loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile, goûte les plaisirs purs que donne la vertu. Il ne voudroit pas habiter ces palais somptueux, dont la porte orgueilleuse vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs qui sont à leur tout abusés. Il ne se soucie nullement de cette robe brillante, où la lumière fait réfléchit mille couleurs, qui flotte négligemment, ou qui se soutient par les bandes d'or, pour éviter la peine de la porter. Il n'est pas plus curieux de la délicatesse des mets: un repas frugal, débarrassé d'un vain luxe, suffit à ses besoins, & entretient sa santé; sa tasse ne pétille pas d'un jus rare & coûteux; il ne passe pas les nuits plongé dans un lit de duvet, & les jours dans un état d'oisiveté: mais est-ce une privation pour celui qui ne connoît pas ces joies fantastiques & trompeuses, qui promettent toujours le plaisir, & ne donnent que des peines ou des momens de trouble & d'ennui?

Loin des traverses & des folles espérances, le *sage* est riche en contentement, autant qu'il l'est en herbes & en fruits: il s'assied tantôt auprès d'une haie odoriférante; & tantôt dans des bosquets & des grottes sombres; ce sont les asyles de l'innocence, de la beauté sans art, de la jeunesse vigoureuse, sobre, & patiente au travail. C'est là qu'habite la santé toujours fleurie, le travail sans ambition, la contemplation calme, & le repos philosophique.

Que d'autres traversant les mers courent après le gain; qu'ils fendent la vague bouillonnante d'écume pendant de tristes mois; que ceux-ci trouvant de la gloire à verser le sang, à ruiner les pays & les campagnes, sans pitié du malheur des veuves, de la désolation des vierges, & des cris tremblans des enfans; que ceux-là loin de leurs terres natales, endurcis par l'avarice, trouvent d'autres terres sous d'autres cieux; que quelques-uns aiment avec passion les grandes villes, où tout sentiment sociable est éteint, le vol autorisé par la ruse, & l'injustice légale établie; qu'un autre excite en tumulte un foule séditieuse, ou la réduise en esclavage; que ceux-ci enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, fomentent la discorde, & embarrassent les droits de la justice. Race de fer! Que ceux-là avec un front plus serein, mais également dur, cherchent leurs plaisirs dans la pompe des cours & dans les cabales trompeuses; qu'ils rampent bassement en distribuant leurs souris perfides, & en suivant le pénible labyrinthe des intrigues d'état. Le *sage* libre de toutes ces passions orageuses, écoute, & n'entend que de loin & en sûreté, rugir la tempête du monde, & n'en sent que mieux le prix de la paix dont il est environné. La chûte des rois, la fureur des nations, le renversement des états, n'agitent point celui qui dans des retraites tranquilles & des solitudes fleuries, étudie la nature & suit sa voix. Il l'admire, la contemple dans toutes ses formes, accepte ce qu'elle donne libéralement, & ne desire rien de plus.

Quand le printems réveille les germes, & reçoit dans son sein le souffle de la fécondité, ce *sage* jouit abondamment de ses heures délicieuses; dans l'été, sous l'ombre animée, & telle qu'on la goûte dans le frais Tempé, ou sur le tranquille Némus, il lit ce que les Muses immortelles en ont chanté, ou écrit ce qu'elles lui dictent; son œil découvre, & son espoir prévient la fertilité de l'année. Quand le lustre de l'automne dore les campagnes, & invite la

famille du laboureur, saisi de la joie universelle, son cœur s'enfle d'un doux battement; environné des rayons de la maturité, il médite profondement, & ses chants trouvent plus que jamais à s'exercer. L'hiver sauvage même est un tems de bonheur pour lui: la tempête formidable & le froid qui la suit, lui inspirent des pensées majestueuses: dans la nuit les cieux clairs & animés par la gelée qui purifie tout, versent un nouvel éclat sur son œil serein. Un ami, un livre, font couler tranquillement ses heures utiles; la vérité travaille d'une main divine sur son esprit, éleve son être, & développe ses facultés; les vertus héroïques brûlent dans son cœur.

Il sent aussi l'amour & l'amitié; son œil modeste exprime sa joie; les embrassemens de ses jeunes enfans qui lui sautent au cou & qui desirent de lui plaire, remuent son ame tendre & paternelle; il ne méprise pas la gaîté, les amusemens, les chants & les danses, car le bonheur & la vraie philosophie sont toujours sociables, & d'une amitié souriante. C'est-là ce que les vicieux n'ont jamais connu; ce fut la vie de l'homme dans les premiers âges sans corruption, quand les anges & Dieu même, ne dédaignoient pas d'habiter avec lui.

Ajouterai-je pour terminer le tableau du *sage*, la peinture qu'en a faite un de nos poëtes d'après ces vers d'Horace, *impavidum ferient ruinæ*.

Le sage grand comme les dieux
Est maître de ses destinées,
Et de la fortune & des cieux,
Tient les puissances enchaînées;
Il regne absolument sur la terre & sur l'onde;
Il commande aux tyrans; il commande au trépas,
Et s'il voyoit périr le monde,
Le monde en périssant ne l'étonneroit pas.

(*Le chevalier de* JAUCOURT.)

SAGESSE. La *sagesse* consiste à remplir avec exactitude ses devoirs, tant envers la divinité, qu'envers soi-même & les autres hommes. Mais où trouvera-t-elle des motifs pour y être fidele, si ce n'est dans le sentiment de notre immortalité? Ainsi l'homme véritablement sage est un homme immortel, un homme qui se survit à lui même, & qui porte ses espérances au-delà du trépas. Si nous nous renfermons dans le cercle étroit des objets de ce monde, la force que nous aurons pour nous empêcher d'être avares; consistera dans la crainte de faire tort à notre honneur par les bassesses de l'intérêt; la force que nous aurons pour nous empêcher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruiner nos affaires, lorsque nous aspirons à nous faire estimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fera résister aux tentations de la volupté: l'amour-propre nous rendra modérés & circonspects, & par orgueil nous paroîtrons humbles & modestes. Mais ce n'est-là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à notre ame la force de s'élever au-dessus d'une foiblesse, sans retomber dans une autre, il faut la faire agir par des motifs propres à l'élever au-dessus de toutes les foiblesses. On a vu des orateurs d'une sublime éloquence ne faire aucun effet, parce qu'ils ne savoient point intéresser, comme il faut, la nature immortelle. On en a vu au contraire d'un talent fort médiocre, toucher tout le monde par des discours sans art, parce qu'ils prenoient les hommes par les motifs de l'éternité. C'est du sentiment de notre immortalité que nous voyons sortir tout ce qui nous console, qui nous éleve & qui nous satisfait. Il n'y a que l'homme immortel qui puisse braver la mort: lui seul peut s'élever au-dessus de tous les événemens de ce monde, se montrer indépendant des caprices du sort, & plus grand que toutes les dignités du monde. Que cette insensibilité fastueuse dont les Stoïciens paroient leur sage, s'accorde mal avec leurs principes! Tandis que vous le renfermez dans l'enceinte des choses fragiles & périssables, qu'exigez-vous de lui? Quel motif lui fournissez-vous pour le rendre supérieur à des choses qui lui procurent du plaisir? L'homme étant né pour être heureux, & n'étant heureux que par les sentimens délicieux qu'il éprouve, il ne peut renoncer à un plaisir que par un plus grand plaisir. S'il sacrifie son plaisir à une vertu stérile, vertu qui laisse l'ame dans une molle inaction, où son activité n'a rien à saisir, ce n'est chez lui qu'une vaine ostentation d'une grandeur chimérique. Placez le sage vis-à-vis de lui même, qu'il n'ait que lui pour témoin de ses actions, que le murmure flatteur des louanges ne pénetre pas jusqu'à lui dans son désert, réduisez cet homme tristement vertueux à s'envelopper dans son propre mérite, à vivre, pour ainsi dire, de son propre lui, vous reconnoîtrez bientôt que tout ce faste de *sagesse* n'étoit qu'un orgueil imposant qui tombe de lui-même, lorsqu'il n'a plus d'admirateur. Avec quel front voulez-vous qu'un tel sage affronte les hazards? Qui peut le dédommager d'une mort qui, lui ôtant tout sentiment, détruit cette *sagesse* même dont il se fait honneur? Mais supposez-vous l'homme immortel, il est plus grand que tout ce qui l'environne. Il n'estime dans l'homme que l'homme même. Les injustices des autres hommes le touchent peu. Elles ne peuvent nuire à son immortalité; la haine seule pourroit lui nuire. Elle éteint le flambeau. L'homme mortel peut affecter une constance qu'il n'a pas, pour faire croire qu'il est au-dessus de l'adversité. Ce sentiment ne sied pas bien à un homme qui renferme toutes ses ressources dans le tems. Mais il est bien placé dans un homme qui se sent fait

pour l'éternité. Sans se contrefaire, pour paroître magnanime, la nature & la religion l'élevent assez pour le faire souffrir sans impatience, & le rendre content sans affectation. Un tel homme peut remplir l'idée & le plan de la suprême valeur, lorsque son devoir l'oblige à s'exposer aux dangers de la guerre. Le monde verra dans lui un homme brave par raison; sa valeur ne devra point toute sa force à la stupidité qui lui ferme les yeux sur le précipice qui s'ouvre sous ses pas, à l'exemple qui l'oblige de suivre les autres dans les plus affreux périls, aux considérations du monde qui ne lui permettent pas de reculer où l'honneur l'appelle. L'homme immortel s'expose à la mort, parce qu'il sait bien qu'il ne peut mourir. Il n'y a point de héros dans le monde, puisqu'il n'y en a point qui ne craigne la mort, ou qui ne doive son intrépidité à sa propre foiblesse. Pour être brave, on cesse d'être homme, & pour aller à la mort, on commence à se perdre de vue; mais l'homme immortel s'expose, parce qu'il se connoît. L'héroïsme, dans les principes d'un homme qui renferme toutes ses espérances dans le monde, est une extravagance. Les louanges de la postérité contre lesquelles il échange sa vie, ne sont pas capables de l'en dédommager. Comment donc & par quel prodige des hommes qui ne paroissent avoir connu d'autre vie que la présente, ont ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux? Ciceron a cru que le principe de cet héroïsme étoit toujours une espérance secrette de jouir de sa réputation dans le sein même du tombeau. Mais il y a quelque chose de plus. Il ne seroit pas impossible que ces hommes célebres ayent été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes & de la postérité, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle dont le charme, quoique de peu de durée, fut pour eux d'un plus grand poids que leur propre vie.

DÉMODOCUS, SOCRATE, THÉAGÈS.

DÉMODOCUS.

Socrate, j'aurois grand besoin de vous entretenir un moment en particulier, si vous en aviez le loisir; & si vous ne l'avez pas, je vous prie de le prendre pour l'amour de moi, à moins que vous n'ayez quelque affaire bien pressée.

SOCRATE.

J'ai toujours du loisir, & pour vous j'en ai plus que pour personne: si vous voulez me parler, je suis tout prêt.

DÉMODOCUS.

Voulez-vous que nous nous retirions sous le portique de ce temple de Jupiter libérateur?

SOCRATE.

Ce que vous voudrez.

DÉMODOCUS.

Allons donc, Socrate. Il me paroît que les animaux & l'homme même sont comme les plantes. Car nous qui cultivons la terre, nous voyons par expérience qu'il est aisé de préparer toutes les choses qui sont nécessaires avant de planter; mais lorsque ce qu'on a planté est venu, alors le soin qu'il en faut prendre est fort grand & fort pénible, & donne beaucoup de chagrin. Il en est de même des hommes; je juge des autres par moi. Voilà mon fils: depuis qu'il est né, son éducation ne me laisse pas un seul moment en repos, & me tient dans une crainte continuelle. Sans entrer dans le détail de tous les sujets que j'ai de craindre pour lui, en voici un tout nouveau; c'est une envie qu'il a, & qui véritablement n'est pas mal-honnête, mais qui est fort délicate, fort dangereuse, & qui m'épouvante: il veut se jetter dans l'étude de la *sagesse*. Apparemment quelques uns de ses camarades, & quelques jeunes gens de notre bourg, qui fréquentent dans Athènes, lui rapportent quelques discours qu'ils ont entendus, & qui lui renversent la cervelle. Car plein d'émulation, il ne cesse de me tourmenter, me priant instamment que je donne de l'argent à quelque sophiste qui le rendra fort habile. Ce n'est pas la dépense qui me fait peur, mais je vois que cette passion va le jetter dans un grand danger. Jusqu'ici je l'ai retenu en l'amusant par de belles paroles; mais aujourd'hui que je ne puis plus en être le maître, je pense que le meilleur parti pour moi c'est de donner les mains à ce qu'il veut, de peur que les commerces qu'il pourroit avoir en secret & sans ma participation, ne le corrompent. C'est pourquoi je viens aujourd'hui à Athènes, pour le mettre entre les mains de quelque sophiste, & c'est un grand bonheur que je vous aye rencontré, car vous êtes celui que je souhaitois le plus de consulter sur cette affaire. Si vous avez donc quelque conseil à me donner, je vous le demande en grace; vous êtes trop juste pour me le refuser.

SOCRATE.

Mais n'avez-vous pas souvent ouï dire, Démodocus, que le conseil est quelque chose de sacré: s'il est sacré dans toutes les autres occasions de la vie, il l'est encore bien plus dans

celle-ci ; car de toutes les choses sur lesquelles l'homme peut demander conseil, il n'y en a point de plus divine que celle qui regarde l'éducation des enfans. Premiérement donc, convenons, vous & moi, ce que c'est précisément que vous demandez, & sur quoi nous avons à consulter, de peur qu'il n'arrive souvent que j'entende une chose & vous une autre, & qu'à la fin de notre entretien nous ne nous trouvions tous deux fort ridicules d'avoir parlé si longtems sans nous être entendus.

DÉMODOCUS.

Vous dites vrai, Socrate.

SOCRATE.

Je dis vrai assurément..... Cependant je ne dis pas si vrai que je pensois, & je me rétracte en partie ; car il me vient dans l'esprit que ce jeune homme pourroit bien avoir toute autre envie que celle que nous lui croyons, ce qui nous rendroit encore plus ridicules d'avoir consulté sur toute autre chose que sur celle qui est l'objet de ses desirs. Il vaut donc mieux commencer par lui, & lui demander ce que c'est qu'il desire.

DÉMODOCUS.

Cela vaut mieux, assurément.

SOCRATE.

Mais dites-moi comment s'appelle ce beau jeune homme.

DÉMODOCUS.

Il s'appelle Théagès.

SOCRATE.

Le beau & le saint nom que vous lui avez donné! Dites-moi donc, Théagès, vous souhaitez de devenir sage, & vous pressez votre père de vous trouver un homme dont le commerce puisse vous donner cette *sagesse* dont vous êtes amoureux ?

THÉAGÈS.

Oui.

SOCRATE.

Qui sont les hommes que vous appellez sages, sont-ce les savans dans ce qu'ils ont appris, ou les ignorans ?

THÉAGÈS.

Les savans.

SOCRATE.

Quoi ? votre père ne vous a-t-il pas fait apprendre tout ce qu'apprennent les enfans de nos meilleurs citoyens, comme à lire, à jouer des instrumens, à lutter, & à faire tous les autres exercices ?

THÉAGÈS.

Mon père m'a fait apprendre tout cela.

SOCRATE.

Eh pensez-vous qu'il y ait encore quelqu'autre science que votre père soit obligé de vous faire apprendre ?

THÉAGÈS.

Oui sans doute.

SOCRATE.

Quelle est cette science ? dites-le moi, afin que je vous y rende service.

THÉAGÈS.

Mon père le sait fort bien ; car je le lui ai dit fort souvent ; mais il veut vous parler ainsi, comme s'il ignoroit ce que je souhaite. Il n'y a point de jour qu'il ne dispute contre moi, & il refuse toujours de me mettre entre les mains de quelque habile homme.

SOCRATE.

Mais ce que vous lui avez dit jusqu'à cette heure, tout cela s'est passé entre vous & lui ; prenez-moi donc aujourd'hui pour arbitre, & dites devant moi quelle est cette science que vous voulez acquérir ? Car si vous vouliez apprendre la science qui enseigne à gouverner des vaisseaux, & que je vous demandasse, Théagès, quelle est la science que vous vous plaignez que votre père n'a pas voulu vous faire apprendre, ne me répondriez vous pas tout-à-l'heure, que c'est la science des pilotes ?

THÉAGÈS.

Oui sans doute.

SOCRATE.

Et si vous vouliez apprendre celle qui enseigne à mener des chars, ne me diriez-vous pas tout de même que c'est celle des cochers ?

THÉAGÈS.

Je vous le dirois tout de même.

SOCRATE.

SOCRATÉ.

Celle dont vous êtes si avide, a-t-elle un nom, ou n'en a-t-elle point ?

THÉAGÈS.

Je suis persuadé qu'elle en a un.

SOCRATE.

La connoissez-vous donc sans savoir son nom ?

THÉAGÈS.

Je la connois, & je sais son nom.

SOCRATE.

Dites-le moi donc.

THÉAGÈS.

Quel autre nom pourroit-elle avoir que celui de *science* ?

SOCRATE.

Mais l'art des cochers, n'est-ce pas aussi une science ? pensez-vous que ce soit une ignorance ?

THÉAGÈS.

Non sans doute.

SOCRATE.

C'est donc une science ; à quoi nous sert-elle ? ne nous apprend-elle pas à conduire des chevaux attelés ?

THÉAGÈS.

Assurément.

SOCRATE.

Et l'art des pilotes, n'est-ce pas aussi une science ?

THÉAGÈS.

Il me le semble.

SOCRATE.

N'est-ce pas celle qui nous apprend à gouverner des vaisseaux ?

THÉAGÈS.

C'est elle même.

SOCRATÉ.

Et celle que vous voulez apprendre, quelle est-elle, & que nous apprend-elle à gouverner ?

THÉAGÈS.

Il me paroît qu'elle nous apprend à gouverner des hommes.

SOCRATE.

Quoi, des malades ?

THÉAGÈS.

Non.

SOCRATE.

Car cela regarde la médecine, n'est-ce pas ?

THÉAGÈS.

Qui en doute ?

SOCRATE.

Nous apprend elle donc à régler des chœurs de musiciens ?

THÉAGÈS.

Point du tout.

SOCRATE.

Car cela appartient proprement à la Musique ?

THÉAGÈS.

Assurément.

SOCRATE.

Mais nous apprend-elle à gouverner ceux qui font leurs exercices ?

THÉAGÈS.

Tout aussi peu.

SOCRATE.

Car cela est du ressort de la gymnastique. Quels hommes donc nous apprend-elle à gouverner ? expliquez-vous clairement comme je me suis expliqué sur les autres sciences.

THÉAGÈS.

Elle nous apprend à gouverner ceux qui sont dans la ville.

SOCRATÉ.

Mais dans la ville, n'y a-t-il pas aussi des malades ?

THÉAGÈS.

Il y en a sans doute ; mais ce n'est pas d'eux que je veux parler, je parle de tous les autres citoyens.

SOCRATE.

Voyons si je comprends bien l'art dont vous parlez. Il me paroit que vous ne parlez point de celui qui nous apprend à gouverner des moissonneurs, des vendangeurs, des laboureurs, des semeurs, des batteurs; car cela appartient à l'agriculture. Vous ne parlez pas non plus de celui qui enseigne à gouverner ceux qui manient la scie, le rabot, le tour; car cela regarde la menuiserie. Mais vous voulez parler de l'art qui enseigne à gouverner, non-seulement ces gens-là, mais tous les autres artisans, & tous les particuliers, hommes & femmes. C'est peut-être de cette science que vous voulez parler?

THÉAGES.

C'est de celle-là même, je n'ai point prétendu parler d'une autre.

SOCRATE.

Mais répondez-moi, je vous prie. Ægiste, celui qui tua Agamemnon à Argos, gouvernoit-il ces sortes de gens, les artisans & tous les particuliers, hommes & femmes, ou en gouvernoit-il quelques autres?

THÉAGES.

Il ne gouvernoit que ces sortes de gens: y en a-t-il d'autres?

SOCRATE.

Pelée, fils d'Eacus, ne gouvernoit-il pas de même ces gens-là à Phthie? Périandre, fils de Cypsele, ne commandoit-il pas de même à Corinthe? Archélaüs, fils de Perdiccas, qui depuis quelques années est monté sur le trône de Macédoine, ne commande-t-il pas aussi à ces sortes de gens? Le fils de Pisistrate, Hippias, qui a gouverné dans cette ville, ne commandoit-il pas de même à nos citoyens?

THÉAGES.

Qui en doute.

SOCRATE.

Dites-moi comment appelle-t-on Bacis, la Sibyle, & notre Amphilytus, *quand on veut les désigner par leur profession*?

THÉAGES.

Comment les appelleroit-on, que des devins?

SOCRATE.

Fort bien. Répondez-moi de même sur ceux-ci; Comment appelle-t-on Hippias & Périandre, quand on veut les désigner par leur profession, par l'empire qu'ils exercent.

THÉAGES.

Des tyrans, je pense: quel autre nom pourroit-on leur donner?

SOCRATE.

Donc tout homme qui souhaite de commander à tous les hommes qui sont dans sa ville, souhaite d'acquérir un empire semblable au leur, un empire tyrannique, & de devenir un tyran?

THÉAGES.

Cela me paroît ainsi.

SOCRATE.

Voilà donc la science dont vous êtes amoureux?

THÉAGES.

Cela se suit naturellement de ce que j'ai dit.

SOCRATE.

O scélérat! vous souhaitez de devenir notre tyran, & vous avez l'audace de vous plaindre de ce que votre père ne vous met pas entre les mains de quelqu'un qui vous dresse à la tyrannie? Et vous, Démodocus, connoissant l'ambition de votre fils, & ayant où l'envoyer pour le rendre habile dans la belle science qu'il souhaite, n'avez-vous point de honte de lui envier ce bonheur, & de ne pas le donner à quelque grand maître? Mais puisque, comme vous voyez, il se plaint aujourd'hui de vous devant moi, voyons ensemble où nous pourrions l'envoyer, & si nous connoissons quelqu'un dont le commerce puisse le rendre un tyran habile.

DÉMODOCUS.

Je vous en prie au nom de Dieu, Socrate, voyons-le ensemble; car c'est en cette rencontre sur tout que nous avons besoins d'un bon conseil.

SOCRATE.

Attendez, sachons de lui auparavant ce qu'il pense

DÉMODOCUS.

Vous n'avez qu'à l'interroger.

SOCRATE.

Théagès, si nous avions affaire à Euripide,

qui dit en quelque endroit :

Et les sages tyrans sont formés par les sages,

& que nous lui demandassions : Euripide, en quoi dites-vous que les tyrans deviennent sages, par le commerce des sages ? comme si au-lieu de cela il nous disoit :

Les sages laboureurs sont formés par les sages,

nous ne manquerions pas de lui demander, en quoi les laboureurs sont-ils rendus sages ? Pensez vous qu'il nous répondit autre chose, sinon qu'ils sont rendus sages dans ce qui regarde l'agriculture ?

THÉAGES.

Non, il ne répondroit que cela.

SOCRATE.

Et s'il nous disoit :

Les sages cuisiniers sont formés par les sages,

& que nous lui demandassions en quoi ils sont rendus sages ? Que croyez-vous qu'il nous répondit ? n'est ce pas qu'ils sont rendus sages dans l'art de la cuisine ?

THÉAGES.

Sans doute.

SOCRATE.

Et s'il nous disoit :

Les habiles lutteurs sont formés par les sages :

sur la même question que nous lui ferions, ne répondroit-il pas de même, qu'ils sont rendus habiles dans l'art de la lutte ?

THÉAGES.

Assurément.

SOCRATE.

Cela étant, puisqu'il nous dit que les sages tyrans sont formés par les sages, si nous lui demandions : Euripide, en quoi ces tyrans sont-ils rendus sages ? que nous répondroit-il à votre avis, en quoi feroit-il consister cette sagesse ?

THÉAGES.

Je vous jure par tous les Dieux que je n'en fais rien.

SOCRATE.

Mais voulez-vous que je vous le dise ?

THÉAGES.

Je le veux, si cela vous est agréable.

SOCRATE.

Il nous diroit qu'ils sont rendus sages dans l'art qu'Anacréon nous dit que la savante Callicrete savoit parfaitement. Ne vous souvenez-vous pas de sa chanson ?

THÉAGES.

Je m'en souviens.

SOCRATE.

Quoi donc ? ne souhaitez-vous pas d'être mis entre les mains d'un homme qui soit de la même profession que cette fille de Cyane, & qui sache comme elle l'art de former des tyrans, afin que vous deveniez notre tyran & celui de toute la ville ?

THÉAGES.

Il y a long tems, Socrate, que vous me raillez & que vous vous moquez de moi.

SOCRATE.

Comment ! ne dites-vous pas que vous souhaitez d'acquérir la science qui vous apprendra à gouverner tous les citoyens ? pouvez-vous les gouverner sans devenir leur tyran ?

THÉAGES.

Je souhaiterois de tout mon cœur de devenir le tyran de tous les hommes, & si c'est trop, au-moins de la plupart ; & je pense que vous même, Socrate, vous auriez cette ambition, aussi-bien que tous les autres hommes : peut-être même que peu content d'être un tyran, vous voudriez être un Dieu ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit là ce que je désirois.

SOCRATE.

Qu'est-ce donc que vous souhaitez ? ne dites-vous pas que vous souhaitez de gouverner les citoyens ?

THÉAGES.

Ce n'est pas les gouverner par force comme les tyrans, mais de les gouverner eux le voulant, comme ont fait les grands personnages que nous avons eus dans la ville.

SOCRATE.

N'est ce pas comme Thémistocle, comme Périclès, comme Cimon, & comme les autres grands politiques ?

THÉAGES.

Assurément.

SOCRATE.

Voyons donc, si vous vouliez devenir fort habile dans l'art de monter à cheval, à quels hommes croiriez-vous devoir vous adresser pour devenir bon cavalier ? seroit-ce à d'autres qu'à des écuyers ?

THÉAGES.

Non sans doute.

SOCRATE.

Ne choisiriez vous pas les écuyers les plus habiles, ceux qui ont un plus grand nombre de chevaux, & ceux qui montent non-seulement les leurs, mais ceux des autres ?

THÉAGES.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et si vous vouliez devenir très-habile à tirer de l'arc, ne vous adresseriez-vous pas aux meilleurs tireurs, & à ceux qui savent le mieux se servir de toutes sortes d'arcs & de fleches ?

THÉAGES.

Assurément.

SOCRATE.

Dites-moi donc, puisque vous voulez vous rendre habile dans la politique, croyez-vous pouvoir acquérir cette habileté en vous adressant à d'autres qu'à ces grands politiques qui sont profonds dans cette science, & qui savent mener non seulement leur ville, mais plusieurs autres, tant des Grecs que des Barbares ? ou pensez-vous qu'en conversant avec d'autres que ceux là, vous deviendrez aussi habile que ces grands personnages ?

THÉAGES.

Socrate, j'ai entendu rapporter quelques discours qu'on dit que vous avez tenus, pour faire voir que les fils de ces grands politiques ne valoient pas mieux que les fils des savetiers; & autant que j'en puis juger, c'est une vérité incontestable. Je serois donc bien insensé si je croyois que quelqu'un d'eux me pût donner sa science qu'il n'a pas donnée à son fils, & qu'il auroit bien plutôt dû lui donner, s'il en eût été capable, que de la communiquer à un étranger.

SOCRATE.

Que feriez vous donc, Théagès, si vous aviez un fils qui vous persécutât tous les jours, en vous disant qu'il veut devenir un grand peintre? qui se plaignît continuellement que vous, qui êtes son père, ne voulez pas faire la moindre dépense pour satisfaire à son desir, pendant que d'un autre côté, il mépriseroit les plus excellents maîtres & refuseroit d'aller à leur école pour apprendre leur art? Je dis de même s'il vouloit être bon joueur de flûte ou excellent joueur de lyre, sauriez-vous quelqu'autre moyen pour le contenter, & connoîtriez-vous d'autres gens chez qui l'envoyer, puisqu'il refuseroit les autres maîtres ?

THÉAGES.

Pour moi je n'en connois point.

SOCRATE.

Voilà justement ce que vous faites à votre père : comment pouvez vous donc vous étonner & vous plaindre de ce qu'il ne sait que faire de vous, ni où vous envoyer pour vous rendre habile ? *Car il ne tient qu'à vous.* Nous vous mettons tout-à-l'heure, si vous voulez, entre les mains de nos meilleurs maîtres, de ceux qui sont les plus savans dans la politique : vous n'avez qu'à choisir, ils ne vous demanderont rien; de sorte que vous épargnerez votre argent, & vous acquerrez avec eux plus de réputation parmi le peuple, que vous n'en acquerriez dans le commerce de qui que ce soit.

THÉAGES.

Eh quoi ! Socrate, n'êtes-vous pas aussi du nombre de ces grands hommes ? si vous voulez permettre que je m'attache à vous, c'est assez, je ne cherche plus d'autre maître.

SOCRATE.

Que dites-vous, Théagès ?

DÉMODOCUS.

Ah, Socrate, que mon fils a bien dit, &

que vous me rendriez-là un grand service ! Non je ne connois point de plus grand bonheur que de voir que mon fils se plaise dans votre compagnie, & que vous ayez la bonté de le souffrir. J'ai honte de dire combien je le desire; mais je vous prie l'un & l'autre au nom des Dieux, vous Socrate, de recevoir mon fils, & toi, mon fils, de ne jamais chercher d'autre maître que Socrate : par-là vous me délivrerez tous deux de mes plus grands chagrins & de mes plus grandes craintes; car je meurs toujours de peur, qu'il ne tombe entre les mains de quelqu'un qui me le corrompe.

THÉAGÈS.

Eh, mon père, cessez de craindre pour moi, si vous êtes assez heureux pour persuader Socrate, & pour l'obliger à me souffrir.

DÉMODOCUS.

Tu as raison, mon fils : je ne m'adresse plus qu'à vous, Socrate; & pour ne pas vous amuser par des discours superflus, je suis prêt à me donner à vous, & à vous donner tout ce que j'ai au monde : vous pouvez disposer de moi en tour, si vous voulez aimer mon Théagès & lui procurer tous les biens que vous êtes capable de lui faire.

SOCRATE.

Je ne m'étonne pas, Démodocus, que vous ayez ce grand empressement, si vous êtes persuadé que votre fils puisse tirer de moi quelque utilité; car je ne sache rien sur quoi un père raisonnable doive être plus ardent & plus empressé que sur tout ce qui regarde son fils, & qui peut le rendre un très-honnête homme. Mais ce qui m'étonne & que je ne comprends point, c'est comment vous avez pu penser que je fusse plus capable que vous de lui rendre ce grand service, & de former en lui un bon citoyen ? & lui-même, comment a-t-il pu s'imaginer que je fusse plus en état de l'aider que son père ? Car premierement vous êtes plus âgé que moi, vous avez exercé les plus grandes charges, vous êtes le plus considérable dans votre bourg, & personne n'est plus honoré ni plus estimé que vous dans le reste de la ville : ni vous ni votre fils vous ne voyez en moi aucun de ces avantages. Que si votre Théagès méprise le commerce de nos politiques, & qu'il cherche de ces gens qui promettent de bien élever la jeunesse, nous avons ici Prodicus de Céos, Gorgias le Léontin, Polus d'Agrigente, & plusieurs autres, qui sont si habiles, que rodant de ville en ville, ils viennent à bout de persuader aux jeunes gens de toutes les maisons les plus nobles & les plus riches, qui pourroient être instruits pour rien par tel de leurs citoyens qu'il leur plairoit de choisir; ils viennent à bout de leur persuader, dis-je, de renoncer à leurs citoyens & de s'attacher à eux, quoiqu'il faille encore leur payer de grosses sommes & leur avoir beaucoup d'obligation ? Voilà les gens que vous devez choisir vous & votre fils, au lieu de penser à moi, car je ne sais aucune de ces belles & heureuses sciences. Je voudrois de tout mon cœur les savoir; mais j'ai toujours fait profession d'avouer que je ne sais rien, pour ainsi dire, qu'une petite science qui ne regarde que l'amour. Aussi en revanche, j'ose me vanter d'être plus profond dans cette science, quelle qu'elle soit, que ceux qui m'ont précédé & que ceux de notre siècle.

THÉAGÈS.

Vous voyez bien, mon père, que Socrate ne veut point de moi; s'il en vouloit, je serois tout prêt à le suivre; mais il se moque en parlant de lui comme il fait, car je connois beaucoup de mes camarades, & d'autres encore plus âgés que moi, qui, avant que de le hanter, n'avoient aucun mérite; & depuis qu'ils ont joui de sa conversation, en très peu de tems ils sont devenus les plus honnêtes gens du monde, & ont surpassé de bien loin ceux à qui ils étoient auparavant très-inférieurs.

SOCRATE.

Fils de Démodocus, savez-vous ce que c'est ?

THÉAGÈS.

Oui assurément, je le sais, & si vous vouliez, je serois bientôt comme tous ces jeunes gens-là, je ne leur porterois point d'envie.

SOCRATE.

Vous vous trompez, mon cher Théagès, & vous êtes bien éloigné de la vérité. Je vais vous la dire. J'ai par la grace de Dieu, depuis ma naissance, un démon qui m'accompagne toujours, & qui me gouverne. Ce démon c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que je veux faire, & ne m'y pousse jamais. Quand quelqu'un de mes amis me communique quelque dessein, si j'entends cette voix, c'est une marque sûre que le Dieu n'approuve pas ce dessein, & qu'il en détourne. Je vous donnerai plusieurs témoins de ce que je dis. Vous connoissez le beau Charmide, fils de Glaucon : un jour il vint me faire part d'un dessein qu'il avoit fait d'aller combattre aux jeux Néméaques. Il n'eut pas plutôt commencé à me faire

fort bien. Cependant je ne laissois pas de profiter, quoique je ne fusse que dans la même maison où vous étiez, & non pas dans la même chambre : quand je pouvois être dans la même chambre, j'avançois encore plus, & toutes les fois que vous parliez, je sentois visiblement que je profitois encore davantage quand j'avois les yeux sur vous, que quand je regardois ailleurs ; mais ce progrès étoit sans comparaison plus grand lorsque j'étois assis auprès de vous & que je vous touchois ; au-lieu que présentement toute cette habitude s'est entièrement évanouie. Voilà, Théagès, quel est le commerce qu'on a avec moi. Si cela est agréable à Dieu, vous profiterez considérablement & en fort peu de tems, sinon vos efforts seront inutiles. Voyez donc s'il n'est pas plus avantageux & plus sûr de vous attacher à quelqu'un de ces maîtres qui réussissent toujours auprès de tous leurs disciples, que de me suivre avec tous les risques qu'il faut courir.

THÉAGES.

Voici à mon avis, Socrate, ce que nous devons faire ; en commençant à vivre ensemble, essayons ce Dieu qui vous conduit ; s'il approuve notre commerce, me voilà au comble de mes voeux ; & s'il le désapprouve, voyons tout-à-l'heure la conduite que nous devons tenir, si je dois chercher un autre maître, ou tâcher d'appaiser ce Dieu par des prieres, par des sacrifices & par toutes les autres expiations qu'enseignent nos devins.

DÉMODOCUS.

Ne vous opposez pas davantage aux desirs de ce jeune homme. Théagès vous parlez fort bien.

SOCRATE.

Si vous trouvez que c'est ce que nous devons faire, à la bonne-heure, j'y consens. (*Dialogue de la sagesse, de Platon*).

I.

J'AI souvent admiré comment les accusateurs de Socrate ont pu le présenter aux Athéniens comme un criminel d'état, & leur persuader qu'il méritoit la mort. Quelle étoit leur accusation? Socrate est coupable, disoient-ils, car il ne croit point aux dieux que révère la république, car il introduit des divinités nouvelles : il est coupable, car il corrompt la jeunesse.

Il ne révéroit point les dieux de l'état ! Et quelle étoit la preuve de cette imputation? Il faisoit des sacrifices, & l'on ne pouvoit l'ignorer : il en offroit souvent dans l'intérieur de sa maison ; souvent il en offroit sur les autels publics. Se cachoit-il quand il avoit recours à la divination? Il disoit lui même, & tout le monde répétoit, qu'il étoit inspiré par un être supérieur : c'est ce qui a le plus contribué, je crois, à le faire accuser d'introduire de nouveaux dieux.

Mais quelles sont les nouveautés qu'on peut lui reprocher? Qu'a-t-il fait? ce que font tous ceux qui croient à la divination : ils consultent le vol des oiseaux, ils sont attentifs aux paroles fortuites, ils observent les présages, ils interrogent les entrailles des victimes. Pensent-ils que les oiseaux, pensent ils que le premier homme qu'ils rencontrent, soient instruits de ce qu'ils cherchent à savoir? Non, sans doute ; mais ils croient que les dieux eux-mêmes leur envoient ces signes de leur volonté, & c'étoit le sentiment de Socrate.

Le vulgaire, il est vrai, dit qu'il est excité ou retenu par les rencontres qui lui sont offertes, par les oiseaux qu'il observe : mais ce n'étoit pas ainsi que Socrate s'exprimoit. Il pensoit, il disoit qu'un être supérieur daignoit l'inspirer ; & c'étoit d'après ces avis intérieurs qu'il conseilloit à ses amis de suivre leurs desseins ou de les abandonner. Les uns se sont bien trouvés de l'avoir cru ; les autres se sont repentis de ne l'avoir pas écouté.

On n'imaginera pas qu'il eût voulu passer dans l'esprit de ses amis pour un imbécile ou pour un imposteur. Cependant s'il eût été convaincu de mensonge après avoir soutenu qu'il étoit inspiré par un dieu, comment auroit-il évité l'un ou l'autre de ces reproches? En un mot, puisqu'il osoit prédire l'avenir, il est clair qu'il croyoit dire la vérité.

II.

Mais, dans cette persuasion, en qui pouvoit-il mettre sa confiance, si ce n'étoit en Dieu même? Et s'il donnoit sa confiance aux dieux ; comment pouvoit-il croire qu'ils n'existoient pas?

Religieux en public, il ne l'étoit pas moins dans le secret de la plus intime amitié. Il engageoit ses amis à suivre leurs lumières dans les choses indispensables : mais, dans les entreprises dont l'événement est incertain, il les envoyoit consulter les oracles. L'art de la divination, disoit-il, est nécessaire pour bien administrer un état, & même pour bien régler une famille. L'architecture, la sculpture, l'agriculture, la politique, l'économie, la science des calculs, celle de commander des armées, toutes ces connoissances enfin ont leurs principes ; toutes peuvent être soumises à notre choix. Mais aussi, dans toutes, ce qu'il y a de plus important, les dieux se le sont réservé, & nous ne pouvons y trouver que l'obscurité la plus impénétrable.

En effet, on peut très-bien planter un verger;

mais fait-on qui doit en recueillir les fruits? Un architecte saura donner à son édifice les plus belles proportions; mais nous dira-t-il qui doit l'habiter? Ce général d'armée fait combattre; mais fait-il s'il ne se repentira pas d'avoir livré bataille? Ce politique connoît bien les principes du gouvernement; mais il ignore s'il pourra se féliciter un jour d'avoir tenu les rênes de l'état. Ce jeune homme épouse une belle femme; il se promet de goûter auprès d'elle la félicité suprême: elle ne lui causera peut-être que des chagrins. Un autre se repaît des plus brillantes espérances, car il vient d'entrer dans l'alliance des hommes les plus puissans de l'état: il ne prévoit pas qu'ils le feront exiler un jour.

Socrate regardoit comme une folie de ne pas reconnoître dans les événemens une providence divine, & de les soumettre à l'intelligence humaine; mais il ne trouvoit pas moins insensé d'aller consulter les oracles sur des choses que les dieux nous ont permis d'apprendre, & dont nous pouvons juger par nous-mêmes: comme si l'on s'avisoit de demander à la divinité si l'on doit faire conduire son char par un cocher habile ou mal-adroit, ou si l'on confiera son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxoit d'impiété la manie d'interroger les dieux sur ce qu'on peut aisément connoître en prenant la peine de calculer, de mesurer, de peser. Commençons, disoit-il, par apprendre ce que les dieux nous ont accordé de savoir, & consultons-les sur ce qu'ils nous ont caché; car ils daignent se communiquer à ceux qu'ils favorisent.

III.

On peut dire que la vie entière de Socrate s'est écoulée sous les yeux des hommes. Le matin il alloit à la promenade & dans les lieux d'exercice: il se montroit sur la place aux heures où le peuple s'y rendoit en foule, & passoit tout le reste du jour au milieu des plus nombreuses assemblées. Le plus souvent il parloit; tout le monde pouvoit l'écouter: & lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de suspect?

Il n'avoit pas la manie si commune d'embrasser dans ses leçons tout ce qui existe, de rechercher l'origine de ce que les sophistes appellent la nature, & de remonter aux causes nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes. Il prouvoit qu'il faut avoir perdu l'esprit pour se livrer à de semblables spéculations. Ces gens-là, demandoit-il, croient donc avoir épuisé tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, puisqu'ils s'occupent de ce qui l'intéresse si peu; ou pensent-ils qu'il nous soit permis d'abandonner les choses que les dieux ont bien voulu nous soumettre, pour approfondir les secrets qu'ils se sont réservés?

Il admiroit sur-tout l'aveuglement de ces faux sages qui ne sentent pas que l'esprit humain ne sauroit pénétrer ces mysteres. Aussi, disoit-il, ceux qui se piquent d'en parler le mieux sont bien loin de s'accorder entr'eux sur leurs principes. Qu'on les voie ensemble, on se croiroit dans une assemblée de fous. Quels symptômes en effet remarquons-nous dans les malheureux atteints de folie? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, & ne craignent rien de ce qui est vraiment redoutable. Il en est de même de ces prétendus philosophes: les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public; les autres ne permettent pas même d'avoir aucun commerce avec les hommes: ceux-ci ne respectent ni temples ni autels, ni rien de ce que nous regardons comme sacré; ceux-là révèrent les pierres, les troncs d'arbres, & jusqu'aux animaux.

Dans leurs recherches sur les objets de la nature, les uns se figurent qu'il n'existe qu'une substance; & les autres, que le nombre des substances est infini: celui-ci soutient que toutes les parties de la matière sont dans un mouvement continuel; & celui-là, qu'il n'y a pas même de mouvement: ici on vous prouvera que tout naît & périt; & là, qu'il ne peut y avoir jamais de naissance ni de destruction.

Mais, ajoutoit-il, quand nous avons appris quelque métier, nous nous croyons en état de l'exercer ensuite pour notre usage ou pour celui des personnes que nous voulons obliger: en est-il de même de ces scrutateurs de la nature? Eux qui connoissent si bien les causes de tout, croient-ils aussi pouvoir faire à leur gré des vents, de la pluie, des saisons, ou d'autres semblables merveilles dont ils peuvent avoir besoin? Ils n'osent se flatter de tant de puissance; ils ne savent rien faire de tout cela; il leur suffit de savoir comment tout cela se fait.

IV.

C'est ainsi qu'il parloit de ces vaines spéculations. Content de s'entretenir des choses qui sont à la portée de l'homme, il examinoit ce qui est pieux, ce qui est impie, ce qui est honnête ou honteux, ce qui est juste ou injuste. Il recherchoit ce que c'est que la sagesse & la folie, ce qui constitue la valeur & la pusillanimité; ce que c'est que la société, & quel est celui qui en connoît les principes; ce que c'est que le gouvernement, & comment on se rend digne d'en tenir les rênes. Tels ou de semblables objets occupoient seuls sa pensée: il accordoit le titre d'hommes honnêtes & vertueux à ceux qui s'en étoient fait une étude, & rejettoit au nombre des esclaves ceux qui les avoient négligés.

Que ses juges se soient trompés sur ses pensées secretes, cela ne me surprend pas; mais qu'ils n'aient

n'aient fait aucune attention à ce que personne n'ignoroit, voilà ce que je ne puis comprendre.

Il avoit fait serment, en qualité de sénateur, de ne juger que conformément aux loix. Elevé ensuite à la dignité d'épistat, & pressé par le peuple de condamner à mort, contre la loi, Erasinide, Trasyle, & sept autres capitaines, il refusa constamment de porter le décret. Le peuple s'emporta, les grands menacerent : mais il aima mieux garder son serment que de complaire à la multitude, & d'appaiser par une injustice les hommes puissants qui se flattoient de le faire trembler.

C'est qu'il n'avoit pas sur la providence les idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont connues des dieux & que d'autres leur échappent. Il étoit persuadé que les dieux voient toutes nos actions, entendent tous nos discours, & pénetrent jusques dans les profondeurs de nos plus secretes pensées; qu'ils sont par-tout, & qu'ils font, en toute occasion, connoître leurs volontés aux mortels : & les Athéniens ont pu se persuader qu'il avoit sur la divinité des opinions condamnables, lui qui n'avoit jamais rien dit, jamais rien fait, qu'on pût soupçonner d'impiété ! On célébreroit aujourd'hui la piété d'un homme qui agiroit, qui penseroit comme lui.

V.

Je ne suis pas moins surpris que personne ait jamais pu voir dans Socrate un corrupteur de la jeunesse. Sans revenir sur ce que nous avons déjà dit, qui fut jamais plus supérieur aux foiblesses de l'amour ? plus ennemi des délices de la table ? qui sut mieux supporter la rigueur du froid, les chaleurs brûlantes de l'été, les plus rudes fatigues ? Il s'étoit fait une telle habitude de la modération, qu'il vivoit content dans la plus humble fortune. Et l'on veut qu'il ait entraîné les autres dans l'impiété, qu'il leur ait appris à violer les loix, qu'il les ait plongés dans la débauche, dans le libertinage, & n'en ait fait que des hommes efféminés, incapables de supporter les fatigues !

Disons plutôt qu'il déracinoit ces vices de leurs cœurs. Habile à leur faire espérer de devenir un jour des hommes honnêtes & courageux en s'accoutumant à veiller sur eux mêmes, il leur inspiroit insensiblement le goût de la vertu. Ce n'est pas qu'il se vantât d'enseigner la sagesse : mais il étoit sage, on le savoit ; &, en le fréquentant, en l'imitant, on se flattoit d'approcher de sa vertu.

Il ne négligeoit pas les soins qu'exige de nous la nature, & il étoit loin d'approuver cette négligence dans les autres. Manger avec excès, travailler de même, voila ce qu'il condamnoit : mais il aimoit qu'on se nourrit avec modération, & qu'on travaillât sans s'épuiser de fatigue. Ce régime, disoit-il, est salutaire à la santé, & ne nuit point aux facultés de l'esprit. Sur sa table & dans ses vêtements, il étoit bien éloigné de la délicatesse & de l'ostentation : mais on ne peut lui reprocher d'avoir inspiré l'avarice à ses amis. Il les guérissoit des autres passions ; &, ne recevant aucun honoraire des leçons qu'il leur donnoit, il leur offroit un bel exemple de désintéressement.

C'étoit même sur ce désintéressement qu'il fondoit sa liberté. Se faire payer de ses conversations, c'est disoit-il, se rendre esclave, puisqu'on s'impose l'obligation de ne les pas interrompre à son gré. D'ailleurs il ne comprenoit pas qu'on prît de l'argent pour donner des leçons de vertu : comme si l'on pouvoit en retirer une plus grande récompense que d'acquérir un ami ; ou comme si l'on devoit craindre, en rendant un homme honnête & vertueux, qu'il n'aura pas la plus grande reconnoissance pour le plus grand de tous les bienfaits !

VI.

Socrate ne faisoit pas toutes les belles promesses dont les professeurs mercénaires de la vertu sont toujours si prodigues : mais il espéroit que ceux qui auroient embrassé ses sentimens ne manqueroient jamais de s'aimer entre eux comme des freres, & de conserver pour lui une tendresse vraiment filiale. Si l'on veut qu'il ait corrompu la jeunesse, l'amour de la vertu sera donc regardé comme un germe de corruption.

Mais, dit son accusateur, on apprenoit dans son commerce à mépriser les loix reçues. C'étoit, à l'en croire, une absurdité qu'une feve décidât quels seroient les chefs de la république. Qui oseroit confier son vaisseau à un pilote tiré au sort ? a-t on recours au sort pour choisir un architecte, un joueur de flûte, ou d'autres semblables artistes, dont les fautes seroient bien moins dangereuses que celles des magistrats ? C'est par de semblables discours qu'il échauffoit l'esprit des jeunes citoyens, qu'il les rendoit violens & leur inspiroit le mépris des loix.

Si l'on donne quelque crédit à cette imputation, qu'on traite donc de brouillons tous les sages qui se croient capables d'éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables intérêts. Mais ils savent trop bien que la violence n'engendre que des haines, & fait pencher l'état vers sa ruine, tandis que la persuasion n'inspire que la bienveillance & ne peut jamais être dangereuse.

L'homme violent nous ravit nos droits, & nous le haïssons : nous aimons comme nos bienfaiteurs ceux qui nous persuadent. Ce n'est pas le sage, c'est le puissant dépourvu de lumières qui a recours à la violence. Pour employer la force, il faut un grand nombre de complices ;

pour persuader, il n'en faut aucun. Celui qui croit avoir assez de ressources en lui-même pour dominer sur les esprits n'ensanglante pas ses mains : voudroit-il se défaire d'un homme qu'il est de son intérêt de conserver, puisque la douce persuasion va le lui rendre utile ?

VII.

Mais Critias, mais Alcibiade, continue l'accusateur, ont eu des liaisons avec Socrate, & ils ont fait le plus grand mal à leur patrie. On ne vit point, dans le tems de l'oligarchie athénienne, d'homme plus violent, plus avare que Critias ; ni, dans la démocratie, d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent qu'Alcibiade.

Je suis loin d'entreprendre l'apologie de leur conduite ; je ferai seulement connoître le genre de rapports qu'ils eurent avec Socrate. C'étoient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athenes : il auroient voulu s'emparer de toutes les affaires de la république pour effacer la gloire de tous leurs concitoyens. Ils savoient que Socrate, étranger à toute volupté, étoit en même tems fort pauvre & très-content de son sort : mais ils savoient aussi que, par les talens de la parole, il tournoit à son gré ceux qui conversoient avec lui. Voilà ce qu'ils avoient remarqué. Dira-t-on que des hommes de leur caractere aient recherché Socrate pour acquérir la même sagesse, la même pureté de mœurs ? Non, sans doute ; ils ne vouloient gagner dans son commerce que l'usage de la parole & celui des affaires. Si Dieu leur avoit donné le choix de vivre toujours comme Socrate ou de mourir, je suis sûr qu'ils auroient préféré la mort.

C'est ce qu'ils ont prouvé par leur conduite. Dès qu'ils crurent en savoir plus que ceux qui profitoient en même tems de ses entretiens, ils l'abandonnerent pour se jetter dans les affaires de la république, mont-ant assez qu'ils n'avoient pas eu d'autre raison de le rechercher.

On dira peut-être que Socrate, avant d'enseigner à ses disciples l'art de gouverner les hommes, auroit dû leur apprendre celui de se gouverner eux-mêmes. Je ne m'amuserai pas à combattre cette objection : je vois seulement que tous les maîtres, non contens d'instruire leurs éleves par le moyen de la parole, se donnent pour exemples, & leur montrent qu'ils sont les premiers à pratiquer ce qu'ils enseignent. Je sais aussi que Socrate montroit en lui-même à ses amis le modele de l'homme sage & vertueux, & qu'il joignoit à son exemple les plus belles leçons sur les devoirs des hommes & sur la vertu. Je sais enfin qu'Alcibiade & Critias se conduisirent avec sagesse tant qu'ils le fréquenterent, non qu'ils craignissent, comme des enfants, qu'il les punît de leurs fautes, mais parce qu'ils avoient alors l'idée du bien.

VIII.

La plupart de ces gens qui font un métier de la philosophie soutiendront peut-être que l'homme juste ne peut devenir injuste, ni l'homme modeste, insolent ; & que dans tout ce qui porte sur des principes, on ne peut tomber dans l'ignorance après avoir été bien instruit.

Je ne pense pas comme eux. Par l'exercice, le corps prend les habitudes qu'on lui veut faire contracter : l'exercice n'est pas moins nécessaire à l'ame ; c'est par lui seul qu'on s'accoutume à remplir ses devoirs, & qu'on parvient à s'abstenir sans peine de ce qui nous est interdit.

Aussi voyons-nous que les pères n'osent se reposer sur le caractere heureux de leurs enfants : ils ont encore un grand soin de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés que la fréquentation des hommes honnêtes est un des plus utiles exercices que puisse prendre la vertu, mais qu'elle se perd dans la fréquentation des méchans. Le poëte Théognis rend témoignage à cette vérité.

Le sage dans nos cœurs fait passer ses vertus;
Le méchant nous ravit notre bonté premiere.

Il dit ailleurs :

Le vice a quelquefois surpris le cœur du sage.

Je suis frappé de cette vérité. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, quoique leur mesure serve à les graver profondément dans la mémoire : la négligence nous fait oublier de même les principes que nous avons le mieux connus. Si nous oublions les préceptes qui nous engageoient à la vertu, nous perdons bientôt de vue tout ce qui nous la rendoit chere ; elle même est bientôt oubliée.

Voyez l'homme qui s'abandonne au vin ou qui se laisse enchaîner par l'amour : il n'a plus la même force pour observer ses devoirs & pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Plusieurs, avant d'aimer, savoient ménager leur fortune ; blessés par l'amour, ils ne le savent plus : ils commencent par dissiper leur bien, & se livrent ensuite à des gains honteux qui naguere les auroient fait rougir.

Comment donc ne pourroit-il pas arriver qu'un homme auparavant réservé dans ses mœurs perdît toute retenue, & que le juste devînt injuste ? Je suis persuadé que toutes les bonnes qualités peuvent s'acquérir par l'exercice, & la tempérance aussi bien que les autres. Dès que les voluptés se sont emparées de notre ame, elles lui font abjurer toute retenue, & la soumettent en esclave aux appetits déréglés du corps.

IX.

Tant qu'Alcibiade & Critias resterent auprès de Socrate, tant qu'il leur prêta ses secours pour combatre leurs passions vicieuses, ils surent leur résister & les vaincre : mais dès qu'ils l'eurent abandonné, Critias se retira dans la Thessalie, & y vécut avec des hommes qui aimoient bien mieux s'abandonner à leurs déréglemens que d'observer la justice. Pour Alcibiade, sa beauté le fit poursuivre par une foule de femmes du plus haut rang ; le peuple le révéroit ; le pouvoir qu'il acquit dans la république & chez les puissances aliées lui procura un nombreux cortege de flatteurs habiles à le corrompre ; il vit qu'il lui seroit aisé de saisir les rênes du gouvernement ; il s'oublia lui-même, & ressembla bientôt à ces athletes qui négligent de s'exercer parce qu'ils ont remporté trop aisément la victoire.

Voilà ce qui perdit Critias & Alcibiade. Enflés de leur noblesse, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puissance, amolis par leurs complaisans, corrompus par toutes ces circonstances réunies, éloignés depuis long-tems de Socrate, doit on s'étonner qu'ils soient devenus présomptueux ? Mais les fautes qu'ils ont faites, l'accusateur les rejette sur Socrate. Eh quoi ! dans l'âge où l'on manque le plus de jugement, où l'on sait le moins se modérer, ils se montrerent sages & réservés ; le mérite en étoit à Socrate : & l'accusateur ne croit lui devoir aucun éloge !

On n'a pas la même injustice pour les autres professions. Quand un maitre de flûte ou de lyre a donné de bons principes à ses éleves, s'ils s'avisent de le quitter, de prendre d'autres leçons, & qu'ils perdent leurs talens, est-ce sur lui qu'on en rejette la faute ? Un père voit son fils se bien conduire sous un maître, & devenir vicieux sous un autre : accuse-t il le premier instituteur ? n'en fait-il pas même l'éloge en voyant que le jeune homme ne s'est corrompu qu'en cessant de suivre ses leçons ? Les pères mêmes ne sont pas accusés des fautes que font ceux de leurs enfans qu'ils ont toujours gardés auprès d'eux, a moins qu'ils ne leur aient donné de mauvais exemples. On n'auroit pas dû juger Socrate avec plus de rigueur.

Lui-même a-t il fait le mal ? dites qu'il fut un méchant. Mais si toute sa vie il ne mérita que des éloges, quelle injustice de rejetter sur lui des fautes qui lui furent étrangeres !

X.

Blamez-le cependant s'il a loué les vices des autres en pratiquant lui même la vertu. Mais n'a-t-il pas fortement repris les vices de Critias ? Ne l'a-t-il pas fait rougir de ses goûts pervers ? Pour récompense, il se fit un mortel ennemi.

Critias, devenu l'un des trente tyrans, & choisi avec Chariclès pour donner des loix, satisfit son ressentiment, & défendit d'enseigner l'art de la parole. C'étoit Socrate qu'il avoit en vue. Comme il n'avoit aucun moyen de l'attaquer, il faisoit tomber sur lui les reproches dont on charge communément les philosophes, & cherchoit à le perdre dans l'esprit de la multitude. Socrate n'avoit pas donné lieu à ces imputations, du moins si j'en dois croire ce que j'ai moi-même entendu de sa bouche, & ce que d'autres, qui l'avoient souvent écouté, ont pu m'apprendre de lui.

Enfin Critias leva le masque ; car les trente tyrans ayant fait mourir un grand nombre de citoyens, en ayant forcé d'autres à seconder leurs injustices : Je serois étonné, dit Socrate, que le gardien d'un troupeau qui égorgeroit une partie du bétail qui lui est confié, & rendroit le reste plus maigre, prétendit passer pour un bon berger : mais un homme qui, se trouvant à la tête de ses concitoyens, en détruiroit une partie & corromproit le reste, m'étonneroit encore bien davantage, s'il ne rougissoit pas de sa conduite & qu'il prétendît à la gloire d'un bon magistrat. On ne tarda pas à rapporter ces paroles aux trente tyrans. Critias & Chariclès firent venir Socrate, lui montrerent leur loi, & lui défendirent d'avoir des entretiens avec la jeunesse.

Socrate leur demanda s'il lui étoit permis du moins de leur faire certaines questions sur les choses qui lui étoient interdites & qu'il ne comprenoit pas : ils le lui permirent. Je suis prêt, leur dit il, à me soumettre aux loix : mais je crains de pécher par ignorance, & je voudrois savoir bien clairement de vous mêmes ce que vous entendez en défendant de professer l'art de la parole. Avez-vous en vue ce qui se dit de bien ou ce qui se dit de mal ? Si votre défense porte sur ce qui se dit de bien, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire : défendez vous seulement ce qui se dit de mal ? je vois qu'il faut travailler à bien parler. Alors Chariclès s'emportant : puisque tu ne nous entends pas, Socrate, nous allons t'ordonner quelque chose de plus clair : c'est de n'avoir aucun entretien avec les jeunes gens de quelque façon que ce soit.

Pour qu'il ne reste plus aucune équivoque, dit Socrate, & que je ne m'écarte pas de ce qui m'est prescrit, indiquez-moi bien à quel âge vous fixez le terme de la jeunesse. A l'âge, dit Chariclès, où les hommes ont acquis toute leur prudence, à l'âge enfin où il est permis d'entrer au sénat : ainsi ne parle pas aux jeunes gens au-dessous de 30 ans.

Mais, reprit Socrate, si je veux acheter quelque chose, & que le marchand n'ait pas encore trente ans accomplis, pourrai-je lui dire au moins: combien cela? On te permet, dit Chariclès, de faire cette question: mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais fort bien, & voilà les conversations qui te sont interdites. — Ainsi je n'oserai pas répondre à un jeune homme qui m'interrogera sur des choses que je saurai fort bien. S'il me demande, par exemple: où demeure Chariclès? où demeure Critias? Tu peux répondre à cela, lui dit Chariclès. Oui, reprit Critias: mais souviens-toi bien, Socrate, de renoncer à faire entrer dans tous tes discours les cordonniers, les maçons, les chaudronniers: aussi bien je crois qu'ils sont fort las d'être toujours mêlés dans tes propos. Il faudra sans doute aussi, répondit Socrate, que je renonce aux conséquences que je tirois de leurs professions, & qui m'aidoient à faire mieux sentir ce que c'est que la justice, la piété, toutes les vertus? Précisément, répliqua Critias; & renonce même à parler des gardiens de troupeaux, sans quoi tu pourrois bien trouver du déchet dans ton bétail.

Ces dernieres paroles faisoient assez connoître qu'on leur avoit rapporté la comparaison du berger, & que c'étoit là le principe de leur haine contre Socrate.

XI.

On vient de voir quelle avoit été la liaison de Socrate & de Critias, & quels sentimens ils conserverent l'un pour l'autre. Je dirois volontiers que nous ne pouvons être bien élevés que par un homme qui nous plaise. Critias & Alcibiade se mirent sous la discipline de Socrate: mais il ne leur plaisoit pas: déja leurs vues se portoient vers le gouvernement de la république; &, dans le tems même qu'ils fréquentoient Socrate, ils ne s'entretenoient volontiers qu'avec ceux qui tenoient les rênes de l'état.

On dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur, la conversation suivante sur les loix.

Dites-moi, Périclès, ne pourriez-vous pas m'apprendre ce que c'est que la loi? — Assurément, répondit Périclès. — Au nom des dieux, ne refusez pas de me le dire. J'entends louer certaines personnes parce qu'elles observent religieusement les loix, & je crois qu'on ne sauroit mériter cet éloge sans savoir ce que c'est que la loi — Il n'est pas fort difficile, mon cher Alcibiade, de satisfaire ta curiosité. La loi est tout ce que le peuple rassemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il a ordonné de faire ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire? le bien, ou le mal? — Le bien, sans doute, jeune homme: veux-tu qu'il ordonne de mal faire? —Mais si ce n'est pas le peuple; si, comme dans l'oligarchie, c'est un petit nombre de citoyens qui se sont rassemblés & qui ont prescrit ce qu'on doit faire, comment cela s'appelle-t-il? — Dès que la portion de citoyens qui gouverne a ordonné quelque chose, cet ordre s'appelle une loi. — Mais si un tyran usurpe la puissance & qu'il prescrive au peuple ce qu'il doit faire, est ce encore une loi? —Oui, c'est une loi, puisqu'elle émane de celui qui commande. — Eh? qu'est-ce donc que la violence? qu'est-ce que le renversement des loix? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant de persuader & n'employant que la force, oblige le foible à faire ce qui lui plaît? — Il me semble que c'est cela même. — Ainsi quand un tyran force les citoyens à suivre ses caprices sans chercher à les persuader, c'est donc un renversement de la loi? — Je le crois: j'ai eu tort de dire que les ordres d'un tyran étoient des loix, quand il n'a pas obtenu l'aveu des citoyens. — Mais quand un petit nombre de citoyens se trouve revêtu de la puissance souveraine, & prescrit ces volontés à la multitude sans obtenir son aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non? — De quelque part que l'ordre soit émané, qu'il soit écrit ou qu'il ne le soit pas, dès qu'il n'est appuyé que sur la force, & qu'il n'a pas l'aveu de ceux qui doivent s'y soumettre, il me paroît tenir bien plus de la violence que de la loi. — Et ce que la multitude qui commande prescrit aux riches, sans prendre la peine d'obtenir leur aveu, tiendra donc moins aussi de la loi que de la violence? —C'en est assez, mon cher Alcibiade. Quand nous étions à ton âge, nous étions forts sur ces difficultés; nous aimions à les subtiliser à les sophistiquer comme il me semble que tu fais à présent. — Je suis bien fâché mon cher tuteur, de n'avoit pu vous entretenir dans l'âge heureux où vous étiez si subtil, & où vous vous surpassiez vous-même en finesse d'esprit.

XII.

Dès qu'Alcibiade & Critias crurent avoir l'avantage sur les citoyens qui tenoient alors les rênes de l'état, on ne les vit plus dans la compagnie de Socrate. La vérité est que jamais ils ne l'avoient aimé; & d'ailleurs ils ne pouvoient se trouver avec lui sans essuyer sur leur conduite des reproches qu'ils n'écoutoient pas volontiers. Ils se livrerent aux affaires de la république, & n'avoient pas eu d'autre motif de se lier quelque tems avec Socrate. Mais que l'on considere ses autres disciples, Chéréphon, Simmias, Phédon, Chérécrate, Cébes, & tant d'autres qui le fréquentoient, non pour apprendre à séduire le peuple dans les assemblées par les charmes de la parole, non pour s'élever aux emplois de la judicature, mais pour devenir honnêtes & vertueux, & pour apprendre leurs devoirs

envers leurs parents, leurs domestiques, leurs concitoyens : jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, n'eut à se reprocher d'avoir fait le mal, ne put même en être soupçonné.

Mais Socrate, dit son accusateur, persuadoit à ses disciples qu'il les rendoit plus sages que leurs pères, & c'étoit détruire en eux le respect filial. Il leur disoit que la loi permet aux fils de lier leur père quand ils peuvent le convaincre de folie, & se servoit de cet argument pour prouver que les loix accordent à l'homme instruit le droit de mettre l'ignorant à la chaîne.

Ce n'est pas ainsi que pensoit Socrate : il croyoit au contraire que le savant présomptueux qui voudroit charger l'ignorant de chaînes mériteroit d'être enchaîné lui-même par le premier qui en sauroit plus que lui. Il examinoit souvent la différence qui se trouve entre l'ignorance & la folie : Il faut, disoit-il, enchaîner les insensés furieux pour leur propre intérêt & pour celui de leurs amis : quant à ceux qui ne savent pas ce qu'il est nécessaire de savoir, les gens éclairés ont sur eux un beau droit, celui de les instruire.

XIII.

Socrate ne s'est pas contenté, poursuit l'accusateur, de détruire dans ses disciples le respect pour leurs pères ; il les a rendus indifférens pour toute leur famille. Etes-vous malades, leur disoit-il : avez-vous un procès ? vous ne vous adressez pas à vos parens, mais à un médecin ou à un avocat. Il ajoutoit même que les amis n'etoient bons à rien s'ils n'étoient utiles, & que personne enfin ne méritoit nos honneurs que ceux qui savent ce qu'il nous importe de savoir & qui peuvent nous l'enseigner. Et comme il avoit l'art de persuader à cette jeunesse que lui-même étoit fort sage, & que personne n'avoit plus que lui le talent de rendre sages les autres, elle croyoit que tous les hommes n'étoient rien en comparaison de Socrate.

Je sais qu'il se servoit des expressions que lui reproche l'accusateur. On se hâte, disoit-il aussi, d'emporter les corps des personnes mêmes qui nous furent les plus cheres dès qu'ils sont abandonnés de l'ame en qui seule réside l'intelligence. Tant que nous vivons, ajoutoit-il, nous n'avons rien de plus cher que notre corps ; nous coupons cependant, nous rejettons de toutes ses parties ce qui n'est d'aucun usage, comme les ongles, les cheveux, les calosités. Nous nous soumettons aux plus vives douleurs pour nous défaire de certaines portions inutiles de nous-mêmes ; nous les faisons extirper ou brûler par un médecin, & nous croyons que ce service mérite des récompenses. Voilà bien ce qu'il disoit : mais il n'enseignoit pas pour cela qu'il fallût enterrer son pere tout vivant ni se faire couper soi-même en morceaux ; il prouvoit seulement que ce qui est sans utilité doit rester sans honneur. C'est ainsi qu'il engageoit ses amis à se rendre utiles par leurs talents & leurs connoissances. Vous voulez, leur disoit-il, être estimé de votre pere, de votre frere, de vos parents : ne restez pas dans l'indolence, vous reposant sur les liens de la parenté ; mais soyez utile à ceux dont vous voulez obtenir la tendresse.

XIV.

L'accusateur le chargeoit encore d'avoir choisi dans les plus célebres des poëtes les morceaux les plus dangereux ; de s'en être fait des autorités pour détruire dans ses disciples l'horreur du crime, & pour leur inspirer des sentiments tyranniques. Hésiode a dit :

Ce n'est pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

Il prétendoit que Socrate expliquoit ce vers comme si le poëte eût ordonné de ne s'abstenir d'aucune action injuste ou malhonnête, & de faire le mal quand on y trouvoit son profit. Ce n'étoit pas là le sentiment de Socrate. Après avoir établi qu'il est utile & honnête de s'occuper, nuisible & honteux de languir dans la paresse : Ceux qui font le bien, ajoutoit-il, travaillent en effet & méritent des éloges ; mais jouer aux dés, mais ne se livrer qu'à des occupations condamnables & dangereuses, c'est croupir dans la plus coupable inaction : &, dans ce sens, il est bien vrai que

Ce n'est pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

On lui reprochoit encore d'avoir abusé de ces vers d'Homere :

Eh quoi ! disoit Ulysse aux monarques, aux grands,
Mortels chéris des dieux, vous connoissez la crainte !
Méprisez un vain peuple & sa frivole plainte ;
Pour vos nobles desseins qu'il apprenne à souffrir.
Mais qu'un mortel obscur à ses yeux vint s'offrir,
Qu'il osât faire entendre une voix alarmée :
Tu n'es rien aux conseils, & rien dans notre armée,
Lui disoit-il : attends les volontés des rois,
Et crains d'avoir parlé pour la dernière fois.

Faut-il en croire l'accusateur ? Socrate interprétoit ces vers comme si le poëte eût célébré les violences que supportent les peuples & les infortunés. Si telle eût été la pensée de Socrate, il auroit donc cru qu'ils falloit le maltraiter lui-même, puisqu'il étoit de la classe des pauvres citoyens : mais il entendoit que ceux qui ne rendent aucun service ni par leurs actions ni par leurs talents, qui ne peuvent être d'aucun secours dans l'occasion à la guerre, aux citoyens, à l'état, sur-tout s'ils joi-

gnent l'audace à leur inutilité, ne peuvent être réprimés trop fortement, quand même ils auroient de grandes richesses.

X V.

Il est certain que Socrate étoit ami du peuple & de l'humanité. Il avoit un grand nombre de disciples athéniens & étrangers ; il ne recevoit d'eux aucune récompense, & communiquoit également à tous ses lumieres, c'est-à-dire tout ce qu'il possédoit. Plusieurs ne reçurent que fort peu ; mais ils le reçurent sans interêt & le vendirent chérement à d'autres : car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusoient leurs leçons quand on n'avoit pas de quoi les bien payer.

Socrate donna, sans doute, bien plus d'éclat à notre république que ce Lichas si celebre par son hospitalité ne put en procurer à celle de Lacédémone. Lichas tenoit sa table ouverte à tous les étrangers que la curiosité attiroit à la fête des gymnopédies, où la jeunesse de Sparte s'exerçoit toute nue : mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il ne renvoyoit pas ceux qui s'attachoient à lui sans les avoir rendus meilleurs.

Et voilà celui que la république a pu condamner à la mort ! Il ne méritoit, sans doute, que des honneurs. Examinons les loix, & nous trouverons qu'il en méritoit. Les voleurs, les assassins, les sacrileges ; voilà ceux qu'elles condamnent. Quel homme fut jamais plus que Socrate éloigné de ces crimes ? A-t-il excité des séditions, occasionné des défaites ? s'est-il souillé de quelque trahison, de quelque forfait ? a-t-il dépouillé personne de ses biens ? a-t-il jetté personne dans de facheuses affaires ? Non : il n'a donc été coupable d'aucun des crimes que poursuivent les loix.

De quoi donc a-t-on pu l'accuser ? De ne pas adorer les dieux ? Il est prouvé que personne ne fut jamais plus religieux que lui. De corrompre la jeunesse ? Il est prouvé qu'il détruisoit les passions funestes de ses disciples, qu'il leur rendoit chere la vertu si belle, si brillante, qui fait fleurir les états & répand la prospérité sur les familles.

Voilà ce qu'il a fait ; & il n'étoit pas digne des plus grands honneurs que la république puisse décerner ! Je vais écrire, autant que ma mémoire pourra me le permettre, tout le bien qu'il a fait à ses disciples, soit en leur donnant des leçons, soit en leur montrant en lui-même l'exemple qu'ils devoient suivre.

X V I.

Comment se comportoit-il envers les dieux ? comment en parloit-il ? Comme la Pytie elle-même répond à ceux qui viennent l'interroger sur les sacrifices qu'ils veulent offrir, sur tous les actes religieux. Conformez-vous aux loix de votre pays, répond la prêtresse ; c'est remplir les devoirs qu'exige la piété.

C'est ce que Socrate observoit, & ce qu'il recommandoit aux autres. Il traitoit d'insensés & de superstitieux ceux que la vanité faisoit tendre à une plus grande perfection. Ses priéres étoient simples ; il demandoit aux dieux de lui accorder ce qu'il lui étoit utile d'obtenir, persuadé qu'ils connoissent bien mieux que nous nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puissance suprême, c'étoit, suivant lui, comme si on leur demandoit de jouer aux dés, de combattre, ou d'autres choses semblables dont le succès est toujours incertain.

Les foibles offrandes du pauvre ne lui sembloient pas plus méprisables que les nombreuses victimes offertes par des hommes puissans & fortunés. Il seroit, disoit-il, indigne des dieux de donner la préférence aux plus pompeuses offrandes ; car il leur arriveroit souvent de recevoir avec plus de clémence les vœux des méchans que ceux des hommes vertueux. Daignerions-nous regarder la vie comme un présent fort estimable, s'il falloit que les offrandes du crime fussent préférées à celles de la vertu ? Persuadé que les hommages rendus par la piété sont toujours les plus agréables aux dieux, il aimoit à citer ce vers :

Consultez vos moyens, même dans vos offrandes.

Il ajoutoit que le précepte qui nous ordonne de consulter nos moyens devoit être la régle de notre conduite avec nos amis, avec nos hôtes, & qu'il ne falloit même s'en écarter dans aucune action de la vie.

Quand il croyoit que les dieux lui avoient eux-mêmes signifié leurs volontés, aucune force humaine n'auroit pu le faire resister à cette inspiration : on lui auroit fait plutôt préférer pour guide d'un voyage un aveugle, ou quelqu'un qui n'auroit pas su le chemin, à un homme clairvoyant, & qui auroit bien connu la route. Il accusoit de folie ceux qui agissoient contre l'inspiration divine dans la crainte de s'attirer la raillerie des hommes ; car toute la prudence humaine lui paroissoit bien méprisable, comparée aux avis de la divinité.

X V I I.

A la maniére dont il avoit réglé son corps & son esprit, il eût fallu que le ciel même eût pris plaisir à l'accabler pour l'arracher à sa sécurité & l'empêcher de suffire aux foibles dépenses qu'exigeoient ses besoins. Telle étoit sa sobriété, qu'il paroît impossible de travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont il se contentoit : il ne prenoit de nourriture qu'autant qu'il en pou-

voit prendre avec plaisir, & attendoit, pour se mettre à manger, que l'appétit lui servît d'assaisonnement; toute boisson lui étoit agréable, parce qu'il ne buvoit jamais sans avoir soif.

S'il étoit invité à quelque festin, & qu'il ne refusât pas de s'y rendre, il trouvoit aisé ce qui paroît si difficile aux autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhortoit ceux qui ne pouvoient suivre son exemple à ne pas toucher aux mets qui excitent encore à manger lorsqu'on n'a plus faim, & aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée : il disoit que rien n'étoit plus funeste que ces excès à l'estomac, à la tête & à l'esprit. Circé, ajoutoit il en riant, n'employoit pas d'autre enchantement pour changer les hommes en pourceaux; & si Ulysse a pu se soustraire à cette funeste métamorphose, c'est qu'il étoit éclairé par les conseils de Mercure, & que sa sobriété naturelle ne lui permettoit pas de prolonger les plaisirs de la table quand il n'y étoit plus invité par le besoin. C'est ainsi que Socrate savoit mêler le badinage à ses plus graves leçons.

XVIII.

Il connoissoit les suites funestes de l'amour, & il exhortoit ses disciples à fuir les traits dangereux de la beauté. Il n'est pas aisé, disoit-il, de s'y exposer & de conserver la sagesse.

S'étant apperçu que Critobule, fils de Criton, avoit eu l'imprudence de dérober un baiser à la fille d'Alcibiade, qui se distinguoit par sa beauté, il ne lui dit rien à lui-même; mais s'adressant en sa présence à Xénophon : Répondez-moi, lui dit il; n'avez-vous pas pris jusqu'ici Critobule plutôt pour un jeune homme prudent que pour un téméraire? Auriez-vous cru qu'avec son air réservé ce fût un étourdi prêt à se plonger tête baissée dans le péril? —— J'étois loin de le croire. —— Eh bien! regardez-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jetter dans les flammes — Et qu'a-t-il donc fait, Socrate, pour que vous preniez de lui cette idée? — Comment! n'a-t-il pas eu l'audace d'embrasser la fille d'Alcibiade, cette jeune personne qui réunit tant de charmes! — Oh! si c'est-là sa témérité, je crois que je serois capable de la même audace. — Ah! malheureux! tu ne prévois pas combien tu paierois cher ce baiser cueilli sur une si belle bouche. Tu es libre : veux tu donc en un instant devenir esclave? veux tu te perdre dans le sein des plus dangereuses voluptés? veux-tu détruire dans ton cœur l'amour de l'honnêteté, de la décence, & te livrer à des soins honteux, indignes même d'un insensé? — Par Hercule! mon cher Socrate, voilà une terrible puissance que vous donnez à un baiser. — En es-tu donc étonné? Ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle phalange n'est pas plus grande qu'une demi-obole, & qu'appliquée seulement sur les lèvres elle cause des douleurs mortelles & prive les hommes de la raison? — Je le sais : mais c'est qu'en pinçant les chairs elle y insinue je ne sais quel venin. — Insensé! tu ne sais donc pas qu'une belle bouche, en donnant un baiser, insinue dans notre sang un invisible poison? tu ne sais donc pas que la beauté est bien plus redoutable encore que la phalange? Celle-ci blesse quand elle touche; mais l'autre, sans toucher, & par le seul aspect, répand en nous je ne sais quoi qui nous tourne la tête. Si l'on donne le nom d'archers aux amours, c'est parce que la beauté blesse de loin. Ainsi, mon cher Xénophon, je n'ai qu'un conseil à te donner. Quand tu verras des attraits capables de te charmer, détourne les yeux & prends la fuite. Et vous, Critobule, je vous exhorte à voyager une année entière : ce temps suffit à peine pour guérir votre blessure.

C'est ainsi qu'il ne connoissoit, pour les cœurs trop foibles contre l'amour d'autre remède que la fuite : elle empêche l'imagination de former des desirs que n'inspire pas le besoin, & même de s'abandonner à ceux qu'il inspire.

XIX.

Il ne s'étoit pas moins fortement armé lui-même contre la beauté que les autres ne le sont contre la laideur, & ne combattoit pas la passion du vin & de la bonne chere avec moins de puissance que celle de l'amour. Persuadé qu'il ne goûtoit pas moins de plaisirs que ceux qui s'abandonnent à tous leurs mouvemens déréglés, il étoit sûr d'éprouver bien moins de peines.

On a dit, on a même écrit, qu'il avoit bien le talent d'appeller les hommes à la vertu, mais qu'il n'avoit pas celui de les en pénétrer. Cependant qu'on veuille bien réfléchir sur les raisonnemens qu'il employoit pour combattre les présomptueux qui se flattoient de tout savoir; qu'on se rappelle ce qu'il disoit journellement à ceux qui le fréquentoient, & l'on ne pourra s'empêcher de croire qu'il étoit bien capable de rendre ses disciples plus vertueux.

Je vais d'abord raconter l'entretien qu'il eut en ma présence avec Aristodème, surnommé le Petit, un jour que la conversation vint à tomber sur la divinité. Il savoit qu'Aristodème n'offroit pas de sacrifices aux dieux, qu'il méprisoit la divination, & qu'il n'épargnoit pas, dans ses railleries, ceux qui observoient ces pratiques religieuses.

Daignez me répondre, mon cher Aristodème, lui dit-il : Y a-t-il quelques personnes dont vous admiriez les talens? — Sans doute, répondit Aristodème. — Voudriez-vous bien me les nommer? — J'admire sur tout Homère dans la poésie épique, Mélanippe dans le dithyrambe, Sophocle

dans la tragédie, Polyclète dans la statuaire, & Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouvez-vous les plus admirables de ceux qui font des figures dénuées de mouvement & de raison, ou de ceux qui produisent des êtres animés, & qui leur donnent la faculté de penser & d'agir ? — Ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres sont l'ouvrage d'une intelligence & non pas du hasard. — Mais supposons des ouvrages dont on ne puisse reconnoître la destination, & d'autres dont on apperçoive manifestement l'utilité : lesquels regarderez-vous comme la création d'une intelligence, ou comme le produit du hasard ? — Il faudra bien attribuer à l'intelligence les ouvrages dont on sentira l'utilité. — Ne vous semble t-il donc pas que celui qui a fait les hommes dès le commencement, leur a donné les organes des sens parce que ces organes leur sont utiles; des yeux, pour qu'ils eussent la perception des objets visibles; des oreilles, pour qu'ils pussent entendre les sons? A quoi nous serviroient les odeurs si nous n'avions pas de narines? & sans un palais capable de recevoir les sensations qu'excitent en nous les saveurs, comment aurions-nous quelque idée de leur douceur ou de leur âcreté ?

Notre vue est délicate : ne reconnoissez-vous pas l'œuvre de la providence dans ces paupières qui lui servent de portes? elles s'ouvrent quand il nous plaît de faire usage de nos yeux ; elles se baissent quand nous nous abandonnons au sommeil. Les vents auroient pu offenser nos prunelles : mais les cils sont comme des cribles qui les défendent; & les sourcils s'avançant en forme de toit au-dessus de nos yeux, ne permettent pas que la sueur les incommode en découlant de notre front.

Parlerai-je de l'ouïe, qui reçoit tous les sons & ne se remplit jamais? Chez tous les animaux les dents antérieures sont tranchantes, & les molaires achèvent de broyer les alimens qu'elles reçoivent déja tout coupés des incisives. La bouche est destinée à recevoir ce qui excitoit l'appétit de l'animal : c'est la providence qui l'a placée près des yeux & des narines. Comme nos déjections inspirent le dégoût, elle en a éloigné les canaux, & les a placés aussi loin qu'il est possible des plus délicats de nos sens.

Eh quoi! lorsque ces ouvrages sont faits avec tant d'intelligence, vous doutez qu'ils soient le fruit d'une intelligence! — Je sens bien qu'en les considérant sous ce point de vue, il faut reconnoître l'œuvre d'un sage ouvrier, animé d'un tendre amour pour ses ouvrages. — Ajoutons qu'il a imprimé dans les pères l'amour de se reproduire dans leurs enfans; dans les mères, le besoin de les nourrir; dans tous les animaux, le plus grand desir de vivre, la plus grande crainte de mourir. Pouvez-vous méconnoître les soins d'un ouvrier qui vouloit que les animaux existassent? Ne croyez-vous pas avoir vous même une intelligence? Et vous ne croirez pas qu'il existe de l'intelligence hors de vous! Embrassez en imagination l'étendue de la terre; votre corps n'en est qu'une bien foible partie : j'en dis autant de l'humidité & des autres élémens dont vous êtes formé. Tous sont immenses; mais une portion presque insensible de ces élémens compose votre corps: & vous croyez avoir eu le bonheur d'enlever pour vous seul toute l'intelligence! & tant d'œuvres magnifiques, innombrables, cet ordre si sublime, tout cela vous semble l'ouvrage d'un aveugle hasard! — Il faut bien que j'en convienne, car enfin je ne vois pas les ouvriers qui ont produits ces chefs-d'œuvres, & je connois les artisans qui ont fait les ouvrages que je vois sur la terre. — Vous ne voyez pas non plus votre esprit qui gouverne votre corps: dites donc aussi que vous faites tout par hasard, & rien avec intelligence.

— Mais je ne méprise pas la divinité, mon cher Socrate; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — Cependant plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous accorde, plus il vous convient de la révérer. — Soyez persuadé que je ne négligerois pas les dieux, si je croyois qu'ils prissent quelque intérêt à ce qui regarde les hommes. — Ils n'en prennent donc pas, eux qui nous ont accordé, comme aux autres animaux, le goût, la vue, l'ouie, mais qui n'ont permis qu'à nous seuls de lever la face vers le ciel! Par ce bienfait, nous voyons plus loin, nous regardons plus facilement au dessus de nos têtes, nous prevenons plus sûrement les dangers. Ils ont attaché les autres animaux à la terre, & ne leur ont donné que des pieds pour changer de place : c'est à nous seuls qu'ils ont accordé des mains, & elles nous rendent bien supérieurs à tous les autres animaux. Tous ont une langue; mais la nôtre seule, par ses divers mouvemens combinés avec ceux des lèvres, articule tous les sons & fait connoître aux autres toutes nos volontés. Parlerai-je des plaisirs de l'amour? il n'est permis aux animaux de s'y livrer que dans une saison de l'année : l'homme seul peut les goûter en tout temps jusques dans la vieillesse.

Peu contens de nous avoir témoigné leur bonté dans la conformation de nos corps, les dieux ont voulu nous donner l'ame la plus parfaite. Quel est l'animal dont l'ame connoisse l'existence des dieux, auteurs de toutes les beautés, de toutes les merveilles que nous admirons? Quel autre animal adore les dieux? Quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, les rigueurs opposées des saisons, guérir les maladies, augmenter ses forces par l'exercice,
ajouter

ajouter à ses connoissances par le travail, se rappeller au besoin ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a appris? Ne voyez-vous donc pas clairement que les hommes sont comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils sont faits pour leur commander par la conformation de leur corps, & par la supériorité de leur ame?

L'animal qui auroit les pieds du bœuf & l'intelligence de l'homme, auroit les mêmes volontés que nous sans pouvoir les remplir. Accordez-lui les mains de l'homme & privez-le de l'intelligence; il ne sera pas moins borné. Vous réunissez ces deux avantages dignes de tant de reconnoissance, & vous vous croyez négligé par les dieux! Que faut-il donc qu'ils fassent pour vous persuader qu'ils s'occupent de vous? — Qu'ils m'envoyent, comme vous dites qu'ils le font, des conseillers pour m'apprendre ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Eh quoi! quand ils répondent aux Athéniens qui consultent leurs oracles, ne vous parlent-ils pas à vous-même? Ne vous parlent-ils pas quand, par des prodiges, ils témoignent leurs volontés aux Grecs, quand ils les manifestent à tous les hommes? Ils n'exceptent donc que vous? vous seul n'êtes donc pas l'objet de leurs soins?

Quoi! nous pensons que les dieux peuvent récompenser & punir; eux-mêmes nous ont inspiré cette pensée: & vous croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir! vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces récompenses! Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus ancien & de plus sage sur la terre, les villes, les nations, se distinguent par la piété? ne voyez-vous pas que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux?

O bon & honnête homme! sachez que votre esprit, tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, & l'œil de Dieu même ne pourra tout embrasser! Votre pensée peut en même temps s'occuper des événemens dont vous êtes témoin, & des affaires de l'Egypte & de la Sicile, & l'esprit de Dieu ne pourra s'occuper à-la-fois de tout l'univers!

C'est en rendant des services aux hommes que vous reconnoissez s'ils veulent bien eux-mêmes vous en rendre; c'est en les obligeant que vous voyez s'ils sont disposés à vous obliger à leur tour; c'est en les consultant que vous apprenez s'ils ont de la prudence: révérez donc les dieux; c'est à ce prix qu'ils daigneront vous éclairer sur ce qu'ils n'ont pas soumis à notre foible raison. Vous reconnoitrez alors que la divinité voit tout d'un seul regard, qu'elle entend tout, qu'elle est par-tout, & qu'elle prend soin de tout ce qui existe.

XX.

Ainsi parloit Socrate; & je ne crois pas qu'il pût engager plus puissamment ceux qui le fréquentoient à ne rien faire d'impie, d'injuste, de honteux, non seulement en présence des hommes, mais même dans la plus profonde solitude, puisqu'ils étoient persuadés qu'aucune de leurs actions ne pouvoit échapper à la connoissance des dieux.

Passons à la tempérance. S'il est utile aux hommes d'observer cette vertu, voyons si Socrate ne parloit pas de manière à la faire aimer.

Mes amis, disoit-il, supposons que nous ayons la guerre & que nous voulions choisir un homme capable de nous défendre contre nos ennemis, & de les soumettre à notre domination. Nous connoissons un citoyen esclave de son ventre, adonné au vin, livré au libertinage, incapable de commander au sommeil: est-ce lui que nous choisirons? Et comment pourrions-nous attendre de lui notre salut & la défaite de nos ennemis?

Supposons encore que nous touchions à notre dernière heure: nous voulons trouver un homme sûr, qui prenne soin de l'éducation de nos fils, qui veille sur la vertu de nos filles, qui ménage notre fortune à nos enfans: est-ce un homme intempérant que nous croirons digne de notre confiance?

Remettrons-nous à un esclave débauché l'inspection de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux? Qu'on voulût même nous en faire présent; daignerions-nous l'accepter pour le mettre à la tête de notre maison, pour le charger de notre dépense? Quoi! nous ne voulons pas d'un esclave intempérant, & nous ne craindrons pas de lui ressembler!

L'avare tâche d'enlever aux autres leur fortune; mais c'est qu'il espère s'enrichir: il leur nuit, mais pour son intérêt. Le débauché est bien moins excusable: il nuit, sans tirer aucun parti de ses vices; il fait du mal aux autres, mais il s'en fait bien plus à lui-même. N'est-ce pas en effet la plus dangereuse de toutes les fureurs de ruiner à la fois sa maison, son corps & son esprit?

Qui pourroit se plaire à la familiarité d'un homme qui préfère le vin, la bonne chère, à ses meilleurs amis, & la compagnie des filles perdues à la société la plus estimable? On sait que la tempérance est le fondement de toutes les vertus; & l'on ne tâchera pas d'en orner son ame! Comment, sans elle, connoitre le bien? comment s'en occuper? Le malheureux

asservi à ses plaisirs n'aura-t-il pas le corps & l'esprit également corrompus? En vérité, je crois que tout homme honnête doit faire des vœux pour n'avoir pas un semblable esclave, & que l'esclave des voluptés doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est le seul moyen qui puisse le sauver de lui-même.

Si Socrate célébroit la tempérance dans ses discours, il ne l'observoit pas moins dans sa conduite. Non-seulement il s'étoit mis au dessus de toutes les jouissances qui flattent le corps, mais aussi de toutes les commodités que procure la fortune. Recevoir de quelqu'un, c'étoit, suivant lui, se donner un maître, c'étoit se soumettre à la servitude la plus honteuse de toutes. Je me reprocherois de passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon. Cet Antiphon tâchoit d'enlever à Socrate ses disciples. Il vint un jour le voir, & lui parla ainsi en leur présence.

XXI.

Je croyois, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devoient être les plus heureux des hommes; mais il me semble que vous avez tiré un parti tout contraire de la sagesse. A la manière dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne resteroit pas chez son maître. Vous vous contentez des mets les plus grossiers & des plus viles boissons. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les saisons; & vous n'avez ni chaussure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit; il donne, quand on le possède, le moyen de vivre avec plus d'agrément & de décence : vous refusez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs élèves suivent leur exemple; si vous faites de même, vous pouvez vous vanter d'être le premier maître du monde pour enseigner l'art de se rendre malheureux.

Je le vois bien, mon cher Antiphon, lui répondit Socrate, ma vie vous paroît bien triste, & je gage que vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyons donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. D'abord ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir leurs engagemens; car c'est à cette condition qu'on leur donne un salaire. Pour moi qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent.

Vous méprisez la manière dont je me nourris; est-ce que mes alimens sont moins sains que les vôtres? est-ce qu'ils me donnent moins de force? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus chers? Seroit-ce enfin que les mets qui vous nourrissent sont plus agréables à votre palais que les alimens dont je vis ne flattent le mien? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, & que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas?

On change d'habits pour se garantir successivement du chaud & du froid : on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid? M'avez vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un? Avez-vous vu que mes pieds fussent blessés & ne me permissent pas d'aller où je voulois? Ne savez-vous donc pas que ceux qui ont reçu de la nature un corps foible, deviennent cependant bien plus forts dans les travaux auxquels ils se sont exercés, que ceux qui n'ont pas cultivé le même genre d'exercice? Croyez-vous que j'aurai fait prendre à mon corps l'habitude de supporter les privations & les fatigues, & que je n'y résisterai pas bien plus aisément que vous, qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin?

Si je ne suis pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause? c'est que je connois d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant où l'on en jouit, & qui promettent des douceurs inaltérables.

Vous savez qu'on ne peut embrasser gaîment une entreprise dont on n'espère aucun succès; mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on ne craint pas de perdre le fruit de ses peines. Eh! la volupté la plus pure, à votre avis, n'est-ce donc pas d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, & qu'on aura des amis plus vertueux? Cette espérance fait mon bonheur.

S'il faut servir ses amis, ou sa patrie, qui sera plus en état de le faire? sera-ce celui qui vit comme moi, ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur? Qui supportera mieux les fatigues de la guerre? qui défendra plus constamment une ville assiégée? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qui ne peut vivre que des mets les plus recherchés?

Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appellez le bonheur : & moi je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, & qu'avoir besoin de peu de chose, c'est approcher de ce bonheur suprême. Si rien n'est plus parfait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection.

XXII.

Antiphon lui dit une autre fois : Je veux croire, Socrate, que vous êtes un homme juste; mais je ne vous crois pas fort sage, & il me semble que vous en convenez vous-même. En effet, vous ne recevrez d'argent d'aucun de vos disciples; cependant vous ne donneriez pas pour rien, vous ne vendriez pas même au-dessous de leur valeur, votre manteau, votre maison, ni rien de ce que vous possédez. Si donc vous attachiez quelque valeur à vos leçons, il est clair que vous les mettriez à leur juste prix. En un mot, soyez un homme de bien, je ne vous conteste pas ce titre, puisqu'enfin vous ne trompez personne par cupidité : mais ne prétendez pas être sage, puisque vous ne savez rien qui mérite d'être payé.

Socrate ne laissa pas ce reproche sans réponse. Il est reçu parmi nous, dit-il, qu'on peut faire un usage honnête ou honteux de la sagesse comme de la beauté. Qu'une femme mette ses charmes à prix d'argent, & les vende au premier qui veut les payer, on lui donne le nom outrageux de courtisanne : mais nous ne croyons pas indigne d'une femme honnête de se faire un ami qui ne chérit en elle que son mérite & sa vertu. Il en est de même de la sagesse : nous méprisons comme de viles courtisannes, nous appellons sophistes ceux qui la vendent argent comptant; mais si le sage découvre un jeune homme d'un caractère heureux, s'il se plait à l'instruire, s'il en fait un ami, il remplit les devoirs d'un honnête & respectable citoyen.

D'autres aiment à se procurer de bons chiens, de beaux chevaux, des oiseaux de proie : mon plaisir, à moi, c'est de me procurer des amis estimables. Si je fais quelque chose d'utile, je leur en fais part; je les recommande à tous ceux qui pourront les aider dans le chemin de la vertu. Je recherche, je leur communique les trésors de sagesse que les anciens nous ont laissés dans leurs écrits; si nous trouvons quelque chose de bon, nous ne manquons pas de le recueillir; nous faisons sur-tout ensemble le plus grand de tous les profits, celui de nous aimer les uns les autres.

En entendant ainsi parler Socrate, pouvois-je ne le pas regarder comme le plus heureux des hommes? pouvois-je douter qu'il conduisît à la vertu ceux qui l'écoutoient?

Vous croyez, lui disoit un jour le même Antiphon, faire de vos amis des hommes d'état: & comment ne vous êtes-vous jamais mêlé des affaires, puisque vous vous flattez de les entendre si bien?

Et de quelle manière, reprit Socrate, puis-je le mieux servir l'état? est-ce en ne lui consacrant que mes talens & ma personne, ou en instruisant un grand nombre de sujets capables de traiter les affaires avec autant de probité que d'intelligence?

XXIII.

Voyons à présent si Socrate, en détournant ses disciples de la vanité, ne les amenoit pas à cultiver la vertu. Etre homme de bien, disoit-il toujours, ne pas chercher à le paroître, c'est le vrai chemin de la gloire. Voici comme il prouvoit cette vérité.

Supposons, disoit-il, un homme qui sache à peine jouer de la flûte, & qui veuille passer pour avoir un grand talent : imaginons un peu ce qu'il aura de mieux à faire pour usurper cette réputation. D'abord il faudra qu'il imite les grands musiciens dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art. Ils ont d'excellens instrumens, ils traînent à leur suite une foule de valets; il ne manquera pas de les imiter en cela : de nombreux admirateurs célèbrent leurs talens; il se procurera donc un grand nombre de prôneurs. Ce n'est pas tout encore; s'il ne veut pas se rendre ridicule, être convaincu d'imposture, il faudra qu'il ne joue jamais de la flûte. Voilà donc un homme qui dépense beaucoup, qui ne gagne rien, & qui va se perdre de réputation. Ne faut-il pas convenir qu'il vit misérablement, & qu'il n'est digne que de risée?

Figurons-nous encore un homme qui veuille passer pour un bon général, pour un habile pilote, & qui ne connoisse ni la mer ni le métier des armes : imaginons ce qui lui arrivera. S'il ne peut persuader les autres du talent qu'il n'a pas, il est malheureux : s'il les persuade, il est plus malheureux encore. Avec toute son ignorance, il se verra chargé du commandement d'une armée, de la conduite d'un vaisseau : il ne manquera pas de perdre des gens qu'il auroit bien voulu sauver, & sera forcé lui-même de renoncer honteusement à son emploi.

Socrate montroit par ces exemples combien il est dangereux de faire une fausse parade de richesses, de force, de courage. On obtient par ce moyen des places qu'on ne peut remplir, on montre au grand jour toute son incapacité, & l'on se rend indigne de toute indulgence.

Il n'appelloit pas imposteur le petit fripon qui fait des dupes, en tire un peu d'argent ou quelques effets; mais l'important sans mérite, qui en impose à ses concitoyens, & leur persuade qu'il est capable de gouverner l'état. Il me sembloit que de tels discours étoient bien propres à guérir ses disciples de la vanité.

XXIV.

J'ai entendu Socrate s'entretenir de l'amitié, & je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il disoit pour apprendre la maniere de se faire des amis, & de vivre avec eux.

J'entends toujours répéter, disoit-il, que le plus grand des biens est un ami fidele & vertueux; & je vois qu'on pense à tout autre chose qu'à se faire des amis. On s'occupe beaucoup d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles; on a grand soin de les conserver; mais tout en disant qu'un ami est le plus grand des biens, on ne cherche ni à se procurer ce bien, ni à s'en ménager la possession.

Considérez la plupart des hommes quand leurs amis ou quand leurs esclaves sont malades. Ils courent chercher un médecin pour secourir leurs esclaves, ils se donnent mille soins pour leur procurer des remèdes; mais leurs amis sont délaissés sur le lit de douleur. Un de leurs esclaves meurt; ils gémissent, ils s'écrient qu'ils ont fait une grande perte: un de leurs amis expire; ils semblent n'avoir rien perdu. Ils ont toujours les yeux sur tout ce qu'ils possèdent, aucune peine ne peut les rebuter: leur ami auroit besoin de leurs soins, ils n'y prennent pas garde. Ils connoissent fort bien toutes leurs autres richesses, quelque nombreuses qu'elles soient: à peine se ressouviennent-ils du petit nombre de leurs amis; & si on leur demande combien ils en ont, on les voit s'embrouiller dans ce calcul, tant ils font peu de cas de l'amitié!

Est-il cependant quelque bien qu'on puisse comparer à un ami? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami, à le seconder dans les soins de sa maison, dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger quelqu'un; il va vous aider dans cette bonne œuvre; quelque crainte vous agite; comptez sur ses secours. Faut-il faire des dépenses, des démarches, employer la force ou la persuasion? vous trouverez en lui un autre vous-même. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie: dans les revers, il relève votre ame prête à succomber. Les services que nous tirons de nos pieds, de nos mains, de nos yeux, de nos oreilles, il n'en est aucun que ne puisse nous rendre le zèle d'un ami. Ce que vous n'avez pas fait vous-même, ce que vous n'avez pas vu, pas entendu, votre ami l'a entendu, l'a vu, l'a fait à votre place. Vous cultivez des arbres pour en recueillir les fruits; vous négligez un verger bien plus fertile, & qui rapporte toutes les espèces de fruits, celui de l'amitié.

XXV.

Je me rappelle encore un de ses entretiens qui me sembloit bien capable d'engager ses auditeurs à faire un retour sur eux-mêmes, pour savoir à quel point ils méritoient l'estime de leurs amis.

Ayant su qu'un homme de sa connoissance négligeoit son ami accablé par l'infortune, il adressa la parole à Antisthène en présence de cet indigne ami & de plusieurs autres personnes. Croyez-vous, dit il, mon cher Antisthène, qu'on puisse mettre un prix à des amis comme on en met un à des esclaves? car, parmi les esclaves, l'un vaut deux mines, l'autre n'en vaut pas la moitié d'une, un autre en vaut cinq, on en paie quelques-uns jusqu'à dix; on dit même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il est possible d'établir un tarif des amis, comme on pourroit en faire un des esclaves. — Cela ne me paroit pas impossible, dit Antisthène: car il est tel ami que j'aimerois mieux avoir que deux mines, tel autre pour qui je ne voudrois pas sacrifier une demi mine, tel dont je donnerois volontiers cinq mines, & tel enfin que je préférerois à toutes les fortunes du monde.

Cela étant ainsi, reprit Socrate, je crois qu'on feroit bien de s'examiner soi-même, de chercher combien on pourroit être évalué par un ami, & de travailler à devenir d'un assez grand prix pour ne pas craindre d'être négligé. J'entends tous les jours des gens qui se plaignent de ce que leurs amis les abandonnent; d'autres qui disent que leurs prétendus amis les sacrifieroient pour une mine. Je crois en voir la raison: comme on vend, à quelque prix que ce soit, un méchant esclave, il me paroit très conséquent de se défaire d'un méchant ami au prix qu'on en peut trouver. Mais je ne vois pas qu'on se détermine volontiers à vendre un bon esclave, ni qu'on abandonne sans peine un ami vraiment estimable.

XXVI.

Je trouve qu'il donnoit aussi de grandes lumières sur le choix qu'on doit faire de ses amis.

Que croyez-vous qu'on doive considérer, mon cher Critobule, disoit-il un jour, quand on veut se procurer un digne ami? Ne faut-il pas d'abord qu'il sache commander à la sensualité, à l'amour, à la volupté, au sommeil, à la paresse? car s'il se laisse dominer par ces vices, il est incapable de rien faire d'utile pour lui-même. Quel avantage pourroit donc en espérer un ami? — Aucun, sans doute. — Mais s'il aime la dépense, s'il n'a jamais assez, s'il emprunte sans cesse à ses voisins sans pouvoir jamais rendre, s'il se pique quand on refuse de lui prêter, ne trouvez-vous pas que ce sera un ami fort à charge? — Assurément. — Ce ne sera donc pas

lui que vous choisirez? — Dieu m'en garde! — Cherchons-en donc un qui soit meilleur ménager. Mais il ne pense qu'à l'argent, est peu sûr en affaires, aime beaucoup à recevoir & point du tout à donner. — Je crois que cet ami-là seroit encore pire que l'autre.

Et celui qui, toujours animé du desir d'augmenter sa fortune, ne fera jamais rien qu'il ne voie quelque chose à gagner? — Je n'en ferai pas mon ami, car à quoi me feroit-il bon? — Et que dirons nous du brouillon toujours prêt à faire à son meilleur ami une foule d'ennemis? — Que c'est un monstre qu'on doit fuir. — Et de l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup à recevoir des services, & n'en fait jamais témoigner sa reconnoissance? — Que ce seroit encore un ami fort inutile. --- Mais comment donc nous y prendre pour nous faire un ami?

— Il faut qu'il soit tout le contraire des gens que nous venons de dépeindre, ennemi de la molesse & de la sensualité, sûr en affaires, fidèle à sa parole, incapable de recevoir un service sans en marquer sa reconnoissance: un tel homme ne peut manquer d'être utile à ses amis. — Mais comment le connoître avant de l'avoir éprouvé? — Et comment s'y prend-on quand on a besoin d'un bon statuaire? On ne le choisit pas sur sa parole: mais, quand on en voit un qui a déja fait de belles statues, on a tout lieu de croire qu'il aura le talent d'en faire encore d'autres aussi belles. — J'entends: vous voulez dire qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis, donne aux nouveaux une juste espérance qu'ils n'en seront pas moins satisfaits.

XXVII.

Nous avons donc trouvé l'ami qu'il nous faut, continua Critobule, comment faire à présent pour nous l'attacher? — Voilà la difficulté, répondit Socrate; car il n'est pas aisé de prendre un ami malgré lui, ni de le retenir à la chaine comme un prisonnier. — Mais dites donc enfin comment on se fait des amis. — On dit qu'il y a des paroles enchanteresses qui font aimer ceux qui les savent, des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où trouverons-nous ces secrets? --- Vous avez lu dans Homère les paroles que les Sirènes chantèrent à Ulysse. En voici le commencement:

C'est à toi que les Grecs doivent toute leur gloire..

--- Mais dites-moi, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantoient & savoient retenir tous les autres navigateurs? --- Non vraiment, elles ne les adressoient qu'aux cœurs amoureux de la gloire.

--- Je commence à comprendre quel est l'enchantement dont vous parlez; ce n'est autre chose que la louange. Mais il ne faut pas qu'elle soit mal-adroite, & que celui qu'on loue puisse croire qu'on se moque de lui. Tel homme n'ignore pas qu'il est laid, petit, foible: si je m'avise de le louer sur la majesté de sa taille, sur la beauté de ses traits, sur sa force invincible, c'est le moyen d'en être rebuté & de m'en faire un ennemi. Mais ne connoissez-vous pas encore d'autres enchantemens? --- Non; j'ai seulement entendu dire que Périclès en connoissoit de toutes les espèces, & il en a bien fait usage pour se faire aimer de toute la ville. -- Et comment Thémistocle avoit il gagné les cœurs de tous les citoyens? --- Oh! celui-la ne savoit pas d'enchantemens, mais il savoit rendre de grands services.

--- C'est comme si vous disiez que, pour se faire de vrais amis, il faut être homme de bien & faire de bonnes actions. --- Croiriez vous donc que, sans vertu, on pût se faire des amis vertueux? --- Pourquoi non? J'ai vu de méchants rhéteurs liés avec les orateurs les plus célèbres, & des gens qui n'entendoient rien au métier de la guerre vivre dans la familiarité de nos meilleurs généraux. --- Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous jamais vu des gens qui ne fussent bons à rien se faire des amis utiles? --- Jamais, & je vous accorde volontiers qu'il est impossible au méchant de gagner le cœur des gens de bien.

XXVIII.

Mais dites-moi, continua-t-il, est-ce assez d'être honnête & vertueux pour devenir l'ami des hommes estimables? --- Je conçois d'où nait votre doute, reprit Socrate. Vous voyez tous les jours des gens qui font le bien, qui ont horreur de toute bassesse, & qui, loin de s'aimer s'élèvent les uns contre les autres, & se traitent plus indignement que ne feroient les derniers des hommes. --- Et ce n'est pas seulement entre les particuliers que je vois régner ces dissentions; les peuples même qui ont le plus d'estime pour la vertu, d'horreur pour la honte, se font tous les jours entre eux les guerres les plus cruelles. Plus j'y pense, plus je désespère de trouver des amis. Les méchans ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, indifférens, des avares, des traîtres, des débauchés, seroient ils dignes de connoître l'amitié? La nature les a faits pour se haïr réciproquement. Vous avez fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal: comment plairoient-ils à ceux qui le détestent? Mais si ceux mêmes qui cultivent la vertu se portent mutuellement envie; si, pour s'élever aux premières places,

ils sont toujours prêts à s'attaquer les uns les autres ; où trouvera-t-on des amis? où trouvera-t-on de la bienveillance & de la fidélité?

Notre question, mon cher Critobule, peut s'envisager sous plusieurs faces. La nature semble avoir fait les hommes pour s'aimer : ils ont besoin les uns des autres, ils sont sensibles à la pitié, ils trouvent leur avantage à s'entr'aider; les secours qu'ils reçoivent excitent leur sensibilité. Mais, d'un autre côté, ils ne semblent pas moins faits pour se haïr. Tous ont les mêmes idées sur les biens & les plaisirs : ils se combattent pour se les procurer. La diversité des opinions les arme les uns contre les autres; la colère, les querelles, ne leur laissent point de paix ; la fureur de s'enrichir les divise, la jalousie attise leur haine.

Cependant l'amitié se fait place au milieu de toutes ces passions : elle unit les cœurs honnêtes, & la vertu reçoit des sacrifices. On aime mieux posséder en paix une fortune bornée, que de combattre pour tout avoir : on supporte les besoins pressans pour ne pas les satisfaire aux dépens des autres : on commande même à la plus impérieuse des passions, & l'on n'arrache pas la beauté qu'on aime au lit nuptial : on se contente de ce qu'on possède légitimement, &, loin d'attenter aux propriétés des autres, on leur fait part de ses richesses. Les dissentions particulières s'appaisent en faveur de l'intérêt commun : la haine reçoit un frein, & ne s'emporte pas à des excès qui laisseroient un long repentir. Il est même un moyen d'éteindre l'envie ; le riche partage ses richesses avec son ami pauvre, & le pauvre regarde comme sa propre fortune celle de son bienfaiteur.

Pourquoi donc penser que les hommes honnêtes qui veulent s'élever aux honneurs & remplir les grandes charges, ne sont jamais occupés qu'à se nuire? Ils peuvent, au contraire, se servir mutuellement. N'aspirer aux honneurs & aux magistratures, que pour nager dans la volupté, pour opprimer les citoyens, pour s'enrichir aux dépens de l'état, c'est être injuste, méchant, incapable de contracter avec personne une liaison estimable. Mais celui qui ne veut s'élever que pour se mettre au-dessus de l'injustice, que pour secourir ses amis, que pour bien servir l'état, est-il donc incapable de s'unir avec d'autres citoyens honnêtes comme lui? Lié avec eux, en sera-t-il moins utile à ses amis? En se donnant de vertueux coopérateurs, en servira-t-il moins bien son pays? Il est certain que si, dans les jeux gymniques, il étoit permis aux meilleurs combattans de se ranger du même parti, ils seroient aisément vainqueurs, & remporteroient les prix de tous les combats. Ces ligues leur sont interdites; mais elles ne le sont pas dans les affaires d'état. Les hommes vertueux, élevés aux grands emplois, sont maîtres de s'accorder avec des citoyens qui leur ressemblent, & de faire d'un commun accord le bien de la patrie. Pourquoi donc ne chercheroient-ils pas à s'associer des amis honnêtes? Pourquoi ne leur communiqueroient-ils pas leurs desseins? Comment aimeroient-ils mieux les avoir pour adversaires que de recevoir leurs secours?

XXIX.

Prenez donc courage, mon cher Critobule; travaillez à vous rendre vertueux, & cherchez ensuite des amis dignes de vous. Peut-être ne vous serai-je pas inutile, car je suis fait pour l'amitié. Quand j'aime quelqu'un, je suis tout de feu pour m'en faire aimer. Il faut qu'il me recherche comme je le recherche lui-même, qu'il desire ma société comme je desire la sienne. Mon adresse ne vous sera pas inutile pour vous faire des amis : ne me cachez donc point alors vos penchans. Accoutumé à chercher à plaire à ceux qui me plaisent, je ne dois pas être tout-à-fait novice dans l'art de gagner les hommes.

Un sage tel que vous, répondit Critobule, ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir, & je sais que vous ne voudriez pas mentir pour mes intérêts.

Vos intérêts! répartit Socrate : eh! seroit-ce donc les prendre que de vous donner des louanges que vous n'auriez pas méritées? Non; je vous sers bien mieux en vous exhortant à la vertu, en vous persuadant de l'embrasser. Je vais vous rendre cette vérité encore plus sensible. Si vous vouliez gagner l'amitié d'un habile pilote, que je pusse lui faire accroire que vous entendez bien son métier, & qu'il vous confiât la conduite d'un vaisseau, qu'arriveroit il? Ne sentez-vous pas que, ne connoissant rien aux manœuvres d'un navire, vous ne manqueriez pas de perdre le bâtiment, & de vous perdre vous-même? Si j'étois assez bon menteur pour persuader à la république de se remettre entre vos mains, & de vous confier le commandement de ses armées, l'administration de la justice, la gestion des affaires, ne vous représentez-vous pas tous les maux que vous lui feriez, & les malheurs que vous éprouveriez vous-mêmes? Si je me contentois de vous recommander à quelque riche particulier, l'assurant qu'il n'y a pas d'homme plus capable que vous de bien conduire une maison, & que, sur ma parole, il se reposât sur vous de l'administration de ses biens, que gagneriez-vous à l'épreuve? d'être à la fois regardé comme la ruine d'une maison & couvert de ridicules.

Croyez-moi, mon cher Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de passer pour homme de bien, c'est de travailler à l'être. Considérez tout ce qu'on appelle des vertus, & vous verrez que toutes s'augmentent par l'étude & l'exercice. Notre devoir est de les rechercher. Si vous pensez autrement, vous pouvez me l'apprendre. -- Je rougirois d'opposer quelque chose à vos sentimens : ce seroit contredire à la fois l'honneur & la vérité.

XXX.

Quand les amis de Socrate se trouvoient dans l'embarras par ignorance, il tâchoit de les en tirer par ses avis : si l'infortune étoit la cause de leur détresse, il leur apprenoit à se donner des secours mutuels. Je vais raconter ce que je fais à cet égard.

Il voyoit la tristesse peinte sur le visage d'Aristarque. Vous me paroissez, lui dit il, avoir quelque chagrin : c'est un fardeau pesant qu'il faut partager avec ses amis, & je vous soulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable. --- Je suis dans un grand embarras, Socrate, répondit Aristarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un asyle au Pirée : mes sœurs, mes nièces, mes cousines, se trouvant dans l'abandon, se sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à présent dans ma maison moins de quatorze personnes libres. Nous ne tirons rien de nos terres, puisque la campagne est au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maisons, puisque la ville est presque déserte. Vendrai-je mes meubles ? personne n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent ? on n'en prête plus. Je crois qu'il seroit plus aisé d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère ; & vous sentez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans les circonstances actuelles.

Mais comment se fait-il donc, reprit Socrate, que Céramon puisse nourrir un grand nombre d'hommes, qu'il suffise à ses besoins & aux leurs, & qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de besoin parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir ? --- Cela est bien différent : ce sont des esclaves qu'il nourrit, & mes parentes sont des personnes libres. — Et qui estimez-vous le plus des personnes libres qui sont chez vous, ou des esclaves de Céramon ? — Mais ce sont apparemment les personnes libres qui sont chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon fasse fortune parce qu'il a chez lui des hommes dont vous faites peu de cas, & que vous soyez dans la misere pour avoir chez vous des personnes qui méritent de la considération ? — Mais ses esclaves sont des ouvriers, & mes parentes ont reçu une éducation conforme à leur naissance.

— Expliquons-nous. Qu'appellez-vous des ouvriers ? ne sont-ce pas des hommes qui savent faire des choses utiles ? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile ? — Assurément. — Et le pain ? — Rien ne l'est davantage. — Et les robes d'hommes & de femmes, les tuniques, les camisoles ? — Tout cela est d'une grande utilité. — Et vos parentes ne savent rien faire de tout cela ? — Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent faire. — Eh bien ! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausycides, qui ne fait que de la farine, se nourrit très-bien lui & ses esclaves, qu'il entretient des troupeaux de toutes les especes ; & qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'état : Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille & vit fort à son aise : Déméas, du bourg de Collyte, se soutient en faisant des tuniques ; & la plupart des habitans de Mégare vivent fort bien quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. —J'en conviens ; c'est qu'ils achetent des esclaves étrangers, & qu'ils les font travailler. Puis-je employer de même des personnes libres, mes parentes ? — Oh ! j'entends : parce qu'elles sont libres, parce qu'elles sont vos parentes, il faut qu'elles ne fassent autre chose que manger & dormir.

Mais, dites-moi, parmi les personnes libres, lesquelles vous paroissent les plus heureuses de celles qui menent une vie oisive, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent ? Trouvez-vous que la molesse & l'oisiveté aident beaucoup les hommes à apprendre ce qu'il leur convient de savoir, à se ressouvenir de ce qu'ils ont appris, à donner une nouvelle force à leur santé, une nouvelle vigueur à leur corps, à se procurer de l'aisance & la conserver ; & qu'au contraire le travail ne soit bon à rien ? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie, & dont elles ne vouloient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles doivent s'appliquer, & dont elles espéroient tirer un bon parti ? quels hommes vous paroissent avoir la meilleure conduite ? sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles ? Quels sont les plus justes ? Sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédients qu'ils trouveront pour vivre ? Je suis sûr qu'en ce moment vous n'aimez pas vos parentes, & que vous n'en êtes pas aimé. Vous sentez qu'elles vous ruinent, & elles sentent qu'elles vous sont à charge. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, & que vous ne perdiez pour toujours les sentimens qui vous unissoient. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux ; vous les aimerez, parce

que vous verrez qu'elles vous sont utiles : vous leur serez cher, parce qu'elles reconnoîtront qu'elles vous plaisent davantage. Vous vous rappellerez tous avec joie vos services mutuels ; ce souvenir ajoutera à votre tendresse, & vous vous sentirez chaque jour plus fortement attachés les uns aux autres par les liens du sang & de l'amitié.

S'il s'agissoit de faire quelque chose de honteux, il faudroit préférer la mort : mais ce que vos parentes savent faire, est ce qui convient le mieux à leur sexe ; & ce qu'on sait, on le fait bien, on le fait avec aisance, avec promptitude, avec plaisir. Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous même, & j'espere qu'elles la recevront avec joie. — Vous me donnez un excellent conseil, mon cher Socrate. Tantôt je n'osois emprunter de l'argent, parce que je savois qu'après l'avoir dépensé je ne serois pas en état de le rendre. Je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer notre travail.

En effet il trouva de l'argent, il acheta de la laine. Les femmes quittoient à peine l'ouvrage pour prendre leurs repas. La tristesse fit place à la gaieté, le soupçon à la confiance. Elles aimoient Aristarque comme leur protecteur ; il les aimoit comme des personnes qui lui étoient utiles.

Enfin il revint voir Socrate, & lui conta gaiement cette révolution. Il n'y a plus que moi, disoit il, qui soit grondé dans la maison, parce que je mange & que je ne fais rien. — Eh ! que ne leur contez-vous la fable du chien, répondit Socrate ?

Du tems que les bêtes parloient, on dit qu'une brebis fit des reproches à son maître. Je vous trouve admirable, lui dit-elle. Nous vous rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, & jamais vous ne nous donnez rien : il faut que nous arrachions notre nourriture à la terre. Votre chien vous rapporte-t-il quelque chose ? & c'est pourtant à ce bel animal que vous prodiguez les mets de votre table. Le chien écoutoit ces plaintes. A vous en croire, dit-il, je ne suis donc bon à rien. Et qui vous garde, si ce n'est moi ? Sans moi, vous seriez la proie des voleurs ou le repas des loups ; & si je ne veillois pas pour votre sûreté, la peur vous empêcheroit même de prendre votre nourriture. Les brebis entendirent raison, & ne trouverent plus mauvais que le chien leur fût préféré. (*Entret. de Xénophon*).

Faites aussi comprendre à vos dames que vous êtes pour elles comme le chien de la fable, que c'est vous qui les protégez, qui veillez sur elles, & que c'est par vous seul qu'elles peuvent travailler gaiement & sans craindre aucune insulte.

SAVOIR VIVRE, (LE) le *savoir vivre* dans notre nation, consiste à savoir les usages reçus, à avoir pour les autres toutes les manieres convenables établies par la mode, être honnête & poli dans la société ; enfin faire avec aisance, avec grace, mille petits riens qui n'ont point de nom. Selon la pure morale, & les idées de la droite raison, le *savoir vivre* ne consiste que dans les grandes & bonnes choses ; car ce mot signifie remplir les devoirs de son état, en écarter toutes les futilités, & mener dignement la vie pour laquelle on est né. (*D. J.*)

SECRET, s. m. c'est toute chose que nous avons confiée à quelqu'un, ou qu'on nous a confiée dans l'intention de n'être pas revélée, soit directement, soit indirectement.

Les Romains firent une divinité du *secret*, sous le nom de *Tacita ;* les Pythagoriciens une vertu, & nous en faisons un devoir, dont l'observation constitue une branche importante de la probité. D'ailleurs, l'acquisition de cette qualité essentielle à un honnête homme, est le fondement d'une bonne conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles. Si l'on ne doit pas dire imprudemment son *secret*, moins encore doit-on révéler celui d'autrui ; parce que c'est une perfidie, ou du-moins une faute inexcusable. Il convient même d'étendre cette fidélité, jusque vis-à-vis de celui qui y manque à notre égard.

Ce n'est pas tout ; il faut se méfier de soi-même dans la vie : on peut surprendre nos *secrets* dans des momens de foiblesse, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'emportement du plaisir. On confie son *secret* dans l'amitié, mais il s'échappe dans l'amour ; les hommes sont curieux & adroits ; ils vous feront mille questions épineuses dont vous aurez de la peine à échapper autrement que par un détour, ou par un silence obstiné ; & ce silence même leur suffit quelquefois pour deviner votre secret. (*D. J.*)

SEDUCTEUR, s. m. c'est celui qui, dans la seule vue de la volupté, tâche avec art de corrompre la vertu, d'abuser de la foiblesse, ou de l'ignorance d'une jeune personne. Si j'avois à tracer le progrès que fait un *séducteur*, je pourrois dire qu'à la familiarité de ses discours libres, succède la licence de ses actions ; la pudeur encore farouche demande des ménagemens, l'on n'ose se permettre que des petites libertés, l'on ne surprend d'abord que de légeres faveurs, & forcées même en apparence, mais qui enhardissent bientôt à en demander, qui disposent à en laisser prendre, qui conduisent à en accorder de volontaires & de plus grandes ; c'est ainsi que le cœur se corrompt, au milieu des privautés, qui radoucissent, qui humanisent insensiblement la fierte, qui assoupissent la raison, qui enflament le sang ; c'est ainsi que l'honneur s'endort, qu'il ensevelit dans des langueurs

langueurs dangéreuses, où enfin il fait un malheureux naufrage.

« La Prudence, dit le Bramine, va parler & » t'instruire; prête l'oreille, ô fille de la beauté, » & grave ces maximes au fond de ton cœur! ainsi » ton esprit embellira tes traits, ainsi tu conserveras, comme la rose à qui tu ressembles, un » doux parfum après ta fraîcheur.

» Au matin de tes jours, aux approches de ta » jeunesse, quand les hommes commenceront à » prendre plaisir à lancer sur toi des regards, dont » la nature te développe sourdement le mystère, le » danger t'environne; ferme l'oreille à l'enchantement de leurs cajoleries; n'écoute point les » douceurs de la séduction.

» Rappelle-toi les vues du créateur sur ton être, » il te fit pour être la compagne de l'homme, & » non l'esclave de sa passion ». (*D. J.*)

Le nom de *séducteur* ne se donne pas seulement à celui qui attente à la pudeur, à l'innocence d'une femme ou d'une fille, mais à quiconque en entraîne un autre par des voies illicites à une mauvaise action. (*Anc. Encycl.*)

La séduction, de la part de celui qui séduit, est une adresse d'amener à ses fins ceux qu'il se propose d'y amener. Et de la part de ceux qui sont séduits un goût trop excité chez eux pour un objet qui les attire par les apparences ou du vrai, ou de l'utile, ou de l'agréable, & qui n'en a pourtant en soi rien de réel & d'effectif.

§ I.

Deux choses font le *séducteur*; sa vanité à faire des dupes, & le profit qu'il y trouve. Mais qu'on écarte pour un moment l'idée de l'intérêt qui le guide, de quoi auroit-il à se flater du côté de l'amour propre? Sa plus grande ressource pour réussir à séduire, lui est tout-à-fait étrangère. Il n'y est heureux qu'autant que l'aveuglement de ceux qu'il séduit, y contribue. Qu'on soit plus attentif à soi, ou qu'on ne veuille point servir aux vues malignes ou intéressées de qui que ce soit; alors le séducteur rougit de lui-même, & toute son adresse se tourne contre lui.

§ II.

Croire tout le monde de bonne foi, l'être soi-même; être favorablement prévenu sur le caractère de ceux avec qui l'on traite de quelque intérêt: la situation d'esprit où l'on se trouve dans le moment; les circonstances, le lieu même si propre à ôter toute liberté pour se défendre contre les attaques du séducteur; tout cela contribue à se laisser séduire.

§ III.

Le gros du monde, ce qu'on appelle peuple, négocians, artisans livrés à un Seigneur, ou à un homme en place & dans sa propre maison; comment échapperoient-ils à une caresse artificieuse de sa part, à une préférence placée à propos, à une sorte de familiarité bien ménagée? Eblouis ou surpris, il faut qu'ils livrent leurs marchandises ou leur argent. Heureux encore s'ils en sont quittes pour n'avoir pû s'en garantir.

Mais aussi quelle dextérité dans ces négocians, dans ce peuple, dans ces artisans pour surprendre la bonne foi d'un seigneur ou de quelque homme en place que ce soit! lorsqu'aux prises avec lui ils se trouvent à leur tour sur leur propre pailler, & en pleine liberté de défendre leurs intérêts. Quel art! quelle finesse! dans un simple marchand, dans un ouvrier, sous les apparences d'un fond de naïveté & de droiture, pour amener à ses fins ce grand si redoutable par tout ailleurs, & pour en faire sa dupe. Les plus honnêtes gens se feroient honneur de cette sorte d'adresse, si des motifs plus nobles, quand ils cherchent à faire entrer quelqu'un dans leurs vues leur permettoient d'en mettre indifféremment toutes les ressources en usage.

§ IV.

Qu'a-t il fallu à un charlatan pour descendre de dessus un étau, & se procurer à la ville une situation opulente, que d'avoir trouvé dans tant de personnes une si grande disposition à se laisser séduire par son adresse à leur persuader qu'il possédoit dans le plus haut degré le talent de rajuster une bouche délabrée, & d'effacer tous les avant-coureurs de la décrépitude? On laisse à part les diseurs de bonne aventure, les vendeurs de filtres qui font aimer, qui font haïr, qui font gagner, qui font perdre, qui font tout ce qu'on voudra. Quelle vivacité, quel babil dans cette sorte de gens pour donner quelque vraisemblance de réalité à la chimere, & quelque apparence de sagesse à la folie! Et combien n'y sont-ils pas aidés par ce foible général qui veut, & contre toute expérience, que ce soient toujours des personnages merveilleux. On le répète, rien ne produit tant de séducteurs que la facilité avec laquelle on se prête à être séduit.

§ V.

Un beau parleur, & qui ne met de l'esprit en avant que pour mieux couvrir son ignorance dans le métier qu'il fait, que ne s'en tient-il à être précisément homme d'esprit? Faut-il, pour le malheur public, qu'il soit d'une profession dont l'ame doit être toute intérieure! sans quoi elle se dissipe & avec elle le flegme, l'attention & la réflexion qui font seuls l'habile médecin. Mais grace au

talent de séduire ! qui sont ceux dans cette profession des taciturnes ou des parleurs qui gagnent le plus de bien? Les plus adroits & qui connoissent le mieux un certain monde parlent, égayent par leurs bons mots, & ce sont les plus recherchés. Ceux qui ne veulent qu'être réellement utiles, parlent peu, & à peine sont ils connus.

§ VI.

Toute éloquence qui ne tend qu'à rendre équivoques des actions bonnes en soi, ou qu'à justifier un crime réel; qui ne vise qu'à faire perdre de vue le bon droit, ou à faire triompher l'injustice, qui se gage ainsi à la malignité & à la mauvaise foi, sur le prétexte qu'on est redevable de son ministère à tout le monde, est peut-être le talent le plus accrédité, & dont on se fait le moins de scrupule.

Il est une éloquence, fille de la commisération, qui ne fait servir ses avantages qu'à démêler l'innocence à travers les nuages dont la calomnie l'avoit enveloppée; comme il en est une autre, fille de la justice, qui ne s'exerce qu'à confondre la mauvaise foi, à démasquer l'iniquité, & qui ne se prête que pour conserver à chacun ce qui lui appartient. Eloquence, qui faisant du talent de la parole le fondement de la sûreté publique & du bonheur des particuliers, rend la dignité du magistrat si respectable, la profession de l'avocat si considérée, & qui acquiert à l'un & à l'autre, à juste titre, le glorieux relief d'être la plus sûre ressource des peuples contre l'injustice & l'oppression.

§ VII.

La fausse piété qui ne cherche que ce qui lui est bon, n'est pas moins heureuse à séduire que l'éloquence bien ménagée qui ne vise qu'au même but. Plus le penchant à respecter la vertu est grand, plus on est porté à recevoir comme vrai tout ce qui vient d'un homme qui s'attire la confiance par l'habit qu'il porte, & la réputation d'homme de bien qu'il a su se procurer sans en avoir le mérite.

On court avec un tel guide au précipice avec d'autant plus de tranquillité qu'on se croit mené par la voie la plus sûre; & souvent, ce n'est qu'après de fâcheuses épreuves qu'on s'apperçoit enfin qu'on s'étoit trop exposé. Heureux si le zèle du salut qui a formé cette liaison, se réveille assez tôt pour s'appercevoir de la fosse où l'on étoit prêt à tomber!

§ VIII.

Les femmes, plus faciles à se laisser séduire par des dehors prévenans, n'en sont que plus souvent exposées à former de mauvaises liaisons dans tous les genres. Extrêmes dans leurs goûts, tout est pour elles, chez le nouvel ami qui s'est attiré leur confiance, mérite, candeur, bonne foi; c'est le seul conseil auquel elles se livrent, le seul guide qu'elles veulent suivre. L'homme enfin qui va fixer pour toujours leur inconstance & leur légéreté. Et en effet, il y réussiroit, si un autre séducteur encore plus adroit ne dissipoit l'enchantement; & qui tôt ou tard sera lui-même proscrit & oublié. (*Les Hommes.*)

SENS MORAL, nom donné par le savant Hutcheson à cette faculté de notre ame, qui discerne promptement en certains cas le bien & le mal moral par une sorte de sensation & par goût, indépendamment du raisonnement & de la réflexion.

C'est-là ce que les autres moralistes appellent *instinct moral*, sentiment, espèce de penchant ou d'inclination naturelle qui nous porte à approuver certaines choses comme bonnes ou louables, & à en condamner d'autres comme mauvaises & blâmables, indépendamment de toute réflexion.

C'est ainsi, qu'à la vue d'un homme qui souffre, nous avons d'abord un sentiment de compassion, qui nous fait trouver beau & agréable de le secourir. Le premier mouvement, en recevant un bienfait, est d'en savoir gré, & d'en remercier notre bienfaiteur. Le premier & le plus pur mouvement d'un homme envers un autre, en faisant abstraction de toute raison particulière de haine ou de crainte qu'il pourroit avoir, est un sentiment de bienveillance, comme envers son semblable, avec qui la conformité de nature & de besoins le lie. On voit de même que, sans aucun raisonnement, un homme grossier se récrie sur une perfidie comme sur une action noire & injuste qui le blesse. Au contraire, tenir sa parole, reconnoître un bienfait, rendre à chacun ce qui lui est dû, soulager ceux qui souffrent, ce sont là autant d'actions qu'on ne peut s'empêcher d'approuver & d'estimer, comme étant justes, bonnes, honnêtes & utiles au genre-humain. De-là vient que l'esprit se plaît à voir & à entendre de pareils traits d'équité, de bonne-foi, d'humanité & de bénéficence; le cœur en est touché, attendri. En les lisant dans l'histoire on les admire, & on loue le bonheur d'un siècle, d'une nation, d'une famille, où de si beaux exemples se rencontrent. Mais pour les exemples du crime, on ne peut ni les voir, ni en entendre parler, sans mépris & sans indignation.

Si l'on demande d'où vient ce mouvement du cœur, qui le porte à aimer certaines actions, & à en détester d'autres sans raisonnement & sans examen, je ne puis dire autre chose, sinon que ce mouvement vient de l'auteur de notre être, qui nous a fait de cette manière, & qui a voulu que notre nature fût telle, que la différence du bien ou du mal moral nous affectât en certains cas, ainsi que le fait celle du mal physique. C'est donc là une

forte d'instinct, comme la nature nous en a donné plusieurs autres, afin de nous déterminer plus vîte & plus fortement là où la réflexion feroit trop lente. C'est ainsi que nous sommes avertis par une sensation intérieure de nos besoins corporels, pour nous porter à faire promptement & machinalement tout ce que demande notre conservation. Tel est aussi cet instinct qui nous attache à la vie, & ce desir d'être heureux, qui est le grand mobile de nos actions. Telle est encore la tendresse presqu'aveugle, mais très-nécessaire, des pères & mères pour leurs enfans. Les besoins pressans & indispensables demandoient que l'homme fût conduit par la voie du sentiment, toujours plus vif & plus prompt que n'est le raisonnement.

Dieu donc a jugé à propos d'employer aussi cette voie à l'égard de la conduite morale de l'homme, & cela en imprimant en nous un sentiment ou un goût de vertu & de justice, qui décide de nos premiers mouvemens, & qui supplée heureusement chez la plupart des hommes au défaut de réflexion; car combien de gens incapables de réfléchir, & qui sont remplis de ce sentiment de justice! Il étoit bien utile que le créateur nous donnât un discernement du bien & du mal, avec l'amour de l'un & l'aversion de l'autre, par une sorte de faculté prompte & vive, qui n'eût pas besoin d'attendre les spéculations de l'esprit; & c'est-là ce que le docteur Hutcheson a nommé judicieusement *sens moral. Principe du droit naturel.* (*D. J.*)

SENSIBILITÉ, disposition tendre & délicate de l'ame, qui la rend facile à être émue, à être touchée.

La *sensibilité* d'ame, dit très-bien l'auteur *des mœurs*, donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. Les ames sensibles peuvent par vivacité tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité des biens qu'elles produisent. Les ames *sensibles* ont plus d'existence que les autres; les biens & les maux se multiplient à leur égard. La réflexion peut faire l'homme de probité; mais la *sensibilité* fait l'homme vertueux. La *sensibilité* est la mère de l'humanité, de la générosité; elle sert le mérite, secourt l'esprit, & entraîne la persuasion à sa suite. (*D. J.*)

Il est de l'ordre de la nature, & peut-être de la justice de son économie, qu'elle charge ses bienfaits de conditions proportionnées à leur valeur. Honneurs, richesses, sentimens, repos même, tout est à prix; & nous reconnoissons toujours qu'elle nous a vendu bien cher ce que nous avions cru obtenir de sa pure libéralité.

Celle de ses faveurs qui paroît la plus douce, c'est la délicatesse. Elle découvre mille beautés, & rend sensible à mille douceurs qui échappent au vulgaire; c'est un microscope qui grossit pour certain temps ce qui est imperceptible aux autres: elle fait l'assaisonnement de tous les plaisirs. Se pourroit-il que, nous procurant tant d'avantages, elle ne fût pas souhaitable?

Il est pourtant aisé de remarquer, combien la délicatesse d'esprit cause de dégoûts. Rarement content des autres, jamais content de soi-même, avec ce faux trésor, on passe sa vie dans une idée de perfection, qu'on ne trouve pas chez autrui, & qu'on ne peut attraper soi-même, outre que, qui n'est pas content des autres, ne les rend guère contens de soi. Quelle source de brouillerie avec l'amour-propre! que de sécheresse dans la société, qui demande toujours des applaudissemens! qu'il en coûte à la sincérité pour se rendre supportable! & que la politesse en souffre!

Mais ces malheurs ne sont rien, si on les compare avec ceux que cause la délicatesse des sentimens. Quelle source de querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas également touchés! quelle crime ne fait-elle pas d'un manque d'attention ou de sincérité! quelle peine d'accuser la personne qu'on aime, & dont on voudroit payer l'innocence de sa propre vie! On ne veut pas se fier à elle-même du soin de sa justification: on cherche en secret à l'excuser. Quelle douleur quand on n'y peut pas réussir! quelle contrainte! quelle violence, pour lui cacher tous ces mouvemens!

Est-on forcé de découvrir un mal si pressant? qu'il paroît dans un point de vue différent! C'est foiblesse, c'est bisarrerie; les torts se multiplient d'une part, & les malheurs de l'autre. On a beau en appeller au tribunal de l'amour; la seule justice qu'on y trouve, c'est celle qui établit de plus rudes peines, pour qui a goûté de plus doux plaisirs. (*Œuvres de Madame de Lambert*).

SENSUALITÉ, s. f. La plûpart des objets qui flattent si fort nos sens, nous enchantent moins par eux-mêmes, que par la bisarrerie des couleurs que leur prête l'imagination; mais le dégoût est si près de la jouissance! c'est une fleur dont le parfum s'évapore, & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille. (*D. J.*)

SÉRÉNITÉ DE L'AME, vertu morale, qui a sa source dans l'innocence & le tempérament; vive sans être emportée, sérieuse sans être grave, avec elle habite la paix, avec elle habite la sûreté; heureux celui qui la conserve, & dont toutes ses passions sont en harmonie au milieu d'un monde enflammé de vices!

Il faut se munir de bonne heure contre les malignes influences de son climat & de son tempérament, en s'accoutumant à faire toutes les réflexions qui peuvent donner de la *sérénité* à l'esprit, & le mettre en état de soutenir avec courage,

les petits maux & les revers de la fortune qui sont communs à tous les hommes. Celui qui possède cette heureuse disposition, n'a point l'imagination troublée, ni le jugement prévenu; il est toujours le même, soit qu'il se trouve seul ou en compagnie; affable envers tout le monde, il excite les mêmes dispositions dans tous ceux qui l'approchent; le cœur s'épanouit en sa présence, & ne peut qu'avoir de l'estime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de si douces influences. J'envisage enfin cet état comme une reconnoissance habituelle envers l'auteur de la nature; la gaieté du printemps, le chant des oiseaux, la verdure des prés, la fraîcheur des bois, raniment la *sérénité*; la lecture & le commerce d'un tendre ami, y répandent de nouveaux charmes; en un mot, c'est le souverain bien de la vie que Zénon a cherché sans le trouver. (*D. J.*)

SERMENT, VŒU. Ce ne sont point deux termes synonimes, & la différence qui se trouve entre ces deux actes religieux, mérite d'être exposée.

Tout *serment*, proprement ainsi nommé, se rapporte principalement & directement à quelque homme auquel on le fait. C'est à l'homme qu'on s'engage par-là: on prend seulement Dieu à témoin de ce à quoi on s'engage, & l'on se soumet aux effets de sa vengeance, si l'on vient à violer la promesse qu'on a faite, supposé que l'engagement par lui-même n'ait rien qui le rendît illicite ou nul, s'il eût été contracté sans l'interposition du *serment*.

Mais le *vœu* est un engagement où l'on entre directement envers Dieu, & un engagement volontaire, par lequel on s'impose à soi-même de son pur mouvement, la nécessité de faire certaines choses, auxquelles sans cela on n'auroit pas été tenu; au moins précisément & déterminément; car si l'on y étoit déja indispensablement obligé, il n'est pas besoin de s'y engager: le *vœu* ne fait alors que rendre l'obligation plus forte, & la violation du devoir plus criminelle, comme le manque de foi, accompagné de parjure, en devient plus odieux, & plus digne de punition, même de la part des hommes.

Comme le *serment* est un lien accessoire qui suppose toujours la validité de l'engagement auquel on l'ajoute, pour rendre les hommes envers qui l'on s'engage plus certains de notre bonne-foi, dès-là qu'il ne s'y trouve aucun vice qui rende cet engagement nul ou illicite, cela suffit pour être assuré que Dieu veut bien être pris à témoin de l'accomplissement de la promesse, parce qu'on sait certainement que l'obligation de tenir sa parole, est fondée sur une des maximes évidentes de la loi naturelle, dont il est l'auteur.

Mais quand il s'agit d'un *vœu* par lequel on s'engage directement envers Dieu à certaines choses, auxquelles on n'étoit point obligé d'ailleurs, la nature de ces choses n'ayant rien par elle même qui nous tende certains qu'il veut bien accepter l'engagement; il faut, ou qu'il nous donne à connoître sa volonté par quelque voie extraordinaire, ou que l'on ait là-dessus des présomptions très-raisonnables, fondées sur ce qui convient aux perfections de cet être souverain. On ne peut s'imaginer, sans lui faire outrage, qu'il se prête à nos desirs toutes les fois qu'il nous prendra envie de contracter avec lui, & de gêner inutilement notre liberté: ce seroit supposer qu'il retire quelqu'avantage de ces engagemens volontaires, qui doivent être toujours des devoirs indispensables.

Le docteur Cumberland prétend qu'on se forme une nouvelle obligation après le *serment* dans les engagemens qu'on prend; mais cette nouvelle obligation n'empêche pas que la validité du *serment* n'ait une liaison nécessaire avec la validité de l'engagement.

Souvent, les Grecs, pour confirmer leurs *sermens*, jettoient dans la mer une masse de fer ardente, & ils s'obligeoient de garder leur parole jusqu'à ce que cette masse revînt d'elle-même sur l'eau; c'est ce que pratiquèrent les Phocéens, lorsque désolés par des actes continuels d'hostilités, ils abandonnerent leur ville, & s'engagèrent à n'y jamais retourner. Les Romains se contentèrent du plus simple *sermens*. Polybe nous assure que de son temps les *serment* ne pouvoient donner de la confiance pour un grec, au lieu qu'un romain en étoit pour ainsi dire enchaîné. Agésilas cependant pensoit en romain; car voyant que les barbares ne se faisoient point scrupule d'enfreindre la religion des *sermens*: bon, bon, s'écria-t-il, ces infracteurs nous donnent des dieux pour alliés & pour seconds.

Quelques-uns ne se bornèrent pas à de simples cérémonies convenables, ou ridicules, ils en inventèrent de folles & de barbares. Il y avoit un pays dans la Sicile, où l'on étoit obligé d'écrire son *serment* sur de l'écorce, & de le jetter dans l'eau; s'il surnageoit, il passoit pour vrai; s'il alloit à fond, on le réputoit faux, & le prétendu parjure étoit brûlé. Le scholiaste de Sophocle nous assure que dans plusieurs endroits de la Grece, on obligeoit ceux qui juroient de tenir du feu avec la main, ou de marcher les piés nuds sur un fer chaud; superstitions qui se conservèrent long-temps au milieu même du christianisme.

La morale de quelques anciens sur le *serment* étoit très-sévère. Aucune raison ne pouvoit dégager celui qui avoit contracté cet engagement, non pas même la surprise, ni l'infidélité d'autrui,

ni le dommage causé par l'observation du *serment*. Ils étoient obligés de l'exécuter à la rigueur ; mais cette règle n'étoit pas universelle, & plusieurs payens s'en affranchirent sans scrupule.

Dans toutes les occasions importantes, les anciens se servoient du *serment* au-dehors & au-dedans de l'état ; c'est-à-dire, soit pour sceller avec les étrangers des alliances, des trèves, des traités de paix ; soit au-dedans, pour engager tous les citoyens à concourir unanimement au bien de la cause commune.

Les infracteurs des *sermens* étoient regardés comme des hommes détestables, & les peines établies contr'eux, n'alloient pas moins qu'à l'infamie & à la mort. Il sembloit pourtant qu'il y eût une sorte d'exception & de privilége en faveur de quelques personnes ; comme les orateurs, les poëtes, & les amans.

Voilà en peu de mots le précis de ce qui concerne les *sermens* en usage parmi les anciens. Là, comme dans la plupart des institutions humaines, on peut remarquer un mélange surprenant de sagesse & de folie, de vérité & de mensonge : tout ce que la religion a de plus vénérable & de plus auguste confondu avec tout ce que la superstition a de plus vil & de plus méprisable. Tableau fidele de l'homme qui se peint dans tous ses ouvrages, & qui n'est lui-même, à le bien prendre, qu'un composé monstrueux de lumière & de ténèbres, de grandeur & de misère. (*Le Chevalier* DE JAUCOURT.)

SERVITEUR, s. m. Les noms de maîtres & de *serviteurs* sont aussi anciens que l'histoire, & ne sont donnés qu'à ceux qui sont de condition & de fortune différentes ; car un homme libre se rend *serviteur* d'un autre, en lui vendant pour un certain temps son service, moyennant un certain salaire. Or, quoique cela le mette communément dans la famille de son maître, & l'oblige à se soumettre à sa discipline & aux occupations de sa maison, il ne donne pourtant de pouvoir au maître sur son *serviteur* que pendant le temps qui est marqué dans le contrat ou le traité fait entr'eux. Les *serviteurs* mêmes, que nous appellons *esclaves*, ne sont soumis à la domination absolue & au pouvoir arbitraire de leurs maîtres que par infraction de toutes les loix de la nature. (*D. J.*)

Tous ceux qui viennent de votre isle me disent que vous vivez en famille avec vos esclaves. Je m'en réjouis ; je reconnois-là vos mœurs & vos principes. Ce sont des esclaves ! mais ils sont hommes, mais ils logent sous votre toit. Des esclaves ! dites plutôt des amis dans la peine, des compagnons d'esclavage, puisque vous obéissez à la fortune comme eux. Aussi je ris de ces hommes hautains, qui rougiroient de manger avec leur esclave. Et pourquoi ? parce qu'un usage insolent veut que le maître, quand il soupe, voie une foule d'esclaves debout autour de lui. Il mange plus qu'il ne peut en porter ; sa gourmandise insatiable surcharge un estomach déja plein & déshabitué de ses fonctions ; il avale avec peine, pour digérer avec plus de peine encore : & cependant les malheureux esclaves ne peuvent ouvrir la bouche, pas même pour parler. Le moindre bruit est puni du fouet ; le hasard n'est pas pour eux une excuse. Un accès de toux, un éternuement, un hoquet, un souffle, sont autant de crimes, suivis du châtiment. Il faut passer la nuit entière, debout, à jeun, en silence. Qu'arrive-t-il ? si l'on n'ose parler en présence du maître, on parle de lui en arrière. Mais les esclaves dont les lèvres n'étoient pas cousues, ceux qui pouvoient converser devant le maître, & avec lui, savoient mourir pour son service, & s'exposer au danger qui le menaçoit. Ils parloient à table, mais ils se taisoient à la torture. De notre arrogance dérive encore ce proverbe, autant d'ennemis que de valets. Ils ne le sont pas : c'est nous qui en faisons des ennemis. Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie ; je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les fonctions des bêtes de somme ; qu'à table on occupe l'un à essuyer les ordures, l'autre à recueillir les miettes sous les pieds des convives enivrés ; un autre découpe les oiseaux les plus rares ; en un moment sa main habile a fait le tour de la pièce, & détaché d'un seul coup l'aîle & la cuisse. Quel métier, de vivre pour dépecer adroitement des volailles ! Après tout, il vaut encore mieux l'apprendre par besoin, que l'enseigner par plaisir. Parlerai-je de cet échanson, qui, paré comme une femme, semble contrarier son âge ? Il va sortir de l'enfance, on l'y ramène de force : on arrache, on déracine tous les poils de son corps : avec la taille d'un guerrier & la peau lisse d'un enfant, il veille la nuit entière. Celui-ci, chargé de la censure du repas, reste en faction tant qu'il dure, observant ceux des convives dont les flatteries, dont les excès de gourmandise ou de langue, mériteront une invitation pour le lendemain. Ajoutez ces pourvoyeurs, qui connoissent avec précision tous les goûts du maître ; les mets dont la saveur le réveille, dont la vue le réjouit, dont la nouveauté peut vaincre ses dégoûts, ceux dont il est déja las, ceux dont tel jour il aura envie de manger. Et voilà les convives qu'on dédaigne ! on se croiroit deshonoré de s'asseoir à table avec eux. Mais, graces aux Dieux, dans cette foule d'esclaves, on trouve souvent des maîtres. J'ai vu à la porte de Calliste se morfondre son ancien maître : j'ai vu l'homme qui lui avoit mis l'écriteau, qui l'avoit exposé parmi les esclaves de rebut, exclus seul, quand tout le monde entroit. La vengeance étoit juste. Calliste avoit été rejetté dans la première décurie, par où prélude le crieur : il rejetta de même son maître, & lui refusa l'entrée de sa

maison. Il avoit commencé par être vendu ; il finit par vendre tout à son maître.

Cet homme que vous appellez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes élémens que vous ? qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit & meurt comme vous ? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous le voir libre. A la défaite de Varus, combien de romains d'une illustre naissance furent emmenés en esclavage ? La milice les eut élevés au rang de Sénateurs ; la fortune les réduisit, l'un à paître les troupeaux, l'autre à garder une chaumière. Osez donc mépriser des hommes dont l'état, nonobstant vos mépris, peut devenir le vôtre. Je ne veux pas me perdre dans les détails, ni gémir de l'orgueil, de la cruauté, des outrages dont notre service est accompagné : mes préceptes se bornent à un seul. Traitez votre inférieur, comme vous le voudriez être par votre supérieur. Ne pensez jamais à vos droits sur un esclave, sans songer à ceux qu'un maître auroit sur vous. Mais je n'ai pas de maître. Vous êtes jeune, vous pouvez en avoir. Ignorez-vous à quel âge Hécube, Crésus, Sisygambis, Platon, Diogènes, sont devenus esclaves ? Traitez les vôtres avec douceur : poussez même l'affabilité jusqu'à les admettre à votre conversation, à vos secrets, à votre table. J'entends ici la foule de nos voluptueux s'écrier : quelle honte, quelle bassesse ! cependant ces mêmes hommes, je les surprendrai baisant la main des esclaves d'un autre.

Ne voyez vous pas encore la précaution de nos ancêtres, pour sauver aux maîtres l'odieux, aux esclaves l'humiliant de la servitude ? Ils ont donné aux premiers, le nom de *pères de familles*, aux seconds, celui de *familiers*, qu'ils portent encore sur nos théâtres. Une fête même fut instituée, dans laquelle les esclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la justice dans l'intérieur de la maison, qui ressembloit pour lors à une petite république. Quoi donc ? recevrai je tous mes esclaves à ma table ? Pas plus que tous les gens libres. Mais la bassesse des fonctions ne me rendra pas dédaigneux. Ni le muletier, ni le bouvier, n'en seront point exclus. Je me déciderai sur les mœurs, & non sur les offices. Les mœurs, on se les donne ; des emplois, la fortune en dispose. Faites manger avec vous celui-ci, parce qu'il en est digne ; celui-là, pour qu'il le soit. Les sentimens qu'ils auroient pris dans le commerce des esclaves, une société plus honnête les effacera.

Mon cher Lucilius, pourquoi ne chercher un ami qu'au Sénat ou dans la place publique ? On peut en trouver sans sortir de chez soi. Souvent les meilleurs matériaux se perdent faute d'ouvriers, il ne s'agit que de tenter. Que penseriez-vous d'un homme qui, voulant acheter un cheval, ne regarderoit que la housse & le frein, sans penser à l'animal ? Il y a plus encore de folie, à ne juger un homme que par les vêtemens, ou par la profession, qui est, pour ainsi dire, l'habit de l'homme moral. Il est esclave ? mais peut être a-t-il une ame libre. Il est esclave ? & pourquoi lui en faire un crime : tous les hommes ne le sont-ils pas ? l'un de la débauche, l'autre de l'avarice, un autre de l'ambition, tous de la crainte. Je vous citerois un consulaire asservi à une vieille femme ; un riche à une servante ; des jeunes gens de la première qualité à des comédiennes : l'esclavage le plus honteux, c'est l'esclavage volontaire.

Ainsi l'insolence de nos riches ne vous empêchera pas de vous dérider avec vos esclaves, & d'exercer l'autorité sans morgue. Faites-vous plutôt respecter que craindre. On va m'accuser d'affranchir les esclaves, de dégrader les maîtres, en recommandant de substituer le respect à la crainte. Quoi ! dira-t-on, les esclaves ne différeront plus des clients ou des protégés ? Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu même, qui se contente de respect & d'amour ? Or, l'amour est incompatible avec la crainte. Vous avez donc raison de ne vouloir pas être redouté de vos esclaves, de ne les châtier qu'en paroles ; les coups sont faits pour les bêtes. D'ailleurs, les fautes d'un esclave peuvent-elles nous blesser ? C'est la molesse qui nous rend furieux ; les moindres contrariétés excitent notre colère ; nous prenons des sentimens de despote ; sans égard pour sa propre force, & pour la foiblesse des autres, le despote s'irrite, s'emporte, comme s'il avoit essuyé quelque outrage, quoique sa puissance dût s'élever au-dessus. Il le sait bien : mais ses plaintes sont un prétexte pour nuire ; il suppose une injure, afin de la rendre. Je ne veux pas vous retenir plus long-temps. Vous n'avez pas besoin d'exhortation : c'est un avantage de la vertu de faire qu'on s'y complaise. Le vice est inconstant, il change à tout instant, non pour être mieux, mais pour être autrement. (*Lettre de Séneque à Lucilius*).

SINCÉRITÉ, s. f. La *sincérité* n'est autre chose que l'expression de la vérité. L'honnêteté & la *sincérité* dans les actions égarent les méchans, & leur font perdre la voie par laquelle ils peuvent arriver à leurs fins : parce que les méchans croyent d'ordinaire qu'on ne fait rien sans artifice.

La *sincérité* est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens ; & celle que l'on voit d'ordinaire, n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

Si nos ames étoient de purs esprits, dégagés des liens du corps ; l'une liroit au fond de l'autre : les pensées seroient visibles, on se les communiqueroit

sans le secours de la parole ; & il ne seroit pas nécessaire alors de faire un précepte de la *sincérité* ; c'est pour suppléer, autant qu'il en est besoin, à ce commerce de pensées, dont nos corps gênent la liberté, que la nature nous a donné le talent de proférer des sons articulés. La langue est un truchement, par le moyen duquel les ames s'entretiennent ensemble ; elle est coupable, si elle les sert infidèlement, ainsi que le seroit un interprète imposteur, qui trahiroit son ministère.

La loi naturelle qui veut que la vérité règne dans tous nos discours, n'a pas excepté les cas où notre *sincérité* pourroit nous couter la vie. Mentir c'est offenser la vertu, c'est donc aussi blesser l'honneur : or on convient généralement que l'honneur est préférable à la vie ; il en faut donc dire autant de la *sincérité*.

Qu'on ne croie point ce sentiment outré : il est plus général qu'on ne pense. C'est un usage presque universel dans tous les tribunaux, de faire affirmer à un accusé, avant de l'interroger, qu'il répondra conformément à la vérité, & cela même, lorsqu'il s'agit d'un crime capital. On lui fait donc l'honneur de supposer, qu'il pourra, quoique coupable du fait qu'on lui impute, être encore assez homme de bien, pour déposer contre lui-même, au risque de perdre la vie, & de la perdre ignominieusement. Or, le supposeroit-on, si l'on jugeoit que la loi naturelle le dispensât de le faire ?

La morale de la plûpart des gens, en fait de *sincérité*, n'est pas rigide : ou ne se fait point une affaire de trahir la vérité par intérêt, ou pour se disculper, ou pour excuser un autre : on appelle ces mensonges *officieux* ; on les fait pour avoir la paix, pour obliger quelqu'un, pour prévenir quelqu'accident. Misérables prétextes qu'un mot seul va pulvériser : il n'est jamais permis de faire un mal, pour qu'il en arrive un bien. La bonne intention sert à justifier les actions indifférentes ; mais n'autorise pas celles qui sont déterminément mauvaises. (*Anc. Encyc.*)

SINGULARITÉ. On prend ordinairement ce mot en mauvaise part, pour désigner une affectation de mœurs, d'opinions, de maniere d'agir, ou de s'habiller, contre l'usage ordinaire ; cependant il faut distinguer la *singularité* louable, de la vicieuse.

1°. Tout homme de bon sens tombera d'accord avec moi, que la *singularité* est digne de nos éloges, lorsque malgré la multitude qui s'y oppose, elle suit les maximes de la morale & de l'honneur ; dans de semblables cas, il faut savoir que ce n'est pas la coutume, mais le devoir, qui est la règle de nos actions, & que ce qui doit diriger notre conduite, est la nature même des choses : alors la *singularité* devient une vertu qui élève un homme au-dessus des autres, parce que c'est le caractère d'un esprit foible, de vivre dans une opposition continuelle à ses propres sentimens, & de n'oser paroître ce qu'on est ou ce qu'on doit être.

La *singularité* n'est donc vicieuse que lorsqu'elle fait agir les hommes contre les lumiéres de la raison, ou qu'elle les porte à se distinguer par quelques niaiseries ; comme je ne doute pas que tout le monde ne condamne les personnes qui se singularisent par les mauvaises mœurs, le désordre & l'impiété ; je ne m'arrête qu'à ceux qui se rendent remarquables par la bisarrerie de leurs habits, de leurs manières, de leurs discours, ou de telles autres choses de peu d'importance dans la conduite de la vie civile ; il est certain qu'à tous ces égards, on doit donner beaucoup à la coutume, & quoique l'on puisse avoir quelque ombre de raison, pour ne suivre pas la foule, on doit sacrifier son humeur particulière, & ses opinions aux usages reçus du public.

Il faut donc s'y prêter, & se ressouvenir qu'en suivant toujours le bon sens même, on peut paroître ridicule dans l'esprit de gens qui nous sont beaucoup inférieurs, & se rendre moins propre à être utile aux autres, dans des affaires réellement importantes ; au reste, parmi nous, on voit très-peu de gens se singulariser dans les modes, les usages, & les opinions reçues ; mais combien n'en voit-on pas qui, de peur de se donner un ridicule, n'osent se montrer ce qu'ils devroient être, & ce que la vertu leur prescrit d'être ? (*D. J.*)

Je me souviens d'un jeune homme plein d'esprit, & d'une conversation fort enjouée, qui n'avoit que le seul défaut de vouloir paroître à la mode. Animé de ce desir, il tomba dans plusieurs intrigues amoureuses, & il fut par conséquent exposé à bien des maladies. Il ne se retiroit jamais qu'à deux heures après minuit, pour ne vivre pas en Misanthrope ; & de temps en temps, pour signaler sa bravoure, il en venoit aux prises avec le commissaire du quartier, ou les soldats du guet, qui lui donnoient quelques bons coups de bâton. Il étoit membre d'une demi-douzaine de coteries avant qu'il eût atteint l'âge de vingt & un ans, & son humeur enjouée y fit de si beaux progrès, qu'au sortir de là vous pouviez le suivre à la trace jusques à son appartement, sur les débris des vitres cassées, ou de telles autres marques d'esprit & de galanterie. En un mot, après avoir bien établi sa réputation d'être un agréable débauché, il mourut de vieillesse à l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai entendu parler d'un gentilhomme habitué au nord de l'Angleterre, qui étoit un exemple bien remarquable de cette *singularité*. Il s'étoit fait une maxime constante d'agir, dans les choses

les plus indifférentes de la vie, suivant les idées les plus abstraites de la raison, & de n'avoit aucun égard, ni à la coutume, ni à l'usage des autres. Il se distingua d'abord par plusieurs petites bizarreries : il n'avoit jamais une heure fixe pour dîner, souper, ou dormir; parce, disoit-il, que nous devons être attentifs à la voix de la nature, & qu'il ne faut point régler notre appétit sur nos repas, mais prendre nos repas selon notre appétit. Dans sa conversation avec les gentilshommes de la campagne, il n'auroit pas voulu employer une phrase, à moins qu'elle ne fût exactement vraie : c'est pour cela même qu'il n'a jamais dit à aucun d'eux qu'il étoit son très-humble serviteur, & qu'il se bornoit à leur souhaiter toute sorte de bien : il aimoit aussi mieux passer pour mécontent, ou mal-intentionné, que de boire à la santé du roi, s'il n'avoit pas soif. Tous les matins, à son lever, il mettoit la tête à la fenêtre, & après y avoir humé l'air une demi-heure, il récitoit, le plus haut qu'il lui étoit possible, une cinquantaine de vers, pour l'exercice de ses poumons : il les prenoit le plus souvent d'Homère, parce que le grec, sur-tout dans cet auteur, est plus sonore, plus ronflant, & plus propre à faciliter l'expectoration que toute autre langue. Il avoit plusieurs autres marotes, pour lesquelles il donnoit de bonnes raisons physiques. A mesure que cette humeur se fortifia chez lui, il en vint jusqu'à mettre un turban au lieu d'une perruque, sous ombre que cela est plus sain & plus net qu'une calote, qui devient crasseuse par la transpiration continuelle de la tête. Ce n'est pas tout, il observa fort judicieusement qu'il y a trop de ligatures dans la manière dont on s'habille aujourd'hui, & qu'elles ne peuvent qu'empêcher la circulation du sang; de sorte qu'il fit faire son pourpoint, ou sa veste & ses culotes tout d'une pièce, à la manière des hussards. En un mot, pour s'attacher aux idées les plus exactes de la raison, il s'éloigna tellement des usages reçus de ses compatriotes, ou même de tout le monde, que ses proches l'auroient fait condamner aux petites maisons, & se seroient emparés de son bien, si le juge, averti qu'il ne faisoit aucun mal, ne se fût borné à le déclarer lunatique, & à nommer des curateurs pour avoir la régie de ses affaires.

Le sort de ce philosophe me rappelle dans l'esprit un endroit des *Nouveaux Dialogues des Morts*, où M. de Fontenelle fait parler G. de Cabestan en ces termes : « Les frénétiques, dit-il, sont » seulement des fous d'un autre genre. Les folies » de tous les hommes étant de même nature, » elles se sont si aisément ajustées ensemble, » qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de » la société humaine; témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres » principes, sur quoi roule tout ce qui se fait » dans le monde; & l'on n'appelle plus fous » que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, » hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder » avec celles de tous les autres, ni entrer dans le » commerce ordinaire de la vie. » (*Le Spectat.*

SOBRIETÉ, f. f. tempérament dans le boire & le manger, ou pour mieux dire dans la recherche des plaisirs de la table.

La *sobriété* en fait de nourriture, a d'un côté pour opposé la gourmandise, & de l'autre une trop grande macération. La *sobriété* dans le boire, a pour contraire l'ivrognerie.

Je crois que la *sobriété* est une vertu très recommandable; ce n'est pas Epictète & Sénèque qui m'en ont le mieux convaincu par leurs sentences outrées; c'est un homme du monde, dont le suffrage ne doit être suspect à personne. C'est Horace, qui dans la pratique s'étoit quelquefois laissé séduire par la doctrine d'Aristipe, mais qui goûtoit réellement la morale sobre d'Epicure.

Comme ami de Mecène, il n'osoit pas louer directement la *sobriété* à la cour d'Auguste; mais il en fait l'éloge dans ses écrits d'une manière plus fine & plus persuasive, que s'il eût traité son sujet en moraliste. Il dit que la *sobriété* suffit à l'appetit, que par conséquent elle doit suffire à la bonne chère, & qu'enfin elle procure de grands avantages à l'esprit & au corps. Ces propositions sont d'une vérité sensible; mais le poëte n'a garde de les débiter lui-même. Il les met dans la bouche d'un homme de province, plein de bon sens, qui sans sortir de son caractère, & sans dogmatiser, débite ses réflexions judicieuses, avec cette naïveté qui les fait aimer. Je prie le lecteur de l'écouter, c'est dans la satyre *ij. l. II.*

Quæ virtus, & quanta, boni, sit vivere parvo :
(Nec meus hic sermo est, sed quem præcepit Ofellus
Rusticus, abnormis sapiens, crassâque Minervâ)
Discite, non inter lances, mensasque nitentes,
Quum stupet insanis acies fulgoribus, & quum
Acclinis falsis animus meliora recusat :
Verum hic impransi mecum disquirite. Cur hoc ?
Dicam si potero. Malè verum examinat omnis
Corruptus judex.

« Mes amis, la *sobriété* n'est point une petite » vertu. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Ofellus, » c'est un campagnard sans étude, à qui un bon » sens naturel tient lieu de toute philosophie » & de toute littérature. Venez apprendre de » lui cette importante maxime; mais ne comptez » pas de l'apprendre dans ces repas somptueux, » où la table est embarrassée par le grand nombre » de services, où les yeux sont épris de l'eclat » d'une folle magnificence, & où l'esprit disposé » à recevoir de fausses impressions, ne laisse aucun » accès

» accès à la vérité. C'est à jeun qu'il faut examiner » cette matière. Et pourquoi à jeun ? En voici » la raison, ou je suis bien trompé : c'est qu'un » juge corrompu n'est pas en état de bien juger » d'une affaire. »

Dans la satyre *vij. l. II*, Horace ne peut encore s'empêcher de louer indirectement les avantages de la *sobriété*. Il feint qu'un de ses esclaves profitant de la liberté que lui donnoit la fête des saturnales, lui déclare cette vérité, en lui reprochant son intempérance. « Croyez-» vous, lui dit-il, être bienheureux & moins puni » que moi, quand vous cherchez avec tant d'em-» pressement ces tables servies délicatement & à » grands frais ? Ce qui arrive de là, c'est que ces » fréquens excès de bouche vous remplissent » l'estomac de sucs âcres & indigestes ; c'est que » vos jambes chancelantes refusent de soutenir » un corps ruiné de débauches ».

Qui, tu impunitior illa
Quæ parvo sumi nequeunt obsonia captas ?
Nempe inamarescunt epulæ sine fine petitæ,
Illusique pedes vitiosum ferre recusant
Corpus.

Il est donc vrai que la *sobriété* tend à conserver la santé, & que l'art d'apprêter les mets pour irriter l'appétit des hommes au-delà des vrais besoins, est un art destructeur. Dans le temps où Rome comptoit ses victoires par ses combats, on ne donnoit point un talent de gages à un cuisinier ; le lait & les légumes apprêtés simplement, faisoient la nourriture des consuls, & les dieux habitoient dans des temples de bois. Mais lorsque les richesses des Romains devinrent immenses, l'ennemi les attaqua, & confondit par sa valeur ces sybarites orgueilleux.

Je sais qu'il est impossible de fixer des règles sur cette partie de la tempérance, parce que la même chose peut être bonne à l'un, & excès pour un autre ; mais il y a peu de gens qui ne sachent par expérience, quelle sorte & quelle quantité de nourriture convient à leur tempérament. Si mes lecteurs étoient mes malades, & que j'eusse à leur prescrire des règles de *sobriété* proportionnées à l'état de chacun, je leur dirois de faire leurs repas les plus simples qu'il seroit possible & d'éviter les ragoûts propres à leur donner un faux appétit, ou le ranimer lorsqu'il est presque éteint. Pour ce qui regarde la boisson, je serois assez de l'avis du chevalier Temple. « Le premier » verre de vin, dit-il, est pour moi, le second » pour mes amis, le troisième pour la joie, & le » quatrième pour mes ennemis ». Mais parce qu'un homme qui vit dans le monde ne sauroit observer ces sortes de règles à la rigueur, & qu'il ne fait pas toujours mal de les transgresser quelquefois, je lui conseillerois alors de temps en temps des jours d'abstinence pour rétablir son corps, le délivrer de la pléthore des humeurs, & procurer par l'exercice de l'élasticité aux ressorts affoiblis de sa machine. (*Le chevalier* DE JAUCOURT.)

SOCIETE, s. f. Les hommes sont faits pour vivre en *société* ; si l'intention de Dieu eût été que chaque homme vécut seul, & séparé des autres, il auroit donné à chacun d'eux des qualités propres & suffisantes pour ce genre de vie solitaire ; s'il n'a pas suivi cette route, c'est apparemment parce qu'il a voulu que les liens du sang & de la naissance commençassent à former entre les hommes cette union plus étendue qu'il vouloit établir entr'eux ; la plûpart des facultés de l'homme, ses inclinations naturelles, sa foiblesse, ses besoins, sont autant de preuves certaines de cette intention du créateur. Telle est en effet la nature & la constitution de l'homme, que hors de la *société*, il ne sauroit ni conserver sa vie, ni développer & perfectionner ses facultés & ses talens, ni se procurer un vrai & solide bonheur. Que deviendroit, je vous prie, un enfant, si une main bienfaisante & secourable ne pourvoyoit à ses besoins ? Il faut qu'il périsse si personne ne prend soin de lui ; & cet état de foiblesse & d'indigence, demande même des secours long-temps continués ; suivez le dans sa jeunesse, vous n'y trouverez que grossiéreté, qu'ignorance, qu'idées confuses ; vous ne verrez en lui, s'il est abandonné à lui-même, qu'un animal sauvage, & peut-être féroce ; ignorant toutes les commodités de la vie, plongé dans l'oisiveté, en proie à l'ennui & aux soucis dévorans. Parvient-on à la vieillesse, c'est un retour d'infirmités, qui nous rendent presqu'aussi dépendans des autres que nous l'étions dans l'enfance imbécille ; cette dépendance se fait encore plus sentir dans les accidens & dans les maladies ; c'est ce que dépeignoit fort bien Sénèque, *Senec. de benef. l. IV, c. xviij.* « D'où dépend notre sûreté, si ce n'est » des services mutuels ? il n'y a que ce commerce » de bienfaits qui rende la vie commode, & qui » nous mette en état de nous défendre contre les » insultes & les évasions imprévues ; quel seroit » le sort du genre-humain, si chacun vivoit à » part ? autant d'hommes, autant de proies & de » victimes pour les autres animaux, un sang fort » aisé à répandre, en un mot la foiblesse même. » En effet, les autres animaux ont des forces » suffisantes pour se défendre ; tous ceux qui » doivent être vagabonds, & à qui leur férocité » ne permet pas de vivre en troupes, naissent » pour ainsi dire armés, au lieu que l'homme » est de toute part environné de foiblesse, n'ayant » pour armes ni dents ni griffes ; mais les forces » qui lui manquent quand il se trouve seul, il » les trouve en s'unissant avec ses semblables ; la » raison, pour le dédommager, lui a donné deux

» choses qui lui tendent sa supériorité sur les animaux, je veux dire la raison & la sociabilité, par où celui qui seul ne pouvoit résister à personne, devient le tout; la *société* lui donne l'empire sur les autres animaux; la *société* fait que l'on content de l'élément où il est né, il étend son domaine jusque sur la mer; c'est la même union qui lui fournit des remèdes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs & à ses chagrins; c'est elle qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Otez la sociabilité, vous détruisez l'union du genre-humain, d'où dépend la conservation & tout le bonheur de la vie. »

La *société* étant si nécessaire à l'homme, Dieu lui a aussi donné une constitution, des facultés, des talens qui le rendent très-propre à cet état; telle est, par exemple, la faculté de la parole, qui nous donne le moyen de communiquer nos pensées avec tant de facilité & de promptitude, & qui hors de la *société* ne feroit d'aucun usage. On peut dire la même chose du penchant à l'imitation, & de ce merveilleux méchanisme, qui fait que les passions & toutes les impressions de l'ame, se communiquent si aisément d'un cerveau à l'autre; il suffit qu'un homme paroisse ému, pour nous émouvoir & nous attendrir pour lui: *homo sum, humani à me nihil alienum puto.* Si quelqu'un vous aborde avec la joie peinte sur le visage, il excite en nous un sentiment de joie; les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en sachions la cause, & les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à son secours, par un mouvement machinal qui précède toute délibération. Ce n'est pas tout, nous voyons que la nature a voulu partager & distribuer différemment les talens entre les hommes, en donnant aux uns une aptitude de bien faire certaines choses, qui sont comme impossibles à d'autres; tandis que ceux-ci, à leur tour, ont une industrie qu'elle a refusé aux premiers; ainsi, si les besoins naturels des hommes les font dépendre les uns des autres, la diversité des talens qui les rend propres à s'aider mutuellement, les lie & les unit; ce sont-là autant d'indices bien manifestes de la destination de l'homme pour la *société*.

Mais si nous consultons notre penchant, nous sentirons aussi que notre cœur se porte naturellement à souhaiter la compagnie de nos semblables, & à craindre une solitude entière comme un état d'abandon & d'ennui. Que si l'on recherche d'où nous vient cette inclination liante & sociable, on trouvera qu'elle nous a été donnée très-à propos par l'auteur de notre être, parce que c'est dans la *société* que l'homme trouve le remède à la plûpart de ses besoins, & l'occasion d'exercer la plûpart de ses facultés; c'est-là, sur-tout, qu'il peut éprouver & manifester ces sentimens, auxquels la nature a attaché tant de douceur, la bienveillance, l'amitié, la compassion, la générosité: car tel est le charme de ces affections sociables, que de-là naissent nos plaisirs les plus purs. Rien en effet de si satisfaisant ni de si flatteur, que de penser que l'on mérite l'estime & l'amitié d'autrui; la science acquiert un nouveau prix, quand elle peut se produire au dehors; & jamais la joie n'est plus vive que lorsqu'on peut la faire éclater aux yeux des autres, ou la répandre dans le sein d'un ami; elle redouble en se communiquant, parce qu'à notre propre satisfaction se joint l'agréable idée que nous en causons aussi aux autres, & que par-là nous les attachons davantage à nous; le chagrin au contraire diminue & s'adoucit, en le partageant avec quelqu'un, comme un fardeau s'allège quand une personne officieuse nous aide à le porter. Ainsi, tout nous invite à l'état de *société*; le besoin nous en fait une nécessité, le penchant nous en fait un plaisir, & les dispositions que nous y apportons naturellement, nous montrent que c'est en effet l'intention de notre créateur. Si le christianisme canonise des solitaires, il ne leur en fait pas moins une suprême loi de la charité & de la justice, & par-là il leur suppose un rapport essentiel avec le prochain; mais sans nous arrêter à l'état où les hommes peuvent être élevés par des lumières surnaturelles, considérons-les ici entant qu'ils sont conduits par la raison humaine.

Toute l'économie de la *société* humaine est appuyée sur ce principe général & simple: *je veux être heureux; mais je vis avec des hommes qui, comme moi, veulent être heureux également chacun de leur côté: cherchons le moyen de procurer notre bonheur, en procurant le leur, ou du moins sans y jamais nuire.* Nous trouvons ce principe gravé dans notre cœur; si d'un côté le créateur a mis l'amour de nous-mêmes, de l'autre, la même main y a imprimé un sentiment de bienveillance pour nos semblables; ces deux penchans, quoique distincts l'un de l'autre, n'ont pourtant rien d'opposé: & Dieu qui les a mis en nous, les a destinés à agir de concert, pour s'entr'aider, & nullement pour se détruire; aussi les cœurs bien faits & généreux trouvent-ils la satisfaction la plus pure, à faire du bien aux autres hommes, parce qu'ils ne font en cela que suivre une pente que la nature leur a donnée. Les moralistes ont donné à ce germe de bienveillance qui se développe dans les hommes, le nom de *sociabilité*. Du principe de la sociabilité, découlent, comme de leur source, toutes les loix de la *société*, & tous nos devoirs envers les autres hommes, tant généraux que particuliers. Tel est le fondement de toute la sagesse humaine, la source de toutes les vertus purement naturelles, & le principe général de toute la morale & de toute la *société* civile.

1°. Le bien commun doit être la règle suprême

de notre conduite, & nous ne devons jamais chercher notre avantage particulier, au préjudice de l'avantage public; c'est ce qu'exige de nous l'union que Dieu a établie entre les hommes.

2°. L'esprit de sociabilité doit être universel; la *société* humaine embrasse tous les hommes avec lesquels on peut avoir commerce, puisqu'elle est fondée sur les relations qu'ils ont tous ensemble, en conséquence de leur nature & de leur état. Un prince d'Allemagne, duc de Wirtemberg, sembloit en être persuadé, lorsqu'un de ses sujets le remerciant de l'avoir protégé contre ses persécuteurs: mon enfant, lui dit le prince, je l'aurois dû faire à l'égard d'un turc; comment y aurois-je manqué à l'égard d'un de mes sujets?

3°. L'égalité de la nature entre les hommes, est un principe que nous ne devons jamais perdre de vue. Dans la *société* c'est un principe établi par la philosophie & par la religion; quelqu'inégalité que semble mettre entr'eux la différence des conditions, elle n'a été introduite que pour les faire mieux arriver, selon leur état présent, tous à leur fin commune, qui est d'être heureux autant que le comporte cette vie mortelle; encore cette différence qui paroit bien mince à des yeux philosophiques, est-elle d'une courte durée; il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, & la mort met au même terme ce qui est de plus élevé & de plus brillant, avec ce qui est de plus bas & de plus obscur parmi les hommes. Il ne se trouve ainsi, dans les diverses conditions, guère plus d'inégalité que dans les divers personnages d'une même comédie: la fin de la piece remet les comédiens au niveau de leur condition commune, sans que le court intervalle qu'a duré leur personnage, ait persuadé où pu persuader à aucun d'eux, qu'il étoit réellement au-dessus ou au-dessous des autres. Rien n'est plus beau dans les grands, que ce souvenir de leur égalité avec les autres hommes, par rapport à leur nature. Un trait du roi de Suède, Charles XII, peut donner à ce sujet une idée plus haute de ses sentimens, que la plus brillante de ses expéditions. Un domestique de l'ambassadeur de France, attendant un ministre de la cour de Suède, fut interrogé sur ce qu'il attendoit, par une personne à lui inconnue, & vêtue comme un simple soldat; il tint peu de compte de satisfaire à la curiosité de cet inconnu; un moment après, des seigneurs de la cour abordant la personne simplement vêtue, la traitèrent de votre majesté, c'étoit effectivement le roi; le domestique au désespoir, & se croyant perdu, se jette à ses pieds, & demande pardon de son inconsidération d'avoir pris sa majesté, disoit-il, *pour un homme. Vous ne vous êtes point mépris*, lui dit le roi avec humanité, *rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi.* Tous les hommes, en supposant ce principe de l'égalité qui est entr'eux, doivent y conformer leur conduite, pour se prêter mutuellement les secours dont ils sont capables; ceux qui sont les plus puissans, les plus riches, les plus accrédités, doivent être disposés à employer leur puissance, leurs richesses & leur autorité, en faveur de ceux qui en manquent, & cela à proportion du besoin qui est dans les uns, & du pouvoir d'y subvenir qui est dans les autres.

4°. La sociabilité étant d'une obligation réciproque entre les hommes, ceux qui par leur malice ou leur injustice, rompent le lien de la *société*, ne sauroient se plaindre raisonnablement, si ceux qu'ils offensent, ne les traitent plus comme amis, ou même s'ils en viennent contr'eux à des voies de fait; mais si l'on est en droit de suspendre à l'égard d'un ennemi, les actes de la bienveillance, il n'est jamais permis d'en étouffer le principe: comme il n'y a que la nécessité qui nous autorise à recourir à la force contre un injuste aggresseur; c'est aussi cette même nécessité qui doit être la règle & la mesure du mal que nous pouvons lui faire, & nous devons toujours être disposés à rentrer en amitié avec lui, dès qu'ils nous aura rendu justice, & que nous n'aurons plus rien à craindre de sa part. Il faut donc bien distinguer la juste défense de soi-même, de la vengeance; la première ne fait que suspendre, par nécessité & pour un temps, l'exercice de la bienveillance, & n'a rien d'opposé à la sociabilité; mais l'autre étouffant le principe même de la bienveillance, met à sa place un sentiment de haine & d'animosité, vicieux en lui-même, contraire au bien public, & que la loi naturelle condamne formellement.

Ces règles générales sont fertiles en conséquences; il ne faut faire aucun tort à autrui, ni en parole, ni en action, & l'on doit réparer tout dommage: car la *société* ne sauroit subsister si l'on se permet des injustices.

Il faut être sincère dans ses discours, & tenir ses engagemens: car quelle confiance les hommes pourroient ils prendre les uns aux autres; & qu'elle sûreté y auroit-il dans le commerce, s'il étoit permis de tromper & de violer la foi donnée!

Il faut rendre à chacun non-seulement le bien qui lui appartient, mais encore le degré d'estime & d'honneur qui lui est dû, selon son état & son rang; parce que la subordination est le lien de la *société*, & que sans cela il n'y auroit aucun ordre dans les familles, ni dans le gouvernement civil.

Mais si le bien public demande que les inférieurs obéissent, le même bien public veut que les supérieurs conservent les droits de ceux qui leur sont soumis, & ne les gouvernent que pour les rendre plus heureux. Tout supérieur ne l'est point pour lui-même, mais uniquement pour les autres; non pour sa propre satisfaction, & pour

sa grandeur particulière, mais pour le bonheur & le repos des autres. Dans l'ordre de la nature, est il plus homme qu'eux? a-t-il une ame ou une intelligence supérieure? & quand il l'auroit, a-t il plus qu'eux d'envie ou de besoin de vivre satisfait & content? A regarder les choses par cet endroit, ne seroit-il pas bizarre que tous fussent pour un, & que plutôt un ne fût pas pour tous? d'où pourroit-il tirer ce droit? de sa qualité d'homme? elle lui est commune avec les autres: du goût de les dominer? les autres certainement ne lui céderont pas en ce point: de la possession même où il se trouve de l'autorité? qu'il voye de qui il la tient, dans quelle vue on la lui laisse, & à quelle condition; tous devant contribuer au bien de la *société*, il y doit bien plus essentiellement servir, n'étant supérieur qu'à titre onéreux, & pour travailler au bonheur commun, à proportion de l'élévation que sa qualité lui donne au-dessus des autres. Quelqu'un disoit devant le roi de Syrie, Antigone, que les princes étoient les maîtres, & que tout leur étoit permis: *oui*, reprit-il, *parmi les barbares; à notre égard*, ajouta-t-il, *nous sommes maîtres des choses prescrites, par la raison & l'humanité; mais rien ne nous est permis, que ce qui est conforme à la justice & au devoir.*

Tel est le contrat formel ou tacite passé entre tous les hommes, les uns sont au-dessus, les autres sont au-dessous pour la différence des conditions, pour rendre leur *société* aussi heureuse qu'elle le puisse être; si tous étoient rois, tous voudroient commander, & nul n'obéiroit; si tous étoient sujets, tous devroient obéir, & aucun ne le voudroit faire plus qu'un autre; ce qui rempliroit la *société* de confusion, de trouble, de dissension; au lieu de l'ordre & de l'arrangement qui en fait le secours, la tranquillité & la douceur. Le supérieur est donc redevable aux inférieurs, comme ceux-ci lui sont redevables; l'un doit procurer le bonheur commun par voie d'autorité, & les autres par voie de soumission; l'autorité n'est légitime, qu'autant qu'elle contribue à la fin pour laquelle a été instituée l'autorité même; l'usage arbitraire qu'on en feroit, feroit la destruction de l'humanité & de la *société*.

Nous devons travailler tous pour le bonheur de la *société* à nous rendre maîtres de nous-mêmes, le bonheur de la *société* se reduit à ne point nous satisfaire aux dépens de la satisfaction des autres: or les inclinations, les desirs, & les goûts des hommes, se trouvent continuellement opposés les uns aux autres. Si nous comptons de vouloir suivre les nôtres en tout, outre qu'il nous fera impossible d'y réussir, il est encore plus impossible que par-là nous ne mécontentions les autres, & que tôt ou tard le contre-coup ne retombe sur nous; ne pouvant les faire tous passer à nos goûts particuliers, il faut nécessairement nous monter au goût qui regne le plus universellement, qui est la raison. C'est donc celui qu'il nous faut suivre en tout; & comme nos inclinations & nos passions s'y trouvent souvent contraires, il faut par nécessité les contrarier. C'est à quoi nous devons travailler sans cesse, pour nous en faire une salutaire & douce habitude. Elle est la base de toute vertu, & même le premier principe de tout savoir vivre, selon le mot d'un homme d'esprit de notre tems, qui faisoit consister la science du monde à *savoir se contraindre sans contraindre personne*. Bien qu'il se trouve des inclinations naturelles, incomparablement plus conformes que d'autres, à la regle commune de la raison; cependant il n'est personne qui n'ait à faire effort de ce côté-là, & à gagner sur soi; ne fût-ce que par une sorte de liaison, qu'ont avec certains défauts les plus heureux tempéramens.

Enfin les hommes se prennent par le cœur & par les bienfaits, & rien n'est plus convenable à l'humanité, ni plus utile à la *société*, que la compassion, la douceur, la bénéficence, la générosité. Ce qui fait dire à Cicéron, « que » comme il n'y a rien de plus vrai que ce beau » mot de Platon, que nous ne sommes pas nés » seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour » notre patrie & pour nos amis; & que comme » disent les Stoïciens, si les productions de la » terre sont pour les hommes, les hommes eux- » mêmes sont nés les uns pour les autres, c'est- » à-dire, pour s'entr'aider & se faire du bien » mutuellement; nous devons tous entrer dans » les desseins de la nature, & suivre notre desti- » nation en contribuant chacun du sien pour l'uti- » lité commune par un commerce réciproque & » perpétuel de services & de bons offices, n'é- » tant pas moins empressés à donner qu'à rece- » voir, & employant non-seulement nos soins » & notre industrie, mais nos biens mêmes à » serrer de plus en plus les nœuds de la *société* » humaine ». Puis donc que tous les sentimens de justice & de bonté sont les seuls & vrais liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & qui peuvent rendre la *société* stable, tranquille & florissante, il faut regarder ces vertus comme autant de devoirs que Dieu nous impose, par la raison que tout ce qui est nécessaire à son but, est par cela même conforme à sa volonté.

Quelque plausibles que puissent être les maximes de la morale, & quelque utilité qu'elles puissent avoir pour la douceur de la société humaine, elles n'auront rien de fixe & qui nous attache inébranlablement sans la religion. Quoique la seule raison nous rende palpables en général les principes des mœurs qui contribuent à la douceur & à la paix que nous devons goûter & faire goûter aux autres dans la *société*; il est vrai pourtant

qu'elle ne suffit pas en certaines occasions, pour nous convaincre que notre avantage est toujours joint avec celui de la *société*: il faut quelquefois (& cela est nécessaire pour le bonheur de la *société*) nous priver d'un bien présent, ou même essuyer un mal certain, pour ménager un bien à venir & prévenir un mal quoiqu'incertain. Or, comment faire goûter à un esprit qui n'est capable que des choses sensuelles ou actuellement sensibles, le parti de quitter un bien présent & déterminé, pour un bien à venir & indéterminé; un bien qui dans le moment même le touche vivement du côté de la cupidité, pour un bien qui ne le touche que foiblement du côté de sa raison? sera-t-il arrêté par les reproches de la conscience, quand la religion ne les suscite pas? par la crainte de la punition, quand la force & l'autorité l'en mettent à couvert? par le sentiment de la honte & de la confusion, quand il sait dérober son crime à la connoissance d'autrui? par les regles de l'humanité, quand il est déterminé à traiter les autres sans ménagement, pour se satisfaire lui-même? par les principes de la prudence, quand la fantaisie ou l'humeur lui tiennent lieu de tous les motifs? par le jugement des personnes judicieuses & sensées, quand la présomption lui fait préférer son jugement à celui du reste des hommes? Il est peu d'esprits d'un caractère si outré, mais il peut s'en trouver: il s'en trouve quelquefois, & il doit même s'en trouver un grand nombre, si l'on foule aux pieds les principes de la religion naturelle.

En effet, que les principes & les traités de morale soient mille fois plus sensés encore & plus démonstratifs qu'ils ne sont, qui est ce qui obligera des esprits libertins de s'y rendre, si le reste du genre humain en adopte les maximes? en seront-ils moins disposés à les rejetter malgré le genre humain, & à les soumettre au tribunal de leurs bisarreries & de leur orgueil? Il paroît donc que sans la religion, il n'est point de frein assez ferme qu'on puisse donner ni aux saillies de l'imagination, ni à la présomption de l'esprit, ni à la source des passions, ni à la corruption du cœur, ni aux artifices de l'hypocrisie. D'un côté vérité, justice, sagesse, prudence d'un Dieu vengeur des crimes, rémunérateur des actions justes, sont des idées qui tiennent si naturellement & si nécessairement les unes aux autres, que les unes ne peuvent subsister, là où les autres sont détruites. Ceci prouve évidemment combien est nécessaire l'union de la religion & de la morale, pour affermir le bonheur de la *société*.

Mais, 1°. pour mettre cette vérité dans toute son évidence, il faut observer que les vices des particuliers, quels qu'ils soient, nuisent au bonheur de la *société*; on nous accorde déjà, que certains vices, tels que la calomnie, l'injustice, la violence, nuisent à la *société*. Je vais plus loin, & je soutiens que les vices mêmes qu'on regarde ordinairement comme ne faisant tort qu'à celui qui en est atteint, sont pernicieux à la *société*. On entend dire assez communément, par exemple, qu'un homme qui s'enivre ne fait tort qu'à lui-même; mais pour peu qu'on y fasse d'attention, on s'appercevra que rien n'est moins juste que cette pensée. Il ne faut qu'écouter pour cela les personnes obligées de vivre dans une même famille avec un homme sujet à l'excès du vin. Ce que nous souhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'est de trouver en eux de la raison; elle ne leur manque jamais à notre égard, que nous n'ayons droit de nous en plaindre. Quelque opposés que puissent être les autres vices à la raison, ils en laissent du moins certaine lueur, certain usage, certaine regle; l'ivresse ôte toute lueur de la raison; elle éteint absolument cette particule, cette étincelle de la divinité qui nous distingue des bêtes: elle détruit par-là toute la satisfaction & la douceur, que chacun doit mettre & recevoir dans la *société* humaine. On a beau comparer la privation de la raison par l'ivresse avec la privation de la raison par le sommeil, la comparaison ne sera jamais sérieuse; l'une est pressante par le besoin de réparer les esprits qui s'épuisent sans cesse, & qui servent à l'exercice même de la raison: au lieu que l'autre supprime tout d'un-coup cet exercice, & à la longue en détruit, pour ainsi dire, les ressorts. Aussi l'auteur de la nature, en nous assujettissant au sommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens, & la monstrueuse indécence qui se trouve dans l'ivresse. Bien que celui-ci semble quelquefois avoir un air de gaieté, le plaisir qu'elle peut donner est toujours un plaisir de fou qui n'ôte point l'horreur secrette que nous concevons contre tout ce qui détruit la raison, laquelle seule contribue à rendre constamment heureux ceux avec qui nous vivons.

Le vice de l'incontinence, qui paroît moins opposé au bonheur de la *société*, l'est peut-être encore davantage. On conviendra d'abord que quand elle blesse les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde. Les loix romaines, qui servent comme de principe aux autres loix, supposent qu'en ce moment il n'est pas en état de se posséder; de maniere qu'elles semblent excuser en lui le transport par lequel il ôteroit la vie à l'auteur de son outrage. Ainsi le meurtre, qui est le plus opposé de l'humanité, semble par-là être mis en parallèle avec l'adultère. Les plus tragiques événemens de l'histoire, & les figures les plus pathétiques qu'ait inventé la fable, ne nous montrent rien de plus affreux que les effets de l'incontinence dans le crime de l'adultère. Ce vice n'a guère de moins funestes effets, quand il se rencontre entre des

personnes libres ; la jalousie y produit fréquemment les mêmes fureurs. Un homme, d'ailleurs livré à cette passion, n'est plus à lui-même ; il tombe dans une sorte d'humeur morne & brute, qui le dégoûte de ses devoirs ; l'amitié, la charité, la parenté, la république, n'ont point de voix qui se fasse entendre, quand leurs droits se trouvent en compromis avec les attraits de la volupté. Ceux qui en sont atteints, & qui se flattent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils doivent à leur état, jugent de leur conduite par ce qu'ils en connoissent : mais toute passion nous aveugle ; & de toutes les passions, il n'en est point qui aveugle davantage. C'est le caractère le plus marqué que la vérité & la fable attribuent de concert à l'amour : ce seroit une espece de miracle, qu'un homme sujet aux désordres de l'incontinence donnât à sa famille, à ses amis, à ses citoyens, la satisfaction & la douceur que demanderoient les droits du sang, de la patrie & de l'amitié. Enfin, la nonchalance, le dégoût, la mollesse, sont les moindres & les plus ordinaires inconvéniens de ce vice. Le savoir-vivre qui est la plus douce & la plus familière des vertus de la vie civile, ne se trouve communément dans la pratique que par *l'usage de se contraindre sans contraindre les autres*. Combien faut-il davantage se contraindre & gagner sur soi, pour remplir les devoirs les plus importans qu'exigent la droiture, l'équité, la charité, qui font la base & le fondement de toute *société*? Or, de quelle contrainte est capable un homme amolli & efféminé ? Ce n'est pas que malgré ce vice, il ne reste encore de bonnes qualités ; mais il est certain que par-là elles sont extraordinairement affoiblies ; il est donc constant que la *société* se ressent toujours de la maligne influence des désordres qui paroissent d'abord ne lui donner aucune atteinte. Or, puisque la religion est un frein nécessaire pour les arrêter, il s'ensuit évidemment qu'elle doit s'unir à la morale, pour assurer le bonheur de la *société*.

2°. Il est certain que les devoirs qui nous reglent par rapport à nous-mêmes, n'aident pas peu à nous régler aussi par rapport aux autres hommes. Il est encore certain que ces deux sortes de devoirs se renforcent beaucoup de notre exactitude à remplir nos devoirs envers Dieu. La crainte de Dieu jointe à un parfait dévouement pour sa volonté, est un motif très-efficace pour engager les hommes à s'acquitter de ce qui les concerne directement eux-mêmes, & à faire pour la *société* tout ce qu'ordonne la loi naturelle. Otez une fois la religion, vous ébranlez tout l'édifice des vertus morales ; il ne repose sur rien. Concluons que les trois principes de nos devoirs sont trois différens ressorts qui donnent au système de l'humanité le mouvement & l'action, & qu'ils agissent tout à-la-fois pour l'exécution des vues du créateur.

3°. La *société*, toute armée qu'elle est des loix, n'a de force que pour empêcher les hommes de violer ouvertement la justice, tandis que les attentats commis en secret, & qui ne sont pas moins préjudiciables au bien public ou commun, échappent à sa rigueur. Depuis même l'invention des *sociétés*, les voies ouvertes se trouvant prohibées, l'homme est devenu beaucoup plus habile dans la pratique des voies secretes, puisque c'est la seule ressource qui lui reste pour satisfaire ses desirs immodérés ; desirs qui ne subsistent pas moins dans l'état de *société* que dans celui de nature. La *société* fournit elle-même une espece d'encouragement à ces manœuvres obscures & criminelles, dont la loi ne sauroit prendre connoissance, en ce que ses soins pour la sûreté commune, le but de son établissement, endorment les gens de bien en même tems qu'ils aiguisent l'industrie des scélérats. Ses propres précautions ont tourné contr'elle-même, elles ont subtilisé les vices, rafiné l'art du crime : & de là vient que l'on voit assez souvent chez les nations policées des forfaits dont on ne trouve point d'exemple chez les sauvages. Les Grecs avec toute leur politesse, avec toute leur érudition, & avec toute leur jurisprudence n'acquirent jamais la probité que la nature toute seule faisoit reluire parmi les Scythes.

Ce n'est pas tout : les loix civiles ne sauroient empêcher qu'on ne donne quelquefois au droit & à la justice des atteintes ouvertes & publiques ; elles ne le sauroient lorsqu'une prohibition trop févere donne lieu de craindre quelqu'irrégularité plus grande, ce qui arrive dans les cas où l'irrégularité est l'effet de l'intempérance des passions naturelles. L'on convient généralement qu'il n'y a point d'état grand & florissant où l'on puisse punir l'incontinence de la manière que le mériteroient les funestes influences de ce vice à l'égard de la *société*. Restraindre ce vice avec trop de sévérité, ce seroit donner lieu à des désordres encore plus grands.

Ce ne sont pas là les seuls foibles de la loi : en approfondissant les devoirs réciproques qui naissent de l'égalité des citoyens, on trouve que ces devoirs sont de deux sortes ; les uns que l'on appelle *devoirs d'obligation parfaite*, parce que la loi civile peut aisément & doit nécessairement en prescrire l'étroite observation ; les autres que l'on appelle *devoirs d'obligation imparfaite*, non que les principes de morale n'en exigent en eux-mêmes la pratique avec rigidité, mais parce que la loi ne peut que trop difficilement en prendre connoissance, & que l'on suppose qu'ils n'affectent point si immédiatement le bien-être de la *société*. De cette dernière espece sont les devoirs de la reconnoissance, de l'hospitalité, de la charité, &c. devoirs sur lesquels les loix en général gardent un profond silence, & dont la violation néanmoins est aussi fatale, quoiqu'à la

vérité moins prompte dans ses effets que celle des devoirs d'obligation parfaite. Séneque, dont les sentimens en cette occasion sont ceux de l'antiquité, ne fait point difficulté de dire que *rien n'est plus capable de rompre la concorde du genre humain que l'ingratitude.*

La *société* elle-même a produit un nouveau genre de devoirs qui n'existoient point dans l'état de nature; & quoiqu'entièrement de sa création, elle a manqué de pouvoir pour les faire observer: telle est par exemple, cette vertu surannée & presque hors de mode, que l'on appelle l'*amour de la patrie*. Enfin, la *société* a non seulement produit de nouveaux devoirs, sans en pouvoir prescrire une observation étroite & rigide; mais elle a encore le défaut d'avoir augmenté & enflammé ces desirs désordonnés qu'elle devoit servir à éteindre & à corriger; semblable à ces remèdes qui, dans le temps qu'ils travaillent à la guérison d'une maladie, en augmentent le degré de malignité. Dans l'état de nature, on avoit peu de choses à souhaiter, peu de desirs à combattre; mais depuis l'établissement des *sociétés*, nos besoins ont augmenté à mesure que les rits de la vie se sont multipliés & perfectionnés; l'accroissement de nos besoins a été suivi de celui de nos desirs, & graduellement de celui de nos efforts, pour surmonter l'obstacle des loix: c'est cet accroissement de nouveaux arts, de nouveaux besoins, de nouveaux desirs, qui a insensiblement amorti l'esprit d'hospitalité & de générosité, & qui lui a substitué celui de cupidité, de vénalité & d'avarice.

La nature des devoirs, dont l'observation est nécessaire pour conserver l'harmonie de la *société* civile; les tentations fortes & fréquentes, & les moyens obscurs & secrets qu'on a de les violer; le foible obstacle que l'infliction des peines ordinaires par les loix oppose à l'infraction de plusieurs de ces devoirs, le manque d'encouragement à les observer, provenant de l'impossibilité où est la *société* de distribuer de justes récompenses: tous ces défauts, toutes ces imperfections inséparables de la nature de la *société* même, démontrent la nécessité d'y ajouter la force de quelqu'autre pouvoir coactif, capable d'avoir assez d'influence sur l'esprit des hommes pour maintenir la *société*, & l'empêcher de retomber dans la confusion & le désordre. Puisque la crainte du mal & l'espérance du bien, qui sont les deux grands ressorts de la nature pour déterminer les hommes, suffisent à peine pour faire observer les loix; puisque la *société* civile ne peut employer l'un qu'imparfaitement, & n'est point en état de faire aucun usage de l'autre; puisque enfin la religion seule peut réunir ces deux ressorts & leur donner de l'activité, qu'elle seule peut infliger des peines & toujours certaines & toujours justes; que l'infraction soit ou publique ou secrette, & que les devoirs enfreints soient d'une obligation parfaite ou imparfaite; puisqu'elle seule peut apprécier le mérite de l'obéissance, pénétrer les motifs de nos actions, & offrir à la vertu des récompenses que la *société* civile ne sauroit donner, il s'ensuit évidemment que l'autorité de la religion est de nécessité absolue, non-seulement pour procurer à la *société* mille douceurs & mille agrémens, mais encore pour assurer l'observation des devoirs, & maintenir le gouvernement civil.

La religion ayant été démontrée nécessaire au soutien de la *société* civile, on n'a pas besoin de démontrer qu'on doit se servir de son secours de la manière la plus avantageuse à la *société*, puisque l'expérience de tous les siècles & de tous les pays nous apprend que leur force réunie suffit à peine pour réfréner les désordres, & empêcher les hommes de tomber dans un état de violence & de confusion. La politique & la religion, l'état & l'église, la *société* civile & la *société* religieuse, lorsqu'on fait les unir & les lier ensemble, s'embellissent & se fortifient réciproquement; mais on ne peut faire cette union qu'on n'ait premièrement approfondi leur nature.

Pour s'assurer de leur nature, le vrai moyen est de découvrir & de fixer quelle est leur fin ou leur but. Les ultramontains ont voulu asservir l'état à l'église; & les Erastiens, gens factieux qui s'élevèrent en Angleterre du temps de la prétendue réformation, ainsi appellés du nom de Thomas Eraste leur chef, ont voulu asservir l'église à l'état. Pour cet effet, ils anéantissoient toute discipline ecclésiastique, & dépouilloient l'église de tous ses droits, soutenant qu'elle ne pouvoit ni excommunier ni absoudre, ni faire des décrets. C'est pour n'avoir point étudié la nature de ces deux différentes *sociétés*, que les uns & les autres sont tombés à ce sujet dans les erreurs les plus étranges & les plus funestes.

Les hommes en instituant la *société* civile, ont renoncé à leur liberté naturelle, & se sont soumis à l'empire du souverain civil: or ce ne pouvoit pas être dans la vûe de se procurer les biens dont ils auroient pu jouir sans cela; c'étoit donc dans la vûe de quelque bien fixe & précis, qu'ils ne pouvoient se promettre que de l'établissement de la source civile; & ce ne peut être que pour se procurer cet objet qu'ils ont armé le souverain de la force de tous les membres qui composent la *société*, afin d'assurer l'exécution des decrets que l'état rendroit dans cette vûe. Or ce bien fixe & précis qu'ils ont eu en vûe en s'associant, n'a pu être que celui de se garantir réciproquement des injures qu'ils auroient

pu recevoir des autres hommes, & de se mettre en état d'opposer à leur violence une force plus grande, & qui fût capable de punir leur attentat. C'est ce que promet aussi la nature du pouvoir dont la *société* civile est revêtue pour faire observer ses loix; pouvoir qui ne consiste que dans la force & les châtimens, & dont elle ne sauroit faire un usage légitime que conformément au but pour lequel elle a été établie. Elle en abuse lorsqu'elle entreprend de l'appliquer à une autre fin; & cela est si manifeste & si exactement vrai, qu'alors même son pouvoir devient inefficace; sa force, si puissante pour les intérêts civils ou corporels, ne pouvant rien sur les choses intellectuelles & spirituelles. C'est sur ces principes incontestables que M. Locke a démontré la justice de la tolérance, & l'injustice de la persécution en matiere de religion.

Nous disons donc avec ce grand philosophe, que le salut des ames n'est ni la cause ni le but de l'institution des *sociétés* civiles. Ce principe établi, il s'ensuit que la doctrine & la morale, qui sont les moyens de gagner le salut, & qui constituent ce que les hommes en général entendent par le mot de *religion*, ne sont point du district du magistrat. Il est évident que la doctrine n'en est point, parce que le pouvoir du magistrat ne peut rien sur les opinions: par rapport à la morale, la discussion de ce point exige une distinction. L'institution & la réformation des mœurs intéressent le corps & l'ame, l'économie civile & religieuse en tant qu'elles intéressent la religion, le magistrat civil en est exclus; mais en tant qu'elles intéressent l'état, le magistrat doit y veiller lorsque le cas le requiert, y faire intervenir la force de l'autorité. Que l'on jette les yeux sur tous les codes & les digestes, à chaque action criminelle est désigné son châtiment; non en tant qu'elle est vice ou qu'elle s'éloigne des règles éternelles du juste ou de l'injuste; non en tant qu'elle est péché, ou qu'elle s'éloigne des règles prescrites par la révélation extraordinaire de la volonté divine, mais en tant qu'elle est crime, c'est-à-dire à proportion de la malignité de son influence, relativement au bien de la *société* civile. Si l'on en demande la raison, c'est que la *société* a pour but, non le bien des particuliers, mais le bien public, qui exige que les loix déployent toute leur sévérité contre les crimes auxquels les hommes sont les plus enclins, & qui attaquent de plus près les fondemens de la *société*.

Différentes raisons & diverses circonstances ont contribué à faire croire que les soins du magistrat s'étendoient naturellement à la religion, en tant qu'elle concerne le salut des ames. Il a lui-même encouragé cette illusion flatteuse, comme propre à augmenter son pouvoir & la vénération des peuples pour sa personne. Le mélange confus des intérêts civils & religieux, lui a fourni les moyens de pouvoir le faire avec assez de facilité.

Dans l'enfance de la *société* civile, les peres de famille qui remplissoient toujours les fonctions du sacerdoce, étant parvenus ou appellés à l'administration des affaires publiques, porterent les fonctions de leur premier état dans la magistrature, & exécuterent en personne ces doubles fonctions. Ce qui n'étoit qu'accidentel dans son origine, a été regardé dans la suite comme essentiel. La plûpart des anciens législateurs ayant trouvé qu'il étoit nécessaire pour exécuter leurs projets, de prétendre à quelque inspiration & à l'assistance extraordinaire des dieux, il leur étoit naturel de mêler & de confondre les objets civils & religieux, & les crimes contre l'état, avec les crimes contre les dieux sous l'auspice desquels l'état avoit été établi & se conservoit. D'ailleurs dans le paganisme, outre la religion des particuliers, il y avoit un culte & des cérémonies publiques instituées & observées par l'état & pour l'état, comme état. La religion intervenoit dans les affaires du gouvernement; on n'entreprenoit, on n'exécutoit rien sans l'avis de l'oracle. Dans la suite, lorsque les empereurs romains se convertirent à la religion chrétienne, & qu'ils placerent la croix sur le diadême, le zèle dont tout nouveau prosélyte est ordinairement épris, leur fit introduire dans les institutions civiles des loix contre le péché. Ils firent passer dans l'administration politique les exemples & les préceptes de l'Ecriture, ce qui contribua beaucoup à confondre la distinction qui se trouve entre la *société* civile & la *société* religieuse. On ne doit cependant pas rejetter ce faux jugement sur la religion chrétienne, car la distinction de ces deux *sociétés* y est si expresse & si formelle, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. L'origine de cette erreur est plus ancienne, & on doit l'attribuer à la nature de la religion juive, où ces deux *sociétés* étoient en quelque maniere incorporées ensemble.

L'établissement de la police civile parmi les juifs étant l'institution immédiate de Dieu même, le plan en fut regardé comme le modèle du gouvernement le plus parfait & le plus digne d'être imité par des magistrats chrétiens. Mais l'on ne fit pas réflexion que cette jurisdiction à laquelle les crimes & les péchés étoit assujettis, étoit une conséquence nécessaire d'un gouvernement théocratique, où Dieu présidoit d'une maniere particuliere, & qui étoit d'une forme & d'une espece absolument différentes de celle de tous les gouvernemens d'institution humaine. C'est à la même cause qu'il faut attribuer les erreurs des protestans sur la réformation des états, la tête de leurs premiers chefs se trouvant remplie des

des idées de l'économie judaïque. On ne doit pas être étonné que dans les pays où le gouvernement reçut une nouvelle forme en même temps que les peuples adoptèrent une religion nouvelle, on ait affecté une imitation ridicule du gouvernement des juifs, & qu'en conséquence le magistrat ait témoigné plus de zèle pour réprimer les péchés, que pour réprimer les crimes. Les ministres prétendus réformés, hommes impérieux, en voulant modeler les états sur leurs vues théologiques, prouvèrent, de l'aveu même des protestans sensés, qu'ils étoient aussi mauvais politiques que mauvais théologiens. A ces causes de la confusion des matières civiles & religieuses, on en peut encore ajouter plusieurs autres. Il n'y a jamais eu de *société* civile ancienne ou moderne, où n'y ait eu une religion favorite établie & protégée par les loix, établissement qui est fondé sur l'alliance libre & volontaire qui se fait entre la puissance ecclésiastique pour l'avantage réciproque de l'un & de l'autre. Or en conséquence de cette alliance, les deux *sociétés* se prêtent en certaines occasions une grande partie de leur pouvoir, & il arrive même quelquefois qu'elles en abusent réciproquement. Les hommes jugeant par les faits, sans remonter à leur cause & à leur origine, ont cru que la *société* civile avoit par son essence un pouvoir qu'elle n'a que par emprunt. On doit encore observer que quelquefois la malignité du crime est égale à celle du péché, & que dans ce cas les hommes ont peu considéré si le magistrat punissoit l'action comme crime ou comme péché; tel est, par exemple, le cas du parjure & de la profanation du nom de Dieu, que les loix civiles de tous les états punissent avec sévérité. L'idée complexe du crime & celle du péché étant d'ailleurs d'une nature abstraite, & composée d'idées simples, communes à l'une & à l'autre, elles n'ont pas été également distinguées par tout le monde; souvent elles ont été confondues, comme n'étant qu'une seule & même idée; ce qui sans doute n'a pas peu contribué à fomenter l'erreur de ceux qui confondent les droits respectifs des *sociétés* civiles & religieuses. Cet examen suffit pour faire voir que c'est le but véritable de la *société* civile, & qu'elles sont les causes des erreurs où l'on est tombé à ce sujet.

Le but final de la *société* religieuse est de procurer à chacun la faveur de Dieu, faveur qu'on ne peut acquérir que par la droiture de l'esprit & du cœur, ensorte que le but intermédiaire de la religion a pour objet la perfection de nos facultés spirituelles. La *société* religieuse a aussi un but distinct & indépendant de celui de la *société* civile; il s'ensuit nécessairement qu'elle en est indépendante, & que par conséquent elle est souveraine en son espece. Car la dépendance d'une *société* à l'égard de l'autre, ne peut procéder que de deux principes, & d'une cause naturelle, ou d'une cause civile. Une dépendance fondée sur la loi de nature doit provenir de l'essence ou de la génération de la chose. Il ne sauroit y en avoir dans le cas dont il s'agit par essence; car cette espece de dépendance supposeroit nécessairement entre ces deux *sociétés* une union ou un mélange naturel qui n'a lieu qu'autant que deux *sociétés* sont liées par leur relation avec un objet commun. Or leur objet loin d'être commun est absolument différent l'un de l'autre, la derniere fin de l'une étant le soin de l'ame, & celle de l'autre le soin du corps & de ses intérêts; l'une ne pouvant agir que par des voies intérieures, & l'autre au contraire que par des voies extérieures. Pour qu'il y eût une dépendance entre ces *sociétés*, en vertu de leur génération, il faudroit que l'une dût son existence à l'autre, comme les corporations, les communautés & les tribunaux la doivent aux villes ou aux états qui les ont créés. Ces différentes *sociétés*, autant par la conformité de leurs fins & de leurs moyens, que par leurs chartres, ou leurs lettres de création ou d'érection, trahissent elles-mêmes & manifestent leur origine & leur dépendance. Mais la *société* religieuse n'ayant point un but ni des moyens conformes à ceux de l'état, donne par-là des preuves intérieures de son indépendance; & elle les confirme par des preuves extérieures, en faisant voir qu'elle n'est pas de la création de l'état, puisqu'elle existoit déjà avant la fondation des *sociétés* civiles. Par rapport à une dépendance fondée sur une cause civile, elle ne peut avoir lieu. Comme les *sociétés* religieuses & civiles different entiérement & dans leurs buts & dans leurs moyens, l'administration de l'une agit dans une sphere si éloignée de l'autre, qu'elles ne peuvent jamais se trouver opposées l'une à l'autre; ensorte que la necessité d'état qui exigeoit que les loix de la nation missent l'une dans la dépendance de l'autre, ne sauroit avoir lieu: si l'office du magistrat civil s'étendoit au soin des ames, l'église ne seroit alors entre ses mains qu'un instrument pour parvenir à cette fin. Hobbes & ses sectateurs ont fortement soutenu cette thèse. Si d'un autre côté l'office des *sociétés* religieuses s'étendoit aux soins du corps & de ses intérêts, l'état courroit grand risque de tomber dans la servitude de l'église. Car les *sociétés* religieuses ayant certainement le district le plus noble, qui est le soin des ames, ayant nu prétendant avoir une origine divine, tandis que la forme des états n'est que d'institution humaine; si elles ajoutoient à leurs droits légitimes le soin du corps & de ses intérêts, elles reclameroient alors, comme de droit, une supériorité sur l'état dans le cas de compétence; & l'on doit supposer qu'elles ne manqueroient pas de pouvoir pour maintenir leur droit: car c'est une conséquence nécessaire, que toute *société* dont le soin s'étend aux intérêts corporels, doit être revêtue d'un pouvoir coac-

tif. Ces maximes n'ont eu que trop de vogue pendant un temps. Les ultramontains, habiles dans le choix des circonstances, ont tâché de se prévaloir des troubles intérieurs des états, pour les établir & élever la chaire apostolique au-dessus du trône des potentats de la terre; ils en ont exigé, & quelquefois reçu hommage, & ils ont tâché de le rendre universel. Mais ils ont trouvé une barrière insurmontable dans la noble & digne résistance de l'église gallicane, également fidele à son Dieu & à son roi.

Nous posons donc comme maxime fondamentale, & comme une conséquence évidente de ce principe, que la *société* religieuse n'a aucun pouvoir coactif semblable à celui qui est entre les mains de la *société* civile. Des objets qui different entierement de leur nature, ne peuvent s'acquérir par un seul & même moyen. Les mêmes relations produisant les mêmes effets, des effets différens ne peuvent provenir des mêmes relations. Ainsi la force & la contrainte n'agissant que sur l'extérieur, ne peuvent aussi produire que des biens extérieurs, objets des institutions civiles; & ne sauroient produire des biens intérieurs, objets des institutions religieuses. Tout le pouvoir coactif, qui est naturel à une *société* religieuse, se termine au droit d'excommunication, & ce droit est utile & nécessaire, pour qu'il y ait un culte uniforme; ce qui ne peut se faire qu'en chassant du corps tous ceux qui refusent de se conformer au culte public: il est donc convenable & utile que la *société* religieuse jouisse de ce droit d'expulsion. Toutes sortes de *sociétés*, quels qu'en soient les moyens & la fin, doivent nécessairement comme *société* avoir ce droit, droit inséparable de leur essence; sans cela elles se dissoudroient d'elles-mêmes, & retomberoient dans le néant, précisément de même que le corps naturel, si la nature, dont les *sociétés* imitent la conduite en ce point, n'avoit pas la force d'évacuer les humeurs vicieuses & malignes; mais ce pouvoir utile & nécessaire est tout celui & le seul dont la *société* religieuse ait besoin; car par l'exercice de ce pouvoir, la conformité du culte est conservée, son essence & sa fin sont assurées, & le bien-être de la *société* n'exige rien au-delà. Un pouvoir plus-grand dans une *société* religieuse seroit déplacé & injuste. (*Ancienne Encyclopédie*).

Je ne suis pas seul sur la terre: je me trouve au milieu d'une infinité d'autres hommes semblables à moi en toute chose, & c'est la naissance même qui m'assujettit à cet état; c'est le fait de la Providence. Cela me porte naturellement à penser, que l'intention de Dieu n'a pas été que chaque homme vécût seul & séparé des autres; & qu'il a voulu au contraire qu'ils vécussent ensemble & unis en société. Le créateur auroit pu sans doute former tous les hommes à la fois; mais séparés, en donnant à chacun d'eux des qualités propres & suffisantes pour ce genre de vie solitaire. S'il n'a pas suivi cette route, c'est apparemment parce qu'il a voulu que les liens du sang & de la naissance commençassent à former entre les hommes cette union plus étendue qu'il vouloit établir entr'eux.

Plus j'examine la chose, & plus je m'affermis dans cette pensée. La plupart des facultés de l'homme, ses inclinations naturelles, sa foiblesse & ses besoins, sont autant de preuves certaines de cette intention du Créateur.

1°. *La société est absolument nécessaire à l'homme.*

Telle est en effet la nature & la constitution de l'homme, que hors de la *société*, il ne sauroit ni conserver sa vie, ni développer & perfectionner ses facultés & ses talens, ni se procurer un vrai & solide bonheur. Que deviendroit, je vous prie, un enfant, si une main bienfaisante & secourable ne pourvoyoit à ses besoins? Il faut qu'il périsse, si personne ne prend soin de lui: & cet état de foiblesse & d'indigence demande même des secours long-tems continués. Suivez-le dans sa jeunesse; vous n'y trouverez que grossiéreté, qu'ignorance, & qu'idées confuses qu'il pourra à peine communiquer; vous ne verrez en lui, s'il est abandonné à lui-même, qu'un animal sauvage, & peut-être féroce; ignorant toutes les commodités de la vie, plongé dans l'oisiveté, en proie à l'ennui, & presque hors d'état de pourvoir aux premiers besoins de la nature. Parvient-on à la vieillesse? c'est un retour d'infirmités qui nous rendent presque aussi dépendans des autres, que nous l'étions dans l'enfance. Cette dépendance se fait encore plus sentir dans les accidens & dans les maladies. Que deviendroit l'homme alors, s'il se trouvoit dans la solitude? Il n'y a que le secours de nos semblables qui puisse nous garantir de divers maux, ou y remédier, & nous rendre la vie douce & heureuse, à quelque âge & dans quelque situation que nous soyons.

2° *L'homme est par sa constitution très-propre à la société.*

La *société* étant si nécessaire à l'homme, Dieu lui a aussi donné une constitution, des facultés & des talens qui le rendent très-propre à cet état. Telle est, par exemple, la faculté de la parole, qui nous donne le moyen de nous communiquer nos pensées avec tant de facilité & de promptitude, & qui hors de la *société* ne seroit d'aucun usage. On peut dire la même chose du penchant à l'imitation, & de ce merveilleux mécanisme qui fait que les passions & toutes les impressions de l'ame se communiquent si aisément d'un cerveau à l'autre. Il suffit qu'un homme

paroisse ému, pour nous émouvoir & nous attendrir comme lui. Si quelqu'un nous aborde avec la joie peinte sur le visage, il excite en nous un sentiment de joie. Les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en sachions la cause; & les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à son secours, par un mouvement machinal qui précède toute délibération.

Ce n'est pas tout. Nous voyons que la nature a voulu partager & distribuer différemment les talens entre les hommes, en donnant aux uns une aptitude à bien faire certaines choses, qui sont comme impossibles à d'autres; tandis que ceux-ci à leur tour ont une industrie qu'elle a refusée aux premiers. Ainsi, les besoins naturels des hommes les font dépendre les uns des autres, la diversité des talens, qui les rend propres à s'aider mutuellement, les lie & les unit. Ce sont là autant d'indices bien manifestes de la destination de l'homme pour la *société*.

3°. *Nos inclinations naturelles nous portent à rechercher la société.*

Mais si nous consultons notre penchant, nous sentirons aussi que notre cœur se porte naturellement à souhaiter la compagnie de nos semblables, & à craindre une solitude entière comme un état d'abandon & d'ennui. Quoiqu'on ait vu de tems en tems quelques personnes se jetter dans une vie tout à-fait solitaire, on ne peut regarder cela comme l'effet de la superstition, ou de la mélancolie, ou d'un esprit de singularité, fort éloigné de l'état naturel. Que si l'on recherche d'où nous vient cette inclination liante & sociable, on trouvera qu'elle nous a été donnée très-à-propos par l'auteur de notre être; parce que c'est dans la *société* que l'homme trouve le remède à la plupart de ses besoins, & l'occasion d'exercer la plupart de ses facultés. C'est-là surtout qu'il peut éprouver & manifester ces sentimens auxquels la nature a attaché tant de douceur, la bienveillance, l'amitié, la compassion, la générosité. Car tel est le charme de ces affections sociales, que de-là naissent nos plaisirs les plus purs. Rien en effet de si satisfaisant ni de si flatteur que de penser que l'on mérite l'estime & l'amitié d'autrui. La science acquiert un nouveau prix quand elle peut se produire au-dehors; & jamais la joie n'est plus vive que lorsqu'on peut la faire éclater aux yeux des autres, ou la répandre dans le sein d'un ami : elle redouble en se communiquant; parce qu'à notre propre satisfaction se joint l'agréable idée que nous en causons aussi aux autres, & que par là nous les attachons davantage à nous. Le chagrin au contraire, diminue & s'adoucit en le partageant avec quelqu'un, comme un fardeau s'allége quand une personne officieuse nous aide à le porter.

Ainsi tout nous invite à l'état de *société* : le besoin nous en fait une nécessité, le penchant nous en fait un plaisir, & les dispositions que nous y apportons naturellement nous montrent que c'est en effet l'intention de notre créateur.

La sociabilité : *principe des loix naturelles qui se rapportent à autrui.*

Mais la *société* humaine ne pouvant ni subsister, ni produire les heureux effets pour lesquels Dieu l'a établie, à moins que les hommes n'aient les uns pour les autres des sentimens d'affection & de bienveillance; il s'ensuit que Dieu notre créateur & notre père commun, veut que chacun soit animé de ces sentimens, & fasse tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir cette *société* dans un état avantageux & agréable, & pour en resserrer de plus en plus les nœuds par des services & des bienfaits réciproques.

Voilà donc le vrai principe des devoirs que la loi naturelle nous prescrit à l'égard des autres hommes. Les moralistes lui ont donné le nom de sociabilité; par où ils entendent, *cette disposition qui nous porte à la bienveillance envers nos semblables, à leur faire tout le bien qui peut dépendre de nous; à concilier notre bonheur avec celui des autres, & à subordonner toujours notre avantage particulier à l'avantage commun & général.*

Plus nous nous étudierons nous-mêmes, plus nous serons convaincus que cette sociabilité est en effet conforme à la volonté de Dieu. Car outre la nécessité de ce principe, nous le trouvons gravé dans notre cœur. Si d'un côté le Créateur y a mis l'amour de nous-mêmes, de l'autre la même main y a imprimé un sentiment de bienveillance pour nos semblables. Ces deux penchans, quoique distincts l'un de l'autre, n'ont pourtant rien d'opposé; & Dieu qui les a mis en nous, les a destinés à agir de concert, pour s'entr'aider, & nullement pour se détruire. Aussi les cœurs bien faits & généreux trouvent-ils la satisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes, parce qu'ils ne font en cela que suivre une pente que la nature leur a donnée.

Loix naturelles qui découlent de la sociabilité.

Du principe de la sociabilité découlent comme de leur source, toutes les loix de la *société*, & tous nos devoirs envers les autres hommes, tant généraux que particuliers.

1. *Le bien commun doit être la règle suprême.*

Cette union que Dieu a établie entre les hommes, exige d'eux que, dans tout ce qui a quelque rapport à la *société*, le bien commun soit la règle suprême de leur conduite; & qu'atten-

tifs aux conseils de la prudence, ils ne cherchent jamais leur avantage particulier au préjudice de l'avantage public: car voilà ce que demande leur état, & par conséquent c'est la volonté de leur commun père.

2. L'esprit de sociabilité doit être universel.

La société humaine embrasse tous les hommes avec lesquels on peut avoir quelque commerce, puisqu'elle est fondée sur les relations qu'ils ont tous ensemble, en conséquence de leur nature & de leur état.

3. Observer l'égalité naturelle.

La raison nous dit ensuite que des créatures du même rang, de la même espèce, nées avec les mêmes facultés, pour vivre ensemble & pour participer aux mêmes avantages, ont en général un droit égal & commun. Nous sommes donc obligés de nous regarder comme naturellement égaux, & de nous traiter comme tels; & ce seroit démentir la nature, que de ne pas reconnoître ce principe d'équité (que les jurisconsultes nomment *Æquabilitas juris*) comme un des premiers fondemens de la *société*. C'est là-dessus qu'est fondée la loi du réciproque; de même que cette règle si simple, mais d'un usage universel: Que nous devons être à l'égard des autres hommes dans les mêmes dispositions où nous desirons qu'ils soient à notre égard, & nous conduire toujours avec eux de la même manière que nous voulons qu'ils se conduisent avec nous, dans des circonstances pareilles.

4. Conserver la bienveillance, même envers nos ennemis. La défense est permise, mais non la vengeance.

La sociabilité étant d'une obligation réciproque entre les hommes, ceux qui par leur malice ou leur injustice rompent le lien de la *société*, ne sauroient se plaindre raisonnablement, si ceux qu'ils offensent ne les traitent plus comme amis, ou même s'ils en viennent contr'eux à des voies de fait.

Mais si l'on est en droit de suspendre à l'égard d'un ennemi les actes de bienveillance, il n'est jamais permis d'en étouffer le principe. Comme il n'y a que la nécessité qui nous autorise à recourir à la force contre un injuste agresseur, c'est aussi cette même nécessité qui doit être la règle & la mesure du mal que nous pouvons lui faire; & nous devons toujours être disposés à rentrer en amitié avec lui, dès qu'il nous aura rendu justice, & que nous n'aurons plus rien à craindre de sa part.

Il faut donc bien distinguer la juste défense de soi-même, de la vengeance. La première ne fait que suspendre par nécessité & pour un tems, l'exercice de la bienveillance, & n'a rien d'opposé à la sociabilité. Mais l'autre étouffant le principe même de la bienveillance, met à sa place un sentiment de haine & d'animosité, vicieux en lui-même, contraire au bien public, & que la loi naturelle condamne formellement.

Conséquences particulières

Ces règles générales sont fertiles en conséquences.

Il ne faut faire aucun tort à autrui, ni en paroles, ni en actions, & l'on doit réparer tout dommage: car la *société* ne sauroit subsister, si l'on se permet des injustices.

Il faut être sincère dans ses discours, & tenir ses engagemens: car quelle confiance les hommes pourroient-ils prendre les uns aux autres, & quelle sûreté y auroit-il dans le commerce, s'il étoit permis de tromper & de violer la foi donnée?

Il faut rendre à chacun non seulement le bien qui lui appartient, mais encore le degré d'estime & d'honneur qui lui est dû, selon son état & son rang: parce que la subordination est le lien de la *société*, & que sans cela il n'y auroit aucun ordre dans les familles, ni dans le gouvernement civil.

Mais si le bien public demande que les inférieurs obéissent, le même bien public veut que les supérieurs conservent les droits de ceux qui leur sont soumis, & qu'ils ne les gouvernent que pour les rendre plus heureux.

Il y a plus. Les hommes se prennent par le cœur & par les bienfaits; & rien n'est plus convenable à l'humanité, ni plus utile à la *société*, que la compassion, la douceur, la bénéficence, la générosité. Ce qui fait dire à Cicéron, que « comme il n'y a rien de plus vrai que ce beau » mot de Platon: que nous ne sommes pas nés » seulement pour nous mêmes, mais aussi pour » notre patrie & pour nos amis; & que comme » disent les Stoïciens, si les productions de la » terre sont pour les hommes, les hommes eux-» mêmes sont nés les uns pour les autres, c'est-» à-dire, pour s'entr'aider, & se faire du bien » mutuellement; nous devons tous entrer dans » les desseins de la nature & suivre notre destination, » en contribuant chacun du sien pour » l'utilité commune, par un commerce réciproque » & perpétuel de services & de bons offices, » n'étant pas moins empressés à donner qu'à » recevoir, & employant, non-seulement nos soins » & notre industrie, mais nos biens mêmes, à » serrer de plus en plus les nœuds de la *société* » humaine ».

Puis donc que tous les sentimens & tous les actes de justice & de bonté, sont les seuls & vrais liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & qui peuvent rendre la *société* stable, tranquille & florissante; il faut regarder ces vertus comme autant de devoirs que Dieu nous impose; par la raison que tout ce qui est nécessaire à son but, est par cela-même conforme à sa volonté.

Ces trois principes ont tous les caractères requis.

Il y a donc trois principes généraux des loix naturelles, relativement aux trois états de l'homme que nous avons indiqués; 1°. la religion, 2°. l'amour de soi-même, & 3°. la sociabilité, ou la bienveillance envers les autres hommes.

Ces principes ont tous les caractères que nous demandions ci-dessus. Ils sont *vrais*; puisqu'ils sont pris dans la nature de l'homme, dans sa constitution & dans l'état où Dieu l'a mis. Ils sont *simples* & à la portée de tous le monde; ce qui est un point important, parce qu'en matière de devoirs, il ne faut que des principes que chacun puisse saisir aisément, & qu'il y a toujours du danger dans la subtilité d'esprit qui fait chercher des routes singulières & nouvelles. Enfin, ces mêmes principes sont *suffisans* & très-*féconds*, puisqu'ils embrassent tous les objets de nos devoirs, & nous font connoître la volonté de Dieu dans toutes les relations de l'homme. (*Principes du droit naturel*).

SOLITAIRE, s. m. Celui qui vit seul, séparé du commerce & de la société des autres hommes, qu'il croit dangereuse.

Je suis bien éloigné de vouloir jetter le moindre ridicule sur les religieux, les *solitaires*, les chartreux; je sais trop que la vie retirée est plus innocente que celle du grand monde: mais outre que dans les premiers siecles de l'Eglise la perfécution faisoit plus de fugitifs que de vrais *solitaires*, il me semble que dans nos siecles tranquilles une vertu vraiment robuste est celle qui marche d'un pas ferme à-travers les obstacles, & non pas celle qui se sauve en fuyant. De quel mérite est cette sagesse d'une complexion foible qui ne peut soutenir le grand air, ni vivre parmi les hommes sans contracter la contagion de leurs vices, & qui craint de quitter une solitude oisive pour échapper à la corruption? L'honneur & la probité sont-ils d'une étoffe si legere qu'on ne puisse y toucher sans l'entamer? Que feroit un lapidaire s'il ne pouvoit enlever une tache d'une émeraude, sans retrancher la plus grande partie de sa grosseur & le son prix? il y laisseroit la tache. Ainsi faut-il, en veillant à la pureté de l'ame, ne point altérer ou diminuer sa véritable grandeur, qui se montre dans les traverses & l'agitation du commerce du monde. Un *solitaire* est à l'égard du reste des hommes comme un être inanimé; ses prieres & sa vie contemplative, que personne ne voit, ne font d'aucune influence pour la société, qui a plus besoin d'exemples de vertu sous ses yeux que dans les forêts. (*D. J.*)

SOLITUDE, s. f. Lieu desert & inhabité. La religion chrétienne n'ordonne pas de se retirer absolument de la société pour servir Dieu dans l'horreur d'une *solitude*, parce que le chrétien peut se faire une *solitude* intérieure au milieu de la multitude, & parce que Jesus Christ a dit: que votre lumiere luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, & qu'ils glorifient votre pere qui est aux cieux. L'âpreté des regles s applanit par l'accoutumance, & l'imagination de ceux qui croient par dévotion devoir s'y soumettre, est plus atrabilaire, plus maladive, qu'elle n'est raisonnable & éclairée. C'est une folie de vouloir tirer gloire de sa cachette. Mais il est à propos de se livrer quelquefois à la *solitude*, & cette retraite a de grands avantages; elle calme l'esprit, elle assure l'innocence, elle appaise les passions tumultueuses que le désordre du monde a fait naître: c'est l'infirmerie des ames, disoit un homme d'esprit. (*D. J.*)

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active; & quant à ce beau mot dequoi se couvre l'ambition & l'avarice, que nous ne sommes pas nés pour notre particulier, ains pour le public; rapportons nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse, & qu'ils se battent la conscience: si au contraire, les états, les charges, & cette tracasserie du monde ne se recherchent plutôt pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en notre siècle, montrent bien que la fin n'en vaut guères. Répondons à l'ambition, que c'est elle-même qui nous donne le goût de la solitude. Car que fuit-elle tant que la société? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoi bien & mal faire par tout: toutefois si le mot de Bias est vrai, que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'ecclésiastique, que de mille il n'en est pas un bon:

Rari quippe boni, numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:

La contagion est très-dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vicieux, ou les haïr. Tous les deux sont dangereux, & de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup, & d'en haïr beaucoup, parce qu'ils nous sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en même vaisseau, ne soient dissolus, blasphémateurs, méchans; estimans telle société infortunée. Par quoi Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec lui le danger d'une grande tour-

mente, & appelloient le secours des dieux : taisez-vous, dit-il, qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moi. Et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroi en l'Inde pour Emanuel roi de Portugal, en un extrême peril de fortune de mer, print sur ses épaules un jeune garçon, pour cette seule fin, qu'en la société de leur péril, son innocence lui servit de garant & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire & seul, en la foule d'un palais; mais s'il est à choisir, il en fuira, dit l'Escole, même la vue; il portera s'il est besoin cela, mais s'il est en lui il élira ceci. Il ne lui semble point suffisamment s'être défait des vices, s'il faut encore qu'il conteste avec ceux d'autrui. Charondas châtioit pour mauvais ceux qui étoient convaincus d'hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme; l'un par son vice, l'autre par sa nature; & Antisthènes ne me semble avoir satisfait à celui qui lui reprochoit sa conversation avec les méchans, en disant que les médecins vivent bien avec les malades: car s'ils servent à la santé des malades, ils détériorent la leur, par la contagion, la vue continuelle & pratique des maladies. Or la fin, ce crois-je, en est toute une, d'en vivre plus à loisir & à son aise; mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin; souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changés. Il n'y a guère moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un état entier; où que l'ame soit empêchée, elle y est toute: & pour être les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous être défaits de la cour & du marché, nous ne sommes pas défaits des principaux tourmens de notre vie.

——— ratio & prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter aufert,

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur & les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

Et post equitem sedet atra cura.

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloîtres & dans les écoles de philosophie. Ni les déserts, ni les rochers creusés, ni la haire, ni les jeûnes ne nous en démêlent :

——— hæret lateri lethalis arundo.

On disoit à Socrate que quelqu'un ne s'étoit aucunement amendé en son voyage : je le crois bien, dit-il, il s'étoit emporté avec soi :

——— Quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exul,
Se quoque fugit?

Si on ne décharge premièrement soi & son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage; comme en un navire les charges empêchent moins quand elles sont rassises : vous faites plus de mal que de bien au malade de lui faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant & s'affermissent en les branlant & secouant. Parquoi ce n'est pas assez de s'être écarté du peuple, ce n'est pas assez de changer de place, il se faut écarter des conditions populaires qui sont en nous; il se faut séquestrer & r'avoir de soi.

——— rupi jàm vincula, dicas,
Nam luctata canis nodum arripit, attamen illa
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quant & nous : ce n'est pas une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie pleine.

Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades, quid luxus desidiesque?

Notre mal nous tient en l'ame, or elle ne se peut échapper à elle-même :

In culpa est animus, qui se non effugit unquam.

Ainsi il la faut ramener & retirer en soi, c'est la vraie solitude, & qui se peut jouir au milieu des villes & des cours des rois, mais elle se jouit plus commodément à part. Or puisque nous entreprenons de vivre seuls, & de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous: déprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui : gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, & y vivre à notre aise. Stilpon étant échappé de l'embrâsement de sa ville, où il avoit perdu, femme, enfans & chevance, Démétrius Poliorcette le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, lui demanda s'il n'avoit pas eu du dommage; il répondit que non, & qu'il n'y avoit Dieu merci rien perdu du sien. C'est ce que le philosophe Antisthènes disoit plaisamment, que l'homme se devoit pourvoir de munitions qui flottassent sur l'eau, & pussent à nage échapper avec lui du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a soi-même. Quand la ville de Nole fut ruinée par les barbares, Paulinus qui en étoit évêque, y ayant tout perdu & restant leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : seigneur garde-moi de sentir cette perte, car tu sais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moi. Les richesses qui le faisoient riche, & les biens qui

le faifoient bon, étoient encore en leur entier. Voilà que c'eft de bien choifir les tréfors qui fe puiffent affranchir de l'injure, & de les cacher en lieu où perfonne n'aille, & lequel ne puiffe être trahi que par nous-mêmes. Il faut avoir femme, enfans, biens & fur-tout de la fanté, qui peut; mais non pas s'y attacher de manière que notre heure en dépende. Il fe faut réferver une arrière boutique, toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établiffions notre vraie liberté, & principale retraite & *folitude*. En cette ci faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous mêmes, & fi privé, que nulle accointance ou communication de chofe étrangère n'y trouve place, y difcourir & y rire comme fans femme, fans enfans & fans biens, fans train & fans valets; afin que quand l'occafion adviendra de leur perte, il ne nous foit pas nouveau de nous en paffer. Nous avons une ame contournable en foi-même, elle fe peut faire compagnie, elle a dequoi affaillir & de quoi défendre, de quoi recevoir & de quoi donner: ne craignons pas en cette folitude nous croupir d'oifiveté ennuyeufe:

In folis fis tibi turba locis.

La vertu fe contente de foi; fans difcipline, fans paroles, fans effets. En nos actions accoutumées, de mille il n'en eft pas une qui nous regarde. Celui que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux & hors de foi, en butte de tant d'arquebufades, & cet autre tout cicatrifé, tranfi & pâle de faim, délibérer de crever plutôt que de lui ouvrir la porte; penfes-tu qu'ils y foient pour eux? pour tel à l'advanture qu'ils ne virent onques, & qui ne fe donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oifiveté & aux délices. Celui-ci tout pituiteux, chaffieux & craffeux que tu vois fortir après minuit d'une étude, penfes tu qu'il cherche parmi les livres, comme il fe rendra plus homme de bien, plus content & plus fage? nulles nouvelles: il y mourra, ou il apprendra à la poftérité la mefure des vers de Plaute, & la vraie orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la fanté, le repos & la vie, à la réputation & à la gloire, la plus inutile, vaine & fauffe monnoie qui foit en notre ufage. Notre mort ne nous faifoit pas affez de peur, chargeons nous encore de celle de nos femmes, de nos enfans & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoient pas affez de peine, prenons encore à nous tourmenter & rompre la tête de celles de nos voifins & amis.

Vah quemquamne hominem in animum inftituere, aut
Parare, quod fit charius, quàm ipfe eft fibi?

La folitude me femble avoir plus d'apparence & de raifon à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif & fleuriffant, à l'exemple de Thalès. C'eft affez vécu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie; ramenons à nous & à notre aife, nos penfées & nos intentions. Ce n'eft pas une légère partie que de faire sûrement fa retraite, elle nous empêche affez fans y mêler d'autres entreprinfes. Puifque dieu nous donne loifir de difpofer de notre délogement, préparons-nous y, plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compagnie, dépêtrons-nous de ces violentes prinfes qui nous engagent ailleurs, & nous éloignent de nous. Il faut dénouer ces obligations fi fortes, & meshui aimer ceci & cela, mais n'époufer rien que foi; c'eft-à-dire, le refte foit à nous, mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puiffe déprendre fans nous écorcher, & arracher enfemble quelque pièce du nôtre. La plus grande chofe du monde c'eft de favoir être à foi. Il eft temps de nous dénouer de la fociété, puifque nous n'y pouvons rien rapporter; & qui ne peut prêter, qu'il fe défende d'emprunter. Nos forces nous faillent, retirons les, & refferrons en nous. Qui peut renverfer & confondre en foi les offices de tant d'amitiés & de la compagnie, qu'il le faffe. En cette chûte, qui le rend inutile, poifant & importun aux autres, qu'il fe garde d'être importun à foi-même, & poifant & inutile. Qu'il fe flatte & careffe, & fur tout fe régente, refpectant & craignant fa raifon & fa confcience, fi bien qu'il ne puiffe fans honte broncher en leur préfence. *Rarum eft enim, ut fatis fe quifque vereatur.* Socrate dit que les jeunes fe doivent faire inftruire, les hommes s'exercer à bien faire? les vieux fe retirer de toute occupation civile & militaire, vivans à leur difcrétion, fans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces préceptes de la retraite les unes que les autres. Ceux qui ont l'appréhenfion molle & lâche, & une affection & volonté délicate, & qui ne s'affervit & ne s'emploie pas aifément, defquels je fuis, & par naturelle condition & par difcours; ils fe plieront mieux à ce confeil que les ames actives & occupées qui embraffent tout, & s'engagent par-tout, qui fe paffionnent de toutes chofes, qui s'offrent, qui fe préfentent; & qui fe donnent à toutes occafions. Il fe faut fervir de ces commodités accidentelles & hors de nous, en tant qu'elles nous font plaifantes, mais fans en faire notre principal fondement: ce ne l'eft pas, ni la raifon ni la nature ne le veulent: pourquoi contre fes loix afferviront-nous notre contentement à la puiffance d'autrui? D'anticiper auffi les accidens de fortune, fe priver des commodités qui nous font en main, comme plufieurs ont fait par devotion, & quelques philofophes par difcours, fe fervir foi-même, coucher fur la dure, fe crever les yeux, jeter fes richeffes emmi la rivière, rechercher la douleur; ceux-là, pour, par le tourment de cette vie, en acquérir la béatitude d'une autre; ceux-ci, pour s'étant logés en la plus baffe marche, fe mettre en sûreté de nouvelle chûte, c'eft l'action d'une vertu exceffive. Les natures plus roides & plus fortes facent leur cachette même, glorieufe & exemplaire.

——————— *tuta & parvula laudo,*
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Nos sapere, & solos ajo benè vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moi assez à faire sans aller si avant. Il me suffit sous la faveur de la fortune, de me préparer à sa défaveur; & me représenter étant à mon aise, le mal à venir, autant que l'imagination y peut atteindre; tout ainsi que nous nous accoutumons aux joutes & tournois, & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaüs le philosophe moins réformé, pour savoir qu'il usoit d'ustensiles d'or & d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettoit: & l'estime mieux, de ce qu'il en usoit modérément & libéralement, que s'il s'en fût démis. Je vois jusques à quels limites va la nécessité naturelle; & considérant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué & plus sain que moi, je me plante à sa place: j'essaye de chausser mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples, quoi que je pense la mort, la pauvreté, le mépris, & la maladie à mes talons; je me résous aisément de n'entrer en effroi, de ce qu'un moindre que moi prend avec telle patience: Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets de l'accoutumance. Et connoissant combien ces commodités accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouissance, de supplier Dieu pour ma souveraine requête, qu'il me rende content de moi-même, & des biens qui naissent de moi. Je vois des jeunes hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres, une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera: lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remède en main. Ainsi faut-il faire: Et encore si on se sent sujet à quelque maladie plus forte, se garnir de ces médicamens qui assoupissent & endorment la partie. L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit être une occupation non pénible ni ennuyeuse; autrement pour néant ferions-nous état d'y être venus chercher le séjour. Cela dépend du goût particulier d'un chacun: Le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec modération.

Conentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la ménagerie, comme le nomme Saluste: Elle a des parties plus excusables, comme le soin des jardinages, que Xénophon attribue à Cyrus: Et se peut trouver un moyen entre ce bas & vil soin, tendu & plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout; & cette profonde & extrême nonchalance, laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres:

——————— *Democriti pecus edit agellos,*
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus son ami, sur ce propos de la solitude: Je te conseille en cette pleine & grasse retraite où tu es, de quitter à tes gens ce bas & abject soin du ménage, & t'adonner à l'étude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. Il entend la réputation d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude & séjour des affaires publiques, à s'en acquérir par ses écrits une vie immortelle.

——————— *usque adeòne*
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de lui. Ceux-ci ne le font qu'à demi. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus: mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore hors du monde, absens, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par dévotion, cherchent la solitude, remplissant leur courage, de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini en bonté & en puissance. L'ame a de quoi y rassasier ses desirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'aquêt d'une santé & jouissance éternelle. La mort, à souhait: passage à un si parfait état. L'âpreté de leurs règles est incontinent applanie par l'accoutumance: & les appetits charnels, rebutés & endormis par leurs refus: car rien ne les entretient que l'usage & l'exercice. Cette seule fin, d'une autre vie heureusement immortelle, mérite loyalement, que nous abandonnions les commodités & douceurs de cette vie nôtre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foi & espérance, réellement & constamment, & se bâtit en la solitude, une vie voluptueuse & délicieuse, au delà de toute autre vie. Ni la fin donc ni le moyen de ce conseil ne me contente: nous retombons toujours de fièvre en chaud mal. Cette occupation des livres, est aussi pénible que toute autre: & autant ennemie de la santé, qui doit être principalement considérée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend: c'est ce même plaisir qui perd le ménager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appétits, & à discerner les vrais plaisirs & entiers, des plaisirs mêlés & bigarrés de plus de peine. Car la plupart des plaisirs, disent-ils, nous chatouillent & embrassent pour nous étrangler, comme faisoient les larrons que les Egyptiens appelloient Philistas: & si la douleur de tête nous venoit

venoit avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire, mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, & nous cache sa suite: Les livres sont plaisans: mais si de leur fréquentation nous en perdons enfin la gaieté & la santé, nos meilleurs pièces, quittons-les: Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long-tems affoiblis par quelque indisposition, se rangent enfin à la merci de la médecine: & se font desseigner par art certaines règles de vivre, pour ne les plus outrepasser: aussi celui qui se retire ennuyé & dégoûté de la vie commune, doit former cette-ci aux règles de la raison, l'ordonner & ranger par préméditation & discours. Il doit avoir prins congé de toute espèce de travail, quelque visage qu'il porte, & fuir en général les passions, qui empêchent la tranquillité du corps & de l'ame, & choisit la route qui est le plus selon son humeur:

Unusquisque sua noverit ire via.

Au ménage, à l'étude, à la chasse, & tout autre exercice, il faut donner jusques aux dernieres limites du plaisir, & garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mêler parmi. Il faut réserver d'embesoignement & d'occupation, autant seulement qu'il en est besoin, pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommodités que tire après soi l'autre extrémité d'une lâche oisiveté & assoupie. Il y a des sciences stériles & épineuses, & la plupart forgées pour la presse, il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'aime pour moi, que des livres ou plaisans & faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent, & conseillent à régler ma vie & ma mort.

——— *tacitum sylvas inter reptare salubres,*
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte & vigoureuse: Moi qui l'ai commune, il faut que j'aide à me soutenir par les commodités corporelles: Et l'âge m'ayant tantôt dérobé celles qui étoient plus à ma fantaisie, j'instruis & aiguise mon appétit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir avec nos dents & nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns après les autres.

——— *carpamus dulcia: nostrum est*
Quod vivis; cinis & manes & fabula fies.

Or quant à la fin que Pline & Cicero nous proposent de la gloire; c'est bien loin de mon compte: La plus contraire humeur à la retraite, c'est l'ambition. La gloire & le repos sont choses qui ne peuvent loger au même gite: à ce que je vois, ceux-ci n'ont que les bras & les jambes hors de la presse, leur ame, leur intention y demeurent engagées plus que jamais.

Tun' vetule auriculis alienis colligis escas?

Ils se sont seulement reculés pour mieux sauter, & pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faussée dans la troupe. Vous plaît-il voir comme ils tirent court d'un grain! Mettons au contre-poids, l'avis de deux philosophes, & de deux sectes très-différentes, écrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour du maniement des affaires & des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent-ils) vécu nageant & flottant jusques à présent, venez vous en mourir au port: Vous avez donné le reste de votre vie à la lumière, donnez ceci à l'ombre: Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit; à cette cause défaites-vous de tout soin de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous éclaire que trop, & vous suive jusques dans votre tanière: Quittez avec les autres voluptés, celle qui vient de l'approbation d'autrui: Et quant à votre science & suffisance, ne vous chaille, elle ne perdra pas son effet, si vous en valez mieux vous-mêmes. Souvenez-vous de celui, à qui comme on demanda, à quoi faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la connoissance de guere de gens: J'en ai assez de peu, répondit-il, j'en ai assez de pas un. Il disoit vrai: vous & un compagnon êtes assez suffisant théâtre l'un à l'autre, ou vous à vous-mêmes. Que le peuple vous soit un, & un vous soit tout le peuple: C'est une lâche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté, & de sa cachette: Il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur tanière. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous; mais comme il faut que vous parliez à vous-mêmes. Retirez-vous en vous, mais préparez-vous premiérement de vous recevoir: ce seroit folie de vous fier à vous-mêmes, si vous ne vous savez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie: jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, devant qui vous n'osiez clocher, & jusques à ce que vous ayez honte & respect de vous-mêmes, *obversentur species honestæ animo*: représentez-vous toujours en l'imagination Caton, Phocion, & Aristides, en la présence desquels les fous mêmes cacheroient leurs fautes, & établissez-les contrôleurs de toutes vos intentions: Si elles se détraquent, leur révérence vous remettra en train: ils vous contiendront en cette voie, de vous contenter de vous mêmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrêter & fermir votre ame en certaines & limitées cogitations, où elle se puisse plaire: & ayant compris & entendu les vrais biens, desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter sans desir de prolongement de vie ni

de nom. Voilà le conseil de la vraie & naïve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice & parlière, comme est celle des deux premiers. (*Essais de Montaigne*)

SOLLICITATION, s. f. Terme relatif à tous les moyens qu'on emploie pour obtenir un avantage qu'il dépend d'un autre de nous accorder ou de nous refuser.

Les *sollicitations* dans une affaire injuste, sont une injure à celui à qui elles sont adressées : on le prend, ou pour un sot, ou pour un fripon.

SOLLICITATION, s. f. (*Philosophie morale.*) On appelle ainsi les démarches que font les plaideurs, ou par eux-mêmes, ou par leurs amis, auprès des juges, pour se les rendre favorables.

Quelqu'un prioit Agésilas d'écrire à ses amis en Asie de lui faire bon droit : *Mes amis*, dit-il, *font ce qui est de droit sans que je leur écrive.*

Ou le juge qui se fait solliciter, veut laisser croire qu'il dépend de lui de faire pencher la balance, quoiqu'il soit bien persuadé qu'il est esclave de la loi, & qu'il soit même bien résolu à ne s'en écarter jamais ; alors sa vanité en impose & le calomnie : plus juste qu'il ne veut le paroître, il aime mieux être craint qu'estimé ; il consent même qu'on le méprise, pourvu qu'on le ménage & qu'on le considère ; & l'insulte réelle des *sollicitations* le flatte par l'apparence des respects qu'on lui rend : ou se croyant libre de prononcer comme il lui plaira, il se met lui-même à la place des loix, prêt à céder à la séduction des prieres & des hommages, à l'impulsion du crédit ou des affections personnelles ; alors il est réellement inique & livré à la corruption.

Dans l'hypothèse même la plus favorable, la *sollicitation* est offensante pour le juge sollicité. Que demander à un homme integre, incorruptible, appliqué à s'instruire, & tel qu'on doit le supposer, à moins de lui faire un outrage ? Son attention, c'est la moins malhonnête des formules que l'on emploie, & celle-là même est une injure. Demander à un homme qui va décider de la fortune, de l'état, de la vie des citoyens, lui demander d'être attentif ! il faut être bien desireux d'un crédit usurpé & d'une considération fausse, pour s'exposer en face à de pareils affronts ; & tel est cependant l'empire de la coutume & de l'habitude, que cet usage honteux est devenu honnête & paroît innocent. Rendons justice toutefois aux magistrats qui se respectent, & qui savent quelle est réellement la dignité de leur état. Accessibles pour leurs cliens quand leur instruction l'exige ; accessibles aux avocats interpretes de leurs cliens, ils se dérobent, autant que les égards & les bienséances le permettent, à tout ce que la faveur, le crédit, l'amitié, & des séductions encore plus indécentes peuvent entreprendre sur eux ; où si la poursuite obstinée des recommandations, à la fin force leur répugnance, un froid accueil, un silence austère, & l'assurance laconique d'être attentifs & d'être justes, est tout ce qu'en obtient celui qui les a fait rougir. (*M.* MARMONTEL)

SORDIDITÉ, s. f. Substantif énergique dont notre langue devroit s'enrichir, & qui exprimeroit très-bien une avarice basse & honteuse : « sois économe, mais ne sois point *sordide*, ce » n'est que pour te reposer le soir, que tu dois, » voyageur sensé, profiter du matin de tes jours, » *the bramine inspir'd* ». (*D. J.*)

SOUCI, s. m. Facheuse sollicitude & inquiétude d'esprit ; *curæ*, disent les Latins.

L'idée des *soucis* qui voltigent dans les appartemens des grands, *curæ laqueata circùm tecta volantes*, pour parler avec Horace ; cette idée, dis-je, est très ingénieuse, & ne se trouve que trop vraie. Tandis qu'un particulier qui sait reprimer le soulevement de ses passions, coule doucement ses jours dans une honnête médiocrité, un seigneur riche & puissant a d'ordinaire le cœur flétri par les *soucis* les plus amers. Lucrèce dit :

Metus curæque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum feraque tela.

» Les *soucis* & les craintes ne respectent ni le » bruit des armes, ni la fureur des traits ». Il s'en faut de beaucoup, c'est-là que les *soucis* se plaisent ; ils s'établissent sur-tout dans le cœur des puissances & des têtes couronnées, malgré l'éclat de l'or & de la pourpre qui les environne. (*D. J.*)

SOUPÇON, s. m. Défiance sur la probité, sur la sincérité d'une personne, ou sur la vérité de quelque chose ; c'est une croyance désavantageuse accompagnée de doute.

Les *soupçons*, dit ingénieusement le chancelier Bacon, sont entre nos pensées, ce que sont les chauve-souris parmi les oiseaux, qui ne volent que dans l'obscurité. On ne doit pas écouter les *soupçons*, ou du moins y ajouter foi trop facilement. Ils obscurcissent l'esprit, éloignent les amis, & empêchent qu'on n'agisse avec assurance dans les affaires. Ils répandent sans-cesse des nuages dans l'imagination. Tyrans de l'amour & de la confiance, ils rendent les rois cruels, les maris odieux, les femmes furieuses, les maîtres injustes, les gens de bien insociables, & disposent les sages à la mélancolie & à l'irrésolution.

Ce défaut vient plutôt de l'esprit que du cœur, & souvent il trouve place dans les ames coura-

geuses. Henri VII, roi d'Angleterre, en est un bel exemple. Jamais personne n'a été plus brave, ni plus soupçonneux que ce prince; cependant dans un esprit de cette trempe, les *soupçons* ne font point tant de mal; ils n'y sont reçus qu'après qu'on a examiné leur probabilité; mais sur les esprits timides, ils prennent trop d'empire.

Rien ne rend un homme plus soupçonneux que de savoir peu. On doit donc chercher à s'instruire contre cette maladie. Les *soupçons* sont nourris de fumée, & croissent dans les ténèbres; mais les hommes ne sont point des anges : chacun va à ses fins particulières, & chacun est attentif & inquiet sur ce qui le regarde.

Le meilleur moyen de modérer sa défiance est de préparer des remèdes contre les dangers dont nous nous croyons menacés, comme s'ils devoient indubitablement arriver, & en même tems de ne pas trop s'abandonner à ses *soupçons*, parce qu'ils peuvent être faux & trompeurs. De cette façon il n'est pas possible qu'ils nous servent à quelque chose.

Ceux que nous formons nous-mêmes, ne sont pas à beaucoup près si fâcheux que ceux qui nous sont inspirés par l'artifice & le mauvais caractère d'autrui; ces derniers nous piquent bien davantage. La meilleure manière de nous tirer du labyrinthe des *soupçons*, c'est de les avouer franchement à la partie suspecte : par-là on découvre plus aisément la vérité, & on rend celui qui est soupçonné plus circonspect à l'avenir; mais il ne faut pas user de ce remede avec des ames basses. Quand des gens d'un mauvais caractère se voyent une fois soupçonnés, ils ne sont jamais fidèles. Les Italiens disent *sospetto licencia fede*, comme si le *soupçon* congédioit & chassoit la bonne foi; mais il devroit plutôt la rappeller & l'obliger à se montrer ouvertement. Enfin il faut que l'homme se conduise de son mieux, pour ne pas donner lieu à des *soupçons*; & pour le dire en poëte.

Il faut pour mériter une solide estime,
S'exempter du *soupçon* aussi bien que du crime.

(*D.J.*)

SPECTACLE. Il n'y a point d'état bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal à propos tournées en dérision par les auteurs du Spectateur; à ces coteries, ainsi devenues ridicules, ont succédé les cafés & les mauvais lieux. Je doute que le peuple anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Geneve sous le nom de cercles, & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre article que vous n'avez point observé, sans estime, le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de sociétés; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais ces assemblées n'ayant pour objet que le plaisir & la joie, ne se formoient guere qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang-froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles; & d'une fort triste cause sont sortis de très-bons effets.

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévérement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assés rarement; & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des moeurs républicaines; mais, dès l'instant qu'il y aura comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les *spectacles* établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême : c'est qu'un théâtre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandiez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis..... Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femmes ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-gardes, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple & sans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre manière.

Suivons les indications de la nature, consultons le bien de la société; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution : car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, le femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très-grand par-tout; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assés indifférent pourvu qu'il soit obéi; mais dans une République, il faut des hommes.

Les anciens passoient presque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'état sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil, & presque toujours tête nue. A tout cela, point de femmes; mais on savoit bien les trouver au besoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs conversations qui nous restent, que l'esprit, ni le goût, ni l'amour même, perdissent rien à cette réserve. Pour nous, nous avons pris des manières toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger & non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs; & chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un serrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller & venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casanière, en prescrit aux hommes une toute opposée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin? Si les orientaux que la chaleur du climat fait assés transpirer, font peu d'exercice & ne se promenent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'academie sont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume, comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées grecques & romaines : le chemin, le travail, le fardeau du soldat romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux officiers d'infanterie. Souvent les généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos peintres & nos sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'espèce a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu? Au contraire : les barbares du nord qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plûpart, descendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes, & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la nature leur avoit refusée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du sexe. Si les barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce soin de contrarier la nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez

quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entière à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations: agréables, si l'on veut, mais petits & froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand-peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui me serviront d'exception; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la régle. C'est pour cela que la plûpart des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même siécle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer; on les sert sans les honorer; elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis est que les premiers, sans avoir les sentimens des autres, n'en usurpent pas moins tous les droits. La société des deux sexes, devenue trop commune & trop facile, a produits ces deux effets; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend assés peu d'honneurs aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces complimens insultans & mocqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? Ceux-mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'en inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la manière que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brulantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les desirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entre eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'asservir aux maximes d'une caillete. Si le tour de la conversation devient poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par des bons mots. On ne se ménage point dans la dispute: chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre; c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustaut est préférable encore à ce stile plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent décemment avec le vice. La manière de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse, qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite? Quoique les genevoises

disent assez librement ce qu'elles savent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par leur silence & par leurs discours, cachent, de peur de représailles, le mal qu'elles savent & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de scandales publics ne retient pas la crainte de ces sévères observatrices? Elles font presque dans notre ville la fonctions de censeurs. C'est ainsi que dans les beaux tems de Rome, les citoyens, surveillans les uns des autres, s'accusoient publiquement par zèle pour la justice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne resta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaises, la haine des vices qui les démasque en devint un. Aux citoyens zélés succéderent des délateurs infames, & au lieu qu'autrefois les bons accusoient les méchans, il en furent accusés à leur tour. Grace au ciel, nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles seront plus circonspectes: on se ménagera davantage, quand on aura plus de raisons de se ménager, & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des sociétés de femmes. Qu'elles médisent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médisent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne sauroient supporter long-tems cette manière de vivre, & quelque chere que leur pût être la médisance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, sans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa manière. Ces aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne sais ce qu'elles ont dit, mais elle ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute; quoi d'humain n'a pas les siens? On joue, on boit, on s'enivre, on passe les nuits; tout cela peut-être vrai, tout cela peut-être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout: axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La régle pour choisir est simple Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejetter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mauvais, quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux *spectacles*.

Les citoyens d'un même état, les habitans d'une même ville ne soient point des anachorètes, ils ne sauroient vivre toujours seuls & séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs misères.

Or de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête, & la moins dangereuse: parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise, & que l'ordre & la régle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter naitroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis: à la bonne heure. En attendand, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliéne au moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant. Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidèles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent

des vices réels! Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime, à Naples elle est en horreur; mais au fond laquelle est le plus à craindre, de l'intemperance du suisse ou de la réserve de l'itatien.

Je le répete, il vaudroit mieux être sobre & vrai, non-seulement pour soi, même pour la société: car tout ce qui est mal en morale est mal en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel, le magistrat ne voit que les conséquences publiques; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'état autant qu'il y peut atteindre; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire: le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse & l'abat moins aisément; un sang ardent lui donne d'autres desirs; dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule, la raison s'altère en naissant, & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus; quand un vieillard abuse de ce doux remède, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort, sans doute: il cesse avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou réprime aisément. C'est une affaire de police, dont l'inspection devient plus facile & mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulières. L'opinion peut beaucoup encore en ce point; & si-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en dise, que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts: car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup ne cherchons point la chimère de la perfection; mais le mieux possible selon la nature de l'homme & la constitution de la société. Il y a tel peuple à qui je dirois: détruisez cercles & coterie, ôtez toute barrière de bienséance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de comédie, & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusemens: l'heure des *spectacles* étant celle des cercles, les fera dissoudre; il s'en détachera trop de membres; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-tems les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu; les parties qui se lieront pour s'y rendre; les manières de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empressera d'imiter; l'exposition des dames & demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étalage dans des loges comme sur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs; l'affluence de la belle jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au théâtre que l'exercice à plein-palais; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant, ne fût-ce qu'avec les actrices; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité, & je doute un peu que des parisiens à Geneve y conservent long-tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore; mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence, & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois; ce qui pourtant ne peut guères se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans font mieux la révérence; qu'ils savent plus galamment donner la main aux dames, & leur dire une infinité de gentillesses pour lesquelles je leur ferois, moi, donner le fouet; qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit

que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens, & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode, la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à désennuyer, on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussière, afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contraſt de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves, est de se consacrer à leur service à la façon des orientaux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la nature leur en ayant refusé les graces, ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà vu plusieurs de ces jeunes demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol vert à la main, contrefaire assez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon temps. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les pères les menoient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux ; ils n'avoient point de frisure à conserver ; ils se défioient à la lutte, à la course, aux coups ; ils se battoient à bon escient, se blessoient quelquefois, & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suans, essoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliçons ; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente!

Heureusement ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, seront contraints, étant grands, de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde ; les autres gagneront des forces en les exerçant ; tous deviendront, je l'espère, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs pères sont aujourd'hui. Mais ne nous flatons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos comédiens & toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible ; je trouve que ce succès attaqueroit notre constitution, non-seulement d'une manière indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'état, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre, parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent, toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes, ni l'influence sur le destin de l'Etat.

On peut considérer les *spectacles*, quand ils réussissent, comme une espece de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple, en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise, non-seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain, mais sur tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ses forces, & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la comédie françoise, les premières loges & le théâtre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt-sols, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plûpart des autres n'ont rien. Il en est de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup-d'œil, & sont au fond très-iniques : car le pauvre qui ne peut dépenser que pour son necessaire est forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche, l'impôt lui est presque insensible. De cette manière qui a peu paie beaucoup, & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux *spectacles* ? Je répondrai, premièrement ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation ; en second lieu, sa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassement plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux

malheureux de travailler sans relache quand tout le monde en fait de même; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs? Il les partage donc; & ce même amusement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, soit par un surcroît réel de dépenses, soit par moins de zèle au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il suit évidemment, ce me semble, que les *spectacles* modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit état, & sur-tout dans une république. Dans une monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut-être assez indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre: car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une démocratie où les sujets & le souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'état périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre; & cette différence, portée au-delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince; mais dans une république elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche est toujours le vrai souverain. Sur ces maximes incontestables, il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la république. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je sais, c'est que, le tems seul donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eût bien su dire: *spectacles* & comedies dans toute petite république, & surtout dans Geneve, affoiblissement de l'État.

Si le seul établissement du théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des pièces qu'on y représente? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du-moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela? Que nous importe d'aller étudier sur la scène les devoirs des rois, en négligeant de remplir les nôtres? La stérile admiration des vertus de théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen? Au-lieu de nous guérir de nos ridicules, la comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un marquis, c'est un marquis. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir; & qui sait combien de courtauts croiront se mettre à la mode, en imitant les marquis du siecle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon bannissoit Homere de sa république, & nous souffrirons Moliere dans la nôtre! Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer?

J'en ai dit assez, je crois, sur leur chapitre, & je ne pense guères mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doucereux, si tendres, qui, sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes-gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le théâtre françois ne respire que la tendresse: c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y tend la plus chere aux spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du poëte; je sais que l'homme sans passions est une chimere; que l'intérêt du théâtre n'est fondé que sur les passions; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés; mais, quand ces deux passions sont éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit, pour leur suppléer: parce que

son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est plutôt comme supplément des bons sentimens que comme bon sentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne soit louable en soi, comme toute passion bien réglée, mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens, ses amis, sa patrie, & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne : parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le genevois cache une ame ardente & sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison, la beauté n'est pas étrangère, ni sans empire ; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour ; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes, les femmes, de les inspirer ; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des *spectacles* touchans & tendres. Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il usurpe sa force, il affecte son langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu !

Ainsi de quelque manière qu'on envisage les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pièces de théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciables, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact, sans délicatesse, substitué mal-à-propos, parmi nous, à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recherches d'imitation qu'on voit au théâtre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions sur l'art de plaire aux spectateurs, peuvent le faire germer, mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des comédiens, mais quels ? Une bonne troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt quatre mille ames ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes pièces ; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du théâtre ; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en serons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise ; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté ? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

Je ne vois qu'un remède à tant d'inconvéniens : c'est que, pour nous approprier les drames de notre théâtre, nous les composions nous-mêmes, & que nous ayons des auteurs avant des comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres. Il est sûr que des pièces tirées comme celles des grecs des malheurs passés de la patrie, ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos tragédies. Des Berthelier ? des Lévrery ? Ah, dignes citoyens ! Vous fûtes des héros, sans-doute ; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent

vos grandes ames, & nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous savoir admirer. Quels seront nos tyrans? Des gentilshommes de la cuiller, des évêques de Geneve, des comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le diable & l'antechrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siecle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands états, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulières. Notre ville est si petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personnalités. L'exemple de l'ancienne Athènes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frapante: c'est au théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate, c'est par la fureur du théâtre qu'Athènes périt, & ses désastres ne justifierent que trop le chagin qu'avoit témoigné Solon, aux premières représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la république, quand on verra les citoyens travestis en beaux esprits, s'occuper à faire des vers françois & des piéces de théâtre, talens qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous composer des tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut absolument un théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses pièces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces reflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse, l'exemple des comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore; & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation: au contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville, & je dis que si nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à peu près égaux, ils seront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne seront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la disgrace. Les magistrats leur en imposeront: soit. Mais ces magistrats auront été particuliers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfants qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les comédiens sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'est par eux qu'aura commencé le désordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout sera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favorisera leur licence: chacun, cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien pasteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chez une jeunesse inconsidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manége à leurs succès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'état. On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages; les élections se feront dans les loges des actrices, & les chefs d'un peuple libre seront les créatures d'une bande d'histrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous, sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangère. Quand mes raisons, moins fortes qu'elle ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un aussi petit état que la république de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect? Tout est-il perdu sans cela? Notre ville est-elle si grande, le vice & l'oisiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus

désormais subsister sans *spectacle*? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du *spectacle* que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passagères & une comédie à demeure, entre les polissonneries d'un charlatan & les représentations régulières des ouvrages dramatiques, entre des tréteaux de foire élevés pour réjouir la populace & un théâtre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être enfant qui veut, sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades *spectacles* manquent de goût, tant mieux: on s'en rebutera plus vîte; s'ils sont grossiers, ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image; & les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeunesse qui les écoute? Si font bien les discrets propos du théâtre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au reste, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous pussions nous passer entiérement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous sussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devroit peut être chasser les bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les comédiens. Vous avez vu dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-tems d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne!

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniére d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens: car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le théâtre qui les produit, ils restent quand leur cause est ôtée, &, dès qu'on commence à les sentir, ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se seront corrompus; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes; le *spectacle* nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du tems que nous ne saurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mêmes, les comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire; après la première faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi! ne faut-il donc aucun *spectacle* dans une république? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques; ayons en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces *spectacles* exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude & de l'inégalité. Non, peuple heureux, ce ne sont pas-là vos fêtes! C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocens *spectacles*; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces *spectacles*? Qu'y montrera-t-on? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où régne l'affluence, le bien-être y régne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les spectateurs en spectacle; rendez-les acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des anciens grecs: il en est de plus modernes, il en est d'existans encore, & je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles & si agréables; on ne peut trop avoir de semblables rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos & robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes? La république a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats? Pourquoi, sur le modèle des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autre prix de gymnastique, pour la lute, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps? Pour-

quoi n'animerions-nous pas nos bateliers par des joûtes sur le lac? Y auroit-il au monde un plus brillant *spectacle* que de voir, sur ce vaste & superbe bassin, des centaines de bateaux, élégamment équippés, partir à la fois au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien, & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses régles économiques ; ce n'est plus ce long raisonneur qui pese tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif, gai, caressant; son cœur est alors dans ses yeux, comme il est toujours sur ses lèvres; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, tems consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espèce dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature ; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination, & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la société est le mariage. Toutes les fausses religions combattent la nature ; la nôtre seule, qui la suit & la règle, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'évangile ne prescrit pas & que tout bon gouvernement condamne; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où régne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse, & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le mystère n'habitèrent long-tems ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solemnels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un magistrat, nommé par le conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les pères & mères y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux *spectacle* qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs & des juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette

agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup-d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *seigneur commis*, & du titre de reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortege, que le père & la mère fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir une sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée! N'est-elle pas un don de la nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne, & puisse contenter l'amour-propre sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres, & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un *spectacle* agréable, surtout aux pères & mères. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui seroit diversion à beaucoup d'autres; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, seroit-là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, & d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix, si nécessaire dans notre état. Sans altérer l'autorité des pères, les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractère seroient un peu plus consultées; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un *spectacle* public qu'à l'assemblée d'une grande famille, & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la république.

Sur ces idées, il seroit aisé d'établir à peu de frais & sans danger, plus de spectacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les genevois mêmes qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos citoyens épars dans le reste de l'Europe & du monde, vivent & meurent loin de la patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois moins inutile. Je sais que nous sommes forcés d'aller chercher au-loin les ressources que notre terrain nous refuse, & que nous pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés; mais au-moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le ciel a beni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes-gens; enrichir leur pays de leur richesse; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des théâtres toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille

autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands etats & de leur triste magnificence, une voix secrette leur crie incessament au fond de l'ame: ah! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse? Où est la concorde des citoyens? Où est la fraternité publique? Où est la pure joie & la véritable allégresse? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu! avec le cœur du genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

Ainsi rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainsi dans Athènes parmi les beaux-arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la molesse, le spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & *spectacle*; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres delassemens formoient une instruction publique; c'est-là que les citoyens, continuelement assemblés, consacroient la vie entière à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'état, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos fêtes genevoises, introduire les danses des jeunes lacédémoniennes? je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & le cœur assez chastes pour supporter un tel *spectacle*, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sais trop combien il y a loin d'eux aux lacédémoniens, & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui? Tout est dit, en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuse, leurs mœurs pures & séveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient seuls rendre innocent sous leurs yeux, un *spectacle* si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût? Ne sait-on pas que les statues & les tableaux n'offensent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obscenes? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné: c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages; c'est-elle qui prend soin d'irriter les desirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature; c'est-elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune chinoise, avançant un bout de pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas de Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire desirer davantage, quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose.

Heu! male tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au ciel voici la dernière: je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modèle de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité, que je les trouve recommandables: sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres; sans affaires & sans plaisir, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils passoient, dans cette douce uniformité, la journée, sans la trouver trop longue, & la vie, sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais & dispos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes, selon la différence des âges; & ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des veillards commençoit la première, en chantant le couplet suivant.

> Nous avons été jadis,
> Jeunes, vaillans & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

> Nous le sommes maintenant,
> A l'épreuve à tout venant.

Ensuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le ferons,
Qui tous vous surpasserons.

Voilà, Monsieur, les *spectacles* qu'il faut à des républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cette essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter sont sort! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses pères! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'est celui par lequel finira ma vie. (*Lettre de J. J. Rousseau à M. d'Alembert.*)

SUICIDE, f. m. Le *suicide* est une action par laquelle un homme est lui-même la cause de sa mort. Comme cela peut arriver de deux manieres, l'une directe & l'autre indirecte; on distingue aussi dans la morale le *suicide* direct, d'avec le *suicide* indirect.

Ordinairement on entend par *suicide*, l'action d'un homme, qui de propos délibéré se prive de la vie d'une manière violente. Pour ce qui regarde la moralité de cette action, il faut dire qu'elle est absolument contre la loi de la nature. On prouve cela de différentes façons. Nous ne rapporterons ici que les raisons principales.

1°. Il est sûr que l'instinct que nous sentons pour notre conservation; & qui est naturel à tous les hommes, & même à toutes les créatures, vient du créateur. On peut donc la regarder comme une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme par le créateur. Il renferme ses ordres par rapport à notre existence. Ainsi tous ceux qui agissent contre cet instinct qui leur est si naturel, agissent contre la volonté de leur créateur.

2°. L'homme n'est point le maître de sa vie. Comme il ne se l'est point donnée, il ne peut pas la regarder comme un bien dont il peut disposer comme il lui plaît. Il tient la vie de son créateur; c'est une espèce de dépôt qui lui est confié, il n'appartient qu'à lui de retirer son dépôt quand il le trouvera à propos. Ainsi l'homme n'est point en droit d'en faire ce qu'il veut, & encore moins de le détruire entiérement.

3°. Le but que le créateur a en créant un homme, est sûrement qu'il continue à exister & à vivre aussi long-tems qu'il plaira à Dieu: & comme cette fin seule n'est pas digne d'un Dieu si parfait, il faut ajouter qu'il veut que l'homme vive pour la gloire du créateur, & pour manifester ses perfections. Or ce but est frustré par le *suicide*. L'homme en se détruisant, enleve du monde un ouvrage qui étoit destiné à la manifestation des perfections divines.

4°. Nous ne sommes pas au monde uniquement pour nous-mêmes. Nous sommes dans une liaison étroite avec les autres hommes, avec notre patrie, avec nos proches, avec notre famille. Chacun exige de nous certains devoirs auxquels nous ne pouvons pas nous soustraire nous-mêmes. C'est donc violer les devoirs de la société que de la quitter avant le tems, & dans le moment où nous pourrions lui rendre les services que nous lui devons. On ne peut pas dire qu'un homme se puisse trouver dans un cas où il soit assuré qu'il n'est d'aucune utilité pour la société, ce cas n'est point du tout possible. Dans la maladie la plus désespérée, un homme peut toujours être utile aux autres, ne fût-ce que par l'exemple de fermeté, de patience, *&c.* qu'il leur donne.

Enfin la première obligation où l'homme se trouve par rapport à soi même, c'est de se conserver dans un état de félicité, & de se perfectionner de plus en plus. Ce devoir est conforme à l'envie que chacun a de se rendre heureux. En se privant de la vie on néglige donc ce qu'on se doit à soi-même; on interrompt le cours de son bonheur, on se prive des moyens de se perfectionner davantage dans ce monde. Il est vrai que ceux qui se tuent eux-mêmes regardent la mort comme un état plus heureux que la vie; mais c'est en quoi ils raisonnent mal; ils ne peuvent jamais avoir une entière certitude; jamais ils ne pourront démontrer que leur vie est un plus grand malheur que la mort. Et c'est ici la clef pour répondre à diverses questions qu'on forme suivant les différens cas où un homme peut se trouver.

On demande, 1°. si un soldat peut se tuer pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, comme cela est souvent arrivé dans les siècles passés. A cette question on en peut joindre une autre qui revient au même, & à laquelle on doit faire la même réponse, savoir si un capitaine de vaisseau peut mettre le feu à son navire pour le faire sauter en l'air, afin que l'ennemi ne s'en rende pas maître. Quelques-uns d'entre les moralistes croient que le *suicide* est permis dans ces deux cas, parce que l'amour de la patrie est le principe de ces actions. C'est une façon de nuire à l'ennemi pour laquelle on doit supposer le consentement du souverain qui veut faire tort à son ennemi de quelque façon que ce soit. Ces raisons, quoique spécieuses, ne sont cependant pas sans exception. D'abord il est sûr que dans un cas de cette importance il ne suffit pas de supposer le consentement du souverain. Pendant que le souverain n'a pas déclaré sa volonté expressément, il faut regarder le cas comme douteux: or dans un

un cas douteux, on ne doit point prendre le parti le plus violent, & qui choque tant d'autres devoirs qui sont clairs & sans contestation.

Cette question a donné occasion à une seconde, savoir s'il faut obéir à un prince qui vous ordonne de vous tuer. Voici ce qu'on répond ordinairement. Si l'homme qui reçoit cet ordre est un criminel qui mérite la mort, il doit obéir sans craindre de commettre un *suicide* punissable, parce qu'il ne fait en cela que ce que le bourreau devroit faire. La sentence de mort étant prononcée, ce n'est pas lui qui s'ôte la vie, c'est le juge auquel il obéit comme un instrument qui la lui ôte. Mais si cet homme est un innocent, il vaut mieux qu'il refuse d'exécuter cet ordre, parce qu'aucun souverain n'a droit sur la vie d'un innocent. On propose encore cette troisième question, savoir si un malheureux condamné à une mort ignominieuse & douloureuse, peut s'y soustraire en se tuant lui-même. Tous les moralistes sont ici pour la négative. Un tel homme enfreint le droit que le magistrat a sur lui pour le punir, il frustre en même tems le but qu'on a d'inspirer par le châtiment de l'horreur pour des crimes semblables au sien.

Disons un mot du *suicide* indirect. On entend par-là toute action qui occasionne une mort prématurée, sans qu'on ait eu précisément l'intention de se la procurer. Cela se fait ou en se livrant aux emportemens des passions violentes, ou en menant une vie dereglée, ou en se retranchant le nécessaire par une avarice honteuse, ou en s'exposant imprudemment à un danger évident. Les mêmes raisons qui défendent d'attenter à sa vie directement, condamnent aussi le *suicide* indirect, comme il est aisé de le voir.

Pour ce qui regarde l'imputation du *suicide*, il faut remarquer qu'elle dépend de la situation d'esprit où un homme se trouve avant & au moment qu'il se tue; si un homme qui a le cerveau dérangé, ou qui est tombé dans une noire mélancolie, ou qui est en phrénésie, si un tel homme se tue, on ne peut pas regarder son action comme un crime, parce que dans un tel état on ne sait pas ce qu'on fait; mais s'il le fait de propos délibéré, l'action lui est imputée dans son entier. Car quoiqu'on objecte qu'aucun homme jouissant de la raison ne peut se tuer, & qu'effectivement tous les meurtriers d'eux-mêmes puissent être regardés comme des fous dans le moment qu'ils s'ôtent la vie, il faut cependant prendre garde à leur vie précédente. C'est-là où se trouve ordinairement l'origine de leur désespoir. Peut-être qu'ils ne savent pas ce qu'ils font dans le moment qu'ils se tuent, tant leur esprit est troublé par leur passions; mais c'est leur faute. S'ils avoient tâché de dompter leurs passions dès le commencement, ils auroient sûrement prévenu les malheurs de leur état présent; ainsi la dernière action étant une suite des actions précédentes, elle leur est imputée avec les autres.

Le *suicide* a toujours été un sujet de contestation parmi les anciens philosophes: les Stoiciens le permettoient à leurs sages. Les Platoniciens soutenoient que la vie est une station dans laquelle Dieu a placé l'homme, que par conséquent il ne lui est point permis de l'abandonner suivant sa fantaisie. Parmi les modernes, l'abbé de Saint-Cyran a soutenu qu'il y a quelques cas où on peut se tuer. Voici le titre de son livre. *Question royale où est montré en quelle extrémité, principalement en tems de paix, le sujet pourroit être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne.*

Quoiqu'il ne soit point douteux que l'église chrétienne ne condamne le *suicide*, il s'est trouvé des chrétiens qui ont voulu le justifier. De ce nombre est le docteur Donne, savant théologien Anglois, qui sans doute, pour consoler ses compatriotes, que la mélancolie détermine assez souvent à se donner la mort, entreprit de prouver que le *suicide* n'est point défendu dans l'écriture sainte, & ne fut point regardé comme un crime dans les premiers siècles de l'église.

Son ouvrage écrit en Anglois, a pour titre ΒΙΑΘΑΝΑΤΟΣ: *a déclaration of that paradoxe or thesis that self-homicide is not so naturally sin & that it mai never be otherwise*, &c. *London* 1709. Ce qui signifie *exposition d'un paradoxe ou système qui prouve que le* suicide *n'est pas toujours un péché naturel*, *Londres* 1700. Ce docteur Donne mourut doyen de S. Paul, dignité à laquelle il parvint après la publication de son ouvrage.

Il prétend prouver dans son livre, que le *suicide* n'est opposé, ni à la loi de la nature, ni à la raison, ni à la loi de Dieu révélée. Il montre que dans l'ancien testament, des hommes agreables à Dieu se sont donné la mort à eux mêmes; ce qu'il prouve par l'exemple de Samson, qui mourut écrasé sous les ruines d'un temple, qu'il fit tomber sur les Philistins & sur lui-même. Il s'appuie encore de l'exemple d'Eléazar, qui se fit écraser sous un éléphant en combattant pour sa patrie; action qui est louée par S. Ambroise. Tout le monde connoît chez les payens, les exemples de Codrus, Curtius, Decius, Lucrèce, Caton, &c.

Dans le nouveau testament, il veut fortifier son système par l'exemple de Jesus-Christ, dont la mort fut volontaire. Il regarde un grand nombre de martyrs comme de vrais *suicides*, ainsi qu'une foule de solitaires & de pénitens qui se sont fait mourir peu-à-peu. S. Clément exhorte les premiers chrétiens au martyre, en leur citant l'exemple des payens qui se dévouoient pour leur patrie. *Stromat. lib. IV.* Tertullien condamnoit ceux qui fuyoient la persécution, *Voyez* Tertullian. *de fugâ*

propos. II. Du tems des persécutions, chaque chrétien pour arriver au ciel affrontoit généreusement la mort, & lorsqu'on supplicioit un martyr, les assistans s'écrioient, *je suis aussi chrétien.* Eusebe rapporte, qu'un martyr nommé Germanus, irritoit les bêtes pour sortir plus promptement de la vie. S. Ignace, évêque d'Antioche, dans sa lettre aux fidèles de Rome, les prie de ne point solliciter sa grace, *voluntarius morior quia mihi utile est mori.*

Bodin rapporte d'après Tertullien, que dans une persécution qui s'éleva contre les chrétiens d'Afrique, l'ardeur pour le martyre fut si grande, que le proconsul lassé lui-même de supplices, fit demander par le crieur public, *s'il y avoit encore des chrétiens qui demandassent à mourir.* Et comme on entendit une voix générale qui répondoit *qu'oui*, le proconsul leur dit de s'aller pendre & noyer eux-mêmes pour en épargner la peine aux juges. *Voyez* Bodin, *Demonst. lib. IV. cap. iij.* Ce qui prouve que dans l'église primitive les chrétiens étoient affamés du martyre, & se présentoient volontairement à la mort. Ce zèle fut arrêté par la suite au concile de Laodicée, *canon 33*, & au premier de Carthage, *canon 2*, dans lesquels l'église distingua les vrais martys des faux; & il fut défendu de s'exposer volontairement à la mort; cependant l'histoire ecclésiastique nous fournit des exemples de saints & de saintes, honorés par l'église, qui se sont exposés à une mort indubitable; c'est ainsi que sainte Pélagie & sa mère se précipitèrent par une fenêtre & se noyèrent. *Voyez S. Augustin, de civit. Dei, lib. I. cap. xxvj.* Sainte Apollonie courut se jetter dans le feu. Baronius dit sur la première, qu'il ne fait que dire de cette action, *quid ad hæc dicamus non habemus.* S. Ambroise dit aussi à son sujet, *que Dieu ne peut s'offenser de notre mort, lorsque nous la prenons comme un remède.* Voyez *Ambos. de virginitate, lib. III.*

Le théologien anglois confirme encore son système par l'exemple de nos missionnaires, qui de plein gré s'exposent à une mort assurée, en allant prêcher l'évangile à des nations qu'ils savent peu disposées à le recevoir; ce qui n'empêche point l'église de les placer au rang des saints, & de les proposer comme des objets dignes de la vénération des fidèles; tels sont S. François de Xavier & beaucoup d'autres que l'église a canonisés.

Le docteur Donne confirme encore sa thèse par une constitution apostolique, rapportée au *lib. IV. cap. vij. & cap. ix.* qui dit formellement qu'un homme doit plutôt consentir à mourir de faim, que de recevoir de la nourriture de la main d'un excommunié. Athénagoras dit que plusieurs chrétiens de son tems se mutiloient & se faisoient eunuques. S. Jerôme nous apprend, que saint Marc l'évangeliste, se coupa le pouce pour n'être point fait prêtre. Voyez *prolegomena in Marcum.*

Enfin, le même auteur met au nombre des *suicides* les pénitens, qui à force d'austérités, de macérations & de tourmens volontaires, nuisent à leur santé & accélèrent leur mort; il prétend que l'on ne peut faire le procès aux *suicides*, sans le faire aux religieux & aux religieuses, qui se soumettent volontairement à une régle assez austère pour abréger leurs jours. Il rapporte la règle des Chartreux, qui leur défend de manger de la viande, quand même cela pourroit leur sauver la vie; c'est ainsi que M. Donne établit son système, qui ne sera certainement point approuvé par les théologiens orthodoxes.

En 1732, Londres vit un exemple d'un *suicide* memorable, rapporté par M. Smollet dans son histoire d'Angleterre. Le nommé Richard Smith & sa femme, mis en prison pour dettes, se pendirent l'un & l'autre après avoir tué leur enfant; on trouva dans leur chambre deux lettres adressées à un ami, pour lui recommander de prendre soin de leur chien & de leur chat; ils eurent l'attention de laisser de quoi payer le porteur de ces billets, dans lesquels ils expliquoient les motifs de leur conduite; ajoutant qu'ils ne croyoient pas que Dieu pût trouver du plaisir à voir ses créatures malheureuses & sans ressources; qu'au reste, ils se résignoient à ce qu'il lui plairoit ordonner d'eux dans l'autre vie, se confiant entièrement dans sa bonté. Alliage bien étrange de religion & de crime! (*Ancienne Encyc.*)

Lettre de Saint-Preux à milord Edouard.

Oui, Milord, il est vrai; mon ame est oppressée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'est à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reste que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'est pas permis d'en disposer sans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je sais aussi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos soins me l'ont sauvée deux fois, & vos bienfaits me la conservent sans cesse. Je n'en disposerai jamais que je ne sois sûr de le pouvoir faire sans crime, ni tant qu'il me restera la moindre espérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous disiez que je vous étois nécessaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous sommes à Londres, loin que vous songiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de soins superflus! Milord, vous le savez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous sur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchainer un infortuné: des prétextes & des sophismes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raison, parlez à mon cœur; je suis prêt à vous entendre: mais souvenez-vous que ce n'est point le désespoir qu'on buse.

Vous voulez qu'on raisonne? hé bien raisonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la question qu'on agite; j'y consens. Cherchons la vérité paisiblement, tranquillement. Discutons la proposition générale comme s'il s'agissoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de se la donner. Je ne veux pas faire un livre à son exemple, & je ne suis pas fort content du sien; mais j'espere imiter son sang-froid dans cette discussion.

J'ai long-tems médité sur ce grave sujet. Vous devez le savoir, car vous connoissez mon sort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous & n'est un bien pour personne, il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je pense que c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de la renverser, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que disent là-dessus nos sophistes? Premiérement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature; il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette regle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes?

Cette objection si peu solide, ils la retournent de mille manières. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en sors-tu sans son congé? Le congé n'est-il pas dans le mal-être? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte: c'est en me la rendant insupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je résiste de toute ma force; dans le second, j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme si l'on vouloit se soustraire à ses loix? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps? Est-il quelque lieu dans l'univers où quelque être existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne? Non, sa justice & sa bonté font mon espoir, & si je croyois que la mort pût me soustraire à sa puissance, je ne voudrois plus mourir.

C'est un des sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, pour t'avoir injustement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on est mort? Ce n'est point cela du tout, mais il falloit dire; si tu charges ton esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire son service? La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie; comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu; elle n'est rien aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne sont point de bonne foi. Absurdes & cruels dans leurs raisonnemens, il aggravent le prétendu crime comme si l'on s'ôtoit l'existence, & le punissent, comme si l'on existoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très-légérement & comme en passant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez moi, Milord, il les eût médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal? En considérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on feroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien? Le crime assiége sans

cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant, ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde : mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entr'eux, ils n'ont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord; c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations; & si nos passions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscretement leurs douleurs par leurs voluptés? ils anéantissent pour ainsi dire leur existence à force de l'étendre sur la terre; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils sentent & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

Mais qu'en général, ce soit si l'on veut un bien pour l'homme de ramper tristement sur la terre, j'y consens : je ne prétens pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaste tombeau du monde. Il est, il est des infortunés trop privilégiés pour suivre la route commune, & pour qui le désespoir & les amères douleurs sont le passeport de la nature. C'est à ceux-là qu'il seroit aussi insensé de croire que leur vie est un bien, qu'il l'étoit au sophiste Possidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous est bon de vivre, nous le desirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce désir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les misères de la condition humaine. On supporte long-tems une vie pénible & douloureuse avant de se résoudre à la quitter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins qu'elle est un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précède toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire; ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines, & il n'y a jamais que de poltrons qui se donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrèce, soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les romains d'un saint zèle & faisoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes, & qu'ils sont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus long-tems la peine de vivre; quand un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison; & moi, qui m'oblige à supporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort, ressemble à celui qui aime mieux laisser envénimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parisot, coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traitter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture faute d'oser soutenir la même opération.

J'avoue qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche, combien en est-il qui l'ordonnent? Qu'un magistrat à qui tient le salut de la patrie, qu'un père de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se devouent à leur devoir quoi qu'il arrive; que mille autres

relations civiles & domestiques forcent un honnête homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuste, est-il permis, pour cela, dans des cas tout différens de conserver, aux dépens d'une foule de misérables, une vie qui n'est utile qu'à celui qui n'ose mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le sauvage décrépit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids; les ennemis sont là; va combattre avec tes frères, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton père à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misere, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malheureux estropié de consommer dans son lit, le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité?

Pesez ces considérations, Milord, rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles se réduisent au plus simple des droits de la nature, qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goute & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient elle pas de la même main? S'il est pénible de mourir, qu'est ce à dire? Les drogues font-elles plaisir à prendre? Combien de gens préferent la mort à la médecine? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fièvre, que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; si nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? à quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde, de peur d'enfreindre ses loix, & quoique nous fassions, pouvons-nous jamais les enfreindre? Non, Milord, la vocation de l'homme est plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour rester immobile dans un quiétisme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur, fais ce qui t'est salutaire & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort desirable, il me prescrit de la chercher.

Bomston, j'en appelle à votre sagesse & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raison peut-elle déduire de la religion sur la mort volontaire? Si les chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur religion, ni de sa regle unique, qui est l'écriture, mais seulement des philosophes payens. Lactance & Augustin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jesus-Christ ni les apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que sur le raisonnement du Phédon que j'ai déjà combattu; de sorte que les fidelles qui croient suivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la bible entière une loi contre le suicide, ou même une simple improbation; & n'est-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se sont donnés la mort, on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples? il y a plus; celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se seroit il fait pour justifier un crime, & cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le décalogue. Que s'ensuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moyse qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiére est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice; les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis, d'ailleurs, font un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de misères, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui! C'est de ceux ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, & marque au profit de l'autre vie la

résignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & si quelqu'un montre assez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou qu'il faut enfermer ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc sans scrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en restera que trop à souffrir encore. Délivrons nous sans remords de la vie même, aussi-tôt qu'elle est un mal pour nous; puisqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offensons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un sacrifice à l'être suprême, n'est-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impose par la voix de la raison, & versons paisiblement dans son sein notre ame qu'il redemande.

Tels sont les préceptes généraux que le bon sens dicte à tous les hommes & que la religion autorise. Revenons à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne souffrez pas moins que moi; vos maux sont sans remède ainsi que les miens, & d'autant plus sans remède, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir : Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur un corps infirme & cassé? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aisément de ses entraves, & où l'homme sait encore mourir; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort désirable; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je serois mort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quitter aussi-tôt qu'ils sont rompus! Je le sens, Milord, nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure; la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous unisse encore à notre dernière heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre; de confondre leurs derniers soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans? Que quittent ils en sortant du monde? Ils s'en vont ensemble; ils ne quittent rien.

Lettre de milord Edouard à Saint Preux.

Jeune homme, un aveugle transport t'égare; sois plus discret; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme; je suis anglois, je sais mourir; car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire; mon ame avoit besoin de la tienne; tes soins pouvoient m'être utiles; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu? Où est-elle? qu'est-elle devenue? Que peux-tu faire? A quoi est-tu bon dans l'état où te voilà? Quels services puis-je espérer de toi? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme; tu n'es rien; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste, & je ne t'aimois pas seulement par goût mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content? Un misérable & perpétuel sophisme qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever si je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & soit placé, sur la terre, au hazard, seulement pour vivre, souffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pié à pié ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres, & l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière; c'est que tu as

envie de mourir. Voilà certes un argument fort comode pour les scélérats: Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le desir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre; Je voudrois bien savoir si tu as commencé? Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie un tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton tems? Parle, que lui diras-tu? J'ai séduit un fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il avoit porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebatius, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde; cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas une modification passagère, mais son raport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses-tu que je n'aye pas démélé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens? Croi-moi? n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami: j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis: la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras: la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas souffrir? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passagères d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens que nos chagrins; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit; puisque la plûpart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui: car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est ce qui rend un mal quelconque intolérable? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, & l'on préfere celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la constance & n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems? Attends & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront ! Vain sophisme de la douleur ! bon mot sans raison, sans justesse, & peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de desespoir que l'espoir de terminer sa misère ! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser ? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Pensez-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

Ta mort ne fait de mal à personne ? Je t'entends! mourir à nos depens ne t'importe guère, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises ; n'en est-il point de plus chers encore qui t'obligent à te conserver ? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir ? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à sa première innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie ? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras tu toujours occupé de toi-même ? Ne songeras tu jamais qu'à tes peines ? N'es tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne saurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magistrat & du père de famille, & parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société à qui tu dois ta conservation, tes talens, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, & qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des loix ? Les loix, les loix, jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'oses nommer des romains ! Toi, des romains ! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres ! Dis moi, Brutus mourut il en amant désespéré, & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire, ah tais toi ! Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des romains, si tu pense qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge ! Regarde les beaux tems de la république, & cherche si tu y verras un seul Citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines ? Quel effort de courage le sénat même n'admira t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite ? Par quelle raison tant de généreux romains se laisserent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle & à qui il en coutoit si peu de mourir ? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les loix furent anéanties & que l'état fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leurs liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des romains de cesser d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux, & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leurs pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu,

& leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vit dans aucuns d'eux le spectacle indigne, de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta Patrie, en es tu moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de mourir tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprend qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rend lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien? Je suis inutile au monde? Philosophe d'un jour! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

Ecoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment, de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même. « Que je fasse encore une bonne action avant » que de mourir. ». Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crain d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit: prends, épuise mes biens, fais moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas; meurs, tu n'es qu'un méchant. (*Nouvelle Héloïse*).

SUPERSTITION. La *superstition* est une peur excessive des peines de l'autre vie: c'est le vice des esprits foibles, qui croient remplir le devoir par de petites pratiques de religion. Elle conduit au fanatisme, qui est un zèle de religion mal-entendu. Jacques-Clément étoit un fanatique superstitieux.

La *superstition*, dit Théophraste, semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un superstitieux, après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau lustrale, sort du temple, & se promène une partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court, & il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. S'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple a consacrées, il s'en approche, plie le genoux devant elles, & les adore. Son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles. Et lorsqu'il lui arrive pendant son sommeil d'avoir quelque vision, il va consulter le devin, pour savoir de lui à quel dieu il doit sacrifier. (*Ancienne Encyc*).

Les préparatifs faits, & les deux fondemens jettés, il est tems de bâtir & dresser les regles de sagesse, dont la première & plus noble regarde la religion & le service de Dieu. La piété tient le premier lieu au rang de nos devoirs, & est chose de très-grand poids, en laquelle il est dangereux & très facile de se mesconter & faillir. Il est besoin d'avoir avis, & savoir comment celui qui étudie à la sagesse, s'y doit gouverner. Ce que nous allons faire après avoir un peu discouru de l'état & succès des religions au monde, remettant le surplus à ce que j'en ai dit en mes trois vérités.

C'est premièrement chose effroyable, de la grande diversité des religions, qui a été & est au monde, & est encore plus de l'étrangeté d'aucune, si fantasque & exhorbitante que c'est merveille que l'entendement humain ait pu être si fort abêti & enivré d'impostures; car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui nait été déifié en quelque lieu, & qui n'ait trouvé place pour y être adoré.

Elles conviennent toutes en plusieurs choses, j'entends quant à la montre & à ce qu'elles allèguent tout haut, en quoi le diable est singe de Dieu & la fausseté quelquefois plus spécieuse & plausible que la vérité. Premièrement elles ont pris naissance presque en même climat & air; la Palestine & l'Arabie qui se touchent, j'entends les plus célèbres & fameuses maitresses des autres, elles ont leurs principes & fondemens presque pareils; la créance d'un Dieu auteur de toutes choses, de la providence & amour envers le genre humain, immortalité de l'ame, loyer aux bons, châtiment aux méchans après cette vie, incertaine profession externe de prier invoquer, honorer & servir Dieu. Pour se faire valoir & recevoir, elles allèguent & fournissent, soit de fait & en vérité, comme les vrais, ou par imposture & beau semblant de révélation, apparitions, prophéties, miracles, prodiges, sacrés mystères, saints. Toutes ont leur origine & commencement, petit foible, humble; mais peu à peu par une suite & acclamation contagieuse des peuples, avec des fictions mises en avant ont pris pied, & se sont autorisées, tellement que toutes sont tenues avec affirmation & devotion, voire les plus absurdes. Toutes tiennent & enseignent que Dieu s'appaise, se fléchit & se gagne par prières, présens, vœux & promesses, fêtes, encens. Toutes croient que le principal & plus plaisant service à Dieu & puissant moyen de l'appaiser, & pratiquer sa bonne grace, c'est se donner de la peine, se tailler, imposer & charger de force

besogne difficile & douloureuse, témoin par tout le monde & en toutes les religions, & encore plus aux fausses qu'aux vraies; au mahométisme qu'au christianisme, tant d'ordres, compagnies, hermitages & confréries, destinées à certains & divers exercices fort pénibles & de profession étroite, jusqu'à se déchirer & découper leurs corps, & pensent par là mériter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ces afflictions & tourmens comme eux, & tous les jours s'en dressent de nouvelles, & jamais la nature humaine ne cessera, & ne verra la fin d'inventer des moyens de se donner de la peine & du tourment, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir & se plaît au tourment & défaite de ses créatures, laquelle opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont été universels par-tout le monde, avant la naissance de la chrétienneté, & exercés non-seulement sur les bêtes innocentes, que l'on massacroit avec effusion de leur sang, pour un précieux présent à la divinité; mais, chose étrange de l'ivresse du genre humain, sur les enfans, petits, innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien; coutume pratiquée avec grande religion par toutes nations getes, qui entr'autres cérémonies & sacrifices, dépêchent vers leur dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, un homme d'entre eux pour le réquérir de choses nécessaires. Et parce qu'il faut que ce soit un qui meure tout à l'instant, & qu'ils l'exposent à la mort d'une certaine façon douteuse, qui est de le lancer sur les pointes de trois javelines droites, il avient qu'ils en dépêchent plusieurs de rang, jusqu'à ce qu'il advienne un qui s'enferre en lieu mortel, & expire soudain, estimant celui-là être propre & favorisé, les autres non. Perses, témoin le fait d'Amestris, mère de Xerxes, qui en un coup enterra tout vifs quatorze jouvenceaux, des meilleurs maisons, selon la religion du pays. Anciens gaulois, carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, présens pères & mères. Lacédémoniens qui mignardoient leur Diane, en faisant fouetter de jeunes garçons en sa faveur, souvent jusqu'à la mort. Grecs, témoin le sacrifice d'Iphigénia. Romains, témoin les deux Decies : *quæ fuit tanta iniquitas deorum ut placari pop. rom. non possent, nisi tales viri occidissent.* Mahomettans qui se balafrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophète. Les Indes nouvelles orientales & occidentales; & au Themistiran cimentans leurs idoles de sang d'enfans. Quelle aliénation de sens, penser flatter la divinité par inhummanité, payer la bonté divine par notre affliction, & satisfaire à sa justice par cruauté. *Jam insana sunt ut nemo fuerit dubitaturus furere eos, si cum paucioribus furerent.* Justice donc affamé de sang humain, sang innocent tiré & répandu avec tant de douleurs & de tourmens : *ut sic dî placentur, quemadmodum ne homines quidem saviunt.* D'où peut venir cette opinion & créance, que Dieu prend plaisir au tourment, & en la défaite de ses œuvres & de l'humaine nature? suivant cette opinion, de quel naturel doit être Dieu? Mais tout cela a été aboli par le christianisme, comme a été dit ci-dessus.

Elles ont aussi leurs différences, leurs articles particuliers & séparés, par lesquels elles se distinguent entr'elles, & chacune se préfère aux autres, & se confie d'être la meilleure, & plus vraie que les autres, & s'entrereprochent aussi les unes aux autres quelques choses, & par-là s'entrecondamnent & rejettent.

Mais l'on n'est point en doute ni en peine de savoir quelle est la vraie, ayant la chrétienne tant d'avantages & de privilèges si hauts & si authentiques par-dessus les autres, & privativement d'icelles. C'est le sujet de ma seconde vérité, où est monstré combien toutes les autres demeurent au-dessous d'elle.

Or comme elles naissent l'une après l'autre, la plus jeune bâtit toujours sur son aînée, & prochaine sur la précédente, laquelle elle n'improuve, ni ne condamne de fond en comble, autrement elle ne seroit pas ouie, & ne pourroit prendre pied, mais seulement l'accuse ou d'imperfection, ou de son terme fini, & qu'à cette occasion elle vient pour lui succéder & la parfaire, & ainsi la ruine peu à peu, & s'enrichit de ses dépouilles, comme la judaïque qui a retenu plusieurs choses de la gentile égyptienne son aînée, ne pouvant ce peuple hébreu être si-tôt sevré & nettoyé de ses coutumes; la chrétienne bâtie sur les vérités & promesses de la judaïque; la mahométane sur toutes les deux, retenant presque toutes les vérités de Jésus-Christ, sauf la première qui est sa divinité, tellement que pour sauter du judaïsme au mahométisme, il faut passer par le christianisme, & se sont trouvés des mahométans qui se sont exposés aux tourmens pour soutenir les vérités chrétiennes, comme un chrétien feroit pour soutenir les vérités du vieux testament, mais les vieilles & aînées condamnent tout à-fait & entièrement les jeunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

Toutes les religions ont cela, qu'elles sont étranges & horribles au sens commun, car elles proposent & sont bâties & composées de pièces, desquelles les unes semblent au jugement humain basses, indignes & méséantes, dont l'esprit un peu fort & vigoureux s'en moque; ou bien trop hautes, éclatantes, miraculeuses & mystérieuses, où il ne peut rien connoître, dont il s'en offense. Or l'esprit humain n'est capable que des choses médiocres; méprise & dédaigne les petites, s'étonne & se transit des grandes, dont n'est de merveille s'il se rend difficile à recevoir du premier coup toute religion où n'y a rien de médiocre & de commun, & faut qu'il y soit induit par quelque occasion. Car s'il est fort il la dédaigne, & l'a en risée; s'il est foible & superstitieux il s'en étonne & s'en scandalise : *prædicamus Jesum crucifixum, judæis scandalum, gentibus stultitiam.* D'où il advient qu'il y a

tant de mécréans & irreligieux, pource qu'ils consultent & écoutent trop leur propre jugement, voulant examiner & juger des affaires de la religion, selon leur portée & capacité, & la traiter par leurs outils propres & naturels. Il faut être simple, obéissant & débonnaire pour être propre à recevoir religion, croire & se maintenir sous les loix, par révérence & obéissance, assujettir son jugement & se laisser mener & conduire à l'autorité publique, *Captivantes intellectum ad obsequium fidei.*

Mais il étoit requis d'ainsi procéder, autrement la religion ne seroit pas en respect & en admiration comme elle doit; or il faut que comme difficilement, aussi authentiquement & révéremment, elle soit reçue & jurée; si elle étoit du goût humain & naturel sans étrangeré, elle seroit bien plus facilement, mais moins révéremment prinse.

Or étant les religions & créances telles que dit est, étranges au sens commun, surpassantes de bien loin toute la portée & intelligence humaine, elles ne doivent, ni ne peuvent être prinses, ni logées chez nous par moyens naturels & humains, autrement tant de grandes ames, rares & excellentes qu'il y a eu, y fussent arrivées, mais il faut qu'elles soient apportées & baillées par révélation extraordinaire & céleste, prinses & reçues par inspiration divine, & comme venant du ciel. Aussi disent tous qu'ils la tiennent, & la croyent, & tous usent de ce jargon, que non des hommes, ni d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai; sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien; elles sont, quoi qu'on dise, tenues par mains & moyens humains, ce qui est vrai en tout sens des fausses religions, n'étant que pures inventions humaines ou diaboliques; les vraies comme elles ont un autre ressort, aussi sont elles & reçues & venues d'une autre main, toutefois il faut distinguer. Quant à la réception, la première & générale publication & installation d'icelles a été: *Domino cooperante, sermonem confirmante sequentibus signis*, divine & miraculeuse, la particulière réception se fait tous les jours par voix, mains, & moyens humains, la nation, le pays, le lieu donne la religion; l'on est de celle que le lieu & la compagnie où l'on est né tient; l'on est circoncis, baptisé juif & chrétien, avant que l'on sache que l'on est homme; la religion n'est pas de notre choix & élection, l'homme sans son su est fait juif ou chrétien, à cause qu'il est né dedans la juiverie & chrétienneté, que s'il fut né ailleurs dedans la gentilité ou le mahométisme, il fut été de même, gentil ou mahométan. Quant à l'observance les vrais & bons professeurs d'icelles, outre la profession externe qui est commune à tous, voire & aux mécroyans, ont le don de Dieu, le témoignage du S. Esprit au dedans, mais c'est chose qui n'est pas commune ni ordinaire, quelque belle mine que l'on tienne, témoin la vie & les mœurs si mal accordantes avec la créance, témoin que pour occasions humaines & bien légères, l'on va contre la teneur de sa religion. Si elle tenoit & étoit plantée par une attache divine, chose du monde ne nous en pourroit ébranler, telle attache ne se romproit pas si aisément, s'il y avoit de la touche & du rayon de la divinité, il paroitroit par tout, & l'on produiroit des effets qui s'en sentiroient, & seroient miraculeux, comme a dit la vérité. Si vous aviez une seule goutte de foi, vous remueriez les montagnes. Mais quelle proportion ni convenance entre la persuasion de l'immortalité de l'ame, & d'une future récompense si glorieuse & heureuse, ou si malheureuse & angoisseuse, & la vie que l'on mène? La seule appréhension des choses que l'on dit croire si fermement, feroit égarer & perdre le sens: la seule appréhension & crainte de mourir par justice & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & fâcheux, a fait perdre le sens à plusieurs, & les a jettés à des partis bien étranges; & qu'est cela au prix de ce que la religion enseigne de l'avenir? Mais seroit-il possible de croire en vérité, espérer cette immortalité bienheureuse, & craindre la mort passage nécessaire à icelle? craindre & appréhender cette punition infernale, & vivre comme l'on fait? Ce sont contes, choses plus incompatibles que le feu & l'eau. Ils disent qu'ils le croient; ils se le font accroire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire accroire aux autres, mais il n'en est rien, & ne savent que c'est que croire. C'est un croire, mais tel que l'écriture appelle historique, diabolique, mort, informe, inutile, & qui fait plus de mal que de bien. Tels croyans sont de vrais moqueurs & affronteurs, disoit un ancien, & un autre, qu'ils sont d'une part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus lâches & vilains du monde; plus qu'hommes aux articles de leur créance, & pis que pourceaux en leur vie. Certes si nous nous tenions à Dieu, & à notre religion, je ne dis pas par une grace & une étreine divine, comme il faut, mais seulement d'une commune & simple, comme nous croyons une histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup audessus de toute autre chose pour l'infinie bonté qui reluit en eux; pour le moins seroient-ils en même rang que l'honneur, les richesses, les amis. Or y en a-t il bien peu, qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de sa religion, que contre son parent, son maître, son ami, ses moyens. Tout ceci ne heurte point la dignité, netteté, & hautesse de la chrétienneté; non plus que le fumier ne souille le rayon du soleil qui luit sur lui; car comme a dit un ancien, *fides non à personis sed contrà:* mais l'on ne sauroit trop crier contre les faux hypocrites à qui la vérité en veut tant par exprès & précipur, avec tant de *va* qu'il leur jette & élance de la bouche.

Pour savoir qu'elle est la vraie piété, il faut premièrement la séparer de la fausse, feinte & contre-

faite, afin de n'équivoquer, comme la plupart du monde fait. Il n'y a rien qui fasse plus belle mine, & prenne plus de peine à ressembler la vraie piété & religion, mais qui lui soit plus contraire & ennemie, que la superstition : comme le loup qui ne ressemble pas trop mal le chien, mais est d'un esprit & humeur tout contraire : & le flatteur qui contrefait le zélé ami, & n'est rien moins, & la fausse monnoie plus parée que la vraie. *Gens superstitiom obnoxia, religionibus adversa* Et est aussi envieuse & jalouse, comme l'amoureuse adultère, qui par ses petites mignardises, fait semblant de porter plus d'affection, & se soucier plus du mari, que la vraie épouse, laquelle elle veut rendre odieuse. Or les notables différences des deux, sont que la religion aime & honnore Dieu, met l'homme en paix & en repos, & loge en une ame libre, franche & généreuse; la superstition trouble & effarouche l'homme, & injurie Dieu, apprenant à le craindre avec horreur & effroy, se cacher & s'en fuir de lui s'il étoit possible, c'est maladie d'ame foible, vile & paoureuse. *Superstitio error insanus, amandos timet, quos colit violat: morbus pusilli animi, qui superstitione imbutus est, quietus esse nusquam potest. Varro ait Deum à religioso vereri à superstitioso timeri.* Parlons de tous les deux à part.

Le superstitieux ne laisse vivre en paix ni Dieu, ni les hommes; il appréhende Dieu chagrin, despiteux, difficile à contenter, facile à se courroucer, long à s'appaiser, examinant nos actions à la façon humaine d'un juge bien sevère, épiant & nous guettant au pas; ce qu'il témoigne assez par ses façons de le servir, qui est tout de même. Il tremble de peur, il ne peut bien se fier ni s'assurer, craignant n'avoir jamais assez bien fait, & avoir obmis quelque chose, pour laquelle omission, tout peut être ne vaudra rien; il doute si Dieu est bien content, se met en peine de le flatter, pour l'appaiser & le gagner : l'importune de prières, vœux, offrandes; se feint des miracles, aisément croit & reçoit les supposés par autres; prend pour soi, & interprete toutes choses encores, que purement naturelles, comme expressément faites & envoyées de Dieu; mord & court à tout ce que l'on dit, comme un homme fort soncieux, *duo superstitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'est-ce tout cela, finon en se donnant force peine, vilement, fordidement, & indignement agir avec Dieu, & plus mécaniquement que l'on ne feroit avec un homme d'honneur; Généralement toute superstition & faute en religion, vient de ce que l'on n'estime pas assez Dieu, nous le rappellons & ravallons à nous, nous jugeons de lui selon nous; nous l'affublons de nos humeurs : quel blasphême!

Or, ce vice & maladie nous est quasi comme naturelle, & y avons tous quelque inclination. Plutarque déplore l'infirmité humaine, qui ne fait jamais tenir mesure, & demeurer ferme sur ses pieds : car elle penche & dégénere, ou en superstition ou vanité, ou en mépris & nonchalance des choses divines. Nous ressemblons au mal advisé mari, coiffé de quelque vilaine rusée, avec laquelle il fait plus, à cause de ses mignardises & artifices, qu'avec son honnête épouse, qui l'honore & le sert avec une pudeur simple & naive : ainsi nous plaît plus la superstition, que la religion.

Elle est aussi populaire, vient de foiblesse d'ame, d'ignorance ou méconnoissance de Dieu, bien grossière; dont elle se trouve plus volontiers aux enfans, femmes, veillards, malades, assaillis & battus de quelque violent accident; bref, aux barbares. *Inclinant natura ad superstitionem barbari.* C'est d'elle donc, & non de la vraie religion, qu'il est vrai, ce que l'on dit après Platon, que la foiblesse & lâcheté des hommes, a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes & viellards, feroient plus susceptibles de religion, plus scrupuleux & dévotieux : ce feroit faire tort à la vraie religion, que lui donner une si chétive cause & origine.

Outre ces sémences & inclinations naturelles à la superstition, plusieurs lui tiennent la main, & la favorisent pour le gain & profit grand qu'ils en tirent. Les grands aussi & puissans, encore qu'ils sachent ce qui en est, ne la veulent troubler ni empêcher, sachant que c'est un outil très-propre pour mener un peuple; d'où il advient que non seulement ils fomentent & réchauffent celle qui est déjà en nature, mais encore quand il est besoin, ils en forgent & inventent de nouvelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla & autres, *qui faciunt animos humiles formidine divum, depressosque premunt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius regit, quam superstitio.*

Or quittans cette orde & vilaine superstition, (que je veux être abominée par celui que je desire ici duire & instruire à la sagesse) apprenons & guidons nous à la vraie religion & piété, de laquelle je veux donner ici quelques traits & portraits; comme petites lumières. Mais avant y entrer, je veux dire ceci en général, & comme par préface, que de tant de diverses religions & manières de servir Dieu, qui sont ou peuvent être au monde, celles semblent être plus nobles, & avoir plus d'apparence de vérité, lesquelles sans grande opération externe & corporelle, retirent l'ame au dedans, & élevent par pure contemplation, à admirer & adorer la grandeur, & majesté immense de la première cause de toutes chose, & l'être des êtres, sans grande déclaration ou détermination d'icelle, ou prescription de son service; ainsi la reconnoissent indéfiniment être la bonté, perfection, & infinité du tout incompréhensible & inconnoissable, comme en-

feignent les Pythagoriens & plus insignes philosophes. C'est s'approcher de la religion des anges, & bien pratiquer le mot du fils de Dieu, adorer en esprit & vérité, & que Dieu demande tels adorateurs comme les meilleurs. En l'autre bout & extrémité sont ceux qui veulent avoir une deïté visible & perceptible par les sens, auquel erreur vilain & grossier, a trempé presque tout le monde; & Israël au désert, se faisant un veau: & de ceux-là, ceux qui ont choisi le soleil pour Dieu, semblent avoir plus de raison que tous autres, à cause de sa grandeur, beauté, vertu éclatante & inconneue, & certes digne, voire qui force tout le monde en admiration & révérence de soi: l'œil ne voit rien de pareil en l'univers, ni d'approchant, il est un, seul & sans compagnon. La chrétienté comme au milieu a bien le tout tempéré; le sensible & externe avec l'insensible & interne, servant Dieu d'esprit & de corps, & s'accommodant aux grands & aux petits, dont est mieux établie & plus durable. Mais en icelle même comme il y a diversité & des dégrés d'ames, de suffisance & capacité, de grace divine, aussi y a-t-il manières de servir Dieu. Les plus rélevées & parfaites, tirans plus à la première manière, plus spirituelle & contemplative, & moins externe, les moindres & imparfaites, *quasi sub pedagogo*, demeurent en l'autre de laict externe & populaire.

La religion est en la connoissance de Dieu, & de soi même: (car c'est une action relative entre les deux) son office est d'élever Dieu au plus haut de tout son effort, & baisser l'homme au plus bas, l'abattre comme perdu, & puis lui fournir des moyens de se relever, lui faire sentir sa misère & son rien, afin qu'en Dieu seul, il mette sa confiance & son tout.

L'office de religion est nous lier avec l'auteur & principe de tout bien, réunir & consolider l'homme à sa première cause, comme à sa racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché, il se conserve à sa perfection: au contraire quand il s'en sépare, il séche aussi-tôt sur le pied.

La fin & l'effet de la religion est de rendre fidellement tout l'honneur & la gloire à Dieu; & tout le profit à l'homme: tous bien reviennent à ces deux choses. Le profit qui est un amendement & un bien essentiel & interne, est dû à l'homme vuide, nécessiteux, & de tous points misérable: la gloire, qui est un ornement accessoire & externe, est dûe à Dieu seul, qui est la perfection & la plénitude de tous biens, auquel rien ne peut être ajouté, *gloria in excelsis Deo, & in terra pax hominibus.*

Suivant ce dessus notre instruction à la piété, est premièrement d'apprendre à connoître Dieu: car de la connoissance des choses procède l'honneur que nous leur portons. Il faut premièrement que nous croyions qu'il est, qu'il a créé le monde par sa puissance, bonté, sagesse, que par elle même il le gouverne; que la providence veille sur toutes choses, voir les plus petites; que tout ce qu'il nous envoye est pour notre bien, & que notre mal ne vient que de nous. Si nous estimions moins les fortunes qu'il nous envoye, nous blasphémerions contre lui, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & haïssons qui nous fait mal. Il nous faut donc résoudre de lui obeir & prendre en gré tout ce qui vient de sa main, nous commettre & soumettre à lui.

Il faut puis après l'honorer; la plus belle & sainte façon de ce faire, est premièrement de laver nos esprits de toute charnelle, terrienne & corruptible imagination; & par les plus chastes, hautes & saintes conceptions, nous exercer en la contemplation de la divinité: & après que nous l'aurons orné de tous les noms & louanges les plus magnifiques & excellens, que notre esprit se peut imaginer, nous reconnoissons que nous ne lui avons encore rien présenté digne de lui: mais que la faute est en notre impuissance & foiblesse, qui ne peut rien concevoir de plus haut; Dieu est le dernier effort de notre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée suivant sa capacité, & pour mieux dire, Dieu est infiniment par-dessus tout nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

Il faut puis après le servir de cœur & d'esprit, c'est le service qui répond à son naturel: *Deus spiritus est: Si Deus est animus sit tibi pura mente colendus*: c'est celui qui le demande, & qui lui agrée: *pater tales quærit adoratores*: l'offrande plaisante à sa Majesté, c'est un cœur net, franc & humilié: *Sacrificium Deo Spiritus*, une ame & une vie innocente: *optimus animus, pulcherrimus Dei cultus: religiosissimus cultus imitari: unicus Dei cultus non esse malum*: l'homme sage est un vrai sacrificateur du grand Dieu, son esprit est son temple, son ame en est son image, ses affections sont les offrandes, son plus grand & solemnel sacrifice, c'est l'imiter, le servir & l'implorer: c'est au grand à donner & au petit à demander, *Beatius dare quàm accipere.*

Ne faut toutes fois mépriser & dédaigner le service extérieur & public, auquel il se faut trouver & assister avec les autres, & observer les cérémonies ordonnées & accoutumées, avec modération, sans vanité, sans ambition, ou hypocrisie, sans luxe ni avarice; & toujours avec cette pensée, que Dieu veut être servi d'esprit, & que ce qui se fait au dehors est plus pour nous que pour Dieu, pour l'unité & édification humaine que pour la vérité divine, *quæ potius ad morem quàm ad rem pertinet.*

prompts à censurer & condamner les autres, *qui confidunt in se & aspernantur alios*. Ils pensent que la religion soit une généralité de tout bien & de toute vertu, que toutes vertus soient comprises en elle, & lui soient subalternes, dont ne reconnoissent autre vertu ni prud'homme, que celle qui se remue par le ressort de religion. Or c'est au rebours, car la religion qui est postérieure, est une vertu spéciale & particulière, distincte de toutes les autres vertus; qui peut-être sans elles & sans probité, comme a été dit des pharisiens religieux & méchans. & elles sans religion comme en plusieurs philosophes, bons & vertueux, toutesfois irréligieux. Elle est aussi comme enseigne toute la théologie, vertu morale, humaine, pièce appartenante à la justice, l'une des quatre vertus cardinales, laquelle nous enseigne en géneral de rendre à chacun ce qui lui appartient, gardent à chacun son rang. Or Dieu étant par-dessus tous, l'auteur & maître universel, il lui faut rendre tout souverain honneur, service, obéissance, & c'est religion, subalterne & l'hypothèse de justice, qui est la thèse universelle plus ancienne & naturelle. Ceux-ci veulent au rebours que l'on soit religieux avant prud'homme, & que la religion qui s'acquiert & s'apprend de dehors, *ex auditu, quomodo credent sine prædicante*, engendre la prud'hommie, laquelle nous avons montré devoir ressortir de nature, loi & lumière que Dieu a mis au dedans de nous dès notre origine, c'est un ordre renversé. Ils veulent que l'on soit homme de bien, à cause qu'il y a un paradis & un enfer, donc s'ils ne craignoient Dieu, & d'être damnés (car c'est souvent leur jargon,) ils feroient de belles besoignes. O chétive & misérable prud'hommie! Quel gré faut-il t'avoir de ce que tu fais? Couarde & lâche innocence, *quæ nisi metu non placet*! Tu te gardes méchant, car tu n'oses & crains d'être d'être battu; & déjà en cela es-tu méchant, *oderunt peccare mali formidine pœnæ*. Or je veux que tu l'oses, mais que tu ne vueilles quand bien tu n'en serois jamais tancé; je veux que tu sois homme de bien, quand bien tu ne devrois jamais aller en paradis; mais pour ce que nature, la raison, c'est-à-dire, Dieu le veut; pour ce que la loi & la police générale du monde, d'où tu es une pièce, le requiert ainsi, & tu ne peux consentir d'être autre que tu n'ailles contre toi-même, ton être, ta fin. Je ne veux pas du tout reprouver ni condamner cette prud'hommie acquise & causée par ressort externe, de récompense ou punition comme méchanceté, car elle vaut beaucoup mieux que rien, est très-utile pour réduire les méchans, qu'il faut traiter comme vilains esclaves, à coups de bâton: mais je la dis chétive, accidentelle, indigne du sage noble & sacré (auquelle est requise une bien plus haute, forte & généreuse probité qu'au reste du commun & prophane) & comme par la théologie, servile, imparfaite; propre aux rudes & grossiers, encore commençans & apprentifs. Certes telle prud'hommie causée par l'esprit de religion, outre qu'elle n'est vraie & essentielle, n'agissant par le bon ressort auteur de nature, mais accidentelle; encore est elle très-dangéreuse, produisant quelquefois de très vilains & scandaleux effets (comme l'expérience l'a de tout tems fait sentir) sous beaux & spécieux prétextes de piété. Quelles exécrables méchancetés n'a produit le zèle de religion! Mais se trouve-t-il autre sujet ou occasion au monde, qui en aie peu produire de pareilles? Il n'appartient qu'à ce grand & noble sujet, de causer les plus grands & insignes effets.

Tantum religio potuit suadere malorum,
Quæ peperit sæpe scelerosa atque impiafacta.

N'aimer point, regarder de mauvais œil, comme un monstre, celui qui est d'autre opinion que la leur, penser être contaminé de parler ou hanter avec lui, c'est la plus douce & la plus molle action de ces gens: qui est homme de bien par scrupule & bride religieuse; gardez-vous en, & ne l'estimez guères: & qui a religion sans prud'hommie, je ne le veux pas dire plus méchant, mais bien plus dangereux que celui qui n'a ni l'un ni l'autre. Il semble que la religion seule aigui e les passions & les échauffe sous prétexte de zèle. *Omnis qui interficiet vos, putabit se obsequium præstare Deo.* Ce n'est pas que la religion enseigne ou favorise aucunement le mal, comme aucuns ou trop sottement, ou trop malicieusement, voudroient objecter & tirer de ces propos: car la plus absurde & la plus fausse même ne le fait pas; mais cela vient que n'ayant aucun goût ni image ou conception de prud'hommie, qu'à la suite & pour le service de la religion, & pensant qu'être homme de bien, n'est autre chose qu'être soigneux d'avancer & faire valoir sa religion, croient que toute chose quelle que elle soit, trahison, perfidie, sédition, rébellion & toute offense à quiconque soi, est non-seulement loisible & permise, colorée du zèle & soin de religion; mais encore louable, méritoire & canonizable, si elle sert au progrès & avancement de la religion, & reculement de ses adversaires. Les Juifs étoient impies & cruels à leurs parens, jusques à leur prochain, ne prêtans ni payans leurs dettes, à cause qu'ils donnoient au temple, pensoient être quittes de tous devoirs & renvoyoient tout le monde, en disant *Corban*.

Je veux donc (pour finir tout ce propos) en mon sage une vraie prud'hommie & une vraie piété jointes & mariées ensemble, & toutes deux complettes & couronnées de la grace de Dieu, laquelle il ne refuse à aucun qui la demande, *Deus dat spiritum bonum omnibus petentibus eum*, comme a été dit ci-dessus. (*Sagesse de Charron*).

Nous lisons que Pan, lorsqu'il accompagnoit Bacchus dans son expédition des Indes, trouva moyen de jetter la terreur dans le camp ennemi par le secours d'une petite poignée de monde, dont il eut l'art de faire retentir les cris dans un vallon rempli de cavernes & de rochers. Le mugissement des antres & l'aspect affreux de ce désert, épouvantèrent tellement les Indiens qu'ils s'imaginèrent entendre des voix, & sûrement des fantômes plus qu'humains, tandis que l'incertitude de ce qu'ils craignoient, augmentoit leur consternation, & redoubloit leurs frayeurs par des illusions secretes qu'on ne peut décrire; & voilà ce que l'on a appellé une *terreur panique*. Cette aventure caractérise assez bien la nature de cette passion, qui ne va jamais sans un mélange d'enthousiasme, & que les horreurs de la *superstition* accompagnent presque toujours.

On peut légitimement traiter toute passion de *panique*, lorsqu'elle s'excite dans une multitude, & qu'elle se propage par la vue, ou, pour ainsi dire, par un contact de sympathie. C'est ainsi qu'on peut appeller *panique* la fureur du peuple, lorsque sa rage se porte à l'excès comme nous l'avons vu quelquefois, & sur-tout quand la religion y entre. Dans cet état, tout, jusqu'à son aspect, est contagieux. La fureur passe successivement sur tous les visages, & on gagne le mal aussi-tôt qu'on l'apperçoit. Les hommes modérés, qui ont vu d'un œil plus tranquille la multitude agitée par cette passion, avouent que l'aspect de l'homme a, dans cette circonstance, quelque chose de plus effrayant, que dans tous les autres cas où il est le plus passionné; tant les hommes rassemblés ont de ressort & d'énergie dans les mauvaises comme dans les bonnes passions; toute affection de l'ame est d'autant plus forte qu'elle est plus commune & plus générale.

Ainsi, Mylord, il y a plusieurs sentimens *paniques*, outre celui de la crainte. La religion, par exemple, est dans ce cas lorsque l'enthousiasme s'empare des esprits, comme il arrive presque toujours dans les tristes événemens fâcheux; alors les ames, sont consternées: il s'y éleve naturellement de sombres vapeurs. On a occasion de l'observer dans les calamités publiques, dans les convulsions qu'éprouve la nature, comme les tempêtes, les tremblemens de terre, ou autres phénomènes extraordinaires. La terreur *panique* s'excite nécessairement en pareilles circonstances, & le magistrat doit la tolérer. S'il avoit recours à des remèdes sérieux, s'il prétendoit guérir les malades par le fer ou le feu, le désordre augmenteroit infailliblement, & prendroit de nouvelles racines. Interdire aux hommes des terreurs naturelles, & vouloir les contenir par d'autres terreurs, c'est une pernicieuse méthode. Le magistrat, pour peu qu'il soit adroit, s'y prendra plus doucement: au lieu d'avoir recours à des caustiques & à des amputations, il emploiera les remèdes les plus balsamiques; il entrera, par une tendre sympathie, dans la passion du peuple, & la prendra, pour ainsi dire, sur lui: quand il l'aura une fois calmée & satisfaite, qu'il s'applique à y faire diversion par des topiques agréables.

Telle fut la politique des anciens, & c'est pourquoi un célèbre auteur de notre nation, déclare positivement qu'un peuple a besoin d'une direction publique en matière de religion; refuser au magistrat un certain culte, ou renverser l'église nationale, c'est un préjugé aussi fanatique que celui qui allume les flambeaux de la persécution; car pourquoi n'auroit-on pas des promenades publiques, aussi bien que des jardins particuliers, des bibliotheques publiques comme des éducations particulières & des précepteurs? Mais prescrire des limites à l'imagination, régler les jugemens des hommes, leur symbole ou leurs craintes, contenir par des moyens violens la passion naturelle de l'enthousiasme, ou entreprendre de la réduire à une seule espèce, & de la restraindre par des modifications, c'est une aussi grande absurdité, que celle dont Terence parle au sujet de l'amour.

: . . . . *Nihilo plus agas*
Quam si des operam ut cum ratione insanias

Vous n'ignorez pas, Mylord, que les anciens toléroient non-seulement les visionnaires & les enthousiastes, mais que d'un autre côté ils laissoient un libre cours à la philosohie, comme pour balancer la superstition. Tandis que quelques sectes, tels que les disciples de Pythagore, & les derniers platoniciens, se réunissoient avec les superstitieux & les fanatiques du tems, on souffroit que les épicuriens & les académiciens & d'autres se liguassent pour fronder les sottises régnantes. Par ce système tout avoit son contrepoids; la raison avoit beau jeu, & le savoir étoit en honneur. Rien de plus étonnant que l'harmonie qui résulta de ces contrariétés; on traitoit avec douceur la *superstition* & le fanatisme; le barbare préjugé, étant sans pouvoir, il n'excita jamais de guerres ni de persécutions; jamais il ne ravagea l'univers & ui ne l'inonda de sang humain. Mais un nouveau genre de politique qui s'étend jusqu'à l'autre monde, & qui s'occupe plus du bonheur à venir des hommes que de leur félicité présente, nous a fait franchir les bornes de l'humanité, & nous a enseigné l'art de nous déchirer pieusement par le motif d'une charité surnaturelle. Ce systême a créé une antipathie entre les hommes, qu'aucun intérêt temporel n'auroit jamais pu produire; de sorte que nous sommes en quelque sorte prédestinés à nous haïr éternellement. Je ne vois d'autre remède contre ce mal qu'une uniformité d'opinion: projet qu'il seroit bien à désirer qu'on exécutât. Le *salut des ames* est la passion héroïque des cœurs élevés,

élevés; il est devenu, pour ainsi dire, le principal devoir du Magistrat, & l'objet du gouvernement même.

Si le Magistrat vouloit ainsi interposer son autorité dans d'autres sciences, je craindrois bien que nous n'eussions une aussi mauvaise logique, une aussi mauvaise géométrie, & en général une aussi mauvaise philosophie que la théologie l'est souvent chez les peuples, où le symbole des Orthodoxes est fixé par la Loi. C'est une terrible entreprise pour un gouvernement que celle de limiter l'esprit, & de lui donner des entraves: si par ses soins nous restons seulement sages & honnêtes, il y a toute apparence que nous n'aurons pas moins d'adresse dans nos affaires spirituelles que dans les temporelles; & si l'on peut s'en fier à nous, nous aurons assez d'esprit pour nous sauver, à moins que quelque préjugé ne vienne se jetter à la traverse. Mais si la probité & l'esprit ne peuvent suffire pour cet ouvrage du salut, c'est en vain que le Magistrat s'en mêle, car quelque sage & vertueux qu'on le suppose, il peut se tromper de même que tout autre homme. Je suis persuadé que le seul moyen de conserver le bon sens des hommes, & l'esprit dans le monde, est d'affranchir le bon sens & l'esprit de toute servitude. Or l'esprit ne sauroit être libre, lorsqu'on lui ôte la permission de rire à propos; ce qui est le seul spécifique contre les graves folies des enthousiastes & des caractères chagrins.

On nous laisse, à la vérité, plein pouvoir sur toutes les autres extravagances humaines; nous pouvons traiter *ad libitum* tout autre enthousiasme: il est permis de tourner en ridicule l'amour, la galanterie, ou la manie des chevaliers errans; & dans cette époque de la décadence de l'esprit, où nous nous trouvons à présent, on observe que ce goût autrefois si puissant est bien tombé. Les croisades, la conquête de la terre sainte, & autres pareilles expéditions, ne passent plus pour aussi intéressantes que jadis; & s'il reste encore quelque trace de cet esprit tapageur, de cette chevalerie errante, & de cette soif ardente du salut des ames, il ne faut pas s'en étonner puisqu'on traite cette maladie avec un si grave appareil, & que notre méthode de guérir l'enthousiasme est si absurde.

Je m'imagine que si nous avions une espèce d'inquisition, ou une cour souveraine de juges & d'officiers établis pour réprimer la licence poétique, supprimer généralement la manie des vers, & sur-tout la plus extravagante des passions, je parle de celle de l'amour, en tant qu'elle est décorée de ces machines payennes qu'on nomme vénus & cupidons; si les poëtes, comme chefs & docteurs de cette hérésie, avoient défense, sous les peines plus grieves, d'enchanter le peuple par leurs rimes; si d'un autre côté il étoit interdit au peuple; sous des peines proportionnées, de prêter l'oreille à ces charmes, ou à toute idée galante qui peut se trouver dans une comédie, un conte ou une chanson; je me figure, dis-je, que cette cruelle persécution produiroit une nouvelle Arcadie. Les vieux & les jeunes seroient possédés du démon des vers. Les amans & les poëtes tiendroient des assemblées dans les campagnes; les forêts se rempliroient de bergers & de bergères semblables à ceux des romans; les rochers retentiroient des hymnes & des louanges dont on célébreroit le pouvoir de l'amour. Il pourroit se faire que par cette persécution, on ramenât sur la terre toute la suite des Dieux d'Homère, & que notre froide patrie brûlât autant d'encens à l'honneur de Venus & d'Apollon, qu'on en prodigua autrefois dans les isles de Chipre, de Delos, ou autres climats plus chauds.

Mais, Mylord, vous serez peut-être surpris que m'étant engagé dans un sujet aussi grave que celui de la religion, je m'oublie au point de plaisanter. Je vous avouerai naturellement que ce n'est pas l'effet d'un pur hasard. Sur ma parole, je ne me soucie guères de penser sur cette matière, & à plus forte raison d'écrire, sans avoir préalablement fait tous mes efforts pour me mettre d'aussi bonne humeur qu'il est possible. Le vulgaire, qui donne toujours dans quelque extrême, & qui suit constamment le ton & la mode, n'est guere exposé aux doutes & aux scrupules de religion; il échape aux influences immédiates de la dévote mélancolie & de l'enthousiasme: situation d'esprit qui exige une pratique sérieuse & réfléchie pour devenir habituelle. Que l'habitude soit ce que l'on voudra, si l'on ne peut la prévenir que par l'inattention ou la folie, c'est un avantage qui coute trop cher, & que je n'ambitionne pas. J'aimerois mieux courir toutes les aventures de la religion, que de chercher à en distraire mon esprit. Tout ce que je veux, c'est d'y penser avec une sage gaieté: & je vais prouver que cette méthode abrege le chemin de plus de la moitié pour ceux qui veulent en penser sainement.

La bonne humeur est non-seulement le meilleur préservatif contre l'enthousiasme, mais d'ailleurs le plus solide fondement de la piété & de la vraie religion: car si une juste notion de l'être suprême est la base de tout culte raisonnable; il est plus que probale que nous ne pouvons nous tromper à cet égard que par mauvaise humeur. Il n'y a qu'une mauvaise humeur, naturelle ou acquise, qui puisse porter un homme à croire sérieusement que le monde est gouverné par quelque puissance infernale ou malfaisante. Je doute très-fort que l'athéisme ait une autre cause que la mauvaise humeur; car il y a tant d'argumens pour persuader à un homme bien disposé qu'en général tout est sagement arrangé, qu'il semble impossible qu'il l'impute au hasard: l'aspect de l'univers est si

auguste qu'il montre partout les vestiges d'une intelligence supérieure. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que ce n'est que la mauvaise humeur qui donne des idées sombres & terribles de l'être souverain. Se figurera-t-on qu'il puisse s'aigrir ou se fâcher, à moins qu'on ne sente premièrement en soi-même quelques mouvemens de ce genre? Si l'on craint de porter de l'enjouement dans la religion, ou de penser sur Dieu avec franchise & gaieté, c'est que nous le formons sur notre modèle, & que nous ne pouvons concevoir la majesté & la grandeur sans un grave & sombre appareil. C'est néanmoins précisément le contraire de ce caractère que nous traitons de *divin*, quand nous le rencontrons, comme il arrive quelquefois, dans des ministres & autres grands célèbres par leur crédit. S'ils passent pour réellement bons, nous osons alors les traiter avec franchise, & nous sommes sûrs qu'ils ne s'offenseront pas de cette liberté : ils y gagnent doublement, car plus on examine leur caractère & leurs actions, plus on en pénetre les motifs, plus leur mérite éclate, plus on se sent porté à les estimer & à les aimer en ressentant les doux effets de leur bienveillance, de leur générosité, de leur humanité. Vous le savez mieux que personne, Mylord, vous qui avez eu le secret merveilleux de vous faire généralement chérir lorsque vous étiez en place, & conserver dans votre état privé l'estime & l'attachement du public?

Grace au ciel, il est encore quelques exemples de ce genre dans ce siècle corrompu. Il y en avoit grand nombre autrefois. On a vu de puissans princes & des empereurs, maîtres de l'univers, qui pouvoient souffrir sans la moindre altération, non-seulement les traits de la critique, mais les reproches les plus violens, & tout ce que l'atroce calomnie osoit leur imputer en face. Il y a peut-être des gens qui souhaiteroient que des paiens n'eussent pas montré tant d'héroïsme, & sur tout que des chrétiens ne leur en eussent par fourni l'occasion. Ce fut plutôt le malheur du genre humain en général que des chrétiens en particulier, que le regne sanguinaire de quelques-uns des premiers empereurs romains : ces monstres exciterent des persécutions non pas proprement contre les partisans d'une nouvelle religion, mais contre tous ceux qui étoient soupçonnés d'avoir du mérite & de la vertu. Qui a fait plus d'honneur au christianisme, & qu'est-ce qui lui a été plus utile que la tyrannie d'un Neron? De meilleurs princes, qui vinrent ensuite, se laisserent fléchir, & épargnèrent le sang chrétien. Il est vrai que le Magistrat pouvoit avoir été surpris par la nouveauté d'un système qui paroissoit détruire les droits sacrés de son pouvoir, & qui le traitoit aussi bien que le reste des hommes, d'impie, de profane & de reprouvé, parce qu'il se refusoit à la nouvelle doctrine, quoiqu'on eût vu jusqu'alors tant de formes de culte qui se soutenoient dans la paix & l'union. Au reste telle fut la politiques des regnes suivans que la violence des persécutions tomba beaucoup. Ce prince même qui passoit pour le plus grand ennemi du christianisme, & qui avoit été élevé dans son sein, se piqua d'une grande modération; il se contenta de retirer les terres données aux églises, & de supprimer les écoles publiques des chrétiens sans rien entreprendre contre les biens où les personnes de ceux qui frondoient la religion de l'empire, & qui se faisoient un mérite d'insulter au culte public.

Il est fort heureux qu'un auteur sacré de notre religion déclare que l'esprit de charité & d'humanité est au dessus de celui du martyre : autrement on seroit un peu scandalisé de l'histoire de nos premiers confesseurs & martyrs, d'après nos annales mêmes. A peine trouveroit-on aujourd'hui dans tout l'univers un assez bon chrétien, qui, vivant à Constantinople, ou autre part sous la protection du turc, crût faire une action convenable & décente en troublant le culte musulman dans les mosquées. Et d'aussi bons protestans que vous & moi, Mylord, ne manqueroient pas de traiter de fanatique celui qui par zèle contre l'idolâtrie romaine, saisiroit le moment d'une grand'messe, dans un pays où la messe seroit établie par la loi, pour interrompre le prêtre par ses clameurs, & profaner ses images & ses reliques.

Nous avons, à ce qu'il me semble, quelques bons frères nouvellement débarqués en Angleterre, je parle de protestans françois, qui sont furieusement animés de cet esprit primitif : ils soupireroient après les tortures & les supplices, si on les laissoit faire, & qu'on leur en fournit les occasions, c'est-à-dire, si nous leur faisions le plaisir de les mettre aux fers ou de les pendre; si nous étions assez obligeans pour leur rompre les membre selon la mode de leur pays, pour éprouver leur ferveur & allumer encore les buchers de la persécution. Mais ils ne peuvent se flatter d'obtenir cette grace des anglois : nous sommes si endurcis que quoique la canaille catholique soit prête à les lapider dans les rues, & que les prêtres voulussent bien les traiter comme ils le desirent, & les éprouver au milieu des feux; nous autres anglois, qui sommes maîtres chez nous, nous ne permettrons jamais qu'on en agisse de la sorte avec les enthousiastes. Ce n'est pas que nous portions envie à cette secte, qui comme le phénix, semble avoir pris une nouvelle naissance sur le bucher, & qui seroit charmée de former une église considérable par les mêmes moyens qui ont répandu l'ancienne, c'est-à-dire, par le sang de ses martyrs.

Mais que nous sommes barbares, & plus cruels que les paiens mêmes, nous autres anglois tolé-

rans! car non contens de refuser à ces prophètes fanatiques l'honneur d'une persécution, nous les avons tournés en dérision, & livrés aux plus sanglans mépris. On m'a assuré pour chose certaine qu'ils forment dans ce moment, le sujet d'un jeu de marionettes à la foire de S. Barthelemi. Sans doute que ces voix étranges qu'ils font entendre, & ces agitations involontaires qu'ils éprouvent, sont admirablement bien jouées par le mouvement des fils d'archal & l'inspiration des chalumeaux. Les prophètes, lorsqu'ils sont en fonctions, ne sont pas maîtres de leur corps; ils se qualifient d'instrumens purement passifs, qu'une force extérieure anime; en conséquence ils n'ont rien de naturel ni qui ressemble à la vie, soit dans les sons qu'ils rendent, soit dans leurs mouvemens: de sorte que quelque bisarre que soit un jeu de marionettes lorsque les bateleurs prétendent imiter d'autres actions, ils représentent nécessairement l'enthousiasme au naturel: & tant que notre foire se maintiendra en possession de ce privilége, je garantis à notre église nationale que jamais enthousiastes, ou marchands de prophéties & de miracles ne seront dans le cas de se mesurer avec elle.

Ce fut un bonheur pour nous que quand le Papisme remonta sur le trône, Smithfield devint le théâtre des plus cruelles tragédies. Je soupçonne que nombre de nos premiers réformateurs ne valoient guère mieux que des enthousiastes, & peut-être que cette ardeur fanatique contribua beaucoup à la ruine de cette tyrannie spirituelle. Si les prêtres n'avoient, à leur ordinaire, préféré la soif du sang à toute autre passion, ils auroient pu par des moyens plus amusans éluder la force du zèle réformateur. Je ne sache pas que les païens, conjurés contre la religion chrétienne, aient eu la sagesse d'opposer à ses premiers progrès des parades comme à la foire de S. Barthelemi: au reste, je suis sûr que si la vérité de l'évangile eût eu quelque chose à craindre de la part de ses ennemis, la méthode la plus courte pour la réduire au silence, eût été de jouer sur le théâtre les premiers missionnaires, mais d'une manière amusante, sans avoir recours à des peaux d'ours, & à des tonneaux de poix-resine.

» Les juifs formoient naturellement un peuple ombrageux qui n'entendoit raillerie sur rien, & principalement sur les principes & les maximes de sa religion: c'étoit une matière que l'on ne considéroit que d'un œil chagrin, & le gibet étoit le seul remède contre tout ce qui sentoit l'innovation. L'argument péremptoire étoit *crucifige, crucifige*. Mais si leur malice plus adroite eût employé des farces publiques pour exposer au mépris général les premiers docteurs du nouveau culte, & qu'on eût donné toutes les scenes comiques que les papistes ont imaginées pour honorer le divin fondateur du christianisme, je suis tenté de croire qu'ils auroient fait par-là plus de tort à notre religion que par toutes les autres méthode de l'esprit persécuteur.

Je pense que notre grand & docte apôtre a tiré moins d'avantage des procédés simples & naturels de ses adversaires d'Athènes que de ceux des sombres zélateurs qui le poursuivoient dans les différentess ville de la Judée où il prêcha. La candeur & la politesse des juges romains devant lesquels il comparut, lui fut moins utile que le fanatisme de la synagogue, & la fureur des prêtres de sa nation. Au reste quand je vois ce sublime apôtre paroître devant les spirituels Athéniens, ou dans une cour de justice en présence d'une auguste assemblée d'hommes & de femmes; quand je considere avec quel air il s'accommode au génie & au caractère d'un monde plus distingué, il me semble qu'il n'évite pas l'occasion de s'égayer, dès qu'elle se présente: comme il ne doute point de la bonté de sa cause, il l'expose généreusement à cette épreuve, & à toute attaque quelconque du ridicule.

Mais quoique les juifs n'aient jamais tenté cette méthode de plaisanterie contre J. C. ou ses apôtres, les païens indévots l'avoient employée depuis long-tems pour flétrir les meilleurs principes & les plus honnêtes gens que puisse citer l'antiquité. Cette terrible épreuve, loin de leur faire tort, leur fut au contraire très-avantageuse, parce qu'ils en sortirent avec honneur. Le plus sage des païens fut joué de la manière la plus scandaleuse dans une comédie faite à dessein par le poëte le plus ingénieux d'une nation qui passoit pour la plus ingénieuse. Cette attaque, loin de nuire à sa réputation, ou de décrier sa philosophie, ne fit qu'en augmenter l'éclat, & exciter de plus en plus l'envie des autres sectes. Ce rare mortel ne se contenta pas d'être ridiculisé, mais pour servir le poëte autant qu'il étoit en lui, il se présenta sur le théâtre aux yeux des spectateurs, afin qu'on pût comparer sa figure qui n'étoit pas des plus avantageuses avec celle que l'auteur avoit mise sur la scene pour le contrefaire. Notre sage ne pouvoit donner une preuve plus décisive & plus autentique de la bonté de son caractère, & de la vérité de sa morale. Que l'imposture ose se mesurer avec un grave ennemi, il n'y a rien là de merveilleux; elle sait que le peril n'est pas grand lorsqu'on l'attaque avec une fastueuse ostentation. Mais ce qu'elle déteste & ce qu'elle craint plus que tout, c'est la plaisanterie & l'enjouement.

Bref, mylord, cette triste méthode de traiter la religion est, selon moi, ce qui la rend si tragique; & voilà pourquoi elle donne tant de scenes funestes. Je suis dans l'idée que pourvu qu'on ait pour elle les égards convenables, on ne sauroit l'examiner avec trop de franchise & de familiarité. Car si elle est vraie & solide, elle soutiendra non-

seulement l'épreuve, mais elle en tirera même parti pour hâter ses progrès; si elle est fausse, ou mêlée d'imposture, cet examen fera tomber le masque.

Les Pédagogues nous enseignent les premiers élémens de la religion d'un air si chagrin, que nous ne pouvons ensuite y penser sans mauvaise humeur. C'est surtout dans l'adversité, ou dans la maladie, dans les afflictions, ou dans les troubles d'esprit que nous y avons recours, quoique dans la réalité nous ne soyons jamais si peu propres à méditer sur la religion que dans ces sinistres momens. Jamais l'homme ne peut-être en état de contempler ce qui est au-dessus de lui, quand il n'est point dans une situation où il puisse considérer son propre cœur, & examiner tranquillement le caractère de son esprit & de ses passions. Nous ne découvrons alors en Dieu que fureur, haine & vengeance; car une ame déchirée par ses frayeurs & troublée par de tristes événemens, ne voit plus rien d'un œil tranquille; le Dieu qu'elle se figure est analogue à sa situation.

Il faut non seulement être de bonne humeur, mais même de la meilleure humeur du monde pour bien concevoir ce que c'est que la *vraie bonté*, & ce qu'impliquent ces attributs que nous appliquons avec tant de raison à la divinité. Dans ce cas, nous pourrons voir si ces formes de justice, ces dégrés de punition, cet esprit de ressentiment, cette mesure de l'indignation à l'offense, que l'on suppose vulgairement en Dieu, conviennent à l'idée de *bonté*, que cet être souverain, ou la nature par sa volonté, a gravé dans notre ame, & que nous devons nécessairement présupposer pour lui rendre l'hommage qui lui est dû. Voici, mylord, le plus puissant préservatif contre toute superstition; c'est de se souvenir toujours qu'*il n'y a rien en Dieu que de divin*, & que *ou il n'est point du tout, ou il est vraiment & parfaitement Dieu.* Mais si l'on craint de se servir librement de sa raison, fût ce pour discuter s'il existe réellement ou non, dès-lors on le suppose méchant, & l'on contredit dès le premier pas ce caractère de grandeur & de bonté qu'on lui attribue, puisque cette réserve prouve que l'on s'en défie, & que l'on craint sa colère & son ressentiment contre les curieux profanes.

Un de nos auteurs sacrés, offre un exemple remarquable de cette liberté. Quelle que fut la patience de Job, on ne peut nier qu'il n'en ait agi assez hardiment avec Dieu, & qu'il n'ait traité sa providence un peu lestement. Je conviens que ses amis font usage de toutes sortes d'argumens bons & mauvais pour venger la providence & anéantir ses objections: ils se piquent de dire de Dieu tout le bien qu'ils peuvent en poussant quelquefois leur raison à bout. Mais c'est là *flatter Dieu*, à ce que prétend Job; c'est *faire acception de la personne de Dieu*, & même *se moquer de lui*. En effet quel mérite y a-t-il à croire un Dieu, ou sa providence, sur des motifs foibles & frivoles? Où est la vertu de se prévenir d'une opinion contraire à l'apparence des choses, & de ne vouloir écouter aucune objection? Le Dieu de la vérité auroit un caractère bien singulier s'il se fachoit contre les hommes qui ne veulent pas tromper leur intelligence, & lui en imposer autant qu'il est en eux, & s'il se contentoit qu'ils crussent à l'aventure & contre leur raison.

Il est impossible qu'un honnête homme souhaite qu'il n'y ait pas de Dieu; car ce seroit une imprécation contre le public, & j'ose ajouter, contre soi-même, si l'on examine bien la question. Mais celui qui n'est pas assez méchant pour étouffer sa croyance, juge bien mal de Dieu, & ne le croit pas, à beaucoup près, aussi bon que lui-même, s'il s'imagine que l'usage impartial de sa raison sur-tout problême quelconque, l'expose à des risques dans un autre monde; au lieu que le lâche avilissement de cette raison, & une croyance affectée de ce que son intelligence désavoue, lui donneroit des titres aux biens célestes. Des gens qui pensent de la sorte sont les *sicophantes* de la religion, & les *parasites* de la dévotion: c'est traiter Dieu comme de rusés mendians traitent ceux dont ils ignorent la qualité. Les gueux novices peuvent dire niaisement. *Mon bon Monsieur*, ou *mon bon maître*: mais les vieux routiers s'adressent toujours à *mon bon seigneur*, à *votre grandeur*; car, disent ils, si c'est un lord nous serions pendus pour ne lui avoir pas donné son titre; & s'il ne l'est pas, cette politesse n'est pas une insulte, & on ne s'en offense pas. Il en est de même dans la religion: on ne s'inquiete que de prier dans le terme propre, & l'on pense que tout dépend de trouver précisément le titre, & de deviner juste. La plus vile ressource imaginable, qu'on vante cependant beaucoup, & qui passe pour une importante maxime chez des gens instruits, c'est qu'il *faut s'efforcer d'avoir de la foi*, & *de croire à outrance*, *parce qu'après tout*, *si cela est inutile on ne court aucun risque*; *au lieu que si les choses sont telles qu'on le prétend*, *malheur à ceux qui n'auront pas cru complettement.* Mais cette idée est si illusoire que ses partisans ne peuvent jamais avoir assez de foi pour être heureux en ce monde ou en tirer quelque avantage dans l'autre; car outre que notre raison connoît la duperie, & ne peut conséquemment se reposer avec confiance sur cette base qui est pour nous un abime de doutes & de perplexités, il faut d'ailleurs que nous devenions de méchans croyans, & des calomniateurs de la divinité, lorsque notre foi est établie sur des notions qui lui sont aussi injurieuses.

Aimer les hommes, faire le bien général, & s'intéresser pour le monde entier, autant qu'il est

en nous, c'est-là sans contredit le comble de la bonté, ce qui forme le caractère que nous nommons *divin*. Dans cette disposition d'ame, mylord, que vous connoissez très-bien, il est naturel de souhaiter que les autres, convaincus de la sincérité de notre exemple, le donnent avec nous. Il est naturel de desirer que l'on connoisse notre mérite, sur tout si le sort nous a appellés à servir une nation avec les talens & la vertu d'un bon ministre; ou si, en qualité de princes ou de pères du peuple, nous avons rendu heureuse une partie considérable du genre humain qui vivoit sous nos auspices. Mais s'il arrivoit que dans ce nombre, il se trouvât un homme assez peu instruit pour n'avoir jamais oui citer notre nom ou nos actions; ou si cet homme, après avoir entendu parler de nous, se laissoit tellement séduire par des contes absurdes que l'on débite à notre sujet, qu'il ne sache que penser sur notre existence; ne nous rendrions-nous pas ridicules, si cette sottise nous donnoit de l'humeur? Ne passerions-nous pas pour des fous atrabilaires, si au lieu de prendre la chose en raillerie, nous pensions sérieusement à nous venger de ceux qui par une ignorance crasse, un sot jugement, ou leur incrédulité, auroient fait tort à notre réputation?

Mais pour revenir à notre question, est il bien louable de s'intéresser si vivement à ce que l'on pense de nous? Est ce une action si *divine* que de faire du bien pour l'amour de la gloire; ou n'est-il pas *plus divin* de faire le bien lors-même qu'il peut passer pour ignominie, & d'obliger des ingrats absolument insensibles à la voix de la reconnaissance? Pourquoi donc ce qui est *si divin* en nous change-t-il de caractère dans l'*être divin*? Pourquoi le Dieu de la superstition ressemble-t-il plutôt à ce qu'il y a de foible & d'impuissant dans notre nature qu'à ce qui s'y trouve de mal, de généreux & de divin?

On penseroit, mylord, qu'il n'est pas difficile à l'homme de saisir & de discerner sa foiblesse du premier coup-d'œil, de marquer en un mot les traces de la fragilité humaine que nous sentons si bien. Il paroît aisé de concevoir que l'insulte & l'offense, l'aigreur & la vengeance, la jalousie du point d'honneur, ou du pouvoir, l'amour de la renommée, de la gloire &c. n'appartiennent qu'à des êtres finis, & sont nécessairement incompatibles avec la notion d'un être souverain & parfait. Mais si nous n'avons jamais fixé en nous-mêmes l'idée du *bon* & de l'*excellent moral*, ou si nous ne pouvons pas nous fier à la raison qui nous déclare que ce qui ne porte point ce caractère, repugne à l'essence divine; dans ce cas il ne nous est pas possible de compter sur ce que les autres disent de Dieu, ou sur ce qu'il nous révele lui même. Contentons-nous de savoir par provision qu'il est bon, & qu'il ne peut nous tromper: sans cet axiome préliminaire, l'homme ne peut avoir ni foi ni confiance. Or s'il est réellement un principe antérieur à la révélation, une preuve antécédente de la raison qui démontre que Dieu existe, & que de plus il est assez bon pour ne pas nous tromper; la même raison, si l'on s'en rapporte à elle, nous démontrera d'ailleurs que Dieu est si bon qu'il surpasse en bonté le meilleur des hommes. Cela posé, il n'y a rien qui puisse nous inspirer de la crainte ou des soupçons; car c'est la méchanceté seule, & non la bonté, qui peut nous effrayer.

Il y a un singulier argument très-spécifique pour ceux qui peuvent en faire usage en certaines maladies de l'ame; le voici: *Il ne peut y avoir de malice que là où les intérêts sont opposés, or un être universel ne peut avoir d'intérêts opposé; donc il ne peut avoir de malice.* S'il existe une intelligence universelle, elle ne sauroit avoir d'intérêt particulier: mais le bien général, ou le bien du tout, & son propre bien, sont nécessairement la même chose. Elle ne peut rien se proposer au-delà de ce terme; ni se laisser entraîner à aucune résolution contraire, de sorte que la question se réduit à savoir s'il existe réellement une intelligence qui ait rapport au tout, ou non; car si malheureusement elle n'existoit pas, il nous resteroit cependant un sujet de consolation, en considérant que la nature n'a point de méchanceté: si au contraire elle existe, nous devons être bien satisfaits qu'elle soit ce que l'on peut concevoir de meilleur. Ce dernier cas sembleroit le plus consolant, & la notion d'un *père commun* est moins effrayante que celle d'une *nature abandonnée*, & d'un *monde orphelin*. Il est vrai que dans l'état présent de la religion parmi nous, il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne craindroient guère d'être exposés de la sorte, & qui se trouveroient peut-être plus à leur aise s'ils étoient assurés qu'ils n'ont affaire qu'à un pur hasard. En effet, l'idée qu'il n'y a pas de Dieu ne fait trembler personne; on tremble plutôt qu'il y en ait un. On penseroit néanmoins autrement si l'on jugeoit aussi bien de la divinité que de l'humanité, & l'on pourroit nous amener à croire fermement que s'il y a un Dieu, la *suprême bonté* lui est essentielle, & que son idée exclut ces défauts, ces passions, ces foiblesses, ces bassesses que nous découvrons en nous-mêmes, & dont les cœurs vertueux s'efforcent de triompher.

Il me semble, mylord, qu'avant de s'élever aux notions sublimes de la divinité, il seroit à propos que l'on descendit en soi même, & que l'on s'occupât un peu des leçons de la simple & honnête morale. Quand nous aurons une fois examiné notre cœur, & distingué exactement la nature de nos affections, nous pourrons alors juger plus sainement des vrais attributs de la divinité, & de ce que l'idée d'un être parfait admet ou exclut: nous pourrons apprendre à *aimer* & à *louer*, quand nous aurons discerné ce qui est *aimable*

ou *louable*. Autrement nous nous mettrions peut-être dans le cas de faire très-peu d'honneur à Dieu, lorsque nous nous flattons de lui en faire le plus : car comment concevoir que la divinité puisse être honorée par les louanges de créatures qui ne sont pas en état de discerner ce qui est *louable* ou *excellent* dans leur propre espèce.

Si certaines gens, qui n'ont pas d'oreilles pour l'harmonie, élevoient un musicien jusqu'aux nues, de pareils éloges le feroient sans doute rougir, & à peine pourroit-il souffrir de bonne grace leurs applaudissemens, jusqu'à ce qu'ils connussent mieux son talent, & qu'ils fussent en état de sentir eux-mêmes le mérite de son exécution. Sans cela, il ne recueilleroit qu'une gloire fort chetive, & quelle que fût la vanité de l'artiste, il n'auroit guère lieu d'être content.

Ceux qui sont le plus avides de louanges aimeroient mieux ne pas exciter l'attention des hommes que d'être fortement applaudis. Je ne conçois pas comment l'être, qui est, dit on, le plus désintéressé dans le bien qu'il fait, passe pour tant aimer la louange ; comment peut-on supposer qu'il mette un si haut prix à une chose aussi vile que l'*éloge de l'ignorance* & un *applaudissement forcé* ?

Il n'en est pas de la bonté comme des autres qualités, que nous pouvons fort bien comprendre sans cependant les posséder. Nous pouvons avoir une oreille parfaite pour la musique, sans être en état de faire quelque chose dans ce genre. Nous pouvons juger fort bien de la poésie sans être poëte, ou même sans avoir la moindre étincelle du génie propre pour y réussir. Mais quant à la bonté, nous ne pouvons en avoir une idée passable sans être passablement bons ; de sorte que si la *louange* de l'être suprême est une partie si importante de son culte, nous devrions, à ce qu'il me semble, apprendre à être bons, quand ce ne seroit que pour savoir *louer* d'une manière soutenable ; car l'éloge de la bonté, sortant d'un cœur méchant, doit faire certainement la plus affreuse discordance.

Cette philosophie, simple & domestique pour ainsi dire, par laquelle nous rentrons dans notre propre cœur, peut nous rendre encore, mylord, de merveilleux services, en rectifiant nos erreurs sur la religion. Il y a en quelque sorte un enthousiasme *de la seconde main*. Quand les hommes ne trouvent rien en eux-mêmes qui les agite ; quand ils ne sont pas préoccupés par des sentimens *paniques*, le témoignage des autres peut toujours leur en imposer, & les porter à croire bonnement quantité de faux prodiges. Ce caractère peut tourner leur esprit de tous les côtés, leur faire admettre toute sorte de doctrine & d'innovation, & varier continuellement leur foi. Mais la connoissance de nos passions dans leurs propres germes, l'art de mesurer exactement les progrès de l'enthousiasme, & de juger sainement de sa force naturelle & de son empire sur nos sens, peut nous apprendre à combattre avec plus de succès, ces illusions qui sont étayées du spécieux prétexte d'une certitude morale, & d'une *matière de fait*.

La nouvelle secte prophétique, dont j'ai parlé plus haut, prétend, entr'autres miracles, en avoir fait un très-signalé, prémédité, annoncé d'avance, & exécuté en présence de plusieurs centaines de témoins qui en attestent actuellement la vérité. Mais je voudrois savoir s'il s'est trouvé dans ce nombre quelqu'un qui, n'ayant jamais été de la secte, ou partisan de ses principes, voulût confirmer leur déposition. Je ne me contenterois pas de demander si tel témoin ne partageoit en aucune manière cet enthousiasme particulier ; mais de plus s'il passoit antérieurement pour avoir la tête assez libre, & le jugement assez sain pour être incapable de donner dans la mélancolie & l'enthousiasme ? Sans cela, je déclare qu'il peut avoir contracté le mal épidémique ; il a probablement perdu l'évidence des sens comme dans un songe ; son imagination s'est tellement allumée, qu'elle a absorbé tout ce qui lui restoit de raison : sa tête étoit pleine de matières combustibles qu'une seule étincelle a pu enflammer, mais surtout au milieu d'une multitude saisie du même esprit. Il n'est pas étonnant que l'incendie éclate si brusquement, lorsque tous les yeux de la foule sont allumés par la passion, & que tous les cœurs sont agités par l'inspiration de l'enthousiasme ; lorsque non-seulement l'aspect, mais le souffle même des hommes, est contagieux, & que le mal se communique par une transpiration insensible. Je ne suis pas assez bon théologien pour décider ce que c'étoit que cet *esprit* qui saisissoit tellement les anciens prophètes que le profane Saül même l'attrapa. Mais je vois dans l'écriture qu'il y avoit un *mauvais* comme un *bon esprit de prophétie* ; d'ailleurs l'expérience actuelle, aussi bien que toutes les histoires, sacrées & profanes, prouvent que l'opération de cet *esprit* est partout la même sur les organes extérieurs du corps.

Un homme, qui a écrit depuis peu pour la défense du rétablissement de la prophétie, & qui est ensuite tombé lui-même dans une vision extatique, nous dit que *les anciens prophètes recevoient l'esprit de Dieu dans une extase, & avec diverses postures étranges, ce qui les faisoit traiter de fous (ou d'enthousiastes) comme il paroît évidemment* ajoute-t-il, *par les exemples de Balaam, de Saül, de David, d'Ezéchiel, de Daniel, &c.* Il confirme ensuite cette assertion par la pratique des tems apostoliques, & par le réglement que Saint-Paul même prescrit relativement à ces *dons* qui sembloient contre l'ordre ordinaire, & qui étoient si fréquens, à ce que notre auteur assure, dans les premiers jours du christianisme. Au reste qu'il fasse tant d'efforts qu'il voudra pour comparer sa

méthode à celle des tems apostoliques, & rendre son parallele plausible; tout ce que je sais, c'est que les symptômes qu'il décrit, & que le pauvre homme ressent actuellement, sont pour le moins aussi païens que chrétiens. Quand je l'ai vu dernièrement dans sa crise prophétique, annonçant l'avenir en latin pompeux, ce qu'il ne pourroit faire après l'accès, je me suis rappellé ce que le poëte dit de la Sibille, dont les agitations ressembloient si bien aux siennes.

. . . . Subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ, sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans: afflata est Numine quando
Jam propriore Dei. . . . .

Virgile ajoute encore:

. . . . Immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum: tantò magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Voilà à la lettre, le portrait de notre auteur. *L'inspiré*, dit-il, *essuie une épreuve, où l'esprit forme les organes par de fréquentes agitations, ordinairement un mois ou deux avant qu'il s'explique.*

L'historien romain parlant d'un enthousiasme atroce, qui éclata à Rome, long-tems avant lui, décrit de la sorte cet esprit de prophétie: *Viros velut mente captâ, cum jactatione fanaticâ corporis vaticinari.* Je n'aimerois gueres de rapporter les horreurs détestables, dont ces enthousiastes se rendirent coupables; mais je ne puis m'empêcher de vous citer le décret du sénat, qui ne respire que douceur & indulgence: quoique vous l'ayez déjà lu auparavant, vous le verrez encore avec admiration. *In reliquum deinde* (dit Tite-Live, L. 39) *S. C. cautum est*, &c. *Si quis tale sacrum solenne & necessarium duceret, nec sine religione & piaculo se id omittere posse, apud prætorem urbanum profiteretur: prætor senatum consuleret. Si ei permissum esset, cum in Senatu centum non minus essent, ita id sacrum faceret, dum ne plus quinque sacrificio interessent, neu qua pecunia communis, neu quis magister sacrorum, aut sacerdos esset.*

Il est si nécessaire de céder à cette épidémie de l'enthousiasme, que ce philosophe même qui se déclare hautement contre la superstition, semble avoir donné lieu aux visions des imaginations déréglées, & toléré indirectement l'enthousiasme; car on se figurera difficilement qu'un indevot, tel qu'Epicure, fût assez puérilement crédule pour croire ces contes bleus d'armées, de forteresses qui paroissent dans les nues, & autres phénomènes chimériques de ce genre. Cependant il les admet, & il prétend ensuite résoudre la difficulté par ses *effluvia*, & autres machines que Lucrece décrit cependant d'une manière imposante comme il fait toujours.

. . . . . . Rerum simulacra vagari
Multo, modis multis, in cunctas undique parteis
Tenuia, quæ facilè inter se junguntur in auris,
Obvia cum veniunt, ut aranea bracteaque auri.
. . . .
. . . .
Centauros itaque & Scyllarum membra videmus,
Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum
Quorum morte obita tellus amplectitur ossa:
Omne genus quondam passim simulacra feruntur,
Partim sponte suâ quæ fiunt aere in ipso;
Partim quæ variis ab rebus cumque recedunt.

Tout ceci prouve que ce philosophe trouvoit que la nature humaine étoit abondamment pourvue d'*esprit chimérique*. Il étoit si content de voir que les hommes étoient portés à avoir des visions, que de crainte qu'ils ne s'en passassent, il leur en donna à discrétion. Quoiqu'il niât que les principes de la religion fussent *naturels*, il fut forcé d'avouer tacitement que le genre humain avoit de merveilleuses dispositions pour imaginer des *objets surnaturels*, & que si ces illusions étoit vaines, elles étoient cependant comme innées, propres aux hommes & en quelque sorte inévitables. Je pense que sur un pareil aveu, un théologien pourroit lui opposer un bon argument en faveur de la vérité aussi bien que de l'utilité de la religion. Au reste, que l'objet de la vision soit vrai ou faux, les symptômes sont les mêmes, & la passion d'égale force dans la personne qui en est frappée. Les *Lymphatici* des latins ressembloient aux *Nympholepti* des grecs: c'étoit, dit-on, des gens qui avoient vu quelque divinité, un Dieu champêtre, par exemple, ou une nymphe: à cette apparition, ils tomboient dans de tels transports qu'ils en perdoient l'esprit. Leurs extases se caractérisoient extérieurement par des tremblemens, des frémissemens, des agitations de la tête & des membres, des convulsions fanatiques, des prieres extravagantes, des prédictions, des chansons & autres grimaces. Toutes les nations ont leurs *lymphatiques*; toutes les églises païennes ou chrétiennes, se sont élevées contre le fanatisme.

Il sembleroit presque que les anciens supposoient quelque analogie entre ce désordre & ce qu'ils appelloient l'*Hydrophobie*. Que les *Lymphatiques*, eussent quelque disposition à mordre pour communiquer aux autres la rage qu'ils éprouvoient; c'est ce que je ne puis déterminer assez positivement: mais nous avons eu d'autres fanatiques, depuis la date des anciens, qui ont très-bien réussi à communiquer cette fureur; car dès l'instant que l'esprit de discorde s'est introduit dans la religion,

toutes les sectes ont été aux prises ; & se sont, comme dit le proverbe, déchirées à belles dents.

L'esprit de fanatisme s'étend si loin que, quand des enthousiastes ont été frappés d'une vision, ils ont toujours la manie de vouloir la communiquer, & d'allumer également d'autres imaginations. Ainsi les poëtes sont encore fanatiques ; Horace est, ou feint d'être *Lymphatique*, en faisant voir quel effet la vision des nymphes ou de bacchus opère sur lui.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite posteri,
Nymphasque discentes . . . . .
Euoe ! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum.
LYMPHATUR . . . .

Il n'est aucun poëte, comme je l'ai osé avancer dès le début de cette lettre, qui puisse atteindre à quelque chose de grand, sans se figurer ou supposer la *présence d'un Dieu* : c'est alors qu'il excite en lui-même jusqu'à certain point la passion dont il s'agit. Il n'est pas jusqu'au froid Lucrece, qui ne se serve de cette inspiration, lors qu'il déclame même contre elle ; & il est forcé de créer une divinité fantastique de la nature, pour l'animer & le conduire dans son entreprise de dégrader la nature, & de la dépouiller de toute sa providence & autres attributs divins.

Alma Venus, cæli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis.
Concelebras. . . . .
Quæ quoniam rerum Naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam:
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de rerum naturâ pangere conor
MEMMIADÆ *nostro.*

Ce que je prétends conclurre de toutes ces réflexions, c'est que l'enthousiasme est prodigieusement étendu ; que c'est une matière délicate, & la plus difficile à connoître complettement & distinctement, puisque l'athéisme même n'est pas sans enthousiasme. En effet quelques écrivains ont remarqué judicieusement qu'il y a voir eu des Athées enthousiastes, & on ne peut guère discerner l'inspiration réelle du fanatisme par des marques extérieures ; car l'inspiration est un sentiment certain de la *divine présence*, & l'enthousiasme en est un sentiment faux : or la passion, que l'inspiration & l'enthousiasme excitent, se ressemble extrêmement. Quand l'ame humaine est absorbée dans une vision, & qu'elle contemple, ou un objet réel, ou un fantôme de divinité ; quand elle voit, ou qu'elle croit voir quelque chose de merveilleux & de surnaturel, l'horreur, le plaisir, la confusion, la crainte, l'admiration, ou tout autre sentiment qu'elle éprouve dans cette circonstance, sera profond, étonnant, &, selon le style des peintres, *au delà de la nature*. Voilà ce qui a donné lieu à ce nom de *fanatisme*, qui, dans son sens original, signifioit chez les anciens une *apparition qui transportoit l'esprit.*

Il y entrera de la fureur & de l'extravagance, lorsque les idées ou les images dont on est frappé seront trop fortes pour le génie étroit de l'homme ; de sorte que l'inspiration peut très-bien s'appeller *enthousiasme divin*. Le mot même signifie *présence divine*, & le philosophe, que les premiers pères de l'église appellèrent *divin*, en fit usage pour exprimer tout ce qu'il y avoit de sublime dans les passions humaines. Tel étoit l'esprit que l'on attribuoit aux héros, aux hommes d'état, aux poëtes, aux orateurs, aux musiciens & aux philosophes mêmes. En effet, l'on ne doit imputer qu'à un noble enthousiasme tout ce qu'ils pouvoient exécuter de grand. Tout le monde connoît quelque chose de ce principe : mais le discerner comme il faut, & dans toutes ses espèces, soit en nous-même ou dans les autres, c'est-là le grand objet, & c'est par ce moyen seul que nous pouvons éviter l'erreur & l'illusion ; car pour *juger les esprits & savoir s'ils sont de Dieu*, nous devons d'abord juger préliminairement notre propre esprit, & voir s'il est inspiré par la raison & le bon sens ; examiner s'il est même capable de juger de quelque manière que ce soit, c'est-à-dire s'il est tranquille, impartial, libre de toute passion, capable de lui en imposer ; si notre tête n'est pas agitée, par des vertiges, ou troublée par les noires vapeurs de la mélancolie. Voilà le premier pas qui doit précéder ; le jugement antérieur que tout homme sage formera, c'est de *s'entendre soi-même*, & de connoître *quel est son esprit*. Nous pouvons ensuite juger de l'esprit qui est dans les autres, discerner leur mérite personnel, & apprécier la valeur de leur témoignage par la solidité de leur tête. C'est ainsi que nous nous préparerons à nous-mêmes un antidote contre l'enthousiasme : objet qu'on ne peut remplir plus efficacement, comme j'ai osé l'avancer, que par la bonne humeur ; sans quoi le remède même deviendroit peut-être pire que le mal qu'on se propose de guérir.

Mylord, après avoir justifié en quelque sorte l'*enthousiasme*, & adopté le mot, s'il y a de l'extravagance à vous avoir écrit comme j'ai fait, vous devez convenir que j'ai été entraîné par une *impulsion*. Vous devez supposer, & avec raison, que je suis passionément tout à vous, & tolérer avec cette douceur qui vous est si naturelle en toute autre occasion, les écarts d'un *ami enthousiaste*, qui excepté dans cette circonstance, où il est emporté par un zèle un peu trop libre, sera toujours avec le plus sincère respect, Votre, &c. (*Œuvres de Shaftsbury*).

SYMPATIE.

SYMPATHIE. Quelque force qu'on suppose à l'intérêt personnel, la constitution de l'homme renferme évidemment certains principes qui l'intéressent au sort des autres, & qui lui rendent nécessaire le bonheur de ses semblables lors même qu'il n'en retire aucun avantage que le plaisir d'en être témoin. De ce genre est la pitié, la compassion ou cette émotion que nous sentons pour les malheurs d'autrui, soit qu'ils frappent nos yeux, soit qu'ils nous soient représentés vivement. Que le mal d'autrui nous afflige, c'est un mal si connu qu'il est inutile de le prouver par des exemples. Ce sentiment, ainsi que les passions originelles de notre nature, n'est pas relégué dans les cœurs vertueux & humains, quoiqu'il puisse y être infiniment plus exquis; le plus grand scélérat, le violateur le plus endurci des loix de la société, n'en est pas entiérement privé.

Comme nous n'avons pas l'expérience immédiate de ce que sentent les autres hommes, nous ne pouvons nous former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en imaginant ce que nous sentirions à leur place. Tant que nous serons à notre aise, nos sens ne nous instruiront jamais de ce que souffre un homme actuellement appliqué à la question. Leur portée ne va & ne peut aller plus loin que notre individu; & c'est par l'imagination seule que nous pouvons avoir une idée des sensations de ce malheureux. Or l'imagination n'a d'autre moyen pour nous les faire concevoir, que de nous représenter quelles seroient les nôtres dans les mêmes circonstances; & ce n'est point d'après les impressions qu'il reçoit, mais d'après celles de nos propres sens qu'elle nous les représente. Elle commence par nous mettre à la place du patient, & alors nous nous figurons endurer les même tourmens; nous entrons, pour ainsi dire, dans son corps, nous nous identifions en quelque sorte avec lui, & par-là nous acquérons non-seulement quelque idée de ce qu'il sent, mais nous sentons nous-mêmes dans un degré plus foible quelque chose de ressemblant. Ses angoisses, quand elles ont ainsi pénétré jusqu'à nous, que nous les avons adoptées & que nous nous les sommes rendues personnelles, nous affectent enfin si puissamment qu'on nous voit trembler & frémir à la seule pensée de ce qu'il souffre; car comme nous ne pouvons être réellement dans certains états de souffrance & de peine, sans éprouver un sentiment très-douloureux, de même nous ne pouvons supposer ou imaginer que nous y sommes sans éprouver la même émotion dans un certain degré proportionné à la force ou à la foiblesse de notre imagination.

Que ce soit là le principe de cette commisération qui nous fait prendre part aux malheurs d'autrui, que ce soit en nous mettant par l'imagination à la place de celui qui souffre que nous pouvons nous former une idée de ce qu'il sent & en être affectés nous-mêmes; c'est une vérité facile à démontrer par une foule d'observations triviales, si elle ne paroissoit d'elle même assez évidente. Lorsque nous voyons porter un coup au bras ou à la jambe de quelqu'un, nous retirons par un mouvement naturel, notre bras ou notre jambe; & dans le moment où la personne est frappée nous sommes en quelque sorte frappés nous-mêmes, & nous ressentons le coup avec elle. Que les gens du peuple voyent danser sur la corde lâche; ils font naturellement les mêmes contorsions & les mêmes balancemens du corps qu'ils voyent faire au danseur & qu'ils sentent bien qu'ils seroient obligés de faire à sa place. Les personnes qui ont les fibres délicates & la complexion foible, se plaignent qu'en regardant les plaies & les ulceres que les mendians exposent dans les rues, elles sont sujettes à éprouver un frémissement, une sensation désagréable dans la partie correspondante de leur corps. L'horreur que ce spectacle leur inspire affecte en elles cette partie plutôt que les autres, parce qu'elle est produite par l'idée de ce qu'elles auroient à souffrir si elles étoient comme ces misérables qu'elles ont devant les yeux, & si elles avoient cette partie malade & affligée comme eux. Avec leur complexion frèle & délicate, cette pensée suffit pour exciter en elles ce mésaise dont elles se plaignent. Les hommes de la constitution la plus robuste observent qu'ils éprouvent un mal sensible dans les yeux en regardant des yeux malades; ce qui provient de la même cause: cette partie étant plus délicate dans les hommes les plus forts que toute autre ne l'est dans les plus foibles.

Les circonstances qui causent de la douleur & de l'affliction ne sont pas les seules qui remuent notre sensibilité pour nos semblables. Quelle que soit la passion qui s'élève à l'occasion d'un objet dans la personne principalement intéressée, l'idée de sa situation produit une émotion analogue dans le cœur de chaque spectateur attentif. Notre joie pour la délivrance de ces héros qui nous intéressent dans les tragédies & les romans, n'est pas moins sincère que notre chagrin pour leurs malheurs, & nous prenons une part également réelle à ce qui leur arrive de bien & de mal. Nous partageons leur reconnoissance envers les amis fidèles qui les accompagnent courageusement dans l'adversité, & nous entrons volontiers dans leur ressentiment contre les perfides qui les abandonnent, les trahissent & les outragent. Dans chaque passion dont l'ame est susceptible, les émotions du spectateur correspondent toujours aux sentimens qu'il imagine (en se supposant dans les circonstances données) devoir être ceux de la personne souffrante.

Les mots de compassion & de pitié sont consacrés pour signifier la part que nous prenons à la peine des autres. Quoique celui de *sym-*

pathie ait eu peut-être originairement le même sens, on peut cependant l'employer à présent avec assez de justesse pour désigner en général la part que nous prenons aux passions & aux affections d'autrui quelles qu'elles soient.

La *sympathie* semble naître quelquefois de la simple vue d'une certaine émotion dans une autre personne. Souvent on diroit que les passions passent d'un homme à l'autre par une communication instantanée & antécédente à toute connoissance de ce qui a pu les exciter dans la personne principalement intéressée. Ainsi la joie & la tristesse fortement exprimées dans le regard & dans les gestes affectent jusqu'à un certain point le spectateur par une émotion pareille, agréable, ou fâcheuse. Un visage riant porte la gaieté, un air triste inspire la mélancolie.

Ce que je viens de dire n'est cependant pas universellement vrai de toutes les passions. Il y en a dont l'expression, bien loin d'exciter aucune *sympathie*, ne fait que nous déplaire & nous irriter contre elles avant que nous sachions quelle en est l'occasion. La fureur d'un homme écumant de colere nous indisposera plutôt contre lui que contre ses ennemis. Comme nous ignorons ce qui l'a provoqué, nous ne pouvons rapporter à nous-mêmes le cas où il se trouve, ni rien concevoir de pareil à ce qui l'agite : mais nous voyons clairement quelle est la situation de ceux contre lesquels il s'emporte, & à quelles violences sa rage les expose. La *sympathie* parle donc aussi-tôt en leur faveur; nous épousons leurs craintes & leur ressentiment; & dès-là même nous sommes prêts à prendre parti contre celui qui les met en si grand danger.

Si les simples apparences de la tristesse & de la joie nous font ressentir, jusqu'à un certain degré, des émotions semblables, c'est parce qu'elles nous suggèrent l'idée de quelque bonne ou mauvaise fortune arrivée à ceux que nous voyons joyeux ou tristes. Il n'en faut pas davantage dans ces passions pour influer sur nous. Leurs effets se terminent dans la personne qui les sent; leurs expressions ne réveillent pas, comme celles du ressentiment, l'idée d'une autre personne qui nous intéresse, & dont les intérêts sont opposés. Ainsi l'idée générale de bonne ou de mauvaise fortune produit quelque intérêt en faveur de celui qui éprouve l'une ou l'autre : mais l'idée générale d'offense n'excite point de *sympathie* avec la colere de l'agresseur. Il semble que la nature nous donne plus d'éloignement pour entrer dans cette passion, & qu'elle nous dispose à nous déclarer contre elle jusqu'à ce que nous soyons informés des causes qui l'ont allumée.

Avant que nous sachions la cause de la tristesse & de la joie qu'on nous témoigne, notre *sympathie* avec elles est toujours très-imparfaite. Des lamentations vagues qui n'expriment rien que la douleur de la personne souffrante excitent plutôt notre curiosité, avec quelque disposition à sympathiser, qu'une *sympathie* actuelle sensible. Nous commençons par demander *que vous est-il arrivé?* Jusqu'à ce que la personne ait répondu, l'idée vague de son infortune, & encore plus la peine que nous nous donnons à conjecturer quelle peut en être la cause, nous mettent mal à notre aise; mais l'intérêt que nous y prenons est bien foible.

Par conséquent la *sympathie* vient moins du spectacle de la passion, que de la vue des circonstances qui l'excitent. Nous sentons quelquefois pour un autre, une passion dont il est absolument incapable. C'est qu'en nous mettant à sa place l'imagination fait en nous ce que la réalité ne fait pas en lui. Nous rougissons de l'imprudence & de la grossiereté d'un homme, quoiqu'il n'ait pas le moindre sentiment de l'indécence de sa conduite; parce que nous ne pouvons nous empêcher de sentir dans quelle confusion nous serions tombés si nous avions agi d'une manière aussi absurde.

De tous les malheurs auxquels notre condition mortelle est sujette, la perte de la raison est celui qui paroît le plus affreux à ceux qui ont la moindre teinture d'humanité, & rien ne s'attire tant de commisération que cet excès de la misère humaine. Cependant le fou rit & chante peut-être, & il est parfaitement insensible à sa folie. Ce que l'humanité souffre à la vue d'un objet si triste ne peut donc être la réflexion d'aucun sentiment qui passe de lui à nous. La compassion du spectateur vient entiérement de l'idée de ce qu'il sentiroit lui-même s'il étoit réduit à une situation aussi humiliante, &, ce qui est peut-être impossible, qu'il fût en même temps capable de l'envisager avec la raison & le jugement dont il jouit.

Quelles sont les angoisses d'une mere lorsqu'elle entend les gémissemens de son enfant, qui, dans le fort d'une maladie, ne peut rendre ce qu'il sent? Dans l'idée qu'elle se forme des souffrances de cet enfant, elle joint à l'abandon total où il se trouve, non seulement le propre sentiment qu'elle en a, mais encore ses propres allarmes sur les suites inconnues de la maladie; & de tout cela elle compose pour nourrir sa propre douleur, un tableau achevé du malheur le plus accablant. L'enfant cependant n'a que le malaise de l'instant qui ne peut jamais être fort grand. Par rapport à l'avenir il est dans une parfaite sécurité; dans son manque d'idées & de prévoyance, il possède un antidote contre la crainte & l'inquiétude, les vrais bourreaux du cœur humain, auxquels la raison & la philosophie tenteront envain de le soustraire si jamais il devient homme.

Nous sympathisons même avec les morts, & sans nous occuper de ce qui est vraiment important dans leur condition, je veux dire le redoutable avenir qui les attend, nous sommes sur-tout affectés par les circonstances qui frappent nos sens, mais qui ne peuvent influer sur leur bonheur. Il est affreux, pensons-nous, d'être privé de la lumière du jour, d'être exclu de la société & du nombre des vivans, d'être couché dans la nuit & l'horreur du tombeau pour y être la proie de la corruption & des vers, d'être effacé en peu de tems du cœur & presque de la mémoire de ses parens & de ses amis les plus chers: nous imaginons que nous ne pouvons être trop touchés en faveur de ceux qui ont subi un sort si déplorable; le tribut de notre sensibilité paroît leur être doublement dû actuellement qu'ils courent risque d'être oubliés de l'univers entier; & par les vains honneurs que nous rendons à leur mémoire nous nous efforçons pour notre propre tourment de nourrir & d'entretenir artificiellement le triste souvenir de leur infortune. L'impossibilité même que notre *sympathie* leur donne aucune consolation, nous semble encore ajouter à la rigueur de leur sort. Car de penser que tout ce que nous pouvons faire est perdu pour eux, que les regrets, la tendresse & les larmes de l'amitié qui adoucissent tous les autres maux, ne sauroient leur apporter le moindre soulagement: cette réflexion ne sert qu'à aigrir davantage le sentiment que nous avons de leur malheur. Cependant il est bien certain que toutes ces circonstances ne touchent point les morts & que ces pensées ne peuvent troubler la profonde sécurité de leur repos. L'idée de cette mélancolie affreuse & éternelle que nous attachons à leur condition, vient uniquement de ce qu'au changement qui s'est fait en eux nous joignons le propre sentiment que nous en avons & qu'ils n'ont pas; de ce que nous nous plaçons dans leur situation; de ce que notre ame, s'il m'est permis de parler ainsi, se transporte toute en vie dans leurs corps inanimés; & de ce que nous nous représentons en conséquence touchant les sensations que nous aurions à leur place. C'est cette même illusion de l'imagination qui nous rend si effrayante la perspective de notre dissolution. C'est l'idée de ces circonstances, qui, assurément, ne peuvent nous faire aucun mal quand nous serons morts, qui nous rend misérables tandis que nous sommes en vie. De là sort un des principes les plus importans dans la constitution de la nature humaine; la crainte de la mort, vrai poison de la vie, mais le plus grand frein qu'on puisse mettre à l'injustice des hommes, & qui défend & protege la société, tandis qu'elle afflige & réprime les individus.

Du plaisir de la sympathie.

Mais de quelque cause & de quelque manière que vienne la *sympathie*, rien ne nous plaît davantage que de voir les autres hommes participer aux émotions de notre cœur, & rien ne nous choque plus que les apparences du contraire. Ceux qui aiment à déduire tous nos sentimens de certains raffinemens de l'amour de soi, croyent n'être pas embarrassés d'expliquer ce fait d'une manière conforme à leur systême. L'homme, disent-ils, connoissant par le sens intime sa propre foiblesse & le besoin qu'il a des autres, se réjouit toutes les fois qu'ils adoptent ses passions, parce qu'alors il peut compter sur leur assistance; & il s'afflige quand il observe le contraire, parce qu'il est certain de leur opposition. Mais le plaisir & la peine dont il s'agit, sont tellement instantanés, & les occasions qui nous les font éprouver sont souvent si frivoles, qu'il n'est pas possible de les rapporter à aucune considération d'intérêt propre. Un homme est mortifié lorsque s'étant mis en frais pour divertir la compagnie, & la parcourant des yeux, il s'apperçoit qu'il est le seul à rire de ses plaisanteries. Enchanté au contraire de la gaieté avec laquelle on l'écoute, il regarde cette correspondance de sentiment avec les siens, comme le plus grand applaudissement.

Son plaisir ne semble pas entiérement dû à l'accroissement de vivacité que reçoit sa bonne humeur de sa *sympathie* avec celle des autres; sa peine ne paroît pas non plus venir uniquement de ce qu'il se voit frustré de ce plaisir, quoique l'une & l'autre de ces causes contribue sans doute à produire ces effets. Lorsque nous avons lu & relu tant de fois un livre ou un poëme, que nous ne pouvons plus le lire seuls avec plaisir, nous en pouvons trouver encore à le lire à un autre. Comme il a pour lui toutes les graces de la nouveauté, nous entrons dans la surprise & l'admiration qu'il produit en lui & qu'il n'est plus capable de produire en nous; les idées qu'il présente nous frappent alors par contre-coup; nous les considerons plutôt dans le jour où il les apperçoit, que dans celui où nous les voyons nous-mêmes, dans l'impression qu'elles lui font que dans celle que nous en recevons, & nous nous amusons par *sympathie* avec son amusement. Nous serions peinés au contraire si cette lecture paroissoit l'ennuyer, & il n'y auroit plus de satisfaction pour nous à la continuer. La même chose a lieu ici. La gaieté de la compagnie anime la nôtre, & son silence trompe notre attente, on n'en peut pas douter; mais quelque influence que ces deux causes puissent avoir sur nous, elles ne suffisent pas pour rendre raison du plaisir ou de la peine qui résultent de cette correspondance ou de cette opposition de sentiment entre les autres & nous. La *sympathie* que mes amis témoignent avec ma joie peut bien me donner du plaisir en augmentant cette joie; mais ils

ne m'en donneroient aucun pat celle qu'ils témoignent avec mon affliction, si elle ne servoit qu'à augmenter ma peine. Or la *sympathie* augmente la joie & adoucit la peine. Elle augmente la joie en présentant une nouvelle source de satisfaction; elle adoucit la peine en introduisant dans le cœur, une sensation agréable, qui est presque la seule qu'il soit alors en état de recevoir.

Aussi peut-on remarquer que nous sommes encore plus jaloux de communiquer à nos amis nos passions désagréables que celles qui nous font plaisir; & que comme nous sommes plus flattés quand ils ont de la *sympathie* avec les premières, nous sommes plus choqués lorsqu'ils en manquent.

Quel soulagement pour les malheureux quand ils trouvent à qui confier le sujet de leur affliction! ils semblent se décharger eux-mêmes d'une partie de leur malheur sur la *sympathie* de leur confident; & on ne parle pas improprement en disant qu'il le partage avec eux. Non-seulement il ressent un chagrin de la même espèce que le leur; mais, comme s'il en avoit réellement pris une partie pour lui-même, ce qu'il sent est autant de rabattu sur le poids qui les presse. Cependant leur douleur se renouvelle en quelque sorte par le récit de leurs maux; ils se rappellent par-là le souvenir des circonstances qui les y ont plongés; leurs larmes en conséquence coulent avec plus d'abondance qu'auparavant; & ils s'abandonnent aisément à toute leur foiblesse. Mais au milieu de ces pleurs & de ces gémissemens, ils goûtent une douceur sensible, & il est évident qu'ils en sont considérablement soulagés. C'est que l'amertume de leur douleur est plus que compensée par la *sympathie* qu'ils cherchoient à exciter en renouvellant & en redoublant même leur affliction. D'un autre côté la plus cruelle insulte qu'on puisse faire à un malheureux, est de paroître mépriser sa douleur. N'avoir pas l'air affecté de la joie de notre semblable, ce n'est qu'un manque de politesse; mais n'avoir pas le maintien sérieux quand il nous parle de ses chagrins, c'est une véritable & barbare inhumanité.

L'amour est une passion agréable, & le ressentiment une passion désagréable. En conséquence nous ne sommes pas si jaloux de faire adopter nos amitiés à nos amis que de leur faire épouser nos ressentimens. Nous pouvons leur pardonner de paroître peu touchés des faveurs que nous avons reçues; mais nous perdons patience s'ils ne montrent que de l'indifférence pour les injures qui nous ont été faites; & nous ne sommes pas à beaucoup près si fâchés contr'eux lorsqu'ils ne partagent pas notre reconnoissance, que lorsqu'ils n'entrent pas dans nos ressentimens; ils peuvent se dispenser aisément d'être amis de nos amis, mais difficilement d'être ennemis de nos ennemis. Nous leur en voulons rarement d'être mal avec les premiers, quoique pour la forme nous puissions quelquefois affecter de leur en faire des reproches; mais nous sommes vraiment piqués s'ils entretiennent avec les derniers un commerce d'amitié. Les douces passions de l'amour & de la joie peuvent contenter & remplir le cœur sans le secours d'aucun autre plaisir; les salutaires consolations de la *sympathie* sont bien plus nécessaires aux fâcheuses & pénibles émotions du chagrin & de la haine.

Comme la personne principalement intéressée dans un événement est flattée de notre *sympathie* & blessée de notre insensibilité, de même aussi nous trouvons du plaisir à sympathiser avec elle, & c'est une peine pour nous que de ne pouvoir le faire. Nous courons également faire des complimens de félicitation & de condoléance. La satisfaction que nous goûtons dans la conversation de celui avec lequel nous avons une entière *sympathie*, nous dédommage avec usure de la peine que nous cause la vue de sa situation. Au contraire il est toujours désagréable de sentir que nous ne pouvons sympathiser avec lui, & bien loin que l'exemption de cette douleur sympatique nous plaise, nous souffrons de n'en être pas susceptibles. Si nous entendons quelqu'un se lamenter bien haut sur des malheurs, qui, en les appliquant à nous-mêmes, ne nous paroissent pas devoir produire un effet aussi violent, nous sommes choqués de l'excès de sa douleur; & parce qu'il nous est impossible d'y entrer, nous l'appellons foiblesse & pusillanimité. D'un autre côté nous prenons de l'humeur de voir quelqu'un trop satisfait ou, comme on dit, trop enflé d'un léger avantage. Sa joie nous désoblige, & parce que nous ne sommes pas capables de la ressentir, nous la qualifions de légéreté & de folie. Nous allons jusqu'à nous impatienter si l'on rit d'une plaisanterie, plus fort & plus long-tems qu'elle ne le mérite selon nous; c'est-à-dire, plus que nous ne sentons que nous pourrions en rire nous-mêmes.

De la manière dont nous jugeons de la convenance ou de la disconvenance des affections des autres par leur conformité ou leur contrariété avec les nôtres.

Lorsque les passions originales de la personne principalement intéressée s'accordent parfaitement avec les émotions symphatiques du spectateur, elles paroissent nécessairement à ce dernier justes, convenables & proportionnées à leurs objets. Si, en se supposant dans le même cas, il trouve au contraire que ces passions ne se rencontrent point avec ce qu'il sent, elles lui paroissent nécessairement déraisonnables, déplacées & disproportionnées aux causes qui les excitent. Approuver ou désapprouver les passions d'un autre comme proportionnées ou disproportionnées à leurs objets, c'est

donc la même chose qu'observer que nous avons ou que nous n'avons pas une entière sympathie avec elles. Celui qui est sensible aux injures que l'on m'a faites & qui s'apperçoit que je les ressens précisément comme lui, devient l'approbateur de mon ressentiment. Celui dont la sympathie s'accorde avec mon chagrin, croira sûrement que j'ai raison de me chagriner. Celui qui admire le même poëme ou le même tableau que moi, & qui les admire exactement comme moi, conviendra certainement que mon admiration est juste. Celui qui rit avec moi d'une plaisanterie & qui en rit autant que moi, ne sauroit nier que je ne rie à propos. Mais dans toutes ces différentes occasions la personne qui n'éprouve, ni les mêmes émotions que moi, ni aucune autre qui leur soit proportionnée ne peut s'empêcher de désapprouver mes sentimens comme contraires aux siens. Si je pousse l'animosité plus loin que ne s'étend l'indignation de mon ami; si mon chagrin excède celui que la plus tendre compassion lui inspire; si mon admiration est trop forte ou trop foible pour répondre à la sienne; si je ris à gorge déployée lorsqu'il ne fait que sourire, ou que je sourie simplement lorsqu'il rit de tout son cœur; dans tous ces cas dès qu'il passe de la considération de l'objet à celle de la manière dont j'en suis affecté, il doit me blâmer plus ou moins suivant qu'il y a plus ou moins de dispositions entre ce que nous sentons tous deux, & en tout & par-tout ses sentimens sont toujours la règle & la mesure du jugement qu'il fait des miens.

Approuver les opinions d'un autre c'est les adopter, & les adopter c'est les approuver. Si je suis convaincu par les même argumens qui vous convainquent, j'approuve infailliblement votre conviction; & s'ils ne me convainquent pas, il est de toute nécessité que je la désapprouve. L'un ne peut aller sans l'autre. Approuver les opinions des autres ne signifie donc autre chose, comme tout le monde en convient, qu'observer leur conformité avec les nôtres. Or il en est de même par rapport à l'approbation ou l'improbation de leurs sentimens & de leurs passions.

A la vérité il est des cas où il semble que nous approuvions, sans aucune sympathie ni correspondance de sentiment, & où il sembleroit par conséquent que le sentiment de l'approbation est différent de la perception de cette coincidence ou conformité dont je viens de parler. Un peu d'attention suffit cependant pour nous convaincre que dans ces cas-là même, notre approbation n'a en dernière analyse d'autre fondement que celui-là. J'en donnerai un exemple tiré de choses frivoles de leur nature parce que le jugement des hommes y est moins sujet à s'égarer par de faux systêmes. Souvent nous pouvons approuver que la compagnie rie d'une plaisanterie dont nous ne rions pas nous-mêmes, parce que nous ne sommes pas en humeur de rire, ou que notre attention est engagée ailleurs. C'est que nous savons par expérience quelle espèce de plaisanterie peut ordinairement faire rire, & que nous observons que celle dont on rit actuellement est de cette espèce. Delà vient que nous approuvons la gaieté des autres que nous jugeons naturelle & proportionnée à son objet, parce que si notre humeur présente ne nous permet pas de nous en amuser, nous sentons du moins qu'en d'autres tems nous en ririons volontiers avec eux.

La même chose a souvent lieu par rapport aux autres passions. Un étranger passe à côté de nous dans la rue avec tous les symptômes de la plus profonde affliction, & le moment d'après on nous dit qu'il vient de recevoir des nouvelles de la mort de son père. Il est impossible que nous n'approuvions pas son chagrin. Cependant il peut arriver souvent, sans que nous manquions d'humanité, que bien loin d'entrer dans la violence de sa douleur, à peine excite-t-il en nous les premiers mouvemens d'intérêt. Son père & lui nous sont peut-être entiérement inconnus, ou bien nous sommes occupés d'autre chose, & nous ne nous donnons pas le tems de peindre à notre imagination les différentes circonstances de son malheur qui se peignent fortement à la sienne. Mais nous savons par expérience qu'une telle perte excite naturellement un chagrin aussi vif, & que si nous nous donnions le loisir de considérer sa situation à fond, nous sympathisérions sans doute bien sincerement avec lui. C'est sur la connoissance de cette sympathie conditionnelle qu'est fondée l'approbation que nous donnons à sa douleur lors même qu'il n'y a point de sympathie actuelle: & les règles générales tirées de l'expérience qui nous apprend à quoi nos sentimens correspondent ordinairement corrigent dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, ce qui manque à notre émotion présente.

Le sentiment ou l'affection du cœur d'où chaque action procède, & qui lui imprime en dernier ressort le caractère de vice & de vertu, peut s'envisager sous deux points de vue différens; en premier lieu dans son rapport à la cause qui l'excite ou le motif qui l'occasionne; en second lieu dans son rapport avec le but qu'il se propose ou l'effet qu'il tend à produire.

C'est dans l'accord ou la dissonance, la proportion ou la disproportion qui paroissent entre l'affection & la cause ou l'objet qui l'excite, que consistent la convenance ou la disconvenance, la bienséance ou la messéance de l'action qui en résulte.

C'est dans la nature bien ou malfaisante des effets que l'affection se propose ou tend à produire que consiste le mérite & le démérite de

l'action, c'est-à-dire, les qualités qui la rendent digne de récompense ou de châtiment.

Dans ces derniers tems les philosophes se sont sur-tout occupés du but des affections, & n'ont fait que peu d'attention au rapport qu'elles ont avec la cause qui les excite. Il est cependant certain que dans le cours ordinaire de la vie, quand nous jugeons de la conduite d'une personne & des sentimens qui la dirigent, nous les considérons toujours sous les deux aspects. Lorsque nous blâmons dans un autre homme les excès de l'amour, du chagrin, du ressentiment, nous envisageons non-seulement les pernicieux effets qu'ils tendent à produire, mais encore le peu de fondement qu'ils ont dans l'objet qui les occasionne. *Son ami*, disons-nous, *n'a pas assez de mérite, son malheur n'est point assez cruel, l'offense dont il se plaint assez grave pour justifier une passion aussi forte. Nous aurions passé*, ajoutons-nous, *peut être même approuvé la violence de ces mouvemens, s'il y avoit quelque proportion entre eux & leur cause.*

Pour juger ainsi des affections par la proportion ou la disproportion qu'elles ont avec leur cause, il n'est guères possibles que nous nous servions d'une autre règle que nos propres affections correspondantes. Si en rapportant la chose à nous-mêmes nous trouvons que les sentimens qu'elle fait naître se rencontrent & quadrent avec les nôtres, nous les approuvons nécessairement comme proportionnés & assortis à leur objet; sinon ils encourent nécessairement notre blâme comme extravagans & hors de proportion.

Chaque faculté est dans un homme la mesure par laquelle il juge de la même faculté dans un autre homme. Ce sont mes yeux qui sont juges de vos yeux, mon oreille de votre oreille, ma raison de votre raison, ma haine de votre haine, mon amour de votre amour; je n'ai ni ne puis avoir d'autre moyen pour en juger.

Continuation du même sujet.

Il y a deux sortes d'occasions où nous pouvons juger de la disconvenance des sentimens d'autrui par leur conformité ou leur différence d'avec les nôtres. Car ou les objets qui excitent ces sentimens sont considérés comme n'ayant aucun rapport particulier, soit à nous, soit à la personne dont nous jugeons la manière de sentir, ou ils sont considérés comme nous affectant spécialement la personne ou nous.

Quant aux objets du premier genre, toutes les fois que les sentimens de la personne correspondent aux nôtres, nous lui attribuons du goût & du discernement. La beauté d'une plaine ou d'un côteau riant, l'expression d'un tableau, la composition d'un discours, la conduite d'un tiers, les proportions des quantités & des nombres, les divers phénomènes qu'étale continuellement à nos yeux la grande machine de l'univers, avec le méchanisme ou les ressorts qui les produisent, tous les sujets généraux de science & de goût sont ce que tout le monde regarde comme n'ayant de rapport particulier avec personne. Chacun les envisage du même point de vue, & il peut règner à leur égard la plus parfaite harmonie de sentimens sans qu'on ait besoin pour cela de sympathie ou de ce changement imaginaire de situation qui la fait naître. Si cependant nous en sommes souvent diversement affectés, cette diversité vient, ou de l'inégalité dans les dégrés d'attention que nos habitudes & notre manière de vivre nous permettent de donner sans effort aux différentes parties de ces objets compliqués, ou de l'inégalité de perspicacité naturelle dans les facultés de l'ame auxquelles ressortissent ces objets.

Lorsque les sentimens de quelqu'un se rencontrent avec les nôtres en choses aisées & triviales où nous n'avons peut-être jamais trouvé personne qui ne fût de notre avis, quoique nous les approuvions immanquablement, celui qui pense comme nous ne paroît mériter à ce titre ni admiration ni louange. Mais si au lieu de s'accorder simplement avec nous, ses sentimens guident & dirigent les nôtres, si pour les former il lui a fallu remarquer plusieurs choses qui nous avoient échappé, si enfin ils paroissent exactement appropriés à toutes les diverses circonstances de leurs objets : alors non contens de les approuver nous sommes surpris & étonnés d'une finesse & d'une étendue d'intelligence si extraordinaire, & nous croyons lui devoir la plus haute admiration & les plus grands applaudissemens. Car l'approbation exaltée par la surprise & l'étonnement forme ce que nous appellons proprement l'admiration, dont l'expression naturelle est l'applaudissement. L'homme qui juge que la plus parfaite beauté doit être préférée à la plus horrible difformité, ou que deux & deux font quatre, sera certainement approuvé de tout le monde sans être admiré de personne. C'est le discernement fin & délicat de l'homme de goût, qui distingue les nuances déliées & presque imperceptibles de beauté & de laideur; c'est la conception vaste & sûre d'un mathématicien consommé qui démêle sans effort les rapports les plus compliqués & les plus éloignés; c'est le grand maître, qui en matière de science & de goût, dirige & conduit nos propres sentimens; c'est l'étendue & la justesse supérieure que nous reconnoissons dans ses talens, qui, en nous frappant d'étonnement, excite notre admiration & enlève nos applaudissemens. Et tel est le fondement de la plûpart des éloges qu'on accorde aux qualités intellectuelles.

On pourroit croire que ce qui nous rend ces qualités estimables est sur-tout leur utilité, & il n'est pas douteux que quand cette considération vient à l'ef-

ptit elle n'ajoute à leur valeur. Cependant originairement nous approuvons le jugement d'un autre, non comme quelque chose d'utile, mais comme droit, exact, conforme à la vérité, à la réalité; & il est évident que nous ne lui attribuons ces qualités que parce qu'il s'accorde avec le nôtre. De même nous approuvons originairement le goût, non comme utile, mais comme juste, délicat & assorti précisément à son objet. L'idée de l'utilité n'est manifestement ici qu'une réflexion après coup, & ce n'est point sur elle que porte principalement notre approbation.

A l'égard des objets qui nous affectent particuliérement, nous ou la personne des sentimens de laquelle nous jugeons, il est bien plus difficile & en même-tems infiniment plus essentiel de conserver l'harmonie & la correspondance. Naturellement mon semblable ne regarde pas du même point de vue que moi, le malheur qui m'est arrivé, ni le tort qu'on m'a fait. Ces évènemens me touchent de bien plus près que lui: nous ne sommes pas postés de même pour les voir comme quand nous voyons un tableau, un poëme, un systême de philosophie; & par conséquent nous sommes disposés à en être affectés différemment. Mais il m'est bien plus aisé de passer par-dessus le défaut de correspondance de sentimens sur des objets qui nous sont indifférens à l'un & à l'autre, que sur ce qui m'intéresse aussi vivement que le malheur dans lequel je suis tombé, ou l'injustice dont je me plains. Quoique vous méprisiez ce tableau, ce poëme, ou même ce systême de philosophie que j'admire, il n'est pas fort à craindre que ce soit pour nous une occasion de querelle; ni vous ni moi ne pouvons raisonnablement y prendre beaucoup d'intérêt. Ces sortes d'objets nous importent trop peu à tous les deux pour que malgré la contrariété de nos opinions nos affections ne demeurent pas à-peu-près les mêmes. Il en est tout autrement s'il s'agit d'objets dont nous soyons, vous ou moi, particuliérement affectés. Quoique vos jugemens, sur des choses spéculatives, quoique vos sentimens sur des choses de goût, soient directement opposés aux miens, je n'ai nulle peine à vous passer cette opposition, & pour peu que j'aye de modération je pourrai trouver encore quelque plaisir à m'en entretenir avec vous. Mais si vous n'avez point de sensibilité pour mes malheurs, ni rien qui ressemble au chagrin qui m'accable; si vous ne concevez point d'indignation pour les injures que j'ai souffertes, ni rien qui approche du ressentiment qui me transporte; nous ne pouvons converser plus long-tems là-dessus; nous devenons l'un à l'autre des gens insoutenables; je ne puis plus supporter votre compagnie, ni vous la mienne; la violence de ma passion vous confond, & moi je suis outré de votre froideur.

Pour qu'il y ait dans ces occasions quelque correspondance de sentimens entre le spectateur & la personne principalement intéressée, il faut avant tout que le premier tâche de se mettre autant qu'il peut dans la situation de l'autre, qu'il se rapporte à lui-même toutes les circonstances du malheur qui peuvent s'offrir à l'esprit de l'autre, qu'il se représente le cas & l'adopte en son entier, qu'il entre dans les plus petits incidens; en un mot, qu'il s'efforce de rendre aussi parfait qu'il est possible le changement imaginaire de situation sur lequel est fondée la sympathie.

Avec tous ces efforts il est difficile que les émotions du spectateur ne restent encore bien loin de celles du principal intéressé. Les hommes tout portés qu'ils sont naturellement à la sympathie, ne conçoivent jamais pour ce qui arrive à un autre, le dégré de passion dont il est animé. Cet effet de l'imagination qui les transporte à sa place & qui produit la sympathie, n'est que momentané. L'idée que ce n'est pas eux qui souffrent vient continuellement à la traverse, & quoiqu'elle ne les empêche pas d'éprouver quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans la personne souffrante, elle les empêche de rien sentir qui approche de sa violence. La personne intéressée le voit bien, & en même tems desire ardemment une sympathie plus complette. Elle soupire après ce soulagement que rien ne peut lui donner qu'un parfait accord entre les affections des spectateurs & les siennes. Sa seule consolation dans les passions violentes & désagréables qui la travaillent, est de voir les émotions de leur cœur répondre en tout aux mouvemens du sien: mais elle ne peut l'obtenir qu'en réduisant sa passion au dégré où les spectateurs peuvent aller de niveau avec elle, qu'en corrigeant, s'il est permis de parler ainsi, l'âpreté de son ton naturel pour le mettre d'accord avec le ton de ceux qui l'environnent. A la vérité ce qu'ils sentent sera toujours différent à quelques égards de ce qu'elle sent, & la compassion ne peut jamais être exactement la même avec la douleur originale qui l'occasionne. Le sens intime, en nous avertissant que le changement de situation d'où naît la sympathie n'est qu'imaginaire, rend non-seulement le dégré de l'impression plus foible, mais la différencie en quelque manière en lui donnant une modification toute autre. Il est évident cependant que ces deux sentimens peuvent avoir entre eux une correspondance qui suffise pour l'harmonie de la société. Quoiqu'ils ne soient jamais à l'unisson, ils peuvent être d'accord, & il n'en faut pas davantage.

Afin d'établir cet accord, la nature, qui enseigne aux spectateurs à s'approprier les circonstances où se trouve le principal intéressé, montre aussi en quelque manière à ce dernier à s'approprier celles où se trouvent les spectateurs. Comme ceux-ci se placent continuellement dans sa situation, & conçoivent de-là des émotions homo-

gênes à ce qu'il sent; de même il se place continuellement dans la leur & conçoit de-là pour son état un certain dégré de cette froideur avec laquelle il s'apperçoit qu'on le regarde. Comme ils songent constamment à ce qu'ils sentiroient eux-mêmes s'ils étoient actuellement la personne souffrante, ainsi tout le même constamment à imaginer comment il seroit affecté s'il n'etoit qu'un des spectateurs de ce qu'il souffre. Tandis que leur sympathie leur fait envisager son état en quelque sorte avec ses yeux, la sienne le lui fait envisager en quelque sorte avec les leurs, sur-tout lorsqu'il est en leur présence. Or la passion réfléchie qu'il conçoit alors étant beaucoup plus foible que sa passion directe ou originale, elle diminue nécessairement la violence de ce qu'il sentoit avant qu'il eût des spectateurs, avant qu'il pensât à l'impression qu'ils en recevroient & qu'il vînt à découvrir sa propre situation, de ce nouveau point de vue impartial & désintéressé.

C'est pour cela que l'esprit est rarement si troublé que la compagnie d'un ami ne le ramène à un certain dégré de tranquillité & de sang froid. Au moment qu'il paroît, sa présence rétablit en quelque façon le calme & la paix dans notre cœur. Elle nous fait aussi-tôt penser au jour dans lequel il voit notre situation, & nous commençons à l'y voir nous-mêmes; car l'effet de la sympathie est instantané. Nous en attendons moins d'un homme que nous connoissons simplement que d'un ami. Ne pouvant confier au premier tous les petits détails que nous ferions à l'autre, nous prenons en conséquence devant lui une contenance plus tranquille, & nous tâchons de fixer nos pensées sur ces traits généraux de notre situation, qu'il est capable de saisir. Nous esperons encore moins de sympathie de la part des étrangers. C'est par cette raison que nous nous composons encore plus devant eux, & que nous nous efforçons toujours de soumettre notre passion & de la réduire au point où nous pouvons nous attendre que la compagnie particulière où nous sommes ira de mesure avec nous. Et cet effet ne se borne pas aux simples apparences de la tranquillité; car si nous sommes tout-à-fait maîtres de nous-mêmes, la présence d'un homme que nous connoissons simplement nous calmera réellement plus que celle d'un ami, & celle d'une compagnie d'étrangers encore plus que celle d'une connoissance.

De-là vient qu'il n'y a point de plus puissans remèdes que la société & la communication pour remettre la tranquillité dans une ame qui a eu le malheur de la perdre, ni de meilleurs préservatifs pour maintenir cette heureuse égalité d'humeur si nécessaire au contentement & à la jouissance de soi-même. Les gens retirés, spéculatifs, qui ont de la disposition à couver leur chagrin ou leur ressentiment dans leur cabinet, peuvent être souvent plus humains, plus généreux, plus délicats sur l'honneur; mais ils possedent rarement cette humeur égale si commune parmi les gens du monde.

D'abord notre sympathie avec l'affliction est en un sens plus universelle que l'autre. Quoique le chagrin soit excessif, nous pouvons encore y prendre quelque part. Ce que nous en ressentons alors ne va point à la vérité jusqu'à cette sympathie complette, cette harmonie, cette parfaite correspondance de sentimens qui fait l'approbation. Il ne nous arrive point de pleurer, de crier, de nous lamenter avec la personne qui souffre. Nous sentons au contraire la foiblesse & l'extravagance de sa passion; mais elle ne laisse pas de nous intéresser sensiblement; au lieu que si nous n'entrons pas pleinement dans la joie d'un autre, nous n'y entrons point du tout. Celui qui saute & danse avec une joie folle & immodérée qui ne peut nous être commune avec lui, s'attire par-là notre mépris & notre indignation.

D'ailleurs la peine, soit de l'esprit, soit du corps, est une sensation plus mordante que le plaisir; & notre sympathie avec la peine, quoique fort inférieure, à ce que sent naturellement celui qui souffre est en général une perception plus vive & plus distincte que notre sympathie avec le plaisir; quoique celle-ci approche souvent plus près de la passion originale, comme je vais le montrer tout-à-l'heure.

Ajoutez à tout cela que nous faisons souvent des efforts pour affoiblir notre sympathie avec le chagrin des autres. Dès que nous ne sommes plus en leur présence, nous tâchons de l'étouffer par égard pour nous-mêmes & nous n'y réussissons pas toujours. La résistance que nous lui opposons, & notre répugance à nous y livrer nous obligent de prendre une connoissance plus particulière de ce qui l'occasionne. Mais nous ne sommes jamais dans le cas de resister à notre sympathie avec la joie. Nous n'y avons aucune disposition si l'envie nous possède, & rien ne nous en détourne si nous sommes exempts de cette passion maligne. Au contraire, comme nous avons toujours honte de l'envie qui nous ronge, nous feignons souvent, & nous desirerions quelquefois de sympathiser avec les autres lorsque ce vil sentiment s'y oppose. Nous disons que nous sommes ravis du bonheur qui arrive à quelqu'un, tandis que nous en sommes peut-être fachés dans le cœur. Ainsi nous avons souvent avec le chagrin une sympathie que nous ne voudrions pas avoir, & nous n'avons pas avec la joie celle que nous voudrions avoir. Il paroit assez naturel après cela de conclure que notre penchant à sympathiser avec l'affliction est extrêmement fort & l'autre très-foible. Cependant j'ose avancer, malgré ce préjugé, qu'à moins que l'envie ne s'en mêle, c'est notre penchant à sympathiser avec la joie qui est le plus fort, & que la part que nous prenons

prenons aux émotions agréables, approche beaucoup plus de ce que sent le principal intéressé.

Nous avons quelque indulgence pour le chagrin excessif dans lequel nous ne pouvons entrer parfaitement. Nous pardonnons aisément à celui qui souffre de ne pas mettre ses émotions entièrement d'accord avec celles du spectateur, parce que nous savons quel prodigieux effort il lui en couteroit. Mais nous n'avons pas cette indulgence pour l'excès de la joie, parce que nous savons qu'il ne faut pas se faire une si grande violence pour la modérer au point où nous pouvons nous y livrer nous-mêmes complettement. Celui qui dans les plus cruelles atteintes de la fortune peut commander à sa douleur, paroît digne de la plus haute admiration; mais celui qui dans le sein de la prospérité peut se rendre également maître de sa joie, paroît à peine mériter quelque louange. Nous sentons que l'intervalle entre ce qu'éprouve le principal intéressé & ce que la sympathie peut faire éprouver au spectateur est bien plus considérable dans la douleur que dans le plaisir.

Que peut-on ajouter au bonheur d'un homme qui jouit d'une bonne santé, qui ne doit rien & qui a la conscience nette? Tout ce que la fortune lui envoie de surcroît peut être justement regardé comme superflu, & s'il en est dans un débordement de joie, ce ne peut être que par un effet de la plus vaine légéreté. Ce bonheur est pourtant l'état naturel & ordinaire des hommes, malgré la misère & la dépravation actuelle du genre humain, dont on a tant sujet de se plaindre. Telle est réellement la condition de la plupart des hommes, qui, par conséquent, ne sauroient trouver beaucoup de difficultés à se monter sur la joie que les petits avantages sur-ajoutés à cette condition, peuvent raisonnablement exciter dans leurs semblables.

Mais si l'on ne peut guères ajouter à cet état, il est impossible d'en retrancher beaucoup. Entre lui, & le faîte de la prospérité, l'intervalle n'est qu'une bagatelle; mais entre lui & le dernier abîme de la misère, la distance est immense, prodigieuse. Il suit de là que l'adversité rabaisse nécessairement l'ame de celui qui souffre, beaucoup plus au-dessous de son état naturel, que la prospérité ne peut l'élever au-dessus. Donc il est beaucoup plus difficile au spectateur de sympathiser entiérement avec le chagrin qu'avec la joie, puisque pour le faire, il faut qu'il sorte bien d'avantage de son assiette naturelle & ordinaire. C'est pour cela que notre *sympathie* avec l'affliction, quoiqu'elle soit souvent une sensation plus vive, est toujours beaucoup éloignée de ce que sent la personne principalement intéressée.

Il est doux de sympathiser avec la joie, & toutes les fois que l'envie n'y met point obstacle, nous nous abandonnons volontiers aux plus grands transports de ce délicieux sentiment. Mais il est pénible d'entrer dans le chagrin, & c'est toujours avec répugnance que nous le faisons.

Lorsque nous sommes attentifs à la représentation d'une tragédie, nous luttons, autant que nous pouvons, contre le chagrin sympathique prêt à s'emparer de nous; & quand, malgré tous nos efforts, il prend le dessus, nous tâchons de le dérober à la connoissance de ceux qui nous entourent. Si nous versons des larmes, nous les cachons soigneusement, de peur que les spectateurs n'étant pas aussi sensibles, ne regardent cette excessive tendresse comme pusillanime & efféminée. Le malheureux dont l'infortune reclame notre compassion, sent quelle répugnance nous devons avoir à entrer dans ses peines; aussi nous les expose-t-il avec crainte & hésitation; il en étouffe même la moitié, & la dureté qu'il attend de la part des hommes, fait qu'il a honte de donner un libre cours à toute son affliction. Il en est tout autrement d'un homme qui nage dans la joie & la prospérité. Lorsque l'envie ne combat pas contre lui, il attend de nous la *sympathie* la plus complette. Il ne craint point de s'énoncer avec des cris & des transports d'allégresse, ayant une pleine confiance que nous sommes disposés à recevoir de tout notre cœur la joie qu'il veut nous communiquer.

Pourquoi sommes-nous plus honteux de pleurer que de rire en compagnie? Nous pouvons y avoir souvent autant de sujets de larmes que de joie; mais nous sentons toujours qu'une émotion agréable passera plutôt dans le spectateur qu'une émotion pénible. Il est toujours misérable de se plaindre lors même qu'on est en proie aux plus cruels désastres. Mais le triomphe de la victoire ne déplaît pas toujours. Si la prudence nous conseille de mettre plus de modération dans la prospérité, c'est pour conjurer l'envie que ce triomphe même est plus capable d'exciter que toute autre chose.

Voyez le peuple qui ne porte jamais d'envie à ses supérieurs. Avec quel cœur ne se répand-il pas en acclamations à un triomphe ou une entrée publique? Voyez-le quand il assiste à une exécution. Que son chagrin est communément doux & modéré! En général notre tristesse à des funérailles ne passe pas une gravité affectée; mais à un baptême ou à un mariage, notre gaieté est toujours franche & part du cœur. Dans ces occasions de joie, notre satisfaction, quoique moins durable, est souvent aussi vive que celle de la personne principalement intéressée. Toutes les fois que nous félicitons cordialement nos amis, ce qui à la honte de l'humanité n'arrive pas fréquemment, leur joie devient la nôtre au pied de la lettre; nous sommes, pour le moment,

aussi heureux qu'ils le sont; notre cœur est inondé de plaisir, le contentement brille dans nos yeux, & tous nos traits & tous nos gestes en sont animés.

Quand nous faisons, au contraire, des complimens de condoléance à nos amis affligés, que ce que nous sentons est léger en comparaison de ce qu'ils sentent! assis à côté d'eux nous les regardons, & tandis qu'ils nous racontent leurs malheurs, nous les écoutons gravement & avec attention; mais lorsque leurs paroles sont entrecoupées par des sanglots & par ces bouffées naturelles de passions qui semblent prêtes à les suffoquer au milieu de leur récit, que les émotions languissantes de notre cœur sont éloignées des transports du leur! Nous pouvons cependant nous appercevoir en même-tems que leur chagrin est dans la nature, & qu'il n'excède pas celui que nous aurions à leur place; nous pouvons même nous reprocher intérieurement notre peu de sensibilité, & nous monter en conséquence à une espèce de *sympathie* artificielle, mais qui est toujours la plus mince & la plus passagère qu'on puisse imaginer. A peine avons-nous franchi le seuil de la porte qu'elle s'évanouit pour jamais. On diroit que la nature en nous chargeant de nos propres peines a cru que c'étoit assez de ce fardeau, & qu'en conséquence elle n'a point exigé que nous prissions part à celles des autres au-delà de ce qu'il faut pour nous porter à les soulager.

C'est cette difficulté à nous pénétrer des afflictions d'autrui qui fait que la magnanimité, dans les plus grandes infortunes, paroît toujours avoir quelque chose de divin. Il est beau de conserver sa bonne humeur au milieu de beaucoup de petites contradictions; mais il nous paroît plus qu'humain de supporter galamment les plus terribles calamités. Nous sentons de quels prodigieux efforts un homme a besoin, dans cette situation, pour faire taire ces émotions impérieuses & violentes qui le tourmentent & le déchirent. Nous sommes étonnés de lui voir un empire si absolu sur lui-même. Sa fermeté se rencontre en même-tems parfaitement avec notre insensibilité. Il ne nous demande point ce degré de *sympathie* que nous voyons bien & que nous sommes fâchés de voir, que nous n'avons point; il y a une parfaite correspondance entre ses sentimens & les nôtres, & conséquemment une parfaite convenance que nous ne pouvions raisonnablement attendre de lui, vu l'expérience que nous avons de la foiblesse humaine; & de là vient la surprise & l'étonnement, qui, jointes à l'approbation, forment l'admiration, comme je l'ai déja dit plus d'une fois. Caton entouré de tout côté par ses ennemis, hors d'état de leur résister, dédaignant de se soumettre à eux, & réduit par les maximes orgueilleuses de son siècle à se détruire lui-même; Caton incapable de plier sous le poids de ses malheurs, ni d'employer la voix lamentable de la misère pour invoquer ces chétives larmes sympathiques que nous avons tant de peine à donner, s'armant au contraire d'une force héroïque, & donnant, avec sa tranquillité ordinaire, tous les ordres nécessaires pour la sûreté de ses amis, l'instant d'avant d'exécuter sa fatale résolution; Caton, dans ces circonstances, paroît à Sénèque, ce grand apôtre de l'insensibilité, un spectacle que les Dieux mêmes peuvent regarder avec plaisir & avec admiration.

Ces exemples de grandeur d'ame nous frappent extrêmement par-tout où nous les trouvons dans le cours ordinaire de la vie. Nous donnons plus volontiers des larmes à ceux qui paroissent ainsi ne rien sentir pour eux-mêmes, qu'à ceux qui s'abandonnent à toute la foiblesse de leur douleur; & c'est dans ce cas particulier que le chagrin sympathique du spectateur semble surpasser la peine originale de la personne principalement intéressée. Lorsque Socrate eut pris le breuvage de ciguë, ses amis fondoient en larmes, tandis qu'il montroit la tranquilité la plus riante & la plus gaie. Dans toutes ces occasions le spectateur ne fait & n'a besoin de faire aucun effort pour vaincre sa douleur sympathique; il ne craint pas qu'elle l'emporte à quelque chose d'extravagant & d'indécent; il est plutôt flatté de la sensibilité de son propre cœur. Il s'y laisse aller avec complaisance, & s'applaudit de s'y livrer. Il saisit avec joie les points de vue les plus tristes que lui présente le malheur de son ami pour lequel il n'avoit peut-être jamais eu auparavant un sentiment de tendresse aussi exquis. Le rôle du principal intéressé est bien différent. Il est obligé de faire son possible pour détourner les yeux de tout ce qu'il y a de fâcheux & de cruel dans sa position. Il craindroit qu'envisagée sous cet aspect, elle ne fît sur lui une impression assez violente pour le jetter hors des bornes de la modération & l'empêcher de se rendre l'objet de la parfaite *sympathie* & de l'approbation du spectateur. Il dirige donc ses pensées uniquement vers ce qu'il y a d'agréable dans son état, je veux dire, l'applaudissement & l'admiration qu'il cherche à mériter par une grandeur d'ame extraordinaire. L'idée qu'il est capable d'un effort si noble & si généreux, & que toute l'horreur de sa situation ne l'empêche pas d'agir au gré de ses vœux, l'anime & le transporte de joie, & le met en état de soutenir cette gaieté triomphante par laquelle il semble tressaillir de la victoire qu'il remporte sur ses malheurs; un homme au contraire qui se laisse terrasser ou abattre par les malheurs qu'il essuye, nous paroît toujours petit & méprisable. Nous ne pouvons gagner sur nous de sentir pour lui ce qu'il sent lui-même, & que nous sentirions peut-être à sa place. De là

vient que nous le méprisons, injustement peut-être, si on peut regarder comme injuste un mouvement auquel nous sommes déterminés irrésistiblement par la nature. La foiblesse de la douleur ne plaît jamais à aucun égard, si ce n'est quand elle vient plutôt de ce que nous sentons pour les autres que de ce que nous sentons pour nous-mêmes. Un fils ne sera pas blâmé de pleurer la mort d'un père tendre & respectable. Sa douleur est fondée principalement sur une sorte de *sympathie* avec celui qu'il perd, sentiment humain dans lequel nous entrons volontiers; mais il ne trouveroit pas en nous la même indulgence pour un malheur qui ne regarderoit que lui seul; s'il devoit être réduit à la dernière misère, exposé aux plus effroyables dangers, ou exécuté publiquement. Car s'il laissoit couler une seule larme sur l'échaffaud, il se dégraderoit dans l'opinion de tout ce qu'il y a d'hommes braves & généreux. Leur compassion pour lui seroit à la vérité très-forte & très sincère; mais comme elle n'approcheroit pas de son abattement, ils ne lui pardonneroient pas de montrer tant de foiblesse aux yeux de tout le monde. Plus honteux qu'affligés de sa conduite, le déshonneur qu'il se feroit leur paroîtroit la plus triste circonstance qu'il y eût dans son infortune. Quelle tache n'est-ce point pour la mémoire du brave duc de Biron, qui avoit tant de fois affronté la mort dans les combats, d'avoir pleuré sur l'échafaud, lorsqu'il compara l'état où il se voyoit, avec le haut degré de faveur & de gloire d'où l'avoit si malheureusement précipité sa propre témérité!

De l'origine de l'ambition & de la distinction des rangs.

C'est parce que les hommes sont plus portés à sympathiser avec notre joie qu'avec notre affliction, que nous faisons parade de nos richesses & que nous cachons notre pauvreté. Rien n'est si mortifiant que d'être obligés d'exposer notre misère aux yeux du public, & de sentir que, quoique notre situation soit en vue à tout le monde, il n'y a personne qui conçoive pour nous la moitié de nos chagrins. Ces dispositions des hommes sont même la principale considération qui nous engage à rechercher la fortune & à fuir la pauvreté. Car pourquoi tout le mouvement qu'on se donne & tout le bruit qui se fait dans le monde? qu'elle est la fin que se proposent l'avarice & l'ambition, & que prétend-on dans la poursuite de l'opulence, de la prééminence & du pouvoir? Est-ce de satisfaire les besoins de la nature? le salaire du moindre artisan suffit pour les contenter. Nous voyons qu'il lui procure la vie, l'habit & le logement, tant pour lui que pour sa famille. Si nous examinons sa dépense à la rigueur, nous trouverions qu'elle a en grande partie pour objet des commodités qui peuvent être regardées comme du superflu, & que dans les occasions extraordinaires il peut encore donner quelque chose à la vanité ou à l envie de se distinguer. D'où vient donc notre aversion pour son état, & pourquoi les gens élevés dans les plus hauts rangs aimeroient ils mieux mourir que d'être réduits à vivre, même sans travailler, d'une table comme la sienne, à demeurer sous l'humble toit qu'il habite, & à se vêtir des viles étoffes qu'il porte? Imaginent-ils qu'on digère & qu'on dort mieux dans un palais que dans une chaumière? le contraire a été si souvent observé, & peut l'être si aisément par tout le monde, que personne ne l'ignore. D'où vient donc cette émulation qui perce dans toutes les classes d'hommes, & quels sont les avantages que nous cherchons dans ce grand projet de la vie humaine que nous appellons le projet d'améliorer notre condition? Tout ce que nous pouvons prétendre par-là, c'est d'attirer l'attention, c'est qu'on nous remarque & qu'on prenne garde à nous avec *sympathie*, avec plaisir & avec approbation. C'est la vanité & non le plaisir ou nos aises qui nous intéressent. Mais la vanité est toujours fondée sur l'opinion que nous sommes l'objet de l'attention & de l'approbation des autres. Le riche se glorifie de ses richesses, parce qu'il sent qu'elles fixent naturellement les regards du monde sur lui, & que les hommes sont disposés à partager avec lui ces agréables émotions que les avantages de son état sont si capables de lui inspirer. A l'idée de sa situation il semble que son cœur s'enfle & se dilate, & il est plus amoureux de son opulence par cet endroit que par tous les autres fruits qu'il en retire. Le pauvre, au contraire, a honte de sa pauvreté. Il sent que soit qu'elle le mette hors de la vue des hommes, soit qu'ils fassent quelque attention à lui, à peine sont-ils touchés de sa misère. Il trouve des sujets de mortification des deux côtés; car quoiqu'il soit bien différent d'être ignoré ou blâmé, comme l'obscurité nous prive du jour qui accompagne l'honneur & l'approbation, cette espèce de néant affoiblit l'espérance la plus flatteuse, & déconcerte le desir le plus ardent de la nature humaine. Le pauvre va & vient sans que personne songe à lui, & au milieu de la foule, il est environné de la même obscurité qui le couvre dans sa cabane. Ces humbles soins, ces pénibles attentions qui l'occupent, n'amusent point les gens gais & dissipés; ils détournent les yeux d'un objet si déplaisant; & si l'excès de son malheur les force à le regarder, ce n'est que pour le chasser loin d'eux. L'orgueil des heureux du siècle est étonné de l'insolence avec laquelle il ose se présenter devant eux, & vient troubler la sérénité de leur bonheur par le dégoûtant aspect de sa misère. Au contraire, un homme de distinction, ou qui tient un rang, est généralement remarqué. Chacun s'empresse à le voir & à concevoir pour

lui, du moins par *sympathie*, cette joie, cette allégresse annexées à son état. Le public s'informe & s'entretient de ses actions. A peine lui échappe-t-il un mot ou un geste qui ne soit relevé. Dans une grande assemblée tous les yeux se tournent vers lui. Les passions de ses inférieurs semblent vouloir prendre ses ordres & attendre le mouvement & la direction qu'il lui plaira leur donner; & si sa conduite n'est pas tout-à-fait absurde, chaque moment lui présente l'action d'intéresser les hommes & d'occuper l'attention & les sentimens de ceux qui l'entourent. Voilà ce qui fait de la grandeur un objet d'envie; malgré la contrainte qu'elle impose & la perte de la liberté qu'elle entraîne; voilà ce qui compense dans l'opinion des hommes toutes les peines, les inquiétudes & les déboires qu'il faut essuyer dans sa poursuite, &, ce qui est encore d'une toute autre conséquence, le sacrifice du loisir, du repos & de la tranquille sécurité que son acquisition nous enlève pour jamais.

Lorsque nous considérons la condition des grands sous les couleurs trompeuses avec lesquelles notre imagination se plaît à nous la peindre, elle nous paroît presque l'idée abstraite d'un état heureux & parfait. C'est cet état tel que nous nous le figurons dans les rêves de notre loisir, & dans les songes que nous faisons éveillés, qui a toujours été le grand objet ou le terme de nos desirs. C'est pourquoi nous sentons une *sympathie* particulière avec la satisfaction de ceux qui s'y trouvent. Nous favorisons toutes leurs inclinations, nous secondons tous leurs desirs. Quel dommage, pensons nous, que quelque chose vienne déranger & corrompre une situation si délicieuse! Nous voudrions même qu'ils fussent immortels, & il nous paroît dur que la mort ne respecte pas une jouissance aussi complette. La nature nous semble cruelle de les faire descendre de leurs postes éminens dans l'humble, mais charitable demeure où elle donne l'hospitalité à tous ses enfans. *Grand Roi! vivez à jamais* est le compliment que nous emprunterions volontiers de l'adulation orientale pour le leur adresser, si l'expérience ne nous en montroit l'absurdité. Chaque malheur qui leur arrive, chaque injure qu'ils reçoivent, excitent dans le cœur du spectateur dix fois plus de compassion & de ressentiment qu'il n'en auroit pour tous les autres hommes s'il leur en arrivoit autant. Il n'y a que les malheurs des rois qui fournissent des sujets propres à la tragédie, en quoi les rois ressemblent aux amans. L'infortune des uns & des autres est ce qui nous intéresse le plus sur le théâtre, parce qu'en dépit de tout ce que la raison & l'expérience peuvent y opposer, les préjugés d'imagination attachent à ces deux états un bonheur supérieur à tout autre. Troubler ou détruire une jouissance aussi parfaite, est de toutes les injures celle qui nous paroît la plus atroce. Le traître qui conspire contre la vie de son souverain est regardé comme un monstre parmi les assassins. Tout le sang innocent versé dans les guerres civiles, excite moins d'indignation que la mort de Charles I. Un être étranger à la nature humaine qui verroit l'indifférence des hommes pour la misère de ceux qui sont au-dessous deux, & l'indignation qu'ils font éclater pour le malheur & les souffrances de ceux qui sont au-dessus, croiroit aisément que les peines sont beaucoup plus cuisantes, & les convulsions de la mort beaucoup plus terribles pour les personnes d'un rang élevé que pour les autres.

C'est sur cette disposition du genre humain à sympathiser avec les riches & les puissans, que sont fondées la distinction des rangs & l'ordre de la société. Notre soumission à l'égard de nos supérieurs vient plus souvent de notre admiration pour les avantages de leur situation que de l'attente particulière d'aucun bien dépendant de leur bonne volonté. Leurs bienfaits ne peuvent s'étendre qu'à un petit nombre. Mais leur fortune intéresse presque tout le monde. Nous contribuons avec ardeur à tout ce qui peut les aider à completter un système de bonheur qui touche de si près à la perfection, & nous souhaitons de les servir pour eux mêmes, sans autre rétribution que la vanité & le plaisir de les obliger. Notre déférence pour leurs inclinations n'est ni entièrement ni principalement dûe à la considération de l'utilité qui en revient à nous mêmes ou à la société dont cette soumission maintient le bon ordre. Que les rois soient les serviteurs des peuples, qu'il faille leur obéir, leur résister, les déposer ou les punir selon l'exigence du bien public, ce n'est assurément pas la doctrine de la nature. Elle nous apprend à nous assujettir à eux pour eux-mêmes, à trembler & à nous prosterner devant la sublimité de leur rang, à regarder un sourire de leur part comme une récompense équivalente à tous nos services & à craindre leur disgrace comme le châtiment le plus sévère, quand elle ne seroit suivie d'aucun autre mal. Il faut tant de résolution pour les traiter à aucun égard comme des hommes, pour raisonner & disputer avec eux dans les occasions ordinaires, qu'il est peu de gens dont la magnanimité puisse aller jusques là, si elle n'est soutenue d'ailleurs par l'habitude & la familiarité. Les motifs les plus puissans, les passions les plus furieuses, la frayeur, la haine, le ressentiment, peuvent à peine contrebalancer cette disposition naturelle à les respecter, & il faut que leur conduite ait produit justement ou injustement le plus haut degré de fermentation dans toutes ces passions, pour soulever le gros du peuple au point de leur résister à force ouverte, & de desirer qu'ils soient punis ou déposés. Lors même que le peuple en est venu à cette extrémité, il est prêt à s'en repentir à chaque instant,

& il retombe de lui-même dans son état habituel d'obéissance envers ceux qu'il est accoutumé de regarder comme ses supérieurs naturels. Il ne peut endurer la vue de son monarque affligé. La compassion prend aussi-tôt la place de la colère, il oublie tous les sujets de mécontentement passés, les anciens principes de fidélité reprennent vigueur, & il court rétablir l'autorité de ses anciens maîtres avec la même impétuosité & la même violence qui l'avoient détruite. La mort de Charles I donna lieu au rétablissement de la famille royale; & lorsque Jacques II fut saisi par la populace au moment de son évasion à bord d'un vaisseau, la compassion qui s'éleva pour lui, fit presque manquer la révolution & en retarda, du moins, les progrès.

Ne semble-t-il pas que les grands sentent combien il leur est aisé de gagner l'admiration publique, & les soupçonneroit-on d'imaginer qu'ils doivent l'acheter aussi chèrement que les autres hommes par le sang & la sueur? Quelles sont en effet les rares perfections par lesquelles on instruit un jeune seigneur à soutenir la dignité de son rang & à se rendre lui-même digne de la supériorité que la vertu de ses ancêtres lui a valu sur ses concitoyens? Est-ce par les connoissances, l'industrie, la patience, le renoncement à soi-même ou par aucune espèce de vertus? Comme toutes ses paroles & tous ses mouvemens sont remarqués, il se fait une habitude d'avoir égard à chaque circonstance de sa conduite ordinaire, & il s'étudie à remplir tous les petits devoirs avec la plus grande exactitude. Comme il sait combien on l'observe & combien l'on est porté à favoriser ses inclinations, il agit dans les occasions les plus indifférentes avec la liberté & la noblesse que cette idée inspire. Son air, ses manières, sa démarche, tout annonce l'élégant & gracieux sentiment de sa supériorité, auquel il est difficile, qu'arrivent jamais ceux sont qui nés dans des conditions subalternes. Tels sont les moyens par lesquels il se propose de soumettre les hommes à son empire, & de les faire mouvoir à son gré, en quoi il est rarement trompé; car ces moyens suffisent d'ordinaire pour gouverner le monde. Louis XIV, durant la plus grande partie de son règne, passa non-seulement en France mais dans toute l'Europe, pour le modèle le plus accompli d'un grand prince. Mais on ne peut nier que les avantages extérieurs de sa personne n'aient contribué à sa haute réputation. D'abord il étoit le plus puissant prince de l'Europe, & tenoit par conséquent le premier rang parmi les rois. Ensuite « il l'emportoit, dit son historien, sur tous » ses courtisans par la richesse de sa taille & par » la beauté majestueuse de ses traits; le son de » sa voix noble & touchant gagnoit les cœurs de » ceux qu'intimidoit sa présence. Il avoit une dé» marche qui ne pouvoit convenir qu'à lui, & » qui eût été ridicule dans tout autre. L'embarras » qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, flattoit en » secret la complaisance avec laquelle il sentoit » sa supériorité. Ce vieil officier qui se troubloit, » qui bégayoit en lui demandant une grace, & » qui ne pouvant achever son discours, lui dit: » *Sire, que votre majesté daigne croire que je ne* » *tremble pas ainsi devant vos ennemis* », n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Quand ces perfections frivoles n'auroient pas été soutenues dans ce monarque par des vertus & des talens supérieurs; leur éclat emprunté mais éblouissant suffisoit pour éclipser dans un particulier toute autre vertu qui leur étoit comparée. La science, l'industrie, la valeur, la bienfaisance honteuses & confuses auroient tremblé devant elles, & le sentiment de leur noblesse, de leur propre dignité les eût abandondonnées.

Ce n'est point par des qualités de cette espèce que les gens d'un rang inférieur peuvent espérer de se distinguer. La politesse est tellement la vertu des grands qu'elle ne peut faire beaucoup d'honneur à tout autre qu'à eux. Le fat qui les copie & qui affecte d'être un personnage, en mettant dans sa conduite ordinaire la supériorité qui leur est propre, se fait doublement mépriser pour sa folie & sa présomption. Pourquoi celui que personne n'est curieux de voir regarder, it-il soigneusement à la manière dont il porte ses bras & sa tête lorsqu'il se promene dans sa chambre? il s'occupe certainement d'un soin superflu & qui décèle un sentiment de sa propre importance auquel personne n'accédera. La plus parfaite modestie & la plus grande simplicité, jointes avec autant de négligence qu'en permet le respect dû à la compagnie, doivent caractériser la conduite de l'homme privé. S'il cherche à se distinguer, ce doit être par des vertus plus importantes. Il faut qu'il gagne des partisans pour contrebalancer ceux des grands, & il n'a point d'autre fonds pour les payer que le travail de son corps ou l'activité de son esprit, fonds qu'il est par conséquent obligé de cultiver. Il faut qu'il acquière une connoissance supérieure de sa profession & qu'il l'exerce avec une industrie extraordinaire, qu'il paye de patience dans le travail, d'intrépidité dans le danger & de fermeté dans le malheur. Il faut qu'il mette ces talents au grand jour par la difficulté, l'importance & en même tems le bon sens de ses entreprises, & par une application sévère & sans relache à les poursuivre. Sa conduite ordinaire doit être marquée au coin de la probité, de la prudence, de la franchise & de la générosité. Il doit être avec cela prompt & ardent à s'engager dans toutes les affaires qui demandent le plus de talents & de vertus, & dans lesquelles il y a le plus grand applaudissement a recueillir pour celui qui s'en tire avec honneur. Avec quelle impatience un homme né vif & ambitieux, mais humilié par

son état, cherche-t-il à se distinguer des autres? quelles que soient les circonstances qui peuvent lui en procurer les moyens, elles lui paroissent désirables. La perspective d'une guerre étrangere ou même civile, ne lui montre rien dans l'avenir qui ne le flatte, & dans les troubles qu'elle excite, dans le sang qu'elle fait répandre, il ne voit que d'illustres occasions de se signaler & d'attirer sur lui l'attention & l'admiration des hommes. Voyez au contraire un homme de distinction dont toute la gloire consiste à se comporter dans les actions ordinaires d'une manière convenable à son rang & à sa naissance, qui se contente de la modique réputation attachée à cette conduite & qui manque de talens pour s'en faire une autre; il a de la répugnance à se mêler d'affaires qui peuvent être épineuses ou dangereuses; son grand triomphe est de figurer dans un bal, & son plus haut exploit de réussir dans une intrigue de galanterie; s'il a de l'aversion pour les troubles publics, elle ne vient pas de son amour pour le genre humain; les grands ne regardent jamais les autres hommes comme leurs semblables; ni du défaut de courage, ils en manquent rarement; elle vient de ce qu'il reconnoît lui-même intérieurement qu'il ne possède aucune des vertus nécessaires en de pareilles conjonctures, & de ce qu'il sent bien qu'alors l'attention publique se détourneroit de lui pour se porter sur d'autres. Il s'exposera volontiers à quelque petit danger & à faire une campagne quand c'est la mode; mais il frissonne d'horreur à la vue d'une entreprise qui demande un long & continuel exercice de patience, d'adresse, de force & d'application; vertus rares dans les personnes qualifiées. Aussi dans tous les gouvernemens, même dans le monarchique, les plus grands emplois & le détail de l'administration sont confiés d'ordinaire à des gens élevés dans un état moyen qui se sont poussés par leur propre industrie & leur habileté, & qui, malgré l'opposition que formoient à leur avancement la jalousie & la haine de ceux qui étoient nés leurs supérieurs, sont parvenus à ce point de grandeur où les grands eux-mêmes, après les avoir regardés d'abord avec mépris, ensuite avec envie, se soumettent enfin à leur faire la cour avec autant de bassesse qu'ils souhaitent qu'on la leur fasse à eux-mêmes.

C'est la perte de ce facile ascendant sur les affections des hommes, qui rend si insupportable aux grands leur chûte ou leur abaissement. Lorsque Paul Emile mena en triomphe la famille du roi de Macédoine, le malheur de celui-ci partagea, nous dit-on, avec le vainqueur l'attention du peuple romain. Au milieu de la joie & de la prospérité, les spectateurs furent émus de la plus tendre pitié pour les enfans du sang royal, que leur âge rendoit insensibles à leur situation. Le roi leur père qui les suivoit dans la marche, paroissoit comme un homme étonné, confondu & privé de tout sentiment par l'excès de ses malheurs. Ses amis & ses ministres, venoient après; à mesure qu'ils avançoient ils jettoient plus souvent les yeux sur leur monarque détrôné, & chaque fois qu'ils le regardoient, ils fondoient en larmes. Tout démontroit qu'ils n'étoient point occupés de leur propre infortune mais uniquement de la grandeur infiniment supérieure de la sienne. Les généreux romains, au contraire, ne sentoient pour lui que de l'indignation & du mépris, & ils regardoient comme indigne de toute compassion un homme qui avoit l'ame assez basse pour survivre à tant de calamités. Cependant à quoi se montoient elles ces calamités? Selon la plupart des historiens il devoit passer le reste de ses jours sous la protection d'un peuple humain & puissant, dans une condition qui en elle même paroîtroit digne d'envie, dans un état d'abondance, d'aise, de loisir & de sécurité, d'où il lui étoit désormais impossible de déchoir, même par sa propre folie. Mais il n'étoit plus environné de cette canaille de fous, de flatteurs & d'esclaves accoutumés à observer tous ses mouvemens; il ne pouvoit plus fixer les yeux de la multitude, ni se rendre lui-même l'objet de leur respect, de leur reconnoissance, de leur amour, de leur admiration; les passions des autres ne devoient plus se mouler sur les siennes. Telle étoit l'insupportable calamité qui ôtoit au roi tout sentiment, qui faisoit oublier à ses amis leur propre malheur & à laquelle la grandeur d'ame des romains ne pouvoit concevoir qu'un homme de cœur pût survivre.

« On passe souvent de l'amour à l'ambition, » dit le duc de la Rochefoucault, mais on ne » revient guères de l'ambition à l'amour ».

Cette passion, quand elle s'est mise une fois en possession du cœur, n'admet ni rival ni successeur. Dès qu'on s'est accoutumé à la jouissance ou même à l'espérance de l'admiration publique, tout autre plaisir s'émousse & s'affadit. De tous les ministres disgraciés qui ont travaillé pour leur repos à vaincre l'ambition & à mépriser les honneurs auxquels il ne leur étoit plus possible d'atteindre, combien peu l'ont fait avec succès! La plupart ont consumé le reste de leur vie dans l'indolence la plus ennuieuse & la plus insipide. Chagrins de voir qu'ils ne datoient plus de rien, incapables de tirer parti des occupations de la vie privée, n'ayant de plaisir & de satisfaction qu'autant qu'ils parloient de leur grandeur passée, ou qu'ils s'entretenoient de quelque vain projet de la recouvrer. Etes-vous bien résolu de ne jamais troquer votre liberté contre le superbe esclavage de la cour, mais de vivre votre maître sans rien craindre & sans dépendre de personne? Il semble qu'il y ait un moyen de persister dans cette vertueuse résolution, & ce moyen est peut-être le seul. N'entrez jamais dans des places que si peu de gens ont eu la force de quitter; tenez-vous

toujours hors du cercle de l'ambition, & ne vous mettez jamais en parallele avec ces maîtres de la terre qui se sont emparés avant vous de l'attention de la moitié du genre humain.

Tel est l'importance qu'attache l'imagination des hommes à la conservation des postes qui les mettent le plus à portée de la *sympathie* & de l'attention générales. Ainsi le rang, ce grand objet qui divise les femmes de nos échevins, est le but vers lequel se dirige la moitié des travaux de la vie. C'est lui qui est la cause de tout le bruit & le fracas, de toutes les rapines & les injustices que l'ambition & l'avarice ont introduit dans le monde. Les gens sensés, dit-on, ne regardent point *à la place*; c'est-à-dire, qu'ils ne s'embarrassent guères de tenir le haut bout d'une table, & qu'ils se soucient fort peu quel est celui qu'on veut décorer dans une compagnie par cette frivole circonstance qui ne tient pas contre le plus mince avantage. Mais il n'y a point d'homme qui dédaigne le rang, la distinction, la prééminence, à moins que son caractère ne l'élève fort au-dessus ou ne la rabaisse fort au-dessous de la portée ordinaire de la nature humaine; à moins qu'il ne soit tellement affermi dans la sagesse & la véritable philosophie, qu'il se contente de mériter l'approbation sans être curieux de l'obtenir; ou enfin à moins qu'il ne soit si familiarisé avec l'idée de sa propre bassesse, & qu'il ne croupisse tellement dans une sotte & stupide indifférence, qu'il ait entièrement oublié le desir; je dirois presque jusqu'au simple souhait de la supériorité.

De la philosophie stoïque.

Si nous examinons sur quoi les hommes apprécient les différentes conditions de la vie, nous trouverons que la préférence excessive qu'ils donnent généralement à quelques-unes d'entre elles n'est en grande partie fondée sur rien. Car il n'y en a pas une seule qui ne soit en droit d'y prétendre, supposé, comme j'ai tâché de le montrer, qu'agir en tout de la manière la plus convenable & se rendre digne de l'approbation des hommes soit principalement ce qui doit décider l'estime que nous accordons à l'une plutôt qu'à l'autre. La conduite la plus noble & la plus soutenue convient à l'adversité comme à la prospérité. Si elle est plus difficile dans l'adversité; elle n'en est que plus admirable. Les dangers & les malheurs ne sont pas seulement l'école propre de l'héroïsme, ils sont encore le seul théâtre où la vertu puisse briller dans tout son éclat, & remporter toute la gloire qui lui revient des applaudissemens du monde. La même admiration ne peut être excitée par un homme dont toute la vie n'a été qu'un cours égal & non-interrompu de prospérités, qui n'a jamais connu le danger, ni rencontré d'obstacles, ni surmonté le malheur. Lorsque les poëtes & les romanciers s'efforcent de composer une suite d'aventures qui donnent le plus grand lustre aux caractères de ceux pour lesquels ils veulent nous intéresser, ce n'est pas dans la prospérité qu'ils vont les chercher. Il leur faut des revers de fortune rapides & soudains; de ces situations qui sont les plus propres à mettre un homme hors du sens ou à le jetter dans un lâche désespoir, mais où le héros se conduit si à propos ou du moins avec tant de courage & de résolution, qu'il conserve encore des droits sur notre estime. La grandeur d'ame de Caton, de Brutus, de Léonidas malheureux, n'est-elle pas aussi admirable que celle de César & d'Alexandre heureux? & pour un cœur généreux n'est elle point par-là même aussi digne d'envie? Si la fortune des conquérans heureux se présente à nous dans un jour plus éblouissant, c'est parce qu'ils réunissent les deux situations, l'éclat de la prospérité à la haute admiration pour la valeur & l'intrépidité avec laquelle ils ont bravé les dangers & triomphé des obstacles.

C'est là-dessus que la philosophie stoïque établissoit que toutes les conditions sont égales pour le sage. La nature, disoit cette philosophie, propose certains objets à notre choix & d'autres à notre aversion. D'un côté nos premiers appétits nous dirigent vers la santé, la force, le plaisir & la perfection dans toutes les les qualités de l'ame & du corps, & vers ce qui peut nous assurer ou accroître ces avantages, comme les richesses, le pouvoir, l'autorité. De l'autre nos premières aversions nous éloignent des objets contraires. Mais la nature nous enseigne aussi que pour choisir ou préférer les uns & laisser ou rejetter les autres, il faut consulter un certain ordre, une convenance, une beauté, qui sont d'une conséquence infiniment plus grande pour le bonheur & la perfection, qu'il ne l'est d'acquérir ou d'éviter ces objets mêmes. Nous devons les rechercher ou les fuir, principalement parce que cette beauté, cette convenance l'exigent. Tout le bonheur & la gloire de la nature humaine consistent à y conformer nos actions; son plus grand malheur & son plus grand avilissement à s'écarter des règles qu'elles nous prescrivent. A la vérité l'apparence extérieure de cet ordre & de cette beauté se conserve plus aisément dans certaines circonstances que dans d'autres; mais il est impossible à un fou dont les passions ne sont point soumises à une inspection exacte d'agir avec une convenance, une beauté réelles dans quelque situation qu'il soit. Quoique la multitude inconsidérée puisse l'admirer, quoique les éloges que lui prodiguera l'ignorance puissent quelquefois élever sa vanité à quelque chose d'approchant de l'approbation qu'on se donne à soi-même; dès qu'il est rappellé à son propre cœur & qu'il voit ce qui s'y passe, il est secrettement convaincu de l'extravagance & de la bassesse de ses motifs,

il en rougit intérieurement, & il tremble à l'idée du mépris qu'il sait bien qu'il mérite & que les hommes ne manqueroient pas d'avoir pour lui s'ils le voyoient dans le même jour où il ne sauroit s'empêcher de se voir lui-même. Dans quelque situation, au contraire, que se trouve l'homme qui a parfaitement assujetti ses passions aux règles puisées dans la nature, dans sa raison & dans l'amour de l'ordre, il lui est toujours également aisé de mériter des louanges. Est-il dans la prospérité? il rend graces à Jupiter de l'avoir placé dans des circonstances qu'il est facile de maitriser, & dans lesquelles on est peu tenté de mal faire. Est-il dans l'adversité? il remercie également le grand directeur du spectacle de la vie humaine pour lui avoir mis en tête un vigoureux athlète avec qui le combat doit être vraisemblablement plus rude, mais dont la défaite également certaine n'en sera que plus glorieuse. Quelle honte peut-il y avoir dans des malheurs qui ne nous arrivent point par notre faute, lorsque notre conduite s'y soutient parfaitement dans l'ordre? L'adversité ne peut donc être un mal, & peut devenir au contraire un grand bien. Un grand homme triomphe dans les dangers où la fortune, & non sa propre témérité, l'engage. Ils ne font que lui fournir l'occasion de déployer cette valeur héroïque dont le développement est suivi du plaisir sublime qui résulte de la connoissance intime de la supériorité de son mérite & de l'admiration qui lui est dûe. Celui qui fait tous ses exercices en maître, ne craint point de se mesurer avec les plus forts & les plus agiles. De même celui qui commande à toutes ses passions n'appréhende aucune des circonstances où le surintendant de l'univers voudra le placer. La bonté de ce souverain être l'a pourvu de vertus capables de le rendre supérieur à tout: si c'est le plaisir dont il s'agit, il est muni de la tempérance pour s'abstenir: si c'est la peine, il a la constance pour souffrir: si c'est les périls ou la mort, il a la force & la magnanimité pour les mépriser. Il ne se plaint jamais des décrets de la providence, & il n'imagine pas que l'univers soit en désordre parce qu'il est en mauvaise santé. Il ne se regarde pas selon les suggestions de l'amour-propre, comme un tout séparé & détaché du reste de la nature, qui demande par lui-même & pour lui-même des soins & une direction particulière; il se considère sous le point de vue sous lequel il pense être considéré par le suprême génie de la nature humaine & du monde entier; il entre, pour ainsi dire, dans les sentimens du grand être, & se voit dans le systême immense, infini de l'univers, comme une particule, un atôme dont la disposition doit toujours être subordonnée à l'intérêt du tout. Assuré de la sagesse de celui qui préside à tous les évenemens de la vie, quelque lot qui lui tombe il l'accepte avec joie, ne doutant point que s'il eût connu les rapports de liaison & de dépendnace qui existent entre les differentes parties de l'univers, ce lot n'eût été précisément celui qu'il eût choisi. Faut-il vivre? il est content de vivre. Faut-il mourir? comme la nature n'a plus besoin ici de sa présence, il va volontiers où elle l'appelle. J'accepte, dit le stoïcien, avec une joie & une satisfaction égales tout ce que la fortune m'envoie; les richesses ou la pauvreté, le plaisir ou la peine, la santé ou la maladie tout m'est égal, & je ne voudrois pas que les Dieux changeassent en rien ma destinée. Si j'avois quelque chose à leur demander au-delà de ce qu'il a déjà plu à leur bonté de m'accorder, ce seroit qu'ils daignassent m'instruire d'avance de ce que leur bon plaisir me prépare, afin de pouvoir me placer de moi-même dans l'état qu'ils m'assignent, & de mieux témoigner par-là toute l'allégresse avec laquelle j'embrasse le sort qu'ils me donnent en partage. « Si je veux » m'embarquer, dit Epictète, je prens le meilleur vaisseau, le meilleur pilote & le plus beau « tems que mes affaires & mon devoir le comportent. L'ordre & la prudence, principes que les » Dieux m'ont donnés pour la direction de ma conduite, exigent ces attentions de moi; mais » c'est tout ce qu'ils me demandent. Si malgré les » mesures que j'ai prises il s'éleve une tempête à » laquelle il n'est pas vraisemblable que résistent, ni la force du vaisseau, ni l'adresse du » pilote; je ne me trouble point de ce qui en » arrivera; j'ai fait tout ce que j'avois à faire. » Les directeurs de ma conduite ne m'ordonnent » point d'être misérable; ils ne me commandent » point l'inquiétude, la peur, le découragement. » Si nous devons être submergés ou arriver au » port, c'est l'affaire de Jupiter, & non la » mienne. Je l'abandonne entiérement à sa décision, & je n'interromps pas mon sommeil pour » voir de quel côté il est plus probable qu'il se » détermine. Mais quel que soit l'évenement, il » me trouvera dans la même indifférence & la » même sécurité ».

Telle étoit la philosophie stoïcienne. Une philosophie qui donne les plus nobles leçons de magnanimité est la meilleure école pour former des héros & des patriotes, & on ne peut rien opposer à la plus grande partie de ses préceptes que cette objection si honorable qu'ils nous enseignent à tendre à une perfection absolument au-dessus des efforts de la nature humaine. Je ne m'arrêterai point ici à examiner cette objection. J'observerai seulement que les plus terribles calamités ne sont pas toujours les plus difficiles à supporter. Il est souvent plus mortifiant de paroître en public dans de petites disgraces que dans de grandes infortunes. Les premières n'excitent point de *sympathie*, mais quoique les autres n'en puissent faire naître aucune qui approche de ce que souffre le malheureux, elles ne laissent pas de produire une vive compassion;

Les

Les sentimens du spectateur dans ce dernier cas, ne sont donc pas si éloignés de ceux de la personne souffrante ; & cette conformité imparfaite l'aide à supporter son malheur. Un gentilhomme seroit bien plus fâché de paroître devant une assemblée galante, couvert d'ordure & de haillons, que de sang & de blessures. Ce dernier spectacle intéresseroit, l'autre feroit rire. Le Juge qui condamne un criminel au pilori le deshonore plus que s'il l'envoyoit à l'échafaut ; le grand prince qui donna des coups de canne, il y a quelques années, à un officier général à la tête de son armée, le perdit de réputation pour jamais. La punition eût été bien moindre s'il lui eût passé son épée au travers du corps. Selon les loix de l'honneur un coup de canne est deshonnorant, un coup d'épée ne l'est point par une raison palpable. Les châtimens légers, quand ils s'adressent à un gentilhomme, pour qui la perte de l'honneur est le plus grand des maux, sont réputés les plus terribles de tous par les cœurs généreux & humains. Aussi ne les employe-t-on pas vis-à vis des personnes de ce rang, & la loi qui dispose de leur vie dans tant d'occasions, respecte leur honneur presque dans toutes. Fouetter un homme de qualité ou le mettre au carcan, est une brutalité dont n'est capable aucun gouvernement européen, excepté celui de la Russie.

Un homme de cour n'est point méprisable pour aller à l'échafaut ; il l'est pour aller au pilori. La manière de se conduire à l'échafaut peut lui attirer l'estime & l'admiration de tout le monde ; mais il n'en est point au pilori qui puisse plaire à personne. La *sympathie* des spectateurs soutient dans un cas & sauve cette honte, cette conviction intérieure qu'on est le seul à sentir son malheur ; ce qui est de toutes les idées la plus cruelle. Dans l'autre il n'y a point de *sympathie*, ou s'il y en a, c'est avec la persuasion où est le patient qu'il ne peut y en avoir, & non point avec sa peine qui n'est qu'une bagatelle. On partage sa honte & non son affliction, ceux qui en ont pitié rougissent pour lui & baissent la tête. Il est lui-même dans la dernière confusion & le dernier abattement, parce qu'il se voit dégradé sans retour par le châtiment, quoiqu'il ne le soit point par le crime. Au contraire celui qui va courageusement à la mort, voyant dans ceux qui le regardent l'air libre & assuré de l'estime & de l'approbation, prend lui-même une constance ferme ; & si le crime ne le prive pas de la considération, la punition ne l'en privera jamais. Il ne soupçonne pas que la position où il se trouve soit l'objet du mépris ou de la dérision de personne, & il peut prendre avec justice l'air non-seulement de la sérénité, mais encore de la joie & du triomphe.

« Les plus grands dangers ont leurs charmes, » dit le cardinal de Retz, pour peu que l'on » apperçoive de gloire dans la perspective des » mauvais succès ; les médiocres dangers n'ont » que des horreurs, quand la perte de la réputation est attachée à la mauvaise fortune ».

Cette maxime a le même fondement que ce que je viens d'observer sur les châtimens.

La nature humaine est supérieure à la douleur, à la pauvreté, aux dangers, à la mort. Elle n'a pas même besoin de ses plus grands efforts pour les mépriser, mais une épreuve terrible pour elle, & où il est bien plus à craindre que toute sa constance ne l'abandonne, c'est lorsqu'un homme voit son malheur en butte à l'insulte & à la dérision, qu'il se voit mené en triomphe & exposé publiquement pour être bafoué & montré au doigt, pour être livré à l'opprobre & à l'ignominie. En comparaison du mépris des hommes tous les autres maux sont aisés à souffrir. (*Théorie des sentimens moraux*).



T.

TACITURNITÉ. s. f. Comme la nation françoise est fort vive, & qu'elle aime beaucoup à parler, il lui a plû de prendre ce mot en mauvaise part, & d'entendre par *taciturnité*, l'observation du silence, dont le seul principe est une humeur triste, sombre & chagrine; mais nous n'adoptons pas cette idée vulgaire, parce qu'elle nous paroît par trop philosophique.

La *taciturnité*, en latin *taciturnitas* dans Cicéron, est cette vertu de conversation qui consiste à garder le silence quand le bien commun le demande.

Les deux vices qui lui sont opposés dans l'excès, sont le trop parler lorsqu'il est nuisible, & le silence hors de saison, qui est préjudiciable à la communication qu'on doit faire de ses connoissances, & aux principaux services de la société humaine.

La parole étant le principal interprète de ce qui se passe au dedans de notre ame, & un signe dont l'usage est particulier au genre humain, la loi naturelle qui nous prescrit de donner à propos des marques d'une sage bienveillance envers les autres, règle aussi la manière dont nous devons user de ce signe, & en détermine les justes bornes. La *taciturnité*, par exemple, est requise toutes les fois que le respect dû à la divinité, à la religion établie, ou aux hommes mêmes qui sont nos supérieurs, exige de nous cette vertu. Elle est encore nécessaire quand il s'agit des secrets de l'état, de ceux qui regardent nos amis, notre famille, ou nous-mêmes, & qui sont de telle nature que si l'on en découvroit, on causeroit du préjudice à quelqu'un; sans que d'ailleurs en les cachant, on nuise au bien public. (*D. J.*)

TÉMÉRITÉ, s. f. hardiesse démesurée & inconsidérée; mais si la *témérité* qui nous porte au-delà de nos forces, les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles.

TEMPÉRANCE, s. f. la *tempérance* dans un sens général, est une sage modération qui retient dans de justes bornes nos desirs, nos sentimens & nos passions; cette vertu si rare, porte les hommes à se passer du superflu. Le sage dédaigne les moyens pénibles que l'art a inventés pour se procurer l'aise, & ce qu'on nomme faussement *le plaisir*; il se contente de la simplicité naturelle des choses; modéré dans la jouissance de ces mêmes objets, son cœur n'est point agité par la convoitise, *temperat à luxuria rerum.*

Mais nous prendrons ici la *tempérance* dans une signification plus limitée, pour une vertu qui met un frein à nos appetits corporels, & qui les contenant dans un milieu également éloigné de deux excès opposés, les rend non-seulement innocens, mais utiles & louables.

Parmi les vices que réprime la *tempérance*, les principaux sont l'incontinence & la gourmandise. S'il est d'autres vices contraires à la *tempérance*, ils émanent de l'une ou de l'autre de ces deux sources, & par conséquent ces deux branches sont la chasteté & la sobriété.

On ne doit pas confondre, comme on le fait souvent, la continence avec la chasteté; l'abus des termes entraîne avec soi la confusion des idées; comme on peut être chaste sans s'astreindre à la continence, tel aussi s'en fait une loi, qui pour cela n'est pas chaste. La pensée toute seule peut souiller la chasteté, elle ne suffit pas pour enfreindre la continence; tous les hommes sans distinction de tems, d'âge, de sexe, & de qualités, sont obligés d'être chastes, mais aucuns ne sont obligés d'être continens.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour; la chasteté à ne jouir de ces plaisirs, qu'autant que la loi naturelle le permet. La continence, quoique volontaire, n'est point estimable par elle-même, & ne le devient qu'autant qu'elle importe accidentellement à la pratique de quelque vertu, ou à l'exécution de quelque dessein généreux: hors de ces cas elle mérite souvent plus de blâme que d'éloges.

Quiconque est conformé de manière à pouvoir procréer son semblable, a droit de le faire; c'est le droit & la voix de la nature, & cette voix mérite plus d'égard que les institutions humaines, qui semblent la contrarier. Je ne sais point de raison qui oblige à une continence perpétuelle; il en est tout au plus qui la rendent nécessaire pour un tems; mais c'en est assez sur cet article.

Quant aux autres appétits sensuels opposés à la *tempérance*, je n'apporterai que la seule réflexion de J. J. Rousseau, sur le peu de sagesse qu'il y a de s'y livrer. « Puisque la vie est courte, dit-il, » c'est une raison de dispenser avec économie sa » durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est » possible. Si un jour de satiété nous ôte un an » de jouissance, c'est une mauvaise philosophie » d'aller jusqu'où le desir nous mène, sans consi» dérer si nous ne serons point plutôt au bout de » nos facultés que de notre carrière, & si notre » cœur épuisé ne mourra point avant nous. Il arrive » que ces vulgaires épicuriens, toujours ennuyés » au sein des plaisirs, n'en goûtent réellement au-

» cun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser, & se ruinent comme les avares, pour ne » savoir rien perdre à propos. » (*D. J.*)

TOLÉRANCE, (*Ordre encyclop. Théolog. Morale, Politiq*). La *tolérance* est en général la vertu de tout être foible, destiné à vivre avec des êtres qui lui ressemblent. L'homme si grand par son intelligence, est en même tems si borné par ses erreurs & par ses passions, qu'on ne sauroit trop lui inspirer pour les autres, cette *tolérance* & ce support dont il a tant besoin pour lui-même, & sans lesquels on ne verroit sur la terre que troubles & dissensions. C'est en effet, pour les avoir proscrites, ces douces & conciliantes vertus, que tant de siècles ont fait plus ou moins l'opprobre & le malheur des hommes; & n'espérons pas que sans elles, nous rétablissions jamais parmi nous le repos & la prospérité.

On peut compter sans doute plusieurs sources de nos discordes. Nous ne sommes que trop féconds en ce genre; mais comme c'est sur-tout en matière de sentiment & de religion, que les préjugés destructeurs triomphent avec plus d'empire; & ont des droits plus spécieux, c'est aussi à les combattre que cet article est destiné. Nous établirons d'abord sur les principes les plus évidens, la justice & la nécessité de la *tolérance*; & nous tracerons d'après ces principes, les devoirs des princes & des souverains. Quel triste emploi cependant, que d'avoir à prouver aux hommes des vérités si claires, si intéressantes, qu'il faut pour les méconnoître, avoir dépouillé sa nature! mais s'il en est jusque dans ce siècle, qui ferment leurs yeux à l'évidence, & leur cœur à l'humanité, garderions nous dans cet ouvrage un lâche & coupable silence? non; quel qu'en soit le succès, osons du moins reclamer les droits de la justice & de l'humanité, & tentons encore une fois d'arracher au fanatique son poignard, & au superstitieux son bandeau.

J'entre en matière par une réflexion très-simple, & cependant bien favorable à la *tolérance*, c'est que la raison humaine n'ayant pas une mesure précise & déterminée, ce qui est évident pour l'un est souvent obscur pour l'autre; l'évidence n'étant, comme on sait, qu'une qualité relative, qui peut venir ou du jour sous lequel nous voyons les objets, ou du rapport qu'il y a entre eux & nos organes, ou de telle autre cause; en sorte que tel degré de lumière suffisant pour convaincre l'un, est insuffisant pour un autre dont l'esprit est moins vif, ou différemment affecté, d'où il suit que nul n'a droit de donner sa raison pour règle, ni de prétendre asservir personne à ses opinions. Autant vaudroit en effet exiger que je regarde avec vos yeux, que de vouloir que je croie sur votre jugement. Il est donc clair que nous avons tous notre manière de voir & de sentir, qui ne dépend que bien peu de nous. L'éducation, les préjugés, les objets qui nous environnent, & mille causes secretes, influent sur nos jugemens & les modifient à l'infini. Le monde moral est encore plus varié que le physique; & les esprits se ressemblent moins que les corps. Nous avons, il est vrai, des principes communs sur lesquels on s'accorde assez; mais ces premiers principes sont en très-petit nombre, les conséquences qui en découlent deviennent toujours moins claires à mesure qu'elles s'en éloignent; comme ces eaux qui se troublent en s'éloignant de leur source. Dès-lors les sentimens se partagent, & sont d'autant plus arbitraires, que chacun y met du sien, & trouve des résultats plus particuliers. La déroute n'est pas d'abord si sensible; mais bientôt, plus on marche, plus on s'égare, plus on se divise; mille chemins conduisent à l'erreur, un seul mène à la vérité; heureux qui sait le reconnoître! Chacun s'en flatte pour son parti, sans pouvoir le persuader aux autres; mais si dans ce conflit d'opinions, il est impossible de terminer nos différens, & de nous accorder sur tant de points délicats, sachons du moins nous rapprocher & nous unir par les principes universels de la *tolérance* & d'humanité, puisque nos sentimens nous partagent, & que nous ne pouvons être unanimes. Qu'y a-t-il de plus naturel que de nous supporter mutuellement, & de nous dire à nous-mêmes avec autant de vérité que de justice : « Pourquoi celui qui se trompe, » cesseroit-il de m'être cher? l'erreur ne fut elle » pas toujours le triste apanage de l'humanité? » Combien de fois j'ai cru voir le vrai, où dans la » suite j'ai reconnu le faux! combien j'en ai con» damné, dont j'ai depuis adopté les idées! Ah, » sans doute, je n'ai que trop acquis le droit de » me défier de moi-même, & je me garderai de » haïr mon frere, parce qu'il pense autrement » que moi! »

Qui peut donc voir, sans douleur & sans indignation, que la raison même qui devroit nous porter à l'indulgence & à l'humanité, l'insuffisance de nos lumières & la diversité de nos opinions, soient précisement ce qui nous divise avec plus de fureur? Nous devenons les accusateurs & les juges de nos semblables; nous les citons avec arrogance à notre propre tribunal, & nous exerçons sur leurs sentimens l'inquisition la plus odieuse; & comme si nous étions infaillibles, l'erreur ne peut trouver grace à nos yeux. Cependant quoi de plus pardonnable, lorsqu'elle est involontaire, & qu'elle s'offre à nous sous les apparences de la vérité? les hommages que nous lui rendons, n'est-ce pas à la vérité même que nous voulons les adresser? Un prince n'est-il pas honoré de tous les honneurs que nous faisons à celui que nous prenons pour lui-même? Notre méprise peut-elle affoiblir notre mérite à ses yeux

puisqu'il voit en nous le même dessein, la même droiture que dans ceux qui mieux instruits, s'adressent à sa personne? Je ne vois point de raisonnement plus fort contre l'intolérance; on n'adopte point l'erreur comme erreur; on peut quelquefois y persévérer à dessein par des motifs intéressés, & c'est alors qu'on est coupable. Mais je ne conçois pas ce qu'on peut reprocher à celui qui se trompe de bonne foi, qui prend le faux pour le vrai sans qu'on puisse l'accuser de malice ou de négligence; qui se laisse éblouir par un sophisme, & ne sent pas la force du raisonnement qui le combat. S'il manque de discernement ou de pénétration, ce n'est pas ce dont il s'agit; on n'est pas coupable pour être borné, & les erreurs de l'esprit ne peuvent nous être imputées qu'autant que notre cœur y a part. Ce qui fait l'essence du crime, c'est l'intention directe d'agir contre ses lumières, de faire ce qu'on sait être mal, de céder à des passions injustes, & de troubler à dessein les loix de l'ordre qui nous sont connues; en un mot, toute la moralité de nos actions est dans la conscience, dans le motif qui nous fait agir. Mais, dites-vous, cette vérité est d'une telle évidence, qu'on ne peut s'y soustraire sans s'aveugler volontairement, sans être coupable d'opiniâtreté ou de mauvaise foi? Eh, qui êtes vous pour prononcer à cet égard, & pour condamner vos freres? Pénétrez-vous dans le fond de leur ame? ses replis sont-ils ouverts à vos yeux? partagez-vous avec l'éternel l'attribut incommunicable de scrutateur des cœurs? quel sujet demande plus d'examen, de prudence & de modération, que celui que vous décidez avec tant de légéreté & d'assurance? est-il donc si facile de marquer avec précision les bornes de la vérité; de distinguer, avec justesse, le point souvent invisible où elle finit, & où l'erreur commence; de déterminer ce que tout homme doit admettre & concevoir, ce qu'il ne peut rejetter sans crime? Qui peut connoître, encore une fois, la nature intime des esprits, & toutes les modifications dont ils sont susceptibles? Nous le voyons tous les jours, il n'est point de vérité si claire qui n'éprouve des contradictions; il n'est point de systême auquel on ne puisse opposer des objections, souvent aussi fortes que les raisons qui le défendent. Ce qui est simple & évident pour l'un, paroît faux & incompréhensible à l'autre: ce qui ne vient pas seulement de leurs divers degrés de lumières, mais encore de la différence même des esprits; car on observe dans les plus grands génies la même variété d'opinions, & plus grande assurément entre eux, que dans le vulgaire.

Mais sans nous arrêter à ces généralités, entrons dans quelque détail; & comme la vérité s'établit mieux quelquefois par son contraire que directement, si nous montrons en peu de mots l'inutilité, l'injustice & les suites funestes de l'intolérance, nous aurons prouvé la justice & la nécessité de la vertu qui lui est opposée.

De tous les moyens qu'on emploie pour arriver à quelque but, la violence est assurément le plus inutile & le moins propre à remplir celui qu'on se propose: en effet pour atteindre à un but quel qu'il soit, il faut au moins s'assurer de la nature & de la convenance des moyens que l'on a choisis; rien n'est plus sensible, toute cause doit avoir en soi un rapport nécessaire avec l'effet qu'on en attend; en sorte qu'on puisse voir cet effet dans sa cause, & le succès dans les moyens; ainsi pour agir sur des corps, pour les mouvoir, les diriger, on employera des forces physiques, mais pour agir sur des esprits, pour les fléchir, les déterminer, il en faudra d'un autre genre, des raisonnemens, par exemple, des preuves, des motifs; ce n'est point avec des syllogismes que vous tenterez d'abattre un rempart, ou de ruiner une forteresse; & ce n'est point avec le fer & le feu que vous détruirez des erreurs, ou redresserez de faux jugemens. Quel est donc le but des persécuteurs? De convertir ceux qu'ils tourmentent; de changer leurs idées & leurs sentimens pour leur en inspirer de contraires; en un mot, de leur donner une autre conscience, un autre entendement. Mais quel rapport y a-t-il entre des tortures & des opinions? Ce qui me paroit clair, évident, me paroîtra-t-il faux dans les souffrances? Une proposition que je vois comme absurde & contradictoire, sera-t-elle claire pour moi sur un échafaud? Est-ce, encore une fois, avec le fer & le feu que la vérité perce & se communique? Des preuves, des raisonnemens peuvent me convaincre & me persuader; montrez-moi donc ainsi le faux de mes opinions, & j'y renoncerai naturellement & sans effort, mais vos tourmens ne feront jamais ce que vos raisons n'ont pu faire.

Pour rendre ce raisonnement plus sensible, qu'on nous permette d'introduire un de ces infortunés qui prêt à mourir pour la foi, parle ainsi à ses persécuteurs: O, mes frères, qu'exi-» gez-vous de moi? comment puis je vous satis-» faire? Est-il en mon pouvoir de renoncer à » mes sentimens, à mes opinions, pour m'affecter » des vôtres? de changer, de refondre l'entende-» ment que Dieu m'a donné, de voir par d'au-» tres yeux que les miens, & d'être un autre » que moi? Quand ma bouche exprimeroit cet » aveu que vous desirez, dépendroit-il de moi » que mon cœur fût d'accord avec elle, & » ce parjure forcé de quel prix seroit-il à vos » yeux? Vous-même qui me persécutez, pourriez-» vous jamais vous résoudre à renier votre » croyance? Ne feriez-vous pas aussi votre gloire » de cette constance qui vous irrite & qui vous » arme contre moi? Pourquoi voulez-vous donc

» me forcer, par une inconséquence barbare, à » mentir contre moi même, & à me rendre cou-» pable d'une lâcheté qui vous feroit horreur ?

» Par quel étrange aveuglement renversez-vous » pour moi seul toutes les loix divines & hu-» maines ? Vous tourmentez les autres coupables » pour tirer d'eux la vérité, & vous me tour-» mentez pour m'arracher des mensonges; vous » voulez que je vous dise ce que je ne suis pas, » & vous ne voulez pas que je vous dise ce que » je suis. Si la douleur me faisoit nier les sen-» timens que je professe, vous approuveriez mon » désaveu; quelque suspect qu'il vous dût être, » vous punissez ma sincérité, vous recompensez » mon apostasie; vous me jugez indigne de vous, » parce que je suis de bonne foi; n'est-ce donc » qu'en cessant de l'être que je puis mériter ma » grace? Disciples d'un maître qui ne prêcha » que la vérité, croyez-vous augmenter sa gloire, » en lui donnant pour adorateurs des hypocrites » & des parjures? Si c'est le mensonge que » j'embrasse & que je défends, il a pour moi » toutes les apparences de la vérité; Dieu qui » connoît mon cœur, voit bien qu'il n'est point » complice des égaremens de mon esprit, & que » dans mes intentions, c'est la vérité que j'honore, » même en combattant contr'elle.

» Eh! quel autre intérêt, quel autre motif » pourroit m'animer? Si je m'expose à tout souf-» frir, à perdre tout ce que j'ai de plus cher » pour suivre des sentimens dont l'erreur m'est » connue, je ne suis qu'un insensé, un furieux, » plus digne de votre pitié que de votre haine; » mais si je m'expose à tout souffrir, si je » brave les tourmens & la mort pour conserver » ce qui m'est plus précieux que la vie, les droits » de ma conscience & de ma liberté, que voyez-» vous dans ma persévérance qui mérite votre » indignation? Mes sentimens, dites-vous, sont » les plus dangereux, les plus condamnables; » mais n'avez-vous que le fer & le feu pour » m'en convaincre & me ramener? quel étrange » moyen de persuasion que des bûchers & des » échafauds! La vérité même seroit méconnue » sous cet aspect; hélas! ce n'est pas ainsi qu'elle » exerce sur nous son empire, elle a des armes » plus victorieuses; mais celles que vous em-» ployez ne prouvent que votre impuissance: s'il » est vrai que mon sort vous touche, que vous » déploriez mes erreurs, pourquoi précipiter ma » ruine, que j'aurois prévenue peut-être? pour-» quoi me ravir un tems que Dieu m'accorde » pour m'éclairer? Prétendez-vous lui plaire en » empiétant sur ses droits, en prévenant sa jus-» tice? & pensez-vous honorer un Dieu de paix » & de charité, en lui offrant vos freres en » holocauste, & en lui élevant des trophées de » leurs cadavres » ?

Telles seroient en substance les expressions que la douleur & le sentiment arracheroient à cet infortuné, si les flammes qui l'environnent lui permettoient d'achever.

Quoi qu'il en soit, plus on approfondit le systême des intolérans, & plus on en sent la foiblesse & l'injustice: du moins auroient-ils un prétexte, si des hommages forcés, qu'à l'instant le cœur désavoue, pouvoient plaire au Créateur; mais si la seule intention fait le prix du sacrifice, & si le culte intérieur est surtout celui qu'il demande, de quel œil cet être infini doit-il voir des téméraires qui osent attenter à ses droits, & profaner son plus bel ouvrage en tyrannisant des cœurs dont il est jaloux? Il n'est aucun roi sur la terre qui daignât accepter un encens que la main seule offriroit, & l'on ne rougit pas d'exiger pour Dieu cet indigne encens; car enfin tels sont les succès si vantés des persécuteurs, de faire des hypocrites ou des martyrs, des lâches ou des héros; l'ame foible & pusillanime qui s'effarouche à l'aspect des tourmens, abjure en frémissant sa croyance, & déteste l'auteur de son crime: l'ame généreuse au contraire, qui sait contempler d'un œil sec le supplice qu'on lui prépare, demeure ferme & inaltérable, regarde avec pitié les persécuteurs, & vole au trépas comme au triomphe; l'expérience n'est que trop pour nous; quand le fanatisme a fait couler des flots de sang sur la terre, n'a-t-on pas vu des martyrs sans nombre s'indigner & se roidir contre les obstacles? Et à l'égard des conversions forcées, ne les vit on pas aussi-tôt disparoitre avec le péril, l'effet cesser avec la cause, & celui qui céda pour un tems, revoler vers les siens dès qu'il en eut le pouvoir; pleurer avec eux sa foiblesse, & reprendre avec transport sa liberté naturelle? Non, je ne conçois point de plus horrible blasphême que de se dire autorisé de Dieu en suivant de tels principes.

Il est donc vrai que la violence est bien plus propre à confirmer dans leur religion, qu'à en détacher ceux qu'on persécute, & à réveiller, comme on prétend, leur conscience endormie.

» Ce n'est point, disoit un politique, en rem-» plissant l'ame de ce grand objet, en l'appro-» chant du moment où il lui doit être d'une » plus grande importance, qu'on parvient à l'en » détacher; les loix pénales, en fait de religion, » impriment de la crainte, il est vrai, mais comme » la religion a ses loix pénales, qui inspirent aussi » de la crainte, entre ces deux craintes diffé-» rentes les ames deviennent atroces. Nous ne » voulons point, dites-vous, engager un homme » à trahir sa conscience, mais seulement l'ani-» mer par la crainte ou par l'espoir à secouer » ses préjugés, & à distinguer la vérité de l'er-» reur qu'il professe. Et! qui pourroit, je vous » prie, se livrer dans les momens critiques à » la méditation, à l'examen que vous proposez? » L'état le plus paisible, l'attention la plus sou-

» tenue, la liberté la plus entière, suffisent à » peine pour cet examen ; & vous voulez qu'une » ame environnée des horreurs du trépas, & » sans cesse obsédée par les plus affreuses images, » soit plus capable de reconnoître & de saisir » cette vérité qu'elle auroit méconnue dans des » tems plus tranquilles : quelle absurdité ! quelle » contradiction »! Non, non, tel sera toujours le succès de ces violences, d'affermir, comme nous l'avons dit, dans leurs sentimens, ceux qui en sont les objets, par les malheurs mêmes qu'ils leur attirent ; de les prévenir au contraire contre les sentimens de leurs ennemis, par la manière même dont ils les présentent, & de leur inspirer pour leur religion, la même horreur que pour leur personne.

Qu'ils ne s'en prennent donc qu'à eux mêmes qui trahissent indignement la vérité, s'ils en jouissent; qui la confondent avec l'imposture, en lui donnant ses armes, & en la montrant sous ses étendards; cela seul ne suffiroit-il pas pour donner des préjugés contre elle, & la faire méconnoître à ceux qui l'auroient peut-être embrassée? Non, quoi qu'ils en disent, la vérité n'a besoin que d'elle-même pour se soutenir, & pour captiver les esprits & les cœurs; elle brille de son propre éclat, & ne combat qu'avec ses armes ; c'est dans son sein qu'elle puise & ses traits & sa lumière ; elle rougiroit d'un secours étranger qui ne pourroit qu'obscurcir ou partager sa gloire ; sa contrainte à elle, est dans sa propre excellence; elle ravit, elle entraîne, elle subjugue par sa beauté; son triomphe, c'est de paroître; sa force, d'être ce qu'elle est. Foible au contraire & impuissante par elle-même, l'erreur feroit peu de progrès sans la violence & la contrainte ; aussi fuit-elle avec soin tout examen, tout éclaircissement qui ne pourroit que nuire à sa cause; c'est au milieu des ténèbres de la superstition & de l'ignorance qu'elle aime à porter ses coups & à répandre ses dogmes impurs; c'est alors qu'au mépris des droits de la conscience & de la raison, elle exerce impunément le despotisme de l'intolérance, & gouverne ses propres sujets avec un sceptre de fer; si le sage ose élever sa voix, la crainte l'étouffe bientôt; & malheur à l'audacieux qui confesse la vérité au milieu de ses ennemis. Cessez donc, persécuteurs, cessez, encore une fois, de défendre cette vérité avec les armes de l'imposture ; d'enlever au christianisme la gloire de ses fondateurs ; de calomnier l'évangile, & de confondre le fils de Marie avec l'enfant d'Ismaël ; car enfin de quel droit en appelleriez-vous au premier, & aux moyens dont il s'est servi pour établir sa doctrine, si vous suivez les traces de l'autre ? Vos principes mêmes ne font-ils pas votre condamnation? Jesus, votre modele, n'a jamais employé que la douceur & la persuasion. Mahomet a séduit les uns & forcé les autres au silence; Jesus en a appellé à ses œuvres, Mahomet à son épée; Jesus dit: voyez & croyez ; Mahomet, meurs ou crois. Duquel vous montrez-vous les disciples? Oui, je ne saurois trop l'affirmer, la vérité differe autant de l'erreur dans ses moyens que dans son essence; la douceur, la persuasion, la liberté, voilà ses divins caractères; qu'elle s'offre donc ainsi à mes yeux, & soudain mon cœur se sentira entraîné vers elle ; mais là où règnent la violence & la tyrannie, ce n'est point elle, c'est son fantôme que je vois. Eh! pensez-vous en effet que dans la *tolérance* universelle que nous voudrions établir, nous ayons plus d'égard aux progrès de l'erreur qu'à ceux de la vérité? si tous les hommes adoptant nos principes s'accordoient un mutuel support, se défioient de leurs préjugés les plus chers, & regardoient la vérité comme un bien commun, dont il seroit aussi injuste de vouloir priver les autres, que de s'en croire en possession exclusivement si tous les hommes, dis-je, cessant d'abonder en leur sens se répondoient des extrémités de la terre, pour se communiquer en paix leurs sentimens, leurs opinions, & les peser sans partialité dans la balance du doute & de la raison, croit-on que dans ce silence unanime des passions & des préjugés, on ne vît pas au contraire la vérité reprendre ses droits, étendre insensiblement son empire, & les ténèbres de l'erreur s'écouler & fuir devant elle, comme ces ombres légères à l'approche du flambeau du jour?

Je ne prétends pas cependant que l'erreur ne fît alors aucun progrès, ni que l'infidele abjurât aisément des mensonges rendus respectables à force de prévention & d'antiquité ; je soutiens seulement que les progrès de la vérité en seroient bien plus rapides, puisqu'avec son ascendant naturel elle auroit moins d'obstacles à vaincre pour pénétrer dans les cœurs. Mais rien, quoi qu'on en dise, ne lui est plus opposé que le système de l'intolérance qui tourmente & dégrade l'homme en asservissant ses opinions au sol qui le nourrit, en comprimant dans un cercle étroit de préjugés son active intelligence, en lui interdisant le doute & l'examen comme un crime, & en l'accablant d'anathèmes, s'il ose raisonner un instant & penser autrement que nous. Quel moyen plus sûr pouvoit-on choisir pour éterniser les erreurs & pour enchaîner la vérité ?

Mais sans presser davantage le système des intolérans, jettons un coup-d'œil rapide sur les conséquences qui en découlent, & jugeons de la cause par les effets. On ne peut faire un plus grand mal aux hommes que de confondre tous les principes qui les gouvernent ; de renverser les barrières qui séparent le juste & l'injuste, le vice & la vertu ; de briser tous les nœuds de la société ; d'armer le prince contre ses sujets, les sujets, contre leur prince ; les pères, les époux,

les amis, les freres, les uns contre les autres; d'allumer au feu des autels le flambeau des furies; en un mot, de rendre l'homme odieux & barbare à l'homme, & d'étouffer dans les cœurs tout sentiment de justice & d'humanité : tels sont cependant les résultats inévitables des principes que nous combattons. Les crimes les plus atroces, les parjures, les calomnies, les trahisons, les parricides; tout est justifié par la cause, tout est sanctifié par le motif, l'intérêt de l'église, la nécessité d'étendre son règne, & de proscrire à tout prix ceux qui lui résistent, autorise & consacre tout : étrange renversement d'idées, abus incompréhensible de tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus saint! la religion donnée aux hommes pour les unir & les rendre meilleurs, devient le prétexte même de leurs égaremens les plus affreux; tous les attentats commis sous ce voile sont désormais légitimes, le comble de la scélératesse devient le comble de la vertu; on fait des saints & des héros de ceux que les juges du monde puniroient du dernier supplice; on renouvelle pour le Dieu des chrétiens le culte abominable de Saturne & de Moloch, l'audace & le fanatisme triomphent, & la terre voit avec horreur des monstres déifiés. Qu'on ne nous accuse point de tremper notre pinceau dans le fiel, nous ne pourrions que trop nous justifier de ce reproche, & nous frissonnons des preuves que nous avons en main : gardons-nous cependant de nous en prévaloir, il vaut mieux laisser dans l'oubli ces tristes monumens de notre honte & de nos crimes, & nous épagner à nous-mêmes un tableau trop humiliant pour l'humanité. Toujours est-il certain qu'avec l'intolérance vous ouvrez une source intarissable de maux, dès-lors chaque partie s'arrogera les même droits, chaque secte employera la violence & la contrainte, les plus foibles opprimés dans un lieu deviendront oppresseurs dans l'autre, les vainqueurs auront toujours droit, les vaincus seront les seuls hérétiques, & ne pourront se plaindre que de leur foiblesse; il ne faudra qu'une puissante armée pour établir ses sentimens, & confondre ses adversaires; le destin de la vérité suivra celui des combats, & les plus féroces mortels seront aussi les meilleurs croyans: on ne verra donc de toutes parts que des bûchers, des échaffauds, des proscriptions, des supplices. Calvinistes, romains, luthériens, juifs & grecs, tous se dévoreront comme des bêtes féroces; les lieux où règne l'évangile seront marqués par le carnage & la désolation; des inquisiteurs seront nos maîtres; la croix de Jesus deviendra l'étendard du crime, & ses disciples s'enivreront du sang de leurs freres; la plume tombe à ces horreurs, cependant elles découlent directement de l'intolérance; car je ne crois pas qu'on m'oppose l'objection si souvent foudroyée, que la véritable église étant seule en droit d'employer la violence & la contrainte, les hérétiques ne pourroient sans crime agir pour l'erreur, comme elle agit pour la vérité; un sophisme si puérile porte avec lui sa réfutation; qui ne voit en effet qu'il est absurde de supposer la question même, & de prétendre que ceux que nous appellons *hérétiques* se reconnoissent pour tels, se laissent tranquillement égorger & s'abstiennent de représailles?

Concluons que l'intolérance universellement établie armeroit tous les hommes les uns contre les autres, & feroit naître sans fin les guerres avec les opinions; car en supposant que les infidèles ne fussent point persécuteurs par des principes de religion, ils le seroient du moins par politique & par intérêt; les chretiens ne pouvant tolérer ceux qui n'adoptent pas leurs idées, on verroit avec raison tous les peuples se liguer contr'eux, & conjurer la ruine de ces ennemis du genre humain, qui, sous le voile de la religion, ne verroient rien d'illégitime pour le tourmenter & pour l'asservir. En effet, je le demande, qu'aurions-nous à reprocher à un prince de l'Asie ou du nouveau monde qui feroit pendre le premier missionnaire que nous lui enverrions pour le convertir? Le devoir le plus essentiel d'un souverain n'est-ce pas d'affermir la paix & la tranquillité dans ses états, & d'en proscrire avec soin ces hommes dangereux qui couvrant d'abord leur foiblesse d'une hypocrite douceur, ne cherchent, dès qu'ils en ont le pouvoir, qu'à répandre des dogmes barbares & séditieux? Que les chrétiens ne s'en prennent donc qu'à eux-mêmes, si les autres peuples instruits de leurs maximes ne veulent point les souffrir, s'ils ne voient en eux que les assassins de l'Amérique ou les perturbateurs des Indes, & si leur sainte religion destinée à s'étendre & à fructifier sur la terre, en est avec raison bannie par leurs excès & par leurs fureurs.

Au reste il nous paroît inutile d'opposer aux intolerans les principes de l'évangile, qui ne fait qu'étendre & développer ceux de l'équité naturelle, de leur rappeller les leçons & l'exemple de leur auguste maître qui ne respira jamais que douceur & charité, & de retracer à leurs yeux la conduite de ces premiers chrétiens, qui ne savoient que bénir & prier pour leurs persécuteurs. Nous ne produirons point ces raisonnemens, dont les anciens pères de l'église se servoient avec tant de force contre les Nérons & les Dioclétiens, mais qui depuis Constantin-le Grand sont devenus ridicules & si faciles à retorquer. On sent que dans un article nous ne pouvons qu'effleurer une matière aussi abondante : ainsi après avoir rappellé les principes qui nous ont paru les plus généraux & les plus lumineux, il nous reste pour remplir notre objet à tracer les devoirs des souverains, relativement aux sectes qui partagent la société.

Incedo per ignes.

Dans une matière aussi délicate, je ne mar-

cherai point sans autorité ; & dans l'exposition de quelques principes généraux, on verra sans peine les conséquences qui en découlent.

I. Donc on ne réduira jamais la question à son véritable point, si l'on ne distingue d'abord l'état de l'église & le prêtre du magistrat. L'état où la république a pour but la conservation de ses membres, l'assurance de leur liberté, de leur vie, de leur tranquillité, de leurs possessions & de leurs priviléges : l'église au contraire est une société, dont le but est la perfection de l'homme & le salut de son ame. Le souverain regarde surtout la vie présente : l'église regarde sur tout & directement la vie à venir. Maintenir la paix dans la société contre tous ceux qui voudroient y porter atteinte, c'est le devoir & le droit du souverain ; mais son droit expire où règne celui de la conscience : ces deux jurisdictions doivent toujours être séparées ; elles ne peuvent empiéter l'une sur l'autre, qu'il n'en résulte des maux infinis.

II. En effet le salut des ames n'est confié au magistrat ni par la loi révélée, ni par la loi naturelle, ni par le droit politique. Dieu n'a jamais commandé que les peuples fléchissent leur conscience au gré de leurs monarques, & nul homme ne peut s'engager de bonne foi à croire & à penser comme son prince l'exige. Nous l'avons déjà dit : rien n'est plus libre que les sentimens ; nous pouvons extérieurement & de bouche acquiescer aux opinions d'un autre, mais il nous est aussi impossible d'y acquiescer interieurement & contre nos lumières, que de cesser d'être ce que nous sommes. Quels seroient d'ailleurs les droits du magistrat ? la force & l'autorité ? mais la religion se persuade & ne se commande pas. C'est une vérité si simple, que les apôtres même de l'intolérance n'osent la désavouer lorsque la passion ou le préjugé féroce cesse d'offusquer leur raison. Enfin si dans la religion la force pouvoit avoir lieu ; si même (qu'on nous permette cette absurde supposition) elle pouvoit persuader, il faudroit, pour être sauvé, naître sous un prince orthodoxe, le mérite du vrai chrétien seroit un hasard de naissance : il y a plus, il faudroit varier sa croyance pour la conformer à celle des princes qui se succèdent, être catholique sous Marie, & protestant sous Elisabeth ; quand on abandonne une fois les principes, on ne voit plus où arrêter le mal.

III. Expliquons-nous donc librement, & empruntons le langage de l'auteur du contrat social. Voici comme il s'explique sur ce point. « Le » droit que le pacte social donne au souverain » sur les sujets, ne passe point les bornes de l'u» tilité publique ; les sujets ne doivent donc » compte au souverain de leurs opinions, qu'au» tant que ces opinions importent à la commu» nauté. Or il importe bien à l'état que chaque » citoyen ait une religion qui lui fasse aimer ses » devoirs ; mais les dogmes de cette religion » n'intéressent l'état, ni ses membres, qu'autant » qu'ils se rapportent à la société. Il y a une » profession de foi purement civile, dont il ap» partient au souverain de fixer les articles, non » pas précisément comme dogmes de religion, » mais comme sentimens de sociabilité, sans les» quels il est impossible d'être bon citoyen, ni » sujet fidèle, sans pouvoir obliger personne à » les croire ; il peut bannir de l'état quiconque » ne le croit pas, non comme impie, mais comme » insociable, comme incapable d'aimer sincere» ment les loix de la justice, & d'immoler au » besoin sa vie à son devoir ».

IV. On peut tirer de ces paroles ces conséquences légitimes. La première, c'est que les souverains ne doivent point tolérer les dogmes qui sont opposés à la société civile ; ils n'ont point, il est vrai, d'inspection sur les consciences, mais ils doivent réprimer ces discours téméraires qui pourroient porter dans les cœurs la licence & le dégoût des devoirs. Les athées en particulier, qui enlevent aux puissans le seul frein qui les retienne, & aux foibles leur unique espoir, qui énerve toutes les loix humaines en leur ôtant la force qu'elles tirent d'une sanction divine, qui ne laissent entre le juste & l'injuste qu'une distinction politique & frivole, qui ne voient l'opprobre du crime que dans la peine du criminel : les athées, dis-je, ne doivent pas réclamer la *tolérance* en leur faveur ; qu'on les instruise d'abord, qu'on les exhorte avec bonté ; s'ils persistent, qu'on les réprime, enfin rompez avec eux, bannissez-les de la société, eux-mêmes en ont brisé les liens. 2°. Les souverains doivent s'opposer avec vigueur aux entreprises de ceux qui couvrant leur avidité du prétexte de la religion, voudroient attenter aux biens ou des particuliers, ou des princes mêmes. 3°. Sur-tout qu'ils proscrivent avec soin ces sociétés dangereuses, qui soumettant leurs membres à une double autorité, forment un état dans l'état, rompent l'union politique, relâchent, dissolvent les liens de la patrie pour concentrer dans leurs corps leurs affections & leurs intérêts, & sont ainsi disposés à sacrifier la société générale à leur société particulière. En un mot, que l'état soit *un*, que le prêtre soit avant tout citoyen ; qu'il soit soumis, comme tout autre, à la puissance du souverain, aux loix de sa patrie ; que son autorité purement spirituelle se borne à instruire, à exhorter, à prêcher la vertu ; qu'il apprenne de son divin maître que son règne n'est pas de ce monde ; car tout est perdu, si vous laissez un instant dans la même main le glaive & l'encensoir.

Règle générale. Respectez inviolablement les droits de la conscience dans tout ce qui ne trouble point la société. Les erreurs spéculatives sont indifférentes à l'état ; la diversité des opinions régnera

régnera toujours parmi des êtres aussi imparfaits que l'homme ; la vérité, produit les hérésies comme le soleil des impuretés & des taches : n'allez donc pas aggraver un mal inévitable, en employant le fer & le feu pour le déraciner ; punissez les crimes ; ayez pitié de l'erreur, & ne donnez jamais à la vérité d'autres armes que la douceur, l'exemple & la persuasion. *En fait de changement de croyance, les invitations sont plus fortes que les peines ; celles-ci n'ont jamais eu d'effet que comme destruction.*

V. A ces principes, on nous opposera les inconvéniens qui résultent de la multiplicité des religions, & les avantages de l'uniformité de croyance dans un état. Nous répondrons d'abord avec l'auteur de *l'Esprit des Loix*. « que ces idées » d'uniformité frappent infailliblement les hom- » mes vulgaires, parce qu'ils y trouvent un genre » de perfection qu'il est impossible de n'y pas » découvrir, les mêmes poids dans la police, les » mêmes mesures dans le commerce, les mêmes » loix dans l'état, la même religion dans toutes » ses parties ; mais cela est il toujours à propos, » & sans exception ? le mal de changer est-il tou- » jours moins grand que le mal de souffrir ? & » la grandeur du génie ne consisteroit-elle pas » mieux à savoir dans quels cas il faut de l'uni- » formité, & dans quels cas il faut des différen- » ces ». En effet, pourquoi prétendre à une perfection incompatible avec notre nature ? la diversité des sentimens subsistera toujours parmi les hommes ; l'histoire de l'esprit humain en est une preuve continuelle ; & le projet le plus chimérique seroit celui de ramener les hommes à l'uniformité d'opinions. Cependant, dites-vous, l'intérêt politique exige qu'on établisse cette uniformité ; qu'on proscrive avec soin tout sentiment contraire aux sentimens reçus dans l'état, c'est-à-dire, qu'il faut borner l'homme à n'être plus qu'un automate, à l'instruire des opinions établies dans le lieu de sa naissance, sans jamais oser les examiner, ni les approfondir, à respecter servilement les préjugés les plus barbares, tels que ceux que nous combattons. Mais que de maux, que de divisions n'entraîne pas dans un état la multiplicité des religions ! L'objection se tourne en preuve contre vous, puisque l'intolérance est elle-même la source de ces malheurs ; car si les partis différens s'accordoient un mutuel support, & ne cherchoient à se combattre que par l'exemple, la régularité des mœurs, l'amour des loix & de la patrie ; si c'étoit là l'unique preuve que chaque secte fît valoir en faveur de sa croyance, l'harmonie & la paix régneroient bientôt dans l'état, malgré la variété d'opinions, comme les dissonances dans la musique ne nuisent point à l'accord total.

On insiste, & l'on dit que le changement de religion entraîne souvent des révolutions dans le gouvernement & dans l'état : à cela je réponds encore que l'intolérance est seule chargée de ce qu'il y a d'odieux dans cette imputation ; car si les novateurs étoient tolérés, ou n'étoient combattus qu'avec les armes de l'évangile, l'état ne souffriroit point de cette fermentation des esprits ; mais les défenseurs de la religion dominante s'élevent avec fureur contre les sectaires, arment contr'eux les puissances, arrachent des édits sanglans, soufflent dans tous les cœurs la discorde & le fanatisme, & rejettent sans pudeur sur leurs victimes les désordres qu'eux seuls ont produits.

A l'égard de ceux, qui sous le prétexte de la religion, ne cherchent qu'à troubler la société, qu'à fomenter des séditions, à secouer le joug des loix ; reprimez les avec sévérité, nous ne sommes point leurs apologistes ; mais ne confondez point avec ces coupables ceux qui ne vous demandent que la liberté de penser, de professer la croyance qu'ils jugent la meilleure, & qui vivent d'ailleurs en fidèles sujets de l'état.

Mais, direz-vous encore, le prince est le défenseur de la foi ; il doit la maintenir dans toute sa pureté, & s'opposer avec vigueur à tous ceux qui lui portent atteinte ; si les raisonnemens, les exhortations ne suffisent pas, ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, c'est pour punir celui qui fait mal, pour forcer les rébelles à rentrer dans le sein de l'église. Que veux tu donc, barbare ? égorger ton frère pour le sauver ? mais Dieu t'a-t-il chargé de cet horrible emploi, a-t-il remis entre tes mains le soin de sa vengeance ? D'où sais-tu qu'il veuille être honoré comme les démons ? va, malheureux, ce Dieu de paix désavoue tes affreux sacrifices ; ils ne sont dignes que de toi.

Nous n'entreprendrons point de fixer ici les bornes précises de la *tolérance*, de distinguer le support charitable que la raison & l'humanité réclament en faveur des errans, d'avec cette coupable indifférence, qui nous fait voir sous le même aspect toutes les opinions des hommes. Nous prêchons la *tolérance* pratique, & non point la spéculative ; & l'on sent assez la différence qu'il y a entre tolérer une religion & l'approuver. Nous renvoyons les lecteurs curieux d'approfondir ce sujet au commentaire philosophique de Bayle, dans lequel, selon nous, ce beau génie s'est surpassé. *Cet article est de* M. ROMILLI *le fils.* (*Ancienne Encyc.*)

Supporter les hommes.

I.

Commencer le matin par se dire : aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, insolens, fourbes, envieux, insociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connoissent pas les vrais biens & les vrais maux. Mais moi qui

ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, & le vrai mal dans ce qui est honteux; moi qui sais qu'elle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne sauroit dépouiller mon ame de son honnêteté; & il est impossible que je me fâche contre un frere & que je le haïsse; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux machoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis; or ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine & de se fuir.

I I.

Ils sont nés pour faire nécessairement de ces actions, & celui qui le trouve mauvais ne veut pas que le figuier ait du lait. Après tout vous mourrez bientôt l'un & l'autre, & fort peu après, on ne se souviendra pas même de vos deux noms.

I I I.

C'est folie d'aspirer à des choses impossibles; or il est impossible que des méchans ne fassent pas quelques actions conformes à leur naturel.

I V.

Te mets-tu en colere contre quelqu'un qui sent du gousset? Te mets-tu en colere contre celui qui a l'haleine puante? Qu'y peuvent-ils faire? La bouche de l'un, le gousset de l'autre sont ainsi faits; il est impossible que d'un tel corps il ne sorte pas une telle odeur. Mais, dira-t-on, l'homme a de la raison; il peut, avec de l'attention, reconnoître à quoi il manque. Hé bien, tu as aussi de la raison; sers-t-en pour exciter la sienne, remontre-lui son devoir, avertis-le de sa faute; s'il t'écoute tu le guériras. Il est inutile de se fâcher.

V.

Le miel paroît amer à ceux qui ont la jaunisse. Ceux qui ont la rage craignent l'eau. Une petite balle est aux yeux des enfans un bijou. Pourquoi donc me fâcher *contre des hommes pleins de préjugés*? Crois-tu que leur imagination séduite ait moins de force sur eux, que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse & le venin sur celui qui a la rage?

V I.

Il y a une sorte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent convenables & utiles, & tu sembles le leur défendre lorsque tu te fâches contre eux de leurs fautes; car ils ne se portent à ce qu'ils font que comme y trouvant de la convenance & de l'utilité. Mais, diras-tu, ils se trompent; détrompes les & instruis-les, mais sans te fâcher.

V I I.

Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Instruis-les donc, ou les supporte.

V I I I.

Qu'est-ce que la méchanceté? C'est ce que tu as vu souvent. Ainsi à tout ce qui arrive en ce genre, dis-toi aussi-tôt: c'est ce que j'ai déjà vu plusieurs fois. Par tout, haut & bas, tu trouveras les mêmes choses qui remplissent nos histoires, soit anciennes, soit du moyen âge, soit modernes, les mêmes dont toutes les villes & toutes les familles sont pleines. Rien de nouveau; tout est ordinaire & de bien courte durée.

I X.

Ne te lasse point de considérer que ce que tu vois faire à présent s'est toujours fait & se fera toujours, & de te rappeller toutes les comédies, toutes les scenes de même genre que tu as vues, ou que tu connois par l'histoire; par exemple, quelle fut toute la cour d'Adrien, toute la cour de Tite Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Crésus. Tout cela n'étoit pas différent de ce que tu vois; c'étoient seulement d'autres acteurs.

X.

Il n'y a point d'ame, dit Platon, qui ne soit privée, malgré elle, de la connoissance de la vérité, & qui par conséquent ne soit privée aussi malgré elle des vertus, de justice, de tempérance, d'égalité d'ame, & autres qui ont un principe commun. C'est ce qu'il est essentiel de ne jamais oublier; tu en feras plus indulgent à l'espece humaine.

X I.

Si quelqu'un vient devant toi, commence par te parler ainsi à toi même: quels sont les principes de cet homme sur les biens & sur les maux? Car s'il a de certaines opinions sur le plaisir & la douleur, & sur ce qui les cause l'une & l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort & la vie, je ne dois pas trouver surprenant ni étrange qu'il fasse de certaines choses. Je me ressouviendrai même qu'il ne peut manquer d'agir comme il le fait.

X I I.

Si on te blâme ou te hait, ou si on te décrie par quelqu'un de ces motifs, examine de près l'ame de ces gens-là; pénetre dans leur inté-

rieur, & vois ce qu'ils font. Tu reconnoîtras qu'il ne faut pas te tourmenter pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien, car la nature a voulu que vous fussiez amis, & les dieux même leur donnent des secours de toute espece par la voie des songes & des oracles, pour leur faire avoir ces faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude.

XIII.

A-t-il fait une faute? c'est à lui-même qu'il a manqué; mais peut-être ne l'a-t-il pas faite.

XIV.

S'il se trompe, instruits-le avec amitié; fais-lui connoître son erreur; & si tu ne peux y réussir, n'accuse que toi, ou même ne t'accuse pas.

XV.

Quand tu trouves quelqu'un en faute, reviens aussi-tôt sur toi; compte par tes doigts les fautes à peu près semblables que tu fais: par exemple, en regardant comme un bien les richesses, le plaisir, la vaine gloire, & autres choses pareilles; c'est un voile que tu jetteras sur la faute d'autrui, & ton indignation disparoitra bien vite. Ajoute que c'est malgré lui qu'il a péché. Que pouvoit-il faire? ou bien délivre-le, si tu le peux, de la tyrannie qu'il éprouve.

XVI.

Désormais il ne faut se plaindre ni de la nature, ni des dieux, car ils ne font point de fautes, soit volontairement, soit malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes, car ils ne font point de faute qui ne soit involontaire. Ainsi ne te plains jamais.

XVII.

Lorsque quelqu'un te donne lieu d'imaginer qu'il a fait une faute, demande-toi s'il est bien sûr que c'en soit une; & si la faute est constante, crois qu'il s'est déjà jugé coupable, châtiment aussi sensible que s'il s'étoit déchiré le visage à lui même. Songe encore que celui qui ne veut pas qu'un méchant fasse des fautes, ressemble à celui qui ne voudroit pas que le fruit d'un figuier contint du lait, ni que les chevaux hennissent, & ainsi des autres choses qui arrivent nécessairement. Que voudrois-tu que fît un homme qui a de mauvaises habitudes? Puisque tu es si vif, guéris-le de ses habitudes.

XVIII.

Dissipe, si tu le peux, leurs préjugés, & si tu ne le peux pas, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donné le sentiment de la bienveillance. Les dieux même les aiment & contribuent (tant ils ont de bonté) à leur faire avoir de la santé, des richesses, de la gloire. Il ne tient aussi qu'à toi de leur vouloir du bien; dis-moi qui t'en empêche.

Sur les offenses qu'on reçoit.

I.

En faisant ensemble nos exercices quelqu'un nous a égratignés & blessés d'un coup de tête. Nous ne nous en plaignons pas. Nous ne nous tenons pas pour offensés, & dans la suite nous ne nous défions pas de cet homme comme d'un traître; nous nous gardons simplement de lui sans air d'inimitié ni de soupçon; nous nous contentons de l'éviter tout doucement. C'est ainsi qu'il faut faire dans tout le reste de la vie. Passons bien des choses à ceux qui pour ainsi dire, s'exercent avec nous. Il ne nous est pas défendu, comme je l'ai dit, d'éviter certaines gens, mais il ne faut avoir ni soupçon ni haine.

II.

On tue, on massacre, on maudit (*les empereurs*) Cela m'empêchera-t-il de conserver une ame pure, sage, modérée, juste? Telle qu'une source d'une eau claire & douce qu'un passant s'aviseroit de maudire, la source n'en continue pas moins de lui offrir une boisson salutaire; & s'il y jette de la boue, du fumier, elle se hâte de les dissiper, de les laver sans en être altérée.

Comment feras-tu pour avoir au dedans de toi une source intarissable, & non une citerne?

Ranime à toute heure dans ton cœur le goût de la liberté, de la bienveillance, de la simplicité, de la pudeur.

III.

Quelqu'un me manque? c'est son affaire. Son cœur, ses facultés sont à lui; & moi j'ai maintenant ce que la commune nature m'envoie; je fais maintenant ce que ma nature particulière exige de moi.

IV.

La volonté de mon prochain m'est aussi étrangère que son ame & son corps me le sont; car quoique la nature nous ait principalement faits les uns pour les autres, cependant chacun de nos esprits a son domaine à part. S'il en étoit autrement, un méchant homme auroit pu me rendre méchant comme lui: pouvoir que Dieu n'a pas voulu lui donner, parce qu'en me rendant méchant, il m'auroit aussi rendu malheureux.

V.

Lorsqu'un impudent te choque, fais-toi aussitôt cette question: est-il possible que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Cela ne se peut: ne demande donc pas l'impossible; celui-ci est un de ces impudens qui doivent nécessairement se trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant; car en te rappellant qu'il est impossible de ne pas rencontrer des hommes de cette espèce, tu en seras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il est aussi très-utile de penser d'abord à celle des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de son prochain; elle lui a donné la douceur comme une sorte de préservatif contre la colere que peut exciter la sottise, & contre un autre défaut elle a donné un autre antidote. Après tout il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui s'est égaré, car tout homme qui manque à son devoir manque le but général qu'il s'est proposé. En quoi donc te trouve-tu offensé? Cherche, & tu trouveras qu'aucun de ceux qui causent ton indignation n'a altéré les facultés de ton ame; car tu ne peux souffrir un vrai mal, un vrai préjudice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal, est il étrange qu'un homme sans éducation fasse les actions d'un homme de si sorte? Vois plutôt si tu ne dois pas t'accuser toi-même pour n'avoir pas attendu de lui ces fautes là. Les lumieres de ta raison devoient te le faire présumer; c'est pour l'avoir oublié que tu t'étonnes de sa faute.

Sur toutes choses quand tu te plains d'un homme sans foi, d'un ingrat, reviens sur toi-même; car c'est évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme sans foi seroit fidele, ou d'avoir eu, en faisant du bien, autre chose en vue que d'en faire, & de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh! que cherches-tu de plus en faisant du bien aux hommes? Ne te suffit-il pas d'avoir agi convenablement à ta nature? Tu veux en être récompensé? C'est comme si l'œil demandoit à être récompensé parce qu'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent; car comme ces parties du corps ont été faites pour une fin, & qu'en agissant selon leur structure elle ne font que ce qui leur est propre, de même aussi l'homme ayant été créé pour être bienfaisant, n'a fait que remplir les fonctions de sa structure, lorsqu'il a fait du bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué à lui procurer des avantages extérieurs. Il a dès lors tout ce qui lui appartient.

VI.

Ce qui ne nuit point à la ville ne nuit point au citoyen. Sers-toi de cette regle toutes les fois que tu t'imagines avoir été offensé. Si la ville n'en est point blessée, je ne l'ai pas été. Si même la ville en est blessée, il ne faut pas en vouloir au coupable. A quoi sert-il de le regarder de travers?

VII.

N'aye pas des choses l'opinion qu'en a celui qui te fait une injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois les comme elles sont dans le vrai.

VIII.

Un tel me méprise? qu'il voie pourquoi. A mon égard je veillerai à ne rien faire ou dire qu'il puisse trouver digne de mépris. Un autre me hait? c'est son affaire. La mienne est d'avoir de la bienveillance & de la douceur pour tout le monde & pour lui même, & d'être prêt à lui remontrer qu'il se trompe, non en le mortifiant, non en affectant de la modération, mais avec une noble franchise & avec bonté, comme en usoit Phocion, si toutefois il ne feignoit pas, car il faut que cette conduite parte du cœur, & que les dieux y voient un homme vraiment patient & résigné. En effet, peut-il y avoir pour toi quelque mal tant que tu feras ce qui convient à ta nature, & tant que tu recevras ce qui convient à la nature de l'univers, en homme créé pour laisser faire en toutes façons ce qui sert à l'utilite commune?

Pardonner à ses ennemis & les aimer.

I.

C'est le propre d'un homme d'aimer ceux mêmes qui l'offensent.

Tu les aimeras si tu viens à penser que tu es leur parent, que c'est par ignorance & malgré eux qu'ils font des fautes, que dans peu vous mourrez tous, & sur-tout qu'on ne t'a point fait de mal, puisqu'on n'a pas rendu ton ame de pire condition qu'elle n'étoit auparavant.

II.

Lorsqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, pense aussi-tôt à l'opinion qu'il a dû avoir sur ce qui est bien & ce qui est mal, pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion tu auras compassion de lui, au lieu d'être étonné ou fâché. Car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner; & si tu ne mets pas son objet au rang des biens ou des maux, tu en auras d'autant plus de facilité à excuser un homme qui simplement a mal vu.

III.

Garde-toi d'avoir pour ceux mêmes qui sont

inhumains autant d'indifférence que les hommes ordinaires en ont pour d'autres hommes.

IV.

La meilleur façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. (*pensées de Marc-Aurele*).

TORT, on peut définir le tort, *injure*, une action libre qui ôte son bien au possesseur.

S'il n'y avoit point de liberté, il n'y auroit pas de crime réel. S'il n'y avoit point de droit légitime, il n'y auroit point de *tort* fait. L'injustice suppose donc un droit contre lequel on agit librement.

Or il y a en général deux espèces de droits; l'un naturel, gravé dans le cœur de tous les hommes; l'autre civil, qui astreint tous les citoyens d'une même ville, d'une même république, tous les sujets d'un même royaume, à faire ou à ne pas faire certaines choses, pour le repos & l'intérêt commun. On ne peut violer cette loi sans être mauvais citoyen. On ne peut violer la loi naturelle, sans offenser l'humanité.

Or l'injustice qu'on fait à quelqu'un, le blesse & l'irrite ordinairement jusqu'au fond de l'ame; c'est pourquoi Métellus fut si piqué de voir qu'on lui donnoit Marius pour successeur en Numidie; c'est ce qu'à l'égard de Junon, Virgile peint par ces mots, *manet altâ mente repostum*, expression qui pour l'énergie, n'a point d'équivalent dans notre langue. C'est ainsi que Salluste dit du *tort* qu'on fait pas de simples paroles: *Quod verbum in pectus Jugurthæ altiùs quàm quisquam ratus erat, descendit*; & Séneque, *natura comparatum est ut altiùs injuria quàm beneficia descendant, & illa citò defluant, has tenax memoria retineat*. (*D. J.*)

TRAHISON, f. f. TRAHIR, v. act. Perfidie; defaut plus ou moins grand de fidélité envers sa patrie, son prince, son ami, celui qui avoit mis sa confiance en nous.

Quand on auroit pas assez de vertu pour détester la *trahison*, quelqu'avantage qu'elle puisse procurer, le seul intérêt des hommes suffiroit pour la rejetter. Dès-lors que des princes l'auroient autorisée par leur exemple, ils mériteroient qu'elle se tourne contr'eux; & dès-lors personne ne seroit en sûreté. Ceux-là même qui employent la *trahison* pour les succès de leurs projets, ne peuvent pas aimer les traitres. On sait la réponse de Philippe roi de Macédoine à deux misérables, qui lui ayant vendu leur patrie, se plaignoit à lui, de ce que ses propres soldats les traitoient de *traitres*. « Ne prenez pas garde, leur dit-il, à » ce que disent ces gens grossiers qui appellent » chaque chose par son nom. (*D. J.*)

TRANQUILLITÉ DE L'AME. En examinant avec soin mon ame, ô Sérénus, j'y trouve des vices frappans & sensibles, d'autres moins apparens & plus cachés; quelques uns ne sont pas continuels, mais reviennent par intervalles: je regarde même ceux-ci comme les plus incommodes; ils ressemblent à ces ennemis errants qui épient le moment d'assaillir, avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes, comme en temps de guerre, ni jouir de la tranquillité, comme pendant la paix.

Mon état habituel, car je ne dois rien déguiser à mon médecin, c'est de n'être pas délivré, de bonne foi, des objets de mes craintes & de mon aversion, sans en être pourtant entiérement l'esclave: mon état n'est pas mortel, mais il est douloureux & désagréable; je ne suis pas malade, mais je ne me porte pas bien. Ne me dites pas que toutes les vertus, dans leur naissance, sont foibles & délicates, que le temps les fortifie. Je n'ignore pas que les avantages même purement apparens, tels que le crédit, la réputation de l'éloquence, & tout ce qui dépend des suffrages d'autrui, acquierent des forces avec le temps; que de même, & la vertu qui donne la vraie vigueur, & les talens agréables qui se fardent pour plaire, ont egalement besoin du cours des années, & que la longueur du temps renforce la teinte de l'une & des autres: mais je crains que l'habitude qui parvient à fortifier tout, n'enracine le vice plus profondément en moi; l'habitude inspire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

Il m'est difficile de vous donner une idée générale de cette foiblesse, de cette fluctuation de mon ame qui ne peut ni s'élancer avec courage vers le bien, ni précipiter franchement dans le mal. Je suis obligé de vous détailler ma situation; d'après l'exposition des symptômes, vous trouverez un nom à la maladie. J'ai la passion de l'économie, je n'en disconviens pas; je n'aime ni un lit préparé pour l'ostentation, ni un habit tiré d'une armoire précieuse, où mille poids le pressent pour lui donner du lustre; je m'accommode du vêtement le plus simple & le plus ordinaire, d'un vêtement qui se garde & se porte sans inquiétude. Je n'ai point de goût pour les festins que prépare & auxquels on voit assister un nombreux domestiques, pour des repas commandés plusieurs jours d'avance, & servis par une multitude de bras: je les veux simples & communs, sans rareté & sans recherches, tels que je puisse en trouver par-tout de pareils; je veux qu'ils ne soient à charge ni à ma fortune ni à ma santé, ni obligés de sortir par où ils sont entrés. Je me contente d'un valet grossiérement vêtu, d'un esclave né dans ma maison; je m'en tiens à l'argenterie grossière de mon provincial de père, quoiqu'elle ne soit recommandable ni par la beauté du travail, ni par le nom de l'ouvrier. Ma table n'est pas remarquable par la variété de ses nuan-

ces, ni célèbre dans la ville, par une succession non interrompue de possesseurs de bon goût: elle est commode sans attirer les regards, sans exciter la convoitise de mes convives.

Avec cet amour pour la simplicité, croiriez-vous que je me laisse éblouir par l'appareil d'un train magnifique, par un cortége nombreux de valets chamarrés d'or, & plus brillans que dans une fête publique, par une maison où l'on marche sur les objets les plus précieux, où les richesses sont prodiguées dans tous les coins, où les toits même sont éclatants, & que remplit sans cesse une foule de flatteurs, compagnons assidus de ceux qui dissipent leur bien. Vous parlerai-je de ces eaux limpides & transparentes qui circulent autour de la salle du festin, & de ces repas somptueux, dignes du théâtre où ils paroissent? Au sortir du séjour de la frugalité, quand je me vois environné de cet éclat imposant, quand j'entens frémir autour de moi tous ces ministres du luxe, mes yeux se troublent peu-à-peu; je sens qu'il est plus facile de résister à l'idée qu'à la vue de l'opulence: je retourne chez moi, sinon plus méchant, du moins plus triste; je ne marche plus la tête si haute dans mon chétif domicile; un remors secret s'empare de mon ame, & je doute si le bonheur n'est pas dans le lieu d'où je viens. Je ne suis pas changé, mais je suis ébranlé.

Je veux suivre à la lettre les préceptes rigoureux de mes maîtres, & prendre part au gouvernement de l'état; je désire les honneurs & les faisceaux, non séduit par l'éclat de la pourpre, mais pour être plus à portée de servir mes amis, mes proches, mes concitoyens, tous les mortels: je suis la doctrine de Zénon, de Cléanthes, de Chrysippe, qui n'ont pourtant jamais gouverné les états, mais qui en ont chargé leurs disciples.

Survient-il quelque choc auquel mon ame n'est pas accoutumée? quelques-unes de ces avanies trop communes dans le cours de la vie? quelque circonstance épineuse & difficile? quelqu'affaire qui demande plus de tems qu'elle ne vaut? je retourne dans la retraite, avec l'empressement d'un cheval fatigué qui regagne son écurie; je renferme ma conduite dans l'enceinte de mes murs. Que personne ne prétende me dérober un jour: il ne pourroit me donner aucun dédommagement équivalent à la perte. Que mon ame s'attache à elle-même; qu'elle se cultive en paix, qu'elle ne s'occupe des autres, que pour les juger; que sa tranquilité ne soit troublée par aucun soin public ou particulier. Mais, lorsqu'une lecture plus forte a relevé mon ame, lorsque des exemples illustres ont aiguillonné mon courage; je sens le besoin de paroître au barreau, d'assister l'un de mon éloquence, l'autre de mes recommandations, qui, bien que souvent infructueuses, n'en feront pas moins zélées; de rabattre l'orgueil de cet autre, que la prospérité rend insolent.

Dans les études, on ne doit s'occuper que des choses, ne parler que pour elles, y subordonner les expressions, qui doivent sans art suivre la pensée par-tout où elle les mène. Eh quel besoin de composer des ouvrages qui durent des siècles? votre but est il que la postérité ne vous oublie jamais? vous êtes né pour mourir; & la mort la moins triste est celle qui fait le moins de bruit. Ecrivez donc d'un style simple, mais pour passer le temps, pour votre propre utilité, & non pour votre gloire: il en coûte bien moins de peine, quand on ne travaille que pour le moment présent. Mais lorsque la grandeur des pensées m'a élevé l'esprit, mes expressions deviennent plus pompeuses, la chaleur de mon ame se communique à mon langage, mes discours se conforment à la dignité de mon sujet; je m'élance dans la nue, & ce n'est plus moi qui parle.

Sans entrer dans de plus longs détails, la même foiblesse de vertu me suit dans toute ma conduite: Je crains de succomber à la longue; ou, ce qui est encore plus inquiétant, je crains de rester toujours sur le bord de l'abîme, & de finir par une chûte, peut-être, plus dangereuse que celle que je prévois. On se familiarise avec les maux domestiques, & la prévention aveugle le jugement. Combien de gens seroient parvenus à la sagesse, s'ils ne s'étoient pas flattés d'être devenus sages? s'ils ne se fussent pas dissimulé quelques-uns de leurs vices, & s'ils n'eussent regardé les autres sans les voir? Nous nous perdons autant par nos propres flatteries, que par celles des autres. Ose-t-on se parler vrai? Au milieu des adulateurs qui nous louent, nous renchérissons encore sur eux.

Si vous avez quelque moyen de fixer cette oscillation continuelle, je vous prie done de me croire digne de vous devoir la tranquillité. Je sais bien que ces mouvemens ne sont pas dangereux jusqu'ici, & n'ont rien de tumultueux: & pour vous exprimer mon état par une comparaison, ce n'est pas la tempête mais le mal de mer qui me tourmente. Delivrez moi de cette gêne, quelle qu'elle soit, & secourez un malheureux prêt à périr à la vue du port.

Je cherche depuis long-temps, au-dedans de moi-même, mon cher Sérénus, à quoi ressemble cette situation. Je ne puis mieux la comparer qu'à l'état d'un homme, qui, revenu d'une longue & dangereuse maladie, éprouve encore quelques émotions, quelques légers malaises: il ne lui reste plus le moindre levain de son mal, mais son imagination lui donne encore des inquiétudes; quoique bien portant, il continue de présenter son pouls au médecin, & s'alarme de la moindre cha-

leur qu'il ressent : il n'est plus malade, mais il n'est pas encore accoutumé à la santé : il peut être comparé à la mer qui, bien que pacifiée, éprouve encore après la tempête un reste d'agitation. Aussi vous n'avez plus besoin de ces remèdes violents dont vous avez déjà usé, comme de vous retenir, de vous fâcher contre vous-même, de vous aiguillonner avec force; mais des derniers remèdes de la convalescence, qui sont de prendre confiance en vous-même, de croire que vous êtes dans la bonne route, sans vous laisser détourner par les traces confuses de la multitude qui croise votre chemin, ou qui s'égare autour de vous. Ce que vous demandez, c'est d'être inébranlable, c'est le comble de la perfection, c'est un état semblable à celui de Dieu même.

Cette stabilité de l'ame, que les Grecs appellent *εὐθυμία*, & sur laquelle Démocrite a composé un excellent traité, je l'appelle *tranquillité*. Je ne me pique pas de copier le mot grec, de le traduire littéralement, de chercher une étymologie qui y réponde; mais de rendre l'idée dont il s'agit, par une expression qui ait la force du grec, sans en avoir la forme.

Nous cherchons donc à découvrir comment l'ame, jouissant d'une égalité parfaite, peut suivre un cours uniforme, vivre, en paix avec elle-même, se contempler avec satisfaction, goûter une joie que rien n'interrompe, se maintenir dans un état paisible, sans jamais ni s'élever, ni s'abattre. Voilà ce que j'entends par la *tranquillité*. Comment y parvenir? Nous allons en indiquer les moyens généraux; ce sera une espèce de spécifique universel, dont vous prendrez la dose qui pourra vous convenir. Commençons par la description de la maladie même, afin que chacun puisse voir à quel point il en est attaqué : vous comprendrez alors que dans le mécontentement où vous êtes de vous-même, vous aviez bien moins à faire, que ces malheureux qui se sont attachés à une philosophie spécieuse, dont la maladie s'est décorée d'un titre imposant; & qui persistent dans leur dissimulation, plutôt par la honte, que par la volonté.

Rangez dans la même classe ceux dont l'ame se flétrit dans une inertie continuelle; & ceux qui, victimes de la légéreté, de l'ennui, de l'inconstance, préferent toujours le plan qu'il ont rejetté. Ajoutez encore ces hommes qui à force de changer de genre de vie, demeurent enfin dans celui où les surprend, non la raison qui n'aime point à innover, mais la vieillesse qui n'en est plus capable : semblables à ceux qui ne pouvant trouver le sommeil, se tournent de tous les côtés, essaient toutes les attitudes, jusqu'à ce que la fatigue les conduise enfin au repos. Ajoutez en un mot ceux que la paresse, plutôt que la raison, préserve de l'inconstance; ils vivent, non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé.

Le vice se modifie de mille manieres; mais son effet général est de se plaire à lui-même. Cela vient d'une mauvaise disposition de l'ame, de sa timidité ou du peu de succès de ses desirs; on n'ose pas tout ce qu'on voudroit, ou on l'ose sans réussir. Ainsi l'ame se consume en espérance; elle est toujours flottante, toujours agitée, toujours en suspens. Cet état d'oscillation dure autant que la vie: on s'impose les actions les plus pénibles & les plus malhonnêtes; & quand on n'est pas récompensé de sa peine, on se reproche de s'être deshonoré sans profit: on est fâché, non de la perversité, mais de l'inutilité de son projet; à la honte d'avoir commencé, se joint la crainte de recommencer; delà cet état d'irrésolution & de perpléxité; on ne trouve plus d'issue, parce qu'on ne peut ni commander, ni obéir à ses passions; ainsi la vie, arrêtée, pour ainsi dire dans son cours, ne se traine plus que lentement & avec peine; & l'ame, dont tous les vœux ont été frustrés, languit dans une stagnation continuelle.

Le mal s'aggrave encore, lorsque le chagrin d'une infortune qui a tant coûté fait recourir au repos & aux occupations de la retraite, qui sont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le besoin d'agir, & l'inquiétude naturelle qui en est la suite. On trouve peu de consolation en soi-même; privé des plaisirs momentanés que l'occupation même procure aux gens en place, on ne s'accommode de sa maison, de sa solitude, de sa prison; & l'ame abandonnée à elle même, ne peut soutenir sa propre vue. De-là cet ennui, ce dégoût de soi-même, cette rotation continuelle d'une ame qui ne peut le fixer; enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur est qu'on n'ose avouer son mal, la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame; & les desirs renfermés à l'étroit & sans issue, s'étouffent eux-mêmes: alors le chagrin, la langueur, les tempêtes d'une ame inconstante, qu'agitent alternativement & les élans de l'espérance, & l'abattement du désespoir, qui maudit sans cesse un repos importun, qui gémit de n'avoir rien à faire, & voit d'un œil jaloux les succès d'autrui. L'oisiveté produite par le malheur alimente continuellement l'envie; on desire la chûte des autres; parce qu'on n'a pu s'élever soi-même.

De cette aversion pour le succès d'autrui, jointe au désespoir d'avancer soi-même, naissent & les murmures contre la fortune, & les plaintes contre son siècle. Honteux, ennuyé de son propre état, on se concentre de plus en plus dans la retraite; on y rassemble tout ce qu'on a de facultés pour se tourmenter. En effet, l'homme est naturellement actif & porté au mouvement : toute occasion de s'exciter & de se distraire lui fait plaisir, elle plait encore plus aux méchans, pour qui l'occupation est un frottement agréable. Il y a des ulcères qui desirent l'attouchement, quoiqu'il puisse leur nuire;

les galleux aiment à sentir le contact d'un corps rude : il en est de même des passions, qui font, pour ainsi dire, les ulcères de l'ame; la fatigue & l'agitation a des charmes pour elles. Il y a même des douleurs dont le corps se trouve bien; comme de se retourner dans son lit, de prévenir la fatigue en changeant de côté, de se renouveller l'air par la diversité des positions. L'Achille d'Homère, tantôt se couche sur le dos & tantôt sur le ventre, il ne reste pas un moment dans la même attitude. C'est le propre de la maladie de ne pas soutenir long-temps la même situation. Le changement est un remède pour elle. De-là ces voyages que l'on entreprend, ces côtes que l'on parcourt : toujours ennemie du présent, l'inconstance essaie tantôt la terre, & tantôt les eaux. » Embarquons nous » pour la Campanie : mais bientôt on se lasse » d'une vie trop voluptueuse; alors on dit, visi» tons des lieux plus sauvages; enfonçons nous » dans les forêts du Bruttium & de la Lucanie ». Cependant au milieu de ces déserts, on voudroit rencontrer quelqu'objet agréable, propre à délasser ses foibles yeux du spectacle d'une nature trop agreste. « Allons à Tarente; jouissons de la » beauté de son port, de la douceur de ses hi» vers, de la magnificence de ses maisons dignes » de ses anciens habitans. Mais il est temps de » retourner à Rome : trop long-temps mes oreilles » ont été privées du bruit des applaudissemens & » du fracas de la ville; je me sens le besoin de » voir couler le sang humain ».

Ainsi les voyages se succèdent, les spectacles se remplacent, & comme dit Lucrèce, *ainsi chacun se fuit sans cesse.* Mais que sert de se fuir, si l'on ne peut s'éviter? On se suit toujours, on se rapproche de plus en plus. Sachons donc que ce n'est pas aux lieux, mais à nous-mêmes, qu'il faut nous en prendre. Trop foibles pour supporter & la peine & le plaisir, nous sommes également à charge aux autres & à nous-mêmes. Aussi quelques-uns ont pris le parti de mourir, en voyant qu'à force de changer, ils ne faisoient que recommencer le même cercle, sans aucun espoir de trouver rien de nouveau. Quoi! *toujours la même chose?* ce mot qui annonce le désespoir des voluptueux, les a souvent dégoûtés de la vie, & même du monde entier.

Contre un ennui de cette nature, quel remède faut-il employer? Le meilleur seroit, sans doute, comme le dit Athénodore, de se tenir toujours en haleine, par le maniement des affaires, par l'administration de la république, par les fonctions de la vie civile. Il y a des malades, auxquels le soleil, l'exercice, le soin continuel de leur corps prolongent la vie. Les Athletes se trouvent bien d'employer la plus grande partie de leur temps à fortifier leurs bras, & à entretenir leurs forces, dont ils sont uniquement occupés. Il en est de même du sage : destiné à soutenir le choc des affaires civiles, auroit-il rien de mieux à faire, que de se tenir toujours en action? Son but étant de se rendre utile à ses concitoyens, & à tous les mortels, il s'exerceroit, & profiteroit en même temps, lorsqu'au sein des occupations il travailleroit de tout son pouvoir & pour le public & pour les particuliers. Mais, au milieu des brigues & des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de risques à courir, elle rencontre plus d'obstacles, que de moyens de réussir; il faut donc renoncer au barreau & aux affaires publiques.

Mais une grande ame trouve à se développer dans l'enceinte même de sa maison. Si le courage des lions & des autres animaux s'éteint à la longue dans la loge qui les renferme, il n'en est pas ainsi de l'homme, la retraite augmente son énergie. Qu'il se cache, mais avec l'intention de servir dans sa solitude & le public & les particuliers, de ses talens, de sa voix, de ses conseils. Ce n'est pas seulement en produisant les candidats, en défendant les accusés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on est utile à sa patrie. L'homme qui instruit la jeunesse, qui, dans la disette où nous vivons de préceptes salutaires, forme les ames à la vertu, qui en saisissant & en arrêtant dans leur course les avares & les débauchés, retarde au moins leur chûte pour quelque temps, un tel homme, dans une condition privée travaille pour le public.

Le magistrat qui juge entre les citoyens & les étrangers, ou le préteur de la ville, qui prononce aux plaideurs les sentences que lui dicte son assesseur, fait-il plus pour la patrie, que celui qui enseigne ce que c'est que la justice, la piété, la patience, le courage, le mépris de la mort, la connoissance des Dieux, & qui montre que la bonne conscience peut s'acquérir sans peine? Ainsi, lorsque vous consacrerez à l'étude le temps que vous aurez dérobé aux affaires, je ne vous regarderai pas comme un déserteur, ni comme un citoyen désœuvré. Ce n'est pas seulement en combattant dans les armées, en defendant l'aile droite ou la gauche, qu'on sert sa patrie à la guerre; c'est aussi en gardant les postes, en remplissant des fonctions moins périlleuses, mais pourtant utiles, en faisant sentinelle, en présidant aux arsenaux, en exerçant des emplois, qui, sans exposer la vie, sont néanmoins réputés des services militaires.

En vous livrant à l'étude, vous éviterez tous les dégoûts de la vie; vous ne chercherez pas les ténèbres, par l'ennui de la lumière, vous ne serez pas à charge à vous-même, & inutile aux autres; vous acquerrez un grand nombre d'amis; les gens de bien se rendront en foule dans votre demeure. La vertu a beau être obscure, elle n'est jamais cachée : elle laisse toujours échapper quelque signe qui

qui la décele; quiconque en est digne, fait la trouver à la poste. Si au contraire nous brisons tous les liens qui nous unissent à la société; si nous renonçons au genre humain, pour vivre occupés de nous seuls, cette vie solitaire, dénuée de toute espèce d'etude, sera suivie d'un manque total d'occupation. C'est alors que nous nous mettrons à élever & à détruire des édifices, à reculer la mer dans son lit, à conduire des eaux dans des lieux impraticables, & à prodiguer un temps que la nature nous a donné pour l'employer.

Le temps est un bien dont on est économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait, il ne reste à d'autres rien qui puisse justifier leur dépense. Aussi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard, qui n'a d'autres preuve d'avoir long-temps vécu, que son âge. Pour moi je pense, mon cher Sérénus, qu'Athenodore a trop cédé aux circonstances, & s'est enfui trop promptement : non que je croye qu'il ne faille quelquefois céder, mais insensiblement, en lachant pied peu-à-peu, & sans exposer les étendards ni la dignité militaire. On est plus respecté & mieux traité de l'ennemi, quand on ne se rend à lui, que les armes à la main.

C'est ainsi que doit se conduire le sage, ou celui qui aspire à le devenir. Si la fortune l'emporte, & lui ôte la faculté d'agir, il ne fuira pas précipitamment & sans armes, dans la retraite, comme s'il existoit un lieu où la fortune ne puisse le poursuivre; mais il se livrera aux affaires avec plus de réserve, & son discernement lui découvrira d'autres moyens de servir la patrie. Ne peut il être guerrier? qu'il aspire à être magistrat. Est il réduit à mener une vie privée? qu'il soit avocat. Lui impose-t-on silence? qu'il assiste ses concitoyens par des sollicitations muettes. L'entrée même du barreau est-elle dangereuse pour lui? qu'il soit, en particulier, en public, à table, bon hôte, ami fidèle, convive tempérant. Si les fonctions de citoyen lui sont interdites, qu'il remplisse celles d'homme.

Si la hauteur de notre philosophie, au lieu de nous renfermer dans les murs d'une seule ville, nous a ouvert le commerce du monde entier, & nous a donné l'univers pour patrie; c'est afin que notre vertu eût un champ plus vaste. Le tribunal est-il fermé pour vous? vous bannit-on de la tribune aux harangues, & des assemblées? regardez derrière vous l'immensité des régions qui vous sont ouvertes; la foule des peuples qui sont prêts à vous recevoir. Quelque grande que soit la partie de la terre qu'on vous interdit, on vous en laisse une bien plus grande encore. Mais prenez garde que la faute ne vienne de vous. Vous ne voulez peut-être servir votre patrie qu'en qualité de *Consul*; de *Prytane*, de *Ceryce*, ou de *Suffet*. Vous ne voulez combattre pour elle, qu'avec le titre de général ou de tribun. Quand même la fortune auroit placé les autres aux premiers rangs, en vous rejettant au dernier, vous devez, dans ce poste, la défendre par vos discours, par vos exhortations, par votre exemple & votre courage. Celui même dont les bras viennent d'être coupés dans le combat, trouve encore le moyen de servir son parti, en se tenant ferme & animant les autres par ses cris. Vous en ferez autant, si la fortune vous écarte des premières places de l'état; tenez-vous ferme, & secourez-le par vos cris : si l'on vous presse le gosier, restez encore debout, & secourez-le par votre silence.

Les peines d'un bon citoyen ne sont jamais perdues : ses discours, sa présence, son air, ses gestes, sa fermeté muette, sa démarche même, sont utiles. Il y a des remèdes, dont l'odeur seule est efficace, indépendamment de la saveur & du contact : de même la vertu, quoiqu'éloignée, quoique cachee, répand au loin une atmosphère d'utilité; soit qu'elle ait la liberté de s'étendre & d'user de ses droits; soit qu'on ne lui laisse qu'un accès peu sûr, & qu'on la force de plier ses voiles; oisive, muette, limitée, ou maitresse de se produire au grand jour, en quelque état qu'elle soit, elle ne manque jamais d'être utile. Eh! quoi, regardez-vous comme inutile l'exemple d'un homme qui sait se reposer?

Le parti le plus sage est donc de mêler le repos à l'action, toutes les fois que des empêchemens fortuits, ou l'état même de la république mettent obstacle à la vie active. Toutes les approches ne sont jamais si bien fermées, qu'une action honnête ne puisse se faire un passage. Pouvez vous imaginer un sort plus déplorable, que celui d'Athènes, déchirée par trente tyrans? Ils avoient immolé treize cens citoyens, les plus vertueux de la ville, & leur cruauté, bien loin d'être assouvie, n'en étoit que plus affamée. Cette ville, qui possédoit l'aréopage, le plus saint des tribunaux, un sénat auguste, un peuple semblable à son sénat, étoit la proie d'une foule de bourreaux, la salle du barreau étoit trop étroite pour les tyrans. Quel repos pouvoit espérer une république qui comptoit autant de tyrans que de satellites? l'espoir même de recouvrer la liberté n'osoit plus s'offrir aux ames, & contre tant de maux il n'y avoit plus d'apparence de remède : où trouver dans une seule ville assez d'Harmodius? Néanmoins Socrate vivoit au milieu d'eux; il consoloit les Sénateurs éplorés; il ranimoit ceux qui désespéroient de la république; il reprochoit aux riches, qui trembloient pour leurs trésors, le repentir trop tardif de leur dangereuse avarice; il montroit un grand exemple à ceux qui vouloient l'imiter, en marchant libre au milieu des trente tyrans. Cependant cette même Athènes le fit mourir en prison : il avoit insulté impunément une foule de tyrans, & une ville libre ne put supporter sa liberté.

Vous voyez donc que, même dans un état opprimé, le sage trouve l'occasion de se montrer, & que dans la république la plus heureuse & la plus florissante, règnent l'avarice, l'envie, & milles autres vices enfantés au sein de la paix. Ainsi, selon les circonstances de l'état ou de la fortune, le sage saura s'étendre ou se resserrer; jamais il ne restera immobile, jamais la crainte ne lui liera les mains. Quand les périls le menaceront de toutes parts, quand les armes & les chaînes retentiront autour de lui, son courage ne heurtera pas de front les dangers, mais il ne se cachera point lâchement; il ne voudra ni s'exposer ni s'enterrer.

Il me semble que c'est Curius Dentatus qui disoit qu'*il aimoit mieux être mort, que de vivre étant mort*. Le plus grand des maux, c'est de sortir du nombre des vivans, avant que de mourir. Cependant si vous tombez dans des temps peu favorables pour l'administration de l'état, vous pourrez vous livrer davantage au repos & aux lettres; c'est ainsi que dans une navigation périlleuse on prend terre de temps en temps : alors vous vous détacherez des affaires, sans attendre qu'elles vous quittent.

Nous devons considérer d'abord nos propres forces, ensuite les affaires que nous entreprenons, enfin les personnes pour qui, ou avec qui nous devons agir. Mais il faut avant tout se juger soi-même, parce qu'on se croit presque toujours plus fort qu'on ne l'est. L'un perd par la trop haute idée qu'il a de son éloquence; l'autre veut plus tirer de son patrimoine, qu'il ne peut comporter; celui-ci accable un corps infirme par des fonctions trop laborieuses; quelques-uns ont une timidité qui les rend peu propres aux affaires civiles qui demandent, sur-tout, de la fermeté, de la hardiesse; la roideur des autres ne peut sympathiser avec la cour; ceux-ci ne sont pas maîtres de leur colère, au moindre mécontentement ils s'emportent à des paroles indiscretes; ceux-là ne peuvent contenir leur esprit railleur, ni retenir un bon mot dangereux. A toutes ces personnes le repos convient mieux que l'action. Un homme altier & peu endurant doit éviter tout ce qui peut exciter en lui cet amour nuisible de la liberté.

Il faut ensuite juger les entreprises mêmes que nous tentons, & comparer nos forces avec nos projets. La puissance doit toujours être plus forte que la résistance; le porteur succombe sous la charge, si elle a plus de force. De plus, il y a des affaires qui, sans être considérables en elles-mêmes, deviennent le germe de mille autres. Il faut éviter ces sortes d'occupations qui en amenent sans cesse de nouvelles, & ne point vous engager dans une route d'où vous ne soyez pas libre de sortir. Ne vous chargez que des affaires que vous pouvez terminer, ou du moins dont vous espérez voir la fin; abandonnez celles qui s'étendent au delà de l'action, & qui ne finissent pas, quand vous vous l'étiez proposé.

Il est sur tout essentiel de choisir les personnes, d'examiner si elles méritent que nous leur consacrions une partie de notre vie, si elles sentiront le sacrifice que nous leur faisons de notre temps. En effet, il y a des gens qui nous rendent responsables des services même que nous leur rendons. Athénodore disoit qu'*il n'iroit pas même souper chez un homme qui ne lui en auroit pas d'obligation*. Vous concevez qu'il seroit encore moins allé chez ceux qui croient s'acquitter avec leurs amis par un repas, qui vous paient en bonne chère, comme si c'étoit pour vous faire honneur, qu'ils sont intempérants : ôtez leur les témoins & les spectateurs, ils ne trouveront plus de charmes dans une débauche cachée.

Examinez encore si votre caractere vous rend plus propre à l'action, ou à l'étude & à la méditation, & suivez la pente de votre naturel. Isocrate prit par la main Ephorus pour le faire sortir du barreau, le croyant plus propre à écrire l'histoire. Le génie réussit mal s'il est forcé; on travaille en vain quand on travaille en dépit de la nature.

Il n'est rien de plus délicieux qu'une amitié douce & fidele. Quel bonheur de trouver un homme, dans le sein duquel nous puissions déposer en sûreté tous nos secrets, sur la discrétion duquel nous comptions encore plus que sur la nôtre! un homme, dont la conversation soulage nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus sage, dont la gaieté dissipe notre tristesse, dont enfin la vue seule nous réjouisse! On sentira qu'il faut les choisir les plus exempts de passions qu'il est possible : le vice est contagieux, il se communique de proche en proche, & le contact seul en est dangereux. Si dans un temps de peste, on se garde bien de visiter ceux dont les membres sont la proie du mal, par la crainte de l'air infect qu'ils répandent : vous devez de même, dans le choix des amis, prendre les moins corrompus.

C'est un commencement de maladie que de fréquenter les malades quand on se porte bien : non que je vous prescrive de ne rechercher & de n'attirer à vous que le sage; où trouver ce phénix que nous cherchons depuis tant de siecles? Le meilleur est le moins méchant. A peine auriez-vous pu faire un choix plus heureux, si vous eussiez cherché un homme de bien parmi les Platons, les Xénophons & dans l'école de Socrate, si féconde en grands hommes; ou si vous eussiez vécu dans le siecle de Caton, dans ce siecle qui produisit & des hommes dignes d'être les contemporains de Caton, & un plus grand nombre de scélérats & de grands criminels qu'on n'en

vît jamais. Il falloit en effet des uns & des autres pour que Caton fût connu : il falloit des gens de bien dont il méritât l'approbation, & des méchans contre lesquels il éprouvât son courage. Aujourd'hui, dans la disette où nous sommes de gens de bien, il faut se rendre moins difficile sur le choix. Evitez cependant, avant tout, ces hommes sombres & chagrins, pour qui tout est un sujet de plainte : fût il bienveillant & fidele, un compagnon mélancolique, & qui pleure de tout, est, à coup sûr, l'ennemi de votre repos.

Passons à la richesse, la plus grande source des miseres humaines : en effet, si vous comparez tous les autres sujets d'angoisses, tels que la mort, les maladies, les craintes, les desirs, les douleurs, les travaux, avec ceux que l'argent nous fait épouver, vous verrez qu'il l'emporte sur tout le reste. Songeons qu'il est moins douloureux de n'avoir rien à perdre ; & nous concevrons que la pauvreté cause d'autant moins de chagrins qu'elle est plus à l'abri des pertes. Vous vous trompez, si vous croyez que les riches la supportent avec plus de courage. Les corps les plus foibles & les plus robustes sont également sensibles aux blessures. Bion a dit agréablement qu'*un cheveu arraché ne fait pas moins de mal aux chauves qu'à ceux qui ont une belle chevelure*. La perte est un tourment égal pour les pauvres & pour les riches ; leur argent s'est incorporé avec eux, & l'on ne peut l'arracher sans les faire beaucoup souffrir.

Cependant c'est un moindre mal, comme je disois, de ne point acquérir que de perdre : aussi voyez-vous plus de satisfaction dans ceux que la fortune n'a jamais favorisés de ses regards, que dans ceux qu'elle a abandonnés. C'est ce qu'a très-bien senti Diogene, cet homme supérieur qui se mit dans le cas de n'avoir rien à perdre. Donnez à cet état de sécurité le nom de pauvreté, de besoin, d'indigence, cherchez-lui la dénomination la plus avilissante que vous voudrez ; je ne cesserai de croire à son bonheur, que quand vous m'aurez cité quelqu'autre état dans lequel il n'y ait rien à perdre. Je me trompe, ou c'est être roi que d'être le seul à qui les avares, les escrocs, les voleurs, les assassins ne puissent faire aucun mal. Quiconque doute de la félicité de Diogene, peut aussi douter si les dieux sont heureux de n'avoir ni métairies, ni jardins, ni terres immenses cultivées par des colons étrangers, ni argent qui leur rapporte un gros intérêt sur la place.

N'as tu pas de honte, ô toi qui t'extasies devant les richesses ? regarde le monde, vois ces dieux qui roulent au-dessus de ta tête ; ils sont nuds, ils donnent tout, & n'ont rien. Est-ce être pauvre, ou semblable aux dieux immortels, que de s'être affranchi de tous les liens de la fortune ? A votre avis, Démétrius fut-il plus heureux, cet affranchi de Pompée qui ne rougit pas d'être plus riche que son maître ? Tous les jours on lui apportoit la liste de ses esclaves, comme à un général celle de ses soldats, lui qui auroit dû se trouver riche, avec deux substituts & un bouge un peu moins étroit. Diogene n'avoit qu'un seul esclave qui s'enfuit : on lui indiqua le lieu de sa retraite ; il ne crut pas que ce fût la peine de le ramener. *Quelle honte*, dit il, *que Manès puisse se passer de Diogene ; & que Diogene ne puisse se passer de Manès !* c'est comme s'il eût dit : fortune, adresse toi-ailleurs : tu n'as rien à prétendre de Diogene. Ce n'est pas mon esclave qui s'est enfui, c'est un homme libre qui s'en est allé.

Un nombreux domestique demande & des vêtements & de la nourriture : que d'animaux affamés dont il faut satisfaire la voracité ! que d'étoffes à acheter ! que de mains avides à observer ! que d'infortunés mécontents de leur sort dont il faut employer le ministere ! Combien est plus heureux celui qui ne doit rien qu'à lui-même, à la personne à qui il est le plus aisé de refuser ! Mais si nous n'avons pas la vigueur de Diogene, au moins devons-nous resserrer notre dépense, afin de prêter moins le flanc aux coups de la fortune. Les corps les plus propres à la guerre, sont ceux qui peuvent se couvrir de leurs armes, & non pas ceux qui les débordent, & qui sont de toutes parts exposés aux blessures. La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près, ni trop loin de la pauvreté.

Cette mesure nous conviendra si nous commençons par prendre goût à l'économie, sans laquelle il n'y a point de richesses assez grandes, & avec laquelle il n'y en a pas de trop petites. L'économie est un remede toujours à notre portée ; la pauvreté même peut devenir opulence au moyen de la frugalité. Accoutumons-nous à écarter la pompe, à n'apprécier les choses que d'après leur utilité & non par leur éclat. Que les aliments se bornent à appaiser la faim ; les boissons, à étancher la soif ; le plaisir, à satisfaire les besoins de la nature : apprenons à nous porter sur nos membres, à régler nos habillements, non sur les modes nouvelles, mais sur les usages de nos ancêtres. Apprenons à augmenter en nous la continence ; à reprimer le luxe, à dompter la gourmandise, à regarder de sang froid la pauvreté, à surmonter la colere, à pratiquer la frugalité, quand même nous rougirions de remédier à trop bon marché aux besoins naturels ; apprenons enfin à retenir sous le joug les espérances effrénées d'une ame qui s'élance vers l'avenir, & attendons nos richesses de nous-mêmes plutôt que de la fortune. On ne peut jamais tellement prévoir & repousser les coups variés du sort, qu'on n'ait encore bien des tempêtes à essuyer, quand on fait un armement considérable. Il faut se resser-

rer, se mettre à l'étroit, pour que les traits de la fortune se perdent dans l'air.

Plus d'une fois des exils & des calamités se sont changés en remèdes; de grands maux ont été guéris par de moindres incommodités : ce qui arrive quand l'esprit se rend indocile aux préceptes, & n'est pas susceptible d'un traitement plus doux. Pourquoi donc la pauvreté, l'ignominie, la ruine de la fortune, ne produiroient elles pas des effets utiles ? C'est un mal opposé à un autre mal.

Accoutumons-nous donc à pouvoir souper sans un peuple de convives, à nous faire servir par un moindre nombre d'esclaves, à ne porter des habits, que pour l'usage qui les a fait inventer, à loger plus à l'étroit. Ce n'est pas seulement dans les combats de la course & dans les jeux du cirque, mais encore dans la carriere de cette vie, qu'il faut savoir se replier sur soi-même.

La dépense même la plus honnête de toutes, celle qui a les études pour objet, ne me paroit raisonnable, qu'autant qu'elle est modérée. A quoi bon ces milliers de livres, ces bibliothéques innombrables, dont le maitre pourroit à peine lire les tables dans toute sa vie? Cette multitude est plutôt une charge, qu'un secours pour celui qui veut s'instruire : il vaut mieux se livrer à peu d'auteurs, que de s'égarer dans le grand nombre. Quatre cents mille volumes ont été consumés à Alexandrie! Je laisse vanter à d'autres ce monument superbe de la magnificence royale : que Tite Live l'appelle le chef-d'œuvre du goût & des soins de la puissance souveraine. Ce n'étoit pas une affaire de goût & de soins : c'étoit le luxe de l'étude, & pas même de l'étude; on n'avoit pas eu l'étude, mais l'ostentation en vue, en formant cette collection. Ainsi des ignorants moins lettrés que des esclaves, ont des livres, non pour étudier, mais pour tapisser leur salle à manger.

Il est plus honnête, dites-vous, de dépenser mon argent en livres que de l'employer pour acheter des vases de corinthe & des tableaux. En tout l'excès est un vice. Le moyen de pardonner à un homme qui, après s'être fait construire à grands frais des armoires de cédre & d'ivoire, après avoir rassemblé les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés, bâille au milieu de ces milliers de volumes, & n'y trouve de beau que les titres & les couvertures! Vous trouverez chez les hommes les plus désœuvrés, la collection complete des orateurs & des historiens, & des tablettes élevées jusqu'au faîte de la maison. Aujourd'hui dans les bains mêmes & les thermes, on place une bibliothéque comme un ornement nécessaire. Je pardonnerois ce délire s'il venoit d'un excès d'amour pour l'étude; mais on ne recherche avec tant de soins les ouvrages & les portraits des plus grands hommes, que pour en parer des murailles.

Vous vous êtes trouvé jetté dans un genre de vie pénible : la fortune publique ou votre fortune particuliere, vous engage dans des liens que vous ne pouvez ni dénouer ni rompre. Songez que les gens enchaînés ont dans le commencement de la peine à supporter le poids & la gêne de leurs fers : mais dans la suite, s'ils prennent le parti de souffrir plutôt que de se desespérer, la nécessité leur apprend à les porter avec courage; & l'habitude avec facilité. Vous trouverez dans tous les états, des plaisirs, des délassements, des charmes même, si au lieu de vous repaître de l'idée de votre malheur, vous songez plutôt à rendre votre sort digne d'envie.

Le plus grand de tous les services que la nature nous ait rendus, c'est que sachant pour quelles peines elle nous faisoit naître, elle a imaginé l'habitude comme le calmant de nos chagrins, comme propre à nous familiariser promptement avec les maux les plus graves. Si la continuité du malheur étoit aussi sensible que son premier coup, personne ne pourroit y résister. La fortune nous tient tous dans ses liens : la chaîne des uns est d'or & plus lâche; celle des autres est de fer & plus serrée. Qu'importe? nous sommes tous prisonniers; & ceux qui enchaînent les autres, sont enchaînés eux mêmes, à moins qu'on ne trouve la chaîne moins lourde à la main gauche. L'un est dans les liens de l'ambition; l'autre dans ceux de l'avarice : celui-ci est l'esclave de son nom, celui là est la victime de son obscurité : quelques-uns sont soumis à un joug étranger; quelques autres à leur propre joug : ceux-ci sont retenus dans un lieu par l'exil; ceux-là, par le sacerdoce. Tous les états sont autant d'esclavages.

Il faut donc se faire à son sort s'en plaindre le moins possible, & saisir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition si dure, où la raison ne trouve quelque consolation. Avec de l'industrie, l'espace le plus petit a souvent été rendu propre à plusieurs usages; & quelque étroit que soit un terrein, l'art parvient à le rendre habitable. La raison surmonte toutes les difficultés : il n'y a pour elle rien de dur, rien d'étroit; elle sait étendre & amollir : un fardeau pese moins quand on sait le porter.

Mais sur-tout ne souffrons pas que nos desirs s'égarent trop loin; ne les laissons aller que dans le voisinage, puisque nous ne pouvons pas absolument leur fermer la porte. Renonçant aux objets que nous ne pouvons obtenir, du moins sans beaucoup de peines, ne recherchons que ceux qui sont à notre portée, & qui viennent, pour ainsi dire, solliciter notre espoir; mais

sachons qu'ils sont tous également frivoles, & que différents à l'extérieur, ils ne sont tous au fond que vanité.

Ne portons point envie à ceux qui sont au-dessus de nous; cette prétendue élévation, n'est bien souvent que le bord d'un précipice : d'un autre côté, ceux que leur mauvais sort a placés dans ce lieu glissant, trouveront leur sûreté à dépouiller leur grandeur de tout son faste, & à ramener peu à-peu leur fortune dans la plaine.

D'autres sont nécessairement liés à leur puissance, & n'en peuvent descendre que par une chûte; qu'ils se bornent à témoigner que leur plus grande peine, est d'être incommodes aux autres, & qu'ils ne sont pas élevés, mais en l'air. Que la justice, la douceur, l'humanité, la libéralité leur préparent des ressources pour le sort qui les attend; & que cet espoir les soutienne au bord de l'abîme. Rien n'est plus propre à préserver de ces orages intérieurs, que de prescrire soi même des bornes à l'accroissement de sa grandeur, de ne pas laisser la fortune maîtresse de finir, mais de savoir s'arrêter en-deçà du terme. Ainsi l'ame sentira l'aiguillon des desirs; mais ils seront bornés, & ne s'égareront pas dans le vague de l'immensité.

Ce n'est pas au sage que ce discours s'adresse; c'est à ceux qui ont encore des imperfections, dont la sagesse est médiocre, & la santé mal assurée. Le sage ne marche point avec timidité, ni pas à pas. Plein de confiance en lui-même, il ne balance point à marcher au-devant de la Fortune : il ne lui cédera point la place. Eh! quelle prise auroit-elle pour se faire craindre? non-seulement ses esclaves, ses possessions, ses dignités, mais son corps même, ses yeux, ses mains, tout ce qui peut l'attacher à la vie, sa personne, en un mot, ne sont à ses yeux que des biens précaires. Il ne regarde la vie que comme un dépôt qu'il est prêt à rendre à qui le lui redemandera : cependant il ne s'en méprise pas davantage, pour savoir qu'il n'est pas à lui; au contraire il veillera à sa conservation avec autant de soin & de circonspection, qu'un homme honnête & scrupuleux à celle d'un fidei-commis. Quand le moment de la restitution sera venu, il ne chicanera pas avec la fortune; il lui dira : « Je te rends grâces » pour ce que tu m'as laissé posséder. Il est vrai » que tes biens m'ont coûté des avances; mais » tu l'ordonnes, j'y renonce avec reconnoissance » & sans murmure. Veux-tu me laisser quelque » chose? je suis encore prêt à le garder : en dis- » poses-tu autrement? mes trésors, ma vaisselle, » ma maison, ma famille, sont à toi, je te les » rends.

Si c'est la nature, notre premiere créatrice, qui vient nous sommer, nous lui dirons aussi : « Reprends une âme meilleure que tu ne nous » l'as donnée. Tu ne me verras pas tergiverser, » ni reculer : je te restitue volontairement ce » que tu m'as donné sans mon aveu ». Est-il donc si triste de retourner aux lieux d'où l'on est venu? On vit toujours très-mal, quand on ne sait pas bien mourir. La vie est donc la premiere chose sur le prix de laquelle il faut rabattre; elle ne doit être rangée que dans la classe des choses indifférentes. « Nous méprisons, dit Ciceron, » les gladiateurs qui tâchent d'obtenir la vie par » toutes sortes de moyens, & nous nous inté- » ressons à ceux qui témoignent du mépris pour » elle ». Il en est de même de nous : la crainte de mourir est souvent la cause de notre mort. La Fortune dont nous sommes tous les gladiateurs, dit à la vue d'un lâche : « Animal méchant & » timide, plus je te garderai, plus tu recevras de » coups & de blessures, parce que tu ne sais pas » présenter la gorge ». Au contraire, celui qui ne détourne point la tête, qui n'oppose pas ses mains au-devant du glaive, mais le reçoit avec courage, vit plus long-temps, & meurt plus vîte.

Craindre toujours la mort, c'est ne vivre jamais : au contraire, si nous savions que dès l'instant même de notre conception, notre arrêt est porté, nous vivrions suivant l'ordre de la nature; & la même force d'âme nous empêcheroit de regarder aucun des événements comme imprévus. En prévoyant, comme devant arriver, tout ce qui est possible, on amortit les coups du sort : ils n'ont rien de nouveau pour ceux qui s'y attendent; ils ne sont sensibles qu'à l'homme qui se croit en sûreté, qui n'envisage que le bonheur. La maladie, la captivité, la chûte ou l'incendie de ma maison, ne sont point des malheurs imprévus pour moi. Je savois que la Nature m'avoit enfermé dans une demeure orageuse : j'ai tant de fois entendu des lamentations funebres dans mon voisinage; j'ai tant de fois vu passer devant ma porte les flambeaux & les torches qui précédoient un convoi prématuré; souvent le fracas d'immenses édifices écroulés, a retenti à mes oreilles; souvent le trépas m'a enlevé des hommes que le barreau, le sénat ou la conversation avoient liés avec moi; souvent il a tranché deux mains prêtes à s'unir par les nœuds d'une foi mutuelle. Est-il surprenant que le danger vienne enfin jusqu'à moi, après avoir si long-temps erré à mes côtés? Combien d'hommes néanmoins qui en s'embarquant, ne songent pas aux tempêtes! Quand une maxime est vraie, je ne rougis pas de son auteur. Publius qui avoit plus d'énergie que les plus grands auteurs tragiques & comiques, toutes les fois qu'il vouloit renoncer à ses froides bouffonneries, à son langage fait pour le plus vil parterre, entre plusieurs mots dignes, je ne dis pas du brodequin, mais du cothurne même, a dit : *ce qui peut arriver à un seul homme, peut arriver à tous.*

En nous pénétrant de cette maxime, en nous représentant que tous les maux innombrables & journaliers qui arrivent aux autres, ont le chemin libre pour parvenir jusqu'à nous, nous serons armés avant que d'être assaillis : il est trop tard de se munir contre le danger, quand il est en présence. Je ne pensois pas que cela dût arriver ; je ne me serois jamais attendu à cet événement. Eh, pourquoi non ? Où sont les richesses à la suite desquelles ne marchent pas l'indigence, la faim, la mendicité ? où sont les honneurs, les titres, les dignités qui ne soient accompagnés du déshonneur, du bannissement, de l'infamie, de la flétrissure & du dernier mépris ? où est le trône qui ne soit près de sa chûte, & qui ne laisse craindre un usurpateur & un bourreau ? Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure est quelquefois le seul intervalle entre le trône & la fange.

Sachez donc que toutes les conditions sont sujettes au changement, & que ce qui peut arriver à quelqu'un, peut aussi vous arriver. Vous êtes riche : l'êtes-vous plus que Pompée ? Eh bien! Caius voulant joindre le titre d'hôte à celui de parent, lui ouvrit le palais, pour lui fermer sa propre maison. Cet infortuné manqua de pain & d'eau : plusieurs fleuves naissoient & se perdoient dans l'étendue de ses terres ; il fut réduit à mendier l'eau des gouttieres ; dans le palais même de son parent, il mourut de soif & de faim, pendant que son indigne héritier lui préparoit des obseques publiques.

Vous avez passé par les plus grands emplois : étoient-ils aussi considérables, aussi inespérés, aussi illimités, que ceux de Séjan? cependant le jour même où le Sénat le reconduisit par honneur, le peuple mit son corps en pieces : de ce favori, sur qui les dieux & les hommes avoient entassé toutes leurs faveurs, il ne resta rien que le bourreau pût traîner aux gémonies.

Etes-vous roi? je ne vous renverrai pas à Crœsus qui, par l'ordre du vainqueur, monta sur un bucher qu'il vit éteindre, survivant non-seulement à sa royauté, mais, pour ainsi-dire, à sa vie. Je ne vous renverrai pas à Jugurtha, que le peuple romain vit prisonnier, l'année même où il avoit redouté ses conquêtes. Nous avons vu Ptolomée, roi d'Afrique, & Mithridate, roi d'Arménie, dans les fers de Caius : l'un fut envoyé en exil ; l'autre eût désiré qu'on lui tînt cette triste parole. Dans ces vicissitudes continuelles d'élévations & d'abaissements, si vous ne regardez pas comme devant arriver tout ce qui est possible, vous donnez des forces contre vous à l'adversité : on triomphe d'elle, quand on la voit le premier. Si nous n'avons pas assez de raison, au moins ne nous fatiguons pas pour des choses superflues, ni par des travaux inutiles. Ne donnons pas ce que nous ne pouvons obtenir, de peur qu'après l'avoir obtenu, nous ne reconnoissions trop tard, en rougissant, la vanité de nos désirs. Ainsi nous éviterons ou de travailler sans fruit, ou de recueillir des fruits indignes de nos travaux, vû qu'on est également fâché de n'avoir pas réussi, ou d'avoir à rougir de ses succès.

Retranchons sur-tout ces courses trop ordinaires à la plupart des hommes, que l'on voit alternativement dans les maisons, sur les théâtres, au-milieu des places. Ils s'ingerent dans les affaires d'autrui, ils ont toujours l'air empressé : demandez à un de ces hommes quand il sort de sa maison, *où allez vous ? quel est votre projet ?* il vous répondra : *ma foi, je n'en sais rien ; mais je verrai du monde, je trouverai à m'occuper ;* ainsi ils errent sans but, ils vont quêtant des affaires, ne font jamais celles qu'ils avoient projettées, mais celles qu'ils ont rencontrées.

Je comparerois volontiers ces courses inutiles & inconsidérées à celles des fourmis qui montent aux arbres & en descendent, sans rien porter ni rapporter : on pourroit appeller leur vie une laborieuse oisiveté. Quelques uns vous feroient pitié, ils s'empressent comme s'ils couroient éteindre un incendie ; ils poussent tous les passants, ils tombent & font tomber les autres. Après avoir ainsi couru, soit pour faire la cour à un homme qui ne les regardera pas, soit pour suivre le convoi d'un inconnu, soit pour assister au jugement d'un plaideur de profession, soit pour signer le contrat d'un homme qui change tous les jours de femmes, soit pour attendre une litiere qu'ils porteroient au besoin ; arrivés chez-eux, exténués d'une fatigue inutile, ils vous protesteront qu'ils ne savoient pourquoi ils sortoient, ni où ils devoient aller ; cependant dès le lendemain ils reprendront le même train de vie.

Ayons donc un but dans toutes nos démarches : ces occupations futiles produisent sur les prétendus affairés le même effet que les chimeres sur l'esprit des fous. En effet, ne croyez pas même que ceux-ci se déterminent sans objet ; ils sont excités par des apparences, dont leur délire ne leur permet pas de découvrir la fausseté. Tous ces hommes qui ne sortent de chez-eux que pour grossir la foule, ont des motifs pour courir ainsi de quartier en quartier, mais ces motifs sont légers & frivoles : l'oisiveté les chasse de leurs maisons avant l'aurore, & après s'être heurtés en vain à plusieurs portes, après avoir fait leur cour à quelque nomenclateur, & avoir été rebutés par un plus grand nombre, la personne qu'ils trouvent le plus difficilement au logis, c'est-eux-mêmes.

Ce vice en produit un autre encore plus odieux,

c'est la curiosité, l'amour des nouvelles & des secrets, la recherche d'une foule d'anecdotes qu'il y a du risque à dire & à savoir. C'est cette considération qui faisoit dire à Démocrite, que pour vivre tranquille, il falloit s'abstenir des affaires publiques & particulieres. Il parloit des affaires superflues; car pour les nécessaires il faut s'y livrer sans réserve, mais quand le devoir ne nous y oblige pas, nous devons nous abstenir d'agir.

Plus on agit, plus on donne de prise à la fortune : il est plus sûr de ne pas la tenter, d'y penser toujours, & de n'en rien attendre. Je m'embarquerai, s'il n'y a pas d'empêchement; je deviendrai préteur, s'il ne survient pas d'obstacle; telle entreprise réussira, si rien ne s'y oppose. Voilà dans quel sens nous disons que rien n'arrive au sage de contraire à son attente. Nous ne prétendons pas le soustraire aux accidents, mais aux erreurs humaines : nous ne disons pas que les événements prennent le tour qu'il vouloit, mais celui qu'il prévoyoit; or il prévoyoit des obstacles à ses projets. Le défaut de succès est moins affligeant, quand on ne s'est pas flatté de réussir.

Nous devons encore nous faire une raison sur nos projets; ne point trop nous y attacher; savoir passer dans la route où le sort nous conduit, sans appréhender les révolutions dans nos desseins ou dans notre état, sans pourtant tomber dans l'inconstance, qui de tous les vices est le plus ennemi du repos. En effet, si l'obstination trouve bien des inquiétudes à essuyer, pas les violences que lui fait souvent la fortune, l'inconstance rend encore plus malheureux, vû qu'elle ne laisse jamais dans une assiette tranquille. Ce sont deux excès également contraires au bonheur, que l'impossibilité de changer, & celle de se fixer. Il faut donc que l'âme se dégage du dehors pour se retirer en elle-même, qu'elle ne trouve de sureté, de plaisirs, de sujets de s'applaudir qu'intérieurement : ainsi détachée des objets étrangers, & repliée sur elle-même, elle ne sentira pas les pertes, ou n'en sera pas choquée.

Zénon le Stoïcien, en apprenant un naufrage qui avoit englouti tous ses biens, se contenta de dire : *la fortune veut que je me livre à la philosophie sans embarras.*

Un Tyran menaçoit Théodore de le faire mourir & de le priver de sépulture : *tu peux te satisfaire*, lui répondit le philosophe, *j'ai quelques verres de sang à ta disposition*; *quant à la sépulture, tu es bien fou de croire qu'il m'importe de pourrir sur la terre ou dans la terre.*

Canus Julius, ce grand homme, qui n'en est pas moins admirable, pour être né dans notre siecle, avoit eu une longue dispute avec Caligula : lorsqu'il s'en alloit, le phalaris de Rome lui dit : ne vous flattez pas au moins d'un fol espoir, j'ai donné l'ordre de votre supplice : *je vous rends grâces*, répondit-il, *prince très-excellent.* Il est difficile d'expliquer ce mot, parce qu'il a plusieurs sens. Vouloit-il insulter le tyran & peindre sa cruauté, en disant que sous son empire la mort étoit un bienfait? Faisoit il allusion à la baissesse des Romains, qui tous les jours rendoient graces à Caligula du massacre de leurs enfans & de la confiscation de leurs biens? ou regardoit-il réellement la mort comme un affranchissement? Quel que soit le sens de ce mot, il partoit d'une grande ame. Mais, dira-t-on, le Tyran, d'après cette réponse pouvoit le forcer à vivre; c'est ce que ne craignoit pas Canus, il savoit le fond qu'on devoit faire en pareil cas sur la parole de Caius. On n'a pas d'idée de la tranquillité dans laquelle il passa les dix jours qui s'écoulerent entre sa condamnation & son supplice. Les discours & les actions de ce grand homme passent toute vraisemblance. Il jouoit aux échecs, lorsque le centurion, qui conduisoit au supplice une foule d'autres victimes, vint l'avertir. A cet ordre, il compta ses pieces & dit à celui qui jouoit avec lui, *n'allez pas au moins vous vanter faussement après ma mort de m'avoir gagné* : & s'adressant au centurion, *je vous prends à témoin*, lui dit-il, *que j'ai un point d'avance.* Croyez vous que Canus jouât? non, il se jouoit : ses amis pleuroient en se voyant sur le point de perdre un homme de ce mérite. *Pourquoi vous affliger*, leur dit-il; *vous étiez en peine de savoir si les ames sont immortelles, je vais en être instruit dans un moment.* Il ne cessa pas même à la fin de sa vie de chercher la vérité; la mort n'étoit à ses yeux que la solution d'un grand problême. Il étoit suivi d'un philosophe attaché à sa personne, & approchoit déja de l'éminence où tous les jours on immoloit des sacrifices en l'honneur de César notre Dieu. *A quoi pensez-vous maintenant*, lui dit le philosophe, *quelle idée vous occupe? Je me propose*, répondit Canus, *d'observer dans ce moment si court de la mort, si mon ame sentira qu'elle s'en va.* Il promit que s'il découvroit quelque chose, il iroit chez tous ses amis les informer de l'état des ames.

Voilà le calme au milieu de l'orage; voilà un homme vraiment digne de l'éternité, pour qui le trépas n'est qu'un moyen d'instruction; qui à l'extrémité même de sa vie interroge son ame à sa sortie, & qui s'instruit, non-seulement jusqu'à sa mort, mais encore par sa mort. On n'a jamais philosophé plus long-temps. Je ne quitte pas pour toujours ce grandhomme, dont on ne sauroit parler avec assez de détails. Je veux transmettre ton nom à la postérité la plus reculée, héros illustre, dont la mort est le plus grand des crimes de Caligula.

En vain auriez-vous écarté toutes les causes des chagrins particuliers, si vous ne prévenez la misanthropie, qui souvent en prend la place. A la

vue de cette foule de crimes heureux ; en songeant combien est rare la candeur, combien l'innocence est inconnue, combien la probité a de peine à se produire, excepté lorsqu'elle est utile ; enfin en se représentant les gains & les pertes également haïssables de la débauche ; l'audace de l'ambition qui ne rougit plus de s'élever par la bassesse ; l'ame se livre à une noire mélancolie, elle ne voit que la subversion totale des vertus, elle n'en attend plus dans les autres, elle en sent l'inutilité pour elle-même ; toutes ses idées n'ont plus qu'une teinte sombre.

Il faut donc nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite qu'Héraclite ; l'un rioit, l'autre pleuroit, toutes les fois qu'ils paroissoient en public : toutes nos actions sembloient tragiques à l'un, & comiques à l'autre. Ne voyons que la moitié des vices, & supportons-les avec indulgence. Il y a plus d'humanité à se moquer des hommes, qu'à en gémir : ajoutez qu'on leur est aussi plus utile. Celui qui rit laisse au moins quelque espérance ; mais en supposant même qu'on désespere, il y a de la folie à pleurer. A tout prendre, j'aime mieux l'homme qui ne peut s'empêcher de rire, que celui qui ne peut retenir ses larmes : le premier n'est affecté que légérement ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine, rien d'important, rien de grand, rien même de sérieux.

Qu'on se représente en effet tout ce qui nous rend tristes ou joyeux ; & l'on sentira la vérité de ce que disoit Bion : que toutes les actions des hommes ne sont que des farces ; & que leur vie n'est ni plus honnête, ni plus sévere, que les projets qu'ils se contentent de former. Cependant il vaut mieux voir sans émotion les mœurs publiques & les vices des hommes, sans en rire ni en pleurer. On est dupe de se tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amuser : de même que c'est montrer bien inutilement de l'humanité, que de pleurer & de composer son visage, parce qu'un homme fait les obseques de son fils.

Songez encore, dans vos maux, à ne donner à la douleur, que le tribut qu'elle demande, & non celui que prescrit la coutume. La plupart des hommes versent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux secs quand ils n'ont point de spectateurs, & se croiroient déshonorés de ne pas pleurer, quand tout le monde pleure. La mauvaise habitude de se régler sur l'opinion est tellement enracinée, que l'on contrefait jusqu'au sentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

Passons à une autre espece de malheur, bien capable de causer de l'affliction & de l'inquiétude ; ce sont les mauvais succès des gens de bien. Socrate, par exemple, est forcé de mourir en prison ; Rutilius de vivre en exil ; Cicéron & Pompée de présenter la gorge à leurs clients ; Caton, cette image vivante de toutes les vertus, de se percer de son épée, & d'immoler du même coup sa vie & la liberté publique. Quel tourment de voir la fortune ainsi récompenser le mérite ? Que peut-on espérer pour soi, quand les hommes les plus vertueux sont réduits à un pareil sort ? Eh quoi ! voyez comment ils ont souffert : & s'ils ont montré du courage, desirez leur fermeté ; s'ils sont morts lâchement, & comme des femmes, la perte n'est pas grande : ou leur vertu mérite votre admiration, ou leur lâcheté ne mérite point vos regrets. Quelle honte, que les plus grands hommes, en mourant courageusement, ne fassent que des lâches ? Louons plutôt un héros digne à jamais de nos éloges ; disons lui : « Homme » courageux, que j'envie ton bonheur ! te voilà » échappé aux accidents humains, à l'envie, à » la maladie ; te voilà libre de tes fers : les » dieux t'ont jugé, non pas digne de la mauvaise » fortune, mais trop grand pour dépendre d'elle ». Mais ces poltrons qui reculent, qui, sous la faulx même de la mort, jettent encore un coup d'œil du côté de la vie, il faut les brusquer, user envers eux de violence.

Jamais un homme ne me fera pleurer, soit qu'il rie, soit qu'il pleure. Dans le premier cas il essuie lui-même mes larmes ; dans le second, ses pleurs mêmes le rendent indigne des miens. Pleurerai-je Hercule, pour s'être brûlé vif ? Régulus, pour avoir été percé de clous ? Caton, pour avoir lui-même rouvert sa plaie ? Quelques instants de douleur ont procuré à ces grands hommes le moyen de vivre éternellement ; la mort les a conduits à l'immortalité.

Un autre sujet d'inquiétude vient du soin de se composer, de se montrer différent de ce qu'on est, de passer sa vie dans la feinte & la dissimulation. Cette attention continuelle sur soi, cette crainte d'être vu tel qu'on est, sont de véritables tourments. On n'est jamais tranquille, quand on croit que tous ceux qui nous regardent, nous apprecient. En effet, mille circonstances nous découvrent, malgré nous ; & quand notre vigilance réussiroit toujours, quel plaisir & quelle sécurité y a-t-il à passer toute sa vie sous le masque ? Quel charme au contraire dans la sincérité, dans une candeur qui n'a d'autre ornement qu'elle même, & qui ne jette aucun voile sur sa conduite ! Il est vrai qu'elle expose quelquefois au mépris, quand elle se montre trop à découvert : bien des gens dédaignent ce qu'ils voient de trop près. Mais la vertu n'a pas à craindre de s'avilir, en s'exposant au grand jour : après tout il vaut mieux être méprisé pour sa franchise, que tourmenté par une feinte continuelle.

Cependant

Cependant il faut des bornes : il y a bien de la différence entre vivre sans feinte & vivre sans reserve. Il faut souvent se retirer en soi-même ; le commerce des gens qui ne nous ressemblent pas, jette du désordre dans une ame tranquille, réveille les passions, rouvre les plaies qui n'étoient pas encore bien cicatrisées. Néanmoins le monde & la retraite sont deux choses qu'il faut entremêler & faire succéder l'une à l'autre : l'une nous inspire le desir des hommes, l'autre celui de nous mêmes ; elles sont le remede l'une de l'autre : la solitude guérit de la misanthropie ; le monde guérit des ennuis de la solitude.

Il ne faut pas non plus tenir toujours l'esprit dans le même degré de tension, il faut le délasser quelquefois par des amusements. Socrate ne rougissoit pas de jouer avec des enfants ; Caton trouvoit dans le vin un soulagement aux fatigues des soins de l'administration ; Scipion, après tant de triomphes, ne dédaignoit pas de mouvoir en cadence ses membres aguerris, non en affectant, comme c'est aujourd'hui la coutume, ces attitudes molles & ces mouvements lascifs qui donnent à notre démarche un air efféminé, mais avec cette contenance mâle qui caractérisoit la danse des anciens héros aux jours de fêtes, & qui ne leur eût fait aucun tort, quand ils auroient eu pour spectateurs les ennemis mêmes de la patrie. Il faut donner du relâche à l'esprit ; il acquiert plus de ressort après avoir été détendu : on laisse reposer un champ fertile, parce qu'une fécondité non interrompue l'auroit bientôt épuisé. De même un travail continu éteint, à la longue, la chaleur de l'esprit : le repos & le délassement lui rendent de nouvelles forces ; au lieu que la continuité de l'étude émousse l'ame & la rend languissante.

Si les jeux & les amusements n'avoient pas un attrait naturel, on ne verroit pas les hommes y courir avec tant d'ardeur ; néanmoins l'abus en est dangereux, il ôte à l'esprit sa force & sa gravité. Le sommeil est nécessaire pour refaire le corps ; mais s'il dure nuit & jour, il ne differe plus de la mort. Je veux qu'on détende l'ame & non pas qu'on la décompose. Les législateurs ont institué des jours de fêtes, afin que les hommes, rassemblés pour des divertissements publics, trouvassent des intervalles de délassements nécessaires à leurs travaux. Il y eut, comme je l'ai dit, de grands hommes, qui se donnoient tous les mois quelques jours de vacances ; d'autres qui partageoient chacune de leurs journées entre le repos & le travail. De ce nombre étoit Asinius Pollion, ce fameux orateur : aucune affaire ne pouvoit le retenir au-delà de la dixieme heure ; pour lors il ne se permettoit pas même la lecture d'une lettre, de peur qu'elle ne lui fît naître de nouveaux soins : pendant les deux heures qui restoient, il se délassoit des fatigues de toute la journée.

Quelques-uns se sont prescrit un intervalle de repos au milieu de la journée, remettant pour l'après-midi les affaires les moins importantes. Nos ancêtres eux-mêmes défendoient qu'on fît de nouveaux rapports au sénat, passée la dixieme heure. Les veilles sont aussi partagées entre les soldats, & ceux qui reviennent d'une expédition en sont exempts. L'esprit demande du ménagement ; le repos qu'on lui donne est une espece d'aliment qui renouvelle ses forces.

Il est sur-tout essentiel de se promener dans des lieux découverts ; un air libre & abondant donne à l'esprit un nouveau ton. Les voyages, le changement de climats, un peu d'excès dans le boire & le manger renouvellent encore la vigueur de l'ame. Quelquefois même on peut aller jusqu'à l'ivresse, je ne dis pas celle qui appesantit l'homme, mais celle qui le réveille : elle noie les chagrins, elle tire l'ame d'elle-même ; elle est le remede de la tristesse, ainsi que de quelques maladies du corps. Si l'inventeur du vin a été appellé *liber*, c'est moins à cause de la liberté qui regne dans les discours des buveurs, que parcequ'il délivre l'ame des chagrins, & la rend plus hardie & plus entreprenante. Mais le vin a des bornes, ainsi que la liberté. On croit que Solon & Arcésilas aimoient le vin : on a reproché l'ivresse à Caton, c'étoit plutôt honorer ce défaut, que déshonorer Caton. Mais c'est un remede qu'il ne faut pas répéter trop souvent, de peur que l'ame ne contracte une mauvaise habitude ; quoiqu'il faille quelquefois l'exciter à la joie & à la liberté, & écarter d'elle une affligeante sobriété.

S'il faut en croire un poëte grec, *il est quelquefois agréable de perdre la raison.* Si l'on doit s'en rapporter à Platon, il a toujours frappé en vain à la porte des Muses, quand il étoit dans son bon sens : si l'on croit Aristote, *il n'est point de grand génie, qui n'ait son coin de folie.* L'ame ne peut parler un langage sublime, ni s'élever au-dessus des autres, à moins d'être fortement émue ; ce n'est qu'en dédaignant la terre, & en s'élevant par une inspiration sacrée au-dessus des mortels, qu'elle profere des accents divins : elle ne peut atteindre à la hauteur, à la sublimité, tant qu'elle reste en elle-même ; il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, qu'elle s'emporte, qu'elle entraine son conducteur, & le conduise en des lieux que seul il eût craint de franchir.

Voilà, mon cher Sérénus, les moyens de maintenir sa tranquillité, de la recouvrer quand on l'a perdue, & de résister aux vices dans leur naissance. Sachez pourtant que ces moyens sont eux-mêmes impuissants pour garder un bien aussi

fragile, si des soins assidus & une attention continuelle ne veillent sans cesse autour de l'ame. (*Séneque*)

TRISTESSE, s. f. Ciceron définit la *tristesse*, l'opinion d'un grand mal présent, & tel que celui qui l'éprouve croit qu'il est juste & même nécessaire de s'affliger. Nos jours seront toujours malheureux, dit-il, si nous ne luttons de toutes nos forces contre cette passion, que la folie suscite comme une furie pour nous tourmenter. « Je « n'aime point cette passion, dit Montagne, » quoique le monde ait entrepris comme à prix » fait, de l'honorer de faveur particuliere; ils en » habillent la sagesse, la vertu, la conscience; » bizarre habillement toujours nuisible & toujours fâcheux! (*D. J.*)

La tristesse est un abbattement que l'ame éprouve, lorsqu'elle a perdu, ou qu'elle craint de perdre un bien qu'elle possède.

Il est peu de biens dont la privation doive nous causer cette langueur mortelle qui dégrade l'homme, & marque la foiblesse de son esprit.

Saisissons, dit le père Brumoi, un modèle qui n'est, hélas! que trop commun. Le plus tendre des pères perd le fils le plus chéri. Voici, ce semble, la marche & les progrès de la douleur: l'horrible nouvelle a-t-elle frappé son oreille? il croit sentir un poignard qui lui perce le sein. Il demeure stupide: il devient presque statue, comme Niobé par le serrement de cœur, ou comme Phinée à l'aspect de Méduse. Un nuage couvre à l'instant ses yeux. Une subite horreur serpente par tout son corps, & pénètre ses os. Ses bras tombent, ses genoux se dérobent. Tous ses membres frémissent comme une moisson battue des vents, ou comme un ormeau enveloppé par un tourbillon. Il s'évanouit, l'ame ne tient plus qu'à un léger fil, il respire encore; c'est tout ce qui paroît de vie: le reste est une apparence de mort. Le cœur est serré. Les veines oublient leur ministère, une humeur glutineuse arrête leur jeu, la bile ronge les entrailles, le sang s'aigrit tout-à-coup.

A-t-on contraint les esprits de se ranimer? il revient à lui, il gémit, il lance d'ardents regards vers le ciel. La voix lui manque, les paroles expirent sur sa langue; la plaie est trop profonde, les larmes, cette derniere ressource des affligés, n'accourent point à son aide La force est renfermée au dedans & y fait sentir sa cruelle activité; Un poids énorme de bile âcre entoure & presse la poitrine. Si le corps se délivre enfin du fardeau dont il est accablé, & du venin dont il est dévoré, c'est alors que cet infortuné père se frappe violemment le sein, se tord les bras, se déchire le visage, s'en prend au ciel qu'il insulte, puis s'en repent & retombe sur lui-même. « Ah! c'est moi, s'écrie-» t-il, c'est moi seul que je dois accuser. Si je » t'avois aimé en père, tu vivrois & je ne mourrois » pas de douleur. Je t'ai causé le trépas ». Un morne silence succède à ses cris. Il aime à rassasier son esprit du poison qui le tue. Son œil immobile est l'image de la stupeur. Il rappelle les vertus, les graces & les talents du fils qu'il pleure. Ce triste portrait est gravé profondément dans son cœur pour le déchirer; car la blessure s'irrite d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour la guérir. « Quoi! la mort barbare m'aura ravi un » trésor si précieux, & je ne pleurerois pas? Ah! » foibles consolateurs, portez ailleurs vos fri- » voles avis; qu'ils adoucissent la douleur des » pertes légères. J'ai tout perdu, hélas! & vous » ignorez ce que c'est qu'être pere ». Sa fureur se ralentit, des torrents de larmes inondent son sein.

La nuit survient, c'est pour lui qu'elle couvre le ciel & ses malheurs, son désespoir revit & se nourrit dans les ténèbres, Il appelle à son secours les enfers & la mort qui se rend sourde à ses cris. Il se sent entraîner vers elle; il y voleroit si un reste de raison ne suspendoit encore l'effet de sa rage; mais il savoure l'idée du trépas, Le fer ou les précipices lui semblent doux, il compte pour rien une perte après laquelle il soupire, il foule aux pieds la crainte de l'Averne; & la mort s'offre à sa vue, comme le dernier des maux. Un moment après, son esprit frémit d'un si funeste projet. Il desiroit le trépas; il l'abhorre: il tremble, comme s'il voyoit l'Achéron répandre ses ténèbres & envelopper sa maison d'un crêpe affreux. Il croit entendre des cris aigus, des bruits nocturnes & des vents sortis du sein des montagnes. Il gémit comme si le ciel étoit prêt à l'écraser par sa chûte, tant est forte l'impression des spectres que la terreur fait voler autour de lui! Cependant le ciel loin de s'armer de foudres, est tranquille. Le silence règne sur la terre. Un doux sommeil verse ses pavots bienfaisants sur les corps fatigués. Quadrupèdes, oiseaux, humains, tout dort, hormis cette malheureuse victime de la douleur. Son cœur se repaît de craintes funestes, & ne se prête pas plus au repos, que ses yeux au sommeil. Il décharge sa rage sur ce qu'il rencontre, sur sa couche même: tout lui paroît l'objet de son courroux. Il leur impute une perte dont ils sont innocens: mais sa douleur en est soulagée.

Que si le sommeil se glisse furtivement dans ses sens accablés, c'est un sommeil d'airain. Son imagination est bourrelée par les pâles ombres: Les Euménides, armées de leurs torches, l'infestent d'idées funéraires: mânes & simulacres versent l'horreur dans son esprit. Abandonné de tout l'univers, tantôt il vogue sur une mer orageuse au milieu d'inaccessibles écueils, où il entend des voix terribles qui l'appellent en hur-

lant, tantôt il se trouve transporté dans d'affreux déserts. Son fils lui-même l'effraie plus que tout autre objet. Il lui apparoît, non tel qu'il fut autrefois, mais tout couvert de poussière & de cendre. « Est-ce toi (s'écrie le père)? est-ce » toi, cher enfant, que mes empressemens » cherchent dans tous les climats? Approche » cette main : vole dans mes embrassemens. » Tu te tais! tu ne m'embrasses point! Ah! » du moins un mot, & je suis consolé ». Il dit : l'ombre & le sommeil s'envolent à l'instant pour le rendre tout entier à sa douleur.

Les jours ne sont pas moins affreux que les sombres nuits. Il veut revoir la lumiere; il la revoit, il gémit. Il souhaite la présence des amis : sont-ils présens? il les fuit. Ses vœux s'entre-détruisent comme ceux de la fille de Pasiphaé. Elle ose concevoir un amour qui devoit faire horreur aux siècles futurs : furieuse de sa passion, elle se fait parer & déteste sa parure.

La démence suit la douleur. Ce père, abîmé dans son affliction, fait dessein de passer ses jours dans un antre; du moins il cherche les bois & les lieux solitaires, pour remplir de ses gémissemens les montagnes insensibles. Il ne songe qu'à entretenir sa plaie, de sorte que sa douleur devient aussi longue qu'elle est inépuisable. C'est ainsi que deux déesses pleurent leurs fils, l'une Memnon, l'autre Achille. Elles étoient immortelles & mères. Qu'on dise encore qu'il n'est point d'éternelles douleurs. Véritablement, il faut l'avouer, le temps est le remède. Sur les ailes du temps, la tristesse s'envole, c'est l'ordinaire. Mais, quand une tristesse opiniâtre a piqué le cœur au vif, & s'est cachée dans sa profondeur, le temps ne sert qu'à l'accroître. Nul souhait d'un meilleur destin ne la peut déraciner; l'espérance même est contrainte de fuir avec effroi. Il fut des jours sereins pour le malheureux père : ils ne sont plus; ils ne reviendront plus. Retiré dans sa solitude il abandonne tout; il s'abandonne lui-même, semblable à un nautonnier qui a long-temps lutté avec l'implacable mer. Il voit ses vœux trompés & ses efforts superflus. Il jette un long regard sur le rivage trop éloigné. Il s'assied sur la poupe, & se livre à la fureur des flots. (*Œuvres du P. Brumoi*).

TROUBLE. Il faut que ceux qui ont en main le timon du Gouvernement sachent prévoir les tempêtes d'état : Elles sont ordinairement plus à craindre, lorsque les choses approchent de l'égalité, comme les tempêtes naturelles sont plus fréquentes vers les équinoxes, & de même encore qu'il y a quelquefois des coups de vent creux, & que la mer s'enfle secrétement; quelquefois aussi l'état s'émeut & se trouble sans qu'on en connoisse la cause.

.... Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet fraudes, & operta tumescere bella.

Les libelles, les discours licentieux contre l'état, quand ils sont fréquens & publics, des bruits désavantageux contre ceux qui gouvernent répandus de tous côtés & bien reçus, sont les présages des troubles. Virgile appelle la renommée la sœur des géants.

Illam terra parens, irâ irritata Deorum
Extremam ut perhibent Cœo, Enceladoque sororem, &c.

Comme si elle étoit un reste de ces anciennes rebellions que les poëtes ont chantées. Il est sûr du moins qu'elle annonce, & qu'elle précède ordinairement toutes les séditions. Il remarque aussi avec raison, que les bruits séditieux & les séditions ne différent ensemble que comme frère & sœur, mâle & femelle. S'il arrive sur-tout que les actions les plus louables qui mériteroient l'applaudissement du peuple, & qui devroient gagner son affection, soient calomniées & interprétées en mal, c'est une preuve certaine que les esprits sont pleins de venin & d'envie, comme dit Tacite : *Conflata magna invidia, seu benè, seu malè gesta premunt*. Mais quoique la renommée pronostique les troubles, ce n'est pas à dire qu'en lui imposant silence, on soit sûr de les étouffer; souvent même le mépris qu'on montre pour les bruits qu'elle répand, les fait évanouir; & le soin qu'on se donne pour les appaiser fait qu'ils durent davantage.

On doit aussi avoir pour suspecte cette obéissance dont parle Tacite : *Erant in officio, sed tamen qui mallent mandata imperantium interpretari quàm exequi*. Les contrariétés les excuses, les échapatoires aux ordres que donne le gouvernement, sont une manière de secouer le joug & un essai de désobéissance, sur-tout si ceux qui donnent les ordres parlent avec timidité, & ceux qui les reçoivent, avec audace.

Il est certain aussi, comme Machiavel le remarque, que lorsque les princes qui doivent être les pères communs, se joignent à une faction, l'état est en danger de périr; de même qu'un batteau qu'on auroit trop chargé d'un côté. L'exemple, sur ce sujet, d'Henri III, roi de France, est très-notable; il se joignit au commencement à la ligue pour entretenir les protestans, & bientôt après la même ligue se tourna contre lui. Quand l'autorité du prince devient un accessoire à une autre cause, & qu'une obligation plus forte que le lien du gouvernement occupe cette place, c'est le premier pas de la décadence du souverain. Quand aussi les discordes, les querelles, & les factions éclatent ouvertement, c'est une marque que le respect pour le gouvernement est entiérement perdu. Les mouvemens des grands doivent

être comme celui des planettes qui se tournent avec rapidité par l'impulsion du premier mobile, & doucement de leur propre mouvement. Il s'ensuit donc que si les grands agissent de leur chef avec violence, &, comme dit Tacite : *liberius quàm ut imperantium meminissent*, c'est une marque infaillible qu'ils ne sont point dans leur sphere naturelle. Dieu a ceint les rois de la ceinture de la vénération, qu'il menace quelquefois de rompre : *Solvant angula regum*. Si l'un des quatre piliers du gouvernement est ébranlé, c'est-à-dire, la religion, la justice, le conseil, ou le trésor, on doit bien prier pour le calme. Mais laissons pour le présent ces pronostics des troubles, sur lesquels nous ajouterons encore quelques éclaircissemens dans la suite, & parlons de la matière qui forme la sédition, de leurs causes, de leurs motifs, & enfin des remèdes qu'on peut y apporter.

La matière des séditions mérite d'être considérée; car le moyen le plus sûr de prévenir le mal (si le tems le permet) c'est d'enlever cette matière. Quand les matières combustibles sont préparées, il est difficile de prévoir de quel côté viendra l'étincelle qui doit y mettre le feu.

Il y a deux matières différentes de séditions, une indigence excessive & un grand mécontentement. Chaque fortune ruinée est une voix pour le trouble. Lucain représente bien quel étoit l'état de Rome avant la guerre civile.

Hinc usura vorax, rapidumque in tempore fœnus;
Hinc concussa fides, & multis utile bellum.

Ce *multis utile bellum* est une marque certaine qu'un état est disposé au trouble, & à la sédition; si l'indigence des grands se joint à la misère du peuple, le danger est éminent. Les rébellions qui viennent du centre, sont les pires de toutes. Le mécontentement du peuple dans le corps politique est semblable à l'humeur bilieuse dans le corps naturel qui s'échauffe & s'enflamme aisément. Mais le prince ne doit pas mesurer le danger par la justice, ou l'injustice de la cause qui irrite le peuple; ce seroit l'estimer trop raisonnable, lui qui ne connoit pas son propre bien, & qui s'y oppose souvent; il ne doit pas aussi s'arrêter à la grandeur ou à la petitesse de la cause qui produit le mécontentement. Car les mécontentemens les plus dangereux sont ceux où l'on craint plus qu'on ne ressent; *dolendi modus timendi non idem* : outre que dans les grandes oppressions, ce qui irrite la patience, affoiblit le courage. Mais ce qui augmente la crainte peut produire un effet tout différent. On ne doit point aussi mépriser les mécontentemens, parce qu'ils ont subsisté long-tems sans éclater. Si toutes les vapeurs ne produisent pas un grand orage, & qu'elles paroissent quelquefois se dissiper, il est sûr cependant qu'elles tomberont en quelque endroit; & suivant le proverbe espagnol, *à la fin un rien rompra la corde.*

Les causes des séditions sont, des innovations dans la religion, les taxes, les changemens des loix & des coutumes, le violement des privilèges, une oppression universelle, l'élévation de gens indignes, les étrangers, les famines, les soldats congédiés, les factions jettées dans le désespoir, & tout ce qui en offençant unit en même-tems.

A l'égard des remèdes, on peut donner en général quelques préservatifs dont nous parlerons; mais le vrai remède doit être proportionné au mal particulier : & c'est plutôt au conseil, qu'au précepte, d'en ordonner la composition.

Le premier remède, ou plûtôt la premiere précaution qu'on doit prendre, c'est d'ôter, s'il est possible, cette cause principale des séditions (dont nous avons parlé), qui est l'indigence & la pauvreté. Les meilleurs moyens pour cela sont de faciliter, & de bien établir le commerce, d'encourager les manufactures, de ne pas souffrir de fainéantise, de réprimer le luxe par les loix somptuaires, de faire valoir les terres en les cultivant avec grand soin, d'établir des prix sur les marchandises, de modérer les taxes & les impôts, &c. Il faut avoir aussi la précaution que le nombre des habitans, sur-tout en tems de paix, ne soit pas trop grand par proportion au produit du pays qui les doit nourrir, & ce n'est pas seulement au nombre qu'il faut regarder; car un petit nombre d'hommes qui dépense beaucoup & qui gagne peu, épuise plus un Etat qu'un plus grand nombre qui dépensent beaucoup moins & qui gagnent davantage.

Multiplier trop la noblesse en comparaison du peuple, appauvrit bien-tôt un état; de même qu'un clergé nombreux qui dépense le revenu sans cultiver le fonds. C'est aussi un défaut lorsqu'il y a dans un état plus de gens qui s'appliquent aux sciences, qu'il n'y a de places à leur donner. Il faut encore se souvenir que l'augmentation des richesses d'un état vient des étrangers, parce que ce que l'un gagne, les autres le perdent. Il n'y a que trois choses par le moyen desquelles une nation tire de l'argent d'une autre nation; le produit du pays, celui des manufactures, & les voitures. Si ces trois choses vont bien, les richesses viennent vîte. Il arrivera souvent que *materiam superabit opus*; c'est-à-dire, que la main de l'ouvrier & le transport vaudront plus que la matière, & enrichiront davantage un état, comme on le voit dans les Pays-Bas, qui ont de ces sortes de mines, qui sans être sous terre, sont les plus riches du monde. Surtout il faut que le gouvernement prenne soin que le trésor ne tombe pas entre les mains de

peu de personnes, sans quoi l'état peut périr par la faim en possédant beaucoup de richesses. L'argent est semblable au fumier qui ne fait aucun bien s'il n'est dispersé sur la terre. On parvient à ce qui est nécessaire à cet égard, en supprimant ou du moins en bridant le dévorant commerce de l'usure, celui des monopoles, & en ne permettant pas qu'on mette en pâturage un trop grand nombre de terres.

A l'égard des moyens d'appaiser les mécontentemens, ou du moins de diminuer les dangers qui en naissent, chaque état, comme nous savons, est composé de deux sortes de gens; la noblesse & le peuple. Le mécontentement de chacun des deux en particulier, n'est pas fort dangereux; car le mouvement du peuple sans l'instigation de la noblesse, est lent; & la noblesse est faible, si le peuple ne se trouve pas disposé aux troubles. Le plus grand danger, c'est quand la noblesse attend seulement pour se déclarer, que le peuple fasse éclater son mécontentement. Les poëtes feignent que les habitans du ciel ayant conjuré contre Jupiter, & résolu de le lier, appellerent Briarée à leur aide par le conseil de Minerve. C'est sans doute un emblême pour faire concevoir aux rois, combien il est utile pour eux de gagner la bonne volonté du peuple, & que toute leur sûreté en dépend. Il est bon de permettre à la douleur & au mécontentement de s'exhaler un peu, pourvû que ce soit sans insolence & sans audace. Quand on fait rentrer les humeurs, & que la playe saigne en dedans, il en sort des ulcéres & des apostumes très-dangereuses. La ressource d'Epimethée conviendroit fort à Promethée; il n'y a point de meilleur remède pour prévenir le désespoir. Quand Epimethée eut ouvert la boëte de Pandore, & que tous les maux furent sortis, il la ferma à la fin, & garda l'espérance dans le fond. Quand on sait nourrir adroitement l'espérance dans les hommes, & les mener d'une espérance à l'autre, c'est le meilleur antidote contre le venin du mécontentement. Il n'y a point de plus sûre marque de la prudence d'un gouvernement, que lorsqu'il sait retenir les hommes par l'espérance, & quand dans l'impossibilité de les satisfaire, il ménage cependant les choses, de manière que le mal ne paroisse pas si pressant qu'il ne leur reste encore une lueur d'espérance. Non-seulement les particuliers, mais même les factions s'en laissent flatter, ou du moins elles veulent souvent pour leur gloire braver des dangers qu'elles ne croient pas bien certains.

Une excellente précaution & très-connue contre le danger du mécontentement, c'est d'éviter avec soin qu'un peuple révolté n'ait point de chef convenable; j'appelle un chef convenable, celui qui a de la naissance & de la réputation, qui est agréable aux mécontens, & qui est regardé lui-même comme mécontent. Un tel homme doit être gagné sûrement & solidement par le gouvernement, ou du moins il doit faire en sorte que quelqu'autre de même parti, s'oppose à lui, partage sa réputation, & l'affection du peuple. Ce n'est point encore un remède à méprifer, que de semer des divisions, ou du moins faire naître des défiances parmi les ennemis du gouvernement, qui est en grand danger, si les bien intentionnés sont en discorde, & qu'il y ait beaucoup d'union entre les mécontens.

J'ai remarqué que des bons mots & des réparties vives de la part des princes, ont été souvent des étincelles de sédition. César se fit grand tort par ce mot qu'il laissa échapper inconsidérement : *Sylla nescivit litteras, dictare non potuit.* Quand il fut le maître à Rome, on n'espéra plus qu'il se démît de la dictature. Galba se perdit pour avoir dit, *legi à se militem, non emi*; car par-là les soldats n'espérerent plus de faire payer leurs suffrages. Probus de même pour avoir dit : *Si vixero, non opus erit amplius Romano Imperio militibus*; ce qui mit les soldats au désespoir. Il y a encore de pareils exemples. Les princes doivent bien prendre garde à ce qu'ils disent dans ces tems délicats & difficiles, sur-tout à l'égard de ces mots qui échappent par vivacité, & qui partent ordinairement du cœur. Les longs discours ne font pas tant d'impression, & sont moins remarqués. Finalement les princes doivent toujours avoir auprès d'eux quelques personnes d'un courage distingué & d'une grande expérience à la guerre, pour réprimer les séditions dans leurs commencemens; sans quoi il y a ordinairement dans les cours beaucoup de confusion & d'épouvante qui mettent l'état en danger. Tacite dit : *Atque is animorum habitus fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.* Mais on doit être assuré de la fidélité & de la probité des généraux. Ils ne doivent être ni fâcheux ni trop populaires; & il est nécessaire aussi qu'ils vivent en bonne intelligence avec les autres grands, autrement le remède seroit pire que le mal.

Plusieurs politiques sont d'un sentiment que je ne saurois approuver. Ils pensent qu'un prince dans le gouvernement de son état, ou un grand dans la conduite de ses actions, doit ménager par préférence la faction ou le parti le plus puissant. Il me semble au contraire qu'une prudence plus rafinée demande qu'on s'attache à disposer des choses qui sont générales, & sur lesquelles les différens partis s'accordent, ou à traiter avec les factieux, & les gagner chacun en particulier; je ne dis point cependant qu'il ne soit pas avantageux en général de s'attirer la considération des factions & des partis.

Lorsque les personnes sans fortune veulent s'élever, elles doivent s'attacher à un parti; mais les grands & ceux qui ont déjà du pouvoir, feront plus sagement de se tenir neutres. Ceux qui ne cherchent que leurs avantages particuliers, se font, pour ainsi dire, un chemin à travers les factions, en s'attachant à l'une avec la précaution de ne se point rendre odieux à l'autre.

La faction la plus foible s'unit ordinairement d'une maniere plus ferme & plus constante; & on peut remarquer qu'un petit nombre résolu & opiniâtre, l'emporte assez souvent sur un grand nombre plus modéré.

Quand une des factions est éteinte, l'autre se divise en deux factions nouvelles, comme celle de Lucullè, & des principaux du sénat, qui se soutint quelque tems avec assez de vigueur, contre celle de Pompée & de César. Mais lorsque l'autorité du sénat & des grands fut tombée, la faction de César & de Pompée se divisa. Il en fut de même de la faction d'Antoine & d'Auguste, contre Brutus & Cassius; Auguste & Antoine rompirent ensemble aussi tôt que la faction contraire fut abattue. Ce sont des exemples de factions qui ont fait une guerre ouverte; mais il en est de même de toutes les factions.

Celui qui est le second dans un parti, devient quelquefois le premier, quand le parti se divise. Quelquefois aussi il perd entiérement son crédit. Car, si sa force vient de l'opposition, comme il arrive souvent, & que cette opposition manque, il n'est plus d'aucune utilité.

On voit des gens qui changent de parti, quand ils sont une fois en place, croyant peut-être être assurés du premier, & qu'il est à propos de faire de nouveaux amis. Il arrive aussi assez souvent qu'un traitre avance ses affaires, parce que si l'équilibre entre les deux se trouve égal pendant un tems, celui qui passe de l'un à l'autre fait pencher la balance, & donne un avantage considérable, dont on lui a toute l'obligation.

Une conduite modeste & mesurée entre deux factions ennemies, n'est pas toujours un effet de modération, souvent c'est un dessein artificieux de tirer avantage des deux partis pour son intérêt particulier. Lorsqu'en Italie le public nomme le pape siégeant *padre commune*, c'est une marque qu'on le soupçonne d'être occupé, préférablement à tout, de la grandeur de sa famille.

Les rois doivent bien se garder de se joindre à aucune des factions de leurs sujets, elles sont toujours pernicieuses aux monarchies; elles introduisent des obligations plus fortes que l'obéissance dûe à la souveraineté, & rendent le souverain *tanquam unum ex nobis*, comme on a vu du tems de la ligue de la France. C'est une marque de foiblesse dans le prince, lorsque les factions deviennent trop puissantes, & qu'elles font trop d'éclat, & rien n'est plus préjudiciable à ses affaires & à son autorité.

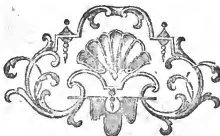
Le mouvement des factions & des partis dans un état monarchique, doivent dépendre du prince; il doit en être le premier mobile, c'est-à-dire, que leur mouvement doit ressembler à celui des globles inférieurs (ainsi que s'exprime les astronomes) qui ont leur mouvement propre; mais qui obéissent, & qui sont déterminés par le premier mobile. (*Bacon*)

TYRAN, s. m. par le mot *τύραννος*, les grecs désignoient un citoyen qui s'étoit emparé de l'autorité souveraine dans un état libre, lors même qu'il le gouvernoit suivant les loix de la justice & de l'équité; aujourd'hui par *tyran* l'on entend, non-seulement un usurpateur du pouvoir souverain légitime, qui abuse de son pouvoir pour violer les loix, pour opprimer ses peuples, & pour faire de ses sujets les victimes de ses passions & de ses volontés injustes, qu'il substitue aux loix.

De tous les fléaux qui affligent l'humanité, il n'en est point de plus funeste qu'un *tyran*; uniquement occupé du soin de satisfaire ses passions, & celles des indignes ministres de son pouvoir, il ne regarde ses sujets que comme de vils esclaves, comme des êtres d'une espece inférieure, uniquement destinés à assouvir ses caprices, & contre lesquels tout lui semble permis; lorsque l'orgueil & la flatterie l'ont rempli de ces idées, il ne connoît de loix que celles qu'il impose; ces loix bizarres dictées par son intérêt & ses fantaisies, sont injustes, & varient suivant les mouvemens de son cœur. Dans l'impossibilité d'exercer tout seul sa tyrannie, & de faire plier les peuples sous le joug de ses volontés déréglées, il est forcé de s'associer des ministres corrompus; son choix ne tombe que sur des hommes pervers qui ne connoissent la justice que pour la violer, la vertu que pour l'outrager, les loix, que pour les éluder. *Boni quam mali suspectiores sunt, semperque his aliena virtus formidolosa est.* La guerre étant, pour ainsi dire, déclarée entre le *tyran* & ses sujets, il est obligé de veiller sans cesse à sa propre conservation, il ne la trouve que dans la violence, il la confie à des satellites, il leur abandonne ses sujets & leurs possessions pour assouvir leur avarice & leurs cruautés, & pour immoler à sa sûreté les vertus qui lui font ombrage. *Cuncta ferit, dum cuncta timet.* Les ministres de ses passions deviennent eux-mêmes les objets de ses craintes, il n'ignore pas que l'on ne peut se fier à des hommes corrompus. Les soupçons, les remords, les terreurs l'assiégent de toutes parts; il ne connoît personne digne de

sa confiance, il n'a que des complices, il n'a point d'amis. Les peuples épuisés, dégradés, avilis par le *tyran*, sont insensibles à ses revers, les loix qu'il a violées ne peuvent lui prêter leur secours; en vain réclame-t-il la patrie, en est-il une où regne un *tyran*?

Si l'univers a vu quelques *tyrans* heureux jouit paisiblement du fruit de leurs crimes, ces exemples sont rares, & rien n'est plus étonnant dans l'histoire qu'un *tyran* qui meurt dans son lit. Tibere après avoit inondé Rome du sang des citoyens vertueux, devient odieux à lui-même; il n'ose plus contempler les murs témoins de ses proscriptions, il se bannit de la société dont il a rompu les liens, il n'a pour compagnie que la terreur, la honte & les remords. Tel est le bonheur que lui procure sa politique barbare! Il mene une vie cent fois plus affreuse que la mort la plus cruelle. Caligula, Néron, Domitien ont fini par grossir eux-mêmes les flots de sang que leur cruauté avoit répandus; la couronne du *tyran* est à celui qui veut la prendre. Pline disoit à Trajan: « que par le sort de ses prédécesseurs, les » dieux avoient fait connoître qu'ils ne favori» soient que les princes aimés des hommes ». (*Ancienne Encyc.*)



V.

VAILLANCE, s. f. Je définis la *vaillance*, l'effet d'une force naturelle de l'homme qui ne dépend point de la volonté, mais du méchanisme des organes, lesquels sont extrêmement variables; ainsi l'on peut dire seulement de l'homme *vaillant*, qu'il fut brave un tel jour, mais celui qui se le promet comme une chose certaine, ne sait pas ce qu'il sera demain; & tenant pour sienne une *vaillance* qui dépend du moment, il lui arrive de la perdre dans ce moment même où il le pensoit le moins. Notre histoire m'en fournit un exemple bien frappant dans la personne de M. Pierre d'Ossun, officier général, dont la *vaillance* reconnue dans les guerres de Piémont étoit passée en proverbe; mais cette *vaillance* l'abandonna à la bataille de Dreux, donnée en 1562, entre l'armée royale & celle des protestans; ce brave officier manqua de courage à cette action, & pour la premiere & la seule fois de sa vie, il prit la fuite. Il est vrai qu'il en fut si honteux, si surpris & si affligé, qu'il se laissa mourir de faim, & que toutes les consolations des autres officiers généraux, ses amis & du duc de Guise en particulier, ne firent aucune impression sur son esprit; mais ce fait prouve toujours que la *vaillance* est momentanée, & que la disposition de nos organes corporels la produisent ou l'anéantissent dans un moment. Nous renvoyons les autres réflexions qu'offre ce sujet aux mots COURAGE, FERMETÉ, INTRÉPIDITÉ, BRAVOURE, VALEUR, &c. (*D. J.*)

VALEUR. La *valeur* est ce sentiment que l'enthousiasme de la gloire & la soif de la renommée enfantent, qui non content de faire affronter le danger sans le craindre, le fait même chérir & chercher.

C'est ce délire de l'héroïsme qui dans les derniers siecles forma ces preux chevaliers, héros chers à l'humanité, qui sembloient s'être approprié la cause de tous les foibles de l'univers.

C'est cette délicatesse généreuse que l'ombre d'un outrage enflamme, & dont rien ne peut désarmer la vengeance que l'idée d'une vengeance trop facile.

Bien différente de cette susceptibilité pointilleuse, trouvant l'insulte dans un mot à double sens, quand la peur ou la foiblesse le prononce, mais dont un regard fixe abaisse en terre la vue arrogante, semblable à l'épervier qui déchire la colombe, & que l'aigle fait fuir.

La *valeur* n'est pas cette intrépidité aveugle & momentanée que produit le désespoir de la passion, *valeur* qu'un poltron peut avoir, & qui par conséquent n'en est pas une; tels sont ces corps infirmes à qui le transport de la fievre donne seul de la vivacité, & qui n'ont jamais de force sans convulsions.

La *valeur* n'est pas ce flegme inaltérable, cette espece d'insensibilité, d'oubli courageux de son existence, à qui la douleur la plus aiguë & la plus soudaine ne peut arracher un cri, ni causer une émotion sensible : triomphe rare & sublime que l'habitude la plus longue, la plus réfléchie & la mieux secondée par une ame vigoureuse, remporte difficilement sur la nature.

La *valeur* est encore moins cette force extraordinaire que donne la vue d'un danger inévitable, dernier effort d'un être qui défend sa vie; sentiment inséparable de l'existence, commun, comme elle, à la foiblesse, à la force, à la femme, à l'enfant, seul courage vraiment naturel à l'homme né timide. A votre aspect, que fait le sauvage votre frere? il fuit. Osez le poursuivre & l'attaquer dans sa grotte, vous apprendrez ce que fait faire l'amour de la vie.

Sans spectateurs pour l'applaudir, ou au-moins sans espoir d'être applaudi un jour, il n'y a point de *valeur*. De toutes les vertus factices c'est sans-doute la plus noble & la plus brillante qu'ait jamais pu créer l'amour propre; mais enfin c'est une vertu factice.

C'est un germe heureux que la nature met en nous, mais qui ne peut éclore, si l'éducation & les mœurs du pays ne le fécondent.

Voulez-vous rendre une nation valeureuse, que toute action de *valeur* y soit récompensée. Mais quelle doit être cette récompense? L'éloge & la célébrité. Faites construire des chars de triomphe pour ceux qui auront triomphé, un grand cirque pour que les spectateurs, les rivaux & les applaudissemens soient nombreux; gardez-vous sur-tout de payer avec de l'or ce que l'honneur seul peut & doit acquitter. Celui qui songe à être riche, n'est ni ne sera jamais valeureux. Qu'avez-vous besoin d'or? Un laurier récompense un héros.

Il s'agissoit au siege de * * * de reconnoître un point d'attaque; le péril étoit presque inévitable; cent louis étoient assurés à celui qui pourroit en revenir; plusieurs braves y étoient déjà restés; un jeune homme se présente; on le voit partir à regret; il reste long-tems; on le croit tué; mais il revient, & fait également admirer l'exactitude & le sang froid de son récit. Les cent louis lui sont offerts; vous vous moquez de moi,

moi, mon général, répond-il alors, va-t-on là pour de l'argent? Le bel exemple !

Que l'on parcourre dans les fastes de l'histoire, les siecles de l'ancienne chevalerie, où tout jusqu'aux jeux de l'amour avoit un air martial; où les couleurs & les chiffres de la maîtresse ornoient toujours le bouclier de l'amant; où la barriere des tournois ouvroit un nouveau chemin à la gloire; où le vainqueur aux yeux de la nation entiere recevoit la couronne des mains de la beauté; qu'à ces jours d'honneur l'on compare ces tems d'apathie & d'indolence, où nos guerriers ne souleveroient pas les lances que manioient leurs peres, on verra à quel point les mœurs & l'éducation influent sur la *valeur*.

La *valeur* aime autant la gloire qu'elle déteste le carnage; cede-t-on à ses armes, ses armes cessent de frapper; ce n'est point du sang qu'elle demande, c'est de l'honneur; & toujours son vaincu lui devient cher, sur-tout s'il a été difficile à vaincre.

Du tems du paganisme elle fit les dieux, depuis elle créa les premiers nobles.

C'est à elle seule que semblera appartenir la pompe fastueuse des armoiries, ces casques panachés qui les couronnent, ces faisceaux d'armes qui servent de support aux écussons, ces livrées qui distinguoient les chefs dans la mêlée, & toutes ces décorations guerrieres qu'elle seule ne dépare pas.

Ces superbes privileges, aujourd'hui si prisés & si confondus, ne sont pas le seul appanage de la *valeur*; elle possede un droit plus doux & plus flatteur encore, le droit de plaire. Le valeureux fut toujours le héros de l'amour; c'est à lui que la nature a particulierement accordé des forces pour la défense de ce sexe adoré, qui trouve les siennes dans sa foiblesse; c'est lui que ce sexe charmant aime sur-tout à couronner comme son vainqueur.

Non contente d'annoblir toutes les idées & tous les penchans, la *valeur* étend également ses bienfaits sur le moral & sur le physique de ses héros; c'est d'elle sur-tout que l'on tient cette démarche imposante & facile; cette aisance qui pare la beauté ou prête à la disgrace un charme qui la fait oublier; cette sécurité qui peint l'assurance intérieure; ce regard ferme sans rudesse que rien n'abaisse que ce qu'il est honnête de redouter; & la grandeur d'ame, & la sensibilité que toujours elle annonce, est encore un attrait de plus dont toute autre ame sensible peut malaisément se défendre.

Il seroit impossible de définir tous les caracteres de la *valeur* selon ceux des êtres divers que peut échauffer cette vertu; mais de même que l'on peut donner un sens définitif au mot *physionomie*, malgré la variété des physionomies, de même peut-on fixer le sens du mot *valeur*, malgré toutes ces modifications.

Pour y parvenir encore mieux, l'on va comparer les mots *bravoure*, *courage* & *valeur*, que l'on a toujours tort de confondre.

Le mot *vaillance* paroît d'abord devoir être compris dans ce parallele; mais dans le fait c'est un mot qui a vieilli, & que *valeur* a remplacé; son harmonie & son nombre le fait cependant employer encore dans la poésie.

Le *courage* est dans tous les événemens de la vie; la *bravoure* n'est qu'à la guerre; la *valeur* par-tout où il y a un péril à affronter, & de la gloire à acquérir.

Après avoir monté vingt fois le premier à l'assaut, le brave peut trembler dans une forêt battue de l'orage, fuir à la vue d'un phosphore enflammé, ou craindre les esprits; le courage ne croit point à ces rêves de la superstition & de l'ignorance, la *valeur* peut croire aux revenans; mais alors elle se bat contre le phantome.

La *bravoure* se contente de vaincre l'obstacle qui lui est offert; le *courage* raisonne les moyens de le détruire; la *valeur* le cherche, & son élan le brise, s'il est possible.

La *bravoure* veut être guidée, le *courage* sait commander & même obéir, la *valeur* sait combattre.

Le *brave* blessé s'énorgueillit de l'être, le *courageux* rassemble les forces que lui laisse encore sa blessure pour servir sa patrie, le *valeureux* songe moins à la vie qu'il va perdre, qu'à la gloire qui lui échappe.

La *bravoure* victorieuse fait retentir l'arène de ses cris guerriers, le *courage* triomphant oublie son succès pour profiter de ses avantages, la *valeur* couronnée soupire après un nouveau combat.

Une défaite peut ébranler la *bravoure*, le *courage* fait vaincre & être vaincu sans être défait, un échec desole la *valeur* sans la décourager.

L'exemple influe sur la *bravoure*; (plus d'un soldat n'est devenu brave qu'en prenant la nom de *grenadier*; l'exemple ne rend point *valeureux* quand on ne l'est pas) mais les témoins doublent la *valeur*, le *courage* n'a besoin ni de témoins ni d'exemples.

L'amour de la patrie & la santé rendent *braves*; les réflexions, les connoissances, la philosophie, le malheur, & plus encore la voix d'une conscience pure, rendent *courageux*; la vanité noble, & l'espoir de la gloire, produisent la *valeur*.

Les trois cent Lacédémoniens des Thermopyles, (celui qui échappa même) furent *braves* : Socrate buvant la ciguë, Regulus retournant à Carthage, Titus s'arrachant des bras de Bérénice en pleurs, ou pardonnant à Sextus, furent *courageux* : Hercule terrassant les monstres; Persée delivrant Andromede; Achille courant aux remparts de Troie sûr d'y périr, étonnerent les siecles passés par leur *valeur*.

De nos jours, que l'on parcourre les fastes trop mal conservés, & cent fois trop peu publiés de nos régimens, l'on trouvera de dignes rivaux des braves de Lacédémone, Turenne & Catinat furent *courageux* ; Condé fut *valeureux* & l'est encore.

Le parallele de la *bravoure* avec le *courage* & la *valeur*, doit finir en quittant le champ de bataille. Comparons à présent le *courage* & la *valeur* dans d'autres circonstances de la vie.

Le *valeureux* peut manquer de courage, le *courageux* est toujours maître d'avoir de la *valeur*.

La *valeur* sert au guerrier qui va combattre; le *courage* à tous les êtres qui jouissant de l'existence, sont sujets à toutes les calamités qui l'accompagnent.

Que vous serviroit la *valeur*, amant que l'on a trahi; pere éploré que le sort prive d'un fils; pere plus à plaindre, dont le fils n'est pas vertueux ? ô fils désolé qui allez être sans pere & sans mere; ami dont l'ami craint la vérité; ô vieillard qui allez mourir, infortunés, c'est du *courage* que vous avez besoin!

Contre les passions que peut la *valeur* sans *courage ?* Elle est leur esclave, & le *courage* est leur maître.

La *valeur* outragée se venge avec éclat, tandis que le *courage* pardonne en silence.

Près d'une maitresse perfide le *courage* combat l'amour, tandis que la *valeur* combat le rival.

La *valeur* brave les horreurs de la mort; le *courage* plus grand brave la mort & la vie.

Enfin, l'on peut conclure que la *bravoure* est le devoir du soldat; le *courage*, la vertu du sage & du héros; la *valeur*, celle du chevalier. *Article de M.* DE PEZAY, *capitaine au régiment de Chabot, dragons.*

VANITÉ, s. f. le terme de *vanité* est consacré par l'usage, à représenter également la disposition d'un homme qui s'attribue des qualités qu'il a, & celle d'un homme qui tâche de se faire honneur par de faux avantages : mais ici nous le restreignons à cette derniere signification, qui est celle qui a le plus de rapport avec l'origine de l'expression.

Il semble que l'homme soit devenu vain, depuis qu'il a perdu les sources de sa véritable gloire, en perdant cet état de sainteté & de bonheur où Dieu l'avoit placé. Car ne pouvant renoncer au desir de se faire estimer, & ne trouvant rien d'estimable en lui depuis le péché; ou plutôt n'osant plus jetter une vue fixe & des regards assurés sur lui même, depuis qu'il se trouve coupable de tant de crimes, & l'objet de la vengeance de Dieu; il faut bien qu'il se répande au-dehors, & qu'il cherche à se faire honneur en se revêtant des choses extérieures : & en cela les hommes conviennent d'autant plus volontiers qu'ils se trouvent naturellement aussi nuds & aussi pauvres les uns que les autres.

C'est ce qui nous paroîtra, si nous considérons que les sources de la gloire parmi les hommes se réduisent, ou à des choses indifférentes à cet égard, ou si vous voulez, qui ne sont susceptibles ni de blâme, ni de louange; ou à des choses ridicules, & qui bien loin de nous faire véritablement honneur, sont très-propres à marquer notre abaissement; ou à des choses criminelles, & qui par conséquent ne peuvent être que honteuses en elles-mêmes; ou enfin à des choses qui tirent toute leur perfection & leur gloire du rapport qu'elles ont avec nos foiblesses & nos defauts.

Je mets au premier rang les richesses; quoiqu'elles n'aient rien de méprisable, elles n'ont aussi rien de glorieux en elles-mêmes. Notre cupidité avide & intéressée ne s'informe jamais de la source, ni de l'usage des richesses qu'elle voit entre les mains des autres, il lui suffit qu'ils soient riches pour avoir ses premiers hommages. Mais, s'il plaisoit à notre cœur de passer de l'idée distincte à l'idée confuse, il seroit surpris assez souvent de l'extravagance de ces sentimens; car comme il n'est point essentiel à un homme d'être riche, il trouveroit souvent qu'il estime un homme, parce que son pere a été un scélérat, ou parce qu'il a été lui-même un fripon; & que lorsqu'il rend ses hommages extérieurs à la richesse, il salue le larcin, ou encense l'infidélité & l'injustice.

Il est vrai que ce n'est point-là son intention, il suit sa cupidité plutôt que sa raison : mais un homme à qui vous faites la cour est-il obligé de corriger par toutes ces distinctions la bassesse de votre procédé? Non, il reçoit vos respects extérieurs comme un tribut que vous rendez à son excellence. Comme votre avidité vous a trompé, son orgueil aussi ne manque point de lui faire illusion; si ses richesses n'augmentent point son mérite, elles augmentent l'opinion qu'il en a, en augmentant votre complaisance. Il prend tout au pié de la lettre, & ne manque point de s'aggrandir intérieurement de ce que vous lui don-

nez, pendant que vous ne vous enrichissez guere de ce qu'il vous donne.

J'ai dit en second lieu, que l'homme se fait fort souvent valoir, par des endroits qui le rendent ridicule. En effet, qu'y a-t il, par exemple, de plus ridicule que la *vanité* qui a pour objet le luxe des habits? Et n'est-ce pas quelque chose de plus ridicule que tout ce qui fait rire les hommes, que la dorure & la broderie entrent dans la raison formelle de l'estime, qu'un homme bien vêtu soit moins contredit qu'un autre; qu'une ame immortelle donne son estime & la considération à des chevaux, à des équipages, *&c.* Je sais que ce ridicule ne paroît point, parce qu'il est trop général; les hommes ne rient jamais d'eux-mêmes, & par conséquent ils sont peu frappés de ce ridicule universel, qu'on peut reprocher à tous, ou du moins au plus grand nombre; mais leur préjugé ne change point la nature des choses, & le mauvais assortiment de leurs actions avec leur dignité naturelle, pour être caché à leur imagination, n'en est pas moins véritable.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les hommes ne se font pas seulement valoir par des endroits qui les rendroient ridicules, s'ils pouvoient les considérer comme il faut, mais qu'ils cherchent à se faire estimer par des crimes. On a attaché de l'opprobre aux crimes malheureux, & de l'estime aux crimes qui réussissent. On méprise dans un particulier le larcin & le brigandage qui le conduisent à la potence; mais on aime dans un potentat les grands larcins & les injustices éclatantes qui le conduisent à l'empire du monde.

La vielle Rome est un exemple fameux de cette vérité. Elle fut dans sa naissance une colonie de voleurs, qui y chercherent l'impunité de leurs crimes. Elle fut dans la suite une république de brigands, qui étendirent leurs injustices par toute la terre. Tandis que ces voleurs ne font que détrousser les passans, bannir d'un petit coin de la terre la paix & la sureté publique, & s'enrichir aux dépens de quelques personnes, on ne leur donne point des noms fort honnêtes, & ils ne prétendent pas même à la gloire, mais seulement à l'impunité. Mais aussi-tôt qu'à la faveur d'une prospérité éclatante, ils se voient en état de dépouiller des nations entieres, & d'illustrer leurs injustices & leur fureur, en trainant à leur char des princes & des souverains; il n'est plus question d'impunité, ils prétendent à la gloire, ils osent non-seulement justifier leurs fameux larcins, mais ils les consacrent. Ils assemblent, pour ainsi dire, l'univers dans la pompe de leurs triomphes pour étaler le succès de leurs crimes; & ils ouvrent leurs temples, comme s'ils vouloient rendre le ciel complice de leurs brigandages & de leur fureur.

Il y a d'ailleurs un nombre infini de choses que les hommes n'estiment, que par le rapport qu'elles ont avec quelqu'une de leurs foiblesses. La volupté leur fait quelquefois trouver de l'honneur dans la débauche: les riches font redevables à la cupidité des pauvres, de la considération qu'ils trouvent dans le monde. La puissance tire son prix en partie d'un certain pouvoir de faire ce qu'on veut, qui est le plus dangereux présent qui puisse jamais être fait aux hommes. Les honneurs & les dignités tirent leur principal éclat de notre ambition; ainsi on peut dire à coup sûr que la plupart des choses ne font glorieuses, que parce que nous sommes déreglés. (*Ancienne Encyc.*)

VERTU, s. f. Nous avons déterminé dans les parties précédentes ce que c'est que la vertu morale, & quelle est la créature qu'on peut appeller moralement vertueuse; il nous reste à chercher quels motifs & quel intérêt nous avons à mériter ce titre.

Nous avons découvert que celui-là seul mérite le nom de vertueux, dont toutes les affections, tous les penchans, en un mot, toutes les dispositions d'esprit & de cœur sont conformes au bien général de son espèce; c'est-à-dire, du systême de créatures dans lequel la nature l'a placé, & dont il fait partie;

Que cette économie des affections, ce juste tempérament entre les passions, cette conformité des penchans au bien général & particulier, constituoient la droiture, l'intégrité, la justice & la bonté naturelle;

Et que la corruption, le vice & la dépravation naissoient du désordre des affections, & consistoient dans un état précisément contraire au précédent.

Nous avons démontré que les passions & les affections d'une créature quelconque avoient un rapport constant & déterminé avec l'intérêt général de son espèce; c'est une vérité que nous avons fait toucher au doigt, quant aux inclinations sociales, telles que la tendresse paternelle, le penchant à la propagation, l'éducation des enfans, l'amour de la compagnie, la reconnoissance, la compassion, la conspiration mutuelle dans les dangers, & leurs semblables: de sorte qu'il faut convenir qu'il est aussi naturel à la créature de travailler au bien général de son espèce, qu'à une plante de porter son fruit, & à un organe ou à quelqu'autre partie de notre corps de prendre l'étendue & la conformation qui conviennent à la machine entière; & qu'il n'est pas plus naturel à l'estomac de digérer, aux poumons de respirer, aux glandes de filtrer, & aux viscères de remplir leurs fonctions; quoique toutes ces parties puissent être troublées dans leurs

opérations, par des obstructions & d'autres accidens.

Mais, en distribuant les affections de la créature en inclinations favorables au bien général de son espèce, & en penchans dirigés à ses intérêts particuliers, on en conclura que souvent elle se trouvera dans le cas de croiser & de contredire les unes, pour favoriser & suivre les autres; & l'on conclura juste; car comment sans cela l'espèce pourroit-elle se perpétuer? Que signifieroit cette affection naturelle qui la précipite à travers les dangers, pour la défense & la conservation de ces êtres qui lui doivent déja la naissance, & dont l'éducation lui coûtera tant de soins?

On seroit donc tenté de croire qu'il y a une opposition absolue entre ces deux espèces d'affections, & l'on présumeroit que s'attacher au bien général de son espèce en écoutant les unes, c'est fermer l'oreille aux autres, & renoncer à son intérêt particulier; car, en supposant que les soins, les dangers & les travaux, de quelque nature qu'ils soient, sont des maux dans le systême individuel, puisqu'il est de l'essence des affections sociales d'y porter la créature, on en inférera sur-le-champ qu'il est de son intérêt de se défaire de ces penchans.

Nous convenons que toute affection sociale, telle que la commisération, l'amitié, la reconnoissance & les autres inclinations libérales & généreuses, ne subsiste & ne s'étend qu'aux dépens des passions intéressées; que les premières nous divisent d'avec nous-mêmes, & nous ferment les yeux sur nos aises & sur notre salut particulier. Il semble donc que, pour être parfaitement à soi, & tendre à son intérêt avec toute la vigueur possible, on n'auroit rien de mieux à faire pour son propre bonheur, que de déraciner sans ménagement toute cette suite d'affections sociales, & de traiter la bonté, la douceur, la commisération, l'affabilité & leurs semblables, comme des extravagances d'imagination, ou des foiblesses de la nature.

En conséquence de ces idées singulières, il faudroit avouer que, dans chaque systême de créatures, l'intérêt de l'individu est contradictoire à l'intérêt général, & que le bien de la nature dans le particulier est incompatible avec celui de la commune nature. Etrange constitution! dans laquelle il y auroit certainement un desordre & des bizarreries que nous n'appercevons point dans le reste de l'univers. J'aimerois autant dire de quelque corps organisé, animal ou végétatif, que, pour assurer que chaque partie jouit d'une bonne santé, il faut absolument supposer que le tout est malade.

Mais, pour exposer toute l'absurdité de cette hypothèse, nous allons démontrer que, tandis que les hommes, s'imaginant que leur avantage présent est dans le vice, & leur mal réel dans la vertu, s'étonnent d'un désordre qu'ils supposent gratuitement dans la conduite de l'univers, la nature fait précisément le contraire de ce qu'ils imaginent; que l'intérêt particulier de la créature est inséparable de l'intérêt général de son espèce; enfin, que son vrai bonheur consiste dans la vertu, & que le vice ne peut manquer de faire son malheur.

Peu de gens oseroient supposer qu'une créature en qui ils n'apperçoivent aucune affection naturelle, qui leur paroît destituée de tout sentiment social, & de toute inclination communicative, jouit en elle-même de quelque satisfaction, & retire de grands avantages de sa ressemblance avec d'autres êtres. L'opinion générale, c'est qu'une pareille créature, en rompant avec le genre humain, en renonçant à la société, n'en a que moins de contentement dans la vie, & n'en peut trouver que moins de douceur dans les plaisirs des sens. Le chagrin, l'impatience & la mauvaise humeur, ne feront plus en elle des momens fâcheux; c'est un état habituel auquel tout caractère insociable ne manque pas de se fixer; c'est alors qu'une foule d'idées tristes s'emparent de l'esprit, & que le cœur est en proie à mille inclinations perverses qui l'agitent & le déchirent sans relâche; c'est alors que, des noirceurs de la mélancolie, & des aigreurs de l'inquiétude, naissent ces antipathies cruelles, par qui la créature, mécontente d'elle-même, se révolte contre tout le monde. Le sentiment intérieur qui lui crie qu'un être si dépravé, incommode à quiconque l'approche, ne peut qu'être odieux à ses semblables, la remplit de soupçons & de jalousies, la tient dans les craintes & dans les horreurs, & la jette dans des perplexités que la fortune la mieux établie, & la plus constante prospérité sont incapables de calmer.

Tels sont les symptômes de la perversité complette, & l'on est d'accord sur leur évidence. Lorsque la dépravation est totale; lorsque l'amitié, la candeur, l'équité, la confiance, la sociabilité sont anéanties; lors enfin que l'apostasie morale est consommée, tout le monde s'apperçoit & convient de la misère qui la suit. Quand le mal est à son dernier degré, il n'y a qu'un avis. Pourquoi faut-il qu'on perde de vue les funestes influences de la dépravation dans ses degrés inférieurs? On s'imagine que la misère n'est pas toujours proportionnée à l'iniquité; comme si la méchanceté complette pouvoit entraîner la plus grande misère possible, sans que ses moindres degrés partageassent ce châtiment. Parler ainsi, c'est dire qu'à la vérité, le plus grand dommage qu'un corps puisse souffrir, c'est d'être disloqué, démembré & mis en mille pièces; mais que la perte d'un bras ou d'une jambe, d'un œil, d'une

oreille ou d'un doigt; c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y fasse attention.

L'esprit a, pour ainsi dire, ses parties, & ces parties ont leurs proportions. Les dépendances réciproques & le rapport mutuel de ces parties, l'ordre & la connexion des penchans, le mélange & la balance des affections qui forment le caractère, sont des objets faciles à saisir, par celui qui ne juge pas cette anatomie intérieure indigne de quelqu'attention. L'économie animale n'est ni plus exacte, ni plus réelle. Peu de gens toutefois se sont occupés à anatomiser l'ame, & c'est un art que personne ne rougit d'ignorer parfaitement. Tout le monde convient que le tempérament varie, & que ses vicissitudes peuvent être funestes, & qui que ce soit ne se met en peine d'en chercher la cause. On sait que notre constitution intellectuelle est sujette à des paralysies qui l'accablent, & l'on n'est point curieux de connoître l'origine de ces accidens: personne ne prend le scalpel, & ne travaille à s'éclairer dans les entrailles du cadavre: on en est à peine, dans cette matière, aux idées de parties & de tout. On ignore entièrement l'effet que doivent produire une affection réprimée, un mauvais penchant négligé, ou quelque bonne inclination relâchée. Comment une seule action a-t-elle occasionné dans l'esprit une révolution capable de le priver de tout plaisir? C'est ce qu'on voit arriver; c'est ce qu'on ne comprend pas; &, dans l'indifférence de s'en instruire, on est tout prêt à supposer qu'un homme peut violer sa foi, s'abandonner à des crimes qui ne lui sont point familiers, & se plonger dans les vices, sans porter le trouble dans son ame, & sans s'exposer à des suites fatales à son bonheur.

On dit tous les jours: » Un tel a fait une » bassesse, mais en est-il moins heureux? » Cependant, en parlant de ces hommes sombres & farouches, on dit encore: » Cet homme est son » propre bourreau. » Une autre fois on conviendra » qu'il y a des passions, des humeurs, tel tempé- » rament capables d'empoisonner la condition la » plus douce, & de rendre la créature mal- » heureuse dans le sein de la prospérité. » Tous ces raisonnemens contradictoires ne prouvent-ils pas suffisamment que nous n'avons pas l'habitude de traiter des sujets moraux, & que nos idées sont encore bien confuses sur cette matière?

Si la constitution de l'esprit nous paroissoit telle qu'elle est en effet, si nous étions bien convaincus qu'il est impossible d'étouffer une affection raisonnable, ou de nourrir un penchant vicieux, sans attirer sur nous une portion de cette misère extrême dont nous convenons que la dépravation complette est toujours accompagnée, ne reconnoîtrions-nous pas en même-temps que toute action injuste portant le désordre dans le tempérament, ou augmentant celui qui y règne déja, quiconque fait mal ou préjudicie à sa bonté, est plus fou & plus cruel à lui-même que celui qui, sans égard pour sa santé, se nourriroit de mêts empoisonnés, ou qui, se déchirant le corps de ses propres mains, se plairoit à se couvrir de blessures?

Nous avons fait voir que, dans l'animal, toute action qui ne part point de ses affections naturelles ou de ses passions, n'est point une action de l'animal. Ainsi, dans ces accès convulsifs où la créature se frappe elle-même, & s'élance sur ceux qui la secourent, c'est une horloge détraquée, qui sonne mal-à-propos; c'est la machine qui agit, & non l'animal.

Toute action de l'animal, considéré comme animal, part d'une affection, d'un penchant ou d'une passion qui le meut; telles que seroient, par exemple, l'amour, la crainte ou la haine.

Des affections foibles ne peuvent l'emporter sur des affections plus puissantes qu'elles; & l'animal suit nécessairement dans l'action le parti le plus fort. Si les affections, inégalement partagées, forment en nombre ou en essence un côté supérieur à l'autre, c'est de celui-là que l'animal inclinera. Voilà le balancier qui le met en mouvement & qui le gouverne.

Les affections qui déterminent l'animal dans ses actions, sont de l'une ou de l'autre de ces trois espèces:

1° Ou des affections naturelles, & dirigées au bien général de son espèce;

2° Ou des affections naturelles, & dirigées à son intérêt particulier;

3° Ou des affections qui ne tendent ni au bien général de son espèce, ni à ses intérêts particuliers, qui même sont opposés à son bien privé, & que par cette raison nous appellerons affections dénaturées. Selon l'espèce & le degré de ces affections, la créature qu'elles dirigent est bien ou mal constituée, bonne ou mauvaise.

Il est évident que la dernière espèce d'affections est toute vicieuse. Quant aux deux autres, elles peuvent être bonnes ou mauvaises, selon leur degré: elles maîtrisent toujours la créature purement sensible; mais la créature sensible & raisonnable peut toujours les maîtriser, quelque puissantes qu'elles soient.

Peut être trouvera-t-on étrange que des affections sociales puissent être trop fortes, & des affections intéressées trop foibles; mais, pour dissiper ce scrupule, on n'a qu'à se rappeller ce que nous avons dit plus haut: que, dans des circonstances particulières, les affections sociales deviennent quelquefois excessives, & se portent à un point qui les rend vicieuses. Lors, par exemple,

que la commisération est si vive qu'elle manque son but, en supprimant par son excès les secours qu'on a droit d'en attendre; lorsque la tendresse maternelle est si violente, qu'elle perd la mère, & par conséquent l'enfant avec elle.» Mais, dira-t-on, » traiter de vicieux & de dénaturé ce qui n'est que » l'excès de quelqu'affection naturelle & généreuse, n'y auroit-il pas en cela un rigorisme mal » entendu? » Pour toute réponse à cette objection, je remarquerai que la meilleure affection dans sa nature suffit, par son intensité, pour endommager toutes ses compagnes, pour restreindre leur énergie, & rallentir ou suspendre leurs opérations. En accordant trop à l'une, la créature est contrainte de donner trop peu à d'autres de la même classe, & qui ne sont ni moins naturelles ni moins utiles. Voilà donc l'injustice & la partialité introduites dans le caractère: conséquemment, quelques devoirs seront remplis avec négligence, & d'autres, moins essentiels peut-être, suivis avec trop de chaleur.

On peut avouer sans crainte ces principes dans toute leur étendue, puisque la religion même, considérée comme une passion, mais de l'espèce héroïque, peut être poussée trop loin, & troubler par son excès toute l'économie des inclinations sociales. Oui, la religion, j'ose le dire, seroit trop énergique, en celui qu'une contemplation immodérée des choses célestes, qu'une intempérance d'extase réfroidiroit sur les offices de la vie civile, & les devoirs de la société.» Cependant, si l'objet » de la dévotion est raisonnable, & si la croyance » est orthodoxe, quelle que soit la dévotion, » pourra-t-on dire encore, il est dur de la traiter » de superstition; car enfin, si la créature laisse » aller ses affaires domestiques à l'abandon, & » néglige les intérêts temporels de son prochain » & les siens, c'est l'excès d'un zèle saint dans » son origine, qui produit ces effets ». Je réponds à cela, que la vraie religion ne commande pas une abnégation totale des soins d'ici bas; ce qu'elle exige, c'est la préférence du cœur: elle veut qu'on rende à Dieu, aux autres & à soi-même, tout ce qu'on leur doit, sans remplir une de ces obligations au préjudice d'une autre. Elle fait les concilier entr'elles par une subordination sage & mesurée.

Mais, si d'un côté les affections sociales peuvent être trop énergiques, de l'autre, les passions intéressées peuvent être trop foibles. Si, par exemple, une créature ferme les yeux sur les dangers, & méprise la vie; si les inclinations utiles à sa défense, à son bien-être & à sa conservation, manquent de force, c'est assurément un vice en elle, relativement aux desseins & au but de la nature. Les loix & la méthode qu'elle observe dans ses opérations, en sont des preuves authentiques. Dira-t-on que le salut de l'animal entier l'intéresse moins que celui d'un membre, d'un organe ou d'une seule de ses parties? Non, sans doute. Or, elle a donné, nous le voyons, à chaque membre, à chaque organe, à chaque partie, les propriétés nécessaires à sa sûreté; de sorte qu'à notre insçu même, ils veillent à leur bien-être, & agissent pour leur défense. L'œil, naturellement circonspect & timide, se ferme de lui-même, & quelquefois malgré nous: ôtez lui sa promptitude & son indocilité, & toute la prudence imaginable ne suffira pas à l'animal pour se conserver la vue. La foiblesse dans les affections qui concernent le bien de l'automate est donc un vice. Pourquoi le même défaut dans les affections qui concernent les intérêts d'un tout plus important que le corps, je veux dire l'ame, l'esprit & le caractère, ne seroit-il pas une imperfection?

C'est en ce sens que les penchans intéressés deviennent essentiels à la vertu. Quoique la créature ne soit ni bonne ni vertueuse, précisément parce qu'elle a ces affections, comme elles concourent au bien général de l'espèce, quand elle en est dénuée, elle ne possede pas toute la bonté dont elle est capable, & peut être regardée comme défectueuse & mauvaise dans l'ordre naturel.

C'est encore en ce sens que nous disons de quelqu'un qu'il est trop bon, lorsque des affections trop ardentes pour l'intérêt d'autrui l'entraînent au-delà, ou lorsque trop d indolence pour ses vrais intérêts, l'arrête en deça des bornes que la nature & la raison lui prescrivent.

Si l'on nous objecte qu'une façon de posséder dans les mœurs & d'observer dans la conduite les proportions morales, ce seroit d'avoir les passions sociales trop énergiques, lorsque les penchans intéressés sont excessifs, &, lorsque les inclinations intéressées sont trop foibles, d'avoir les affections sociales défectueuses. Car, en ce cas, celui qui compteroit sa vie pour peu de chose, feroit, avec une dose légère d'affection sociale, tout ce que l'amitié la plus généreuse peut exiger; & il n'y auroit rien de tout ce que le courage le plus héroïque inspire, qu'à l'aide d'un excès d'affection sociale, ne pût exécuter la créature la plus timide.

Nous répondrons que c'est relativement à la constitution naturelle & à la destination particulière de la créature, que nous accusons quelques passions d'excès, & que nous reprochons à d'autres la foiblesse. Car, lorsqu'un penchant dont l'objet est raisonnable n'est utile que dans sa violence, si ce degré d'ailleurs n'altère point l'économie intérieure, & ne met aucune disproportion entre les autres affections, on ne pourra le condamner comme vicieux. Mais si la constitution naturelle de la créature ne permet pas au reste des affections de monter à son unisson; si le ton des unes est aussi haut, & celui des autres plus bas, quelle que soit la nature des unes & des autres, elles péche-

font par excès ou par défaut : car, puisqu'il n'y a plus entr'elles de proportion, puisque la balance qui doit les tempérer est rompue, ce desordre jettera de l'inégalité dans la pratique, & rendra la conduite vicieuse.

Mais, pour donner des idées claires & distinctes de ce que j'entends par économie des affections, je descends aux espèces de créatures qui nous sont subordonnées. Celles que la nature n'a point armées contre la violence, & qui ne sont formidables d'aucun côté, doivent être susceptibles d'une grande frayeur, & ne ressentir que peu d'animosité; car cette dernière qualité seroit infailliblement la cause de leur perte, soit en les déterminant à la résistance, soit en retardant leur fuite. C'est à la crainte seule qu'elles peuvent avoir obligation de leur salut. Aussi la crainte tient-elle les sens en sentinelle, & les esprits en état de porter l'alarme.

En pareil cas, la frayeur habituelle & l'extrême timidité sont, conséquemment à la constitution animale de la créature, des affections aussi conformes à son intérêt particulier & au bien général de son espèce, que le ressentiment & le courage seroient préjudiciables à l'un & à l'autre. Aussi remarque-t-on que, dans un seul & même système, la nature a pris soin de diversifier ces passions proportionnellement au sexe, à l'âge & à la force des créatures. Dans le système animal, les animaux innocens se rassemblent & paissent en troupe; mais les bêtes farouches vont communément deux à deux, vivent sans société & comme il convient à leur voracité naturelle. Entre les premiers, le courage est toutefois en raison de la taille & des forces. Dans les occasions périlleuses, tandis que le reste du troupeau s'enfuit, le bœuf présente les cornes à l'ennemi, & montre bien qu'il sent sa vigueur. La nature, qui semble prescrire à la femelle de partager le danger, n'a pas laissé son front sans défense. Pour le daim, la biche & leurs semblables, ils ne sont ni vicieux ni dénaturés, lorsqu'à l'approche du lion, ils abandonnent leurs petits, & cherchent leur salut dans leur vitesse. Quant aux créatures capables de résistance, & à qui la nature a donné des armes offensives, depuis le cheval & le taureau jusqu'à l'abeille & au moucheron, ils entrent promptement en furie, ils fondent avec intrépidité sur tout aggresseur, & défendent leurs petits au péril de leur propre vie. C'est l'animosité de ces créatures qui fait la sureté de leur espèce. On est moins ardent à offenser, quand on sait par expérience que le lézé, quoiqu'incapable de repousser l'injure, ne la supportera pas tranquillement, mais que, pour punir l'offenseur, il s'exposera sans regret à perdre la vie. De tous les êtres vivans, l'homme est le plus formidable en ce sens. Lorsqu'il s'agira de sa propre cause ou de celle de son pays, il n'y a personne dont il ne puisse tirer une vengeance qu'il regardera comme équitable & exemplaire; &, s'il est assez intrépide pour sacrifier sa vie, il est maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puisse être. Des exemples de ce courage ont souvent modéré le pouvoir absolu, & empêché qu'il n'accablât ceux qui lui étoient soumis.

Enfin on peut dire que les affections sont, dans la constitution animale, ce que sont les cordes sur un instrument de musique. Les cordes ont beau garder entr'elles les proportions requises, si la tension est trop grande, l'instrument est mal monté, & son harmonie est éteinte. Mais, si, tandis que les unes sont au ton qui convient, les autres ne sont pas montées en proportion, la lyre ou le luth est mal accordé, & l'on n'exécutera rien qui vaille. Les différens systêmes de créatures répondent aux différentes espèces d'instrumens; &, dans le même genre d'instrumens, ainsi que dans le même systême de créatures, tous ne sont pas égaux, & ne portent pas les mêmes cordes. La tension qui convient à l'un, briseroit les cordes de l'autre, & peut être l'instrument même: le ton qui fait sortir toute l'harmonie de celui ci, rend sourd ou fait crier celui-là. Entre les hommes, ceux qui ont le sentiment vif & délicat, ou que les plaisirs & les peines affectent aisément, doivent, pour le maintien de cette balance intérieure, sans laquelle la créature, mal disposée à remplir ses fonctions, troubleroit le concert de la société, posséder les autres affections, telles que la douceur, la commisération, la tendresse & l'affabilité, dans un degré fort élevé. Ceux, au contraire, qui sont froids, & dont le tempérament est placé sur un ton plus bas, n'ont pas besoin d'un accompagnement si marqué. Aussi la nature ne les a-t-elle pas destinés ou à ressentir ou à exprimer les mouvemens tendres & passionnés au même point que les précédens.

Il seroit curieux de parcourir les différens tons des passions, les modes divers des affections, & toutes ces mesures de sentimens qui différencient les caractères entr'eux. Point de sujet susceptible de tant de charmes & de tant de difformités. Toutes les créatures qui nous environnent, conservent sans altération l'ordre & la régularité requises dans leurs affections. Jamais d'indolence dans les services qu'elles doivent à leurs petits & à leurs semblables. Lorsque notre voisinage ne les a point dépravés, la prostitution, l'intempérance & les autres excès leur sont généralement inconnus. Ces petites créatures qui vivent comme en république, les abeilles & les fourmis, suivent dans toute la durée de leur vie, les mêmes loix, s'assujettissent au même gouvernement, & montrent dans leur conduite toujours la même harmonie. Ces affections qui les encouragent au bien de leur espèce, ne se dépravent, ne s'affoiblissent, ne s'anéantissent jamais en elles. Avec le secours de la religion, & sous l'autorité des loix, l'homme

vit d'une façon moins conforme à sa nature que ne font ces insectes. Ces loix, dont le but est de l'affermir dans la pratique de la justice sont souvent pour lui des sujets de révolte; & cette religion qui tend à le sanctifier, le rend quelquefois la plus barbare des créatures. On propose des questions, on se chicane sur des mots, on forme des distinctions, on passe aux dénominations odieuses, on proscrit de pures opinions sous des peines sévères; de-là naissent les antipathies, les haines & les séditions. On en vient aux mains, & l'on voit à la fin la moitié de l'espèce se baigner dans le sang de l'autre moitié. J'oserois assurer qu'il est presqu'impossible de trouver sur la terre une société d'hommes qui se gouvernent par des principes humains. Est-il surprenant après cela, qu'on ait peine à trouver dans ces sociétés un homme qui soit vraiment homme, & qui vive conformément à sa nature?

Mais, après avoir expliqué ce que j'entends par des passions trop foibles ou trop fortes, & démontré que, quoique les unes & les autres passent quelquefois pour des vertus, ce sont, à proprement parler, des imperfections & des vices, je viens à ce qui constitue la malice d'une manière plus évidente & plus avouée, & je réduis la chose à trois cas.

I.

Ou les affections sociales sont foibles & défectueuses;

II.

Ou les affections privées sont trop fortes;

III.

Ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espèce.

Cette énumération est complette, & la créature ne peut être dépravée, sans être comprise dans l'un ou l'autre de ces états, ou dans tous à la fois. Si je prouve donc que ces trois états sont contraires à ses vrais intérêts, il s'ensuivra que la vertu seule peut faire son bonheur, puisqu'elle seule suppose entre les affections tant sociales que privées, une juste balance, une sage & paisible économie.

Au reste, lorsque nous assurons que l'économie des affections sociales fait le bonheur temporel, c'est autant que la créature peut être heureuse dans ce monde. Nous ne prétendons rien prouver de contraire à l'expérience; or elle ne nous aprend que trop bien que les orages passagers qui troublent l'homme le plus heureux, sont pour le moins aussi fréquens que les fautes légères qui échappent à l'homme le plus juste. Ajoutez à cela ces élans continuels vers l'éternité, ces mouvemens d'une ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvemens d'autant plus vifs que la ferveur est grande. D'où l'on peut conclure, sans aller plus loin, que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des vertus, comme nous le démontrons, il ne l'est pas moins que la créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses desirs, d'un bonheur qui la remplisse, d'un repos inmuable, que dans le sein de la divinité.

Voici donc ce qui nous reste à prouver:

I.

Que le principal moyen d'être bien avec soi, & par conséquent d'être heureux, c'est d'avoir les affections sociales entières & énergiques; & que manquer de ces affections, ou les avoir défectueuses, c'est être malheureux.

II.

Que c'est un malheur que d'avoir les affections privées trop énergiques, & par conséquent au-dessus de la subordination que les affections sociales doivent leur imprimer.

III.

Enfin, que d'être pourvu d'affections dénaturées, ou de ces penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espèce, c'est le comble de la misère.

Pour démontrer que le principal moyen d'être heureux c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans c'est être malheureux, je demande en quoi consistent ces plaisirs & ces satisfactions qui font le bonheur de la créature. On les distingue communément en plaisirs du corps, & en satisfactions de l'esprit.

On ne disconvient pas que les satisfactions de l'esprit ne soient préférables aux plaisirs du corps. En tout cas, voici comment on pourroit le prouver. Toutes les fois que l'esprit a conçu une haute opinion du mérite d'une action, qu'il est vivement frappé de son héroïsme, & que cet objet a fait toute son impression, il n'y a ni terreur ni promesse, ni peines ni plaisirs du corps, capables d'arrêter la créature. On voit des Indiens, des barbares, des malfaiteurs, & quelquefois les derniers des humains, s'exposer pour l'intérêt d'une troupe, par reconnoissance, par animosité, par des principes d'honneur ou de galanterie, à des travaux incroyables, & défier la mort même; tandis que le moindre nuage d'esprit, le plus léger chagrin, un petit contretems, empoisonnent & anéantissent les plaisirs du corps; & cela lorsque, placé d'ailleurs dans les circonstances les plus avantageuses, au centre de tout ce qui pouvoit exciter

&

& entretenir l'enchantement des sens; on étoit sur le point de s'y abandonner. C'est en vain qu'on essaieroit de les rappeller : tant que l'esprit sera dans la même assiette, les efforts ou seront inutiles, ou ne produiront qu'impatience & dégoût.

Mais si les satisfactions de l'esprit sont supérieures aux plaisirs du corps, comme on n'en peut douter, il suit de-là, que tout ce qui peut occasionner dans un être intelligent une succession constante de plaisirs intellectuels, importe plus à son bonheur que ce que lui offriroit une pareille chaîne de plaisirs corporels.

Or les satisfactions intellectuelles consistent ou dans l'exercice même des affections sociales, ou découlent de cet exercice, en qualité d'effets.

Donc l'économie des affections sociales étant la source des plaisirs intellectuels, ces affections sociales seront seules capables de procurer à la créature un bonheur constant & réel.

Pour développer maintenant comment les affections sociales sont par elles-mêmes les plaisirs les plus vifs de la créature, (travail superflu pour celui qui a éprouvé la condition de l'esprit sous l'empire de l'amitié, de la reconnoissance, de la bonté de la commisération, de la générosité, & des autres affections sociales,) celui qui a quelques sentimens naturels n'ignore pas la douceur de ces penchans généreux; mais la différence que nous trouvons, tous tant que nous sommes, entre la solitude & la compagnie, entre la compagnie d'un indifférent & celle d'un ami, la liaison de presque tous nos plaisirs avec le commerce de nos semblables, & l'influence qu'une société présente ou imaginaire exerce sur eux, décide la question.

Sans en croire le sentiment intérieur, la supériorité des plaisirs qui naissent des affections sociales sur ceux qui viennent des sensations, se reconnoît encore à des signes extérieurs, & se manifeste au dehors par des symptômes merveilleux. On la lit sur les visages; elle s'y peint en des caractères indicatifs d'une joie plus vive, plus complette, plus abondante que celle qui accompagne le soulagement de la faim, de la soif & des plus pressans appetits. Mais l'ascendant actuel de cette espèce d'affection sur les autres ne permet pas de douter de leur énergie. Lorsque les affections sociales se font entendre, leur voix suspend tout autre sentiment, & le reste des penchans garde le silence. L'enchantement des sens n'a rien de comparable. Quiconque éprouvera successivement l'une & l'autre volupté, donnera sans balancer la préférence à la première. Mais, pour prononcer avec équité, il faut les avoir éprouvées dans toute leur *intensité*. L'honnête homme peut connoître toute la vivacité des plaisirs sensuels; l'usage modéré qu'il en fait, répond de la sensibilité de ses organes, & de la délicatesse de son goût; mais le méchant, étranger par son état aux affections sociales, est absolument incapable de juger des plaisirs qu'elles causent.

Objecter que ces affections ne déterminent pas toujours la créature qui les possede, c'est ne rien dire; car, si la créature ne les ressent pas dans leur énergie naturelle, c'est comme si elle en étoit actuellement privée, & qu'elle l'eût toujours été. Mais, en attendant la démonstration de cette proposition, nous remarquerons que moins une créature aura d'affections sociales, plus il sera surprenant qu'elle prédomine : toutefois ce prodige n'est pas inoui. Or, si l'affection sociale, telle quelle, a pu dans une occasion surmonter la scélératesse, il reste incontestable que, fortifiée par un exercice assidu, elle auroit toujours prévalu.

Telle est la puissance & le charme de l'affection sociale, qu'elle arrache la créature à tout autre plaisir. Lorsqu'il est question des interêts du sang, & dans cent autres occasions, cette passion maîtrise souverainement, & sa présence triomphe presque sans effort des tentations les plus séduisantes.

Ceux qui ont fait quelques progrès dans les sciences, & à qui les premiers principes des mathématiques ne sont pas inconnus, assurent que l'esprit trouve dans ces verités, quoique purement spéculatives, une sorte de volupté supérieure à celle des sens : or, on a beau creuser la nature de ce plaisir de contemplation, on n'y découvre pas le moindre rapport avec les intérêts particuliers de la créature : le bien de son système individuel est ici pour zéro. L'admiration & la joie qu'elle ressent, tombent sur des choses extérieures, & étrangères au mathématicien; &, quoique le sentiment des premiers plaisirs qu'il éprouve, & qui lui rendent habituelle l'étude des sciences abstraites & pénibles, puissent devenir en lui une raison d'intérêt, ces premières voluptés, ces satisfactions originelles qui l'ont déterminé à ce genre d'occupation, ne peuvent avoir d'autre cause que l'amour de la vérité, la beauté de l'ordre, & le charme des proportions; & cette passion, considérée dans ce point de vue, est du genre des affections naturelles. Car, puisque son objet n'est point dans l'étendue du système individuel de la créature, il faut ou la traiter d'inutile, de superflue, & conséquemment d'inclination dénaturée, ou, la prenant pour ce qu'elle est, l'approuver comme une délectation raisonnable, engendrée par la contemplation des nombres, de l'harmonie, des proportions & des accords qui sont observés dans la constitution des êtres qui fixent l'ordre des choses, & qui soutiennent l'univers.

Or, si ce plaisir de contemplation est si grand, que les voluptés corporelles n'ont rien qui l'égale, quel sera donc celui qui nait de l'exercice de la

vertu qui suit une action héroïque? car c'est alors que, pour combler le bonheur de la créature, une flatteuse approbation de l'esprit se réunit à des mouvemens du cœur, délicieux & presque divins. En effet, quel plus beau sujet de réflexions dans l'univers, quelle plus ravissante matière à contempler, qu'une action grande, noble & vertueuse? Est-il quelque chose dont la connoissance intérieure & la mémoire puissent causer une satisfaction plus pure, plus douce, plus complette & plus durable?

Dans cette passion qui rapproche les sexes, si la tendresse du cœur se mêle à l'ardeur des sens, si l'amour de la personne accompagne celui du plaisir, quel surcroît de délectation! Aussi, quelle différence d'énergie entre le sentiment & l'appetit! Le premier a fait entreprendre des travaux incroyables, & braver la mort même, sans autre intérêt que celui de l'objet aimé, sans aucune vue de récompense; car où seroit le fondement de cet espoir? En ce monde? La mort finit tout. Dans l'autre vie? Je ne connois point de législateur qui ait ouvert le ciel aux héros amoureux, & destiné des récompenses à leurs glorieux travaux.

Les satisfactions intellectuelles qui naissent des affections sociales, sont donc supérieures aux plaisirs corporels; mais ce n'est pas tout, elles sont encore indépendantes de la santé, de l'aisance, de la gaieté & de tous les avantages de la fortune & de la prospérité. Si dans les périls, les craintes, les chagrins, les pertes & les infirmités, on conserve les affections sociales, le bonheur est en sureté. Les coups qui frappent la vertu ne détruisent point le contentement qui l'accompagne. Je dis plus; c'est une beauté qui a quelque chose de plus doux & de plus touchant dans la tristesse & dans les larmes, qu'au milieu des plaisirs. Sa mélancolie a des charmes particuliers. Ce n'est que dans l'adversité qu'elle s'abandonne à ces épanchemens si tendres & si consolans. Si l'adversité n'empoisonne point ses douceurs, elle semble accroître sa force, & relever son éclat. La vertu ne paroit avec toute sa splendeur que dans la tempête & sous le nuage; les affections sociales ne montrent toute leur valeur que dans les grandes afflictions. Si ce genre de passions est adroitement remué, comme il arrive à la représentation d'une bonne tragédie, il n'y a aucun plaisir, à égalité de durée, qu'on puisse comparer à ce plaisir d'illusion. Celui qui sait nous intéresser au destin du mérite & de la vertu, nous attendrir sur le sort des bons, & soulever en leur faveur tout ce que nous avons d'humanité; celui-là, dis-je, nous jette dans un ravissement, & nous procure une satisfaction d'esprit & de cœur, supérieure à tout ce que les sens ou les appetits causent de plaisirs. Nous concluons de-là que l'exercice actuel des affections sociales est une source de voluptés intellectuelles, Démontrons à présent qu'elles dérivent encore de cet exercice, en qualité d'effets.

Nous remarquerons d'abord que le but des affections sociales, relativement à l'esprit, c'est de communiquer aux autres les plaisirs qu'on ressent, de partager ceux dont ils jouissent, & de se flatter de leur estime & de leur approbation.

La satisfaction de communiquer ses plaisirs ne peut être ignorée que d'une creature affligée d'une dépravation originelle & totale. Je passe donc à la satisfaction de partager le bonheur des autres, & de le ressentir avec eux; à ces plaisirs que nous recueillons de la félicité des créatures qui nous environnent, soit par les récits que nous entendons, soit par l'air, les gestes & les sons qui nous en instruisent, ces créatures fussent-elles d'une espèce différente, pourvu que les signes caractéristiques de leur joie soient à notre portée. Les plaisirs de participation sont si fréquens & si doux, qu'en parcourant de bonne foi tous les quarts-d'heure amusans de la vie, on conviendra que ces plaisirs en ont rempli la plus grande & la plus délicieuse partie.

Quant au témoignage qu'on se rend à soi-même, de mériter l'estime & l'amitié de ses semblables, rien ne contribue davantage à la satisfaction de l'esprit, & au bonheur de ceux même à qui l'on donne le nom de voluptueux, dans la signification la plus vile. Les créatures qui se piquent le moins de bien mériter de leur espèce, font parade, dans l'occasion, d'un caractère droit & moral: elles se complaisent dans l'idée de valoir quelque chose. Idée chimérique, à la vérité, mais qui les flatte, & qu'elles s'efforcent d'étayer en elles-mêmes, en se dérobant, à la faveur de quelques services rendus à un ou deux amis, une conduite pleine d'indignité.

Quel tyran, quel voleur de grands chemins, quel infracteur déclaré des loix de la société n'a pas un compagnon, une société de gens de son espèce, une troupe de scélérats comme lui, dont les succès le réjouissent, à qui il fait part de ses prospérités, qu'il traite d'amis, & dont il épouse les intérêts comme les siens propres? Quel homme au monde est insensible aux caresses & à la louange de ses connoissances intimes? Toutes nos actions n'ont-elles pas quelque rapport à ce tribut? Les applaudissemens de l'amitié n'influent-ils pas sur toute notre conduite? N'en sommes-nous pas même jaloux pour nos vices? N'entrent-ils pour rien dans la perspective de l'ambition, dans les fanfaronades de la vanité, dans les profusions de la somptuosité, & même dans les excès de l'amour deshonnête? En un mot, si les plaisirs se calculoient, comme beaucoup d'autres choses, on pourroit assurer que ces deux sources, la participation au bonheur des autres, & le desir de leur

estime fournissent au moins neuf dixièmes de tout ce que nous en goûtons dans la vie. De sorte que de la somme entière de nos joies, il en resteroit à peine un dixième qui ne découlât point de l'affection sociale, & qui ne dépendît pas immédiatement de nos inclinations naturelles. Or les effets sont proportionnés à leurs causes. Le degré des affections sociales règle celui du contentement & du bonheur qu'elles procurent.

De peur donc qu'on attende de quelque portion d'inclination naturelle l'entier & plein effet d'une affection sincère, complette & vraiment morale; de peur qu'on ne s'imagine qu'une dose légére d'affection sociale est capable de procurer tous les avantages de la société, & d'initier profondément à la participation au bonheur des autres, nous observerons que tout penchant tronqué, que toute inclination rétrécie, se bornant sans sujet à quelque partie d'un tout qui doit intéresser, sera sans fondement réel & solide. L'amour de ses semblables, ainsi que tout autre penchant dont le bien privé de la créature n'est pas l'objet immédiat, peut être naturel ou dénaturé : s'il est dénaturé, il ne manquera pas de croiser les vrais intérêts de la société, & conséquemment d'anéantir les plaisirs qu'on en peut attendre; s'il est naturel, mais concentré, il se changera en une passion singulière, bizarre, capricieuse, & qui n'est d'aucun prix. La créature qu'il anime n'en a ni plus de vertu ni plus de mérite. Ceux pour qui ce vent souffle n'ont aucun gage de sa durée; il s'est élevé sans raison, il peut changer ou cesser de même. La vicissitude continuelle de ces penchans que le caprice fait éclore, & qui entraînent l'ame de l'amour à l'indifférence, & de l'indifférence à l'aversion, doit la tenir dans des troubles interminables, la priver peu à peu du sentiment des plaisirs de l'amitié, & la conduire enfin à une haine parfaite du genre humain. Au contraire, l'affection entière, (d'où l'on a fait le nom d'*intégrité*,) comme elle est complette en elle-même, réfléchie dans son objet, & poussée à sa juste étendue, est constante, solide & durable. Dans ce cas, le témoignage que la créature se rend à elle-même, d'une disposition équitable pour les hommes en général, justifie ses inclinations particulières, & ne la rend que plus propre à la participation des plaisirs d'autrui. Mais, dans le cas d'une affection mutilée, ce penchant sans ordre, sans fondement raisonnable, & sans loi, perd sans cesse à la réflexion; la conscience le désapprouve, & le bonheur s'évanouit.

Si l'affection partielle ruine la jouissance des plaisirs de sympathie & de participation, ce n'est pas tout; elle tarit encore la troisième source des satisfactions intellectuelles; je veux dire, le témoignage qu'on se rend à soi-même de bien mériter de tous ses semblables. Car d'où naîtroit ce sentiment présomptueux? Quel mérite solide peut-on se reconnoître? Quel droit a-t-on sur l'estime des autres, quand l'affection qu'on a pour eux est si mal fondée? Quelle confiance exiger, lorsque l'inclination est si capricieuse? Qui comptera sur une tendresse qui pèche par la base, qui manque de principes? sur une amitié que la même fantaisie qui l'a bornée à quelques personnes, à une petite partie du genre humain, peut resserrer encore, & exclure celui qui en jouit actuellement, comme elle en a privé une infinité d'autres qui méritoient de la partager?

D'ailleurs on ne doit point espérer que ceux dont la vertu ne dirige ni l'estime ni l'affection, aient le bonheur de placer l'une & l'autre en des sujets qui les méritent. Ils auroient peine à trouver dans la multitude de ces amis de cœur dont ils se vantent, un seul homme dont ils prisassent les sentimens, dont ils chérissent la confiance, sur la tendresse duquel ils osassent jurer, & en qui ils pussent se complaire sincèrement. Car, on a beau repousser les soupçons, & se flatter de l'attachement de gens incapables d'en former, l'illusion qu'on se fait ne peut fournir que des plaisirs aussi frivoles qu'elle. Quel est donc, dans la société, le désavantage de ces gens à passions mutilées? La seconde source des plaisirs intellectuels ne fournit presque rien pour eux.

L'affection entière jouit de toutes les prérogatives dont l'inclination partielle est privée; elle est constante, uniforme, toujours satisfaite d'elle-même, & toujours satisfaisante. La bienveillance & les applaudissemens des bons lui sont tout acquis; &, dans les cas désintéressés, elle obtiendra le même tribut des méchans. C'est d'elle que nous dirons avec vérité, que la satisfaction intérieure de mériter l'amour & l'approbation de toute société, de toute créature intelligente, & du principe éternel de toute intelligence, ne l'abandonne jamais. Or, ce principe une fois admis, le théisme adopté, les plaisirs qui naîtront de l'affection héroïque dont Dieu sera l'objet final, partageront son excellence, & seront grands, nobles & parfaits comme lui. Avoir les affections sociales entières, ou l'intégrité de cœur & d'esprit, c'est suivre pas à pas la nature, c'est imiter, c'est représenter l'être suprême sous une forme humaine, & c'est en cela que consiste la justice, la piété, la morale & toute la religion naturelle.

Mais, de peur qu'on ne relègue dans l'école ce raisonnement hérissé de phrases & de termes de l'art, & qu'une partie de cet essai ne demeure sans fondement & sans fruit pour les gens du monde, essayons de démontrer les mêmes vérités d'une façon plus familière.

Si l'on examine un peu la nature des plaisirs, soit qu'on les observe dans la retraite, dans l'étude & dans la contemplation, soit qu'on les considère dans les réjouissances publiques, dans les parties amusantes, & d'autres divertissemens semblables,

on conviendra qu'ils supposent essentiellement un tempéramment libre d'inquiétude, d'aigreur & de degoût; un esprit tranquille, satisfait de lui-même, & capable d'envisager sa condition propre sans chagrin; mais cette disposition de tempérament & d'esprit, si nécessaire à la jouissance des plaisirs, est une suite de l'économie des affections.

Quant au tempérament, nous savons par expérience qu'il n'y a point de fortune si brillante, de prospérité si suivie, d'état si parfait, que l'inclination & les desirs ne puissent corrompre, & dont l'humeur & les caprices n'épuisassent bientôt les ressources, & ne ressentissent l'insuffisance. Les appetits désordonnés sèment la vie d'épines. Les passions effrénées sont troublées dans leur cours par une infinité d'obstacles, quelquefois impossibles, mais toujours pénibles à surmonter. Les chagrins naissent sous les pas de qui vit au hazard; il en trouve au-dedans, au-dehors, par-tout. Le cœur de certaines créatures ressemble à ces enfans maussades & maladifs; ils demandent sans cesse, & l'on a beau leur donner tout ce qu'ils demandent, ils ne finissent point de crier. C'est un fonds inépuisable de peines & de troubles, qu'un dessein pris de satisfaire à toutes les fantaisies qu'il produit. Mais, sans ces inconvéniens, qui ne sont pas généraux, les lassitudes, la mésaisance, l'embarras des filtrations, l'engorgement des liqueurs, le dérangement des esprits animaux, & toutes ces incommodités accidentelles dont les corps les mieux constitués ne sont pas exempts, ne suffisent-elles pas pour engendrer la mauvaise humeur & le dégoût? Et ces vices ne deviendront-ils pas habituels, si l'on n'écarte leur influence, ou si l'on n'arrête leur progrès dans le tempérament? Or l'exercice des affections sociales est l'émétique du dégoût; c'est le seul contre-poison de la mauvaise humeur. Car nous avons remarqué que, lorsque la créature prend son parti, & se résoud à guérir de ces maladies de tempérament, elle a recours aux plaisirs de la société, elle se prête au commerce de ses semblables, & ne trouve de soulagement à sa tristesse & à ses aigreurs, que dans les distractions & les amusemens de la compagnie.

Dans ces dispositions fâcheuses, dira-t-on peut-être, la religion est d'un puissant secours. Sans doute; mais quelle espèce de religion? Si sa nature est consolante & benigne, si la dévotion qu'elle inspire est douce, tranquille & gaie, c'est une affection naturelle qui ne peut être que salutaire: mais les ministres, en l'altérant, la rendent-ils sombre & farouche; les craintes & l'effroi l'accompagnent-ils; combat-elle la fermeté, le courage & la liberté de l'esprit, c'est entre leurs mains un dangereux topique; & l'on remarque à la longue, que ce précieux remède, mal-à-propos administré, est pire que le mal. La considération effrayante de l'étendue de nos devoirs, un examen austère des mortifications qui nous sont prescrites, & la vue des gouffres ouverts pour les infracteurs de la loi, ne sont pas toujours, & en tous tems, ni pour toutes sortes de personnes indistinctement, des objets propres à calmer les agitations de l'esprit. Le tempérament ne peut qu'empirer, & ses aigreurs fermenter & s'accroître par la noirceur de ces réflexions. Si, par avis, par crainte ou par besoin, la victime de ces idées mélancoliques cherche quelque diversion à leur obsession; si elle affecte le repos & la joie, qu'importe au fond? Tant qu'elle ne se désistera point de sa pratique, son cœur sera toujours le même; elle n'aura que changé de grimace. Le tigre est enchaîné pour un moment, ses actions ne décèlent pas actuellement sa férocité; mais en est il plus soumis? Si vous brisez sa chaîne, en sera-t-il moins cruel? Non, certes. Qu'a donc opéré la religion, si maladroitement presentée? La créature a le même fonds de tristesse, ses aigreurs n'en sont que plus abondantes & plus importunes, & ses plaisirs intellectuels que plus languissans & plus rares. Le chien est donc revenu à son vomissement; mais plus maladif & plus dépravé.

Si l'on objecte qu'à la vérité, dans des conjonctures désespérantes, dans un délabrement d'affaires domestiques, dans un cours inaltérable d'adversités, les chagrins & la mauvaise humeur peuvent saisir & troubler le tempérament; mais que ce désastre n'est pas à craindre dans l'aisance & la prospérité, & que les commodités journalières de la vie, & les faveurs habituelles de la fortune, sont une barrière assez puissante contre les attaques que le tempérament peut avoir à soutenir; nous répondrons que plus la condition d'une créature est gracieuse, tranquille & douce, plus les moindres contre-tems, les accidens les plus légers, & les plus frivoles chagrins sont impatientans, désagréables & cuisans pour elle; que plus elle est indépendante & libre, plus il est aisé de la mécontenter, de l'offenser & de l'irriter, & que par conséquent plus elle a besoin du secours des affections sociales pour se garantir de la férocité. C'est ce que l'exemple des tyrans, dont le pouvoir, fondé sur le crime, ne se soutient que par la terreur, prouve suffisamment.

Quant à la tranquillité d'esprit, voici comment on peut se convaincre qu'il n'y a que les affections sociales qui puissent procurer ce bonheur. On conviendra sans doute qu'une créature telle que l'homme, qui ne parvient que par un assez long exercice à la maturité d'entendement & de raison, a appuyé ou appuie actuellement sur ce qui se passe au-dedans d'elle-même, connoît son caractère, n'ignore point ses sentimens habituels, approuve ou désapprouve sa conduite, & a jugé ses affections. On sait encore que, si par elle-même elle étoit incapable de cette recherche critique, on ne manque pas dans la société de gens charitables, tout prêts à l'aider de leurs lumières;

que les faiseurs de remontrances & les donneurs d'avis ne sont pas rares; & qu'on en trouve autant & plus qu'on en veut. D'ailleurs, les maîtres du monde & les mignons de la fortune ne sont pas exempts de cette inspection domestique. Toutes les impostures de la flatterie se réduisent la plupart du tems à leur en familiariser l'usage, & ses faux portraits à les rappeller à ce qu'ils sont en effet. Ajoutez à cela que plus on a de vanité & moins on se perd de vue: l'amour-propre est grand contemplateur de lui-même; mais quand une indifférence parfaite sur ce qu'on peut valoir, rendroit paresseux à s'examiner, les feints égards pour autrui & les desirs inquiets & jaloux de réputation, exposeroient encore assez souvent notre conduite & notre caractere à nos réflexions. D'une ou d'autre façon, toute créature qui pense, est nécessitée par sa nature à souffrir la vue d'elle-même, & à avoir à chaque instant sous ses yeux les images errantes de ses actions, de sa conduite & de son caractere: ces objets qui lui sont individuellement attachés, qui la suivent par-tout, doivent passer & repasser sans cesse dans son esprit: or, si rien n'est plus importun, plus fatiguant & plus fâcheux que leur présence à celui qui manque d'affections sociales, rien n'est plus satisfaisant, plus agréable & plus doux pour celui qui les a soigneusement conservées.

Deux choses qui doivent horriblement tourmenter toute créature raisonnable, c'est le sentiment intérieur d'une action injuste, ou d'une conduite odieuse à ses semblables; ou le souvenir d'une action extravagante, ou d'une conduite préjudiciable à ses intérêts & à son bonheur.

De ces tourmens, c'est le premier qu'on appelle proprement en morale ou théologie, conscience. Craindre un Dieu, ce n'est pas avoir pour cela de la conscience. Pour s'effrayer de malins esprits, des sortileges, des enchantemens, des possessions, des conjurations & de tous les maux qu'une nature injuste, méchante & diabolique peut infliger, ce n'est pas en être plus consciencieux. Craindre un Dieu, sans être ni se sentir coupable de quelqu'action digne de blâme & de punition; c'est l'accuser d'injustice, de méchanceté, de caprice, & par conséquent, c'est craindre un diable & non pas un Dieu. La crainte de l'enfer & toutes les terreurs de l'autre monde ne marquent de la conscience, que quand elles sont occasionnées par un aveu intérieur des crimes que l'on a commis; mais si la créature fait intérieurement cet aveu, à l'instant la conscience agit, elle indique le châtiment, & la créature s'en effraie, quoique la conscience ne le lui rende pas évident.

La conscience religieuse suppose donc la conscience naturelle & morale. La crainte de Dieu accompagne toujours celle-là; mais elle tire toute sa force de la connoissance du mal commis & de l'injure faite à l'être suprême, en présence duquel, sans égard pour la vénération que nous lui devons, nous avons osé le commettre. Car la honte d'avoir failli aux yeux d'un être si respectable, doit travailler en nous, même en faisant abstraction des notions particulières de sa justice, de sa toute-puissance, & de la distribution future des récompenses & des châtimens.

Nous avons dit qu'aucune créature ne fait le mal méchamment & de propos délibéré, sans s'avouer intérieurement digne de châtiment; & nous pouvons ajouter en ce sens que toute créature sensible a de la conscience. Ainsi le méchant doit attendre & craindre de tous, ce qu'il reconnoit avoir mérité de chacun en particulier. De la frayeur de Dieu & des hommes, naîtront donc les alarmes & les soupçons. Mais le terme de conscience emporte quelque chose de plus dans toute créature raisonnable. Il indique une connoissance de la laideur des actions punissables & une honte secrete de les avoir commises.

Il n'y a peut-être pas une créature parfaitement insensible à la honte des crimes qu'elle a commis; pas une qui se reconnoisse intérieurement indigne de l'opprobre & de la haine de ses semblables, sans regret & sans émotion; pas une qui parcoure sa turpitude d'un œil indifférent. En tous cas, si ce monstre existe, sans passion pour le bien & sans aversion pour le mal, il sera d'un côté dénué de toute affection naturelle, & par conséquent dans une indigence parfaite des plaisirs intellectuels; de l'autre, il aura tous les penchans dénaturés dont une créature peut être infectée. Manquer de conscience, ou n'avoir aucun sentiment de la difformité du vice, c'est donc être souverainement misérable. Mais avoir de la conscience & pécher contre elle, c'est s'exposer même ici bas, comme nous l'avons démontré, aux regrets & à des peines continuelles.

Un homme qui dans un premier mouvement, a le malheur de tuer son semblable, revient subitement à la vue de ce qu'il a fait; sa haine se change en pitié, & sa fureur se tourne contre lui-même. Tel est le pouvoir de l'objet. Mais il n'est pas au bout de ses peines: il ne retrouve pas sa tranquillité en perdant de vue le cadavre: il entre ensuite en agonie; le sang du mort coule derechef à ses yeux: il est transi d'horreur, & le souvenir cruel de son action le poursuit en tout lieu. Mais si l'on supposoit que cet Assassin a vu expirer son compagnon sans frémir, & qu'aucun trouble, qu'aucun remords, qu'aucune émotion n'a suivi le coup, je dirois, ou qu'il ne reste à ce scélérat aucun sentiment de la difformité du crime, qu'il est sans affection naturelle, & par conséquent sans paix au-dedans de lui-même,

& sans félicité ; ou que s'il a quelque notion de beauté morale, c'est un assemblage capricieux d'idées monstrueuses & contradictoires, un composé d'opinions fantasques, une ombre défigurée de la *vertu*; que ce sont des préjugés extravagans qu'il prend pour le grand, l'héroïque & le beau des sentimens : or, que ne souffre point un homme dans cet état ! Le fantôme qu'il idolâtre, n'a point de forme constante ; c'est un Prothée d'honneur qu'il ne sait par où saisir, & dont la poursuite le jette dans une infinité de perplexités, de travaux & de dangers. Nous avons démontré que la *vertu* seule, digne en tous tems de notre estime & de notre approbation, peut nous procurer des satisfactions réelles. Nous avons fait voir que celui, qui, séduit par une religion absurde, ou entraîné par la force d'un usage barbare, a prostitué son hommage à des êtres qui n'ont de la *vertu* que le nom, doit, ou par l'inconstance d'une estime si mal placée, ou par les actions horribles qu'il sera forcé de commettre, perdre tout amour de la justice, & devenir parfaitement misérable ; ou si la conscience n'est pas encore muette, passer des soupçons aux allarmes, marcher de trouble en trouble, & vivre en desespéré. Il est impossible qu'un enthousiaste furieux, un persécuteur plein de rage, un meurtrier, un duelliste, un voleur, un pirate, ou tout autre ennemi des affections sociales & du genre humain, suive quelques principes constans, quelques loix invariables dans la distribution qu'il fait de son estime, & dans le jugement qu'il porte des actions. Ainsi plus il attise son zèle, plus il est entêté d'honneur, plus il dégrade sa nature, plus son caractère est dépravé ; plus il prend d'estime & s'extasie d'admiration pour quelque pratique vicieuse & détestable, mais qu'il imagine grande, vertueuse & belle, plus il s'engage en contradictions, & plus insupportable de jour en jour lui deviendra son état. Car il est certain qu'on ne peut affoiblir une inclination naturelle ou fortifier un penchant dénaturé, sans altérer l'économie générale des affections. Mais la dépravation du caractère étant toujours proportionnelle à la foiblesse des affections naturelles & à l'intensité des penchans dénaturés, je conclus que, plus on aura de faux principes d'honneur & de religion, plus on sera mécontent de soi-même, & plus par conséquent on sera misérable.

Ainsi toutes notions marquées au coin de la superstition, tout caractère opposé à la justice & tendant à l'inhumanité ; notions chéries, caractère affecté, soit par une fausse conscience, soit par un point d'honneur mal entendu, ne feront qu'irriter cette autre conscience honnête & vraie, qui ne nous passe rien, aussi prompte à nous punir de toute action mauvaise, par ses reproches, qu'à nous récompenser des actes vertueux, par son approbation & ses éloges. Si celui, qui, sous quelque autorité que ce soit, commet un seul crime, étoit excusable de l'avoir commis, il pourroit se plonger en sûreté de conscience, dans des abominations telles qu'il ne les imagine peut-être pas sans horreur, toutes les fois qu'il aura les mêmes garans de son obéissance. Voilà ce qu'un moment de réflexion ne manquera pas d'apprendre à quiconque entraîné par l'exemple de ses semblables, ou bien effrayé par des ordres supérieurs, sera tenté de prêter sa main à des actions que son cœur désapprouvera.

Quant au souvenir du tort fait aux vrais intérêts & au bonheur présent par une conduite extravagante & déraisonnable ; c'est la seconde branche de la conscience. Le sentiment d'une difformité morale contractée par les crimes & par les injustices, n'affoiblit, ni ne suspend l'effet de cette importune réflexion ; car quand le méchant ne rougiroit pas en lui-même de sa dépravation, il n'en reconnoîtroit pas moins, que par elle il a mérité la haine de Dieu & des hommes. Mais une créature dépravée, n'eût-elle pas le moindre soupçon de l'existence d'un être suprême, en considérant toutefois que l'insensibilité pour le vice & pour la *vertu* suppose un désordre complet dans les affections naturelles ; désordre que la dissimulation la plus profonde ne peut dérober, on conçoit qu'avec ce malheureux caractere, elle n'aura pas grande part dans l'estime, l'amitié & la confiance de ses semblables, & par conséquent elle aura fait un préjudice considérable à ses intérêts temporels & à son bonheur actuel. Qu'on ne dise pas que la connoissance de ce préjudice lui échappera ; elle verra tous les jours avec regret & jalousie les manières obligeantes, affectueuses, honorables, dont les honnêtes gens se comblent réciproquement. Mais puisque partout où l'affection sociale est éteinte, il y a nécessairement dépravation, le trouble & les aigreurs doivent accompagner cette conscience intérieure, ou le sentiment intérieur du tort qu'une conduite folle & dépravée a porté aux vrais intérêts & à la félicité temporelle.

Par tout ce que nous avons dit, il est aisé de comprendre combien le bonheur dépend de l'économie des affections naturelles. Car si la meilleure partie de la félicité consiste dans les plaisirs intellectuels, & si les plaisirs intellectuels découlent de l'intégrité des affections sociales, il est évident que quiconque jouit de cette intégrité, possede les sources de la satisfaction intérieure ; satisfaction qui fait tout le bonheur de la vie.

Quant aux plaisirs du corps & des sens, c'est bien peu de chose ; c'est une foible satisfaction, si les affections sociales ne la relevent & ne l'animent.

Bien vivre, ne signifie chez certaines gens que

bien boire & bien manger. Il me semble que c'est faire beaucoup d'honneur à ces messieurs que de convenir avec eux que vivre ainsi, c'est se presser de vivre; comme si c'étoit se presser de vivre que de prendre des précautions exactes pour ne jouir presque point de la vie. Car si notre calcul est juste, cette sorte de voluptueux glisse sur les grands plaisirs avec une rapidité qui leur permet à peine de les effleurer.

Mais quelque piquans que soient les plaisirs de la table, quelque utile que le palais soit au bonheur, & quelque profonde que soit la science des bons repas, il est à présumer que je ne sais quelle ostentation d'élégance dans la façon d'être servi, & que la gloire d'exceller dans l'art de bien traiter son monde, sont dans les gens de plaisir la haute idée qu'ils ont de leurs voluptés; car l'ordonnance des services, l'assortiment des mêts, la richesse du buffet, & l'intelligence du cuisinier mis à part, le reste ne vaut presque pas la peine d'entrer en ligne de compte, de l'aveu même de ces épicuriens.

La débauche, qui n'est autre chose qu'un goût trop vif pour les plaisirs des sens, emporte avec elle idée de société. Celui qui s'enferme pour s'enivrer, passera pour un sot, mais non pour un débauché. On traitera ses excès de crapule, mais non de libertinage. Les femmes débauchées; je dis plus, les dernières des prostituées n'ignorent pas combien il importe à leur commerce de persuader ceux à qui elles livrent ou vendent leurs charmes, que le plaisir est réciproque, & qu'elles n'en reçoivent pas moins qu'elles en donnent. Sans cette imagination qui soutient, le reste seroit misérable, même pour les plus grossiers libertins.

Y a-t'il quelqu'un, qui seul & séparé de tout commerce, puisse se procurer, concevoir même quelque satisfaction durable? Quel est le plaisir des sens capable de tenir contre les ennuis de la solitude? Quelque exquis qu'on le suppose, y a-t'il homme qui ne s'en dégoûte, s'il ne peut s'en rendre la possession agréable en le communiquant à un autre? Qu'on fasse des systêmes tant qu'on voudra; qu'on affecte pour l'approbation de ses semblables, tout le mépris imaginable; que pour assujettir la nature à des principes d'intérêt injurieux & nuisibles à la société, on se tourmente de toute sa force; ses vrais sentimens éclateront: à travers les chagrins, les troubles & les dégouts, on dévoilera tôt ou tard les suites funestes de cette violence, le ridicule d'un pareil projet, & le châtiment qui convient à d'aussi monstrueux efforts.

Les plaisirs des sens, ainsi que les plaisirs de l'esprit, dépendent donc des affections sociales: où manquent ces inclinations, ils sont sans vigueur & sans force, & quelquefois même ils excitent l'impatience & le dégoût: ces sensations, sources fécondes de douceurs & de joie, sans eux ne rendent qu'aigreurs & que mauvaise humeur, & n'apportent que satiété & qu'indifférence. L'inconstance des appetits & la bizarrerie des goûts, si remarquables en tous ceux dont le sentiment n'assaisonne pas les plaisirs, en sont des preuves suffisantes. La communication soutient la gaieté, le partage anime l'amour. La passion la plus vive ne tarde pas à s'éteindre, si je ne sais quoi de réciproque, de généreux & de tendre, ne l'entretient: sans cet assaisonnement, la plus ravissante beauté seroit bientôt délaissée. Tout amour qui n'a de fondement que dans la jouissance de l'objet aimé, se tourne bientôt en aversion: l'effervescence des désirs commence, & la satiété que suivent les dégoûts, achève de tourmenter ceux qui se livrent aux plaisirs avec emportement. Leurs plus grandes douceurs sont réservées pour ceux qui savent se modérer. Toutefois ils sont les premiers à convenir du vuide qu'ils y trouvent. Les hommes sobres goutent les plaisirs des sens dans toute leur excellence, & ils sont tous d'accord que, sans une forte teinture d'affection sociale, ils ne donnent aucune satisfaction réelle.

Mais avant que de finir cet article, nous allons remettre pour la dernière fois le penchant social dans la balance, & peser en gros les avantages de l'intégrité & des suites fâcheuses du défaut de poids dans cette affection.

On est suffisamment instruit des soins nécessaires au bien-être de l'animal, pour savoir que sans l'action, sans le mouvement & les exercices, le corps languit & succombe sous les humeurs qui l'oppressent; que les nourritures ne font alors qu'augmenter son infirmité; que les esprits qui manquent d'occupation au-dehors, se jettent sur les parties intérieures & les consument; enfin, que la nature devient elle-même sa propre proie & se dévore. La santé de l'ame demande les mêmes attentions; cette partie de nous-mêmes a des exercices qui lui sont propres & nécessaires: si vous l'en privez, elle s'appesantit & se détraque. Détournez les affections & les pensées de leurs objets naturels, elles reviendront sur l'esprit, & le rempliront de désordre & de trouble.

Dans les animaux & les autres créatures, à qui la nature n'a pas accordé la faculté de penser dans ce dégré de perfection que l'homme possède; telle a du moins été sa prévoyance, que la quête journalière de leur vie, leurs occupations domestiques, & l'intérêt de leur espèce consument tout leur tems, & qu'en satisfaisant à ces fonctions différentes, la passion les met toujours dans une agitation proportionnée à leur constitution. Qu'on tire ces créatures de leur état laborieux & naturel, & qu'on les place

dans une abondance qui satisfasse sans peine & avec profusion à tous leurs besoins, leur tempérament ne tardera pas à se ressentir de cette luxurieuse oisiveté, & leurs facultés à se dépraver dans cette commode inaction. Si on leur accorde la nourriture à meilleur marché que la nature ne l'avoit entendu, elles rachèteront bien ce petit avantage par la perte de leur sagacité naturelle, & de presque toutes les vertus de leur espece.

Il n'est pas nécessaire de démontrer cet effet par des exemples. Quiconque a la moindre teinture d'histoire naturelle, quiconque n'a pas dédaigné tout-à-fait d'observer la conduite des animaux, & de s'instruire de leur façon de vivre & de conserver leur espece, a dû remarquer, sans sortir du même système, une grande différence entre l'adresse des animaux sauvages & celle des animaux apprivoisés. On peut dire que ceux-ci ne sont que des bêtes en comparaison de ceux-là; ils n'ont ni la même industrie ni le même instinct. Ces qualités seront foibles en eux, tant qu'ils resteront dans un esclavage aisé: mais leur rend-on la liberté? Rentrent-ils dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins? Ils recouvrent toutes leurs affections naturelles, & avec elles toute la sagacité de leur espece. Ils reprennent dans la peine toutes les vertus qu'ils avoient oubliées dans l'aisance; ils s'unissent entr'eux plus étroitement; ils montrent plus de tendresse pour leurs petits; ils prévoient les saisons; ils mettent en usage toutes les ressources que la nature leur suggère pour la conservation de leur espece, contre l'incommodité des tems & les ruses de leurs ennemis; enfin, l'occupation & le travail les remettent dans leur bonté naturelle, & la nonchalance & les autres vices les abandonnent avec l'abondance & l'oisiveté.

Entre les hommes, l'indigence condamne les uns au travail; tandis que d'autres, dans une abondance complette, s'engraissent de la peine & de la sueur des premiers. Si ces opulens ne suppléent par quelque exercice convenable aux fatigues du corps dont ils sont dispensés par état, si, loin de se livrer à quelque fonction honnête par elle-même, & profitable à la société, telles que la littérature, les sciences, les arts, l'agriculture, l'économie domestique, ou les affaires publiques, ils regardent avec mépris toute occupation en général, s'ils trouvent qu'il est beau de s'en sévrer dans une oisiveté profonde, & de s'assoupir dans une mollesse ennemie de toute affaire, il n'est pas possible qu'à la faveur de cette nonchalance habituelle, les passions n'exercent tous leurs caprices, & que, dans ce sommeil des affections sociales, l'esprit qui conserve toute son activité ne produise mille monstres divers.

A quel excès la débauche n'est-elle pas portée dans ces villes qui sont depuis long-tems le siege de quelque empire? Ces endroits peuplés d'une infinité de riches fainéans & d'une multitude d'ignorans illustres, sont plongés dans le dernier débordement. Par-tout ailleurs, où les hommes assujettis au travail dès la jeunesse, se font honneur d'exercer, dans un âge plus avancé, des fonctions utiles à la société, il n'en est pas ainsi. Les désordres habitans des grandes villes, des cours, des palais, de ces communautés opulentes de dervis oiseux, & de toute société dans laquelle la richesse a introduit la fainéantise, sont presque inconnus dans les provinces éloignées, dans les petites villes, dans les familles laborieuses, & chez l'espece de peuple qui vit de son industrie.

Mais si nous n'avons rien avancé jusqu'à présent sur notre constitution intérieure qui ne soit dans la vérité; si l'on convient que la nature a des loix qu'elle observe avec autant d'exactitude dans l'ordonnance de nos affections, que dans la production de nos membres & de nos organes; s'il est démontré que l'exercice est essentiel à la santé de l'ame, & que l'ame n'a point d'exercice plus salutaire que celui des affections sociales, on ne pourra nier que, si ces affections sont paresseuses ou léthargiques, la constitution intérieure ne doive souffrir & se déranger. On aura beau faire un art de l'indolence, de l'insensibilité & de l'indifférence, s'envelopper dans une oisiveté systématique & raisonnée, les passions n'en auront que plus de facilité pour forcer leur prison, se mettre en pleine liberté, & semer dans l'esprit le désordre, le trouble & les inquiétudes. Privées de tout emploi naturel & honnête, elles se répandront en actions capricieuses, folles, monstrueuses & dénaturées. La balance qui les tempéroit sera bientôt détruite, & l'architecture intérieure s'écroulera de fond en comble.

Ce seroit avoir des idées bien imparfaites de la méthode que la nature observe dans l'organisation des animaux, que d'imaginer qu'un aussi grand appui, qu'une colonne aussi considérable dans l'édifice intérieur, que l'est l'économie des affections, peut être abattue ou ébranlée, sans entraîner l'édifice avec elle, ou le menacer d'une ruine totale.

Ceux qui seront initiés dans cette architecture morale, y remarqueront un ordre, des parties, des liaisons, des proportions & un édifice, tel qu'une passion seule trop étendue ou trop poussée, affoiblit ou surcharge le reste, & tend à la ruine du tout; c'est ce qui arrive dans le cas de la frénésie & de l'aliénation: l'esprit trop violemment affecté d'un objet triste ou gai, succombe sous son effort, & sa chûte ne prouve que trop bien la nécessité du contrepoids & de la balance dans les affections. Ils distingueront dans les créatures différens ordres de passions, plusieurs especes d'inclinations,

d'inclinations, & des penchans variés selon la différence des sexes, des organes & des fonctions de chacune : ils s'appercevront que, dans chaque systême, l'énergie & la diversité des causes répondent toujours exactement à la grandeur & à la diversité des effets à produire, & que la constitution & les forces extérieures déterminent absolument l'économie intérieure des affections ; de sorte que par-tout où l'excès ou la foiblesse des affections, l'indolence ou l'impétuosité des penchans, l'absence des sentimens naturels ou la présence de quelques passions étrangeres, caractériseront deux especes rassemblées & confondues dans le même individu, il doit y avoir imperfection & désordre.

Rien de plus propre à confirmer notre systême, que la comparaison des êtres parfaits avec ces créatures originairement imparfaites, estropiées entre les mains de la nature, & défigurées par quelque accident qu'elles ont essuyé dans la matrice qui les a produites. Nous appellons production monstrueuse, le mélange de deux especes, un composé de deux sexes. Pourquoi donc celui dont la constitution intérieure est défigurée, & dont les affections sont étrangeres à sa nature, ne seroit-il pas un monstre ? Un animal ordinaire nous paroît monstrueux & dénaturé quand il a perdu son instinct, quand il fuit ses semblables, lorsqu'il néglige ses petits & pervertit la destination des talens ou des organes qu'il a reçus. De quel œil devons-nous donc regarder, de quel nom appeller un homme qui manque des affections convenables à l'espèce humaine, & qui decèle un génie & un caractère contraires à la nature de l'homme ?

Mais quel malheur n'est-ce pas pour une créature destinée à la société, plus particuliérement qu'aucune autre, d'être dénuée de ces penchans qui la porteroient au bien & à l'intérêt général de son espèce ? car il faut convenir qu'il n'y en a point de plus ennemie de la solitude que l'homme dans son état naturel. Il est entraîné, malgré qu'il en air, à rechercher la connoissance, la familiarité & l'estime de ses semblables ; telle est en lui la force de l'affection sociale, qu'il n'y a ni résolution, ni combat, ni violence, ni précepte qui le retiennent; il faut ou céder à l'énergie de cette passion, ou tomber dans un abattement affreux & dans une mélancolie qui peut être mortelle.

L'homme insociable, ou celui qui s'exile volontairement du monde, & qui rompant tout commerce avec la société, en abjure entierement les devoirs, doit être sombre, triste, chagrin & mal constitué.

L'homme sequestré, ou celui qui est séparé des hommes & de la société, par accident ou par force, doit éprouver dans son tempérament de funestes effets de cette séparation. La tristesse & la mauvaise humeur s'engendrent par-tout où l'affection sociale est éteinte ou réprimée : mais a-t-elle occasion d'agir en pleine liberté & de se manifester dans toute son énergie, elle transporte la créature. Celui dont on a brisé les liens, qui renaît à la lumiere au sortir d'un cachot où il a été long temps détenu, n'est pas plus heureux dans les premiers momens de sa liberté. Il y a peu de personnes qui n'aient éprouvé la joie dont on est pénétré, lorsqu'après une longue retraite, une absence considérable, on ouvre son esprit, on décharge son cœur, on épanche son ame dans le sein d'un ami.

Cette passion se manifeste encore bien clairement dans les personnes qui remplissent des postes éminens, dans les princes, dans les monarques & dans tous ceux que leur condition met au-dessus du commerce ordinaire des hommes, & qui, pour se conserver leurs respects, trouvent à propos de leur dérober leur personne, & de laisser entre les hommages & leur trône une vaste distance : ils ne sont pas toujours les mêmes ; cette affectation se dément dans le domestique. Ces ténebreux monarques de l'orient, ces fiers sultans, se rapprochent de ceux qui les environnent, se livrent & se communiquent : on remarque, à la vérité, qu'ils ne s'adressent pas ordinairement aux plus honnêtes gens ; mais qu'importe à la certitude de nos propositions ? Il suffit que, soumis à la commune loi, ils aient besoin de confidens & d'amis. Que des gens sans aucun mérite, que des esclaves, que des hommes tronqués, que les mortels quelquefois les plus vils & les plus méprisables, remplissent ces places d'honneur & soient érigés en favoris; l'énergie de l'affection sociale n'en sera que plus marquée. C'est pour des monstres que ces princes sont hommes : ils s'inquiètent pour eux ; c'est avec eux qu'ils se déploient, qu'ils sont ouverts, libres, sinceres & généreux : c'est en leurs mains qu'ils se plaisent quelquefois à déposer leur sceptre. Plaisir franc & désintéressé, & même en bonne politique, la plupart du temps opposé à leurs vrais intérêts, mais toujours au bonheur de leurs sujets ; c'est dans ces contrées où l'amour des peuples ne dispose point du monarque, mais la foiblesse pour quelque vile créature ; c'est dans ces contrées, dis je, qu'on voit l'étendard de la tyrannie arboré dans toutes ses couleurs : le prince devient sombre, méfiant & cruel ; ses sujets ressentent l'effet de ces passions horribles, mais nécessaires supports d'une couronne environnée de nuages épais & couverte d'une obscurité qui la dérobe éternellement aux yeux, à l'accès & à la tendresse. Il est inutile d'appuyer cette réflexion du témoignage de l'histoire.

D'où l'on voit quelle est la force de l'affection sociale, à quelle profondeur elle est enracinée

dans notre nature, par combien de branches elle est entrelassée avec les autres passions, & jusqu'à quel point elle est nécessaire à l'économie des penchans & à notre félicité.

Il est donc vrai que le grand & principal moyen d'être bien avec soi, c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans, c'est être misérable; ce que j'avois à démontrer.

Nous avons maintenant à prouver que la violence des affections privées rend la créature malheureuse.

Pour procéder avec quelque méthode, nous remarquerons d'abord que toutes les passions relatives à l'intérêt particulier & à l'économie privée de la créature, se réduisent à celles-ci: l'amour de la vie, le ressentiment des injures, l'amour des femmes & des autres plaisirs des sens, le desir des commodités de la vie, l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudissemens, l'indolence ou l'amour des aises & du repos. C'est dans ces penchans relatifs au systême individuel que consistent l'intérêt & l'amour-propre.

Ces affections modérées & retenues dans de certaines bornes, ne sont par elles-mêmes ni injurieuses à la société, ni contraires à la *vertu* morale; c'est leur excès qui les rend vicieuses. Estimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'est être lâche. Ressentir trop vivement une injure, c'est être vindicatif. Aimer le sexe & les autres plaisirs des sens avec excès, c'est être luxurieux. Poursuivre avec avidité les richesses, c'est être avare. S'immoler aveuglément à l'honneur & aux applaudissemens, c'est être ambitieux & vain. Languir dans l'aisance & s'abandonner sans réserve au repos, c'est être paresseux. Voilà le point où les passions privées deviennent nuisibles au bien général, & c'est aussi dans ce degré d'*intensité* qu'elles sont pernicieuses à la créature elle-même, comme on va voir en les parcourant chacune en particulier.

Si quelque affection privée pouvoit balancer les penchans généraux, sans préjudicier au bonheur particulier de la créature, ce seroit, sans contredit, l'amour de la vie. Qui croiroit cependant qu'il n'y en a aucune dont l'excès produise de si grands désordres, & soit plus fatal à la félicité?

Que la vie soit quelquefois un malheur, c'est un fait généralement avoué. Quand une créature en est réduite à desirer sincérement la mort, c'est la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre. Dans ces conjonctures, quoique la religion & la raison retiennent le bras, & ne permettent pas de finir ses maux en terminant ses jours, s'il se présente quelque honnête & plausible occasion de périr, on peut l'embrasser sans scrupule. C'est dans ces circonstances que les parens & les amis se réjouissent avec raison de la mort d'une personne qui leur étoit chere, quoiqu'elle ait eu peut-être la foiblesse de se refuser au danger, & de prolonger son malheur autant qu'il étoit en elle.

Puisque la nécessité de vivre est quelquefois un malheur, puisque les infirmités de la vieillesse rendent communément la vie importune, puisqu'à tout âge c'est un bien que la créature est sujette à surfaire & à conserver à plus haut prix qu'il ne vaut, il est évident que l'amour de la vie ou l'horreur de la mort peut l'écarter de ses vrais intérêts, & la contraindre, par son excès, à devenir la plus cruelle ennemie d'elle-même.

Mais, quand on conviendroit qu'il est de l'intérêt de la créature de conserver sa vie, dans quelque conjoncture & à quelque prix que ce puisse être, on pourroit encore nier qu'il fût de son bonheur d'avoir cette passion dans un degré violent. L'excès est capable de l'écarter de son but, & de la rendre inefficace; cela n'a presque pas besoin de preuve: car quoi de plus commun que d'être conduit par la frayeur dans le péril que l'on fuyoit? Que peut faire pour sa défense & pour son salut celui qui a perdu la tête? Or, il est certain que l'excès de la crainte ôte la présence d'esprit. Dans les grandes & périlleuses occasions, c'est le courage, c'est la fermeté qui sauve. Le brave échappe à un danger qu'il voit; mais le lâche, sans jugement & sans défense, se hâte vers le précipice que son trouble lui dérobe, & se jette tête baissée dans un malheur qui peut-être ne venoit point à lui.

Quand les suites de cette passion ne seroient pas aussi fâcheuses que nous les avons représentées, il faudroit toujours convenir qu'elle est pernicieuse en elle-même, si c'est un malheur que d'être lâche, & si rien n'est plus triste que d'être agité par ces spectres & ces horreurs qui suivent par-tout ceux qui redoutent la mort; car ce n'est pas seulement dans les périls & les hasards que cette crainte importune: lorsque le tempérament en est dominé, elle ne fait point de quartier: on frémit dans la retraite la plus assurée; dans le réduit le plus tranquille on s'éveille en sursaut; tout sert à ses fins; aux yeux qu'elle fascine, tout objet est un monstre: elle agit dans le moment où les autres s'en apperçoivent le moins; elle se fait sentir dans les occasions les plus imprévues; il n'y a point de divertissemens si bien préparés, de parties si délicieuses, de quarts d'heure si voluptueux qu'elle ne puisse déranger, troubler, empoisonner. On pourroit avancer qu'en estimant le bonheur, non par la possession de tous les avantages auxquels il est attaché, mais par la satisfaction intérieure que l'on ressent, rien n'est plus malheureux qu'une créature lâche & peureuse. Mais si l'on ajoute à tous ces inconvéniens, les foiblesses occasionnées

& les bassesses exigées par un amour excessif de la vie ; si l'on met en compte toutes ces actions sur lesquelles on ne revient jamais qu'avec chagrin, quand on les a commises, & qu'on ne manque jamais de commettre quand on est lâche ; si l'on considere la triste nécessité de sortir perpétuellement de son assiette naturelle, & de passer de perplexité en perplexité, il n'y aura point de créature assez vile pour trouver quelque satisfaction à vivre à ce prix : & quelle satisfaction pourroit-elle y trouver ? Après avoir sacrifié la vertu, l'honneur, la tranquillité & tout ce qui fait le bonheur de la vie.

Un amour excessif de la vie est donc contraire aux intérêts réels & au bonheur de la créature.

Le ressentiment est une passion fort différente de la crainte, mais qui, dans un degré modéré, n'est ni moins nécessaire à notre sûreté, ni moins utile à notre conservation. La crainte nous porte à fuir le danger ; le ressentiment nous rassure contre lui, & nous dispose à repousser l'injure qu'on nous fait, ou à résister à la violence qu'on nous prépare. Il est vrai que dans un caractere vertueux, que dans une parfaite économie des affections, les mouvemens de la crainte & du ressentiment sont trop foibles pour former des passions. Le brave est circonspect sans avoir peur, & le sage résiste ou punit sans s'irriter. Mais, dans les tempéramens ordinaires, la prudence & le courage peuvent s'allier avec une teinture légère d'indignation & de crainte, sans rompre la balance des affections. C'est en ce sens qu'on peut regarder la colere comme une passion nécessaire. C'est elle qui, par les symptômes extérieurs dont ses premiers accès sont accompagnés, fait présumer à quiconque est tenté d'en offenser un autre, que sa conduite ne sera pas impunie, & le détourne, par la crainte qu'elle imprime, de ses mauvais desseins : c'est elle qui soulève la créature outragée, & lui conseille les représailles : plus elle est voisine de la rage & du désespoir, plus elle est terrible. Dans ces extrémités, elle donne des forces & une intrépidité dont on ne se croyoit pas capable : quoique le châtiment & le mal d'autrui soient sa fin principale, elle tend aussi à l'intérêt particulier de la créature, & même au bien général de son espece. Mais seroit-il nécessaire d'exposer combien est funeste à son bonheur ce qu'on entend communément par colere, soit qu'on la considère comme un mouvement furieux qui transporte la créature, ou comme une impression profonde qui suit l'offense, & que le desir de la vengeance accompagne toujours ?

On ne sera point surpris des suites affreuses du ressentiment & des effets terribles de la colere, si l'on conçoit qu'en satisfaisant ces passions cruelles, on se délivre d'un tourment violent, on se décharge d'un poids accablant, & l'on appaise un sentiment importun de misere. Le vindicatif se hâte de noyer toutes ses peines dans le mal d'autrui : l'accomplissement de ses desirs lui promet un torrent de volupté. Mais qu'est-ce que cette volupté ? C'est le premier quart-d'heure d'un criminel qui sort de la question ; c'est la suspension subite de ses tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ses juges, ou plutôt de la lassitude de ses bourreaux. Cette perversité, ce raffinement d'inhumanité, ces cruautés capricieuses qu'on remarque dans certaines vengeances, ne sont autre chose que les efforts continuels d'un malheureux qui tente de se détacher de la roue ; c'est un assouvissement de rage perpétuellement renouvellé.

Il y a des créatures en qui cette passion s'allume avec peine, & s'éteint plus difficilement encore quand elle est une fois allumée. Dans ces créatures, l'esprit de vengeance est une furie qui dort, mais qui, quand elle est éveillée, ne se repose point qu'elle ne soit satisfaite : alors son sommeil est d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'est délivrée étoit grand, & que le poids dont elle s'est déchargée étoit lourd. Si, en langage de galanterie, la jouissance de l'objet aimé s'appelle, avec raison, la fin des peines de l'amant, cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour sont agréables & flatteuses ; mais celles de la vengeance ne sont que cruelles. Cet état ne se conçoit que comme une profonde misere, une sensation amere, dont le fiel n'est tempéré d'aucune douceur.

Quant aux influences de cette passion sur l'esprit & sur le corps, & à ses funestes suites dans les différentes conjonctures de la vie, c'est un détail qui nous meneroit trop loin. D'ailleurs, nos ministres se sont emparés de ces moralités analogues à la religion, & nos sacrés rhéteurs en font retentir depuis si long-temps leurs chaires & nos temples, que pour ne rien ajouter à la satiété du genre humain, en anticipant sur leurs droits, nous n'en dirons pas davantage. Aussi bien, ce qui précede suffit pour démontrer qu'on se rend malheureux en se livrant à la colere, & que l'habitude de ce mouvement est une de ces maladies de tempérament, inséparables du malheur de la créature.

Passons à la volupté & à ce qu'on appelle les plaisirs. S'il étoit aussi vrai, que nous avons démontré qu'il est faux, que la meilleure partie des joies de la vie consiste dans la satisfaction des sens ; si, de plus, cette satisfaction est attachée à des objets extérieurs, capables de procurer par eux-mêmes & en tout tems des plaisirs proportionnés à leur quantité & à leur valeur, un moyen infaillible d'être heureux, ce seroit de se pourvoir abondamment de ces choses précieuses qui

font nécessairement la félicité. Mais qu'on étende tant qu'on voudra l'idée d'une vie délicieuse, toutes les ressources de l'opulence ne fourniront jamais à notre esprit un bonheur uniforme & constant. Quelque facilité qu'on ait de multiplier les agrémens, en acquérant tout ce que peut exiger le caprice des sens, c'est autant de bien perdu, si quelque vice dans les facultés intérieures, si quelque défaut dans les dispositions naturelles en altere la jouissance.

On remarque que ceux dont l'intempérance & les excès ont ruiné l'estomac, n'en ont pas moins d'appétit; mais c'est un appétit faux & qui n'est point naturel : telle est la soif d'un ivrogne ou d'un fiévreux. Cependant la satisfaction de l'appétit naturel, en un mot le soulagement de la soif & de la faim, est infiniment supérieur à la sensualité des repas superflus de nos petrones les plus érudits & de nos plus rafinés voluptueux. C'est une différence qu'ils ont eux-mêmes quelquefois éprouvée, que ce peuple épicurien, accoutumé à prévenir l'appétit, se trouve forcé par quelque circonstance particuliere, de l'attendre & de pratiquer la sobriété; qu'il arrive à ces délicats de ne trouver, dans un souper de voyageur ou dans un déjeûner de chasse, que quelques mets communs & grossiers pour ces palais friands, mais assaisonnés par la diette & par l'exercice, après avoir mangé d'appétit, ils conviendront avec franchise que la table la mieux servie ne leur a jamais fait tant de plaisir.

D'un autre côté, il n'est pas extraordinaire d'entendre des personnes qui ont essayé d'une vie laborieuse & pénible, & d'une table simple & frugale, regretter dans l'oisiveté des richesses & au milieu des profusions de la somptuosité, l'appétit & la santé dont ils jouissoient dans leur premiere condition. Il est constant qu'en violentant la nature, en forçant l'appétit & en provoquant les sens, la délicatesse des organes se perd. Ce défaut corrompt ensuite les mets les plus exquis, & l'habitude acheve bientôt d'ôter aux choses toute leur excellence. Qu'arrive-t il de là? que la privation en devient plus cuisante & la possession moins douce. Les nausées, de toutes les sensations les plus disgracieuses, ne quittent point les intempérans : une réplétion apopleétique & des sensations usées répandent les aigreurs & le dégoût sur tout ce qu'on leur présente; de sorte qu'au lieu de l'éternité de délices qu'ils attendoient de leurs somptuosités, ils n'en recueillent qu'infirmités, maladies, infirmi bilité d'organes & inaptitude aux plaisirs, tant il est faux que vivre en épicurien, ce soit user du temps & tirer bon parti de la vie.

Il est inutile de s'étendre sur les suites fâcheuses de la somptuosité : on peut concevoir par ce que nous en avons dit, qu'elle est pernicieuse au corps qu'elle accable d'infirmités, & fatale à l'esprit, qu'elle conduit à la stupidité.

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il est évident que ce cours effréné de desirs augmentera sa dépendance en multipliant ses besoins; qu'elle ne tardera pas à trouver ses fonds, quelque considérables qu'ils soient, insuffisans pour les dépenses qu'ils exigeront; que pour satisfaire à cette impérieuse somptuosité, il en faudra venir aux expédiens, sacrifier peut-être son honneur à l'accroissement de ses revenus, & s'abaisser à mille infâmes manœuvres pour augmenter sa fortune. Mais à quoi bon m'occuper à démontrer le tort que le voluptueux se fait à lui-même? Laissons le s'expliquer là-dessus. Dans l'impossibilité de résister au torrent qui l'entraîne, il déclarera, en s'y abandonnant, qu'il s'apperçoit bien qu'il court à une ruine certaine. On a tous les jours l'occasion d'entendre ces aveux. J'en ai donc assez dit pour conclure que la volupté, la débauche & tout excès sont contraires aux vrais intérêts & au bonheur présent de la créature.

Il y a une espece de luxure d'un ordre fort supérieur à celle dont nous avons parlé; la conservation de l'espece est son but : dans la rigueur, on ne peut la traiter de passion privée : animée par l'amour & par la tendresse, ainsi que toute autre affection sociale, aux plaisirs d'esprit qu'elle est en état de procurer comme elles, elle réunit encore l'enchantement des sens. Telle est l'attention de la nature à l'entretien de chaque système, que par une espece de besoin animal, & par je ne sais quel sentiment intérieur d'indigence, qu'elle a placé dans les créatures qui les composent, elle convie les sexes à s'approcher & à s'occuper ensemble de la perpétuité de leur espèce. Mais est-il de l'intérêt de la créature d'éprouver cette indigence dans un degré violent? C'est le point que nous avons à discuter.

Nous en avons assez dit, & sur les appétits naturels, & sur les penchans dénaturés, pour glisser ici sans scrupule sur cet article. Si l'on convient qu'il y a dans la poursuite de tout autre plaisir, une dose d'ardeur qu'on ne peut excéder, sans en altérer la jouissance & sans préjudicier ainsi à ses vrais intérêts, par quelle singularité celui ci fortiroit-il de la loi générale, & ne reconnoîtroit-il point de limites? Nous connoissons d'autres sensations ardentes, & qui, éprouvées dans un certain degré, sont toujours voluptueuses, mais dont l'excès est une peine insupportable. Tel est le ris que le chatouillement excite : ce mouvement, *avec l'air de famille* & tous les traits du plaisir, n'en est pas moins un tourment. C'est la même chose dans l'espèce de luxure dont nous parlons. Il y a des tempéramens pétris de salpêtre & de soufre, dans une fermentation continuelle,

& d'une chaleur qui produit dans le corps des mouvemens dont la fréquence & la durée constituent une maladie qui a son rang & son nom dans la médecine. Quand quelques grossiers voluptueux se féliciteroient de cet état, & s'y complairoient, je doute que les délicats, que ceux qui font du plaisir & leur souverain bien & leur étude principale, s'accordassent avec eux sur ce point.

Mais s'il y a dans toute sensation voluptueuse un point où le plaisir finit & la fureur commence, si la passion a des limites qu'elle ne peut franchir, sans nuire aux intérêts de la créature, qui déterminera ces limites ? qui fixera ce point ? « La nature, seule arbitre des choses. Mais où » prendre la nature ? Où ? dans l'état originel des » créatures, dans l'homme dont une éducation » vicieuse n'aura point encore altéré les affections ».

Celui qui a eu le bonheur d'être plié dès sa jeunesse à un genre de vie naturel, d'être instruit à la sobriété, pourvu d'un talent honnête & garanti des excès & de la débauche, exerce sur ses appétits un pouvoir absolu. Mais ces esclaves, pour être soumis, n'en sont pas moins propres à ses plaisirs : au contraire, sains, vigoureux & pleins d'une force & d'une activité que l'intempérance & l'abus ne leur ont point ôtées, ils n'en remplissent que mieux leurs fonctions; & si, en ne supposant en deux créatures d'autre différence dans les organes & les sensations, que celle qu'un régime de vie intempérant ou frugal peut y avoir produite, il étoit possible de comparer, par expérience, la somme des plaisirs de part & d'autre, je ne doute point que, sans égard pour les suites, en ne mettant en compte que la satisfaction seule des sens, on ne prononçât en faveur de l'homme sobre & vertueux.

Sans s'arrêter aux coups que cette frénésie porte à la vigueur des membres & à la santé du corps, le tort qu'elle fait à l'esprit est plus grand encore, quoique moins redouté. Une indifférence pour tout avancement, une consommation misérable du tems, l'indolence, la mollesse, la fainéantise & la révolte d'une multitude d'autres passions que l'esprit énervé, stupide, abruti, n'a ni la force ni le courage de maîtriser. Voilà les effets palpables de cet excès.

Les désavantages que cette sorte d'intempérance fait supporter à la société, & les avantages qui reviennent au monde de la sobriété contraire, ne sont pas moins évidens. De toutes les passions, aucune n'exerce un plus sévère despotisme sur ses esclaves; les tributs n'adoucissent point son empire : plus on lui accorde, plus elle exige. La modestie & l'ingénuité naturelles, l'honneur & la fidélité sont ses premieres victimes. Il n'y a point d'affections déréglées dont les caprices impétueux soulèvent tant d'orages, & poussent la créature plus directement au malheur.

Quant à cette passion qui mérite particulièrement le titre d'intéressée, puisqu'elle a pour but la possession des richesses, les faveurs de la fortune & ce qu'on appelle un état dans le monde, pour être avantageuse à la société & compatible avec la vertu, elle ne doit exciter aucun desir inquiet. L'industrie qui fait l'opulence des familles & la puissance des états, est fille de l'intérêt : mais si l'intérêt domine dans la créature, son bonheur particulier & le bien public en souffriront : la misere qui la rongera, vengera continuellement l'injure faite à la société; car, plus cruel encore à lui-même qu'au genre humain, l'avare est la propre victime de son avarice.

Tout le monde convient que l'avarice & l'avidité sont deux fléaux de la créature. On sait, d'ailleurs, que peu de choses suffisent à l'usage & à la subsistance, & que le nombre des besoins feroit court, si l'on permettoit à la frugalité de les réduire, & si l'on s'exerçoit à la tempérance, à la sobriété & à un train de vie naturel, avec la moitié de l'application, des soins & de l'industrie qu'on donne à la luxure & à la somptuosité. Mais si la tempérance est avantageuse, si la modération conspire au bonheur, si les fruits en sont doux, comme nous l'avons démontré plus haut, quelle misere n'entraîneront point à leur suite les passions contraires ? Quel tourment n'éprouvera point une créature rongée de desirs qui ne connoissent de bornes ni dans leur essence, ni dans la nature de leur objet ? Car où s'arrêter ? Y a-t-il dans cette immensité de choses qui peuvent exercer la cupidité, un point inaccessible à l'effort & à l'étendue des souhaits ? Quelle digue opposer à la maniere d'entasser, à la fureur d'accumuler revenus sur revenus & richesses sur richesses ?

De là naît, dans les avares, cette inquiétude que rien n'appaise; jamais enrichis par leurs trésors, & toujours appauvris par leurs desirs, ils ne trouvent aucune satisfaction en ce qu'ils possèdent, & sèchent, les yeux attachés sur ce qui leur manque. Mais quel contentement réel pourroit éclorre d'un appétit si déréglé ? Etre dévoré de la soif d'acquérir, soit honneurs, soit richesses, c'est avarice, c'est ambition, ce n'est point en jouir. Mais abandonnons ce vice à la haine & aux déclamations des hommes chez qui, avare & misérable sont des mots synonymes, & passons à l'ambition.

Tout retentit dans le monde des désordres de cette passion. En effet, lorsque l'amour de la louange excède une honnête émulation, quand cet enthousiasme franchit les bornes même de la vanité, lorsque le desir de se distinguer entre ses égaux dégénère en un orgueil énorme, il n'y

a point de maux que cette passion ne puisse produire. Si nous considérons les prérogatives des caractères modestes & des esprits tranquilles, si nous appuyons sur le repos le bonheur & la sécurité qui n'abandonnent jamais celui qui sait se borner dans son état, se contenter du rang qu'il occupe dans la société, & se prêter à toutes les incommodités inherentes à sa condition, rien ne nous paroitra ni plus raisonnable ni plus avantageux que ces dispositions. Je pourrois placer ici l'éloge de la modération, & relever son excellence en développant les désordres & les peines de l'ambition, en exposant le ridicule & le vuide de l'entêtement des titres, des honneurs, des prééminences, de la renommée, de la gloire, de l'estime du vulgaire, des applaudissemens populaires, & de tout ce qu'on entend par avantages personnels; mais c'est un lieu commun auquel nous avons suppléé par la réflexion précédente.

Il est impossible que le desir des grandeurs s'éleve dans une ame, devienne impétueux & domine la créature, sans qu'elle soit en même tems agitée d'une proportionnelle aversion pour la médiocrité. La voilà donc en proie aux soupçons & aux jalousies, soumise aux appréhensions d'un contre-tems ou d'un revers, & exposée aux dangers & à toute la mortification des refus. La passion désordonnée de la gloire, des emplois & d'un état brillant, anéantit donc tout repos & toute sécurité pour l'avenir, & empoisonne toute satisfaction & toute commodité présente.

Aux agitations de l'ambitieux, on oppose ordinairement l'indolence & ses langueurs: toutefois ce caractere n'exclut ni l'avarice ni l'ambition; mais l'une dort en lui, & l'autre est sans effet. Cette passion léthargique est un amour désordonné du repos qui décourage l'ame, engourdit l'esprit, & rend la créature incapable d'efforts, en grossissant à ses yeux les difficultés dont les routes de l'opulence & des honneurs sont parsemées. Le penchant au repos & à la tranquillité n'est ni moins naturel, ni moins utile que l'envie de dormir; mais un assoupissement continuel ne seroit pas plus funeste au corps qu'une aversion générale pour les affaires le seroit à l'esprit.

Or, que le mouvement soit nécessaire à la santé, on en peut juger par les tempéramens de l'homme fait à l'exercice, & de celui qui n'en a jamais pris, ou par la constitution mâle & robuste de ces corps endurcis au travail, & la complexion efféminée de ces automates nourris sur le duvet. Mais la fainéantise ne borne pas ses influences au corps: en dépravant les organes, elle amortit les plaisirs sensuels: des sens, la corruption se transmet à l'esprit, & c'est là qu'elle excite bien un autre ravage: ce n'est qu'à la longue que la machine éprouve des effets sensibles de l'oisiveté; mais l'indolence afflige l'ame, tout en l'occupant: elle s'en empare avec les anxiétés, l'accablement, les ennuis, les aigreurs, les dégoûts & la mauvaise humeur: c'est à ces mélancoliques compagnes qu'elle abandonne le tempérament; état dont nous avons parlé & exposé la misere, en établissant combien l'économie des affections est nécessaire au bonheur.

Nous avons remarqué que, dans l'inaction du corps, les esprits animaux, privés de leurs fonctions naturelles, se jettent sur la constitution, & détruisent leurs canaux en exerçant leur activité; image fidelle de ce qui se passe dans l'ame de l'indolent. Les affections & les pensées détournées de leurs objets, & contraintes dans leur action, s'irritent & engendrent l'aigreur, la mélancolie, les inquiétudes & cent autres pestes du tempérament. Alors le flegme s'exhale, la créature devient sensible, colère, impétueuse; & dans ces dispositions inflammables, la moindre étincelle suffit pour mettre tout en feu.

Quant aux intérêts particuliers de la créature, que ne risque-t-elle pas? Etre environnée d'objets & d'affaires qui demandent de l'attention & des soins, & se trouver dans l'incapacité d'y pourvoir, quel état! quelle foule d'inconvéniens de ne pouvoir s'aider soi-même, & de manquer souvent de secours étrangers! C'est le cas de l'indolent qui n'a jamais cultivé personne, & à qui les autres sont d'autant plus nécessaires, que dans l'ignorance de tous les devoirs de la société où son vice l'a retenu, il est plus inutile à lui-même. Ce penchant décidé pour la paresse, ce mépris du travail, cette oisiveté raisonnée est donc une source intarissable de chagrins, & par conséquent un puissant obstacle au bonheur.

Nous avons parcouru les affections privées, & remarqué les inconvéniens de leur véhémence: nous avons prouvé que leur excès étoit contraire à la félicité, & qu'elles précipitoient dans une misere actuelle la créature qu'elles dépravoient; que leur empire ne s'accroissoit jamais qu'aux dépens de notre liberté, & que, par leurs vues étroites & bornées, elles nous exposoient à contracter ces dispositions viles & sordides, si généralement détestées. Rien n'est donc & plus fâcheux en soi & plus funeste dans les conséquences, que de les écouter, que d'en être l'esclave, & que d'abandonner son tempérament à leur discrétion, & sa conduite à leurs conseils.

D'ailleurs, ce dévouement parfait de la créature à ses intérêts particuliers, suppose une certaine astuce dans le commerce, & je ne sais quoi de fourbe & de dissimulé dans la conduite & dans les actions: & que deviennent alors la candeur & l'intégrité naturelles? Que deviennent la sincérité, la franchise & la droiture? La confiance & la bonne foi s'anéantissent; les envies, les soupçons & les jalousies vont se multiplier à l'in-

fini ; de jour en jour les desseins particuliers s'étendront, & les vues générales se rétréciront ; on rompra insensiblement avec ses semblables, & dans cet éloignement de la société où l'on sera jetté par l'intérêt, on n'appercevra qu'avec mépris les liens qui nous y tiennent attachés. C'est alors qu'on travaillera à réduire au silence, & bientôt à extirper ces affections importunes qui ne cesseront de crier au fond de l'ame & de rappeler au bien général de l'espèce, comme aux vrais intérêts, c'est-à-dire, qu'on s'appliquera de toute sa force à se rendre parfaitement malheureux.

Or, laissant à part les autres accidens que l'excès des affections privées doit occasionner, si leur but est d'anéantir les affections générales, il est évident qu'elles tendent à nous priver de la source de nos plaisirs, & à nous inspirer les penchans monstrueux & dénaturés qui mettroient le sceau à notre misère, comme on verra ci-après.

Il nous reste à examiner ces passions qui ne tendent ni au bien général ni à l'intérêt particulier, & qui ne sont ni avantageuses à la société ni à la créature. Nous avons marqué leur opposition aux affections sociales & naturelles, en les nommant penchans superflus & dénaturés.

De cette espèce est le plaisir cruel que l'on prend à voir des exécutions, des tourmens, des désastres, des calamités, le sang, le massacre & la destruction ; ç'a été la passion dominante de plusieurs tyrans & de quelques nations barbares. Les hommes qui ont renoncé à cette politesse de mœurs & de manieres, qui prévient la rudesse & la brutalité, & retient dans un certain respect pour le genre humain, y sont un peu sujets : elle perce encore où manquent la douceur & l'affabilité. Telle est la nature de ce que nous appellons bonne éducation, qu'entr'autres défauts elle proscrit absolument l'inhumanité & les plaisirs barbares. Se complaire dans le malheur d'un ennemi, c'est un effet d'animosité, de haine, de crainte ou de quelqu'autre passion intéressée : mais s'amuser de la gêne & des tourmens d'une créature indifférente, étrangère ou naturelle, de la même espece ou d'une autre, amie ou ennemie, connue ou inconnue ; se repaître curieusement les yeux de son sang, & s'extasier dans ses agonies, cette satisfaction ne suppose aucun intérêt : aussi ce penchant est-il monstrueux, horrible & totalement dénaturé.

Une teinte affoiblie de cette affection, c'est la satisfaction maligne que l'on trouve dans l'embarras d'autrui, espèce de méchanceté brouillonne & folâtre qui consiste à se plaire dans le désordre, disposition qu'on semble cultiver dans les enfans, & qu'en eux on appelle espiéglerie. Ceux qui connoîtront un peu la nature de cette passion, ne s'étonneront point de ses suites fâcheuses ; ils seroient peut-être plus embarrassés à expliquer par quel prodige un enfant exercé entre les mains des femmes à se réjouir dans le désordre & le trouble, perd ce goût dans un âge plus avancé, & ne s'occupe pas à semer la dissension dans sa famille, à engendrer des querelles entre ses amis, & même à exciter des révoltes dans la société. Mais heureusement cette inclination manque de fondement dans la nature, comme nous l'avons remarqué.

La malice, la malignité ou la mauvaise volonté seront des passions dénaturées, si le desir de mal faire qu'elles inspirent, n'est excité ni par la colere, ni par la jalousie, ni par aucun autre motif d'intérêt.

L'envie qui naît de la prospérité d'une autre créature, dont les intérêts ne croisent point les nôtres, est une passion de l'espece des précédentes.

Mettez au même nombre la misantropie, espece d'aversion qui a dominé dans quelques personnes : elle agit puissamment chez ceux en qui la mauvaise humeur est habituelle, & qui, par une nature mauvaise, aidée d'une plus mauvaise éducation, ont contracté tant de rusticité dans les manieres & de dureté dans les mœurs, que la vue d'un étranger les offense. Le genre humain est à charge à ces atrabilaires ; la haine est toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament est quelquefois épimédique ; elle est ordinaire aux nations sauvages, & c'est un des principaux caractères de la barbarie ; on peut la regarder comme le revers de cette affection généreuse, exercée & connue chez les anciens sous le nom d'hospitalité ; vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre humain qui se manifestoit dans l'affabilité pour les étrangers.

A ces passions, ajoutez toutes celles que les superstitions & les usages barbares font éclore ; les actions qu'elles prescrivent sont trop horribles pour ne pas occasionner le malheur de ceux qui les révèrent.

Je nommerois ici les amours dénaturés, tant dans l'espece humaine que de celle-ci à une autre, avec la foule d'abominations qui les accompagnent ; mais, sans souiller ces feuilles de cet infâme détail, il est aisé de juger de ces appétits par les principes que nous avons posés.

Outre ces passions, qui n'ont aucun fondement dans les avantages particuliers de la créature, & qu'on peut nommer strictement penchans dénaturés, il y en a quelques autres qui tendent à son intérêt, mais d'une façon si démesurée, si injurieuse au genre humain, & si généralement détestée, que les précédentes ne paroissent guères plus monstrueuses.

Telle est cette ambitieuse arrogance, cette

fierté tyrannique qui en veut à toute liberté, & qui regarde toute prospérité d'un œil chagrin & jaloux; telle est cette sombre fureur qui s'immoleroit volontiers la nature entiere, cette noirceur qui se repaît de sang & de cruautés rafinées, cette humeur fâcheuse qui ne cherche qu'à s'exercer, & qui saisit avec acharnement la moindre occasion pour écraser des objets quelquefois dignes de pitié.

Quant à l'ingratitude & à la trahison, ce sont, à proprement parler, des vices purement négatifs; ils ne caractérisent aucun penchant; leur cause est indéterminée; ils dérivent de l'inconsistance & du désordre des affections en général. Lorsque ces taches sont sensibles dans un caractère, lorsque ces ulcères s'ouvrent sans sujet, quand la créature favorise par de fréquentes rechûtes les progrès de cette gangrène, on peut conjecturer à ces symptomes qu'elle est infectée de quelque levain dénaturé, tel que l'envie, la malignité, la vengeance & les autres.

On peut objecter que ces affections, toutes dénaturées qu'elles sont, ne vont point sans plaisir, & qu'un plaisir, quelqu'inhumain qu'il soit, est toujours un plaisir, fût-il placé dans la vengeance, dans la malignité & dans l'exercice même de la tyrannie. Cette difficulté seroit sans réponse, si, comme dans les joies cruelles & barbares, on ne pouvoit arriver au plaisir qu'en passant par le tourment; mais aimer les hommes, les traiter avec humanité, exercer la complaisance, la douceur, la bienveillance & les autres affections sociales, c'est jouir d'une satisfaction immédiate à l'action, & qui n'est payée d'aucune peine antérieure, satisfaction originelle & pure, qui n'est prévenue d'aucune amertume. Au contraire, l'animosité, la haine, la malignité, sont des tourmens réels dont la suspension occasionnée par l'accomplissement du desir, est comptée pour un plaisir. Plus ce moment de relâche est doux, plus il suppose de rigueur dans l'état précédent; plus les peines de corps sont aiguës, plus le patient est sensible aux intervalles de repos: telle est la cessation momentanée des tourmens de l'esprit, pour le scélérat qui ne peut connoître d'autres plaisirs.

Les meilleurs caractères, les hommes les plus doux, ont des momens fâcheux; alors une bagatelle est capable de les irriter. Dans ces orages légers, l'inquiétude & la mauvaise humeur leur ont causé des peines dont ils conviennent tous. Que ne souffrent donc point ces malheureux qui ne connoissent presque pas d'autre état; ces furies, ces ames infernales au fond desquelles le fiel, l'animosité, la rage & la cruauté ne cessent de bouillonner? A quel excès d'impatience ne les portera point un accident imprévu? Que ne ressentiront-ils pas d'un contre-tems qui surviendra, d'un affront qu'ils essuyeront, & d'une foule d'antipathies cruelles que des offenses journalières ne cesseront de multiplier en eux? Faut-il s'étonner que, dans cet état violent, ils trouvent une satisfaction souveraine à rallentir, par le ravage & les désordres, les mouvemens furieux dont ils sont déchirés?

Quant aux suites de cet état dénaturé relativement au bien de la créature & aux circonstances ordinaires de la vie, je laisse à penser quelle figure doit faire entre les hommes un monstre qui n'a plus rien de commun avec eux, quel goût pour la société peut rester à celui en qui toute affection sociale est éteinte; quelle opinion concevra-t-il des dispositions des autres pour lui, avec le sentiment de ses dispositions réciproques pour eux.

Quelle tranquillité, quel repos y a-t-il pour un homme qui ne peut se cacher? je ne dis pas qu'il est indigne de l'amour & de l'affection du genre humain, mais qu'il en mérite toute l'aversion. Dans quel effroi de Dieu & des hommes ne vivra-t-il pas? Dans quelle mélancolie ne sera-t-il pas plongé? mélancolie incurable par le défaut d'un ami dans la compagnie duquel il puisse s'étourdir, sur le sein duquel il puisse se reposer: quelque part qu'il aille, de quelque côté qu'il se tourne, en quelque endroit qu'il jette les yeux, tout ce qui s'offre à lui, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'environne, à ses côtés, sur sa tête, sous ses pieds, tout se présente à lui sous une forme effroyable & menaçante. Séparé de la chaîne des êtres, & seul contre la nature entiere, il ne peut qu'imaginer toutes les créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun.

Cet homme est donc en lui-même comme dans un désert affreux & sauvage, où sa vue ne rencontre que des ruines. S'il est dur d'être banni de sa patrie, exilé dans une terre étrangère, ou confiné dans une retraite, que sera-ce donc que ce bannissement intérieur, & que cet abandon de toute créature? Que ne souffrira point celui qui porte dans son cœur la solitude la plus triste, & qui trouve au centre de la société le plus affreux désert? Etre en guerre perpétuelle avec l'univers, vivre dans un divorce irréconciliable avec la nature, quelle condition!

D'où je conclus que la perte des affections naturelles & sociales entraîne à sa suite une affreuse misere, & que les affections dénaturées rendent souverainement malheureux. Ce qui me restoit à prouver.

Nous avons donc établi dans ces deux dernieres parties ce que nous nous étions proposé. Or, puisqu'en suivant les idées reçues de dépravation

dépravation & de vice, on ne peut être méchant & dépravé que

1. Par l'absence ou la foiblesse des affections générales.

2. Par la violence des inclinations privées.

3. Ou par la présence des affections dénaturées.

Si ces trois états sont pernicieux à la créature, & contraires à sa félicité présente, être méchant & dépravé, c'est être malheureux.

Mais toute action vicieuse occasionne le malheur de la créature proportionnellement à sa malice: donc toute action vicieuse est contraire à ses vrais intérêts; il n'y a que du plus ou du moins.

D'ailleurs, en développant l'effet des affections supposées dans un degré conforme à la nature & à la constitution de l'homme, nous avons calculé les biens & les avantages actuels de la vertu; nous avons estimé par voie d'addition & de soustraction, toutes les circonstances qui augmentent ou diminuent la somme de nos plaisirs; & si rien ne s'est soustrait par sa nature, ou n'est échappé par inadvertance à cette arithmétique morale, nous pouvons nous flatter d'avoir donné à cet essai toute l'évidence des choses géométriques: car qu'on pousse le scepticisme si loin qu'on voudra, qu'on aille jusqu'à douter de l'existence des êtres qui nous environnent, on n'en viendra jamais jusqu'à balancer sur ce qui se passe au-dedans de soi même. Nos affections & nos penchans nous sont intimement connus; nous les sentons; ils existent, quels que soient les objets qui les exercent, imaginaires ou réels. La condition de ces êtres est indifférente à la vérité de nos conclusions; leur certitude est même indépendante de notre état. Que je dorme ou que je veille, j'ai bien raisonné; car qu'importe que ce qui me trouble, soit rêves fâcheux ou passions désordonnées, en suis-je moins troublé? Si, par hasard, la vie n'est qu'un songe, il sera question de le faire bon; & cela supposé, voilà l'économie des passions qui devient nécessaire; nous voilà dans la même obligation d'être vertueux, pour rêver à notre aise, & nos démonstrations subsistent dans toute leur force.

Enfin, nous avons donné, ce me semble, toute la certitude possible à ce que nous avons avancé sur la préférence des satisfactions de l'esprit, aux plaisirs du corps; & de ceux ci, lorsqu'ils sont accompagnés d'affections vertueuses, & goûtés avec modération, à eux-mêmes, lorsqu'on s'y livre avec excès, & qu'ils ne sont animés d'aucun sentiment raisonnable.

Ce que nous avons dit de la constitution de l'esprit & de l'économie des affections, qui forment le caractère & décident du bonheur ou du malheur de la créature, n'est pas moins évident. Nous avons déduit du rapport & de la connexion des parties, que dans cette espèce d'architecture, affoiblir un côté, c'étoit les ébranler tous, & conduire l'édifice à sa ruine. Nous avons démontré que les passions qui rendent l'homme vicieux, étoient pour lui autant de tourmens; que toute action mauvaise étoit sujette aux remords; que la destruction des affections sociales, l'affoiblissement des plaisirs intellectuels & la connoissance intérieure qu'on n'en mérite point, sont des suites nécessaires de la dépravation; d'où nous avons conclu que le méchant n'avoit ni en réalité ni en imagination le bonheur d'être aimé des autres, ni celui de partager leurs plaisirs; c'est-à dire, que la source la plus féconde de nos joies étoit fermée pour lui.

Mais si telle est la condition du méchant, si son état contraire à la nature, est misérable, horrible, accablant, c'est donc pécher contre ses vrais intérêts, & s'acheminer au malheur, que d'enfreindre les principes de la morale. Au contraire, tempérer ses affections & s'exercer à la vertu, c'est tendre à son bien privé, & travailler à son bonheur.

C'est ainsi que la sagesse éternelle qui gouverne cet univers, a lié l'intérêt particulier de la créature au bien général de son systême, de sorte qu'elle ne peut croiser l'un sans s'écarter de l'autre, ni manquer à ses semblables sans se nuire à elle-même. C'est en ce sens qu'on peut dire de l'homme qu'il est son plus grand ennemi, puisque son bonheur est en sa main, & qu'il n'en peut être frustré qu'en perdant de vue celui de la société & du tout dont il est partie. La *vertu* la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la base des affaires humaines, le soutien des communautés, le lien du commerce & des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées; la vertu sans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant & de beau, tombe & s'évanouit; la *vertu*, cette qualité avantageuse à toute société, & plus généralement officieuse à tout le genre humain, fait donc aussi l'intérêt réel & le bonheur présent de chaque créature en particulier.

L'homme ne peut donc être heureux que par la *vertu*, & que malheureux sans elle. La *vertu* est donc le bien, le vice est donc le mal de la société & de chaque membre qui la compose. (*Œuvres de Shaftsbury*).

VICE. Le *vice* est ce qui est opposé à la vertu; il prend sa source dans l'amour propre mal-entendu: c'est la préférence de l'intérêt personnel au bien public: c'est ce qu'on appelle mal moral.

On entend aussi par *vice* les mauvaises qualités du cœur & de l'esprit, & on les distingue des défauts & des ridicules. Les *vices* prennent leur source dans l'ame, les défauts dans le tempérament, & les ridicules dans l'esprit. On peut se corriger des *vices* & des ridicules; on ne détruit pas aisément les défauts du corps.

Le *vice* ne nuit point à l'harmonie de l'univers; il n'offense que son auteur, excepté le *vice* de séduction, qui nuit également à soi-même & aux autres, & qui, par cette raison, mérite d'être doublement puni.

Les *vices*, dit M. de la Rochefoucault, entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble & les tempère, & elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

L'esprit du monde ne juge des hommes que par le rapport que leurs qualités ont avec leur avantage personnel; & souvent il préfère un *vice* amusant ou un ridicule brillant, à une vertu sérieuse & chagrine. (*Dictionn. philos.*)

VIEILLESSE. Que me donnerez-vous, mon cher Titus, si je trouve moyen de vous soulager, & de diminuer vos chagrins & vos peines? Je vous adresse, comme vous voyez, les mêmes paroles qu'adressoit à Flamininus un homme qui n'avoit peut-être pas de grands secours à lui donner; mais qui étoit plein d'espérance & de confiance.

Je suis assuré néanmoins que vous n'êtes pas agité & tourmenté nuit & jour, comme l'étoit Flamininus. Car je sai combien il y a en vous de raison & de modération; & qu'avec le surnom d'Atticus vous avez rapporté d'Athenes un grand fonds de sagesse & de vertu, soutenu de tous les sentimens qui apprennent à l'homme à porter tout ce qui est attaché à l'humanité.

Cependant je me doute, que certaines choses qui font des impressions fâcheuses sur moi pourroient bien en faire sur vous. C'est sur quoi il faudroit avoir recours aux consolations les plus fortes; mais c'est un sujet qu'il faut remettre à un autre tems.

Mon dessein, quant à présent, n'est que de vous dire quelque chose sur la vieillesse. C'est un poids qui nous presse déja vous & moi, ou qui nous pressera bien-tôt; & je serois bien aise de le pouvoir rendre plus léger & plus supportable pour l'un & pour l'autre, quoique je sache que vous le portez & que vous le porterez toujours avec beaucoup de modération & de sagesse. Mais enfin ayant résolu d'écrire quelque chose de la vieillesse, personne ne m'a paru plus digne que vous d'un présent qui peut nous être également utile à tous deux.

La composition de ce livre m'a fait un si grand plaisir, que non seulement elle a dissipé, à mon égard, tous les chagrins de la vieillesse; mais qu'elle m'y a fait trouver quelque chose d'agréable & de doux.

Qui peut donc jamais donner d'assez grandes louanges à la philosophie, quand on voit qu'il n'y a qu'à se ranger sous sa discipline, pour trouver du repos & de la douceur dans toutes les parties de la vie? C'est sur quoi nous avons dit bien des choses vous & moi; & nous en dirons bien encore. Je reviens au livre que je vous envoie.

J'ai choisi pour faire parler sur ce sujet, non Tithon, comme a fait Ariston de Chio, car un personnage fabuleux n'auroit pas eu assez d'autorité à mon gré; mais le vieux Caton, n'ayant trouvé personne qui pût donner plus de poids à ce que je lui fais dire.

J'introduis auprès de lui Scipion & Lælius, qui admirent la manière dont il porte sa *vieillesse*; & lui leur répond, & entre en matière. Si vous l'entendez parler avec un peu plus d'érudition que son caractère ne comporte, vous le devez attribuer à l'étude des auteurs grecs, à quoi nous savons qu'il s'appliqua beaucoup dans le déclin de son âge.

Mais il ne faut pas vous tenir plus long-tems en suspens. Vous allez entendre parler Caton même, qui vous exposera tout ce que j'ai pensé sur la *vieillesse*.

Scipion. Votre sagesse paroît si grande & si parfaite en toutes choses, que nous ne cessons point de l'admirer, Lælius & moi. Mais surtout, elle nous paroît admirable par la manière dont vous portez le poids de la *vieillesse*. Car au lieu qu'il est si insupportable à la plupart des autres *vieillards*, qu'ils avouënt qu'elle leur paroît une montagne qui les accable, je ne me suis jamais apperçu que vous vous en trouvassiez chargé.

Caton. Ce qui vous paroît admirable à l'un & à l'autre ne l'est gueres. Tout âge est à charge à ceux qui n'ont point au dedans d'eux-mêmes ce qui peut rendre la vie également bonne & heureuse.

Mais pour ceux qui tirent d'eux-mêmes tous les biens qui font le bonheur de la vie, ils ne trouvent ni mauvais, ni fâcheux ce qui est de l'ordre de la nature.

Or, la *vieillesse* est de cet ordre là : il n'y a même personne qui ne souhaite d'y arriver, & quand on y est on s'en plaint : tant les hommes sont de travers, & mal d'accord avec eux-mêmes.

Ils disent qu'elle vient plutôt qu'ils n'avoient pensé. Mais qui les forçoit de mal penser? La

vieillesse vient-elle plus vîte après l'adolescence, que l'adolescence après l'enfance? D'ailleurs, la *vieillesse* leur paroîtroit-elle moins pesante après huit cens ans de vie, qu'après quatre-vingt? Car le tems passé, quelque long qu'il eût été, ne seroit d'aucune consolation à une *vieillesse* dépourvûe de sagesse & de bon sens.

Si vous croyez donc qu'il y ait en moi quelque sorte de sagesse, & plût à Dieu qu'il y en eût de quoi soutenir l'opinion que vous avez de moi, & le nom que l'on me donne! mais enfin, s'il y en a, ce n'est qu'en ce que je tâche de suivre la nature, qui est le meilleur guide que nous puissions avoir; & de lui obéir comme à Dieu même. C'est elle qui a disposé toutes les parties de la vie, & on ne doit pas penser qu'elle ait fait comme ces poëtes nonchalans, qui font le dernier acte le moins bon. Quelque longue que soit la vie, il faut bien qu'elle ait un terme; comme nous voyons que les fruits des arbres & des autres plantes ont leur point de maturité, où ils sont près de se détacher.

Il est donc d'un homme sage de porter tranquillement cette derniere partie de la vie. Car de résister à la nature, ce seroit imiter la folie des géans, qui faisoient la guerre aux dieux.

Lælius. C'est sur cela même que nous vous demandons des leçons, & comme nous avons quelque espérance, & certainement beaucoup de desir de parvenir à la *vieillesse*, vous nous feriez un fort grand plaisir à tous deux, car j'ose parler pour Scipion aussi bien que pour moi, si vous vouliez bien nous instruire, comme par provision, de ce qui peut faire porter sans peine le poids de ce dernier âge.

Caton. Je le ferai avec plaisir, sur-tout si cela vous en peut faire à l'un & à l'autre.

Scipion. Nous le souhaitons tous deux également, si cela ne vous fait point de peine. Vous êtes comme au terme d'un grand voyage que nous ne faisons que de commencer. Nous voudrions bien savoir quel est ce terme: apprenez-le nous donc, s'il vous plaît.

Caton. Je vous satisferai, autant que j'en suis capable; & peut-être que je le puis faire d'autant mieux, que m'étant trouvé fort souvent avec des gens de mon âge, (car, comme dit l'ancien proverbe, les gens de même âge se cherchent volontiers les uns les autres) je les ai beaucoup entendu se plaindre de leur *vieillesse*; & entr'autres C. Salinator, & Sp. Albinus, qui avoient été consuls l'un & l'autre, & qui étoient à-peu-près de mon âge.

Ils se plaignoient en premier lieu, que les plaisirs n'étoient plus pour eux; & selon eux ce n'étoit plus vivre, car ils ne mesuroient la vie que par le plaisir; & en second lieu, qu'ils se voyoient, disoient-ils, négligés & méprisés de ceux qui leur faisoient autrefois la cour.

Mais ces plaintes m'ont toujours paru déraisonnables. Car si les choses dont ils se plaignoient étoient des suites nécessaires de la *vieillesse*, elle me les auroit apportées, & à tous les autres *vieillards*. Cependant j'en ai connu plusieurs qui ne faisoient point de ces sortes de reproches à leur grand âge; qui ne regardoient point comme un mal d'être affranchis des liens de la volupté; & qui n'étoient ni abandonnés ni méprisés de ceux qui avoient eu quelque liaison avec eux.

C'est donc aux mœurs, & non pas à l'âge, qu'il se faut prendre de ce qui sert de prétexte à ces sortes de plaintes. Car la *vieillesse* n'est nullement insupportable aux vieillards d'un esprit réglé & modéré, qui ne sont point d'un naturel chagrin, & qui ne se révoltent point contre les suites naturelles de l'humanité. Et au contraire, quand on est né avec ces sortes de défauts, on est fâcheux & insupportable à soi-même, à quelque âge que l'on soit.

Lælius. Rien n'est plus vrai que ce que vous dites, mon cher Caton. Mais ne pourroit-on point vous répondre, que ce qui vous rend la *vieillesse* supportable, c'est le rang que vous tenez dans la republique, vos grands biens, & la considération où vous êtes; & qu'il y a bien peu de vieillards qui aient les mêmes avantages?

Caton. Ce que vous dites y fait quelque chose, mon cher Lælius, mais ce n'est pas tout, & on pourroit appliquer à ce propos ce que dit un jour Themistocle, dans je ne sais quelle dispute qu'il eut avec un certain Seriphius. Celui-ci lui ayant reproché que c'étoient les grands avantages de sa patrie qui l'avoient illustré, plutôt que sa vertu & son mérite: *croyez-moi*, lui répondit Themistocle, *si j'étois Seriphius, j'aurois eu beau être Athenien, on n'auroit jamais parlé de moi: & quand vous l'auriez été, on n'auroit jamais parlé de vous.* On peut dire de même de la *vieillesse*, qu'il est vrai qu'elle ne seroit pas supportable au sage même, dans une extrême pauvreté; mais qu'elle ne l'est pas non-plus avec les plus grands biens, à quiconque n'est pas sage.

Souvenez-vous, l'un & l'autre, que le grand soutien de la *vieillesse*, c'est un long exercice & une longue habitude de la vertu. Car quand on a cultivé la vertu dans toute la suite de la vie, on en recueille de merveilleux fruits dans la *vieillesse*. Et non-seulement ces fruits nous sont toujours présens jusqu'aux derniers momens de la vie, ce qui seroit toujours beaucoup, quand il il n'y auroit que cela seul; mais ils sont accompagnés d'une joie perpétuelle, que produit le

témoignage de la bonne conscience, & le souvenir de tout le bien que nous avons fait.

Je m'attachai dans ma jeunesse à Q. Fabius Maximus, ce grand homme qui reprit Tarente; & je l'aimai, tout vieux qu'il étoit, comme s'il eût été d'un âge proportionné au mien. Car ce qu'il y avoit en lui de grave & de sérieux étoit tempéré par une merveilleuse douceur; & son grand âge n'avoit rien altéré dans ses mœurs. Il n'étoit pourtant pas encore fort vieux quand je commençai de m'attacher à lui, quoique son âge fût déja fort avancé en comparaison du mien. Car il avoit été consul pour la première fois, l'année d'après celle de ma naissance; & il l'étoit pour la quatrième, lorsque je commençai à porter les armes sous lui, à l'expédition de Capoue. Cinq ans après je le suivis aussi à Tarente, faisant la charge de questeur. Je fus ensuite fait édile; & préteur quatre ans après, sous le consulat de Tuditanus & de Cethegus, pendant lequel Fabius, déja fort vieux, appuya la loi Cincia, sur les retributions des avocats, & les présens que l'on leur faisoit.

Ce grand homme faisoit la guerre dans un âge déja avancé, & en portoit les fatigues comme un jeune homme auroit pû faire. Ce fut lui, qui par sa patience fut amortir les fougues du jeune Annibal; ce qui a fait dire de lui à notre ami Ennius, qu'un seul homme avoit rétabli, en temporisant, les affaires de la république; & qu'il s'étoit acquis d'autant plus de gloire, qu'il avoit moins balancé entre ce qu'on pourroit dire de lui, & le salut de sa patrie.

Avec combien de sagesse & de vigilance conduisit-il le siege de Tarente, qu'il remit enfin au pouvoir de la république? J'étois présent lorsque Salinator, qui avoit mal defendu cette place, & qui après avoir abandonné la ville, s'étoit retiré dans la citadelle, lui disant d'un air fier, & comme un homme fort content de lui-même: *c'est moi qui vous ai donné moyen de reprendre Tarante: Il est vrai*, répondit Fabius, en souriant: *car si vous ne l'aviez pas perdue, je ne l'aurois jamais reprise.*

Mais il n'a pas été moins grand dans l'intérieur de la république, que les armes à la main contre ses ennemis. Quelle résistance ne fit-il point lui tout seul dans son second consulat, sans tirer aucun secours de Sp. Carvilius son collegue, au partage des terres des Gaules & de Picente, que C. Flaminius tribun du peuple fit distribuer par tête contre l'autorité du Sénat?

Ce fut lui qui étant augure ne craignit point de dire, que tous auspices étoient favorables dans tout ce qui se faisoit pour le bien de la republique; & qu'au contraire, les meilleurs étoient funestes, dans tout ce qu'on entreprenoit de faire passer contre ses intérêts.

J'ai vû une infinité de grandes choses dans cet illustre personnage: mais je n'ai rien tant admiré que la fermeté avec laquelle il porta la mort de son fils, homme de grand mérite, & qui avoit déja passé par le consulat. L'eloge funèbre qu'il en fit est entre les mains de tout le monde; & quand nous le lisons, combien les plus grands philosophes nous paroissent-ils audessous de Fabius?

Mais ce n'est pas seulement dans les actions de sa vie qui ont été exposées aux yeux du public qu'il a toujours paru grand; il l'étoit encore davantage dans le particulier & dans l'intérieur de sa maison. Quelle force & quelle noblesse dans ses discours! quelle sagesse dans les préceptes qu'ils nous donnoit! quelle connoissance de l'antiquité! quelle profondeur dans le droit des augures & des pontifes! son érudition étoit des plus grandes qu'on ait vûs. Il savoit tout ce qui s'étoit passé, & dans nos guerres, & dans celles des autres peuples. Aussi l'écoutois-je avec autant d'avidité que si j'eusse eu quelque pressentiment de ce que j'ai reconnu depuis, qu'après sa mort je ne trouverois plus personne dont je pusse rien apprendre.

Après le portrait que je viens de vous faire de Fab. Maximus, qui osera dire que la *vieillesse* de ce grand homme fût un état misérable; Il est vrai qu'il n'est pas donné à tous les hommes d'être des Scipions ou des Fabius, & de se soutenir dans leur *vieillesse* par le souvenir de la prise de tant de villes, par celui de tant de fameux combats, de terre ou de mer, de tant de victoires & de triomphes. Mais la *vieillesse* ne laisse pas d'être douce à ceux-mêmes qui ont mené une vie retirée, lorsqu'elle a été d'ailleurs, pure, réglée, & digne d'un honnête homme.

Telle a été la *vieillesse* de Platon, que la mort, qui l'enleva à quatre-vingt-un ans, le trouva encore la plume à la main. Telle a été celle d'Isocrate, qui composa le livre intitulé *Panathenaïcus*, à quatre-vingt-quatorze ans, & qui vêcut encore cinq ans au de-là.

Son maître, Gorgias de Leonce, a vêcu cent sept ans accomplis, sans avoir jamais cessé d'étudier & de travailler. Et quelqu'un lui ayant demandé comment la vie ne lui paroissoit point ennuyeuse à cet âge-là, *c'est*, dit il, *que je n'ai aucun sujet de me plaindre de ma vieillesse*. Belle réponse, & bien digne d'un homme d'un tel savoir.

Lors donc que des gens d'un esprit mal fait se plaignent de la *vieillesse*, c'est qu'ils se prennent à elle de leurs vices & de leurs défauts.

C'est ce que le poëte Ennius étoit bien éloigné de faire. Il étoit content de la sienne, & il la compare à celle d'un excellent cheval, qui après

avoir plusieurs fois remporté le prix aux jeux olimpiques, se tient en repos dans sa *vieillesse*; & jouit, en quelque sorte, de la gloire de ses travaux. Vous pouvez vous souvenir d'avoir vû cet homme-là : car il est mort sous le consulat de Cœpion & de Philippus, qui étoit le deuxième de celui-ci ; & il n'y a eu que dix-neuf ans d'intervalle entre le consulat de ces deux hommes, & celui de T. Flaminius & de M. Acilius, qui sont en charge aujourd'hui. J'avois alors soixante-cinq ans ; & cette même année j'appuiai auprès du peuple la loi Voconia ; & je me trouvai, dans cette action, tout autant de force de voix & de poitrine que j'en pouvois désirer.

Ennius étoit alors dans sa soixante-dixième année, qui fut la derniere de sa vie ; & quoiqu'il fût accablé de deux poids, dont chacun paroît bien pesant, celui de la *vieillesse* & celui de la pauvreté, il sembloit, à la manière dont il savoit les porter, que bien loin qu'ils lui fussent à charge, il y trouvoit de la douceur.

Quand je repasse tout ce qu'on peut dire contre la *vieillesse*, je trouve que cela se réduit à quatre chefs. Qu'elle rend les hommes incapables d'affaires : qu'elle met le corps dans une grande foiblesse : qu'elle nous ôte presque toutes sortes de plaisirs : & enfin qu'elle nous menace d'une mort prochaine. Examinons donc ces reproches. Pesons-les l'un après l'autre, & voyons s'ils sont bien fondés.

La *vieillesse*, dit-on, nous retire des affaires, & nous en rend incapables. Mais de quelles sortes d'affaires nous rend-elle incapables ? Ce n'est que de celles à quoi l'on n'est propre que dans la jeunesse, & qui demandent beaucoup de force & de vigueur. Car peut-on dire qu'il n'y ait point d'affaires dont les vieillards soient capables, & à quoi leur esprit ne puisse suffire, dans quelque foiblesse qu'ils soient de la part du corps ? Quoi, Fabius Maximus ne faisoit-il rien dans sa *vieillesse* ? Paul Æmile, votre pere, mon cher Scipion, & beau-pere de mon fils, ne faisoit-il rien dans la sienne ? Quoi, tous ces illustres vieillards, Fabrice, Curius, Coruncanius, ne faisoient-ils rien, eux dont les conseils & l'autorité soutenoient la république ?

Appius Claudius s'est trouvé vieux & aveugle tout à la fois. Cependant ce fut lui, qui tout vieux, & tout aveugle qu'il étoit, réveilla la vigueur du sénat, qui penchoit à traiter de paix avec le roi Pirrhus. Nous avons le discours plein de force qu'il fit sur ce sujet. Le poëte Ennius l'a rapporté dans ses vers, & il commence par ces paroles si vives : *Où est donc votre esprit & votre raison ? Et comment pouvez vous seulement délibérer sur un si mauvais parti, vous qui avez toujours si bien su prendre les plus fermes & les plus nobles ?* Vous savez le reste, qui n'est pas moins fort, & il seroit inutile de le rapporter.

Appius fit ce discours dix-sept ans après son second consulat, & vingt sept depuis le premier ; & entre les deux il avoit été honoré de la dignité de censeur. On peut juger par-là de l'âge qu'il avoit à la guerre contre Pirrhus. Car ces dates sont certaines, & nous les savons de nos peres.

On a donc tort de dire que la *vieillesse* est sans action ; & c'est comme qui diroit que le pilote ne fait rien dans un vaisseau, sous prétexte qu'il se tient tranquillement à la poupe, le gouvernail à la main ; pendant que d'autres grimpent au haut du mât, ou tirent à la pompe, ou courent çà & là par le vaisseau, pour diverses sortes de manœuvres.

Un veillard ne fait pas ce que font les jeunes gens ; mais ce qu'il fait est bien plus grand & plus important que ce qu'ils peuvent faire. Car ce n'est ni par la force, ni par l'adresse ou la légéreté du corps, que les grandes choses se font ; mais par les délibérations, par l'autorité, par les bons avis ; & bien loin que ces sortes de choses soient interdites à la *vieillesse*, c'est à elle qu'elles appartiennent, & elles en font l'ornement.

J'ai porté les armes dans plusieurs guerres ; & de simple soldat que j'ai été d'abord, j'ai passé par les charges de tribun, de lieutenant & de consul. Mais croyez-vous que je ne fasse rien, présentement que je ne fais plus la guerre ? Je ne la fais plus, il est vrai, mais je la fais faire ; & je décide dans le sénat de celles qu'il faut entreprendre, & de la manière dont on les doit conduire.

Je prévìens les mauvais desseins de Carthage, & je lui dénonce par avance la guerre que je vois qu'elle médite contre nous. Car je ne serai point en repos, sur les maux dont cette ville nous menace, que je ne la voie rasée & ruinée de fond en comble. Plaise aux dieux immortels, mon cher Scipion, que vous soyez celui à qui cette palme est réservée, & que vous acheviez ce que votre ayeul a si glorieusement commencé !

Il y a trente-trois ans que nous avons perdu ce grand homme : mais sa mémoire vivra dans la suite de tous les âges. Il avoit été nommé consul pour la seconde fois dans le tems que je l'étois. Neuf ans apres je fus fait censeur, & il étoit mort l'année d'auparavant.

S'il avoit donc vêcu jusqu'à cent ans, croyez-vous que sa *vieillesse* lui eût été à charge ; il n'auroit pû, à un tel âge, ni pousser un cheval, ni lui faire sauter un fossé, ni lancer un javelot, ni combattre l'épée à la main. Mais il auroit servi la république par son autorité, par ses

conseils, & par la force de son esprit & de sa raison. C'est là le partage des vieillards, comme nous l'apprend le mot même de *Senat*, qui ne signifie autre chose qu'un conseil & une assemblée de vieillards; & parmi les lacédémoniens, on ne donnoit point d'autre nom que celui de vieillards à ceux qui exerçoient les grandes magistratures; & ce ne sont jamais en effet que des vieillards.

Lisez les histoires des nations étrangeres, & vous verrez que les états les plus florissans ont été ruinés par de jeunes gens; & que s'ils ont été soutenus ou rétablis, ce n'a été que par des vieillards. C'est ce que nous voyons dans une piece de Nævius, où un homme étonné de la décadence d'une république, qu'il avoit vûe autrefois florissante, dit à quelqu'un qui en étoit, *apprenez-moi, je vous prie, comment vous avez pu faire pour ruiner en si peu de tems une république si puissante* : *Le voulez-vous savoir?* lui dit l'autre? *c'est que de jeunes gens étourdis & sans expérience sont entrés dans nos affaires.* En effet, on ne voit qu'inconsidération & témérité dans les jeunes gens; & la prudence ne se trouve que dans les vieillards.

Mais, dit-on, la mémoire s'affoiblit dans les vieillards; il est vrai, mais ce n'est que dans ceux qui n'ont pas soin de l'exercer, ou qui sont nés avec peu d'esprit.

Themistocle avoit appris les noms de tout ce qu'il y avoit de citoyens dans Athenes. Croyez-vous donc qu'il les eût oubliés vers la fin de ses jours; & qu'il lui arrivât d'appeller Lisimachus celui qui s'appelloit Aristide?

Je sai non-seulement les noms de tous les nôtres, mais ceux-mêmes de leurs peres; & bien loin de craindre qu'en lisant les épitaphes, je me mette, comme l'on dit, en danger de perdre la mémoire, cela même me la rappelle.

A-t'on jamais oui dire que nul vieillard ait oublié le lieu où il avoit caché son trésor? les plus vieux se souviennent fort bien de tout ce qui leur tient au cœur; & il ne faut pas avoir peur qu'ils oublient ni leurs débiteurs, ni les cautions qu'on leur a données.

Quelle mémoire plus pleine & plus fidelle que celle de tout ce que nous voyons de vieillards parmi les philosophes, les jurisconsultes, les augures, & les pontifes? Croyez-moi, pourvû que les vieillards se conservent l'habitude de l'étude & de l'application, leur esprit demeure dans son entier. C'est ce que nous voyons non-seulement dans ceux qui remplissent les grandes places, mais dans ceux-mêmes qui menent une vie retirée.

Sophocle a composé des tragédies jusques dans l'extrémité de la *vieillesse*; & ses enfans trouvant que cette application lui faisoit négliger ses affaires, se pourvûrent pour le faire interdire, comme il se pratique parmi nous. Sophocle, pour toute défense, ne fit que lire aux juges la tragédie d'Oedipe, qu'il venoit d'achever; & leur ayant demandé s'ils trouvoient que cette piece fût d'un homme qui avoit perdu l'esprit, il fut renvoyé de l'action que ses enfans avoient intentée contre lui.

La *vieillesse* a-t'elle obligé ni Homere, ni Hesiode, ni Simonide, ni Stesicore ni ces grands hommes dont j'ai parlé plus haut, je veux dire Isocrate & Gorgias; ni les princes de la philosophie, tels qu'ont été Pithagore, Democrite, Platon, Xenocrate; ni ceux qui sont venus depuis, je veux dire Zenon, Cleanthes, & ce Diogene Stoïcien que vous avez vû à Rome, de renoncer à leurs études; & leur travail n'a-t'il pas duré autant que leur vie?

Mais sans parler de ceux qui s'occupent à ces études si nobles & si divines; peut-on rien voir de mieux soutenu que la vie de ces citoyens romains qui se donnent tout entiers au ménage de la campagne? J'en pourrois nommer, de mes voisins & de mes amis dans le païs des sabins, chez qui toutes choses sont si bien ordonnées, qu'en absence comme en présence, les semailles & la récolte s'y font toujours avec le même soin. Il y a moins de lieu de s'étonner de ce qu'ils font, à l'égard de ce qui se seme & se recueille chaque année: car il n'y a point de *vieillesse* si avancée, où l'on n'espere de vivre encore un an. Mais ils ont le même soin des choses dont ils savent qu'ils ne recueilleront jamais le fruit; & comme dit notre ami Statius, dans sa comédie intitulée *les compagnons de jeunesse*, ils plantent pour les siecles à venir. Qu'on demande à quelqu'un de ceux-là pour qui il plante dans un âge si avancé; il répondra sans hésiter, que c'est pour les dieux immortels, qui veulent que nous fassions pour ceux qui viendront après nous, ce que ceux qui nous ont devancés ont fait pour nous.

C'est ce que dit Cæcilius, d'un vieillard qui travailloit pour les siecles à venir; & il dit mieux dans cet endroit-là, que dans celui où il fait dire à un autre vieillard: ah! *vieillesse*, quand vous n'apporteriez point d'autres maux avec vous, que de nous faire voir, en nous tenant long-tems au monde, tant de choses que nous voudrions ne point voir, vous nous en feriez bien assez ». Quoi, la jeunesse même, parmi tant de choses qu'elle voit avec plaisir, n'en trouve t'elle pas beaucoup qu'elle seroit bien aise de ne pas voir?

Mais le même Cæcilius parle encore plus mal ailleurs, quand il dit que le grand malheur des vieillards, c'est de sentir qu'ils sont à charge aux

autres. Ils leur sont agréables au contraire, bien loin de leur être à charge; & comme les vieillards de bon esprit se plaisent avec les jeunes gens, & que leur grand âge leur est plus facile à porter, quand ils trouvent des jeunes gens qui les aiment, & qui s'attachent à eux; de même les jeunes gens qui sont bien nés se plaisent avec les vieillards, & sont bien aises d'en recevoir des instructions & des préceptes, qui les portent à la vertu. Aussi ne saurois-je douter que vous ne vous plaisiez autant avec moi, que je me plais avec vous.

Vous voyez donc, que non-seulement la *vieillesse* n'est par elle-même ni languissante, ni paresseuse; mais qu'elle est même active & occupée, ayant toujours quelque chose à faire, & formant chaque jour quelque nouveau dessein. Car on conserve dans la *vieillesse* les goûts qu'on a eus dans la vigueur de l'âge & on s'occupe encore de ce qu'on a autrefois aimé.

Bien plus: on apprend même encore dans la vieillesse. C'est ainsi que Solon sur le déclin de son âge, se vantoit dans un vers que nous avons, d'apprendre tous les jours quelque chose. C'est ainsi que j'ai appris le grec dans ma *vieillesse*, avec une avidité pareille à celle de ceux qui ont long-tems porté leur soif. Car j'ai voulu savoir par moi même les choses dont je tire les exemples que je vous cite. Socrate apprit même dans sa *vieillesse* à jouer des instrumens: car cet exercice étoit en usage parmi les anciens: je voudrois en avoir pû faire autant; mais j'ai au moins appris une langue qui m'étoit inconnue.

Un autre reproche que l'on fait à la *vieillesse*, c'est qu'elle affoiblit le corps. Mais je ne trouve non plus étrange présentement de n'avoir pas la force d'un jeune homme, que je trouvois étrange dans ma jeunesse de n'avoir pas celle d'un taureau ou d'un éléphant. Il faut se servir de ce qu'on a, & proportionner son travail à ses forces.

Y a-t'il rien de plus misérable que ce que l'on rapporte de Milon de Crotonne, qui voyant dans sa *vieillesse* des athletes qui s'exerçoient à la course & à la lutte, & regardant pitoyablement ses bras sans forces & sans vigueur: *hélas!* dit-il en pleurant, *ils ne sont plus rien, ces bras autrefois si fermes & si vigoureux.* Mais c'est vous-même qui n'êtes rien, & qui n'avez jamais rien été, lui auroit-on pu dire, puisque tout votre mérite n'a jamais été que dans vos bras. A-t-on jamais oui faire de semblables plaintes, ni à Sextus Ælius, ni à T. Coruncanius, qui vivoit long tems auparavant; ni dans ces derniers tems à P. Crassus, qui dans sa vieillesse expliquoit le droit à tout le monde, & dont les lumières & la science se sont soutenues jusqu'au dernier soupir?

Au moins n'est-il pas ainsi des orateurs, dira-t-on; & ils ne sauroient éviter de baisser avec l'âge: car c'est un exercice qui demande des poulmons & de la force, aussi bien que de l'esprit. Il est vrai: mais la *vieillesse* ne leur ôte pas tout. Elle donne même je ne sai quel éclat à ce qu'on a de sonore dans la voix; & je ne l'ai pas encore perdu entièrement à l'âge où je suis. Il ne faut pas chercher de vehemence dans les discours des vieillards: mais ils ont quelque chose de tranquille & de doux, & pour ainsi dire, de propre & d'ajusté, qui ne laisse pas de se faire écouter. Et quand vous ne seriez pas propre pour l'exécution, au moins pouvez-vous donner des préceptes à Scipion & à Lœlius. Et qu'y a-t-il de plus doux qu'une *vieillesse* soutenue des soins & des démonstrations d'amitié des jeunes gens qui vous ressemblent?

Car disputera-t-on à la *vieillesse* jusqu'à l'avantage d'instruire les jeunes gens, & de les dresser à tous les devoirs & à toutes les fonctions de la vie? & y a-t-il rien de plus beau ni de plus excellent?

Pour moi, quand j'ai vû les deux Scipions C. & P. quand j'ai vû L. Æmilius, & P. Africanus, vos deux grands peres, mon cher Scipion, entourés de jeunes gens de la premiere qualité, qui ne les quittoient presque pas, leur *vieillesse* m'a toujours paru heureuse; & tous ceux qui sont regardés comme des maîtres, dont chacun vient prendre des leçons de vertu & de bonnes mœurs, doivent être estimés heureux, quelque vieux qu'ils soient, & quelque peu de force que l'âge leur laisse.

Mais quand on y voudra regarder de près, on trouvera que l'affoiblissement même, que l'on croit que l'âge apporte, vient plus souvent de l'intempérance & des débauches de la jeunesse, que de la *vieillesse* même, à qui la jeunesse ne transmet qu'un corps déja usé & sans vigueur.

Xenophon rapporte un discours que fit Cyrus, dans une extrême *vieillesse*, & sur le point de mourir, où ce prince assure qu'il ne s'étoit jamais apperçu que son grand âge eût diminué les forces qu'il avoit eues dans sa jeunesse. Et je me souviens que L. Metellus, que j'ai vû dans mon enfance, & qui ayant été fait grand pontife, quatre ans après son second consulat, posséda vingt-deux ans cette dignité, dans une *vieillesse* fort avancée, conservoit encore assez de force & de vigueur, pour n'avoir pas lieu de regretter celle de sa jeunesse. Je ne veux pas me citer moi-même à ce propos, quoi que j'eusse droit de le faire: car on permet aux vieillards de parler d'eux, & c'est comme un privilege de leur âge. Aussi voit-on dans Homere, que Nestor ne fait autre chose que parler de sa vertu.

Si l'âge peut donner ce privilege, il ne pouvoit être mieux acquis à personne qu'à Nestor. Car à mesurer le tems qu'il avoit vécu par celui que vivent les autres hommes, il en étoit à sa troisième vie; & il avoit d'autant moins de sujet de craindre qu'on attribuât ce qu'il disoit de lui, ni à vanité, ni à démangeaison de parler, qu'il ne disoit rien que de vrai; & que, comme dit Homere, il y avoit quelque chose de plus doux que le miel, dans tous les discours qui couloient de sa bouche.

Il n'avoit besoin pour cela d'aucune vigueur de corps. Mais quelque peu qu'il en eût à cet âge-là, nous voyons que celui qui étoit à la tête de toute la Grece, souhaitoit d'avoir seulement dix hommes, non comme Ajax, mais comme Nestor; moyennant quoi il se tenoit sûr que Troye seroit bientôt prise.

Mais pour revenir à moi. Je cours ma quatre-vingt-quatrième année, & je voudrois pouvoir me vanter, comme Cyrus, que mon grand âge n'eût rien diminué de la vigueur de ma jeunesse. Mais quoique je ne puisse pas dire que j'en aie autant présentement, que lorsque je commençai à porter les armes à la guerre Punique, ou lorsque je servois dans la même guerre en qualité de quêsteur; ou même lors qu'étant consul je faisois la guerre en Espagne, ou lors du combat que je donnai quatre ans après aux Thermopiles, où je commandois comme tribun militaire, sous le consulat de M. Acilius Glabrio, je puis dire au moins que la *vieillesse* ne m'a pas tout-à-fait abattu; que ni au sénat, ni à la tribune aux harangues, on ne s'apperçoit pas de la diminution de mes forces; & que ni mes amis, ni mes clients, ni mes hôtes ne s'en apperçoivent pas non plus. Car je n'ai jamais pû me rendre au proverbe si ancien & si commun, que pour être vieux longtems, il faut commencer de bonne heure à l'être; & j'aimerois mieux qu'on le fût moins long tems, que de l'être avant que de l'être. Aussi n'ai-je encore jamais été empêché pour personne qui ait souhaité de me parler.

Il est vrai que je n'ai pas autant de force que vous en avez l'un & l'autre. Mais vous-mêmes, vous n'en avez pas tant que le centenier T. Pontius. Cependant vous ne vous changeriez pas pour lui. Pourvu qu'on ait de la force jusqu'à un certain point, & qu'on n'entreprenne pas plus que l'on ne peut, on se passe aisément de ce qu'on en pourroit avoir de plus.

On rapporte de Milon, qu'aux jeux olympiques il porta sur ses épaules un bœuf tout en vie l'espace d'une stade tout entiere. Mais si on vous mettoit à choix de la force du corps de Milon, ou de la force d'esprit de Pithagore, balanceriez-vous un moment? Quand vous avez de la vigueur, jouissez-en: mais si l'âge vous l'a ôtée, il faut savoir s'en passer. Les jeunes gens regrettent-ils les plaisirs de l'enfance?

L'âge a un cours réglé, & la nature nous mène tous par un chemin simple & uniforme. L'enfance est foible, la jeunesse est fiere & fougueuse, les hommes faits ont quelque chose de plus grave & de plus posé; & le partage de la *vieillesse* est une certaine maturité, qui est comme un fruit que la nature nous fait cueillir en son tems.

Vous savez sans doute, mon cher Scipion, ce que fait encore aujourd'hui Massinissa, l'hôte de vos peres. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, où il est présentement, s'il se trouve à pied, quand il lui prend envie d'aller quelque part, il va jusqu'au bout sans monter à cheval. S'il est à cheval, il ne met jamais pied à terre pour se délasser. Toujours la tête nuë, quelque froid ou quelque pluie qu'il fasse; & cette maniere de vie lui a tenu le corps sec & dispos, & capable de fournir à toutes les fonctions de la royauté. L'exercice & la tempérance peuvent donc conserver aux vieillards même quelque chose de leur ancienne vigueur.

Si les vieillards ont peu de force, aussi ne leur en demande-t-on pas beaucoup; & ils sont dispensés par l'usage, & par les loix mêmes, de toutes les fonctions dont on ne sauroit s'acquitter si l'on n'a de la vigueur. Ainsi, bien loin qu'on exige de nous plus que nous ne pouvons, on ne nous demande pas même tout ce que nous pourrions.

Mais, dit-on, il y a des vieillards si dénués de toute force, qu'ils sont incapables de tous les devoirs de la vie. Il est vrai; mais cela n'est pas particulier à la *vieillesse*; & la mauvaise santé met dans cet état à quelque âge que l'on soit.

Personne n'eut jamais moins de force ni de santé que celui par qui vous avez été adopté, mon cher Scipion, ou pour mieux dire, il n'en avoit point du tout. Sans cela, il n'auroit pas moins fait d'honneur à cette république que Scipion l'africain son pere. Car il n'avoit pas moins de grandeur d'âme, & il avoit beaucoup plus d'étude & de science.

Q'on ne s'étonne donc pas que les vieillards soient quelquefois infirmes, puisqu'il y a des jeunes gens qui le sont.

Il faut se roidir contre la *vieillesse*, & suppléer à ses infirmités par beaucoup de soin & de bonne conduite. Il faut la combattre comme on combat les maladies, par une grande exactitude sur tout ce qui peut entretenir la santé, & par un exercice modéré; ne prenant de nourriture que ce qu'il en faut pour conserver les forces, & jamais jusqu'à les accabler.

Il

Il faut même avoir soin de l'esprit, autant & plus que du corps. Car l'esprit est comme une lampe que la *vieillesse* éteint lorsqu'on cesse d'y mettre de l'huile. Mais il faut se souvenir, qu'au lieu que le trop de fatigue & d'exercice abat le corps, c'est l'exercice qui soutient l'esprit; & ce n'est que par la faute des vieillards qu'ils deviennent de ces vieillards de comédie dont parle Cæcilius, c'est-à-dire, crédules, oublieux, dérangés. Car ce n'est pas à la *vieillesse* qu'il se faut prendre de ces défauts, mais à la lâcheté, à la paresse, & à la négligence des vieillards. Et de la même manière, qu'encore que la jeunesse soit plus sujette aux fougues & à l'emportement que la vieillesse, ces défauts ne se rencontrent pourtant pas dans tous les jeunes gens, mais seulement dans ceux qui ont un mauvais naturel; de même on ne voit pas que tous les vieillards radotent, & cela n'arrive qu'à des gens frivoles & de peu d'esprit.

Appius, tout vieux & tout aveugle qu'il étoit, conduisoit admirablement bien toute une grande famille, composée de quatre garçons, qui étoient déja des hommes faits, & de cinq filles, sans compter un grand nombre de clients. Car il tenoit son esprit toujours bandé comme un arc; & il ne se laissoit point aller à une certaine langueur, que l'âge apporte si l'on n'y prend garde. Il conservoit non-seulement l'autorité qu'il devoit naturellement avoir sur les siens, mais même une espèce d'empire: craint des esclaves, respecté des autres, aimé de tous: maintenant dans sa maison les mœurs anciennes & l'ancienne discipline.

La *vieillesse* se conservera donc le respect qui lui est dû, si elle a soin de se défendre de tout ce qui pourroit l'avilir; si elle fait soutenir ses droits, & ne se mettre dans la dépendance de personne: en un mot si jusqu'au dernier soupir elle fait se faire rendre ce qui lui appartient. Car comme il est bon que la jeunesse tienne un peu de la maturité des vieillards, il faut aussi que la *vieillesse* conserve quelque chose de la fermeté des jeunes gens. Avec cela le corps pourra vieillir: mais l'esprit ne vieillira jamais.

Je travaille actuellement au septième livre de mes origines, où je ramasse tous les monumens de l'antiquité: je remets en ordre les principaux de mes plaidoyers: je traite non-seulement le droit civil, mais encore celui des augures & des pontifes.

Je donne beaucoup de tems à la lecture des livres grecs; & pour exercer ma mémoire, je repasse tous les jours vers le soir, selon la méthode des pithagoriens, tout ce que j'ai fait, dit, ou appris dans la journée.

Voilà à quoi j'exerce mon esprit. Voilà ce qui me tient lieu de ce que les jeunes gens font dans le cirque; & avec cette sorte de travail & d'occupation, je ne trouve pas beaucoup à dire ce que j'ai perdu de la vigueur de mon corps.

Je sers mes amis: je ne manque gueres de me trouver au sénat; & non content d'y opiner comme les autres, j'y traite des manières importantes, après les avoir beaucoup méditées. Je fournis à tout cela, par les seules forces de mon esprit: car celles de mon corps n'y font rien. Et quand je me trouverois hors d'état de faire toutes ces choses, toujours aurois-je le plaisir de m'en entretenir moi-même dans mon lit. Mais l'habitude que je m'en suis faite toute ma vie, me tient en état de les continuer encore à l'âge où je suis. Quand on passe sa vie dans ces sortes d'études & d'exercices, la *vieillesse* vient sans qu'on s'en apperçoive. On baisse d'une manière insensible, & le grand âge fait que l'on finit: mais on ne tombe point tout d'un coup.

Le troisième reproche que l'on fait à la *vieillesse*, c'est que les plaisirs ne sont plus pour elle. Mais combien lui sommes-nous redevables de nous ôter ce qu'il y a de plus pernicieux dans la jeunesse?

Ecoutez sur ce sujet, mes chers enfans, ce que l'on m'a rapporté dans ma jeunesse d'Architas de Tarente un des plus grands hommes de son tems: je l'ai appris à Tarente même, lorsque j'y étois avec L. Fabius Maximus.

Architas disoit donc, que de tout ce que la nature a mis dans l'homme, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus mortel que la volupté: que c'est ce qui soulève les passions dans les jeunes gens, & qui les fait courir à bride abattue, à tout ce qui flate leurs désirs: que c'est de-là que viennent les complots contre l'état, les intelligences secrettes avec les ennemis, les bouleversemens des républiques: & qu'enfin il n'y a point de crimes ni d'attentats à quoi la volupté ne porte, sans compter les adultères, & toutes les autres sortes d'impudicités, dont elle est la seule amorce.

Que rien n'est si ennemi de la raison, ni si capable d'étouffer en nous cette divine lumière, qui est le plus grand présent que Dieu ou la nature aient fait à l'homme. Que tant que la volupté nous domine, il ne faut point parler de tempérance; & que ni cette vertu, ni aucune autre n'ont point de lieu dans le royaume de la volupté.

Pour le faire mieux comprendre, il vouloit qu'on se représentât un homme, dans un sentiment de plaisir le plus vif dont le corps soit capable. On ne sauroit douter, disoit-il, qu'un homme, dans un tel transport de plaisir ne soit absolument hors d'état de rien penser, & de

faire aucun usage de son esprit & de sa raison; d'où il résulte qu'il n'y a rien de plus détestable, ni de plus empoisonné que la volupté; puisque lorsqu'elle est à son dernier point, & tant que sa violence dure, elle éteint toutes les lumières de l'esprit.

Voilà ce que disoit Architas, dans un entretien qu'il eut avec C. Pontius, samnite, pere de celui qui vainquit nos consuls, P. Posthumius & T. Veturius, à la journée de Caudes. Cet entretien m'a été rapporté par Nearche de Tarente, un de mes hôtes, qui a toujours été dans les intérêts du peuple romain, & l'avoit appris des anciens de ce tems-là. Il ajoutoit même que Platon avoit été présent à cet entretien; & je trouve en effet que Platon vint à Tarente, sous le consulat de L. Camillus & d'Appius Claudius.

A quoi tend tout ce discours, sinon à vous faire comprendre, que si nous n'avons pas assez de sagesse ni de raison pour nous retirer de la volupté, nous avons de grandes graces à rendre à la *vieillesse*, qui fait que nous ne sommes plus touchés de ce qui ne nous convient pas. Car la volupté étouffe en nous toutes les lumières de la raison, elle en est l'ennemie mortelle : elle offusque les yeux de l'esprit; & elle est incompatible avec la vertu.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine, que je me résolus à chasser du sénat Titus Flaminius, frère de L. sept ans après son consulat. Mais je crus que je ne pouvois me dispenser de le flétrir de la sorte, après l'action infâme qu'il avoit faite, lorsqu'étant consul dans les Gaules, il eut la lâcheté de se laisser aller à la priere qu'une courtisane lui fit dans un festin, de faire couper la tête à un homme qu'il tenoit en prison avec beaucoup d'autres, pour des crimes capitaux. Il avoit échappé à T. Flaminius son frère, qui avoit été censeur immédiatement avant moi. Mais une action d'un abandon si infâme à la volupté, & dont la honte rejaillissoit jusques sur la dignité dont il étoit revêtu, ne put échapper à Flaccus & à moi.

J'ai souvent oui dire à nos anciens, qui l'avoient appris de leurs peres dans leur enfance, que C. Fabricius, étant ambassadeur pour la république auprès du roi Pyrrhus, avoit entendu dire à Cinéas de Thessalie, qu'un certain homme d'Athenes, qui faisoit même profession de philosophie, soutenoit que la volupté devoit être le but de toutes nos actions. On ajoutoit que Fabrice ne pouvoit assez s'étonner, qu'un homme qui se prétendoit philosophe, fût capable d'un tel sentiment; & que toutes les fois qu'il le rapportoit devant M. Curius & T. Coruncanius, ils souhaittoient qu'on pût l'inspirer aux samnites & à Pyrrhus même, persuadés que dès qu'ils se seroient abandonnés à la volupté, il seroit aisé de les vaincre.

M. Curius avoit vécu avec P. Decius, qui étant consul pour la quatrième fois, se dévoüa pour la république; ce qui arriva quatre ans avant le consulat de Curius. Fabrice & Coruncanius avoient aussi connu ce grand homme; & la belle action qu'ils lui avoient vû faire, leur avoit sans doute confirmé cette grande vérité, dont il paroit par la manière dont ils ont vécu qu'ils étoient bien persuadés, qu'il y a quelque chose de beau, d'excellent, d'estimable & de desirable par lui-même, à quoi tout homme de bien se portera toujours au mépris de la volupté.

Ce que je viens de vous en dire, doit ce me semble vous convaincre, que bien loin que ce soit un reproche à faire à la *vieillesse* qu'elle ait peu de goût & d'ardeur pour les plaisirs, rien ne lui fait tant d'honneur.

On la plaint de ce qu'elle est privée du plaisir des festins, & de celui de boire un peu largement. Mais compte-t'on pour rien que par-là elle est à couvert de l'ivresse, des indigestions & de l'insomnie?

Mais s'il faut donner quelque chose au plaisir, qui, après tout, a ses douceurs, a quoi il n'est pas aisé de résister; & que Platon appelloit admirablement bien *l'appât des méchans*, parce qu'ils s'y laissent prendre, comme les poissons à l'hameçon, le plaisir des festins n'est pas absolument interdit à la *vieillesse*; & si elle s'abstient de ceux qui vont jusqu'à quelque sorte d'excès, elle peut être des autres.

J'ai souvent vû dans mon enfance le vieillard Caius Duillius, fils de M. qui avoit gagné la première bataille navale contre les carthaginois, revenant le soir de souper avec ses amis au son des flûtes, & à la lueur des flambeaux, qu'il faisoit marcher en grand nombre devant lui, ce que nul homme privé n'avoit encore osé faire; tant la gloire & le mérite donnent de privilege.

Mais je n'ai pas besoin de vous citer sur cela d'autres exemples que les miens : car j'ai toujours eu ce que nous appellons des confrères. Les confrairies furent même instituées pendant que j'étois questeur, à l'occasion de l'établissement du culte de la bonne déesse. Nous avions donc nos festins réglés; & quoiqu'il n'y eût point d'excès, ils se passoient toujours avec une certaine gaîté de jeunesse, qui s'amortit d'ordinaire avec l'âge. Cependant j'y étois toujours beaucoup moins touché de ce qui pouvoit flatter les sens, que du plaisir de me trouver & de discourir avec mes amis.

C'est aussi ce que nos peres ont principalement regardé dans les festins, comme nous l'appre-

sons du nom même qu'ils leur ont donné, & qui ne signifie proprement qu'une troupe de gens assemblés pour converser; au lieu que par celui que les grecs leur ont donné, & qui marque proprement le plaisir de boire & de manger ensemble, on diroit que ce qui doit être le moins compte dans les festins, est ce qui les touchoit le plus.

Ce plaisir de la conversation dans les festins, fait que je me trouve encore volontiers à ceux même dont on avance l'heure, & qui se poussent assez avant dans la nuit; & je m'y plais non-seulement avec des gens de mon âge, qui sont en petit nombre présentement; mais avec vous, & d'autres gens de votre âge; & je me tiens très obligé à la *vieillesse*, de ce qu'en diminuant en moi le plaisir du boire & du manger, elle y a augmenté celui de la conversation. Or, si un homme de mon âge est touché de ce plaisir-là, car je ne veux pas vous laisser croire que j'aie tout-à-fait déclaré la guerre au plaisir, que la nature demande peut-être que nous nous accordions jusqu'à un certain point; je ne sai comment on peut dire que la *vieillesse* ôte le sentiment de tout ce qu'il y a d'agréable dans les festins.

J'en aime jusqu'à cette espèce de magistrature que nos pères y ont introduite; & je suis bien aise d'y voir ouvrir le discours, selon leur coutume, par celui qui tient la première place. J'y veux de ces petits verres qui ne font qu'arroser le gosier, comme dit Xenophon dans son festin. J'aime qu'on mange l'été au frais, & l'hiver au soleil ou auprès du feu. J'observe tout ce que je viens de dire à ma maison de campagne, au pays des sabins; & j'y fais tous les jours festin avec mes voisins. Nous poussons même nos repas le plus avant que nous pouvons dans la nuit, discourant de diverses choses.

Il y a pourtant, dira-t-on, une certaine pointe dans le plaisir, que les vieillards ne sentent pas comme les jeunes gens. Il est vrai: mais ils ne la desirent point aussi. Or on se passe sans peine de ce qu'on ne desire point.

Quelqu'un demandoit à Sophocle, sur le déclin de son âge, s'il n'avoit plus du tout de commerce avec les femmes. « A Dieu ne plaise, répondit-il, il y a long-tems que j'ai secoué ce joug-là, comme celui d'un maître barbare & furieux. La privation de ces choses là peut faire de la peine à ceux qui les aiment. Mais pour ceux qui en sont rassasiés, & qui s'en sont retirés, la privation leur en est plus douce que la jouissance ne l'étoit autrefois; quoiqu'à proprement parler, on ne puisse pas dire qu'un homme soit privé d'une chose quand il ne la desire point.

Il est vrai que dans la force de l'âge on jouit des plaisirs avec un sentiment bien plus vif. Mais en premier lieu, c'est jouir de peu de chose, comme j'ai deja dit; & de quelque prix que les plaisirs puissent être, si la *vieillesse* n'en peut pas tant embrasser qu'un âge moins avancé, au moins ne lui sont-ils pas tout à fait interdits.

Ceux qui sont aux premiers rangs, entendent Ambivius Turpio avec plus de plaisir; mais il ne laisse pas d'en faire à ceux qui sont aux derniers. Ainsi la jeunesse, qui est comme au centre des plaisirs, les sent peut-être plus vivement: mais quoi que la *vieillesse* en soit plus éloignée, elle ne laisse pas de les sentir assez pour s'en contenter. Mais quand la condition des vieillards seroit moins bonne par cet endoit-là, combien en sont-ils abondamment récompensés, par l'avantage qu'ils ont d'être affranchis des passions, de l'ambition, des contestations, des inimitiés & des convoitises; d'être à eux-mêmes, & de vivre, comme l'on dit, avec eux mêmes?

Que s'ils ont avec cela quelque fonds d'étude & de science, qu'y a-t-il de plus doux qu'une *vieillesse* débarassée de toutes sortes de soins & d'affaires, & qui s'occupe toute entière de ces délices de l'esprit?

Nous avons vû C. Gallus, ami de votre pere, mon cher Scipion, appliqué jusqu'à la mort à chercher, par les regles de la géométrie, les dimensions du ciel & de la terre. Combien de fois la nuit l'a-t-elle surpris, sur des calculs & des figures qu'il avoit commencées dès le matin; ou le jour sur celles qu'il avoit commencées à l'entrée de la nuit? Quel plaisir n'avoit il point de nous prédire les éclipses de soleil & de lune, long-tems avant qu'elles arrivassent?

Il en est de même des autres études moins profondes, mais qui ne laissent pas de demander de l'esprit. Combien la guerre punique de Nævius lui a-t-elle fait de plaisir? Combien le capitan & le fourbe de Plaute lui en ont-ils fait?

On en pourroit dire autant du vieillard Livius, qui avoit donné une comédie de sa façon sous le consulat de Centhon & de Tuditanus, six ans avant que je vinsse au monde; & que j'ai vu encore vivant, dans le tems que j'étois presque un homme fait.

Que dirai-je de l'application de P. Licinius Crassus à l'étude du droit civil, & de celui des pontifes; & de celle que P. Scipion, qui vient d'être fait grand pontife, a toujours eue pour ces deux sortes de sciences?

Nous avons même vû tous ceux que je viens de nommer, conserver jusques dans la dernière *vieillesse* autant d'ardeur que jamais pour les études à quoi ils s'étoient appliqués. Et M. Ce-

thegus, qu'Ennius appelloit avec raison la moëlle de l'éloquence, ne l'avons nous pas vû continuer cet exercice avec toute l'application possible, jusques dans les dernières années de sa vie?

Peut-on comparer à de tels plaisirs ceux des festins, des jeux & de l'amour?

Voilà pour ce qui regarde l'amour des sciences, que l'âge ne fait qu'augmenter dans ceux qui ont été bien élevés. Car il n'y a rien de plus honnête que ce que Solon dit de lui-même, dans ce vers dont j'ai parlé, que dans sa *vieillesse* même, il apprenoit tous les jours quelque chose; & ces plaisirs de l'esprit sont au-dessus de tout ce qu'on se peut imaginer.

Je passe de ce plaisir-là à celui de l'agriculture, où je trouve des douceurs qui passent tout ce qu'on pourroit s'imaginer. C'est celui-là que l'âge ne peut nous ôter; & je le trouve d'autant plus doux, qu'il approche davantage à mon gré de celui que la sagesse peut donner. Car l'agriculture n'a affaire qu'à la terre, qui est toujours prête d'obéir, & de répondre à nos soins, & qui rend avec plus ou moins d'usure, mais toujours avec usure ce qu'on lui a confié. Mais ce n'est pas tant ce qu'on en retire qui me fait plaisir que la vertu & l'ordre naturel de ses productions.

Après que le soc l'a ouverte & ramolie, elle reçoit & cache la semence dans son sein; & ayant renflé & rattendri le grain par le suc qu'elle lui communique, elle l'ouvre & en fait sortir une pointe verdoyante, qui nourrie & soutenue par ses racines s'élève peu-à-peu & pousse un tuyau fortifié par des nœuds. L'épi s'y trouve enfermé dans une espèce d'étui, où il achève peu-à-peu de se former, & d'où il sort enfin dans son tems, & se présente à nos yeux, dans tout l'appareil de son admirable structure, & muni de pointes hérissées, qui lui font comme une palissade contre les insultes des petits oiseaux.

Que n'aurois-je point à dire de la culture de la vigne, & du plaisir de la planter, de la voir pousser & de la voir croître? Car je ne me lasserois point de vous entretenir de ce qui fait le repos & la douceur de ma *vieillesse*. Et sans parler de la vertu admirable des autres productions de la terre, qui fait que d'un grain presque imperceptible, comme ceux qui sont dans les figues, dans le raisin & dans toutes les autres sortes de fruits, on voit naître des troncs d'une si merveilleuse grosseur, & qui étendent leurs branches si loin; qui peut voir, sans être touché de plaisir & d'admiration, ce que l'industrie des hommes fait faire des rejettons & des boutures de la vigne, aussi-bien que des chevelures & des marcottes?

La vigne n'a point de soutien par elle-même, & si on ne lui en donne, elle rampe. Mais la nature l'a pourvue de certaines clavicules, qui sont comme des mains par où elle s'accroche, pour s'élever à tout ce qu'elle rencontre. Elle s'étend donc de toutes parts, comme pour chercher à quoi se prendre: mais le vigneron la taille & la tient de court; de peur que s'il l'abandonnoit à elle-même, elle ne jettât que du bois au lieu de fruit.

Par ce moyen, dès les premieres approches du printemps, on voit des bourgeons se former aux nœuds de ses branches, d'où il sort une grappe qui se présente aux rayons du soleil; & qui animée de sa chaleur, & nourrie du suc de la terre, s'enfle & s'accroit peu-à-peu. Elle est d'abord âpre au goût, mais elle s'adoucit en mûrissant; pendant que la vigne pousse des feuilles, qui la défendent des ardeurs du soleil, & ne lui en laissent sentir que ce qu'il lui faut pour la mûrir. Et quand elle est à ce point-là, quelle beauté pour les yeux, & quel trésor pour la vie humaine! Mais, comme j'ai déjà dit: ce n'est pas la seule utilité qui m'en plaît, c'est la culture, c'est l'industrie & l'économie de la nature, c'est la simmétrie des échalas, l'architecture des treilles; enfin j'en aime jusqu'aux liens, à la taille, aux marcottes & aux arçons.

Que ne pourrois-je point dire encore de la conduite des ruisseaux pour arroser les champs & les prés, de l'art de renverser les gasons, & d'effrondrer les terres, pour les rendre plus fertiles?

Que ne pourrois-je point dire des diverses manieres de les fumer, dont j'ai parlé fort au long dans mon livre de l'agriculture, & dont le docte Hésiode n'avoit pas dit un mot, quoiqu'il eût traité le même sujet? C'est de quoi il y a d'autant plus de sujet de s'étonner, qu'Homere, qui vivoit plusieurs siecles avant lui, & qui nous dépeint Laertes tâchant d'adoucir par les plaisirs de la vie rustique, la douleur qu'il avoit de l'absence de son fils, a marqué expressément entre les autres exercices du ménage de la campagne, celui de fumer les terres.

Mais ce ne sont pas seulement les moissons, les près, les vignes & les bois qui rendent la vie rustique agréable; ce sont encore les jardins, les vergers, les bestiaux, les mouches a miel, sans compter la beauté & la variété infinie de mille sortes de fleurs. Ce n'est pas seulement le plaisir de planter, c'est celui d'enter & de greffer qui est le plus industrieux de tous les secrets de l'agriculture.

Je pourrois ajoûter encore beaucoup d'autres plaisirs de la vie rustique, à ceux que je viens de marquer, si je ne sentois que je me suis déjà

trop étendu sur ce sujet. Mais j'espere que vous me le pardonnerez, puisque vous sçavez que c'est ma passion. D'ailleurs les vieillards aiment à parler : j'en conviens moi-même, pour vous faire voir que je ne prétends pas défendre la *vieillesse* de tous les défauts qu'on lui reproche.

C'est dans cette sorte de vie que M. Curius, après avoir triomphé du roi Pyrrhus, des sabins & des samnites, a voulu finir ses jours. La maison de campagne qu'il habitoit, n'est pas éloignée de la mienne ; & toutes les fois que je la considere, je ne puis me lasser d'admirer la modération de ce grand homme, & les mœurs de ce tems-là.

C'est dans cette espece de cabane, où les samnites le trouverent au coin de son feu, qu'il refusa avec mépris cette prodigieuse somme d'or, qu'ils étoient venus lui offrir ; ajoûtant que ce n'étoit pas l'or qui le touchoit, mais le plaisir de commander à ceux qui en avoient une si grande abondance. Une telle grandeur d'ame pouvoit-elle manquer de lui rendre sa *vieillesse* non-seulement supportable, mais agréable ?

Mais pour me raprocher de moi-même, je reviens aux gens de campagne.

Les sénateurs étoient alors de ce nombre-là, & ce n'étoit que des vieillards. Ne trouva-t-on pas L. Quintinius Cincinnatus, la charrue à la main, lors qu'on vint lui dire qu'il avoit été élu dictateur. Ce fut pourtant par les ordres de ce laboureur que C. Servilius Ahala, général de la cavalerie, surprit & fit mourir Sp. Mælius, qui aspiroit à la royauté.

Toutes les fois que le sénat s'assembloit, on faisoit venir Curius & les autres vieillards de leur campagne. Il y avoit des gens établis pour les aller avertir ; & comme la fonction de ces gens-là étoit d'aller & venir sans cesse, on les appelloit voyageurs.

La *vieillesse* de ces grands hommes, qui se plaisoient si fort à l'agriculture, étoit-elle donc à plaindre ? Pour moi je ne sçai s'il y a aucune sorte de vie plus heureuse que celle-là, non-seulement par l'utilité qu'on en retire, & qui fait subsister tout le genre humain ; mais encore par le plaisir qu'elle donne, & sur lequel je me suis déja tant étendu ; (car il faut enfin faire notre paix avec ceux qui se déclarent pour le plaisir) & par l'abondance qu'elle produit de tout ce qu'on peut desirer pour la vie des hommes, & pour le culte des Dieux.

Car dans les celliers d'un pere de famille, soigneux & bon ménager, il y a toujours du vin & de l'huile en abondance, & de toute autre sorte de provisions. Sa maison est riche d'un bout à l'autre ; elle produit à foison des agneaux, des chevreaux, des cochons, de la volaille, du lait, du fromage & du miel ; sans compter ce qu'on tire des jardins, qui sont une autre ressource ; & que les gens de campagne appellent *leur second magasin*.

Pour comble de douceurs & de plaisirs, on a encore, dans ses heures de relâche, le divertissement de la chasse des bêtes & des oiseaux.

Que dirais-je de la verdure des prairies, des alignemens des allées, & de l'agréable spectacle des vignobles & des plants d'oliviers ? En un mot, il n'y a rien ni de plus utile, ni qui fasse plus de plaisir aux yeux, qu'une maison de campagne bien tenue & bien cultivée ; & bien loin que la *vieillesse* nous retire de ce plaisir-là, elle nous y convie & nous y porte.

Car où pourroit-elle mieux se refaire & se réchauffer pendant l'hiver, soit au feu, soit au soleil ? Pourroit-elle trouver nulle autre part, dans les chaleurs de l'été, la fraîcheur salutaire des ruisseaux & des bois ?

Que les jeunes gens gardent donc leurs armes, leurs chevaux, leurs javelots, leurs massues, & leurs ballons ; qu'ils s'exercent à la nage & à la course. Pour nous autres vieillards, nous nous contenterons du tablier & des dez ; si toutefois l'envie nous en prend jamais. Car la *vieillesse* n'a pas besoin de ces sortes d'amusemens pour être heureuse.

Les livres de Xenophon sont très-utiles pour bien des choses, & je vous exhorte à les lire avec soin, comme vous faites. Vous verrez, dans celui qu'il a fait de l'économie, combien il s'etend sur les louanges de l'agriculture, qu'il a même jugé digne d'occuper les rois.

Il rapporte dans ce livre, où il fait parler Socrate & Critobule, que Lisander lacédémonien, homme de beaucoup de vertu & de mérite, étant venu trouver à Sarde le jeune Cyrus, roi de Perse, qui étoit un prince aussi distingué par son esprit, que par la gloire de son regne, & lui ayant apporté des présens de la part de ses concitoyens, Cyrus lui fit toutes sortes d'honnêtetés & de caresses ; & qu'entr'autres il lui fit voir un grand parc, planté avec beaucoup de soin, & d'une merveilleuse propreté. Lysander également surpris de la beauté des arbres, dont les tiges n'étoient pas moins droites que hautes ; & de la régularité du quinquonce qu'ils formoient ; de la propreté des allées, & de la douce odeur des fleurs, ayant dit à Cyrus qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer, non-seulement le soin & l'exactitude, mais l'esprit & l'industrie de celui qui avoit tracé tous ces alignemens avec une si grande justesse ; *C'est moi-même qui les ai tracés*, répondit Cyrus : *il n'y a rien là qui ne soit de ma façon, & la plupart de ces arbres ont été plantés de ma main.*

Alors Lisandre, plus surpris que jamais, de trouver un jardinier dans un prince si bien fait, & dont les graces & la bonne mine étoient encore relevées par l'éclat de l'or & des pierreries, dont il étoit couvert à la persienne, s'écria : *C'est avec une grande raison, Cyrus, que vous passez pour le plus heureux prince du monde : puisque votre vertu va de pair avec votre fortune.*

Or il ne tient qu'aux vieillards de jouir d'une fortune pareille; & si l'âge ne nous empêche point de vaquer à l'étude, quelle qu'elle puisse être, il nous empêche encore moins de nous occuper à l'agriculture, jusques dans l'extrémité de la *vieillesse*.

Nous savons que M. Valérius Corvus a vécu jusqu'à cent ans, ayant pris le parti de se retirer à la campagne dès qu'il vint sur le déclin de l'âge, & de faire toute son occupation de l'agriculture.

Il avoit été consul jusques à six fois, & entre son premier & son dernier consulat, il y avoit eu quarante-six ans d'intervalle; ensorte que le cours des honneurs par où il avoit passé avoit égalé celui de l'âge où nos ancêtres comptoient que la *vieillesse* commençoit. Son dernier âge étoit même en cela d'autant plus heureux que celui du milieu, qu'il avoit alors moins de peine. Or la considération est ce qui rehausse la *vieillesse*.

A quel point étoit celle de L. Cæcilius Metellus, & celle d'Atilius Calatinus, qui a mérité ce rare avantage, d'être regardé non seulement parmi nous, mais chez beaucoup d'autres peuples, comme le premier homme de l'état? Vous savez les vers qu'on a gravés sur son tombeau. Il ne manquoit donc rien à la considération de ce grand homme, puisque tout le monde convenoit de son mérite tout d'une voix.

Quelle a été celle de P. Crassus, qui a été grand pontife dans ces derniers tems, & celle de M. Lepidus, que nous avons vu revêtu de la même dignité? Que ne pourrois-je point dire encore de Paulus, de Scipion l'africain, & de ce Fab. Maximus dont j'ai déjà parlé, & qui ont été à un tel point de considération, qu'on ne déféroit pas moins à un signe de tête de ces grands hommes, qu'à leurs paroles & à leurs sentimens? Or ce haut point de considération, où l'on se voit dans la *vieillesse*, sur-tout lors qu'on a passé par les grandes charges, combien est-il au-dessus de tous les plaisirs de la jeunesse?

Mais souvenez-vous toujours, je vous prie, que je ne parle que de la *vieillesse* qui a jetté dès la jeunesse les fondemens de la considération où elle arrive. Car, comme j'ai dit autrefois, avec un grand applaudissement de tous ceux qui l'entendirent, il n'y a rien de plus misérable qu'une *vieillesse* reduite à faire son apologie. Ne croyez pas que ni les rides, ni les cheveux blancs, puissent tout d'un coup donner de l'autorité & de la considération. On n'y parvient que par une vie & une conduite honnête; & ce sont-là les semences dont on recueille, dans la *vieillesse*, un fruit qui se fait sentir par toutes les marques de respect que l'on rend aux vieillards. Celles qui paroissent même les plus legeres sont très-honorables; comme de leur rendre visite, de s'empresser à les chercher, de se lever quand ils paroissent, de leur céder la place, de les accompagner où ils vont, de les reconduire chez eux, de les consulter, & autres choses semblables, qui s'observent parmi nous, & dans toutes les autres républiques; & avec d'autant plus de soin qu'elles sont mieux réglées, & que l'on y sait mieux vivre.

Ce même Lysander, dont je viens de parler, avoit accoutumé de dire, qu'il ne faisoit nulle part si bon pour la *vieillesse* qu'à Lacédémone; parce que c'étoit le lieu du monde où elle étoit la plus respectée.

On dit même qu'à Athènes, un vieillard étant venu au théâtre, à de certains jeux où la foule étoit fort grande, aucun de ses concitoyens ne se mit en peine de lui faire place : mais qu'ayant passé au quartier des ambassadeurs de Lacédémone, ils se leverent tous, & lui donnerent place parmi eux. Cette action ayant été applaudie par toute l'assemblée, *A ce que je vois*, dit un de ces ambassadeurs, *les athéniens savent ce qui se doit, mais il ne leur plaît pas de le faire.*

Entre beaucoup de choses très-sagement établies dans notre collège des augures, une des principales, & qui revient à ce que je dis, c'est que les plus vieux opinent les premiers; & ce n'est pas seulement à ceux qui ont passé par les grandes charges qu'on défere cet honneur, l'âge tout seul le donne sur ceux mêmes qui seroient actuellement en possession du commandement. De tous les plaisirs du corps, y en a-t-il donc aucun que l'on puisse mettre en comparaison avec une considération qui est la récompense du mérite & de la vertu?

C'est-là ce qui termine glorieusement la tragédie de la vie humaine; & rien ne me paroît plus heureux, que les vieillards qui ont sçu user avec dignité de la considération qu'ils se sont acquise; & à qui on ne peut pas reprocher, comme aux mauvais comédiens, d'avoir échoué au dernier acte.

Mais après tout, dira-t-on, les vieillards sont chagrins, inquiets, colères, difficiles, & pour tout dire même, avares. Mais ces défauts viennent des mœurs, & non pas de la *vieillesse*. Ce chagrin & ces autres vices seroient même en quelque fa-

son excusables dans les vieillards, qui sont sujets à croire qu'on les méprise, & qu'on les joue.

D'ailleurs, dans un corps fragile, tout ce qui blesse tant soit peu se fait sentir douloureusement. Mais tout cela est bien moins dur, & bien plus supportable aux vieillards qui ont les mœurs douces, & dont l'esprit est cultivé. On le voit par mille expériences dans la vie; & on le voit même dans la comédie des adelphes. Car combien l'un des des freres paroît-il dur; & combien l'autre est-il doux & honnête? Il en est des hommes comme des vins, l'âge ne les aigrit pas tous.

J'approuve la sévérité dans la *vieillesse*; encore faut il qu'elle soit modérée, comme beaucoup d'autres choses: mais je n'y veux rien d'âpre ni de fâcheux. Quant à l'avarice, je ne la comprends pas dans les vieillards: car qu'y a-t-il de plus mauvais sens, que de se mettre d'autant plus en peine de faire des provisions de voyage, qu'il reste moins de chemin à faire?

La quatrieme chose par où l'on croit que la la *vieillesse* est le plus agitée, c'est l'approche de la mort dont les vieillards ne sauroient être fort loin. O que malheureux sont ceux qui ont vécu jusques-là, sans avoir appris à mépriser la mort, qui n'est digne que de mépris, si l'ame meurt avec le corps, & ce qui est même souhaitable, si elle place nos ames en quelque lieu où elles soient éternelles: car c'est l'un ou l'autre, & il n'y a point de tiers parti.

Que veut-on donc que je craigne, si je suis assuré, ou de n'être point malheureux après la mort, ou d'être même éternellement heureux?

Mais d'ailleurs, qui est l'homme qui dans la plus grande jeunesse se puisse assurer le matin qu'il vivra jusqu'au soir? Cet âge-là est même sujet à beaucoup plus d'accidens, & bien plus menacé de la mort que le nôtre. Les jeunes gens tombent bien plus aisément malades; & leurs maladies sont bien plus aigues, & plus difficiles à guérir. Aussi en voit-on peu qui parviennent jusqu'à la *vieillesse*. Si tout le monde y arrivoit, les choses de la vie en iroient mieux; & on verroit plus de sagesse dans le monde. Car la raison, la bonne conduite & les sages conseils ne se trouvent que dans les vieillards: & sans eux on n'auroit jamais vu d'états ni de république.

Mais pour revenir au péril de la mort, est-ce un reproche particulier a faire à la *vieillesse*, & ne lui est il pas commun avec la plus grande jeunesse? On meurt à tout âge, & je ne l'ai que trop éprouvé dans mon fils, & dans vos aimables freres, mon cher Scipion, à qui le chemin étoit ouvert aux plus grandes dignités.

Mais les vieillards ne sauroient se promettre de vivre long-tems; & les jeunes gens le peuvent espérer. Ils ont tort: car qui a-t-il de moins raisonnable, que de fonder des espérances sur ce qui est si incertain, & à quoi on se trouve si souvent trompé.

Le vieillard, dit-on encore, n'a pas même lieu d'espérer. Mais sa condition est en cela bien meilleure que celle d'un jeune homme, que le vieillard est en possession de ce que l'autre ne fait qu'espérer. Car celui-ci desire une longue vie; le vieillard l'a eue.

Mais la vie de l'homme peut-elle s'appeller longue? Poussons-la le plus loin qu'elle peut-aller. Posons que nous puissions vivre autant qu'un certain Arganthonius, roi des tartessiens, aux environs de Cadix, qui a régné quatre vingts ans, & qui en a vécu six vingts. Tout ce qui finit est court; & quand la fin est arrivée, le passé est comme non avenu; & il ne nous demeure que ce que nous avons acquis par notre vertu, & par nos bonnes actions.

Les heures, les jours, les mois & les années s'écoulent, le passé ne revient jamais, & on ne sait point quel doit être l'avenir.

Que chacun se contente donc du tems qui lui a été donné pour vivre. Car comme le comédien n'a pas besoin pour plaire que la piece soit jouée jusqu'au bout, & que c'est assez qu'il se soit bien acquitté de chaque partie de son rôle; de même, le sage n'a pas besoin d'aller jusqu'à la fin du dernier acte. Quelque courte que soit la vie, elle est assez longue si elle a été bonne & honnête. Si elle va jusqu'au bout, on ne doit non plus avoir de peine de son déclin, que le laboureur en a, quand il se voit dans l'été ou dans l'automne, de ce que les douceurs du printems sont passées.

La jeunesse est le printems de la vie, & ses fleurs font voir les fruits qu'on en peut espérer dans une autre saison. Ils se forment, & on les recueille dans la suite de l'âge; & le partage de la *vieillesse* est de jouir de la mémoire qu'elle conserve de ses bonnes actions, & des avantages qu'elles lui ont produits.

Il faut recevoir, & regarder comme un bien, tout ce qui est de l'ordre de la nature. Et qui a-t-il qui en soit d'avantage, que de mourir quand on est vieux? Quand les jeunes gens meurent, c'est en quelque façon malgré la nature; & c'est comme qui éteindroit un feu violent à force d'eau: au lieu que la mort des vieillards est comme une lampe qui s'éteint d'elle même, & sans violence, lorsque toute l'huile est consumée. Et comme les fruits verds ne se peuvent arracher des arbres que par force, au lieu qu'ils s'en détachent d'eux mêmes quand ils sont mûrs; de même, c'est l'effort & la violence qui font mourir les jeunes

gens; au lieu que les vieillards meurent sans peine, par la seule maturité où ils sont parvenus.

Je suis présentement dans cet état; & c'est quelque chose de si doux pour moi, qu'à mesure que j'avance vers la mort, il me semble que je suis comme des gens qui après une longue navigation, commencent à voir la terre, & sont sur le point d'entrer dans le port.

Les premiers âges ont un certain terme où ils finissent : mais la *vieillesse* n'en a aucun de limité. On y peut demeurer, tant qu'on est capable d'en remplir les devoirs. Mais il faut toujours mépriser la mort; & c'est par ce mépris que la *vieillesse* même a quelque chose de plus ferme & de plus intrépide que la jeunesse.

C'est ce que nous apprend un mot de Solon au tyran Pisistrate. *Qu'est-ce qui peut vous donner la hardiesse de me résister comme vous faites*, lui demanda Pisistrate? *C'est la vieillesse*, répondit Solon.

Il faut enfin que la vie finisse : mais elle ne finit jamais mieux, que lorsque l'esprit & les sens demeurant dans leur entier, la même nature qui a construit nos corps les dissout. Car comme nul ne peut mieux démolir une maison ou un vaisseau, que l'ouvrier même qui les a construits; de même, rien ne peut mieux dissoudre l'édifice de nos corps, que la nature même dont ils sont l'ouvrage.

Un bâtiment neuf, & qui a encore toute sa solidité, est difficile à démolir : mais les vieux bâtimens se démolissent sans peine.

Les vieillards ne doivent donc être ni fort attachés au peu de vie qui leur reste, ni l'abandonner sans de grandes raisons. Pithagore ne veut pas qu'on abandonne son poste sans l'ordre du général, c'est-à-dire, qu'on sorte de la vie, que par l'ordre de celui qui nous y a mis, & qui n'est autre que dieu.

Solon, tout sage qu'il étoit, avouoit qu'il ne seroit pas bien aise de n'être point pleuré & regretté de ses amis. Je crois que c'est qu'il vouloit que ses amis l'aimassent assez pour le regretter. Mais je ne sai si chacun ne doit pas plutôt souhaiter, avec Ennius, que personne ne le pleure. Il avoit raison, sans doute, de ne vouloir pas qu'on pleurât la mort des hommes, puisqu'elle est suivie de l'immortalité.

Peut-être que la mort se fait sentir : mais ce sentiment ne dure pas sur-tout à l'égard des vieillards. Mais après la mort, ou il n'y a plus de sentiment, ou s'il y en a, c'est un sentiment à desirer.

C'est ce que nous devons avoir profondément médité dès la jeunesse, pour nous mettre au-dessus de la crainte de la mort, sans quoi il n'y a nul repos dans la vie. Car enfin il faut mourir; & de tous les jours de la vie, il n'y en a aucun dont on puisse dire que ce ne sera pas le dernier. Quel repos peut donc avoir un homme qui craint la mort, & qui en est menacé à chaque moment.

Or je ne trouve pas qu'il faille employer beaucoup de discours, pour se mettre au-dessus de la crainte de la mort, quand on considere le peu de cas qu'en ont fait, non-seulement Brutus, qui perdit la vie pour le soutien de la liberté qu'il avoit procuré à sa patrie; non-seulement les deux Decies, qui allerent chercher la mort en poussant à bride abattue au travers des armes des ennemis; non-seulement Régulus, qui se livra volontairement au supplice, plutôt que de manquer de foi aux carthaginois; non-seulement les deux Scipions, qui ont été jusqu'à vouloir faire une barriere de leurs corps, pour fermer le passage aux ennemis; non-seulement Lucius Paulus votre ayeul, mon cher Scipion, qui par sa mort porta la peine de la témérité de son collegue, à la honteuse défaite de Cannes; non-seulement M. Marcellus dont l'ennemi, quelque cruel qu'il fût, respecta tellement la vertu, qu'il ne put souffrir que le corps de ce grand homme fût privé des honneurs de la sépulture : mais nos légions entieres, qu'on a vu souvent, comme je l'ai remarqué dans mes origines, aller gaiement dans les lieux d'où il n'y avoit nulle espérance qu'elles pussent jamais revenir. Quoi, ce que de jeunes gens simples, grossiers & sans étude, savent mépriser, des vieillards éclairés le craindront?

On a divers goûts & diverses inclinations dans la vie; & il me semble qu'à force de les rassasier on se rassasie aussi de la vie même. Regrette-on dans la jeunesse les goûts de l'enfance, ni dans l'âge viril ceux de la jeunesse, ni dans la *vieillesse* ceux de l'âge viril? La *vieillesse* en a aussi quelques-uns, qui sont les derniers de la vie : ceux-là passent comme les autres, & c'est alors qu'on est comme dans une sorte de satiété de toutes choses, qui fait que la mort est, pour ainsi dire, de saison.

Rien ne peut m'empêcher de vous dire ce qu'il me semble de la mort; & que je crois voir d'autant mieux, que j'en suis plus proche.

Je suis persuadé que vos peres, ces illustres personnages que j'ai tant aimés, n'ont point cessé de vivre, quoiqu'ils aient passé par la mort, & qu'ils sont toujours vivans de cette sorte de vie qui seule mérite d'être appellée de ce nom-là. Car tant que nous sommes dans les liens du corps, nous y sommes comme des forçats à la chaîne; puisque notre ame est quelque chose de divin, qui du ciel, comme du lieu de son origine, est jettée & comme abimée dans cette basse région de la terre, qui est un lieu d'exil & de supplice, pour

pour une substance céleste & éternelle de sa nature. Mais je crois que si les Dieux ont engagé nos ames dans nos corps, c'est afin que ce grand ouvrage de l'univers eût ses spectateurs, qui admirassent le bel ordre de la nature, & le cours si réglé des corps célestes; & qui l'exprimassent en quelque sorte, par le réglement & l'uniformité de leur vie.

Et ce n'est pas seulement le raisonnement & la méditation qui m'ont imprimé ce sentiment; mais encore l'autorité de tout ce qu'il y a eu de plus grands philosophes. Car ne savons-nous pas que c'est ce qu'en ont pensé Pithagore & ses disciples; & que ces philosophes, que nous pouvons appeller nos compatriotes, & à qui on a donné dès les premiers temps le nom de *philosophes italiques*, n'ont jamais douté que nos ames ne fussent des portions de cette intelligence universelle que nous appellons Dieu.

C'est ce que m'a encore fait comprendre l'excellent discours de l'immortalité de l'ame, que fit, le dernier jour de sa vie, celui que l'oracle même d'Apollon a déclaré le plus sage de tous les hommes.

Enfin, quand je vois ce qu'il y a d'activité dans nos esprits, de mémoire du passé, de prévoyance de l'avenir; quand je considere tant d'arts, de sciences, & de découvertes où ils sont parvenus, je crois, & je suis pleinement persuadé, qu'une nature qui a en soi le fonds de tant de grandes choses ne sauroit être mortelle.

Je vois d'ailleurs que l'esprit étant dans un mouvement perpétuel, & n'ayant point d'autre principe de ce mouvement que lui-même, ce mouvement ne finira point, puisque l'esprit qui se le donne, ne s'abandonnera pas lui-même.

Je vois encore que l'esprit est quelque chose de simple, sans mélange d'aucune substance d'une nature différente de la sienne, & qu'il est par conséquent quelque chose d'indivisible: or ce qui est indivisible ne sauroit périr.

Quant à l'origine éternelle des ames, je ne vois pas qu'on en puisse douter, s'il est vrai que les hommes viennent au monde munis d'un grand nombre de connoissances. Or, une grande marque que cela est ainsi, c'est la facilité & la promptitude avec laquelle les enfans apprennent des arts très-difficiles, & où il y a une infinité de choses à comprendre: ce qui donne lieu de croire qu'elles ne leur sont pas nouvelles, & qu'en les leur apprenant, on ne fait que leur en rappeller la mémoire. C'est ce que nous apprend notre bon ami Platon.

Je puis ajouter, à ce que je viens de dire, le discours que le premier Cyrus fit à ses enfans sur le point de mourir, & qui est rapporté par Xenophon.

Gardez-vous bien de croire, mes chers enfans, leur dit-il, que je ne sois plus rien, ou que je ne sois nulle part, quand je vous aurai quittés. Car dans le tems même que j'étois avec vous, vous ne voyiez point mon esprit: mais ce que vous me voyiez faire vous faisoit penser qu'il y en avoit un dans mon corps. Ne doutez donc point que cet esprit ne subsiste, après même qu'il en sera séparé, quoi qu'il ne se marque plus par aucune action. Car rendroit-on aux grands hommes les honneurs qu'on leur rend après leur mort, si leur esprit étoit sans aucune action qui pût en faire durer la mémoire?

Pour moi, je n'ai jamais pu me persuader, que nos esprits ne vivent qu'autant qu'ils sont dans nos corps, & qu'ils meurent quand ils en sortent, ni qu'ils demeurent dépourvus d'intelligence & de sagesse, lorsqu'ils sont dégagés d'un corps qui n'a par lui-même ni sens, ni raison. Je crois au contraire, que quand l'esprit dégagé de la matiere se trouve dans toute sa pureté, & toute la simplicité de sa nature, c'est alors qu'il a le plus de lumiere & de sagesse.

A la mort on voit ce que deviennent les parties dont nos corps sont composés, & elles retournent d'où elles ont été tirées. Mais l'esprit qui est d'une autre nature, ne se voit, ni quand il est dans le corps, ni quand il en sort.

Rien n'est plus semblable à la mort que le sommeil. Or c'est pendant le sommeil que l'esprit fait le mieux voir qu'il est quelque chose de divin. Car c'est alors qu'étant moins occupé du corps, il perce dans l'avenir, & y découvre une infinité de choses. Que sera-ce donc quand il en sera entiérement dégagé?

Cela étant donc ainsi, il est de votre devoir de m'honorer comme un Dieu après ma mort. Mais quand l'esprit mourroit avec le corps, toujours le respect que vous devez aux Dieux, qui gouvernent l'univers, & qui le tiennent dans un si bel ordre, devroit-il vous obliger de conserver des sentimens de tendresse & de vénération pour ma mémoire.

Voilà ce que disoit Cyrus sur le point de mourir. Mais si vous le voulez-bien, revenons de chez les étrangers à ce que nous trouvons parmi nous.

Jamais on ne me persuadera, mon cher Scipion, que ni votre pere, Paul Æmile, ni vos deux ayeuls, Paul & Scipion l'africain, ni le pere de celui-ci, ni son oncle, ni tant d'autres grands hommes, dont il n'est pas besoin de faire le dénombrement, eussent entrepris tant de grandes choses, dont la postérité conserveroit la mémoire, s'ils n'eussent vu clairement, que l'avenir même le plus éloigné ne les regardoit pas moins que le présent.

Et pour me vanter aussi à mon tour, selon la coutume des vieillards, croyez-vous que j'eusse travaillé jour & nuit comme j'ai fait, & à la guerre & dans l'intérieur de la république, si la gloire de mes travaux eût du finir avec ma vie? N'aurois-je pas sans comparaison mieux fait de la passer dans le repos, sans m'embarrasser d'aucune sorte d'affaire? Mais mon ame, s'élevant en quelque sorte au-dessus du temps que j'avois à vivre, a toujours porté ses vues jusqu'à la postérité; & j'ai toujours compté que ce seroit après la fin de cette vie mortelle que je serois le plus vivant. C'est ainsi que tous les grands hommes comptent; & si l'ame n'étoit immortelle, ils ne feroient pas tant d'efforts pour arriver à l'immortalité.

Mais de plus, d'où vient que les plus sages sont ceux qui prennent la mort le plus en gré? & que plus on est dépourvu de sagesse, plus on est fâché de mourir? N'est-ce pas que plus l'esprit a d'étendue & de lumiere, plus il voit clairement que la mort n'est qu'un passage à quelque chose de meilleur, & que moins il en a, moins il le voit?

Pour moi, je brûle d'ardeur de me rejoindre à vos pères, pour qui j'ai eu tant d'amour & de vénération; & non-seulement à ces grands hommes que j'ai connus, mais à ceux-même dont j'ai entendu parler, & dont j'ai lû ou écrit moi-même les actions. Je vais donc vers eux avec tant de joie qu'on auroit peine à me retenir, & on ne me feroit pas plaisir de me refondre comme Pelias, pour me renouveller & me faire recommencer à vivre. Non, quand quelque Dieu voudroit me faire revenir à l'enfance, & me remettre au berceau, pour recommencer une nouvelle vie, je m'y opposerois de tout mon pouvoir; & du bout de la carrière où je suis, je ne voudrois pas qu'on me remît au commencement.

Car qu'y a-t'il d'agréable dans la vie, & de combien de peines & de maux est-elle traversée? Mais pour ne me pas arrêter à en déplorer les misères, comme ont fait tant de gens, & même des plus habiles; quelque agréable que fût la vie, on vient enfin à s'en rassasier, comme de toute autre chose, & il y a un point où l'on peut dire, c'est assez. J'ai d'autant plus de droit de parler ainsi, que j'ai vécu d'une manière à ne me pas repentir d'être venu au monde. J'en sors donc comme d'un hôtellerie, & non pas comme de ma propre maison. Car la nature ne nous a mis au monde que comme dans un lieu de passage, & non pas comme dans une demeure arrêtée.

O l'heureux jour que celui où je sortirai de cette foule impure & corrompue, pour me rejoindre à cette divine & heureuse troupe de grandes ames, qui ont quitté la terre avant moi! J'y trouverai, non-seulement ces grands hommes dont j'ai parlé; mais encore mon cher Caton; que je puis dire avoir été un des meilleurs hommes, du meilleur naturel, & des plus fidèles à ses devoirs qu'on ait jamais vûs. J'ai mis son corps sur le buchet, au lieu qu'il auroit dû y mettre le mien. Mais son ame ne m'a point quitté; & sans me perdre de vûe, il n'a fait que me devancer dans un pays où il voyoit que je le rejoindrois bientôt.

Si j'ai porté la perte d'un tel fils avec quelque sorte de fermeté, ce n'est pas que je n'en fusse touché jusqu'au vif: mais je me suis consolé par la pensée que nous n'étions pas séparés pour long-tems.

Voilà, mon cher Scipion, quelles sont les considérations qui font que ma *vieillesse* non-seulement ne m'est point à charge, mais que j'y trouve même de la douceur; & qui me la font porter de cette manière que vous dites que vous admirez Lælius & vous.

Que si je suis dans l'erreur, quand je croi l'ame immortelle; c'est une erreur que j'aime, & que je serois bien fâché que l'on m'ôtât. En tout cas, s'il est vrai qu'il ne nous reste aucun sentiment après la mort, comme de certains philosophes du dernier ordre le prétendent, je n'ai pas peur qu'ils me reprochent mon erreur en ce tems-là.

Enfin, quand nos ames ne feroient pas immortelles, il y a un certain point dans la vie, où l'on doit trouver bon de finir. Car comme toutes choses ont leurs bornes, dans l'ordre de la nature, la vie a aussi les siennes. La *vieillesse* est comme le dernier acte de la vie; & nous ne devons pas souhaiter que la pièce soit poussée jusqu'à l'ennui, sur-tout lorsqu'elle a assez duré pour en être rassasiés.

Voilà ce que j'avois à vous dire de la *vieillesse*: je souhaite que vous y parveniez, afin que l'expérience vous confirme ce que vous venez d'entendre. (*Livres de Ciceron*).

On a donné aux hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison, & leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les tems de leur vie. Cicéron a fait un traité de la *vieillesse*, pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les hommes: mais pour les femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes: on néglige leur éducation dans la jeunesse: dans la suite de leur vie, on les prive de soutien & d'appui pour leur *vieillesse*: aussi la plupart des femmes vivent sans attention & sans retour sur elles-mêmes: dans leur jeunesse elles sont vaines & dissipées; & dans la *vieillesse* elles sont foibles & délaissées. Nous arrivons à chaque âge de la vie, sans savoir nous y con-

duire ni en jouir : quand il est passé, nous voyons l'usage qu'on en pouvoit faire : mais comme les regrets sont inutiles, à moins qu'ils ne servent à nous redresser, voyons à profiter du tems qui nous reste. Je m'aide de mes réflexions; & comme j'approche de cet âge où tout nous échappe, je veux retrouver dans ma raison la valeur des choses que je perds.

Tout le monde craint la *vieillesse* : on la regarde comme un âge livré à la douleur & au chagrin, où tous les plaisirs disparoissent. Chacun perd en avançant dans l'âge, & les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite consiste en agrémens extérieurs, & que le tems les détruit, elles se trouvent absolument dénuées; car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'est pas possible de les remplacer; & comme il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'une personne habile, mettons à profit le tems de la *vieillesse*, & songeons à en faire usage pour notre perfection & pour notre bonheur.

Examinons les devoirs de la *vieillesse*, le respect & la décence qui sont dûs à cet âge; & connoissons aussi les avantages qu'on en peut tirer pour en jouir.

La vie n'est pas dans l'espace du tems, mais dans l'usage qu'on en fait faire. Il faut faire un plan, & le suivre avec fermeté : car enfin, changer de dessein & de conduite, c'est couper notre vie : nous l'abrégeons par notre légéreté, & nous l'alongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui sont à présent pour moi, seront un jour pour vous. Préparez-vous une *vieillesse* heureuse par une jeunesse innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez changer : les graces vous abandonneront; la santé s'évanouira; la *vieillesse* viendra effacer les fleurs de votre visage : quelque jeune que vous soyez, ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de vous.

Nous avons en vieillissant les maux communs à l'humanité. Les maux du corps & de l'esprit sont à la suite d'un certain âge. *La vieillesse*, dit Montaigne, *attache plus de rides à l'esprit qu'au visage*. Les passions nous attendent dans le cours de la vie, & il semble que ce soient des gîtes où il faut passer nécessairement. *Des passions ardentes*, dit Montaigne, *nous passons aux passions frileuses*. Les sentimens tristes sont à la suite de la *vieillesse* : elle tarit dans notre cœur la source de la joie & des plaisirs : elle dégoûte du présent, & craint l'avenir : elle rend insensible à tout, excepté à la douleur.

Tous ces maux sont communs aux deux sexes; mais il y en a qui ne sont que pour les femmes : comme il en est de différens caractères, il y a différentes sortes de peines à souffrir, & de conduites à suivre. Le femmes sont ou galantes ou vertueuses : ces deux caractères sont variés d'une infinité de différences; il y a bien des nuances & des degrés dans l'un & dans l'autre. Pour celles qui sont nées sans tendresse & sans agrémens, & qui n'ont fait ni reçu aucune impression, elles jouissent de la tranquillité & de l'uniformité de la vie; elles perdent moins en avançant en âge, que celles qui sont capables de prendre des sentimens & d'en inspirer : cependant elles auront encore bien des maux à souffrir, & des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre la tristesse. Nous devenons ennemies de la joie que nous avons intérêt de conserver en nous, & que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choisir ses plaisirs, ou plutôt ses amusemens : ce qui est permis & honnête dans un certain âge, est indécent dans un autre.

L'avarice est encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque chose; & on s'attache aux richesses comme à son soutien. Cependant, si on savoit raisonner, on verroit qu'on n'en a que faire, & qu'on s'assure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux femmes galantes : elles ont plus à perdre en vieillissant, & plus à travailler. Comme il en est de bien des sortes, il y a aussi différentes conduites à garder. Pour celles qui n'ont rien ménagé, qui ont été infidelles aux préjugés & aux vertus de leur sexe, elles perdent infiniment : les plaisirs, le seul lien qui les unissoit aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées, qui ont su joindre la probité & l'amitié à l'amour, elles tiennent aux hommes par les vertus de la société; car la vertu seule a droit de nous unir. Les caractères sensibles ont plus à souffrir; le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidélité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue & pénible sensibilité : l'amour se dédommage sur les sentimens du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentimens sont retenus, & plus ils sont vifs.

Les goûts s'affoiblissent en les exerçant, & les passions des femmes s'usent comme celles des hommes. Enfin il y a un tems dans la vie des femmes qui devient une crise; c'est la conduite qu'elles gardent & le parti qu'elles prennent, qui donnent la dernière forme à leur réputation, & d'où dépend le repos de leur vie.

Dans la jeunesse les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang, qui les entraine vers les objets sensibles, qui les livre aux passions permises ou défendues : la nouveauté des objets qui excite &

nourrit leur curiosité ; tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté & des agrémens, elles jouissent des avantages de leur propre figure & de l'impression qu'elles font sur les autres : l'amour-propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles, ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte, plus douce & plus absolue que celle de la beauté ? La majesté & l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures ; la beauté en a sur l'ame ; il n'y a gueres de femme aimable qui n'ait joui de ces triomphes secrets. De plus, quelle source d'amusemens ne fournit pas l'envie de plaire ! Tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne, la parure, les spectacles, tous ces plaisirs font l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les passions ! Peut-on être plus vivement & plus fortement remué que par elles ? Les événemens de la vie des femmes en dépendent ; & de grands établissemens ont été souvent la suite & la récompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées & relatives au cœur, & font une vie pleine & occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais usage de leur liberté.

Tout cela échappe dans un certain âge, où, si vous voulez faire quelque usage de votre cœur, vous ne sentez plus que pour la douleur. Il vient un tems où il faut mener une sorte de vie convenable aux bienséances & à la dignité de son âge : il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amusemens ; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures : vous avez perdu même vos véritables amis, & le tems est passé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'est l'amour ; & la récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié ; & vous êtes bien heureuse quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître, & vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choses extérieures ne vous soutiennent plus, ou vous sont interdites. Chez vous, vous ne trouvez plus qu'infirmité dans votre corps, que réflexions tristes dans l'esprit, que dégoûts. Il faut rompre tout commerce avec vos sentimens : on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la dévotion étoit le foible de la *vieillesse* ; pour moi, je crois qu'elle en est le soutien : c'est un sentiment décent, & le seul nécessaire : le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la *vieillesse*. Dans tous les tems de la vie nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies vertus : dans la jeunesse, on songe à vous ; dans la *vieillesse*, il faut penser aux autres. On nous demande du partage, & on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant, & on nous juge à la rigueur. Les premières graces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout : les fautes de jugement sont pardonnées, & ont le mérite de l'ingénuité.

En vieillissant il faut s'observer sur-tout, & mettre dans ses discours & dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées, qu'on veut rappeler des agrémens qui nous quittent : une *vieillesse* avouée est moins vieille : le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables, est d'oublier qu'elles ne le sont plus. Il faut aussi se donner une forme de vie convenable ; ce n'est pas vivre comme l'on doit, que de vivre au gré de ses passions & de ses fantaisies ; & nous ne vivons comme nous devons, que quand nous vivons selon la raison ; car ce qui s'appelle *nous*, c'est notre raison.

Il faut aussi avoir attention à ses sociétés, & ne s'unir qu'à des personnes de mœurs & d'âge semblables. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits, ou du moins il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage sans graces ; dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'esprit se soutiennent mal au milieu d'une jeunesse brillante ; ils vous font trop sentir ce que vous avez perdu. Rien ne convient que d'être chez soi ; l'amour propre y souffre moins qu'ailleurs. Il y a cependant des amusemens permis ; & tout ce qui s'appelle plaisir honnête n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens & notre conduite doivent être différens de ce qu'ils ont été dans nos premières années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance ; mais vous vous devez des sentimens permis & innocens, par dignité pour vous ; car il faut vivre respectueusement avec soi-même ; il le faudroit aussi pour votre propre repos ; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coûte à l'ame : vous n'en connoissez le prix & vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé, le goût devient plus délicat sur ce qui blesse, & plus exquis sur ce qui plaît. L'amour est le premier des plaisirs, & la plus douce des erreurs ; mais dès que vous avez perdu la jeunesse, les peines doublent & les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain temps, c'est que vous voulez conserver & porter des sentimens dans un âge où ils ne doivent point être : est-ce

la faute de l'âge? n'est-ce pas la nôtre? Ce sont les mœurs qui font les malheurs, & non pas la *vieillesse*. Tout âge est à charge a qui n'a pas au-dedans de soi même ce qui peut rendre la vie heureuse. Il faut avec docilité se soumettre aux peines de son âge & de son état : la nature fait une espèce de traité avec les hommes; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions; elle ne nous donne rien en propriété, elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas se révolter contre les suites naturelles de l'humanité. On demandoit à un philosophe qui avoit vécu cent sept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse? *Je n'ai pas à me plaindre de ma vieillesse*, dit-il, *parce que je n'ai pas abusé de ma jeunesse*.

Quand les mœurs sont pures & innocentes dans le premier âge, la *vieillesse* est douce & tranquille. Le soutien & la consolation d'un âge avancé, c'est une longue habitude de vertu : quand on l'a pratiquée dans la jeunesse, on en recueille le fruit dans les derniers tems; mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre déréglement. La plupart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les besoins du cœur sont infinis; ceux de la nature sont bornés : heureuse la *vieillesse* dont le cœur se tourne vers Dieu!

La dévotion est un sentiment décent dans les femmes, & convenable à tous les sexes. La *vieillesse*, sans religion, est pesante. Tous les plaisirs de dehors nous abandonnent; nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la santé & la jeunesse ont disparu; le passé vous fournit des regrets, le présent vous échappe, & l'avenir vous fait trembler. Pour un chrétien infidèle, ce sont des peines qui nous attendent, & pour un philosophe, c'est le néant : voilà ce qui termine la plus belle vie du monde; le dernier acte est toujours tragique; il y a bien à gagner de changer l'idée de son néant contre l'idée de l'éternité. Si nous vivons de manière à la rendre heureuse, c'est un beau point de vue qu'une éternité de bonheur; mais la plupart du monde vit sans penser jamais à s'éclaircir de son état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui sont si ardens sur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand ils la croient en péril, sont tranquilles & indolens sur la connoissance de leur être; qu'ils se laissent mollement conduire à la mort, sans s'instruire si ce qu'on leur dit sont des chimères ou des réalités; qu'ils s'acheminent & voient venir vers eux la mort, l'éternité, les peines & les récompenses éternelles, sans penser que ces grandes vérités les regardent & les intéressent? Peut-on, sans prévoyance & sans crainte, aller tenter un si grand événement? C'est cependant l'état où vivent la plupart des hommes; & pour quelques-uns qui ont pris parti du bon ou du mauvais côté, combien y en a-t-il qui n'y pensent pas?

Pour ceux qui sont assez heureux pour être touchés de la religion, la piété les console; elle est aussi plus aisée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie sont presque rompus : c'est l'ouvrage de la nature de nous détacher, plus que celui de la raison : le bandeau de l'illusion est tombé, & nous voyons les choses ce qu'elles sont. On a connu le monde à ses dépens; & qui le connoit bien, sait qu'il n'est bon qu'à quitter : il a toujours manqué de biens solides, ce monde trompeur; & nous trouvons souvent qu'il manque de biens périssables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la dévotion; elle a bien d'autres ressources. Il faut de la résignation dans tous les âges de la vie; mais l'usage en est plus necessaire dans la *vieillesse*, parce que nous faisons des pertes continuelles. Mais comme le sentiment est moins vif, nous tenons moins aux choses. Il faut se laisser insensiblement aller à la nature, sans se révolter contr'elle : c'est le meilleur guide que nous puissions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre & pour nous détacher : nous devons compter sur notre changement & sur celui des autres, & nous conduire quand ils changent, comme nous voudrions qu'ils se conduisissent, si c'étoit nous qui eussions changé. Mais souvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes : les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des biens de la volupté. C'est donc aux mœurs, & non à l'âge, qu'il se faut prendre si nous souffrons.

Il faut se soumettre doucement aux loix de notre condition : nous sommes tous faits pour affoiblir, vieillir & mourir. Rien de si inutile que de se révolter contre les effets du tems : il est plus fort que nous.

Dans la jeunesse nous vivons tous dans l'avenir : l'on passe sa vie à desirer, & l'on renvoie à l'avenir son repos & ses joies. Dans la *vieillesse* il faut se saisir du présent.

Montaigne dit qu'il met tout à profit. « Je » sens, dit-il, comme les autres hommes; mais » ce n'est pas en passant & en glissant : à mesure » que la possession de la vie est plus courte, je » veux la rendre plus vive, plus pleine & plus » profonde. Je veux arrêter la légéreté de sa » suite par la promptitude de ma saisie. Il faut » secourir la *vieillesse*; il faut l'étayer. Je m'aide » de tout; & la sagesse & la folie auront assez » à faire à m'aider par offices alternatifs en ce » dernier âge ».

Un des devoirs de la *vieillesse* est de faire usage du tems : moins il nous en reste, plus il doit nous être précieux. Le tems des chrétiens est le prix de l'éternité; & sans l'employer à courir après des sciences vaines & au-dessus de nous, tirons

parti de notre situation, & connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous de quoi jouir; mais nous n'avons pas de quoi connoître : nous avons les lumières propres & nécessaires à notre bien-être; mais nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais avant que de nous engager à des recherches au-dessus de notre portée, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle est la règle qui doit déterminer notre persuasion; il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance; avoir la force de nous arrêter & de douter quand nous ne voyons rien clairement, & avoir le courage d'ignorer ce qui est au-dessus de nous. Mais, pour arrêter notre hardiesse & pour affoiblir notre confiance, songeons que les deux principes de notre connoissance, la raison & les sens, manquent de sincérité & nous abusent. Les sens surprennent la raison, & la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides qui tous deux nous égarent.

Ces réflexions dégoûtent des vérités abstraites. Employons donc le tems en connoissances utiles à notre perfection & à notre bonheur.

Il n'y a nul âge qui n'ait en sa disposition une certaine portion de biens : le premier âge, les plaisirs vifs des sens & de l'imagination; le second âge, les plaisirs de l'ambition & de l'opinion; le dernier, les plaisirs de la raison & de la tranquillité.

La paix de l'ame est la plus nécessaire disposition au plaisir. Quand l'ame n'est pas ébranlée par un grand nombre de sensations, elle est bien plus propre à tirer parti des biens qui se présentent, & elle retrouve dans son goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penser à la mort. Je crois qu'il est utile d'y songer pour régler sa vie & s'en détacher; mais il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente pour nous affliger. L'idée du premier acte est toujours triste; quelque belle que soit la comédie, la toile tombe : les plus belles vies se terminent toutes de même : on jette de la terre, & en voilà pour une éternité.

Montaigne pensoit autrement : il disoit *qu'il vouloit ôter à la mort son étrangeté, & se la domestiquer à force d'y penser.*

Il faut espérer que le ciel aura soin du dernier acte; il faut seulement l'intéresser par une vie vertueuse & innocente. Il ne faut pas aussi regarder la vie comme un si grand bien : il y a toujours assez de quoi nous y attacher, & assez de maux pour nous consoler de sa perte.

Un philosophe répondoit à un homme qui lui demandoit s'il se feroit mourir? *Tu ne délibéreà pas de si grand'chose.*

Les grands-hommes ne mesurent pas la vie par la durée du tems, mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie, & la mauvaise la deshonore. Pour juger de quelqu'un, il faut lui avoir vu jouer le dernier rôle.

La vie est déjà très-courte, & nous l'abrégeons par notre légéreté & par le déréglement. Le peu que nous vivons, nous le vivons moins à nous qu'aux passions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le tems du sommeil, celui qu'on donne aux autres nécessités, celui des maladies du corps & de l'esprit; il nous en resteroit peu pour le bonheur; & d'une longue vie, à peine en tirerions-nous quelques années.

Il faut, dit-on, achever sa vie avant sa mort; c'est-à-dire, ses projets. Achever sa vie, c'est avoir usé son goût pour la vie; car pour les projets, tant que nous vivons nous nous amusons d'espérances, & nous vivons moins dans le présent que dans l'avenir. La vie seroit courte si l'espérance ne lui donnoit pas d'étendue. *Le présent*, dit Pascal, *n'est jamais notre but; le passé & le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet : ainsi nous ne vivons pas, mais nous espérons de vivre.* Il faut cependant se dépêcher de vivre : il n'est pas sage de dire, *je vivrai*; c'est vivre trop tard que de dire, *je vivrai demain.* Les philosophes disent, *apprenez à vivre*; & les chrétiens disent, *apprenez tous les jours à mourir.*

Un des avantages de la *vieillesse*, c'est la liberté. Pisistrate demandoit à Solon qui le traversoit, sur quoi étoit appuyée sa liberté? *Sur ma vieillesse, qui n'a plus rien à craindre*, lui répondit-il. Le dernier âge nous affranchit de la tyrannie de l'opinion. Quand on est jeune, on ne songe qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut établir sa réputation, & se donner une place honorable dans l'imagination des autres, & être heureux même dans leur idée. Notre bonheur n'est point réel; ce n'est pas nous que nous consultons, ce sont les autres. Dans un autre âge nous revenons à nous, & ce retour a ses douceurs; nous commençons à nous consulter & à nous croire; nous échappons à la fortune & à l'illusion; les hommes ont perdu le droit de nous tromper; nous avons appris à les connoître & à nous connoitre nous-mêmes, à profiter de nos fautes, qui nous instruisent autant que celles des autres : nous commençons à voir notre erreur d'avoir fait tant de cas des hommes; ils nous apprennent souvent à nos dépens à ne compter sur rien; les infidélités nous dégagent; la fausseté des plaisirs nous désabuse.

La *vieillesse* nous affranchit aussi de la tyrannie des passions, & nous fait éprouver que c'est un

grand plaisir que de savoir s'en passer, & une grande volupté que de se tenir au-dessus d'elles.

La nature nous donne des desirs & des goûts conformes à l'état présent. Dans la jeunesse on se fait une fausse idée de la *vieillesse* : ce sont des craintes que nous nous donnons ; ce n'est pas la nature qui nous les donne, parce que nous craignons, dans l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

La nature a des ressources admirables ; elle nous conduit & nous gouverne presque à notre insu ; elle fait nous donner des secours dans les inconvéniens.

Les privations ne sont point sensibles quand le desir est éteint. Tous les goûts passent, même jusqu'au goût de la vie. Il est à souhaiter que toutes les passions meurent avant nous ; alors c'est *avoir achevé sa vie avant sa mort*.

Dans cet âge la raison nous est rendue ; elle reprend tous ses droits : nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les pensées, les espérances & la raison même sont à la merci de la fortune & de leurs fantaisies, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant appuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes l'emploient toute entiere à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement, sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous, ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit ; les fautes même nous redressent, & nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès ; car les personnes qui ont été toujours heureuses sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune & du hasard, & des malheurs du déréglement des mœurs : ceux-ci corrompent l'esprit & la santé ; car la suite d'une jeunesse déréglée est une vieillesse malheureuse ; & souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'ame diminue & s'affoiblit : quand nous en sommes affranchis, l'ame s'agrandit & s'étend. Dans un certain âge nous ne sommes plus en prise avec les plaisirs de l'imagination : nous savons combien elle est trompeuse, & que toutes les passions promettent plus qu'elles ne donnent : celles qui ne sont soutenues que par l'illusion, sont déplacées & odieuses dans un certain âge. L'ambition trop poussée dégénère en folie : l'amour qui se montre & se donne en spectacle, se charge de ridicule.

Il vient un tems dans la vie qui est consacré à la vérité, qui est destiné à connoître les choses selon leur juste valeur. La jeunesse & les passions fardent tout. Alors nous revenons aux plaisirs simples ; nous commençons à nous consulter & à nous croire sur notre bonheur.

Il faut se prêter aux usages de la vie ; mais il ne faut pas y engager son opinion ni sa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, & de mettre un espace entre la vie & la mort. *La mort*, dit Montaigne, *n'est pas un acte de la société, c'est l'acte d'un seul.* Dans la *vieillesse*, il faut plutôt être avare que prodigue de soi. On a dit d'un grand-homme, *qu'il prit soin de sa vieillesse, & se retira.* Nous devons le premier & le second âge à la patrie, & le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos alonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, & la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

La solitude, dit un grand-homme *est l'infirmerie des ames. Retirez-vous donc en vous-même*, dit-il, *mais préparez-vous à vous bien recevoir ; ayez honte & respect de vous-même, cessez de vous aimer ; & apprenez à vous respecter.* Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, & de se voir mourir à tous momens. Il faut pour notre interêt nous détacher de nous-mêmes, rompre tous les jours quelque lien, afin d'être plus libres ; fermer toutes les avenues au retour du monde, & ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes, où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses ! C'est cette connoissance qui nous réconcilie avec la sagesse, qui nous assaisonne la *vieillesse*, si l'on peut hasarder ce terme. Il n'appartient qu'aux ames libres de peser la vie & la mort ; il n'appartient qu'aux ames pleines de ressources de jouir de ces dernières années : les ames foibles les souffrent, les ames fortes en tirent parti.

On a dit *qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux aux prises avec la fortune.* On en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, & aux prises avec la *vieillesse*, l'infirmité & la mort. Dans la retraite, qui est l'asyle de la *vieillesse*, on jouit d'un calme sans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; & en société avec les morts, ils vous instruisent, vous guident & vous consolent : ce sont des amis sûrs & constans, sans légéreté & sans jalousie : enfin on a dit *que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme, étoit dans sa fin.*

En avançant, on apprend aussi à se soumettre aux loix de la nécessité : cette volonté libre, forte & indomptable s'émousse & s'éteint insensiblement : nous avons trop éprouvé que la résistance est inutile, & ne nous laisse que la honte de la révolte : nous voulons quelquefois ce qui nous est contraire, & souvent ce que nous avons cru contraire a tourné à notre profit. Nous ne savons plus ce que nous devons vouloir ; nous n'avons plus la force de desirer : on a bien plutôt fait de se soumettre que de changer l'ordre du monde.

La paix intérieure réside, non dans les sens, mais dans la volonté : on la conserve au milieu de la douleur, tant que la volonté demeure ferme & soumise. La paix ne consiste pas à ne pas souffrir, mais à se soumettre doucement à ces mêmes souffrances.

Il faut regarder tous les biens qui sont hors de notre pouvoir comme étrangers. C'est parce que nous regardons les choses comme propres & comme dues, que nous souffrons de leur privation ; la seule impossibilité fixe l'esprit de l'homme : les personnes sages s'occupent à considérer les bornes qui leur sont prescrites par la raison & la nature.

Enfin, les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu : lorsques nous sommes dans sa main, & que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent ; la soumission & l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avoit ôtée : il n'y a point d'asyle plus sûr pour l'homme, que l'amour & la crainte de Dieu. (*Œuvres de madame Lambert*).

VOLUPTÉ, s. f. La *volupté*, selon Aristippe, ressemble à une reine magnifique & parée de sa seule beauté ; son trône est d'or, & les vertus, en habits de fêtes, s'empressent de la servir. Ces vertus sont la prudence, la justice, la force, la tempérance, toutes quatre véritablement soigneuses de faire leur cour à la *volupté*, & de prévenir ses moindres souhaits. La prudence veille à son repos, à sa sûreté ; la justice l'empêche de faire tort à personne, de peur qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre ; la force la retient, si par hasard quelque douleur vive & soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même ; enfin, la tempérance lui défend toute sorte d'excès, & l'avertit assiduement que la santé est le plus grand de tous les biens, ou celui du moins sans lequel tous les autres deviennent inutiles, ne se font point sentir.

La morale d'Aristippe, comme on voit, portoit sans détour à la *volupté*, & en cela elle s'accordoit avec la morale d'Epicure. Il y avoit cependant entr'eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indispensable de se mêler des affaires publiques, de s'assujettir dès sa jeunesse à la société, en possédant des charges & des emplois, en remplissant tous les devoirs de la vie civile, & que le second conseilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obscurité qui satisfait, de rechercher enfin dans la solitude un sort indépendant des caprices de la fortune. Cette contrariété de sentimens entre deux grands philosophes, donna lieu au stoïcien Panétius d'appeller en raillant la *volupté* d'Aristippe, *la volupté debout*, & celle d'Epicure, *la volupté assise*.

Il s'éleva, dans le quatrieme siecle de l'église, un hérésiarque (Jovinian) qu'on nomma l'*Aristippe* & l'*Epicure des chrétiens*, parce qu'il osoit soutenir que la religion & la *volupté* n'étoient point incompatibles ; paradoxe qu'il coloroit de spécieux prétextes, en dégageant, d'une part, la *volupté* de ce qu'elle a de plus grossier, & de l'autre, en réduisant toutes les pratiques de la religion à des simples actes de charité. Cette espèce de système séduisit beaucoup de gens, surtout des prêtres & des vierges consacrées à Dieu ; mais S. Jérôme attaqua ouvertement le perfide hérésiarque, & sa victoire fut aussi brillante que complette. « Vous croyez, lui disoit-il, avoir » persuadé ceux qui marchent sur vos traces, » détrompez-vous, ils étoient déjà persuadés » par les penchans secrets de leur cœur ».

Jamais réputation n'a plus varié que celle d'Epicure ; ses ennemis le décrioient comme un voluptueux, que l'apparence seule du plaisir entraînoit sans cesse hors de lui-même, & qui ne sortoit de son oisiveté que pour se livrer à la débauche. Ses amis, au contraire, le dépeignoient comme un sage qui fuyoit par goût & par raison le tumulte des affaires, qui préféroit un genre de vie bien ménagé, aux flatteuses chimères dont l'ambition repait les autres hommes, & qui, par une judicieuse économie, mêloit les plaisirs à l'étude, & une conversation agréable au sérieux de la méditation. Cet homme poli & simple dans ses manières, enseignoit à éviter tous les excès qui peuvent déranger la santé, à se soustraire aux impressions douloureuses, à ne desirer que ce qu'on peut obtenir, à se conserver enfin dans une assiette d'esprit tranquille. Au fond, cette doctrine étoit très-raisonnable, & l'on ne sauroit nier qu'en prenant le mot de *bonheur* comme il le prenoit, la félicité de l'homme ne consiste dans le plaisir. Epicure n'a point pris le change, comme presque tous les anciens philosophes qui, en parlant du bonheur, se sont attachés, non à la cause formelle, mais à la cause efficiente. Pour Epicure, il considère la béatitude en elle-même & dans son état formel, & non pas selon le rapport qu'elle a à des êtres tout à fait externes, comme sont les causes efficientes. Cette manière de considérer le bonheur est sans doute la plus exacte

exacte & la plus philosophique. Epicure a donc bien fait de la choisir, & il s'en est si bien servi, qu'elle l'a conduit précisément où il falloit qu'il allât. Le seul dogme que l'on pouvoit établir raisonnablement, selon cette route, étoit de dire que la béatitude de l'homme consiste dans le sentiment du plaisir, ou en général dans le contentement de l'esprit. Cette doctrine ne comporte point pour cela que l'on établit le bonheur de l'homme dans la bonne chère & dans les molles amours : car tout au plus ce ne peuvent être que des causes efficientes, & c'est de quoi il ne s'agit pas; quand il s'agira des causes efficientes, on vous marquera les meilleures, on vous indiquera, d'un côté, les objets les plus capables de conserver la santé de votre corps, & de l'autre, les occupations les plus propres à prévenir les chagrins de l'esprit; on vous prescrira donc la sobriété, la tempérance & le combat contre les passions tumultueuses & déréglées, qui ôtent à l'ame la tranquillité d'esprit qui ne contribue pas peu à son bonheur : on vous dira que la *volupté* pure ne se trouve ni dans la satisfaction des sens, ni dans l'émotion des appétits; la raison en doit être la maîtresse, elle en doit être la règle; les sens n'en sont que les ministres; & ainsi, quelques délices que nous espérions dans la bonne chère, dans les plaisirs de la vie, dans les parfums & la musique, si nous n'approchons de ces choses avec une ame tranquille, nous serons trompés, nous nous abuserons d'une fausse joie, & nous prendrons l'ombre du plaisir pour le plaisir même. Un esprit troublé & emporté loin de lui par la violence des passions, ne sauroit goûter une *volupté* capable de rendre l'homme heureux. C'étoient là les *voluptés* dans lesquelles Epicure faisoit consister le bonheur de l'homme. Voici comment il s'en explique; c'est à Ménecée qu'il écrit : « Encore que nous disions, mon cher Ménecée, que la *volupté* est la fin de l'homme, » nous n'entendons pas parler des *voluptés* sales » & infâmes, & de celles qui viennent de l'intempérance & de la sensualité. Cette mauvaise » opinion est celle des personnes qui ignorent » nos préceptes ou qui les combattent, qui les » rejettent absolument, ou qui en corrompent le » vrai sens ». Malgré cette apologie qu'il faisoit de l'innocence de sa doctrine contre la calomnie & l'ignorance, on se récria sur le mot de *volupté*; les gens qui en étoient déja gâtés en abuserent; les ennemis de la secte s'en prévalurent, & ainsi le nom d'*épicurien* devint très odieux. Les stoïciens qu'on pourroit nommer *les jansénistes du paganisme*, firent tout ce qu'ils purent contre Epicure, afin de le rendre odieux & de le faire persécuter. Ils lui imputèrent de ruiner le culte des dieux, & de pousser dans la débauche le genre humain. Il ne s'oublia point dans cette rencontre, il sut penser & agir en philosophe; il exposa ses sentimens aux yeux du public; il fit des ouvrages de piété; il recommanda la vénération des dieux, la sobriété, la continence; il ne se plaignit point des bruits injurieux qu'on versoit sur lui à pleines mains. « J'aime mieux, disoit-il, les souffrir & » les passer sous silence, que de troubler par une » guerre désagréable la douceur de mon repos ». Aussi le public, du moins celui qui veut connoître avant que de juger, se déclara-t-il en toutes les occasions pour Epicure; il estimoit sa probité, son éloignement pour de vaines disputes, la netteté de ses mœurs, & cette grande tempéra ce dont il faisoit profession, & qui, loin d'être ennemie de la *volupté*, en est plutôt l'assaisonnement. Sa patrie lui éleva plusieurs statues : d'ailleurs, ses vrais disciples & ses amis particuliers vivoient d'une manière noble & pleine d'égards les uns pour les autres; ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié, & préféroient constamment l'honnête à l'agréable. Un maître qui a su inspirer tant d'amour pour les vertus douces & bienfaisantes, ne pouvoit manquer d'être un grand-homme; mais on ne doit pas reconnoître pour ses disciples quelques libertins qui ayant abusé du nom de ce philosophe, ont ruiné la réputation de sa secte. Ces gens ont donné à leurs vices l'inscription de sa sagesse; ils ont corrompu sa doctrine par leurs mauvaises mœurs, & se sont jettés en foule dans son parti, seulement parce qu'ils entendoient qu'on y louoit la *volupté*, sans approfondir ce que c'étoit que cette volupté. Ils se sont contentés de son nom en général, & l'ont fait servir de voile à leurs débauches ? & ils ont cherché l'autorité d'un grand-homme pour appuyer les désordres de leur vie, au lieu de profiter des sages conseils de ce philosophe, & de corriger leurs vicieuses inclinations dans son école. La réputation d'Epicure seroit en très mauvais état, si quelques personnes desintéressées n'avoient pris soin d'étudier plus à fond sa morale. Il s'est donc trouvé des gens qui se sont informés de la vie de ce philosophe, & qui, sans s'arrêter à la croyance du vulgaire, ni à l'écorce des choses, ont voulu pénétrer plus avant, & ont rendu des témoignages fort authentiques de la probité de sa personne & de la pureté de sa doctrine. Ils ont publié, à la face de toute la terre, que sa *volupté* étoit aussi sévère que la vertu des stoïciens, & que pour être débauché comme Epicure, il falloit être aussi sobre que Zénon. Parmi ceux qui ont fait l'apologie d'Epicure, on peut compter Ericius Puteanus, le fameux dom Francisco de Quevedo, Sarazin, le sieur Colomiés, M. de Saint-Evremont, dont les réflexions sont curieuses & de bon goût; M. le baron Descoutures, la Mothe le Vayer, l'abbé Saint-Réal & Sorbiere. Un auteur moderne qui a donné des ouvrages d'un goût très-fin, avoit promis un commentaire sur la réputation des anciens; celle d'Epicure devoit y être rétablie. Gassendi s'est sur-tout signalé dans la

défense de ce philosophe ; ce qu'il a fait là-dessus est un chef-d'œuvre, le plus beau & le plus judicieux recueil qui se puisse voir, & dont l'ordonnance est la plus nette & la mieux réglée. M. le chevalier Temple, si illustre par ses ambassades, s'est aussi déclaré le défenseur d'Epicure, avec une adresse toute particulière. On peut dire en général que la morale d'Epicure est plus sensée & plus raisonnable que celle des stoïciens, bien entendu qu'il soit question du systême du paganisme.

On entend communément par *volupté*, tout amour du plaisir qui n'est point dirigé par la raison, & en ce sens toute *volupté* est illicite ; le plaisir peut être considéré par rapport à l'homme qui a ce sentiment, par rapport à la société & par rapport à Dieu. S'il est opposé au bien de l'homme qui en a le sentiment, à celui de la société, ou au commerce que nous devons avoir avec Dieu, dès lors il est criminel. On doit mettre dans le premier rang ces *voluptés* empoisonnées qui font acheter aux hommes, par des plaisirs d'un instant, de longues douleurs. On doit penser la même chose de ces *voluptés* qui sont fondées sur la mauvaise foi & sur l'infidélité, qui établissent dans la société la confusion de race & d'enfans, & qui sont suivies de soupçons, de défiance, & fort souvent de meurtres & d'attentats sur les loix les plus sacrées & les plus inviolables de la nature. Enfin on doit regarder comme un plaisir criminel, le plaisir que Dieu défend, soit par la loi naturelle qu'il a donnée à tous les hommes, soit par une loi positive, comme le plaisir qui affoiblit, suspend ou détruit le commerce que nous avons avec lui, en nous rendant trop attachés aux créatures.

La *volupté* des yeux, de l'odorat & de l'ouie, est la plus innocente de toutes, quoiqu'elle puisse devenir criminelle, parce qu'on n'y détruit point son être, qu'on ne fait tort à personne ; mais la *volupté* qui consiste dans les excès de la bonne chère, est beaucoup plus criminelle ; elle ruine la santé de l'homme ; elle abaisse l'esprit, le rappellant de ces hautes & sublimes contemplations pour lesquelles il est naturellement fait, à des sentimens qui l'attachent bassement aux délices de la table, comme aux sources de son bonheur. Mais le plaisir de la bonne chère n'est pas, à beaucoup près, si criminel que celui de l'ivresse, qui non-seulement ruine la santé & abaisse l'esprit, mais qui trouble notre raison, & nous prive pendant un certain tems du glorieux caractère de créature raisonnable. La *volupté* de l'amour ne produit point de désordres tout-à-fait si sensibles ; mais cependant on ne peut point dire qu'elle soit d'une conséquence moins dangereuse : l'amour est une espèce d'ivresse pour l'esprit & le cœur d'une personne qui se livre à cette passion ; c'est l'ivresse de l'ame comme l'autre est l'ivresse du corps ; le premier tombe dans une extravagance qui frappe les yeux de tout le monde, & le dernier extravague, quoiqu'il paroisse avoir plus de raison : d'ailleurs, le premier renonce seulement à l'usage de la raison, au lieu que celui-ci renonce à son esprit & à son cœur en même tems. Mais quand vous venez à considérer ces deux passions dans l'opposition qu'elles ont au bien de la société, vous voyez que la moins déréglée est en quelque sorte plus criminelle que l'ivresse, parce que celle-ci ne nous cause qu'un désordre passager, au lieu que celle-là est suivie d'un déréglement durable : l'amour est d'ailleurs plus souvent une source d'homicide que le vin : l'ivresse est sincère ; mais l'amour est essentiellement perfide & infidèle. Enfin l'ivresse est une courte fureur qui nous ôte à Dieu pour nous livrer à nos passions ; mais l'amour illicite est une idolâtrie perpétuelle.

L'amour-propre sentant que le plaisir des sens est trop grossier pour satisfaire notre esprit, cherche à spiritualiser les *voluptés* corporelles. C'est pour cela qu'il a plu à l'amour-propre d'attacher à cette félicité grossière & charnelle la délicatesse des sentimens, l'estime d'esprit, & quelquefois même les devoirs de la religion, en la concevant spirituelle, glorieuse & sacrée. Ce prodigieux nombre de pensées, de sentimens, de fictions, d'écrits, d'histoires, de romans, que la *volupté* des sens a fait inventer, en est une preuve éclatante. A considérer les plaisirs de l'amour sous leur forme naturelle, ils ont une bassesse qui rebute notre orgueil. Que falloit-il faire pour les élever & pour les rendre dignes de l'homme ? Il falloit les spiritualiser, les donner pour objet à la délicatesse de l'esprit, en faire une matière de beaux sentimens, inventer là-dessus des jeux d'imagination, les tourner agréablement par l'éloquence & la poësie. C'est pour cela que l'amour-propre a anobli les honteux abaissemens de la nature humaine : l'orgueil & la *volupté* sont deux passions qui, bien qu'elles viennent d'une même source, qui est l'amour-propre, ne laissent pourtant pas d'avoir quelque chose d'opposé. La *volupté* nous fait descendre, au lieu que l'orgueil veut nous élever ; pour les concilier, l'amour-propre fait de deux choses l'une, ou il transporte la *volupté* dans l'orgueil, ou il transporte l'orgueil dans la *volupté* : renonçant au plaisir des sens, il cherchera un plus grand plaisir à acquérir de l'estime ; ainsi voilà la *volupté* dédommagée ; ou prenant la résolution de se satisfaire du côté du plaisir des sens, il attachera de l'estime à la *volupté* ; ainsi voilà l'orgueil consolé de ses pertes ; mais l'assaisonnement est encore bien plus flatteur, lorsqu'on regarde ce plaisir comme un plaisir que la religion ordonne. Une femme débauchée, qui pouvoit se persuader dans le paganisme qu'elle faisoit l'inclination d'un

dieu, trouvoit dans l'intempérance des plaisirs bien plus sensibles; & un dévot qui se divertit ou qui se venge sous des prétextes sacrés, trouve dans la *volupté* un sel plus piquant & plus agréable que la *volupté* même.

La plupart des hommes ne reconnoissent qu'une sorte de *volupté*, qui est celle des sens; ils la réduisent à l'intempérance corporelle, & ils ne s'apperçoivent pas qu'il y a dans le cœur de l'homme autant de *voluptés* différentes, qu'il y a d'espèces de plaisir dont il peut abuser; & autant d'espèces différentes de plaisir, qu'il y a de passions qui agitent son ame.

L'avarice qui semble se vouloir priver des plaisirs les plus innocens, a sa *volupté* qui la dédommage des douceurs auxquelles elle renonce: *populus me sibilat*, dit cet avare dont Horace nous a fait le portrait, *at mihi plaudo ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ*. Mais comme il y a des passions plus criminelles les unes que les autres, il y a aussi une sorte de *volupté* qui est particulièrement dangereuse. On peut la réduire à trois espèces, savoir la *volupté* de la haîne & de la vengeance; celle de l'orgueil & de l'ambition; celle de l'incrédulité, & celle de l'impiété.

C'est une *volupté* d'orgueil que de s'arroger ou des biens qui ne nous appartiennent pas, ou des qualités qui sont en nous, mais qui ne sont point nôtres; ou une gloire que nous devons rapporter à Dieu, & non point à nous. On s'étonne avec raison que le peuple romain trouvât quelque sorte de plaisir dans les divertissemens sanglans du cirque, lorsqu'il voyoit des gladiateurs s'égorger en sa présence pour son divertissement. On peut regarder ce plaisir barbare comme une *volupté* d'ambition & de vaine gloire : c'étoit flatter l'ambition des romains que de leur faire voir que les hommes n'étoient faits que pour leurs divertissemens. Il y a une *volupté* de haine & de vengeance qui consiste dans la joie que nous donnent les disgraces des autres hommes; c'est un affreux plaisir que celui qui se nourrit des larmes que les autres répandent; le degré de ce plaisir fait le degré de la haine qui les fait naître. Le grand Corneille à qui on ne peut refuser d'avoir bien connu le cœur de l'homme, exprime dans ces vers l'excès de la haine par l'excès du plaisir.

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir tes maisons en cendre & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, & mourir de plaisir.

L'incrédulité se fortifie du plaisir de toutes les autres passions qui attaquent la religion, & se plaisent à nourrir des doutes favorables à leurs déréglemens; & l'impiété qui semble commettre le mal pour le mal même, & sans en trouver aucun avantage, ne laisse pas d'avoir ses plaisirs secrets, d'autant plus dangereux, que l'ame se les cache à elle-même dans l'instant qu'elle les goûte le mieux; il arrive souvent qu'un intérêt de vanité nous fait manquer de révérence à l'être suprême. Nous voulons nous montrer redoutables aux hommes, en paroissant ne craindre point Dieu; nous blasphémons contre le ciel pour menacer la terre; mais ce n'est pourtant pas là le sel qui assaisonne principalement l'impiété. L'homme impie hait naturellement Dieu, parce qu'il hait la dépendance qui le soumet à son empire, & la loi qui borne ses desirs. Cette haine de la divinité demeure cachée dans le cœur des hommes, où la foiblesse & la crainte la tiennent couverte, sans même que la raison s'en apperçoive le plus souvent; cette haine cachée fait trouver un plaisir secret dans ce qui brave la divinité.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

« Il dédaigne de voir le ciel qui le trahit ».

Tout cela a paru brave parce qu'il étoit impie.

La *volupté* corporelle est plus sensible que la *volupté* spirituelle; mais celle-ci paroît plus criminelle que l'autre : car la *volupté* de l'orgueil est une *volupté* sacrilège, qui dérobe à Dieu l'honneur qui lui appartient, en retenant tout pour elle. La *volupté* de la haine est une *volupté* barbare & meurtriere qui se nourrit de pleurs; & la *volupté* de l'incrédulité est une *volupté* impie qui se plaît à dégrader la divinité. (*Ancienne Encyc.*)

VOYAGE, s. m. Les grands hommes de l'antiquité ont jugé qu'il n'y avoit de meilleure école de la vie que celle des *voyages*; école où l'on apprend la diversité de tant d'autres vies, où l'on trouve sans cesse quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du monde; & où le changement d'air avec l'exercice, sont profitables au corps & à l'esprit.

Les beaux génies de la Grece & de Rome en firent leur étude, & y employoient plusieurs années. Diodore de Sicile met à la tête de sa liste des voyageurs illustres, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe & Platon. Strabon nous apprend qu'on montra long tems en Egypte le logis où ces deux derniers demeurerent ensemble pour profiter de la conversation des prêtres de cette contrée, qui possédoient seuls les sciences contemplatives.

Aristote voyagea, avec son disciple Alexandre, dans toute la Perse, & dans une partie de l'Asie jusques chez les bracmanes. Cicéron met Xénocrates, Crantor, Arcesilas, Carnéade, Panétius, Clitomaque, Philon, Possidonius, &c. au rang des hommes célèbres qui illustrerent leur patrie

par les lumières qu'ils avoient acquises en visitant les pays étrangers.

Aujourd'hui les *voyages* dans les états policés de l'Europe (car il ne s'agit point ici des *voyages* de long cours) sont au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, & une partie de l'expérience dans les vieillards. Choses égales, toute nation où règne la bonté du gouvernement, & dont la noblesse & les gens aisés voyagent, a de grands avantages sur celle où cette branche de l'éducation n'a pas lieu. Les *voyages* étendent l'esprit, l'élevent, l'enrichissent de connoissances, & le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, & par le rapport d'autrui; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, & des objets.

Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses *voyages*, est sans contredit d'examiner les moeurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures & leur commerce.

Ces sortes d'observations faites avec intelligence, & exactement recueillies de pere en fils, fournissent les plus grandes lumières sur le fort & le foible des peuples, les changemens en bien ou mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les loix, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux gouverneurs.

Il est en particulier un pays au-delà des Alpes, qui mérite la curiosité de tous ceux dont l'éducation a été cultivée par les lettres. A peine est-on aux confins de la Gaule sur le chemin de Rimini à Cesene, qu'on trouve gravé sur le marbre, ce célébre sénatus-consulte qui dévouoit aux dieux infernaux, & déclaroit sacrilège & parricide quiconque avec une armée, avec une légion, avec une cohorte passeroit le Rubicon, aujourd'hui nommé *Pisatello*. C'est au bord de ce fleuve ou de ce ruisseau, que César s'arrêta quelque tems, & là la liberté prête à expirer sous l'effort de ses armes, lui couta encore quelques remords. Si je diffère à passer le Rubicon, dit-il à ses principaux officiers, je suis perdu, & si je le passe, que je vais faire de malheureux! Ensuite après y avoir réflechi quelques momens, il se jette dans la petite riviere, & la traverse en s'écriant (comme il arrive dans les entreprises hazardeuses): n'y songeons plus, le sort est jetté. Il arrive à Rimini, s'empare de l'Umbrie, de l'Etrurie, de Rome, monte sur le trône, & y périt bientôt après par une mort tragique.

Je sais que l'Italie moderne n'offre aux curieux que les débris de cette Italie si fameuse autrefois; mais ces débris sont toujours dignes de nos regards. Les antiquités en tout genre, les chefs-d'oeuvre des beaux arts s'y trouvent encore rassemblés en foule, & c'est une nation savante & spirituelle qui les possede; en un mot, on ne se lasse jamais de voir & de considérer les merveilles que Rome renferme dans son sein.

Cependant le principal n'est pas, comme dit Montagne: « de mesurer combien de piés à la » santa Rotonda, & combien le visage de Néron » de quelques vieilles ruines, est plus grand que » celui de quelques médailles; mais l'important » est de frotter, & limer votre cervelle contre » celle d'autrui ». C'est ici sur tout que vous avez lieu de comparer les tems anciens avec les modernes, « & de fixer votre esprit sur ces grands » changemens qui ont rendu les âges si différens » des âges, & les villes de ce beau pays autre- » fois si peuplées, maintenant désertes, & qui » semblent ne subsister, que pour marquer les » lieux où étoient ces cités puissantes, dont l'his- » toire a tant parlé. (*Le chevalier* DE JAUCOURT).

Le voyager, dit Montaigne, me semble un exercice profitable; l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneuës & nouvelles. Et je ne sçache point meilleure escole, comme j'ay dit souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies & usances, & luy faire gouster une si perpétuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif ny travaillé, & cette moderée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout choliqueux que je suis, & sans m'y ennuyer, huict & dix heures:

Vires ultrà sortemque senectæ.

Nulle saison ne m'est ennemie, que le chaud aspre d'un soleil poignant. Car les ombrelles, de quoy, depuis les anciens romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. Je voudrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux perses, si anciennement & en la naissance du luxe, de se faire du vent frais & des ombrages à leur poste, comme dit Xenophon. J'ayme les pluyes & les crottes comme les cannes. La mutation d'air & de climat ne me touche point. Tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des alterations internes que je produis en moy, & celles-là m'arrivent moins en voyageant. Je suis mal-aisé à esbranler; mais estant avoyé, je vay tant qu'on veut. J'estrive autant aux petites entreprises qu'aux grandes: & à m'equipper pour faire une journée & visiter un voisin, que pour faire un juste voyage. J'ay appris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traite: grandes & raisonnables journées. Et aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant jusques au levant. L'autre façon

se repaistre en chemin, en tumulte & haste, pour la disnée, nommement aux courts jours, est incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais cheval ne m'a failly, qui a sceu faire avec moy la premiere journée. Je les abreuve par-tout, & regarde seulement qu'ils ayent assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suivent, de disner à leur aise avant partir. Pour moy je ne mange jamais trop tard : l'appetit me vient en mangeant, & point autrement ; je n'ay point de faim qu'à table. Aucuns se plaignent de quoy je me suis agréé à continuer cet exercice, marié & vieil. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y laisse de l'ordre qui ne demente point sa forme passée. C'est en sa maison une garde moins fidelle, & qui ait moins de soing de pourvoir à vostre besoing. La plus utile & honorable science & occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. J'en vois quelqu'une avare ; de mesnageres, fort peu. C'est sa maistresse qualité, & qu'on doit chercher avant toute autre : comme le seul doüaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas, selon que l'experience m'en a apprins, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu œconomique. Je l'en mets au propre, luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec despit en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade & tout marmiteux du tracas des affaires, environ le midy, que madame est encore apres se coeffer & attiffer en son cabinet. C'est à faire aux roynes, encores ne sçay-je. Il est ridicule & injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur & travail. Il n'adviendra, que je puisse à personne, d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moy, plus quiete & plus quitte. Si le mary fournit de matiere, nature mesme veut qu'elles fournissent de forme. Quant aux devoirs de l'amitié maritale, qu'on pense estre interessez par cette absence, je ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, & que l'assiduité blesse. Toute femme estrangere nous semble honneste femme : & chacun sent par experience, que la continuation de se voir ne peut representer le plaisir que l'on prend à se desprendre & reprendre à secousses. Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens, & me redonnent l'usage de ma maison plus doux : la vicissitude eschauffe mon appetit vers l'un, puis vers l'autre party. Je sçay que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir & se joindre d'un coin du monde à l'autre : & spécialement cette-cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation & la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a une si grande colligance & relation entre les sages, que celui qui disne en France, repaist son compagnon en Egypte ; & que qui estend seulement son doigt où que ce soit, tous les sages qui sont sur la terre habitable, en sentent ayde. La jouyssance & la possession appartiennent principalement à l'imagination. Elle embrasse plus chaudement & plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amusemens journaliers, vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est present. Son assistance relasche vostre attention, & donne liberté à vostre pensée de s'absenter à toute heure pour toute occasion. De Rome en hors, je tiens & regente ma maison & les commoditez que j'y ay laissées : je voy croistre mes murailles, mes arbres & mes rentes, & descroistre à deux doigts pres, comme quand j'y suis,

Antè oculos errat domus, errat forma locorum.

Si nous ne jouyssons que ce que nous touchons ; adieu nos escus quand ils sont en nos coffres, & nos enfans s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus près. Au jardin est-ce loing ? A une demy-journée ? Quoy ! à dix lieuës, est-ce loing ou pres ? Si c'est pres. Quoy, onze, douze, treize, & ainsi pas à pas. Vrayement, celle qui sçaura prescrire à son mary, le quantiesme pas finit le pres, & le quantiesme pas donne commencement au loing, je suis d'advis qu'elle l'arreste entre deux :

. . . . Excludat jurgia finis :
Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello : & demo unum, demo etiam unum
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi.

Et qu'elles appellent hardiment la philosophie à leur secours : A qui quelqu'un pourroit reprocher, puis qu'elle ne void ny l'un ny l'autre bout de la jointure, entre le trop & le peu, le long & le court, le leger & le poisant, le près & le loing, puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin : qu'elle juge bien incertainement du milieu. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium.* Sont-elles pas encore femmes & amies des trespassez, qui ne sont pas au bout de cettuy-cy, mais en l'autre monde ? Nous embrassons & ceux qui ont esté, & ceux qui ne sont point encore, non que les absens. Nous n'avons pas fait marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accoüez l'un à l'autre, comme je ne sçay quels petits animaux que nous voyons, ou comme les ensorcelez de Karenty, d'une maniere chiennine. Et ne doit une femme avoir les yeux si gourmandement fichez sur le devant de son mary, qu'elle n'en puisse voir le derriere, où besoing est. Mais le mot de ce peintre si excellent, de leurs humeurs, seroit-il point de mise en ce lieu, pour representer la cause de leurs plaintes ?

Uxor, si cesses, aut te amare cogitat ;
Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi,
Et tibi bene esse soli, cùm sibi sit malè.

Ou bien feroit ce pas, que de soy l'opposition & contradiction les entretient & nourrit : & qu'elles s'accommodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent ? En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy, plus que je ne le tire à moy. Je n'ayme pas seulement mieux luy faire bien, que s'il m'en faisoit ; mais encore qu'il s'en fasse qu'à moy : il m'en fait lors le plus quand il s'en fait. Et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence : & ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. J'ay tiré autrefois usage & commodité de nostre esloignement. Nous remplissions mieux & estendions la possession de la vie, en nous separant : il vivoit, il jouyssoit, il voyoit pour moy, & moy pour luy, autant pleinement que s'il y eust esté : une partie de nous demeuroit oisive, quand nous estions ensemble nous nous confondions. La separation du lieu rendoit la conjonction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la jouissance des ames. Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue au contraire : c'est à la jeunesse à s'asservir aux opinions communes, & se contraindre pour autruy : elle peut fournir à tous les deux, au peuple & à soy : nous n'avons que trop à faire à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous faillent, soustenons-nous par les artificielles. C'est injustice d'excuser la jeunesse de suivre ses plaisirs, & defendre à la vieillesse d'en chercher. Jeune, je couvrois mes passions enjouées, de prudence : vieil, je demesle les tristes, de desbauche. Si prohibent les loix platoniques, de peregriner avant quarante ans ou cinquante : pour rendre la peregrination plus utile & instructive. Je consentirois plus volontiers à cet autre second article, des mesmes loix, qui l'interdit apres soixante. Mais en tel aage, vous ne reviendrez jamais d'un si long chemin. Que m'en soucie-je, je ne l'entreprends ny pour en revenir ny pour le parfaire. J'entreprends seulement de me branler, pendant que le branle me plaist, & me proumeine pour me proumener. Ceux qui courent un benefice ou un lievre, ne courent pas. Ceux-là courent, qui courent aux barres, & pour exercer leur course. Mon dessein est divisible par-tout, il n'est pas fondé en grandes esperances : chaque journée en fait le bout. Et le voyage de ma vie se conduit de mesme. J'ay veu pourtant assez de lieux esloignez, où j'eusse desiré qu'on m'eust arresté. Pourquoi non ? Si Chrisyppus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages, de la secte plus refrongnée, abandonnerent bien leur pays, sans aucune occasion de s'en plaindre, & seulement pour la jouissance d'un autre air ? Certes, le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où je me plairois. Et qu'il me faille tousiours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes. Si je craignois de mourir en autre lieu que celuy de ma naissance, si je pensois mourir moins à mon aise, esloigné des miens, à peine sortirois-je hors de France : je ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse. Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins : mais je suis autrement fait, elle m'est une par-tout. Si toutefois j'avois à choisir, ce seroit, ce crois-je, plustost à cheval, que dans un lict hors de ma maison & loin des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation, à prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de nostre entregent : car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant, & oublierois ainsi volontiers à dire ce grand & eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. J'ai veu plusieurs mourans bien piteusement assiegez de tout ce train : cette presse les étouffe. C'est contre le devoir, & est tesmoignage de peu d'affection & de peu de soing, de vous laisser mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche : il n'y a sens ny membre qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié d'ouïr les plaintes des amis, & de despit à l'advanture, d'ouïr d'autres plaintes feintes & masquées. Qui a tousiours eu le goust tendre, affoibly, il l'a encore plus. Il luy faut, en une si grande necessité, une main douce & accommodée à son sentiment, pour le gratter justement où il luy cuit, ou qu'on ne le gratte point du tout. Si nous avons besoin de sage femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en tirer. Tel, & amy, le faudroit-il acheter bien cherement pour le service d'une telle occasion. (*Essais de* MONTAIGNE).

UTILITÉ: Caton, qui étoit à-peu-près de même âge que le premier africain, rapporte que ce grand homme disoit souvent, « que jamais il » n'étoit moins oisif que lorsqu'il n'avoit pas d'af» faires, ni moins seul que lorsqu'il n'étoit avec » personne ». Ces mots sont pleins de sens, & dignes d'un sage & d'un héros qui met son loisir à profit, qui se trouve lui même lorsqu'il n'a pas d'autre compagnie, qui fait se passer des autres hommes, & remplit tous ses momens. Ainsi le repos & la solitude, qui nous jetent presque tous dans l'engourdissement, & semblent affoiblir les facultés de notre ame, fortifioient sa science & la rendoient plus agissante. Je voudrois mériter le même éloge : mais si cet avantage est au-dessus de tous mes efforts, j'ai au moins celui de le desirer ; ma situation en auroit besoin. Car, arraché de l'administration des affaires par les séditieux qui ont pris les armes contre la patrie, réduit à ne plus paroitre, ni dans le sénat, ni dans le barreau, je ne suis plus qu'un homme privé ; aussi je m'éloigne de la ville le plus qu'il

m'est possible ; je me confine dans les champs, où je suis souvent livré à moi-même.

Mais mon repos n'est pas comparable à celui du grand africain : ma retraite est bien différente de la sienne. C'étoit lui qui renonçoit pour quelques jours aux affaires publiques ; il laissoit aller les rênes de l'état ; & se dérobant à la foule importune, il venoit respirer dans la solitude, & oublier les fatigues de la mer orageuse du grand monde. Mais ce n'est pas moi qui cherche le repos : si je n'agis pas, c'est que je suis inutile. Car à quoi pourrois-je être bon, à présent qu'il n'y a plus ni sénat, ni justice, ni barreau ?

Aussi mon parti est pris. Après avoir attiré tous les regards de mes concitoyens, je renonce à l'éclat du grand jour, je fuis la lumière, je cherche l'obscurité, pour ne pas voir les flots des méchans qui inondent la ville de Rome. Mais le sage veut que non-seulement on choisisse entre les maux les plus supportables, mais encore qu'on tâche d'en tirer quelque parti & d'y trouver un bien. Le malheur des temps m'a condamné à une retraite involontaire. Mon repos n'est pas celui d'un homme à qui la patrie a dit une fois le sien ; mais aussi ce n'est pas une molle inaction, ni la vie d'un homme qui ne fait que végéter.

Cependant Scipion, dans la retraite, est bien plus grand-homme que moi ; il n'a point écrit, il n'a laissé aucune trace de son loisir, aucun monument de sa solitude. La raison en est claire, c'est qu'il y réfléchissoit, qu'il méditoit, qu'il combinoit sans cesse, & ses pensées étoient pour lui un exercice toujours animé, & une compagnie toujours fidelle. Pour moi qui n'ai point assez de force pour vaincre les ennuis de la solitude, en ne faisant que penser, je me suis tourné du côté de la composition, & j'en ai fait mon occupation principale. Aussi, dans le peu de temps qu'il y a que la république a été malheureusement renversée, il est plus sorti d'ouvrages de ma plume que je n'en avois fait dans plusieurs années, durant qu'elle subsistoit.

De toutes les parties de la philosophie, qui sont comme autant de champs fertiles & peuplés d'habiles cultivateurs, la plus riche est, sans contredit, celle dans laquelle il s'agit de ces devoirs essentiels qui apprennent à l'homme à être invariable dans ses principes, & à suivre constamment la route de l'honneur & de la vertu. C'est sans doute sur cette matiere qu'insiste principalement notre ami Cratippe ; mais ce n'est pas encore assez : je voudrois que tout ce qui vous environne se joignît à lui, &, s'il étoit possible, que votre oreille n'entendît jamais autre chose.

C'est ainsi que doivent commencer tous ceux qui veulent vivre avec honneur dans le monde, & c'est une obligation pour vous peut-être plus que pour personne. Le public attend du fils ce qu'il a vu dans le pere, les mêmes talens, les mêmes honneurs, & peut-être la même réputation. D'ailleurs, songez à quoi vous engage la célébrité d'Athènes & de Cratippe : vous êtes allé dans cette école pour faire, si je puis parler ainsi, emplette de sagesse : si vous reveniez les mains vuides, vous feriez rougir votre maître & la ville de Minerve, & vous feriez déshonoré. Recueillez donc toutes les forces de votre ame : si vous concevez combien le travail est au-dessus de la molle volupté, vous ne serez pas effrayé des efforts qu'il faut faire pour apprendre : faites-les donc, qu'on ne puisse pas vous reprocher qu'ayant un pere qui a tout fait pour votre instruction, vous seul vous êtes refusé à vous-même. Mais je vous ai déjà dit toutes ces choses. Je vous ai souvent écrit pour vous exhorter. Revenons maintenant au dernier point de notre division.

Panétius, qui a le mieux traité cette question, & dont j'ai adopté les principes, en y mettant cependant les correctifs que j'ai cru nécessaires, propose d'abord les trois cas dans lesquels on délibère sur le devoir ; le premier, lorsqu'on doute si la chose est honnête ; le second, lorsqu'on examine si elle est utile ; le troisieme, lorsqu'il s'agit de résoudre la difficulté qui se présente, supposé que ce qui paroît honnête ne puisse pas compâtir avec ce que nous croyons utile. Après cette exposition préliminaire, il entre en matière, & discute les deux premiers points dans trois livres : il promet ensuite d'éclaircir le troisieme ; mais il n'a pas accompli sa promesse.

J'en suis étonné, car Possidonius son disciple nous apprend qu'il vécut trente-trois ans après avoir publié ces trois premiers livres. Je ne suis pas moins surpris que Possidonius n'ait fait qu'effleurer cette matière, puisqu'il avoue lui-même qu'il n'y en a point de plus importante dans toute la philosophie.

Je pense bien différemment de ceux qui disent que cette troisième partie n'est jamais entrée dans le plan de Panétius ; qu'il n'a pas cru devoir en parler, parce qu'il ne pouvoit y avoir de chose utile qui fût directement opposée à l'honnêteté. De savoir si effectivement il falloit agiter cette question, ou n'en rien dire absolument, c'est sur quoi on peut raisonner pour & contre : mais que Panétius se soit proposé de la traiter, & qu'il ait négligé de le faire, c'est une chose incontestable ; car quand des trois points d'une division, on en a traité deux, il en reste un troisième à discuter. D'ailleurs, Panétius promet en termes formels de le développer.

Ces preuves sont confirmées par le témoignage même de Possidonius, qui dit, dans une de ses lettres, que Publius-Rutilius Rufus, qui avoit été, ainsi que lui, disciple de Panétius, disoit

souvent qu'il en étoit de cet excellent maître, comme d'Appelles : que comme aucun peintre n'avoit voulu achever la Vénus de celui-ci, parce qu'on ne pouvoit espérer de faire le reste du corps comme Appelles avoit fait la tête, de même ce que nous avions de Panétius étoit si parfait, que personne n'avoit osé entreprendre d'ajouter à son ouvrage ce qu'il falloit pour le finir.

Il ne peut donc rester aucun doute dans l'esprit, touchant le dessein de Panétius ; mais de savoir s'il a bien fait de joindre cette troisième partie aux deux précédentes, c'est sur quoi il y a beaucoup de choses à dire. Car, ou, comme disent les stoïciens, ce qui est honnête est la seule chose qui soit un bien ; ou, comme c'est l'opinion de vos péripatéticiens, c'est tellement le souverain bien, que tout le reste doit à peine être compté pour quelque chose. De quelque côté que soient la raison & la vérité, il s'ensuivra toujours que jamais l'utile ne peut être opposé à l'honnête. Aussi on dit que Socrate entroit en fureur toutes les fois qu'il parloit de ceux qui, par une malheureuse subtilité, étoient venus à bout de décomposer ce qui n'est qu'un même tout dans l'ordre de la nature, & d'y trouver deux choses différentes. Les stoïciens, persuadés de la vérité de ce principe, ont tous dit que ce qui étoit honnête, étoit nécessairement utile, & qu'il ne pouvoit y avoir d'*utilité* sans honnêteté.

Si on pouvoit soupçonner Panétius de penser comme certains philosophes, qui croient qu'on ne doit rechercher que ce qui flatte les sens, ou ce qui empêche de souffrir, & de dire comme eux, qu'on doit être vertueux, parce que la vertu est la cause prochaine de toute *utilité*, il pourroit poser pour principe que l'utile & l'honnête ne sont pas toujours d'accord ensemble. Mais, comme il dit en termes formels, que ce qui est honnête est le seul bien, que les choses qui répugnent à l'honnêteté, n'ont qu'une fausse apparence d'*utilité*, qu'elles n'ajoutent rien au bonheur de la vie, qu'on ne perd rien en les perdant ; il n'y a pas apparence qu'il ait proposé sérieusement de douter & de délibérer, lorsqu'il s'agiroit de choisir, ou de ce qui paroît utile, ou de ce qui est honnête.

Car, quand les stoïciens disent que de suivre la nature c'est le souverain bien, c'est, je crois, comme s'ils disoient qu'il faut toujours être d'accord avec la vertu, & du reste, ne faire que ce qu'elle ne condamne pas, dans les choses même que la nature semble demander ; ce qui a fait dire à plusieurs qu'on a eu tort d'élever cette question, & qu'il auroit fallu n'en jamais parler.

Mais revenons à l'honnêteté. Ce qui mérite ce nom, dans toute la rigueur de sa signification, ne se trouve que dans les sages parfaits. Ceux dont la sagesse ne va pas jusqu'à la perfection, ne peuvent faire autre chose que d'en approcher, & d'en avoir pour ainsi dire l'ombre.

Mais il ne s'agit, dans cet ouvrage, que des devoirs que les stoïciens appellent moyens. Ils sont à la portée de tout le monde : avec du bon sens, de la reflexion & de la bonne volonté, il est aisé de s'en faire une habitude. Quant au devoir que les mêmes philosophes appellent droit, il est absolu ; il n'est que pour le sage, tout autre n'y sauroit atteindre.

Cependant ces devoirs communs semblent rendre une action parfaite, lorsqu'ils paroissent en être la cause & le motif ; le vulgaire la juge telle ; il ne voit pas la distance qu'il y a de la médiocrité à la perfection, & croit qu'il n'y a rien au-delà du cercle étroit de ses connoissances. L'ignorance admire tous les jours, dans les ouvrages de goût, des choses plus dignes de critique que de louange : l'erreur vient de ce qu'il y a dans le tout quelque chose de bon, qui fait illusion a des yeux grossiers, incapables de distinguer les objets & de voir les défauts cachés. Mais qu'on leur fasse appercevoir ce qu'ils n'avoient pas apperçu, ils rétorment aussi-tôt leur jugement.

Les devoirs dont je veux parler sont donc des devoirs ordinaires, des devoirs de la seconde classe ; ils ne sont pas réservés aux sages, ils sont faits pour tous les hommes. Si nous avons en nous mêmes le germe de la vertu, nous ne pouvons nous empêcher de les aimer. Je laisse à l'écart le devoir parfait ; il est au-dessus de la foiblesse humaine. On vante le courage des Décius, des Scipions ; la justice de Fabricius & d'Aristide ; mais ils n'étoient ni justes ni courageux, comme il appartient aux sages de l'être. L'homme sage, pris dans le sens des philosophes, n'a jamais été & ne peut être. Ceci est vrai, à l'égard même de ceux qui ont eu ce titre par excellence, tels que sont Caton, Lélius & les sept hommes que la Grèce vante. En remplissant tous les devoirs moyens, ils prenoient, si on peut parler ainsi, le caractère extérieur de la sagesse : voilà tout ce qu'on en peut dire.

L'*utilité* qui répugne à l'honnête absolu, doit donc être rejetée : de même il n'est pas permis de mettre les choses d'intérêt en compromis avec l'honnête commun, dont l'homme est capable, & qui règle la conduite de tous ceux qui veulent avoir la réputation de gens de bien. Nous devons remplir ce devoir, comme le sage doit remplir le sien, puisqu'il ne surpasse ni nos forces ni nos lumières. C'est le seul & unique moyen de pouvoir juger nous-mêmes si nous avons fait quelques progrès dans la sagesse. C'est ainsi que se conduisent tous ceux que nous appellons hommes de probité, & qui ont mérité ce titre en ne négligeant rien de ce que le devoir prescrit.

Ceux

Ceux qui portant par-tout un esprit de calcul, n'estiment les choses que par le profit sordide qu'ils peuvent en retirer, sont les seuls qui mettent dans la balance ce qui est honnête avec ce qui leur paroît utile : l'homme de bien n'en a pas même la pensée. C'est ce qui me fait croire que lorsque Panetius a dit que les hommes faisoient la comparaison de ces deux objets, & qu'ils suspendoient leur choix, il a voulu faire entendre que c'étoit, non pas leur devoir, mais leur usage. En effet, bien loin qu'il soit permis de donner la préférence à cette fausse *utilité*, l'incertitude même est un crime & une honte.

Quelle est donc la circonstance dans laquelle il est permis de douter? C'est, je crois, lorsqu'on ne voit pas bien quel est le vrai caractère de la chose dont il s'agit.

Car il arrive souvent que ce qui paroît honteux au premier aspect, ne l'est pas réellement. Proposons une question générale qui serve d'exemple, & qui donne du jour à ma pensée. Quel crime plus odieux que de tuer non-seulement un homme, mais son ami! Celui qui tue un tyran qu'il aime, & de qui il est aimé, est donc coupable? Non: le peuple romain, au contraire, regarde cette action comme un effort de vertu. L'honnête a donc cédé à l'utile, ou, pour mieux dire, la chose est devenue honnête, parce qu'elle étoit utile. Mais il s'agit d'établir une règle, d'après laquelle nous puissions sûrement juger, sans craindre de nous tromper & de méconnoître notre devoir, si jamais il arrive que nous ayons cette comparaison à faire.

Cette règle sera fondée sur les principes des stoïciens : nous suivons leur morale, & en voici les raisons. Les philosophes de l'ancienne académie, & les disciples d'Aristote, qu'on ne distinguoit point autrefois des académiciens, disent qu'il faut préférer l'honnête à l'utile ; mais ceux qui soutiennent que l'un est nécessairement l'autre, que tous les deux forment un tout indivisible, me paroissent avoir des idées & beaucoup plus nobles & beaucoup plus vraies. Cependant notre académie nous laisse la liberté de soutenir tout ce qui nous paroît probable. Venons maintenant à cette règle que j'ai promise.

» Qu'un homme dépouille un autre homme, » qu'il fasse son profit du mal qu'il lui fait, c'est » une chose plus contraire à la nature que la mort, » la pauvreté, la douleur, les maux personnels » & les fléaux qui nous attaquent au-dehors. C'est » détruire la loi d'union, c'est sapper les fondemens de la société. En effet, ce lien sacré, » que la nature elle-même a formé, est nécessairement rompu, si l'intérêt particulier autorise » l'homme à s'armer contre l'homme même ».

Si chacun de nos membres, par un instinct particulier, attiroit à soi la substance de son voisin, pour avoir lui même plus de santé, cette guerre intestine consumeroit le corps, & l'auroit bientôt détruit : de même, si nous nous ravissons mutuellement nos avantages, si chaque homme cherche tous les moyens de nuire à un autre homme, pour s'agrandir & pour s'enrichir lui-même, il faut nécessairement que tout périsse. Il est permis, il est même naturel de vouloir acquérir pour soi, plutôt que pour un autre, les choses nécessaires. Mais que je perde un homme pour m'élever moi-même, c'est violer toutes les règles de la nature.

Ce n'est pas seulement la nature, je veux dire le droit des gens, qui défend de nuire à autrui pour s'accommoder soi même ; les loix civiles, sur lesquelles est fondée, dans toutes les villes du monde, la communauté des citoyens, viennent à l'appui, & font la même defense. Leur but est de maintenir dans son intégrité, l'union des sujets d'un même état ; elles annoncent la mort, l'exil, les fers, ou des peines pécuniaires à quiconque osera y donner atteinte. Mais ce qui exige sur-tout qu'on respecte cette union, c'est la nature, parce qu'elle est conforme à ses vues & à son esprit, qui sont, à proprement parler, la loi divine & la loi humaine. Soumettons-nous-y, si nous ne voulons renoncer à être ce que la nature veut que nous soyons : bien loin de porter des mains avides sur le bien d'autrui, nous ne nous permettons pas même un desir injuste.

Il est beaucoup plus naturel d'être noble, magnanime, affable, juste, généreux, que d'être riche, de jouir des plaisirs, & même de vivre : car il est beau de mépriser ces biens, & de les sacrifier, lorsque l'intérêt public le demande. Par le même principe, c'est une chose moins contraire à la nature de mourir & de souffrir, que de s'engraisser de rapines.

Il y a une autre vérité. C'est que la nature nous a faits pour suivre les traces d'Hercule, dont la postérité reconnoissante a fait un Dieu, pour tendre une main secourable, s'il est possible, à tous les hommes, plutôt que pour vivre éloignés d'eux, affranchis de toute inquiétude, ne manquant de rien, & jouissant des avantages du corps & de tous les plaisirs des sens. C'est ainsi que pense tout homme qui a l'esprit juste & l'ame élevée. Il est donc vrai que, quand on écoute la voix de la nature, on ne fait de mal à personne.

Enfin, un homme qui cherche son avantage aux dépens d'un autre homme, & par le mal qu'il lui fait, ou croit ne point agir contre l'ordre de la nature, ou pense qu'il vaut mieux éviter la mort, la pauvreté, la douleur, la perte de ses enfans, de ses proches, de ses amis, que de respecter le droit de son semblable & de s'abstenir de lui faire tort ; s'il ne comprend pas que c'est

violer la loi naturelle, il n'y a rien à lui dire : que serviroit de disputer avec celui qui a dépouillé l'homme de ce qui le fait homme ? Si, au contraire, il convient que c'est un mal, mais moindre que la mort, la pauvreté, la douleur, il a tort de croire qu'un vice qui n'est que dans la fortune ou dans le corps, est plus grand que les vices de l'ame.

Il faut donc reconnoître & convenir que l'*utilité* particulière est dans l'*utilité* générale, comme la partie dans le tout ; & que c'est détruire l'unité, que de vouloir tirer tout à soi. La preuve de cette vérité est au fond de notre cœur ; la nature nous fait entendre sa voix, & nous dit que l'homme doit desirer le bien de tout ce qui est homme, par la seule raison que c'est un homme. Or, c'est nous dire que les intérêts de tous ne sont qu'un seul intérêt. Cela posé, il y a une loi que la nature a faite, qui est la même pour tous les hommes, qui les lie tous ensemble, & ramène chaque *utilité* particuliere à un point central, où toutes sont confondues. Si ce principe est vrai, la même loi nous défend de nuire à personne. Or il est incontestable : donc la conséquence est également certaine.

Il est absurde de dire qu'on ne voudroit pas faire son profit aux dépens de son pere ou de son frere ; mais qu'à l'égard des autres hommes, ce n'est plus la même chose : c'est parler en homme qui ignore le droit commun & la loi de société établie pour l'*utilité* de chacun des membres qui la composent : c'est vouloir mettre en pieces le corps civil. D'autres disent qu'on doit, à la vérité, respecter l'intérêt de son concitoyen ; mais que ce devoir n'oblige pas, quand il s'agit d'un étranger. Leur opinion n'est pas moins dangereuse ; ils attaquent la société universelle, qui ne peut cesser d'être, qu'elle ne fasse évanouir avec elle la bienfaisance, la générosité, la bonté, la justice, vertus célestes, dont on ne peut couper la racine, sans se déclarer ennemi de la Divinité même. Ce lien général qu'ils veulent rompre, est l'ouvrage des dieux, & sa plus grande force est dans cette persuasion où nous devons être, que l'homme dépouillant l'homme pour se revêtir soi-même, est quelque chose de plus contraire à la nature que toutes les afflictions extérieures, que tous les maux du corps, que les défauts même de l'esprit, pourvu qu'ils ne soient pas opposés à la justice ; car c'est la vertu par excellence, & la reine de toutes les vertus.

Mais, quoi! dira-t-on, un sage ne pourra pas enlever une légère nourriture dont il a besoin, pour ne pas mourir de faim, à un homme absolument inutile dans le monde ? Non, sans doute : car il importe moins de vivre, que de penser que l'intérêt propre n'autorise point à nuire. Mais si un homme de bien, près de pétir de froid, peut enlever l'habit du barbare Phalaris, ne lui est-il pas permis de le faire ?

Il n'est pas difficile de répondre à ces objections. Si vous arrachez à un homme inutile quelque chose de ce qui lui appartient, pour vous en servir vous-même, vous péchez contre la loi de l'humanité & la justice naturelle ; mais si votre vie importe à la république, & que vous usiez de ce moyen pour la conserver, vous n'êtes pas coupable. Hors cette seule & unique circonstance, il faut souffrir sa misère plutôt que de la soulager, en dérobant à un autre homme une partie de ce qui fait son aisance. La rapine & les injustes desirs sont donc, je le répete, des choses plus contraires à la nature que la maladie, la pauvreté & tous les maux imaginables.

Ce n'est pas tout : on viole la loi naturelle, quand on abandonne la cause commune ; car on devient injuste. La loi naturelle, dont l'objet essentiel est l'*utilité* des hommes, permet donc au citoyen vertueux, agissant, utile, de prendre sur le citoyen oiseux, qui ne sert qu'à faire nombre dans l'état, les choses nécessaires pour se conserver ; car sa perte seroit un malheur public : mais qu'il n'abuse pas de ce droit pour s'énorgueillir lui-même & pour maltraiter les autres. Il ne fait que son devoir quand il travaille pour la société, qui est le but de mon ouvrage, & que je fais venir par-tout.

Quant à Phalaris, il est aisé de voir ce qu'on doit penser. Nous n'avons aucune société avec les tyrans : au contraire, il y a une opposition absolue entr'eux & nous : ce n'est point agir contre la nature que de dépouiller celui qu'il est glorieux de tuer : or c'est un devoir d'exterminer cette espèce dangereuse, qui est ennemie de l'humanité. On coupe un membre, lorsque le sang cesse d'y circuler & d'y porter les esprits de vie, parce qu'il nuit à toute la machine : il faut de même retrancher du corps de la société, ces monstres farouches, revêtus d'une forme humaine. Voilà à-peu-près toutes les questions qu'on peut faire, relativement au temps & aux circonstances.

Voilà, si je ne me trompe, ce qu'auroit dit Panétius, si quelque circonstance ou d'autres occupations ne l'eussent détourné de son objet; voilà les questions qu'on peut faire. J'y ai déjà répondu dans les deux livres précédens : à l'aide des principes que j'y ai établis, il est aisé de connoître quelle est la chose que sa turpitude doit nous faire rejeter, quelle est celle qu'on peut se permettre, parce qu'à raison de la nécessité, elle n'est plus un mal.

Mais puisque je conduis mon ouvrage pour ainsi dire jusqu'à son faîte, je crois qu'il est bon, afin d'éviter les longueurs, de procéder comme les géomètres, qui ne s'amusent pas à prouver tout,

mais qui, pour rendre plus faciles les démonstrations qu'ils veulent faire, établissent certains principes dont ils demandent qu'on reconnoisse avec eux la certitude. Opérons de même, mon fils, & convenez avec moi, si vous le pouvez, qu'il n'y a que ce qui est honnête qui doive être recherché pour soi-même. Mais si, prévenu pour l'opinion de Cratippe, vous ne pouvez m'accorder ce point, vous conviendrez au moins de celui-ci : à savoir que c'est la première de toutes les choses qu'on doit rechercher pour elles mêmes. L'un ou l'autre me suffit : on peut soutenir la seconde proposition, on peut encore mieux soutenir la première ; toute n'a ni vérité ni vraisemblance.

Et premièrement, ce qui fait pour Panétius, c'est qu'il ne dit pas que l'utile peut ne pas s'accorder avec l'honnête, l'erreur auroit été grossière, mais ce qui paroit utile. Il dit, au contraire, en plus d'un endroit, qu'il n'y a rien d'utile qui ne soit aussi honnête, rien d'honnête qui ne soit utile, & que ceux qui ont présenté les premiers ces deux objets comme séparables l'un de l'autre, ont fait le plus grand mal qu'on puisse faire à la société. Ainsi ce n'est pas pour nous autoriser à préférer les choses utiles aux choses honnêtes, qu'il examine l'opposition qu'on croit voir entre l'honnêteté & l'*utilité*, quoique, dans le vrai, il n'y en ait aucune ; mais il a voulu nous apprendre à juger sainement, s'il arrive que nous soyons dans la nécessité d'examiner si les deux qualités peuvent se trouver dans le même objet. Je vais donc finir son ouvrage, puisqu'il ne l'a pas fini luimême. Pour cet effet, il faut maintenant que je marche sans guide, & que je bâtisse, comme on dit, sur mon propre fonds : car de tout ce qu'on a fait sur ce sujet, depuis Panétius, il ne m'est rien tombé entre les mains dont j'aie été content.

La moindre apparence d'*utilité* nous émeut & nous transporte ; c'est un effet naturel. Mais si, après avoir réfléchi, nous voyons qu'il y a de la honte attachée à la chose qui paroît utile, il faut, je ne dis pas renoncer à l'*utilité*, mais comprendre qu'il ne peut y en avoir aucune dans ce qui est honteux. Il est impossible que ce soit autrement, puisque, d'un côté, la nature abhorre tout ce qui est turpitude ; qu'elle n'avoue, qu'elle ne veut dans l'homme que la droiture, la bienséance, & une conduite toujours égale, toujours soutenue ; & que, de l'autre, une chose utile est toujours naturelle. D'ailleurs, si nous sommes nés pour l'honnêteté, ou c'est à elle seule que nous devons tendre, comme pense Zénon, ou du moins, comme dit Aristote, nous devons l'estimer infiniment plus que tout le reste. Il s'ensuit donc que c'est ou l'unique bien, ou le plus grand de tous les biens : or tout ce qui est un bien est certainement utile : donc tout ce qui est honnête est utile.

Mais, par une erreur qui est la suite ordinaire de la dépravation des mœurs, tous ceux qui ne prennent pas la probité pour règle de leur conduite, croient que ce qui leur paroit utile l'est effectivement, quoique la chose ne soit pas honnête, parce qu'ils mettent une différence réelle entre l'un & l'autre. Les empoisonnemens, les assassinats, les testamens supposés, la ruine & la désolation des citoyens & des alliés, l'agrandissement démesuré de certaines familles, &, pour finir enfin par ce qu'on peut imaginer de plus criminel, l'ambition d'être le maître & de régner en souverain dans une ville libre, sont les conséquences de ce pernicieux principe. La raison séduite ne voit que l'intérêt sordide qui se présente, sans appercevoir, je ne dis pas la punition portée par les loix, parce que les coupables trouvent souvent le moyen de les éluder ou de les faire taire, mais la honte qui suit l'action, & qui est la plus cruelle de toutes les peines.

Il faut donc lancer l'anathême sur tous ceux qui, voyant l'honnêteté d'un côté & le crime de l'autre, tardent encore à se résoudre : ils sont en effet ennemis des dieux & des hommes. Quoiqu'ils ne se soient pas déterminés à faire le mal, ils sont coupables dès-lors qu'ils ont balancé. Puisque l'incertitude est un crime, il ne faut donc pas s'y arrêter. Que l'espérance de cacher une mauvaise action, ne nous rende jamais moins prompts à en rejetter la pensée. Pour peu que nous ayons fait de progrès dans la philosophie, elle doit nous avoir appris que, quand même nous serions assurés de nous dérober aux regards des hommes & des dieux, nous ne devrions jamais nous permettre ni injustice, ni avarice, ni débauche, ni incontinence.

C'est à ce propos que Platon parle de Gygès. La terre, dit la fable, s'étant entr'ouverte après de longues pluies, il descendit dans ce gouffre, où il trouva un cheval de cuivre, au côté duquel étoit une porte : l'ayant ouverte, il vit un cadavre d'une grandeur prodigieuse, qui avoit un anneau au doigt ; il le lui ôta & le mit au sien. (Ce Gygès étoit berger du roi de Lydie). Il retourna dans la compagnie des autres bergers. Là, lorsqu'il retournoit le chaton de l'anneau vers le dedans de sa main, il voyoit tout, & n'étoit vu de personne ; & dès qu'il l'avoit remis en dehors, on le voyoit comme auparavant. Par ce moyen il s'introduisit dans le lit de la reine, & ensuite, assisté de cette princesse, il tua le roi son maître, & se défit de tous ceux qu'il redoutoit. Il commit tous ces crimes sans être vu de personne. Ainsi, par la vertu de cet anneau, il devint bientôt roi de Lydie. Mais qu'on en donne un au sage un tout semblable, il ne se croira pas plus autorisé à faire le mal, que s'il ne l'avoit pas : il cherche à bien faire, & non pas à se cacher.

Quelques philosophes, plus simples que mal intentionnés, disent que ce n'est qu'une fable; comme si Platon avoit voulu prouver que la chose fût vraie ou qu'elle fût possible. C'est une allégorie & une façon ingénieuse de leur demander si vous pouviez satisfaire votre cupidité, votre ambition, vos sales desirs, sans qu'on pût jamais ni le savoir, ni le soupçonner, sans que l'œil même des dieux pût jamais percer le voile qui couvriroit votre action, que feriez-vous? Ils disent que ce a ne se peut pas: la chose cependant est moins impossible qu'ils ne pensent. Mais je leur demande toujours: si vous le pouviez, que feriez vous? C'est pitié que de les entendre. Ils en reviennent toujours à dire que cela ne se peut pas; ils n'en savent pas davantage; ils n'entendent pas la question qu'on leur fait. Quand on leur demande ce qu'ils feroient s'ils pouvoient se cacher, on ne leur demande pas s'il est possible qu'ils se cachent. C'est un piege adroit qu'on leur tend; on veut les mettre au pied du mur, & les forcer, ou d'avouer qu'ils feroient le mal s'ils étoient assurés de l'impunité, & en cela, de confesser qu'ils sont criminels dans le cœur, ou de dire avec nous qu'il faut éviter tout ce qui est honteux. Mais reprenons notre propos.

Il se trouve tous les jours des affaires qui, en présentant une face avantageuse, nous jettent dans une sorte de perplexité: on veut savoir, je ne dis pas, si à cause du grand intérêt qu'on y trouve, on peut renoncer à l'honnêteté, cela seul est un crime; mais s'il y a réellement quelque chose de honteux dans ce qui paroit utile. A voir Brutus dépouiller son collègue du consulat, on pourroit d'abord l'accuser d'injustice. Collatinus l'avoit secondé dans tous ses projets, & avoit réuni ses efforts avec les siens pour chasser les rois: mais les meilleures têtes de l'état ayant jugé à propos d'expulser toute la famille du tyran, de rejetter hors du sein de la république tout ce qui portoit son nom, & d'effacer jusqu'à la trace de la royauté, Brutus faisoit son devoir; & comme la chose importoit au bien public, elle étoit tellement honnête, que Collatinus lui-même devoit l'approuver. Ainsi l'*utilité* prévalut à cause de l'honnêteté, sans laquelle il auroit été impossible que la chose eût été utile.

A l'égard de ce roi qui a bâti la ville de Rome, ce n'est plus la même chose; il fut séduit par un fantôme d'*utilité*. Croyant qu'il valoit mieux régner seul que de partager le pouvoir souverain, il se défit de son collègue; il oublia, & qu'il étoit frere, & qu'il étoit homme, pour arriver à un objet qu'il croyoit utile, & qui ne l'étoit pas: mais il colora son action du prétexte d'avoir voulu venger le mépris qu'il avoit fait des murs de Rome: vaine excuse! frivole raison! Sans prétendre insulter à la mémoire ou de Romulus ou de Quirinus, comme on voudra l'appeller, il fit un crime en tuant son frere.

Il ne faut pas cependant négliger nos intérêts, ni céder aux autres ce qui est nécessaire à nous-mêmes: chacun doit travailler pour soi, mais non pas aux dépens d'autrui. Entre plusieurs ingénieuses pensées de Chrysippe, on admire particuliérement celle-ci. Un homme, dit-il, qui court dans la carriere, doit faire tous ses efforts pour remporter le prix; mais il ne peut ni faire tomber, ni écarter avec la main celui qui court à son côté. Il en est de même dans la carriere de la vie: nous pouvons acquérir, la justice le permet; mais elle nous défend d'usurper.

Comme le devoir de l'amitié consiste, & à ne rien refuser de ce qu'un ami peut demander honnêtement, & à ne rien accorder contre la justice, il est aisé de s'y méprendre: on s'y trompe tous les jours: cependant la regle qui doit nous guider est courte & facile. On est coupable quand on préfere à l'amitie les richesses, les honneurs, les voluptés & les autres choses qui paroissent utiles; mais on ne l'est pas moins si on lui sacrifie l'état, le lien sacré du serment & de la probité. C'est ainsi que pense l'homme de bien; faites-le juge dans la cause de son ami, il ne le servira pas au préjudice de son devoir. Il dépouille le titre d'ami, en prenant celui de juge. La seule chose qu'il peut se permettre, c'est de souhaiter que le bon droit soit du côté de celui qu'il aime, & de lui donner, autant que les loix lui en laissent le pouvoir, le temps d'agir & de faire valoir ses moyens.

Lorsqu'il est prêt à prononcer la sentence, qu'il songe au serment qu'il a fait en montant sur le tribunal; qu'il se souvienne qu'il porte au-dedans de lui-même un témoin qui voit tout; que ce témoin est Dieu; c'est-à-dire, comme je crois, sa propre conscience, qui est l'organe de la divinité, & le don le plus divin qu'elle ait pu faire à l'homme. Nous devons à nos ancêtres la formule des placets que nous présentons aux juges; elle est admirable: il seroit à souhaiter que, dans la pratique, on ne la perdît pas de vue. *Nous lui demandons ce qu'il peut faire sans blesser sa justice.* Cette demande a rapport aux choses que j'ai dit, qu'un juge pouvoit accorder à son ami. S'il nous falloit faire tout ce que veulent nos amis, notre liaison avec eux ne seroit plus une amitié, mais une dangereuse faction.

Je parle des amitiés ordinaires: celle des sages ne doit pas nous faire craindre de pareils abus. On dit que Damon & Phintias, disciples de Pythagore, étoient si parfaitement unis, que l'un d'eux ayant été condamné à mort par Denys le tyran, & ayant demandé quelques jours pour mettre ordre aux affaires de sa famille, & pour lui assurer des protecteurs, l'autre se rendit sa caution, se soumettant à mourir en sa place, s'il

ne se représentoit. Mais le condamné étant venu au jour promis, le tyran fut si charmé de la fidélité de l'un & de l'autre, qu'il demanda d'être admis en tiers dans une amitié si parfaite.

Il s'ensuit donc que nous devons tout faire pour nos amis, lorsque l'honnêteté qu'il y a à les servir, n'est combattue que par une idée d'*utilité*; mais que s'il s'agit de choses illicites, la religion & la conscience doivent toujours l'emporter. C'est en cela que consiste la règle que nous cherchons, pour apprendre à connoître nos devoirs.

Mais il y a les iniquités de l'état; une fausse politique en est la cause: telle est la ruine de Corinthe, dont notre république est coupable. Les athéniens furent encore plus cruels, lorsqu'ils firent couper le pouce à tous les habitans de l'isle d'Egine, qui leur étoient redoutables, parce qu'ils étoient trop puissans sur mer. Ils crurent que la chose étoit utile, parce qu'ils craignoient pour le Pirée, dont ces dangereux insulaires étoient trop voisins. Mais ce qui est cruel n'est pas utile. La nature, qui est notre guide, est ennemie de la cruauté.

Il y a aussi de l'injustice à interdire aux étrangers tout commerce avec une ville, & la liberté d'y faire leur habitation. C'est ce qu'ont fait Pennus du tems de nos pères, & Papius de nos jours. Il est juste de distinguer le citoyen de celui qui ne l'est pas: c'est ce qui a été l'objet d'une loi portée par deux des plus sages consuls que la république ait eus, Crassus & Scévola. Mais une loi qui bannit les étrangers est une loi barbare & contraire à l'humanité. Faisons consister la vraie gloire à mépriser ce qui paroît être le bien public, lorsqu'il n'est pas compatible avec l'honnêteté. Lisez notre histoire, & particulièrement la seconde guerre punique, vous y trouverez mille exemples de ces nobles sentimens. Après la malheureuse journée de Cannes, Rome montra plus de courage que dans le cours de ses prospérités. Elle ne donna aucun signe de découragement; elle ne parla jamais de paix. Tel est l'éclat de l'honnêteté, qu'il éclipse & fait disparoître toute fausse lueur d'*utilité*.

Les athéniens, durant la guerre des perses, voyant qu'ils ne pouvoient résister au torrent qui alloit tout inonder, formèrent la résolution de déposer à Trézène leurs femmes & leurs enfans, de monter ensuite sur leurs vaisseaux pour défendre sur la mer la liberté de la Grèce. Un certain Cyrsile ayant voulu leur persuader de demeurer dans leur ville, & d'y recevoir Xercès, fut aussitôt lapidé par le peuple. Il croyoit cependant donner un conseil utile; mais il ne l'étoit pas, puisqu'il n'étoit pas honnête.

Après que cette guerre eut été glorieusement terminée, Thémistocle revint à Athènes, & dit au peuple qu'il avoit conçu un projet avantageux pour la république, mais qu'il falloit que la chose fût secrette. Il demanda qu'on lui donnât quelqu'un à qui il pût le communiquer. On nomma Aristide. Thémistocle lui dit qu'il étoit aisé de brûler la flotte des lacédémoniens, qui étoit entrée dans le port de Gythée, & par ce moyen, de mettre bien bas la puissance de Lacédémone. Aristide, après l'avoir écouté, reparut devant le peuple, qui l'attendoit avec impatience, & lui dit qu'à la vérité le projet étoit très-utile, mais qu'il n'étoit pas honnête. Les athéniens aussi-tôt jugèrent que puisqu'il n'étoit pas honnête, il n'étoit pas utile; &, de l'avis d'Aristide, ils le rejettèrent, sans savoir en quoi il consistoit. Ils firent mieux que nous, qui accordons des privilèges aux pirates, & qui surchargeons nos alliés.

Posons donc pour principe, qu'une chose honteuse n'est jamais utile, & qu'elle ne le devient pas dans l'instant que vous pouvez en jouir. Il résulte de grands maux de ce qu'on pense le contraire.

Mais, comme je l'ai déjà dit, il y a souvent des circonstances dans lesquelles on peut examiner si l'honnête & l'utile, qui semblent, au premier aspect, se donner mutuellement l'exclusion, sont absolument incompatibles, ou s'ils peuvent se concilier. En voici quelques exemples. Un homme de bien part d'Alexandrie & va porter du bled à Rhodes; il trouve cette isle dénuée de grains, & par conséquent cette denrée y est extrêmement chère; mais il sait que plusieurs marchands sont partis, comme lui, du port d'Alexandrie; il a vu plusieurs vaisseaux chargés de bled, prenant la route de Rhodes: doit-il en avertir les habitans, ou tenir la chose secrette, afin de tirer meilleur parti de sa marchandise? Je suppose que c'est un homme de bien qui dira le fait, s'il croit qu'il seroit coupable en le laissant ignorer, mais qui n'est pas certain s'il est obligé de le dire: de quel œil envisagera-t-il la chose? que répondra-t-il? voilà l'objet de mes recherches.

Diogène le babylonien, un des plus graves philosophes de l'école de Zénon, & Antipater son disciple, homme d'une admirable sagacité, décident différemment ces sortes de cas. Celui-ci veut qu'on dise tout, & que l'acheteur n'ignore rien de ce que le vendeur sait. Diogène, au contraire, dit que le vendeur doit faire connoître les vices qui sont dans la chose qu'il vend, en tant que la loi l'ordonne, agir dans tout le reste, sans fraude & sans artifice, & vendre le plus qu'il pourra, puisqu'il est marchand. J'ai apporté mes marchandises; je les ai exposées en vente; je ne les vends pas plus cher que les autres, je les donne même à meilleur marché, parce que j'en ai davantage: à qui fais je tort?

Voici ce que répond Antipater. Quoi! vous

devez desirer le bien des hommes en général; vous devez être utile à la société, conformément aux principes que la nature a gravés dans votre ame, & dont vous ne devez jamais vous écarter, selon la loi à laquelle vous avez été assujetti en naissant : votre *utilité* est confondue dans l'*utilité* commune; l'*utilité* commune est la vôtre propre, & vous célerez aux hommes une circonstance favorable? un bien qui leur va venir? Diogène répondra peut-être, il y a de la différence entre céler & taire. Je ne vous cèle rien, quoique je ne vous dise pas quelle est la nature des dieux, quelle est la plénitude du bien : l'*utilité* de ces connoissances seroit pourtant bien plus grande que celle des grains qu'on vous apporte; mais je ne suis pas obligé de vous dire tout ce qu'il vous importe de savoir.

Pardonnez-moi, dira Antipater, vous y êtes obligé; car vous n'ignorez pas que la nature a uni tous les hommes par le lien commun de la société. Je le sais, répondra Diogène; mais est-ce que cette société m'empêche de posséder quelque chose en propre? Si cela est, il n'est pas permis de vendre, il faut donner. Vous voyez que, dans toute cette dispute, on ne dit pas, quoique ceci soit honteux, je le ferai, parce qu'il est utile de le faire; mais qu'au contraire, l'un dit, la chose est utile, parce qu'elle est honnête; & l'autre soutient qu'il ne faut pas la faire, parce qu'elle est honteuse.

Je suppose qu'un homme de bien vende sa maison à cause de certains défauts qui ne sont connus que de lui seul : elle est mal-saine; il y a des serpens dans toutes les chambres; la charpente en est mauvaise; tout l'édifice menace ruine : mais il n'y a que le propriétaire qui sache toutes ces choses. Je demande, si le vendeur n'avertit pas celui qui achète, & si, profitant de son ignorance, il la vend plus cher qu'il ne l'avoit espéré lui même, pèche-t-il contre la justice? pèche-t-il contre la probité?

Oui, dit Antipater. Car celui qui laisse un homme dans une erreur qui lui coûte cher, & qui lui fait faire un mauvais marché, ne fait-il pas le même péché que celui qui refuse de montrer le chemin à un homme qui s'égare? ce qui étoit sujet à Athènes aux exécrations publiques. Il est encore plus coupable : il fait la vérité, & il induit un autre en erreur. Diogène répond : Ne vous a-t-il pas laissé libre d'acheter ou de ne pas acheter? Il a mis en vente sa maison, parce qu'elle ne lui plaisoit pas : vous l'avez achetée parce qu'elle vous plaisoit. Si ceux qui font afficher : Bonne ferme & bien bâtie à vendre, ne sont point censés avoir trompé, quoiqu'elle ne soit pas en bon état, & que les bâtimens en soient mauvais, peut-on condamner celui qui n'a point vanté sa maison? Comment concevoir qu'il y a de la fraude de la part du vendeur, lorsque celui qui achète voit & juge par lui-même? Si on n'est pas obligé de réaliser tout ce qu'on a annoncé, peut-on exiger ce qui ne l'a pas été? Ne seroit-ce pas une folie à moi de décrier ce que je vends? Quelle absurdité ce seroit, si je faisois crier publiquement : *Je vends une maison mal-saine.*

C'est ainsi que, dans certains cas douteux, d'un côté on soutient thèse pour l'honnêteté, & de l'autre pour l'*utilité*; mais en disant de celle-ci qu'elle est dans la chose, non-seulement parce qu'il est honnête de la faire, mais encore parce qu'on seroit coupable si on ne la faisoit pas; c'est dans ce sens que l'honnête & l'utile paroissent quelquefois contradictoires. Il faut cependant résoudre ces difficultés; car nous ne les avons pas proposées uniquement pour les proposer.

Il me paroît donc que, ni celui qui va porter du bled à Rhodes, ni celui qui vend sa maison, ne peuvent point céler aux acheteurs ce qu'il sait & ce qu'il a vu. Il est vrai que taire n'est pas toujours céler; mais certainement on cèle une chose, lorsque, pour son profit particulier, on la laisse ignorer à ceux à qui il importe de la savoir. D'ailleurs, qui ne voit l'odieux qu'il y a à se taire dans de pareilles circonstances, & ce qu'on doit penser de celui qui en est capable? Ce n'est certainement pas un homme ingénu, franc, simple, juste, droit; mais plutôt un homme subtil, double, artificieux, trompeur, malin, fourbe, rusé. Peut il être utile de mériter ces titres déshonorans, & tant d'autres de la même espèce?

Si on est coupable de ne pas dire ce qu'on sait, que penser de celui qui use de discours insidieux? C. Canius, chevalier romain, homme d'esprit & de lettres, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire, comme il disoit lui-même, témoigna qu'il feroit bien aise d'acheter quelques jardins, où il pût inviter ses amis & s'amuser avec eux, sans craindre les importuns. Cela s'étant répandu, un certain Pythius qui étoit banquier à Syracuse, lui dit que ses jardins n'étoient pas à vendre, mais qu'il pouvoit en user comme s'ils étoient à lui : il l'invite en même temps à y venir souper le lendemain. Canius ayant donné sa parole, Pythius qui, par son état de banquier, avoit presque tous les ordres de la ville à sa dévotion, fait venir chez lui tous les pêcheurs, leur dit de venir pêcher le lendemain devant ses jardins, & leur donne ses instructions à ce sujet. Canius arrive au temps marqué; il trouve un repas superbe : il voit un grand nombre de bateaux : chacun apporte ce qu'il a pris; on jette les poissons aux pieds de Pythius.

Qu'est-ce, je vous prie, dit Canius? que de poissons! que de bateaux! Vous en êtes surpris, dit Pythius? il n'y a point, devant Syracuse, d'endroit aussi poissonneux que celui-ci : d'ailleurs, c'est chez moi que les pêcheurs viennent prendre

de l'eau : ils ne peuvent se passer de ma maison. Canius se passionne; il presse, il sollicite Pythius de lui vendre ses jardins. Celui-ci fait d'abord le difficile : enfin il se rend. Canius qui avoit grande envie de ces jardins, & qui étoit fort riche, les achète tout ce que Pythius veut, & les achète avec les meubles & effets : il fait son obligation; l'affaire est terminée. Le lendemain il invite ses amis; il arrive le premier de très-bonne heure, & ne voit pas le plus petit esquif. Il demande aux voisins s'il étoit fête pour les pêcheurs. Non, répondirent-ils; mais ils ne viennent jamais ici, & ce que nous vîmes hier nous étonna beaucoup. Canius entre en fureur.

Mais que faire? Aquilius, mon ami & mon ancien collègue, n'avoit pas encore publié ses formules contre le dol, dans lesquelles on lui demande en quoi consiste ce dol : *à donner à entendre une chose, & à en faire une autre*, dit-il. Cette réponse est juste & digne de cet habile homme, qui sait mieux que personne donner une idée claire de la question proposée. Pythius & tous ceux qui agissent comme lui, sont donc des perfides, des méchans, des hommes dangereux. Or il est impossible que leurs actions soient utiles, puisqu'elles portent avec elles ces caractères odieux.

Si la définition d'Aquilius est vraie, il faut s'interdire absolument tout ce qui s'appelle feindre & dissimuler. L'homme de bien ne fera ni l'un ni l'autre, pour vendre plus cher ou pour acheter à un plus bas prix. D'ailleurs le dol est expressément condamné par les lois. Voyez celle des douze tables concernant les tuteles; la loi *Lætoria* contre ceux qui tendent des piéges aux mineurs. Dans les autres cas où la loi n'est pas expresse, la forme des contrats y supplée par ces mots, de bonne foi. Dans tous les traités, il y a certaines formules qui dominent, pour ôter tout prétexte à la subtilité frauduleuse : dans les contrats de mariage on ne manque jamais de mettre, le mieux qu'il est possible, en toute justice : dans les ventes faites sous condition & avec confidence, on dit toujours, comme il convient d'agir entre gens de bien. Or, qui dit le mieux, & en toute justice, n'exclut-il pas l'ombre même de la fraude? N'est-ce pas ôter tout prétexte à la ruse & à la duplicité, que de dire, comme il convient d'agir entre gens de bien? le dol consiste donc, selon Aquilius, à feindre à & dissimuler. Cela posé, quelqu'affaire que vous fassiez, parlez sans équivoque, ne mentez jamais. Que celui qui vend n'aposte poins d'enchérisseur; ni celui qui achette, d'homme qui offre moins que lui. S'il y a un pourparler entre les deux parties, que chacun fasse de bonne foi ses offres ou ses demandes, & que tout soit fini.

Quintus Scévola, fils de Publius, étant en marché pour un certain fonds de terre, demanda en grace au vendeur de lui dire au juste ce que la chose valoit : ce qui ayant été fait, il dit qu'il la mettoit au-dessous de son prix, & l'estima cent mille sesterces de plus. Voilà agir en honnête homme : personne n'en disconvient; mais on ne dira pas que c'est être sage : c'est, dit-on, comme s'il avoit vendu moins qu'il ne pouvoit vendre. Le mal est donc qu'on distingue la sagesse de la probité. Ennius, prévenu de ce pernicieux préjugé, dit quelque part, *qu'on est sage en pure perte, quand on ne l'est pas pour faire son bien.* Je serois d'accord avec lui, si par faire son bien, nous entendions tous deux la même chose.

Hécaton de Rhode, disciple de Panétius, dit, dans son livre des devoirs dédié à Tuberon, que l'homme sage est celui qui fait travailler pour ses intérêts, sans rien faire ni contre les loix, ni contre les mœurs, ni contre les usages. Cela suffit, dit-il, pour rendre légitime tout moyen d'acquérir, parce que nous ne voulons pas être riches uniquement pour nous, mais pour nos enfans, pour nos proches, pour nos amis, & sur-tout pour la république : car la fortune des particuliers est celle de l'état. Sans doute que ce philosophe n'approuveroit pas l'action de Scévola, puisqu'il dit lui même que lorsqu'il s'agit de gagner, toute voie lui est bonne, à moins qu'elle ne soit expressément condamnée. C'est une sorte de probité qui n'a gueres de mérite.

Mais si c'est dans l'art de feindre & de dissimuler que consiste le dol, c'est un mal bien commun, & il y a très-peu d'affaires dans lesquelles il ne soit entré pour quelque chose : comme si l'homme de bien est celui qui fait tout le bien qu'il peut faire, & qui ne nuit à personne, c'est un homme très-difficile à trouver. Il n'est donc jamais utile de pécher, parce qu'il est toujours honteux de le faire; & comme il est toujours honnête d'être homme de bien, c'est toujours une chose utile.

A l'égard des biens fonds, le droit civil ordonne au vendeur d'en déclarer tous les défauts qui lui sont connus. La loi des douze tables est moins sévère, elle ne le rend garant que de la vérité des choses sur lesquelles l'acquéreur lui a fait des questions, & le condamne en même tems à réparer au double le tort qu'il pourroit lui faire s'il déguisoit la vérité. Mais les jurisconsultes sont allés plus loin : ils ont etabli des peines contre la réticence. Le propriétaire est tenu d'indemniser l'acheteur, s'il ne lui a pas découvert le vice qu'il connoissoit dans le bien qu'il lui a vendu.

Comme les Augures faisoient les fonctions de leur ministere du haut du Capitole, ils ordonnerent à Titus Claudius Centumalus, qui avoit sur le mont Cælius une maison fort élevée, & séparée de toute autre maison, d'en faire abattre tout ce

qui les empêchoit d'observer le vol des oiseaux. Claudius la mit en vente; elle fut achetée par Publius Calpurnius Lanarius. On lui fit bientôt la même sommation : il obéit; mais ayant appris que Claudius n'avoit songé à vendre sa maison, qu'après avoir reçu ordre de la faire baisser, il le traduisit en justice, pour être ordonnée la restitution qui devoit lui être faite. L'affaire fut jugée par Marc Caton, pere de notre illustre Caton d'Utique; c'est par cette qualité que je le désigne & qu'on doit le désigner; celui qui a produit cette brillante lumiere de la république doit être nommé du nom de son fils, au lieu que les autres hommes reçoivent de leurs peres leur nom & leurs qualifications. Voici la sentence : *Claudius, pour avoir célé l'ordre des augures qu'il ne pouvoit ignorer, fut condamné à indemniser sa partie.* Il crut donc qu'il étoit de la bonne foi qu'un vice qui étoit connu de celui vendeur, ne fût point ignoré de l'acquéreur.

Si ce jugement est équitable, la réticence de celui qui a porté du bled à Rhodes, & de l'homme qui a vendu une maison infectée du mauvais air, est certainement condamnable. En pareille matiere, le droit civil ne peut pas embrasser tous les cas; mais on fait observer très-exactement tout ce qui a pu être décidé. M. Marius Gratidianus, mon parent, avoit acheté de Sergius Orata une maison qu'il lui revendit quelques années après. Elle étoit sujette à une certaine redevance envers Sergius : Marius ne lui en dit mot, lorsqu'il lui en transfera la propriété. L'affaire fut plaidée. Crassus fut l'avocat d'Orata, Antoine celui de Gratidianus. Le premier alléguoit la loi qui condamne le vendeur qui n'a pas dit les choses comme il les sait, à dédommager celui qui a acquis. Antoine se défendoit par des preuves de raison, disant qu'il n'étoit pas nécessaire de dire à Sergius ce qu'il ne pouvoit ignorer; qu'il avoit autrefois vendu cette maison, & que par conséquent, il devoit en connoître les charges. Pourquoi vous cité-je ces exemples? pour vous prouver que l'astuce & la mauvaise foi ont toujours été condamnées de nos ancêtres.

La loi & la philosophie attaquent également la fraude & la subtilité; mais chacune a ses armes particulières & sa façon de procéder. La première employe la force, & n'agit que sur les actions : la seconde va chercher le mal jusques dans le fond du cœur, & puise ses moyens dans la raison. Or tout ce qui s'appelle user de tromperie, dresser des embûches, présenter de fausses apparences, est proscrit par la raison. Quoi! parce que vous ne voulez pousser personne dans le piége que vous venez de tendre, ce n'est pas un piege tendu? Les bêtes viennent se prendre d'elles-mêmes dans les filets. Vous vendez votre maison parce qu'elle est en mauvais état, vous mettez un écriteau qui annonce qu'elle est à vendre : voilà le panneau dans lequel une dupe ne manquera pas de venir donner.

Mais c'est l'usage, je le sais; nos mœurs, aujourd'hui trop corrompues, semblent même le justifier : il n'est condamné ni par la loi, ni par le droit civil. Tout cela est vrai; mais sa condamnation est dans la nature. Je l'ai dit cent fois, & on ne sauroit trop le répéter : la société embrasse tous les hommes, & les oblige les uns envers les autres par des devoirs infiniment étendus. Son point central est dans le sein d'une même famille; elle est très-prochaine entre les citoyens d une même ville. Nos peres considérant ces différents rapports, ont distingué le droit des gens du droit civil. Tout ce qui est du droit des gens est du droit civil; au contraire, tout ce qui est dans le droit civil, n'est pas dans le droit des gens. Mais nous n'avons point d'image fidele du droit & de la véritable justice? nos lois ne nous en retracent que l'ombre. Heureux encore si nous les suivions! car c'est d'après les idées les plus saines de la vertu naturelle & les maximes les plus vraies, qu'elles ont été faites.

Par exemple, que celle-ci est pleine de sens! *afin que je ne souffre aucun dommage, pour avoir mis ma confiance en vous.* Voici encore les paroles d'or : *comme il convient d'agir entre gens de bien.* Mais la grande question est de savoir ce qu'on entend par *gens de bien*, & par *bien agir*. Le grand pontife Quintus Scévola disoit, *qu'il n'y avoit rien de si facré que ces jugemens par arbitres, dans lesquels on mettoit ces mots : de bonne foi*; & son opinion étoit, qu'ils se trouvoient équivalement & d'une façon implicite, dans tous les actes sur lesquels roule la vie civile, comme dans les tutèles, les sociétés, les confidences, les commissions, les achats, les ventes, les locations; que l'habileté du juge consistoit à combiner toutes les faces différentes que ces affaires présentoient, afin de déduire le droit & l'obligation de chaque partie.

Il faut donc bannir du commerce de la vie cette malicieuse subtilité, qui ose se qualifier du titre de prudence, mais qui est totalement opposée à cette vertu. Celle ci consiste à savoir faire la différence du bien & du mal; l'autre choisit le mal par préférence au bien, s'il est vrai que tout ce qui est honteux est mal. Ce n'est pas seulement dans la vente des biens fonds que le droit civil, qui n'est qu'une émanation du droit naturel, interdit la fraude & la malice; il les condamne également dans celle des esclaves. Le vendeur est responsable de toutes leurs qualités, lorsqu'il est censé ne pas les ignorer : telles sont la santé, les inclinations à fuir ou à voler. Mais la loi n'est pas la même pour ceux qui vendent des esclaves qu'ils ont hérité.

Ces exemples sont autant de preuves que, comme le principe & le fond du droit sont dans la

la nature, il n'y a rien de plus naturel que de respecter, pour ainsi dire, l'ignorance d'un homme, & de n'en point abuser contre lui-même. L'art de déguiser l'astuce, & de la faire passer sous le nom spécieux d'intelligence & de capacité dans les affaires, est un fleau dans la société. C'est la cause de cette erreur, d'après laquelle nous nous conduisons presque tous, & qui nous fait voir l'honnête & l'utile qui se combattent & se rejettent mutuellement. Pour connoître au juste combien le mal a fait de progrès, & se convaincre par l'expérience, qu'il n'y a que bien peu d'hommes qui aient assez de probité pour ne pas faire une injustice, s'ils sont assurés du secret & de l'impunité; mettez leur à la main, si on peut parler ainsi, de ces occasions, dont la plupart croient qu'on peut tirer parti, sans aucun scrupule.

Je ne parle point de ces criminels en titre, comme sont ceux qui font profession de manier le fer & le poison, de supposer des testaments, de détrousser les citoyens, de piller l'état & le public. Ce sont des monstres contre lesquels il faut employer, non les armes de la philosophie, mais le glaive de la justice. Je m'arrête à la conduite de ceux qui ont la réputation de gens de bien. On apporta de la Grèce à Rome, un prétendu testament de L. Basilus, dont les fabricateurs s'étoient donnés pour cohéritiers deux hommes très-puissans dans ce tems là, Hortense & Crassus, afin de les intéresser dans leur cause, & d'applanir par leur crédit les difficultés. Ceux-ci se douterent bien que c'étoit une piece supposée; mais comme ils n'avoient aucune part dans le fait, ils ne se firent aucun scrupule de recueillir le fruit du crime d'autrui. Devons nous pour cela les croire innocens? Ce n'est pas mon avis. Je parle sans passion: j'ai été ami d'Hortense, & la haine que je portois à Crassus a fini avec lui.

D'ailleurs, il y avoit un véritable testament de Basilus, par lequel il déclaroit pour son héritier le fils de sa sœur, à la charge qu'il porteroit son nom. C'étoit Satrius, celui-là même, qui, à la honte de ces tems, fut fait protecteur du pays des Picéniens & de celui des Sabins. Or, cela posé, étoit-il juste que ces deux puissans citoyens eussent tout le bien, & qu'ils ne laissassent à Satrius que le nom de son oncle? J'ai fait voir dans mon premier livre, que de laisser opprimer un homme qu'on peut défendre, c'est être coupable d'injustice: que dire donc de celui qui, non content d'être spectateur indifférent du mal qu'on lui fait, en favorise les auteurs? Pour moi, je rougirois d'un héritage que je me serois procuré par des services intéressés, & une amitié simulée. Or, dans ces sortes d'affaires, on voit séparément l'utile & l'honnête. C'est voir très-mal que de voir ainsi. La regle de l'un est toujours la regle de l'autre. L'erreur en ce point est pernicieuse, tous les crimes en sont la suite. Car, de dire en soi-même, voilà ce qui est honnête, mais voici ce qu'il m'importe de faire; c'est le raisonnement d'un esprit faux, qui sépare les choses, faute de voir que la nature les a unies: or, cette fausseté d'esprit est la source de toutes les injustices, de tous les crimes, de toutes les méchantes actions.

L'homme de bien ignore donc les voies obliques. Je suppose qu'il n'ait qu'à remuer le bout du doigt pour faire entrer son nom dans les testamens des plus riches citoyens, il ne fera aucun usage de son secret, quand même il seroit assuré de n'être jamais ni soupçonné ni découvert. Mais donnez à Crassus la même vertu, que par elle il puisse hériter de ceux de qui, dans le fait, il n'est pas l'héritier, vous le verrez sauter de joie dans la place publique. Le juste, au contraire, c'est-à-dire notre homme de bien, ne dépouillera jamais personne, pour se revêtir lui-même. Si quelqu'un en est étonné, c'est qu'il ignore ce que signifie le nom d'honnête homme.

Pour s'en faire une idée claire, il faut débrouiller celle qui est dans le fond de notre ame; & pour cet effet, se faire, pour ainsi dire, comprendre à soi-même que la qualité d'homme de bien consiste à être utile à tout le monde, s'il est possible, & à ne nuire à personne, si ce n'est pour repousser l'injure. Or, maintenant, dites moi, je vous prie, seroit-ce nuire que de faire trouver, par une espece d'enchantement, votre nom à la place de celui des véritables héritiers? Mais, dira-t-on, il n'est donc pas permis de chercher son utilité, son avantage? Pardonnez-moi, mais il faut les chercher là où ils sont, & non pas dans l'injustice, qui n'est ni utile, ni avantageuse. Il est impossible d'être homme de bien, si on ignore cette vérité.

Lorsque j'étois enfant, j'entendois quelquefois mon pere conter que M. Lutatius Pinthia, chevalier romain, homme universellement estimé, s'avisa de gager contre quelqu'un qui attaquoit sa probité, qu'il prouveroit qu'il étoit honnête homme; que Fimbria, qui avoit été consul, fut choisi pour juge; mais qu'il refusa de décider la question, redoutant également, ou de lui faire perdre sa réputation, s'il le condamnoit, ou de décider en lui donnant gain de cause, qu'il y avoit un homme de bien, parce qu'attendu le grand nombre de vertus que ce titre supposoit, une pareille assertion ne pouvoit être que téméraire. Or la première qualité de cet homme de bien, dont Fimbria avoit l'idée, aussi bien que Socrate, c'est de ne reconnoître d'utilité que dans les choses qui sont honnêtes. Il n'y a rien dans sa conduite, ni de mystérieux, ni d'enveloppé: il peut manifester avec confiance, non seulement ses actions, mais ses plus secrettes pensées. Quelle honte pour des philosophes, de mettre en doute

une vérité reconnue même de nos rustres, chez qui est né cet ancien proverbe : *avec lui vous pouvez jouer à la mourre sans voir goutte.* Que veulent-ils dire par là ? si ce n'est que ce qui n'est pas honnête, n'est pas utile, quand même rien ne s'opposeroit au succès desiré.

Ce proverbe ne porte-t-il pas avec soi la condamnation & de Gygès, & de cet homme que j'ai nommé, & que je supposois pouvoir, au moindre mouvement de ses doigts, attirer dans ses filets les biens de tous ceux qui mourroient. L'obscurité dans laquelle une action honteuse est ensevelie, ne sauroit donc la rendre honnête ; & il est contre la nature d'une chose qui n'est pas honnête, qu'elle puisse être utile.

Mais, dira-t-on, un grand intérêt semble autoriser une injustice. C. Marius voyant l'intervalle qu'il y avoit entre lui & le consulat, considérant que depuis sept ans qu'il avoit été préteur, il étoit toujours demeuré au même point, & qu'il n'avoit en lui-même aucun titre pour aspirer à la dignité consulaire, s'avisa de répandre de mauvais bruits contre l'illustre Metellus, sous qui il servoit en qualité de lieutenant-général, & qui l'avoit envoyé à Rome : il l'accusa devant le peuple Romain de faire durer la guerre, promettant que, si on le faisoit consul, il se feroit bien-tôt saisi de la personne de Jugurtha, & qu'il le livreroit mort ou vif en la puissance des romains. Il obtint ce qu'il demandoit, mais aux dépens de la justice & de la vérité, en calomniant son général, au nom & de la part de qui il étoit venu à Rome, & en lui faisant perdre, par ce moyen, l'estime & la confiance publique.

Gratidianus, notre parent, ne manqua pas moins au devoir de l'honnête homme, lorsqu'il étoit préteur. Les tribuns ayant demandé à conférer avec les préteurs, les deux colléges s'assemblerent, pour donner ensemble un prix fixe aux monnoies : car dans ces tems-là, les especes changeoient à chaque instant de valeur ; en sorte qu'on ne pouvoit savoir si on étoit riche, ou si on ne l'étoit pas. Ils firent un réglement qui portoit peine afflictive envers les contrevenans ; & après avoir décidé qu'ils se rendroient tous ensemble après midi, à la tribune aux harangues, chacun se retira chez soi, à l'exception de Gratidianus, qui alla tout de suite à la tribune, & publia seul le décret de l'assemblée. Il est certain que cela lui donna beaucoup de considération & de relief. On lui dressa des statues, auprès desquelles on fit brûler de l'encens & des bougies. Enfin, il fut adoré de la multitude.

Ce qui fait illusion aux hommes, ce qui pervertit leur jugement, c'est que, comparant la chose avec ses suites, ils voient d'un côté une faute médiocre, & de l'autre une grande utilité. Marius, par exemple, ne crut pas qu'il y eût un grand mal d'enlever à ses collegues & aux tribuns leur part de la reconnoissance publique, &, au contraire, il voyoit dans le consulat, qui étoit l'objet de sa démarche, un avantage considérable. Mais voici la regle infaillible ; gravez-la bien dans votre esprit : observez qu'il n'y ait rien de honteux dans la chose qui vous paroît utile ; ou si vous voyez qu'elle soit contraire à la probité, cessez de croire qu'elle est utile. En effet, quel est celui des deux Marius qu'on peut reconnoître pour honnête homme ? Fouillez dans votre ame, cherchez-y l'idée de l'homme de bien, consultez-la. Y voyez-vous qu'il puisse mentir pour son intérêt, calomnier, ravir, tromper ? Non, sans doute.

Or, y a-t-il quelque bien auquel il soit permis de sacrifier l'éclat & le lustre que donne la probité ? Peut-il vous donner autant qu'il vous ôte, en vous faisant perdre la confiance que le titre d'honnête homme apporte avec lui, en vous dépouillant de la justice ? Qu'un homme renonce à sa nature d'homme, pour devenir bête féroce, ou qu'il prene la férocité, en conservant une forme humaine, n'est-ce pas la même chose ?

En effet, quelle différence faire entre ceux qui sacrifient ouvertement à leur élévation la droiture & l'honnêteté, & ce rusé citoyen, qui fit un mariage politique pour régner dans Rome par l'audace de son beau-pere ? Il voyoit un grand avantage à recueillir le fruit de la haine publique, dont un autre seroit l'objet. Il ne comprenoit pas que ce projet inutile & odieux étoit une injustice contre la patrie. A l'égard du pere de sa femme, il avoit toujours dans la bouche ces vers des Phéniss[es], que je vais traduire comme je pourrai, assez mal, peut être, mais de façon, au moins, à en rendre clairement le sens. *Le trône seul mérite d'être acheté par un crime : dans tout le reste, il faut respecter la justice.* Quels horribles mots sortent de la bouche d'Eréocle, ou plutôt d'Euripide ! il ose excepter de la loi le plus grand de tous les crimes.

Pourquoi donc entrer dans un détail minutieux d'héritages soustraits, de commerce de mauvaise foi, de ventes frauduleuses ? Voulez-vous voir, dans un seul exemple, tous les cas particuliers ? voyez César : il voulut être le roi de Rome, & le maître de l'univers : & il le fut en effet. Il y auroit de la folie à dire que cette ambition étoit louable. Ce seroit l'approuver d'avoir foulé aux pieds les loix & la liberté, & lui faire un mérite de ses attentats. Que si, en convenant qu'il est honteux de régner en souverain dans une ville libre, & qui doit l'être, on dit que ce despotisme est un bien pour celui qui peut y arriver, puis-je faire des reproches trop amers, ou des apostrophes trop sanglantes, pour combattre une pareille erreur ? O dieux ! parce que j'entends les

citoyens donner au tyran qui les opprime, le nom de père de la patrie, je croirai qu'il est utile de lui en foncer le poignard dans le sein. L'utile & l'honnête sont donc dépendans l'un de l'autre, & dans une proportion réciproque : c'est une même chose sous deux noms différens.

Je n'adopte point ce mot du peuple : Quel plus grand bien que celui de régner ? En pesant la chose au poids de la vérité, je ne vois pas, au contraire, de plus grand mal qu'une injuste puissance. Hé! comment pourroit-il être utile de mener une vie toujours inquiete, toujours agitée, d'être nuit & jour en proie aux allarmes & à la crainte, & de ne voir autour de soi que des glaives & des précipices ? *Le trône est environné d'esclaves infideles & perfides ; les rois n'ont que peu d'amis*, dit Accius. Hé! de quel trône parle-t-il De celui sur lequel étoit assis le descendant & l'héritier légitime de Tantale & de Pélops. Or, le tyran qui s'est servi d'une armée du peuple Romain, pour écraser la liberté de ce même peuple, & qui a mis dans les fers une ville qui non seulement étoit libre, mais encore maîtresse de la moitié de l'univers, peut il avoit été plus heureux ?

Si nous avions pu entrer dans le fond de son ame, que de remords, que de plaies cruelles nous y aurions vues! D'ailleurs, quel homme peut compter sa vie pour un bien, si une grande gloire & la reconnoissance publique sont le juste prix de celui qui la lui arrache ? Que si les choses qui paroissent le plus utiles, ne le sont pas, dès-lors qu'il y a de la honte & du déshonneur à les faire, il est évident qu'il n'y a rien d'utile, qui ne soit en même tems honnête.

C'est une vérité qui a reçu chez nous d'illustres témoignages, & particuliérement dans la guerre de Pyrrhus, de la part de Fabricius & du Sénat. Ce prince n'avoit eu aucune raison de tourner ses armes contre nous : il étoit brave, il étoit puissant, & il s'agissoit de l'empire : un transfuge passa de son camp dans le nôtre, & promit à notre général, pourvu qu'on lui assurât une recompense, de retourner dans le camp de son maître aussi secrettement qu'il en étoit sorti, & de l'empoisonner. Pour toute réponse, Fabricius le fit remener à Pyrrhus, & le sénat le loua de cette action. A n'examiner la chose que par ce qui frappe d'abord l'imagination, & par façon générale de penser, il n'y avoit rien de plus utile que de se défaire, par un moyen si aisé, d'un ennemi si dangereux. Mais quelle honte & quelle infamie de vaincre, par un crime, plutôt que par la vertu, un grand roi, avec qui nous ne combattions que pour la gloire!

Lequel des deux étoit plus utile & pour Fabricius, qui fut l'Aristide des romains, & pour le sénat, qui ne fit jamais qu'une même chose de l'utile & de l'honnête ; le fer des guerriers, ou le poison ? Si c'est la gloire que nous nous proposons, quand nous combattons pour l'empire, ne la cherchons pas dans le crime ; elle n'y est, ni peut y être. Si travaillant pour l'aggrandissement & la force de l'état, nous croyons que toute voie est bonne, pourvu qu'elle assure le succès, nous nous trompons : ce qui déshonore n'est jamais un bien. Il n'y avoit donc rien d'utile dans l'avis qu'ouvrit L. Philippe, fils de Quintus, « de faire rentrer dans leur première » condition les villes, en faveur desquelles » Sylla avoit obtenu un arrêt du sénat, qui les » déclaroit libres, sans leur rendre les sommes » qu'elles avoient données à ce général, afin qu'il » les fit affranchir ». Cette proposition passa au sénat : mais ce fut à la honte de l'empire romain. Car, dans cette occasion, le sénat montra que sa foi étoit moins assurée que celle des pirates. Mais nos revenus en furent grossis ; la chose est donc utile. Hé quoi ! l'erreur n'est pas encore confondue ? Jusques à quand osera-t on appeller utile, ce qui n'est pas honnête.

Un empire qui ne peut se soutenir que par sa gloire & par l'affection de ses alliés, peut-il trouver quelque utilité dans une conduite qui le déshonore & qui le rend odieux ? J'ai souvent combattu les avis de Caton. Je le trouvois trop rigide, lorsqu'il s'agissoit des deniers de la république ; il ne vouloit rien relâcher, ni aux alliés, à l'égard de qui nous devrions quelquefois nous montrer nobles & magnifiques, ni aux partisans, qu'il faut traiter comme des fermiers dont on a besoin, & qu'on doit ménager ; d'autant mieux que c'est le moyen d'établir, entre l'ordre des sénateurs & des chevaliers, une union nécessaire au véritable bien de la république. Curion n'opinoit pas mieux que Caton : il convenoit que les demandes des peuples qui sont au-delà du Pô, étoient justes & raisonnables ; mais il objectoit l'utilité de l'état : elle est contre eux, disoit-il ; elle doit l'emporter. Il auroit mieux raisonné, s'il eût dit que leur cause n'étoit pas juste, parce qu'elle n'étoit pas utile à la république, que de dire qu'il n'étoit pas utile de leur donner satisfaction, après avoir avoué qu'ils avoient raison.

Voici quelques-unes des questions dont Hécaton a rempli son sixième livre. Est-il du devoir d'un honnête homme de nourrir ses esclaves, lorsqu'il y a une extrême disette de vivres, & qu'ils sont extraordinairement chers ? Il dit les raisons pour & contre ; mais à la fin il dit que l'utilité est la règle du devoir, plutôt que l'humanité. On est sur mer, le navire est en péril, il faut le soulager ; que dois-je jetter dans la mer ? un cheval de prix, ou un esclave de peu de valeur ? L'intérêt veut qu'on prenne le second parti ; l'humanité s'y oppose. On fait naufrage, un homme ordinaire se saisit d'une planche ; un sage peut-

il la lui arracher ? non ; car c'est une injustice. Mais le maître du navire ne peut-il pas la lui enlever, puisque c'est son bien ? Il ne le peut pas : c'est comme s'il vouloit jetter un passager dans la mer, parce que le navire est à lui. Non, il n'est point à lui, jusqu'à ce qu'on soit rentré dans le port, il est aux passagers.

Mais si deux hommes d'un mérite égal tiennent la même planche, l'un s'efforcera-t-il de l'arracher à l'autre ? ou faudra-t-il qu'un des deux la cède ? Oui, elle doit rester à celui à qui il importe plus de vivre, ou pour lui même, ou pour la patrie. Mais si la vie de l'un & de l'autre est également utile ? Qu'ils évitent tout débat & qu'ils tirent au sort. Un père pille les temples des Dieux ; il pratique des souterrains pour arriver jusqu'au lieu où est le trésor public : son fils doit-il le déceler ? Qu'il s'en garde bien : qu'il défende même son père, s'il est accusé. Mais ce qu'on doit à la patrie n'est-il pas le premier de tous les devoirs ? Sans doute ; mais il importe à la patrie même d'avoir des citoyens qui aiment leurs pères. S'il aspire à la tyrannie, s'il dresse des machines pour faire périr l'état & le livrer à l'ennemi, faut-il que son fils garde le silence ? Non ; il doit d'abord conjurer son père d'abandonner ses pernicieux desseins : si ses larmes & ses prières ne produisent aucun effet, qu'il parle haut, qu'il reproche, qu'il menace. Enfin, si malgré tous ses efforts, la trame se conduit toujours, en sorte que la patrie soit en danger de périr, qu'il sacrifie son père pour la sauver.

Le même philosophe demande encore si un sage, ayant reçu des écus faux, peut lorsqu'il s'apperçoit qu'on l'a trompé, tromper les autres, en les donnant en paiement. Diogène le croit ; Antipater dit le contraire, & je pense comme lui. Je vends du vin qui n'est pas de garde ; dois-je le dire ? Diogène prétend que je n'y suis pas obligé ; Antipater me dit que je dois le faire, si je suis honnête homme. Voilà les matières controversées dans l'école des stoïciens. Un homme doit-il dire les défauts de son esclave lorsqu'il le vend ? Je ne parle pas de ces défauts qui, selon la loi civile, rendent le marché nul, si on les a celés à l'acheteur ; mais de ceux qui ne sont pas compris dans l'ordonnance : comme d'être menteur, joueur, ivrogne & un peu voleur. C'est l'avis d'Antipater, ce n'est pas celui de Diogène.

Un homme vend de l'or pour de l'oripeau : suis-je obligé de lui faire connoître son erreur ? ou puis-je acheter pour un écu ce qui en vaut mille ? Vous voyez déjà ce que je pense, & les deux différentes réponses de Diogène & d'Antipater.

Mais, n'y a-t-il jamais de circonstances qui rende nulle une promesse faite librement, & à laquelle ni le dol, ni la force, comme disent les préteurs, n'ont eu aucune part ? On enseigne un remède à un hydropique ; mais a-t-il préalablement lui fait promettre que, s'il le guérit, il ne s'en servira plus à l'avenir. Quelques années après il retombe dans la même maladie : celui à qui il a donné sa parole de ne plus user du remède indiqué, ne veut pas l'en dégager ; que fera-t-il ? Attendu que ce refus est contre les loix de l'humanité, & qu'en n'y déférant pas, il ne fait aucun tort à l'homme à qui il a affaire, l'intérêt de sa vie & de sa santé doit l'emporter sur cette considération.

Quelqu'un fait son testament, & laisse son bien à un homme sage & respectable : c'est une affaire de trois millions ; mais il le prie de ne se mettre en possession de cet héritage, qu'après avoir dansé en plein jour, dans la place publique ; il promet, parce que c'est une condition nécessaire pour fixer la volonté du testateur. Doit-il garder sa parole ? Je voudrois qu'il ne l'eût pas donnée, c'eût été beaucoup plus digne de lui ; mais puisque la chose est faite, s'il a honte de se donner ainsi en spectacle, il fera plus honnête, qu'en faussant sa promesse, il renonce à la succession, ou qu'il l'applique à quelque pressante nécessité de l'état, pour le bien duquel il ne devroit pas craindre même le ridicule de danser publiquement.

Il y a encore une autre raison de ne pas garder sa promesse ; c'est lorsque son effet seroit contre l'intérêt de celui en faveur de qui elle a été faite. Revenons à la fable. Le soleil promit à Phaeton de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit : il voulut monter sur le char de son père ; il y monta. Fatale condescendance ; il n'est pas encore assis sur le siège du Dieu, que la foudre part & le précipite. N'eût-il pas été plus avantageux pour lui que son père eût rétracté sa promesse ? Thésée n'eût il pas sujet de se repentir d'avoir réclamé celle de Neptune ? Ce dieu lui avoit promis d'exaucer ses trois premiers vœux : il demanda la mort de son fils accusé de brûler d'une flamme incestueuse pour Phèdre sa belle-mère. Il passa le reste de ses jours dans la douleur & dans les larmes, pour avoir obtenu ce qu'il demandoit.

Agamemnon ayant fait vœu d'immoler à Diane ce qui naîtroit de plus beau dans son royaume, durant le cours de cette année-là, sacrifia sa fille Iphigénie, parce qu'il ne naquit rien d'aussi beau qu'elle dans la même année. Il eût mieux fait de ne pas accomplir sa promesse, que de commettre une action si horrible. Il arrive donc quelquefois qu'il ne faut pas faire ce qu'on a promis ; qu'il ne faut pas rendre un dépôt. Un homme, dans son bon sens, vous a donné son épée à garder : devenu furieux, il vous la redemande ;

vous feriez coupable si vous la lui rendiez ; vous faites votre devoir en la lui refusant. Un homme, après vous avoir fait le dépositaire d'une somme d'argent, prend les armes contre la patrie, devez-vous lui rendre ce qu'il vous a confié ? je ne le crois pas : ce seroit agir contre la république, dont l'intérêt doit l'emporter sur-tout. Il y a donc beaucoup de choses honnêtes par elles-mêmes, qui cessent de l'être dans certaines circonstances. Si de garder sa parole, de remplir certains engagements, de rendre un dépôt, il peut s'ensuivre de grands maux, il n'y a plus d'honnêteté à le faire.

Quant à ces prétendus avantages qu'une fausse prudence imagine, dans des choses contraires à la justice, je crois que j'en ai assez parlé.

Mais puisque, dans le premier livre, nous avons cherché les principes du devoir dans ceux de l'honnêteté, nous en ferons la base de tout ce que nous avons à dire, pour prouver combien ces choses qui n'ont qu'une fausse apparence d'utilité sont opposées à la vertu. Nous avons déjà parlé de la prudence que l'esprit de ruse & de fraude cherche à copier, & de la justice dont l'utilité est universelle : il nous reste à voir la grandeur d'ame & la modération.

Il paroissoit utile à Ulysse de contrefaire l'insensé, pour ne point aller à la guerre : c'est au moins l'idée que nous donnent de lui quelques poëtes tragiques : car je ne trouve dans Homère, qui devoit mieux que personne connoître ce héros, rien qui puisse le faire soupçonner d'une pareille lâcheté Quoi qu'il en soit, il y avoit de la bassesse dans un pareil expédient. Mais, dira quelqu'un, il y avoit pour lui un avantage réel à régner à Ithaque, à y vivre tranquillement avec sa femme & son fils. Une gloire attachée aux travaux & aux périls, est-elle comparable à cette vie douce & paisible ? Et moi, je vous dis que ce repos est méprisable, puisqu'il n'est pas honnête.

Quels noms honteux ne lui auroit-on pas donnés, s'il eût persévéré dans ce lâche déguisement, puisqu'après mille exploits glorieux, Ajax lui reproche encore ? « Lui seul a voulu trahir la foi » de ce serment que vous savez tous, & que lui » même nous a dicté. Il a eu recours à une folie » simulée, pour ne point se rendre dans le camp » des grecs : il a fait tout ce qu'il a pu pour » n'y être pas forcé. Si l'adresse de Palamède » n'eût découvert le stratagême, il se déroboit » pour toujours à la loi qu'il s'étoit lui-même » imposée ». Il lui valoit encore mieux combattre, non seulement avec les ennemis, mais encore avec les flots & les vents, comme il fit pendant plusieurs années, que de se détacher de la Grèce conjurée par les barbares.

Mais laissons la fable & les annales étrangères rentrons chez nous, & voyons un fait. M. Atilius Régulus, étant consul pour la seconde fois, donna dans une embuscade que lui avoit tendue Xantippe le lacédémonien, qui servoit dans l'armée des carthaginois, qu'Hamilcar, père d'Annibal, commandoit en chef : il fut fait prisonnier, & envoyé vers le sénat, avec charge de demander la délivrance de quelques personnes de marque, qui avoient été prises par les romains, & promesse par serment de venir se remettre dans sa prison, s'il ne l'obtenoit pas. De retour à Rome, il voyoit d'un côté une sorte d'utilité : mais sa conduite fit connoître qu'il jugea qu'elle n'étoit qu'apparente. Voici de quoi il s'agissoit. Il pouvoit demeurer à Rome, y vivre avec sa femme & ses enfans, jouir du titre & des prérogatives d'homme consulaire; oublier sa défaite ou s'en consoler, en la regardant comme un coup de la fortune, & une preuve que les armes sont journalières. Qui dira que ce ne sont pas là des biens ? le courage & la grandeur d'ame.

Où trouver de meilleurs témoins ? Le caractère de ces vertus est de ne rien craindre, de mépriser tous les événements humains, & de croire que de tout ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui soit au-dessus de ses forces. Aussi que fit Régulus ? Il vint au sénat ; il exposa le sujet de sa mission : il refusa de dire son avis, ne se regardant plus comme sénateur, puisqu'il étoit lié envers l'ennemi par le serment qu'il lui avoit fait. Ce n'est pas tout : ô insensé ! va s'écrier ici quelqu'un ; ô homme ennemi de lui-même ! Forcé de dire ce qu'il pensoit, il démontra qu'il étoit de l'intérêt de la patrie de ne point relâcher les prisonniers que Carthage réclamoit; que ce seroit échanger de jeunes guerriers, braves & habiles, pour un homme accablé d'années & d'infirmités. Son autorité prévalut ; les prisonniers retenus. Pour lui, il retourna à Carthage, sans être arrêté ni par les regrets de sa patrie, ni par les larmes de sa famille. Il n'ignoroit pourtant pas qu'il alloit se mettre à la merci d'un ennemi cruel, dont la rage industrieuse inventeroit, pour le tourmenter, des supplices d'une espèce nouvelle & singulière. Mais de son serment, il en connoissoit la sainteté. Ainsi, lorsqu'on le faisoit mourir par des veilles forcées, son sort étoit préférable à la qualité de veillard toujours prisonnier, & de consulaire parjure, comme il auroit été, s'il fût demeuré à Rome.

C'est au moins une folie, dira-t-on, de ne point se borner au silence, & à ne rien dire pour la liberté des prisonniers ; mais d'opiner pour qu'ils ne soient point relâchés ? Comment, une folie ? Lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la république, son dommage peut-il être un bien pour un citoyen.

C'est renverser les principes naturels & rompre la chaîne des vérités, que de diviser l'honnête d'avec l'utile. Nous cherchons tous notre bien; nous sommes entraînés vers cet objet par une force à laquelle nous ne pouvons résister. Où est l'homme qui fuye son utilité? ou plutôt, qui ne s'en occupe sans cesse, & qui ne coure, pour ainsi dire après? Mais comme on ne peut la trouver que dans les actions nobles & honnêtes, l'honnêteté & la gloire tiennent le premier rang dans les choses humaines. Cependant telle est aujourd'hui l'erreur générale, que nous attachons au mot utile l'idée du besoin & de l'intérêt, plutôt que celle de l'honneur & de la dignité.

Mais, dira-t-on, quelle est donc la force & l'obligation du serment? Est-ce que nous redoutons la colère de Jupiter? Cette crainte est chimérique: Jupiter ne peut ni se mettre en colère, ni nuire à aucune créature: c'est l'avis de tous les philosophes, soit qu'ils disent que Dieu, renfermé en lui-même, ne fait rien & n'exige rien, ou qu'ils soutiennent que c'est un être toujours agissant. Mais quand il seroit susceptible de couroux, Régulus pouvoit-il craindre un plus grand mal que celui qu'il se fit lui-même? Il n'y avoit donc aucune raison de religion qui dût l'emporter sur le grand intérêt de sa conservation. Mais son honneur, que seroit-il devenu? On répond d'abord que de deux maux, il faut éviter le pire. Or le pire n'est-il pas la vengeance de l'ennemi? Ensuite on cite ce vers d'Accius: « Vous avez violé la foi donnée, je ne dois rien » à un parjure ». Voilà, dit-on, une vérité qui ne perd rien de sa force, pour sortir de la bouche d'un impie.

Ils ajoutent encore qu'il en est de l'honnêteté, comme de l'utilité; qu'on ne croit quelquefois la voir là où elle n'est pas: il semble d'abord qu'elle est dans l'action de Régulus, qui court au supplice, plutôt que de trahir son serment. Cependant cette action n'est pas honnête, parce qu'on ne doit point donner à une parole arrachée par la violence des ennemis, une validité qu'elle ne peut avoir. D'ailleurs, une grande utilité rend honnête, ce qui ne le paroissoit pas d'abord. Voilà, à-peu près, ce qu'on dit contre Régulus. Voyons les premières objections.

Il n'avoit rien à redouter de Jupiter; ce Dieu ne se courouce, ni ne se venge. Cette raison n'a pas plus de force contre le serment de Régulus, que contre tout serment en général. D'ailleurs, ce n'est pas la crainte qui doit le rendre respectable, mais sa force & son caractère. Le serment est une affirmation religieuse. Or une promesse faite, en quelque sorte, sur la garantie de Dieu, doit être gardée. Laissons-là la colère des Dieux, qui n'est rien de réel; mais songeons à la justice & à la bonne foi. Qu'Ennius parle bien de cette dernière vertu! lorsqu'il dit, « O divine foi; » vertu qui s'élève vers le ciel, & par laquelle » Jupiter juré! « C'est elle pourtant que viole l'homme parjure: oui cette foi que nos ancêtres, dit Caton, dans son discours, ont placé dans le capitole à côté de Jupiter.

Mais ce Dieu n'auroit pas fait plus de mal à Régulus, qu'il ne s'en fit lui-même. Vous avez raison, si la douleur seule est un mal. Mais ce n'est pas ainsi que pensent les philosophes les plus accrédités dans l'école. La douleur, disent-ils, bien loin d'être le souverain mal, n'est pas même un mal; Régulus a scellé par sa mort cette vérité: je doute qu'on trouve un autre témoin qui puisse donner plus de poids; ainsi vous ne devez pas le récuser. En effet, quelle autorité est au-dessus de celle d'un des premiers hommes de la république, qui, pour demeurer fidèle à son devoir, se livre lui-même à une mort cruelle? Mais de deux maux il faut éviter le pire; je vous entends, vous préférez la honte à la misère. Quel travers! La honte n'est-elle pas le plus grand de tous les maux? Si la difformité du corps est désagréable & choquante, que doit être la turpitude de l'ame.

Les moins sévères se contentent de dire que c'est le plus grand de tous les maux; les autres soutiennent que c'est le seul mal. Il est vrai que ce que dit Accius: « Je n'ai point donné « ma foi à un parjure, » est excellent dans l'ouvrage d'un poëte, qui doit faire parler Atrée conformément à son caractère. Mais de prétendre s'en servir pour prouver qu'une parole est nulle, lorsqu'elle a été donnée à un homme qui ne garde pas la sienne, c'est fournir un prétexte & un faux-fuyant à l'infidélité.

Les loix de la guerre n'obligent pas moins que les autres loix, & à l'exception de quelques cas bien rares, rien ne vous autorise à ne pas tenir la parole donnée à l'ennemi. Vous êtes lié par votre serment, si, en le faisant, vous avez cru effectivement vous lier, & promettre une chose juste & légitime. Si votre serment n'a pas cette qualité, vous pouvez vous en dispenser, sans être parjure. Il n'y a ni injustice, ni fraude à ne pas payer à un corsaire la rançon qu'on lui a promise, pour racheter sa vie ou sa liberté: le serment qu'on lui a fait n'est rien. Nous n'avons pas avec lui de juste guerre; c'est l'ennemi commun de tous les hommes. Il n'y a aucun lien de religion entre lui & nous.

Le parjure ne consiste donc pas à jurer sans intention de garder son serment; mais à le violer, quand on l'a fait de bonne foi, & à ne pas l'exécuter à la lettre, conformément à nos loix & à nos usages. Euripide dit fort ingénieusement: « C'est ma langue, & non pas mon » cœur qui a juré ». Mais Régulus n'avoit au-

cune raison pour agir contre son serment : il eût violé toutes les loix de la guerre. Il avoit donné sa parole à un ennemi légitime, à qui le droit fécial & plusieurs autres droits étoient communs avec nous. C'est la seule raison pour laquelle le sénat a livré quelquefois des hommes illustres à l'ennemi.

Véturius, & Sp. Posthumius furent livrés aux samnites, parce qu'après avoir été battus à la journée de Caudium, ils avoient fait, sans l'aveu ni du sénat, ni du peuple romain, cette paix ignominieuse, dont le premier article portoit que les légions romaines passeroient sous le joug. Pour déclarer à l'ennemi que la république ne vouloit pas la ratifier, on lui livra en même temps les tribuns du peuple Tib. Numicius & Q. Melius, qui en étoient les premiers auteurs, puisqu'ils avoient conseillé aux deux généraux de la conclure. Posthumius fut le premier à demander qu'on prît cette résolution, quoiqu'il dût en être une des victimes. Son exemple a été suivi long temps après : C. Mancinus avoit fait la paix avec les numantins, sans l'autorité du sénat, il demanda à leur être livré ; il pressa le sénat de rendre un arrêt que L. Furius & Sext. Attilius allerent présenter au peuple, afin d'avoir son consentement : il le donna, & la chose fut faite. Il eut plus d'honneur que Q. Pompée, qui, ayant fait la même faute, gagna le peuple à force de prières, & rendit inutile l'arrêt du sénat. Il abandonna ce qui étoit honnête, uniquement occupé d'un fantôme d'utilité qu'il voyoit dans le succès de ses basses & honteuses démarches. Posthumius & Mancinus, au contraire, firent céder le fantôme à la réalité.

Mais Régulus devoit compter pour rien un serment que la force lui avoit arraché : comme si la force pouvoit subjuguer celui qui est véritablement homme. Il pouvoit, au moins, ne pas venir à Rome : Pourquoi se chargeoit il d'une commission dont il vouloit empêcher l'effet ? Hé ! vous critiquez ce que vous devriez le plus louer. Il craignit de s'en rapporter à lui-même ; il voulut que le sénat décidât cette question ; il se chargea de la lui venir proposer : il est vrai que s'il ne lui avoit pas comme dicté ce qu'il devoit faire, on auroit sans doute rendu les prisonniers. Par ce moyen, il auroit conservé sa vie & sa liberté. Mais l'intérêt de la patrie prévalut dans son esprit : il crut qu'il étoit de son devoir de tout dire, & de tout souffrir. On dit qu'une chose devient honnête, lorsqu'elle est très-utile ; on se trompe : elle peut l'être, mais non pas le devenir. Il n'y a point d'utilité sans honnêteté : une chose n'est pas honnête, parce qu'elle est utile ; mais elle est utile, parce qu'elle est honnête.

De tous les traits que l'histoire nous fournit, je ne crois pas qu'on en puisse trouver aucun qui soit au-dessus de l'action de Régulus. Il n'y a pourtant qu'une chose qu'on y doive admirer : c'est ce qu'il fit dans le sénat, lorsqu'il opina à ce qu'on gardât les prisonniers. Car, son retour à Carthage nous paroit maintenant héroïque ; alors c'étoit quelque chose de fort simple : il ne pouvoit pas faire autrement : c'étoit le mérite de son temps, plutôt que le sien. Nos ancêtres regardoient le serment comme le lien le plus indissoluble. Voyez les loix des douze tables, les loix sacrées, les traités faits avec les ennemis, les jugemens des censeurs, dont l'exactitude n'étoit jamais plus grande que lorsqu'il s'agissoit d'examiner si la loi du serment avoit été religieusement gardée.

Le tribun Pomponius ajourna L. Manlius, fils d'Aulus, parce qu'il avoit prolongé de quelques jours la durée de sa charge de dictateur : de plus, il lui faisoit un crime d'avoir comme séquestré du commerce des hommes, & relégué dans les champs son fils T. Manlius, qui depuis fut surnommé Torquatus. Ce jeune romain ayant appris l'accusation intentée à son pére, vient à Rome, & arrive, à la pointe du jour, chez le tribun, qui étoit encore au lit. Celui-ci apprenant que le fils de Manlius étoit chez lui, crut qu'animé de l'esprit de vengeance, il venoit se plaindre lui-même, & lui donner de nouveaux éclaircissemens ; il se lève, il fait sortir tout le monde. Le jeune Manlius entre ; aussi-tôt il met l'épée à la main, & menace Pomponius de le tuer, s'il ne lui promet avec serment de se désister de ses poursuites. Le tribun effrayé promit & jura. Ensuite il fit son rapport au peuple, & abandonna la procédure qu'il avoit entamée contre Manlius. Telle étoit alors la force du serment. Ce Manlius, qui fit ce coup si hardi, est celui là même qui fut surnommé Torquatus, pour avoir tué, sur le bord du Téveron, un gaulois qui l'avoit défié au combat, & dont il enleva le collier : dans son troisième consulat, il remporta une pleine victoire sur les latins, auprès du Véséris. En un mot, ce fut un grand homme, aussi févère, aussi inflexible à l'égard de son fils, qu'il avoit été tendre & généreux envers son père.

Mais, s'il faut louer Régulus d'avoir été fidèle à son serment, on doit, par la même raison, condamner la conduite de ces dix romains, qu'Annibal envoya à Rome, pour proposer l'échange des prisonniers, si, après le refus du sénat, ils n'ont pas tenu le serment qu'ils avoient fait de retourner dans le camp dont les carthaginois s'étoient rendus maitres. Tous ne méritent pas le même reproche. Car, selon Polybe, qui est un historien bien exact & bien digne de foi, dès que le sénat eut rejeté la proposition qu'on lui faisoit faire, de ces dix prisonniers qu'Annibal avoit choisis entre les plus qualifiés, neuf allèrent se remettre dans les fers des ennemis ;

mais le dixième, qui, sous prétexte d'avoir oublié quelque chose dans le camp des carthaginois, y étoit rentré presqu'aussi-tôt qu'il en étoit sorti, refusa de les suivre, & demeura à Rome. Il se croyoit quitte; mais il avoit tort. La fraude, bien loin de dégager l'homme de son serment, en serre les nœuds & aggrave le parjure. Je ne vois ici qu'une fausse prudence, & une mauvaise intention. Le sénat pensa de même, & ordonna que l'auteur d'une pareille subtilité seroit renvoyé à Annibal.

Cette sévérité ne doit pas vous surprendre, voici quelque chose de plus fort. Les deux consuls, Paul & Varron, abandonnérent huit mille hommes qu'ils avoient laissés dans leur camp : ils furent fait prisonniers, sans qu'on pût les accuser ni d'avoir lâchement rendu les armes dans le combat, ni d'avoir pris la fuite pour éviter la mort. Cependant le sénat, qui pouvoit les racheter pour une modique somme d'argent, refusa de le faire, afin d'apprendre aux soldats qu'il falloit vaincre ou mourir. Le même Polybe dit qu'à cette nouvelle, le courage d'Annibal fut ébranlé : il vit avec une sorte de terreur, que les malheurs ne pouvoient abattre la fierté romaine. Ainsi lorsqu'on met dans la balance, d'un côté, l'honnêteté, & de l'autre, les choses qui ont une vaine apparence d'utilité, la première l'emporte toujours.

Accilius, qui a écrit l'histoire romaine en grèce, dit que de ces dix prisonniers, il y en eut plus d'un qui imagina de retourner dans le camp des carthaginois, croyant que c'étoit remplir le serment que tous avoient fait; mais que les censeurs les avoient déclarés infâmes. Nous avons démontré que les actions lâches, telle qu'auroit été celle de Régulus, s'il eût plus considéré son intérêt que celui de la patrie, ou si, au mépris de son serment, il eût voulu demeurer à Rome, ne peuvent être utiles, parce qu'elles sont honteuses & déshonorantes.

Nous voici à la quatrième classe des vertus & des devoirs, qui renferme la modération, l'égalité, la dignité. Ce qui est contraire à cette chaîne de vertus, peut-il être utile? Les disciples d'Aristippe, qu'on a nommés les cirénéens & ces autres philosophes, qu'on appelle annicériens, ont dit que la volupté étoit le souverain bien, & que la vertu n'en étoit un, qu'en tant qu'elle étoit une cause de plaisir. Ils sont oubliés aujourd'hui : Epicure, qui a fait revivre, à peu-près le même système, a succédé à leur réputation. Voilà les ennemis de l'honnêteté; pour la maintenir, malgré leurs attaques, il faut, comme on dit, nous armer de pied en cap, & les combattre de toutes nos forces.

Car, s'il est vrai, comme le dit Métrodore, que le bien de l'homme, que tout le bonheur de sa vie consiste à être d'un tempérament vigoureux, & à savoir qu'il peut compter sur sa force; certainement ce bien, ce souverain bien, comme ils l'appellent, sera un obstacle à l'honnêteté. Car, premièrement, en supposant que ce principe est vrai, que ferez vous de la prudence? quel sera son usage & sa fonction? Servira-t-elle à vous trouver des plaisirs? Quelle honte pour la vertu d'être, pour ainsi dire, aux gages de la volupté! Mais que peut faire ici la prudence? Elle peut choisir les voluptés. Je veux que cela soit bien agréable; mais aussi, y a-t-il rien de plus honteux? D'ailleurs, le cœur d'un homme qui croit que la douleur est le souverain mal, peut-il être susceptible de courage, puisque le courage n'est autre chose que le mépris de la douleur & des travaux? A propos de la douleur, je sais qu'Epicure pose en plus d'un endroit, & particulierement ici des principes assez fermes; mais il ne s'agit pas de ce qu'il dit, considérons ce qu'il doit dire, après avoir renfermé le souverain mal dans les bornes de la douleur, & le souverain bien dans celles de la volupté. Il en est de même de la tempérance : il en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages, & il en parle très-bien; mais ce sont des vérités, pour ainsi dire, étouffées. En effet, peut on louer la tempérance, quand on place le souverain bien dans la volupté? Car elle est l'objet des passions dont la tempérance est l'ennemie.

Cependant, quand ils parlent des trois premières vertus, ils disent des choses assez spécieuses, & répondent aux objections par d'ingénieuses subtilités. La prudence, selon eux, est une certaine science, qui consiste à trouver les plaisirs, & à écarter la douleur. Au sujet du courage, autre définition captieuse, c'est la force de mépriser la mort, & de résister à la souffrance. La tempérance est plus difficile à concilier avec leur système général; mais ils s'en tirent en prenant un autre biais, & en disant que la parfaite volupté consiste dans l'exemption de la douleur : à l'égard de la justice, on ne sait, avec eux, ce que c'est : elle ne porte sur rien; elle n'est rien, non plus que les autres vertus relatives à la société. Car la bonté, la douceur, la générosité, l'amitié ne conservent que leur nom, si on envisage en elles autre chose qu'elles mêmes, & si en les cultivant, on se propose ou la volupté, ou l'intérêt propre.

Réduisons en deux mots tout le fonds de ce traité. Une chose qui n'est pas honnête, ne peut pas être utile : nous l'avons dit, & nous disons maintenant que la volupté & l'honnêteté sont absolument incompatibles. Aussi, selon moi, il n'y a point de philosophes plus condamnables que Calliphon & Dinomache, qui ont prétendu les concilier ensemble, & cru que c'étoit le moyen de terminer toute dispute : c'est comme s'ils avoient voulu

voulu accoupler l'homme avec la bête. L'honnêteté dédaigne, rejette, abhorre une pareille association. Le bien & le mal sont des choses simples qui ne souffrent ni mélange ni composition Mais nous en parlerons ailleurs, & nous discuterons la chose, car elle en vaut la peine. Revenons à notre sujet.

Nous avons déjà dit comment il faut résoudre la difficulté, lorsque l'utile, ou ce qui paroît tel, n'est pas d'accord avec l'honnête. Il est vrai que celui-ci ne peut avoir aucune liaison avec la volupté, quoiqu'on voye en elle quelque apparence d'utilité. Elle peut, tout au plus, servir, pour ainsi dire, d'assaisonnement aux choses de la vie; mais pour d'utilité réelle, elle n'en a aucune.

Voilà, mon cher fils, le présent que vous fait votre père : il ne pouvoit pas, je crois, vous en faire de plus beau. Cependant je ne l'estimerai, & il ne vous sera profitable qu'à proportion de l'accueil que vous lui aurez fait. Je crois pourtant qu'il en mérite un favorable; mes leçons peuvent être associées avec celles de Cratippe, & reconnues pour amies & pour alliées. Si j'étois allé à Athènes, ce que j'aurois certainement fait, si les cris de ma patrie ne m'eussent arrêté au milieu de ma course, j'aurois joint mes préceptes à ceux de votre maître : mais ces livres vont vous les apporter; ils sont ma voix & mon organe. Ecoutez-les, employez-y tout le temps que vous pourrez; &, à cet égard, la mesure du pouvoir dépend de la volonté. Si je vois que ces matières vous plaisent, nous en parlerons bientôt ensemble; je l'espère de même, & lorsque nous serons séparés, mes écrits parleront pour moi. Adieu, mon fils, soyez persuadé que vous m'êtes bien cher, & que je vous aimerai encore davantage, si vous prenez du goût à ces sortes d'ouvrages, & à la morale qu'ils contiennent.

Fin du quatrième Volume.

SUPPLÉMENT
AU
DICTIONNAIRE
DE MORALE.

Rr 2

Nous donnons ici, par forme de Supplément, quelques-uns des meilleurs morceaux de Morale, que la crainte de donner trop d'étendue à ce Dictionnaire ; nous avoit portés à ne pas employer.

A.

AMITIÉ. Confidérant la conduite de l'ouvrage d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'enfuivre. Il choifit le plus bel endroit & milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élabouré de toute fa fuffifance, & le vuide tout autour, il le remplit de grotefques, qui font peintures fantafques, n'ayans grace qu'en la variété & eftrangeté. Que font-ce icy auffi à la vérité que grotefques & corps monftrueux, rappiecez de divers membres, fans certaine figure, n'ayans ordre, fuitte, ny proportion que fortuite?

Definit in pifcem mulier formofa fupernè.

Je vais bien jufques à ce fecond poinct, avec mon peintre : mais je demeure court en l'autre & meilleure partie : car ma fuffifance ne va pas fi avant que d'ofer entreprendre un tableau riche, poly & formé felon l'art. Je me fuis advifé d'en emprunter un d'Eftienne de la Boetie, qui honorera tout le refte de cette befongne. C'eft un difcours auquel il donna nom : *La Servitude volontaire* : mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptifé, le *Contre-un*. Il l'efcrivit par maniere d'effay, en fa premiere jeuneffe, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court piecà ès mains des gens d'entendement, non fans bien grande & meritée recommandation : car il eft gentil, & plein au poffible. Si y a-il bien à dire, que ce ne foit le mieux qu'il peuft faire : & fi en l'aage que je l'ai cogneu plus avancé, il euft pris un tel deffein que le mien, de mettre par efcrit fes fantaifies ; nous verrions plufieurs chofes rares, & qui approcheroient bien près de l'honneur de l'antiquité : car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en cognois point qui luy foit comparable. Mais il n'eft demeuré de luy que ce difcours : encore par rencontre, & croy qu'il ne le vit onques depuis qu'il lui efchappa : & quelques memoires fur cet édict de janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-eftre leur place. C'eft tout ce que j'ay peu recouvrer de fes reliques (moy qu'il laiffa d'une fi amoureufe recommandation, la mort entre les dents, par fon teftament, heritier de fa bibliotheque & de fes papiers) outre le livret de fes œuvres que j'ay fait mettre en lumiere : & fi fuis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a fervy de moyen à noftre premiere accointance. Car elle me fut monftrée longue efpace avant que je l'euffe veu, & me donna la premiere cognoiffance de fon nom, acheminant ainfi cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous fi entiere & fi parfaite, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en ufage. Il faut tant de rencontres à la baftir, que c'eft beaucoup fi la fortune y arrive une fois en trois fiecles. Il n'eft rien à quoy il femble que nature nous aye plus acheminez qu'à la focieté. Et dit Ariftote, que les bons légiflateurs ont eu plus de foin de l'*amitié* que de la juftice. Or le dernier poinct de fa perfection eft cetuy-cy. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le befoin public ou privé, forge & nourrir, en font d'autant moins belles & genereufes, & d'autant moins *amitiez*, qu'elles meflent autre caufe, but & fruict en l'*amitié* qu'elle mefme. Ny ces quatre efpeces anciennes, naturelle, fociale, hofpitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'eft pluftoft refpect. L'*amitié* fe nourrit de communication, qui ne peut fe trouver entr'eux, pour la trop grande difparité, & offenferoit à l'adventure les devoirs de nature : car ny toutes les fecretes penfees des peres ne fe peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une mefféante privauté : ny les advertiffemens & corrections, qui eft un des premiers offices d'*amitié*, ne fe pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'eft trouvé des nations où, par l'ufage, les enfans tuoyent leurs peres : & d'autres, où les peres tuoyent leurs enfans, pour éviter l'empefchement qu'ils fe peuvent quelquefois emporter : & naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'eft trouvé des philofophes defdaignans cette couffure naturelle, tefmoin Ariftippus, qui quand on le preffoit de l'affection qu'il devoit à fes enfans pour eftre fortis de luy, fe mit à cracher, difant que cela en eftoit auffi bien forty ; que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec fon frere : Je n'en fais pas, dit-il, plus grand eftat, pour eftre forty de mefme trou. C'eft à la verité un beau nom, & plein de dilection que le nom de frere, & à cette caufe en fifmes nous luy & moy notre alliance : mais ce meflange des biens, ces partages, & que la richeffe de l'un foit la pauvreté de l'autre, cela deftrempe merveilleufement & relafche cette foudure fraternelle. Les freres ayans à conduire le progrez de leur avancement, en mefme fentier & mefme train, il eft force qu'ils fe heurtent & choquent fouvent. Davantage, la correfpondance, & relation qui engendre ces vrayes & parfaites amitiez, pourquoy fe trouvera-elle en ceux-cy ? Le pere & le fils peuvent eftre de complexion entierement efloignée, & les freres auffi : C'eft mon fils, c'eft mon pa-

rent : mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont *amitiez* que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire : Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection & *amitié*. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé-là, tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, & le plus indulgent, jusques à son extrême vieillesse : & estant d'une famille fameuse de pere en fils, & exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

. . . . & ipse
Notus in fratres animi paterni.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut : ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

. . . . (Neque enim est Dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiem).

est plus actif, plus cuisant & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fievre, sujet à accez & remises, & qui ne nous tient qu'à un coin. Et l'*amitié*, c'est une chaleur generale & universelle, temperée au demeurant & égale, une chaleur constante & rassise, toute douceur & pollissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un desir forcené après ce qui nous fuit,

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito,
Ne più l'estima poi, che presa la vede,
Et sol dietro à chi fugge affreta il piede.

Aussitost qu'il entre aux termes de l'*amitié*, c'est-à-dire en la convenance des volontez, il s'esvanouist & s'alanguist : la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle & sujette à sacieté. L'*amitié* au revers, est jouye à mesure qu'elle est desirée, ne s'esleve, se nourrit, n'y prend accroissance qu'en la jouissance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite *amitié*, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, afin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais : la premiere maintenant sa routte d'un vol hautain & superbe, & regardant desdaigneusement cette-cy passer ses pointes bien loin au dessous d'elle. Quant au mariage, outre que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, & marché, qui ordinairement se fait à autres fins ; il y survient mille fusées estrangeres à demesler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où est l'*amitié*, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Joinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourrisse de cette saincte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'estreinte d'un nœud si pressé & si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre & volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier ; il est certain que l'*amitié* en seroit plus pleine & plus comble : mais ce sexe par nul exemple n'y est encore pû arriver, & par les escoles anciennes en est rejetté. Et cette autre licence grecque est justement abhorrée par nos mœurs. Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages, & difference d'offices entre les amans, ne respondoit non plus assez à la parfaite union & convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitiæ ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem ?* Car la peinture mesme qu'en fait l'academie ne me désadvouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspirée par le fils de Venus au cœur de l'amant, sur l'objet de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolens & passionnez efforts, que peut produire une ardeur immoderée ; estoit simplement fondée en une beauté externe : fausse image de la generation corporelle : car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit, duquel la monstre estoit encore cachée : qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'aage de germer. Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuite c'estoient richesses, presens, faveur à l'avancement des dignitez : & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesmes : Instructions philosophiques, enseignemens à reverer la religion : obéir aux loix, mourir pour le bien de son pays : exemple de vaillance, prudence, justice. S'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame, celle de son corps estant fanée : & esperant par cette societé mentale, establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effet, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loisir & discretion en son entreprise, ils le requierent exactement en l'aimé ; d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne de difficile cognoissance & abstruse descouverte) lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit icy principale : la corporelle, ac-

cidentale & feconde, tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aimé : & verifient que les dieux aussi le preferent : & tancent grandement le poëte Æschylus, d'avoir en l'amour d'Achilles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere & imberbe verdeur de son adolescence, & le plus beau des grecs. Apres cette communauté generale, la maistresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & preduminant : ils disent qu'il en provenoit des fruicts très-utiles au privé & au public. Que c'estoit la force des pays qui en recevoient l'usage, & la principale defense de l'equité & de la liberté. Tesmoins les salutaires amours de Harmodius & d'Aristogiton. Pourtant la nomment-ils sacrée & divine, & n'est à leur compte, que la violence des tyrans & lascheté des peuples, qui luy soit adversaire. Enfin tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie.* Je reviens à ma description, de façon plus equitable & plus equable. *Omnino amicitiæ, corroboratis jam, confirmatisque ingeniis & ætatibus, judicanda sunt.* Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitiez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'*amitié* dequoy je parle, elles se meslent & confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant, parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, & par des rapports que nous oyons l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports : je croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fust par hazard en une grande feste & compagnie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cognus, si obligez entre nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il écrivit une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse & explique la précipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, & ayant si tard commencé, car nous estions tous deux hommes faits, & luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre tems. Et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles & regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue & prealable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle quinte-essence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'emmena se plonger & se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'emmena se plonger & se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la verité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lælius, en presence des consuls romains, lesquels apres la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Cajus Blosius, qui estoit le principal de ses amis, combien il eust voulu faire pour luy, & qu'il eust respondu : Toutes choses. Comment toutes choses ? suivit-il, & quoy s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? Il ne me l'eust jamais commandé, repliqua Blosius. Mais s'il l'eust fait ? adjousta Lælius : J'y eusse obey, respondit-il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus.

Mais toutefois ceux qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere : & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou que ennemis de leur pays, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estans parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'autre : & faites guider ce harnois par la vertu & conduire de la raison, comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blosius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes. Au demeurant cette response ne sonne non plus que feroit la mienne, a qui s'enquestoit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer votre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me déloger de la certitude, que j'ay des intentions & jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre presentée, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si unanimement ensemble : elles se sont considerées d'une si ardente affection, & de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre ; que non seulement je cognoissoy

la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy. Qu'on ne me mette pas à ce rang ces autres amitiez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre, & des plus parfaites de leur genre : mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitiez, la bride à la main, avec prudence & precaution : la liaison n'est pas nouée en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en défier. Aymez-le, disoit Chilon, comme ayant quelque jour à le hair, haissez-le comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine & maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires & coustumieres : à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres-familier, O mes amis, il n'y a nul ami. En ce noble commerce, les offices & les bienfaits nourriciers des autres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin, quoique dient les stoiciens : & comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, & hait & chasser d'entre-eux, ces mots de division & de difference, bienfait, obligation, recognoissance, priere, remerciement, & leurs pareils. Tout estant par effet commun entre-eux, volontez, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres propre definition d'Aristote; ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary & la femme. Voulans inferer par là, que tout doit estre à chacun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & partir ensemble. Si en l'amitié dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfait, qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un & l'autre plus que toute autre chose, de s'entre-bien-faire, celuy qui en preste la matiere & l'occasion, est celuy-là qui fait le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour monstrer comment cela se pratique par effet, j'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas Corinthien avoit deux amis, Charixenus Sycionien, & Aretheus Corinthien : venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : Je legue à Aretheus de nourrir ma mere, & l'entretenir en sa vieillesse : à Charixenus, de marier ma fille, & luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra : & au cas que l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy qui survivra. Ceux qui premiers virent ce testament, s'en mocquerent : mais ses heritiers en ayans esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, estant trespassé cinq jours apres, dont la substitution fut ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere, & de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux & demy en mariage à une sienne fille unique, & deux & demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme jour. Cet exemple est bien plein : si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis: Car cette parfaite amitié, dequoy je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs : au contraire il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce sujet. Les amitiez communes on les peut departir; on peut aymer en cettuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la liberalité, en celuy-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié, qui possede l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courririez-vous? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en démesleriez-vous? L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celui qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler, & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entr'aiment, & m'aiment autant que je les aime : il multiplie en confrairie, la chose la plus une & unie, & dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convient tres bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien faire. Et sans doute, la force de l'amitié se monstre bien plus richement en son fait, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effets imaginables, à qui n'en a gousté : & qui me font honorer à merveilles la response de ce jeune soldat, à Cyrus, s'enquestant à luy, pour combien il voudroit donner un cheval, par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, & s'il le voudroit eschanger

à

à un royaume : Non certes, sire : mais bien le lairroy-je volontiers, pour en acquerir un amy, si je trouvoy homme digne d'une telle alliance. Il ne disoit pas mal, si je trouvoy. Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne fait rien de reste; il est besoin que tous les ressorts soient nets & seurs parfaitement. Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourvoir qu'aux imperfections, qui particulierement interessent ce bout-là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin & mon advocat; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent. Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent, j'en fay de mesme : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent : & ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbecille : ny un cuisinier jureur qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assez s'en meslent : mais ce que j'y fay,

Mihi sic usus est : Tibi, ut opus est facto, face.

A la familiarité de la table j'associe le plaisant, non le prudent : au lict, la beauté avant la bonté : & en la societé du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie, pareillement ailleurs. Tout ainsi que celuy qui fut rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprint, de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge equitable d'une telle action : Je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce sujet, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : & en ce poinct les effets surpassent les preceptes mesmes de la philosophie,

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

L'ancien Menander disoit celuy là heureux, qui avoit pu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesmes s'il en avoit tasté : car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aisée, & sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles & originelles, sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouïr de la douce compagnie & societé de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuict obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdy,

. . . . . . quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic Dii voluistis) habebo.

Je ne fay que traisner languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part :

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.

J'estois desia si fait & accoustumé à estre deuxiesme par-tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec charus æquè, nec superstes.
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'est action ou imagination, où je ne le trouve à dire, comme si eust il bien fait à moy; car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit il au devoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis?
. . . . O misero, frater, adempte mihi!
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater,
Tecum una tota est nostra sepulta anima.
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certè semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

Parce j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, & à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler & changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine; je me suis dédit de le loger icy. Et afin que la memoire de l'autheur n'en soit interessée en l'endroit de ceux qui n'ont pu cognoistre de pres ses opinions & ses actions : je les advise que ce sujet fut traité par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, comme sujet vulgaire & tracassé en mille endroits des livres. Je ne fay nul doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit : car il estoit assez consciencieux, pour ne mentir pas mesme en se jouant; & sçay davantage, que s'il

eust eu à choisir, il eust mieux aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac, & avec raison : mais il avoit une autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeir & de se soubmettre tres-religieusement aux loix, sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son pays, ny plus ennemi des remuemens & nouveautez de son temps; il eust bien plustost employé sa suffisance a les esteindre, qu'à leur fournir dequoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux-cy. Or en eschange de cet ouvrage serieux, j'en substitueray un autre, produit en cette mesme saison de son aage, plus gaillard & plus enjoué. (*Essais de Montaigne*).

Vous me devez, monsieur, une consolation pour la perte de notre amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'amitié, puisqu'ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'examine à la rigueur, & je crois mettre dans l'*amitié* plus qu'une autre : cependant tout échappe. Je vous prie donc de me dire sans ménagement à qui je dois m'en prendre; car il faut que mes plaintes aient un objet. Est-ce de moi? est-ce de mes amis, ou des mœurs du temps? Enfin, corrigez-moi où je manque; consolez-moi si je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on sent le besoin que l'on a de l'*amitié*. A mesure que la raison se perfectionne, que l'esprit augmente en délicatesse, & que le cœur s'épure, plus le sentiment de l'*amitié* devient nécessaire. Voici ce que le loisir de ma solitude m'a fait penser sur ce sujet.

Dans tous les tems on a regardé l'*amitié* comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous : le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'est une plainte générale : tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une *amitié* parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'*amitié*, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas, ne s'unissent-ils pas, pour en jouir? C'est un effet du dérèglement des hommes de s'aveugler sur leurs véritables intérêts. La sagesse & la vérité, en nous éclairant, tendent notre amour-propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, & que la vertu amène les doux plaisirs de l'*amitié*. Voyons donc quels sont les charmes & les avantages de l'*amitié*, pour les chercher; quel est le véritable caractère de l'*amitié*, pour la connoître, & quels sont les devoirs de l'*amitié*, pour les remplir.

Les avantages de l'*amitié* se présentent assez d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils sont de tous les biens les plus desirables : sans elle la vie est sans charmes. L'homme est plein de besoins : renvoyé à lui-même, il sent un vuide que l'*amitié* seule est capable de remplir : toujours inquiet & toujours agité, il ne se calme & ne se repose que dans l'*amitié*. Un ancien dit que l'amour est fils de la pauvreté & du dieu des richesses; de la pauvreté, parce qu'il demande toujours; du dieu des richesses, parce qu'il est libéral. L'*amitié* ne pourroit-elle pas aussi avoir la même origine? Quand elle est vive, elle demande des sentimens : les ames tendres & délicates sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais, comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du dieu des richesses; car il n'est pas permis de se parer du beau nom d'*amitié*, dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens : le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer & d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richesses & d'honneurs, & privez-les des douceurs de l'*amitié*, tous les agrémens de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent à l'amour, les femmes par l'attachement à leurs devoirs, & les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'*amitié*, vous êtes entraîné dans l'amour. L'*amitié* s'enrichit des pertes de l'amour; elle en devient plus tendre, plus vive & plus empressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagemens dont je parle. L'*amitié* naissante est sujette à l'illusion : la nouveauté plaît & promet, & tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au-delà de la vérité, & qui obscurcit nos lumières. Vous voyez dans les personnes qui commencent à vous plaire, tout ce qu'il y a de bon; & l'imagination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis bien plus par les qualités qu'on devine, que par celles qu'on connoit. Il y a aussi des *amitiés* d'étoile & de sympathie, des liens inconnus qui nous unissent & qui nous serrent; nous n'avons besoin ni de protestation ni de serment : la confiance va au devant des paroles. Quand *Montaigne* nous peint ses sentimens pour son ami : « Nous nous cherchions, dit il, & nos noms » s'embrassoient avant que de nous connoître. Ce » fut un jour de fête que je le vis pour la pre» mière fois; nous nous trouvâmes tout d'un coup » si liés, si unis, si connus, si obligés, que rien » ne nous fut plus cher que l'un à l'autre. Et quand » je me demande d'où vient cette joie, cette aise, » ce repos que je sens lorsque je le vois; c'est que » c'est lui, c'est que c'est moi; c'est tout ce que » je puis dire ». Nous jouissons dans l'*amitié*, de tout ce que l'amour a de plus doux; du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son ame à son

ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert, de montrer ses propres foiblesses; car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'*amitié*, qui sachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères! qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime!

Quelle ressource que l'asyle de l'*amitié*! Par elle vous échappez aux hommes, qui sont presque tous trompeurs, faux, & inconstans. Mais un des grands avantages de l'*amitié*, c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit; il faut se défier de sa propre raison, que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de savoir que l'on a un guide pour se conduire & se redresser.

Les anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'*amitié*; mais ils en ont fait des portraits si chargés, qu'on les a regardés comme de belles idées, & qui n'étoient point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modèles, & à rejetter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les traiter de chimères: c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérobant aux obligations de l'*amitié*, nous perdons tous ces avantages. C'est une société, c'est un commerce, enfin ce sont des engagemens réciproques où l'on ne compte rien, où le plus honnête homme met davantage, & se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son ami, richesses, crédit, soins, services, tout est à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre siècle, que d'offrir son bien à son ami, c'est le dernier effort de l'*amitié*. Il y a bien des témoignages au-dessus de celui-là; mais le plus grand avantage de l'*amitié*, c'est de trouver dans son ami un vrai modèle; car on desire l'estime de ce qu'on aime, & ce desir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

Sénèque recommande à son ami de choisir, entre les grands-hommes, le plus respectable: d'agir comme si l'on étoit en sa présence; de lui rendre compte de toutes ses actions: ce grand-homme qui nous tient en respect, c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, & n'est d'une plus sûre caution envers les autres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis d'être imparfaits à ses yeux: aussi ne voyez vous guère le vice se lier avec la vertu. L'on n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi pour oser se donner de certains amis. Pyrrhus dit: *Sauvez moi de mes amis, je ne crains qu'eux.* Pline ayant perdu son ami: *Je crains bien*, dit-il, *de me relâcher dans le chemin de la vertu; j'ai perdu mon guide & le témoin de ma vie.* Enfin la parfaite *amitié* nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables, elle nous force à leur ressembler pour les garder. Vous trouverez donc dans l'*amitié* la sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins, sans être demandé, attendu, ni acheté. Voyons à présent quels sont les véritables caractères de l'*amitié*, pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre ami, c'est la vertu: c'est ce qui nous assure qu'il est capable d'*amitié*, & qu'il en est digne. N'espérez rien de vos liaisons, lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'est pas le goût qui nous unit, ce sont les besoins: ce n'est pas l'union des cœurs ni l'esprit qu'on cherche dans les engagemens; aussi les voyons-nous finir aussitôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse; c'est toujours la faute de l'un des deux: on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à se dédire. On s'unit sans s'examiner, & on rompt sans délibérer: rien n'est si méprisable. Choisissez votre ami entre mille: rien n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste que de tomber en de mauvaises mains, d'avoir à essuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus que nos amis nous caractérisent: on nous cherche dans eux: c'est donner au public notre portrait, & l'aveu de ce que nous sommes. On trembleroit, si on faisoit attention sur ce que l'on hasarde en avouant un ami. Voulez-vous être estimé? vivez avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître avant que de s'engager. La première marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu; après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possède sont incapables de sentir ce doux sentiment, encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'*amitié*: c'est une passion turbulente, & l'*amitié* est un sentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'ivresse, qui quelquefois est suivie de violens chagrins: l'autre est une joie de raison, toujours pure & toujours égale; rien ne peut l'arrêter ni la lasser; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'*amitié* d'un amant est trop sèche. Il peut vous donner des soins & des services; mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'*amitié*; mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles & dissipées ne sont pas propres à l'*amitié*: chaque objet enlève une portion de sentiment & d'attention qui appartient à l'*amitié*. Quoique l'on ait toujours dit qu'il faut donner

à l'*amitié* des fondemens plus solides que la simple sensibilité ; cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné ; l'esprit ne peut être convaincu. Si le cœur n'est pas touché, l'on ne va pas bien vîte ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les *amitiés* dont la mémoire est venue jusqu'à nous.

Montaigne, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit qu'il fut frappé comme on l'est en amour : il étoit dans une situation propre à jouir de l'*amitié* : dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit plus de jouissance que celle de l'*amitié*. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses ramène à elles mêmes, conviennent mieux à la véritable *amitié*. Celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à vous par sentiment; mais, quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres ; mais les services doivent être à la suite de l'*amitié*, & non pas l'*amitié* à la suite des services. Il faut aussi dans l'*amitié*, de la conformité, des rapports, des âges à-peu-près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes brillans, enivrées de leur bonheur ; ces esprits déréglés que la fortune caresse, ne sont guères propres à l'*amitié*. Les rois sont aussi privés de ce doux sentiment : ils ne sauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux mêmes : c'est toujours le roi, & rarement la personne. Je ne voudrois pas avoir la première place à ce prix : tout est trop pesant sans le secours de l'*amitié*. Il n'y a eu de roi qu'Agésilaüs qui fut puni pour avoir su se trop faire aimer. C'est une belle domination que de régner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus soin d'amasser des richesses que d'acquérir des amis. Qui est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un asyle dans le cœur d'un ami pour le temps de la disgrace ? La plupart des biens que nous acquérons sont pour les autres ; celui-là seul est pour nous. Il faut aussi dans l'*amitié* des mœurs pures : vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite *amitié*. La retraite est propre à cultiver ce sentiment : la solitude est amie de la sagesse ; c'est au-dedans de nous qu'habite la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un ancien, *que de savoir demeurer avec soi-même. Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable !* L'*amitié* demande une personne toute entière : dans la retraite ce sentiment-là devient plus nécessaire & moins partagé : d'ailleurs, nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez elles, & la communiquent aux autres. Sénèque dit : *J'ai assez profité pour apprendre à être mon ami*. Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres. Les caractères doux & paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, & nous rend l'*amitié* plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons : sans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans son estime : si vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus, la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est guère propre aux plaisirs de la parfaite *amitié*. Nous voyons assez de jeunes gens se croire & se dire amis ; mais les liens de leur union c'est les plaisirs ; & les plaisirs ne font pas des nœuds dignes de l'*amitié*. *Vous êtes dans l'âge*, dit Sénèque à son ami, *où vos passions violentes sont éteintes, vous n'en avez plus que de douces : nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié*. Ce qui la rend plus sûre & plus solide, c'est la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, une vie qui nous ramène à la sagesse & à nous mêmes, un esprit élevé (car il y a un goût & un degré dans la parfaite *amitié*, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres) mais sur tout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup plus necessaires que celles de l'esprit : l'esprit plaît ; mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour-propre domine, n'en sont pas dignes ; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié ; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment : la véritable *amitié* est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, ou pour mieux dire étouffe tous les bons mouvemens ; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous, & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut savoir donner en pure perte ; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'*amitié*.

Il y a trois tems dans l'*amitié*, le commencement, la durée & la fin. Comme tous les commencemens de l'*amitié* sont pleins de sentimens, & que les *amitiés* naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion, rien ne coûte dans ces premiers momens, & tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par l'habitude. L'illusion disparoît, & vous êtes réduit à soutenir l'*amitié* par raison ; qualité qui est toujours sèche. En *amitié*, comme en amour, il faudroit ménager ses goûts :

c'eſt une économie permiſe. Mais ſait-on s'arrêter ſur un plaiſir permis & innocent ? Cependant, comme rien n'eſt ſi doux dans la vie qu'une ſenſible *amitié*, on devroit prendre de concert des meſures pour faire durer un état ſi deſirable ; car la vie heureuſe conſiſte à ſentir & à imaginer agréablement. L'on ſent les choſes préſentes, on imagine les futures. L'*amitié* remplit ces deux temps, ſoutient ces deux ſentimens, puiſqu'elle nous fait ſentir agréablement dans le préſent, & eſpérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il eſt écrit que toute ſenſibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une *amitié* naiſſante, ils peuvent donc quelquefois être inconſtans, mais jamais infidèles. La vivacité du goût ſe perd ; mais l'amour du devoir ſubſiſte. Il faut les plaindre : ils avoient un ſentiment agréable, il leur a échappé ; que n'avions-nous de quoi le retenir ! Donnons donc à l'*amitié* un fondement plus ſolide. L'eſtime appuyée ſur la connoiſſance du mérite, ne ſe dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'*amitié*. Elle eſt éclairée, elle examine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'aux mérites perſonnels ; car ceux-là ſont ſeuls dignes d'être aimés, qui ont en eux-mêmes la cauſe pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut ſe fixer, eſtimer ſes amis, non d'une eſtime variable, mais de ſentiment ; car quand la ſenſibilité échapperoit & voudroit emporter l'eſtime, par juſtice il faut la conſerver. Il ne faut pas ſe permettre d'examiner les défauts de nos amis, encore moins d'en parler. Il faut reſpecter l'*amitié* ; mais comme elle nous eſt donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent ; s'ils réſiſtent, armez-vous de la force & de l'autorité que donne la prudence des ſages conſeils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur diſant la vérité. On doit pourtant adoucir les termes ſelon leurs beſoins. Peu de perſonnes ont la force de ſe laiſſer humilier par la vérité qui les redreſſe ; mais en même tems qu'on les avertit en particulier, il faut les defendre en public, & ne point ſouffrir, s'il eſt poſſible, qu'ils aient une réputation incertaine.

On demande quel eſt le terme de l'*amitié* ? On dit qu'il faut ſervir ſes amis juſqu'aux autels. Dieu & l'honneur ſont les ſeules bornes qu'on doit donner à l'*amitié* ; mais il y a bien des choſes qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous ſeroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reſte, je ne connois point de bornes : tout, & ſans ſe faire valoir, doit être ſacrifié à l'*amitié*. Diogene diſoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'eſt mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais ſentir à vos amis aucune ſupériorité ; & ſi vous êtes plus avancé qu'eux dans la poſſeſſion de la vertu, dans le partage de l'eſprit & dans les bonnes graces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande ſi l'on peut confier à un autre le ſecret de notre ami ? Il n'y a pas à délibérer : le ſecret eſt un dépôt, nous n'en pouvons diſpoſer ; ce n'eſt pas notre bien. Reſte à ſavoir de quelle manière nous devons nous conduire, quand l'*amitié* s'affoiblit & s'altère.

Comme ce ſont des hommes qui s'uniſſent, il faut compter ſur les défauts de l'humanité : il faut ſe paſſer l'un & l'autre bien des choſes, ſi l'on veut que l'*amitié* ſubſiſte. Le plus vertueux excuſe & pardonne davantage. *Vous rendrez votre ami fidele*, dit un ancien, *ſi vous croyez qu'il le ſoit.* On met en droit de commettre une faute celui que l'on croit capable de la faire. L'*amitié* ordinaire ne veut jamais ſe charger d'aucun tort ; l'*amitié* delicate les met ſur ſon compte : contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laiſſons le plaiſir de nous pardonner, & lui épargnons la honte & le beſoin du pardon : mais pour cela il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de ſoutenir la vue de ſes fautes, & d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a beſoin d'être conduit & gouverné pour ſon propre intérêt, il faut avoir la main légère, & ne lui pas faire ſentir ſa dépendance. Rien n'eſt plus oppoſé à l'*amitié* que ces caractères ſuperbes, qui cherchent à vous accuſer, & ſe font un plaiſir de vous convaincre : c'eſt une victoire pour eux de vous trouver des défauts : cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance. Dérobez-vous aux occaſions de vous irriter, & dans les éclairciſſemens, gardez-vous d'employer des termes durs : il en eſt dont il ne faut jamais uſer, & qui font dans les cœurs des plaies qui ne ſe ferment jamais. Dès que vous ſentez que vous vous allumez, ſoyez en garde contre vous-même ; ſongez que la paſſion prend toujours quelque choſe ſur la juſtice ; mais il y a des gens qui, lorſqu'ils ont un tort, en ont cent, & qui ne ſavent point s'arrêter : ils vous puniſſent de leurs propres fautes, & ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puiſſe les convaincre ; leur eſprit eſt au ſervice de leur injuſtice. Il ne faut point leur faire de reproche ; mais ſi vous voulez les punir, & vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte ; cherchez les occaſions de leur faire plaiſir : c'eſt votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos diſcours. Quelque habile que ſoit l'amour-propre à nous cacher nos foibleſſes, il y a des momens conſacrés à la vérité, où elle ſe fait voir. Les plaiſirs qu'on a faits dans le temps de l'*amitié* doivent être oubliés dans la rupture ; & quand on

ne ſe croit pas payé de ſon bienfait par le plaiſir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre.

Enfin il faut courir après l'*amitié* & l'eſtime de ſes amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais ſi on eſt aſſez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le ſoutenir, & par-là ſe punir de ſon imprudence & de ſa légéreté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui eſt en vous pour les prévenir, comme ſouvent on a affaire à des gens entêtés, qui ne vous voient qu'au travers de leur prévention, tout eſt inutile. Rien n'eſt plus triſte que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'eſprit que pour ſoutenir leur tort : quelque choſe que vous faſſiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre : il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme & vous conſole. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures, vous n'ayez plus de devoirs à remplir : ce ſont les devoirs les plus difficiles, & où l'honnêreté ſeule vous ſoutient. On doit du reſpect à l'ancienne *amitié*. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles, & jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre propre juſtification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidèle. C'eſt un mauvais ſpectacle pour le public, & un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts ſur vous, que vos juges ſont tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoiſſent, ou par prévention & malignité naturelle. Pour les choſes qui ont été confiées dans le tems de l'*amitié*, il ne faut jamais les révéler : ſongez que le ſecret eſt une dette de l'ancienne *amitié*, que vous vous devez à vous-même. Enfin les devoirs que vous rempliſſez dans le tems de l'*amitié*, c'eſt pour la perſonne aimée ; dans les ruptures, c'eſt pour vous-même. Dans le tems du ſentiment tout le monde ſait ſe conduire, on n'a qu'à ſe laiſſer aller à ſes mouvemens ; mais dans les ruptures, c'eſt le devoir, c'eſt la raiſon qu'il faut écouter & ſuivre. Peu de gens ſavent être en colère, la plupart ne gardent plus de meſures. Qu'il eſt triſte d'avoir à donner des préceptes ſur un pareil malheur, d'avoir à enviſager, dans le tems de l'*amitié*, la perte de l'*amitié* ! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut être, & que l'ami le plus eſtimable peut avoir en lui des diſpoſitions prochaines à une rupture. Il faut paſſer légèrement ſur de pareilles idées ; elles gâteroient les plaiſirs de l'*amitié* la plus parfaite.

Quelques perſonnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au-delà du tombeau ; très-peu ſavent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funèbre ſoit les larmes & la douleur de nos amis, & que la plus honorable ſépulture ſoit dans leurs cœurs, cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandez par ſenſibilité, quelquefois par retour ſur vous-même, vous acquittent envers eux : vous devez à leur nom, à leur gloire & à leur famille : ils doivent vivre dans votre cœur par les ſentimens, dans votre mémoire par le ſouvenir, dans votre bouche par des éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour ſe conduire quand les *amitiés* ſe rompent ou ſe dénouent, je ſuis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de *Machiavel* ; il eſt bien éloigné de ſe conduire par ſes maximes : ceux qui me connoiſſent ſavent que dans l'*amitié* je me livre trop ; jamais mes ſentimens ne m'avertiſſent de me défier de mes amis : ceux qui penſent d'une façon vulgaire me regardent comme une eſpèce de dupe : je ne m'en ſauve qu'en voulant bien l'être. Ainſi la prudence, dont j'ai ici raſſemblé quelques maximes, n'a pas encore paſſé juſqu'à mon cœur ; mais l'uſage, le monde & ma propre expérience, ne m'ont que trop appris que, dans l'*amitié* la mieux acquiſe & la plus méritée, il faut faire un fonds de conſtance & de vertu, pour en pouvoir ſoutenir la perte.

On demande ſi l'*amitié* peut ſubſiſter entre perſonnes de ſexe différent ? Cela eſt rare & difficile ; mais c'eſt l'*amitié* qui a le plus de charmes. Elle eſt plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les femmes qui ne connoiſſent que l'amour d'uſage, n'en ſont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du ſexe, & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'eſprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne ſont pas propres à l'*amitié* dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite perſonnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, & finiſſent par l'*amitié*. Quand les femmes ſont fidelles à la vertu de leur ſexe, l'*amitié* étant la récompenſe de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la manière dont l'amour ſe traite aujourd'hui, il eſt ſouvent ſuivi de ruptures d'éclat, la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui oppoſent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les ſentimens de l'*amitié*, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de ſe lier à elles ? Il eſt ſûr que de toutes les unions c'eſt la plus délicieuſe. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne ſe trouve point entre les perſonnes du même ſexe ; de plus, les défauts qui déſuniſſent, comme l'envie & la concurrence, de quelque nature que ce ſoit, ne ſe trouvent point dans ces ſortes de liaiſons. Les

femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entr'elles sur l'*amitié* : les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable : elles s'unissent par nécessité, & jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles ? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'*amitié*, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point le cœur usé par les passions, leur *amitié* est tendre & touchante ; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'*amitié*. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits : ceux où elle n'a pas la principale part ont moins d'agrémens. Dans l'*amitié* dont je parle, on sent que c'est son ouvrage ; ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve : un bien si desirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite. (*Œuvres de madame Lambert*).

AMOUR.

APOLLODORE.

Je crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez. Car hier comme je revenois de ma maison de Phalère, un homme de ma connoissance, qui venoit derrière moi, m'apperçut, & m'appella de loin. Hé quoi, s'écria-t-il en badinant, Apollodore ne veut pas m'attendre ? Je m'arrêtai, & je l'attendis. Je vous ai cherché long-temps, me dit il, pour vous demander ce qui s'étoit passé chez Agathon le jour que Socrate & Albiciade y souperent. On dit que toute la conversation roula sur *l'amour*, & je mourois d'envie d'entendre ce qui s'étoit dit de part & d'autre sur cette matière. J'en ai bien sçu quelque chose par le moyen d'un homme à qui Phénix avoit raconté une partie de leurs discours ; mais cet homme ne me disoit rien de certain. Il m'apprit seulement que vous saviez le détail de cet entretien. Contez-le moi donc, je vous prie. Aussi-bien, à qui peut on mieux s'adresser qu'à vous pour entendre le discours de votre ami? Mais dites-moi avant toute chose si vous étiez présent à cette conservation. —Il paroît bien, lui répondis je, que votre homme ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez de cette conversation comme d'une chose arrivée depuis peu, & comme si j'avois pu y être présent. — Je le croyois, me dit-il. — Comment, lui dis-je, Glaucon? ne savez-vous pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis le pied dans Athènes ? Pour moi il n'y a pas encore trois ans que je fréquente Socrate, & que je m'attache à etudier toutes ses paroles, toutes ses actions. Avant ce temps-là j'errois de côté & d'autre ; & croyant mener une vie raisonnable, j'etois le plus malheureux de tous les hommes. Je m'imaginois alors, comme vous faites maintenant, qu'un honnête homme devoit songer à toute autre chose qu'à ce qui s'appelle philosophie. — Ne m'insultez point, répliqua t-il. Dites-moi plutôt quand se tint la conversation dont il s'agit. — Nous étions bien jeunes vous & moi, lui dis-je. Ce fut dans le temps qu'Agathon remporta le prix de sa première tragédie. Tout se passa chez lui le lendemain du sacrifice qu'il avoit fait avec ses acteurs, pour rendre grace aux Dieux du prix qu'il avoit gagné. — Vous parlez de loin, me dit-il. Mais de qui savez-vous ce qui fut dit dans cette assemblée ? Est-ce de Socrate? — Non, lui dis-je. Je tiens ce que j'en sais de celui-là même qui l'a conté à Phénix : je veux dire d'Aristodeme du bourg de Cydathène, ce petit homme qui va toujours nuds pieds. Il se trouva lui même chez Agathon : c'étoit alors un des hommes qui étoit le plus attaché à Socrate. J'ai quelquefois interrogé Socrate sur des choses que cet Aristodème m'avoit récitées, & Socrate avouoit qu'il m'avoit dit la vérité. — Que tardez vous donc, me dit Glaucon, que vous ne me faisiez ce récit ? Pouvons nous mieux employer le chemin qui nous reste d'ici à Athènes ? — Je le contentai, & nous discourumes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que, comme je vous disois tout-à-l'heure, j'en ai encore la mémoire fraîche ; & il ne tiendra qu'à vous de les entendre. Aussi-bien, outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir. Tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches, parler de vos intérêts & de vos affaires. Je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes. Vous croyez faire merveilles, & vous ne faites rien d'utile. Peut être vous de votre côté vous me plaignez, & me regardez en pitié. Peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi. Et moi non-seulement je pense que vous êtes à plaindre, mais je suis très-convaincu que j'ai raison de le penser.

L'AMI D'APOLLODORE.

Vous êtes toujours vous même, cher Apollodore. Vous ne cessez point de dire du mal de vous & de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous, tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de furieux ; mais je sais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tout votre discours. Vous

êtes toujours en fureur contre vous, & contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

APOLLODORE.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux & un insensé pour parler ainsi de moi & de tous tant que vous êtes ?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse ; & redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici. Ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même manière qu'Aristodème me l'a faite.

Je rencontrai Socrate, me disoit-il, qui sortoit du bain, & qui étoit chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit si propre & si beau. Je vais souper chez Agathon, me répondit-il. J'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice, parce que je craignois la foule ; mais je lui promis en récompense que je serois du lendemain qui est aujourd'hui. Voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous, Aristodème, seriez-vous d'humeur à venir aussi, quoique vous ne soyez point prié ? Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. Venez, dit-il, & montrons, quoi qu'en dise le proverbe, qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans en être prié. J'accuserois volontiers Homère d'avoir péché contre ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre, & Ménélas comme un médiocre guerrier, il feint que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans être invité : c'est-à-dire, qu'il fait venir un homme de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'attend pas. J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez. Car pour moi je je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié. Nous sommes deux, répondit Socrate, & nous étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. Allons seulement. Nous allâmes vers le logis d'Agathon en nous entretenant de la sorte. Mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas, que Socrate devint tout pensif, & demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtois pour l'attendre, mais il me dit d'aller toujours devant, & qu'il me suivroit. Je trouvai la porte ouverte ; & il m'arriva même une assez plaisante aventure. Un esclave d'Agathon me mena sur le champ dans la salle où étoit la compagnie, qui étoit déjà à table, & qui attendoit que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant : ô Aristodème, soyez le bien venu, si vous venez pour souper. Que si c'est pour affaire ; je vous prie, remettons les affaires à un autre jour. Je vous cherchai hier par tout pour vous prier d'être des nôtres. Mais que fait Socrate ? Alors je me retournai croyant certainement que Socrate me suivoit. Je fus bien surpris de ne voir personne. Je dis que j'étois venu avec lui, & qu'il m'avoit même invité. Vous avez bien fait de venir, reprit Agathon. Mais où est il ? Il marchoit sur mes pas, lui répondis je, & je ne conçois point ce qu'il peut être devenu. Petit garçon, dit Agathon, courez vite voir où est Socrate, dites lui que nous l'attendons : & vous, Aristodeme, placez-vous à côté d'Eryximaque. — Un esclave eut ordre de me laver les pieds : & cependant celui qui étoit sorti revint annoncer qu'il avoit trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine, mais qu'il n'avoit point voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire. Vous me dites-là une chose étrange, dit Agathon. Retournez, & ne le quittez point qu'il ne soit entré. Non, non, dis-je alors, ne le détournez point. Il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt, si je ne me trompe. Il n'y a qu'à le laisser faire. — Puisque c'est-là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et vous, mes enfans, apportez-nous donc à manger. Donnez-nous ce que vous avez. On vous abandonne l'ordonnance du repas. C'est un soin que je n'ai jamais pris. Ne regardez ici votre maître que comme s'il étoit du nombre des conviés. Faites tout de votre mieux, & tirez-vous-en à votre honneur. — On servit. Nous commençâmes à souper, & Socrate ne venoit point. Agathon perdoit patience, & vouloit à tout moment qu'on l'appellât. Mais j'empêchois toujours qu'on ne le fît. Enfin il entra comme on avoit à moitié soupé. Agathon, qui étoit seul sur un lit au bout la table, le pria de se mettre auprès de lui. Venez, dit-il, Socrate, venez que je m'approche de vous le plus que je pourrai, pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de trouver ici près. Car je m'assure que vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Autrement vous y seriez encore. — Quand Socrate se fut assis : plût à Dieu, dit-il, que la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose qui se pût verser d'un esprit dans un autre, comme l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vuide ! Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être auprès de vous, dans l'espérance que je pourrois me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes plein. Car pour la mienne, c'est une espèce de sagesse bien obscure & bien douteuse. Ce n'est qu'un songe. La vôtre au contraire est une sagesse magnifique, & qui brille aux yeux de tout le monde. Té-

moin

moins la gloire que vous avez acquise à votre âge, & les applaudissemens de plus de trente mille grecs, qui ont été depuis peu les admirateurs de votre sagesse. — Vous êtes toujours mocqueur, reprit Agathon, & vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous examinerons tantôt quelle est la meilleure de votre sagesse ou de la mienne; & Bachus sera notre juge. Présentement ne songez qu'à souper. — Pendant que Socrate soupoit, les autres conviés achevèrent de manger. On en vint aux libations ordinaires, on chanta un hymne en l'honneur du Dieu Bacchus, & après toutes ces petites cérémonies on parla de boire. Pausanias prit la parole. Voyons, nous dit-il, comment nous trouverons le secret de nous réjouir. Pour moi je déclare que je suis encore incommodé de la débauche d'hier. Je voudrois bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas que plusieurs de la compagnie, sur-tout ceux qui étoit du festin d'hier, ne demandent grace aussi-bien que moi. Voyons de quelle manière passer gaiement la nuit. — Vous me faites plaisir, dit Aristophane, de vouloir que nous nous ménagions: car je suis un de ceux qui se sont le moins épargnés la nuit passée. — Que je vous aime de cette humeur, dit le médecin Eryximaque! Il reste à savoir dans quelle intention se trouve Agathon. — Tant mieux pour moi, dit Agathon, si vous autres braves vous êtes rendus. Tant mieux pour Phèdre, & pour les autres petits buveurs, qui ne sont pas plus vaillans que nous. Je ne parle pas de Socrate. Il est toujours prêt à faire ce qu'on veut. — Mais, reprit Eryximaque, puisque vous êtes d'avis de ne point pousser la débauche, j'en serai moins importun, si je vous remontre le danger qu'il y a de s'enyvrer. C'est un dogme constant dans la médecine que rien n'est plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin. Je l'éviterai toujours tant que je pourrai, & jamais je ne le conseillerai aux autres, sur tout quand ils se sentiront encore la tête pesante du jour de devant. — Vous savez, lui dit Phedre en l'interrompant, que je suis volontiers de votre avis, sur-tout quand vous parlez médecine; mais vous voyez heureusement que tout le monde est raisonnable aujourd'hui. — Il n'y eut personne qui ne fût de ce sentiment. On résolut de ne point s'incommoder, & de ne boire que pour son plaisir. — Puisqu'ainsi est, dit Eryximaque, qu'on ne forcera personne, & que nous boirons à notre soif, je suis d'avis premièrement que l'on renvoye cette joueuse de flûte. Qu'elle s'en aille jouer là dehors tant qu'elle voudra, si elle n'aime mieux entrer où sont les dames, & leur donner cet amusement. Quant à nous, si vous m'en croyez, nous lierons ensemble quelque agréable conversation. Je vous en proposerai même la matiere, si vous le voulez. — Tout le monde ayant témoigné qu'il feroit plaisir à la compagnie, Eriximaque continua ainsi. Je commencerai par ce vers de la Ménalippe d'Euripide: *Les paroles que vous entendez, ce ne sont point les miennes, ce sont celles de Phedre.* Car Phedre m'a souvent dit avec une espèce d'indignation: ô Eryximaque, n'est-ce pas une chose étrange, que de tant de poëtes qui ont fait des hymnes & des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'*amour*, qui est pourtant un si grand Dieu? Il n'y a pas jusqu'aux sophistes, qui composent tous les jours de grands discours à la louange d'Hercule & des autres demi dieux. Passe pour cela. J'ai même vu un livre qui portoit pour titre, l'*éloge du sel*, où le savant auteur exagéroit les merveilleuses qualités du sel, & les grands services qu'il rend à l'homme. En un mot vous verrez qu'il n'y a presque rien au monde, qui n'ait eu son panégyrique. Comment se peut donc faire que parmi cette profusion d'éloges on ait oublié l'*amour*, & que personne n'ait entrepris de louer un dieu qui mérite tant d'être loué? Pour moi, continua Eryximaque, j'approuve l'indignation de Phedre. Il ne tiendra pas à moi que l'*amour* n'ait son éloge comme les autres. Il me semble même qu'il seroit très-bien à une si agréable compagnie de ne se point séparer sans avoir honoré l'*amour*. Si cela vous plaît, il ne faut point chercher d'autre sujet de conversation. Chacun prononcera son discours à la louange de l'*amour*. On fera le tour à commencer par la droite. Ainsi Phedre parlera le premier, puisque c'est son rang, & puisqu'aussi-bien il est le premier auteur de la pensée que je vous propose. — Je ne doute pas dit Socrate, que l'avis d'Eryximaque ne passe ici tout d'une voix. Je sais bien au moins que je ne m'y opposerai pas, moi qui fais profession de ne savoir que l'*amour*. Je m'assure qu'Agathon ne s'y opposera pas non plus, ni Pausanias, ni encore moins Aristophane, lui qui est tout dévoué à Bacchus & à Vénus. Je puis également répondre du reste de la compagnie. Quoiqu'à dire vrai la partie ne soit pas égale pour nous autres qui sommes assis les derniers. En tout cas, si ceux qui nous précèdent font bien leur devoir, & épuisent la matiere, nous en serons quittes pour leur donner notre approbation. Que Phèdre commence donc, à la bonne heure, & qu'il loue l'*amour*. — Le sentiment de Socrate fut généralement suivi. De vous rendre ici mot à mot tous les discours que l'on prononça c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi: Aristodeme de qui je les tiens n'ayant pu me les rapporter si parfaitement, & moi-même ayant laissé échapper quelque chose du récit qu'il m'en a fait; mais je vous redirai l'essentiel. Voici donc à-peu-près, selon lui, quel fut le discours de Phedre.

PHEDRE.

C'est un grand dieu que l'*amour*, & véritablement digne d'être honoré des dieux & des

hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits, mais sur-tout à cause de son ancienneté ; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve. On ne sait point quel est son père ni sa mère, ou plutôt il n'en a point. Jamais poëte ni aucun autre homme ne les a nommés. Hésiode, après avoir d'abord parlé du cahos, ajoute :

La terre au large sein, le fondement des cieux :
Après elle l'amour, le plus charmant des dieux.

Hésiode, par conséquent, fait succéder au cahos la terre & l'*amour*. Parménide a écrit que l'*amour* est sorti du cahos :

L'Amour fut le premier enfanté dans son sein.

Acusilas a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi, d'un commun consentement, il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'*amour*. — Mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes : car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne, que d'être aimée d'un homme vertueux ; & à un homme vertueux, que d'aimer une jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu. Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses, qui soient capables, comme un honnête *amour*, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie ; je veux dire la honte du mal, & une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choses, il est impossible que ni un particulier, ni même une ville, fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que si un homme qui aime, avoit, ou commis une mauvaise action, ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y auroit ni père, ni parent, ni personne au monde devant qui il eût autant de honte de paroître, que devant ce qu'il aime. Il en est de même de celui qui est aimé. Il n'est jamais si confus que lorsqu'il est surpris en quelque faute par celui dont il est aimé. Disons donc que si, par quelque enchantement, une ville ou une armée pouvoit n'être composée que d'amans, il n'y auroit point de félicité pareille à celle d'un peuple qui auroit tout ensemble, & cette horreur pour le vice, & cet *amour* pour la vertu. Des hommes ainsi unis, quoiqu'en petit nombre, pourroient, s'il faut ainsi dire, vaincre le monde entier ; car il n'y a point d'honnête homme qui osât jamais se montrer devant ce qu'il aime, après avoir abandonné son rang ou jetté ses armes, & qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laisser ce qu'il aime dans le péril ; ou plutôt il n'y a point d'homme si timide, qui ne devînt alors comme le plus brave, & que l'*amour* ne transformât hors de lui-même. On lit dans Homère que les dieux inspiroient l'audace à quelques-uns de ses héros. C'est ce qu'on peut dire de l'*Amour* plus justement que d'aucun des Dieux. Il n'y a que parmi les amans que l'on sait mourir l'un pour l'autre. — Non-seulement des hommes, mais des femmes même ont donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimoient. La Grèce parlera éternellement d'Alceste fille de Pélio : elle donna sa vie pour son époux qu'elle aimoit ; & il ne se trouva qu'elle qui osât mourir pour lui, quoiqu'il eût son père & sa mère. L'*amour* de l'amante surpassa de si loin leur amitié, qu'elle les déclara, pour ainsi dire, des étrangers à l'égard de leur fils. Il sembloit qu'ils ne lui fussent proches que de nom. Aussi quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux dieux & aux hommes, qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Les dieux charmés de son courage, l'ont rappelée à la vie. Tant il est vrai qu'un *amour* noble & généreux se fait estimer des dieux mêmes.

Ils n'ont pas ainsi traité Orphée. Il l'ont renvoyé des enfers sans lui accorder ce qu'il demandoit. Au lieu de lui rendre sa femme qu'il venoit chercher, ils ne lui en ont montré que le fantôme. Car il manqua de courage comme un musicien qu'il étoit. Au lieu d'imiter Alceste, & mourir pour ce qu'il aimoit, il usa d'adresse, & chercha l'invention de descendre vivant aux enfers. Les dieux indignés de sa lâcheté ont permis enfin qu'il pérît par la main des femmes.

Combien au contraire ont ils honoré le vaillant Achille ? Thétis sa mère lui avoit prédit que s'il tuoit Hector, il mourroit aussi tôt après ; mais que s'il vouloit ne le point combattre, & s'en retourner dans la maison de son père, il parviendroit à une longue vieillesse. Cependant Achille ne balança point. Il préféra la vengeance de Patrocle à sa propre vie. Il voulut non-seulement mourir pour son ami, mais même mourir sur le corps de son ami. Aussi les Dieux l'ont honoré par-dessus tous les autres hommes, & lui ont su bon gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont il étoit aimé. Car Eschyle se moque de nous quand il nous dit que c'étoit Patrocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus beau des grecs, & par conséquent plus beau que Patrocle. Il étoit tout jeune, & plus jeune que Patrocle, comme dit Homère. Mais véritablement si les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime, ils estiment, ils admirent, ils récompensent tout autrement ce que l'on fait pour la personne dont on est aimé. En effet celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé. Car il est possédé d'un dieu. Et de-là vient qu'Achille a été encore mieux traité qu'Alceste, puisque les dieux l'ont envoyé après sa mort dans les isles des bienheureux. — Je conclus que de tous les dieux, l'*Amour* est le plus ancien, le plus au-

juste & le plus capable de rendre l'homme vertueux durant sa vie, & heureux après sa mort.— Phèdre finit de la sorte. Aristodeme passa pardessus quelques autres, dont il avoit oublié les discours, & il vint à Pausanias, qui parla ainsi.

PAUSANIAS.

Je n'approuve point, ô Phèdre, la simple proposition qu'on a faite de louer l'*amour*. Cela seroit bon, s'il n'y avoit qu'un *amour*. Mais, comme il y en a plus d'un, je voudrois qu'on eût marqué avant toutes choses, quel est celui que l'on doit louer. C'est ce que je vais essayer de faire. Je dirai quel est cet *amour* qui mérite qu'on le loue, & je le louerai le plus dignement que je pourrai.— Il est constant que Vénus ne va point sans l'*amour*. S'il n'y avoit qu'une Vénus, il n'y auroit qu'un *amour*. Mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux *amours*. Qui doute qu'il n'y ait deux Vénus? L'une ancienne, fille du Ciel, & qui n'a point de mère: nous la nommons Vénus Uranie. L'autre plus moderne, fille de Jupiter & de Dioné: nous l'appellons Vénus populaire.

Il s'ensuit que de deux *amours* qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste & l'autre populaire. Or tous les dieux, à la vérité, sont dignes d'être honorés; mais distinguons bien les fonctions de ces deux *amours*.

Toute action est de soi indifférente: comme ce que nous faisons présentement, boire, manger, discourir. Aucune de ces actions n'est ni bonne, ni mauvaise par elle même; mais elle peut devenir l'un ou l'autre par la manière dont on la fait. Elle devient honnête, si on la fait selon les règles de l'honnêteté; & vicieuse, si on la fait contre ces règles. Il en est de même d'aimer. Tout *amour* en général n'est point louable ni vertueux; mais seulement celui qui fait que nous aimons vertueusement.—L'*amour* de la Vénus populaire inspire des passions basses & populaires. C'est proprement l'*amour* qui regne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'esprit. Et même entre les esprits ils s'accommodent mieux des moins raisonnables, car ils n'aspirent qu'à la jouissance. Pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe par quels moyens. De-là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui se présente, bon ou mauvais. Car ils suivent la Vénus populaire, qui, parce qu'elle est née du mâle & de la femelle, joint aux bonnes qualités de l'un, les imperfections de l'autre.—Pour la Vénus Uranie elle n'a point eu de mère, & par conséquent il n'y a rien de foible en elle. De plus, elle est ancienne, & n'a point l'insolence de la jeunesse. Or l'*amour* céleste est parfait comme elle. Ceux qui sont possédés de cet *amour*, ont les inclinations généreuses. Ils cherchent une autre volupté que celle des sens. Il faut une belle ame, un beau naturel pour leur plaire & pour les toucher. On reconnoît dans leur choix la noblesse de l'*amour* qui les inspire. Ils s'attachent, non point à une trop grande jeunesse, mais à des personnes qui sont capables de se gouverner. Car ils ne s'engagent point dans la pensée de mettre à profit l'imprudence d'une personne qu'ils auront surprise dans sa première innocence, pour la laisser aussitôt après, & pour courir à quelqu'autre; mais ils se lient dans le dessein de ne se plus separer; & de passer toute leur vie avec ce qu'ils aiment.— Il seroit effectivement à souhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer des personnes qui n'ont pas encore toute leur raison, afin qu'on ne donnât point son tems à une chose si incertaine. Car qui sait ce que deviendra un jour cette trop grande jeunesse? Quel pli prendront & le corps & l'esprit? de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu? Les gens sages s'imposent eux-mêmes une loi si juste. Mais il faudroit la faire observer rigoureusement par les amans populaires, dont nous parlions; & leur défendre ces sortes d'engagemens, comme on leur défend l'adultère. Ce sont eux qui ont déshonoré l'*amour*. Ils ont fait dire qu'il étoit honteux de bien traiter un amant. Leur indiscrétion & leur injustice ont seules donné lieu à une semblable opinion, qui, à la prendre en général, est très-fausse, puisque rien de ce qui se fait par des principes de sagesse & d'honneur, ne sauroit être honteux.

Il n'est pas difficile de connoître l'opinion que les hommes ont de l'*amour*, dans tous les pays de la terre; car la loi est claire & simple. Il n'y a que les seules villes d'Athènes & de Lacédémone, où la loi est difficile à entendre, & où elle est sujette à explication. Dans l'Elide, par exemple, & dans la Béotie, où les esprits sont pesans, & où l'éloquence n'est pas ordinaire, il est dit simplement qu'il est permis d'aimer qui nous aime. Personne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance, ni jeunes, ni vieux. Il faut croire qu'ils ont ainsi autorisé l'*amour*, pour en applanir les difficultés, & afin qu'on n'ait pas besoin, pour se faire aimer, de recourir à des artifices que la nature leur a refusés. Les choses vont autrement dans l'Ionie, & dans tous les pays soumis à la domination des barbares. Car là on déclare infame toute personne qui souffre un amant. On traite sur un même pied l'*amour*, la philosophie, & tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela? C'est que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'éleve de grands courages, ou qu'il se lie dans leurs états des amitiés violentes. Or c'est ce que l'*amour* sait faire parfaitement. Les tyrans d'Athènes en firent autrefois l'expérience. L'amitié violente d'Armo-

dius & d'Aristogiton, renversa la tyrannie dont Athènes étoit opprimée. Il est donc visible que dans les états où il est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gouvernent, & de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés : mais que dans les pays au contraire où il est honnête de rendre *amour* pour *amour*, cette indulgence est un effet de la grossiereté des peuples qui ont craint les difficultés. — Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi nous. Mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir. Car d'un côté, on dit qu'il est plus honnête d'aimer aux yeux de tout le monde, que d'aimer en cachette : sur tout quand on aime des personnes qui ont elles-mêmes de l'honneur & de la vertu, & encore plus quand la beauté du corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéresse pour la prospérité d'un homme qui aime. On l'encourage : ce qu'on ne feroit pas si l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête d'aimer. On l'estime quand il a réussi dans son *amour*. On le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à un amant de se servir de mille moyens pour parvenir à son but. Et il n'y a pas un seul de ces moyens qui ne fût capable de le perdre dans l'esprit de tous les honnêtes gens, s'il s'en servoit pour toute autre chose que pour se faire aimer. Car si un homme, dans le dessein de s'enrichir ou d'obtenir une charge, ou de se faire quelque autre établissement de cette nature, osoit avoir pour un grand seigneur, la moindre des complaisances qu'un amant a pour ce qu'il aime, s'il employoit les mêmes supplications, s'il avoit la même assiduité, s'il faisoit les mêmes sermens, s'il couchoit à sa porte, s'il descendoit à mille bassesses, où un esclave auroit honte de descendre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami qui le laissât en repos. Les uns lui reprocheroient publiquement sa turpitude, ses bassesses. Les autres en rougiroient, & s'efforceroient de l'en corriger. Cependant tout cela sied merveilleusement à un homme qui aime. Tout lui est permis. Non-seulement ses bassesses ne le déshonorent pas, mais on l'en estime comme un homme qui fait très-bien son devoir. Et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'on veut que les amans soient les seuls parjures que les dieux ne punissent point. Car on dit que les sermens n'engagent point en *amour*. Tant il est vrai que les hommes & les dieux donnent tout pouvoir à un amant. Il n'y a donc personnne qui là-dessus ne demeure persuadé qu'il est très-louable en cette ville, & d'aimer, & de vouloir du bien à ceux qui nous aiment. — Mais ne croira-t on pas le contraire, si l'on regarde d'un autre côté avec quel soin un père met auprès de ses enfans une personne qui veille sur eux ; & que le plus grand soin de ces personnes est d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment ? S'il arrive même qu'on les voye entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries, & les gens plus âgés, ni ne s'opposent à ces railleries, ni ne querellent ceux qui les font. Encore une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira t-on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer & à se laisser aimer ? — Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'*amour*, comme je disois d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais. Il est louable, si l'on aime avec honneur ; il est condamnable, si l'on aime contre les règles de l'honnêteté. — Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'*amour* d'un malhonnête homme : il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle malhonnête homme cet amant populaire, qui aime le corps plutôt que l'esprit. Son *amour* ne sauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point. Dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours & de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête. Comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle. Car ce qu'il aime est solide, & ne périt point. — Telle est donc l'intention de la loi, qui est établie parmi nous. Elle veut qu'on examine avant que de s'engager ; & qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu ; tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne recherchent que la volupté. Elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers, & à fuir les autres. Elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, & quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'ensuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légèrement, car il n'y a que le tems qui découvre le secret des cœurs. Il est encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui est dans une grande fortune, soit qu'on se rende par timidité, ou qu'on se laisse éblouir par l'argent, ou par l'espérance d'entrer dans les charges. Car outre que des raisons de cette nature ne peuvent jamais lier une amitié véritable & généreuse, elles portent d'ailleurs sur des fondemens trop peu durables. — Reste un seul motif pour lequel, selon l'esprit de notre loi, on peut accorder son amitié à celui qui la demande. Car tout de même que les bassesses & la servitude volontaire d'un homme qui aspire à se faire aimer, ne sont point odieuses & ne lui sont point reprochées ; aussi y a-t-il une espece de servitude volontaire, qui ne peut jamais être blâmée. C'est celle où l'on s'engage pour la vertu. Tout le monde s'accorde en ce point, que si un homme s'attache à en servir un autre dans l'espérance de devenir honnête homme par son moyen, d'acquérir la sagesse, ou quelque autre partie de la vertu, cette servitude n'est point honteuse, & ne s'appelle point une bassesse. Il faut que l'*amour* se traite comme la philosophie, & que les loix de l'un soient les mêmes

que les loix de l'autre, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser celui qui nous aime. Car si l'amant & l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions; savoir, que l'amant en reconnoissance des honnêtes faveurs de celui qu'il aime, sera prêt à lui rendre tous les services qu'il pourra lui rendre avec honneur: que l'aimé de son côté, pour reconnoître le soin que son amant aura pris de le rendre sage & vertueux, aura pour lui toutes les complaisances que l'honneur lui permettra: & si l'amant est véritablement capable d'inspirer la vertu & la prudence à ce qu'il aime, & que l'aimé ait un véritable desir de se faire instruire: si, dis-je, toutes ces conditions se rencontrent, c'est alors uniquement qu'il est honnête d'aimer qui nous aime. L'*amour* ne peut point être permis pour quelque autre raison que ce soit. Alors il n'est point honteux d'être trompé. Par-tout ailleurs il y a de la honte, soit qu'on soit trompé, soit qu'on ne le soit point. Car si dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, & qu'on reconnoisse que cet amant est pauvre en effet, & qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part & d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, & on a montré que pour le gain on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu, que ce sentiment? Au contraire, si après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnoître que cet amant n'est point honnête homme, & qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte. Car on a fait voir le fond de son cœur; on a montré que pour la vertu & dans l'espérance de parvenir à une plus grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre: & il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu. Il s'ensuit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu. C'est cet *amour* qui fait la Vénus céleste, & qui est céleste lui-même, utile aux particuliers & aux républiques, & digne de leur principale étude: qui oblige l'amant & l'aimé de veiller sur eux mêmes, & d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres *amours* appartiennent à la Vénus populaire. Voilà, ô Phédre, tout ce que j'avois à vous dire présentement sur l'*amour*.

Pausanias ayant fait ici une pause, (car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent) c'étoit à Aristophane à parler; mais il en fut empêché par un hocquet qui lui étoit survenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Eryximaque, médecin, auprès de qui il étoit, & lui dit: Il faut, ou que vous me délivriez de ce hocquet, ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé. — Je ferai l'un & l'autre, répondit Eryximaque; car je vais parler à votre place, & vous parlerez à la mienne, quand votre incommodité sera finie. Elle le sera bientôt, si vous voulez retenir votre haleine, & vous gargariser la gorge avec de l'eau. Il y a encore un autre remede qui fait cesser infailliblement le hocquet, quelque violent qu'il puisse être, c'est de se procurer l'éternuement en se frottant le nez une ou deux fois. — J'aurai exécuté vos ordonnances, dit Aristophane, avant que votre discours soit achevé. Commencez.

ERYXIMAQUE.

Pausanias a dit de très-belles choses; mais, comme il me semble qu'il ne les a pas assez approfondies, & qu'il ne les a que commencées, je crois devoir les achever. J'approuve fort la distinction qu'il a faite des deux *amours*; mais je crois découvrir par la médecine que l'*amour* ne réside pas seulement dans l'ame des hommes pour la porter à la recherche de la beauté: je suis persuadé qu'il se trouve encore dans plusieurs autres choses, tant dans le corps des animaux, que dans les productions de la terre, &, pour ainsi dire, dans toute la nature. Ce dieu se montre grand & admirable en tout parmi les hommes & parmi les dieux. Je tire de la médecine la premiere preuve de cette doctrine, afin d'honorer mon art. Les parties de nos corps qui sont saines, & celles qui sont en mauvaise disposition, consistent en des choses dissemblables, & différentes par conséquent dans leurs desirs. L'*amour* donc qui réside dans un corps qui jouit de la santé, est autre que celui qui se trouve dans un corps malade: & la maxime que Pausanias a établie touchant la complaisance qui est due à un ami vertueux, & la résistance à celui qui est animé d'une passion déréglée, cette maxime, dis je, doit être pratiquée par un savant médecin à l'égard de ce double *amour* que nous établissons dans les corps, en suivant la pente des bons tempéramens, & en combattant ceux qui sont dépravés. C'est en cela que consiste tout l'art de la médecine. Car, pour le dire en peu de mots, la médecine est une science par laquelle on découvre l'inclination des corps à rechercher les aliments, & à se soulager de la repletion: & le médecin qui sait le mieux discerner en cela l'*amour* réglé d'avec le vicieux, doit être estimé très-habile. Mais une autre grande marque de son savoir & de son industrie, est de disposer tellement des inclinations du corps, qu'il puisse les changer selon le besoin; arracher ce que nous avons appellé *amour* vicieux; introduire celui qui est réglé, où il se trouve nécessaire; établir la concorde entre les qualités qui se combattent, & les entretenir dans une mutuelle correspondance. On peut en effet regarder comme ennemies ces qualités, lorsqu'elles sont contraires les unes aux autres, comme le froid l'est au chaud,

volontairement que vous vous exposez à ce péril, qu'il vous auroit été libre d'éviter. — Vous avez raison, Eryximaque, répondit Aristophane. Oubliez, je vous prie, ce que je viens de dire, & ne m'examinez point à la rigueur : car je crains non pas de faire rire, qui est une chose fort convenable à ma muse ; mais de dire des choses qui soient dignes de moquerie. — Vous prétendez échapper, reprit Eryximaque, après avoir le premier lancé vos traits contre moi ? Appliquez-vous à ce que vous allez dire, comme si vous deviez rendre compte de chacune de vos paroles. S'il m'en prend envie, je vous traiterai peut-être avec plus d'indulgence. Aristophane commença ainsi

ARISTOPHANE.

Je me propose de suivre une autre méthode, que celle de Pausanias & que la vôtre, en traitant de l'*amour*. Il me semble que jusques-ici tous les hommes ont ignoré la puissance de ce dieu : car s'ils la connoissoient, ils lui élèveroient des temples, & lui offriroient des sacrifices, ce qui n'est point en pratique, quoique rien ne fût plus convenable : car c'est celui de tous les dieux qui répand le plus de bienfaits sur tous les hommes ; il est leur protecteur & leur médecin, & leur fait trouver la félicité après les avoir soulagés de leurs maux. Je vais essayer de vous faire connoître cette puissance. Vous enseignerez aux autres ce que vous apprendrez de moi sur ce sujet. Il faut commencer par connoître quelles étoient autrefois les passions de l'homme, & sa nature qui différoit beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y avoit alors trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, & un troisieme composé qui les renfermoit tous deux. Ce dernier a été détruit : il s'appelloit *androgyne*, & ce nom infâme est la seule chose qui en reste. Tous les hommes généralement étoient d'une figure ronde, avoient deux visages opposés l'un à l'autre tenant à une seule tête, qui étoit ronde aussi : quatre bras, quatre pieds, & tout le reste multiplié dans la même proportion. Leur situation étoit droite comme la nôtre : ils n'avoient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu'ils vouloient prendre : & quand ils vouloient rendre leur marche plus prompte, ils s'appuyoient de leurs bras aussi-bien que de leurs pieds, par un mouvement circulaire semblable à celui d'une certaine danse, où s'appuyant successivement sur la tête, les pieds & les mains, on imite le mouvement d'une roue. La différence qui se trouve entre ces trois especes d'hommes vient de la différence de leurs principes. Le sexe masculin est produit par le soleil, le féminin par la terre ; & celui qui est composé de deux, par la lune qui participe de la terre & du soleil. Ces trois principes leur avoient communiqué leur figure & leur maniere de se mouvoir qui est sphérique. Ces mêmes causes rendoient leurs corps robustes & leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'audace de monter au ciel & combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère l'écrit d'Ephialtus & d'Otus. Jupiter examina avec les dieux ce qu'il y avoit à faire pour arrêter cette entreprise. L'affaire n'étoit pas sans difficulté, car une telle insolence ne pouvoit être soufferte ; mais d'autre part les dieux ne vouloient pas, en détruisant les hommes, abolir le culte qu'ils ne peuvent recevoir que d'eux. Enfin Jupiter prit une résolution qu'il déclara de cette sorte. J'ai trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes & de les rendre plus retenus, c'est de diminuer leur force : je les séparerai en deux ; par-là ils deviendront foibles, & nous aurons encore un autre avantage, qui sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent : ils marcheront droit, soutenus de deux jambes seulement ; & si après cette punition leur audace impie subsiste encore, je les séparerai de nouveau, & ils seront réduits à n'avoir plus qu'un seul pied. Après cette déclaration le dieu fit la séparation qu'il venoit de résoudre, & il la fit de la maniere que l'on fend les œufs, lorsqu'on veut les saler, ou qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies, & de placer le visage des hommes du côté que la séparation avoit été faite, afin que la vue de ce châtiment les rendît plus modestes. Apollon obéit, & ramassant les peaux coupées, il les réunit toutes à la maniere d'une bourse que l'on ferme, ainsi que cela paroît encore. Il les polit avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers, & laissa seulement quelques plis qui sont comme des cicatrices que l'homme ne peut regarder sans se souvenir de son crime. Cette division étant faite, chaque moitié cherchoit à rencontrer celle qui lui étoit propre : & s'étant trouvées toutes les deux, elles se joignoient avec une telle ardeur dans le desir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssoient dans cet embrassement, oubliant toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de la vie. Quand l'une des moitiés périssoit, l'autre qui restoit en cherchoit une autre, à laquelle elle s'unissoit de nouveau : & cela arrivoit indifféremment aux deux sexes. Ainsi le genre humain alloit bientôt être détruit, si Jupiter, touché de ce malheur, n'eût fait un changement à la conformation de ces moitiés, par le moyen duquel cette union ne fut plus un obstacle à la continuation de l'espèce, non plus qu'aux autres soins nécessaires pour vivre. C'est de là qu'a pris naissance l'*amour* mutuel, qui, par l'union étroite qu'il met entre deux personnes qui s'aiment, rétablit en quelque sorte leur nature dans son ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc pas un homme parfait, mais seulement une moitié de ce qu'il étoit originairement : moitié qui a

été séparée de son tout de la même manière que nous voyons séparer une sole ou une plie. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés ; & c'est d'où procede la différence des inclinations. Les hommes qui recherchent les femmes, & les femmes qui aiment les hommes, sortent de ce composé des deux sexes, nommé androgyne. Les autres, qui n'étoient composés que d'un sexe, cherchent leur semblable. Cette inclination a de bons effets parmi les hommes, parce que, les portant dès leur jeunesse à converser avec ceux qui sont plus avancés en âge, ils se forment a la vertu, & se rendent propres aux emplois de la république. Dans un age mûr ils ont à leur tour les mêmes attentions pour la jeunesse qui s'attache à eux. Ils sont d'autant plus maîtres de leur consacrer leurs soins, qu'ils n'en sont point détournés par les embarras domestiques : car ils aiment le celibat, & ne se soumettent au mariage, que lorsqu'ils y sont invités par la loi. C'est bien à tort que la jeunesse de ce caractère est blamée, & puisqu'au contraire ce n'est que par grandeur d'ame & par générosité qu'ils recherchent leurs semblables, dans l'espérance d'y trouver les mêmes qualités. Toutes les fois que quelqu'un rencontre sa moitié, il demeure saisi & agité d'une ardeur véhémente : & la séparation d'un objet si cher, quand même elle ne dureroit qu'un moment, lui est d'une douleur insupportable. Les délices que de vrais amans trouvent à être ensemble n'ont point une source déshonnête. Ce qu'ils desirent l'un de l'autre n'est pas si commun, & ne peut s'exprimer : ils se le font comprendre par des signes obscurs, que leur mutuelle affection leur rend intelligibles. Et si Vulcain, leur apparoissant avec des instrumens de son art, leur disoit : « Qu'est-ce que vous » demandez réciproquement ? » Et que les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi. « Ce » que vous voulez, n'est-ce pas d'être tellement » unis ensemble, que ni jonc ni nuit vous ne » soyez jamais l'un sans l'autre ? Si c'est-là ce » que vous desirez, je vais vous fondre, & vous » mêler de telle façon, que vous ne serez plus » deux personnes, mais une seule, non-seulement pendant cette vie, mais encore dans le » tombeau. Voyez donc encore une fois si c'est » là le sujet de vos desirs, & ce qui peut vous » rendre parfaitement heureux ». Si, dis-je, Vulcain leur tenoit ce discours, il est certain qu'aucun ne refuseroit son offre, ni ne rechercheroit autre chose pour l'accomplissement de ses desirs, jugeant que Vulcain a développé ce qui de tout tems étoit caché au fond de leur ame: ce desir d'un mélange si parfait avec la personne aimée qu'on ne composât plus qu'un tout avec elle : desir qui n'est autre chose qu'une pente naturelle à rétablir notre nature dans sa première perfection. Car, comme je l'ai déjà dit, nous étions autrefois un composé parfait, qui a été divisé pour punir notre injustice, & l'on appelle *amour* l'inclination que l'on a & les efforts que l'on fait pour rejoindre ces deux parties. Nous devons donc prendre garde à ne commettre aucune faute contre les dieux, de peur d'être exposés a une seconde division. Tâchons d'obtenir d'eux le bien que nous cherchons par l'inspiration de l'*amour* auquel on ne sauroit résister sans résister aux dieux mêmes : *amour* qui, si nous nous le rendons favorable, nous fera trouver cette partie de nous-mêmes nécessaire à notre bonheur : grace très-rare, & qui n'est accordée qu'à un petit nombre.— Mais, au reste, qu'Eryximaque ne s'avise pas de critiquer ces dernières paroles, comme si elles notoient Pausanias & Agathon. Peut-etre ont ils cette origine mâle & généreuse que nous avons louée tantôt. Quoi qu'il en soit, je suis certain que nous serons tous heureux, tant les hommes que les femmes, si nous suivons les impressions de l'*amour*, & si nous jouissons de ses faveurs, recouvrant par-là notre ancienne nature. Cet état étant parfaitement heureux, on ne peut nier que ce qui en approche le plus (qui est de rencontrer un ami capable de remplir le cœur) ne soit ce qu'il y a de meilleur & de plus desirable : & en louant Dieu de ce bonheur c'est l'*amour* que nous louons, & auquel il est bien juste que nous rendions graces ; puisque non-seulement il nous assiste dans le tems présent, en nous donnant ce qui nous convient, mais qu'il nous fait espérer encore que, si nous sommes fideles au service des dieux, il rendra notre bonheur complet, remédiant aux défauts de notre nature, & la rétablissant dans sa première perfection. — Voilà, Eryximaque, ce que j'avois à dire sur l'*amour*. J'ai mis au jour des idées différentes des vôtres ; mais je vous conjure encore une fois de ne point faire la critique de mon discours, afin de ne rien dérober du tems qui nous reste pour entendre les autres, ou plutôt pour entendre Agathon & Socrate, les deux seuls qui aient à parler.

Je vous obéirai, dit Eryximaque, & d'autant plus volontiers que votre discours m'a charmé, mais à un tel point que, si je ne connoissois combien sont éloquens Socrate & Agathon en matière d'amour, je craindrois fort qu'ils ne demeurassent court, la matière paroissant épuisée par tout ce qui a été dit jusqu'à présent. Je ne laisse pas cependant d'attendre encore beaucoup d'eux.— Vous vous êtes très-bien tiré d'affaire, dit Socrate ; mais, si vous étiez à ma place, vous seriez dans la crainte, Eryximaque, & dans la perplexité où je suis présentement, & ma crainte augmentera encore quand Agathon aura parlé avec cette éloquence qui lui est ordinaire.—— Vous voulez, ô Socrate, dit Agathon, m'enchanter par vos flatteries, afin que je tremble devant vous, en m'imaginant que cette assemblée attend d'aussi grandes choses de moi, que si j'avois à paroître sur un théâtre.— J'aurois bien peu

peu de mémoire, reprit Socrate, si je vous soupçonnois d'être intimidé par une petite troupe de gens tels que nous : vous que j'ai vu paroître hier sur la scène tragique, environné des comédiens, & qui avez récité vos vers sans aucune crainte devant une si nombreuse assemblée. — Ah, je vous prie, répondit Agathon, ne croyez pas, Socrate, que je sois tellement enivré du théâtre & de ses applaudissemens, que j'ignore combien le jugement d'un petit nombre de sages est préférable à celui de la multitude. — Je ferois bien injuste, reprit Socrate, si je doutois de votre discernement, & si je n'étois persuadé que vous trouvant avec un petit nombre de personnes qui vous paroîtroient sages, vous les préféreriez au vulgaire. Mais peut être ne sommes-nous pas de ces sages ? Car enfin nous étions hier mêlés avec le vulgaire. Mais supposé que vous vous trouvassiez avec ces mêmes sages, craindriez vous de faire quelque chose qu'ils pussent désapprouver ?— Oui certainement je le craindrois, répondit Agathon. — Et n'auriez vous pas la même crainte avec les personnes vulgaires, reprit Socrate ?— Phèdre prit la parole là-dessus, & dit à Agathon : Mon cher, si vous continuez à répondre à Socrate, il ne se mettra pas en peine du reste : car il est content pourvu qu'il ait quelqu'un avec qui disputer, principalement quand c'est une personne qui a de la beauté. Je prends grand plaisir à entendre discourir Socrate ; mais je ne dois pas souffrir que ce que nous avons entrepris à l'honneur de l'amour, demeure imparfait. Que chacun acheve donc dans son rang de louer ce dieu. Après cela vous disputerez tant qu'il vous plaira.— Vous avez raison, Phèdre, dit Agathon. Rien ne m'empêche de parler, puisqu'en effet je pourrai d'autres fois rentrer en dispute avec Socrate. J'établirai donc d'abord le plan de mon discours, & puis je commencerai.

AGATHON.

Il me paroît que ceux qui ont parlé jusques ici, ont plutôt célébré les bienfaits de l'amour, & le bonheur qu'il procure aux hommes, qu'ils n'ont loué l'*amour* même. On a bien dit de quelles faveurs il est la source ; mais on ne l'a pas encore fait connoître lui-même. La bonne méthode de louer est pourtant d'exposer d'abord quelle est la nature du sujet que l'on loue, & de passer ensuite aux effets dont il est la cause. Il faut donc dire premièrement quel est ce dieu, & faire ensuite connoître les faveurs qu'on reçoit de lui. — Je commence par assurer non-seulement qu'il jouit du bonheur attaché à la nature divine, mais encore (s'il est permis de le dire) qu'il est le plus heureux de tous les dieux, parce qu'il n'y en a point qui soit si beau ni si excellent que lui. Voulez-vous savoir, Phèdre, pourquoi je le crois le plus beau ? C'est qu'il est le plus jeune. On le voit bien par l'aversion qu'il a pour la vieillesse, & par son inclination pour la jeunesse, qui l'accompagne toujours : car suivant l'ancien proverbe, chacun s'attache à son semblable. Je conviens de plusieurs choses que Phèdre a avancées ; mais je ne saurois lui accorder que l'*amour* soit plus ancien que Saturne & Japet. Je soutiens au contraire qu'il est le plus jeune des dieux, & qu'il est toujours jeune. Dans tout ce qu'Hesiode & Parménide nous rapportent de l'ancienne histoire des dieux (supposé qu'elle soit telle qu'ils nous la racontent) on ne remarque aucun événement qui ne puisse être attribué à la nécessité plutôt qu'à l'*amour*. En effet les dieux n'en seroient pas venus entr'eux à des divisions, à des violences, & à ces mutilations honteuses, qu'on leur attribue, s'ils avoient eu l'*amour* parmi eux. L'amitié & la paix y auroient régné, ils auroient été tranquilles & unis comme ils l'ont été depuis que l'*amour* leur a fait sentir son pouvoir. Il est donc certain qu'il est jeune : & de plus il est tendre & délicat. — Il faudroit un Homere pour exprimer cette tendre délicatesse. Homere dit qu'Até ou la Calamité est une déesse qui ne s'appuie point sur la terre, mais qu'elle marche sur la tête des hommes. Il donne par-là à conjecturer clairement combien elle est délicate. J'aurois besoin d'user de quelque expression semblable pour faire connoître que l'*amour* est encore plus délicat & plus tendre, puisque la tête même seroit trop rude pour lui, & qu'il s'arrête non-seulement sur des choses délicates, mais même sur celles qui le sont le plus, telles que l'ame & l'esprit des hommes & des dieux. Encore fait-il un choix entre ces esprits : car il rejette ceux qu'il trouve grossiers. Mais outre qu'il ne s'attache qu'aux ames les plus délicates, il les pénètre de toutes parts, y entre & en sort sans en être apperçu ; ce qui est encore une preuve de sa souplesse & de sa subtilité. — On ne peut pas douter de sa beauté, puisqu'il y a une guerre perpétuelle entre la laideur & l'*amour*. Il est fleuri & parfumé comme les fleurs mêmes, avec lesquelles il se plaît si fort, qu'il ne s'arrête qu'aux objets où elles se trouvent, & qu'il s'en éloigne en même temps qu'elles. On pourroit apporter plusieurs preuves de la beauté de ce dieu, si celles-ci n'étoient suffisantes.— Parlons de sa vertu. Il ne peut recevoir aucune offense de la part des hommes ni des dieux : & aussi n'y a-t-il aucun d'eux qui soit offensé par lui : car s'il souffre ou s'il fait souffrir les autres, c'est sans aucune contrainte, la violence étant incompatible avec l'*amour*. Tous ceux qui éprouvent le pouvoir de l'*amour*, s'y sont soumis volontairement. Or, selon les loix, on ne commet point d'injustice en prenant ce qui est cédé de bon gré. Mais l'*amour* n'est pas seulement juste, il est encore tempérant. Car la tempérance est une vertu qui domine sur les voluptés. Et y a-t-il une volupté plus puissante que celle

dont l'*amour* est le maître? Si donc toutes autres voluptés sont plus foibles que l'*amour*, il faut que l'*amour* ait la tempérance en partage. Sa force n'est pas moins aisée à prouver. Elle est telle, que Mars même ne lui résiste pas : car on ne dit pas que Mars retient l'*amour*, mais que l'*amour* de Vénus retient Mars. Ainsi surmonter celui qui surmonte les autres, n'est-ce pas être le plus fort de tous? — Après avoir parlé de la justice, de la tempérance & de la force de ce dieu, il reste à faire connoître sa sagesse. Pour honorer donc mon art, comme Eryximaque a voulu honorer le sien, je dirai que l'*amour* possède si excellemment la poësie, qu'il la communique à qui il lui plaît. En effet quiconque est inspiré de l'*amour* devient aussi poëte, quand même son esprit feroit naturellement grossier. Et si l'*amour* fait les poëtes, il est indubitable qu'il est poëte lui-même; puisqu'on n'enseigne point ce qu'on ne sait pas, comme on ne donne point ce qu'on n'a pas. Qui doute que la production des animaux ne soit l'ouvrage de l'amour, & un effet de sa sagesse? Mais cette sagesse ne nous donne-t-elle pas aussi tous les arts : & celui qui a l'*amour* pour maître n'excelle-t-il pas bientôt en quelque art que ce soit? Au contraire ne voit-on pas languir dans l'obscurité tous ceux que ce dieu n'anime pas? Apollon lui-même est disciple de l'*amour*, puisque sans lui il n'auroit pas inventé la manière de tirer de l'arc, la médecine & la divination. Tous les autres dieux inventeurs des arts, comme les Muses, Vulcain & Minerve, en sont de même redevables à l'*amour*. C'est lui qui a aussi enseigné à Jupiter l'art de gouverner les hommes & les dieux. Ainsi les affaires des uns & des autres sont conduites par l'*amour*, c'est-à-dire, par l'impression de la beauté : car ce qui lui est contraire ne peut jamais attirer l'*amour*. — Avant que ce dieu eût paru, il s'est commis plusieurs actions cruelles & indignes parmi les dieux, ainsi que je l'ai remarqué au commencement de ce discours. On appelle ce temps le regne de la nécessité. Mais aussi-tôt que le desir des belles choses eut fait naître ce dieu dans le monde, toutes sortes de biens se répandirent tant dans le ciel que sur la terre. Il me semble donc, Phèdre, que j'ai eu raison d'avancer que ce dieu est très-beau & très bon, & qu'il communique ces mêmes avantages aux autres. — Je puis autoriser mes pensées sur ce sujet de certains vers qui me reviennent dans l'esprit, & dont voici le sens. « C'est » ce dieu qui procure la paix aux hommes, qui » appaise les vents, qui répand la sérénité sur » la surface de la mer, & qui fait reposer les » humains tranquillement. C'est ce même *amour* » qui enseigne la politesse, & qui concilie l'amitié entre les hommes, en les assemblant dans » une douce société. Il est notre maître & notre » chef, dans les danses & les sacrifices qui se » célèbrent les jours solemnels. Il adoucit les » naturels féroces. Toute haine est chassée, & » toute amitié est formée par lui. Il est favorable, » bienfaisant, admiré des sages, agréable aux » dieux, l'objet des desirs de ceux qui ne le » possedent pas encore, un trésor précieux à » ceux qui le possedent, le père des délices, » des doux charmes, des agrémens, des tendres » voluptés, il s'intéresse aux bons, & méprise les » méchans. C'est de lui qu'on est secouru, protégé & gouverné dans les travaux & dans » toutes les actions de la vie. Enfin il est la gloire » des dieux & des hommes. Il doit être suivi » & célébré avec des hymnes par ceux que lui-même a instruits des divins chants dont il se » sert pour répandre la douceur parmi les dieux » & parmi les hommes. » A ce dieu charmant, ô Phèdre, je consacre ce discours que j'ai entremêlé de choses badines & sérieuses, selon la portée de mon esprit.

Tous les conviés donnerent un applaudissement général à Agathon : & jugerent qu'il avoit parlé d'une manière digne du dieu & de lui. Après quoi Socrate s'étant tourné vers Eryximaque; n'avois-je pas raison, lui dit-il, de prévoir que l'éloquence d'Agathon épuiseroit la matière, & ne me laisseroit rien à dire? Vous avez bien conjecturé, répondit Eryximaque, de l'eloquence d'Agathon; mais très mal de la vôtre, si vous avez cru pouvoir en manquer. — Qui est-ce, répondit Socrate, qui ne seroit pas intimidé aussi-bien que moi, ayant à parler après un discours si parfait, admirable en toutes ses parties, mais principalement sur la fin, où il paroît une élévation & une élégance qu'on ne sauroit considérer sans étonnement? Je me trouve si éloigné de pouvoir parvenir à cette perfection, que me sentant saisi de honte, j'aurois quitté la place; si j'en avois eu la liberté : car je sais ce que j'ai experimenté avec Gorgias; & me souvenant de ce que rapporte Homere touchant la tête de la Gorgone, j'ai pensé qu'Agathon lançoit sur moi l'élégance de Gorgias, qui m'alloit en quelque sorte pétrifier en me réduisant à un honteux silence. — J'ai reconnu en même tems combien j'étois téméraire, lorsque je me suis engagé avec vous, à rapporter en mon rang les louanges de l'*amour*, & que je m'étois vanté d'être savant dans cette matière, puisque j'ignorois comment il faut louer quelque sujet que ce soit. J'avois été jusques-ici assez stupide pour croire qu'on ne peut faire entrer dans les louanges que des choses véritables, entre lesquelles il falloit choisir les plus belles, & les placer de la manière la plus convenable. Fondé sur cette opinion, je me fiois à ma capacité, & croyois pouvoir réussir. Mais enfin j'ai reconnu que cette méthode n'étoit pas bonne, & qu'il falloit attribuer toutes sortes de perfections au sujet que l'on a entrepris de louer, soit qu'elles lui appartiennent

en effet, soit qu'elles ne lui appartiennent pas, la vérité ou la fausseté n'étant en cela de nulle importance. C'est ainsi que vous attribuez toutes choses à l'*amour*. Vous le faites si grand, & la cause de si grandes choses, qu'il est impossible que les ignorans ne le croient très-beau & très-bon : car pour les gens éclairés, cette manière de louer ne leur imposera jamais. Elle m'étoit tout-à-fait inconnue, lorsque je vous ai donné ma parole. C'est donc seulement ma langue & non pas mon esprit qui a pris cet engagement. Aussi me seroit-il impossible de le remplir à votre manière; mais j'y satisferai à la mienne, si vous le voulez : & selon ma coutume, je ne m'attacherai qu'à dire des choses vraies, sans me donner ici le ridicule de prétendre disputer d'éloquence avec vous. Voyez, Phédre, si vous ferez content d'un éloge qui ne passera pas les bornes de la vérité, & dont le style sera simple. — J'approuve fort, répondit Phédre, & toute l'assemblée approuve de même que vous parliez comme il vous plaira. — Permettez moi, Phédre, reprit Socrate, de faire quelque question à Agathon, afin qu'étant éclairé par lui, je puisse parler avec plus d'assurance. — Très-volontiers, répondit Phédre. — Après quoi Socrate commença.

SOCRATE.

Je trouve, mon cher Agathon, que vous vous êtes fait un plan très juste, en vous proposant de montrer quelle est la nature de l'*amour*, & ensuite quelles sont ses opérations. Mais après les magnifiques louanges que vous lui avez données, je vous prie de me dire si cet *amour* est l'*amour* de quelque chose ou de rien. Car si, en vous parlant d'un père je vous demandois de qui donc il est père, votre réponse, pour être juste, devroit être, qu'il est père d'un fils ou d'une fille : n'en convenez vous pas? — Oui, sans doute, dit Agathon. — Souffrez donc, ajouta Socrate, que je vous fasse encore quelques interrogations, pour vous découvrir mieux ma pensée. Un frère est-il frère de quelqu'un? -- Oui, répondit Agathon. -- Est-ce d'un frère ou d'une sœur? -- Ce peut-être de l'un & de l'autre. — Tâchez donc, reprit Socrate, de nous montrer si l'*amour* est l'*amour* de quelque chose ou de rien. — De quelque chose certainement. — Retenez bien ce que vous avancez là-dessus. Mais, avant que d'aller plus loin, dites moi encore si l'*amour* desire la chose dont il est *amour*. — Il la desire beaucoup. — Mais, reprit Socrate, est-il possesseur de cette chose qu'il desire; ou plutôt, ce qu'il desire n'est-il pas hors de lui? — Vraisemblablement, reprit Agathon, il n'a pas la chose qu'il desire. — Vraisemblablement? pour moi je trouve que ce n'est pas dire assez. Il faut nécessairement que celui qui desire, manque de la chose qu'il desire. Un homme, par exemple, qui est grand & qui est fort, desire-t-il la grandeur & la force? — Il me paroît, répondit Agathon, que cela ne sauroit être : car on ne manque pas de ce qu'on possède. — Vous avez raison, reprit Socrate : car s'il arrivoit que celui qui jouit de la force, de la santé, de l'agilité, desirât ces sortes de choses, il faudroit avouer qu'il desire ce qu'il possède. Prenons bien garde à ceci. Vous trouverez que dans le tems qu'on est possesseur d'une chose, on la possède nécessairement, ou qu'on le veuille, ou qu'on ne le veuille pas. Or, qui est celui qui ayant cette chose, s'aviseroit de la desirer? Peut-être nous objectera-t-on qu'une personne, qui seroit riche & saine, pourroit dire : je souhaite les richesses & la santé, & par conséquent je desire ce que je possède. Mais ne lui répondrions nous pas : votre desir ne peut tomber que sur l'avenir : car puisque vous possédez ces choses présentement il est certain que vous les avez sans que votre volonté soit la cause de cette possession? Vous voyez donc bien que lorsque vous dites, je desire une chose que j'ai, cela signifie, je desire d'avoir à l'avenir ce que je n'ai pas besoin de desirer présentement, puisque je l'ai. — A ce que vous dites-là, reprit Agathon, je ne vois rien à répliquer. — Tout *amour*, continua Socrate, a donc pour objet ce que l'on ne possède pas encore : de même que toute personne qui desire, ne desire que ce qu'elle n'a pas encore, ne souhaite d'être que ce qu'elle n'est point, & de posséder que ce qui lui manque. — Il est vrai, dit Agathon. — Repassons, ajouta Socrate, tout ce que nous venons de dire. Premierement l'*amour* est l'*amour* de quelque chose, en second lieu d'une chose qui lui manque. — J'en conviens, dit Agathon. — Souvenez-vous, reprit Socrate, quelles sont ces choses que vous avez dit être l'objet de l'*amour*. Si vous voulez, je vous en ferai souvenir. Vous avez dit, ce me semble, que tout ce que les dieux ont fait n'a pour principe que l'*amour* des belles choses, parce que le contraire du beau ne peut jamais être l'objet de l'*amour*. N'est-ce pas ce que vous disiez? — Cela même, répondit Agathon. — Selon vos propres paroles l'*amour* a donc pour objet la beauté, & non pas la laideur? Or, ne sommes-nous pas convenus que l'*amour* desire les choses qu'il n'a pas? Nous en sommes convenus. L'*amour* donc est privé de beauté? — Il faut nécessairement le conclure. — Hé bien donc, appellez-vous beau ce qui est privé de beauté? — Non certainement, répondit Agathon. — S'il est ainsi, reprit Socrate, assurez-vous que l'*amour* est beau? — J'avoue, répondit Agathon, que je n'avois pas bien compris ce que je disois de sa beauté. — Vous parlez sagement, reprit Socrate. Mais continuez un peu à me répondre. Vous paroît-il que les bonnes choses soient belles? — Il me le paroît. — Si donc l'*amour* est privé de beauté, & que le beau soit inséparable du bon, il est donc aussi privé de la bonté? — Il en faut demeurer d'accord, Socrate : car il n'y a pas moyen de vous

résister. — O mon cher ami, ce n'est pas à Socrate qu'il est impossible de résister, c'est à la vérité. Mais il est tems que je quitte Agathon, & que j'adresse la parole à tous les conviés. Je vous rapporterai donc ce que j'ai oui dire à Diotime sur l'*amour*. Elle étoit savante sur cette matière & sur plusieurs autres, & pénétroit même jusques dans l'avenir. Ce fut elle qui prescrivit aux Athéniens les sacrifices qui suspendirent dix ans une peste dont ils étoient menacés. Je tiens d'elle tout ce que je sais sur l'*amour*. Je vais essayer à vous raporter les instructions qu'elle m'a données; & pour ne point m'écarter de votre methode, Agathon, j'expliquerai d'abord ce que c'est que l'*amour*, & ensuite ses effets. — J'avois dit à Diotime presque les mêmes choses qu'Agathon vient de dire: que l'*amour* étoit un dieu puissant, bon & beau: & elle se servoit des mêmes raisons que je viens d'employer contre Agathon, pour me prouver que l'*amour* n'étoit ni beau ni bon. Je lui répliquai: qu'entendez-vous, Diotime? quoi, l'*amour* seroit-il laid & mauvais? Parlez-moi juste, me répondit-elle: croyez-vous que tout ce qui n'est pas beau soit necessairement laid? Je le croyois ainsi, lui répondis-je. Et croyez-vous, ajouta-t-elle, qu'on ne puisse manquer de science sans être absolument ignorant? n'avez-vous pas pris garde qu'il y a un milieu entre la science & l'ignorance, qui est d'opiner avec vraisemblance, & de tenir à la vérité sans pourtant la connoître avec certitude? Cela ne se peut appeller science, puisqu'elle doit être fondée sur des raisons certaines; ce n'est pas une ignorance non plus: car ce qui participe au vrai ne peut avec justice recevoir ce nom. Ainsi il y a une opinion droite qui tient le milieu entre la science & l'ignorance. J'avouai à Diotime qu'elle disoit vrai.

Ne condamnez donc pas, reprit-elle, tout ce qui n'est pas beau à être laid; & tout ce qui n'est pas bon à être mauvais: & convenez par les raisons que nous venons de dire, que pour avoir reconnu que l'*amour* n'est ni beau ni bon, vous n'êtes pas dans la nécessité de le croire laid & mauvais. — Mais pourtant, lui répliquai-je, tout le monde est d'accord que l'*amour* est un grand dieu. Par tout le monde, entendez-vous, Socrate, les savants ou les ignorants? J'entends tout le monde, lui dis-je, sans exception. Comment, reprit-elle en souriant, pourroit-il passer pour un grand dieu parmi ceux qui ne le reconnoissent pas même pour un dieu? Qui peuvent être ceux-là, dis-je? Vous & moi, répondit-elle. Comment, repris-je, pouvez-vous assurer que je vous aie rien dit d'approchant? Je vous le montrerai aisément, dit elle. Répondez-moi, je vous prie. N'assurez-vous pas que tous les dieux sont beaux & heureux? Oseriez-vous priver quelqu'un des dieux de ces attributs? Non, par Jupiter, lui répondis-je. N'appellez-vous pas heureux, ceux qui possèdent les belles & les bonnes choses? Ceux-là seulement. Mais dans vos discours précedents vous avez établi que l'*amour* desiroit les belles & les bonnes choses, & que le desir étoit une marque de privation. Je l'ai établi en effet. Comment donc, reprit Diotime, se peut-il faire que l'Amour soit dieu, étant privé de tous ces biens? Il faut que j'avoue que cela ne se peut, répondis-je. Ne voyez-vous donc pas bien que vous ne pensez pas que l'*amour* soit un Dieu? — Quoi, lui répondis-je, est-ce que l'*amour* est mortel? Je ne dis pas cela. Mais enfin, Diotime, dites moi, qu'est il donc? C'est, Socrate, ce qu'on appelle un démon, une nature qui tient le milieu entre les dieux & les hommes. Quelle est, lui demandai-je, la puissance d'un démon? D'être l'interprète & l'entremetteur entre les dieux & les hommes, en portant au ciel les vœux que les hommes y adressent, & rapportant aux mêmes hommes les ordonnances des Dieux, touchant le culte qui leur est dû. Cet être entretient une communication mutuelle entre les parties de l'univers les plus séparées, & doit être regardé comme le lien qui unit ce grand tout. C'est de ces démons que procèdent la divination, les enchantements, la magie, tout ce qui concerne les sacrifices, & les fonctions des prêtres. C'est encore par leur moyen que les songes mystérieux & autres avertissemens des Dieux nous sont envoyés, la nature divine ne se communiquant point immédiatement aux hommes. Celui qui est savant dans toutes ces choses est appellé d'un nom qui signifie heureux & sage: & les autres, qui excellent dans les arts méchaniques, sont appellés mercenaires. L'*amour* est un de ces démons, qui sont en grand nombre, & de plusieurs sortes. — De quels parents tire-t-il sa naissance, dis-je à Diotime? Je vais vous le dire, répondit-elle, quoique le récit en soit long. A la naissance de Vénus il se fit un souper où tous les dieux assisterent, & en particulier Porus fils du Conseil, & dieu de l'abondance. Le repas fini, la Pauvreté étoit venue en chercher des débris, & se tenoit à la porte, d'où elle apperçut Porus endormi dans le jardin de Jupiter, après s'être rempli de nectar, parce que le vin n'étoit pas encore en usage. Pressée de son indigence, elle desira le commerce de ce dieu, & chercha les moyens de le surprendre. Elle alla donc auprès de lui: & c'est de ces deux principes si opposés que l'*amour* prit naissance. Il est attaché à Venus, parce qu'il a été conçu le jour qu'elle est née. Il desire la beauté, parce que cette déesse est belle. Fils de la Pauvreté, & fils du dieu de l'abondance, il tient du naturel de l'un & de l'autre. Suivant celui de sa mere il est indigent: &, bien loin d'être beau & délicat, comme plusieurs le pensent, il est maigre,

mal-propre, marche nuds pieds; & sans habits, est attaché à la terre malgré ses aîles, sans maison ni demeure fixe, couchant à l'air, aux portes & dans les places publiques. Mais tenant aussi de son pere, il recherche ce qui est beau & bon, il est hardi & industrieux dans cette poursuite, inventant sans cesse des artifices & des expédients nouveaux: il s'étudie à la Philosophie & à la prudence: c'est un éloquent sophiste, & le plus grand de tous les enchanteurs. De sa nature il n'est ni mortel ni immortel, mais il s'éteint par sa propre indigence, & il recommence à vivre par l'abondance qu'il tient de son pere. Il éprouve l'un & l'autre, s'éteindre & se ranimer, quelquefois en un même jour. Il acquiert sans cesse & dissipe de même; ainsi il n'est ni riche ni pauvre. Il tient aussi le milieu entre le savoir & l'ignorance. Car les dieux étant sages par leur nature, ne peuvent philosopher, & n'ont point à desirer la sagesse. Les gens qui sont dans l'autre extrémité ne philosophent pas non plus: car le caractere de la parfaite ignorance, & son plus pernicieux effet, c'est de persuader à ceux qui n'ont point la sagesse, qu'elle ne leur manque pas, & de leur ôter par-là le desir de la rechercher, parce qu'on ne desire jamais les choses dont on croit être possesseur. — Qui donc, Diotime, sont ceux qui s'appliquent à la Philosophie, puisque vous excluez de cette étude les sages & les ignorants? — Un enfant le comprendroit, répondit-elle. Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux contraires, & l'*amour* est de ce nombre. La sagesse tient rang entre les plus belles choses qui sont l'objet de la recherche de l'*amour*. De-là concluons nécessairement que l'*amour* est Philosophe, & qu'ainsi il tient le milieu entre les sages & les ignorants. Il ressemble donc à son pere qui est sage & opulent: & à sa mere qui n'a ni l'une ni l'autre de ces deux qualités. — Voilà, mon cher Socrate, quelle est la nature des Démons. De la maniere dont vous aviez parlé de l'*amour*, il paroît que vous le conceviez plutôt comme la chose aimée, que comme celle qui aime; & cela supposé, il n'est pas surprenant que vous ayez donné dans l'erreur de croire l'*amour* très-beau: car ce qui est aimable est en effet beau, délicat & parfait. — Vous raisonnez si bien, Diotime, qu'il faut convenir de ce que vous dites. Mais l'*amour* étant tel, ajoutai-je, de quelle utilité peut-il être aux hommes? C'est, Socrate, ce que je vais, répondit-elle, m'efforcer de vous apprendre. — Suivant la définition que nous avons donnée de l'Amour & de son origine, nous avons établi qu'il s'attache aux belles choses; mais si quelqu'un vous demandoit, pourquoi s'attache-t-il aux belles choses? ou, pour parler avec plus de clarté, qu'est-ce qu'il en desire principalement? Que répondrions-nous? De les posséder. Cette réponse attire une autre question, pour savoir ce qui arrive de cette possession. — Je ne vois pas présentement, Diotime, ce que je pourrois dire là-dessus. Si l'on change de terme, reprit-elle, & qu'en mettant le bon à la place du beau, on vous demandât, que desire celui qui aime les bonnes choses? D'en être possesseur. Et qu'arrivera-t-il à celui qui possédera ces bonnes choses? La réponse, lui dis-je, est plus facile de cette maniere; il lui arrivera d'être heureux. Il est vrai, répondit Diotime: car tous ceux qui sont heureux ne le sont que par la possession de bonnes choses. Cela termine la question; n'étant pas besoin de rechercher pourquoi celui qui veut être heureux desire la félicité. Vous avez raison, lui dis-je. Croyez-vous, Socrate, reprit-elle, que cet amour des bonnes choses, & ce desir de les posséder, soient communs à tous les hommes? Je le crois, répondis-je. Pourquoi donc, Socrate, ne disons-nous pas que tous les hommes aiment? Et puisqu'ils aiment toujours & les mêmes choses, pourquoi donne-t-on le nom d'amants aux uns, sans le donner aux autres? Je m'en étonne, lui dis-je. Ne vous en étonnez point, Socrate. C'est que ce nom, qui conviendroit, à la rigueur, à tous les hommes, n'est pourtant attribué qu'à ceux qui ont un *amour* d'une certaine espece: & qu'il y a d'autres termes particuliers pour désigner ceux qui aiment d'une autre sorte. — Eclaircissez-moi cela, je vous en prie, par quelque exemple. En voici un, reprit-elle. Le mot *faire*, comme vous savez, a une vaste signification. Il exprime en général ce qui fait passer du non-être à l'être. Tout exercice des arts est action, & tout agent est *facteur*, s'il est permis de se servir de ce terme. Vous avez raison, lui répondis-je. Vous voyez cependant que chaque art & chaque action donne son nom particulier à celui qui la produit, & que le mot général, *faire*, n'a été appliqué qu'à ceux qui composent des vers: *Poesie* signifiant *action*, & *Poëte* celui *qui agit*. Il en est de même de l'*amour*. Car en général le desir du bien & de la félicité qui est commun à tous les hommes, n'est autre chose que ce grand & décevant *amour*; mais le desir de ces bonnes choses, qui porte à les rechercher dans les richesses, dans les arts & dans les sciences, n'est point appellé *amour*, non plus que ceux qui s'y attachent ne sont point appellés amants, mais prennent les noms particuliers de ces arts & de ces sciences qu'ils ont acquis. Il n'y a qu'une seule espece d'*amour* qui garde son nom, & qui fasse appeller amants ceux qui la suivent. Vous parlez très-bien, Diotime. Quelques-uns, reprit-elle, croient que c'est aimer que de rechercher la moitié de soi-même, & pour moi j'assure que la moitié de soi-même, ni le tout, ne sont aimables, qu'autant que le bon s'y trouve en quelque ma-

niere. En effet lorsque les mains & les pieds se trouvent mauvais & nuisibles, ne se résout on pas à s'en défaire? On n'aime pas une chose parce qu'elle est à soi, mais parce qu'elle est bonne, si ce n'est que l'on s'approprie tout ce qui paroit bon, & que l'on regarde comme étranger ce que l'on croit mauvais. Puisqu'en un mot les hommes n'aiment que ce qui est bon, il n'y a que le bon qui soit l'objet de l'*amour* des hommes. N'êtes-vous pas de cet avis, Socrate? Certainement, Diotime. Il faut donc dire simplement que les hommes aiment ce qui est bon. Il est vrai. Ne faut-il point ajouter, reprit-elle, qu'ils desirent de le posséder? Il le faut. Et non-seulement qu'ils desirent de le posséder, mais de le posséder toujours? Toujours.

L'*amour* donc en général est l'inclination qui fait desirer à chacun de posséder toujours ce qui lui paroit bon. Il n'y a rien de plus vrai, répondis-je. — Après avoir connu que l'*amour* est universel, il faut voir quelle est la maniere, l'usage, & les conditions qui déterminent à l'appeller *amour*. Ne pouvez-vous point le dire, Socrate? Si j'étois capable de donner cet éclaircissement, lui répondis-je, je ne serois pas venu m'instruire auprès de vous, & je ne serois pas aussi surpris que je le suis de votre savoir. Je vous l'expliquerai donc. C'est une production causée par le goût pour la beauté tant spirituelle que corporelle. — Il faudroit un devin, répondis-je, pour développer cette énigme: je ne l'entends en aucune façon. ——— Je vais parler plus clairement. Tous les hommes, Socrate, ont dès leur naissance une disposition à produire; elle se manifeste avec l'âge: elle réside dans l'ame aussi-bien que dans le corps: elle ne peut jamais avoir la laideur pour objet. Par-là les hommes sont perpétués: & cet effet, quoique corporel, est un ouvrage divin, par lequel un animal qui de soi est mortel, devient immortel dans son espèce. Mais cet ouvrage ne se peut accomplir que dans un sujet convenable; & ce ne peut être par conséquent la laideur, qui n'a nulle convenance avec la nature divine; au lieu que la beauté s'y accorde parfaitement, & n'est beauté que par cet accord: comme la laideur n'est laideur que par sa dissonnance avec la divinité, s'il est permis de parler ainsi. La beauté préside donc à la naissance des hommes avant les Parques & Lucine. D'où il s'ensuit que ce qui est disposé à produire, ressent de la joie & du soulagement en s'approchant du beau: & éprouve un effet contraire qui arrête sa fécondité, lorsque par quelque contrainte il se trouve uni à la laideur. Ainsi plus ces productions sont avancées, plus le sujet qui les renferme cherche avidement la beauté, comme la seule chose qui peut soulager son tourment, & accomplir son ouvrage. Voilà, Socrate, ce que c'est que l'*amour*, & non pas, comme vous croyez, un simple desir de la beauté. Il est immortel en quelque sorte, puisque c'est par lui que l'animal mortel de lui-même parvient à l'immortalité: car cette immortalité est un bien, & suivant nos principes, l'*amour* est le desir par lequel chacun cherche à s'unir inséparablement au bien. — Voilà ce que m'enseigna Diotime dans la conversation que j'eus avec elle touchant l'*amour*; & continuant à m'instruire, elle me fit cette question. A quelle cause, Socrate, attribuez-vous ce desir & cet *amour*? Ne voyez-vous pas avec quelle ardeur & quelle véhémence tous les animaux sont portés aux soins de conserver leur espèce? Combien ils travaillent pour fournir la nourriture à leurs petits? Avec quelle audace ils combattent pour les défendre contre des ennemis qu'ils redouteroient en toute occasion, & comme ils s'exposent à la faim & à la mort pour les conserver? Si celà n'arrivoit que parmi les hommes, on l'attribueroit au raisonnement; mais pour les bêtes, qui en sont privées, d'où leur peut venir, à votre avis, un si grand *amour*? Je ne saurois vous le dire, lui répondis-je. Croyez-vous, reprit-elle, être savant en *amour*, quand vous ignorez une pareille chose? Je connois fort bien, Diotime, que j'ai besoin d'être instruit, & c'est pour cela, comme je vous l'ai déja dit que je suis venu à vous. Je vous conjure donc de m'apprendre, non-seulement le point dont il s'agit, mais encore tout ce qui regarde l'*amour*. — Vous n'avez point sujet de vous étonner, reprit Diotime, si vous croyez sa nature telle que nous l'avons tantôt définie. Suivant les autres principes, dont nous sommes aussi convenus, toutes les choses mortelles tendent de tout leur pouvoir à l'immortalité, laquelle ne se peut acquérir que par la génération qui substitue le jeune à la place du vieux: & cela n'arrive pas seulement dans les sujets qui se succèdent les uns aux autres; mais chaque sujet particulier, quoiqu'estimé le même dans toute sa durée, devient différent par la succession des âges: il a l'un à mesure qu'il se dépouille de l'autre, & parvient ainsi jusqu'à la vieillesse. Mais outre ce changement, il s'en fait encore un continuel dans toute la matière qui se renouvelle sans cesse; ensorte qu'un animal, par exemple, en conservant les mêmes apparences, ne conserve ni le même sang, ni la même chair, ni les mêmes os, parce que les petites parties qui les composent, s'écoulent sans cesse, & qu'il en survient aussi sans cesse de nouvelles, qui prennent leur place. L'ame est sujette à ces vicissitudes aussi bien que les corps; ses mœurs, ses coûtumes, ses opinions, ses desirs, ses goûts, ses douleurs, ses craintes, éprouvent de fréquentes révolutions: &, ce qui est de plus surprenant, ses connoissances mêmes n'en

sont pas exemptes; non-seulement les unes s'évanouissent pour faire place à d'autres, mais la même ne subsiste pas toujours dans un état semblable: car méditer n'est autre chose que de rappeller des idées qui ne sont plus présentes, & qui par conséquent sont sorties de l'esprit: & la mémoire à qui appartient cette fonction, fait renaître les sciences qui avoient été éteintes par l'oubli. De cette maniere l'être mortel se conserve toujours, non pas par une ferme subsistance, comme l'être divin; mais par une succession qui ne souffre aucune perte sans la réparer, & qui introduit toujours des choses nouvelles à la place de celles qui s'échappent. Voilà, Socrate, comme une nature périssable participe à l'immortalité, que la divinité possède par elle même. Voilà d'où part ce penchant à produire son semblable: seule ressource contre la mortalité attachée à la nature humaine. O sage Diotime, m'écriai-je, transporté d'admiration, faut-il croire tout ce que vous venez de me dire? A quoi elle répartit comme un savant sophiste: N'en doutez nullement, Socrate. Car si vous aviez voulu examiner le desir de gloire, dont tous les hommes sont possédés, vous vous trouveriez stupide de n'avoir pas compris de vous-même les choses que je viens de vous expliquer. Ne voyez-vous pas combien les hommes désirent de se rendre recommandables à la postérité, combien ils travaillent pour acquérir une gloire future? Car c'est encore plus par ce motif, que par amour pour leurs enfants, qu'ils amassent des richesses, qu'ils affrontent les périls, & qu'ils s'exposent à la mort. Pensez-vous qu'Alceste eût souffert la mort pour son cher Admète: qu'Achille l'eût cherchée pour venger Patrocle: & que votre Codrus s'y fût dévoué pour conserver le Royaume à ses enfants, s'ils n'avoient été poussés par l'espérance de la mémoire glorieuse que ces généreuses actions leur devoient acquérir parmi les hommes? Assurément c'étoit, continua-t-elle, c'étoit par-là qu'ils étoient animés: & plus les personnes sont vertueuses, plus elles ressentent ce desir, qui n'est autre chose que le desir de l'immortalité. Les hommes matériels & grossiers espèrent conserver leur mémoire, & acquérir le bonheur de l'immortalité par le moyen de leurs enfants, & c'est ce qui leur fait rechercher les femmes. Pour ceux qui font plus de cas de la fécondité de l'ame, que de celle du corps, ils ne s'affectionnent qu'aux productions qui lui conviennent, je veux dire la prudence & les autres vertus dont les poëtes peuvent être appellés les peres & les inventeurs. La plus excellente de toutes ces vertus, c'est la prudence, par laquelle les affaires publiques & particulières sont gouvernées, & qui produit la tempérance & la justice. Celui donc qui a en soi la semence des vertus, & qui par conséquent participe à la nature divine, n'a pas plutôt atteint l'âge de connoître le trésor dont son ame est remplie, qu'il desire de le répandre au dehors, & qu'il cherche avec ardeur quelqu'un à qui il puisse le communiquer. La beauté est une des principales choses qui attire cette communication; au lieu que son contraire y est un obstacle, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois. Si une belle ame docile & généreuse se trouve unie à un beau corps, ces deux beautés, concourant ensemble; ont des charmes incroyables: & celui qui s'attache à un objet si parfait devient éloquent en sa présence, & se sent porté avec une ardeur infinie à lui enseigner la vertu. Etant parvenu à cette liaison, il enfante, pour ainsi dire, les belles idées qu'il a conçues depuis long-tems, & qui lui sont plus chères, lorsqu'elles lui deviennent communes avec cet ami qu'il ne perd point de vue, quand même il est absent. En cultivant ensemble ces connoissances, leur amitié devient d'autant plus étroite, que ce sont des enfants de leur esprit, infiniment plus noble que ceux du corps. Il n'y a personne qui ne dût choisir ces enfants-là préférablement aux autres, sur-tout s'il examinoit ceux qu'Homère & Hésiode ont laissés, lesquels, étant immortels, ont aussi acquis une gloire & une mémoire immortelle à ces excellents hommes. Quels sont aussi à votre avis les enfants que Lycurgue a laissés aux Lacédémoniens, qui ont été les libérateurs de leur patrie & de presque toute la Grece? Solon n'est-il pas de même honoré parmi vous pour être l'auteur de vos loix? Et ne révère-t-on pas plusieurs grands hommes dans le reste de la Grece & parmi les barbares pour les excellens ouvrages qu'ils ont laissés, & qui sont la semence de toute vertu? C'est à cause de ces enfants de leur esprit qu'on leur a élevé des temples & institué des sacrifices: honneurs que les enfants qui procedent du corps n'ont jamais attirés à leurs peres. — Peut-être votre esprit pénétrera-t-il aisément dans ce que je vous ai déclaré des mysteres de l'*amour*; mais si vous vouliez aller jusqu'à leur source, & pénétrer ce qu'ils renferment de plus sublime, je doute qu'il vous fût facile d'y parvenir. Je ne laisserai pas de vous le déclarer, & de vous aider autant que je pourrai dans cette découverte. C'est à vous à seconder mes efforts, & à écouter attentivement ce que je vais vous dire. — Il faut premiérement que celui qui s'achemine vers cet Amour céleste, & qui y est conduit par le droit chemin, s'accoutume dès sa jeunesse à contempler les beautés matérielles, & à en connoître la nature & les rapports: qu'il conçoive que celle qu'il aimera en particulier n'est qu'une espèce des autres beautés corporelles, dont la beauté universelle est le genre, & qu'en suivant cette beauté universelle il y auroit de

l'absurdité à croire que tout ce qui est beau n'en est pas une participation. Cette connoissance empêche que l'on ne s'attache trop ardemment à un objet particulier, & tourne toutes les affections vers cet objet général. On s'éleve ensuite à connoître que la beauté de l'ame est plus excellente que celle du corps, & qu'elle doit lui être préférée; ensorte que, si l'on rencontre un jeune homme qui en soit pourvu, quoique d'ailleurs il ne possède aucune des graces extérieures, on ne doit pas laisser de s'affectionner à lui & d'employer ses soins & ses instructions à rendre son ame encore plus parfaite. Par là on s'approche de la beauté invariable qui réside dans les loix & dans les devoirs, en comparaison de laquelle celle du corps, qui est sujette au changement, est méprisable. On l'admire ensuite dans les sciences: & alors, bien loin d'être assujetti, comme un esclave aux charmes de quelque jeune personne, on se plonge dans la beauté universelle, comme dans une mer, où par une vue directe on puise les connoissances & les raisons que la Philosophie fournit abondamment: desquelles étant pleinement imbu, on n'est plus occupé que d'une science unique qui est celle du beau. — Appliquez ici, Socrate, toute la pointe de votre esprit. Quiconque a suivi cet ordre que je viens de marquer, & après avoir parcouru ainsi tous les degrés de beauté, est arrivé au terme de l'*amour*, contemple cette beauté admirable de la nature. Beauté qui est subsistante par elle-même, n'étant point sujette à finir, comme elle n'a jamais eu de commencement: ne pouvant recevoir ni accroissement ni diminution: dont la perfection est entiere & invariable: qui n'est suspendue dans aucun temps, ni affoiblie par le défaut d'aucune partie: qui ravit infailliblement tous ceux qui la connoissent, sans qu'il soit possible que les goûts soient partagés sur son sujet, comme ils se peuvent être sur les objets fragiles & composés, qui sont beaux en quelques parties & défectueux en d'autres, & qui ne subsistent pas toujours dans le même état. Beauté universelle, qui ne peut être représentée à l'esprit sous aucune image, telle que seroient de beaux yeux ou de belles mains: ni même comme un beau discours, un beau raisonnement, ou quelque science que ce soit. Beauté qui n'est affectée en particulier ni à un animal, ni à la terre, ni au ciel, ni à quelque être séparé; mais qui doit être conçue simplement en elle même, sans aucun mélange: existant indépendamment de tout, & exempte de toute altération: se communiquant aux natures particulières, sans que leur changement ni leur ruine lui apporte ni dommage ni augmentation. Celui qui étant épris d'un Amour légitime s'en sert comme d'un moyen pour parvenir à connoître cette souveraine beauté, est arrivé au but où il doit tendre. C'est par cette voie qu'on peut s'instruire dans la doctrine de l'*amour*, soit qu'on se conduise soi-même, ou qu'on soit guidé par un autre. On s'attache à des beautés particulieres, pour s'élever comme par degrés à la beauté universelle. Après l'avoir admirée dans un corps particulier, on la reconnoit dans toutes les beautés corporelles. On passe ensuite à l'esprit, & on voit que c'est cette même beauté qui se répand dans les loix, dans les discours, dans l'acquit des devoirs, & dans toutes les choses dépendantes de l'esprit, qui sont trouvées belles. De-là on s'élève aux sciences particulières, d'où on parvient enfin à celle qui a le beau pour objet, & qui nous rend capables de le contempler. C'est dans cette occupation que les hommes doivent passer leur vie: & si jamais vous y parvenez, Socrate, dit la sage Diotime, vous avouerez que l'or & les choses estimées les plus précieuses, que même ces jeunes gens, dont vous & tant d'autres paroissez enchantés, & que vous voudriez ne jamais quitter un moment, que tout cela n'est rien en comparaison du beau, consideré en lui même. O le merveilleux spectacle que cette beauté divine, pure, simple, entière, parfaite, sans mélange de corps, ni de couleurs, & inaccessible à toutes les misères qui corrompent les biens terrestres! Quelle opinion auriez-vous d'une vie qui seroit employée à cette contemplation? Ne pensez-vous pas que l'œil qui est capable d'appercevoir le beau, ne conçoit pas seulement l'image des vertus, mais les vertus mêmes? Car les ombres ne conviennent plus à qui a atteint la réalité. L'homme arrivé à cet état produisant & nourrissant la vertu, devient ami de Dieu, & obtient l'immortalité, si quelque personne humaine y peut prétendre. Tels furent les discours de Diotime. J'en suis demeuré convaincu, & ils me portent à persuader aux hommes autant que je puis, qu'un *amour* légitime est le moyen le plus sûr & le plus facile pour les conduire à l'heureuse immortalité. L'*amour* est donc infiniment digne d'être honoré. Je l'honore moi-même & y exhorte les autres de tout mon pouvoir. Je viens de lui donner toutes les louanges que mon esprit m'a pu fournir. Voyez, Phèdre, si vous les jugez dignes d'être admises entre les éloges que vous avez exigés; ou, si ce que j'ai dit ne vous semble pas éloge, donnez-leur tel autre nom qu'il vous plaira.

AVIS, RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

I.

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

II.

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, & embrasse plus qu'il ne peut lier.

III

I I I.

Lorſqu'une penſée eſt trop foible pour porter une expreſſion ſimple, c'eſt la marque pour la rejetter.

I V.

La clarté orne les penſées profondes.

V.

L'obſcurité eſt le royaume de l'erreur.

V I.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périſſent d'elles-mêmes, rendues clairement.

V I I.

Ce qui fait ſouvent le mécompte d'un écrivain, eſt qu'il croit rendre les choſes telles qu'il les apperçoit ou qu'il les ſent.

V I I I.

On proſcriroit moins de penſées d'un ouvrage, ſi on les concevoit comme l'auteur.

I X.

Lorſqu'une penſée s'offre à nous comme une profonde découverte, & que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons ſouvent que c'eſt une vérité *qui court les rues*.

X.

Il eſt rare qu'on approfondiſſe la penſée d'un autre; de ſorte que s'il arrive dans la ſuite qu'on faſſe la même réflexion, on ſe perſuade aiſément qu'elle eſt nouvelle, tant elle offre de circonſtances & de dépendances qu'on avoit laiſſé échapper.

X I.

Si une penſée ou un ouvrage n'intéreſſe que peu de perſonnes, peu en parleront.

X I I.

C'eſt un grand ſigne de médiocrité de louer toujours modérément.

X I I I.

Les fortunes promptes en tout genre ſont les moins ſolides, parce qu'il eſt rare qu'elles ſoient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, ſont toujours tardifs.

X I V.

L'eſpérance anime le ſage, & leurre le préſomptueux & l'indolent, qui ſe repoſent inconſidérément ſur ſes promeſſes.

X V.

Beaucoup de défiances & d'eſpérances raiſonnables ſont trompées.

X V I.

L'ambition ardente exile les plaiſirs de la jeuneſſe, pour gouverner ſeule.

X V I I.

La proſpérité fait peu d'amis.

X V I I I.

Les longues proſpérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été ſont emportées par un jour d'orage.

X I X.

Le courage a plus de reſſources contre les diſgraces que la raiſon.

X X.

La raiſon & la liberté ſont incompatibles avec la foibleſſe.

X X I.

La guerre n'eſt pas ſi onéreuſe que la ſervitude.

X X I I.

La ſervitude abaiſſe les hommes juſqu'à s'en faire aimer.

X X I I I.

Les proſpérités des mauvais rois ſont fatales aux peuples.

X X I V.

Il n'eſt pas donné à la raiſon de réparer tous les vices de la nature.

X X V.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir ſi on peut ruiner ſes fondemens.

X X V I.

Les abus inévitables ſont des loix de la nature.

X X V I I.

Nous n'avons pas droit de rendre miſérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

X X V I I I.

On ne peut être juſte ſi on n'eſt humain.

X X I X.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choſes la commodité.

X X X.

Il eſt fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

XXXI.

Nos erreurs & nos divisions dans la morale, viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvoient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

XXXII.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

XXXIII.

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes & vicieuses tour à tour.

XXXIV.

Nous ne connoissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras, méprisent notre repos.

XXXV.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

XXXVI.

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillans.

XXXVII.

Les jeunes gens connoissent plutôt l'amour que la beauté.

XXXVIII.

Les femmes & les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

XXXIX.

La coutume fait tout jusqu'en amour.

XL.

Il y a peu de passions constantes, il y en a beaucoup de sincères: cela a toujours été ainsi. Mais les hommes se piquent d'être constans, ou indifférens, selon la mode, qui excède toujours la nature.

XLI.

La raison rougit des penchans dont elle ne peut rendre compte.

XLII.

Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

XLIII.

C'est une preuve de petitesse d'esprit lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable. Les grandes ames aiment naturellement tout ce qui est digne de leur estime.

XLIV.

L'estime s'use comme l'amour.

XLV.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

XLVI.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

XLVII.

Les plaisirs enseignent aux princes à se familiariser avec les hommes.

XLVIII.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

XLIX.

Ceux qui nous font acheter leur probité, ne nous vendent ordinairement que leur honneur.

L.

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour & l'estime des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

LI.

Celui qui sait rendre ses profusions utiles, a une grande & noble économie.

LII.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

LIII.

Personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit.

LIV.

Nous négligeons souvent les hommes sur qui la nature nous donne un ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher & comme incorporer à nous, les autres ne tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

LV.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

LVI.

L'intérêt fait peu de fortunes.

LVII.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

LVIII.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

L I X.

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

L X.

La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes & aux hommes en place, se mêler des plaisirs & des affaires, cacher son secret, & savoir s'ennuyer la nuit à table, & jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts & d'ennuis ne pourroit-on pas s'épargner, si on osoit aller à la gloire par le seul mérite.

L X I.

Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie; & on les croit.

L X I I.

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les hommes riches.

L X I I I.

Les gens d'esprit seroient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

L X I V.

Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paroitre, & qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque quelquefois que de l'esprit & du goût.

L X V.

Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

L X V I.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges; qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

L X V I I.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

L X V I I I.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talens, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un & de l'autre par le cœur.

L X I X.

La raison & l'extravagance, la vertu & le vice ont leurs heureux. Le contentement n'est pas la marque du mérite.

L X X.

La tranquillité d'esprit passeroit-elle pour une meilleure preuve de la vertu? La santé la donne.

L X X I.

Si la gloire & si le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets? Une ame, un peu courageuse, daigneroit-elle accepter, ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il falloit leur sacrifier la vigueur de ses sentimens & abaisser l'essor de son génie?

L X X I I.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

L X X I I I.

La modération des foibles est médiocrité.

L X X I V.

Ce qui est arrogance dans les foibles, est élévation dans les forts, comme la force des malades est frénésie, & celle des sains est vigueur.

L X X V.

Le sentiment de nos forces les augmente.

L X X V I.

On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même.

L X X V I I.

Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses.

L X X V I I I.

Pauvres & riches, nul n'est vertueux ni heureux, si la fortune ne l'a mis à sa place.

L X X I X.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

L X X X.

On tire peu de service des vieillards.

L X X X I.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

L X X X I I.

L'avare prononce en secret : suis-je chargé de la fortune des misérables? Et il repousse la pitié qui l'importune.

LXXXIII.

Ceux qui croient n'avoir plus besoin d'autrui, deviennent intraitables.

LXXXIV.

Il est rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a besoin.

LXXXV.

On gagne peu de chose par habileté.

LXXXVI.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talens.

LXXXVII.

Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes places, mais la nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait aussi qu'ils se tiennent très-contens dans les dernieres.

LXXXVIII.

On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capable des grands succès.

LXXXIX.

Les hommes ont de grandes prétentions & de petits projets.

XC.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses, parce qu'elles sont grandes; & les fous, parce qu'ils les croient faciles.

XCI.

Il est quelquefois plus facile de former un parti, que de venir par degré à la tête d'un parti déja formé.

XCII.

Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices de la nature ne sont pas si frêles que les chef-d'œuvres de l'art.

XCIII.

On peut dominer par la force, mais jamais par la seule adresse.

XCIV.

Ceux qui n'ont que de l'habileté, ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

XCV.

La force peut tout entreprendre contre les habiles.

XCVI.

Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force.

XCVII.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

XCVIII.

La probité, qui empêche les esprits médiocres de parvenir à leurs fins, est un moyen de plus de réussir pour les habiles.

XCIX.

Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes, sont ordinairement peu accessibles.

C.

Les habiles ne rebutent personne.

CI.

L'extrême défiance n'est pas moins nuisible que son contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas risquer d'être trompé.

CII.

Il faut tout attendre, & tout craindre du temps & des hommes.

CIII.

Les méchans sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

CIV.

Trop, & trop peu de secret sur nos affaires, témoigne également une ame foible.

CV.

La familiarité est l'apprentissage des esprits.

CVI.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, & nous reconnoissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

CVII.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

CVIII.

Les esprits faux changent souvent de maximes.

CIX.

Les esprits légers sont disposés à la complaisance.

CX.

Les menteurs sont bas & glorieux.

CXI.

Peu de maximes sont vraies à tous égards.

CXII.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

C X I I I.

Nous nous flattons fottement de perfuader aux autres ce que nous ne penfons pas nous-mêmes.

C X I V.

On ne s'amufe pas long-temps de l'efprit d'autrui.

C X V.

Les meilleurs auteurs parlent trop.

C X V I.

La reffource de ceux qui n'imaginent pas, eft de conter.

C X V I I.

La ftérilité de fentiment nourrit la pareffe.

C X V I I I.

Un homme qui ne dîne ni ne foupe chez foi, fe croit occupé. Et celui qui paffe la matinée à fe laver la bouche & à donner audience à fon brodeur, fe moque de l'oifiveté d'un nouvellifte qui fe promene tous les jours avant dîner.

C X I X.

Il n'y auroit pas beaucoup d'heureux, s'il appartenoit à autrui de décider de nos occupations & de nos plaifirs.

C X X.

Lorfqu'une chofe ne peut nous nuire, il faut fe moquer de ceux qui nous en détournent.

C X X I.

Il y a plus de mauvais confeils que de caprices.

C X X I I.

Il ne faut pas croire aifément que ce que la nature a fait aimable foit vicieux. Il n'y a point de fiécle & de peuple qui n'aient établi des vertus & des vices imaginaires.

C X X I I I.

La raifon nous trompe plus fouvent que la nature.

C X X I V.

La raifon ne connoît pas les intérêts du cœur.

C X X V.

Si la paffion confeille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'eft qu'elle donne plus de force pour exécuter.

C X X V I.

Si les paffions font plus de fautes que le jugement, c'eft par la même raifon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

C X X V I I.

Les grandes penfées viennent du cœur.

C X X V I I I.

Le bon inftinct n'a pas befoin de la raifon, mais il la donne.

C X X I X.

On paie chérement les moindres biens, lorfqu'on ne les tient que de la raifon.

C X X X.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de fes motifs.

C X X X I.

Perfonne n'eft fujet à plus de fautes que ceux qui n'agiffent que par réflexion.

C X X X I I.

On ne fait pas beaucoup de grandes chofes par confeil.

C X X X I I I.

La confcience eft la plus changeante des règles.

C X X X I V.

La fauffe confcience ne fe connoît pas.

C X X X V.

La confcience eft préfomptueufe dans les Saints, timide dans les foibles & les malheureux, inquiète dans les indécis, &c. Organe obéiffant du fentiment qui nous domine & des opinions qui nous gouvernent.

C X X X V I.

La confcience des mourans calomnie leur vie.

C X X X V I I.

La fermeté ou la foibleffe de la mort dépend de la derniere maladie.

C X X X V I I I.

La nature, épuifée par fa douleur, affoupit quelquefois le fentiment dans les malades, & arrête la volubilité de leur efprit. Et ceux qui redoutoient la mort fans péril, la fouffrent fans crainte.

C X X X I X.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, & dans quelques autres la peur, & jufqu'à l'amour de la vie.

C X L.

On ne peut juger de la vie par une plus fauffe règle que la mort.

C X L I.

Il eft injufte d'exiger d'une ame, atterrée &

vaincue par les secousses d'un mal redoutable, qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paroître en d'autres tems. Est on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne seroit-il pas plus étrange, s'il étoit encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine, & que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce jour-là d'application, & personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons nous, à un homme qui se meurt, le privilége que nous accordons à celui qui a mal à la tête; & oserons-nous assurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce qu'il en aura manqué à l'agonie?

CXLII.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devoit jamais mourir.

CXLIII.

La pensée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre.

CXLIV.

Je dis quelquefois en moi-même: la vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais si quelque importun me rend visite, & qu'il m'empêche de sortir ou de m'habiller, je perds patience, & ne puis supporter de m'ennuyer une demi-heure.

CXLV.

La plus fausse de toutes les philosophies, est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon & l'oubli d'eux-mêmes.

CXLVI.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance?

CXLVII.

Personne ne dit le matin: un jour est bientôt passé, attendons la nuit. Au contraire, on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain. On seroit bien marri de passer un seul jour à la merci du tems & des fâcheux. On n'oseroit laisser au hazard la disposition de quelques heures, & on a raison. Car, qui peut se promettre de passer une heure sans ennui, s'il ne prend soin de remplir à son gré ce court espace? Mais ce qu'on n'oseroit se promettre pour une heure, on se le promet quelquefois pour toute la vie. Et on dit: nous sommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir; c'est à-dire, nous sommes bien fous de ne pas commettre au hazard nos destinées, & de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous & la mort.

CXLVIII.

Ni le dégoût n'est une marque de santé, ni l'appétit n'est une maladie: mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps. Mais on juge de l'ame sur d'autres principes. On suppose qu'une ame forte est celle qui est exempte de passions. Et, comme la jeunesse est plus ardente & plus active que le dernier âge, on la regarde comme un tems de fièvre: & on place la force de l'homme dans sa décadence.

CXLIX.

L'esprit est l'œil de l'ame, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire, dans les passions. La raison la plus éclairée ne donne pas d'agir & de vouloir. Suffit-il d'avoir la vue bonne pour marcher? Ne faut il pas encore avoir des pieds, & la volonté avec la puissance de les remuer?

CL.

La raison & le sentiment se conseillent & se suppléent tour-à-tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux, & renonce à l'autre, se prive inconsidérément soi-même d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

CLI.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

CLII.

Si les hommes n'avoient pas aimé la gloire, ils n'avoient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

CLIII.

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions, & la réflexion toute seule nous auroit-elle fait connoître nos ressources, nos besoins & notre industrie?

CLIV.

Les passions ont appris aux hommes la raison.

CLV.

Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion, & en a été le premier maître.

CLVI.

Qui considérera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science & l'expérience n'ont pu rendre bon.

CLVII.

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de ceux qui gouvernent est de le faire concourir au bien public.

CLVIII.

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

CLIX.

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

CLX.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, est qu'ils veulent leur bien.

CLXI.

Il est injuste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

CLXII.

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes, pour éviter un plus grand mal : la servitude.

CLXIII.

Quiconque est plus sévere que les loix, est un tyran.

CLXIV.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de sa justice.

CLXV.

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu, de punir sans nécessité.

CLXVI.

La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfans d'Esculape détruisent le corps, pour détruire un vice du sang, souvent imaginaire.

CLXVII.

La clémence vaut mieux que la justice.

CLXVIII.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, & les plaignons peu des plus grands malheurs.

CLXIX.

Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

CLXX.

On ne plaint pas un homme d'être un sot; & peut être qu'on a raison. Mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

CLXXI.

Nul homme n'est foible par choix.

CLXXII.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

CLXXIII.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en étoit responsable.

CLXXIV.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune & la plus ancienne, est celle des enfans envers leurs pères.

CLXXV.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'appercevoir de nos défauts.

CLXXVI.

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnoît de grands défauts. Il y auroit de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire. Nos foiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que pourroit faire la vertu.

CLXXVII.

Les princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

CLXXVIII.

La haine est plus vive que l'amitié, moins que l'amour.

CLXXIX.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent; & nous ne pensons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

CLXXX.

On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connoît pas le prix du tems.

CLXXXI.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

CLXXXII.

Celui qui seroit né pour obéir, obéiroit jusques sur le trône.

CLXXXIII.

Il ne paroît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

CLXXXIV.

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice, ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres, tant nous étions peu faits pour être libres.

CLXXXV.

La dépendance est née de la société.

C L X X X V I.

Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étoient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, & que la fortune accoutume les puissans à ne compter qu'eux sur la terre?

C L X X X V I I.

Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus foible, & la même règle est suivie par les animaux & les êtres inanimés; de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence. Et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable & la plus ancienne de la nature.

C L X X X V I I I.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les loix.

C L X X X I X.

Qui sait tout souffrir, peut tout oser.

C X C.

Il y a des injures qu'il faut dissimuler pour ne pas compromettre son honneur.

C X C I.

Il est bon d'être ferme par tempérament, & flexible par réflexion.

C X C I I.

Les foibles veulent quelquefois qu'on les croye méchans; mais les méchans veulent passer pour bons.

C X C I I I.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison & la vertu y sont les plus fortes.

C X C I V.

La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

C X C V.

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs; & nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

C X C V I.

Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

C X C V I I.

Notre dégoût n'est point un défaut & une insuffisance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire, mais un épuisement de nos propres organes & un témoignage de notre foiblesse.

C X C V I I I.

Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action. De-là la communication & l'alliance de tous les êtres. De-là l'unité & l'harmonie dans l'univers. Cependant cette loi de la nature si féconde, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme. Et parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

C X C I X.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujettion & du travail. Mais il ne peut jouir que par l'action, & n'aime qu'elle.

C C.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

C C I.

Où tout est dépendant, il y a un maître. L'air appartient à l'homme, & l'homme à l'air; & rien n'est à soi ni à part.

C C I I.

O soleil! ô cieux! qu'êtes vous? Nous avons surpris le secret & l'ordre de vos mouvemens. Dans la main de l'Etre des êtres, instrumens aveugles & ressorts peut être insensibles, le monde sur qui vous régnez, mériteroit-il nos hommages? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé, & les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions & les coutumes, qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale & les sciences, tout cela que peut-il paroître? Un atome presque invisible, qu'on appelle l'homme, qui rampe sur la face de la terre, & qui ne dure qu'un jour, embrasse en quelque sorte d'un coup-d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

C C I I I.

Quand on a beaucoup de lumières, on admire peu. L'admiration marque le degré de nos connoissances, & prouve moins souvent la perfection des choses que l'imperfection de notre esprit.

C C I V.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

C C V.

Parler imprudemment & parler hardiment, est presque toujours la même chose; mais on peut parler

parler sans prudence, & parler juste. Et il ne faut pas croire qu'un homme a l'esprit faux, parce que la hardiesse de son caractère, ou la vivacité de ses passions, lui auront arraché, malgré lui-même, quelque vérité périlleuse.

CCVI.

Il y a plus de sérieux que de folie dans l'esprit des hommes. Peu sont nés plaisans. La plupart le deviennent par imitation, froids copistes de la vivacité & de la gaieté.

CCVII.

Ceux qui se moquent des penchans sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

CCVIII.

Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse.

CCIX.

On juge des productions de l'esprit comme des ouvrages méchaniques. Lorsque l'on achète une bague, on dit : celle là est trop grande ; l'autre est trop petite, jusqu'à ce qu'on en rencontre une pour son doigt. Mais il n'en reste pas assez chez le jouaillier ; car celle qui m'est trop petite, va bien à un autre.

CCX.

Lorsque deux auteurs ont également excellé en divers genres, on n'a pas ordinairement assez d'égard à la subordination de leurs talens ; & Despréaux va de pair avec Racine. Cela est injuste.

CCXI.

J'aime un écrivain qui embrasse tous les temps & tous les pays, & rapporte beaucoup d'effets à peu de causes, qui compare les préjugés & les mœurs de différens siècles, qui, par des exemples tirés de la peinture ou de la musique, me fait connoître les beautés de l'éloquence & l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il a un grand génie, si ses conséquences sont justes. Mais s'il conclud mal, je présume qu'il distingue mal les objets, ou qu'il n'apperçoit pas d'un seul coup-d'œil tout leur ensemble, & qu'enfin quelque chose manque à l'étendue ou à la profondeur de son esprit.

CCXII.

On discerne aisément la vraie de la fausse étendue d'esprit ; car l'une agrandit ses sujets, & l'autre, par l'abus des épisodes & par le faste de l'érudition les anéantit.

CCXIII.

Quelques exemples rapportés en peu de mots, & à leur place, donnent plus d'éclat, plus de poids & plus d'autorité aux réflexions ; mais trop d'exemples & trop de détails énervent toujours un discours. Les digressions trop longues ou trop fréquentes, rompent l'unité du sujet, & lassent les lecteurs sensés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, & qui d'ailleurs ne peuvent suivre, sans beaucoup de peine, une trop longue chaîne de faits & de preuves. On ne sauroit trop rapprocher les choses, ni trop tôt conclure. Il faut saisir d'un coup-d'œil la véritable preuve de son discours, & courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes, & laisse aux écrivains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple, qui lit sans objet, sans pénétration & sans goût.

CCXIV.

Le sot qui a beaucoup de mémoire, est plein de pensées & de faits ; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela.

CCXV.

Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses, & de grandes choses, fait les esprits vastes. Ainsi la justesse paroît être le premier degré, & une condition très-nécessaire de la vraie étendue d'esprit.

CCXVI.

Un homme qui digère mal, & qui est vorace, est peut-être une image assez fidelle du caractère d'esprit de la plupart des savans.

CCXVII.

Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout.* C'est savoir presque toujours inutilement, & quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement & sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connoître profondément : mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent, ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie ; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans les détails, & sur des objets étrangers à leurs besoins, & à leurs talens naturels. Et enfin elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout tems on a vu des hommes qui savoient beaucoup avec un esprit très médiocre, & au contraire, des esprits très-vastes qui savoient fort peu. Ni l'ignorance n'est un défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

CCXVIII.

La vérité échappe au jugement, commes les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour-à-tour d'un esprit vif, & lui font quitter & reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables, & varie comme notre humeur.

CCXIX.

Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs, autant de plaisirs que de peines: mais nous aimons à contrôler la nature humaine, pour essayer de nous élever au-dessus de notre espèce, & pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présomptueux que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité, & médire du genre humain sans nous commettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des philosophes, d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrace chez tous ceux qui pensent, & c'est à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être est-il sur le point de se relever & de se faire restituer toutes ses vertus; car la philosophie a ses modes comme les habits, la musique & l'architecture, &c.

CCXX.

Si-tôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raison pour obliger les hommes à l'abandonner & à embrasser son contraire, jusqu'à ce que celle-ci vieillisse à son tour, & qu'ils aient besoin de se distinguer par d'autres choses. Ainsi s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque science, on doit s'attendre qu'ils le passeront pour acquérir une nouvelle gloire. Et c'est ce qui fait en partie que les plus beaux siècles dégénèrent si promptement, & qu'à peine sortis de la barbarie, ils s'y replongent.

CCXXI.

Les grands hommes, en apprenant aux foibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.

CCXXII.

Où il y a de la grandeur, nous la sentons malgré nous. La gloire des conquérans a toujours été combattue; les peuples en ont toujours souffert, & ils l'ont toujours respectée.

CCXXIII.

Le contemplateur, mollement couché & dans une chambre tapissée, invective contre le soldat, qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, & veille en silence sous les armes pour la sûreté de la patrie.

CCXXIV.

Ce n'est pas à porter la faim & la misère chez les étrangers, qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'état: ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

CCXXV.

Le vice fomente la guerre: la vertu combat. S'il n'y avoit aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

CCXXVI.

La vigueur d'esprit ou l'adresse, ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies & des courages.

CCXXVII.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination & la dépendance.

CCXXVIII.

Qu'on tempère, comme on voudra, la souveraineté dans un état, nulle loi n'est capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi.

CCXXIX.

On est forcé de respecter les dons de la nature, que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

CCXXX.

La plupart des hommes sont si resserrés dans la sphere de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en sortir par leurs idées. Et si on en voit quelques uns que la spéculation des grandes choses rend en quelque sorte capables des petites, on en trouve encore davantage à qui la pratique des petites a ôté jusqu'au sentiment des grandes.

CCXXXI.

Les espérances les plus ridicules & les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires.

CCXXXII.

Les sujets font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent. Il est toujours plus sensible d'acquérir que de jouir.

CCXXXIII.

Nous croyons négliger la gloire par pure paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour les plus petits intérêts.

CCXXXIV.

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sinceres.

CCXXXV.

Il faut de grandes ressources dans l'esprit & dans le cœur, pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité & pour la dire.

CCXXXVI.

Il y a des hommes qui, sans y penser, se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du sentiment qui les domine. Et c'est peut être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau.

CCXXXVII.

Ceux qui n'ont que de l'esprit, ont du goût pour les grandes choses, & de la passion pour les petites.

CCXXXVIII.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds. Il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

CCXXXIX.

Tout ce qui distingue les hommes paroît peu de chose. Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité, l'esprit ou la stupidité? Une légère différence des organes, un peu plus ou un peu moins de bile, &c. Cependant ce plus ou ce moins, est d'une importance infinie pour les hommes. Et lorsqu'ils en jugent autrement, ils sont dans l'erreur.

CCXL.

Deux choses peuvent à peine remplacer dans la vieillesse, les talens & les agrémens; la réputation ou les richesses.

CCXLI.

Nous n'aimons pas les *zélés* qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils se piquent eux-mêmes des choses encore plus méprisables.

CCXLII.

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.

CCXLIII.

Nous nous consolons rarement des grandes humiliations, nous les oublions.

CCXLIV.

Moins on est puissant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.

CCXLV.

Lorsque la fortune veut humilier les sages, elle les surprend dans ces petites occasions, où l'on est ordinairement sans précaution & sans défense. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs. Et il perd sa réputation ou sa fortune par une petite imprudence, comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre.

CCXLVI.

Il n'y a point d'homme qui ne porte dans son caractère une occasion continuelle de faire des fautes. Et si elles sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit.

CCXLVII.

Nous sommes consternés de nos rechûtes, & de voir que nos malheurs mêmes n'ont pu nous corriger de nos défauts.

CCXLVIII.

La nécessité modère plus de peines que la raison.

CCXLIX

La nécessité empoisonne les maux qu'elle ne peut guérir.

CCL.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

CCLI.

La patience est l'art d'espérer.

CCLII.

Le désespoir comble non-seulement notre misère, mais notre foiblesse.

CCLIII.

Ni les dons, ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

CCLIV.

Les biens & les maux extrêmes ne se font pas sentir aux ames médiocres.

CCLV.

Il y a peut-être plus d'esprits légers dans ce qu'on appelle le monde, que dans les conditions moins fortunées.

CCLVI.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple. Mais le peuple

ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

CCLVII.

On trouve dans l'histoire de grands personnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés. Elle n'en rappelle pas à ma mémoire, qui aient été galans. Ce qui fait le mérite essentiel de quelques hommes, ne peut même subsister dans quelques autres comme un foible.

CCLVIII.

Nous courons quelquefois les hommes qui nous en ont imposé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui suivent amoureusement un masque, le prenant pour la plus belle femme du monde, & qui le harcellent, jusqu'à ce qu'ils l'obligent de se découvrir, & de leur faire voir qu'il est un petit homme avec de la barbe & un visage noir.

CCLIX.

Le sot s'assoupit & fait diette en bonne compagnie, comme un homme que la curiosité a tiré de son élément, & qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

CCLX.

Le sot est comme le peuple, qui se croit riche de peu.

CCLXI.

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit, on en diminue d'ordinaire la réputation.

CCLXII.

Des auteurs sublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agrémens, flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes, & d'embrasser toute la sphere de l'esprit humain. Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talens, a cru qu'ils étoient incapables de se soutenir dans l'héroïque. Et on n'ose les égaler à ces grands hommes qui, s'étant renfermés soigneusement dans un seul & beau caractère, paroissent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont sû, & abandonné aux génies subalternes les talens médiocres.

CCLXIII.

Ce qui paroît aux uns étendue d'esprit, n'est aux yeux des autres que mémoire & légèreté.

CCLIV.

Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.

CCLXV.

Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage & le plus éloquent des poëtes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse & la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi & fécond, élevé, pénétrant, facile, infatigable; aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai & pathétique dans les autres: d'une vaste imagination, qui a embrassé & pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines; à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs histoires, ni leurs langues même n'ont pu échapper: illustre en sortant de l'enfance, par la grandeur & par la force de sa poésie, féconde en pensées; & bientôt après par les charmes & par le caractère original & plein de raison de sa prose: philosophe & peintre sublime, qui a semé avec éclat dans ses écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes, qui a représenté les passions avec des traits de feu & de lumière, & enrichi le théâtre de nouvelles graces: savant à imiter le caractère & à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de son génie, mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il ne l'embellisse: éclatant jusques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ses écrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique, il a occupé sans relâche de ses veilles ses amis & ses ennemis, & porté chez les étrangers, dès sa jeunesse, la réputation de nos lettres, dont il a reculé toutes les bornes.

CCLXVI.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs auteurs, on sera tenté de les mépriser. Pour les apprécier avec justice, il faut tout lire.

CCLXVII.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, & par la manière dont ils le savent.

CCLXVIII.

On ne doit pas non plus demander aux auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain, de croire que des ouvrages irréguliers n'aient jamais le droit de lui plaire, sur-tout si ces ouvrages peignent les passions. Il n'est pas besoin d'un grand art pour faire sortir les meilleurs esprits de leur assiette, & pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi & touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux auteurs, ne se trouve point dans nos propres conceptions. Le caractère naturel de l'homme ne comporte pas tant de regle. Nous ne devons pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre

goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit.

CCLXIX.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connoissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

CCLXX.

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité, n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux : & plus on voudra les pousser au-delà des notions communes, plus on les mettra en péril de se tromper.

CCLXXI.

Il n'arrive jamais que la littérature & l'esprit de raisonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voie aussi-tôt dans la philosophie & dans les beaux-arts, ce qu'on remarque dans les gouvernemens populaires, où il n'y a point de puérilités & de fantaisies qui ne se produisent, & ne trouvent des partisans.

CCLXXII.

L'erreur ajoutée à la vérité ne l'augmente point. Ce n'est pas étendre la carrière des arts que d'admettre de mauvais goûts. C'est corrompre le jugement des hommes, qui se laisse aisément séduire par les nouveautés, & qui mêlant ensuite le vrai & le faux, se détourne bientôt dans ses productions de l'imitation de la nature, & s'appauvrit ainsi en peu de tems par la vaine ambition d'imaginer & de s'écarter des anciens modèles.

CCLXXIII.

Ce que nous appellons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

CCLXXIV.

Qui a le plus, a, dit on, le moins. Cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Luques. Les bornes des talens sont encore plus inébranlables que celles des empires. Et on usurperoit plutôt toute la terre que la moindre vertu.

CCLXXV.

La plupart des grands personnages ont été les hommes de leur siècle les plus éloquens. Ses auteurs des plus beaux systêmes, les chefs de parti & de sectes, ceux qui ont eu dans tous les tems le plus d'empire sur l'esprit des peuples, n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive & naturelle de leur ame. Il ne paroît pas qu'ils aient cultivé la poésie avec le même bonheur. C'est que la poésie ne permet guère que l'on se partage, & qu'un art si sublime & si pénible se peut rarement allier avec l'embarras des affaires & les occupations tumultuaires de la vie : au lieu que l'éloquence se mêle par tout, & qu'elle doit la plus grande partie de ses séductions à l'esprit de médiation & de manège, qui forme les hommes d'état & les politiques, &c.

CCLXXVI.

C'est une erreur dans les grands de croire qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs paroles & leurs promesses. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte approprié par l'espérance. On ne les trompe pas long-tems sur leurs intérêts, & ils ne haïssent rien tant que d'être dupes. C'est par cette raison qu'il est si rare que la fourberie réussisse. Il faut de la sincérité & de la droiture, même pour séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général, étoient fidèles aux particuliers. Leur habileté consistoit à captiver les esprits par des avantages réels. Quand on connoît bien les hommes, & qu'on veut les faire servir à ses desseins, on ne compte point sur un appât aussi frivole que celui des discours & des promesses. Ainsi les grands orateurs, s'il m'est permis de joindre ces deux choses, ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries & d'impostures, par une dissimulation continuelle & par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal, ce n'est qu'à force de sincérités & de vérités de détail; car le mensonge est foible par lui-même : il faut qu'il se cache avec soin. Et s'il arrive qu'on persuade quelque chose par des discours spécieux, ce n'est pas sans beaucoup de peine. On auroit grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons au contraire par ce pouvoir, des simples apparences de la vérité, combien la vérité elle-même est éloquente & supérieure à notre art.

CCLXXVII.

Un menteur est un homme qui ne sait pas tromper. Un flatteur, celui qui ne trompe ordinairement que les sots. Celui qui sait se servir avec adresse de la vérité & qui en connoît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

CCLXXVIII.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres ? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montagne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes ? Qui a plus de jugement & de sagesse que

Racine, Boileau, la Fontaine, Moliere, tous poëtes pleins de génie ?

CCLXXIX.

Descartes a pu se tromper dans quelques uns de ses principes, & ne se point tromper dans ses conséquences, sinon rarement. On auroit donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs que l'imagination & l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas, est de se croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes, génie créateur, ont été celles de trois ou quatre mille philosophes, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant ; mais ils sont toujours entraînés, sans le savoir, par l'erreur d'autrui. Et lorsqu'ils se trompent d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans des détails & des conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

CCLXXX.

Ceux qui sont nés éloquens, parlent quelquefois avec tant de clarté & de briéveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesans, les sophistes ne reconnoissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, & qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers & hardis. Ils traitent de superficielle & de frivole cette splendeur d'expression, qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails & des argumens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages, les sages vérités de ses écrits, ils n'auroient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

CCLXXXI.

C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent, sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force ; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent contre la poésie & l'éloquence. Et les gens du monde qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre, jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi quand la métaphysique ou l'algèbre sont à la mode, ce sont des métaphysiciens & des algébristes, qui font la réputation des poëtes & des musiciens. Ou tout au contraire, l'esprit dominant assujettit les autres à son tribunal, & la plupart du tems à ses erreurs.

CCLXXXII.

Qui peut se vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre, à toutes les heures du jour ? Les hommes n'ont qu'une petite portion d'esprit, de goût, de talent, de vertu, de gaieté, de santé, de force, &c. Et ce peu qu'ils ont en partage, ils ne le possédent point à leur volonté, ni dans le besoin, ni dans tous les âges.

CCLXXXIII.

C'est une maxime inventée par l'envie, & trop légèrement adoptée par les philosophes : *Qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort*. Je dis, au contraire, que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie & la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talens, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, & non les louanges sincères.

CCLXXXIV.

L'envie ne sauroit se cacher. Elle accuse & juge sans preuves. Elle grossit les défauts, elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes. Son langage est rempli de fiel, d'exagération & d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté & avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

CCLXXXV.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence & de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attachent qu'à relever les ridicules & les foiblesses de l'humanité, sans distinction ni égards, éclairent bien moins la raison & les jugemens du public, qu'ils ne dépravent ses inclinations.

CCLXXXVI.

Je n'admire point un sophiste qui réclame contre la gloire & contre l'esprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux sur le foible des plus beaux génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raie du tableau des hommes illustres.

CCLXXXVII.

Nous avons grand tort de penser que quelque défaut que ce soit, puisse exclure toute vertu, ou de regarder l'alliance du bien & du mal comme un monstre & comme une énigme. C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

CCLXXXVIII.

Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes, en faisant remarquer dans

notre esprit des contrariétés & des difficultés qu'ils forment eux-mêmes; comme d'autres amusent les enfans par des tours de cartes, qui confondent leur jugement, quoique naturels & sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses, pour avoir le mérite de les dénouer, sont les charlatans de la morale.

CCLXXXIX.

Il n'y a point de contradiction dans la nature.

CCXC.

Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre soit toujours un vice?

CCXCI.

S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux & compatissant, & un autre amour-propre sans humanité, sans équité, sans bornes, sans raison, faut-il les confondre?

CCXCII.

Quand il seroit vrai que les hommes ne seroient vertueux que par raison, que s'ensuivroit-il? Pourquoi, si on nous loue avec justice de nos sentimens, ne nous loueroit-on pas encore de notre raison? Est-elle moins nôtre que la volonté?

CCXCIII.

On suppose que ceux qui servent la vertu par réflexion, la trahiroient pour le vice utile. Oui, si le vice pouvoit être tel aux yeux d'un esprit raisonnable.

CCXCIV.

Il y a des semences de bonté & de justice dans le cœur de l'homme. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non-seulement selon la nature, mais aussi selon la justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne.

CCXCV.

Celui qui recherche la gloire par la vertu, ne demande que ce qu'il mérite.

CCXCVI.

J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes aient fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme; & qu'après l'avoir ainsi feinte, ils aient prononcé froidement, qu'il n'y avoit aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur invention; ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire, puisqu'ils l'ont créé. Mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom, parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la nature, non le leur, & qui consiste principalement dans la bonté & la vigueur de l'ame, celle ci n'est point dépendante de leur fantaisie, & subsistera à jamais avec des caractères ineffaçables.

CCXCVII.

Le corps a ses graces, l'esprit ses talens. Le cœur n'auroit-il que des vices? Et l'homme capable de raison, seroit-il incapable de vertu?

CCXCVIII.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion & de raison. O mes amis! qu'est-ce donc que la vertu?

CCXCIX.

Si l'illustre auteur des *Maximes* eût été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériteroit-il nos hommages, & le culte idolâtre de ses prosélytes?

CCC.

Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, est que leurs auteurs ne sont pas sincères. C'est que foibles échos les uns des autres, ils n'oseroient produire leurs propres maximes & leurs secrets sentimens. Ainsi, non-seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être, presque tous les hommes passent leur vie à dire & à écrire ce qu'ils ne pensent point. Et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colère & les préventions du public.

CCCI.

Il n'y a guère d'esprits qui soient capables d'embrasser à-la fois toutes les faces de chaque sujet. Et c'est-là, à ce qu'il me semble, la source la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté, l'opprobre & le travail, l'autre qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique, qui fait fleurir les arts & le commerce, & rend les états redoutables.

CCCII.

Les plus grands ouvrages de l'esprit humain, sont très-assurément les moins parfaits. Les loix, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté.

CCCIII.

Quelle est quelquefois la foiblesse & l'inconséquence des hommes! Nous nous étonnons de la

grossièreté de nos pères, qui règne cependant encore dans le peuple, la plus nombreuse partie de la nation : & nous méprisons en même tems les belles-lettres & la culture de l'esprit, le seul avantage qui nous distingue du peuple & de nos ancêtres.

CCCIV.

Le plaisir & l'ostentation l'emportent dans le cœur des grands sur l'intérêt. Nos passions se règlent ordinairement sur nos besoins.

CCCV.

Le peuple & les grands n'ont ni les mêmes vertus ni les mêmes vices.

CCCVI.

C'est à notre cœur à régler le rang de nos intérêts, & à notre raison de les conduire.

CCCVII.

La médiocrité d'esprit & la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

CCCVIII.

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit.

CCCIX.

Tous les hommes sont clairvoyans sur leurs intérêts; & il n'arrive guère qu'on les en détache par la ruse. On a admiré dans les négociations la supériorité de la maison d'Autriche, mais pendant l'énorme puissance de cette famille, non après. Les traités les mieux ménagés ne sont que la loi du plus fort.

CCCX.

Le commerce est l'école de la tromperie.

CCCXI.

A voir comme en usent les hommes, on feroit porté quelquefois à penser que la vie humaine & les affaires du monde sont un jeu sérieux, où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls & fortunes; & où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile.

CCCXII.

C'est un grand spectacle de considérer les hommes, méditans en secret de s'entrenuire, & forcés néanmoins de s'entr'aider contre leur inclination & leur dessein.

CCCXIII.

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien & tout le mal que nous projettons.

CCCXIV.

Nos actions ne sont ni si bonnes, ni si vicieuses que nos volontés.

CCCXV.

Dès que l'on peut faire du bien, on est à même de faire des dupes. Un seul homme en amuse alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainsi il en coûte peu aux gens en place pour surprendre leurs inférieurs. Mais il est mal aisé à des misérables, d'imposer à qui que ce soit. Celui qui a besoin des autres, les avertit de se défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à leurrer personne.

CCCXVI.

L'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale, vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse arriver. Et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

CCCXVII.

Les hommes se défient moins de la coutume & de la tradition de leurs ancêtres, que de leur raison.

CCCXVIII.

La force ou la foiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumières. Tous ceux qui se moquent des augures, n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient.

CCCXIX.

Il est aisé de tromper les plus habiles, en leur proposant des choses qui passent leur esprit & qui intéressent leur cœur.

CCCXX.

Il n'y a rien que la crainte & l'espérance ne persuadent aux hommes.

CCCXXI.

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il considère qu'encore aujourd'hui, dans le plus philosophe de tous les siècles, bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseroient se trouver à une table de treize couverts?

CCCXXII.

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant

-rant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi: je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, & ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, & je meurs...

CCCXXIII.

La foi est la consolation des misérables, la terreur des heureux.

CCCXXIV.

La courte durée ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

CCCXXV.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple, croient n'être pas peuple. Un homme qui avoit fait à Rome un argument contre les poulets sacrés, se regardoit peut-être comme un philosophe.

CCCXXVI.

Lorsqu'on rapporte sans partialité les raisons des sectes opposées, & qu'on ne s'attache à aucune, il semble qu'on s'élève en quelque sorte au-dessus de tous les partis. Demandez cependant à ces philosophes neutres, qu'ils choisissent une opinion, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose; vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids, qui n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejettant toutes les inventions d'autrui, & qui méprisant au dehors beaucoup de choses, croient se faire plus estimer.

CCCXXVII.

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu vicieux? Je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot, toutes les passions des premiers âges, ne font plus les mêmes désordres & le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois; c'est parce qu'on les désavoue & qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les desirs de la jeunesse; mais qui en est honteux & s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paroître.

CCCXXVIII.

Les hommes dissimulent par foiblesse & par la crainte d'être méprisés, leurs plus cheres, leurs plus constantes, & quelquefois leurs plus vertueuses inclinations.

CCCXXIX.

L'art de plaire est l'art de tromper.

CCCXXX.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal, danser amicalement ensemble, & se tenir par la main sans se connoître, pour se quitter le moment d'après, & ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde. (*Connoissance de l'esprit humain*).

Pensées morales.

I.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La premiere est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & font les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent, & en sont méprisés.

II.

Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hazard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés, qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumiere que la piété leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumiere supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumiere.

III.

Dieu ayant fait le ciel & la terre, qui ne sentent pas le bonheur de leur être, a voulu faire des êtres qui le connussent, & qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps; & pour être heureux, il faut qu'ils conforment leur volonté particuliere à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout, & que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, & l'on veut se

faire centre & corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi; on sent que l'on n'est pas corps; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel; qu'être membre est n'avoir de vie, d'être & de mouvement que par l'esprit du corps & pour le corps; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant & mourant; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui & pour lui.

IV.

Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps composé de membres pensans; car nous sommes membres du tout; & voir comment chaque membre devroit s'aimer.

V.

L'ame aime la main; & la main, si elle avoit une volonté, devroit s'aimer de la même sorte que l'ame l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

VI.

Si les pieds & les mains avoient une volonté particuliere, jamais ils ne feroient dans leur ordre, qu'en la soumettant à celle du corps; hors de là ils sont dans le desordre & dans le malheur: mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

VII.

Les membres de notre corps ne sentent pas le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, de les faire croître & durer. S'ils étoient capables de le connoître, & qu'ils se servissent de cette connoissance pour retenir en eux-mêmes la nourriture qu'ils reçoivent, sans se laisser passer aux autres membres; ils seroient, non-seulement injustes, mais encore misérables, & se haïroient plutôt que de s'aimer; leur béatitude, aussi-bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'ame universelle à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

VIII.

Qui adhæret Domino, unus spiritus est. On s'aime parce qu'on est membre de JESUS-CHRIST. On aime JESUS-CHRIST, parce qu'il est le chef du corps dont on est le membre: tout est un, l'un est en l'autre.

IX.

La concupiscence & la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines: la concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

X.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas; & qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela, nous en aurions plus de pitié que de colere.

Epictete demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons pas, si on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissions le vrai; de sorte que n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne, & encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

XI.

Le peuple a les opinions très-saines; par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse, plutôt que la poésie. Les demi-savans s'en moquent, & triomphent à montrer là-dessus la folie du monde: mais, par une raison qu'ils ne pénetrent pas, on a raison d'avoir aussi distingué les hommes par le déhors, comme par la naissance ou le bien: le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable; mais cela est très-raisonnable.

XII.

C'est un grand avantage que la qualité, qui dès dix-huit ou vingt ans met un homme en passe, connu & respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans: ce sont trente ans gagnés sans peine.

XIII.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répon-

dre: Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, & nous vous estimerons de même.

XIV.

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passans; si je passe par-là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus: & si on m'aime pour mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non, car je puis perdre ces qualités sans cesser d'être. Où est donc ce moi, s'il n'est, ni dans le corps, ni dans l'ame? Et comment aimer le corps ou l'ame, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait ce moi, puisqu'elles sont périssables? Car aimeroit-on la substance de l'ame d'une personne abstraitement, & quelques qualités qui y fussent? Cela ne se peut, & seroit injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement les qualités; ou, si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la personne.

XV.

Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

XVI.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

XVII.

Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fiere, & étale la raison en tout son lustre: quand l'austérité ou le choix févere n'a pas réussi au vrai bien, & qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fiere par le retour.

XVIII.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs, & de dehors; & ainsi il est dépendant, & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

XIX.

Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matieres qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un & l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens; comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi-bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

XX.

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde; il ne faut que les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, & plusieurs le font; mais pour la Religion, peu.

XXI.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas; je consens qu'on m'y mette; & si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout; car je refuserois de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu: la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir; & tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

XXII.

On ne passe point dans le monde pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de Poëte; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de Mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne, & ne mettent guères de différence entre le métier de poëte & celui de brodeur. Ils ne sont point appellés, ni poëtes, ni géomettes; mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient; car il est également de ce caractere, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie; & c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les rem-

plir. C'est un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de mathématique. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne veux la faire à personne. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

XXIII.

Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade; & quand on l'est, on prend médecine gaiement: le mal y résout. On n'a plus les passions & les désirs des divertissemens & des promenades, que la santé donnoit, & qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions & des désirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous mêmes, & non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

XXIV.

Les discours d'humilité sont matiere d'orgueil aux gens glorieux, & d'humilité aux humbles. Aussi ceux de pyrrhonisme & de doute sont matiere d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement, peu de la chasteté chastement, peu du doute en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons, & nous nous déguisons à nous-mêmes.

XXV.

Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues; & ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite: car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

XXVI.

Diseur de bons mots, mauvais caractere.

Le mot de moi, dont l'Auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour propre. C'est un terme dont il avoit accoutumé se servir avec quelques-uns de ses amis.

XXVII.

Le *moi* est haïssable: ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, & qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous; car en agissant, comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssoit dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais, parce qu'il est injuste, & qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités: il est injuste en soi en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres en ce qu'il veut les asservir: car chaque *moi* est l'ennemi, & voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice, & ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice: vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, & ainsi vous demeurez injuste, & ne pouvez plaire qu'aux injustes.

XXVIII.

Je n'admire point un homme qui possede une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possede en même-temps dans un pareil degré la vertu opposée, tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité: car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, & remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, & qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, si cela n'en marque l'étendue.

XXIX.

Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.

XXX.

J'avois passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites: mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer m'en avoit dégouté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, & que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant; & je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

XXXI.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le déréglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

XXXII.

Les Philosophes se croient bien fins d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre especes de vertu que dix? Pourquoi la renfermer en *abstine* & *sustine*, plutôt qu'en autre chose? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui; mais cela est inutile, si on ne l'explique; & dès qu'on vient à l'expliquer, & qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la premiere confusion que vous vouliez éviter: & ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils sont cachés & inutiles; & lorsqu'on veut les développer, ils reparoissent dans leur confusion naturelle: la nature les a tous établis chacun en soi-même; & quoiqu'on puisse les enfermer l'un dans l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre: ainsi toutes ces divisions & ces mots n'ont guères d'autre utilité que d'aider la mémoire, & de servir d'adresse pour prouver ce qu'ils renferment.

XXXIII.

Quand on veut reprendre avec utilité, & montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer, par quel côté il envisage la chose, (car elle est vraie ordinairement de ce côté-là) & lui avouer cette vérité. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompoit pas, & qu'il manquoit seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas de honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'être trompé; & peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne peut se tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

XXXIV.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

XXXV.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes passions; mais les uns sont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

XXXVI.

On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

XXXVII.

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

XXXVIII.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celui de son ivrognerie a fait d'intempérans. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui, & il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; & cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, & séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, & s'appuient sur la même terre; & par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les enfans, que les bêtes.

XXXIX.

C'est le combat qui nous plaît, & non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que vouloit on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi dans la Comédie les scenes contentes sans craintes ne valent rien, ni les extrêmes miseres sans espérance, ni les amours brutales.

XL.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

XLI.

Le sot projet que Montagne a eu de se peindre! & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal: car de dire des sot-

tises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

XLII.

Ceux qui sont dans le déréglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature; & ils la croient suivre; comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés: il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau: mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

XLIII.

Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence; au contraire, on est bien aise de pouvoir se rendre ce témoignage d'humanité, & de s'attirer la réputation de tendresse, sans qu'il en coûte rien: ainsi ce n'est pas grand-chose.

XLIV.

Qui auroit eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne & de la Reine de Suede, auroit-il cru pouvoir manquer de retraite & d'asyle au monde?

XLV.

Les choses ont diverses qualités, & l'ame diverses inclinations; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit quelquefois d'une même chose.

XLVI.

Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, & font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien, sans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

XLVII.

Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits & de pieux, dont chacun doit régner chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois; & le fort & le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genres. Ils ne s'entendent pas, & leur faute est de vouloir régner par-tout. Rien ne le peut, non pas même la force: elle ne fait rien au royaume des savans: elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

XLVIII.

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat. Ils aiment mieux la mort que la paix: les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît si fort & si naturel.

XLIX.

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la maniere de la lui proposer. Si on dit: je le trouve beau, je le trouve obscur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire: car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire, selon ce qu'il est alors, & selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur l'auront disposé; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet, selon le tour & l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner; ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage ou du ton de la voix: tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle; ou plutôt, tant il y en a peu de fermes & de stables.

L.

Les Platoniciens, & même Epictete & ses Sectateurs, croient que Dieu est seul digne d'être aimé & admiré; & cependant ils ont désiré d'être aimés & admirés des hommes. Ils ne connoissent pas leur corruption. S'ils se sentent portés à l'aimer & à l'adorer, & qu'ils y trouvent leur principale joie, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils y sentent de la répugnance; s'ils n'ont aucune pente qu'à vouloir s'établir dans l'estime des hommes, & que pour toute perfection ils fassent seulement que sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer; je dirai que cette perfection est horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, & n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent; ils ont voulu que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes!

LI.

Montagne a raison: la coutume doit être suivie dès-là qu'elle est coutume, & qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison, qu'il la croit juste, sans quoi il ne la suivroit plus; parce qu'on ne veut être assujettiqu'à la raison ou à la justice. La coutume sans cela passeroit pour tyrannie; au lieu que l'empire de la raison & de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

Mais il feroit bon qu'on obéît aux loix & coutumes, parce qu'elles sont loix; & que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais; au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; & voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

L I I.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ai qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder; & je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

L I I I.

Le temps amortit les afflictions & les querelles, parce qu'on change, & qu'on devient comme une autre personne. Ni l'offensant, ni l'offensé ne sont plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit après deux générations. Ce sont encore les françois, mais non les mêmes.

L I V.

Il est indubitable que l'ame est mortelle, ou immortelle. Cela doit mettre une différence entiere dans la morale; & cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement!

L V.

Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, & en voilà pour jamais.

Pensées sur la mort.

I.

Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous la devons chercher en Dieu seul. Et la raison en est, que toutes les créatures ne sont pas la premiere cause des accidens que nous appellons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique & véritable cause, l'arbitre & la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source, & remonter jusques à l'origine pour trouver un solide allégement. Que si nous suivons ce précepte, & que nous considérions cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hazard, ni comme une nécessité fatale de la nature, ni comme le jouet des élémens & des parties qui composent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice du hazard), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste & sainte, d'un arrêt de la providence de Dieu, pour être exécuté dans la plénitude de son temps; & enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent & préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grace nous regardons cet accident, non dans lui-même, & hors de Dieu; mais hors de lui-même, & dans la volonté même de Dieu; dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé, & de la maniere dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous vénérerons la sainteté de ses arrêts; nous bénirons la conduite de sa providence; & unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, & pour lui la chose qu'il a voulu en nous & pour nous de toute éternité.

I I.

Il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Séneque & Socrate n'ont rien qui puisse nous persuader & consoler dans ces occasions. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes: dans le premier ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; & tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe, sont si vains & si peu solides, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est foible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses & si puériles.

Il n'en est pas de même de Jesus-Christ, il n'en est pas ainsi des livres canoniques: la vérité y est découverte. & la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connoître que véritablement & effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'ame de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne vivent point en ce monde. Nous savons que la vie & la vie des chrétiens est un sacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort: nous savons que Jesus-Christ entrant au monde, s'est considéré & s'est offert à Dieu comme un holocauste & une véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, sa séance

éternelle à la droite de son pere, & sa présence dans l'eucharistie, ne sont qu'un seul & unique sacrifice: nous savons que ce qui est arrivé en Jesus-Christ doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice, & que les accidens de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appellons mal que ce qui rend la victime de Dieu, victime du diable; mais appellons bien ce qui rend la victime du diable en Adam, victime de Dieu; & sur cette regle examinons la nature de la mort.

Pour cela il faut recourir à la personne de Jesus-Christ; car comme Dieu ne considere les hommes que par le médiateur Jesus-Christ; les hommes aussi ne devroient regarder, ni les autres, ni eux-mêmes, que médiatement par Jesus-Christ.

Si nous ne passons par ce milieu, nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables: mais si nous considérons toutes ces choses en Jesus-Christ, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en Jesus-Christ, & non pas sans Jesus-Christ. Sans Jesus-Christ elle est horrible, elle est détestable, & l'horreur de la nature. En Jesus-Christ elle est toute autre; elle est aimable, sainte & la joie du fidèle. Tout est doux en Jesus-Christ, jusqu'à la mort; & c'est pourquoi il a souffert & est mort pour sanctifier la mort & les souffrances; & comme Dieu & comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand, & tout ce qu'il y a d'abject; afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, & pour être le modele de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort, & la mort en Jesus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel & sans interruption, & pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation & la sanctification qui précedent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature tend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, & en adorant sa souveraine existence, qui existe seule essentiellement. Il est vrai qu'il y a encore une autre partie après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'écriture: *Et odoratus est Dominus odorem suavitatis*: *Et Dieu a reçu l'odeur du sacrifice*. C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu; & elle n'empêche pas que la derniere action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en J. C. en entrant au monde. Il s'est offert: *Obtulit semetipsum per Spiritum sanctum. Ingrediens mundum dixit: Hostiam & oblationem noluisti; tunc dixi: Ecce venio: in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Il s'est offert lui-même par le S. Esprit. Entrant dans le monde, il a dit: Seigneur, les sacrifices ne vous sont point agréables; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit: Me voici, je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté; & votre loi est dans le milieu de mon cœur.* Voilà son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, & a été accompli par sa mort. *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire: & quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais aux jours de sa chair ayant offert avec un grand cri, & avec larmes, ses prieres & ses supplications à celui qui pouvoit le tirer de la mort, il a été exaucé selon son humble respect pour son pere*; & Dieu l'a ressuscité, & lui a envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes, pour brûler & consumer son corps, & le faire vivre de la vie de la gloire. C'est ce que Jesus-Christ a obtenu, & qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de Jesus-Christ, & consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, Jesus-Christ avoit tout achevé de sa part; & il ne restoit plus sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu, & que comme la fumée s'élevoit, & portoit l'odeur au trône de Dieu, aussi Jesus-Christ fût en cet état d'immolation parfaite offert, porté & reçu au trône de Dieu même: & c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté, & par sa propre force, & par la force de son Saint-Esprit qui l'environnoit de toutes parts. Il a été enlevé, comme la fumée des victimes, qui est la figure de Jesus-Christ, étoit portée en haut par l'air qui la soutenoit, qui est la figure du Saint-Esprit: & les actes des apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre, a été accepté & reçu dans le sein de Dieu.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Lorsque nous entrons dans l'eglise, qui est le monde des fidèles & particuliérement des élus, où Jésus-

Jesus-Christ entra dès le moment de son incarnation par un privilége particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts & sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, & s'accomplit à la mort, dans laquelle l'ame quittant véritablement tous les vices, & l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation, & est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des fidèles, comme les païens qui n'ont point d'espérance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avions perdus, pour ainsi dire, dès qu'ils étoient entrés dans l'église par le baptême. Dès lors ils étoient à Dieu. Leur vie étoit vouée à Dieu; leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils se sont entiérement détachés des péchés; & c'est en ce moment qu'ils ont été reçus de Dieu, & que leur sacrifice a reçu son accomplissement & son couronnement.

Ils ont fait ce qu'ils avoient voué: ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire: ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient été créés. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux; & leur volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni; & étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité les sentimens de la nature corrompue & deçue, qui n'a que de fausses images, & qui trouble par ses illusions la sainteté des sentimens que la vérité de l'Evangile doit nous donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme des chrétiens, c'est-à-dire, avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilége spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte; car la nature trompeuse nous le represente de la sorte; mais comme le temple inviolable & éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend.

Car nous savons que les corps des Saints sont habités par le Saint Esprit jusques à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des pères. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts, & c'est sur ce vrai principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts; parce que comme on savoit qu'ils étoient le temple du Saint-Esprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'église a changé cette coutume; non pas qu'elle croye que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison, que l'eucharistie étant le pain de vie & des vivans, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus les fidèles qui sont morts en la grace de Dieu, comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggere; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus leurs ames comme péries & réduites au néant; mais comme vivifiées & unies au Souverain vivant: & corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentimens d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, & ces mouvemens d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

III.

Dieu a créé l'homme avec deux amours; l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu seroit infini, c'est-à-dire, sans aucune autre fin que Dieu même; & que l'amour pour soi-même seroit fini & rapportant à Dieu.

Pensées diverses.

I.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

II.

On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre des choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes; les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller; & ceux-là ne seroient peut-être pas grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, & qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, & qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits; l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de geométrie. L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & étroit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de géométrie & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage com-

mun ; de forte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; & il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse les principes sont dans l'usage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue : mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en sont si déliés & en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette, pour voir tous les principes ; & ensuite l'esprit juste, pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seroient donc fins, s'ils avoient la vue bonne ; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent, & les esprits fins seroient géomètres, s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie : mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux ; & qu'étant accoutumés aux principes nets & grossiers de géométrie, & à ne raisonner qu'après avoir bien vu & manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates & si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat & bien net pour les sentir, & sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie ; parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, & que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, & non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, & que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, & se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & ensuite par les principes ; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement & sans art ; car l'expression en passe tous les hommes, & le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins au contraire, ayant accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, & où pour entrer il faut passer par des définitions & des principes stériles, & qu'ils n'ont pas accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais, ni fins, ni géomètres.

Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions & par principes : autrement ils sont faux & insupportables ; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives & d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde & dans l'usage.

I I I.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

I V.

Il arrive souvent qu'on prend, pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels, qu'on pourroit prendre ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, on donne la règle particulière d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, & claire celle qu'on emploie à la prouver ; car quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, & au contraire que celle qui la doit prouver est claire, & ainsi on l'entend aisément.

V.

Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux ; mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre, qu'elle est blanche ; & de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convainquant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

V I.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au

ſentiment. Mais la fantaiſie eſt ſemblable & contraire au ſentiment; ſemblable, parce qu'elle ne raiſonne point; contraire, parce qu'elle eſt fauſſe: de ſorte qu'il eſt bien difficile de diſtinguer entre ces contraires. L'un dit que mon ſentiment eſt fantaiſie, & que ſa fantaiſie eſt ſentiment; & j'en dis de même de mon côté. On auroit beſoin d'une règle. La raiſon s'offre; mais elle eſt pliable à tous ſens; & ainſi il n'y en a point.

VII.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle ſont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: il y a deux heures que nous ſommes ici. L'autre dit: il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un: vous vous ennuyez; & à l'autre: le temps ne vous dure guère; car il y a une heure & demie; & je me moque de ceux qui me diſent, que le temps me dure à moi, & que j'en juge par fantaiſie: ils ne ſavent pas que j'en juge par ma montre.

VIII.

Il y en a qui parlent bien, & qui n'écrivent pas de même. C'eſt que le lieu, les aſſiſtans, &c. les échauffent, & tirent de leur eſprit plus qu'ils n'y trouveroient ſans cette chaleur.

IX.

Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) eût pu être corrigé en un moment, ſi on l'eût averti qu'il faiſoit trop d'hiſtoires, & qu'il parloit trop de ſoi.

X.

C'eſt un grand mal de ſuivre l'exception, au lieu de la règle. Il faut être ſévere, & contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il eſt certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger ſévérement, mais juſtement.

XI.

Il eſt vrai, en un ſens, de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion: car encore que les opinions du peuple ſoient ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa tête; parce qu'il croit que la vérité eſt où elle n'eſt pas. La vérité eſt bien dans leurs opinions; mais non pas au point où ils ſe le figurent.

XII.

Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares; ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre, & par conſéquent les plus forts: & l'on voit que pour l'ordinaire ils refuſent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obſtinent à la vouloir, & à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de viſionnaires. Il faut donc bien ſe garder de ſe piquer de cet avantage, tout grand qu'il eſt; & l'on doit ſe contenter d'être eſtimé du petit nombre de ceux qui en connoiſſent le prix.

XIII.

L'eſprit croit naturellement, & la volonté aime naturellement. De ſorte que faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

XIV.

Pluſieurs choſes certaines ſont contredites; pluſieurs fauſſes paſſent ſans contradiction. Ni la contradiction n'eſt marque de fauſſeté; ni l'incontradiction n'eſt marque de vérité.

XV.

Céſar étoit trop vieux, ce me ſemble, pour aller s'amuſer à conquérir le monde. Cet amuſement étoit bon à Alexandre: c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais Céſar devoit être plus mûr.

XVI.

Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, ſur mer, en bataille, &c. Mais tout le monde ne voit pas la règle des paris, qui démontre qu'on le doit. Montagne a vu qu'on s'offenſe d'un eſprit boiteux, & que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raiſon de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, & qui ne voient pas les cauſes, ſont à l'égard de ceux qui découvrent les cauſes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'eſprit. Car les effets ſont comme ſenſibles & les raiſons ſont viſibles ſeulement à l'eſprit. Et quoique ce ſoit par l'eſprit que ces effets là ſe voient, cet eſprit eſt à l'égard de l'eſprit qui voit les cauſes, comme les ſens corporels ſont à l'égard de l'eſprit.

XVII.

Le ſentiment de la fauſſeté des plaiſirs préſens, & l'ignorance de la vanité des plaiſirs abſens, cauſent l'inconſtance.

XVIII.

Si nous rêvions toutes les nuits la même choſe, elle nous affecteroit peut être autant que les objets que nous voyons tous les jours; & ſi un artiſan étoit ſûr de rêver toutes les nuits durant douze heures qu'il eſt roi, je crois qu'il ſeroit preſque

aussi heureux qu'un roi qui rêveroit toutes les nuits durant douze heures qu'il feroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agités par ces fantômes pénibles, & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, & on appréhenderoit le dormir comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs réellement; & en effet, il feroit à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tout différens & se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité qui n'est pas pourtant si continue & égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; & alors on dit: Il me semble que je rêve: car la vie est un songe un peu moins inconstant.

XIX.

Les princes & les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuyeroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

XX.

Mon humeur ne dépend guères du temps. J'ai mon brouillard & mon beau temps au-dedans de moi; le bien & le mal de mes affaires mêmes y font peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune, & la gloire de la domter me la fait domter gaiement; au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent & le dégoûté dans la bonne fortune.

XXI.

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature, s'en sont faites eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement; comme, par exemple, les voleurs, &c.

XXII.

Ces grands efforts d'esprit, où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

XXIII.

L'homme n'est, ni ange, ni bête, & le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

XXIV.

Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire; & néanmoins chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien: & c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

XXV.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence: car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

XXVI.

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit & le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment, ou le gâtent. Il importe donc de tout bien savoir choisir pour se le former & ne le point gâter; & on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé, & point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

XXVII.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses, que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder: & cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un & dans l'autre; & il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent & se réunissent à force de s'être éloignées, & se retrouvent en Dieu, & en Dieu seulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, & sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'élémens pour le composer, de chaleur & d'alimens pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc, pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; &

pour connoître l'air, il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air : donc, pour connoître l'un, il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible, qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties, sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particulièrement les parties.

Et ce qui acheve peut-être notre impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, & que nous sommes composés de deux natures opposées & de divers genres, d'ame & de corps : car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle : & quand on prétendroit que nous fussions simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière puisse se connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit & de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, &c.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes choses d'esprit & de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible ? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, & encore moins ce que c'est qu'esprit, & moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est-là le comble de ses difficultés, & cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest ; & hoc tamen homo est.*

XXVIII.

Lorsque dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne sait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes ; comme, par exemple, la lune à qui on attribue les changemens de temps, le progrès des maladies, &c. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir ; & je ne sais si ce ne lui est point un moindre mal d'être dans l'erreur, pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

XXIX.

Si la foudre tomboit sur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.

XXX.

Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfans ; c'est-là ma place au soleil : voilà le commencement & l'image de l'usurpation de toute la terre.

XXXI.

L'esprit a son ordre, qui est par principes & démonstration ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant par ordre les causes de l'amour : cela seroit ridicule.

Jesus Christ & saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit ; car leur but principal n'étoit pas d'instruire, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

XXXII.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec de grandes robes, & comme des personnages toujours graves & sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis : & quand ils ont fait leurs loix & leurs traités de politique, ça été en se jouant & pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe & la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement & tranquillement.

XXXIII.

Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un auguste monarque ; point de Paris, mais une capitale du royaume. Il y a des endroits où il faut appeller Paris, Paris ; & d'autres où il faut l'appeller capitale du royaume.

XXXIV.

Quand dans un discours on trouve des mots

répétés, & qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il faut les laisser; c'en est la marque, & c'est la part de l'envie qui est aveugle, & qui ne fait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

XXXV.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symmétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

XXXVI.

Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, & non les lettres en lettres : ainsi une langue inconnue est déchiffrable.

XXXVII.

Il y a un modèle d'agrément & de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, & la chose qui nous plait. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle déplait à ceux qui ont le goût bon.

XXXVIII.

Comme on dit beauté poétique, on devroit dire aussi beauté géométrique, & beauté médicinale. Cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie : on ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; & faute de cette connoissance on a inventé de certains termes bizarres, siecle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modele, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton; & au lieu de la trouver agréable, il ne pourra s'empêcher d'en rire, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme, que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admireroient peut-être en cet équipage; & il y a bien des villages où on la prendroit pour la reine; & c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modele, des reines de villages.

XXXIX.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien; mais du nôtre; & ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

XL.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable & du réel; mais il faut que ce agréable soit réel.

XLI.

Quand on voit le stile naturel, on est tout étonné & ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poeticè quàm humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de théologie.

XLII.

La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

XLIII.

Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le temps où cela est à propos, & non autrement; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute & on quitte tout là; tant il est difficile de de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

XLIV.

L'homme aime la malignité : mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; & c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien; parce qu'elle ne les console pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont des sentimens humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines. (*Pensées de Pascal*)

Réflexions morales.

I.

Ce que nous prenons pour des vertus, n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions & de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger; & ce n'est pas toujours par valeur & par chasteté que les hommes sont vaillans & que les femmes sont chastes.

I I.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

I I I.

Quelques découvertes que l'on ait faites dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

I V.

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

V.

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

V I.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, & rend souvent habiles les plus sots.

V I I.

Ces grandes & éclatantes actions qui éblouissent les yeux, sont représentées par les Politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur & des passions. Ainsi la guerre d'Auguste & d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie.

V I I I.

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours: elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles; & l'homme le plus simple, qui a de la passion, persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

I X.

Les passions ont une injustice & un propre intérêt, qui fait qu'il est dangereux de les suivre, & qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paroissent le plus raisonnables.

X.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions; ensorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

X I.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires: l'avarice produit quelquefois la prodigalité, & la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par foiblesse, & audacieux par timidité.

X I I.

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété & d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles.

X I I I.

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

X I V.

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits & des injures; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, & cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien & à se venger du mal, leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine à se soumettre.

X V.

La clémence des Princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

X V I.

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique, tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, & presque toujours par tous les trois ensemble.

X V I I.

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

X V I I I.

La modération est une crainte de tomber dans l'envie & dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin la modération des hommes, dans leur plus haute élévation, est un desir de paroître plus grands que leur fortune.

X I X.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

X X.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

X X I.

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance & un mépris de la mort, qui n'est en effet que la crainte de l'envisager; de sorte qu'on peut dire que cette constance & ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux.

X X I I.

La philosophie triomphe aisément des maux passés & des maux à venir; mais les maux présens triomphent d'elle.

XXIII.

Peu de gens connoiſſent la mort; on ne la ſouffre pas ordinairement par réſolution, mais par ſtupidité & par coutume; & la plupart des hommes meurent, parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

XXIV.

Lorſque les grands hommes ſe laiſſent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les ſoutenoient que par la force de leur ambition, non par celle de leur ame; & qu'à une grande vanité près, les héros ſont faits comme les autres hommes.

XXV.

Il faut de plus grandes vertus pour ſoutenir bonne fortune que la mauvaiſe.

XXVI.

Le ſoleil ni la mort ne ſe peuvent regarder fixément.

XXVII.

On fait ſouvent vanité des paſſions même les plus criminelles; mais l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe que l'on n'oſe jamais avouer.

XXVIII.

La jalouſie eſt en quelque manière juſte & raiſonnable, puiſqu'elle ne tend qu'à conſerver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie eſt une fureur qui ne peut ſouffrir le bien des autres.

XXIX.

Le mal que nous faiſons ne nous attire pas tant de perſécutions & de haine que nos bonnes qualités.

XXX.

Nous avons plus de force que de volonté; & c'eſt ſouvent pour nous excuſer à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choſes ſont impoſſibles.

XXXI.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaiſir à en remarquer dans les autres.

XXXII.

La jalouſie ſe nourrit dans les doutes; elle devient fureur, ou elle finit, ſitôt qu'on paſſe du doute à la certitude.

XXXIII.

L'orgueil ſe dédommage toujours, & ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité.

XXXIV.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

XXXV.

L'orgueil eſt égal dans tous les hommes, & il n'y a de différence qu'aux moyens & à la manière de le mettre au jour.

XXXVI.

Il ſemble que la nature, qui a ſi ſagement diſpoſé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait auſſi donné l'orgueil, pour nous épargner la douleur de connoitre nos imperfections.

XXXVII.

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faiſons à ceux qui commettent des fautes; & nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger, que pour leur perſuader que nous en ſommes exempts.

XXXVIII.

Nous promettons ſelon nos eſpérances, & nous tenons ſelon nos craintes.

XXXIX.

L'intérêt parle toutes ſortes de langues & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé.

XL.

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres.

XLI.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choſes, deviennent ordinairement incapables des grandes.

XLII.

Nous n'avons pas aſſez de force pour ſuivre toute notre raiſon.

XLIII.

L'homme croit ſouvent ſe conduire lorſqu'il eſt conduit; & pendant que par ſon eſprit il tend à un but, ſon cœur l'en traîne inſenſiblement à un autre.

XLIV.

La force & la foibleſſe de l'eſprit ſont mal nommées: elles ne ſont en effet que la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition des organes du corps.

XLV.

Le caprice de notre humeur eſt encore plus bizarre que celui de la fortune.

XLVI.

XLVI.

L'attachement ou l'indifférence que les Philosophes avoient pour la vie, n'étoit qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs.

XLVII.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

XLVIII.

La félicité est dans le goût, & non pas dans les choses; & c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLIX.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on se l'imagine.

L.

Ceux qui croient avoir du mérite, se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres & à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

LI.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

LII.

Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens & de maux qui les rend égales.

LIII.

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait le héros.

LIV.

Le mépris des richesses étoit, dans les Philosophes, un desir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune, par le mépris des mêmes biens dont elle les privoit; c'étoit un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'étoit un chemin détourné pour aller à la considération, qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses.

LV.

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur: le dépit de ne la pas posséder se console & s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent; & nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce qu'on peut pour y paroître établi.

LVII.

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard.

LVIII.

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange & du blâme qu'on leur donne.

LIX.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

LX.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

LXI.

Le bonheur & le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

LXII.

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens; & celle que l'on voit d'ordinaire, n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

LXIII.

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables, & d'attirer à nos paroles un respect de religion.

LXIV.

La vérité ne fait pas autant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal.

LXV.

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence: cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement, parce qu'elle s'exerce sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant.

LXVI.

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts, & les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent, en nous faisant courir à tant de choses à-la-fois, que pour desirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables.

LXVII.

La bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

LXVIII.

Il est difficile de définir l'amour: ce qu'on en peut dire est que dans l'ame, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie; & dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée & délicate de posséder ce que l'on aime, après beaucoup de mystères.

LXIX.

S'il y a un amour pur, & exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur, & que nous ignorons nous-mêmes.

LXX.

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtems cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

LXXI.

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut pas se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légéreté de son amant.

LXXII.

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

LXXIII.

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie; mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une.

LXXIV.

Il n'y a que d'une sorte d'amour; mais il y en a mille différentes copies.

LXXV.

L'amour, aussi-bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel; & il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

LXXVI.

Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits: tout le monde en parle, mais peu des gens en ont vu.

LXXVII.

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, & où il n'a non plus de part, que le Doge à ce qui se fait à Venise.

LXXVIII.

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice.

LXXIX.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

LXXX.

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'esprit.

LXXXI.

Ce que les hommes ont nommé amitié, n'est qu'une société, un ménagement réciproque d'intérêts, un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où notre amour propre se propose toujours quelque chose à gagner.

LXXXII.

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un desir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, & une crainte de quelque mauvais événement.

LXXXIII.

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises qu'on nous devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité.

LXXXIV.

Il est plus honteux de se défier de ses amis, que d'en être trompé.

LXXXV.

Nous nous persuadons souvent d'aimer des gens plus puissans que nous, & néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié, nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir.

LXXXVI.

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

LXXXVII.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes?

LXXXVIII.

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux; & nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

LXXXIX.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, & personne ne se plaint de son jugement.

X C.

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux ; lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, ils veulent paroitre diligens.

X C I.

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence, lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

X C I I.

Détromper un homme préoccupé de son mérite, c'est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

X C I I I.

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

X C I V.

Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir.

X C V.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

X C V I.

C'est une preuve de peu d'amitié, de ne s'appercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

X C V I I.

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit & le jugement étoient deux choses differentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit ; cette lumière pénètre le fond des choses ; elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, & apperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement.

X C V I I I.

Chacun dit du bien de son cœur ; & personne n'en ose dire de son esprit.

X C I X.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes & délicates.

C.

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable.

C I.

Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit, qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art.

C I I.

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

C I I I.

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne connoissent pas leur cœur.

C I V.

Les hommes & les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger ; & d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

C V.

Celui-là n'est pas raisonnable à qui le hasard fait trouver la raison ; mais celui qui la connoît, qui la discerne & qui la goûte.

C V I.

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail ; & comme il est presque infini, nos connoissances sont toujours superficielles & imparfaites.

C V I I.

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

C V I I I.

L'esprit ne sauroit jouer long-temps le personnage du cœur.

C I X.

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, & la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

C X.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

C X I.

Plus on aime une maitresse, & plus on est près de la haïr.

C X I I.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

C X I I I.

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

C X I V.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses

ennemis & trahi par ses amis, & l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

C X V.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en appercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en apperçoivent.

C X V I.

Rien n'est moins sincère que la manière de demander & de donner des conseils. Celui qui en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentimens de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens & à le rendre garant de sa conduite; & celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent & désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire.

C X V I I.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend; & l'on n'est jamais si aisément trompé, que quand on songe à tromper les autres.

C X V I I I.

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

C X I X.

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'à la fin nous nous déguisons à nous-mêmes.

C X X.

On fait plus souvent des trahisons par foiblesse, que par un dessein formé de trahir.

C X X I.

On fait souvent du bien, pour pouvoir impunément faire du mal.

C X X I I.

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par notre force.

C X X I I I.

On n'auroit guère de plaisir si l'on ne se flattoit jamais.

C X X I V.

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion & pour quelque grand intérêt.

C X X V.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit; & il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit, se découvre en un autre.

C X X V I.

Les finesses & les trahisons ne viennent que de manque d'habileté.

C X X V I I.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

C X X V I I I.

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse; & la véritable délicatesse est une solide subtilité.

C X X I X.

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme.

C X X X.

La foiblesse est le seul défaut qu'on ne sauroit corriger.

C X X X I.

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

C X X X I I.

Il est plus aisé d'être sage pour les autres, que de l'être pour soi-même.

C X X X I I I.

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchans originaux.

C X X X I V.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

C X X X V.

On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres.

C X X X V I.

Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux, s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

C X X X V I I.

On parle peu, quand la vanité ne fait pas parler.

C X X X V I I I.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

C X X X I X.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu

de gens qui paroissent raisonnables & agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles & les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux & dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, & une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, & que bien écouter & bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

CXL.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarrassé, sans la compagnie de sots.

CXLI.

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer; nous sommes si glorieux, que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

CXLII.

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler & de ne rien dire.

CXLIII.

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentimens que nous exagérons les bonnes qualités des autres, que par l'estime de leur mérite; & nous voulons nous attirer des louanges, lorsqu'il semble que nous leur en donnons.

CXLIV.

On n'aime point à louer, & on ne loue jamais personne sans intérêt. La louange est une flatterie habile, cachée & délicate, qui satisfait différemment celui qui la donne & celui qui la reçoit: l'un la prend comme une récompense de son mérite; l'autre la donne pour faire remarquer son équité & son discernement.

CXLV.

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées, qui font voir par contre-coup, en ceux que nous louons, des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

CXLVI.

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

CXLVII.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

CXLVIII.

Il y a des reproches qui louent, & des louanges qui médisent.

CXLIX.

Le refus de la louange est un desir d'être loué deux fois.

CL.

Le desir de mériter les louanges, qu'on nous donne fortifie notre vertu; & celle qu'on donne à l'esprit, à la valeur & à la beauté contribuent à les augmenter.

CLI.

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné, que de gouverner les autres.

CLII.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

CLIII.

La nature fait le mérite, & la fortune le met en œuvre.

CLIV.

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger.

CLV.

Il y a des gens dégoûtans avec du mérite, & d'autres qui plaisent avec des défauts.

CLVI.

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire & à faire des sottises utilement, & qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

CLVII.

La gloire des hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

CLVIII.

Les Rois ont des hommes comme des pièces de monnoie: ils les font valoir ce qu'ils veulent, & l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, & non pas selon leur véritable prix.

CLIX.

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités; il faut en avoir l'économie.

CLX.

Quelque éclatante que soit une action, elle ne

doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

CLXI.

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions & les desseins, si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

CLXII.

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités, dérobe l'estime, & donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

CLXIII.

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, & dont les raisons cachées sont très-sages & très-solides.

CLXIV.

Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas, que de ceux qu'on exerce.

CLXV.

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, & notre étoile celle du public.

CLXVI.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

CLXVII.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

CLXVIII.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

CLXIX.

Pendant que la paresse & la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur.

CLXX.

Il est difficile de démêler si un procédé net, sincère & honnête, est un effet de probité ou d'habileté.

CLXXI.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

CLXXII.

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

CLXXIII.

Il y a diverses sortes de curiosités, l'une d'intérêt, qui nous porte à desirer d'apprendre ce qui nous peut être utile; & l'autre d'orgueil, qui vient du desir de savoir ce que les autres ignorent.

CLXXIV.

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

CLXXV.

La constance en amour est une inconstance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre: de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée & renfermée dans un même sujet.

CLXXVI.

Il y a deux sortes de constance en amour: l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime, de nouveaux sujets d'aimer; & l'autre vient de ce qu'on se fait un honneur d'être constant.

CLXXVII.

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

CLXXVIII.

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, & nous ne faisons que suivre notre goût & notre plaisir, quand nous préférons nos amis à nous-mêmes; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie & parfaite.

CLXXIX.

Le premier mouvement de joie que nous avons du bonheur de nos amis, ne vient pas toujours de la bonté de notre naturel, ni de l'amitié que nous avons pour eux: c'est le plus souvent un effet de l'amour-propre, qui nous flatte de l'espérance d'être heureux à notre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

CLXXX.

Les hommes ne vivroient pas long-temps en société, s'ils n'étoient les dupes les uns des autres.

CLXXXI.

La persévérance n'est digne ni de blâme, ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts & des sentimens, qu'on ne s'ôte & qu'on ne se donne point.

CLXXXII.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connoissances, n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dé-

goût de n'être pas assez admiré de ceux qui nous connoissent trop, & l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant.

C L X X X I I I.

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis, pour justifier par avance notre légèreté.

C L X X X I V.

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

C L X X X V.

Il y a une inconstance qui vient de la légéreté de l'esprit, ou de sa foiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

C L X X X V I.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la compositions des remèdes. La prudence les assemble & les tempère, & elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

C L X X X V I I.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes.

C L X X X V I I I.

Il y a des crimes qui deviennent innocens & même glorieux par leur éclat, leur nombre & leur excès. Delà vient que les voleries publiques sont des habiletés, & que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes.

C L X X X I X.

Nous avouons nos défauts pour réparer, par notre sincérité, le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

C X C.

Il y a des héros en mal comme en bien.

C X C I.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

C X C I I.

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

C X C I I I.

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps; & quoique l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, que de tomber malade quand on se porte bien.

C X C I V.

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus & pour les vices.

C X C V.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

C X C V I.

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger; & je doute que l'expérience nous les fit eviter, s'il nous étoit permis de faire deux fois le même chemin.

C X C V I I.

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

C X C V I I I.

Il y a des rechutes dans les maladies de l'ame comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est, le plus souvent, qu'un relâche ou un changement de mal.

C X C I X.

Les défauts de l'ame sont comme les blessures du corps: quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, & elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

C C.

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice, est que nous en avons plusieurs.

C C I.

Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

C C I I.

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu; mais il n'y en a point de qui il nous doive surprendre en le voyant.

C C I I I.

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres; & quelquefois on loueroit moins M. le Prince & M. de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous deux.

C C I V.

Le desir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

A V I

C C V.

La vertu n'iroit pas si loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.

C C V I.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

C C V I I.

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres & à eux-mêmes. Les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement & les confessent.

C C V I I I.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

C C I X.

La sévérité des femmes est un ajustement & un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

C C X.

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation & de leur repos.

C C X I.

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir etre toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

C C X I I.

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge & à sa fortune.

C C X I I I.

Il y a des gens niais, qui se connoissent, & qui emploient habilement leur niaiserie.

C C X I V.

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit.

C C X V.

En vieillissant on devient plus fou & plus sage.

C C X V I.

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevillles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

C C X V I I.

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune.

C C X V I I I.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le desir de rendre notre vie commode & agréable, l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

C C X I X.

La valeur est dans les simples soldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

C C X X.

La parfaite valeur & la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste, & contient toutes les autres espèces de courage. Il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages & les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action, & qui se relachent & se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contens quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, & qui font fort peu de chose au-delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur; d'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs générales; d'autres vont à la charge, parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve en qui l'habitude des moindres périls affermit le courage, & les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves l'épée à la main, & qui craignent les coups de mousquet; d'autres sont assurés aux coups de mousquet, & appréhendent de se battre à l'epee. Tous ces courages de différentes espèces conviennent en ce que la nuit, augmentant la crainte & cachant les bonnes & les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général; car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion, s'il étoit assuré d'en revenir; de sorte qu'il est visible que la crainte de la mort diminue quelque chose de la valeur.

C C X X I.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde.

C C X X I I.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle: c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, & conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans & les plus terribles.

CCXXIII.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

CCXXIV.

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

CCXXV.

La vanité, la honte, & sur-tout le tempérament, font souvent la valeur des hommes & la vertu des femmes.

CCXXVI.

On ne veut point perdre la vie, & on veut acquérir de la gloire; ce qui fait que les braves ont plus d'adresse & d'esprit pour éviter la mort, que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

CCXXVII.

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connoître par où leur corps & leur esprit doivent défaillir.

CCXXVIII.

Nous plaisons plus souvent, dans le commerce de la vie, par nos défauts que par nos bonnes qualités.

CCXXIX.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude, que celui qui lui a fait du bien.

CCXXX.

Il en est de la reconnoissance comme de la bonne foi des marchands: elle entretient le commerce; & souvent nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

CCXXXI.

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnoissance, ne peuvent pas, pour cela, se flatter d'être reconnoissans.

CCXXXII.

Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne, & l'orgueil de celui qui reçoit, ne peuvent convenir du prix du bienfait.

CCXXXIII.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation, est une espèce d'ingratitude.

CCXXXIV.

On donne plus aisément des bornes à sa reconnoissance, qu'à ses espérances & qu'à ses desirs.

CCXXXV.

L'orgueil ne veut pas devoir, & l'amour-propre ne veut pas payer.

CCXXXVI.

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

CCXXXVII.

Rien n'est si contagieux que l'exemple, & nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux, qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, & les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenoit prisonnière & que l'exemple met en liberté.

CCXXXVIII.

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

CCXXXIX.

Quelques prétextes que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt & la vanité qui les causent.

CCXL.

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération; nous regrettons la bonne opinion qu'on avoit de nous. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie; parce que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde: c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle & immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes & leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre, & travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur dépla sir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste & fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre celèbres par la montre

d'une inconfolable affliction. Il y a encore une autre efpèce de larmes qui n'ont que de petites fources, qui coulent & fe tariffent facilement: on pleure pour avoir la réputation d'être tendre; on pleure pour être plaint; on pleure pour être pleuré; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

CCXLI.

Dans l'adverfité de nos meilleurs amis, nous trouvons fouvent quelque chofe qui ne nous déplaît pas.

CCXLII.

Nous nous confolons aifément des difgrâces de nos amis, lorfqu'elles fervent à fignaler notre tendreffe pour eux.

CCXLIII.

Il femble que l'amour-propre foit la dupe de la bonté, & qu'il s'oublie lui-même lorfque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'eft prendre le chemin le plus affuré pour arriver à fes fins; c'eft prêter à ufure, fous prétexte de donner; c'eft enfin s'acquérir tout le monde par un moyen fubtil & délicat.

CCXLIV.

Nul ne mérite d'être loué de fa bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant: toute autre bonté n'eft le plus fouvent que pareffe ou impuiffance de la volonté.

CCXLV.

Il n'eft pas fi dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire trop de bien.

CCXLVI.

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands; parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, fans confidérer qu'elle ne vient le plus fouvent que de vanité ou d'impuiffance de garder le fecret.

CCXLVII.

On peut dire de l'agrément, féparé de la beauté, que c'eft une fymmétrie dont on ne fait point les règles, un rapport des traits enfemble, & des traits avec les couleurs & l'air de la perfonne.

CCXLVIII.

La coquetterie eft le fonds & l'humeur des femmes: mais toutes ne la mettent pas en pratique; parce que la coquetterie de quelques-unes eft retenue par la crainte ou par la raifon.

CCXLIX

On incommode fouvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

CCL.

Il s'en faut bien que nous connoiffions toutes nos volontés.

CCLI.

Rien n'eft impoffible: il y a des voies qui conduifent à toutes chofes; & fi nous avions affez de volonté, nous aurions toujours affez de moyens.

CCLII.

La fouveraine habileté confifte à bien connoître le prix des chofes.

CCLIII.

C'eft une grande habileté que de favoir cacher fon habileté.

CCLIV.

Ce qui paroît générofité n'eft fouvent qu'une ambition déguifée, qui méprife de petits intérêts pour aller à de plus grands.

CCLV.

La fidelité qui paroît en la plupart des hommes, n'eft qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance: c'eft un moyen de nous élever au deffus des autres, & de nous rendre dépofitaires des chofes les plus importantes.

CCLVI.

La magnanimité méprife tout pour avoir tout.

CCLVII.

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux & dans l'air de la perfonne qui parle, que dans le choix des paroles.

CCLVIII.

La véritable éloquence confifte à dire tout ce qu'il faut, & à ne dire que ce qu'il faut.

CCLIX.

Il y a des perfonnes à qui les défauts fiéent bien, & d'autres qui font difgraciées par leurs bonnes qualités.

CCLX.

Il eft auffi ordinaire de voir changer les goûts, qu'il eft extraordinaire de voir changer les inclinations.

CCLXI.

L'intérêt met en œuvre toutes fortes de vertus & de vices.

CCLXII.

L'humilité n'eft fouvent qu'une feinte foumiffion dont on fe fert pour foumettre les autres: c'eft un artifice de l'orgueil qui s'abaiffe pour

s'élever; & bien qu'il ſe transforme en mille manières, il n'eſt jamais mieux déguiſé & plus capable de tromper, que lorſqu'il ſe cache ſous la figure de l'humilité.

CCLXIII.

Tous les ſentimens ont chacun un ton de voix, des geſtes & des mines qui leur ſont propres; & ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou déſagréable, eſt ce qui fait que les perſonnes plaiſent ou déplaiſent.

CCLIV.

Dans toutes les profeſſions, chacun affecte une mine & un extérieur pour paroître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainſi on peut dire que le monde n'eſt compoſé que de mines.

CCLXV.

La gravité eſt un myſtère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit.

CCLXVI.

La flatterie eſt une fauſſe monnoie qui n'a de cours que par notre vanité.

CCLXVII.

Le plaiſir de l'amour eſt d'aimer, & l'on eſt plus heureux par la paſſion que l'on a, que par celle que l'on donne.

CCLXVIII.

La civilité eſt un deſir d'en recevoir, & d'être eſtimé poli.

CCLXIX.

L'éducation que l'on donne ordinairement aux jeunes gens, eſt un ſecond amour-propre qu'on leur inſpire.

CCLXX.

Il n'y a point de paſſion où l'amour de ſoi-même règne ſi puiſſamment que dans l'amour; & l'on eſt ſouvent plus diſpoſé à ſacrifier le repos de ce qu'on aime, qu'à perdre le ſien.

CCLXXI.

Ce qu'on nomme libéralité n'eſt le plus ſouvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

CCLXXII.

La pitié eſt ſouvent un ſentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'eſt une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber: nous donnons du ſecours aux autres, pour les engager à nous en donner en de ſemblables occaſions; & ces ſervices que nous leur rendons ſont, à proprement parler, un bien que nous nous faiſons à nous-mêmes par avance.

CCLXXIII.

La petiteſſe de l'eſprit fait l'opiniâtreté: nous ne croyons pas aiſément ce qui eſt au-delà de ce que nous voyons.

CCLXXIV.

C'eſt ſe tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes paſſions, comme l'ambition & l'amour, qui puiſſent triompher des autres. La pareſſe, toute languiſſante qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'en être ſouvent la maîtreſſe; elle uſurpe ſur tous les deſſeins & ſur toutes les actions de la vie; elle y détruit & y conſume inſenſiblement les paſſions & les vertus.

CCLXXV.

La promptitude à croire le mal ſans l'avoir aſſez examiné, eſt un effet de l'orgueil & de la pareſſe. On veut trouver des coupables, & l'on ne veut pas ſe donner la peine d'examiner les crimes.

CCLXXVI.

Nous récuſons des Juges pour les plus petits intérêts; & nous voulons bien que notre réputation & notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous ſont tous contraires, ou par leur jalouſie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumières: ce n'eſt que pour les faire prononcer en notre faveur que nous expoſons en tant de manières nôtre repos & notre vie.

CCLXXVII.

Il n'y a guère d'homme aſſez habile pour connoître tout le mal qu'il fait.

CCLXXVIII.

L'honneur acquis eſt caution de celui qu'on doit acquérir.

CCLXXIX.

La jeuneſſe eſt une ivreſſe continuelle, c'eſt la fièvre de la raiſon.

CCLXXX.

On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné.

CCLXXXI.

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commece de la vie.

CCLXXXII.

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

CCLXXXIII.

Le bon naturel, qui se vante d'être si sensible, est souvent étouffé par le moindre intérêt.

CCLXXXIV.

L'absence diminue les médiocres passions & augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies & allume le feu.

CCLXXXV.

Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas: l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, & la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

CCLXXXVI.

Ce qui fait qu'on est souvent mécontent de ceux qui négocient, c'est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avoient entrepris.

CCLXXXVII.

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnoissance que par le desir de faire juger de notre mérite.

CCLXXXVIII.

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde, vient souvent de l'envie secrette que l'on porte à ceux qui y sont établis.

CCLXXXIX.

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la modérer.

CCXC.

Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité, que ce seroit mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

CCXCI.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

CCXCII.

Il y a des méchans qui seroient moins dangereux, s'ils n'avoient aucune bonté.

CCXCIII.

La magnanimité est assez bien définie par son nom même: néanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil, & la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

CCXCIV.

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

CCXCV.

C'est moins la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédiens sur une même affaire, que ce n'est le défaut de lumières qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, & qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

CCXCVI.

Il y a des affaires & des maladies que les remèdes aigrissent en certain temps; & la grande habileté consiste à connoître quand il est dangereux d'en user.

CCXCVII.

La simplicité affectée est une imposture délicate.

CCXCVIII.

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

CCXCIX.

Le mérite des hommes a sa saison aussi-bien que les fruits.

CCC.

On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtimens, qu'elle a diverses faces, les unes agréables & les autres désagréables.

CCCI.

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition & de la soumettre: elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la

langueur & la pareffe de l'ame, comme l'ambition en eft l'activité & l'ardeur.

CCCII.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

CCCIII.

Il eft difficile d'aimer ceux que nous n'eftimons point; mais il ne l'eft pas moins d'aimer ceux que nous eftimons beaucoup plus que nous.

CCCIV.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire & réglé, qui meut & tourne imperceptiblement notre volonté: elles roulent enfemble, & exercent fucceffivement un empire fecret en nous; de forte qu'elles ont une part confidérable à toutes nos actions, fans que nous le puiffions connoître.

CCCV.

La reconnoiffance dans la plupart des hommes n'eft qu'une forte & fecrette envie de recevoir de plus grands bienfaits.

CCCVI.

Presque tout le monde prend plaifir à s'acquitter des petites obligations: beaucoup de gens ont de la reconnoiffance pour les médiocres; mais il n'y a presque perfonne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

CCCVII.

Il y a des folies qui fe prennent, comme les maladies contagieufes.

CCCVIII.

Affez de gens méprifent le bien, mais peu favent le donner.

CCCIX.

Ce n'eft d'ordinaire que dans de petits intérêts que nous prenons le hafard de ne pas croire aux apparences.

CCCX.

Quelque bien qu'on nous dife de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

CCCXI.

Nous pardonnons fouvent à ceux qui nous ennuient; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

CCCXII.

L'intérêt, que l'on accufe de tous nos crimes, mérite fouvent d'être loué de nos bonnes actions.

CCCXIII.

On ne trouve guère d'ingrats, tant qu'on eft en état de faire du bien.

CCCXIV.

Il eft auffi honnête d'être glorieux avec foimême, qu'il eft ridicule de l'être avec les autres.

CCCXV.

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes, & pour confoler les gens médiocres de leur peu de fortune & de leur peu de mérite.

CCCXVI.

Il y a des gens deftinés à être fots, qui ne font pas feulement des fottifes par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire.

CCCXVII.

Il arrive quelquefois des accidens dans la vie, d'où il faut être un peu fou pour fe bien tirer.

CCCXVIII.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'eft qu'on ne l'a pas bien cherché.

CCCXIX.

Ce qui fait que les amans & les maitreffes ne s'ennuient point d'être enfemble, c'eft qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

CCCXX.

Pourquoi faut-il que nous ayons affez de mémoire pour retenir jufqu'aux moindres particularités de ce qui nous eft arrivé, & que nous n'en ayons pas affez pour nous fouvenir combien de fois nous les avons contées à la même perfonne?

CCCXXI.

L'extrême plaifir que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

CCCXXII.

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis, n'eft pas tant

la défiance que nous avons d'eux, que celle que nous avons de nous-mêmes.

CCCXXIII.

Les personnes foibles ne peuvent être sincères.

CCCXXIV.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats ; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

CCCXXV.

On trouve des moyens pour guérir de la folie ; mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

CCCXXVI.

On ne sauroit conserver long-temps les sentimens qu'on doit avoir pour ses amis & pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

CCCXXVII.

Louer les Princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

CCCXXVIII.

Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent, que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

CCCXXIX.

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.

CCCXXX.

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

CCCXXXI.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

CCCXXXII.

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

CCCXXXIII.

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

CCCXXXIV.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

CCCXXXV.

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

CCCXXXVI.

On croît quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter.

CCCXXXVII.

On pardonne tant que l'on aime.

CCCXXXVIII.

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux, que quand on est maltraité.

CCCXXXIX.

Les femmes ne connoissent pas toute leur coquetterie.

CCCXL.

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

CCCXLI.

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leurs passions.

CCCXLII.

Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

CCCXLIII.

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie.

CCCXLIV.

Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens : ceux qui en sont entièrement privés ne peuvent ni les appercevoir, ni les comprendre.

CCCXLV.

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au dessous de ceux que nous haïssons.

CCCXLVI.

Nous ne ressentons nos biens & nos maux qu'à proportion de notre amour-propre.

CCCXLVII.

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

CCCXLVIII.

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens.

CCCXLIX.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit & dans le cœur, comme dans le langage.

CCCL.

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

CCCLI.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

CCCLII.

Les occasions nous font connoitre aux autres, & encore plus à nous-mêmes.

CCCLIII.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

CCCLIV.

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens, que ceux qui sont de notre avis.

CCCLV.

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

CCCLVI.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

CCCLVII.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

CCCLVIII.

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

CCCLIX.

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

CCCLX.

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

CCCLXI.

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

CCCLXII.

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on en est affligé, & d'autres dont on est affligé & qu'on ne regrette guère.

CCCLXIII.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

CCCLXIV.

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses; les grands esprits les voient toutes, & n'en sont point blessés.

CCCLXV.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes: sans elle nous conservons tous nos défauts, & ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres, & souvent à nous-mêmes.

CCCLXVI.

La justice n'est, le plus souvent, qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient; de-là vient cette considération & ce respect pour tous les intérêts du prochain, & cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice. Cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés; & sans cette crainte, il feroit des courses continuelles sur les autres.

CCCLXVII.

La justice, dans les Juges qui sont modérés, n'est que l'amour de leur élévation.

CCCLXVIII.

On blâme l'injustice, non par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit.

CCCLXIX.

La modération dans la bonne fortune n'est d'ordinaire que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce qu'on a.

CCCLXX.

La modération est comme la sobriété: on voudroit bien manger davantage, mais on craint de se faire mal.

CCCXCIII.

C'est presque toujours la faute de celui qui aime, de ne pas connoître quand on cesse de l'aimer.

CCCXCIV.

On craint toujours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs.

CCCXCV.

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes, après avoir trompé les autres.

CCCXCVI.

Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.

CCCXCVII.

On doit se consoler de ses fautes, quand on a la force de les avouer.

CCCXCVIII.

L'envie est détruite par la véritable amitié, & la coquetterie par le véritable amour.

CCCXCIX.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

CD.

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

CDI.

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi.

CDII.

La fortune fait paroître nos vertus & nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

CDIII.

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime, ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

CDIV.

Nos actions sont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît.

CDV.

L'envie de parler de nous & de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

CDVI.

On ne devroit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.

CDVII.

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour, & quand on n'en a plus guère.

CDVIII.

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort, que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

CDIX.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

CDX.

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

CDXI.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

CDXII.

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

CDXIII.

La fortune ne paroît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

CDXIV.

Il faut gouverner la fortune comme la santé; en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, & ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

CDXV.

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée; mais il ne se perd jamais à la cour.

CDXVI.

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

CDXVII.

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé par ce qu'on aime, que d'en être détrompé.

CDXVIII.

On garde long-temps son premier amant, quand on n'en prend pas un second.

CDXIX.

Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, & que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

CDXX.

De tous nos défauts celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est la paresse: nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, & que sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

CDXXI.

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune; c'est un certain air qui nous distingue & qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes: c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes; & c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignités & le mérite même.

CDXXII.

Il y a du mérite sans élévation; mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

CDXXIII.

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

CDXXIV.

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

CDXXV.

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; & il y a des personnes incommodes, dont le mérite seroit mal récompensé, si l'on n'étoit bien aise d'acheter leur absence.

CDXXVI.

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talens & une habileté que nous ne connoissons pas: les passions seules ont le droit de les mettre au jour, & de nous donner quelquefois des vues plus certaines & plus achevées que l'art ne pourroit le faire.

CDXXVII.

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, & nous y manquons souvent d'expérience, malgré le nombre des années.

CDXXVIII.

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amans, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

CDXXIX.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés.

CDXXX.

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

CDXXXI.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent.

CDXXXII.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

CDXXXIII.

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

CDXXXIV.

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

CDXXXV.

On ne plaît pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

CDXXXVI.

Les fous & les sots ne voient que par leur humeur.

CDXXXVII.

L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.

CDXXXVIII.

La vivacité qui augmente en vieillissant, ne va pas loin de la folie.

CDXXXIX.

En amour celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri.

CDXL.

Les jeunes femmes qui ne veulent point paroître coquettes, & les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

CDXLI.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au dessous de notre mérite; mais nous paroissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

CDXLII.

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs, lorsque nous n'avons que de l'abattement; & nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer de peur de se défendre.

CDXLIII.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

CDXLIV.

Toutes les passions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

CDXLV.

Peu de gens savent être vieux.

CDXLVI.

Nous nous faisons honneur des défauts opposés à ceux que nous avons: quand nous sommes foibles, nous nous vantons d'être opiniatres.

CDXLVII.

La pénétration a un air de deviner, qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.

CDXLVIII.

La grace de la nouveauté & la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

CDXLIX.

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, & la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

CDL.

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

CDLI.

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

CDLII.

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux; mais on ne vit plus pour les plaisirs.

CDLIII.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paroître.

CDLIV.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions, que de les louer de bon cœur.

CDLV.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

CDLVI.

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié; mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

CDLVII.

La fortune & l'humeur gouvernent le monde.

CDLVIII.

Il est plus aisé de connoître l'homme en général, que de connoître un homme en particulier.

CDLIX.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en fait faire.

CDLX.

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

CDLXI.

Nous desirerions peu de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous desirons.

CDLXII.

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour.

CDLXIII.

Dans l'amitié comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore, que par celles que l'on sait.

CDLXIV.

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

CDLXV.

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche; mais la vanité nous agite toujours.

CDLXVI.

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

CDLXVII.

La foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

CDLXVIII.

Ce qui rend les douleurs de la honte & de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

CDLXIX.

La bienséance est la moindre de toutes les loix, & la plus suivie.

CDLXX.

La pompe des enterremens intéresse plus la vanité des vivans que la mémoire des morts.

CDLXXI.

Un esprit droit a moins de peine de se soumettre aux esprits de travers que de les conduire.

CDLXXII.

Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place, sans nous y avoir conduits par degrés, ou sans que nous nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir, & de paroître digne de l'occuper.

CDLXXIII.

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

A V I

CDLXXIV.

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

CDLXXV.

Il n'y a point d'homme qui se croye, en chacune de ses qualités, au dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

CDLXXVI.

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naitre des occasions, qu'à profiter de celles qui se présentent.

CDLXXVII.

Il n'y a guère d'occasions où l'on fit un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

CDLXXVIII.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite, qu'il ne fait injustice au véritable.

CDLXXIX.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

CDLXXX.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

CDLXXXI.

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugemens qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

CDLXXXII.

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

CDLXXXIII.

Il s'en faut bien que nous connoissions tout ce que nos passions nous font faire.

CDLXXXIV.

La vieillesse est un tyran qui défend sur peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse.

CDLXXXV.

Le même orgueil qui nous fait blâmer les dé-

fauts dont nous nous croyons exempts, nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

CDLXXXVI.

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux, que nous leur donnons des marques de compassion.

CDLXXXVII.

Il y a un excès de biens & de maux qui passe notre sensibilité.

CDLXXXVIII.

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.

CDLXXXIX.

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

CDXC.

Le vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

CDXCI.

Il y a de méchantes qualités qui font de grands talens.

CDXCII.

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.

CDXCIII.

Toutes nos qualités sont incertaines & douteuses en bien comme en mal, & elles sont presque toutes à la merci des occasions.

CDXCIV.

Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant; dans les autres, elles aiment l'amour.

CDXCV.

L'orgueil a ses bizarreries comme les autre passions : on a honte d'avouer qu'on ait de la jalousie, & l'on se fait honneur d'en avoir eu & d'être capable d'en avoir.

CDXCVI.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

CDXCVII.

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

CDXCVIII.

L'envie d'être plaint ou d'être admiré, fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

CDXCIX.

Notre envie dure toujours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions.

D.

La même fermeté qui sert à résister à l'amour, sert aussi à le rendre violent & durable; & les personnes foibles qui sont toujours agitées des passions, n'en sont presque jamais véritablement remplies.

DI.

L'imagination ne sauroit inventer autant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

DII.

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont d'ordinaire que de la foiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

DIII.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

DIV.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté : ceux même qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse.

DV.

L'esprit s'attache par paresse & par constance à ce qui lui est facile ou agréable : cette habitude met toujours des bornes à nos connoissances; & jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre & de conduire son esprit aussi loin qu'il pouvoit aller.

DVI.

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

DVII.

Quand on a encore le cœur agité par les restes

d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri.

D V I I I.

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux & malheureux d'en être guéris.

D I X.

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

D X.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

D X I.

La paresse est de toutes nos passions celle qui nous est le plus inconnue à nous-mêmes. Nulle autre n'est plus ardente & plus maligne, quoique les dommages qu'elle cause soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son influence, nous verrons qu'en toute occasion elle se rend maîtresse de nos sentimens, de nos intérêts & de nos plaisirs : c'est le remora qui arrête les plus grands vaisseaux ; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires, que les écueils & les tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'ame, qui suspend nos plus ardentes poursuites & nos plus fermes résolutions.

D X I I.

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

D X I I I.

Quelque méchans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu ; & lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

D X I V.

On passe souvent de l'amour à l'ambition : mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

D X V.

L'extrême avarice se méprend presque toujours : il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir.

D X V I.

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses & éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir, pour de petits intérêts présens.

D X V I I.

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer ; & ils les cultivent avec tant de soin, qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels, qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

D X V I I I.

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire, les éclaire alors ; & leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui ne peuvent être condamnées.

D X I X.

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable & composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

D X X.

Les querelles ne dureroient pas long-temps, si le tort n'étoit que d'un côté.

D X X I.

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

D X X I I.

Il y a des personnes si légères & si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

D X X I I I.

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes, que lorsqu'elles en ont une seconde.

D X X I V.

Il y a des gens si remplis d'eux mêmes, que lorsqu'ils sont amoureux ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion, sans l'être de la personne qu'ils aiment.

D X X V.

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre, que par lui-même.

DXXVI.

Peu d'esprit avec de la droiture, ennuie moins, à la longue, que beaucoup d'esprit avec du travers.

DXXVII.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

DXXVIII.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les payens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a de la différence entre souffrir la mort constamment, & la mépriser. Le premier est assez ordinaire; mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal; & les hommes les plus foibles, aussi-bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru; & la peine que l'on prend pour le persuader aux autres & à soi même, fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoûts dans la vie; mais on n'a jamais raison de mépriser la mort. Ceux mêmes qui se la donnent volontairement, ne la comptent pas pour si peu de chose; & ils s'en étonnent & la rejettent comme les autres, lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillans hommes, vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, & y paroît plus présente en un temps qu'en un autre. Ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles & les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est, trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grâce où l'on ne sauroit s'empêcher d'aller; & ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation, & sauver du naufrage ce qui en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, & espérons plus de notre tempérament, que de ces foibles raisonnemens qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le desir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie, & de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejetter; mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles: ils sont pour nous assurer, ce qu'une simple haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paroisse de près ce que nous en avons jugé de loin, & que nos sentimens qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour-propre, que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire; & la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle au contraire qui nous trahit le plus souvent, & qui au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux & de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux, pour les arrêter sur d'autres objets. Caton & Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échafaud où il alloit être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différens, ils produisent les mêmes effets; de sorte qu'il est vrai que quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes & les gens du commun, on a vu mille fois les uns & les autres recevoir la mort d'un même visage; mais ç'a toujours été avec cette différence, que dans le mépris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue; & dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumières, qui les empêche de connoître la grandeur de leur mal, & leur laisse la liberté de penser à autre chose.

C.

CRUAUTÉ. Il me semble que la vertu est chose autre, & plus noble, que les inclinations a la bonté, qui naissent en nous. Les ames réglées d'elles-mesmes & bien nées, elles suivent mesme train, & représentent à leurs actions, mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand & de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement & paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui d'une douceur & facilité naturelle, mespriseroit les offenses receues, feroit chose très-belle & digne de louange: mais celuy qui picqué & outré jusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, & après un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doute beaucoup plus. Celuy là feroit bien, & celuy-cy vertueusement: l'une de ces actions se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu, présuppose de la difficulté & du contraste, & qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, & libéral, & juste, mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses opérations sont toutes naives & sans effort. Quelques philosophes non-seulement stoïciens, mais encore épicuriens, ont estimé que la vertu devoit courre au-devant des travaux & des difficultez: & cette enchere de ceux-cy, par dessus ceux-là, je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fausse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaüs, à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gens passoient de son escole en l'épicurienne, & jamais au rebours: Je croy bien: des coqs il se fait des chappons assez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs. Car à la vérité en fermeté & rigueur d'opinions & de préceptes, la secte épicurienne ne cede aucunement à la stoïque. Et un stoïcien recognoissant meilleure foy, que ces disputeurs, qui pour combattre Epicurus, & se donner beau jeu, lui font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournant ses paroles à gauche, argumentant par la loy grammairienne, autre sens de sa façon de parler, & autre créance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame en ses mœurs, dit, qu'il a laissé d'estre épicurien, pour cette considération entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine inaccessible: *& ii qui φιλήδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι & φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes & colunt & retinent.* Des philosophes stoïciens & épicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé, que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien réglée & bien disposée à la vertu: ce n'estoit pas assez d'avoir nos résolutions & nos discours, au-dessus de tous les efforts de fortune: mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve: ils veulent quester de la douleur, de la nécessité & du mépris, pour les combattre, & pour tenir leur ame en haleine: *multum sibi adjicit virtus lacessita.* C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main, par une voye très-légitime: pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extresme il se maintint tousjours. Socrate s'essayoit, ce me semble, encore plus rudement, conservant pour son exercice, la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les sénateurs romains entrepris par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste, en faveur de la commune: & ayant encouru par-là, les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux qui, en cette extresmité, le conduisoient en la place, de tels propos: Que c'estoit chose trop facile & trop lasche que de mal faire; & que de faire bien, où il n'y eust point de danger, c'estoit chose vulgaire: mais de faire bien, où il y eust danger, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. Ces paroles de Metellus nous représentent bien clairement ce que je vouloy vérifier, que la vertu refuse la facilité pour compagne: & que cette aisée, douce, & panchante voye par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre & espineux, elle veut avoir ou des difficultez estrangères à luitter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortunes se plaist à lui rompre la roideur de sa course: ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits desordonnez & imperfections de nostre condition. Je suis venu jusques icy bien à mon aise: Mais au bout de ce discours, il me tombe en fantaisie que l'ame de Socrate, qui est la plus parfaite qui soit venue à ma cognoissance, feroit à mon compte une ame de peu de recommandation: Car je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vicieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte: je cognoy sa raison si puissante & si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vicieux, seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste: Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas &, triomphant, en pompe & à son aise, sans empeschement ny destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons-nous

nous donc qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, & qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en crédit & en honneur? Que deviendroit aussi cette brave & généreuse volupté épicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron, & y faire follastrer la vertu; lui donnant pour ses jouets la honte, les fievres, la pauvreté, la mort & les gehennes? Si je presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre, & porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte, sans s'esbranler de son assiette: si je lui donne pour son object nécessaire l'aspreté & la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel poinct, que de non-seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouyr, & de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte collique: comme est celle que les épicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions, des preuves très-certaines? Comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline: Tesmoin le jeune Caton. Quand je le voy mourir & se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble & d'effroy: je ne puis croire, qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les règles de la secte stoique luy ordonnoient rassise, sans esmotion & impassible: il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise & de verdeur, pour s'en arester là. Je croy sans doute, qu'il sentit du plaisir & de la volupté, en une si noble action, & qu'il s'y aggrea plus qu'en autres de celles de sa vie. *Sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet.* Je le croy si avant, que j'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride; je tomberois aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, & d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçay quelle esjouissance de son ame, & une esmotion de plaisir extraordinaire, & d'une volupté virile, lors qu'elle considéroit la noblesse & hauteur de son entreprinse:

Deliberata morte ferocior.

Non pas aiguisée par quelque espérance de gloire, comme les jugemens populaires & effeminez d'aucuns hommes ont jugé: car cette considération est trop basse, pour toucher un cœur si généreux, si hautain & si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy: laquelle il voyoit bien plus clair & en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire.

La philosophie m'a fait plaisir de juger, qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton: & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il selon raison, & à son fils & aux senateurs qui l'accompagnoient, de pourvoir autrement à leur fait. *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset: moriendum potius quàm tyranni vultus aspiciendus erat.* Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interpreste tousjours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible: je tiens qu'elle est produite de cause foible & sortable à sa vie. L'aisance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame; dirons nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrate, seulement franc de crainte & de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers & de sa condamnation? ou qui ne recognoit en luy, non seulement de la fermeté & de la constance, c'estoit son assiette ordinaire que celle là, mais encore je ne sçay quel contentement nouveau, & une allegresse enjouée en ses propos & façons dernières? A ce tressaillir du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, après que les fers en furent hors: accuse-il pas une pareille douceur & joye en son ame, pour estre desenforgée des incommoditez passées, & à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir. Caton me pardonnera, s'il lui plaist; sa mort est plus tragique, & plus tendue, mais cette-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle. Aristippus à ceux qui le plaignoient. Les dieux m'en envoyent une telle, dit-il. On voit aux ames de ces deux personnages, & de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doute qu'il y en ait eu) une si parfaite habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu pénible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame, se roidisse, c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ils l'ont rendue telle, par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle & riche nature. Les passions vicieuses qui naissent en nous ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur ame estouffe & esteint les concupiscences, aussi-tost qu'elles commencent à s'esbranler. Or qu'il ne soit plus beau d'empescher par une haute & divine resolution la naissance des tentations, & de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soient desracinées; que d'empescher à vive force leurs progrez, & s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arester leur course, & les vaincre:

& que ce ſecond effect ne ſoit encore plus beau, que d'eſtre ſimplement garny d'une nature facile & debonnaire, & deſgouſtée par ſoy-meſme de la deſbauche & du vice; je ne penſe point qu'il y ait doute. Car cette tierce & derniere façon, il ſemble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux : exempt de mal faire, mais non aſſez apte à bien faire. Ioint que cette condition eſt ſi voiſine à l'imperfection & à la foibleſſe, que je ne ſçay pas bien comment en demeſler les confins & les diſtinguer. Les noms meſmes de bonté & d'innocence, ſont à cette cauſe aucunement noms de meſpris. Je voy que pluſieurs vertus, comme la chaſteté, ſobriété, & tempérance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle. La fermeté aux dangers (ſi fermeté il la faut appeller) le meſpris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir & ſe trouvent ſouvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidens, & ne les concevoir tels qu'ils ſont. La faute d'apprehenſion & la beſtiſe, contrefont ainſi par fois les effects vertueux. Comme j'ay veu ſouvent advenir, qu'on a loué des hommes, de ce dequoy ils méritoient du blaſme. Un ſeigneur italien tenoit une fois ce propos en ma préſence, au deſadvantage de ſa nation : Que la ſubtilité des italiens, & la vivacité de leur conception eſtoient ſi grandes, qu'ils prévoyoient les dangers & accidens qui leur pouvoient advenir, de ſi loing, qu'il ne falloit pas trouver eſtrange, ſi on les voyoit ſouvent à la guerre prouvoir à leur ſeureté, voir avant que d'avoir recognu le péril : Que nous & les eſpagnols, qui n'eſtions pas ſi fins, allions plus outre ; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main le danger avant que de nous en effrayer ; & que lors auſſi nous n'avions plus de tenue : Mais que les allemands & les Suiſſes, plus groſſiers & plus lourds, n'avoient pas le ſens de ſe r'adviſer, à peine lors meſme qu'ils eſtoient accablez ſous les coups. Ce n'eſtoit à l'adventure que pour rire : Si eſt-il bien vray qu'au meſtier de la guerre, les apprentifs ſe jettent bien ſouvent aux haſards, d'autre inconſidération qu'ils ne font après y avoir eſté eſchaudez.

——haud ignarus, quantùm nova gloria in armis
Et prædulce decus primo certamine poſſit.

Voilà pourquoy quand on juge d'une action particuliere, il faut conſidérer pluſieurs circonſtances, & l'homme tout entier qui l'a produite, avant la baptiſer. Pour dire un mot de moy-meſme : J'ay veu quelquefois mes amis appeller prudence en moy, ce qui eſtoit fortune, & eſtimer advantage de courage & de patience, ce qui eſtoit advantage de jugement & opinion, & m'attribuer un tiltre pour autre, tantoſt à mon gain, tantoſt à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je ſois arrivé à ce premier & plus parfait degré d'excellence, où de la vertu il ſe fait une habitude, que du ſecond meſme, je n'en ay faict guere de preuve. Je ne me ſuis en grand effort, pour brider les deſirs de quoy je me ſuis trouvé preſſé. Ma vertu, c'eſt une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle & fortuite. Si je fuſſe nay d'une complexion plus deſreglée, je crains qu'il fuſt allé piteuſement de mon fait : car je n'ay aſſayé guere de fermeté en mon ame, pour ſouſtenir des paſſions, ſi elles euſſent eſté tant ſoit peu véhémentes. Je ne ſçay point nourrir des querelles & du debat chez moy. Ainſi je ne me puis dire nul grand-mercy, de quoy je me trouve exempt de pluſieurs vices :

——ſi vitiis mediocribus, & mea paucis
Mendoſa eſt natura, alioqui recta, velut ſi
Egregio inſperſos reprehendas corpore nævos.

Je le dois plus à ma fortune qu'à ma raiſon : Elle m'a fait naiſtre d'une race fameuſe en preud'hommie ; & d'un tres-bon pere : je ne ſçay s'il a eſcoulé en moi partie de ſes humeurs, ou bien ſi les exemples domeſtiques, & la bonne inſtitution de mon enfance, y ont inſenſiblement aydé, ou ſi je ſuis autrement ainſi né :

Seu Libra, ſeu me ſcorpius aſpicit
Formidoloſus, pars violentior
Natalis horæ, ſeu tyrannus
Heſperiæ capricornus undæ.

Mais tant y a que la pluſpart des vices je les ay de moy-meſmes en horreur. Le mot d'Antiſthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentiſſage ; deſapprendre le mal : ſemble s'arreſter à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion ſi naturelle & ſi mienne, que ce meſme inſtinct & impreſſion, que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conſervé, ſans qu'aucunes occaſions me l'ayent ſçeu faire alterer. Voire non pas mes diſcours propres, qui pour s'eſtre desbandez en aucunes choſes de la routte commune, me licentieroient aiſemant à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr. Je diray un monſtre : mais je le diray pourtant. Je trouve par là en pluſieurs choſes plus d'arreſt & de regle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiſcence moins desbauchée que ma raiſon. Ariſtippus eſtablit des opinions ſi hardies en faveur de la volupté & des richeſſes, qu'il mit en rumeur toute la philoſophie contre luy. Mais quant à ſes mœurs, Dionyſius le tyran luy ayant preſenté trois belles garces, afin qu'il en fiſt le choix : il reſpondit qu'il les choiſiſſoit toutes trois, qu'il avoit mal pris à Pâris d'en preferer une à ſes compagnes. Mais les ayant conduites à ſon logis, il les renvoya ſans en taſter. Son valet ſe trouvant ſurchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy : il luy ordonna qu'il en verſaſt & jettaſt là ce qui luy faſchoit. Et Epicurus duquel les dogmes ſont irre-

ligieux & delicats, se porta en sa vie tres-devotieusement & laborieusement. Il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis & d'eau; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray, que pour estre bon tout à fait, il nous le faille estre par occulte, naturelle & universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordemens ausquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas dieu merey des pires. Je les ay bien condemnez chez moy, selon qu'ils le valent: car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy, qu'en un autre. Mais c'est tout: car au demeurant j'y apporte trop peu de resistance, & me laisse trop aisement pancher à l'autre part de la balance, sauf pour les regler & empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent & s'entre-enchainent pour la plufpart les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez & contraints les plus seuls & les plus simples que j'ay peu:

———— nec ultra
Errorem foveo.

Car quant à l'opinion des stoïciens, qui disent; le sage œuvrer quand il œuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action: & à cela leur pourroit servir aucunément la similitude du corps humain; car l'action de la colere ne se peut exercer, que toutes les humeurs ne nous aydent, quoy que la colere predomine, si de là ils veulent tirer pareille consequent, que quand l'ignorant & vicieux faut, il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement, ou je ne les entends pas: car je sens par effect le contraire. Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles ausquelles la philosophie s'arrette par fois. Je suis quelques vices: mais j'en fuy d'autres, autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvoüent les peripateticiens, cette connexité & cousture indissoluble: & tient Aristote, qu'un homme prudent & juste, peut estre intemperant & incontinent. Socrates advoüoit à ceux qui recognoissoient en sa phisionomie quelque inclination au vice, que c'elloit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline. Et les familiers du philosophe Stilpo disoient, qu'estant né sujet au vin & aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres-abstinent de l'un & de l'autre. Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours, par le sort de ma naissance: je ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy, est une innocence niaise: peu de vigueur, & point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, & par nature & par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir: & oys impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens: quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combattre la volupté, usent volontiers de cet argument, pour monstrer qu'elle est toute vicieuse & desraisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon, que la raison n'y peut avoir accez: & alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

———— cùm jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva.

Où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que notre discours ne sçauroit lors faire son office tout perclus & ravy en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement; & qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejettec l'ame sur ce mesme instant, à autres pensemens. Mais il la faut tendre & roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, & m'y cognois bien, & n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs & plus reform. z que moy, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme fait la royne de Navarre en l'un des contes de son heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe) ny pour chose d'extresme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité & liberté, avec une maistresse de long-tems desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre: comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement & de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se préparer à l'encontre: lors qu'après une longue queste, la beste vient en sursaut à se présenter en lieu où à l'adventure, nous l'espérions le moins. Cette secousse & l'ardeur de ces huées nous frappent si bien, qu'il seroit mal aisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensée ailleurs. Et les poëtes font Diane victorieuse du brandon & des flesches de Cupidon.

Quis non malarum quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur?

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, & pleurerois aisement par compagnie, si pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes: non vraies seulement, mais comment que ce soit, ou feintes, ou peintes. Les morts je ne les plains guère, & les envierois plustost; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant, de rostir & manger les corps des trespassez, que ceux qui les tourmentent & persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour rai-

sonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cesar: il estoit, dit-il, doux en ses vengeances: ayant forcé les Pyrates de se rendre à lui, qui l'avoient auparavant pris prisonnier & mis à rançon: d'autant qu'il les avoit menacés de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fut après les avoir fait estrangler.

Philomon son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. Sans dire qui est cet auteur latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux desquels on a esté offensé: il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains & horribles exemples de cruauté, que les tyrans romains mirent en usage. Quant à moi, en la justice mesme, tout ce qui est au-delà de la mort simple, me semble pure cruauté: Et notamment à nous qui devrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat: ce qui ne se peut, les ayant agitées & desesperées par tourmens insupportables. Ces jours passez un soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, & que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour lui: & entrant en la resolution de se tuer, ne trouva rien qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune lui offrit. Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge: mais voyant que ce avoit esté sans effect: bientost apres il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat vivant encore: mais couché & tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence. Laquelle oui, & voyant qu'il n'estoit condamné qu'à voir la teste tranchée; il semble reprendre un nouveau courage: accepta du vin, qu'il avoit refusé: remercia ses juges de la douceur inesperée de leur condemnation. Qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre & insupportable: ayant conceu opinion par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulust tourmenter de quelque horrible supplice: & sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée.

Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir & mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivans: quoy que par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dit, *Qui corpus occidunt, & postea non habent quod faciant.* Et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, & au dessus de la mort:

Heu reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier.

Je me rencontray un jour à Rome, sur le poinct qu'on defaisoit Catena, un voleur insigne: on l'estrangla sans aucune esmotion de l'assistance, mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suivist d'une voix plaintive, & d'une exclamation, comme si chacun eust presté son sentiment à cette charrogne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse: ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, fussent despouillez, & leurs vestemens fouëttez pour eux: & au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostat leur haut chapeau seulement. Les égyptiens si devotieux, estimoient bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifians des pourceaux en figure, & representez: invention hardie, de vouloir payer en peinture & en ombrage Dieu, substance si essentielle. Je vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles: & ne voit-on rien aux histoires anciennes, de plus extresme, que ce que nous en essayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si farouches, que pour le seul plaisir du meurtre, elles le voulussent commettre, hacher & destrancher les membres d'autruy, aiguiser leur esprit à inventer des tourmens inusitez, & des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, & pour cette seule fin, de joüir du plaisant spectacle, des gestes & mouvemens pitoyables, des gemissemens, & voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voila l'extresme poinct où la cruauté puisse atteindre. *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus occidat.* De moy, je n'ay pas sceu voir seulement sans desplaisir, poursuivre & tuer une beste innocente, qui est sans defense, & de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre remede, se rejette & rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes;

——— quæstuque cruentus
Atque imploranti similis,

Ce m'a tousiours semblé un spectacle tres-desplaisant. Je ne prens guere beste en vie, à qui

je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs & des oyseleurs, pour en faire autant.

——— *primoque à cæde ferarum*
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes; tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Apres qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux gladiateurs. Nature a (ce crains-je) elle-mesme attaché à l'homme, quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prend son esbat à voir des bestes s'entrejoüer & caresser: & nul ne faut de le prendre à les voir s'entre-deschirer & desmembrer. Et afin qu'on ne se mocque de cette sympathie que j'ay avec elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, & qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect & affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des égyptiens, mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations, & notamment par nos druides:

Morte carent animæ, semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.

La religion de nos anciens gaulois portoit; que les ames estans éternelles, ne cessoient de se remuer & changer de place d'un corps à un autre: meslant en outre à cette fantaisie, quelque consideration de la justice divine. Car selon les deportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible; & rapportant à sa condition:

——— *muta ferarum*
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit:
Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.

Si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lyon, si voluptueuse en celuy d'un pourceau, si lasche en celuy d'un cerf ou d'un lievre, si malicieuse en celuy d'un renard: ainsi du reste, jusques à ce que purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelque autre homme:

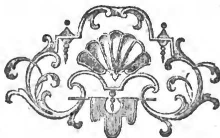
Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage-là d'entre-nous & les bestes, je n'en fay pas grande recepte: ny de ce aussi que plusieurs nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leurs societé & compagnie; mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux: les estimans tantost familieres, & favories de leurs dieux, & les ayans en respect & reverence plus qu'humaine, & d'autres ne recognoissans autre dieu, ny autre divinité qu'elles. *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ:*

——— *crocodilon adorat*
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus Ibin,
Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci:
——— *hic piscem fluminis, illic*
Oppida tota canem venerantur.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est tres-bien prise, leur est encore honorable. Car il dit que ce n'estoit pas le chat, ou le bœuf, pour exemple, que les égyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes-là, quelque image des facultez divines: en cette-cy la patience & l'utilité: en cette-là la vivacité, ou comme nos voisins les bourguignons avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermées: par où ils representoient la liberté, qu'ils amoient & adoroient au delà de toute autre faculté divine: & ainsi des autres. Mais quand je rencontre parmy les opinions plus modérées, les discours qui essayent à monstrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, & combien ils ont de part à nos plus grands privileges, & avec combien de vraysemblance on nous les apparie; certes j'en rabats beaucoup de nostre presomption, & me desmets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, & un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aux arbres mesmes & aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes: les romains avoient un soin public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur capitole avoit esté sauvé: les atheniens ordonnerent que les mules & mulets, qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les agrigentins avoient en usage commun, d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres: comme les chevaux de quelque

rare merite, les chiens & les oyseaux utiles: ou mesme qui avoient servy de passe-tems à leurs enfans. Et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, paroissoit aussi singulierement, à la somptuosité & nombre des monumens eslevez à cette fin: qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Egyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens & les chats, en lieux sacrez: embausmoient leurs corps, & portoient le deüil à leurs trespas. Simon fit une sepulture honorable aux jumens avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux jeux olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience, de vendre & envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un bœuf qui l'avoit long-temps servy.



E.

ENVIE. De toutes les passions de l'ame, il n'y a que l'amour & l'*envie* qu'on croit qui ensorcèlent. Toutes deux ont des desirs véhémens, & toutes deux ont leur source dans l'imagination. Ce sont là les choses qui contribuent aux enchantemens & aux maléfices, supposé qu'il y en ait dans le monde. Nous voyons aussi que l'écriture sainte appelle l'*envie* un mauvais œil, & les astrologues appellent les influences malignes des planettes, mauvais aspects: de manière qu'il semble qu'on convienne qu'il y a dans les regards de l'envieux, une vertu secrete & invisible, qui peut offenser la personne enviée. Il y a eu des gens assez curieux pour remarquer que le tems où le coup d'œil de l'envieux est le plus redoutable, est principalement lorsque la personne enviée est vue dans un état de gloire & de triomphe. L'*envie* est alors plus envénimée & plus maligne, outre que dans ces momens, les esprits de la personne enviée s'épanouissent davantage, & viennent à la rencontre du coup. Mais laissons ces curiosités, quoiqu'elles ne soient pas indignes de remarque, elle conviennent mieux dans un autre ouvrage.

Nous allons considerer trois choses:

Quels sont ceux qui sont sujets à porter *envie*?

Quels sont ceux qui sont les plus exposés à l'*envie*?

Et quelle différence il y a entre l'*envie* du public, & celle des particuliers?

Celui qui n'a aucune vertu, porte toujours *envie* à celle des autres. L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit du bon qui est en lui, ou du mal qui est en autrui. Si l'un lui manque, il se rassasie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la possède, pour diminuer l'inégalité qui est entr'eux.

Un homme curieux qui veut tout savoir & qui s'ingère dans des affaires qui ne le regardent point, est pour l'ordinaire envieux, n'étant pas utile à ses intérêts d'être si pleinement instruit de ceux des autres. Il est vraisemblable qu'il trouve du plaisir à épiloguer leur conduite, & qu'il s'en fait une espèce de comédie. Celui qui ne pense qu'à ses affaires propres, n'est point sujet à envier autrui. L'*envie* est une passion sans repos: une coureuse, toujours dans l'agitation. *Non est curiosus, quin idem sit malevolus.*

Les personnes d'une naissance distinguée, portent ordinairement *envie* aux hommes nouveaux qui s'élèvent; parce que la distance entr'eux n'est plus la même: & comme il arrive quelquefois sur une rivière, lorsqu'un objet passe près de nous, & qu'il s'avance avec rapidité, que l'œil qui suit cet objet nous déçoit & nous persuade que nous reculons, de même ils s'imaginent reculer, parce que les autres avancent.

Les personnes difformes, les bâtards, les eunuques, & les vieillards sont sujets à l'*envie*. Celui qui ne peut remédier à son état, fait ordinairement de son mieux pour avilir celui des autres, à moins que ces imperfections de la nature ne se trouvent jointes à une ame généreuse & héroïque, qui cherche en quelque sorte à les tourner à son avantage, & qui veut faire dire, comme si c'étoit un miracle, qu'un eunuque ou qu'un boiteux a fait de grandes choses. Tel fut Narsés l'eunuque, Agesilaüs & Tamerlan, qui étoient boiteux.

Les hommes à qui il en coûte beaucoup pour sortir de leur état & s'élever à quelque chose de mieux, sont aussi sujets à porter *envie*. La mauvaise humeur où ils sont depuis long-tems contre la fortune leur fait regarder les malheurs d'autrui comme un dédommagement des peines qu'ils ont souffertes eux-mêmes.

Ceux qui par légéreté ou par une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses, sont ordinairement envieux; ils trouvent à chaque instant matière à *envie*, par la possibilité que quelqu'un ne les surpasse en l'une des choses qu'ils affectent de savoir. Tel étoit l'empereur Adrien qui portoit une *envie* mortelle aux poëtes, aux peintres, aux artistes, & enfin à toutes les personnes habiles dans les sciences qu'il croyoit posséder.

Les parens, les associés en charge, & ceux qui ont été élevés ensemble, portent *envie* ordinairement à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entr'eux une distinction désavantageuse qui est toujours présente à leur esprit. Les autres aussi remarquent davantage la différence qui se trouve entr'eux.

L'*envie* s'augmente par les rapports & par la renommée. Celle de Caïn contre Abel étoit d'autant plus basse & inexcusable, que personne ne vit lorsque le sacrifice de son frère fut préféré au sien.

A l'égard de ceux qui sont plus ou moins sujets à être enviés, nous dirons premièrement que les personnes d'une vertu éminente, lorsqu'elles s'élèvent, ont moins à craindre l'*envie*, parce qu'on est persuadé que cette fortune leur est due; & on n'*envie* pas ordinairement le paiement d'une dette, mais plutôt les largesses & les libéralités. L'*envie* aussi naît toujours de la com-

paraison que l'on fait des autres avec soi-même : où il n'y a point de comparaison, il n'y a point d'*envie* : c'est pour cela que les rois ne sont pas enviés par les rois. On doit cependant remarquer que les gens de peu de mérite sont plus enviés au commencement de leur fortune, que dans sa suite ; & le contraire arrive à ceux qui en ont beaucoup : car quoique leur vertu soit toujours la même, elle ne conserve pas toujours le même éclat ; il paroît de nouveaux venus qui l'obscurcissent.

Les personnes d'une naissance illustre sont moins sujettes à être enviées. Il semble que quand elles s'élèvent c'est un droit de leur naissance. Il ne paroît pas même que leur fortune soit fort augmentée ; & l'*envie* est semblable aux rayons du soleil qui donnent avec plus de force sur les coteaux, que sur une plaine. Ainsi ceux qui s'avancent insensiblement, sont moins enviés que ceux qui s'élèvent tout d'un coup.

Lorsque les honneurs sont accompagnés de soins, de travaux & de périls, on *envie* moins ceux qui en jouissent. On trouve qu'ils achetent assez cher la gloire qui leur en revient. Quelquefois même on les plaint, & la pitié guérit l'*envie*. Aussi les gens sages & politiques qui sont élevés aux dignités se plaignent ordinairement de la vie qu'ils mènent, & disent souvent : *Quantum patimur*, non qu'ils le sentent en effet, mais pour émousser l'*envie*, c'est-à-dire, lorsqu'on les emploie dans les affaires, sans qu'ils paroissent le souhaiter. Car rien au contraire n'augmente plus l'*envie* qu'un desir plus ambitieux que bien sensé, d'être chargé d'un grand nombre d'affaires ; & rien ne la diminue davantage, que lorsqu'un homme qui occupe les premières charges, conserve dans leurs places tous ceux qui sont sous lui, & qu'il ne touche point aux droits, ni aux privilèges de leurs emplois. Ce sont alors autant d'écrans qui le garantissent de l'*envie*.

Il n'y a point de gens plus sujets à être enviés que ceux qui portent leur fortune avec orgueil, qui ne paroissent contens qu'autant qu'ils font parade de leur crédit, ou de leur pouvoir, soit par une magnificence extérieure, ou en triomphant de toute opposition, & de tout compétiteur. Un homme prudent sacrifie quelquefois à l'*envie*, & se laisse vaincre dans les choses qu'il n'a pas fort à cœur. Il est cependant vrai que jouir de sa fortune d'une manière ouverte & sans dissimulation, pourvu que ce soit sans arrogance, donne moins de prise à l'*envie* que si on marchoit avec artifice & comme à la dérobée. Il semble alors qu'un homme désavoue la fortune, comme s'il reconnoissoit lui-même qu'il n'est pas digne de ses faveurs ; & c'est pour les autres un nouveau sujet de lui porter *envie*.

Enfin comme nous avons dit au commencement que l'*envie* tenoit quelque chose de la sorcellerie, il faut la guérir comme l'on guérit les possédés ; c'est-à-dire, transférer le sort, & le détourner sur un autre sujet. Aussi voit on que ceux qui sont en possession des premières dignités, introduisent par cette raison des personnages sur le théâtre pour être chargés de l'*envie*, qui, sans cela, tomberoit sur eux. Ils la rejettent quelquefois sur ceux qui les servent, & quelquefois sur leur collègue. Ils ne manquent jamais, pour jouer ce rôle, de personnes d'un caractère violent & ambitieux, qui cherchent à être employés à quelque prix que ce puisse être.

Pour parler à présent de l'*envie* publique, elle a en soi quelque chose de bon. Mais l'*envie* des particuliers n'a rien que de mauvais. L'*envie* publique est une espèce d'ostracisme qui arrête ceux qui s'élèvent trop, & qui met un frein aux grands pour les retenir dans de justes bornes.

Cette *envie*, en latin *invidia*, que nous appellons mécontentement, & dont nous traiterons plus au long en parlant des séditions, est dans un état comme une maladie contagieuse. Car comme la contagion se glisse dans les parties saines & les corrompt, de même l'*envie* tourne en haine & en mécontentement les ordres les plus justes, & les démarches le plus louables du gouvernement. Ainsi l'on gagne peu d'entremêler des actions plausibles & populaires à des actions odieuses. C'est montrer de la foiblesse & craindre l'*envie*, qui, comme les mêmes maux contagieux, attaque plutôt & plus violemment ceux qui la craignent.

Les ministres sont plus exposés à cette sorte d'*envie* que les rois mêmes. Mais voici une regle presque infaillible. Si l'*envie* contre le ministre est grande, quoique les motifs en soient légers ; ou, si l'*envie* est presque générale contre tous les ministres, l'*envie* alors en veut secrètement au roi ou à l'état.

Nous pouvons ajouter de l'*envie* en général, que c'est la plus importune, & la plus constante des passions. Les autres ne trouvent l'occasion de se montrer que de tems en tems ; mais on a raison de dire : *Invidia festos dies non agit.* L'*envie* travaille toujours, & l'on a remarqué que l'*envie* & l'amour sont languir ; effet que les autres passions ne produisent point, parce qu'elles nous laissent toutes des relâches. C'est aussi la plus basse & la plus indigne des passions, & le propre attribut du démon qui est appellé l'envieux, qui seme pendant la nuit l'ivraie parmi le bon grain. Car l'*envie* travaille toujours secrètement & dans l'obscurité au préjudice des bonnes choses, telles que le froment. (*essais de Bacon.*)

SOCIÉTÉ

S.

SOCIÉTÉ. Je veux chercher si dans l'ordre civil il peut y avoir quelque règle d'administration légitime & sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, & les loix telles qu'elles peuvent être : je tâcherai d'allier toujours dans cette recherche ce que le droit permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice & l'utilité ne se trouvent point divisées.

J'entre en matière sans prouver l'importance de mon sujet. On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique? Je réponds que non, & que c'est pour cela que j'écris sur la politique. Si j'étois prince ou législateur, je ne perdrois pas mon tems à dire ce qu'il faut faire, je le ferois, ou je me tairois.

Né citoyen d'un état libre, & membre du souverain, quelque foible influence que puisse avoir ma voix dans les affaires publiques, le droit d'y voter suffit pour m'imposer le devoir de m'en instruire. Heureux, toutes les fois que je médite sur les gouvernemens, de trouver toujours dans mes recherches de nouvelles raisons d'aimer celui de mon pays!

L'homme est né libre, & par-tout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime? Je crois pouvoir résoudre cette question.

Si je ne considérois que la force, & l'effet qui en dérive, je dirois : tant qu'un peuple est contraint d'obéir & qu'il obéit, il fait bien; si-tôt qu'il peut secouer le joug, & qu'il le secoue, il fait encore mieux; car, recouvrant sa liberté par le même droit qui la lui a ravie, ou il est fondé à la reprendre, ou l'on ne l'étoit point à la lui ôter. Mais l'ordre social est un droit sacré, qui sert de base à tous les autres. Cependant ce droit ne vient point de la nature; il est donc fondé sur des conventions. Il s'agit de savoir quelles sont ces conventions. Avant d'en venir-là, je dois établir ce que je viens d'avancer.

Des premières Sociétés.

La plus ancienne de toutes les *sociétés* & la seule naturelle est celle de la famille. Encore les enfans ne restent ils liés au père qu'aussi long-tems qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Si-tôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfans, exempts de l'obéissance qu'ils devoient au père, le père exempt des soins qu'il devoit aux enfans, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est volontairemenr, & la famille elle-même ne se maintient que par convention.

Cette liberté commune est une conséquence de la nature de l'homme. Sa première loi est de veiller à sa propre conservation, ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui-même, &, si-tôt qu'il est en âge de raison, lui seul, étant juge des moyens propres à la conserver, devient par-là son propre maître.

La famille est donc, si l'on veut, le premier modele des *sociétés* politiques; le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfans, & tous étant nés égaux & libres, n'aliénent leur liberté que pour leur utilité. Toute la différence est que dans la famille l'amour du père pour ses enfans le paie des soins qu'il leur rend, & que dans l'état le plaisir de commander supplée à cet amour que le chef n'a pas pour ses peuples.

Grotius nie que tout pouvoir humain soit établie en faveur de ceux qui sont gouvernés: il cite l'esclavage en exemple. Sa plus constante manière de raisonner est d'établir toujours le droit par le fait. On pourroit employer une méthode plus conséquente, mais non pas plus favorable aux tyrans.

Il est donc douteux, selon Grotius, si le genre-humain appartient à une centaine d'hommes, ou si cette centaine d'hommes appartient au genre-humain, & il paroît dans tout son livre pencher pour le premier avis : c'est aussi le sentiment de Hobbes. Ainsi voilà l'espèce humaine divisée en troupeaux de bétail, dont chacun a son chef, qui le garde pour le dévorer.

Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Ainsi raisonnoit, au rapport de Philon, l'empereur Caligula; concluant assez bien de cette analogie que les rois étoient des dieux, ou que les peuples étoient des bêtes.

Le raisonnement de ce Caligula revient à celui de Hobbes & de Grotius. Aristote avant eux tous avoit dit aussi que les hommes ne sont point naturellement égaux, mais que les uns naissent pour l'esclavage, & les autres pour la domination.

Ariſtote avoit raiſon, mais il prenoit l'effet pour la cauſe. Tout homme né dans l'eſclavage, naît pour l'eſclavage, rien n'eſt plus certain. Les eſclaves perdent tout dans leurs fers, juſqu'au deſir d'en ſortir: ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Ulyſſe aimoient leur abrutiſſement. S'il y a donc des eſclaves par nature, c'eſt parce qu'il y a eu des eſclaves contre nature. La force a fait les premiers eſclaves, leur lâcheté les a perpétués.

Je n'ai rien dit du roi Adam, ni de l'empereur Noé père de trois grands monarques qui ſe partagerent l'univers, comme firent les enfans de Saturne, qu'on a cru reconnoître en eux. J'eſpere qu'on me ſaura gré de cette modération; car, deſcendant directement de l'un de ces princes, & peut-être de la branche aînée, que ſais-je ſi par la vérification des titres je ne me trouverois point le légitime roi du genre humain? Quoi qu'il en ſoit, on ne peut diſconvenir qu'Adam n'ait été ſouverain du monde comme Robinſon de ſon iſle, tant qu'il en fut le ſeul habitant; & ce qu'il y avoit de commode dans cet empire, étoit que le monarque aſſuré ſur ſon trône n'avoit à craindre ni rebellions, ni guerres, ni conſpirateurs.

Du droit du plus fort.

Le plus fort n'eſt jamais aſſez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme ſa force en droit & l'obéiſſance en devoir. De-là le droit du plus fort; droit pris ironiquement en apparence, & réellement établi en principe: mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot? La force eſt une puiſſance phyſique; je ne vois point quelle moralité peut réſulter de ſes effets. Céder à la force eſt un acte de néceſſité, non de volonté; c'eſt tout au plus un acte de prudence. En quel ſens pourra ce être un devoir?

Suppoſons un moment ce prétendu droit. Je dis qu'il n'en réſulte qu'un galimatias inexplicable. Car ſi tôt que c'eſt la force qui fait le droit, l'effet change avec la cauſe; toute force qui ſurmonte la premiere, ſuccède à ſon droit. Sitôt qu'on peut déſobéir impunément on le peut légitimement, & puiſque le plus fort a toujours raiſon, il ne s'agit que de faire en ſorte qu'on ſoit le plus fort. Or, qu'eſt-ce qu'un droit qui périt quand la force ceſſe? S'il faut obéir par force, on n'a pas beſoin d'obéir par devoir, & ſi l'on n'eſt plus forcé d'obéir, on n'y eſt plus obligé. On voit donc que ce mot de droit n'ajoute rien à la force; il ne ſignifie ici rien du tout.

Obéiſſez aux puiſſances. Si cela veut dire, cédez à la force, le précepte eſt bon, mais ſuperflu, je réponds qu'il ne ſera jamais violé. Toute puiſſance vient de Dieu, je l'avoue; mais toute maladie en vient auſſi. Eſt-ce à dire qu'il ſoit défendu d'appeller le médecin? Qu'un brigand me ſurprenne au coin d'un bois, non-ſeulement il faut par force donner la bourſe, mais quand je pourrois la ſouſtraire, ſuis-je en conſcience obligé de la lui donner? car enfin le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Convenons donc que force ne fait pas droit, & qu'on n'eſt obligé d'obéir qu'aux puiſſances légitimes. Ainſi ma queſtion primitive revient toujours.

De l'eſclavage.

Puiſqu'aucun homme n'a une autorité naturelle ſur ſon ſemblable, & puiſque la force ne produit aucun droit, reſtent donc les conventions pour baſe de toute autorité légitime parmi les hommes.

Si un particulier, dit Grotius, peut aliéner ſa liberté & ſe rendre eſclave d'un maître, pourquoi tout un peuple ne pourroit-il pas aliéner la ſienne & ſe rendre ſujet d'un roi? Il y a là bien des mots équivoques qui auroient beſoin d'explication, mais tenons-nous en à celui d'*aliéner*. Aliéner c'eſt donner ou vendre. Or, un homme qui ſe fait eſclave d'un autre ne ſe donne pas, il ſe vend, tout au moins pour ſa ſubſiſtance: mais un peuple pourquoi ſe vend-il? Bien loin qu'un roi fourniſſe à ſes ſujets leur ſubſiſtance, il ne tire la ſienne que d'eux, & ſelon Rabelais, un roi ne vit pas de peu. Les ſujets donnent donc leur perſonne à condition qu'on prendra auſſi leur bien? Je ne vois pas ce qu'il leur reſte à conſerver.

On dira que le deſpote aſſure à ſes ſujets la tranquillité civile. Soit; mais qu'y gagnent-ils, ſi les guerres que ſon ambition leur attire, ſi ſon inſatiable avidité, ſi les vexations de ſon miniſtere les déſolent plus que ne feroient leurs diſſentions? Qu'y gagnent-ils, ſi cette tranquillité même eſt une de leurs miſères? On vit tranquille auſſi dans les cachots; en eſt-ce aſſez pour s'y trouver bien? Les Grecs enfermés dans l'antre du cyclope y vivoient tranquilles, en attendant que leur tour vînt d'être dévorés.

Dire qu'un homme ſe donne gratuitement, c'eſt dire une choſe abſurde & inconcevable; un tel acte eſt illégitime & nul, par cela ſeul que celui qui le fait n'eſt pas dans ſon bon ſens. Dire la même choſe de tout un peuple, c'eſt ſuppoſer un peuple de fous: la folie ne fait pas droit.

Quand chacun pourroit s'aliéner lui-même, il ne peut aliéner ſes enfans, ils naiſſent hommes & libres; leur liberté leur appartient, nul n'a droit d'en diſpoſer qu'eux. Avant qu'ils ſoient en âge de raiſon, le pere peut en leur nom ſtipuler des conditions pour leur conſervation, pour leur bien-être; mais non les donner irrévocablement & ſans condition; car un tel don eſt contraire

aux fins de la nature & passe les droits de la paternité. Il faudroit donc, pour qu'un gouvernement arbitraire fût légitime, qu'à chaque génération le peuple fût le maître de l'admettre ou de le rejetter: mais alors ce gouvernement ne seroit plus arbitraire.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, & c'est ôter toute moralité à ses actions, que d'ôter toute liberté à sa volonté. Enfin c'est une convention vaine & contradictoire de stipuler d'une part une autorité absolue, & de l'autre une obéissance sans bornes. N'est-il pas clair qu'on n'est engagé à rien envers celui dont on a droit de tout exiger, & cette seule condition sans équivalent, sans échange, n'entraine-t-elle pas la nullité de l'acte? Car quel droit mon esclave auroit-il contre moi, puisque tout ce qu'il a m'appartient, & que son droit étant le mien, ce droit de moi contre moi-même est un mot qui n'a aucun sens?

Grotius & les autres tirent de la guerre une autre origine du prétendu droit d'esclavage. Le vainqueur ayant, selon eux, le droit de tuer le vaincu, celui-ci peut racheter sa vie aux dépens de sa liberté; convention d'autant plus légitime, qu'elle tourne au profit de tous deux.

Mais il est clair que ce prétendu droit de tuer les vaincus ne résulte en aucune maniere de l'état de guerre. Par cela seul que les hommes vivant dans leur primitive indépendance, n'ont point entr'eux de rapport assez constant pour constituer ni l'état de paix ni l'état de guerre, ils ne sont point naturellement ennemis. C'est le rapport des choses & non des hommes qui constitue la guerre; & l'état de guerre ne pouvant naitre des simples relations personnelles, mais seulement des relations réelles, la guerre privée ou d'homme à homme ne peut exister, ni dans l'état de nature où il n'y a point de propriété constante, ni dans l'état social où tout est sous l'autorité des loix.

Les combats particuliers, les duels, les rencontres sont des actes qui ne constituent point un état; & à l'égard des guerres privées, autorisées par les établissemens de Louis IX roi de France & suspendues par la paix de Dieu, ce sont des abus du gouvernement féodal, système absurde s'il en fut jamais, contraire aux principes du droit naturel, & à toute bonne politique.

La guerre n'est donc point une relation d'homme à homme, mais une relation d'état à état, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes ni même comme citoyens, mais comme soldats; non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états & non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures, on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les tems, & à la pratique constante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre sont moins des avertissemens aux puissances qu'à leurs sujets. L'étranger, soit roi, soit particulier, soit peuple, qui vole, tue ou détient les sujets sans déclarer la guerre au prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre un prince juste s'empare bien en pays ennemi de tout ce qui appartient au public; mais il respecte la personne & les biens des particuliers: il respecte des droits sur lesquels sont fondés les siens. La fin de la guerre étant la destruction de l'état ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs tant qu'ils ont les armes à la main, mais sitôt qu'ils les posent & se rendent, cessant d'être ennemis ou instrumens de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes & l'on n'a plus de droit sur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'état sans tuer un seul de ses membres: or la guerre ne donne aucun droit qui ne soit nécessaire à sa fin. Ces principes ne sont pas ceux de Grotius; ils ne sont pas fondés sur des autorités de poëtes, mais ils dérivent de la nature des choses, & sont fondés sur la raison.

A l'égard du droit de conquête, il n'a d'autre fondement que la loi du plus fort. Si la guerre ne donne point au vainqueur le droit de massacrer les peuples vaincus, ce droit qu'il n'a pas, ne peut fonder celui de les asservir. On n'a le droit de tuer l'ennemi que quand on ne peut le faire esclave; le droit de le faire esclave ne vient donc pas du droit de le tuer: c'est donc un échange inique de lui faire acheter, au prix de sa liberté, sa vie sur laquelle on n'a aucun droit. En établissant le droit de vie & de mort sur le droit d'esclavage, & le droit d'esclavage sur le droit de vie & de mort, n'est-il pas clair qu'on tombe dans le cercle vicieux?

En supposant même ce terrible droit de tout tuer, je dis qu'un esclave fait à la guerre, ou un peuple conquis, n'est tenu à rien du tout envers son maitre, qu'à lui obéir autant qu'il y est forcé. En prenant un équivalent à sa vie le vainqueur ne lui en a point fait grace, au lieu de le tuer sans fruit il l'a tué utilement. Loin donc qu'il ait acquis sur lui nulle autorité jointe à la force, l'état de guerre subsiste entr'eux comme auparavant, leur relation même en est l'effet, & l'usage du droit de la guerre ne suppose aucun traité de paix. Ils ont fait une convention; soit: mais cette convention, loin de détruire l'état de guerre, en suppose la continuité.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, le droit d'esclavage est nul, non-seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde & ne signifie rien. Ces mots *esclavage* & *droit*, sont contradictoires; ils s'excluent mutuellement. Soit d'un homme à un homme, soit d'un homme à un peuple, ce discours sera toujours également insensé. *Je fais avec toi une convention toute à ta charge & toute à mon profit, que j'observerai tant qu'il me plaira, & que tu observeras tant qu'il me plaira.*

Qu'il faut toujours remonter à une premiere convention.

Quand j'accorderois tout ce que j'ai réfuté jusqu'ici, les fauteurs du despotisme n'en seroient pas plus avancés. Il y aura toujours une grande différence entre soumettre une multitude, & régir une société. Que des hommes épars soient successivement asservis à un seul, en quelque nombre qu'ils puissent être, je ne vois là qu'un maître & des esclaves: je n'y vois point un peuple & son chef; c'est, si l'on veut, une aggrégation, mais non pas une association; il n'y a là ni bien public, ni corps politique. Cet homme eût-il asservi la moitié du monde, n'est toujours qu'un particulier; son intérêt, séparé de celui des autres, n'est toujours qu'un intérêt privé. Si ce même homme vient à périr, son empire après lui reste épars & sans liaison; comme un chêne se dissout & tombe en un tas de cendre, après que le feu l'a consumé.

Un peuple, dit Grotius, peut se donner à un roi. Selon Grotius un peuple est donc un peuple, avant de se donner à un roi. Ce don même est un acte civil, il suppose une délibération publique. Avant donc que d'examiner l'acte par lequel un peuple élit un roi, il seroit bon d'examiner l'acte par lequel un peuple est un peuple. Car cet acte étant nécessairement antérieur à l'autre, est le vrai fondement de la société.

En effet, s'il n'y avoit point de convention antérieure, où seroit, à moins que l'élection ne fût unanime, l'obligation pour le petit nombre de se soumettre au choix du grand, & d'où cent qui veulent un maître ont-ils le droit de voter pour dix qui n'en veulent point? La loi de la pluralité des suffrages est elle même un établissement de convention, & suppose au moins une fois l'unanimité.

Du pacte social.

Je suppose les hommes parvenus à ce point où les obstacles qui nuisent à leur conservation dans l'état de nature, l'emportent par leur résistance sur les forces que chaque individu peut employer pour se maintenir dans cet état. Alors cet état primitif ne peut plus subsister, & le genre humain périroit s'il ne changeoit de maniere d'être.

Or, comme les hommes ne peuvent engendrer de nouvelles forces, mais seulement unir & diriger celles qui existent, ils n'ont plus d'autre moyen pour se conserver, que de former par aggrégation une somme de forces qui puissent l'emporter sur la résistance, de les mettre en jeu par un seul mobile, & de les faire agir de concert.

Cette somme de forces ne peut naître que du concours de plusieurs: mais la force & la liberté de chaque homme étant les premiers instrumens de sa conservation, comment les engagera-t-il sans se nuire, & sans négliger les soins qu'il se doit? Cette difficulté ramenée à mon sujet, peut s'énoncer en ces termes:

« Trouver une forme d'association qui défende » & protège de toute la force commune la personne & les biens de chaque associé, & par » laquelle chacun s'unissant à tous, n'obéisse » pourtant qu'à lui-même & reste aussi libre » qu'auparavant »? Tel est le problême fondamental dont le contrat social donne la solution.

Les clauses de ce contrat sont tellement déterminées par la nature de l'acte, que la moindre modification les rendroit vaines & de nul effet; en sorte que, bien qu'elles n'aient peut-être jamais été formellement énoncées, elles sont partout les mêmes, par-tout tacitement admises & reconnues, jusqu'à ce que, le pacte social étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers droits & reprenne sa liberté naturelle, en perdant la liberté conventionnelle pour laquelle il y renonça.

Ces clauses bien étendues se réduisent toutes à une seule, savoir, l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté. Car premiérement, chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous, & la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuse aux autres.

De plus, l'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être, & nul associé n'a plus rien à réclamer: car s'il restoit quelques droits aux particuliers, comme il n'y auroit aucun supérieur commun qui pût prononcer entr'eux & le public, chacun étant en quelque point son propre juge, prétendroit bientôt l'être en tous, l'état de nature subsisteroit, & l'association deviendroit nécessairement tyrannique ou vaine.

Enfin, chacun se donnant à tous ne se donne à personne, & comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce

qu'on perd, & plus de force pour conserver ce qu'on a.

Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivans : *Chacun de nous met en commun sa personne & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; & nous recevons en corps chaque membre comme partie invisible du tout.*

A l'instant, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral & collectif composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son *moi* commun; sa vie & sa volonté. Cette personne publique qui se conforme ainsi par l'union de toutes les autres, prenoit autrefois le nom de *cité*, & prend maintenant celui de *république* ou de *corps politique*, lequel est appelé par ses membres *état* quand il est passif, *souverain* quand il est actif, *puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des associés, ils prennent collectivement le nom de *peuple*, & s'appellent en particulier *citoyens*, comme participans à l'autorité souveraine, & *sujets*, comme soumis aux loix de l'état. Mais ces termes se confondent souvent & se prennent l'un pour l'autre; il suffit de les savoir distinguer quand ils sont employés dans toute leur précision.

Du souverain.

On voit par cette formule que l'acte d'association renferme un engagement réciproque du public avec les particuliers, & que chaque individu contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir, comme membre du souverain envers les particuliers, & comme membre de l'état envers le souverain. Mais on ne peut appliquer ici la maxime du droit civil, que nul n'est tenu aux engagemens pris avec lui-même; car il y a bien de la différence entre s'obliger envers soi, ou envers un tout dont on fait partie.

Il faut remarquer encore que la délibération publique, qui peut obliger tous les sujets envers le souverain, à cause de deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut, par la raison contraire, obliger le souverain envers lui-même; & que, par conséquent, il est contre la nature du corps politique que le souverain s'impose une loi qu'il ne puisse enfreindre. Ne pouvant se considérer que sous un seul & même rapport, il est alors dans le cas d'un particulier contractant avec soi-même : par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir nulle espèce de loi fondamentale obligatoire pour le corps du peuple, pas même le contrat social. Ce qui ne signifie pas que ce corps ne puisse fort bien s'engager envers autrui en ce qui ne déroge point à ce contrat; car à l'égard de l'étranger, il devient un être simple, un individu.

Mais le corps politique ou le souverain ne tirant son être que de la sainteté du contrat, ne peut jamais s'obliger, même envers autrui, à rien qui déroge à cet acte primitif, comme d'aliéner quelque portion de lui-même ou de se soumettre à un autre souverain. Violer l'acte par lequel il existe seroit s'anéantir, & ce qui n'est rien ne produit rien.

Si-tôt que cette multitude est ainsi réunie en un corps, on ne peut offenser un des membres sans attaquer le corps; encore moins offenser le corps sans que les membres s'en ressentent. Ainsi le devoir & l'intérêt obligent également les deux parties contractantes à s'entr'aider mutuellement, & les mêmes hommes doivent chercher à réunir sous ce double rapport tous les avantages qui en dépendent.

Or, le souverain n'étant formé que des particuliers qui le composent, n'a ni ne peut avoir d'intérêt contraire au leur; par conséquent la puissance souveraine n'a nul besoin de garant envers les sujets; parce qu'il est impossible que le corps veuille nuire à tous ses membres, & nous verrons ci-après qu'il ne peut nuire à aucun en particulier. Le souverain, par cela seul qu'il est, est toujours tout ce qu'il doit être.

Mais il n'en est pas ainsi des sujets envers le souverain, auquel, malgré l'intérêt commun, rien ne répondroit de leurs engagemens, s'il ne trouvoit des moyens de s'assurer de leur fidélité.

En effet chaque individu peut comme homme avoir une volonté particuliere, contraire ou dissemblable à la volonté générale qu'il a comme citoyen. Son intérêt particulier peut lui parler tout autrement que l'intérêt commun; son existence absolue & naturellement indépendante, peut lui faire envisager ce qu'il doit à la cause commune comme une contribution gratuite, dont la perte sera moins nuisible aux autres que le paiement n'en est onéreux pour lui : & regardant la personne morale qui constitue l'état comme un être de raison, parce que ce n'est pas un homme, il jouiroit des droits du citoyen sans vouloir remplir les devoirs du sujet : injustice dont le progrès causeroit la ruine du corps politique.

Afin donc que le pacte social ne soit pas un vain formulaire, il renferme tacitement cet engagement qui seul peut donner de la force aux autres, que quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps, ce qui ne signifie autre chose, si-non qu'on le forcera d'être libre : car tel est la condition qui donnant chaque citoyen à la patrie le garantit

de toute dépendance personnelle; condition qui fait l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui seule rend légitimes les engagemens civils, lesquels sans cela seroient absurdes, tyranniques, & sujets aux plus énormes abus.

De l'état civil.

Ce passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très-remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, & donnant à ses actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'est alors seulement que la voix du devoir succédant à l'impulsion physique & le droit à l'appétit, l'homme qui jusques là n'avoit regardé que lui-même, se voit forcé d'agir sur d'autres principes, & de consulter sa raison avant d'écouter ses penchans. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent & se développent, ses idées s'étendent, ses sentimens s'ennoblissent, son ame toute entière s'éleve à tel point, que si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient souvent au dessous de celle dont il est sorti, il devroit bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal stupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Réduisons toute cette balance à des termes faciles à comparer. Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est la liberté naturelle, & un droit illimité à tout ce qui le tente & qu'il peut atteindre; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile & la propriété de tout ce qu'il possede. Pour ne pas se tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la liberté naturelle qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile qui est limitée par la volonté générale, & la possession qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété qui ne peut être fondée que sur un titre positif.

On pourroit sur ce qui précède ajouter à l'acquit de l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui; car l'impulsion du seul appetit est esclavage, & l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite, est liberté. Mais je n'en ai déja que trop dit sur cet article, & le sens philosophique du mot *liberté* n'est pas ici de mon sujet.

Du domaine réel.

Chaque membre de la communauté se donne à elle au moment qu'elle se forme, tel qu'il se trouve actuellement, lui & toutes ses forces, dont les biens qu'il possède font partie. Ce n'est pas que par cet acte la possession change de nature en changeant de mains, & devienne propriété dans celles du souverain; mais comme les forces de la cité sont incomparablement plus grandes que celles d'un particulier, la possession publique est aussi dans le fait plus forte & plus irrévocable, sans être plus légitime, au moins pour les étrangers. Car l'état à l'égard de ses membres est maître de tous leurs biens par le contrat social, qui dans l'état sert de base à tous les droits; mais il ne l'est à l'égard des autres puissances que par le droit du premier occupant, qu'il tient des particuliers.

Le droit de premier occupant, quoique plus réel que celui du plus fort, ne devient un vrai droit qu'après l'établissement de celui de propriété. Tout homme a naturellement droit à tout ce qui lui est nécessaire; mais l'acte positif qui le rend propriétaire de quelque bien, l'exclut de tout le reste. Sa part étant faite, il doit s'y borner, & n'a plus aucun droit à la communauté. Voilà pourquoi le droit du premier occupant, si foible dans l'état de nature, est respectable à tout homme civil. On respecte moins dans ce qui est à autrui que ce qui n'est pas à soi.

En général, pour autoriser sur un terrain quelconque le droit du premier occupant, il faut les conditions suivantes. Premièrement que ce terrain ne soit encore habité par personne; secondement qu'on n'en occupe que la quantité dont on a besoin pour subsister; en troisième lieu qu'on en prenne possession, non par une vaine cérémonie, mais par le travail & la culture, seul signe de propriété qui, au défaut de titres juridiques, doive être respecté d'autrui.

En effet, accorder au besoin & au travail le droit de premier occupant, n'est-ce pas l'étendre aussi loin qu'il peut aller? Peut-on ne pas donner des bornes à ce droit? Suffira-t-il de mettre le pied sur un terrain commun pour s'en prétendre aussitôt le maître? Suffira-t-il d'avoir la force d'en écarter un moment les autres hommes pour leur ôter le droit d'y jamais revenir? Comment un homme ou un peuple peut-il s'emparer d'un territoire immense & en priver tout le genre-humain autrement que par une usurpation punissable, puisqu'elle ôte au reste des hommes le séjour & les alimens que la nature leur donne en commun? Quand Nunnez Balbao prenoit sur le rivage possession de la mer du sud & de toute l'Amérique méridionale au nom de la couronne de Castille, étoit-ce assez pour en dépouiller les habitans & en exclure tous les princes du monde? Sur ce pied-là, ces cérémonies se multiplioient assez vainement, & le roi catholique n'avoit tout-d'un-coup qu'à prendre de son cabinet possession de tout l'univers, sauf à retrancher ensuite de son empire ce qui étoit auparavant possédé par les autres princes.

On conçoit comment les terres des particuliers réunies & contiguës deviennent le territoire pu-

blie, & comment le droit de fouveraineté s'étendant des fujets au terrain qu'ils occuppent, devient à la fois réel & perfonnel; ce qui met les poffeffeurs dans une plus grande dépendance, & fait de leurs forces mêmes les garans de leur fidélité. Avantage qui ne paroît pas avoir été bien fenti des anciens monarques qui ne s'appellant que rois des perfes, des fcythes, des macédoniens, fembloient fe regarder comme les chefs des hommes plutôt que comme les maîtres du pays. Ceux d'aujourd'hui s'appellent plus habilement roi de France, d'Efpagne, d'Angleterre, &c. En tenant ainfi le terrain, ils font bien sûrs d'en tenir les habitans.

Ce qu'il y a de fingulier dans cette aliénation, c'eft que, loin qu'en acceptant les biens des particuliers la communauté les en dépouille, elle ne fait que leur en affurer la légitime poffeffion, changer l'ufurpation en véritable droit, & la jouiffance en propriété. Alors les poffeffeurs étant confidérés comme dépofitaires du bien public, leurs droits étant refpectés de tous les membres de l'état & maintenus de toutes fes forces contre l'étranger, par une ceffion avantageufe au public & plus encore à eux-mêmes, ils ont, pour ainfi dire, acquis tout ce qu'ils ont donné. Paradoxe qui s'explique aifément par la diftinction des droits que le fouverain & le propriétaire ont fur le même fonds, comme on verra ci après.

Il peut arriver auffi que les hommes commencent à s'unir avant que de rien poffeder, & que, s'emparant enfuite d'un terrain fuffifant pour tous, ils en jouiffent en commun, ou qu'ils le partagent entr'eux, foit également, foit felon les proportions établies par le fouverain. De quelque manière que fe faffe cette acquifition, le droit que chaque particulier a fur fon propre fonds, eft toujours fubordonné au droit que la communauté a fur tous; fans quoi il n'y auroit ni folidité dans le lien focial, ni force réelle dans l'exercice de la fouveraineté.

Je terminerai cet article par une remarque qui doit fervir de bafe à tout le fyftême focial: c'eft qu'au lieu de détruire l'égalité naturelle, le pacte fondamental fubftitue au contraire une égalité morale & légitime à ce que la nature avoit pu mettre d'inégalité phyfique entre les hommes, & que, pouvant être inégaux en force ou en génie, ils deviennent tous égaux par convention & de droit.

Que la fouveraineté eft inaliénable.

La première & la plus importante conféquence des principes ci-devant établis eft, que la volonté générale peut feule diriger les forces de l'état felon la fin de fon inftitution, qui eft le bien commun: car fi l'oppofition des intérêts particuliers a rendu néceffaire l'établiffement des *fociétés*, c'eft l'accord de ces mêmes intérêts qui l'a rendu poffible. C'eft ce qu'il y a de commun dans ces différens intérêts qui forme le lien focial, & s'il n'y avoit pas quelque point dans lequel tous les intérêts s'accordent, nulle *fociété* ne fauroit exifter. Or, c'eft uniquement fur cet intérêt commun que la *fociété* doit être gouvernée.

Je dis donc que la fouveraineté n'étant que l'exercice de la volonté générale, ne peut jamais s'aliéner, & que le fouverain, qui n'eft qu'un être collectif, ne peut être repréfenté que par lui-même; le pouvoir peut bien fe tranfmettre, mais non pas la volonté.

En effet, s'il n'eft pas impoffible qu'une volonté particulière s'accorde fur quelque point avec la volonté générale, il eft impoffible au moins que cet accord foit durable & conftant: car la volonté particulière tend par fa nature aux préférences, & la volonté générale à l'égalité. Il eft plus impoffible encore qu'on ait un garant de cet accord, quand même il devroit toujours exifter; ce ne feroit pas un effet de l'art, mais du hafard. Le fouverain peut bien dire: je veux actuellement ce que veut un tel homme, ou du moins ce qu'il dit vouloir; mais il ne peut pas dire: ce que cet homme voudra demain, je le voudrai encore, puifqu'il eft abfurde que la volonté fe donne des chaines pour l'avenir, & puifqu'il ne dépend d'aucune volonté de confentir à rien de contraire au bien de l'être qui veut. Si donc le peuple promet fimplement d'obéir, il fe diffout par cet acte, il perd fa qualité de peuple; à l'inftant qu'il y a un maître, il n'y a plus de fouverain, & dès-lors le corps politique eft détruit.

Ce n'eft point à dire que les ordres des chefs ne puiffent paffer pour des volontés générales, tant que le fouverain, libre de s'y oppofer, ne le fait pas. En pareil cas, du filence univerfel on doit préfumer le confentement du peuple. Ceci s'expliquera plus au long.

Que la fouveraineté eft indivifible.

Par la même raifon que la fouveraineté eft inaliénable, elle eft indivifible. Car la volonté eft générale, ou elle ne l'eft pas; elle eft celle du corps du peuple, ou feulement d'une partie. Dans le premier cas, cette volonté déclarée eft un acte de fouveraineté & fait loi. Dans le fecond, ce n'eft qu'une volonté particulière, ou un acte de magiftrature; c'eft un décret tout au plus.

Mais nos politiques ne pouvant divifer la fouveraineté dans fon principe, la divifent dans fon objet; ils la divifent en force & en volonté, en puiffance légiflative & en puiffance exécutive, en droit d'impôts, de juftice & de guerre, en adminiftration intérieure & en pouvoir de traiter avec l'étranger: tantôt ils confondent toutes ces

parties, & tantôt ils les séparent; ils font du souverain un être fantastique & formé de pièces rapportées; c'est comme s'ils composoient l'homme de plusieurs corps, dont l'un auroit des yeux, l'autre des bras, l'autre des pieds, & rien de plus. Les charlatans du Japon dépècent, dit-on, un enfant aux yeux des spectateurs, puis jettant en l'air tous ses membres l'un après l'autre, ils font retomber l'enfant vivant & tout rassemblé. Tels sont à-peu-près les tours de gobelets de nos politiques; après avoir démembré le corps social par un prestige digne de la foire, ils rassemblent les pièces on ne sait comment.

Cette erreur vient de ne s'être pas fait des notions exactes de l'autorité souveraine, & d'avoir pris pour des parties de cette autorité ce qui n'en étoit que des émanations. Ainsi, par exemple, on a regardé l'acte de déclarer la guerre & celui de faire la paix comme des actes de souveraineté, ce qui n'est pas; puisque chacun de ces actes n'est point une loi, mais seulement une application de la loi, un acte particulier qui détermine le cas de la loi, comme on le verra clairement quand l'idée attachée au mot *loi* sera fixée.

En suivant de même les autres divisions, on trouveroit que toutes les fois qu'on croit voir la souveraineté partagée, on se trompe; que les droits qu'on prend pour des parties de cette souveraineté lui sont tous subordonnés, & supposent toujours des volontés suprêmes dont ces droits ne donnent que l'exécution.

On ne sauroit dire combien ce défaut d'exactitude a jetté d'obscurité sur les décisions des auteurs en matière de droit politique, quand ils ont voulu juger des droits respectifs des rois & des peuples, sur les principes qu'ils avoient établis. Chacun peut voir dans les chapitres III & IV du premier livre de Grotius, comment ce savant homme & son traducteur Barbeyrac s'enchevêtrent, s'embarrassent dans leurs sophismes, crainte d'en dire trop ou de n'en pas dire assez selon leurs vues, & de choquer les intérêts qu'ils avoient à concilier. Grotius réfugié en France, mécontent de sa patrie, & voulant faire sa cour à Louis XIII à qui son livre est dédié, n'épargne rien pour dépouiller les peuples de tous leurs droits & pour en revêtir les rois avec tout l'art possible. C'eût bien été aussi le goût de Barbeyrac, qui dédioit sa traduction au roi d'Angleterre George I. Mais malheureusement l'expulsion de Jacques II. qu'il appelle abdication, le forçoit à se tenir sur la réserve, à gauchir, à tergiverser pour ne pas faire de Guillaume un usurpateur. Si ces deux écrivains avoient adopté les vrais principes, toutes les difficultés étoient levées, & ils eussent été toujours conséquens; mais ils auroient tristement dit la vérité & n'auroient fait leur cour qu'au peuple. Or, la vérité ne mène point à la fortune, & le peuple ne donne ni ambassades, ni chaires, ni pensions.

Si la volonté générale peut errer.

Il s'ensuit de ce qui précède, que la volonté générale est toujours droite & tend toujours à l'utilité publique: mais il ne s'ensuit pas que les délibérations du peuple aient toujours la même rectitude. On veut toujours son bien, mais on ne le voit pas toujours: jamais on ne corrompt le peuple, mais souvent on le trompe, & c'est alors seulement qu'il paroît vouloir ce qui est mal.

Il y a souvent bien de la différence entre la volonté de tous & la volonté générale: celle-ci ne regarde qu'à l'intérêt commun, l'autre regarde à l'intérêt privé, & n'est qu'une somme de volontés particulières: mais ôtez de ces mêmes volontés les plus & les moins qui s'entredétruisent, reste pour somme des différences la volonté générale.

Si, quand le peuple suffisamment informé délibère, les citoyens n'avoient aucune communication entr'eux, du grand nombre de petites différences résulteroit toujours la volonté générale, & la délibération seroit toujours bonne. Mais quand il se fait des brigues, des associations partielles aux dépens de la grande, la volonté de chacune de ces associations devient générale par rapport à ses membres, & particulière par rapport à l'état; on peut dire alors qu'il n'y a plus autant de votans que d'hommes, mais seulement autant que d'associations. Les différences deviennent moins nombreuses & donnent un résultat moins général. Enfin, quand une de ces associations est si grande qu'elle l'emporte sur toutes les autres, vous n'avez plus pour résultat une somme de petites différences, mais une indifférence unique; alors il n'y a plus de volonté générale, & l'avis qui l'emporte n'est qu'un avis particulier.

Il importe donc pour avoir bien l'énoncé de la volonté générale qu'il n'y ait pas de *société* partielle dans l'état, & que chaque citoyen n'opine que d'après lui. Telle fut l'unique & sublime institution du grand Lycurgue. Que s'il y a des *sociétés* partielles, il en faut multiplier le nombre & en prévenir l'inégalité, comme firent Solon, Numa, Servius. Ces précautions sont les seules bonnes pour que la volonté générale soit toujours éclairée, & que le peuple ne se trompe point.

Des bornes du pouvoir souverain.

Si l'état ou la cité n'est qu'une personne morale dont la vie consiste dans l'union de ses membres, & si le plus important de ses soins est celui de sa propre conservation, il lui faut une force universelle & compulsive pour mouvoir & disposer chaque

chaque partie de la manière la plus convenable au tout. Comme la nature donne à chaque homme un pouvoir absolu sur tous ses membres, le pacte social donne au corps politique un pouvoir absolu sur tous les siens, & c'est ce même pouvoir, qui, dirigé par la volonté générale porte, comme j'ai dit, le nom de souveraineté.

Mais, outre la personne publique, nous avons à considérer les personnes privées qui la composent, & dont la vie & la liberté sont naturellement indépendantes d'elle. Il s'agit donc de bien distinguer les droits respectifs du citoyen & du souverain, & les devoirs qu'ont à remplir les premiers en qualité de sujets, du droit naturel dont ils doivent jouir en qualité d'hommes.

On convient que tout ce que chacun aliène par le pacte social de sa puissance, de ses biens, de sa liberté, c'est seulement la partie de tout cela dont l'usage importe à la communauté, mais il faut convenir aussi que le souverain seul est juge de cette importance.

Tous les services qu'un citoyen peut rendre à l'état, il les lui doit si-tôt que le souverain les demande; mais le souverain de son côté ne peut charger les sujets d'aucune chaîne inutile à la communauté; il ne peut pas même le vouloir: car sous la loi de raison rien ne se fait sans cause, non plus que sous la loi de nature.

Les engagemens qui nous lient au corps social ne sont obligatoires que parce qu'ils sont mutuels, & leur nature est telle qu'en les remplissant on ne peut travailler pour autrui sans travailler aussi pour soi. Pourquoi la volonté générale est-elle toujours droite, & pourquoi tous veulent-ils constamment le bonheur de chacun d'eux, si ce n'est parce qu'il n'y a personne qui ne s'approprie ce mot *chacun*, & qui ne songe à lui-même en votant pour tous? Ce qui prouve que l'égalité de droit & la notion de justice qu'elle produit, dérive de la préférence que chacun se donne & par conséquent de la nature de l'homme, que la volonté générale, pour être vraiment telle, doit l'être dans son objet ainsi que dans son essence, qu'elle doit partir de tous pour s'appliquer à tous, & qu'elle perd sa rectitude naturelle lorsqu'elle tend à quelque objet individuel & déterminé, parce qu'alors jugeant de ce qui nous est étranger, nous n'avons aucun vrai principe d'équité qui nous guide.

En effet, si-tôt qu'il s'agit d'un fait ou d'un droit particulier, sur un point qui n'a pas été réglé par une convention générale & antérieure, l'affaire devient contentieuse. C'est un procès où les particuliers intéressés sont une des parties, & le public l'autre, mais où je ne vois ni la loi qu'il faut suivre, ni le juge qui doit prononcer. Il seroit ridicule de vouloir alors s'en rapporter à une expresse décision de la volonté générale, qui ne peut être que la conclusion de l'une des parties, & qui par conséquent n'est pour l'autre qu'une volonté étrangère, particulière, portée en cette occasion à l'injustice & sujette à l'erreur. Ainsi de même qu'une volonté particulière ne peut représenter la volonté générale, la volonté générale à son tour change de nature ayant un objet particulier, & ne peut comme générale prononcer ni sur un homme ni sur un fait. Quand le peuple d'Athenes, par exemple, nommoit ou cassoit ses chefs, décernoit des honneurs à l'un, imposoit des peines à l'autre, & par des multitudes de décrets particuliers, exerçoit indistinctement tous les actes du gouvernement, le peuple alors n'avoit plus de volonté générale proprement dite, il n'agissoit plus comme souverain, mais comme magistrat. Ceci paroîtra contraire aux idées communes, mais il faut me laisser le tems d'exposer les miennes.

On doit concevoir par-là que ce qui généralise la volonté est moins le nombre des voix, que l'intérêt commun qui les unit, car dans cette institution chacun se soumet nécessairement aux conditions qu'il impose aux autres; accord admirable de l'intérêt & de la justice, qui donne aux délibérations communes un caractère d'équité qu'on voit évanouir dans la discussion de toute affaire particulière, faute d'un intérêt commun qui unisse & identifie la règle du juge avec celle de la partie.

Par quelque côté qu'on remonte au principe, on arrive toujours à la même conclusion; savoir, que le pacte social établit entre les citoyens une telle égalité, qu'ils s'engagent tous sous les mêmes conditions, & doivent jouir tous des mêmes droits. Ainsi, par la nature du pacte, tout acte de souveraineté, c'est-à-dire, tout acte authentique de la volonté générale oblige ou favorise également tous les citoyens, en sorte que le souverain connoît seulement le corps de la nation, & ne distingue aucun de ceux qui la composent. Qu'est-ce donc proprement qu'un acte de souveraineté? Ce n'est pas une convention du supérieur avec l'inférieur, mais une convention du corps avec chacun de ses membres: convention légitime, parce qu'elle a pour base le contrat social; équitable, parce qu'elle est commune à tous; utile, parce qu'elle ne peut avoir d'autre objet que le bien général; & solide, parce qu'elle a pour garant la force publique & le pouvoir suprême. Tant que les sujets ne sont soumis qu'à de telles conventions, ils n'obéissent à personne, mais seulement à leur propre volonté; & demander jusqu'où s'étendent les droits respectifs du souverain & des citoyens, c'est demander jusqu'à quel point ceux-ci peuvent s'engager avec eux-mêmes, chacun envers tous & tous envers chacun d'eux.

On voit par-là que le pouvoir souverain, tout absolu, tout sacré, tout inviolable qu'il est, ne passe ni ne peut passer les bornes des conventions générales, & que tout homme peut disposer pleinement de ce qui lui a été laissé de ses biens & de sa liberté par ces conventions; de sorte que le souverain n'est jamais en droit de charger un sujet plus qu'un autre, parce qu'alors l'affaire devenant particulière, son pouvoir n'est plus compétent.

Ces distinctions une fois admises, il est si faux que dans le contrat social il y ait de la part des particuliers aucune renonciation véritable, que leur situation, par l'effet de ce contrat, se trouve réellement préférable à ce qu'elle étoit auparavant, & qu'au lieu d'une aliénation ils n'ont fait qu'un échange avantageux d'une manière d'être incertaine & précaire contre une autre, meilleure & plus sûre, de l'indépendance naturelle contre la liberté, du pouvoir de nuire à autrui contre leur propre sûreté, & de leur force que d'autres pouvoient surmonter contre un droit que l'union sociale rend invincible. Leur vie même qu'ils ont dévouée à l'état en est continuellement protégée; & lorsqu'ils l'exposent pour sa défense, que font-ils alors, que lui rendre ce qu'ils ont reçu de lui? Que font-ils qu'ils ne fissent plus fréquemment & avec plus de danger dans l'état de nature, lorsque livrant des combats inévitables, ils défendroient, au péril de leur vie, ce qui leur sert à la conserver? Tous ont à combattre au besoin pour la patrie, il est vrai; mais aussi nul n'a jamais à combattre pour soi. Ne gagne-t-on pas encore à courir, pour ce qui fait notre sûreté, une partie des risques qu'il faudroit courir pour nous-mêmes si-tôt qu'elle nous seroit ôtée?

Du droit de vie & de mort.

On demande comment les particuliers n'ayant point droit de disposer de leur propre vie, peuvent transmettre au souverain ce même droit qu'ils n'ont pas? Cette question ne paroit difficile à résoudre que parce qu'elle est mal posée. Tout homme a droit de risquer sa propre vie pour la conserver. A-t-on jamais dit que celui qui se jette par une fenêtre pour échaper à un incendie, soit coupable de suicide? A-t-on même jamais imputé ce crime à celui qui périt dans une tempête dont en s'embarquant il n'ignoroit pas le danger.

Le traité social a pour fin la conservation des contractans. Qui veut la fin veut aussi les moyens, & ces moyens sont inséparables de quelques risques, même de quelques pertes. Qui veut conserver sa vie aux dépens des autres, doit la donner aussi pour eux quand il faut. Or, le citoyen n'est plus juge du péril auquel la loi veut qu'il s'expose, & quand le prince lui a dit, il est expédient à l'état que tu meures, il doit mourir; puisque ce n'est qu'à cette condition qu'il a vécu en sûreté jusqu'alors, & que sa vie n'est plus seulement un bienfait de la nature, mais un don conditionnel de l'état.

La peine de mort infligée aux criminels peut être envisagée à-peu-près sous le même point de vue: c'est pour n'être pas la victime d'un assassin que l'on consent à mourir si on le devient. Dans ce traité, loin de disposer de sa propre vie, on ne songe qu'à la garantir, & il n'est pas à présumer qu'aucun des contractans prémedite alors de se faire pendre.

D'ailleurs, tout malfaiteur attaquant le droit social, devient par ses forfaits rebelle & traître à la patrie, il cesse d'en être membre en violant ses loix, & même il lui fait la guerre. Alors la conservation de l'état est incompatible avec la sienne; il faut qu'un des deux périsse; & quand on fait mourir le coupable, c'est moins comme citoyen que comme ennemi. Les procédures, le jugement, sont les preuves & la déclaration qu'il a rompu le traité social, & par conséquent qu'il n'est plus membre de l'état. Or, comme il s'est reconnu tel, tout au moins par son séjour, il en doit être retranché par l'exil comme infracteur du pacte, ou par la mort comme ennemi public; car un tel ennemi n'est pas une personne morale, c'est un homme, & c'est alors que le droit de la guerre est de tuer le vaincu.

Mais, dira-t-on, la condamnation d'un criminel est un acte particulier. D'accord; aussi cette condamnation n'appartient-elle point au souverain; c'est un droit qu'il peut conférer sans pouvoir l'exercer lui-même. Toutes mes idées se tiennent, mais je ne saurois les exposer toutes à la fois.

Au reste, la fréquence des supplices est toujours un signe de foiblesse ou de paresse dans le gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne puisse rendre bon à quelque chose. On n'a droit de faire mourir, même pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conserver sans danger.

A l'égard du droit de faire grace, ou d'exempter un coupable de la peine portée par la loi & prononcée par le juge, il n'appartient qu'à celui qui est au-dessus du juge & de la loi, c'est-à-dire, au souverain: encore son droit en ceci n'est-il pas bien net, & les cas d'en user sont-ils très-rares. Dans un état bien gouverné il y a peu de punitions, non parce qu'il y a peu de criminels: la multitude des crimes en assure l'impunité, lorsque l'état dépérit. Sous la république romaine, jamais le sénat ni les consuls ne tenterent de faire grace, le peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquât quelquefois son propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin, chacun voit où cela mène. Mais je sens que mon cœur murmure & retient ma plume; laissons discuter ces questions

à l'homme juste qui n'a point failli, & qui jamais n'eut lui-même besoin de grace.

De la loi.

Par le pacte social nous avons donné l'existence & la vie au corps politique: il s'agit maintenant de lui donner le mouvement & la volonté par la législation. Car l'acte primitif par lequel ce corps se forme & s'unit ne détermine rien encore de ce qu'il doit faire pour se conserver.

Ce qui est bien & conforme à l'ordre est tel par la nature des choses & indépendamment des conventions humaines. Toute justice vient de Dieu, lui seul en est la source; mais si nous savions la recevoir de si haut, nous n'aurions besoin ni de gouvernement ni de loix. Sans doute il est une justice universelle émanée de la raison seule; mais cette justice, pour être admise entre nous, doit être réciproque. A considérer humainement les choses, faute de sanction naturelle, les loix de la justice sont vaines parmi les hommes; elles ne font que le bien du méchant & le mal du juste, quand celui-ci les observe avec tout le monde sans que personne les observe avec lui. Il faut donc des conventions & des loix pour unir les droits aux devoirs, & ramener la justice à son objet. Dans l'état de nature, où tout est commun, je ne dois rien à ceux à qui je n'ai rien promis, je ne reconnois pour être à autrui que ce qui m'est inutile. Il n'en est pas ainsi dans l'état civil où tous les droits sont fixés par la loi.

Mais qu'est-ce donc enfin qu'une loi? Tant qu'on se contentera de n'attacher à ce mot que des idées métaphysiques, on continuera de raisonner sans s'entendre: & quand on aura dit ce que c'est qu'une loi de la nature, on n'en saura pas mieux ce que c'est qu'une loi de l'état.

J'ai déjà dit qu'il n'y avoit point de volonté générale sur un objet particulier. En effet, cet objet particulier est dans l'état ou hors de l'état. S'il est hors de l'état, une volonté qui lui est étrangère n'est point générale par rapport à lui; & si cet objet est dans l'état, il en fait partie: alors il se forme entre le tout & sa partie une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette même partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est point le tout, & tant que ce rapport subsiste il n'y a plus de tout, mais deux parties inégales; d'où il suit que la volonté de l'une n'est point non plus générale par rapport à l'autre.

Mais quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considère que lui-même, & s'il se forme alors un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue, à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors la matière sur laquelle on statue est générale comme la volonté qui statue. C'est cet acte que j'appelle une loi.

Quand je dis que l'objet des loix est toujours général, j'entends que la loi considère les sujets en corps & les actions comme abstraites, jamais un homme comme individu, ni une action particulière. Ainsi la loi peut bien statuer qu'il y aura des privilèges, mais elle n'en peut donner nommément à personne; la loi peut faire plusieurs classes de citoyens, assigner même les qualités qui donneront droit à ces classes; mais elle ne peut nommer tels & tels pour y être admis: elle peut établir un gouvernement royal & une succession héréditaire, mais elle ne peut élire un roi, ni nommer une famille royale; en un mot, toute fonction qui se rapporte à un objet individuel n'appartient point à la puissance législative.

Sur cette idée, on voit à l'instant qu'il ne faut plus demander à qui il appartient de faire des loix, puisqu'elles sont des actes de la volonté générale; ni si le prince est au-dessus des loix, puisqu'il est membre de l'état; ni si la loi peut être injuste, puisque nul n'est injuste envers lui même; ni comment on est libre & soumis aux loix, puisqu'elles ne sont que des regîtres de nos volontés.

On voit encore que la loi réunissant l'universalité de la volonté & celle de l'objet, ce qu'un homme, quel qu'il puisse être, ordonne de son chef, n'est point une loi; ce qu'ordonne même le souverain sur un objet particulier n'est pas non plus une loi, mais un décret; ni un acte de souveraineté, mais de magistrature.

J'appelle donc république tout état régi par des loix, sous quelque forme d'administration que ce puisse être: car alors seulement l'intérêt public gouverne, & la chose publique est quelque chose. Tout gouvernement légitime est républicain: j'expliquerai ci-après ce que c'est que gouvernement.

Les loix ne sont proprement que les conditions de l'association civile. Le peuple soumis aux loix en doit être l'auteur; il n'appartient qu'à ceux qui s'associent de régler les conditions de la *société*; mais comment les régleront-ils? Sera-ce d'un commun accord, par une inspiration subite? Le corps politique a-t-il un organe pour énoncer ses volontés? Qui lui donnera la prévoyance nécessaire pour en former les actes & les publier d'avance, ou comment les prononcera-t-il au moment du besoin? Comment une multitude aveugle qui souvent ne sait ce qu'elle veut, parce qu'elle sait rarement ce qui lui est bon, exécuteroit-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile qu'un système de législation? De lui même le peuple veut toujours le bien, mais

de lui-même il ne le voit pas toujours. La volonté générale est toujours droite, mais le jugement qui la guide n'est pas toujours éclairé. Il faut lui faire voir les objets tels qu'ils sont, quelquefois tels qu'ils doivent lui paroître, lui montrer le bon chemin qu'elle cherche, la garantir de la séduction des volontés particulières, rapprocher à ses yeux les lieux & les tems, balancer l'attrait des avantages présens & sensibles, par le danger des maux éloignés & cachés. Les particuliers voient le bien qu'ils rejettent: le puplic veut le bien qu'il ne voit pas. Tous ont également besoin de guides. Il faut obliger les uns à conformer leurs volontés à leur raison; il faut apprendre à l'autre à connoître ce qu'il veut. Alors des lumières publiques résulte l'union de l'entendement & de la volonté dans le corps social, de-là l'exact concours des parties, & enfin la plus grande force du tout. Voilà d'où naît la nécessité d'un législateur.

Du législateur.

Pour découvrir les meilleures règles de *société* qui conviennent aux nations, il faudroit une intelligence supérieure qui vît toutes les passions des hommes, & qui n'en éprouvât aucune, qui n'eût aucun rapport avec notre nature, & qui la connût à fond, dont le bonheur fût indépendant de nous, & qui pourtant voulût bien s'occuper du nôtre; enfin qui, dans les progrès des tems se ménageant une gloire éloignée, pût travailler dans un siècle & jouir dans un autre. Il faudroit des dieux pour donner des loix aux hommes.

Le même raisonnement que faisoit Caligula quant au fait, Platon le faisoit quant au droit, pour définir l'homme civil ou royal qu'il cherche dans son livre du *Règne*; mais s'il est vrai qu'un grand prince est un homme rare, que sera-ce d'un grand législateur. Le premier n'a qu'à suivre le modèle que l'autre doit proposer. Celui-ci est le mécanicien qui invente la machine, celui-là n'est que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher. Dans la naissance des *sociétés*, dit Montesquieu, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution, & c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Celui qui ose entreprendre d'instituer un peuple, doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la nature humaine; de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait & solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoit en quelque sorte sa vie & son être; d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer; de substituer une existence partielle & morale à l'existence physique & indépendante que nous avons tous reçue de la nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangères & dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. Plus ces forces naturelles sont mortes & anéanties, plus les acquises sont grandes & durables, plus aussi l'institution est solide & parfaite: en sorte que si chaque citoyen n'est rien, ne peut rien que par tous les autres, & que la force acquise par le tout soit égale ou supérieure à la somme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la législation est au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre.

Le législateur est à tous égards un homme extraordinaire dans l'état. S'il doit l'être par son génie, il ne l'est pas moins par son emploi. Ce n'est point magistrature, ce n'est point souveraineté. Cet emploi, qui constitue la république, n'entre point dans sa constitution: c'est une fonction particulière & supérieure qui n'a rien de commun avec l'empire humain; car si celui qui commande aux hommes ne doit pas commander aux loix, celui qui commande aux loix ne doit pas non plus commander aux hommes; autrement ses loix, ministres de ses passions, ne feroient souvent que perpetuer ses injustices, jamais il ne pourroit éviter que des vues particulières n'altérassent la sainteté de son ouvrage.

Quand Lycurgue donna des loix à sa patrie, il commença par abdiquer la royauté. C'étoit la coutume de la plupart des villes grecques de confier à des étrangers l'établissement des leurs. Les républiques modernes de l'Italie imitèrent souvent cet usage; celle de Geneve en fit autant & s'en trouva bien. Rome dans son plus bel âge vit renaître en son sein tous les crimes de la tyrannie, & se vit prête à périr, pour avoir réuni sur les mêmes têtes l'autorité législative & le pouvoir souverain.

Cependant les décemvirs eux-mêmes ne s'arrogèrent jamais le droit de faire passer aucune loi de leur seule autorité. *Rien de ce que nous vous proposons*, disoient-ils au peuple, *ne peut passer en loi sans votre consentement. Romains, soyez vous-mêmes les auteurs des loix qui doivent faire votre bonheur.*

Celui qui rédige les loix n'a donc ou ne doit avoir aucun droit législatif, & le peuple même ne peut, quand il le voudroit, se dépouiller de ce droit incommunicable; parce que, selon le pacte fondamentale, il n'y a que la volonté générale qui oblige les particuliers, & qu'on ne peut jamais s'assurer qu'une volonté particulière est conforme à la volonté générale, qu'après l'avoir soumise aux suffrages libres du peuple; j'ai déjà dit cela, mais il n'est pas inutile de le répeter.

Ainsi l'on trouve à la fois dans l'ouvrage de la législation deux choses qui semblent incompatibles: une entreprise au-dessus de la force humaine, & pour l'exécuter, une autorité qui n'est rien.

Autre difficulté qui mérite attention. Les sages qui veulent parler au vulgaire leur langage au lieu du sien, n'en sauroient être entendus. Or il y a mille sortes d'idées qu'il est impossible de traduire dans la langue du peuple. Les vues trop générales & les objets trop éloignés sont également hors de sa portée, chaque individu ne goûtant d'autre plan de gouvernement que celui qui se rapporte à son intérêt particulier, apperçoit difficilement les avantages qu'il doit retirer des privations continuelles qu'imposent les bonnes loix. Pour qu'un peuple naissant pût goûter les saines maximes de la politique & suivre les règles fondamentales de la raison d'état, il faudroit que l'effet pût devenir la cause, que l'esprit social qui doit être l'ouvrage de l'institution présidât à l'institution même, & que les hommes fussent avant les loix ce qu'ils doivent devenir par elles. Ainsi donc le législateur ne pouvant employer ni la force ni le raisonnement, c'est une nécessité qu'il recoure à une autorité d'un autre ordre, qui puisse entraîner sans violence & persuader sans convaincre.

Voilà ce qui força de tous tems les pères des nations de recourir à l'intervention du ciel & d'honnorer les dieux de leur propre sagesse, afin que les peuples, soumis aux loix de l'état comme à celles de la nature, & reconnoissant le même pouvoir dans la formation de l'homme & dans celle de la cité, obéissent avec liberté & portassent docilement le joug de la félicité publique.

Cette raison sublime qui s'élève au-dessus de la portée des hommes vulgaires, est celle dont le législateur met les décisions dans la bouche des immortels, pour entraîner par l'autorité divine ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine. Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux, ni d'en être cru quand ils s'annoncent pour être son interprète. La grande âme du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers d'en imposer au peuple. Celui qui ne saura que cela pourra même assembler par hasard une troupe d'insensés, mais il ne fondera jamais un empire, & son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager, il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi judaïque toujours subsistante, celle de l'enfant d'Ismaël qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grand hommes qui les ont dictées; & tandis que l'orgueilleuse philosophie ou l'aveugle esprit de parti ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions ce grand & puissant génie qui préside aux établissemens durables.

Il ne faut pas de tout ceci conclure avec Warburton que la politique & la religion aient parmi nous un objet commun, mais que dans l'origine des nations l'une sert d'instrument à l'autre.

Du Peuple.

Comme avant d'élever un grand édifice l'architecte observe & sonde le sol, pour voir s'il en peut soutenir le poids, le sage instituteur ne commence pas par rédiger de bonnes loix en elles-mêmes, mais il examine auparavant si le peuple auquel il les destine est propre à les supporter. C'est pour cela que Platon refusa de donner des loix aux Arcadiens & aux Cyréniens, sachant que ces deux Peuples étoient riches & ne pouvoient souffrir l'égalité: c'est pour cela qu'on vit en Crète de bonnes loix & de méchans hommes, parce que Minos n'avoit discipliné qu'un peuple chargé de vices.

Mille nations ont brillé sur la terre qui n'autoient jamais pu souffrir de bonnes loix, & celles mêmes qui l'auroient pu, n'ont eu dans toute leur durée qu'un tems fort court pour cela. La plupart des peuples ainsi que des hommes ne sont dociles que dans leur jeunesse, ils deviennent incorrigibles en vieillissant; quand une fois les coutumes sont établies & les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse & vaine de vouloir les réformer; le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire: semblables à ces malades stupides & sans courage qui frémissent à l'aspect du médecin.

Ce n'est pas que, comme quelques maladies bouleversent la tête des hommes & leur ôtent le souvenir du passé, il ne se trouve quelquefois dans la durée des états des époques violentes où les révolutions font sur les peuples ce que certaines crises font sur les individus, où l'horreur du passé tient lieu d'oubli, & où l'état, embrasé par les guerres civiles, renait pour ainsi dire de sa cendre, & reprend la vigueur de la jeunesse en sortant des bras de la mort. Telle fut Sparte au tems de Lycurgue, telle fut Rome après les Tarquins, & telles ont été parmi nous la Hollande & la Suisse après l'expulsion des tyrans.

Mais ces événemens sont rares; ce sont des exceptions dont la raison se trouve toujours dans la constitution particuliere de l'état excepté. Elles ne sauroient même avoir lieu deux fois pour le même peuple, car il peut se rendre libre tant qu'il n'est que barbare, mais il ne le peut plus quand le ressort civil est usé. Alors les troubles peuvent le détruire sans que les révolutions puissent le rétablir, & si-tôt que ses fers sont brisés, il tombe épars & n'existe plus: il lui faut désormais un maître & non pas un libérateur. Peuples libres, souvenez-vous de cette maxime: on peut

acquérir la liberté; mais on ne la recouvre jamais.

La jeunesse n'est pas l'enfance. Il est pour les nations comme pour les hommes un tems de jeunesse, ou si l'on veut de maturité qu'il faut attendre avant de les soumettre à des loix; mais la maturité d'un peuple n'est pas toujours facile à connoître, & si on la prévient, l'ouvrage est manqué. Tel peuple est disciplinable en naissant, tel autre ne l'est pas au bout de dix siecles. Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avoit le génie imitatif; il n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques unes des choses qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que son peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliser quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des allemands, des anglois, quand il falloit commencer par faire des russes; il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur persuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur françois forme son éleve pour briller un moment dans son enfance, & puis n'être jamais rien. L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe & sera subjugué lui-même. Les tartares ses sujets ou ses voisins deviendront ses maîtres & les nôtres: cette révolution me paroît infaillible. Tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.

Comme la nature a donné des termes à la stature d'un homme bien conformé, passé lesquels elle ne fait plus que des géans ou des nains, il y a de même, eu égard à la meilleure constitution d'un état, des bornes à l'étendue qu'il peut avoir, afin qu'il ne soit ni trop grand pour pouvoir être bien gouverné, ni trop petit pour pouvoir se maintenir par lui-même. Il y a dans tout corps politique un *maximum* de force qu'il ne sauroit passer, & duquel souvent il s'éloigne à force de s'agrandir. Plus le lien social s'étend, plus il se relâche, & en général un petit état est proportionnellement plus fort qu'un grand.

Mille raisons démontrent cette maxime. Premiérement, l'administration devient plus pénible dans les grandes distances, comme un poids devient plus lourd au bout d'un plus grand levier. Elle devient aussi plus onéreuse à mesure que les degrés se multiplient; car chaque ville a d'abord la sienne que le peuple paie, chaque district la sienne encore payée par le peuple, ensuite chaque province, puis les grands gouvernemens, les satrapies, les vice-royautés qu'il faut toujours payer plus cher à mesure qu'on monte, & toujours aux dépens du malheureux peuple: enfin vient l'administration suprême qui écrase tout. Tant de surcharges épuisent continuellement les sujets; loin d'être mieux gouvernés par tous ces différens ordres, ils le sont moins bien que s'il n'y en avoit qu'un seul au-dessus d'eux. Cependant à peine reste-t-il des ressources pour les cas extraordinaires, & quand il y faut recourir, l'état est toujours à la veille de sa ruine.

Ce n'est pas tout; non-seulement le gouvernement a moins de vigueur & de célérité pour faire observer les loix, empêcher les vexations, corriger les abus, prévenir les entreprises séditieuses qui peuvent se faire dans des lieux éloignés, mais le peuple a moins d'affection pour ses chefs qu'il ne voit jamais, pour la patrie qui est à ses yeux comme le monde, & pour les concitoyens dont la plupart lui sont étrangers. Les mêmes loix ne peuvent convenir à tant de provinces diverses qui ont des mœurs différentes, qui vivent sous des climats opposés & qui ne peuvent souffrir la même forme de gouvernement. Des loix différentes n'engendrent que trouble & confusion parmi des peuples qui, vivant sous les mêmes chefs & dans une communication continuelle, passent ou se marient les uns chez les autres, & soumis à d'autres coutumes, ne savent jamais si leur patrimoine est bien à eux. Les talens sont enfouis, les vertus ignorées, les vices impunis, dans cette multitude d'hommes inconnus les uns aux autres, que le siége de l'administration suprême rassemble dans un même lieu. Les chefs accablés d'affaires ne voient rien par eux-mêmes, des commis gouvernent l'état. Enfin les mesures qu'il faut prendre pour maintenir l'autorité générale, à laquelle tant d'officiers éloignés veulent se soustraire ou en imposer, absorbe tous les soins publics, il n'en reste plus pour le bonheur du peuple, à peine en reste-t-il pour sa défense au besoin, & c'est ainsi qu'un corps trop grand pour sa constitution, s'affaisse & périt écrasé sous son propre poids.

D'un autre côté, l'état doit se donner une certaine base pour avoir de la solidité, pour résister aux secousses qu'il ne manquera pas d'éprouver & aux efforts qu'il sera contraint de faire pour se soutenir: car tous les peuples ont une espece de force centrifuge, par laquelle ils agissent continuellement les uns contre les autres & tendent à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, comme les tourbillons de Descartes. Ainsi les foibles risquent d'être bientôt engloutis, & nul ne peut guère se conserver qu'en se mettant avec tous dans une espece d'équilibre, qui rend la compression par-tout à-peu-près égale.

On voit par-là qu'il y a des raisons de s'étendre & des raisons de se resserrer, & ce n'est pas le moindre talent du politique, de trouver, entre les unes & les autres, la proportion la plus avantageuse à la conservation de l'état. On peut dire en général que les premieres, n'étant qu'extérieures & relatives, doivent être subordonnées aux autres, qui sont internes & absolues; une

saine & forte constitution est la premiere chose qu'il faut rechercher, & l'on doit plus compter sur la vigueur qui naît d'un bon gouvernement, que sur les ressources que fournit un grand territoire.

Au reste, on a vu des états tellement constitués, que la nécessité des conquêtes entroit dans leur constitution même, & que pour se maintenir, ils étoient forcés de s'agrandir sans cesse. Peut-être se félicitoient-ils beaucoup de cette heureuse nécessité, qui leur montroit pourtant, avec le terme de leur grandeur, l'inévitable moment de leur chûte.

On peut mesurer un corps politique de deux manieres; savoir par l'étendue du territoire, & par le nombre du peuple, & il y a, entre l'une & l'autre de ces mesures, un rapport convenable pour donner à l'état sa véritable grandeur : ce sont les hommes qui font l'état, & c'est le terrain qui nourrit les hommes; ce rapport est donc que la terre suffise à l'entretien de ses habitans, & qu'il y ait autant d'habitans que la terre en peut nourrir. C'est dans cette proportion que se trouve le *maximum* de force d'un nombre donné de peuple; car s'il y a du terrain de trop, la garde en est onéreuse, la culture insuffisante, le produit superflu; c'est la cause prochaine des guerres défensives: s'il n'y en a pas assez, l'état se trouve pour le supplément à la discrétion de ses voisins; c'est la cause prochaine des guerres offensives. Tout peuple qui n'a par sa position que l'alternative entre le commerce ou la guerre, est foible en lui-même, il dépend de ses voisins & des événemens; il n'a jamais qu'une existence incertaine & courte. Il subjugue & change de situation, ou il est subjugué & n'est rien. Il ne peut se conserver libre qu'à force de petitesse ou de grandeur.

On ne peut donner en calcul un rapport fixe entre l'étendue de terre & le nombre d'hommes qui se suffisent l'un à l'autre, tant à cause des différences qui se trouvent dans les qualités du terrain, dans ses degrés de fertilité, dans la nature de ses productions, dans l'influence des climats, que de celles qu'on remarque dans les tempéramens des hommes qui les habitent, dont les uns consomment peu dans un pays fertile, les autres beaucoup sur un sol ingrat. Il faut encore avoir égard à la plus grande ou moindre fécondité des femmes, à ce que le pays peut avoir de plus ou moins favorable à la population, à la quantité dont le législateur peut espérer d'y concourir par ses établissemens; de sorte qu'il ne doit pas fonder son jugement sur ce qu'il voit, mais sur ce qu'il prévoit, ni s'arrêter autant à l'état actuel de la population qu'à celui où elle doit naturellement parvenir. Enfin il y a mille occasions où les accidens particuliers du lieu exigent ou permettent qu'on embrasse plus de terrain qu'il ne paroît nécessaire. Ainsi l'on s'étendra beaucoup dans un pays de montagnes, où les productions naturelles, savoir les bois, les pâturages, demandent moins de travail, où l'expérience apprend que les femmes sont plus fécondes que dans les plaines, & où un grand sol incliné ne donne qu'une petite base horisontale, la seule qu'il faut compter pour la végétation. Au contraire, on peut se resserrer au bord de la mer, même dans des rochers & des sables presque stériles; parce que la pêche y peut suppléer en grande partie aux productions de la terre, que les hommes doivent être plus rassemblés pour repousser les pirates, & qu'on a d'ailleurs plus de facilité pour délivrer le pays par les colonies, des habitans dont il est surchargé.

A ces conditions pour instituer un peuple, il en faut ajouter une qui ne peut suppléer à nulle autre, mais sans laquelle elles sont toutes inutiles; c'est qu'on jouisse de l'abondance & de la paix; car le tems où s'ordonne un état est, comme celui où se forme un bataillon, l'instant où le corps est le moins capable de résistance & le plus facile à détruire. On résisteroit mieux dans un désordre absolu que dans un moment de fermentation, où chacun s'occupe de son rang & non du péril. Qu'une guerre, une famine, une sédition survienne en tems de crise, l'état est infailliblement renversé.

C'est n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de gouvernemens établis durant ces orages; mais alors ce sont ces gouvernemens mêmes qui détruisent l'état. Les usurpateurs amènent ou choisissent toujours ces tems de troubles pour faire passer, à la faveur de l'effroi public, des loix destructives que le peuple n'adopteroit jamais de sang-froid. Le choix du moment de l'institution est un des caracteres les plus sûrs par lesquels on peut distinguer l'œuvre du législateur d'avec celle du tyran.

Quel peuple est donc propre à la législation? Celui qui, se trouvant déja lié par quelque union d'origine, d'intérêt ou de convention, n'a point encore porté le vrai joug des loix; celui qui n'a ni coutumes ni superstitions bien enracinées; celui qui ne craint pas d'être accablé par une invasion subite, qui, sans entrer dans les querelles de ses voisins, peut résister seul à chacun d'eux, ou s'aider de l'un pour repousser l'autre; celui dont chaque membre peut être connu de tous, & où l'on n'est point forcé de charger un homme d'un plus grand fardeau qu'un homme ne peut porter; celui qui peut se passer des autres peuples & dont tout autre peuple peut se passer; celui qui n'est ni riche ni pauvre & peut se suffire à lui-même; enfin celui qui réunit la consistance d'un ancien peuple avec la docilité d'un peuple nouveau. Ce qui rend pénible l'ouvrage de la législation, est moins ce qu'il faut établir que ce

qu'il fait détruire ; & ce qui rend le succès si rare, c'est l'impossibilité de trouver la simplicité de la nature jointe aux besoins de la société. Toutes ces conditions, il est vrai, se trouvent difficilement rassemblées. Aussi voit-on peu d'états bien constitués.

Il est encore en Europe un pays capable de législation ; c'est l'isle de Corse. La valeur & la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer & défendre sa liberté, mériteroit bien que quelqu'homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite isle étonnera l'Europe.

Des divers systêmes de législation.

Si l'on recherche en quoi consiste précisément le plus grand bien de tous, qui doit être la fin de tout systême de législation, on trouvera qu'il se réduit à ces deux objets principaux, la *liberté* & l'*égalité*. La liberté, parce que toute dépendance particulière est autant de force ôtée au corps de l'état ; l'égalité, parce que la liberté ne peut subsister sans elle.

J'ai déja dit ce que c'est que la liberté civile ; à l'égard de l'égalité, il ne faut pas entendre par ce mot que les degrés de puissance & de richesse soient absolument les mêmes, mais que, quant à la puissance, elle soit au-dessous de toute violence & ne s'exerce jamais qu'en vertu du rang & des loix ; & quant à la richesse, que nul citoyen ne soit assez opulent pour en pouvoir acheter un autre, & nul assez pauvre pour être contraint de se vendre : ce qui suppose du côté des grands, modération de biens & de crédit, & du côté des petits, modération d'avarice & de convoitise.

Cette égalité, disent-ils, est une chimère de spéculation qui ne peut exister dans la pratique. Mais si l'abus est inévitable, s'ensuit-il qu'il ne faille pas au moins le régler ? C'est précisément parce que la force des choses tend toujours à détruire l'égalité, que la force de la législation doit toujours tendre à la maintenir.

Mais ces objets généraux de toute bonne institution, doivent être modifiés en chaque pays, par les rapports qui naissent tant de la situation locale, que du caractère des habitans ; & c'est sur ces rapports qu'il faut assigner à chaque peuple un systême particulier d'institution, qui soit le meilleur, non peut-être en lui-même, mais pour l'état auquel il est destiné. Par exemple, le sol est il ingrat & stérile, ou le pays trop serré pour les habitans ? Tournez vous du côté de l'industrie & des arts, dont vous échangerez les productions contre les denrées qui vous manquent. Au contraire, occupez-vous de riches plaines & des coteaux fertiles ? Dans un bon terrain manquez-vous d'habitans ? Donnez tous vos soins à l'agriculture, qui multiplie les hommes, & chassez les arts qui ne feroient qu'achever de dépeupler le pays, en attroupant sur quelques points du territoire le peu d'habitans qu'il a. Occupez-vous des rivages étendus & commodes ? Couvrez la mer de vaisseaux, cultivez le commerce & la navigation, vous aurez une existence brillante & courte. La mer ne baigne-t-elle sur vos côtes que des rochers presqu'inaccessibles ? Restez barbares & ichtyophages ; vous en vivrez plus tranquilles, meilleurs peut-être, & surement plus heureux. En un mot, outre les maximes communes à tous, chaque peuple renferme en lui quelque cause qui les ordonne d'une manière particulière, & rend sa législation propre à lui seul. C'est ainsi qu'autrefois les Hébreux, & récemment les Arabes, ont eu pour principal objet la religion, les Athéniens les lettres, Carthage & Tyr le commerce, Rhodes la marine, Sparte la guerre, & Rome la vertu. L'auteur de l'*esprit des loix* a montré dans des foules d'exemples par quel art le législateur dirige l'institution vers chacun de ces objets.

Ce qui rend la constitution d'un état véritablement solide & durable, c'est quand les convenances sont tellement observées, que les rapports naturels & les loix tombent toujours de concert sur les points, & que celles-ci ne font, pour ainsi dire, qu'assurer, accompagner, rectifier les autres. Mais si le législateur se trompant dans son objet, prend un principe différent de celui qui naît de la nature des choses ; que l'un tende à la servitude, & l'autre à la liberté ; l'un aux richesses, l'autre à la population ; l'un à la paix, l'autre aux conquêtes ; on verra les loix s'affoiblir insensiblement, la constitution s'altérer, & l'état ne cessera d'être agité jusqu'à ce qu'il soit détruit ou changé, & que l'invincible nature ait repris son empire.

Division des loix.

Pour ordonner le tout, ou donner la meilleure forme possible à la chose publique, il y a diverses relations à considérer. Premiérement l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du souverain à l'état ; & ce rapport est composé de celui des termes intermédiaires, comme nous le verrons ci-après.

Les loix qui règlent ce rapport, portent le nom de loix politiques, & s'appellent aussi loix fondamentales, non sans quelque raison, si ces loix sont sages. Car, s'il n'y a dans chaque état qu'une bonne manière de l'ordonner, le peuple qui l'a trouvée doit s'y tenir : mais si l'ordre établi est mauvais, pourquoi prendroit-on pour fondamentales des loix qui l'empêchent d'être bon ? D'ailleurs, en tout état de cause, un peuple est toujours le maître de changer ses loix, même les meilleures ;

meilleures; car s'il lui plaît de se faire mal à lui-même, qui est-ce qui a droit de l'en empêcher?

La seconde relation est celle des membres entr'eux ou avec le corps entier, & ce rapport doit être au premier égard aussi petit, & au second aussi grand qu'il est possible, en sorte que chaque citoyen soit dans une parfaite indépendance de tous les autres, & dans une excessive dépendance de la cité; ce qui se fait toujours par les mêmes moyens, car il n'y a que la force de l'état qui fasse la liberté de ses membres. C'est de ce deuxieme rapport que naissent les loix civiles.

On peut considérer une troisieme sorte de relation entre l'homme & la loi, savoir, celle de la désobéissance à la peine, & celle-ci donne lieu à l'établissement des loix criminelles, qui dans le fond sont moins une espece particuliere de loix, que la sanction de toutes les autres.

A ces trois sortes de loix, il s'en joint une quatrieme, la plus importante de toutes, qui ne se grave ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans le cœurs des citoyens; qui fait la véritable constitution de l'état; qui prend tous les jours de nouvelles forces; qui, lorsque les autres loix vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée, conserve un peuple dans l'esprit de son institution, & substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité. Je parle des mœurs, des coutumes, & sur-tout de l'opinion; partie inconnue à nos politiques, mais de laquelle dépend le succès de toutes les autres; partie dont le grand législateur s'occupe en secret, tandis qu'il paroît se borner à des réglemens particuliers qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef. (*Contrat social*).

Fin du supplément au dictionnaire de morale.

DICTIONNAIRE D'ÉDUCATION.

A.

ADOLESCENT, (1). Je reviens donc à ma méthode, & je dis : quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, & non des spectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naissante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs sens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premières habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement ; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs ; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a par-tout quelques excès à craindre, & que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre élève un garde-malade, un frère de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grêve aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des misères humaines. Long-tems frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions, l'habitude accoutume à tout ; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui ; c'est ainsi qu'à force de voir souffrir & mourir, les prêtres & les médecins deviennent impitoyables. Que votre élève connoisse donc le sort de l'homme & les misères de ses semblables ; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeller. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émousserez long-tems l'aiguillon des sens, & donnerez le change à la nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumières, choisissez des idées qui s'y rapportent ; à mesure que ses desirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'est distingué par ses mœurs, autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa première jeunesse, son pere, homme de sens, mais très-dévot, voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foiblesses ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.* Maitre ! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les tems, les personnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en est pas ainsi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais

(1) Le commencement de ce livre se trouve dans les articles AMOUR DE SOI, PASSIONS, PUDEUR, du dictionnaire de morale.

assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche: voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un invidu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'est, sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais n'est-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son éleve l'image des plaisirs qu'il a conçus? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sait l'usage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, si-non le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'est comme si, pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquels vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins; si-tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premierement à ses semblables, & ses semblables ne seront point pour lui des inconnus; mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendu chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manières de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes, & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de nature plus manifestée lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne sera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manières, après bien des réflexions sur ses propres sentimens, & sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles sous l'idée abstraite d'humanité, & joindre à ses affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres, & par là même attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigea, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu.

Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre eleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage; on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans defiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement: s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude! avec quel douce joie il se fait reconnoître? avec quelle transport il lui dit: mon tour est venu! Voilà vraiement la voix de la nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, & que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez vous que votre eleve, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous même à prix; & qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez-lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zèle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral: nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conscience; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *justice* & *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs être moraux formés par l'entendement; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison, & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. Mais je songe que je n'ai point à faire ici des traités de métaphysique & de morale, ni des cours d'étude d'aucune espèce; il me suffit de marquer l'ordre & le progrès de nos sentimens & de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de desirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, & où commencent à naitre toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractere, seront humaines & douces, ou cruelles & malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commisération, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société: ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment

les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espèce d'équilibre que la nature avoit mis entre eux. De cette première contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrumens à la violence & d'armes à l'iniquité: d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la considération qui leur est dûe selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer: ils le verroient toujours de reste. Mais puisque le masque n'est pas l'homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, en leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont; non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, & d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais si respecté d'eux il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à si bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même; mais qu'il voye comment la société déprave & pervertit les hommes: qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices: qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude: qu'il voye que tous les hommes portent à peu près le même masque; mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens, & n'est pas facile dans la pratique; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant & satyrique, décisif & prompt à juger; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçons que d'exemple; il se dira, que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain, l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du maître à sa propre expérience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée, sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres temps ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scene sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'histoire; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans

intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions; mais dans l'histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire, est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin: toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux: & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres: les bons sont oubliés ou tournés en ridicule; & voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits, tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien; ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scene, pour voir un événement tel qu'il s'est passé? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, sans que personne s'en soit apperçu? Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dise la cause de la defaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause? L'historien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs mensonges celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce? L'auteur choisit un événement connu; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & vos histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, & que l'historien s'asservit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après nature; mais si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon élève ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui seront, du moins, mieux appropriés.

Les pires historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent les faits, & qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'histoire moderne; non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien. Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus

judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser; toute son instruction doit être en regles particulieres.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-même. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les événemens & les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre; & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont a-peu-près la même sagesse & le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser & de plaire, seroit peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former: il faut déja du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient regiltre que de faits sensibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les causes lentes & progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guère que manifester des événemens déja déterminés par des causes morales, que les historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siecle; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit par-tout; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur; & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoitre. *Ceux*, dit Montaigne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors, ceux là me sont plus propres; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce seroit connoitre très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raisons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que représentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétones.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il y a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie: Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi: César traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée: Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie: Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie

justifie ainsi son surnom : Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits ; ni le caractère dans les grandes actions ; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées ; & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne, en petite veste blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George .... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort*. Voilà donc ce que vous n'osez dire, misérables ! soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles : trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence ; rendez-vous méprisables à force de dignité : mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures ainsi dirigées peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les passions & les préjugés qui remplissent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous sommes hors de la nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes ; qu'on se figure mon Emile, auquel dix huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement intègre & un cœur sain ; qu'on se le figure au lever de la toile, jettant, pour la première fois, les yeux sur la scene du monde, ou plutôt, placé derrière le théâtre, voyant les acteurs prendre & poser leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt à sa première surprise succéderont des mouvemens de honte & de dédain pour son espece ; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ses freres s'entre-déchirer pour des rêves, & se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement avec les dispositions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie-pratique, meilleur sûrement & mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir, dès à-présent, sans tant de tourment ; nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe : mais Emile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand ensuite en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile, qui devoit terminer sa vie & ses projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires. Mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leur cœur, verra leurs misères dans leurs succès mêmes ; il verra leurs desirs & leurs soucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir

à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste, après avoir soumis ses concitoyens & détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé; mais tout cet immense pouvoir l'empêch it il de frapper les murs de sa tête, & de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées? Quand il auroit vaincu tous les ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naissoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches? L'infortuné vouloit gouverner le monde, & ne sut pas gouverner sa maison! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie; sa fille & sa petite-fille après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misère & de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur: croirai je qu'un seul de ceux qui les admirent, les voulût acquérir au même prix?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le temps approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnoîtra guères dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent, & voyant que de tous les temps elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la manière dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées; peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant, je me proposois un autre objet; & sûrement si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussi-tôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois à la manière dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme pour ainsi dite, dans tous les personnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces parallèles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un sauvage nous juge plus sainement que ne fait un philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui même: nous sommes tous méchans. L'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raison; car nul ne fait le mal pour le mal. Mon élève est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi; l'objet est changé, l'inquiétude est la même: ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux: mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent; & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger: un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile;

plutôt, ils lui eussent été étrangers; plus tard, il leur eût été semblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses frères; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement, s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre des préjugés? Il a des bras, de la santé, de la modération, peu de besoins, & de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit est la servitude. Il plaint ces misérables rois esclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entière à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même; car dans ses méchancetés, il verroit sa misère. Il se diroit, en se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal. Emile, en considérant son rang dans l'espèce humaine, & s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira: je suis sage & les hommes sont foux. En les plaignant il les méprisera, en se félicitant il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins; & s'il falloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité; ils la voient, la sentent, & n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misère; & dans les biens exclusifs qu'ils possèdent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon élève, ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors des règles. Quand donc en conséquence de mes soins, Emile préfère sa manière d'être, de voir, de sentir, à celle des autres hommes, Emile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureusement né qu'eux, Emile a tort. Il se trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse guérir un homme qui n'est pas fou, hors la vanité pour celle-ci, rien n'en corrige que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut corriger; à sa naissance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'*adolescent* qu'il est homme comme les autres, & sujet aux mêmes foiblesses. Faites-le lui sentir, ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres règles; c'est le cas d'exposer volontairement mon élève à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du bateleur seroit répétée en mille manières; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger: si des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe; je le laisserois encenser, plumer, dévaliser par eux; & quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls pièges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des courtisannes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui dire un seul mot; & soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui fera plus d'impression sur son cœur que ce qu'il aura souffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs élèves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre élève; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave romain qui, voyant fuir son armée & ne pou-

vant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant : *ils ne fuyent pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonnoré pour cela ? tant s'en faut : en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent, malgré nous, nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil, pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'élève doive supposer dans le maître des lumières aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui sa[v]e[n]t s'y soumettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Émile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espèce ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumières, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, sait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'élève doit-il supposer que le maître le laisse à dessein tomber dans des piéges, & tende des embûches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel ; être simple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement, mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très-souvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, & cela gaiement, franchement, livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre ? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de manière qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera, & quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe ; quand il y est tombé, ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner son amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & se fera une loi de ne plus vous écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple ; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, c'est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flateur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de manière à la rendre sensible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le

plaisir de la trouver de son chef. Le talent d'instruire est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laisse toujours quelque prise au sien; il faut qu'il se puisse dire : je conçois, je pénètre, j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le pantalon de la comédie italienne, est le soin qu'il prend d'interpréter au parterre des platises qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur soit pantalon, encore moins un auteur. Il faut toujours se faire entendre; mais il ne faut pas tout dire : celui qui dit tout, dit peu de choses, car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions par lesquels il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre élève n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumières du jeune *adolescent*. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vu d'enfant faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale; mais le véritable objet de la mère & de l'enfant, n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ses tables : aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables; & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en suivant celle que j'ai marquée, votre élève achetera la connoissance des hommes & de soi-même au meilleur marché qu'il est possible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sort de ses favoris, & d'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteur pour le rendre spectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroissent; mais de la scène on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout il faut se mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaire du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans les mystères ténébreux ? Des intrigues de plaisir bornent les intérêts de son âge; il ne dispose encore que de lui-même, c'est comme s'il ne disposoit de rien. L'homme est la plus vile des marchandises, & parmi nos importans droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, & qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires; je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, & je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien ? On prétend nous former pour la société, & l'on nous instruit comme si chacun de nous devoit passer sa vie à penser seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enseignant certaines contorsions du corps & certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à savoir gagner son pain : mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de disposer de leur propre bien; mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & seroient tout aussi neufs à vingt cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même; mais à tout âge il est permis

d'être bienfaisant; à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les mères s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre élève à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins; qu'il les serve, qu'il les protége, qu'il leur consacre sa personne & son tems; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu, quand il forcera les portes des grands & des riches; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misère, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redresseur des torts, un paladin? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage & le défenseur des loix chez les grands, chez les magistrats, chez le prince, faire le solliciteur chez les juges & l'avocat dans les tribunaux? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la verité. Tels étoient ces illustres romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes, pas même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de la partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié stérile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumières, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit regner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier: s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines: s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié: s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche, il cherche de quelles manœvres se couvrent ces vexations; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une manière convenable à son âge? De régler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire: mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler, sans sujet de rien dire; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un collège, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans intérêt de rien persuader à personne! Tous les préceptes de la rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il feroit plus attentif à vos règles.

Si je voulois enseigner la rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ses passions; & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres, que les autres n'ont besoin de lui; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche

pas d'affez près pour l'émouvoir excessivement. Il suit de là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sententieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées; il a peu d'images, parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus & cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force & de l'élévation; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action, & tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les collèges, il acquerra, de plus, une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à peser & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent aussi-tôt le bouleversement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous mêmes; moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés & sages, & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal: mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qoi tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous: c'est le premier intérêt du sage, après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espèce, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénerer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon éleve hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui; puisque non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ay d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête? Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions! Quelle netteté de judiciaire! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borné des possibles, & fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, sait s'abaisser à la leur! Les vrais principes du juste, les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement, il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines, il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimères, moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes

les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je sais que s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure, pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il diffère de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en diffère, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élève à six ans différoit peu des vôtres, que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, & l'âge de l'homme fait dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais considérez aussi que ceux ci sont déjà tous philosophes & théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que philosophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire: rien de ce que vous supposez n'existe; les jeunes gens ne sont point faits ainsi; ils ont telle ou telle passion; ils font ceci ou cela; c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges si prompts à la censure, de considérer que ce qu'ils disent-là je le sais tout aussi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long-temps, & que n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le temps de chercher en quoi je me trompe: qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation; qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de systême, je donne le moins qu'il est possible au raisonnement, & ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé; mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre de gens: mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre; d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé, comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particulière, qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui; à qui de mon éleve ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser; mais si tôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-temps inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premièrement que, voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes; qu'il voye par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable & sensé dans les villes, quand il sera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager; & celui même qui les partage s'instruit encore, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considérez aussi que bornés par nos facultés au

aux choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise aux notions abstraites de la philosophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous sommes si fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La première idée abstraite est le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'être incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le systême des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons quel est-il, où est il? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps: cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur: ce n'est point celle de la raison, ni même de la nature bien ordonnée; c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long tems étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits & soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instrumens de nos connoissances, les êtres corporels & sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *esprit*, n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or, on m'avouera que des esprits qui ont des bras & des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont faits des dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'esprit, de trinité, de personnes, sommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est par-tout; mais nous croyons aussi que l'air est par-tout, au moins dans notre atmosphère; & le mot *esprit* dans son origine ne signifie lui-même que *souffle* & *vent*. Si tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre; il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une manière semblable à celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, & il en fit des dieux aussitôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée de la matière n'a pas été moins lente à se former en eux que celle de l'esprit, puisque cette première idée est une abstraction elle-même. Ils ont ainsi rempli l'univers de dieux sensibles. Les astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons mêmes, tout avoit son ame, son Dieu, sa vie. Les marmousets de Laban, les manitou des sauvages, les fétiches des nègres, tous les ouvrages de la nature & des hommes ont été les premières divinités des mortels: le polythéisme a été leur première religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le systême total des êtres sous une seule idée, & de donner un sens au mot *substance*, lequel est la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins antropomorphite; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précisément l'erreur où mène l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que pour admettre une substance unique, il lui faudroit supposer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée & l'étendue, dont l'une est essentiellement divisible, & dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive & inséparable de la substance à laquelle elle appartient, qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés des deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considérez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obs-

cur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premières operations des sens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en sait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est infini pour les enfans, ils ne savent mettre des bornes à rien; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au-deçà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront une espace immense, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur père. En toute chose leur connoissance étant pour eux la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoit Achille & ne connoit pas Jupiter. Un paysan suisse qui se croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un roi, demandoit d'un air fier si le roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une ame, & peut être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant enseignant le catéchisme à des enfans; si je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. On m'objectera que la plupart des dogmes du christianisme étant des mystères, attendre que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus. A cela je réponds premièrement, qu'il y a des mystères qu'il est non seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les mystères, il faut comprendre au moins, qu'ils sont incompréhensibles; & les enfans ne sont pas mêmes capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout est mystere, il n'y a point de mystères proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé,

Ce dogme mal entendu est le principe de la sanguinaire intolérance, & la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine, en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel: mais si pour l'obtenir il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le ciel de sansonets & de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit il? ce qu'il conçoit; & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque? On dit à l'un que Mahomet est le prophête de Dieu, & il dit que Mahomet est le prophête de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux dispositions si semblables pour envoyer l'un en paradis & l'autre en enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu; & il le croit à la manière d'Euripide.

> O Jupiter! car de toi rien finon
> Je ne connois seulement que le nom.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel; les Catholiques croient la même chose de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoi qu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu; & ces cas ont lieu, soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, est que vous prétendez que les enfans ont à sept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

Par le même principe, il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a

pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui sequestrés de toute société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la justice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle; c'est un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disoit que Plutarque est injuste, envieux, jaloux, & si tyran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'esprit des enfans est qu'elles y restent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suisse une bonne & pieuse mère de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point instruire son fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette instruction grossière, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence; & sitôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime & trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, & son amour-propre aspiroit au moment de connoître ce mystère qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit: cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de mystère indiscrettement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, & qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse guères; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumières porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mystères, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré; si l'on n'accéleroit de même le progrès des lumières qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la nature, & que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultés, & à tel autre point par les autres. (*Emile*).

AFFECTION. C'est une humeur melancolique, & une humeur par consequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté; qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu & vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesme à moy pour argument & pour objet: C'est le seul livre au monde de son espece, & d'un dessein farouche & extravagant. Il n'y a rien aussi en cette œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie: car à un sujet si vain & si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face conte. Or, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur que j'ay tousiours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre: d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez monstré à vos enfans, tient l'un des premiers rangs. Qui sçaura l'aage auquel Monsieur d'Estissac vostre mary, vous laissa veufve; les grands & honorables partis qui vous sont esté offerts, autant qu'à Dame de France de vostre condition; la constance & fermeté dequoy vous avez soustenu tant d'années, & au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont

agitée par tous les coins de France, & vous tiennent encore assiegée : l'heureux acheminement que vous y avez donné, par vostre seule prudence ou bonne fortune : il dira aisement avec moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprès que le vostre. Je loue Dieu, Madame, qu'elle aye esté si bien employée : car les bonnes esperances que donne de soy Monsieur d'Estissac vostre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeissance & reconnoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a pû remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre : je veux si ces escrits viennent un jour à luy tomber en main, lors que je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encore plus vivement tesmoigné par les bons effets, dequoy si Dieu plaist il se ressentira ; qu'il n'est gentil homme en France, qui doive plus à sa mère qu'il fait, & qu'il ne peut donner à l'avenir plus certaine preuve de sa bonté, & de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se voye universellement & perpetuellement empreint aux bestes & en nous, ce qui n'est pas sans controverse, je puis dire à mon advis, qu'après le soin que chaque animal a de sa conservation, & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance, tient le second lieu en ce rang. Et parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à estendre & faire aller avant, les pieces successives de cette sienne machine ; ce n'est pas merveille, si à reculons des enfans aux peres, elle n'est pas si grande. Joint cette autre consideration Aristotelique : que celuy qui bien fait à quelqu'un, l'aime mieux, qu'il n'en est aimé : Et celuy à qui il est deu, ayme mieux que celuy qui doit : & tout ouvrier ayme mieux son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous desirons estre, & l'estre consiste en mouvement & action. Parquoy chacun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait, exerce une action belle & honneste : qui reçoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste. L'honneste est stable & permanent, fournissant à celuy qui l'a fait une gratification constante. L'utile se perd & eschappe facilement, & n'en est la mémoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté. Et le donner est de plus de coust que le prendre. Puis qu'il a pleu à Dieu nous doüer de quelque capacité de discours, afin que comme les bestes nous ne fussions pas servilement assujetis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement & liberté volontaire ; nous devons bien prester un peu à la simple authorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance & entremise de nostre jugement. Comme sur ce sujet, duquel je parle, je ne puis recevoir cette passion, dequoy on embrasse les enfans à peine encore naiz, n'ayans ny mouvemens en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables : & ne les ay pas souffert volontiers nourrir pres de moy. Une vraye affection & bien reglée, devroit naistre, & s'augmenter avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eux : & lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant & quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle, & en juger de mesme s'ils sont autres, nous rendans tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au contraire, & le plus communément nous nous sentons plus esmeus des trepignemens, jeux & niaiseries pueriles de nos enfans, que nous ne faisons après, de leurs actions toutes formées : comme si nous les avions aimez pour nostre passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes. Et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre despense qu'il leur faut estans en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre & joüir du monde, quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus espargnans & restrains envers eux : Il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir : Et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre, ny vivre, qu'aux despens de nostre estre, & de nostre vie, nous ne devions pas nous mesler d'estre peres. Quant à moy, je trouve que c'est cruauté & injustice de ne les recevoir au partage & société de nos biens, & compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, & de ne retrancher & resserrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effet. C'est injustice de voir qu'un pere vieil, cassé, & demy-mort, jouysse seul à un coin du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement & entretien de plusieurs enfans : & qu'il les laisse cependant par faute de moyens, perdre leurs meilleures années, sans se pousser au service public, & cognoissance des hommes. On les jette au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à pourvoir à leur besoin. Comme j'ay veu de mon temps, plusieurs jeunes hommes de bonne maison, si adonnez au larcin, que nulle correction ne les en pouvoit destourner. J'en cognois un bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere, tres honneste & brave gentil-

homme, je parlay une fois pour cet effet. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cette ordure par la rigueur & avarice de son pere: mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit estre surpris en larcin des bagues d'une Dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avoy oüy faire d'un autre gentilhomme, si fait & façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant après à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner ce trafic, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose dequoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez & duits à cela, que parmy leurs compagnons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis gascon, & si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours: Seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est à la verité un peu plus descrié que les autres de la françoise nation. Si est ce que nous avons veu de nostre temps à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'autres contrées, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette desbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que fit un jour un Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruict & usage, que pour se faire honorer & rechercher aux siens: & que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en authorité dans sa famille, & pour esviter qu'il ne vinst à mespris & desdain à tout le monde (de vray non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice;) cela est quelque chose: mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit éviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu, & par sa suffisance, & aimable par sa bonté & douceur de ses mœurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix: & les os & reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect & reverence. Nulle vieillesse ne peut estre si caducque & si rance, à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable: & notamment à ses enfans, desquels il faut avoir reglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité & par le besoin, non par rudesse & par force.

——— & errat longè, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur & la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur, & en la contrainte: & tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, & par prudence & adresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé: ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, & bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eus: Ils me meurent tous en nourrisse: mais Leonore, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a atteint six ans & plus, sans qu'on ait employé à sa conduite, & pour le chastiement de ses fautes puerilles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant aisement) autre chose que paroles, & bien douces: Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquels nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sçay estre juste & naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela vers des masles, moins nez à servir, & de condition plus libre: j'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité & de franchise. Je n'ay veu autre effet aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres. Voulons-nous estre aimez de nos enfans? leur voulons-nous oster l'occasion de souhaiter notre mort? combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ny juste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*: accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur: Car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. Je dy specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysive, & qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes: car ailleurs, où la vie est questuaire, la pluralité & compagnie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux outils & instrumens à s'enrichir. Je me mariay à trent-trois ans, & loue l'opinion de trente-cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente: mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage apres cinquante-cinq: & condamne leur engeance indigne d'aliment & de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes: qui jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps: &, devenu sur l'aage, qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extresme reproche, d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans: & recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucelage; d'autant que les courages s'amollissent & divertissent par l'accouplage des femmes.

Ma hor congiunto à giovinetta sposa,
Lieto homai de figli era in vitto
Negli affetti di padre & di marito.

Muleaffes roi de Thune, celuy que l'empereur Charles V. remit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appellant brode, effeminé, engendreur d'enfans. L'histoire grecque remarque de Jecus Tarentin, de Chryso, d'Astylus, de Diopompus, & d'autres, que pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux olympiques, de la palestre, & tels exercices, ils se priverent autant que leur dura ce soin, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contrée des Indes espagnoles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'apres quarante ans, & si le permettoit-on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente-cinq ans, il n'est pas temps qu'il fasse place à son fils qui en a vingt: il est luy-mesme au train de paroistre & aux voyages des guerres, & en la cour de son prince: il a besoin de ses pieces, & en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy-là peut servir justement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche: Je ne me veux pas despouiller devant que de m'aller coucher. Mais un pere atterré d'années & de maux, privé par sa foiblesse & faute de santé, de la commune societé des hommes, il se fait tort, & aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller afin de se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robe de nuict bien chaude: le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en estrenner volontiers ceux à qui, par ordonnance naturelle, cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en prive: autrement sans doute il y a de la malice & de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles V. fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre; d'avoir sçeu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robes nous chargent & empeschent, & de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il résigna ses moyens, grandeur & puissance à son fils, lors qu'il sentit defaillir en soy la fermeté & la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Cette faute, de ne sçavoir recognoistre de bonne heure, & ne sentir l'impuissance & extresme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & à l'ame, qui à mon opinion est esgale, si l'ame n'en a plus de la moitie, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps & cogneu familièrement des personnages de grande authorité, qu'il estoit bien aisé à voir, estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaité retirez en leur maison à leur aise, & deschargez des occupations publiques & guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf & fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez verte. Cettuy-cy avoit plusieurs filles à marier, & un fils desia en aage de paroistre: cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses & visites estrangeres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus, pour avoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accoustumé, qu'il luy seroit mieux de nous faire place, & de laisser à son fils sa maison principale, (car il n'avoit que celle là de bien logée & accommodée) & se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puis qu'il ne pouvoit autrement esviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis, & s'en trouva bien. Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire: je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouissance de ma maison & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion: je leur en lairrois l'usage, parce qu'il me seroit plus commode: Et de l'authorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit. Ayant tousiours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, & de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs déportemens: leur fournissant d'instruction & d'advis suivant l'experience qu'il en a, & d'acheminer lui-mesme l'ancien honneur & ordre de sa maison en la main de ses successeurs, & se respondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et pour cet effet, je ne voudrois pas fuir leur compagnie, je voudrois les esclairer de prés, & jouir selon la condition de mon aage, de leur allegresse, & de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux, comme je ne pourroy sans offenser leur assemblée par le chagrin de mon aage, & l'obligation de mes maladies, & sans contraindre aussi & forcer les regles & façons de vivre que j'auroy lors; je voudroy au moins vivre prés d'eux en un quartier de ma maison; non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vy il y a quelques années, un Doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude

par l'incommodité de sa melancolie, que lors que j'entray en sa chambre, il y avoit vingt-deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas: & si avoit toutes ses actions libres & aisées, sauf un rhume qui luy tomboit sur l'estomach. A peine une fois la sepmeine, vouloit-il permettre qu'aucun entrast pour le voir: Il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer & sortir. Son occupation estoit se promener, & lire quelque livre, car il cognoissoit aucunement les lettres: obstiné au demeurant de mourir en cette desmarche, comme il fit bien tost apres. J'essayeroy par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié & bien-veillance non feinte en mon endroit. Ce qu'on gaigne aisement envers des natures bien nées: car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à milliers, il les faut haïr & fuir pour telles. Je veux mal à cette coustume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, & leur en enjoindre une estrangere comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre authorité: Nous appellons Dieu tout puissant, pere, & nous desdaignons que nos enfans nous en appellent. J'ay reformé cette erreur en ma famille. C'est aussi folie & injustice de priver les enfans qui sont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere & desdaigneuse, esperant par là, les tenir en crainte & obeïssance. Car c'est une farce tres-inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfans, & qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse & les forces en main, & par consequent le vent & la faveur du monde: & reçoivent avecques mocquerie, ces mines fieres & tyranniques, d'un homme qui n'a plus de sang, ny au cœur, ny aux veines: vrais espouventails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aimer. Il y a tant de sortes de defauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection & amour des siens: le commandement & la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un, duquel la jeunesse avoit esté tres-imperieuse; quand il est venu sur l'aage, quoiqu'il le passe aussi sainement qu'il se peut; il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maistre de France: il se ronge de soin & de vigilance, tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complote: du grenier, du celier, voire & de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibessiere, plus cheres que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'espargne & chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduits de sa maison, en jeu, & en despense, & en l'entretien des contes de sa vaine colere & prevoyance. Chacun est en sentinelle contre luy. Si par fortune quelque chetif serviteur s'y adonne, soudain il luy est mis en soupçon: qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy-mesme. Quantesfois s'est-il vanté à moy, de la bride qu'il donnoit aux siens, & exacte obeïssance & reverence qu'il en recevoit: combien il voyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia.

Je ne sçache homme qui pust apporter plus de parties & naturelles & acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il fait, & si en est descheu comme un enfant. Partant l'ay-je choisi parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, s'il est ainsi mieux, ou autrement. En presence, toutes choses luy cedent. Et laisse-on ce vain cours à son authorité, qu'on ne luy resiste jamais: On le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-il congé à un valet? il plie son pacquet, le voila party: mais hors de devant luy seulement: Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra & fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on fait venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque despeche, qui desplaise? on la supprime: forgeant tantost apres, assez de causes pour excuser la faute d'execution ou de response. Nulles lettres estrangeres ne luy estans premierement apportées, il ne void que celles qui semblent commode à sa science. Si par cas d'advanture il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne, de les luy lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut: & fait-on à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne void enfin affaires, que par une image disposée & desseignée & satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'esveiller son chagrin & son courroux. J'ay veu sous des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effet. Il est tousiours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris. Elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster: la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ay veu une qui desroboit gros à son mary, pour, disoit-elle à son confesseur, faire ses aumones plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation. Nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary. Il faut qu'elles l'usurpent ou finement, ou fierement & tousiours injurieusement, pour luy donner de la grace & de l'authorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, & pour des enfans; lors empoignent-elles ce tiltre, & en servent leur passion, avec gloire;

& comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination & gouvernement. Si ce sont masles, grands & fleurissans, ils subornent aussi incontinent ou par force, ou par faveur, & maistre d'hostel & receveur, & tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce mal-heur plus difficilement, mais plus cruellement aussi & indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir, que femme, fils & valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inappercevance & d'ignorance, & facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous; mesme en ce temps, où les juges qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance & interessez? Au cas que cette pipperie m'eschappe à voir, au moins ne m'eschappe-il pas, à voir que je suis tres-pippable. Et aura on jamais assez dit, de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que j'en voy aux bestes, si pures, avec quelle religion je la respecte! Si les autres me pippent, au moins ne me pippe je pas moy-mesme à m'estimer capable de m'en garder: ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel. Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiete & tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost, & resolution. Quand j'oy reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy: je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en suis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'advertit & m'esveille de ce costé-là. Tous les jours & à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous savions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration. Et plusieurs autheurs blessent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, & lançant à leurs ennemis des traits, propres à leur estre relancez plus advantageusement. Feu M. le mareschal de Monluc, ayant perdu son fils, qui mourut en isle de Maderes, brave gentil-homme à la verité & de grande esperance; me faisoit fort valoir entre ses autres regrets, le desplaisir & creve cœur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à luy: & d'avoir perdu sur cette humeur d'une gravité & grimace paternelle, la commodité de gouster & bien cognoistre son fils: & aussi de luy declarer l'extresme amitié qu'il luy portoit, & le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée & pleine de mespris, & a emporté cette creance, que je n'ay sçeu ny l'aymer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy-je à descouvrir cette singuliere affection que je luy portoy dans mon ame? estoit-ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir & toute l'obligation? Je me suis contraint & gehenné pour maintenir ce vain masque: & y ay perdu le plaisir de sa conversation, & sa volonté quant & quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique. Je trouve que cette plainte estoit bien prise & raisonnable: Car comme je sçay par une trop certaine experience, qu'il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, & d'avoir eu avec eux une parfaite & entiere communication. O mon amy! En vaux-je mieux d'en avoir le goust, ou si j'en vaux moins? j'en vaux certes bien mieux. Son regret me console & m'honore. Est-ce pas un pieux & plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques? Est-il jouissance qui vaille cette privation? Je m'ouvre aux miens tant que je puis, & leur signifie tres-volontiers l'estat de ma volonté, & de mon jugement envers eux, comme envers un chacun: je me haste de me produire, & de me presenter: car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, de quelque part que ce soit. Entre autre coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dit Cesar, cette-cy en estoit l'une; que les enfans ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en public en leur compagnie, que lors qu'ils commençoient à porter les armes: comme s'ils eussent voulu dire, que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité & accointance. J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps: qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils doivent avoir naturellement en leurs fortunes; mais laissent encore apres eux, à leurs femmes, cette mesme authorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer à leur fantaisie. Et ay cogneu tel Seigneur des premiers officiers de nostre couronne, ayant par esperance de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans: sa mere en son extresme decrepitude, jouissant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere qui avoit de sa part vescu prés de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant trouve-je peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot: il n'est point de debte estrangere qui apporte plus de ruine aux maisons: mes predecesseurs ont communement suivy ce conseil bien à propos, & moy aussi. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traitables & recognoissantes, se trompent, de faire perdre quelque réelle commodité, pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que

que par dessus une autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injustice les alleche : comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses : Et en font debonnaires d'autant plus, qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers & glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres, pendant que les enfans ne sont pas en l'aage selon les loix pour en manier la charge : mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en leur maturité, ils auront plus de sagesse & de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutefois à la verité plus contre nature, de faire dépendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison & de leur aage : d'autant que la necessité & l'indigence est beaucoup plus mal-seante & mal aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere. En general, la plus saine distribution de nos biens en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puis que d'une prescription civile & sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au delà, je tien qu'il faut une grande cause & bien apparante pour nous faire oster à un, ce que sa fortune luy avoit acquis, & à quoy la justice commune l'appelloit : & que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir nos fantaisies frivolles & privées. Mon sort m'a fait grace, de ne m'avoir presenté des occasions qui me pussent tenter, & divertir mon affection de la commune & legitime ordonnance. J'en voy envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices. Un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se trouve à point, pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage. La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs & plus frequens offices, mais le plus recens & presens font l'operation. Ce sont gens qui se jouent de leurs testamens, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceux qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suite, & de trop de poids, pour estre ainsi promenée à chaque instant : & en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardans sur tout à la raison & observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, & proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les esprits puerils. A l'adventure eut-on fait injustice, de me desplacer de mon rang, pour avoir esté le plus lourd & plombé, le plus long & desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma province : soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires, sur la foy de ces divinations ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette regle, & corriger les destinées aux choix qu'elles ont fait de nos heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle : vice constant inamendable : & selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important prejudice. Le plaisant dialogue du legislateur de Platon, avec ses citoyens, fera honneur à ce passage. Comment donc, disent-ils, sentans leur fin prochaine, ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à nous, à qui il nous plaira ? O dieux, quelle cruauté ! Qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus ou moins selon nos fantaisies ! A quoy le legislateur respond en cette maniere : Mes amis, qui avez sans doute bien-tost à mourir, il est malaisé, & que vous vous cognoissiez, & que vous cognoissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription delphique. Moy, qui fay les loix, tien que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce dont vous jouissez. Et vos biens & vous, estes à vostre famille tant passée que future : mais encore plus sont au public, & vostre famille & vos biens. Parquoy de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion vous sollicite mal à propos, de faire testament injuste, je vous en garderay. Mais ayant respect & à l'interest universel de la cité, & à celuy de vostre maison, j'establiray des loix, & feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez-vous-en joyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'autre, qui autant que je puis, prend soins du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. Revenant à mon propos, il me semble en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë sur des hommes, sauf la maternelle & naturelle : si ce n'est pour le chastiment de ceux qui par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration, qui nous a fait forger & donner pieds si volontiers à cette loy, que nul ne vit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne : & n'est gueres seigneurie au monde, où elle ne s'allegue comme icy, par une vray-semblance de raison qui l'authorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups

inique & fantastique. Car cét appetit desreglé & ce goust malade, qu'elles ont au temps de leurs grossesses, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communement on les void s'adonner aux plus foibles & malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encore au col. Car n'ayans point assez de force de discours pour choisir & embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules: comme les animaux qui n'ont cognoissance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demeurant il est aisé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, & leur faisons prendre les nostres en charge: nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse, à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre: leur défendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer de tout au service des nostres. Et voit-on en la pluspart d'entre-elles, s'engendrer bien-tost par accoustumance une affection bastarde, plus vehemente que la naturelle; & plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours. Et j'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duites à venir allaicter ces petits enfans, recognoissent leur voix quand ils crient, & y accourent: si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent, & l'enfant en fait de mesme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on osta la sienne; parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne pût jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, & mourut sans doute de faim. Les bestes alterent & abastardissent aussi aisement que nous, l'affection naturelle. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Lybie, il y a souvent du mescompte: il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment: mais que l'enfant ayant force de marcher, trouve son pere, celuy vers lequel en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas. Or à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfans, pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous-mesmes; il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit, de nostre courage & suffisance; sont produits par une plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres. Nous sommes pere & mere ensemble en cette generation: ceux-cy nous coustent bien plus chere, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans, est beaucoup plus leur, que nostre: la part que nous y avons est bien legere: mais de ceux-cy, toute la beauté, toute la grace & le prix sont nostres. Par ainsi ils nous representent & nous rapportent bien plus vivement que les autres. Platon adjouste, que ce sont icy des enfans immortels, qui immortalisent leurs peres, voire & les deifient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or les histoires estans pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette-cy. Heliodorus ce bon evesque de Tricea, aima mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille, fille qui dure encore bien gentille: mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement & mollement godetonnée pour fille ecclesiastique, & sacerdotale, & de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur & authorité, & entre autres qualitez, excellent en toute sorte de litterature: qui estoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent sous Cesar en la guerre des gaules, & qui depuis s'estant jetté au party du grand Pompejus, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cesar le deffit en Espagne. Ce Labienus dequoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, & comme il est vray-semblable, les courtisans & favoris des empereurs de son temps, pour ennemis de sa franchise, & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses escrits & ses livres. Ses adversaires le poursuivirent devant le magistrat à Rome, & obtinrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes, & les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen & matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptées de tout sentiment & de toute souffrance, comme la reputation & les inventions de nostre esprit: & si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines & monumens des muses. Or Labienus ne put souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture: il se fit porter & enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer & à s'enterrer ensemble. Il est mal-aisé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Cassius Severus, homme tres-éloquent & son familier, voyant brusler ses livres, crioit, que par mesme sentence on le de-

voit quant & quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit & conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident advint à Greuntius Cordus accusé d'avoir en ses livres loüé Brutus & Cassius. Ce senat vilain, servile, & corrompu, & digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, & se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus estant jugé par ce coquin Neron : sur les derniers traits de sa vie, comme la pluspart du sang fut desia escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faites tailler à son medecin pour mourir, & que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres, & commençast à s'approcher des parties vitales ; la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit, & mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit-ce, qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ses enfans : representant les adieux & les estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, & un effet de cette naturelle inclination, qui r'appelle en nostre souvenance en cette extremité, les choses que nous avons eues les plus cheres pendant nostre vie ? Pensons-nous qu'Epicurus, qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extresmes douleurs de la colique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde ; eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nez & eslevez, s'il en eust eu, comme il faisait de la production de ses riches escrits ? & que s'il eust esté au choix de laisser apres luy un enfant contrefait & mal né, ou un livre sot & inepte, il ne choisist plustost ; & non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malh-ur que l'autre ? Ce seroit à l'adventure impiété en sainct Augustin (pour exemple) si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses escrits, dequoy nostre religon reçoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eust ; s'il n'aimoit mieux enterrer ses enfans. Et je ne sçay si je n'aimerois pas mieux beaucoup en avoir produit un parfaitement bien formé, de l'accointance de muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy-cy tel qu'il est ; ce que je donne, je le donne purement & irrevocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien que je luy ay fait, il n'est plus en ma disposition. Il peut sçavoir assez des choses que je ne sçay plus, & tenir de moy ce que je n'ay point retenu : & qu'il faudroit que tout ainsi qu'un estranger, j'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit. Si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes adonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'eneide que du plus beau garçon de Rome : & qui ne souffrissent plus aisement une perte que l'autre. Car selon Aristote, de tous ouvriers le poëte est nommement le plus amoureux de son ouvrage. Il est mal-aisé à croire, qu'Epaminondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité, des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaignées sur les lacedemoniens) eust volontiers consenty d'eschanger celles-là, aux plus pimpantes de toute la Grece : ou qu'Alexandre & Cesar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfans & heritiers ; quelque parfaits & accomplis qu'ils pussent estre. Voire je fay grand doute que Phidias ou autre excellent statuaire, aimast autant la conservation & la durée de ses enfans naturels, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long travail & estude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses & furieuses, qui ont eschauffé quelquefois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils ; encore s'en trouve-il de pareilles en cette autre sorte de parenté. Tesmoin ce que l'on recite de Pygmalion ; qu'ayant basty une statuë de femme de beauté singuliere, il devint si esperduëment espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage, quil fallut, qu'en faveur de sa rage, les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
Subsidit digitis.

(*Essais de Montaigne*).

AMOUR. Je me suis proposé de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union etoit dans l'ordre de la nature, & s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage, & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune ; dans le second chaque caractère étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné, du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caractères, l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'au-

tre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caractères. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'altèrent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de pères & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille; chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages? étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie; & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caractères, qui devroit engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ses convenances, fût-elle née dans une famille déshonnêté, fût elle la fille du bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire! je dis la mienne & non celle du père; car en me confiant son fils il me cede sa place, il subst tue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai père d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire, au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-temps Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue mais il ne la reconnoîtra que quand il en ser temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son élève un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que, de plus, on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme: comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il élève son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever: ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal, & dans le second, du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, & d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; & le maître devenu l'esclave se trouve la plus ridicule & la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les rois de l'Asie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernieres; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête-homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense guères. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux moeurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes: on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête fait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable; & c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossièrement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la manière de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grand talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau, quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même: soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect; de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans; ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la première qui frappe, & la dernière qu'on doit faire; mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour

le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient, & la laideur un avantage: mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Élève de la nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle fera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se deploie que dans l'intimité du commerce; & son mari le sentira plus que personne au monde. Son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême & Télémaque, qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on destine à l'instruire! Elle ne sera point le professeur de son mari, mais son disciple; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante: il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est temps, enfin, qu'ils se voyent; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville, & dit avec dépit: que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'est pas-là qu'est l'épouse de mon cœur: mon ami, vous le saviez bien; mais mon temps ne vous coûte guères, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir: Emile, croyez-vous ce que vous dites? A l'instant il me saute au cou tout confus, & me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais chevaliers errans; non pas comme eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit; & je n'imagine aucun lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée; & dans la vîtesse de notre marche, perdant le temps pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans delà; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entière; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût reduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter, au gré de son ennui, celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience, celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher: il croit gagner le temps qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte.

Vivre & jouir seront pour lui la même chose; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en couriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court guères en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une rivière? je la côtoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe par-tout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las..... mais Emile ne se lasse guères; il est robuste; & pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, & la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place: le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; Daubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoint dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la manière que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois guères adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux: car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre première course un terme éloigné: le prétexte en est facile; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive: mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumière, nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit: si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté

de la coline, vous eussiez été mieux reçus..... vous auriez trouvé une maison de paix..... des gens si charitables!..... de si bonnes gens!..... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois;..... ils ne pâtissent pas, Dieu merci; & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage: je serois bien aise de les voir; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien: s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans le bois; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité: l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment: sans dire le sujet de notre voyage, nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manières: quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit; mais propre & commode; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! & pour des inconnus! Je crois être au temps d'Homère. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers sont rares ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être: c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du temps d'Homère on ne voyageoit guères, & les voyageurs étoient bien reçus partout. Nous sommes peut être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente à sa femme; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups-d'œil est pour Emile. Une mère dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reste un vide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, & s'assied modestement sans parler. Emile occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle & mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute: & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mère, qui remarque son embarras, fait signe au père, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union; la vie douce & paisible qu'ils mènent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt: Emile emu, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naive vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure, elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance; ses manières sont vives sans étourderie; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante: la jeune personne le voyant pleurer est prête de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrete la retient: elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mère, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mère lui dit avec douceur: Sophie, remettez-

remettez-vous; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie! est-ce vous que mon cœur cherche? est-ce vous que mon cœur aime? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard: guidez-moi, tandis qu'il est tems; si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet: elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'*amour* encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela suffit; elle sera bien malheureuse s'il s'en occupe impunément.

Les mères ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mère de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit soupirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes *amours*, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considère pas assez l'influence que doit avoir la première liaison d'un homme avec une femme, dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une première impression, aussi vive que celle de l'*amour* ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaine dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation: savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle, omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter, dans cette entreprise, par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire: il m'importe fort peu d'avoir écrit un roman. C'est un assez beau roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute? Ce devroit être l'histoire de mon espèce: vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un roman de mon livre.

Une autre considération, qui renforce la première, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes: qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier *amour*, mais la première passion de toute espèce; que de cette passion, l'unique, peut être; qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la dernière forme que doit prendre son caractère. Ses manières de penser, ses sentimens, ses goûts, fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc! la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme

sage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez qui vous êtes & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'est pas le tems des leçons, & celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même, ne font qu'irriter sa vivacité: déjà Sophie lui paroit trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas: mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénètre sa pensée; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espèce de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable *amour* est plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration, mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'amant comment on soit mise, pourvu qu'il voie qu'on s'occupe de lui? Déjà sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher; il ne lui suffit plus qu'il les voie, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mère ne sont pas non plus restées muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystère avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au père, à la mère, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroit rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un amant couche dans la maison de sa maitresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumière la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la passion vous aveugle! Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison? Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maitresse! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation? Est-ce-là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous, apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables, parce qu'ils dérivent également de la nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maitresse. Votre honneur est en vous seul; & le sien dépend d'autrui. La négliger seroit blesser le vôtre même; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit

à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie: il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons: nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches, où notre séjour deviendroit suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel amant, plein d'*amour*, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons sentimens; & voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carrière; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il est un tems pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme, au milieu de sa course, voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la brièveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir, c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion; mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante: son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'*amour*; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délices & de jouissances; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractère que par sa personne; il espère, il attend un retour qu'il sent lui être dû: c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable: il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois: on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux? Irai-je troubler une volupté si pure? Ah! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté? Même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir, on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime & sois aimé! Jouis long-tems avant que de posséder; jouis à la fois de l'*amour* & de l'innocence; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre; je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il me sera possible. Hélas! il faut qu'il finisse, & qu'il finisse en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Si-tôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant, il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entière ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, & sans s'impatienter, sans se plaindre,

il met tout son attention à retrouver son chemin; il erre long-tems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté : je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la première fois; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras, & ne se parlent toujours point : que se diroient-ils en notre présence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promène dans le jardin; ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espèce, coupé en divers sens, de jolis ruisseaux, & de plate bandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de son Homère & toujours dans l'enthousiasme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit savoir ce que c'est qu'Alcinoüs, & la mère le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homère est critiqué par les gens de goût, comme trop simple & trop peu paré. Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hospitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le père, qui se plaît à l'augmenter, prend la parole & dit; que la jeune princesse alloit elle-même laver le linge à la rivière, croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon ? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle s'excuse avec vivacité; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire, & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en lisant dans son cœur ingénu, les allarmes qui la font parler. Son père a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs! Honteuse & tremblante, elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue; & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche; insensiblement ils nous précèdent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée; Emile parle & gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant; ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mère de Sophie, pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mère, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mère. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant! .. En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réitèrent; les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'*amour*, croit déjà toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les pères qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom,

même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'*amour* le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit: si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre; Emile est riche, elle le fait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité? Mais comment songeroit-il à ces obstacles? Emile fait-il s'il est riche? Daigne-t-il même s'en informer? Graces au ciel il n'a nul besoin de l'être, il fait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems, ses soins, ses affections, sa personne; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute: car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'*amour* éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien; il est craintif & tremblant devant elle. Il n'espère plus la toucher par la tendresse, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse, le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide: il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystère? Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter; loin de m'éviter elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes soins avec bonté; mes services paroissent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prières. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre élève: Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misère, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi, dis je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point? & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? Comment ne voyez vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre Sophie plus intraitable? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle; c'en feroit un très-grand de les lui avoir tous sacrifiés; & si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la première obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez, au contraire, économe & soigneux pour l'*amour* d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse, & de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui fassent peur, & que ses oppositions viennent précisément des richesses? Non, cher Emile, elles ont une cause plus solide & plus grave dans l'effet que produisent ces richesses dans l'ame du possesseur. Elle fait que les biens de la fortune sont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit le reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ces craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble, de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance; à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier.

vos richesses. Aimez-la, servez-la ; servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagère, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme ; combien il lui rend de confiance & d'espoir ; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'existeroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris son caractère, qui est-ce qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs *amours* ! Bel emploi pour un gouverneur ! si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison ; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédomage indirectement du respect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même ; & lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade, & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincère est à son aise, quand sans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son élève ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colère vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe, pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie, de son côté, veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maitresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle règle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement ; & si elle accepte ses droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent : vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossière à décrire les plaisirs de l'*amour* & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes ; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, & dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi même ; je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh ! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du père, de la mère, de la fille, du gouverneur, de l'élève, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'*amour* & la vertu puissent faire le bonheur ?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle ; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & legère, elle aime à sauter, il danse avec elle ; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes : la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'*amour* ; il est permis à un amant de donner ses leçons avec volupté ; il est permis d'être le maitre de sa maitresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accomode & l'acorde. Il est facteur, il est luthier

aussi-bien que menuisier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues, auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de son père. Les cadres n'en sont pas dorés & n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple ; elle cultive tous les talens, & son charme les embellit tous. Son père & sa mère se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chère ; l'*amour* a paré toute leur maison ; lui seul y fait règner sans frais & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir sa maitresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire ; mais il a besoin lui de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zèle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écolière que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux, pour éviter ceux qui les poursuivent ; & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes ; mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût ; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du systême du monde ; quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de religion ! Ils passent leur temps à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur, & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames ! ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux temps où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maitresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement ; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre : les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la première lui en a fait espérer autant des autres ; il s'est trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeste.

Emile aime ; il n'est donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son père lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer ; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien

ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans ; Emile ne les endure pas sans replique : le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mère est sa confidente ; comment lui cacheroit-elle son chagrin ? C'est sa première brouillerie ; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire ! Elle se repent de sa faute ; sa mère lui permet de la réparer, son père le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mère ; le père est aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'une air triste. A peine le père & la mère l'ont-ils salué, que Sophie se retourne ; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte ? Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit, & ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manières des femmes, & qui ne fait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le père de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne fait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle ; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en air. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vos êtes trop bon, dit le père en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mère ; & croyant voir un signe de consentement, s'approche, en tremblant, du visage de Sophie, qui detourne la tête, &, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas ; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mère ! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le père sort pour quelque affaire, la mère envoie Sophie sous quelque prétexte ; puis elle adresse la parole à Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux : » Monsieur, je crois qu'un jeune homme aussi bien né, aussi bien élevé que vous, qui a des sentimens & des mœurs, ne voudroit pas payer du déshonneur d'une famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne suis ni farouche, ni prude ; je sais ce qu'il faut passer à la jeunesse folâtre ; & ce que j'ai souffert sous mes yeux, vous le prouve assez. Consultez votre ami sur vos devoirs, il vous dira quelle différence il y a entre les jeux que la présence d'un père & d'une mère autorise, & les libertés qu'on prend loin d'eux en abusant de leur confiance, & tournant en piéges les mêmes faveurs qui, sous leurs yeux, ne sont qu'innocentes. Il vous dira, Monsieur, que ma fille n'a eu d'autre tort avec vous, que celui de ne pas voir, dès la première fois, ce qu'elle ne devoit jamais souffrir : il vous dira que tout ce qu'on prend pour faveur, en devient une, & qu'il est indigne d'un homme d'honneur d'abuser de la simplicité d'une jeune fille, pour usurper en secret les mêmes libertés qu'elle peut souffrir devant tout le monde ; car on sait ce que la bienséance peut tolérer en public ; mais on ignore où s'arrête dans l'ombre du mystere, celui qui se fait seul juge de ses fantaisies. «.

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon éleve, cette sage mère nous quitte, & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus ; & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont, sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une reflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la première étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévère, c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie ; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce ? Qui est ce qui supporte plus patiemment une offense ? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver ; & quand elle peut se livrer

vter sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrète mère ne fait pas tous ces détails à son père même : les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'énorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras ; & cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est surtout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférens ; moins difficile sur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables, pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le veritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la manière dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mélange exquis de réserve & de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui : mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'alarmer & le rassurer precisément quand il faut ; & si quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose ; la jalousie paroit alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas ; & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans replique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort (1) ?

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant ; mais delicat, sensible & craintif : il sera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maitresse, qu'à menacer son rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre. Son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques alarmes, saura bien les régler, l'en dédommager ; & ces concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entrainé ? O Emile ! qu'es-tu devenu ? Puis-je reconnoître en toi mon éleve ? Combien je te vois déchu ! Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps au plus rudes travaux, & son ame aux seules loix de la sagesse ; inaccessible aux préjugés, aux passions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes ; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix ; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée ; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile est le jouet d'un enfant !

Tel est le changement des scènes de la vie ; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir ; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt, par une maitresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mène au but ? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine ; & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

(1) Voyez l'article JALOUSIE dans le Dictionnaire de Morale.

Voulez-vous étendre sur la vie entière, l'effet d'une heureuse éducation? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre élève est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps. Voilà la dernière perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les instituteurs, & sur tout les pères, c'est qu'ils croient qu'une manière de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer a tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manières de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser?

Comme il n'y a que des grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guères que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette règle est confirmée par l'expérience: les gens immodérés changent tous les jours d'affections, des goûts, des sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement: mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps où ils ont commencé, alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours: car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés: au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes; parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer: l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement, lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester; mais il est inquiet, agité; il semble se débattre, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés: & tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant: l'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve, se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Est-ce par hazard qu'il la rencontre? Est-ce par hazard qu'ils se conviennent? Est-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un asyle que si loin d'elle? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois? Il s'effémine, dites-vous? Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mère ne l'eût séparé d'elle? Lecteurs, épargnez-moi des paroles ; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes règles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquième fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieu de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux ; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers des champs : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramène. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arrière ; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se debarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derrière lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis je ? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah ! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mère & la fille plus loin encore que la première fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit ; & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussitôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mère pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots, Emile frappe des mains, tressaillit de joie ; & Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mère le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mère, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance élève l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé jusques-là si mon élève ne méritoit pas mon estime ? Il m'arrive aussi d'aller sans lui : alors il est triste & ne murmure point ; que serviroient ses murmures ? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun temps ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & defend qu'on vienne par le mauvais temps. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux règles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, & je lui dis en l'embrassant : quoi ! cher Emile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur : ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse ; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant : ame franche, ami sincère, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis, ton retour est son ouvrage ; mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit; & ses visites, souvent d'une seule demi journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de temps à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vu, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'est pas oisif & sédentaire. Ces jours là, c'est Emile encore; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoit; il cherche les raisons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses desfins; s'il trouve une carrière de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays; souvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des fillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture; ils voyent qu'il la fait en effet. En un mot, il étend son zèle & ses soins à tout ce qui est d'utilité première & générale; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paie leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumière à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens; à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espèce à la place de celui qu'il a perdu: deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode; un paysan tombe malade, il le fait soigner; il le soigne lui même; un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hasard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche, il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hasard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le père & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin: mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire; quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte: on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carrière, qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussibien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice

avec elle ; & tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carrière, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si les jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mère ; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arrière & collés contre leurs corps leur donnent une attitude risible ; & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un sourire moqueur. Mais Sophie est légere & porte des talons bas ; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit ; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le temps qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie ; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enlève comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la première ; puis criant *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais temps ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le père de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre ! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir ! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien ; & après s'être assurées d'un de nos jours, la mère & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point ; elle s'arrête & fait signe à sa mère. Emile, un ciseau d'une main & le maillet de l'autre, acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie ; il la touche, il est respectable. Femme honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche ; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie ; après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise ; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des ailes ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse, & dire : *Hercule est vengé.*

Cependant la mère questionne le maître : Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là ? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris ; mais si ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage ; car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour & vous les nourrissez ! dit la mère en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le maître. A ces mots elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant sur lui des larmes, & sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois : mon fils ! o mon fils !

Après avoir passé quelque temps à causer avec nous, mais sans nous détourner : allons-nous en, dit la mère à la fille ; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue en lui disant : hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triste : je suis engagé, demandez au maître. On demande au maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit il, de l'ouvrage qui presse & qu'il faut rendre après-demain. Comptant sur ces Messieurs, j'ai refusé des ouvriers qui se sont présentés ; si ceux-ci me manquent je ne sais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mère ne replique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots : vous

voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mère piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le maitre sans être obligé de rester? & ce jeune homme si prodigue, qui verse l'argent sans nécessité, n'en fait-il plus trouver dans les occasions convenables! O maman, répond Sophie, à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence, mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paie. Emile a d'autres manières de penser, & j'espère de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas; c'est pour moi qu'il reste; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne: elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & sacré mis à part; jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zèle il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre; mais Sophie est équitable & fait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus: Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus? Quel malheur leur est arrivé? Personne de leur part! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie: Emile vit & s'est fait attendre inutilement!

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste; il faut rester. Mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le père vient au-devant de nous & nous dit: vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa? dit Sophie avec une manière de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le père, pourvu que ce ne soit pas vous? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mère nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la première, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois: elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulièrement prononcé, que ce mouvement involontaire la décèle à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tache de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder: car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colère, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est temps de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec dou-

eeur : chère Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste ; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainsi.

» Nous sommes partis hier à quatre heures ; il nous étoit prescrit d'arriver à sept, & nous prenons toujours plus de temps qu'il ne nous est nécessaire, afin de nous reposer en approchant d'ici. Nous avions déjà fait les trois quarts du chemin quand des lamentations douloureuses nous frappent l'oreille ; elles partoient d'une gorge de la colline à quelque distance de nous. Nous accourons aux cris ; nous trouvons un malheureux paysan, qui revenant de la ville un peu pris de vin sur son cheval, en étoit tombé si lourdement qu'il s'étoit cassé la jambe. Nous crions, nous appellons du secours ; personne ne répond ; nous essayons de remettre le blessé sur son cheval, nous n'en pouvons venir à bout : aux moindres mouvemens le malheureux souffre des douleurs horribles. Nous prenons le parti d'attacher le cheval dans le bois à l'écart ; puis faisant un brancard de nos bras, nous y posons le blessé, & le portons le plus doucement qu'il est possible, en suivant ses indications sur la route qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le trajet étoit long, il fallut nous reposer plusieurs fois. Nous arrivons enfin, rendus de fatigue ; nous trouvons avec une surprise amère que nous connoissions déjà la maison, & que ce misérable que nous rapportions avec tant de peine, étoit le même qui nous avoit si cordialement reçus le jour de notre première arrivée ici. Dans le trouble où nous étions tous, nous ne nous étions point reconnus jusqu'à ce moment. »

» Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à » lui en donner un troisième, sa femme fut » si saisie en le voyant arriver, qu'elle sentit des » douleurs aigües & accoucha peu d'heures » après. Que faire en cet état, dans une chau- » mière écartée où l'on ne pouvoit espérer au- » cun secours ? Emile prit le parti d'aller prendre » le cheval que nous avions laissé dans le bois, » de le monter, de courir à toute bride cher- » cher un chirurgien à la ville. Il donna le che- » val au chirurgien ; & n'ayant pu trouver assez » tôt une garde, il revint à pied avec un do- » mestique, après vous avoir expédié un ex- » près ; tandis qu'embarrassé, comme vous pou- » vez croire, entre un homme ayant une jambe » cassée & une femme en travail, je préparois » dans la maison tout ce que je pouvois prévoir » être nécessaire pour le secours de tous les » deux.

» Je ne vous ferai point le détail du reste ; » ce n'est pas de cela qu'il est question. Il étoit » deux heures après minuit avant que nous ayons » eu ni l'un ni l'autre un moment de relâche. » Enfin nous sommes revenus avant le jour dans » notre asyle ici proche, où nous avons attendu » l'heure de votre réveil pour vous rendre compte » de notre accident. »

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, élève la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu : Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien ; vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se lève, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui rendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le père enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis* ; & Sophie, sans se faire presser, lui donne aussitôt deux baisers sur l'autre joue. Mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mère, & cache dans ce sein maternel, son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit sentir. Après le diné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais, au surplus, tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légère sait aller chercher tout ce qui le blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche ; on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre, sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui, pour tout au monde, n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation plus commode pour pouvoir rester long-temps. Le zèle de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait, elle le fait si légérement & avec tant d'adresse, qu'il

se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un ange du ciel que Dieu leur envoye; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime ta compagne. Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau-né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré, ils croient y toucher, tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent, il faut que chacun ait son tout.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement: que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte? Il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez-donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang froid, il s'approche les yeux enflammés de colère, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante: ce que je ferois?..... je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, répondis-je en souriant: elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule, je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile; c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier desir que nous imprima la nature, & le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? qui le sait? Chacun le cherche, & nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre, & l'on meurt sans l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à ta naissance, je te pris dans mes bras, & qu'attestant l'Etre suprême de l'engagement que j'osai contracter, je vouai mes jours au bonheur des tiens, savois-je moi-même à quoi je m'engageois? Non: je savois seulement qu'en te rendant heureux j'étois sûr de l'être. En faisant pour toi cette utile recherche, je la rendois commune à tous deux. »

« Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, & celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir; c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher; & sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir. »

« Avec la même ignorance j'essayai d'éviter la même faute. En prenant soin de toi, je resolus de ne pas faire un pas inutile & de t'empêcher d'en faire. Je me tins dans la route de la nature, en attendant qu'elle me montrât celle du bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la même, & qu'en n'y pensant pas je l'avois suivie. «

« Sois mon témoin, sois mon juge, je ne te récuserai jamais. Tes premiers ans n'ont point été sacrifiés à ceux qui les devoient suivre; tu as joui de tous les biens que la nature t'avoit donnés. Des maux auxquels elle t'assujettit, & dont j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu n'en a jamais souffert aucun que pour en éviter un plus grand. Tu n'as connu ni la haine, ni l'esclavage. Libre & content, tu es resté juste & bon; car la peine & le vice sont inséparables: & jamais l'homme ne devient méchant que lorsqu'il est malheureux. Puisse le souvenir de ton enfance se prolonger jusqu'à tes vieux jours! je ne crains pas que jamais ton bon cœur se la rappelle sans donner quelques bénédictions à la main qui la gouverna. »

« Quand tu es entré dans l'âge de raison, je t'ai garanti de l'opinion des hommes; quand ton cœur est devenu sensible, je t'ai préservé de l'empire des passions. Si j'avois pu prolonger ce calme intérieur jusqu'à la fin de ta vie, j'aurois mis mon ouvrage en sûreté, & tu serois toujours heureux autant qu'un homme peut l'être: mais, cher Emile, j'ai eu beau tremper ton ame dans le Styx, je n'ai pu la rendre par-tout invulnérable; il s'élève un nouvel ennemi que tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont je ne puis plus te sauver. Cet ennemi, c'est toi-même. La nature & la fortune t'avoient laissé libre. Tu pouvois endurer la misère; tu pouvois supporter les douleurs du corps; celles de l'ame t'étoient inconnues; tu ne tenois à rien qu'à la condition humaine: & maintenant tu tiens à tous les attachemens que tu t'es donnés; en apprenant à desirer, tu t'es rendu l'esclave de tes desirs. Sans que rien change en toi, sans que rien t'offense, sans que rien touche à ton être, que de douleurs peuvent attaquer ton ame! Que de maux tu peux sentir sans être malade! Que de morts tu peux souffrir sans

sans mourir ! Un mensonge, une erreur, un doute peut te mettre au désespoir. »

« Tu voyois au théâtre les héros livrés à des douleurs extrêmes, faire retentir la scène de leur cris insensés, s'affliger comme des femmes, pleurer comme des enfans, & mériter ainsi les applaudissemens publics. Souviens-toi du scandale que te causoient ces lamentations, ces cris, ces plaintes, dans des hommes dont on ne devoit attendre que des actes de constance & de fermeté. Quoi ! disois-tu tout indigné, ce sont là les exemples qu'on nous donne à suivre, les modèles qu'on nous offre à imiter ! A-t-on peur que l'homme ne soit pas assez petit, assez malheureux, assez foible, si l'on ne vient encore encenser sa foiblesse sous la fausse image de la vertu ? Mon jeune ami, sois plus indulgent désormais pour la scène : te voilà devenu l'un de ses héros. »

« Tu sais souffrir & mourir, tu sais endurer la loi de la nécessité dans les maux physiques ; mais tu n'as point encore imposé de loix aux appétits de ton cœur, & c'est de nos affections, bien plus que de nos besoins, que naît le trouble de notre vie. Nos desirs sont étendus, notre force est presque nulle. L'homme tient par ses vœux à mille choses, & par lui-même il ne tient à rien, pas même à sa propre vie ; plus il augmente ses attachemens, plus il multiplie ses peines. Tout ne fait que passer sur la terre : tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, & nous y tenons comme s'il devoit durer éternellement. Quel effroi sur le seul soupçon de la mort de Sophie ! As-tu donc compté qu'elle vivroit toujours ? Ne meurt-il personne à son âge ? Elle doit mourir, mon enfant, & peut-être avant toi. Qui sait si elle est vivante à présent même ? La nature ne t'avoit asservi qu'à une seule mort ; tu t'asservis à une seconde : te voilà dans le cas de mourir deux fois. »

« Ainsi soumis à tes passions déréglées, que tu vas rester à plaindre ! Toujours des privations, toujours des pertes, toujours des alarmes ; tu ne jouiras pas même de ce qui te sera laissé. La crainte de tout perdre t'empêchera de rien posséder ; pour n'avoir voulu suivre que tes passions, jamais tu ne les pourras satisfaire. Tu chercheras toujours le repos, il fuira toujours devant toi, tu seras misérable & tu deviendras méchant, & comment pourrois-tu ne pas l'être, n'ayant de loi que tes desirs effrénés ? Si tu ne peux supporter des privations involontaires, comment t'en imposeras-tu volontairement ? Comment sauras-tu sacrifier le penchant au devoir, & résister à ton cœur pour écouter ta raison ? Toi qui ne veux déjà plus voir celui qui t'apprendra la mort de ta maîtresse, comment verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter vivante ? celui qui t'oseroit dire : elle est morte pour toi, la vertu te sépare d'elle ? S'il faut vivre avec elle quoi qu'il arrive, que Sophie soit mariée ou non, que tu sois libre ou ne le sois pas, qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te l'accorde ou qu'on te la refuse, n'importe, tu la veux, il la faut posséder à quelque prix que ce soit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête celui qui n'a de loix que les vœux de son cœur, & ne sait résister à rien de ce qu'il desire ? »

« Mon enfant, il n'y a point de bonheur sans courage, ni de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force* ; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature & fort par sa volonté. C'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste ; & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appellons pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer ce mot si profané, j'ai attendu que tu fusses en état de m'entendre. Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu besoin de la connoître. Ce besoin vient quand les passions s'éveillent : il est déjà venu pour toi. »

« En t'élevant dans toute la simplicité de la nature, au lieu de te prêcher de pénibles devoirs, je t'ai garanti des vices qui rendent ces devoirs pénibles. Je t'ai moins rendu le mensonge odieux autant qu'inutile ; je t'ai moins appris à rendre à chacun ce qui lui appartient qu'à ne te soucier que de ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon que vertueux : mais celui qui n'est que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui. »

« Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses affections. Car alors il suit sa raison, sa conscience ; il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, & rien ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en apparence ; tu n'avois que la liberté précaire d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant sois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; commande à ton cœur, ô Emile ! & tu seras vertueux. »

« Voilà donc un autre apprentissage à faire ; & cet apprentissage est plus pénible que le premier : car la nature nous délivre des maux qu'elle nous impose, ou nous apprend à les supporter. Mais elle ne nous dit rien pour ceux qui nous viennent de nous ; elle nous abandonne à nous-même ; elle nous laisse, victimes de nos passions, succomber à nos vaines douleurs, & nous glorifier encore des pleurs dont nous aurions dû rougir. »

« C'est ici ta première passion. C'est la seule peut-être qui soit digne de toi. Si tu la sais régir en homme, elle sera la dernière ; tu subjugueras

toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à celle de la vertu. »

« Cette passion n'est pas criminelle, elle est aussi pure que les ames qui la ressentent. L'honnêteté la forma, l'innocence l'a nourrie. Heureux amans! Les charmes de la vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux de l'amour; & le doux lien qui vous attend, n'est pas moins le prix de votre sagesse que celui de votre attachement. Mais dis-moi, homme sincère, cette passion si pure t'en a-t-elle moins subjugué? T'en es tu moins rendu l'esclave? & si demain elle cessoit d'être innocente, l'étoufferois-tu dès demain? C'est à présent le moment d'essayer tes forces; il n'est plus temps quand il les faut employer. Ces dangereux essais doivent se faire loin du péril. On ne s'exerce point au combat devant l'ennemi; on s'y prépare avant la guerre; on s'y présente déja tout préparé. »

« C'est une erreur de distinguer les passions en permises & défendues, pour se livrer aux premières & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en reste le maître; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir: ce qui nous est défendu par la conscience, n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions: mais il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels. Un homme n'est pas coupable d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette passion malheureuse asservie à la loi du devoir: il est coupable d'aimer sa propre femme au point d'immoler tout à cet amour. «

« N'attends pas de moi de longs préceptes de morale, je n'en ai qu'un seul à te donner, & celui-là comprend tous les autres. Sois homme, retire ton cœur dans les bornes de ta condition. Etudie & connois ces bornes; quelqu'étroites qu'elles soient, on n'est point malheureux tant qu'on s'y renferme: on ne l'est que quand on veut les passer; on l'est quand, dans ses desirs insensés, on met au rang des possibles ce qui ne l'est pas; on l'est quand on oublie son état d'homme pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours dans le sien. Les seuls biens dont la privation coûte, sont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir en détache; les souhaits sans espoir ne tourmentent point. Un gueux n'est point tourmenté du desir d'être roi; un roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être plus homme. »

« Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux: mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il ne s'agite point pour en sortir. Il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver; & les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant & plus riche de tout ce qu'il desire de moins que nous. Etre mortel & périssable, irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe, & dont je disparoîtrai demain? O Emile, ô mon fils, en te perdant que me resteroit-il de moi? Et pourtant il faut que j'apprenne à te perdre: car qui sait quand tu me seras ôté? »

« Veux-tu donc vivre heureux & sage? N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point: que ta condition borne tes desirs, que tes devoirs aillent avant tes penchans. Etends la loi de la nécessité aux choses morales: apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-dessus des événemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, & sage malgré les passions. Alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent, & tu sentiras que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires, tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet échange: car ces douleurs sont fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble & la termineras sans effroi: tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être; instruit de son néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, & le commencement de celle du juste. »

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice; & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux

Ce qu'il faut faire, répondis-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous? s'écrie-t-il avec emportement: quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!.... Quoi! repren[d]s-je, en l'interrompant, c'est de moi qu'Émile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous, ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette première furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Émile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal; & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

« Croyez-vous, cher Émile, qu'un homme, en quelque situation qu'il se trouve, puisse être plus heureux que vous l'êtes depuis trois mois? Si vous le croyez, détrompez-vous. Avant de goûter les plaisirs de la vie, vous en avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que vous avez senti. La félicité des sens est passagère. L'état habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui par l'espérance, que vous ne jouirez jamais en réalité. L'imagination, qui pare ce qu'on desire, l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Si cet état eût pu durer toujours, vous auriez trouvé le bonheur suprême. Mais tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine; & quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change; le bonheur nous quitte, & nous le quittons. »

« Le temps que vous ne mesuriez pas, s'écouloit durant votre délire. L'été finit, l'hiver s'approche. Quand nous pourrions continuer nos courses dans une saison si rude, on ne le souffriroit jamais. Il faut bien, malgré nous, changer de manière de vivre, celle-ci ne peut plus durer. Je vois dans vos yeux impatiens que cette difficulté ne vous embarrasse gueres: l'aveu de Sophie & vos propres desirs vous suggerent un moyen facile d'éviter la neige, & de n'avoir plus de voyage à faire pour l'aller voir. L'expédient est commode sans doute; mais le printemps venu, la neige fond & le mariage reste; il y faut penser pour toutes les saisons. »

« Vous voulez épouser Sophie, & il n'y a pas cinq mois que vous la connoissez! Vous voulez l'épouser, non parce qu'elle vous convient, mais parce qu'elle vous plaît; comme si l'amour ne se trompoit jamais sur les convenances, & que ceux qui commencent par s'aimer ne finissent jamais par se haïr. Elle est vertueuse, je le sais: mais en est-ce assez? suffit-il d'être honnêtes gens pour se convenir? Ce n'est pas sa vertu que je mets en doute, c'est son caractère. Celui d'une femme se montre-t-il en un jour? Savez-vous en combien de situations il faut l'avoir vue pour connoître à fond son humeur? Quatre mois d'attachement vous répondent-ils de toute la vie? Peut-être deux mois d'absence vous feront-ils oublier d'elle; peut être un autre n'attend il que votre éloignement pour vous effacer de son cœur; peut-être à votre retour la trouverez-vous aussi indifférente que vous l'avez trouvée sensible jusqu'à présent. Les sentimens ne dépendent pas des principes; elle peut rester fort honnête, & cesser de vous aimer. Elle sera constante & fidelle, je penche à le croire; mais qui vous répond d'elle & qui lui répond de vous, tant que vous ne vous êtes point mis à l'épreuve? Attendrez-vous, pour cette épreuve, qu'elle vous devienne inutile? Attendrez-vous, pour vous connoître, que vous ne puissiez plus vous séparer? »

« Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en passez vous vingt deux; cet âge est celui de l'amour, mais non celui du mariage. Quel père & quelle mère de famille! Eh! pour savoir élever des enfans, attendez au moins de cesser de l'être! Savez-vous à combien de jeunes personnes les fatigues de la grossesse supportées avant l'âge ont affoibli la constitution, ruiné la santé, abrégé la vie? Savez-vous combien d'enfans sont restés languissans & foibles, faute d'avoir été nourris dans un corps assez formé? Quand la mère & l'enfant croissent à la fois, & que la substance nécessaire à l'accroissement de chacun des deux se partage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui destinoit la nature: comment se peut-il que tous deux n'en souffrent pas? Ou je connois fort mal Émile, ou il aimera mieux avoir une femme & des enfans robustes, que de contenter son impatience aux dépens de leur vie & de leur santé. »

« Parlons de vous. En aspirant à l'état d'époux & de père, en avez-vous bien médité les devoirs? En devenant chef de famille, vous allez devenir membre de l'état; & qu'est-ce qu'être membre de l'état, le savez vous? Savez-vous ce que c'est que gouvernement, loix, patrie? Savez-vous à quel prix il vous est permis de vivre, & pour qui vous devez mourir? Vous croyez avoir tout appris, & vous ne savez rien encore. Avant de prendre une place dans l'ordre civil, apprenez à le connoître & à savoir quel rang vous y convient. »

« Émile, il faut quitter Sophie; je ne dis pas l'abandonner: si vous en étiez capable, elle seroit trop heureuse de ne vous avoir point épousé;

il la faut quitter pour revenir digne d'elle. Ne soyez pas assez vain pour croire déjà la mériter. O combien il vous reste à faire ! Venez remplir cette noble tâche, venez apprendre à supporter l'absence, venez gagner le prix de la fidélité, afin qu'à votre retour vous puissiez vous honorer de quelque chose auprès d'elle, & demander sa main, non comme une grace, mais comme une récompense. »

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumer à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte.... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maitresse; mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait, rêve un moment, & puis me regardant avec assurance, il me dit : quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuse depuis long-temps de l'indulgence des lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa maitresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & sois fidelle, tu n'as pas un amant sans vertu.

La fière Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, c'est n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échapper un soupir en sa présence; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure; mais que sert la raison contre la foiblesse ? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point, durant l'absence, réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne père de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé : « J'ai » tout fait pour vous complaire; je savois que » je traitois avec un homme d'honneur : il ne » me reste qu'un mot à vous dire. Souvenez- » vous que votre élève a signé son contrat de » mariage sur la bouche de ma fille. »

Quelle différence dans la contenance des deux amans ! Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du père, de la mère, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, & repète mille fois les mêmes choses

avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras, elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant! Il le voit, il le sent, il en est navré: je l'entraîne avec peine: si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramène pas à elle.

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs *amours*, ou plutôt le commencement de l'*amour* conjugal qui les unit! *Amour* fondé sur l'estime, qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caractères qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la première union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles; & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette règle à la fin de ma tâche? Non, je sens aussi bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'achève.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains: ils sont époux. En revenant du temple ils se laissent conduire; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour deux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire! ô foiblesse humaine! Le sentiment du bonheur écrase l'homme; il n'est pas assez fort pour le supporter. (*Emile*).



B.

BONTÉ. Nous avons fait hier une promenade charmante, nous avons porté chez Nicole (cette jeune paysanne dont je vous ai déjà parlé) tous les meubles & tous les habits que nous lui destinions. Adèle s'étoit chargée du paquet des enfans, & malgré un chaud excessif, elle s'est obstinée à le tenir toujours sur ses genoux tout le temps que nous avons été en voiture. Elle est arrivée en nage à la chaumière; son cœur battoit d'une si étrange force, qu'on en voyoit tous les mouvemens, ses joues étoient colorées d'un rouge éclatant, & la joie la plus vive & la plus pure étinceloit dans ses yeux. Age heureux & charmant, où chaque geste, chaque action, est une expression aussi fidèle que naïve des sentimens de l'ame! A mesure que nous perdons de cette aimable innocence, le muet & touchant langage du regard & de la physionomie devient moins intelligible; mais il ne devient trompeur que lorsqu'on est parvenu au dernier degré de la corruption, car il y a une fausseté bien plus profonde & bien plus criminelle à tromper par les expressions de son visage que par des discours étudiés: celui qui ne peut faire un mensonge qu'en rougissant, n'est point encore un menteur, & tant que nous conservons quelques traces de ce caractère d'ingénuité, nous ne sommes point encore pervertis. Mais pour revenir à mon Adèle, en descendant de voiture elle nous quitte tout en courant & traînant derrière elle, dans la poussière, son gros paquet qu'elle n'avoit pas la force de porter, en entrant dans la chaumière, nous la trouvons déshabillant déjà une des petites filles pour lui mettre une robe neuve, & tout en essayant cette robe elle répétoit à chaque instant, *c'est moi qui ai fait cet ourlet: c'est moi qui ai cousu ce ruban, attaché cette agraffe*, &c. Si ce petit tableau vous eût intéressé, vous auriez éprouvé plus de plaisir encore en voyant la satisfaction de la jeune fermière & de sa famille; je n'ai jusqu'ici trouvé que dans cette classe obscure, l'espèce de reconnoissance qui seule peut honorer la nature humaine; moins corrompus que nous ne le sommes, un bienfait les touche, mais ne les surprend point, tandis que l'extrême étonnement que nous marquons d'une bonne action est un aveu tacite que nous serions incapables de la faire. Adieu, ma chère amie, je vous quitte pour lire avec Adele, qui dans ce moment grimpe sur mon fauteuil, & me presse de lui donner sa leçon.

Ma petite Adèle vient de faire une si jolie action, que je ne puis m'empêcher de vous la conter, & je r'ouvre ma lettre tout exprès. Après sa leçon de lecture, nous avons été promener, & dans l'allée de maronniers nous rencontrons un petit oiseau qui commençoit à voler, nous le prenons, & Adèle, transportée de joie, le rapporte dans ma chambre & le met dans une cage, ensuite elle l'en retire à chaque instant, l'étouffe de caresses, & trois ou quatre fois le pleure comme mort. Ici commence notre dialogue que voici mot pour mot.

ADELE.

Maman, mon oiseau a faim.

MOI, *écrivant à mon bureau*.

Donnez-lui à manger, vous avez ce qu'il vous faut.

ADELE.

Maman, il ne veut pas manger...

MOI.

C'est qu'il est triste....

ADELE.

Pourquoi donc?

MOI.

Parce qu'il est malheureux....

ADELE.

Malheureux! ô ciel! mon charmant petit oiseau; mon doux oiseau! .... Et pourquoi donc est-il malheureux.

MOI.

Parce que vous ne savez pas lui donner à manger, ni le soigner, & puis parce qu'il est en prison...

ADELE.

En prison! ....

MOI.

Mais vraiment oui. Ecoutez-moi, Adèle, si je vous enfermois dans une petite, petite chambre,

sans vous laisser jamais la permission d'en sortir, seriez vous heureuse ?....

ADELE, *le cœur gros.*

Ah! mon pauvre petit oiseau !....

MOI.

Vous le rendez malheureux.

ADELE, *avec effroi.*

Je le rends malheureux !....

MOI.

Mais je vous le demande! ce petit oiseau étoit dans les champs, dans un beau jardin, en pleine liberté, & vous l'enfermez dans une petite cage où il ne peut voler.... Tenez, voyez comme il se débat; s'il pouvoit pleurer, il pleureroit j'en suis sûre.

ADELE, *le tirant de sa cage.*

Pauvre petit !.... Maman; je vais lui donner la liberté, la fenêtre est ouverte.... N'est-ce pas ?....

MOI.

Comme vous voudrez, ma chère enfant; pour moi, je n'ai jamais voulu avoir d'oiseaux, car je desire que tout ce qui m'entoure, tout ce qui m'approche, soit heureux....

ADELE.

Je veux être aussi bonne que ma chère maman.... Je vais le mettre sur le balcon.... n'est-ce pas ?

MOI, *écrivant toujours.*

Comme vous voudrez, mon petit cœur.

ADELE.

Auparavant je vais lui donner à manger.... Ah! Maman, ma chère maman, il mange, il mange !....

MOI.

J'en suis bien aise, puisque cela vous fait plaisir.

ADELE.

Il mange !... Je fais lui donner à manger !... Doux oiseau, charmante petite créature !... *Elle le baise*, qu'il est joli !... Ah, il me baise !.... Ah, que je l'aime !... (*Elle le remet vite dans sa cage & puis elle rêve, elle soupire; après un grand silence l'oiseau se débat*).

MOI, *regardant l'oiseau d'un œil de compassion.*

Pauvre petit infortuné !...

ADELE, *les larmes aux yeux.*

O! Maman !... (*elle le tire de la cage*) je vais le mettre en liberté, n'est-ce pas maman ?...

MOI, *sans la regarder.*

Comme il vous plaira, Adèle.

ADELE, *s'approchant du balcon.*

Cher petit !... (*elle revient en pleurant*) maman je ne puis !....

MOI.

Eh bien, mon enfant, gardez-le. Cet oiseau, comme tous les animaux, n'a point de raison; il ne réfléchit pas sur l'espèce de cruauté que vous avez de le priver de son bonheur, pour vous procurer un très-médiocre amusement; il ne vous hait pas, mais il souffre, & il seroit heureux s'il étoit en liberté! Moi, je ne voudrois pas faire le plus léger mal au plus petit insecte, à moins qu'il ne fût malfaisant....

ADELE.

Allons, allons, je vais le poser sur le balcon...

MOI.

Vous êtes la maîtresse, ma chère amie, d'en faire tout ce que vous voudrez. Mais ne m'interrompez plus, laissez moi travailler.

ADELE, *me baisant, & puis se rapprochant de la cage.*

Cher, cher oiseau !.... (*Elle pleure, & après un peu de réflexion, elle va sur le balcon, elle revient avec précipitation, très-rouge, les larmes aux yeux, & dit*) : Maman, c'est fait, je lui ai rendu la liberté...

MOI, *la prenant dans mes bras.*

Ma charmante Adèle, vous avez fait une bonne action, je vous en aime mille fois davantage.

ADELE.

Oh! j'en suis donc bien récompensée!

MOI.

Vous le serez toujours, toutes les fois que vous aurez le courage de faire un sacrifice honnête,

d'ailleurs les sacrifices de cette espèce ne sont pénibles qu'en imagination; dès qu'ils sont faits, ils nous rendent si estimables, qu'ils ne laissent au fond de notre cœur que de la satisfaction & de la joie. Par exemple, vous pleuriez en prenant la résolution de mettre votre oiseau en liberté, mais à présent le regrettez-vous?...

ADELE.

Oh non, maman, au contraire, je suis charmée de l'avoir rendu heureux & sur-tout d'avoir fait une *bonne action.*

MOI.

Eh bien, mon enfant, n'oubliez jamais cela, & quand vous aurez quelque peine à vous décider à faire *une bonne action*, souvenez vous de l'histoire du petit oiseau; & dites-vous qu'il n'est point de sacrifices dont l'estime & la tendresse de ce que nous aimons, ne puisse nous dédommager. (*Adèle & Théodore.*)



CHATIMENT.

C.

CHATIMENS. Après avoir dit en général comme il faut se conduire pour bien élever les enfans, il est à propos d'examiner présentement un peu plus en détail les moyens dont on doit se servir pour cela. J'ai parlé si fortement du soin qu'il faut prendre de tenir de court les enfans, qu'on s'imaginera peut-être par avance que je n'ai pas assez considéré les égards qu'on doit avoir pour la tendresse de leur âge, & pour la foiblesse de leur complexion. Mais ce soupçon se dissipera bientôt, si l'on fait réflexion sur ce que je vais dire. Bien loin de conseiller qu'on traite durement les enfans, je suis fort porté à croire qu'en fait d'éducation, les châtimens rudes ne sauroient produire que fort peu de bien, & qu'ils causent, au contraire, beaucoup de mal; & je suis persuadé qu'à tout prendre, on trouvera que les enfans qui ont été fort châtiés, deviennent rarement gens de bien. Tout ce que je dirai pour le présent sur ce sujet, c'est que, quelque sévérité qu'on soit obligé d'employer, il faut y avoir recours avec d'autant moins de peine que les enfans sont plus jeunes; & que si après l'avoir exercée avec toutes les précautions requises, elle produit son effet, il faut la modérer, & prendre insensiblement des manières plus douces.

Il faut tenir les enfans dans le respect.

Si les enfans sont accoutumés à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme de leurs parens, avant qu'ils puissent se ressouvenir du temps auquel on leur a imposé cette nécessité, cet état leur paroîtra naturel, &, comme s'il l'étoit effectivement, ils ne s'aviseront jamais de s'opposer le moins du monde à ce qu'on leur ordonnera. La seule chose à quoi il faut prendre garde, c'est de commencer de bonne heure à inspirer cette soumission aux enfans, & de ne se relâcher jamais en la moindre chose, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte. Lorsqu'on leur a fait prendre cette habitude (à quoi, je le répete, il faut travailler de bonne heure; car autrement on ne sauroit en venir à bout qu'avec peine & à force de coups, & toujours plus difficilement, à mesure qu'on différera plus long-temps à s'y appliquer); lors, dis-je, que les enfans ont pris ces sentimens respectueux, c'est à la faveur de ce respect tempéré toujours par une indulgence proportionnée au bon usage qu'ils en feront, & non pas par des coups, des réprimandes ou d'autres châtimens serviles, qu'il faut les conduire dans la suite, à mesure qu'ils deviennent plus sensés & plus raisonnables.

Moyen de corriger l'humeur libertine des enfans.

Qu'il faille en user ainsi, c'est ce qu'on reconnoîtra sans peine, si l'on considere seulement ce qu'on a en vue, lorsqu'on veut bien élever un enfant, & à quoi tout cela se réduit.

1°. Supposons un enfant qui n'a pas la force de se rendre maître de ses passions, & qui ne sauroit résister à l'impression d'un plaisir présent, ou endurer de la peine, quoique la raison le lui conseille. N'est-il pas visible que dans cette situation, il n'a ni de véritables principes de vertu, ni les dispositions nécessaires pour se pousser dans le monde; & qu'il est en grand danger de n'être jamais bon à rien? Quel autre moyen de prévenir cet inconvénient, que d'exciter de bonne heure dans les enfans ces sentimens de respect & de soumission dont je viens de parler, qui sont opposés à un naturel abandonné à lui-même? Comme c'est proprement de cette soumission respectueuse que dependent toute l'habileté & tout le bonheur où les enfans peuvent parvenir un jour, il faut la leur inspirer le plutôt qu'on pourra, dès qu'ils commencent d'avoir quelque rayon de connoissance; & ceux à qui le soin de leur éducation a été confié, doivent mettre tout en œuvre pour les confirmer dans cette disposition.

Danger qu'il y a d'abrutir l'esprit des enfans.

2°. D'un autre côté, si on humilie trop les enfans, si on leur abat l'esprit en les tenant dans une trop grande soumission, ils perdent toute leur vivacité & toute leur industrie, & tombent dans un état pire que le précédent; car il arrive quelquefois que de jeunes étourdis pleins de feu & d'esprit, sont ensuite de fort honnêtes gens, & deviennent de grands hommes: mais ces ames foibles, lâches & timides, ces esprits bas & rampans ne s'élevent qu'avec peine, & s'avancent rarement. Pour éviter ces deux écueils opposés, il faut beaucoup d'art, & celui qui a trouvé le moyen de maintenir l'esprit d'un enfant dans une certaine activité aisée, & dégagée de toute contrainte, en le détournant pourtant de plusieurs choses pour lesquelles il a de l'inclination, & en le portant à d'autres qui lui sont désagréables,

celui-là, dis-je, qui sait accorder ses oppositions apparentes, a trouvé, à mon avis, le véritable secret de l'éducation.

S'il faut battre les enfans.

La voie commune & abrégée pour corriger les enfans, ce sont les châtimens, & la verge, unique ressource que connoissent ou imaginent d'ordinaire ceux qui sont chargés de leur éducation. Mais j'ose dire qu'il n'y a rien de moins propre à cela, car ce moyen va justement à produire les deux maux que je viens de remarquer, lesquels, d'une manière ou d'autre, renversent toutes les mesures qu'on pourroit prendre pour bien élever un enfant.

Raison de ne point battre les enfans. Première raison.

Ces sortes de châtimens ne contribuent point du tout à nous faire vaincre l'inclination naturelle que nous avons à goûter les plaisirs du corps qui nous frappent par leurs charmes présens, & à éviter la peine à quelque prix que ce soit, mais plutôt nous y encouragent, & confirment ainsi en nous les principes de toutes sortes d'actions méchantes & vicieuses. Par quels autres motifs, je vous prie, un enfant agit-il que par amour du plaisir, & par aversion pour la peine, lorsque par la seule crainte d'être battu, il étudie sa leçon contre son inclination, ou s'abstient de manger d'un méchant fruit qu'il aime beaucoup? En cela il n'a en vue que de donner la préférence à un plus grand plaisir corporel, ou d'éviter une plus grande peine corporelle. Il étudie sa leçon contre son gré, parce qu'il est bien-aise de n'être pas battu; & il se prive d'un fruit qu'il aime beaucoup, pour éviter d'être châtié. Or diriger ses actions & sa conduite par de tels motifs, qu'est-ce autre chose qu'entretenir en lui ce principe de corruption, que nous devons tâcher, avec toute l'application imaginable, de déraciner & de détruire entièrement. Pour moi, je ne saurois croire qu'aucune correction soit utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait, n'a pas plus de pouvoir sur son esprit, que la peine elle-même.

Seconde raison.

Cette espèce de correction produit naturellement dans l'esprit des enfans l'aversion pour les choses qu'un gouverneur doit tâcher avec soin de leur faire aimer. En effet, il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui conçoivent de la haine pour certaines choses, aussi-tôt qu'on les a battus, grondés ou chagrinés à leur occasion; & il ne faut pas trouver cela fort étrange, puisque des hommes faits ne sauroient obtenir d'eux de prendre de l'inclination pour aucune chose par ces sortes de voies: car où est l'homme qui ne se dégoûtât de quelque innocent plaisir qui lui seroit indifférent en lui-même, si l'on prétendoit le lui faire aimer, en lui donnant des soufflets, ou en le chargeant d'injures toutes les fois qu'il n'auroit aucune envie de goûter ce plaisir, ou bien en le maltraitant ainsi sans relâche, à cause de certaines circonstances qui se trouveroient dans la manière dont il le goûteroit? Il n'y a rien là que de très-naturel. On voit tous les jours que les choses les plus innocentes deviennent désagréables à cause de certaines circonstances choquantes qui les accompagnent. La seule vue d'une coupe où une personne a accoutumé de prendre des médecines dégoûtantes, lui fait soulever le cœur, de sorte qu'il n'y sauroit boire avec plaisir, quoiqu'elle soit parfaitement nette, d'une forme agréable, & de la plus riche matière qu'on puisse trouver.

Troisième raison.

En troisième lieu, cette espèce de traitement servile rend aussi le tempérament servile. L'enfant qui y est exposé se soumet & paroit obéissant lorsqu'il est frappé de la crainte de la verge: mais lorsque cette crainte est éloignée de son esprit, & que n'étant vu de personne, il peut se promettre l'impunité, il lâche la bride à ses passions, & s'abandonne entièrement à son inclination naturelle, qui ne change point, malgré toute la rigueur dont on se sert pour la détruire, mais prend, au contraire, de nouvelles forces; & après avoit été ainsi réprimée, éclate ordinairement avec plus de violence.

Quatrième raison.

Enfin, si la sévérité portée au plus haut point, prévaut sur le naturel d'un enfant, & le guérit de ses déréglemens présens, c'est souvent en causant un mal bien plus grand & plus dangereux, qui est de lui abrutir l'esprit, de sorte que par-là d'un jeune étourdi vous en faites un sot & un lourdaut, qui, avec sa modération acquise par art, plaira tout au plus à quelques sottes gens, qui louent les enfans pesans & stupides, parce qu'ils ne font point de bruit, & qu'ils ne leur donnent aucune peine; mais à la fin il deviendra, selon toutes les apparences, incommode à ses amis, comme il sera toute sa vie inutile à lui-même & aux autres.

Les coups, & toutes les autres sortes de *châtimens* serviles & corporels, ne doivent donc point être employés à l'éducation de ceux que nous voulons rendre sages & vertueux par inclination. Il ne faut y recourir que fort rarement, & seulement dans des occasions importantes, & à la dernière extrémité.

Manquemens pour lesquels on ne doit pas châtier les enfans.

Mais pour revenir à l'usage qu'il faut faire des peines & des récompenses, puisque, selon ce que nous avons dit ci-dessus, les enfans ne doivent point être châtiés à l'occasion de leurs petits amusemens, de leurs manières peu régulières, & de tout ce dont le temps & l'âge les corrigeront infailliblement, il ne sera pas si nécessaire de battre les enfans qu'on fait ordinairement; & si nous ajoutons à cela qu'ils ne doivent pas non plus être châtiés pour les manquemens où ils peuvent tomber en apprenant à lire, à écrire, à danser, en apprenant les langues, le latin, le grec, &c. il ne restera que peu de raison d'en venir aux coups. Le vrai moyen d'enseigner aux enfans ces sortes de choses, c'est de leur inspirer de l'inclination pour ce que vous voulez leur faire apprendre; car par-là vous exciterez leur industrie, & les engagerez à faire tous leurs efforts pour réussir dans ce que vous leur proposerez. Je ne crois pas que cela soit fort difficile à faire, pourvu qu'on ait soin de manier les enfans comme il faut, & de mettre en œuvre les récompenses & les punitions dont nous avons parlé ci-dessus; & qu'outre cela en les instruisant, on observe les régles suivantes.

Il ne faut pas proposer aux enfans les choses sous l'idée de devoir.

1°. Il faut premièrement faire en sorte que rien de ce qu'on veut apprendre aux enfans ne leur devienne onéreux, ou ne leur soit imposé comme une tâche à fournir nécessairement. Toutes les choses qui sont proposées sous cette idée deviennent aussi-tôt ennuieuses & désagréables. Dès-là l'esprit les regarde avec aversion, quoiqu'auparavant elles lui plussent, ou lui fussent indifférentes. Ordonnez à un enfant de fouetter chaque jour son sabot durant un certain temps, soit qu'il en ait envie ou non: exigez cela de lui comme un devoir à quoi il soit obligé d'employer certaines heures le matin & l'après-midi, & vous verrez qu'il sera bien tôt dégoûté de ce jeu & de tout autre à de pareilles conditions. Eh! n'en est-il pas de même des hommes faits? ce qu'ils font de leur bon gré avec plaisir ne leur est-il pas à charge dès qu'ils voient qu'on les y oblige par devoir? Avez des enfans telle idée qui vous plaira, il est certain qu'ils n'ont pas moins d'envie que le plus orgueilleux d'entre nous autres hommes de faire voir qu'ils sont libres, qu'ils font de bonnes actions de leur propre mouvement, & qu'ils sont absolus & indépendans.

Il faut avoir égard à l'humeur des enfans en les instruisant.

2°. Une autre chose qu'il faut observer dans l'instruction des enfans, & qui est une suite de ce que nous venons de dire, c'est qu'on ne doit les obliger à faire les choses pour lesquelles on leur a inspiré de l'inclination que dans le temps qu'ils y sont portés. Une personne qui se plait à lire, à écrire, à chanter, &c. se trouve quelquefois d'une telle humeur que ces choses ne lui plaisent point du tout; & si dans ce temps-là il veut se forcer à y appliquer son esprit, il ne fait que se tourmenter & se chagriner inutilement: il en est de même des enfans. Il faut donc observer avec soin le changement qui arrive à leur humeur, & être toujours prêt à profiter du temps auquel ils sont bien disposés pour certaines choses, afin de les engager alors à s'y appliquer; que s'ils ne sont pas assez souvent portés d'eux-mêmes à apprendre ce qu'on veut leur enseigner, il faudroit les y disposer adroitement par quelque discours préliminaire. C'est-là, je pense, ce qui ne seroit pas fort difficile à un habile gouverneur qui étudieroit le tempérament de son élève, & qui voudroit se donner la peine de lui remplir l'esprit d'idées propres à le passionner pour le sujet dont il a dessein de l'entretenir. On épargneroit par-là beaucoup de temps, sans causer aux enfans aucun ennui: car un enfant qui est d'humeur de s'attacher à une certaine chose, y fera alors trois fois plus de progrès que s'il y employoit le double de temps & de peine lorsqu'il s'y applique à contre cœur & malgré lui. Si l'on avoit égard à cela comme on devroit, l'on pourroit permettre aux enfans de badiner & de jouer jusqu'à en être las, & il leur resteroit cependant assez de temps pour apprendre tout ce qui est à la portée de chaque âge: mais c'est une chose qui n'est ni ne peut guère être considérée dans la méthode ordinaire d'élever les enfans. Cette méthode, qui consiste à faire tout par le moyen de la verge, est fondée sur d'autres principes; comme elle n'a rien d'engageant, elle ne se met pas en peine de considerer l'humeur présente des enfans, elle n'y a aucun égard, & ne songe point à chercher les momens favorables où leur inclination pourroit se réveiller; & en effet il seroit ridicule d'attendre qu'un enfant se portât de lui-même à quitter ses divertissemens, & qu'il recherchât librement & avec plaisir les occasions d'apprendre, après que la contrainte & les coups lui ont inspiré de l'aversion pour sa tâche. Cependant si l'on s'y prenoit comme il faut, le temps que les enfans employeroient à apprendre les choses qu'on voudroit leur enseigner, serviroit autant à les délasser de leurs jeux que leurs jeux servent à les délasser de la peine qu'ils prennent à apprendre ces choses. Le travail est égal des deux côtés, & ce n'est pas là ce qui chagrine les enfans; car ils aiment à être occupés, & naturellement ils se plaisent au changement & à la diversité des occupations. Le seul avantage qu'ils trouvent en ce qu'on nomme *jeu* & *divertissement*,

c'est qu'ils s'y appliquent par un pur mouvement de leur liberté, & qu'ils y emploient de gaieté de cœur leur peine, dont vous pouvez remarquer qu'ils ne sont pas grands ménagers; au lieu qu'ils sont poussés & entraînés par force à ce qu'ils doivent apprendre, ce qui d'abord les rebute & refroidit l'ardeur qu'ils pourroient avoir pour ces choses : leur liberté ne s'accommode point de ce joug qu'on veut leur imposer; mais faites seulement en sorte qu'ils demandent à leur gouverneur de leur donner des leçons, comme ils prient souvent leurs camarades de leur enseigner certains jeux, & vous verrez qu'alors contens de se voir libres en cela comme en toute autre chose, ils s'en feront un divertissement tout ainsi que de leurs jeux, & qu'ils s'y porteront avec autant de plaisir qu'à tous leurs autres amusemens. Par cette méthode ménagée avec tout le soin possible, il y a grande apparence qu'on peut inspirer à un enfant le desir d'apprendre tout ce qu'on voudra lui enseigner. Dans une famille, le plus difficile est, je l'avoue, de conduire ainsi le plus âgé des enfans; mais lorsqu'il aura une fois pris ce pli, on pourra par son moyen mener aisément tous les autres où l'on voudra.

Il ne faut pas laisser croupir les enfans dans la paresse.

Quoiqu'il soit très certain que le temps le plus propre pour enseigner quelque chose aux enfans, c'est lorsque leur humeur les y porte, qu'ils sont bien disposés à s'y appliquer, & qu'ils ne sont point détournés d'y attacher leur esprit, ni par nonchalance, ni par une forte application à quelqu'autre objet; voici pourtant deux choses à quoi il faut prendre garde : la premiere est que soit qu'on n'observe pas exactement ces occasions favorables, & qu'on n'en profite pas aussi souvent qu'elles se présentent, ou qu'effectivement elles ne reviennent pas aussi souvent qu'il faudroit, il ne faut pourtant pas négliger l'avancement d'un enfant, & le laisser croupir dans une oisiveté qui lui devienne habituelle; la seconde chose qu'il faut observer dans cette occasion, c'est que, quoique l'ame ne soit pas fort en état de recevoir de nouvelles idées, lorsqu'elle n'est pas bien disposée, ou qu'elle est attachée à quelqu'autre objet, cependant c'est une chose importante & bien digne de nos soins de lui apprendre à acquérir de l'empire sur elle-même, à pouvoir, lorsqu'elle le souhaite, renoncer à la recherche d'une chose qu'elle poursuivoit avec chaleur, & s'appliquer à une autre sans peine & avec plaisir, ou à vaincre sa paresse toutes les fois qu'elle voudra, pour s'attacher vigoureusement à ce que sa raison ou quelques personnes sages lui proposeront : c'est à quoi il faut accoutumer les enfans en les mettant quelquefois à l'épreuve, c'est-à-dire, en leur proposant quelque objet à considérer, & en tâchant de fixer entièrement leur attention de ce côté-là, lorsqu'ils ont l'esprit détendu par paresse, ou fortement appliqué ailleurs. Si par ce moyen un enfant vient à acquérir l'habitude de se rendre maître des opérations de son esprit, en sorte qu'il puisse, selon que l'occasion le requiert, laisser à quartier les *idées* ou les *affaires* dont il est actuellement occupé, pour s'attacher sans peine à de nouveaux objets, cela lui sera plus avantageux que de savoir le latin, toutes les rubriques de la logique, & la plupart des choses qu'on fait apprendre ordinairement aux enfans.

Adresse dont il faut se servir pour donner aux enfans de l'inclination pour ce qu'on veut leur enseigner.

Comme les enfans sont plus actifs dans leur premiere jeunesse qu'en aucun autre temps de leur vie, & qu'ils sont assez d'indifférence pour tout ce qu'ils sont capables de faire, *danser* ou *sauter à cloche-pied* seroit pour eux la même chose, si on les y encourageoit, ou qu'on les en détournât par des motifs également propres à produire l'un ou l'autre de ces effets. Quant aux choses que nous voulons leur apprendre, la grande & l'unique raison que j'aie pu découvrir qui les en dégoûte, c'est qu'on les y engage par autorité, qu'on leur en fait une affaire & un sujet perpétuel de chagrin & d'inquiétude, de sorte qu'ils ne s'y appliquent qu'en tremblant, ou que s'ils s'y portent volontairement, on les y attache trop long-temps jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués : toutes circonstances qui vont à dépouiller les enfans de cette liberté naturelle pour laquelle ils ont une souveraine passion, & qui seule leur fait trouver un si grand plaisir dans leurs jeux ordinaires. Changez seulement de conduite avec vos enfans, & vous verrez qu'ils tourneront aussi-tôt leur application du côté qu'il vous plaira, sur tout s'ils sont soutenus par l'exemple d'autres personnes qu'ils estiment & qu'ils croient au-dessus d'eux. Si d'ailleurs les choses qu'ils voient faire aux autres, leur sont adroitement mises devant les yeux comme les suites de certains privilèges destinés à un âge plus avancé ou à une condition plus relevée que la leur, alors l'ambition & le desir de s'élever toujours plus haut, & d'égaler ceux qui le surpassent, leur inspireront une certaine ardeur qui les fera entrer dans le chemin que vous leur montrerez, & les animera à y marcher avec vigueur & avec une satisfaction d'autant plus sensible, que leur propre desir les aura engagés dans cette carrière. De cette maniere, faisant usage de leur liberté, la chose du monde qui leur est la plus précieuse, cette jouissance servira beaucoup à échauffer leur courage; & tout cela joint au plaisir d'être estimé & d'acquérir de la réputation, suffira, je m'assure, pour porter les enfans à leur devoir, sans qu'il soit besoin de les exciter par d'autres motifs

à s'appliquer, avec toute l'assiduité nécessaire, aux choses qu'on voudra leur apprendre. J'avoue que d'abord il faut, pour en venir là, de la patience, de l'adresse, de la douceur, de l'application, & beaucoup de prudence. Mais à quoi bon tenir un gouverneur auprès de vos enfans, s'il ne falloit prendre aucune peine pour les bien élever? Du reste, lorsqu'on aura une fois gagné cela sur l'esprit d'un enfant, on le portera bien plus aisément dans la suite à tout ce qu'on voudra, qu'en le traitant d'une manière plus sévère & plus impérieuse: & dans le fond, ce premier point n'est pas, je crois, fort difficile à gagner. Je suis même persuadé qu'on en viendroit à bout sans aucune peine, si les enfans n'avoient point de mauvais exemples devant les yeux; c'est pour quoi le grand danger que je redoute dans cette occasion, c'est seulement de la part des domestiques & d'autres enfans mal élevés, ou de telles autres personnes vicieuses ou peu sensées, qui corrompent les enfans, ou par l'exemple qu'ils leur donnent d'une conduite déréglée, ou en leur faisant prendre des plaisirs illicites, & les louant en même temps de ce qu'ils s'y abandonnent: deux choses qui ne devroient jamais aller ensemble.

On ne doit pas quereller les enfans souvent & avec passion.

Comme il faudroit recourir très-rarement aux coups pour châtier les enfans, je crois qu'il est peut-être d'une aussi dangereuse conséquence de leur faire de fréquentes réprimandes, & sur-tout si elles sont accompagnées de passion. Rien n'est plus propre à diminuer l'autorité des parens & le respect que les enfans ont pour eux; car vous devez savoir (& je vous prie de vous en bien souvenir) que les enfans démêlent bientôt la différence qu'il y a entre la passion & la raison. Comme ils ne peuvent que respecter tout ce qui vient de la part de la raison, aussi conçoivent-ils d'abord du mépris pour tout ce qui n'est qu'un effet de la passion, ou, s'ils en sont émus & épouvantés sur le champ, cette impression s'évanouit bientôt; & une espèce d'instinct naturel leur apprendra facilement à mépriser tous ces vains éclats qui ne sont fondés sur rien de solide. Puisque les enfans ne doivent être réprimés par leurs parens qu'à l'occasion de leurs actions vicieuses qui se réduisent à un fort petit nombre durant leur tendre jeunesse, un regard ou un signe doit suffire pour les corriger lorsqu'ils font mal; ou si quelquefois on est obligé de se servir de paroles pour les reprendre, il faut le faire d'une manière grave, douce & modérée, en faisant voir ce qu'il y a de déréglé ou de mal-séant dans la faute, plutôt que de censurer rudement l'enfant de ce qu'il l'a commise, ce qui l'empêche de s'assurer si vous n'en voulez pas plutôt à sa personne, qu'à l'action qu'il vient de faire. Dans les réprimandes passionnées, on se laisse emporter ordinairement à des paroles piquantes & outrageuses, ce qui produit encore ce méchant effet, qu'il apprend aux enfans à user, dans l'occasion, du même langage; car il ne faut pas attendre qu'étant autorisés par de si bons garants à se servir de ces titres injurieux, ils ayent honte ou fassent difficulté de les donner à d'autres personnes.

Pour quel sujet il faut battre les enfans.

Mais ici l'on me dira: « quoi donc! ne voulez-» vous pas qu'on ne batte jamais les enfans pour » quelque faute qu'ils commettent? C'est autant » que si vous les laissiez courir à bride abattue » dans toute sorte de désordres. » Il s'en faut bien que cela soit si propre à produire cet effet qu'on se l'imagine, pourvu qu'on ait d'abord formé l'esprit des enfans comme il faut, en leur inspirant ce respect pour leurs parens, duquel nous avons déja parlé. Pour les *châtimens* corporels, on a observé constamment qu'ils ne font pas d'un fort grand usage, lorsque la douleur qu'ils causent est tout ce qu'on y craint ou qu'on y voit, car l'effet qu'ils produisent en ce cas-là, ne dure pas davantage que le souvenir de cette douleur qui s'évanouit en fort peu de temps. Il y a pourtant un défaut, & qui est l'unique, à mon avis, pour lequel je crois qu'on doit battre les enfans, c'est l'obstination ou la désobéissance volontaire; & en cela même je voudrois qu'on fît en sorte, si l'on pouvoit, que la honte que les enfans auroient d'être battus, plutôt que la douleur des coups, fît la plus grande partie de la punition. La honte de mal faire & de mériter *châtiment*, est le seul véritable frein propre à retenir les hommes dans le chemin de la vertu. La douleur de la verge, si cette honte ne l'accompagne point, passe tout aussi-tôt, & par l'usage vient bientôt à n'avoir rien d'effrayant. J'ai vu des enfans d'une personne de qualité qu'on tenoit aussi-bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet. Quelques petites punitions de cette espèce seroient, à mon avis, beaucoup plus efficaces que des coups; car si l'on veut inspirer aux enfans des sentimens généreux & dignes d'un honnête homme, c'est à la honte d'avoir mal fait, & au déshonneur dont leur faute est accompagnée, qu'on devroit les rendre sensibles, plutôt qu'à la douleur qui est attachée au *châtiment*. Mais à l'égard de l'opiniâtreté, de la désobéissance volontaire & déterminée, il la faut vaincre par la force & par les coups, car il n'y a point d'autre remède à ce mal. Pour cet effet, quoi que vous commandiez ou que vous défendiez à votre enfant, faites-vous obéir promptement sans quartier & sans résistance; car si une fois vous venez à disputer avec lui à qui sera le maître de vous deux, ce qui

attive lorsque vous lui commandez une chose, & qu'il refuse de la faire, vous devez prendre une forte résolution de l'emporter sur lui, à quelque violence que vous soyez obligé d'en venir pour cela, si un signe ou des paroles ne sont pas capables de le soumettre à votre volonté, à moins que vous n'ayez envie d'être à l'avenir pendant tout le reste de votre vie entièrement dans la dépendance de votre fils. Il me souvient à ce propos d'une dame de ma connoissance, fort prudente & d'un naturel fort doux, qui se vit réduite à battre une petite fille qu'on lui amenoit de chez la nourrice, de la battre, dis-je, le même jour qu'elle vint chez elle, à huit diverses reprises dans un matin, avant que d'avoir pu vaincre son opiniâtreté, & l'obliger à une certaine chose très-facile en elle-même & entièrement indifférente. Si cette prudente mère eut cessé plutôt de battre sa fille, & qu'elle se fût arrêtée après l'avoir battue sept fois, elle auroit gâté cet enfant pour toujours; & en la battant ainsi sans aucun fruit, elle n'auroit fait que confirmer son humeur revêche dont on n'auroit pu la corriger dans la suite qu'avec une peine extraordinaire. Mais en continuant prudemment de la battre jusqu'à ce qu'elle eût dompté son humeur & fait plier sa volonté, ce qui est l'unique but de la correction & des *châtimens*, elle établit entièrement son autorité dès ce moment-là, & dans la suite elle a toujours obtenu de sa fille une prompte obéissance en toutes choses. Comme ce fut là la première fois qu'elle la battit, ce fut aussi, je crois, la dernière.

La première fois qu'on est obligé de recourir à la verge, il faudroit que la douleur de ce *châtiment*, continuée & augmentée sans cesse jusqu'à ce qu'elle eût entièrement vaincu l'opiniâtreté de l'enfant, domptât premièrement l'esprit, & mît sur pied l'autorité des parens; & les parens après cela devroient conserver leur autorité pour toujours, en mêlant prudemment la douceur avec la gravité.

Les châtimens employés mal-à-propos ne produisent que du mal.

Si l'on pensoit sérieusement à cela, on seroit sans doute bien plus retenu qu'on ne l'est ordinairement à se servir de la verge & du bâton pour corriger les enfans, & l'on ne seroit pas si porté à regarder les *châtimens* comme un remede souverain & universel qu'on peut employer au hasard dans toute sorte d'occasions; du moins il est certain que si les coups ne produisent aucun bien, ils produisent beaucoup de mal; s'ils ne font aucune impression sur l'esprit, & ne domptent pas la volonté, ils ne servent qu'à endurcir le coupable; & à quelque peine que sa faute l'ait exposé, cela ne fait que le confirmer dans son opiniâtreté; passion qu'il chérit tendrement, & qui, venant de le rendre victorieux, le dispose à contester & à espérer un nouveau triomphe pour l'avenir: aussi suis je persuadé que ce n'est que par des corrections mal-entendues qu'on a rendu obstinés plusieurs enfans, qui sans cela auroient été fort souples & fort traitables: car si vous châtiez votre enfant comme si vous n'aviez en vue que de vous satisfaire vous-même en le punissant d'une faute passée qui vous a mis en colère, quel effet cette conduite peut-elle produire sur son esprit qu'il s'agit de redresser? Si cette faute n'étoit accompagnée d'aucune marque d'opiniâtreté, il n'étoit pas nécessaire d'en venir aux coups. Une douce & grave remontrance suffit pour corriger les fautes de fragilité, d'oubli ou d'inadvertance; & c'est là tout au plus ce que ces sortes de fautes peuvent mériter. Mais s'il y avoit de la malice dans la volonté de l'enfant, si son action étoit l'effet d'une désobéissance formelle & déterminée, il ne faut pas alors régler le *châtiment* par le plus ou le moins d'importance de ce qui en a été le sujet, à le considérer en lui-même, mais par son opposition au respect & à la soumission qu'un enfant doit avoir pour les ordres de son père, & qu'il faut toujours exiger à toute rigueur. Dans ces cas-là les coups qu'on lui donnera par intervalles, ne doivent point cesser qu'ils n'aient fait impression sur son esprit, & que vous ne voyiez en lui des marques de honte, de repentir, & d'une sincère résolution de vous obéir.

J'avoue qu'il ne suffit pas pour cela d'imposer certains devoirs aux enfans, & de les battre sans autre façon dès qu'ils ne les remplissent point ou qu'ils ne s'en acquittent pas à notre fantaisie; c'est une affaire qui demande des soins, de l'attention & des observations exactes; il faut étudier exactement le tempérament des enfans, & bien peser leurs fautes, avant que d'en venir à cette épreuve. Mais aussi cela ne vaut il pas mieux que d'avoir toujours la verge à la main, comme l'unique moyen dont on puisse se servir pour bien élever des enfans; & que de rendre inutile ce remède, qui dans des extrémités peut être d'un grand usage en y recourant à tout moment & en toute sorte d'occasions, de le rendre, dis-je, entièrement inutile lorsqu'il est effectivement nécessaire de l'employer? car peut-on s'attendre à autre chose, si l'on emploie indifféremment ce remède pour la moindre petite méprise, si pour une faute contre la syntaxe, ou pour une syllabe mal placée dans un vers, on est aussi exact à punir un enfant, d'ailleurs bien réglé & plein d'esprit, qu'un enfant malin & revêche pour un crime qu'il a commis volontairement? Et comment peut-on espérer qu'une telle manière d'agir touche l'ame & la dispose à la vertu? C'est pourtant là l'unique chose à laquelle il faut travailler; ce point une fois gagné, tout ce que vous pouvez desirer de plus suivra naturellement.

Il ne faut pas battre les enfants pour de simples manquemens.

Lors donc qu'il n'y a dans la volonté des enfans aucun travers à redresser, il n'est pas nécessaire d'en venir aux coups. Toutes les autres fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition d'esprit ni une envie de secouer l'autorité d'un père ou d'un gouverneur, ne sont que de simples méprises ; & souvent on peut faire semblant de ne pas les voir, ou si l'on en prend connoissance, il faut se contenter de les relever par de petits avis & de douces réprimandes jusqu'à ce que les fréquens mépris qu'ils font ouvertement de ces sortes de remontrances, prouvent que la faute a sa source dans l'ame, & que la désobéissance vient d'une manifeste opiniâtreté. Mais toutes les fois que l'opiniâtreté paroît à visage découvert, ce n'est plus un mal à dissimuler ou à négliger ; il faut le réprimer tout aussi-tôt, après avoir pourtant pris soin de se bien assurer que c'est une vraie obstination, & rien de plus.

Il faut souffrir dans les enfants plusieurs irrégularités attachées à leur âge.

Comme il faut éviter autant qu'on peut les occasions de punir les enfans & sur-tout de les battre, je crois qu'il n'en faudroit venir à cette extrémité que fort rarement : car si on leur a une fois inspiré *la crainte & le respect* dont j'ai déjà parlé, un coup-d'œil suffira en plusieurs occasions pour les faire rentrer dans leur devoir. Du reste il ne faut pas attendre des enfans la même prudence, la même gravité & la même application que d'un homme fait ; il faut leur permettre, comme j'ai déjà dit, tous les petits jeux enfantins, toutes les badineries qui conviennent à leur âge, sans en prendre aucune connoissance : l'imprudence, la négligence & la gaieté sont le vrai caractère de cet âge-là. Je ne crois donc pas que la sévérité dont je viens de parler, doive être employée à leur défendre à contre-tems ces sortes d'amusemens ; & ici il faut se donner de garde de ne pas prendre promptement pour opiniâtreté ce qui n'est qu'un effet de leur âge ou de leur tempérament. Lorsqu'ils tombent dans ces sortes d'égaremens, il faut leur tendre la main, & les ramener doucement comme des personnes naturellement infirmes ; & quoiqu'ils aient été avertis de se corriger de ces fautes, chaque rechûte ne doit pourtant pas passer pour un mépris formel des avis qu'on leur a donnés, & être d'abord punie comme un effet d'obstination. Il est bien vrai qu'on ne doit pas négliger les fautes de fragilité, ni les laisser sans en prendre connoissance : mais, à moins que la volonté n'y ait quelque part, il ne faudroit jamais les exagérer ou les censurer fort rudement ; on devroit plutôt les redresser avec une douceur proportionnée à la foiblesse de l'âge. Par ce moyen les enfans s'appercevront de ce qu'il y a de plus choquant dans chaque faute, & apprendront à l'éviter ; & ce qui est le grand point, ils seront encouragés par là à se conserver l'intention droite & sincère, voyant que cette sincérité les met à couvert de toute réprimande considérable, & qu'à l'égard de tous les autres manquemens, bien loin que leurs parens & leur gouverneur en prenne occasion de s'emporter contr'eux & de les accabler de reproches, ils tâchent de les en corriger avec toute sorte de douceur & de condescendance. Détournez vos enfans du vice & de toutes mauvaises habitudes. Pour ce qui est de la conduite qu'il doivent tenir dans le monde, en général ils s'y perfectionneront tous les jours de plus en plus autant qu'il sera nécessaire par rapport à leur âge & à la compagnie qu'ils fréquenteront ordinairement ; & à mesure qu'ils avanceront en âge, ils s'observeront avec plus d'attention. Mais afin que vos paroles aient toujours de l'autorité sur leur esprit ; si dans quelque rencontre particulière vous venez à leur ordonner de s'abstenir de quelque petite bagatelle, faites-vous obéir, quelque peu importante que soit la chose, & ne permettez jamais qu'ils vous fassent la loi. Cependant, comme j'ai déjà dit, je voudrois qu'un père interposât rarement son autorité dans ces cas-là ou dans tout autre, hormis où il s'agit de choses qui pourroient leur donner de mauvaises habitudes. Il y a, à mon avis, de meilleurs moyens de se rendre maître de leur esprit ; & pour l'ordinaire (lorsqu'une fois vous les avez mis sur le pied de se soumettre à votre volonté), vous les amenerez beaucoup mieux où vous voudrez par des *raisonnemens* proposés d'une manière douce & insinuante.

Il faut convaincre les enfans par voie de raisonnemens.

On s'étonnera peut être de m'entendre dire qu'*il faut raisonner avec les enfans* : c'est pourtant là si fort mon sentiment, que je crois qu'on devroit s'en faire une obligation. Les enfans sont capables d'entendre raison dès qu'ils entendent leur langue maternelle ; &, si je ne me trompe, ils aiment à être traités en gens raisonnables plutôt qu'on ne s'imagine. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, & s'en servir, autant qu'il est possible, comme d'un moyen universel pour les amener où l'on veut.

Mais par les raisons que je conseille de proposer aux enfans, je ne veux parler que de celles qui sont proportionnées à leur capacité : personne n'ignore qu'il ne faut pas discourir avec un enfant de trois ans ou de sept ans de la même manière qu'avec un homme fait. De longs discours & des raisonnemens philosophiques accableroient &

confondroient l'esprit d'un enfant, au lieu de l'instruire. Lors donc que je dis qu'il faut agir avec des enfans comme avec des créatures raisonnables, j'entends qu'en les traitant d'une manière douce & modérée, lors même que vous les reprenez de quelque chose, vous leur fassiez sentir que vous ne faites rien qui ne soit raisonnable en soi, & qui ne se termine à leur propre avantage; & que ce n'est point par caprice, par passion ou par fantaisie que vous leur commandez, ou que vous leur défendez telle ou telle chose: c'est ce qu'ils peuvent très-bien connoître; & je ne doute point que par ce moyen on ne puisse leur faire comprendre la nécessité de s'attacher à toutes les vertus auxquelles il est nécessaire de les porter, & de fuir tous les vices dont il faut les préserver. Mais pour en venir là, il faut choisir des raisons proportionnées à leur âge & à leur discernement, & les proposer toujours briévement & en termes simples. Combien d'hommes faits qui ne sont pas accoutumés à pousser leur méditation au-delà des opinions vulgaires, auxquels il ne seroit peut-être pas fort aisé de faire comprendre sur quels fondemens sont appuyés plusieurs devoirs de la vie, & quelles sont les sources du juste & de l'injuste d'où découlent ces devoirs! A plus forte raison les enfans sont incapables de concevoir des raisonnemens tirés d'un principe éloigné, & de pénétrer la force d'un argument qui dépend d'une longue discussion. Les raisons qui les peuvent frapper doivent être communes, à la portée de leur esprit, & si sensibles, qu'on puisse, pour ainsi dire, les leur faire toucher au doigt; & si l'on a égard à leur âge, à leur temperament & à leurs inclinations, on ne manquera jamais de motifs propres à faire impression sur leur esprit. Mais si l'on n'en trouvoit aucun en particulier, en voici qui seront toujours intelligibles & capables de les détourner de toutes les fautes dont il est nécessaire de prendre connoissance pour les en corriger, c'est de leur représenter qu'*en commettant ces fautes, il se couvriront de confusion; qu'ils se rendront méprisables, & qu'ils encourront votre disgrace.*

Il faut instruire les enfans par des exemples.

De tous les moyens qu'on doit employer pour instruire les enfans, & pour former les mœurs, il n'y en a point de plus simple, de plus aisé, ni de plus efficace que de leur mettre devant les yeux des exemples des choses que vous voulez leur faire pratiquer ou éviter. Lorsque, par le commerce qu'ils ont avec les personnes de leur connoissance, ils sont à portée d'envisager ces exemples, & de faire quelques réflexions sur ce qu'ils renferment de beau ou d'irrégulier, cela est plus capable de les leur faire suivre ou éviter, que tous les discours qu'on pourroit leur étaler dans la même vue. Les paroles, quelque touchantes qu'elles soient, ne peuvent jamais donner aux enfans de si fortes idées des vertus & des vices que les actions des autres hommes, pourvu que vous dirigiez leur esprit de ce côté-là, & que vous leur recommandiez d'examiner telle & telle bonne ou mauvaise qualité dans les circonstances où elles se présentent dans la pratique. Ainsi, par rapport aux manières, l'exemple d'autrui fera mieux sentir à un enfant la beauté ou l'indécence de plusieurs actions, que toutes les règles & tous les avis qu'on pourroit leur donner pour les en convaincre.

Cette méthode ne doit pas seulement être pratiquée pendant que les enfans son jeunes, mais aussi durant tout le tems qu'ils sont sous la conduite d'autrui; & je crois dans le fond que c'est le meilleur moyen qu'un père puisse employer pour corriger son enfant de quelque défaut que ce soit, sauf à lui de juger combien de tems il doit se servir en particulier de ce moyen; car rien n'est plus propre que l'exemple à faire de douces & de profondes impressions sur l'esprit des hommes. Les mêmes défauts qu'ils négligent de voir, ou qu'ils excusent en eux-mêmes, ils ne peuvent s'empêcher de les désapprouver, & d'en être choqués lorsqu'ils les découvrent dans d'autres personnes.

Par qui, en quel tems les enfans doivent être battus.

A l'occasion de ce que j'ai dit qu'il faut battre les enfans, on peut demander *en quel tems & par qui les enfans doivent être battus lorsqu'on est obligé d'en venir à cette extrémité: si on dois les battre sur le champ dès qu'ils commettront une faute & que la mémoire en est toute récente: si les parens doivent le faire eux mêmes.* Pour le premier article, je ne crois pas qu'on doive châtier les enfans au moment qu'on les surprend en faute, de peur que la passion ne se mette de la partie, & que le *châtiment* poussé au delà des justes bornes, ne perde toute son autorité, car les enfans mêmes sont assez éclairés pour voir quand nous agissons par passion. Or, comme je viens de le dire, ce qui fait le plus d'impression sur eux, c'est ce qui paroit venir purement & simplement de la raison de leurs parens, ce qu'ils savent très-bien distinguer. Quant au second point, si vous avez quelque sage domestique qui soit capable de gouverner votre enfant, & qui ait effectivement quelque direction sur sa conduite (car si vous tenez un gouverneur auprès de lui, il n'y auroit plus de difficulté), je suis d'avis que vous chargiez ce domestique du soin de lui infliger le *châtiment* que vous jugerez à propos, car il vaut mieux, ce me semble, que la douleur qu'un enfant doit souffrir vienne plus directement de la main d'une autre personne que de celle de ses parens, pourvu que cela se fasse par leur ordre, & qu'ils soient présens

présens à l'action. Par ce moyen-là l'autorité des parens sera respectée, & l'aversion que les enfans ont pour la peine qu'ils endurent, se tournera plutôt contre ceux qui la leur infligent immédiatement. Je conseillerois donc à un père *de battre rarement son enfant*, & de n'en venir là que comme à un dernier remède, & dans une extrême nécessité, c'est pourquoi il seroit peut-être à propos qu'en ce cas-là il le fît de telle sorte qu'un enfant ne pût l'oublier aisément.

Combien peu d'occasions il y a de battre les enfans.

Mais, comme j'ai dit ci-dessus, battre les enfans est un des plus méchans moyens qu'on puisse imaginer pour les corriger, & par conséquent le dernier qu'il faille employer, & seulement dans des cas désespérés, après avoir mis inutilement en usage toutes les autres voies plus modérées dont on aura pu s'aviser; ce qui étant exactement observé, l'on sera très-rarement obligé d'en venir aux coups; car premièrement il n'est pas concevable qu'un enfant s'oppose plusieurs fois, pour ne pas dire jamais, à un ordre précis que son père lui donne dans quelque occasion particulière. Si, d'autre part, un père ne fait pas valoir son autorité avec rigueur en gênant ses enfans par des règles expresses concernant leurs petits amusemens ou d'autres actions indifférentes où ils doivent avoir une entière liberté, ou bien à l'égard de ce qu'ils apprennent, ou du progrès qu'ils doivent faire dans leur différentes études, en quoi il ne faut leur faire aucune violence, si, dis-je, on observe cela régulièrement, il ne reste plus que la défense de quelques actions vicieuses en elles-mêmes, à l'occasion de quoi un enfant peut devenir coupable d'obstination, & par conséquent mériter d'être battu. Cela étant, une personne qui prendra soin d'élever son enfant comme il faut, n'aura que très peu d'occasions de recourir aux coups. Un enfant, durant les sept premières années de sa vie, ne peut être coupable que de mensonge ou de quelques petits traits de malice; ce n'est qu'en commettant plusieurs fois ces sortes de fautes, malgré la défense expresse de ses parens, que tombant dans une opiniâtreté condamnable, il mérite d'être châtié. Si donc il a quelque inclination vicieuse, & que dès qu'on commencera à s'en appercevoir, on lui en témoigne comme il faut sa surprise; & qu'ensuite, s'il vient à y retomber une seconde fois, il en soit repris sévèrement par son père, par son gouverneur & par tous ceux qui sont autour de lui, & qu'en conséquence de cela il soit traité d'une manière qui convienne à l'état méprisable où il s'est réduit par sa mauvaise conduite, comme nous l'avons déja recommendé; si, dis-je, on continue d'en user ainsi avec lui jusqu'à ce qu'il soit devenu sensible à ce traitement, & qu'il ait conçu de la honte pour sa faute, je crois qu'il ne sera pas nécessaire de se servir d'aucune autre correction, & qu'il n'y aura plus par conséquent d'occasion d'en venir aux coups. Ce qui oblige d'ordinaire à recourir à cette extrémité, ce ne sont que les suites funestes de l'indulgence qu'on a eue d'abord pour les enfans, & le peu de soin qu'on a pris de les corriger de leurs défauts. Si dès le commencement on observoit leurs mauvaises inclinations, & qu'on prît soin de corriger par ces voies douces les premières irrégularités qui s'en suivent, on auroit rarement plus d'un défaut à la fois à combattre, & il seroit aisé de les en corriger sans aucun fracas, & sans qu'il fût nécessaire de recourir à des *châtimens* corporels. Ainsi, en attaquant leurs vices un à un, à mesure qu'ils paroîtroient, on pourroit les déraciner tous sans qu'il en restât aucune trace ni aucun souvenir. Mais lorsque par une lâche complaisance pour nos petits enfans, nous laissons croître leurs défauts jusqu'à ce qu'ils soient excessifs & en grand nombre, & que leur difformité nous accable de confusion & de chagrin, nous sommes enfin obligés d'employer les moyens les plus violens pour déraciner ces mauvaises plantes; & il arrive que toute la force, toute l'adresse & toute la diligence dont nous sommes capables, suffisent à peine pour nettoyer cette pépinière de mauvaises herbes qui y pullulent de toutes parts, & pour nous faire espérer d'en recueillir des fruits dans la saison, en récompense de nos soins.

La méthode que je viens de recommander étant observée, épargneroit à un père le chagrin de charger à toute heure son enfant d'ordres & de préceptes pour le porter à faire telle ou telle chose, & à l'enfant celui d'en être accablé; car pour moi, je serois d'avis que de toutes les actions qui tendent à produire de mauvaises habitudes, & qui sont les seules où un père doit interposer son autorité, on en défendît aucune aux enfans, qu'après avoir actuellement découvert qu'ils les ont commises; car pour toutes ces défenses de tels ou tels vices, faites à contre-tems, si elles ne font rien de pis, elles servent tout au moins à enseigner ces vices aux enfans, & à les autoriser à s'y abandonner, en tant qu'elles supposent que des enfans peuvent être capables de les commettre, quoiqu'il fût peut être plus sûr pour eux de les ignorer absolument. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est, comme j'ai déja dit, de faire paroître de la surprise & de l'étonnement à la vue de toute faute qui tend à produire quelque habitude déréglée, dès qu'on a convaincu pour la première fois un enfant d'y être tombé. Par exemple, s'il vient à mentir ou à faire quelque action mal-séante, & qu'on s'en apperçoive, il faut lui en parler d'abord comme d'une action étrange & monstrueuse, qu'on n'auroit jamais pu croire qu'il fût capable de commettre, afin de l'obliger par-là à en avoir honte.

On objecte que certains enfans d'un naturel intraitable ne voudroient rien apprendre, si on les traitoit avec douceur.

Mais ici l'on m'objectera apparemment que quoique je dise de l'humeur traitable des enfans & du pouvoir que la honte & les louanges ont sur leur esprit, il y a pourtant plusieurs enfans qui ne s'attacheroient jamais à leurs livres, & à ce qu'ils doivent apprendre, si on ne les châtioit pour les y obliger. J'appréhende bien que cette objection ne vienne des colleges & d'une coutume invétérée qui a empêché d'éprouver les voies de douceur avec les précautions nécessaires, dans les occasions où l'on pouvoit les mettre en usage; car autrement, *pourquoi faut-il recourir à la verge pour enseigner le latin & le grec, puisqu'on enseigne le françois & l'italien sans ce secours?* Les enfans n'apprennent-ils pas à danser & à faire des armes sans être battus? ne s'appliquent-ils pas de même avec assez de soin à l'arithmétique, à la peinture, &c. sans qu'il soit nécessaire de recourir à la verge pour les y porter? Cela pourroit faire croire qu'il y a quelque chose d'étrange, de contraire à la nature, & de peu convenable à l'âge des enfans dans la grammaire des écoles, ou dans les méthodes qu'on y emploie pour l'enseigner; puisque les enfans ne sauroient être portés à l'apprendre sans le secours de la verge, & à grand peine même par ce moyen là; ou bien qu'on a tort de se figurer qu'on ne sauroit enseigner aux enfans les langues qu'ils apprennent au college sans en venir aux coups.

Réponse à cette objection.

Mais supposons qu'il y ait des enfans si négligens & si paresseux qu'on ne puisse les engager à rien apprendre par des voies de douceur, (car il faut convenir qu'on trouve des enfans de toute sorte de tempéramens) il ne s'ensuit pourtant pas de là qu'on doive employer contre tous, les plus rudes *châtimens* : au contraire il ne faut supposer aucun enfant incapable d'être gouverné par des voies douces & modérées, qu'on n'ait actuellement pratiqué cette méthode à son égard avec la dernière exactitude? & si dans la suite ce traitement n'est pas capable de l'obliger à se mettre en état de faire tout ce qu'il peut faire, il n'y a plus d'excuse à alléguer en faveur de ces esprits revêches, il faut recourir aux coups pour les corriger de leur opiniâtreté. Il n'y a point d'autre remède; mais il faut l'appliquer ce remède tout autrement qu'on n'a accoutumé de le faire. Si, par exemple, un enfant néglige volontairement d'étudier sa leçon, & refuse avec opiniâtreté de faire une chose qu'il est en pouvoir de faire, & qui lui est commandé fort sérieusement & fort expressément par son père; il ne faut pas se contenter de lui donner deux ou trois bons coups de fouet pour n'avoir pas fourni sa tâche, & dans la suite lui infliger précisément la même peine toutes les fois qu'il commet une semblable faute. Mais lorsque l'obstination d'un enfant est venue à un tel point qu'elle paroît évidemment, & qu'elle ne peut être réprimée que par la violence des coups, je crois qu'on doit le châtier avec un peu plus de tranquillité; mais aussi d'une manière un peu plus sévère, & qu'il faut continuer de le fouetter (en mêlant toujours quelques exhortations aux coups) jusqu'à ce qu'on reconnoisse au visage de l'enfant, à sa voix & à sa posture soumise, que l'impression que le *châtiment* fait sur son esprit, ne vient pas tant de la douleur qu'il ressent, que de sa propre faute qu'il a un véritable déplaisir d'avoir commise. Si un tel *châtiment* appliqué par intervalles & dans quelques rencontres particulières qui sont en petit nombre, porté outre cela au plus haut point de sévérité dont on puisse user raisonnablement, & accompagné des marques visibles du déplaisir dont un père est touché pendant tout le tems qu'il se voit obligé d'en venir à cette extrêmité; si, dis-je, tout cela ne produit aucun effet sur l'esprit d'un enfant, s'il ne change point ses inclinations, & ne peut se réduire à faire à l'avenir ce qu'on lui ordonnera, que peut-on espérer après cela des punitions corporelles, & dans quel dessein pourroit-on y recourir plus longtems? Battre lorsqu'on ne peut point espérer que les coups produisent aucun bien, c'est plutôt agir en ennemi transporté de rage & de fureur, qu'en ami tendre & plein de bonne volonté, auquel cas le *châtiment* ne sert qu'à irriter le coupable, sans lui inspirer aucun desir de se corriger de ses défauts. Si donc un père a le malheur d'avoir un enfant d'un naturel si malin & si intraitable, je ne vois pas qu'il puisse faire autre chose que de prier pour lui. Je crois pourtant que si d'abord on ménageoit l'esprit des enfans comme il faut, on en trouveroit peu de cette trempe. Mais après tout, s'il y en a de tels, ce n'est pas sur eux qu'il faut régler la manière dont on doit élever ceux qui ont un meilleur naturel, & dont on peut être maître en le traitant avec plus de douceur.

Ce que doit faire un précepteur auprès de son élève.

Si l'on peut trouver un précepteur, qui tenant la place d'un père, se charge des mêmes soins que lui, & qui, comprenant l'importance des choses que nous venons de proposer, s'attache d'abord à les mettre en pratique, il aura dans la suite très-peu de peine auprès de son élève, & dans peu de tems vous aurez le plaisir, si je ne me trompe, de voir que votre enfant fera plus de progrès dans les sciences & dans les mœurs que vous ne pourriez peut-être vous l'imaginer. Mais ne permettez pas que ce précepteur batte jamais votre enfant sans votre consentement & sans votre direction, du moins avant que sa prudence & sa retenue vous soient connues par expérience. Ce-

pendant, afin que l'autorité qu'il doit avoir sur votre enfant se conserve en son entier, vous devez non seulement ne pas donner à connoître qu'il n'a pas le droit d'user de la verge, mais encore le traiter vous même avec beaucoup de respect, & engager toute votre famille à faire la même chose; car vous ne devez pas attendre que votre fils ait aucun égard pour un homme qu'il voit méprisé dans la famille ou de vous, ou de sa mère, ou de quelqu'autre personne. Si vous le croyez digne de mépris, vous avez fait un mauvais choix; & pour peu que vous paroissiez le méprisez, il n'y a pas grande apparence qu'il évite d'être traité de la même manière par votre fils, & dès-lors ce précepteur a beau avoir du mérite & des qualités qui le rendent propres à l'emploi dont il est chargé, tout cela est perdu pour votre enfant, & ne sauroit lui être d'aucun usage dans la suite.

Le gouverneur d'un enfant doit l'instruire par son propre exemple.

Comme l'exemple du père doit engager l'enfant à respecter son gouverneur, le gouverneur le doit aussi porter par son exemple à toutes les choses qu'il veut lui faire mettre en pratique. Il faut qu'il prenne bien garde de ne pas contredire ses préceptes par sa conduite, à moins qu'il ne veuille perdre son élève. C'est en vain qu'il l'entretiendra de la nécessité de vaincre ses passions, s'il se laisse emporter lui-même aux passions auxquelles il est sujet, & en vain tâchera-t-il de le corriger de quelque vice ou de quelque indécence qu'il se permettra à lui-même. On doit compter que les mauvais exemples feront toujours plutôt suivis que les bonnes règles. C'est pourquoi celui qui se charge de l'éducation d'un enfant, doit prendre un soin tout particulier de le garantir de la contagion de toutes sortes de méchans exemples, & sur-tout des plus dangereux, je veux dire de ceux des domestiques, de la compagnie desquels il faut les éloigner, non en la leur défendant, car cela ne serviroit qu'à la leur faire rechercher avec plus d'ardeur, mais par d'autres voies, dont j'ai déjà parlé. (*Educ. des enfans, de Jean-Locke*).

COURAGE. La crainte est une passion qui, bien ménagée, a ses usages; & quoique pour l'ordinaire l'amour de notre propre conservation rende cette passion assez vigilante en nous, & la maintienne dans un assez haut point, il peut arriver pourtant qu'on tombe dans l'extrêmité opposée, & qu'on pêche par trop de hardiesse; car il est aussi déraisonnable d'être téméraire & insensible au danger, que de trembler & de frémir à l'approche du moindre mal.

La crainte nous a été donnée pour exciter notre application, & pour nous tenir en garde contre les approches du mal; de sorte que ne craindre point un mal prêt à éclater, & ne pas juger sainement de l'importance d'un danger, mais s'y précipiter aveuglément sans considérer quelles peuvent en être les suites, c'est agir en bête féroce, & non pas comme une créature raisonnable. Ceux qui ont des enfans de ce tempérament n'ont qu'à leur ouvrir un peu les yeux en les engageant à consulter la raison, dont ils seront bientôt disposés à écouter les avis par l'amour de leur propre conservation, à moins que quelqu'autre passion ne les force (comme il arrive d'ordinaire) à courir à bride abattue dans le danger. L'aversion pour le mal nous est si naturelle, que personne, je pense, ne peut s'empêcher de le craindre, la crainte n'étant autre chose qu'une inquiétude causée en nous par la pensée qu'il peut nous arriver quelque chose de facheux. Ainsi l'on peut assurer que toutes les fois qu'un homme se jette dans quelque danger, c'est ou par ignorance, ou par ce qu'il est maîtrisé par quelqu'autre passion plus impérieuse que la crainte: car personne n'est si ennemi de soi-même, qu'il s'expose au mal de gaieté de cœur, & qu'il recherche le danger pour l'amour du danger même. Si donc on s'apperçoit que c'est l'orgueil, la vaine gloire ou l'emportement qui étouffent la crainte dans un enfant, ou qui l'empêchent d'écouter ses conseils, il faut réprimer ces passions par des moyens convenables, afin qu'un peu de réflexion puisse modérer son ardeur, & l'obliger à considérer sérieusement en lui-même si l'entreprise mérite qu'il s'expose au danger qui en est inséparable. Mais comme c'est une faute que les enfans commettent rarement, je ne m'arrêterai pas à indiquer en détail les moyens de les en corriger. Les enfans sont communément sujets au défaut opposé, qui est un manque de fermeté; & par conséquent il sera nécessaire d'insister particulièrement sur cet article.

Moyen d'inspirer du courage aux enfans.

La force d'esprit est comme le soutien & le rempart de toutes les autres vertus; & sans le *courage* à peine peut-on demeurer ferme dans son devoir, & remplir le caractère d'un véritable honnête homme.

Le *courage*, qui fortifie l'homme contre les périls qu'il appréhende & contre les maux qu'il sent actuellement, est d'un grand usage dans l'état où nous vivons sur la terre, exposés de tous côtés à tant de différens assauts: c'est pourquoi il est fort nécessaire que les parens prennent soin d'armer leurs enfans de ce bouclier aussi-tôt qu'ils peuvent. J'avoue que le tempéramment naturel est d'un grand secours dans cette affaire. Mais lors même qu'il vient à manquer, & que le cœur est de lui-même foible & timide, on peut encore le rendre par art plus ferme & plus hardi. J'ai déjà remarqué ce qu'il faut faire pour empêcher que le *cou*

rage des enfans ne soit amolli & abattu par des idées effrayantes dont on leur frappe l'esprit lorsqu'ils sont encore tous jeunes, & par l'habitude qu'on leur laisse prendre de s'abandonner aux plaintes pour le moindre mal qu'ils souffrent. Voyons maintenant de quelle manière nous pourrons endurcir leur tempérament, leur elever le cœur lorsque nous les trouvons d'un naturel trop timide.

La véritable valeur consiste, si je ne me trompe, à se posseder soi-même, & à demeurer constamment attaché à son devoir, de quelque mal qu'on soit pressé; il y a si peu d'hommes faits qui arrivent à ce point de perfection, que nous ne devons pas l'attendre des enfans. Cependant il y a moyen de gagner quelque chose sur eux à cet égard : & qui s'y prendra comme il faut, pourra par des degrés insensibles les mener plus loin qu'on ne sauroit croire.

C'est peut être à cause qu'on néglige si fort les enfans sur cet important article quand ils sont jeunes, qu'il y a si peu d'hommes faits qui possèdent cette vertu dans toute son étendue. Je ne devrois pas dire ceci au milieu d'une nation si naturellement brave que la nôtre, si je croyois que la véritable valeur ne consistât qu'à montrer du *courage* dans un champ de bataille, & à mépriser la vie en présence des ennemis. Ce n'en est pas, je l'avoue, une des moindres parties, & l'on ne peut refuser à cette espèce de *courage* les louanges & les honneurs qui sont toujours dûs à ceux qui exposent leur vie pour le service de leur pays. Mais ce n'est pas tout, les dangers nous attaquent ailleurs que dans un champ de bataille; & quoique la mort soit le plus épouvantable de tous les objets, la douleur le mépris & la pauvreté ne laissent pas d'avoir un air affreux, & très-capable de déconcerter la plupart des hommes qui voient ces maux tout prêts à fondre sur eux; & s'il se trouve des gens qui en méprisent quelques-uns, ils sont pourtant fort épouvantables du reste. Cependant la véritable valeur est préparée à toute sorte de périls. Je n'entends pas par-là qu'elle ne doive être susceptible d'aucun degré de crainte; car où le danger paroît, il produit quelqu'appréhension dans tout esprit qui n'est pas entiérement stupide. Nous devrions reconnoître le danger par-tout où il est véritablement, & avoir un degré de crainte qui servît à nous tenir éveillés, à exciter notre attention, notre industrie, mais sans nous empêcher de faire tranquillement usage de notre raison, & d'exécuter tout ce qu'elle nous suggère.

La première chose qu'il faut faire pour procurer aux enfans cette noble fermeté, c'est, comme il a été dit ci-dessus, d'empêcher soigneusement que leur ame ne soit frappée durant leur première jeunesse, d'aucune idée effrayante, ou par des discours capables de les épouvanter, ou par quelqu'objet terrible qu'on présente inopinément à leur vue pour les surprendre. Bien souvent on cause par-là un si grand désordre dans les esprits, qu'ils n'en reviennent jamais; de sorte qu'à la moindre suggestion ou apparence de quelqu'idée effrayante, les esprits se dissipent encore, & retombent dans un pareil désordre; le corps s'affoiblit, l'ame se trouble, & l'homme est à peine capable d'aucune action raisonnable. D'où que cela vienne, ou d'un mouvement habituel des esprits animaux produit par la première impression violente qu'ils ont reçue, ou de quelque changement arrivé à la constitution de l'enfant d'une manière encore plus inexplicable, le fait est certain; car on voit tous les jours des exemples de personnes qui, durant tout le cours de leur vie, ont l'esprit foible & timide pour avoir été épouvantés dans leur jeunesse : il ne faut donc rien négliger pour prévenir cet inconvénient.

Ce qu'on doit faire après cela, c'est d'accoutumer insensiblement les enfans aux objets qui leur causent le plus de frayeur, mais en prenant bien garde de ne pas aller trop vîte, & de ne pas entreprendre cette cure trop tôt de peur d'augmenter le mal au lieu de le guérir. Il est aisé d'éloigner toute sorte d'objets effrayans de la vue des enfans qui sont encore à la mamelle : car jusqu'à ce qu'ils puissent parler & comprendre ce qu'on leur dit, il seroit inutile de leur proposer des raisons pour leur faire voir qu'il n'y a rien à craindre de la part de ces objets effrayans, que nous voudrions leur rendre familiers en les approchant tous les jours plus près d'eux par des degrés insensibles. Mais avec tout cela s'il arrive qu'un enfant qui est encore à la mamelle ait été choqué de la vue de certaines choses qu'on ne peut pas commodément dérober à sa connoissance, & qu'il donne des signes de crainte toutes les fois qu'elles paroissent devant ses yeux, il faut en ce cas là employer toute sorte de moyens pour diminuer sa frayeur, ou en détournant ses pensées ailleurs, ou en joignant à ces objets des images plaisantes & agréables à voir jusqu'à ce qu'ils lui soient devenus si familiers qu'ils ne lui fassent plus aucune peine.

Il est, ce me semble, assez facile d'appercevoir que tous les objets visibles qui ne blessent pas les yeux, sont tout-à-fait indifférens à des enfans nouvellement nés, & que d'abord ils ne sont pas plus épouvantés de la présence d'un mort ou d'un lion, que de la vue de leur nourrice ou d'un chat. Qu'est-ce donc qui dans la suite leur fait craindre des choses d'une certaine figure & d'une certaine couleur? Rien que l'appréhension du mal que ces choses peuvent leur faire. Je crois pour moi qu'un enfant qui tetteroit tous les jours une nouvelle nourrice, ne seroit non plus épouvanté de ce continuel changement de visage à six mois qu'à l'âge

de soixante ans. Ainsi la raison pour laquelle il ne veut pas approcher d'un étranger, c'est qu'ayant été accoutumé à ne recevoir de la nourriture & des caresses que d'une ou de deux personnes qui sont ordinairement auprès de lui, il appréhende qu'en venant entre les bras d'un étranger il ne soit privé de ce qui lui donne du plaisir & le nourrit, & qui pourvoit sans cesse à des besoins qu'il ressent fort souvent : c'est par la même raison qu'il a peur quand sa nourrice n'est pas avec lui.

La seule chose que nous appréhendons naturellement, c'est la douleur ou la privation du plaisir; & parce que ces deux choses ne sont attachées à aucune figure, couleur ou grandeur des objets visibles, nous ne sommes épouvantés d'aucun de ces objets qu'après qu'ils nous ont causé de la douleur, ou qu'on nous a persuadés qu'ils pourront nous faire du mal. L'agréable lueur de la flamme & du feu charme si fort les enfans, que lorsqu'ils voient du feu pour la première fois, ils ont toujours envie de l'empoigner. Mais après qu'une constante expérience les a convaincus par la douleur piquante que le feu leur a causée, combien il est cruel & impitoyable, ils craignent de le toucher, & l'évitent avec un très-grand soin. Tel étant le fondement de la crainte, il n'est pas mal-aisé de trouver d'où elle naît, & de quels moyens on doit se servir pour la dissiper lorsqu'elle est produite par des objets dont on s'alarme à fausses enseignes; & lorsque l'ame est une fois aguerrie contre ces objets, & qu'elle a remporté une véritable victoire sur elle-même & sur ses frayeurs ordinaires dans de petites occasions, elle est dès-là fort bien disposée à affronter des périls plus réels. Votre enfant frémit & prend la fuite à la vue d'une grenouille : faites prendre une grenouille à une autre personne, & lui ordonner de la mettre à une bonne distance de votre enfant. Accoutumez-le premièrement à jetter les yeux dessus, & quand il peut la regarder sans peine, à la souffrir plus près de lui & à la voir sauter sans émotion; après cela, faites-la lui toucher légèrement pendant qu'un autre la tient ferme entre ses mains, continuant ainsi par degrés à lui rendre cet animal familier jusqu'à ce qu'il puisse le manier avec autant d'assurance qu'il manie un papillon ou un moineau. Par la même méthode, vous pourrez affranchir votre enfant de toute autre frayeur chimérique, si vous prenez bien garde de n'aller pas trop vite, & que vous n'exigez point de lui un nouveau degré d'assurance avant qu'il soit entièrement confirmé dans celui qui précede immédiatement : c'est ainsi qu'il faut tâcher de discipliner ce jeune soldat, prenant soin d'ailleurs de ne pas lui faire regarder plus de choses comme dangereuses qu'il n'y en a effectivement. Remarquez-vous qu'il soit plus épouvanté de certains objets qu'il ne devroit, engagez-le peu-à-peu à les envisager de près, jusqu'à ce que libre de crainte il sorte triomphant de cette espèce de combat. En remportant souvent de telles victoires, il verra que les maux ne sont pas toujours si réels ou si grands que la peur nous les représente, & que le vrai moyen de les éviter n'est pas de fuir, de se laisser troubler, confondre & abattre par la crainte dans les occasions où notre réputation & notre devoir nous obligent à ne pas abandonner l'entreprise que nous avons en main.

Mais puisque la douleur est le grand fondement de la crainte des enfans, si vous voulez les fortifier contre la crainte & le danger, accoutumez-les à souffrir la douleur. Cet expédient paroîtra peut-être fort inhumain à des pères & à des mères tout pénétrés de tendresse pour leurs enfans; & la plupart trouveront qu'il est contre toute raison d'exposer un enfant à la douleur pour tâcher de lui en rendre le sentiment plus supportable. « C'est » peut-être un bon moyen, me dira-t-on, de lui » inspirer de l'aversion pour celui qui le fera » souffrir, mais comment est-il possible qu'on » puisse jamais l'accoutumer par-là à souffrir sans » répugnance? Etrange méthode! Vous ne vou» lez pas qu'on fouette ni qu'on châtie les enfans » pour les fautes qu'ils viennent à commettre, & » vous voudriez qu'on les tourmentât pour le » plaisir de les tourmenter dans le temps qu'ils » s'acquittent fort bien de leur devoir. » Je ne doute point qu'on ne me fasse de pareilles objections, & qu'on ne m'accuse de détruire ici moi-même ce que j'ai établi ailleurs. J'avoue que ce que je propose ici, d'accoutumer les enfans à souffrir la douleur, doit être ménagé avec beaucoup de discrétion, c'est pour quoi c'est un bonheur qu'il ne soit approuvé que de ceux qui examinent & pénetrent exactement les raisons des choses. Je ne serois pas d'avis qu'on battit beaucoup les enfans pour les fautes qui leur échappent, parce que je ne voudrois pas qu'ils regardassent la douleur du corps comme la plus grande des punitions; & par la même raison je voudrois que, lorsqu'ils sont leur devoir, ils fussent exposés quelquefois à la douleur afin qu'ils pussent s'accoutumer à souffrir la douleur sans la considérer comme le plus grand mal qui puisse leur arriver. L'exemple de *Sparte* suffit pour montrer combien l'éducation est capable de perfectionner les jeunes gens à cet égard; & quiconque en est venu à ce point de ne pas regarder la douleur du corps comme le plus grand de maux, ou comme ce qu'il doit le plus appréhender, n'a pas fait de petits progrès dans la vertu. Du reste je ne suis pas si fou que de proposer l'usage de la discipline de *Sparte* dans ce siècle & sous un gouvernement tel que le nôtre; mais je ne laisserai pas de dire que le vrai moyen d'inspirer aux enfans du *courage* & de la résolution tout le reste de leur vie, c'est de les accoutumer peu-à-peu à souffrir patiemment & sans se troubler quelque degré de douleur.

Pour cet effet, il faut en premier lieu ne pas leur témoigner qu'on les plaint, ni leur permettre de se plaindre eux-mêmes pour le moindre petit mal qu'ils souffrent ; mais c'est de quoi j'ai déjà parlé ailleurs.

L'on doit, après cela, les exposer tout exprès à la douleur ; mais il faut prendre son temps, & n'en venir là que lorsque l'enfant est de bonne humeur, & qu'il est persuadé de l'affection de celui qui le traite de cette manière. On doit encore prendre bien garde de ne pas donner en cette occasion la moindre marque de colère ou de chagrin, non plus que de compassion ou de repentir, & sur-tout de ne pas charger l'enfant de plus qu'il ne peut endurer, sans gronder ou sans regarder sous l'idée de punition le mal qu'on lui fait souffrir. J'ai vu donner de bons coups de gaule avec le ménagement, & dans les circonstances que je viens de marquer, à un enfant qui n'en faisoit que rire, quoiqu'il n'eût pu s'empêcher de verser des larmes & d'être sensiblement affligé ; si la même personne qui lui donnoit ces coups lui eut dit un mot un peu rude, ou l'eût regardé avec froideur pour le punir de quelque faute. Persuadez une fois votre enfant par vos soins & par des marques constantes d'affection que vous l'aimez parfaitement, & soyez sûr que vous pourrez l'accoutumer par degrés à endurer sans aucune répugnance & sans se plaindre, des choses fort pénibles & fort rudes, que vous trouverez à propos de lui imposer : ce qu'on voit faire tous les jours aux enfans qui sont à jouer ensemble, suffit pour vous en convaincre. Plus vous trouverez votre enfant tendre & délicat, plus vous devez tâcher de l'endurcir à la peine de la manière que je viens de dire. Dans cette affaire le grand point consiste à commencer d'abord par quelque chose qui ne soit pas fort pénible, & à continuer par des degrés insensibles dans le temps que vous riez, que vous badinez avec lui, & que vous le louez ; car s'il en vient une fois à se croire assez récompensé des fatigues ou de la douleur qu'il endure, par les éloges qu'on donne à son *courage*, & à trouver un sujet de gloire dans ces épreuves de fermeté, en sorte qu'il aime mieux passer pour brave & hardi, que d'éviter une petite douleur, ou de succomber lâchement à ses atteintes, comptez hardiment qu'avec le temps, & par le secours de sa raison qui se fortifie tous les jours, vous pourrez vaincre sa timidité & corriger la foiblesse de sa complexion. A mesure qu'il devient plus grand, poussez-le à des entreprises plus hardies que celle où son tempérament le porte naturellement ; & si vous remarquez qu'il évite de tenter une chose dont il y a lieu de croire qu'il pourroit fort bien venir à bout, s'il avoit le *courage* de l'entreprendre, donnez-lui d'abord quelque assistance, & tâchez par degrés de l'y engager par un motif d'honneur, jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis plus de fermeté par la pratique, il puisse faire la chose sans aucune peine : auquel cas ne manquez pas de le combler de louanges, & de lui faire sentir qu'il s'attire par-là l'estime de tous ceux qui le connoissent. Après qu'il aura acquis par ce moyen assez de résolution pour n'être pas détourné de ce qu'il doit faire par la crainte du danger, & que dans des rencontres imprévues ou hasardeuses, la peur ne mettant plus son esprit & son corps en désordre, ne lui ôtera ni la capacité, ni la volonté d'agir ; dès-lors on peut assurer qu'il a tout le *courage* qui convient à une créature raisonnable ; & c'est cette fermeté de corps & d'esprit qu'on devroit tâcher de produire dans les enfans par l'usage, à mesure que l'occasion s'en présente naturellement. (*Educ. des enfans, de Jean Locke*).

Vous me demandez, mon cher vicomte, comment je m'y prendrai pour donner à mon élève un vrai *courage*, qualité si nécessaire à tous les hommes, & sur-tout à un militaire ! L'habitude familiarise avec les choses les plus effrayantes & les plus dangereuses ; si l'usage du feu nous étoit inconnu, si nous en voyons pour la première fois, à quel point ne serions nous pas épouvantés de ses qualités destructives, en apprenant qu'une seule et unique suffit pour embrâser & détruire une ville entière ; quelles précautions nous prendrions pour en conserver dans nos maisons ! & quelle terreur nous causeroit un tison enflammé roulant sur un plancher, ou une bougie allumée sur une table de bois couverte de papiers ! Tout cela cependant n'inspire de frayeur à personne, parce que nous en éprouvons de très-vives pour mille autres choses infiniment moins dangereuses. Par exemple, presque toutes les femmes ont une horreur invincible pour les araignées, les crapauds, les couleuvres, &c. & la vûe de ces insectes ne fait nulle impression sur la paysanne la plus timide, parce qu'elle est accoutumée à les rencontrer souvent. Les pays où l'on a le moins de peur du tonnèrre, sont précisément ceux où il cause le plus d'accidens. Je me souviens qu'en allant de Rome à Naples, je couchai dans un couvent où le tonnèrre tombe presque régulièrement deux ou trois fois par an ; le soir même il y eut un orage affreux, & je remarquai que tous ces moines ne paroissoient pas y faire plus d'attention que s'ils eussent été totalement sourds. J'ai vu tous les environs de Vésuve dépouillés de verdure & couverts de lave, traces effrayantes & mémorables du plus terrible des fléaux ; eh bien, sur cette même lave, j'ai vue une infinité de maisons exactement au pied du Vésuve, & touchant cette montagne formidable qui porte la mort dans son sein ! Les propriétaires de ces terres foulent aux pieds les cendres des malheureux habitans de Pompeya, ils ont sous les yeux les tristes débris de leur ville détruite & ensevelie, & cependant ils sont encore eux-mêmes plus près du Vésuve !...

D'après toutes ces réflexions, j'ai donc tâché, autant qu'il est possible, de familiariser mes enfans avec toutes ces choses qui peuvent naturellement inspirer du dégoût & de la frayeur. Dans leur première enfance on les accoutumoit à voir & même à toucher des grenouilles, des araignées & des souris; il ne falloit pour cela que leur en donner l'exemple, aussi-tôt ils vouloient en avoir, en élever, & j'ai vu Adèle pleurer la mort de sa grenouille favorite avec autant d'amertume que si elle eût perdu le plus charmant serin du monde. Lorsqu'il tonnoit tout le monde, autour d'eux, s'écrioit en regardant les nuages & les éclairs : *ah! le beau spectacle!* & les enfans alloient s'asseoir devant les fenêtres pour contempler le beau spectacle, & s'en amusoient véritablement. Depuis que je suis ici, j'ai fait placer dans un corridor, qu'Adèle & Théodore traversent sans cesse, une grande armoire vitrée à travers laquelle on voit un squelette & quelques pièces d'anatomie; mais je n'ai pas voulu que mes enfans vissent cet objet sans quelques préparations que j'ai jugées nécessaires pour empêcher qu'ils n'en fussent frappés, car une première impression fâcheuse est toujours difficile à détruire; voici donc comment je m'y suis pris : un jour à dîner j'ai dit tout haut que j'avois mis en ordre les différentes pièces d'anatomie qu'on m'avoit envoyées de Paris; là-dessus M. d'Eimeri, auquel nous avions fait sa leçon, prit la parole pour dire que l'étude de l'anatomie étoit bien intéressante & bien curieuse; il ajouta qu'il avoit eu pour cette science une telle passion, que, pendant deux ans, sa chambre à coucher avoit été entiérement remplie de squelettes: alors les enfans demandèrent ce que c'étoit que l'anatomie & des squelettes; après une courte explication, Adèle dit qu'un squelette devoit être une bien vilaine chose: « Pas plus » laide, reprit madame d'Almane, que mille » autres; par exemple, que le magot de la Chine » que vous avez dans votre cabinet ». Alors sans s'appesantir davantage là-dessus, on change de conversation. Après le dîner on me demanda à voir mon armoire; nous fûmes dans le corridor; mes enfans y vinrent aussi d'eux-mêmes, & ne témoignèrent, en voyant le squelette, ni surprise, ni dégoût. Depuis ce moment, ils passent continuellement dans ce corridor sans imaginer seulement qu'on puisse avoir la moindre frayeur d'un squelette. Très-souvent, devant eux, je conte des histoires de voyageurs, pour lesquelles les enfans ont un goût particulier; je fais de superbes descriptions de tempêtes, de manière à exciter beaucoup plus la curiosité que la crainte, j'ajoute que les naufrages mêmes ne sont jamais véritablement dangereux pour ceux qui savent nager, & Théodore dit qu'il veut apprendre à nager, & qu'il seroit bien fâché, quand il fera un voyage sur mer, s'il ne voyoit pas une tempête. Il n'est pas possible de cacher aux enfans les dangers qui environnent l'homme presque à chaque pas de sa carrière; le mensonge ne peut jamais être utile, & si votre élève découvre que vous lui avez déguisé la vérité dans une seule occasion, vous perdrez sa confiance sans retour. Je veux donc que mon fils sache qu'on peut se noyer sur mer, qu'on est tué à la guerre, &c. Mais je desire du moins qu'il n'envisage aucune sorte de danger avec l'exagération que donne la crainte & une imagination frappée; quand on ne voit jamais le péril plus grand qu'il ne l'est en effet, on trouve en soi toutes les ressources qui peuvent en tirer. Tout homme que l'éducation n'aura pas gâté, aura cette espèce de *courage* qu'il reçut avec la vie, comme un instinct nécessaire à sa conservation; le lâche qui perd la tête & la raison dans le danger, n'est qu'un être dégradé & corrompu; la nature donna donc à votre élève tout le courage & toute la présence d'esprit dont il aura besoin pour se défendre si on l'attaque; eh bien, vous, donnez-lui de la générosité & il défendra son semblable; donnez-lui de l'honneur & il défendra sa patrie. Locke a dit, & Rousseau après lui, qu'il ne faut en aucune manière plaindre les enfans quand ils tombent ou se blessent: cette méthode, suivant moi, n'est bonne que jusqu'à trois ou quatre ans; à cette époque elle demande des adoucissemens, sans quoi l'on risqueroit d'endurcir le cœur des enfans & de le fermer pour jamais à la pitié. Ainsi je pense que lorsqu'il souffrent on doit les plaindre, s'ils ne se plaignent pas, en louant le *courage* qu'ils témoignent, mais s'ils crient ou s'ils pleurent, paroissez sans pitié & persuadez-leur que le mépris étouffe en vous la compassion. Comme dans tout le reste, il faut à cet égard que la leçon soit appuyée par votre exemple; si vous ne pouvez supporter une migraine ou un accès de fièvre sans parler de votre souffrance vingt fois par jour, tout ce que vous direz sur le *courage* fera peu d'impression sur votre élève. Madame d'Almane a donné à ses enfans, il y a quatre jours, une leçon sur ce sujet, qui vaut mieux mille fois que tous les sermons du monde. Vous aimez madame d'Almane & tous les détails qui peignent sa tendresse passionnée pour ses enfans, ainsi dans mon récit, je n'omettrai aucune des circonstances de cette scène qui fut véritablement aussi effrayante que touchante. M. d'Aimeri, madame de Valmon & son fils étoient chez moi depuis quelques jours, après le dîner nous étions tous dans le salon; madame d'Almane assise à côté de madame de Valmon sur un canapé, tenoit Adèle sur ses genoux, lorsque Théodore voulant avoir sa part des caresses de sa mère, se glisse doucement derrière elle, & lui saisit brusquement un bras qu'il tire à lui : au même moment un jet de sang, élancé du bras de madame d'Almane, couvre le visage & la robe d'Adèle, qui, à cette vue, pousse un cri affreux & tombe évanouie sur le sein de sa mère. Le pauvre Théodore, baigné de larmes, se précipite à genoux; nous courons tous à madame d'Almane, qui s'écrioit : *Adèle*, *Adèle*,

c'est Adèle qu'il faut secourir, & elle refusoit de me donner son bras, en répétant toujours, d'un air égaré, *Adèle, Adèle!* Le fait est, que sans en rien dire à personne, elle s'étoit fait saigner le matin, & que Théodore en lui saisissant & lui étendant le bras, avoit dénoué la ligature & causé cet accident, cependant madame de Valmon s'empara d'Adèle, & M. d'Aimeri & moi nous rattachâmes la bande du bras de madame d'Almane, non sans peine, car elle avoit perdu la tête; pâle & tremblante, agitée des mouvemens convulsifs les plus effrayans, les yeux fixement attachés sur sa fille, elle ne remarquoit ni les soins que nous lui rendions, ni même Théodore toujours sanglottant à ses pieds & serrant étroitement ses genoux; enfin Adèle recouvre l'usage de ses sens, ouvre les yeux & appelle sa mère, qui aussi-tôt vole vers elle, la reprend dans ses bras & l'embrasse mille fois en versant un déluge de pleurs; nous entourons tous la mère & l'enfant & nous écoutions leur entretien avec autant d'attendrissement que de plaisir, lorsque tout-à-coup je remarquant que Théodore n'étoit point dans notre groupe, je tourne la tête & je le vois seul à la place que sa mère venoit de quitter, non plus à genoux & en pleurs, mais debout, immobile, les yeux secs, & avec un visage sur lequel l'embarras la tristesse & le dépit se peignoient également; son cœur, jusqu'alors si pur & si paisible, recevoit dans cet instant les premières impressions de la jalousie & de l'envie! Ce n'est déjà plus cet enfant plein d'innocence & de candeur, si doux, si ouvert, si sensible; l'injustice, la dissimulation (la haine peut-être!) viennent d'entrer dans son ame; & si elles n'en sont promptement bannies, elles y prendront de profondes racines !..... Sans perdre un moment, je me penchai vers l'oreille de madame d'Almane, & je lui fis comprendre aisément, en deux mots, le sujet de mes craintes; aussi-tôt elle pria toute la compagnie de la laisser seule, & lorsque tout le monde fut retiré, elle s'approcha de Théodore, & sans paroître remarquer son trouble & sa confusion, elle l'embrassa tendrement & le fit asseoir à côté d'elle; alors mettant les deux mains de ses deux enfans dans les siennes & s'adressant à moi: n'est-il pas vrai, mon ami, dit elle, que je suis une heureuse mère, & bien véritablement aimée !..... Mon pauvre Théodore, tout ce qu'il a souffert !.... mais reprends ta gaieté, cher enfant, ajouta-t-elle en le baisant, ta mère & ta sœur se portent bien maintenant! A ces mots Théodore, triste encore, mais attendri, se penche sur l'épaule de sa mère, & regarde sa sœur avec des yeux remplis de larmes, qu'il baisse aussi-tôt en soupirant.... Et toi ma fille, continue madame d'Almane, j'espère que lorsque tu seras moins enfant, dans un an par exemple, tu sauras comme ton frère, réunir le *courage* à la sensibilité.... Ici Théodore lève la tête, & d'un air surpris regarde sa mère, comme cherchant à pénétrer si elle parle sérieusement, ensuite il l'embrasse avec transport; & ses pleurs redoublent.... Il est vrai, ajoutai-je en riant, qu'on reproche depuis long-tems aux femmes cette facilité qu'elles ont de s'évanouir, & non sans raison car c'est une preuve de foiblesse...Mais, papa, reprit Adèle d'un ton chagrin, c'est parce que j'aime maman.... Et moi, interrompis-je, j'aime votre maman tout autant que vous pouvez l'aimer, Théodore la chérit ainsi que vous, & cependant nous ne nous sommes évanouis ni l'un ni l'autre; Comme j'achevois ces paroles, Théodore se jetta au col de sa sœur, en s'écriant: *O papa, vous la chagrinez!* Dans cet instant, madame d'Almane me regarda en me tendant une main que je baignai des plus douces larmes que j'aie jamais répandues de ma vie..... Après que nous eûmes consolé Adèle que j'avois véritablement affligée, les enfans demandèrent à madame d'Almane pourquoi elle s'étoit fait saigner; parce que, répondit-elle, j'avois, depuis quinze jours, maman! & vous n'en parliez pas !....— A quoi m'eût servi de répéter sans cesse *j'ai bien mal à la tête*? j'aurois montré une foiblesse inexcusable, ennuyé tout le monde, & cette plainte ne m'eût pas guérie. — Mais, maman, vous n'avez seulement pas l'air de souffrir; vous m'avez donné mes leçons tout comme à l'ordinaire. — Jamais, mon enfant, vous ne me verrez quitter, pour si peu de chose, des occupations aussi chères. Vous voyez, mon ami, quelle excellente leçon de *courage* étoit renfermée dans ce peu de mots! & celles de ce genre sont seules véritablement profitables. Après cette conversation, madame d'Almane en eut une avec madame de Valmon & monsieur d'Aimeri, pour les prier de ne point jouer Adèle sur son évanouissement, car en effet ces sortes de louange peuvent, par le desir d'en obtenir encore, donner dans d'autres occasions de l'affectation & de l'hypocrisie: il faut louer les enfans, non sur des démonstrations vives & passagères de sensibilité, mais sur des témoignages habituels & constants, comme la douceur & l'obéissance soutenues. Adieu, mon cher Vicomte, il est minuit, c'est une heure indue dans le château de B..... Je vous quitte pour me coucher, car il faut que je sois levé demain avec le jour. (*Adèle & Théodore*)

CRUAUTÉ. Je parlerai maintenant d'un vice que j'ai souvent remarqué dans les enfans, c'est *que, lorsqu'ils ont en leur puissance quelque pauvre animal, ils sont portés à le maltraiter*. S'il leur tombe entre les mains de petits oiseaux, des papillons & autres petites bêtes, il arrive souvent qu'ils les tourmentent, & les traitent avec la dernière cruauté, & cela avec une espèce de plaisir. Je serois d'avis qu'on observât les enfans sur cet article; & que, si l'on découvre qu'ils soient sujets à cette espèce de *cruauté*, on leur apprît à tenir une conduite toute opposée: car la coutume de tourmenter & de tuer des bêtes, les rendra insensiblement durs & cruels à l'égard des hommes,

mes. Ceux qui se plaisent à faire souffrir des créatures qui leur sont inférieures, ou à les tuer, ne seront pas fort portés à avoir pitié de celles qui sont de leur espèce. C'est sur cela qu'est fondé l'usage établi en *Angleterre* d'exclure les bouchers du nombre des jurés choisis pour les affaires criminelles, où la condamnation emporte sentence de mort. Il faut donc prendre soin d'élever d'abord les enfans de telle sorte, qu'ils aient horreur de tuer ou de tourmenter des animaux; & leur apprendre à ne pas gâter ou détruire la moindre chose, si ce n'est pour la conservation ou pour le bien d'une autre chose qui soit d'une nature plus excellente. Et certainement, si chaque homme en particulier se croyoit obligé de contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, à la conservation du genre humain, comme en effet c'est là le devoir de tous les hommes, & le vrai principe sur lequel nous devrions tous régler notre religion, notre politique & notre morale, le monde seroit bien plus tranquille & plus civilisé qu'il n'est.

Mais pour venir à mon sujet, je ne puis m'empêcher de louer ici la prudence & la douceur d'une femme de ma connoissance. Elle avoit accoutumé de satisfaire toutes les petites envies de ses filles, de leur donner des chiens, des écureuils, des oiseaux, & autres petites bêtes qui servent d'amusement aux jeunes filles. Mais lorsqu'elles avoient une fois ces animaux en leur puissance, elle les obligeoit à les bien entretenir, & à prendre garde que rien ne leur manquât, ou qu'ils ne fussent point maltraités: & si elles négligeoient d'en prendre soin, cela leur étoit compté pour une grosse faute. Bien souvent on leur ôtoit ces petites bêtes, ou du moins on les censuroit pour leur négligence. Par ce moyen ces jeunes filles apprenoient de bonne heure à être exactes, & à avoir l'humeur douce & bienfaisante. Et pour moi, je crois qu'on devroit accoutumer les hommes à avoir, dès le berceau, de la tendresse pour toutes les créatures douées de sentiment, & à ne gâter ou détruire quoi que ce soit. Je ne saurois me mettre dans l'esprit que le plaisir que les enfans prennent à faire du mal (par où j'entends le plaisir qu'ils prennent à gâter les choses sans nécessité, mais plus particuliérement la joie qu'ils goûtent à faire souffrir de la douleur à des créatures vivantes), je ne saurois, dis-je, me figurer qu'une telle inclination leur soit naturelle, & que ce soit autre chose qu'une habitude produite par l'exemple & par la conversation des hommes. On apprend ordinairement aux enfans à se battre, & à rire lorsqu'ils font du mal aux autres, ou qu'ils voient qu'il leur en arrive; & la conduite de la plupart des personnes qui sont auprès d'eux, les confirme dans cette malheureuse disposition d'esprit. Tout ce qu'on leur apprend de l'histoire ne consiste presque en autre chose qu'en récits de combats & de massacres, & enfin les glorieux éloges dont on comble les conquérans (vrais bourreaux du genre-humain, pour la plupart), achevent de corrompre l'esprit des jeunes gens, qui dès là se figurent que l'art de tuer les hommes est la chose du monde la plus louable & la plus héroïque. Par ce moyen, la *cruauté* toute contraire qu'elle est à notre nature, s'empare insensiblement de nos cœurs, & ce que l'humanité abhorre, la coutume nous le rend agréable, en nous le faisant regarder comme un chemin qui conduit à la gloire. Voilà comment la mode & l'opinion générale font passer pour un plaisir ce qui ne l'est point en soi, ni ne sauroit l'être. C'est donc là un inconvénient auquel il faudroit remédier de bonne heure par toute sorte de moyens, en substituant à la place de cette fatale passion, l'inclination contraire, qui est bien plus naturelle à l'homme, je veux dire la compassion & l'humanité, dispositions qu'il faut tâcher d'entretenir dans les enfans, mais toujours par des voies de douceur. Il ne sera peut être pas hors de propos d'ajouter ici qu'à l'égard des malheurs ou des accidens qui arrivent en badinant, par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent passer pour des effets de malice & d'une mauvaise intention, quoique peut-être ils aient quelquefois des suites très-fâcheuses, il faut, ou n'en prendre point du tout de connoissance, ou n'en parler qu'avec beaucoup de douceur; car, à mon avis, on ne sauroit inculquer trop souvent à ceux qui se chargent d'élever des enfans, *que quelque faute que commette un enfant, & de quelque importance qu'elle soit, la seule chose à laquelle on doit avoir égard, lorsqu'on en prend connoissance, c'est à la cause qui l'a produite, & à l'habitude qui en peut naître.* C'est sur cela, dis-je, qu'il faut régler la correction, sans jamais permettre qu'un enfant soit châtié pour quelque mal qu'il ait fait en badinant, ou par inadvertance. Les fautes qui viennent de la volonté sont les seules qu'il faut punir: & même si elles sont de telle nature qu'elles puissent être corrigées par l'âge, ou qu'on n'ait aucun sujet de craindre qu'elles produisent de mauvaises habitudes, il faut passer par-dessus sans faire semblant de les remarquer, de telles fâcheuses circonstances qu'elles soient accompagnées d'ailleurs.

Il faut inspirer aux enfans des sentimens d'humanité pour leurs inférieurs, & sur tout pour les domestiques.

Un autre moyen d'inspirer de l'humanité aux jeunes gens, & d'empêcher qu'ils n'en perdent jamais le goût, c'est de les accoutumer à traiter civilement, & en paroles & en actions leurs inférieurs, le petit peuple, & sur-tout les domestiques; car il n'est que trop ordinaire de voir dans les bonnes familles que les enfans de la maison

parlent aux domestiques en termes insolens & pleins de mépris, & les traitent d'une manière hautaine & impérieuse comme s'ils étoient d'une espèce différente & fort inférieure à la leur. Que cette injuste fierté soit produite en eux, ou par de mauvais exemples, ou par la supériorité de leur fortune, ou par une vanité naturelle, il faut la prévenir ou l'extirper dès qu'elle vient à paroître, & substituer à la place un esprit de douceur & d'humanité qui les rende civils & affables envers les personnes de la plus basse condition. Ils ne perdront rien par-là de leur supériorité. Au contraire l'autorité qui est attachée à leur rang n'en sera que plus grande, leurs inférieurs joignant à la soumission & à la déférence extérieure qu'ils auront pour eux un amour & une estime sinceres pour leurs personnes; & en particulier les domestiques les serviront avec plus d'empressement & de plaisir, voyant qu'ils ne sont point maltraités à cause que la fortune les a mis au-dessous des autres hommes, &, pour ainsi dire, sous les pieds de leurs maîtres. Il ne faudroit jamais souffrir que la différence des conditions fît perdre aux enfans le respect qu'ils doivent à la nature humaine; plus ils sont élevés & opulens, plus on devroit avoir soin de leur apprendre à être doux, tendres & obligeans envers ceux de leurs frères, qui sont d'un rang inférieur, & plus mal partagés des biens de la fortune. Si dès le berceau on leur laisse la liberté de maltraiter certaines personnes, parce qu'ils croient avoir quelque peu de pouvoir sur eux en vertu de la qualité de leur père, c'est tout au moins une marque de mauvaise éducation; mais si l'on n'y prend garde, cette licence augmentant, leur fierté naturelle les accoutumera par degrés à n'avoir que du mépris pour leurs inférieurs; ce qui ne doit aboutir, selon toutes les apparences, qu'à l'oppression & à la *cruauté*.

CURIOSITÉ. La *curiosité* n'est dans les enfans qu'un desir de connoître; il faut donc tâcher de l'augmenter en eux, non seulement à cause qu'elle donne de bonnes espérances de celui en qui elle se trouve, mais encore parce que c'est un excellent moyen que la nature a ménagé pour dissiper l'ignorance dans laquelle ils viennent au monde, & qui, sans ce desir qui les porte à demander d'être instruits des choses, changeroit les enfans en autant de créatures stupides & de nul usage. Voici, si je ne me trompe, les moyens d'exciter dans les enfans cette sorte de *curiosité*, & de la tenir toujours en mouvement & en action.

Moyens de l'entretenir en eux. Premier moyen.

Telles questions qu'un enfant puisse faire, il n'en faut rejetter aucune avec mépris, ni permettre qu'on en fasse de railleries. Au contraire il faut répondre à tout ce qu'il demande, & lui expliquer les choses qu'il a envie de savoir de telle manière qu'on les lui rende aussi intelligibles que son âge & l'étendue de ses lumieres le peuvent permettre. Mais prenez garde de ne pas lui brouiller l'esprit par des explications ou des idées qui passent son intelligence, ou en lui proposant quantité des choses qui n'ont aucun rapport à ce qu'il a dessein de savoir en ce temps-là. Lorsqu'il vous fait une question, remarquez plutôt ce qu'il veut dire, que les paroles dont il se sert pour exprimer sa pensée; & après que vous l'aurez pleinement instruit de ce qu'il vouloit savoir, vous verrez qu'il portera ses pensées sur de nouveaux objets; & qu'en répondant ainsi à toutes ses questions d'une manière juste & précise, vous pourrez le mèner plus loin que vous n'oseriez peut-être vous l'imaginer, car la connoissance est aussi agréable à l'entendement que la lumière l'est aux yeux; & les enfans en particulier se plaisent extrêmement à acquérir de nouvelles connoissances, sur-tout s'ils voient qu'on écoute leurs questions, & qu'on excite & loue en eux le desir qu'ils ont d'être instruits; & je ne doute point qu'une des grandes raisons pourquoi la plupart des enfans s'abandonnent entièrement à des vains amusémens, & emploient tout leur temps à des bagatelles, c'est parce qu'ils ont vu qu'on méprisoit leur *curiosité*, & qu'on ne faisoit aucun cas de leurs questions. Mais si on les avoit traités avec plus de considération & de douceur, & qu'on eût pris la peine de répondre comme il falloit à leurs questions d'une manière satisfaisante, je suis assuré qu'ils n'auroient pas pris tant de plaisir à revenir toujours aux mêmes jeux & aux mêmes divertissemens, qu'à apprendre & à faire tous les jours quelque progrès dans la connoissance des choses, dans lesquelles ils auroient trouvé sans cesse de la nouveauté & de la variété: deux circonstances qui plaisent sur-tout aux enfans.

Second moyen.

Non seulement il faut répondre sérieusement aux enfans, & les instruire de ce qu'ils desirent savoir, comme si c'étoit une matière qu'il leur importât de connoître; il faut, outre cela, les exciter à cette espèce de *curiosité* par quelques louanges particulieres. Il faut parler devant eux de la connoissance que des personnes qu'ils estiment, ont de telles ou telles choses; & comme nous sommes tous, même dès le berceau, pleins de fierté & d'orgueil, il faut flatter leur vanité par des choses qui les rendent gens de bien, & faire en sorte que leur fierté les porte à des choses qui puissent tourner à leur avantage. Sur ce fondement vous trouverez qu'il n'y a point de motif plus capable d'obliger l'aîné d'une famille à apprendre quelque chose, que de lui mettre dans l'esprit de l'enseigner lui-même à ses frères & à ses sœurs.

Troisième moyen.

En troisième lieu, comme il ne faut jamais négliger les questions que font les enfans, aussi faut-il prendre un grand soin de ne leur faire jamais des réponses trompeuses & illusoires. Les enfans connoissent facilement quand on les méprise ou qu'on les trompe ; & ils apprennent bientôt à être négligens, dissimulés & menteurs, voyant que d'autres tombent dans les mêmes défauts. Nous ne devons jamais parler contre la vérité dans aucune conversation que ce soit, mais moins encore avec des enfans ; car si nous leur faisons quelque supercherie, non seulement nous trompons leur attente, & empêchons qu'ils ne s'instruisent, mais nous corrompons leur innocence, & leur enseignons le plus dangereux de tous les vices. Les enfans sont autant de voyageurs arrivés nouvellement dans un pays étranger, qui leur est entierement inconnu ; c'est pourquoi nous devons faire conscience de les jetter dans l'erreur ; & quoique leurs questions semblent quelquefois d'une très-petite importance, il y faut répondre sérieusement, car quelque indignes qu'elles nous paroissent d'être proposées, à nous qui en connoissons le dénouement depuis long-temps, elles ne laissent pas d'être importantes à l'égard de ceux à qui ce dénouement est tout-à-fait inconnu. Comme les enfans ignorent tout ce que nous savons le mieux, & que toutes les choses qui se présentent à eux leur sont d'abord inconnues comme elles nous l'ont été autrefois à nous-mêmes, ceux-là sont heureux qui rencontrent des gens assez obligeans pour s'accommoder à leur ignorance, & les aider à s'en dégager. Si vous ou moi devions aller maintenant habiter dans le *Japon*, avec toute notre prudence & toutes nos lumières qui sont peut-être la cause que nous sommes si fort portés à mépriser les pensées & les questions des enfans, il est certain que si nous voulions nous informer de ce qu'il y a à connoître dans ce royaume, nous ferions mille questions qu'un *Japonnois* sot & orgueilleux regarderoit comme ridicules & impertinentes, & qui seroient pourtant fort naturelles à notre égard ; en ce cas-là nous serions bien-aises de rencontrer quelqu'un qui eût assez de civilité & de complaisance pour satisfaire à toutes nos questions, & pour nous tirer de notre ignorance.

Dès que quelque chose de nouveau se présente aux yeux des enfans, ils demandent ordinairement *qu'est-ce que c'est ?* question qu'un étranger a accoutumé de faire lorsqu'il voit une chose qui lui est inconnue. Par-là ils n'ont ordinairement en vue que d'apprendre le nom de la chose, de sorte que pour l'ordinaire, en leur disant comment on l'appelle, on répond exactement à cette demande ; ce que les enfans ont accoutumé de demander ensuite, c'est, *à quoi sert cela ?* Il faudroit encore répondre sincèrement & directement à cette question. Pour cet effet il faudroit leur apprendre l'usage de la chose, & leur expliquer comment on s'en sert, & cela d'une maniere proportionnée à leur capacité ; que si, à l'occasion de quelques autres circonstances, ils viennent à vous faire quelque nouvelle demande pour mieux connoître la chose, vous ne devez point les laisser passer outre, que vous ne leur ayez donné tous les éclaircissemens que leur esprit est capable de recevoir, les engageant ainsi par vos réponses à vous faire de nouvelles questions, & peut-être qu'une semblable conversation ne paroitra pas si ridicule & si frivole à un homme fait, qu'on se l'imagine ordinairement. Les questions que des enfans curieux proposent naturellement d'eux-mêmes, sans que personne les leur suggere, donnent souvent occasion de traiter des matières qui peuvent exercer l'esprit d'un habile homme. Je crois même que le plus souvent les questions inopinées que fait un enfant, sont plus instructives que des discours d'hommes faits, qui pour l'ordinaire parlent par routine, conformément à certaines notions empruntées, & aux préjugés de leur éducation.

Quatrième moyen.

Afin d'exciter la *curiosité* des enfans, il ne feroit peut-être pas mal-à-propos d'étaler quelquefois devant eux des choses étranges & nouvelles, pour leur donner occasion de s'informer eux-mêmes de ces choses ; que si par hasard leur curiosité les porte à demander ce qu'ils ne doivent pas savoir, il vaut beaucoup mieux leur dire ouvertement que c'est une chose qui n'est point de leur compétence, que de leur donner le change par quelque fausseté, ou par des réponses frivoles.

Une grande vivacité n'est pas un fort bon signe dans les enfans.

L'extrême vivacité qui quelquefois éclate de fort bonne heure dans les enfans, vient d'un principe qui se trouve rarement joint avec un tempérament robuste, ou avec un jugement solide. Si c'étoit une chose à desirer pour les parens de voir les enfans plus vifs & plus éveillés en conversation, je m'imagine qu'on pourroit trouver le moyen de leur procurer cette qualité : mais je suppose qu'un père sage & prudent aimera mieux que son fils devenu homme fait, soit habile, utile à soi-même & à sa patrie, qu'agréable & divertissant dans les compagnies durant son enfance ; & dans le fond je crois même qu'un père ne prend pas tant de plaisir à voir son enfant causer joliment, qu'à l'entendre bien raisonner. Excitez donc la curiosité de votre enfant autant que vous pourrez, en satisfaisant à toutes ses demandes, & en lui formant le jugement autant qu'il en est capable. Si ses raisons sont passables à certains égards, il l'en faut louer, s'il donne tout-à-fait à gauche,

ramenez-le doucement dans le bon chemin sans le railler de la méprise qu'il vient de faire. Du reste s'il paroît empressé à raisonner sur tout ce qui se présente à son esprit, prenez garde, autant qu'il est en votre pouvoir, que personne n'étouffe cette inclination, ou ne la corrompe par des entretiens captieux & illusoires; car, après tout, comme de toutes les facultés de notre ame, celle qui consiste à raisonner est sans contredit la plus sublime & la plus importante, elle mérite aussi qu'on s'attache à la cultiver avec tout le soin possible, puisque le plus haut point d'excellence où l'homme puisse arriver dans ce monde, consiste à perfectionner sa raison & à en faire un bon usage.

(*Educ. des enfans, de Jean Locke*).



D.

DEVOIR. Le *devoir* & obligation des parens & enfans est reciproque & reciproquement naturelle : si celle des enfans est plus estroitte, celle des parens est plus ancienne, estans les parens premiers autheurs & la cause & plus importante au public : car pour le peupler & garnir de gens de bien & bons citoyens est nécessaire la culture, & bonne nourriture de la jeunesse, qui est la semence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de l'ingratitude des enfans envers leurs parens, comme de la nonchalance des parens en l'instruction des enfans, dont avec grande raison en Lacedemone, & autres bonnes polices, y avoit punition & amende contre les parens, quand leurs enfans estoyent mal complexionnez. Et disoit Platon, qu'il ne sçauroit point en quoy l'homme deust apporter plus de soin & de diligence, qu'à faire un bon fils. Et Cratès s'escrioit en cholere, à quel propos tant de soin d'amasser de biens, & ne se soucier à qui les laisser ? C'est comme se soucier du soulier & non de son pied. Pourquoy des biens à un qui n'est pas sage, & n'en sçait user ? Comme une belle & riche selle sur un mauvais cheval. Les parens donc sont doublement obligez à ce devoir, & pour ce que ce sont leurs enfans, & pour ce que ce sont les plantes tendres & l'esperance de la republique; c'est cultiver sa terre, & celle du public ensemble.

Apres la naissance de l'enfant ces quatre points s'observeront. 1. L'enfant sera lavé d'eau chaude & salée, pour rendre ensemble soupples & fermes les membres, essuyer & dessecher la chair & le cerveau, affermir les nerfs, coustume tresbonne d'Orient & des Juifs. 2. La nourrisse si elle est à choisir, soit jeune, de temperament le moins froid & humide qui se pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. J'ai dit, si elle est à choisir : car selon raison & tous les sages, ce doit estre la mère; dont ils crient fort contre elle, quand elle ne prend cette charge y estant conviée & comme obligée par nature, qui luy apprefte à ces fins le lait aux mamelles, par l'exemple des bestes, par l'amour & jalousie, qu'elle doit avoir de ses petits, qui reçoivent un tres-grand dommage au changement de l'aliment ja accoustumé en un estranger, & peut-estre tres-mauvais, & d'un temperament tout contraire au premier; dont elles ne sont mères qu'à demy. *Quod est hoc contra naturam imperfectum, ac dimidiatum matris genus peperisse, & statim ab se abjecisse, aluisse in utero sanguine suo nescio quid quod non videret : non alere autem nunc suo lacte, quod videat jam viventem, jam hominem, jam matris officia implorantem ?* 3. La nourriture outre la mammellé soit lait de chevre, ou plustost beure, plus subtile & aërée partie du lait, cuit avec miel & un peu de sel. Ce sont choses tres-propres pour le corps, & pour l'esprit par l'advis de tous les sages & grands medecins grecs & hebreus. *Butyrum & mel comedet, ut sciat reprobare malum, & eligere bonum.* La qualité du lait ou beure est fort temperée & de bonne nourriture, la siccité du miel, & du sel consomme l'humidité trop grande du cerveau & le dispose à la sagesse. 4. L'enfant soit peu-à-peu accoustumé & endurcy à l'air, au chaud, & au froid, & ne faut craindre en cela, veu qu'en Septentrion ils lavent bien leurs enfans sortant du ventre de la mère en eau froide, & ne se trouvent pas mal.

Les deux premieres parties de l'office de parens ont esté bientost expediées : par où il apparoist, que ceux ne sont vrais peres, qui n'apportent le soin, l'affection, & la diligence à ces choses susdittes : qui sont cause, ou occasion par non-chalance ou autrement de la mort ou avortement de leurs enfans, qui les exposent estans nez, dont ils sont privez par les loix de la puissance paternelle. Et les enfans à la honte des parens demeurent esclaves de ceux qui les enlevent & nourrissent; qui n'ont soin de les eslever & preserver du feu, de l'eau, & de tout encombre.

La troisieme partie, qui est de l'instruction, sera plus serieusement traittée. Si-tost que cet enfant marchant & parlant commencera à remüer son ame avec le corps, & que les facultez d'icelle s'ouvriront & developperont, la memoire, l'imagination, la ratiocination, qui sera à quatre ou cinq ans, il faut avoir un grand soin & attention à le bien former : car cette premiere teinture & liqueur, de laquelle sera imbuë cette ame, aura une tres-grande puissance. Il ne se peut dire combien peut cette premiere impression & formation de la jeunesse, jusques à vaincre la nature mesme : Nourriture, dit on, passe nature. Lycurgue le fist voir à tout le monde par deux petits chiens de mesme ventrée, mais diversement nourris, produits en public : ausquels ayant presenté des souppes, & un petit lieure, le nourry mollement en la maison s'arresta à la souppe; & le nourry à la chasse quittant la soupe court apres le lieure. La force de cette instruction vient de ce, qu'elle y entre facilement & difficilement sort : car y entrant la premiere y prend telle place &

creance, que l'on veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la lui conteste ou dispute. Cette ame donc toute neufve & blanche, tendre & molle reçoit fort aysément le ply & l'impression, que l'on luy veut donner, & puis ne le perd aysément.

Or ce n'est pas petite besoigne, que cette-cy, & ose l'on dire la plus difficile & importante qui soit. Qui ne voit qu'en un estat tout depend de là? Toutesfois (& c'est la plus notable, pernicieuse, fascheuse, & deplorable faute qui soit en nos polices, remarquée par Aristote & Plutarque) nous voyons que la conduite & discipline de la jeunesse est de tous abandonnée à la charge, & mercy de parens, qui qu'ils soient, souvent nonchalans, fols, meschans, & le public n'y veille, ny ne s'en soucie point; c'est pourquoy tout va mal. Presque les seules polices, Lacedemonienne & Cretense, ont commis aux loix la discipline de l'enfance: la plus belle discipline du monde pour la jeunesse estoit la Spartaine, dont Agesilaus convioit Xenophon à y envoyer ses enfans: car l'on y apprend, dit il, la plus belle science du monde, qui est de bien commander & de bien obéir, & où l'on forge les bons legislateurs, empereurs d'armes, magistrats, citoyens. Ils avoient cette jeunesse & leur instruction en recommandation sur toutes choses, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils dirent qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits.

Or avant entrer en cette matiere, je veux donner icy un advertissement de poids. Il y en a qui travaillent fort à descouvrir leurs inclinations, & à quoy ils seront propres: mais c'est chose si tendre, obscure, & incertaine, qu'à chasque fois l'on se trouve trompé apres avoir fort despendu & travaillé. Parquoy sans s'arrester à ces foibles & legeres divinations & prognostiques tirées des mouvemens de leur enfance, il faut luy donner un instruction universellement bonne & utile; par laquelle il devienne capable, prest, & disposé à tout. C'est travailler à l'asseuré, & faire ce qu'il faut tousiours faire: ce sera une teinture bonne à recevoir toutes les autres.

Pour entrer maintenant en cette matiere nous la pourrons rapporter à trois points, former l'esprit, dresser le corps, regler les mœurs. Mais autant que donner les advis particuliers servans à ces trois, il y en a de generaux qui appartiennent à la maniere de proceder en cet affaire pour s'y porter dignement & heureusement, qu'il faut sçavoir par un prealable.

Le premier est de garder soigneusement son ame pucelle & nette de la contagion & corruption du monde, qu'elle ne reçoive aucune tache ny attainte mauvaise. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes, ce sont les oreilles principalement, & puis les yeux, c'est-à-dire, donner ordre, qu'aucun fust il mesme son parent n'approche de cet enfant, qui lui puisse dire ou soufflet aux oreilles quelque chose de mauvais. Il ne faut qu'un mot, un petit propos, pour faire un mal difficile à reparer. Garde les oreilles sur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon est d'advis de ne permettre, que valets, servantes, & viles personnes entretiennent les enfans: car ils ne leur peuvent dire que fables, propos vains, & niais, si pis ils ne disent. Or c'est desia abbreuver & embabouyner cette tendre jeunesse de sottises, & niaiseries.

Le second advis est au choix, tant de personnes, qui auront charge de cet enfant, que de propos que l'on luy tiendra, & de livres que l'on lui baillera. Quant aux personnes, ce doivent estre gens de biens, bien nez, doux & agreables, ayant la teste bien faitte, plus pleine de sagesse que de science, & qu'ils s'entendent bien ensemble, de peur que par advis contraires, ou par dissemblable voye de proceder, l'un par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entre empeschent, & ne troublent leur charge & leur dessein. Les livres & les propos ne doivent point estre de choses petites, sottes, frivolles; mais grandes, serieuses, nobles, & genereuses; qui reglent les sens, les opinions, les meurs, comme ceux qui font cognoistre la condition humaine, les branles & ressorts de nos ames, afin de se cognoistre, & les autres; luy apprendre ce qu'il faut craindre, aymer, desirer; que c'est que passion, vertu, ce qu'il y a à dire entre l'ambition, & l'avarice, la servitude & la subjection, la liberté, & la licence. Aussi bien leur fera on avaller les unes que les autres. L'on se trompe. Il ne faut pas plus d'esprit à entendre les beaux exemples de Valere maxime, & toute l'histoire grecque & romaine (qui est la plus belle science & leçon du monde) qu'à entendre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant, qui peut sçavoir combien il y a de poulles chés sa mère, & cognoistre ses cousins, comprendra combien il y a eu de rois, & puis de cesars à Rome. Il ne se faut pas deffier de la portée & suffisance de l'esprit; mais il le faut sçavoir bien conduire, & manier.

Le troisieme est de se porter envers luy, & proceder de façon non austere, rude, & severe; mais douce, riante, enjoüée. Parquoy nous condamnons icy tout à plat la coustume presque universelle de battre, fouëtter, injurier, & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainte & sujection, comme il se fait aux colleges. Car elle est tres-inique & punissable, comme en un juge & medecin, qui feroit animé & esmeu de cholere contre son criminel & patient: prejudiciable & toute contraire au dessein, que l'on a, qui est de les rendre amoureux & poursuivans de la vertu, sagesse, science, honnesteté. Or cette façon im-

perieuse & rude leur en fait venir la hayne, l'horreur, & le despit; puis les effarousche, & les entelte, leur abbat & oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que servile, bas, & esclave, aussi sont ils traités en esclaves. *Parentes ne provocetis, ad iracundiam filios vestros, ne despondeant animum.* Se voyans ainsi traittés ne font plus rien qui vaille, maudissent & le maistre & l'apprentissage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'est pour ce qu'on les regarde, c'est par crainte, & non gayement & noblement, & ainsi non honnestement. S'ils y ont failli, pour se sauver de la rigueur, ils ont recours aux remedes lasches & vilaines menteries, faulses excuses, larmes de despit, cachettes, fuittes, toutes choses pires que la faute, qu'ils ont fait.

Dum id rescitum iri credit, tantisper cauet.
Si sperat fore, rursum ad ingenium redit:
Ille, quem beneficio adiungas, ex animo facit;
Studet par referre, præsens, absensque idem erit.

Je veux qu'on le traitte librement & liberalement, y employant la raison, & les douces remonstrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur, & de pudeur. La premiere luy servira d'esperon au bien; la seconde de bride, pour le retirer, & degouster du mal. Il y a je ne sçay quoy de servile & de vilain en la rigueur & contrainte ennemie de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur grossir le cœur d'ingénuité, de franchise, d'amour, de vertu, & d'honneur.

Pudore & liberalitate liberos retinere
Satius esse credo, quàm metu.
Hoc patrium est potius consuefacere filium
Suasponte rectè facere, quàm alieno metu.
Hoc pater ac dominus interest; hoc qui nequit
Fateatur se nescire imperare liberis.

Les coups sont pour les bestes, qui n'entendent pas raison, les injures & crieries sont pour les esclaves. Qui y est une fois accoustumé, ne vaut plus rien. Mais la raison, la beauté de l'action, la ressemblance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification, qui en demeureau dedans, & qui au dehors en est renduë par ceux qui la sçavent, & leurs contraires, la laideur & indignité; de fait la honte, le reproche, le regret au cœur, & l'improbation de tous, ce sont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfans bien nés, & que l'on veut rendre honnestes. C'est ce qu'il leur faut tousiours sonner aux aureilles: si ces moyens ne font rien, tous les autres de rudesse n'ont garde de profiter. Ce qui ne se peut faire par raison, prudence, addresse, ne se fera jamais par force; & quand il se feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuvent estre inutiles: s'ils y sont employez de bonne heure, avant qu'il y aye encore rien de gasté. Je ne veux pour cela approuver cette lasche & flatteuse indulgence, & sotte crainte de contrister les enfans, qui est une autre extremité aussi mauvaise. C'est comme le lierre, qui tue, & tend sterile l'arbre qu'elle embrasse, le singe qui tue ses petits par force de les embrasser, & ceux qui craignent d'empoigner par les cheveux celuy qui se noye de peur de luy faire mal, & le laissent perir. Contre ce vice le sage Hebreu parle tant. Il faut contenir la jeunesse en discipline non corporelle des bestes, ou des forçats, mais spirituelle, humaine, liberale, de la raison.

Venons maintenant aux particuliers & plus exprés advis de cette instruction. Le premier chef d'iceux est, comme avons dit, d'exercer, esguiser, & former l'esprit. Sur quoy y a divers preceptes, mais le premier, principal, & fondamental des autres, qui regarde le but & la fin de l'instruction, & que je desire plus inculquer à cause qu'il est peu embrassé & suivy, & tous courent aprés son contraire, qui est une erreur toute commune & ordinaire. C'est d'avoir beaucoup plus, & tout le principal soin, d'exercer, cultiver & faire valoir le naturel & propre bien, & moins amasser & acquerir de l'estranger; plus tendre à la sagesse, qu'à la science, & à l'art; plus à former bien le jugement & par consequent la volonté & la conscience, qu'à remplir la memoire & reschauffer l'imagination. Ce sont les trois parties maistresses de l'ame raisonnable, mais la premiere est le jugement, comme a esté discouru cy dessus, où je renvoye expressément le lecteur. Or le monde fait tout le contraire, qui court tout apres l'art, la science, l'acquis. Les parens pour rendre leurs enfans sçavans font une grande despense, & les enfans prennent une grande peine, *ut omnium rerum, sic literarum in temperantia laboramus*, & bien souvent tout est perdu: mais de les rendre sages, honnestes, habiles, à quoy n'y a tant de despense ny de peine, ils ne s'en soucient pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la science, l'acquis, la memoire, que la sagesse, le naturel? Or tous ne commettent pas cette faute de mesme esprit, les uns simplement menés par la coustume, pensant que la sagesse & la science ne sont pas choses fort differentes, ou pour le moins qu'elles marchent tousiours ensemble, & qu'il faut avoir l'une pour avoir l'autre, ceux-cy meritent d'estre remontrés & enseignés: les autres y vont de malice, & sçavent bien ce qui en est: mais à quelque prix que ce soit, ils veulent l'art & la science, car c'est un moyen maintenant en l'Europe occidentale d'acquerir bruit, reputation, richesses. Ces gens cy font de science mestier & marchandise, science mercenaire, pedantesque, sordide, & mecanique: ils achetent de la science pour puis la revendre. Laissons ces marchans comme incu-

rables. Au rebours je ne puis que je ne blasme & ne note icy l'opinion & la façon d'aucuns de nos gentilshommes français (car és autres nations cette faute n'est si apparente) qui ont à tel desdain & mespris la science, qu'ils en estiment moins un honneste homme pour ce seulement qu'il a estudié, la descrient comme chose qui semble heurter aucunement la noblesse. En quoy ils montrent bien ce qu'ils sont, mal nez, mal sensez & vrayement ignorans de la vertu & de l'honneur; aussi le montrent ils bien en leurs deportemens, lasche oysiveté, impertinence, & insuffisance, en leurs insolences, & vanitez, & en leur barbarie.

Pour enseigner les autres & descouvrir la faute, qui est en tout cecy, il faut montrer deux choses; l'une que la science & la sagesse sont choses fort differentes; & que la sagesse vaut mieux que toute la science du monde, comme le ciel vaut mieux que toute la terre, & l'or que le fer: l'autre que non seulement elles sont differentes, mais qu'elles ne vont presque jamais ensemble, qu'elles s'entrempeschent l'une l'autre ordinairement; qui est fort sçavant n'est guere sage: & qui est sage n'est pas sçavant. Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais elles sont bien rares. Ce sont des grandes ames, riches, heureuses. Il y en a eu en l'antiquité, mais il ne s'en trouve presque plus.

Pour ce faire il faut premierement sçavoir ce que c'est que science & sagesse. Science est un grand amas & provision du bien d'autrui, c'est un soigneux recueil de ce que l'on a veu, ouy dire & leu aux livres, c'est-à-dire, des beaux dits & faits des grands personnages, qui ont esté en toutes nations. Où le gardoir & le magazin, où demeure & se garde cette grande provision, l'estuy de la science & des biens acquis, est la memoire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'à luy, qu'il n'est sçavant: car il en a le moyen. La sagesse est un maniment doux & reglé de l'ame: celuy-là est sage, qui se conduit en ses desirs, pensées, opinions, paroles, faits, reglemens, avec mesure & proportion. Bref en un mot la sagesse est la regle de l'ame: & celuy qui manie cette regle, c'est le jugement qui voit, juge, estime toutes choses: les arrange comme il faut, rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differences, & de combien la sagesse vaut mieux.

La science est un petit, & sterile bien au pris de la sagesse. Car non seulement elle n'est point necessaire, car des trois parties du monde les deux & plus s'en passent bien; mais encore elle est peu utile, & sert à peu de choses. Elle ne sert point à la vie: combien des gens riches & poures, grands & petits vivent plaisamment & heureusement sans avoir ouy parler de science? Il y a bien d'autres choses plus utiles au service de la vie, & societé humaine, comme l'honneur, la gloire, la noblesse, la dignité: qui toutesfois ne sont necessaires. 2. Ny aux choses naturelles, lesquelles l'ignorant fait aussi bien que le sçavant. La nature est à cela suffisante maistresse. 3. Ny à la preud'hommie, & à nous rendre meilleure, *paucis est opus literis ad bonam mentem*, plustost elle y empesche. Qui voudra bien regarder, trouvera non seulement plus de gens de bien, mais encore de plus excellens en toute sorte de vertu, ignorans que sçavans, tesmoin Rome, qui a esté plus preude, encores jeune & ignorante que la vieille, fine & sçavante, *simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est*. La science ne sert qu'à inventer finesses, subtilitez, artifices, & toutes choses ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers avec la simplicité & l'ignorance. L'atheisme, les erreurs, les sectes & troubles du monde sont sorties de l'ordre des sçavans. La premiere tentation du diable, dit la bible, & le commencement de tout mal & de la ruine du genre humain a esté l'opinion, le desir, & envie de science. *Eritis sicut dii, scientes bonum & malum.* Les Serenes pour piper & attraper Ulysses en leurs filets, luy offrent en don la science, & S. Paul advertit de s'en donner garde *ne quis vos seducat per philosophiam.* Un des plus sçavans, qui a esté, parle de la science comme de chose non seulement vaine, mais encore nuisible, penible, & fascheuse. Bref la science nous peut rendre plus humains & courtois, mais non plus gens de bien. 4. Ne sert de rien aussi à nous addoucir, ou nous delivrer des maux qui nous pressent en ce monde, au rebours elle les aigrit, les enfle & grossit, tesmoin les enfans, idiots, simples, ignorans, qui mesurans les choses au seul goust present, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les supportent plus doucement que les sçavans & habiles: & se laissent plus facilement tailler, inciser. La science nous anticipe les maux, tellement que le mal est plustost en l'ame par la science, qu'en nature. Le sage a dit, que qui acquiert science, s'acquiert du travail, & du tourment: l'ignorance est un bien plus propre remede contre tous maux, *iners malorum remedium ignorantia est:* d'où viennent ces conseils de nos amis, n'y pensés plus: ostés cela de vostre teste & de vostre memoire: est ce pas nous r'envoyer & remettre entre les bras de l'ignorance, comme au meilleur abry & couvert qui soit? C'est bien une mocquerie, car le souvenir & l'oubly n'est pas en nostre puissance. Mais ils veulent faire comme les chirurgiens, qui ne pouvans guerir la playe la pallient & l'endorment. Ceux qui conseillent se tuer aux maux extremes & irremediables, ne renvoyent ils pas bien à l'ignorence, stupidité, insensibilité? La sagesse est un bien necessaire & universellement utile à toutes choses: elle gouverne & regle

tout : il n'y a rien qui se puisse cacher ou desrober de sa jurisdiction & cognoissance. Elle regente par tout, en paix, en guerre, en public, en privé : elle regle mesmes les desbauches, les jeux, les dances, les banquets, & y apporte de la bride & de la moderation, Bref il n'y a rien, qui ne se puisse & ne se doive faire sagement, discrettement, & prudemment. Au contraire sans sagesse, tout s'en va en trouble & en confusion.

Secondement la science est servile, basse, & mecanique au pris de la sagesse ; c'est une chose empruntée avec peine. Le sçavant est comme la corneille revestüe & parée de plumes desrobées des autres oyseaux. Il se montre & entretient le monde, mais c'est aux despens d'autruy : & faut qu'il mette tousiours la main au bonnet, pour recognoistre & nommer avec honneur celuy de qui il a emprunté ce qu'il dit. Le sage est comme celuy qui vit de ses rentes. La sagesse est un bien propre & sien : c'est un naturel bon, bien cultivé & labouré.

Tiercement les conditions sont bien autres, plus belles & plus nobles de l'une que de l'autre. 1. La science est fiere, presomptueuse, arrogante, opiniastre, indiscrete, quereleuse, *scientia inflat*, la sagesse modeste, retenüe, douce & paisible. 2. La science est caqueteresse, enuyeuse de se monstrer, qui toutefois ne fait faire aucune chose, n'est point active : mais seulement propre à parler & à en compter : La sagesse fait ; elle agir & gouverne tout.

La science donc & la sagesse sont choses bien differentes, & la sagesse est bien plus excellente, plus à priser & estimer que la science. Car elle est necessaire, utile par tout, universelle, active, noble, honneste, gratieuse, joyeuse. La science est particuliere, non necessaire, ny guere utile, point active : noble, servile, mecanique, melancolique, opiniastre, presomptueuse.

Venons à l'autre point, qui est qu'elles ne sont pas tousiours ensemble, mais au rebours elles sont presque tousiours separées. La raison naturelle est comme a esté dit, que les temperamens sont contraires : Car celuy de la science & memoire est humide ; & celuy de la sagesse & du jugement est sec. Cecy aussi nous est signifié en ce qui advint aux premiers hommes, lesquels si tost qu'ils jetterent leurs yeux sur la science, & en eurent envie, ils furent despoüillez de la sagesse, de laquelle ils avoyent esté investis de leur origine ; par experience nous voyons tous les jours le mesme. Les plus beaux & florissants estats, republiques, empires anciens & modernes ont esté & sont gouvernez tres-sagement en paix & en guerre sans aucune science. Rome les premiers cinq cens ans, qu'elle a flory en vertu & vaillance, estoit sans science : & si tost qu'elle a commencé à devenir sçavante, elle a commencé de se corrompre, se troubler par guerres civiles & se ruiner. La plus belle police qui fut jamais ; la lacedemonienne bastie par Lycurgue, qui a produit les plus grands personnages, n'avoit aucune profession de lettres ; c'estoit l'escole de vertu, de sagesse, & s'est rendue victorieuse d'Athenes, la plus sçavante ville du monde, l'escole de toutes sciences, le domicile des muses, le magazin des philosophes. Tous ces beaux, grands & florissans royaumes Indois, d'Orient & d'Occident se sont bien passés de science par tant de siecles, voire de toutes lettres & escritures : ils apprennent maintenant plusieurs choses par la bonne grace de leurs nouveaux maistres aux depens de leur liberté, & des vices & des finesses, dont ils n'avoyent jamais ouy parler. Ce grand, & peut estre le plus grand & florissant estat & empire qui soit maintenant au monde, c'est celuy du grand seigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, se fait craindre, redouter par tous les princes & monarques du monde : & en cet estat il n'y a aucune profession de science, ni escole, ni permission de lire ni enseigner en public, non pas mesme pour la religion. Qui conduit & fait mesmes prosperer cet estat ? la sagesse, la prudence. Mais venons aux estats, ausquels les lettres & la science sont en credit. Qui les gouverne ? Ce ne sont point les sçavans. Prenons pour exemple ce royaume, auquel la science & les lettres ont esté en plus grand honneur qu'en tout le reste du monde, & qui semble avoir succedé à la Grece. Les principaux officiers de cette couronne, connestable, marechaux, admiraux, & puis les secretaires d'estat, qui expedient tous les affaires, sont gens ordinairement du tout sans lettres. Certes plusieurs grands legislateurs, fondateurs & princes ont banni & chassé la science, comme le venin & la peste des republiques. Licinius, Valentinian, Mahomet, Lycurgue. Voilà la sagesse sans science. Voyons la science sans sagesse, il est bien aisé. 1. Regardons un peu ceux qui font profession des lettres, qui viennent des escoles & universitez, & ont la teste toute pleine d'Aristote, de Ciceron, de Bartole. Y a il gens au monde plus ineptes, & plus sots, & plus mal propres à toutes choses ? Dont est venu le proverbe, que pour dire sot, inepte, l'on dit un clerc, un pedant. Et pour dire une chose mal faite, l'on la dit faite en clerc. Il semble que la science entefte les gens, & leur donne un coup de marteau (comme l'on dit) à la teste, & les fait devenir sots ou fols, selon que disoit le roy Agrippa à sainct Paul, *multæ te literæ ad insaniam adducunt*. Il y a force gens, que s'ils n'eussent jamais esté au college, ils seroient plus sages : & leurs freres, qui n'ont point estudié sont plus sages. *Ut melius fuisset non didicisse : nam postquam docti prodierunt, boni desunt.* Venez à la pratique, prenez moy un de ces sçavanteaux, menez le moy au conseil de ville en

une assemblee, en laquelle l'on delibere des affaires d'estat, ou de la police, ou de la mesnagerie, vous ne vistes jamais homme plus estonné, il pallira, rougira, blesmira, toussira : mais en fin il ne sçait ce qu'il doit dire. S'il se mesle de parler, ce seront de longs discours, des definitions, divisions d'Aristote, ergo gluq. Escoutez en ce mesme conseil un marchand, un bourgeois, qui n'a jamais ouy parler d'Aristote, il opinera mieux, donnera de meilleurs advis & expediens que les sçavans.

Or ce n'est pas assez d'avoir dit le fait, que la sagesse & la science ne vont guere ensemble : il en faut chercher la raison, & en la cherchant je payeray & satisferay ceux, qui pourroient estre offensez de ce que dessus, & penser que je suis ennemy de la science. C'est donc une question, d'où vient que sçavant & sage ne se rencontrent gueres ensemble ? Il y a bien grande raison de cette question : car c'est un cas estrange & contre toute raison, qu'un homme pour estre sçavant n'en soit pas plus sage : car la science est un chemin, un moyen & instrument propre à la sagesse. Voici deux hommes, un qui a estudié, l'autre non : celuy qui a estudié doit & est obligé d'estre beaucoup plus sage, que l'autre, car il a tout ce que l'autre a, c'est à dire, le naturel, une raison, un jugement, un esprit, & outre cela il a les advis, les discours, & jugemens de tous les plus grands hommes du monde, qu'il trouve par les livres. Ne doit il donc pas estre plus sage, plus habile, plus honneste que l'autre, puisqu'avec ses moyens propres & naturels, il en a tant d'estrangers, acquis & tirez de toutes parts ? Comme dit quelcun, le bien naturel joint avec l'accidentel fait une bonne composition, & neantmoins nous voyons le contraire, comme a esté dit.

Or la vraye raison & response à cela, c'est la mauvaise & sinistre façon d'estudier & la mauvaise instruction. Ils prennent aux livres & aux escoles de tres-bonnes choses, mais de tres-mauvaises mains. Dont il advient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent indignes & necessiteux au milieu des richesses & de l'abondance, & comme Tantalus pres de la viande meurent de faim : c'est qu'arrivant aux livres & aux escoles ils ne regardent qu'à garnir & remplir leur memoire de ce qu'ils lisent & entendent, & les voila sçavans, & non à polir & former leur jugement, pour se rendre sages : comme celuy qui mettroit le pain dedans sa poche & non dedans son ventre, il auroit enfin sa poche pleine & mourroit de faim. Ainsi avec la memoire bien pleine ils demeurent sots, *student non sibi & vitæ, sed aliis & scholæ*. Ils se preparent à estre rapporteurs ; Ciceron a dit, Aristote, Platon a laissé par escrit, &c. & eux ne sçavent rien dire. Ils font deux fautes, l'une qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent à eux mesmes, à se former à la vertu, sagesse, resolution & ainsi leur science leur est inutile : l'autre est que pendant ce long temps qu'ils employent avec grande peine, & depense, à amasser & empocher ce qu'ils peuvent desrober sur autruy inutilement pour eux, ils laissent chommer leur propre bien, & ne l'exercent. Les autres, qui n'estudient, n'ayant recours à autruy, advisent de cultiver leur naturel, s'en trouvent souvent mieux, plus sage, & resolus, encore que moins sçavans, & moins gaignans, & moins glorieux. Quelcun a dit cecy un peu autrement & plus briefvement, que les lettres gastent les cerveaux & esprits foibles, parfont les forts & bons naturels.

Or voici la leçon & l'advis que je donne icy. Il ne faut pas s'amuser à retenir & garder les opinions & le sçavoir d'autruy, pour puis le rapporter & en faire monstre & parade à autruy, ou pour profit sordide & mercenaire, mais il les faut faire nostres. Il ne faut pas les loger en nostre ame, mais les incorporer & transsubstancier. Il ne faut pas seulement en arrouser l'ame, mais il la faut teindre, & la rendre essentiellement meilleure, sage forte, bonne, courageuse : autrement dequoy sert d'estudier ? *Non paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles sont, les emportent pour faire des bouquets, & puis des presens : ainsi font les mauvais estudians qui amassent des livres plusieurs bonnes choses, pour puis en faire parade & monstre aux autres : mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'asseans sur elles, comme si elles les convoyent, en tirent l'esprit, la force, la vertu, la quinte-essence, & s'en nourrissent, en font substance, & puis en font de tres-bon & doux miel, qui est tout leur : ce n'est plus thym, ni marjolaine. Aussi faut il tirer des livres la moëlle, l'esprit (sans s'assubjetir à retenir par cœur les mots, comme plusieurs font, moins encores à retenir le lieu, les livres, le chapitre ; c'est une sorte & vaine superstition & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant succé & tiré le bon en paistre son ame, en former son jugement, & instruire & regler sa conscience & ses opinions, rectifier sa volonté, bref en faire un ouvrage tout sien, c'est à dire, un honneste homme, sage, advisé, resolu. *Non ad pompam nec ad speciem, nec ut nomine magnifico segni otium velis, sed quò firmior adversus fortuna rempublicam capessas.*

Et à cecy le choix des sciences y est necessaire. Celles que je recommande sur toutes. & qui servent à la fin que je viens de dire, sont les naturelles & morales, qui enseignent a vivre & bien vivre, la nature & la vertu, ce que nous sommes & ce que nous devons estre. Sous-

les morales sont comprises les politiques, economiques, les histoires. Toutes les autres sont vaines & en l'air, & ne s'y faut arrester, qu'en passant.

Cette fin & but de l'instruction de la jeunesse & comparaison de la science & sagesse m'a tenu fort long temps, à cause de la contestation. Poursuivons les autres parties & advis de cette instruction. Les moyens d'instruction sont divers. Premierement deux ; l'un par parole, c'est à dire, preceptes, instructions, & leçons verbales : ou bien par conferences avec les honnestes & habiles hommes, frottant & limant nostre cervelle contre la leur, comme le fer qui s'esclaircit, se nettoye & embellit par le frotter. Cette façon est agreable, douce, naturelle.

L'autre par faits, c'est l'exemple, qui est prins non seulement des bons par imitation & similitude, mais encores des mauvais par disconvenance. Il y en a qui apprennent mieux de cette façon par opposition & horreur du mal en autruy. C'est un usage de la justice d'en condamner un pour servir d'exemple aux autres. Et disoit le vieux Caton, que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages. Les Lacedemoniens, pour retirer leurs enfans de l'yvrognerie, faisoyent enyvrer devant eux leurs serfs, afin qu'ils en eussent horreur par ce spectacle. Or cette seconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & avec plus de plaisir. Apprendre par preceptes est un chemin long, parce que nous avons peine à l'entendre : les ayant entendus à les retenir ; apres les avoir retenus à les mettre en usage. Et difficilement nous promettons nous d'en pouvoir tirer le fruit, qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitation nous apprennent sur l'ouvrage mesme, nous invitent avec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quasi semblable gloire, que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les semences tirent à la fin la qualité de la terre où elles sont transportées ; & deviennent semblables à celles qui y croissent naturellement. Ainsi les esprits & les mœurs des hommes se conforment à ceux avec lesquels ils frequentent ordinairement. Il passe par contagion des choses une grande part de l'une à l'autre.

Or ces deux manieres de profiter par parole, & par exemple encores sont elles doubles. Car elles s'exercent & se tirent des gens excellens, ou vivans par leur frequentation & conference sensible & externe, ou morts par la lecture des livres. Le premier commerce des vivans est plus vif & plus naturel, c'est un fructueux exercice de la vie, qui estoit bien en usage parmi les anciens, mesmement les grecs, mais il est fortuit dependant d'autruy & rare : il est mal aisé de rencontrer telles gens & encores plus d'en jouir. Et cecy s'exerce ou sans gueres s'esloigner de chez soy, ou bien en voyageant & visitant les pays estrangers, non pour s'y paistre de vanitez comme la pluspart, mais pour en rapporter la consideration principalement des humeurs & façon de ces nations là. C'est un exercice profitable, le corps n'y est ny oisif ny travaillé : cette moderée agitation le tient en haleine, l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer les choses incognuës & nouvelles. Il n'y a point de meilleure escole pour former la vie, que voir incessamment la diversité de tant d'autres vies, & gouster une perpetuelle varieté des formes de nostre nature.

L'autre commerce avec les morts par le benefice des livres, est bien plus seur & plus à nous, plus constant, & qui moins couste. Qui s'en sçait bien servir, en tire beaucoup de plaisir & de secours. Il nous descharge du poids d'une oysiveté ennuyeuse, nous distrait d'une imagination importune, & des autres choses externes, qui nous faschent : nous console & secourt en nos maux & douleurs : mais aussi n'est-il bon que pour l'esprit, dont le corps demeure sans action, s'attriste & s'altere.

Il faut maintenant parler de la procédure & formalité, que doit tenir l'instructeur de la jeunesse, pour bien & heureusement arriver à son point. Elles a plusieurs parties : nous en toucherons quelques unes. Premierement il doit souvent interroger son escolier, le faire parler & dire son advis sur tout ce qui se presente. Cecy est au rebours du style ordinaire, qui est que le maistre parle tousiours seul, & enseigne cet enfant avec authorité, & verse dedans sa teste, comme dedans un vaisseau, tout ce qu'il veut : tellement que les enfans ne sont que simplement escoutans, & recevans, qui est une tres-mauvaise façon, *obest plerumque iis, qui discere volunt, authoritas eorum qui docent*. Il faut reveiller & eschauffer leur esprit par demandes, les faire opiner les premiers, & leur donner mesmes liberté de demander, s'enquerir, & ouvrir le chemin, quand ils voudront. Si sans les faire parler on leur parle tout seul, c'est chose presque perduë, l'enfant n'en fait en rien son profit, pour ce qu'il pense n'en estre pas d'escot : il n'y preste que l'oreille, encores bien froidement : il ne s'en pique pas, comme quand il est de la partie. Et n'est-ce assez leur faire dire leur advis, car il leur faut tousiours faire soustenir & rendre raison de leur dire, à fin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils soient soigneux & attentifs à ce qu'ils diront : & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils diront : au moins de leur essay. Cette façon d'instruire par demandes est excellemment observé par Socrates (le premier en cette besoigne) comme nous voyons par tout en Platon, où par une longue enfileure de demandes dextrement faittes, il mene doucement au giste de la verité : & par le

docteur de verité en son évangile. Or ces demandes ne doivent pas tant estre des choses de science & de memoire, comme a esté dit, que des choses de jugement. Parquoy à cet exercice tout servira, mesmes les petites choses, comme la sottise d'un laquay, la malice d'un page, un propos de table : car l'œuvre de jugement n'est pas de traitter & entendre choses grandes & hautes : mais estimer & resoudre justement & pertinemment, quoy que soit. Il leur faut donc faire des questions sur le jugement des hommes, & des actions, & le tout raisonner : afin que par ensemble ils forment leur jugement & leur conscience. L'instructeur de Cyrus en Xenophon pour sa leçon luy propose ce fait. Un grand garçon ayant un petit saye le donna à un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand : puis luy demande son advis & jugement sur ce fait ; Cyrus respond, que cela alloit bien ainsi, & que tous les deux garçons demeuroyent ainsi bien accommodez. Son instructeur le reprend & le tance bien aigrement, de ce qu'il avoit consideré seulement la bien seance, & non la justice qui doit aller beaucoup devant, & qui veut que personne ne soit forcé en ce qui est sien : voyla une belle forme d'instruire. Et advenant de rapporter ce qui est dedans les livres, ce qu'en dit Cicéron, Aristote, ce ne doit pas estre pour seulement le réciter & rapporter, mais pour le juger : & pource il le luy faut tourner à tous usages, & luy faire appliquer à divers objets. Ce n'est pas assez de reciter comme une histoire, que Caton s'est tué à Utique, pour ne venir aux mains de Cesar, & que Brutus & Cassius sont autheurs de la mort de César, c'est le moindre : mais je veux qu'il leur face le procez, & qu'il juge, s'ils ont bien fait en cela : s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y sont portez avec prudence, justice, vaillance : en quoy ils ont bien & mal fait. Finalement & généralement il faut requerir en tous ses propos, demandes, responces, la pertinence, l'ordre, la verité, œuvre du jugement & de la conscience. En ces choses ne luy faut quitter ou dissimuler aucunement, mais le presser & tenir subjet.

Secondement il doit le duire & façonner à une honneste curiosité de sçavoir tout par laquelle premierement il aye les yeux par-tout à considerer tout ce qui se dira, fera, & remuera à l'entour de luy, & ne laisser rien passer, qu'il ne juge & repasse en son esprit ; puis qu'il s'enquiere tout doucement des autres choses tant du droit, que du fait. Qui ne demande rien ne sçait rien, dit-on : qui ne remue son esprit il s'en rouille & demeure sot : & de tout il doit faire son profit, l'apliquer à soy, en prendre advis & conseil, tant sur le passé pour ressentir les fautes qu'il a fait, que pour l'advenir, afin de se régler & s'assagir. Il ne faut pas laisser les enfans seuls resver, s'endormir, s'entretenir : car n'ayant la suffisance de se fournir matiere belle & digne, ils se paistront de vanité : il les faut embesoigner & tenir en haleine, & leur engendrer cette curiosité, qui les pique & reveille : laquelle, telle que dit est, ne sera ny vaine en soy, ny importune à autruy.

Il doit aussi luy former & mouler son esprit au modelle & patron général du monde & de la nature, le rendre universel, c'est-à-dire, luy représenter en toutes choses la face universelle de nature : que tout le monde soit son livre : que de quelque subjet que l'on parle, il jette sa vue & sa pensée sur toute l'estendue du monde, sur tant de façons & d'opinions différentes qui ont esté & sont au monde sur ce subjet. Les plus belles ames & les plus nobles sont les plus universelles & plus libres : par ce moyen l'esprit se roidist, apprend à ne s'estonner de rien, se forme à la résolution, fermeté, constance. Bref n'admire plus rien, qui est le plus haut & dernier point de sagesse. Car quoy qu'il advienne & que l'on luy dise, il trouve qu'il n'y a rien de nouveau & d'estrange au monde, que la condition humaine est capable de toutes choses ; qu'ils'en est passé d'autres, & s'en passe encore ailleurs de plus vertes, plus grandes. C'est en ce sens que Socrate le sage se disoit citoyen du monde. Au contraire il n'y a chose qui abbastardisse & asservisse plus un esprit, que ne luy faire gouster & sentir qu'une certaine opinion, creance & maniere de vivre. O la grande sottise & foiblesse de penser que tout le monde marche, croit, dit, fait, vit & meurt comme l'on fait en son pays, comme font ces badeaux, lesquels quand ils oyent reciter les mœurs & opinions d'ailleurs fort différentes ou contraires aux leurs, ils trimoussent, ils mescroyent, ou bien tout détroussément disent que c'est barbarie, tant ils sont asservis & renfermez dedans leur berceau, gens, comme l'on dit, nourris dans une bouteille, qui n'ont veu que par un trou. Or cet esprit universel se doit acquerir de bonne heure par la diligence d'un maistre instructeur, puis par les voyages & communications avec les estrangers, & par la lecture des livres & histoires de toutes nations.

Finalement il doit luy apprendre à ne rien recevoir à crédit & par authorité : c'est estre beste & se laisser conduire comme un buffle ; mais d'examiner tout avec la raison, luy proposer tout, & puis qu'il choisisse. S'il ne sçait choisir, qu'il doute. C'est peut estre le meilleur, le plus seur, mais luy apprendre aussi à ne rien resoudre tout seul & se deffier de soy.

Après l'ame vient le corps, il en faut avoir soin tout quant & quant l'esprit, & n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de luy toute mollesse & délicatesse au vestir, coucher, boire, manger : le nourrir grossierement, à la peine, & au travail : l'accoustumer

au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards. lui roidir & en endurcir les muscles & les nerfs (aussi bien que l'ame) au labeur, & de là à la douleur : car le premier dispose au second, *labor callum obducit dolori* : bref le rendre verd & vigoureux, indifférent aux viandes & au goust. Tout cecy sert non seulement à sa santé, mais aux affaires & au service public.

Venons au troisième chef, qui est des mœurs; auxquels ont part & l'ame & le corps. Cecy est double, empescher les mauvaises, enter & cultiver les bonnes. Le premier est encore plus necessaire, & auquel faut apporter plus de soin & d'attention. Il faut donc de très-bonne heure, & ne sçauroit on trop tost, empescher la naissance de toutes mauvaises mœurs & complexions, spécialement ceux icy, qui sont à craindre en la jeunesse.

Mentir, vice vilin & de valets, d'ame lasche & craintive : & souvent la mauvaise & trop rude instruction en est cause.

Une sotte honte & foiblesse, par laquelle ils se cachent, baissent la teste, rougissent à tous propos, ne peuvent supporter une correction, une parole aigre sans se changer tout. Il y a souvent en cela du naturel : mais il le faut corriger par estude.

Toute affection & singularité en habits, port, marcher, parler, gestes, & toutes autres choses; c'est tesmoignage de vanité & de gloire; & qui heurte les autres mesmes en bien faisant. *Licet sapere sine pompa, sine invidia.*

Sur-tout la cholere, le dépit, l'opiniastreté; & pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne jamais rien pour sa cholere, ou larmes de despit; & qu'il apprenne que ces arts luy sont du tout inutiles, voire laides & vilaines : & à ces fins il ne le faut jamais flatter. Cela les gastes & corromp, leur apprend à se despiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, & enfin les rend insolens, & que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit iracundos, quàm educatio mollis & blanda.*

Il faut par mesme moyen luy enter les bonnes & honnestins mœurs; & premierement l'instruire à craindre & reverer Dieu, trembler sous cette infinie & incognue majesté, parler rarement & très-sobrement de Dieu, de sa puissance, éternité, sagesse, volonté, & de ses œuvres, non indifféremment & à tous propos, mais craintivement, avec pudeur & tout respect. Ne disputer jamais des mystères & points de la religion, mais simplement croire, recevoir, & observer ce que l'église enseigne & ordonne.

En second lieu luy remplir & grossir le cœur d'ingenuité, franchise, candeur, intégrité, & l'apprendre à estre noblement & fièrement homme de bien, non servilement & mechaniquement, par crainte, ou esperance de quelque honneur, ou profit, ou autre considération, que de la vertu mésme. Ces deux sont principalement pour luymesme.

Et pour autruy & les compagnies, le faut instruire à une douceur, soupplesse, & facilité à s'acommoder à toutes gens, & à toutes façons. *Omnis Aristippum decuit dolor, & status & res.* En cecy estoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouvoir & sçavoir faire toutes choses, voire les excés & les desbauches, si besoin est; mais qu'il n'ayme à faire que les bonnes : Qu'il laisse à faire le mal, non à faute de courage, ny de force, & de science, mais de volonté, *multum interest utrum peccare quis nolit, aut nesciat.*

Modestie, par laquelle il ne conteste & ne s'attaque ni à tous, comme aux plus grands, & respectables, & à ceux qui sont beaucoup au dessous, ou en condition, ou en suffisance : ny pour toutes choses, car c'est importunité, ny opiniastrement, ny avec mots affirmatifs, resolutifs, & magistrals, mais doux & moderez. De cecy a esté dit ailleurs. Voila les trois chefs du devoir des parens aux enfans expediez.

Le quatriesme est de leur affection & communication avec eux, quand ils sont grands & capables, à ce qu'elle soit reglée. Nous sçavons que l'affection est reciproque & naturelle entre les parens & les enfans : mais elle est plus forte & plus naturelle des parens aux enfans, pour ce qu'il est donné de la nature allant en avant, poussant, & avançant la vie du monde & sa durée. Celuy des enfans aux peres est à reculons, dont il ne marche si fort ne si naturellement : & semble plustost estre payement de debte, & recognoissance du bien fait, que purement un libre, simple, & naturel amour. D'avantage celuy, qui donne & fait du bien, aime, plus que celuy qui reçoit & doit. Dont le pere & tout ouvrier ayme plus, qu'il n'est aymé. Les raisons de cette proposition sont plusieurs. Tous ayment d'estre (lequel s'exerce & se montre au mouvement & en l'action) celuy qui donne & fait bien à autruy est aucunement en celuy qui reçoit. Qui donne & fait bien à autruy, exerce chose honneste & noble; qui reçoit n'en fait point; l'honneste est pour le premier, l'utile pour le second. Or l'honneste est beaucoup plus digne, ferme, stable, aimable, que l'utile, qui s'esvanouit. Item les choses sont plus aymées, qui plus nous coustent : plus est cher ce qui est plus cher. Or engendrer, nourrir, eslever, couste plus que recevoir tout cela.

Or cet amour des parens est double, bien que tousiours naturel, mais diversement : l'un est simplement & universellement naturel, & comme un simple instinct, qui se trouve aux bestes, selon lequel les parens aiment & cherissent leurs petits encores begayans, trepignans, & tettans, &

en usent comme de jouëts & petits singes. Cet amour n'est point vrayement humain. L'homme pourveu de raison ne doit point si servilement s'assujetir a la nature, comme les bestes : mais plus noblement la suivre avec discours de raison. L'autre donc est plus humain & raisonnable, par lequel l'on ayme les enfans plus, ou moins, a mesure que l'on y voit surgir & bourgeonner les semences & estincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffés & transportés au premier, ont peu de soin de cestui-cy, & n'ayant point plaint la despense tant que les enfans ont esté fort petits, la plaignent, quand ils devienent grands & profitent. Il semble qu'ils portent envie & sont despités de ce qu'ils croissent, s'advancent & se font honnestes gens, peres brutaux & inhumains.

Or selon ce second vray & paternel amour en le bien reglant les parens doivent recevoir leurs enfans, s'ils en sont capables, à la société & partage des biens, à l'intelligence, conseil, & traitté des affaires domestiques, & encores à la communication des desseins, opinions & pensées, voire consentir & contribuer à leurs honnestes esbats & passe temps, selon que le cas le requiert, se reservant tousiours son rang & authorité. Parquoy nous condamnons cette troigne austere, magistrale, & imperieuse de ceux, qui ne regardent jamais leurs enfans, ne leur parlent qu'avec authorité, ne veulent estre appelés peres, mais seigneurs; bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se foucient d'estre aymés cordialement d'eux, mais craints, redoutés, adorés. Et à ces fins leur donnent chichement, & les tiennent en necessité, pour par là les contenir en crainte & obeissance, les menassent de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est une sotte, vaine & ridicule farce ; c'est se deffier de son authorité propre, vraye, & naturelle, pour en acquerir une artificielle. C'est se faire mocquer & desestimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils pretendent. C'est convier les enfans à finement se porter avec eux, & conspirer à les tromper & abuser. Les parens doivent de bonne heure avoir reglé leurs ames au devoir par la raison, & non avoir recours à ces moiens plus tyranniques, que paternels.

Errat longè, mea quidem sententia,
Qui imperium credet esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adjungitur.

En la dispensation derniere des biens, le meilleur & plus sain est de suivre les loix & coustumes du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir, que de nous hazarder de faillir en nostre propre chois. C'est abuser de la liberté que nous y avons, que d'en servir nos petites fantaisies, frivoles & privées passions, comme ceux qui se laissent emporter à des recentes actions officieuses, aux flatteries de ceux qui sont presens, qui se joüent de leurs testamens, à gratifier ou chastier les actions de ceux, qui y pretendent interest, & de loin promettent ou menassent de ce coup ; folie. Il se faut tenir à la raison & observance publique, qui est plus sage que nous : c'est le plus seur.

Venons maintenant au devoit des enfans aux parens, si naturel, si religieux, & qui leur doit estre rendu non point comme à hommes purs & simples, mais comme à demy dieux : dieux terriens, mortels, visibles. Voila pourquoy Philon juif a dit, que le commandement du devoir des enfans estoit escrit moitié en la premiere table, qui contenoit les commendemens qui regardent le droit de Dieu ; & moitié en la seconde table, où sont les commandemens, qui regardent le prochain, comme estant moitié divin & moitié humain. Aussi est ce un devoir si certain, si estroittement deu & requis, qu'il ne peut estre dispensé ny vaincu par tout autre devoir, ny amour, encores qu'il soit plus grand. Car advenant qu'un aye son pere & son fils en mesme peine & danger, & qu'il ne puisse secourir à tous deux, il faut qu'il aille au pere, encore qu'il ayme plus son fils, comme a esté dit cy dessus. Et la raison est, que la debte du fils au pere est plus ancienne & plus privilegiée, & ne peut estre absoute & effacée par une suivante debte.

Or ce devoir consiste en cinq points compris sous ce mot d'honorer ses parens : le premier est la reverence, non seulement externe en gestes, & contenances, mais encores plus interne, qui est une sainte & haute opinion & estimation, que l'enfant doit avoir de ses parens, comme autheurs, cause & origine de son estre & de son bien, qualité qui les fait ressembler à Dieu.

Le second est obeissance, voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere, comme porte l'exemple des Rechabites, qui pour obeir au pere se priverent de boire vin toute leur vie : & Isaac ne fit difficulté de tendre le col au glaive de son pere.

Le tiers est de secourir ses parens en tout besoin, les nourrir en leur vieillesse, impuissance, necessité, les secourir, & assister en tous leurs affaires. Nous avons exemple & patron de cela mesme aux bestes ; en la cicoigne, comme saint Basile fait tant valoir. Les petits cicoigneaux nourrissent leurs parens vieils, les couvrent de leurs plumes lors qu'elles leurs tombent, ils s'accouplent & se joignent pour les porter sur leur dos, l'amour leur fournissant cet art. Cet exemple est si vif, & si exprès, que le devoir des enfans aux parens a esté signifié par le fait de celle beste ἀντιπελαργεῖν reciconiare. Et les Hebreux appellent cette beste à cause de cecy, *chasida*, c'est à dire,

la debonnaire, la charitable. Nous en avons aussi des exemples notables en l'humanité. Cymon fils de ce grand Miltiades ayant son pere trespassé en prison, & n'ayant dequoy l'enterrer (aucuns disent que c'estoit pour payer les debtes, pour lesquelles l'on ne vouloit laisser emporter le corps, selon le stile des anciens) se vendit & sa liberté, pour des deniers provenans estre pourveu à sa sepulture. Il ne secourut pas son pere de son abondance, ny de son bien, mais de sa liberté; qui est plus chere que tous les biens, & la vie. Il ne secourut pas son père vivant & en nécessité, mais mort & n'estant plus père ny homme, Qu'eust-il fait pour secourir son père vivant, indigent, le requerant de secours? cet exemple est riche. Au sexe foible des femmes nous avons deux pareils exemples de filles, qui ont nourri & allaité l'une son père, l'autre sa mère prisonniers & condamnés à périr de faim, punition ordinaire aux anciens. Il semble aucunement contre nature, que la mère soit nourrie de lait de la fille, mais c'est bien selon nature, voire de ses premieres loix, que la fille nourrisse sa mère.

Le quatriesme est de ne rien faire, remuer, entreprendre, qui soit de poids, sans l'advis, consentement, & approbation des parens, sur tout en son mariage.

Le cinquiesme est de supporter doucement les vices, imperfections, aigreur, chagrin des parens, leur sévérité & rigueur. Manlius le pratiqua bien; car avant le tribun, Pomponius accusé, le père de ce Manlius envers le peuple, de plusieurs fautes, & entr'autres, qu'il traitoit trop rudement son fils, luy faisant mesme labourer la terre: le fils alla trouver le tribun en son lit, & luy mettant le coutteau à la gorge luy fit jurer qu'il se désisteroit de la poursuite qu'il faisoit contre son père, aimant mieux souffrir la rigueur de son père que de le voir poursuivy de cela.

L'enfant ne trouvera difficulté en tous ces cinq devoirs, s'il considere ce qu'il a cousté à ses parens & de quel soin, & affection il a esté élevé: mais il ne le sçaura jamais bien, jusques à ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fut trouvé à chevauchons sur un baston se jouant avec ses enfans, pria celuy qui l'y surprint de n'en rien dire jusques à ce qu'il fust pere luy mesme, estimant que jusques alors il ne seroit juge équitable de cette action. (*de la sagesse, de Pierre Charron*).

M. le SPECTATEUR.

» Je suis l'heureux père d'un fils très-docile, en qui je me vois revivre à plusieurs égards. Il seroit fort avantageux pour la société, si vous parliez souvent de certains sujets qui contribuent à serrer les noeuds de cette espèce de relation, à unir les liens du sang avec les devoirs de la bienveillance, de la protection, de l'indulgence & du respect. Je voudrois qu'on suivît en ceci une méthode un peu singulière; & je ne crois pas qu'on puisse venir à bout d'une pareille entreprise, où il y a tant d'instincts secrets de la nature humaine à éplucher, qui ne tombent pas sous les yeux de tout le monde, à moins qu'on ne soit capable de faire une bonne pièce de théâtre. Je rends graces à Dieu, de ce que je n'ai point à lui rendre compte d'aucun outrage grossier fait à mon père ou à ma mère, dont les bontés me seront toujours précieuses; mais lors que je me trouve seul quelquefois, & que je viens à réfléchir sur ma vie passée, depuis ma plus tendre enfance jusques à ce jour, j'y découvre bien des fautes commises à leur égard, auxquelles je n'ai été sensible, qu'après être devenu père moi-même. Je n'ai eu qu'alors une idée de la joie qu'un homme sent lorsqu'il voit faire quelque chose de louable à son enfant, ou de la tristesse qui l'abbat tout d'un coup lorsqu'il craint de lui voir faire une action indigne. On auroit de la peine à s'imaginer les remords que je sentis pour avoir désobéi en différentes occasions aux ordres de ma mère, lorsque je vis l'autre jour ma femme regarder par la fenêtre, & devenir pâle comme la mort, à la vue de notre plus jeune fils qui couroit sur la glace. Un exemple de cette nature suffit pour vous insinuer qu'il y a une infinité de petits crimes, auxquels les enfans ne prennent pas garde lorsqu'ils y tombent, & pour lesquels ils sentiront peut-être une véritable componction de cœur, lorsqu'ils seront devenus pères: Je me souviens de mille & mille choses qui auroient fait un singulier plaisir à mon père, & que j'omettois, dans la pensée qu'il ne les exigeoit de moi que par caprice ou par une mauvaise humeur attachée à la vieillesse; quoique je sois convaincu à présent qu'il avoit raison de me les demander. Je ne saurois plus l'entretenir dans notre salle, ni remplir son cœur de joie, par le récit d'une bagatelle, où il ne s'intéressoit qu'à cause de moi. Il y a long tems que lui & ma mère sont dans le tombeau; mais lorsqu'ils étoient en vie, leur conversation rouloit presque toujours sur les moyens d'établir leurs enfans, pendant que nous étions peut-être occupés à nous moquer d'eux à l'autre bout de la maison. Il est certain qu'à ne suivre que la nature dans la pratique de ces grands devoirs, nous serions fort éloignés de les remplir de l'un & de l'autre côté, malgré l'instinct, qui nous y porte. La vieillesse fait tant de peine à la plupart du monde, & l'âge viril est si bien venu de tous, que la soumission au déclin est une tâche trop rude pour un père, & que la déference, au milieu de l'impétuosité des passions & de la joie, paroît déraisonnable à un fils. Il y a si peu d'hommes qui sachent vieillir de bonne grace, & si peu d'enfans qui sachent attendre l'âge viril, qu'un père, qui s'abandonneroit à ses desirs, & qu'un fils, qui suivroit ses mouvemens, seroient incapables de

s'acquittet de ce qu'ils se doivent l'un à l'autre. Mais lors que leurs intérêts se croisent, c'est là que la raison vient à leur secours, & qu'elle établit un commerce mutuel de bons offices entre les plus chers alliés qu'il y ait au monde. Le père ne cherche que l'occasion de répandre ses bénédictions à pleines mains sur le fils, & le fils ne songe qu'à paroître digne d'un tel père. C'est ainsi que Camille & son fils aîné vivent ensemble. Camille jouit d'une agréable & indolente vieillesse, à l'abri des passions déréglées, & soumis à l'unique empire de la raison. Il attend l'heure de la mort, avec une resignation mêlée de joie, & le fils craint de succeder à l'heritage de son père, & de n'en jouir pas d'une manière qui réponde à la dignité de son prédecesseur. Ajoutez à ceci que le père est convaincu qu'il laisse un bon ami aux enfans de ses amis, un bon maître à ses fermiers, & un bon voisin à tous ceux qui l'environnent. Il ne doute pas qu'on ne rappelle souvent sa memoire à la vuë de son fils ; mais il croit qu'on n'aura point sujet de le regretter. Il y a tant de sympathie entre eux, que Camille est persuadé que l'amitié, ou l'estime qu'il témoigne à quelcun suffit, pour engager son fils à la même considération, sans qu'il lui dise en termes exprès : *Mon fils, souvenez-vous d'être ami d'un tel, lors que je ne serai plus au monde*. Ils sont cheris de tout le voisinage, & leur exemple y a la même influence que celui d'une cour a sur tout un royaume. »

» Mon fils & moi ne sommes pas sur un pied à pouvoir communiquer nos bonnes actions ou nos beaux desseins à tant de personnes que les deux Messieurs, dont je viens de parler ; mais j'ose dire que mon fils, par la conduite qu'il tient envers moi, & qui est applaudie de tout le monde, rejouit bon nombre de vieillards, aussi bien que moi-même. Les enfans des autres suivent l'exemple du mien, & j'ai le plaisir inexprimable d'entendre que nos voisins, lorsque lui & moi passons à cheval auprès d'eux, nous montrent avec le doigt, & qu'ils s'écrient, d'un ton plein de joie : *les voilà qu'ils passent*. »

» Vous ne sauriez mieux employer votre tems, mon cher Monsieur, qu'à dépeindre au naturel les douceurs que ce parentage bien cultivé procure de l'un & de l'autre côté. Les choses les plus indifférentes deviennent de grande conséquence à deux personnes qui s'aiment, & leur amitié reciproque donne du relief aux moindres actions. Lors qu'on examine ce qui se passe dans le monde, & qu'on voit les mesintelligences qui regnent entre les plus proches parens, presque toujours par les insinuations malignes des plus vils domestiques, on ne peut que sentir la nécessité qu'il y a d'exhorter les hommes à se tenir en garde contre les faux rapports, & à fonder leur tendresse sur les principes de la raison, plûtôt que sur l'instinct de la nature. »

« Les préjugés, qu'ils reçoivent de leurs parens, sont aussi la cause que les haines passent d'une génération à l'autre ; & lors qu'ils n'agissent que par instinct, les animosités se perpetuent, au lieu que les bienfaits s'oublient. La nature humaine est si corrompue, que notre haine se communique plutôt à nos enfans que notre amitié. Celle-ci donne toujours à son objet quelque chose qu'il n'a pas, & l'autre prive le sien de ce qu'il a de meilleur. Nous sommes ainsi disposés à imiter le mal plutôt que le bien, soit que cela vienne d'une corruption naturelle, ou d'un amour-propre mal-entendu. »

» Il semble que, pour respecter les sacrés nœuds qu'il y a entre un père & ses enfans, on n'auroit besoin que d'examiner son propre cœur. Si chaque père se souvenoit des pensées & des inclinations qu'il avoit lors qu'il étoit fils, & si chaque fils se rapelloit ce qu'il attendoit de son père lorsqu'il étoit soumis à ses ordres, cette seule idée empêcheroit les hommes de tomber dans aucun excès, soit de rigueur ou de relâchement, à l'égard de l'état où ils se trouvent. Lorsque l'autorité & la dépendance sont violées entr'eux, il n'y a point de guerre civile dans un état, où la tyrannie & la révolte soient portées plus loin, ni s'exercent avec plus de fureur. Je terminerai ce discours par la lettre d'une mère à son fils & la réponse de celui-ci ».

MON CHER FILS.

« Si les plaisirs que vous poursuivez en ville, vous laissent quelques momens de relâche, daignez les emploier à la lecture de cette lettre, que je vous écris dans l'amertume de mon cœur. Vous avez dit, en présence de M. Letacre, qu'une vieille femme pouvait très-bien vivre à la campagne avec la moitié de mon douaire, & que votre père étoit un franc benêt de m'avoir constitué un revenu de huit cens livres sterling au préjudice de son fils. Vous auriez dû marquer plus d'égard pour ce que Letacre vous dit à cette occasion, & ne pas le traiter de paysan & de sot, puis qu'il étoit le bien-aimé domestique de votre père. D'ailleurs ne vous y flatez pas, je veux être exactement paiée de mon revenu annuel, pour dédommager vos sœurs, s'il est possible, du tort que je leur ai fait, en sollicitant votre père à vous donner au-delà de ce qu'il avoit résolu. Vous croyez donc, mon fils, que je pourrois m'entretenir avec la moitié de mon douaire ! Cela est vrai ; j'en avois beaucoup moins, lorsque mes bras vous portoient d'une chambre à l'autre, que je n'avois le tems ni de manger, ni de boire, ni de m'habiller, ni de m'occuper d'aucune autre chose, pour avoir soin de vous, au milieu de vos infirmités, & que je versois un torrent de larmes toutes les fois

fois que les convulsions, dont vous étiez attaqué, vous revenoient. Faut-il que vous n'en soyez échappé, par ma vigilance, que pour vous jetter entre les bras des femmes de mauvaise vie, & refuser à votre mère ce que vous n'avez aucun droit de lui retenir? Vos deux Sœurs pleurent à chaudes larmes de voir la tendresse que j'ai pour vous, & que tous mes efforts n'ont pû jusques-ici étouffer; mais s'il vous plaît de continuer de vivre en petit maître, & de n'avoir aucun égard ni à vous-même ni à votre famille, comptez que je me saisirai au plutôt de votre bien pour les arrérages qui me sont dûs, & que je vous marquerai le dernier mépris de ce que vous êtes insensible à ma tendresse, de même qu'à l'exemple de votre père. Ah, mon cher fils, pourquoi faut-il que je vive sans oser me dire,

votre affectionnée mère?

RÉPONSE.

MADAME,

„ Je partirai demain sans faute pour m'aller jetter à vos pieds, & vous payer tout ce qui vous est dû. Je vous conjure d'oublier tout le passé & de ne m'écrire plus sur le même ton. J'aurai soin de le prévenir dans la suite, puisque je serai toute ma vie avec un profond respect,

Votre très-humble & très-obéissant fils.

(*Le Spectateur*).

DOCILITÉ. La société a fait l'homme plus foible, non seulement en lui ôtant le droit qu'il avoit sur ses propres forces, mais sur-tout en les lui rendant insuffisantes. Voilà pourquoi ses desirs se multiplient avec sa foiblesse, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme est un être fort, & si l'enfant est un être foible, ce n'est pas parce que le premier a plus de force absolue que le second, mais c'est parce que le premier peut naturellement se suffire à lui-même, & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés, & l'enfant plus de fantaisies; mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La nature y pourvoit par l'attachement des pères & des mères: mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas; en soumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour servir les siennes; en changeant, de part ou d'autre, en esclavage la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse & où le tient leur attachement.

L'homme sage sait rester à sa place, mais l'enfant, qui ne connoît pas la sienne, ne sauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille issues pour en sortir; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant: il faut qu'il sente sa foiblesse & non qu'il en souffre; il faut qu'il dépende & non qu'il obéisse; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins, & parce qu'ils voyent mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le père, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur foiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut, n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouissent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres, redevient à cet égard foible & misérable. Nous étions faits pour être hommes; les loix & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les riches, les grands, les rois sont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empresse à soulager leur misère, tirent de cela même une vanité puérile, & sont tout fiers des soins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes faits.

Ces considérations sont importantes, & servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances; celle des choses, qui est de la nature; celle des hommes, qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices: la dépendance des hommes étant désordonnée les engendre tous, & c'est par elle que le maître & l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les loix des nations pouvoient avoir, comme celles de la nature, une inflexibilité que jamais

aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses; vous aurez suivi l'ordre de la nature dans les progrès de son éducation. N'offrez jamais à ses volontés indiscrettes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion: sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ses desirs, parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il sente également sa liberté dans ses actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, & où il aura l'honneur de se servir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfans n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier: mais on doit se défier de ce qu'ils desirent sans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer avec soin le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la surabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai seulement que, dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il desire, & que pour l'obtenir plus vite, ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement refusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le savoir, & faire aussitôt ce qu'il demande: mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser, c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus sur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il sera méchant; s'il vous croit foible, il sera bientôt opiniâtre: il importe d'accorder toujours au premier signe ce qu'on ne veut pas refuser. Ne soyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous sur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politesse qui lui servent au besoin de paroles magiques, pour soumettre à ses volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'instant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonnière des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur prescrivant les termes dont ils doivent se servir pour que personne n'ose leur résister: leurs enfans n'ont ni tons ni tours supplians, ils sont aussi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* signifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* signifie *je vous ordonne*. Admirable politesse, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le sens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire! Quant à moi, qui crains moins qu'Emile ne soit grossier qu'arrogant, j'aime beaucoup mieux qu'il dise en priant, *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence, tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espèce de mal-être, vous leur préparez de grandes misères, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais pères, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans, à la considération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas; car la liberté que je donne à mon élève, le dédommage amplement des légères incommodités auxquelles je le laisse exposé. Je vois de petits polissons jouer sur la neige, violets, transis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; si on les y forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? rendrai-je votre enfant misérable en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir? Je fais son bien dans le moment présent en le laissant libre; je fais son bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit supporter. S'il avoit le choix d'être mon élève ou le vôtre, pensez-vous qu'il balançât un instant?

Concevez-vous quelque vrai bonheur possible pour aucun être hors de sa constitution? & n'est-ce

pas sortir l'homme de sa constitution que de vouloir l'exempter également de tous les maux de son espèce? Oui, je le soutiens, pour sentir les grands biens, il faut qu'il connoisse les petits maux; telle est sa nature. Si le physique va trop bien, le moral se corrompt. L'homme qui ne connoitroit pas la douleur, ne connoitroit ni l'attendrissement de l'humanité ni la douceur de la commisération; son cœur ne seroit ému de rien, il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables.

Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable? c'est de l'accoutumer à tout obtenir. Car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vole; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra: à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers; il regarde tous les hommes comme ses esclaves: & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes; il voit par-tout de la mauvaise volonté: le sentiment d'une injustice prétendue, aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine; & sans jamais savoir gré de la complaisance; il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colère, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux? Heureux! lui! c'est un despote; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette manière, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient sur un clocher; qu'on arrêtât un régiment en marche pour entendre les tambours plus long tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussi-tôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleur. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre: étoient-ce là des êtres bien fortunés? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misère. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise, en entrant dans le monde, de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir: tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les avilissent; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au dessus.

Revenons à la règle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévère, une voix rude & menaçante, pour se faire redouter? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hûre; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un corps de magistrats, le chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant? Ne semble-t il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de

pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas imposé, & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'esclavage. Que ces instituteurs sévères, que ces pères asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin, ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité; ainsi les mots d'obéir & de commander seront proscrits de son dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raison l'on ne sauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni de relation sociale; il faut donc éviter autant qu'il se peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots, de fausses idées qu'on ne saura point ou qu'on ne pourra plus détruire. La première fausse idée qui entre dans sa tête est en lui le germe de l'erreur & du vice; c'est à ce premier pas qu'il faut sur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'est frappé que des choses sensibles, toutes ses idées s'arrêtent aux sensations; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde physique: sans quoi soyez sûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il se fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie.

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke; c'est la plus en vogue aujourd'hui: son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme, la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement & le plus tard: & c'est de celle là qu'on veut se servir pour développer les premières! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable: & l'on prétend élever un enfant par la raison! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison, ils n'auroient pas besoin d'être élevés; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins; & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise, ou de crainte, ou de vanité, qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent se réduire à-peu-près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

LE MAITRE.

Il ne faut pas faire cela.

L'ENFANT.

Et pourquoi ne faut il pas faire cela?

LE MAITRE.

Parce que c'est mal fait.

L'ENFANT.

Mal fait! Qu'est-ce qui est mal fait?

LE MAITRE.

Ce qu'on vous défend.

L'ENFANT.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend

LE MAITRE.

On vous punit pour avoir désobéi.

L'ENFANT.

Je ferai en sorte qu'on n'en sache rien.

LE MAITRE.

On vous épiera.

L'ENFANT.

Je me cacherai.

LE MAITRE.

On vous questionnera.

L'ENFANT.

Je mentirai.

LE MAITRE.

Il ne faut pas mentir.

L'ENFANT.

Pourquoi ne faut-il pas mentir?

LE MAITRE.

Parce que c'est mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en; l'enfant ne vous entend plus. Ne font-ce pas là des instructions fort utiles! Je ferois bien curieux de favoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue ? Locke lui-même y eût, à coup sûr, été fort embarrassé. Connoître le bien & le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres: rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans. En effet, à quoi lui serviroit la raison à cet âge ? Elle est le frein de la force, & l'enfant n'a pas besoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos élèves le devoir de l'obéissance, vous joignez à cette prétendue persuasion la force & les menaces, ou, qui pis est, la flatterie & les promesses. Ainsi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font semblant d'être convaincus par la raison. Ils voyent très-bien que l'obéissance leur est avantageuse & la rébellion nuisible, aussi-tôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur soit désagréable, & qu'il est toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils se cachent pour faire les leurs, persuadés qu'ils font bien si l'on ignore leur désobéissance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils sont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raison du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment sensible: mais la crainte du châtiment, de l'espoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige; & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il delà ? Premiérement, qu'en leur imposant un devoir qu'ils ne sentent pas, vous les indisposez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer; que vous leur apprenez à devenir dissimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou se dérober aux châtimens; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif secret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuser sans cesse, de vous ôter la connoissance de leur vrai caractère, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occasion. Les loix, direz vous, quoiqu'obligatoires pour la conscience, usent de même de contrainte avec les hommes faits: j'en conviens. Mais que sont ces hommes, sinon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà précisément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raison avec les hommes; tel est l'ordre naturel: le sage n'a pas besoin de loix.

Traitez votre élève selon son âge. Mettez-le d'abord à sa place, & tenez-l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de savoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente: qu'il sente de bonne heure sur sa tête altière le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploye; qu'il voye cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice des hommes; que le frein qui le retient soit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens: ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prières, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le non prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu; car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, non la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un mensonge. Au reste, il n'y a point ici de milieu; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéissance. La pire éducation est de le laisser flottant entre ses volontés & les vôtres, & de disputer sans cesse entre vous & lui à qui des deux sera le maître; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire, que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps

soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement: tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un: le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphère de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure: on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui: car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles sont de nul effet.

Ne donnez à votre élève aucune espèce de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune espèce de châtiment, car il ne sait ce que c'est qu'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne sauroit vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déjà le lecteur effrayé, juger de cet enfant par les nôtres: il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos élèves irrite leur vivacité; plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent; il faut bien qu'ils se dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays, que la jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit paysan dans une chambre; le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois souvent flattés ou contrariés sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits: il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour-propre pris dans un sens étendu. Cet amour-propre, en soi ou relativement à nous, est bon & utile; & comme il n'a point de rapport nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jusqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parce qu'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât; qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parce que la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois, tout seroit déjà perdu; il seroit méchant presque sans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides: point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'élève à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un paysan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu? Mais je me trompe; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque pièce utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si le meuble se fût cassé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire.

Oserai-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation? ce n'est pas de gagner du tems, c'est d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes: il en faut faire quand on réfléchit; & quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le tems où germent les erreurs & les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire; & quand l'instrument vient, les racines

sont si profondes, qu'il n'est plus tems de les arracher. Si les enfans sautoient tout d'un coup de la mamelle à l'âge de raison, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir; mais selon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fissent rien de leur ame jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés; car il est impossible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui présentez tandis qu'elle est aveugle, & qu'elle suive dans l'immense plaine des idées une route que la raison trace encore si légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice & l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laisser faire, si vous pouviez amener votre élève sain & robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche; dès vos premières leçons, les yeux de son entendement s'ouvriroient à la raison; sans préjugé, sans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus sage des hommes; & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'usage, & vous ferez presque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un docteur, les pères & les maîtres n'ont jamais assez tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, instruit, parlé raison. Faites mieux, soyez raisonnable, & ne raisonnez point avec votre élève, sur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainsi toujours la raison dans les choses désagréables, ce n'est que la lui rendre ennuyeuse, & la décréditer de bonne heure dans un esprit qui n'est pas encore en état de l'entendre. Exercez son corps, ses organes, ses sens, ses forces; mais tenez son ame oisive aussi long-tems qu'il se pourra. Redoutez tous les sentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impressions étrangères: & pour empêcher le mal de naître, ne vous pressez point de faire le bien; car il n'est jamais tel, que quand la raison l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages, c'est gagner beaucoup que d'avancer vers le terme sans rien perdre; laissez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle nécessaire: gardez-vous de la donner aujourd'hui, si vous pouvez différer jusqu'à demain sans danger.

Une autre considération qui confirme l'utilité de cette méthode, est celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour savoir quel régime moral lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle il a besoin d'être gouverné; il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long tems la nature, observez bien votre élève, avant de lui dire le premier mot; laissez d'abord le germe de son caractère en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui? tout au contraire, il sera le mieux employé; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux: au lieu que si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hazard; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas; vous serez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un temps que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la première vue; mais il étudie premièrement le tempérament du malade, avant de lui rien prescrire: il commence tard à le traiter, mais il le guérit; tandis que le médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate? Le tiendrons nous dans le globe de la lune, dans une isle deserte? L'écarterons-nous de tous les humains? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa nourrice, sa gouvernante, son laquais, son gouverneur même, qui après tout ne sera pas un ange?

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle? O hommes! est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien? Je sens ces difficultés, j'en conviens: peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose: je ne dis pas qu'on y puisse arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même; il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-

vous respectable à tout le monde, commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ferez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure; & cette autorité ne sera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre tems, ce sont vos soins; vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tout les dons: combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les pères à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre élève, en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent: aimez les autres, & ils vous aimeront; servez-les, & ils vous serviront; soyez leur père, & ils seront vos enfans. (*Emile*).



ÉDUCATION

E.

EDUCATION. Je ne vis jamais pere pour bossé ou teigneux que fust son fils, qui laissast de l'advouër : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre, que ce sont icy des resveries d'homme, qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage : un peu de chaque chose, & tien du tout, à la françoise. Car en somme, je sçay qu'il y a une medecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, & grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'adventure encore sçay-je la pretention des sciences en general, au service de nostre vie ; mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré après quelque science, je ne l'ay jamais fait : ny n'est art dequoy je peusse peindre seulement les premiers lineamens. Et n'est enfant des classes moyennes, qui ne se puisse dire plus sçavant que moy; qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement, d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est d'autant incognuë, comme à moy la leur. Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque & Seneque, où je puise comme les Danaïdes, remplissant & versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy si peu que rien. L'histoire c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'estroit canal d'une trompette sort plus aiguë & plus forte : ainsi me semble-il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, & me fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge : mes conceptions & mon jugement ne marchent qu'à tastons, chancelant, bronchant & choppant : & quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait : Je voy encore du pays au-delà : mais d'une veuë trouble, & en nuage ; que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantaisie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens. S'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons autheurs ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement, son discours de la force de l'imagination : à me recognoistre au prix de ces gens là, si foible & si chetif, si poisant & si endormy, je me fay pitié, ou desdain à moymesme. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent avec les leurs, & que je vays au moins de loin apres, disant que voir. Aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoistre l'extrême difference d'entre eux & moy : Et laisse ce neantmoins courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites ; sans en replastrer & recoudre les defauts que cette comparaison m'y a descouverts. Il faut avoir les reins bien fermes, pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les escrivans indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens autheurs, pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si passe, si terny, & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent. C'estoient deux contraires fantaisies. Le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres autheurs : & en un la medée d'Eurypides : & disoit Apollodorus, que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus au rebours, en trois cens volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation. Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j'avois traisné languissant après des paroles françoises, si descharnées, & si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises : au bout d'un long & ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche & eslevée jusques aux nuës : Si j'eusse trouvé la pente douce, & la montée un peu alongée, cela eust esté excusable : c'estoit un précipice si droit & si coupé, que des six premieres paroles je cognus que je m'envolois en l'autre monde : de là je descouvris la frondiere d'où je venois, si basse & si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Reprendre en autruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autruy en moy. Il les faut accuser partout, & leur oster tout lieu de franchise. Si sçais-je combien audacieusement j'entreprens moi-mesme à tous coups, de m'égaler à mes larcins, d'aller pair à pair

quand & eux : non sans une temeraire esperance, que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis je ne luitte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps, c'est par reprinses, menuës & legeres atteintes. Je ne m'y aheurte pas, je ne fay que les taster, & ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvoy tenir palor, je serois honneste homme : car je ne les entreprens que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autruy, jusques à ne monstrer pas seulement le bout de ses doigts : conduire son dessein, comme il est aisé aux sçavans en une matiere commune, sous les inventions anciennes, rappecées par cy par là : a ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'est premierement injustice & lascheté, que n'ayans rien en leur vaillant, par où se produite, ils cherchent a se presenter par une valeur purement estrangere : & puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, & descrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée ; desquels seuls la loüange a du poids. De ma part il n'est rien que je veüille moins faire. Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons, qui se publient pour centons : & j'en ay veu de très ingenieux en mon temps : entre-autres un, sous le nom de Capilupus : outre les anciens. Ce sont des esprits, qui se font voir, & par ailleurs, & par là, comme Lipsius en ce docte & laborieux tissu de ses politiques. Quoy qu'il en soit, veux-je dire, & quelles que soient ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve & grisonnant, où le peintre auroit mis non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs & opinions : Je les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à descouvrir moi-mesme, qui seray par adventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'authorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy. Quelqu'un donceque ayant veu le chapitre precedent, me disoit chez moy l'autre jour, que je me devois estre un peu estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avoy quelque suffisance en ce sujet, je ne pourroy la mieux employer que d'en faire un present à ce petit homme, qui vous menace de faire tantost un belle sortie de chez vous : vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par une masse. Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit & interest à la grandeur & prosperité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude, m'oblige assez à desirer honneur, bien & advantage à tout ce qui vous touche : Mais à la verité je n'y entends si non cela, que la plus grande difficulté & plus importante de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traitte de la nourriture & institution des enfans. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont devant le planter, sont certaines & aisées, & le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie ; à l'eslever, il y a une grande varieté de façons, & difficultez : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter : mais depuis qu'ils sont nays, on se charge d'un soing divers, plein d'occupation & de crainte, à les dresser & nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage & si obscure, les promesses si incertaines & fausses, qu'il est mal aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles & mille autres, combien ils se sont disconvenus à eux-mesmes. Les petits des ours, & des chiens, monstrent leur inclination naturelle : mais les hommes se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : D'où il advient que par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille-on souvent, & employe-on beaucoup d'aage, à dresser des enfans aux choses, ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses, & plus profitables : & qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognostiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa republique, me semble leur donner trop d'authorité. Madame, c'est un grand ornement que la science, & un outil de merveilleux service, notamment aux personnes eslevées en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité elle n'a point son vray usage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere, de prester ses moyens à conduire une guerre, à condamner un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince, ou d'une nation estrangere, qu'à dresser un argument dialectique, à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi, Madame, je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution de vostres, vous qui en avez savouré la douceur, & qui estes d'une race lettrée : car nous avons encore les escrits de ces anciens comtes de Foix, d'où Monsieur le comte vostre mary & vous, estes descendus : & François Monsieur de Candale, vostre oncle, en fait naistre tous les jours d'autres, qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles : partant je vous veux dire là dessus une seule fantaisie, que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela. La charge du gouverneur, que vous luy donnerez, du choix du-

quel depend tout l'effet de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article, sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des muses, & puis elle regarde & depend d'autruy) ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes propres, & pour s'en enrichir & parer au dedans, ayant plutost envie d'en reüssir habile homme, qu'homme sçavant ; je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eust plustost la teste bien faite, que bien pleine : & qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la science : & qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un antonnoir : & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je desirerois qu'il corrigeast cette partie, & que de belle arrivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir, & discerner d'elle-mesme. Quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, & parle seul : je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, & depuis Arcesilaüs, faisoient premierement parler leurs disciples, & puis ils parloient à eux. *Obest plerumque iis, qui discere volunt, authoritas eorum qui docent.* Il est bon qu'il le fasse trotter devant luy, pour juger de son train : & juger jusques à quel poinct il se doit ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, & s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus arduës besongnes que je sçache : Et est l'effet d'une haute ame & bien forte, de sçavoir condescendre à ces allures pueriles, & les guider. Je marche plus ferme & plus seur, à mont qu'à val. Ceux qui comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon & pareille mesure de conduite, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures & formes : ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfans, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens & de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy fasse mettre en cent usages, & accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien fait sien, prenant l'instruction à son progrez, des pedagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité & indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomach n'a pas fait son opération, s'il n'a pas fait changer la façon & la forme, à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne branle qu'à credit, liée & contrainte à l'appetit des fantaisies d'autruy, serve & captivée sous l'authorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes, que nous n'avons plus de franches allures : nostre vigueur & liberté est esteinte. *Nunquam tutelæ suæ fiunt.* Je vis privément à Pise un honneste homme, mais si Aristotelicien, que le plus general de ses dogmes est : Que la touche & regle de toutes imaginations solides, & de toutes veritez, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote : que hors de là, ce ne sont que chimeres & inanité : qu'il a tout veu & tout dit. Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement & iniquement interpretée, le mit autrefois, & tint longtemps en grand accessoire à l'inquisition à Rome. Qu'il luy fasse tout passer par l'estamine, & ne loge rien en sa teste par simple authorité, & à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il choisira s'il peut : sinon il en demeurera en doute.

Che non men che saper dubiar m'aggrada.

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien : Il ne trouve rien : voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il faut qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il oublie hardiment s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité & la raison sont communes à chacun, & ne sont non plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon, que selon moy : puis que luy & moy l'entendons & voyons de mesmes. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin, ny marjolaine : Ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement, son institution, son travail & estude ne visera qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru ; & ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastimens, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement : vous voyez les alliances qu'il a gagnée, & honneurs à ses enfans. Nul ne met en compte public sa recepte : chacun y met son acquest. Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement qui voit & qui oit :

Vvv 2

c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne: toutes autres choses sont aveugles, sourdes, & sans ame. Certes nous le rendons servile & coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demande jamais à son disciple ce qui luy semble de la rethorique & de la grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir: c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie: les autres sciences, & qui visent ailleurs, n'estre que fard. Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler: où qu'on nous apprint à manier un cheval ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer: comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, & a bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cét apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de livre suffisant: la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres. A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, & la visite des païs estrangers. non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda*, ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille: mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations & leurs façons, & pour frotter & limer nostre cervelle contre celle d'autruy. Je voudrois qu'on commençast à le promener dés sa tendre enfance: & premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines, où le langage est plus esloigné du nostre, & auquel si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier. Aussi bien est-ce une opinion receüe d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, & relasche, voire les plus sages: ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement comme il faut, & hazardeusement. Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant & poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le fleuret au poing, ou la premiere harquebuse qui se rencontre. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut pas espargner en cette jeunesse; il faut souvent choquer les regles de la medecine:

Vitamque sub dio, & trepidis agat
In rebus.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles: elle est trop pressée, si elle n'est secondée: & a trop à faire, de seule fournir à deux offices. Je sçay combien ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, & qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperçoy souvent en ma leçon, qu'en leurs escrits, mes maistres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'epaississure de la peau & dureté des os. J'ay veu des hommes, des femmes, & des enfans, ainsi nays qu'une bastonnade leur est moins qu'à moy une chiquenaude: qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on luy donne. Quand les Athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail, est accoustumance à porter la douleur: *Labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre à la peine, & aspreté des exercices, pour le dresser à la peine, & aspreté de la dislocation, de la colique, du caustere, & de la geaule aussi, & de la torture. Car de ces derniers icy, encore peut-il estre en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschans. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'escourgées & de la corde. Et puis, l'authorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la presence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens & grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legeres incommoditez en cét aage. En cette escole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous: & sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle. Le silence & la modestie sont qualitez tres-commodes à la conversation. On dressera cét enfant à estre espargnant & mesnager de sa suffisance, quand il l'aura acquise, & à ne se formaliser point des sottises & fables qui se diront en sa presence: car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soi-mesme. Et ne semble pas reprocher à autruy, tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publiques. *Licet sapere, sine pompa, sine invidia.* Fuyez ces images regen-

teuse du monde, & inciviles, & cette puerile ambition, de vouloir paroistre plus fin, pour estre autre; & comme si ce fust marchandise mal aisée, que reprehensions & nouvelletez, vouloir tirer de là, nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art: aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames & illustres, de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere: Magnis enim illi & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On luy apprendra de n'entrer en discours & contestation, qu'où il verra un champion digne de sa lutte: & là mesme à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat aux choix & triage de ses raisons, & aymant la pertinence, & par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur-tout à se rendre, & à quitter les armes à la verité, tout aussi tost qu'il l'appercevra: soit qu'elle naisse és mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesme par quelque ravissement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescript, il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'appreuve. Ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptans, la liberté de se pouvoir repentir & recognoistre. *Neque, ut omnia, quæ præscripta & imperata sint, defendat, necessitate ullâ cogitur.* Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres-loyal serviteur de son prince, & tres-affectionné, & tres courageux: mais il lui refroidira l'envie de s'y atacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconveniens, qui blessent nostre liberté, par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé & acheté, ou il est moins entier & moins libre, ou il est taché & d'imprudence & d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire & penser que favorablement d'un maistre, qui parmy tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir & élever de sa main. Cette faveur & utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, & l'éblouïssent. Pourtant void-on coustumierement, le langage de ces gens-là, divers à tout autre langage, en un estat, & de peu de foy en telle maniere. Que sa conscience & sa vertu reluisent en son parler, & n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy fasse entendre, que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit apperceuë que par luy, c'est un effet de jugement & de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniastrer & contester, sont qualitez communes; plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes & philosophiques. On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout: car je trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun: un bouvier, un masson, un passant: il faut tout mettre en œuvre; & emprunter de chacun selon sa marchandise: car tout sert en mesnage; la sottise mesme, & foiblesse d'autruy luy sera instruction. A controller les graces & façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, & mespris des mauvaises. Qu'on luy mette en fantaisie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses: tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra: un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar, ou de Charlemaigne.

Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu,
Ventus in Italiam, quis bene vela ferat.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens & des alliances de ce prince, & de celuy-là. Ce sont choses tres-plaisantes à apprendre, & tres-utiles à sçavoir. En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, & principalement ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il pratiquera par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude qui veut: mais qui veut aussi c'est un estude de fruict estimable: & le seul estude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel profit ne fera-il de cette partie-là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? mais que mon guide se souvienne où vise sa charge, & qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal & de Scipion: ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourût là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leuës: Plutarque y en a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire, & à l'adventure outre ce que l'autheur y avoit mis. A d'aucuns c'est un pur estude grammairien: à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tres-dignes d'estre sceus: car à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne: mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement: il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist;

& se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, & mettre en place marchande. Comme ce sien mot, que les habitans d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, non ; donna peut-estre, la matiere & l'occasion à la Boëtie, de sa servitude volontaire. Cela mesme de luy voir trier une legere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briefveté : sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins : Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement, que de son sçavoir : il aime mieux nous laisser desir de soy, que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, & qu'Alexandridas reprocha justement, à celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs : O estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'embourrures : ceux qui ont la matiere exile, l'enflent de paroles. Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraints & amoncellez en nous, & avons la veuë raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit ; il ne respondit pas, d'Athenes, mais du monde. Luy qui avoit l'imagination plus pleine & plus estenduë, embrassoit l'Univers, comme sa ville, jettoit ses cognoissances, sa societé & ses affections à tout le genre humain : non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gelent en mon village, mon prestre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, & juge que la pepie en tienne desja les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, & que le jour du jugement nous prend au collet : sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veües, & que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon-temps cependant? Moy, selon leur licence & impunité, admire de les voir si douces & molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'Hemisphere semble estre en tempeste & orage : & disoit le Savoyard, que si ce sot roy de France, eut sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur, que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suitte & prejudice. Mais qui se presente comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature, en son entiere majesté : qui lit en son visage, une si generale & constante varieté, qui se remarque là dedans, & non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celuy là seul estime les choses selon leur juste grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Comme je veux que ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix, & de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, & apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection & sa naturelle foiblesse, qui n'est pas un leger apprentissage. Tant de remuëment d'estat, & de changemens de fortune publique, nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & de conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicules l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argoulets, & d'un poulier, qui n'est cogneu que de sa cheute. L'orgueil & la fierté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflée de tant de cours & de grandeurs, nous fermit & asseure la veuë, à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes, enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre pas d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde : ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, retire à la grande & populeuse assemblée de jeux olympiques. Les uns exercent le corps, pour en acquerir la gloire des jeux : d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le gain. Il en est (& qui ne sont pas les pires) lesquels ne cherchent autre fruict, que de regarder comment & pourquoy chaque chose se fait : & estre spectateurs de la vie des autres hommes pour en juger & regler la leur. Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie ; à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur regle : On luy dira,

——— Quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet : patriæ, charisque propinquis
Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse
Jussit, & humana quâ parte locatus es in re.
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur.

Que c'est que sçavoir & ignorer, qui doit estre le but de l'estude : que c'est que vaillance, temperance & justice : ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'avarice, la servitude & la subjection, la licence & la liberté : à quelles marques on cognoist le vray & solide contentement : jusques où il faut craindre la mort, la douleur & la honte.

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.

Quels ressorts nous meuvent, & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours, dequoy on luy doit abbreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses mœurs & son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, & à savoir bien

mourir & bien vivre. Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous fait libres. Ils servent tous voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie & à son usage: comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celuy qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences, qui sont en usage, est hors de nostre usage. Et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estenduës & enfoncentres tres-inutiles, que nous ferions mieux de laisser là: & suivant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en celles où faut l'utilité.

——— sapere aude,
Incipe: Vivendi qui rectè prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis: at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis ævum:

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans,

Quid moveant pisces, animosaque, signa leonis,
Lotus & Hesperia quid Capricornus aqua.

La science des astres & la mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres.

τί πλειάδεσσι κἀμοί
τί δ' ἀστράσι βοώτεω.

Anaximenes escrivant à Pythagoras: De quel sens puis-je m'amuser aux secrets des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousiours presente aux yeux? Car lors les rois de Perse preparoient la guerre contre son païs. Chacun doit dire ainsi. Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition: & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie: iray-je songer au bransle du monde? Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage & meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique: & la science qu'il choisira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bien-tost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre: tantost son gouverneur luy fournira de l'autheur mesme propre à cette fin de son institution: tantost il luy en donnera la moëlle & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, qui à chaque besoin fournisse les munitions qu'il faudra pour les distribuer & dispenser à son nourriçon. Et que cette leçon ne soit plus aisée & naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute? Ce sont là preceptes espineux & mal plaisans, & des mots vains & descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit: en cette-cy l'ame trouve où mordre, où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, & si sera plutost meury. C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siecle, que la philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain & fantastique, qui se treuve de nul usage, & de nul prix par opinion & par effet. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenuës. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage renfroigné, sourcilleux & terrible: qui me l'a masquée de ce faux visage pasle & hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoüé, & à peu que je die folastre. Elle ne presche que feste & bon temps: Une mine triste & transie, monstre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit: Ou je me trompe, ou à vous voir la contenance si paisible & si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit: C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ ou qui cherchent la derivation des comparatifs χεῖρον & βέλτιον & des superlatifs χείριστον & βέλτιστον qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science: mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer & resjoüir ceux qui les traittent, non les renfroigner & contrister.

Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas & gaudia, sumit utrumque
Inde habitum facies.

L'ame qui loge la philosophie, doit par sa santé rendre sain encore le corps: elle doit faire luire jusques au dehors son repos, & son aise: doit former à son moule le port exterieur, & l'armer par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif, & alaigre, & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjoüissance constante: son estat est comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein. C'est *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent leurs suppots ainsi crottez & enfumez; ce n'est pas elle, ils ne la cognoissent que par oüy dire. Comment? elle fait estat de sereiner les tempestes de l'ame, & d'apprendre la faim & les fiebvres à rire: non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles & palpables. Elle a pour son but, la vertu: qui n'est pas, comme dit l'escole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux & inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au rebours, logée dans une belle pleine fertile & fleurissante: d'où elle void bien sous soy toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des

routtes ombrageuses, gazonnées, & doux-fleurantes, plaisamment, & d'une pante facile & polie, comme est celles des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supréme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement & courageuse, ennemie professe & irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte & de contrainte, ayant pour guide nature, fortune & volupté pour compagnes : ils sont allez selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, & la placer sur un rocher à l'escart, enemmy de ronces : fantosme à estonner les gens. Mon gouverneur qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire ; que les poëtes suivent les humeurs communes : & luy faire toucher au doigt, que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenuës des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamant ou Angelique, pour maistresse à joüir : & d une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant, l'autre vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé ; il jugera masle son amour mesme s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie. Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix & la hauteur de la vraye vertu, est en la facilité, utilité & plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement c'est son outil, non pas la force. Socrates son premier mignon, quitte à escien sa force, pour glisser en la naïveté & aisance de son progrez. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs & purs. Les moderant, elle les tient en haleine & en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse : & nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, & jusques à la satieté, sinon jusques à la lasseté ; maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire, que le regime, qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy faut, elle luy eschappe : ou elle s'en passe, & s'en forge une autre toute sienne : non plus flottant & roulante. Elle sçait estre riche & puissante, & sçavante, & coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire & la santé. Mais son office propre & particulier, c'est savoir user de ces biens-là reglément, & les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent & difforme : & y peut on justement attacher ces escueils, ces haliers, & ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou d'un sage propos, quand il l'entendra : qui au son du tabourin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre qui l'appelle au jeu des bastelleurs : qui par souhait ne trouve plus plaisant & plus doux, de revenir poudreux & victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cét exercice : Je n'y trouve autre remede, sinon qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville, fust-il fils d'un duc : suivant le precepte de Platon ; qu'il faut colloquer les enfans, non selon les facultez de leurs peres, mais selon les facultez de leur ame. Puis que la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, & que l'enfance a sa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique-l'on ?

Udum & molle lutum es, nunc nunc properandus, & acri
Fingendus sine fine rotâ.

On nous apprend à vivre, quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote de la temperance. Cicero disoit, que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus tristement encore inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pedagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus, ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la philosophie, sachez-les choisir & traitter à poinct, ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude. Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes, touchant la vaillance, prouesse, magnanimité, temperance, & l'asseurance de ne rien craindre : & avec cette munition, il l'envoye encore enfant subjuguer l'empire du monde à tout 30000. hommes de pied, 4000. chevaux, & quarante deux mille escus seulement. Les autres arts & sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & loüoit leur excellence & gentillesse : mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

petite

——— *petite hinc juvenesque senesque*
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus: Ny le plus jeune refuse à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse. Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre: ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon: je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole: je ne veux pas corrompre son esprit, à le tenir à la gehenne & au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un porte-faix: Ny ne trouverois bon, quand par quelque complexion solitaire & melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist. Cela les rend ineptes à la conversation civile, & les destourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps, d'hommes abestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affolé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil & les ongles. Ny ne veut gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité & barbarie d'autruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, & n'avoit gueres de tenuë. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France: mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceuë, & hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement, que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsi. Au nostre, un cabinet, un jardin, la table & le lict, la solitude, la compagnie, le matin & le vespre, toutes heures luy seront unes: toutes places luy seront estude: car la philosophie, qui, comme formatrice des jugemens & des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de respondre: Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire, & ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire: Car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique, à une compagnie assemblée pour rire & faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord: Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres sciences. Mais quant à la philosophie en la partie où elle traicte de l'homme & de ses devoirs & offices, ç'a esté le jugement commun de tous les sages, que pour la douceur de sa conversation, elle ne devoit estre refusée, ny aux festins, ny aux jeux: Et Platon l'ayant invitée à son convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Et neglecta æque pueris senibusque nocebit.

Ainsi sans doute il chomera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin designé: aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mesmes & les exercices seront une bonne partie de l'estude: la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bienseance exterieure, & l'entre-gent, & la disposition de la personne se façonnent quant & quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelez à mesme timon. Et à l'ouir, semble-il pas prester plus de temps & de sollicitude aux exercices du corps: & estimer que l'esprit s'en exerce quant & quant, & non au contraire? Au demeurant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur presente à la verité, qu'horreur & cruauté: Ostez-moy la violence & la force; il n'est rien à mon advis qui abastardisse & estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chastiment, ne l'y endurcissez pas: Endurcissez le à la sueur & au froid, au vent, au soleil & aux hazards qu'il luy faut mespriser: Ostez luy toute mollesse & delicatesse au vestir & cnuchet, au manger & au boire: accoustumez-le à tout: que ce ne soit pas un beau garçon & dameret; mais un garçon verd & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu & jugé de mesme. Mais entre autres choses cette police de la plus part de nos colleges, m'a tousjours despleu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle la soit. Arrivez-y sur le poinct de leur office, vous n'oyez que cris, & d'enfans suppliciez, & de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames & craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouëts? Inique & pernicieuse forme, joint ce que Quintilien en a tres bien remarqué, que cette imperieuse authorité, tire des suittes perilleuses: & nommément à nostre façon de

chaſtiment. Combien leurs claſſes ſeroient plus decemment jonchées de fleurs & de feüillées, que de tronçons d'oſiers ſanglants? J'y feroy pourtraire la joie, l'allegreſſe, & Flora, & les Graces: comme fit en ſon eſchole le philoſophe Speuſippus. Où eſt leur profit, que là fuſt auſſi leur eſbat. On doit ſucrer les viandes ſalubres à l'enfant, & enfieller celles qui luy ſont nuiſibles. C'eſt merveille combien Platon ſe monſtre ſoigneux en ſes loix de la gayeté & paſſe temps de la jeuneſſe de ſa cité: & combien il s'arreſte à leurs courſes, jeux, chanſons, ſauts & danſes: deſquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduitte & le patronnage aux dieux meſmes, Apollon aux muſes & à Minerve. Il s'eſtend à mille preceptes pour ſes gymnaſes. Pour les ſciences lettrées, il s'y amuſe fort peu: & ſemble ne recommander particulierement la poëſie, que pour la muſique. Toute eſtrangeté & particularité en nos mœurs & conditions eſt évitable, comme ennemie de ſocieté. Qui ne s'eſtonneroit de la complexion de Demophon, maiſtre d'hoſtel d'Alexandre, qui ſuoit à l'ombre, & trembloit au ſoleil? J'en ay veu fuir la ſenteur des pommes, plus que les harquebuzades; d'autres s'effrayer pour une ſouris; d'autres rendre la gorge à voir de la creſme; d'autres à voir braſſer un lict de plume comme Germanicus ne pouvoit ſouffrir ni la veüe ny le chant des coqs. Il y peut avoir à l'adventure à cela quelque proprieté occulte, mais on l'eſteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'inſtitution a gaigné cela ſur moy, il eſt vray que ce n'a point eſté ſans quelque ſoing, que ſauf la biere, mon appêtit eſt accommodable indifferemment à toutes choſes dequoy on ſe plaiſt. Le corps eſt encore ſouple, on le doit à cette cauſe plier à toutes façons & couſtumes; & pourveu qu'on puiſſe tenir l'appetit & la volonté ſous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies, voire au deſreglement & aux excès, ſi beſoin eſt. Son exercitation ſuive l'uſage. Qu'il puiſſe faire toutes choſes, & n'ayme à faire que les bonnes. Les philoſophes meſmes ne trouvent pas loüable en Calliſthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre ſon maiſtre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follaſtrera, il ſe desbauchera avec ſon prince. Je veux qu'en la desbauche meſme, il ſurpaſſe en vigueur & en fermeté ſes compagnons, & qu'il ne laiſſe à faire le mal, ny à faute de force ny de ſcience, mais à faute de volonté. *Multum intereſt, utrum peccare quis nolit, aut neſciat.* Je penſois faire honneur à un ſeigneur auſſi eſloigné de ces debordemens, qu'il en ſoit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en ſa vie il s'eſtoit enyvré pour la neceſſité des affaires du roy en Allemagne? Il le prit de cette façon, & me reſpondit que c'eſtoit trois fois, leſquels il recita. J'en ſçay, qui à faute de cette faculté, ſe ſont mis en grand peine, ayans à prattiquer cette nation. J'ay ſouvent remarqué avec grande admiration la merveilleuſe nature d'Alcibiades, de ſe transformer ſi aiſément à des façons ſi diverſes, ſans intereſt de ſa ſanté: ſurpaſſant tantoſt la ſomptuoſité & pompe perſienne, tantoſt l'auſterité & frugalité lacedemonienne: autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus & res.

Tel voudrois-je former mon diſciple,

——— *quem duplici panno patientia velat,*
Mirabor, vitæ via ſi converſa decebit,
Perſonamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons: Celuy-là y a mieux profité, qui les fait, que qui les ſçait. Si vous le voyez, vous l'oyez: ſi vous l'oyez, vous le voyez. Ja à Dieu ne plaiſe, dit quelqu'un en Platon, que philoſopher ce ſoit apprendre pluſieurs choſes, & traitter les arts. *Hanc ampliſſimam omnium artium bene vivendi diſciplinam, vitâ magis quàm litteris perſequuti ſunt.* Leon prince des Phliaſiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus, de quelle ſcience, de quel art il faiſoit profeſſion: Je ne ſçay, dit-il, ny art, ny ſcience: mais je ſuis philoſophe. On reprochoit à Diogenes, comment, eſtant ignorant, il ſe meſloit de la philoſophie: Je m'en meſle, dit il, d'autant mieux à propos. Hegeſias le prioit de luy lire quelque livre: Vous eſtes plaiſant, luy reſpondit-il: vous choiſiſſez les figues vrayes & naturelles, non peintes: que ne choiſiſſez vous auſſi les exercitations naturelles vrayes, & non eſcrites? Il ne dira pas tant ſa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ſes actions. On verra s'il y a de la prudence en ſes entrepriſes: s'il y a de la bonté, de la juſtice en ſes déportemens: s'il a du jugement & de la grace en ſon parler: de la vigueur en ſes maladies: de la modeſtie en ſes jeux: de la temperance en ſes voluptez: de l'ordre en ſon œconomie: de l'indifference en ſon gouſt, ſoit chair, poiſſon, vin ou eau. *Qui diſciplinam ſuam non oſtentationem ſcientiæ, ſed legem vitæ putet: quique obtemperet ipſe ſibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos diſcours, eſt le cours de noſtre vie. Zeuxidamus reſpondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par eſcrit les ordonnances de la proüeſſe, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens; que c'eſtoit parce qu'ils les vouloient accouſtumer aux faits, non pas aux paroles. Comparez au bout de quinze ou ſeize ans, à cettuy-cy, un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre ſimplement qu'à parler. Le monde n'eſt que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plutoſt plus, que moins qu'il ne doit: toutes-fois la moitié de

nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots & les coudre en clauses, encore autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, autre cinq pour le moins à les sçavoir briefvement mesler & entrelasser de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse. Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deça de Clery, deux regens qui venoient à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre: plus loin derriere eux, je voyois une trouppe, & un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le comte de la Rochefoucault: un de mes gens s'inquit au premier de ces regens, qui estoit ce gentil-homme qui venoit apres luy: luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suivoit, & qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment: Il n'est pas gentil-homme, c'est un grammairien, & je suis logicien. Or nous qui cherchons icy au contraire, de former non un grammairien, ou logicien, mais un gentil-homme, laissons les abuser de leur loisir: nous avons à faire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suivront que trop: il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, & font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence: c'est un baye. Sçavez-vous à mon advis que c'est que cela? ce sont des ombrages, qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent demesler & esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors: ils ne s'entendent pas encore eux-mesmes: & voyez-les un peu begayer sur le poinct de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, & qu'ils ne font que lécher encores cette matiere imparfaite. De ma part je tiens, & Socrates ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mines, s'il est muet:

Verbaque prævisam rem non invita sequentur.

Et comme disoit celuy-là, aussi poëtiquement en sa prose, *cùm res animum occupavêre, verbare ampiunt.* Et cét autre: *ipsæ res verba rapiunt.* Il ne sçait pas ablatif, conjonctif, substantif, ny la grammaire; ne fait pas son laquais, ou une harangere de Petit-pont: & si vous entretiendront tout vostre saoul, si vous en avez envie, & se deferreront aussi peu, à l'advanture, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre és arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benevolance du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple & naïfve: Ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive & plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle & longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates: apres qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit: Quant à vostre commencement, & exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; & quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire. Voilà une belle response, ce me semble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre? Les Atheniens estoient à choisir de deux architectes, à conduire une grande fabrique: le premier plus affecté, se presenta avec un beau discours premedité sur le sujet de cette entreprise, & tiroit le jugement du peuple à sa faveur: mais l'autre en trois mots: Seigneurs Atheniens, ce que cetuy a dit, je le feray. Au fort de l'éloquence de Cicero, plusieurs entroient en admiration, mais Caton n'en faisant que rire: Nous avons, disoit-il, un plaisant consul. Aille devant ou apres: une utile sentence, un beau traict est tousjours de saison. S'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient apres, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme: laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut, pour cela non force; si les inventions y rient, si l'esprit & le jugement y ont bien fait leur office: voilà un bon poëte, dirai-je, mais un mauvais versificateur:

Emunctæ naris, duros componere versus.

Qu'on face, dit Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustumes & mesures,

Tempora certa modosque, & quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, præponens ultima primis,
Invenies etiam disjecti membra Poetæ:

Il ne se dementira point pour cela, les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansast, approchant le jour auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main: Elle est composée & preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers. Ayant les choses & la matiere disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant. Depuis que Ronsard & du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise, je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux. *Plus sonat quàm valet.* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes: Mais comme il leur a esté bien aisé de representer leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, & les délicates inventions de l'autre. Voire mais que fera-il, si on le presse de la subtilité sophistique

de quelque syllogisme ? Le jambon fait boire, le boire desaltere, parquoy le jambon desaltere. Qu'il s'en mocque. Il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contre-finesse : Pourquoy le deslietay-je, puisque tout lié il m'empesche ? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques : à qui Chrysippus dit : Joüe toy de ces battelages avec les enfans, & ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ces sottes arguties, *contorta & aculeata sophismata*, luy doivent persuader un mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, & ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë, pour courir apres un beau mot : *Aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant.* Et l'autre : *Qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere.* Je tors bien plus volontiers une belle sentence, pour la coudre sur moy, que je ne destors mon fil pour l'aller querir. Au contraire c'est aux paroles à servir & à suivre, & que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple & naif, tel sur le papier qu'à la bouche : un parler succulent & nerveux, court & serré, non tant delicat & peigné, comme vehement & brusque :

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet.

plustost difficile qu'ennuieux, esloigné d'affectation : desreglé, descousu & hardy : chaque loppin y face son corps : non pedantesque, non fratesque, non pleideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar. Et si ne sens pas bien, pourquoy il l'en appelle. J'ay volontiers imité cette desbauche qui se void en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, & nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté & liberté françoise, est mesadvenante au courtisan. Et en une monarchie, tout gentil homme doit estre dressé au port d'un courtisan. Pourquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naif & mesprisant. Je n'ayme point de tissure, où les liaisons & les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut pas qu'on y puisse dompter les os & les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit & simplex. Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui ?* L'eloquence fait injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustremens, c'est pusillanimité, de se vouloir marquer par quelque façon particuliere & inusitée. De mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles, & des mots peu cogneus, vient d'une ambition scholastique & puerile. Puisse-je ne me servir que de ceux qui servent aux hales à Paris ? Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots : & la fin de son art oratoire, qui estoit, perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La plus part des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tres-faussement tenir un pareil corps. La force & les nerfs ne s'empruntent point ; les atours & le manteau s'empruntent. La plus part de ceux qui me hantent, parlent de mesmes les essais : mais je ne sçay, s'ils pensent de mesmes. Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, le soin de l'abondance & de l'elegance du parler ; les Lacedemoniens, de la briefveté, & ceux de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceux-cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns qu'il nommoit φιλολόγους curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les autres λογοφίλους qui n'avoient soin que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle & bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la fait, & suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue, & celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce : C'est un bel & grand agencement, sans doute, que le grec & latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy-mesme : s'en servira qui voudra. Feu mon pere, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut advisé de cet inconvenient, qui estoit en usage : & luy disoit on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoissance des anciens Grecs & Romains : Je ne croy pas que s'en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut, qu'en nourrice, & avant le premier desnoüement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, & tres-bien versé en la latine. Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir exprez, & qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour me suivre, & soulager le premier : ceux-cy ne m'en-

tretenoient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable, que ny luy-mesme, ny ma mere, ny valet, oy chambriere, ne parloient en ma compagnie, qu'autant de mots de latin que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y fit : mon pere & ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance, pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques, qui estoient le plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans & d'outils. Quant à moy, j'avois plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin, que d'arabesque : & sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, & sans larmes, j'avois appris du latin, tout aussi pur que mon maistre d'escole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges, on le donne aux autres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escrit : *De comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte escossois, Antoine Muret (que la France & l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps) mes precepteurs domestiques, m'ont dit souvent, que j'avois ce langage en mon enfance, si prest & si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suitte de feu Monsieur le mareschal de Brissac, me dit, qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans : & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne : car il avoit lors en charge ce comte de Brissac ; que nous avons veu depuis si valeureux & si brave. Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere designa de me le faire apprendre par art : mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'arithmetique & la geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science & le devoir, par une volonté non forcée, & de mon propre desir : & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut, & de les arracher du sommeil, auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes, tout à coup, & par violence ; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fus jamais sans homme qui m'en servist. Cét exemple suffira pour juger le reste, & pour recommander aussi & la prudence & l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruicts respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause ; en premier, le champ sterile & incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme & entiere, & quant & quant un naturel doux & traitable, j'estois parmy cela si poisant, mol & endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. Ce que je voyois, je le voyois bien : & sous cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies, & des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avois lent, & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehension tardive, l'invention lasche, & apres tout, un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille, s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon-homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousiours ceux qui vont devant, comme les grues : & se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie : & m'envoya environ mes six ans au college du Gujenne, tres-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'est possible de rien adjouster au soin qu'il eut, & à me choisir des precepteurs de chambre suffisans, & à toutes les autres circonstaoces de ma nourriture ; en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne inaccoustumée institution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : Car à treize ans, que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la verité sans aucun fruict, que je peusse à present mettre en compte. Le premier goust que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la metamorphose d'Ovide. Car environ l'aage de 7. ou 8. ans, je me desrobois de tout autre plaisir, pour les lire : d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle ; & que c'estoit le plus aisé livre que je cogneusse, & le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : Car des lancelots du lac, des amadis, des hunons de Bordeaux, & tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuse ; je n'en cognoissois pas seulement le nom, ny ne sais encore le corps : tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescriptes. Là il me vint singulierement a propos, d'avoir à faire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche, & autres pareilles. Car par là j'enfilay tout d'un train Virgile en Æneide,

& puis Terence, & puis Plaute, & des comedies italiennes, leurré tousiours par la douceur du sujet. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en voir rien: Il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces livres, & me tenant doucement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit en ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté & facilité de complexion: Aussi n'avoit la mienne autre vice, que langueur & paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne pronostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile: on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, sont telles: Il est oisif, froid aux offices d'amitié, & de parenté, & aux offices publics, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas, pourquoy a il pris, pourquoy n'a il payé? mais, pourquoy ne quitte-il, pourquoy ne donne-il? Je recevrois à faveur, qu'on ne desirast en moy que tels effets de supererogation. Mais ils sont injustes, d'exiger ce que je ne dois pas, plus rigoureusement beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, & la gratitude qui m'en seroit deue. Là où le bien faire actif devoit plus peser de ma main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne: & de moy, que je suis plus mien. Toutes-fois si j'estois grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois-je bien ces reproches; & à quelques-uns apprendrois, qu'ils ne sont pas si offensez que je ne fasse pas assez: que, dequoy je puisse faire assez plus que je ne fais. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme-tems d'avoir à part soy des remuemens fermes, & des jugemens seurs & ouverts autour des objets qu'elle cognoissoit: & les dirigeroit seule, sans aucune communication. Et entr'autres choses je croy à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force & violence. Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance, une asseurance de visage, & soupplesse de voix & de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois? Car avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus:

j'ay soutenu les personnages, és tragédies latines de Bucanan, de Guerente, & de Muret, qui se representent en nostre college de Guienne avec dignité. En cela, Andreas Goveanus nostre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison, le plus grand principal de France: & m'en tenoit on maistre ou ouvrier. C'est un exercice, que je ne mesloue point aux jeunes enfans de maison, & ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louablement. Il estoit loisible mesme d'en faire mestier, aux gens d'honneur, & en Grece, *Aristoni tragico actori rem aperit: huic & genus & fortuna honesta erant; nec ars quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.* Car j'ay tousiours accusé d'impertinence, ceux qui condamnent ces esbatemens: & d'injustice, ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, & envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens, & les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices & jeux: La société & amitié s'en augmente, & puis on ne leur sçauroit conceder des passe-tems plus reglez, que ceux qui se font en présence d'un chacun, & à la veue mesme du magistrat: & trouverois raisonnable que le prince à ses despens, en gratifiast quelquefois la commune, d'une affection & bonté comme paternelle: & qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez & disposez pour ces spectacles: quelque divertissement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allecher l'appetit & l'affection, autrement on ne fait que des asnes chargez de livres: on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science. Laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut épouser. (*Essais de Montaigne*).

On trouve parmi nous beaucoup d'instruction & peu d'éducation. On y forme des savans, des artistes de toutes especes; chaque partie des lettres, des sciences & des arts y est cultivée avec succès par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des hommes, c'est-à-dire, de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières; de façon qu'ils fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, & que dans quelque profession que ce fût, ils commençassent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices; il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame se réduisent à sentir & penser: nos plaisirs consistent à aimer & connoître; il ne faudroit donc que régler & exercer ces dispositions, pour rendre les hommes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient, & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle est l'éducation qui devroit être générale, uniforme, & préparer l'instruction qui doit être différente, suivant l'état,

l'inclination & les dispositions de ceux qu'on veut instruire. L'instruction concerne la culture de l'esprit & des talens.

Ce n'est point ici une idée de république imaginaire : d'ailleurs ces sortes d'idées sont au moins d'heureux modèles des chimères qui ne le sont pas totalement, & qui peuvent etre réalisées jusqu'à un certain point. Bien des choses ne sont impossibles que parce qu'on s'est accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire & du courage rendroient souvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'est exécuté? Quelques anciens peuples, tels que les Egyptiens & les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'état, & qui en faisoit en partie la constitution?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs si éloignées des nôtres; on ne peut connoitre l'antiquité que par le témoignage des historiens, tous déposent & s'accordent sur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de son siècle, on a peine à se persuader qu'il y en ait eu de plus sages autrefois, quoiqu'on ne cesse de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque chose à un doute philosophique, en supposant que les historiens ont embelli les objets; mais c'est précisément ce qui prouve à un philosophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il est donc constant que dans l'éducation qui se donnoit à Sparte, on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'est ainsi qu'on devroit, dans tous les états, inspirer les sentimens de citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des hommes.

Je ne sais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle qui tend à se développer, qu'on laissera peut-être se dissiper, & dont on pourroit assurer, diriger & hâter les progrès par une *éducation* bien entendue.

Loin de se proposer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'instructions particulières dont l'application est encore bien peu éclairée; sans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne seroit pas le moindre service que l'université & les académies pourroient rendre à l'état. Que doit-on enseigner? Comment doit-on l'enseigner? Voilà, ce me semble, les deux points sur lesquels devroit porter tout plan d'étude, tout systême d'instruction.

Les artisans, les artistes, ceux enfin qui attendent leur subsistance de leur travail, sont peut-etre les seuls qui reçoivent des instructions convenables à leur destination; mais on donne absolument les mêmes à ceux qui sont nés avec une sorte de fortune. Il y a un certain amas de connoissances prescrites par l'usage qu'ils apprennent imparfaitement; après quoi ils sont censés instruits de tout ce qu'ils doivent savoir, quelles que soient les professions auxquelles on les destine.

Voilà ce qu'on appelle l'*éducation*, & ce qui en mérite si peu le nom. La plupart des hommes qui pensent sont si persuadés qu'il n'y en a point de bonnes, que ceux qui s'intéressent à leurs enfans, songent d'abord à se faire un plan nouveau pour les élever. Il est vrai qu'ils se trompent souvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs soins se bornent d'ordinaire à abréger ou applanir quelques routes des sciences; mais leur conduite prouve du moins qu'ils sentent confusément les défauts de l'*éducation* commune, sans discerner précisément en quoi ils consistent.

De là les partis bizares que prennent, & les erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de discernement.

Les uns ne distinguant ni le terme où doit finir l'*éducation* générale, ni la nature de l'*éducation* particulière qui doit succéder à la première, adoptent souvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former, ce qui mérite cependant la plus grande attention. Dans l'*éducation* générale, on doit considérer les hommes relativement à l'humanité & à la patrie; c'est l'objet de la morale. Dans l'*éducation* particulière qui comprend l'instruction, il faut avoir égard à la condition, aux dispositions naturelles, aux talens personnels. Tel est ou devroit être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paroît bien différente.

Qu'un ouvrage destiné à l'*éducation* d'un prince ait de la celébrité, le moindre gentilhomme le croit propre à l'*éducation* de son fils. Une vanité sotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport, en effet, y a-t-il entre deux hommes dont l'un doit commander & l'autre obéir, sans avoir même le choix de l'espèce d'obéissance?

D'autres, frappés des préjugés dont on nous aceable, donnent dans une extrémité plus dangereuse que l'*éducation* la plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proscrivent universellement. Cependant les préjugés mêmes doivent être discutés & traités avec circonspection.

Un préjugé, n'étant autre chose qu'un jugement

porté ou admis sans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs, & ne sauroient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes, s'il y en a de telles: mais celles-ci exigent de la prudence; il en faut quelquefois même en combattant le vice; on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société, & qui sont des germes de vertus, on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter & suivre. Il est inutile de s'attacher à démontrer des vérités admises, il suffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer certains hommes, on ne leur inspire quelquefois qu'une présomption dangereuse. Eh! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement ce qu'ils suivoient par sentiment, par un préjugé honnête? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonnement.

Qu'on forme d'abord les hommes à la pratique des vertus, on en aura d'autant plus de facilité à leur démontrer les principes, s'il en est besoin. Nous sommes assez portés à regarder comme juste & raisonnable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit: le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matière exige des principes sûrs & des lumières rares. La plupart étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur: les plus éclairés pourroient encore en morale le préférer souvent à leurs lumières, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode: quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il n'arrive guère qu'ils soient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point; & il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les écrivains qui, sous prétexte, ou voulant de bonne foi attaquer la superstition, ce qui seroit un motif louable & utile, si l'on s'y renfermoit en philosophe citoyen, sapent les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la société: d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélites. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs, & d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages ne doit pas flatter les auteurs, qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains en ce genre partagent presqu'également cet honneur avec eux. La satyre, la licence & l'impiété, n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits peuvent être lus une fois: sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés; semblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténèbres, & dont le public n'apprend les noms par le crime & le supplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger sans les discuter formellement, une méthode assez sûre, qui ne seroit pas pénible, & qui, dans les détails, seroit souvent applicable, sur-tout en morale. Ce seroit d'observer les choses dont on tire vanité. Il est alors bien vraisemblable que c'est d'une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, & plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir; les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces sont toujours ceux dont les fondemens sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonnée, par cela même que l'on raisonne. Un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier: mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils naissent & croissent insensiblement par des circonstances fortuites, & se trouvent enfin généralement établis chez les hommes, sans qu'ils en aient apperçu les progrès. Il n'est pas étonnant que de fausses opinions se soient élevées à l'insçu de ceux qui y sont le plus attachés; mais elles se détruisent comme elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscrit, elles se succèdent & périssent par la seule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions consacrées parmi nous paroîtront absurdes à nos neveux: il n'y aura parmi eux que les philosophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partisans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion; leur esprit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle, comme nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconnus, ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguans sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'un heureux hasard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on se défasse moins: il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse

noblesse comme un avantage, & non comme un mérite, & pour se borner à en jouir, sans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de décrasser soient enivrés de titres peu faits pour eux, ils sont excusables; mais on est étonné de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au respect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui l'on est subordonné par devoir, aux vrais supérieurs, que nous devons toujours distinguer de ceux dont le rang seul ou l'état est supérieur au nôtre. Le respect, qu'on rend uniquement à la naissance, est un devoir de simple bienséance; c'est un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom, hommage qui, à l'égard de leurs descendans, ressemble en quelque sorte au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matière peut être méprisable, qui sont quelquefois des productions d'un art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour lesquelles on n'a qu'un respect de relation.

Je suis très-éloigné de vouloir dépriser un ordre aussi respectable que celui de la noblesse. Le préjugé y tient lieu d'*éducation* à ceux qui ne sont pas en état de se la procurer, du moins pour la profession des armes, qui est l'origine de la noblesse, & à laquelle elle est particulièrement destinée par la naissance. Ce préjugé y rend le courage presque naturel, & plus ordinaire que dans les autres classes de l'état. Mais puisqu'il y a aujourd'hui tant de moyens de l'acquérir, peut-être devroit-il y avoir aussi, pour en maintenir la dignité, plus de motifs, qu'il n'y en a, de la faire perdre. On y déroge par des professions où la nécessité contraint, & on la conserve avec des actions qui dérogent à l'honneur, à la probité, à l'humanité même.

Si on vouloit discuter la plupart des opinions reçues, que de faux préjugés ne trouveroit-on pas, à ne considérer que ceux dont l'examen seroit relatif à l'*éducation*? On suit par habitude, & avec confiance, des idées établies par le hasard.

Si l'*éducation* étoit raisonnée, les hommes acquerroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaison, des points de contact, qui en facilitent la connoissance & la mémoire; au lieu que les erreurs sont ordinairement isolées, elles ont plus d'effet qu'elles ne sont conséquentes, & il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préserver.

L'*éducation* ordinaire est bien éloignée d'être systématique. Après quelques notions imparfaites de choses assez peu utiles, on recommande pour toute instruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politesse; encore est-elle moins une leçon d'humanité qu'un moyen nécessaire à la fortune. (*Considérations sur les mœurs.*)

Avant d'établir une école de citoyens, on devroit établir une école d'instituteurs. J'admire avec étonnement que tous les arts ont parmi nous leurs apprentissages, excepté le plus difficile de tous, celui de former des hommes. Il y a plus: l'état d'instituteur est, pour l'ordinaire, la ressource de ceux qui n'ont point de talent particulier. L'assemblée nationale doit s'occuper soigneusement d'un établissement si nécessaire. Elle choisira des hommes propres à faire des instituteurs, non parmi des docteurs & des intrigans; suivant notre usage, mais parmi des pères de famille qui auront bien élevé eux-mêmes leurs enfans. Je ne parle pas de ceux qui en ont fait des savans & des beaux esprits; mais de ceux qui les ont rendus pieux, modestes, naïfs, doux, obligeans & heureux, c'est-à-dire, qui les ont laissés à-peu-près tels que la nature les avoit faits. Il ne faudra, pour remplir ces places, ni brevets de maîtres-ès-arts, ni lettres du grand chantre, mais des enfans beaux & bons; & comme c'est à l'œuvre qu'on doit connoître l'ouvrier, on jugera capables d'élever des citoyens, des hommes qui ont bien élevé leur famille.

Ces instituteurs seront sous l'inspection immédiate de l'assemblée nationale, & ils auront sous leur direction, tous les maîtres de sciences, de langues, d'arts & d'exercices. Ils seront répartis dans les principaux quartiers de Paris, & dans toutes les villes du royaume, pour y établir des écoles nationales; & il ne pourra y avoir, même dans un village, de simple maître d'école qui ne soit institué par eux.

Il s'occuperont d'abord à réformer toute notre *éducation* gothique & barbare du tems de Charlemagne. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils en banniront l'ennui, la tristesse, les larmes, les châtimens corporels; qu'ils élèveront les enfans à l'amour, & non à la crainte, pour en faire des citoyens, & non des esclaves, &c... Puisqu'ils sont pères d'enfans heureux, la nature leur en a appris bien plus qu'à moi, inutile célibataire: mais comme ils sont françois, ils ne doivent pas être moins en garde contre les méthodes qui exaltent l'ame, que contre celles qui l'avilissent.

Ils banniront donc l'émulation de leurs écoles. L'émulation, dit-on, est un stimulant; c'est précisément pour cela qu'ils doivent la réprouver. Hommes sans art & sans artifices, laissez les épices aux hommes dont le goût est affoibli; ne

préſentez aux enfans de la patrie, que des mets doux & ſimples comme eux & comme vous. Il ne faut pas donner la fièvre à leur ſang pour le faire circuler; laiſſez-le couler de ſon cours naturel: la nature y a aſſez pourvu dans un âge ſi actif & ſi remuant. Les inquiétudes de l'adoleſcence, les paſſions de la jeuneſſe, les ſoucis de l'âge viril, ne l'enflammeront un jour que trop, ſans qu'il ſoit en votre pouvoir de le calmer.

L'émulation eſt un ſtimulant d'une étrange eſpèce. Nous ne nous ſervons pas d'elle, c'eſt elle qui ſe ſert de nous. Quand nous nous propoſons de ſubjuguer un rival, c'eſt elle qui nous ſubjugue. Semblable à l'homme qui brida & monta le cheval à ſa requête, pour le venger du cerf, une fois en ſelle ſur notre ame, elle nous force d'aller où nous n'avons que faire, & de courir après tout ce qui va plus vite que nous. Elle remplit toute la carrière de notre vie, de ſoucis, d'inquiétudes & de vains deſirs, & quand la vieilleſſe a ralenti tous nos mouvemens, elle nous éperonne encore par de vains regrets.

Poſt equitem ſedet atra cura.

Ai-je eu beſoin dans l'enfance de ſurpaſſer mes camarades à boire, à manger, à promener, pour y trouver du plaiſir? Pourquoi a-t-il fallu que j'appriſſe à les devancer dans mes études, pour y prendre du goût? N'ai-je pu m'inſtruire à parler & à raiſonner ſans émulation? Les fonctions de l'ame ne ſont-elles pas auſſi naturelles & auſſi agréables que celles du corps? Si elles attriſtent nos enfans, c'eſt la faute de nos méthodes, & non celle de la ſcience. Ce n'eſt pas faute d'appétit de leur part. Voyez comme ils ſont imitateurs de tout ce qu'ils voyent faire & de tout ce qu'ils entendent dire! Voulez-vous donc attacher les enfans à vos exercices? faites comme la nature pour les ſiens; attachez-y du plaiſir, ils y courront d'eux-mêmes.

L'émulation eſt la cauſe de la plupart des maux du genre humain. Elle eſt la racine de l'ambition; car l'émulation produit le deſir d'être le premier, & le deſir d'être le premier, n'eſt autre choſe que l'ambition, qui ſe partage, ſuivant les poſitions & les caractères, en ambition poſitive & négative, d'où coulent preſque tous les maux de la vie ſociale.

L'ambition poſitive engendre l'amour de la louange, des prérogatives perſonnelles & excluſives pour ſoi ou pour ſon corps, des grandes propriétés en dignités, en terres & en emplois. Enfin elle produit l'avarice, cette ambition tranquille de l'or, par où finiſſent tous les ambitieux. Mais l'avarice ſeule traîne à ſa ſuite une infinité de maux, en ôtant aux autres citoyens les moyens de ſubſiſter, & produit, par une réaction néceſſaire, les vols, les proſtitutions, le charlataniſme, la ſuperſtition.

L'ambition négative engendre à ſon tour, la jalouſie, les médiſances, les calomnies, les querelles, les procès, les duels, l'intolérance. De toutes ces ambitions particulières, ſe compoſe l'ambition nationale, qui ſe manifeſte dans un peuple par l'amour des conquêtes, & dans ſon prince, par celui du deſpotiſme: c'eſt de l'ambition nationale que dérivent les impôts, l'eſclavage, les tyrannies, & la guerre qui ſeule eſt le fléau du genre-humain.

J'ai cru fort long-tems l'ambition naturelle à l'homme; mais aujourd'hui je la regarde comme un ſimple réſultat de notre *éducation*. Nous ſommes enveloppés de ſi bonne heure par les préjugés de tant d'hommes, qui ont des intérêts à nous les inſpirer, qu'il nous eſt bien difficile de démêler dans le reſte de la vie, ce qui nous eſt naturel ou artificiel. Pour juger des inſtitutions de nos ſociétés, il faut nous en éloigner; mais pour juger des ſentimens de notre cœur, il faut y rentrer. Pour moi, qui ai été long-tems repouſſé en moi-même par les mœurs publiques, & qui m'éloigne du monde de plus en plus par mes habitudes, il me ſemble que l'homme ne ſe porte de lui-même, ni à s'élever au-deſſus, ni à s'abaiſſer au-deſſous de ſes ſemblables, mais à vivre leur égal. Ce ſentiment eſt commun à tous les animaux, dont les individus & les eſpèces ne ſont point aſſervis les uns aux autres; à plus forte raiſon doit il l'être à tous les hommes, qui ont un beſoin mutuel de s'entre-ſecourir. L'amour de l'ambition n'eſt donc pas plus naturel au cœur humain, que celui de la ſervitude. L'amour de l'égalité tient le milieu entre ces deux extrêmes, comme la vertu dont il ne diffère pas: il eſt la juſtice univerſelle; il eſt entre deux contraires, comme l'harmonie qui gouverne le monde. C'eſt lui que Confuſius appeloit « le juſte milieu » qu'il regardoit comme la cauſe de tout bien, & qu'il appeloit par excellence « la vertu du cœur ». Il en faiſoit conſiſter le principe dans la piété, c'eſt-à-dire, dans l'amour de tous les hommes en général. Il recommande ſouvent dans ſes écrits, « de ne pas faire ſouffrir » aux autres, ce qu'on ne voudroit pas ſouffrir » ſoi-même ». C'eſt ſur cette baſe naturelle qu'a été élevé l'édifice inébranlable des loix de la Chine, le plus ancien empire de l'univers. Les enfans ni les jeunes gens ne ſont point élevés, à la Chine, à ſe ſurpaſſer les uns les autres. Ils ne connoiſſent, dit le philoſophe la Barbinais, ni nos thèſes, ni nos diſputes d'écoles. Ils ſont ſimplement ſoumis à des examens de morale, par des commiſſaires nommés par la Cour. Ces commiſſaires choiſiſſent ceux qui ſe montrent les plus capables, de quelque condition qu'ils ſoient, pour les faire paſſer, par differens grades, à celui de mandarin, d'où ils peuvent parvenir juſqu'au miniſtère.

L'émulation que nous inspirons à nos enfans, est, si j'ose dire, une ambition renforcée; car l'ambitieux ne veut monter tout au plus qu'à la première place; mais l'émulateur veut encore s'élever aux dépens d'un rival. Ce n'est pas assez pour lui de parvenir au sommet de la montagne; il veut en voir tomber ses rivaux. C'est un dieu cruel, auquel il ne suffit pas d'avoir un temple & de l'encens; il lui faut des victimes.

Il est remarquable que l'émulation qu'on nous inspire dès l'enfance, produit un plus mauvais effet, chez nous autres françois, & nous rend plus vains qu'aucun autre peuple de l'Europe. Il y en a plusieurs raisons dans nos mœurs; mais sans sortir de notre *éducation*, je trouve une cause particulière de l'ambition vaniteuse de nos enfans, dans celle de nos professeurs. En Suisse, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Russie, & je crois dans toutes les universités de l'Europe, les places de professeur mènent à des magistratures, à des places de conseiller aulique, ou à d'autres emplois qui les lient à l'administration de l'état: il en étoit de même autrefois chez nous, avant que tout y fût devenu vénal. Ces professeurs étrangers dirigent donc, en partie, leurs disciples vers le but où ils tendent eux-mêmes, c'est-à-dire, vers la chose publique. Mais nos régens françois, obligés de circonscrire toutes leur ambition dans des collèges, ne la satisfont qu'en l'inspirant aux enfans, sans en prévoir les conséquences pour les citoyens. Ils établissent parmi eux de petits empires, dont ils distribuent les dignités & les couronnes, mais avec elles les jalousies & les haines, qui accompagnent par-tout l'émulation. Cependant, ils ont assez d'exemples de ses fatales suites chez les peuples anciens & modernes. Pour quelques talens, que de vices elle y a fait éclore! Au reste si l'émulation a élevé de grands hommes dans quelques républiques, c'est parce que les citoyens pouvoient y parvenir à tout. Mais chez nous, où le mérite seul ne mène plus à rien, où on ne peut s'élever aux petites places sans argent, aux grandes sans naissance, & à aucune sans intrigue, la foule des ambitieux ne s'occupe qu'à abattre tout ce qui s'élève. Un voyageur, homme de mérite, me disoit, il y a quelque tems: « Je trouve aujourd'hui dans le mépris, des hommes que j'ai laissés ici, l'année passée, au plus haut degré de l'estime publique. S'ils ne la méritoient pas, pourquoi l'ont-ils obtenue; & pourquoi l'ont-ils perdue s'ils la méritoient? Il y a en France un agiot de réputation que je n'ai vu nulle part. »

C'est l'émulation des enfans qui est chez nous la première cause de l'inconstance des hommes: comme elle inspire, avec ses croix, ses médailles, ses livres, ses prix, ses thèses, ses concours, à chacun d'eux d'être le premier, elle les remplit d'insubordination pour leurs supérieurs, de jalousie pour leurs égaux, & de mépris pour leurs inférieurs. Mais comme les extrêmes se touchent, cette *éducation* ambitieuse est en même tems très-servile. Comme elle ne les mène que par l'amour de la louange, ou par la crainte du blâme, elle les met pour toute la vie à la discrétion des flatteurs, qui, pour l'ordinaire, ne savent pas moins médire que flatter. Les suffrages d'autrui, qu'ils veulent toujours captiver, les captivent à leur tour d'une telle force, qu'il leur suffit d'être entourés de détracteurs de la vérité la plus évidente, pour qu'ils ne l'admettent jamais; ou de prôneurs de l'opinion la plus absurde, pour qu'ils se la persuadent à la longue. Leur propre jugement ployant sous le faix de cette tyrannie, dont on leur a fait subir le joug dès l'enfance, leur conscience ne se forme plus que de l'opinion versatile d'autrui, qui devient pour eux la seule règle du bien & du mal.

Notre *éducation* ne nous dispose pas moins à l'opiniâtreté ou à l'inconstance. C'est par la vanité & la foiblesse qu'elle nous inspire, que l'esprit de parti a tant de pouvoir, & qu'il suffit à un ambitieux de dire à ceux de ses partisans qui balanceroient à soutenir ses opinions, « Vous n'avez pas de courage, » pour les ramener à lui. Il y a cependant, non du courage, mais beaucoup de foiblesse à se laisser entraîner aux passions d'un homme, de son corps, ou même de sa patrie. C'est parce que d'un côté on n'ose y résister, & que de l'autre on est environné de forces qui nous appuient, qu'on se croit fort. Si on étoit dans le parti opposé, on feroit de l'avis contraire par la même foiblesse. Lorsque je vois deux hommes disputer avec chaleur, je me dis souvent: Chacun d'eux soutiendroit une opinion opposée, s'il étoit né à cent lieues d'ici. Que dis-je? il suffit seulement de la traverse d'une rue, pour être à jamais l'ennemi juré d'une opinion, dont on auroit été le plus zélé partisan, si on avoit été élevé dans la maison voisine. Changez l'*éducation* d'un homme, vous changez son régime, son habit, sa philosophie, sa morale, sa religion, son patriotisme, &c. L'africain pensera comme l'européen, & l'européen comme l'africain; le républicain aura les sentimens du despote, & le despote ceux du républicain. Certes, c'est une chose bien humiliante pour l'homme & capable de nous éloigner de la recherche de la vérité, en voyant que non-seulement nos lumières acquises, mais nos sentimens, qui semblent naître avec nous, dépendent presque entièrement de notre *éducation*.

Nous sommes donc forcés, si nous aimons la vérité & les hommes, de revenir aux loix de la nature, puisque celles des sociétés nous remplissent de préjugés dès la naissance, & nous rendent souvent les ennemis les uns des autres.

Or, pour y disposer l'enfance, il faut lui inspirer l'esprit de modération. Cet esprit que les enthousiastes, les fanatiques & tous les ambitieux, regardent comme une foiblesse, est le véritable courage; car il résiste seul aux partis opposés. C'est la royauté de l'ame, qui, comme celle de la nature, tient la balance entre les extrêmes, & maintient l'harmonie des êtres. La vertu tient le milieu: *Stat in medio virtus.*

On dressera donc les enfans à ne jamais perdre le sentiment de leur conscience, & à l'appuyer sur celui de la divinité, qui n'est pas moins naturel à l'homme. On développera en eux ce sentiment par la lecture simple de l'évangile: ainsi, au lieu de leur apprendre à se préférer aux autres, par une émulation qui est pour les autres & pour eux une source perpétuelle de troubles, on les laissera se contenter d'abord d'eux-mêmes, afin qu'en rentrant dans les orages d'une société discordante, ils y trouvent au moins le repos & la paix. Bientôt on les élèvera à préférer les autres à eux-mêmes, par la connoissance de leur propres besoins, auxquels ils ne peuvent pourvoir tout seuls. De là dérivera l'amour de leurs pères, de leurs mères, de leurs parens, de leurs amis, de leur patrie, de tous les hommes, ainsi que l'exercice de toutes les vertus qui font le bonheur des sociétés. On leur enseignera toutes les sciences convenables à ces principes. On retranchera donc de leur *éducation* une partie des années employées à la stérile étude de la langue latine, qu'on peut apprendre par l'usage, méthode plus courte, plus sûre & plus agréable que celle de nos grammaires; on y joindra l'usage de la langue grecque, dont l'étude est beaucoup trop négligée parmi nous.

Toute l'*éducation* de l'Europe porte aujourd'hui sur ces deux langues mortes, qui ne servent en rien à nos besoins. Cependant je ne peux, pour l'honneur des lettres, m'empêcher de faire ici une réflexion; c'est que la gloire des empires dépend uniquement des gens de lettres. Si on apprend aujourd'hui le grec & le latin, si toute l'*éducation* européenne est fondée, depuis Charlemagne, sur cette étude; si nous parlons si souvent de la Grèce & de l'Italie, & de leurs anciens habitans; c'est parce que ces pays ont produit une douzaine d'écrivains, tels qu'Homère, Platon, Hippocrate, Plutarque, Xénophon, Démosthène, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Tacite, Pline, &c. C'est donc pour une douzaine d'hommes de génie de l'antiquité ou deux douzaines au plus, que sont fondées nos universités, ensorte que s'ils n'avoient pas existé, nous n'aurions point d'*éducation* publique, & personne ne s'embarrasseroit pas plus en Europe, de savoir le grec & le latin, que l'arabe ou le tartare. A la vérité, Rome & la Grèce ont produit beaucoup d'hommes célèbres en différens genres; mais il en est de même de plusieurs pays, comme la Chine, dont nous ne parlons point dans les collèges, parce que nous ne connoissons point d'écrivains fameux qui les aient célébrés. D'ailleurs ceux qui nous ont fait connoître les Grecs & les Romains, n'avoient besoin ni de leurs grands hommes ni de leurs villes, pour nous laisser de grands monumens; il leur suffisoit de leur génie. C'est celui d'Homère qui a fait errer Ulysse, & créé les dieux & les héros de l'Iliade. Celui de Virgile n'avoit eu besoin, pour venir jusqu'à nous, & bien au-delà, que de ses bergers ou de ses bergères. Les bords des ruisseaux où il se repose, nous plaisent plus que ceux du Gange, & les travaux de ses abeilles nous intéressent autant que la fondation de l'empire romain. Les autres ont de même leurs talens particuliers. Certes, ils méritent bien tous qu'on emploie quelques années de l'enfance à les connoître, & plusieurs années de la vie à en jouir; mais ils avoient eux-mêmes trop de bon sens pour ne pas désapprouver, s'ils vivoient parmi nous, que l'*éducation* des nations européennes portât uniquement sur l'étude de leurs ouvrages. Eux mêmes n'ont point passé toute leur première jeunesse à apprendre des langues étrangères, mais à étudier la nature dont ils nous ont laissé des tableaux ravissans. Un étranger arrivé à Prague, demandoit le plan de cette ville à son hôte, afin, disoit-il, de la connoître. « Le plan de Prague est à Vienne, lui répondit l'hôte, nous n'en avons pas besoin ici; nous avons la ville ». Ainsi pouvons-nous dire par rapport aux ouvrages des anciens, même les plus parfaits: nous n'avons pas besoin des Géorgiques; nous avons la nature ». A la vérité, les anciens nous ont laissé de grandes connoissances sur les affaires & les hommes de leurs tems; mais nous avons nos compatriotes qu'il faut éclairer & rendre plus heureux.

Si les sciences & les lettres influent sur la prospérité d'une nation, comme on n'en peut douter, peut-être conviendroit-il que la nation élût les membres de ses académies, comme ceux de ses autres assemblées. Les lumières doivent être en commun, ainsi que les autres richesses de l'état. Lorsque les académies élisent leurs propres membres, elles deviennent des aristocraties très-nuisibles à la république des sciences & des lettres. Comme on ne peut y être admis qu'en faisant la cour à ses chefs, il faut s'astreindre à leurs systêmes. Les erreurs se maintiennent par le crédit des corps, tandis que la vérité isolée ne trouve point de partisans. C'est ainsi que les universités apportèrent de si longs obstacles au progrès des sciences naturelles, en maintenant la doctrine d'Aristote contre les progrès des lumières. Kepler se plaint amèrement de celles de son tems. Ce restaurateur de l'astronomie avoit découvert & démontré que les comètes étoient des corps planétaires, & non de simples météores; comme

le prétendoient les universités, d'après Aristote. Il dit dans une de ses lettres, que ses livres, qui renfermoient une vérité si neuve & si évidente, restoient sans honneur, tandis que ceux qui contenoient des opinions contraires, étoient prônés & se répandoient par-tout, à cause du crédit des universités dans les librairies. Qu'auroit-il dit de leur influence sur l'opinion publique, si elles avoient eu, comme les académies de notre tems, à leur disposition tous les journaux? Qu'on se rappelle les persécutions que des corps de théologiens firent éprouver à Galilée, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Voyez aujourd'hui dans quelle stupeur les académies maintiennent les sciences & les lettres en Italie. Peut-être seroit-il à propos qu'elles fussent assimilées chez nous aux assemblées nationales, c'est-à dire, qu'étant permanentes, leurs membres fussent périodiques, & qu'ils fussent élus ou conservés dans leurs offices par la nation, tant qu'ils s'acquitteroient de leurs devoirs. Quoi qu'il en soit, comme les écoles de la patrie ne seront que sous l'influence de l'assemblée nationale, il n'est pas à craindre qu'il s'y introduise la tyrannie du régime aristocratique.

On substituera donc à une partie de nos études grammairiennes de l'antiquité, celle des sciences qui nous approchent de Dieu, & nous rendent utiles aux hommes, telles que la connoissance du globe, de ses climats, de ses végétaux, des différens peuples qui l'habitent, des relations qu'ils ont avec nous par le commerce, & surtout l'étude du nouveau code constitutionnel, qui doit être un code de patriotisme & de morale.

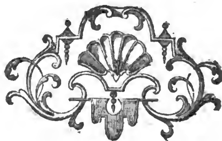
On joindra aux exercices de l'intelligence qui doivent former l'esprit & le cœur des enfans, ceux qui fortifient le corps & le rendent propre à servir la patrie, comme la natation, la course à pied, les évolutions militaires, usitées chez les anciens que nous étudions si long tems dans la théorie, & si inutilement dans la pratique. On apprendra à chacun d'eux un art conforme à ses goûts, afin qu'il puisse trouver en lui-même des ressources contre les révolutions de la fortune.

On accoutumera les enfans au régime végétal, comme le plus naturel à l'homme. Les peuples qui vivent de végétaux sont, de tous les hommes, les plus beaux, les plus robustes, les moins exposés aux maladies & aux passions, & ceux dont la vie dure plus long-tems. Tels sont en Europe une grande partie des Suisses. La plupart des paysans, qui sont par tout pays la portion du peuple la plus saine & la plus vigoureuse, mangent fort peu de viande. Les Russes ont des carêmes & des jours d'abstinence multipliés, dont leurs soldats ne s'exemptent pas, & cependant ils résistent à toutes sortes de fatigues. Les nègres, qui supportent dans nos colonies tant de travaux, ne vivent que de manioc, de patates & de maïs. Les Brames des Indes, qui vivent fréquemment au-delà d'un siècle, ne mangent que des végétaux. C'est de la secte pythagotique que sont sortis Epaminondas, si célèbre par ses vertus, Archytas par son génie pour les mécaniques, Milon de Crotone par sa force, & Pythagore lui-même, le plus bel homme de son tems, & sans contredit le plus éclairé, puisqu'il fut le père de la philosophie chez les Grecs. Comme le régime végétal comporte avec lui plusieurs vertus, & qu'il n'en exclut aucune, il sera bon d'y élever les enfans, puisqu'il influe si heureusement sur la beauté du corps & sur la tranquillité de l'ame. Ce régime prolonge l'enfance, & par conséquent la vie humaine. J'en ai vu un exemple dans un jeune Anglois âgé de quinze ans, & qui ne paroissoit pas en avoir douze. Il étoit de la figure la plus intéressante, de la santé la plus robuste, & du caractère le plus doux: il faisoit les plus grandes traites à pied, & ne se fâchoit jamais, quelque événement qui lui arrivât. Son père, appelé M. Pigot, me dit qu'il l'avoit élevé entièrement dans le régime pythagorique, dont il avoit reconnu les bons effets par sa propre expérience. Il avoit formé le projet d'employer une partie de sa fortune, qui étoit considérable, à établir dans l'Amérique angloise, une société de Pythagoriciens occupés à élever, sous le même régime, les enfans des colons américains, dans tous les arts qui intéressent l'agriculture. Puisse réussir cette *éducation*, digne des plus beaux jours de l'antiquité! Elle ne convient pas moins à une nation guerrière, qu'à une nation agricole. Les enfans des Perses, du tems de Cyrus, & par son ordre, étoient nourris avec du pain, de l'eau & du cresson: ils se choisissoient entre eux des chefs auxquels ils obéissoient; ils formoient des assemblées, où, comme dans celles de leurs pères, on agitoit toutes les questions qui intéressoient le bien public. Ce fut avec ces enfans devenus des hommes, que Cyrus fit la conquête de l'Asie. J'observe que Lycurgue introduisit une grande partie du régime physique & moral des enfans des Perses, dans l'*éducation* de ceux de Lacédémone.

Il est au moins indispensable d'apprendre à nos enfans ce qu'ils doivent pratiquer étant hommes, de préparer la génération prochaine à goûter notre nouvelle constitution, de peur qu'un jour, par émulation à l'égard de leurs pères, ainsi que nous avons fait souvent à l'égard des nôtres, ils ne viennent à renverser toutes nos loix uniquement pour avoir la vanité d'en substituer d'autres à leurs places. Il résultera d'une *éducation* natio-

nale, liée à notre législation future, une constitution appropriée à nos besoins & à ceux de notre postérité. Il arrivera delà que la plupart de nos bons esprits n'étant plus repoussés des emplois publics, par leur vénalité, ne s'isoleront plus des académies & des universités pour s'y occuper uniquement des affaires de la Grèce & de Rome, où ils nous font admirer leur intelligence, qu'ils n'emploient presque jamais à servir leur pays; semblables à ces vases antiques qui nous plaisent par la beauté de leurs formes, mais qui ne nous servent que de parade dans nos cabinets, parce qu'ils n'ont point été taillés pour nos usages.

Après avoir pourvu au bonheur du peuple françois, par tous les moyens qui peuvent en perpétuer la durée au-dedans du royaume, il est digne de l'assemblée nationale de s'occuper de ceux qui peuvent l'assurer au-dehors avec les autres nations. (*Vœux d'un Solitaire*).



F.

FILLE (*éducation des*). Rien n'est plus négligé que l'éducation des *filles*. La coutume & le caprice des mères y décident souvent de tout : on supose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par raport au bien public ; & quoiqu'on n'y fasse guères moins de fautes que dans celle des *filles*, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumière pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des régles dans cette matière : combien voit-on de maîtres & de colléges ? combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches des sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'aparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les *filles*, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes : la curiosité les rend vaines & précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, & obeir à leures maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules. Après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes & indiscretes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible & plus curieux que les hommes, aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter ; elles ne doivent ni gouverner l'état, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées. Ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie, à la théologie. La plupart même des arts méchaniques ne leur conviennent pas. Elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps aussi-bien que leur esprit est moins fort & moins robuste que celui des hommes. En revanche la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté & l'œconomie pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont foibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs a remplir, mais des devoirs qui sont les fondemens de toute la vie humaine ? N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, & qui par conséquent décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par-là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée & pleine de religion, est l'ame de toute une grande maison, elle y met l'ordre pour les biens temporels & pour le salut. Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations, établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme ; c'est l'assemblage de toutes les familles ; & qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui outre leur authorité naturelle & leur assiduité dans leurs maisons, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes & persuasives. Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? Mais les enfans qui feront dans la suite tout le genre-humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années ?

Voilà donc les occupations des femmes qui ne sont guères moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à règler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever : ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes; sans parler du bien ou du mal qu'elles peuven faire au public, elles sont la moitié du genre humain racheté du sang de Jesus-Christ, & destiné à la vie éternelle.

Enfin il faut considérer outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent & de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, & des passions que d'autres femmes leur ont inspiré dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des loix & des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nou-

& la légèreté empêche les réflexions qui feroient souvent garder le silence.

Quels sont les premiers fondemens de l'éducation.

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des *filles* dès leur plus tendre enfance : ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiscrettes & quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, & qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue, qu'il parlera bientôt plus exactement que les savans ne sauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre des mots : c'est encore, dit saint *Augustin*, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit il, parmi ses cris & ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe ; il le fait tantôt en considérant les mouvemens naturels des corps qui touchent, ou qui montrent les objets dont on parle ; tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images. Mais quelle attention d'esprit ne faut il pas pour les discerner, & pour les attacher chacune à son objet ?

Considérez encore combien dès cet âge les enfans cherchent ceux qui les flattent, & fuyent ceux qui les contraignent ; combien ils sçavent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent ; combien ils ont déja d'artifice & de jalousie : J'ai vu, dit saint *Augustin*, un enfant jaloux : il ne sçavoit pas encore parler, & avec un visage pâle & des yeux irrités, il regardoit déjà l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoissent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner par des paroles qui seront aidées par des tons & des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes & vertueuses qu'ils voyent, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore par les différens airs de votre visage, & par le son de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre déréglement, & prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein, pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage & de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes. Mais enfin des dispositions éloignées sont des commencemens qu'il ne faut pas négliger ; & cette manière de prévenir de loin les enfans, a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance, est encore vif & touchant dans un âge avancé. Si au lieu de donner aux enfans de vaines craintes des fantômes & des esprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébranlemens leur cerveau encore tendre ; si au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible & timide, & qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des alimens & par un régime de vie simple ; c'est de règler ses repas, ensorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin ; qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'est surcharger l'estomach, pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin, & qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé ; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes ; car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, soutient l'appétit, après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes, en ne pressant point l'instruction ; d'éviter tout ce qui peut allumer les passions ; d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il desire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patiens, fermes, gais & tranquilles ; au lieu que si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardens & inquiets

pour toute leur vie; leur sang se brule, les habitudes se forment; le corps encore tendre, & l'ame qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille desordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut. Par-là on leur enseigne la finesse qu'ils n'oublient jamais; il faut les mèner par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, elle se durcit tous les jours. Pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau: cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, & la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément, & qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité, & cette mollesse du cerveau jointe à une grande chaleur, lui donne un mouvement facile & continuel: de-là vient cette agitation des enfans qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté les enfans ne sachant encore rien penser, ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, & ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, & c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfans, les gâte; on les accoutume à hazarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, & à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes; il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, & de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires; ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux; ils apperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir. Par-là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, & où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vû des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux toutes les fois qu'on parloit en secret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent. Il s'imaginoient n'avoir en eux rien que d'extraordinaire & d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié & par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentif à leur conduite, & non par l'admiration de leur esprit. Contentez vous de les former peu à peu, selon les occasions qui viennent naturellement: quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire; car le danger de la vanité & de la présomption est toujours plus grand, que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre & d'aider la nature; les enfans savent peu, il ne faut pas les exciter à parler; mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire, aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur repondre précisément, & d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissemens qu'on doit leur donner: s'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute sans les confondre rudement: en même tems il faut leur faire appercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, & qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit avec beaucoup de politesse une modestie véritable, & un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes un peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raison a fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption: vous voyez, direz vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée: dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année passée vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant, & que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître. Vous verrez un jour combien vos jugemens présens sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge & leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au devant de l'instruction, ne manquez pas d'en profiter. Par exemple à la campagne, ils voyent un moulin, & ils veulent savoir ce que c'est: il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils apperçoivent des moissonneurs, il faut leur ex-

pliquer ce qu'ils font; comment on sème le bled, & comment il se multiplie dans la terre. A la ville ils voyent des boutiques où s'exercent plusieurs arts, & où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes, ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir, par-là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, & sur lesquels roule le commerce. Peu à peu sans étude particulière ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, & le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fonds de l'œconomie. Ces connoissances qui ne doivent être méprisées de personne, puisque le monde a besoin de ne pas se laisser tromper dans sa depense, sont principalement nécessaires aux filles.

Imitation à craindre.

L'ignorance des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, & qui n'ont aucune habitude, les rend souples & enclins à imiter tout ce qu'ils voyent. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre; mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voyent, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses & déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager; il faut leur montrer combien on est méprisé & digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'abandonne à ses passions, & qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, & les rendre sensibles aux vraies bienséances; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foiblesses des gens qu'ils doivent respecter : car outre qu'on ne doit pas espérer, & qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles la-dessus; d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir, est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement; qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont; qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, & que rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection. Enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, & les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules; car ces manières moqueuses & comédiennes ont quelque chose de bas & de contraire aux sentimens honnêtes : il est à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination & la souplesse de leur corps, jointe à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes, pour représenter ce qu'ils voyent de ridicule.

Cette pente à imiter ce qui est dans les enfans, produit des maux infinis, quand on les livre à des gens sans vertu, qui ne se contraignent guères devant eux. Mais Dieu a mis par cette pente dans les enfans dequoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent sans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfans.

Je crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes qui ne sont point ennuyeuses, comme les leçons & les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre. Pourquoi faites-vous cela? & l'autre répondroit, je le fais par telle raison. Par exemple, pourquoi avez vous avoué votre faute? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la desavouer lâchement par un mensonge, & qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement, j'ai tort. Après cela la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même, mais il faut que tout cela se fasse sans affectation; car les enfans sont bien plus pénétrans qu'on ne croit, & dès qu'ils ont apperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité & la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans est tout ensemble chaud & humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, & que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives. Ainsi il faut se hâter d'écrire dans leurs têtes pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver; car on ne doit verser dans un reservoir si petit & si précieux que des choses exquises; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mol, & que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge desséche le cerveau, ainsi elles deviennent ineffaçables; de-là vient

que quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse quoiqu'éloignées, au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vuës dans un âge plus avancé; parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lorsqu'il étoit déja desseché, & plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en appercevoir. Ne dit-on pas tous les jours: j'ai pris mon pli, je suis trop vieux pour changer, j'ai été nourri de cette façon; d'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeller les images de la jeunesse? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions & les premières habitudes sont les plus fortes? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent. Sa lumière vacille toujours, l'enfant vous fait une question: & avant que vous répondiez, ses yeux s'élèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres: Si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent; répondez-lui promptement à sa question, & laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, & faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le tems qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, & que le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite: cependant bornez vous à le redresser, quand il ne raisonnera pas juste, & à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, & mêlez l'instruction avec le jeu; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle & avec un visage riant; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste & sombre de la vertu, si la liberté & le déréglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain; ne le laissez jamais flatter par de petits esprits, ou par des gens sans règle. On s'accoutume à aimer les mœurs & les sentimens des gens qu'on aime; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens, fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable & de commode; leur sincérité, leur modestie, leur desintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais sur-tout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entr'eux a quelque chose de choquant, dites, la piéte ne donne point ces défauts-là; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines personnes pieuses, dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous mêmes pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous; souvent il appercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint *Augustin* nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur & de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connoitra, & de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, & se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfans un esprit de critique & de malignité; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, & ne cherchent qu'à la mépriser.

Evitez cet inconvénient; ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, & des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant: si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres. Par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire & édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction; vous éviterez même le mépris & le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre personne.

En même tems il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir; montrez-lui toujours l'utilité des choses que vous lui enseignez; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions. Sans cela l'étude lui paroît un travail abstrait, stérile & épineux. A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, & qui n'ont aucun

rapport à tout ce qu'on est obligé de faire. Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : c'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour, c'est pour vous former le jugement, c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide & agréable qui les soutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, & pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère & impérieux, qui fait trembler les enfans ; souvent c'est affectation & pédanterie dans ceux qui gouvernent : car pour les enfans, ils ne sont d'ordinaire que trop timides & honteux. Vous leur fermeriez le cœur, & leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation ; faites-vous aimer d'eux, qu'ils soient libres avec vous, & qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni étonné, ni irrité de leurs mauvaises inclinations : au contraire, compatissez à leurs foiblesses : quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais à tout prendre, la confiance & la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance & la persuasion ne sont pas assez fortes : mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaye & familière, sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, & de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but ; tout se tourneroit en formalités gênantes, & peut-être en hypocrisie ; vous les dégoûteriez du bien dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le sage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge assidûment levée sur les enfans, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils, pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce & patiente. Il condamne seulement ces parens foibles & inconsidérés, qui flattent les passions de leurs enfans, qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure, est que les parens doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction ; car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte ; mais encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne sçauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, & qui confond dans la tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude & la vertu ; parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre & si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie ; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, & attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre, si vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agissez par humeur & par promptitude, & non par raison & par amitié ; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion & pour sentir l'importance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit : montrez-lui toujours que vous vous possédez ; rien ne lui sera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajoûter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin & le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts. C'est le moyen de les lui dire sans l'affliger ; ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, & qu'on leur demande souvent une exactitude & un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui & de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots & des choses qu'ils n'entendent point ; nulle liberté, nul enjouement ; toujours leçon, silence, posture gênée, correction & menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers & de la musique, que les principales sciences, les maximes de vertu, & la politesse des mœurs s'introduisirent chez les *Hébreux*, chez les *Egyptiens*, & chez les *Grecs*. Les gens sans lecture ont peine à le croire : tout cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connoisse l'histoire, il n'y a pas moyen de

douter que ce n'ait été la pratique vulgaite de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais quoiqu'on ne puisse guères espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans dont le naturel est dur & indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfans à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande; moyennant quoi on sera content d'eux; car il faut que la joye & la confiance soient leur disposition ordinaire; autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mols, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violens qu'on employe dans les maladies extrêmes; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, & usent les organes; une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace: pour les châtimens la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte & de remords: par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paroissez lui en affligé, parler devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur, jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, & auquel l'enfant dans son émotion puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur-tout, qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il l'exécute de bonne grace, & qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée; chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers. Les hommes, & sur-tout les enfans, ne ressemblent pas toujours à eux-mêmes: ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire des leçons en forme, c'est le meilleur: on peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfans qui ont appris à lire en se jouant: on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes, qu'on tire d'un livre en leur présence, & leur faire connoître insensiblement les lettres; après cela ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture; & qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée & ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur tranche, avec de belles images, & des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude: il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes & merveilleuses; cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire; ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement; laissez-le prononcer naturellement comme il parle; les autres tons sont toujours mauvais, & sentent la déclamation du collège: quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, & l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grace & plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même; quand les enfans savent déjà un peu lire, on leur peut faire un divertissement de former des lettres, & s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier: si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, & s'accoutumeront peu-à-peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût, & qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Ecrivez-moi un billet, dira-t-on, mandez telle chose à votre frère, ou à votre cousin: tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin, sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfans, qu'une règle & une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires: on met tout le plaisir d'un côté, & tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissemens. Que peut faire alors un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, & courir ardemment après les jeux?

Tâchons donc de changer cet ordre, rendons l'étude agréable, cachons-la sous l'apparence de la liberté & du plaisir; souffrons que les enfans

interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissemens, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu, permettons leur même de tems en tems quelque digression ou quelques jeux, afin que leur esprit se mette au large, puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte à exiger d'eux des études sans interruption, leur nuit beaucoup: souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujettion continuelle à profiter de tous les momens. En même tems ôtons aux divertissemens des enfans tout ce qui peut les passionner trop: tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables: tout cela doit être employé dans les divertissemens des enfans: ceux qu'ils aiment le mieux, sont ceux où le corps est en mouvement: ils sont contens, pourvu qu'ils changent souvent de place; un volant, ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, & de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, si comme la conversation, les nouvelles, les histoires, & plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son tems: mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, & leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses, servira beaucoup à rallentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. C'est la sujettion & l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une *fille* s'ennuyoit moins à être auprès de sa mère, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissemens, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé & sûr. Les jeux qui dissipent & qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation du corps immodeste pour une *fille*, les fréquentes sorties de la maison, & les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évitées. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, & qu'on n'a fait naître en soi-même aucune passion ardente, on trouve aisément la joye: la santé & l'innocence en sont les vrayes sources: mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violens, perdent le goût des plaisirs modérés, & s'ennuyent toujours dans une recherche inquiète de la joye.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes; on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes & simplement assaisonnées deviennent fades & insipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui & le dégoût; sur-tout ils sont plus à craindre pour les enfans qui résistent moins à ce qu'ils sentent, & qui veulent être toujours émus; tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viande pour les nourrir, ni de divertissemens pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit sans avoir besoin de le réveiller par des ragouts qui portent à l'intempérance; *la tempérance*, disoit un ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté*: avec cette tempérance, qui fait la santé du corps & de l'ame, on est toujours dans une joye douce & modérée; on n'a besoin ni de machine, ni de spectacles, ni de dépense pour se réjouir; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joye plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs & moins sensibles, il est vrai. Les autres enlèvent l'ame en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage, ils donnent une joye égale & durable sans aucune suite maligne. Ils sont toujours bienfaisans, au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent & qui nuisent à la santé; le tempérament de l'ame se gâte aussi-bien que le goût par la recherche de ces plaisirs vifs & piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-tems qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaisirs, & de ne les point abandonner à eux mêmes, comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, & où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs & sensibles sont capables de terribles égaremens. Les passions & la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources, & reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse, & qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient

au secours de la raison, & que les passions s'attiédissent; au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, & réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, & les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolens. Toutes les pensées de ceux ci sont des distractions. Il ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, & ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent & dégoûté de tout ce qu'il fait; c'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guères, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, & que l'éducation n'y peut rien; au lieu qu'il faudroit seulement conclure, qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencemens.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premières graces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout. On y voit je ne sai quoi de tendre & d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur sont permises, & ont la grace de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De-là vient que l'enfance semble promettre tant, & qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité & dans le mépris, à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé; les graces de l'enfance s'effacent, la vivacité s'éteint, la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions & le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des graces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, & s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation, ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat & si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies, gardez-vous bien de charger sa mémoire; car c'est ce qui étonne, & qui appesantit le cerveau: ne le fatiguez point par des règles gênantes; égayez-le, puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption; ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; représentez-lui combien mal-à-propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfans qu'on ne sauroit se l'imaginer; on en voit quelquefois qui sèchent, & qui dépérissent d'une langueur secrette, parce que d'autres sont plus aimés & plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment. Mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressans contre l'indolence; mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfans qui ne fassent guères mieux que lui. Des exemples disproportionnés à sa foiblesse, acheveroient de le décourager.

Donnez-lui de tems en tems de petites victoires sur ceux dont il est jaloux; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des instructions indirectes à l'occasion d'autrui, que la timidité & la paresse étouffent l'esprit; que les gens mols & inappliqués, quelque génie qu'ils ayent, se rendent imbécilles, & se dégradent eux-mêmes: mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère & impatient; car rien ne renfonce tant au dedans de lui même un enfant mol & inutile que la rudesse: au contraire redoublez vos soins pour assaisonner de facilité, & de plaisirs proportionnés à son naturel, le travail que vous ne pouvez lui épargner: peut-être faudra-t-il même de tems en tems le piquer par le mépris & par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même, il faut qu'un inférieur, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paroissiez le sçavoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère dans son enfance par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence & la sévérité de sa gouvernante n'avoit pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens mêmes des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont

ont point, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile & plus importante à donner, c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le ménera presqu'à toutes les choses qu'on voudra de lui : on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on s'en sache servir. Il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfans qui naissent politiques, cachés, indifférens pour rapporter secrettement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parens, que la tendresse rend crédule ; ils font semblant de les aimer, ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paroissent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur ; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur ; & leur naturel dissimulé ne se déploye tout entier, que quand il n'est plus tems de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là ; & cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine : les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans ayent le cœur mal fait quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, & le mal augmente toujours. Le principal remède seroit de mettre les enfans dès le premier âge dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond, avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples & ouverts ; mais si peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse & la bonté de cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur & de desintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils ayent perdu cette première simplicité des mouvemens les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale & réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas & d'interessé. Il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, & qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée, ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroissent pleins d'une amitié sincère pour eux ; car les enfans apprennent souvent de leurs parens même à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, & toutes les fausses caresses par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les *filles*. C'est celui de se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes. Elles ne sçauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'un contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement ; elles n'apperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifieroit ces fantaisies ; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, & tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque ; prenez soin en même tems de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, & la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît ; ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle même. Après cela faites-lui remarquer ses entêtemens passés, avec leurs circonstances les plus déraisonnables. Dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Sur-tout montrez lui le plus sensiblement que vous pourrez le grand mélange de bien & de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer & haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés & de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfans pour récompense des ajustemens ou des friandises ; c'est faire deux maux ; le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser ; & le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient votre travail ; gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut lire le moins de règles qu'on peut, & lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il la faut faire passer doucement sans lui donner ce nom, & montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps & dans un lieu, plutôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfans, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans sans les enivrer.

Nous voyons que saint Paul les employe sou-

vent pour encourager les foibles, & pour faire passer plus doucement la correction. Les pères en ont fait le même usage. Il est vrai que pour les rendre utiles il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, & qu'en même tems on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfans par des jeux innocens, & mêlés de quelque industrie; par des promenades, où la conversation ne soit pas sans fruit; par de petits présens qui seront des espèces de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des medailles, ou des cartes de géographies, ou des livres dorés.

De l'usage des histoires pour les enfans.

Les enfans aiment avec passion les contes ridicules; on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes au récit des avantures qu'on leur raconte: ne manquez pas de profiter de ce penchant; quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte & jolie; mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses & innocentes. Donnez-les pour ce qu'elles sont, montrez-en le but sérieux. Pour les fables payennes, une *fille* sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures & pleines d'absurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inspirez en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage; ensuite la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots; liez-les ensemble, & remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfans en suspens, & leur donner de l'impatience de voir la fin; animez vos récits de tons vifs & familiers; faites parler tous vos personnages; les enfans qui ont l'imagination vive, croiront les voir & les entendre: par exemple, racontez l'histoire de Joseph; faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre & affligé; que Joseph parle lui-même, qu'il prenne plaisir étant maître en Egypte à se cacher à ses frères, à leur faire peur, & puis à se découvrir. Cette représentation naïve jointe au merveilleux de cette histoire charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse desirer, qu'on les lui promette même pour récompense, quand il sera sage; qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter: ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, & leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant à quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime, les histoires qui lui auront donné plus de plaisir; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, & qui paroitra desirer apprendre de lui son histoire. L'enfant sera ravi de la lui raconter; ne faites pas semblant de l'entendre, laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple, & naïve par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfans, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises; l'un sera Abraham, & l'autre Isaac: ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser & à dire des choses sérieuses avec plaisir, & rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas; mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles & d'une noble vivacité. Celle de la création, de la chûte d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du Sacrifice d'Isaac, des Avantures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance & de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans; mais en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, & tout ce qui doit nous la faire pratiquer & croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir & à retenir les mystères; par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature. A force d'entendre & de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire, mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez lui que Jesus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel: *C'est mon fils bien aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le.* Ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe, vous lui faites sensiblement trouver la trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point.

Voilà trois personnes, qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions; vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble, elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires; quoiqu'elles semblent alonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup, & lui ôtent la secheresse des Catéchismes, où les mystères sont detachés des faits: aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont Saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorans, n'étoit point une méthode que ce Père eût seul introduite, c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'église. Elle consistoit à montrer par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jesus Christ attendu dans l'Ancien Testament, & Jesus Christ règnant dans le Nouveau: c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de tems & de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent; mais aussi on sait véritablement la religion quand on sait ce detail; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jesus-Christ, sur l'évangile, sur l'église, sur la nécessite de se soumettre absolument à ses décisions & sur le fond des vertus que le nom chrétien nous doit inspirer. Le Catéchisme Historique imprimé depuis peu de tems, qui est un livre simple, court, & bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de trente; avec cette différence, que le catéchisme du concile est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées, le passage de la mer rouge, & le séjour du peuple au desert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, & buvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, & les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeans. Peignez au naturel les combats de Saül & de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse sans armes & avec son habit de berger, vainqueur du géant Goliath; n'oubliez pas la gloire & la sagesse de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, & se deshonorant par la molesse, suite presque inévitable d'une trop grande prosperité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paroissent humbles, austères, & souffrans de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem. Faites voir le temple brulé, & la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les avantures délicieuses de Tobie & de Judith, d'Esther & de Daniel. Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfans sur les differens caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Esther, l'autre Judith, & cela exciteroit entr'eux une petite contention, qui imprimeroit plus fortement dans leurs esprits ces histoires, & formeroit leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, & faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix & de son bonheur; bientôt après faites un portrait du cruel & impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence. Montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, & le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jesus Christ, après quoi il faut choisir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au desert & sa tentation; la vocation des apôtres, la multiplication des pains, la conversion de la pêcheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, & les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite. L'aveugle-né gueri, le Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem; faites voir sa passion, peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel; la descente du Saint Esprit, la lapidation de Saint Etienne, la conversion de Saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, & particuliérement de saint Paul, sont encore très-agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, & quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens; mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs & de l'empire, l'aveuglement des juifs, & leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires ménagées discrettement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans vive & tendre, toute une suite de Religion depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées & qui ne s'effaceroient jamais. Ils verroient même dans cette histoire, la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes, & pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu, faisant tout en toutes choses, & menant secrettement à ses desseins les créatures qui paroissoient le plus s'en éloigner: mais il faudroit recueillir dans ces his-

toires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques; parce qu'il faut employer tout pour faire ensorte que les enfans trouvent la religion belle, aimable & auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste & de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfans, ce fond d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais encore une fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter, ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, & à laisser venir leur curiosité peu-à-peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle & agréable? où sont les gouvernantes qui le savent faire? Je répons à cela que je ne le propose, qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfans, & qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner: chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles ayent d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal, quand on les formera à cette manière, qui est naturelle & simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, & il faut s'en servir pour l'usage ordinaire; mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le négliger; car la force des couleurs avec la grandeur des figures au naturel frapperont bien davantage leur imagination.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner; non qu'ils n'ayent déjà toutes les idées, & tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite; mais parce que faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent expliquer leur raison, & que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées; & de les lier.

Il faut pourtant sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu; persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute; ils voyent mourir quelqu'un, ils savent qu'on l'enterre; dites-leur, ce mort, est-il dans le tombeau? *Oui.* Il n'est donc point en paradis? *Pardonnez-moi, il y est.* Comment est-il dans le tombeau & dans le paradis en même-tems? *C'est son ame qui est en paradis, c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son corps? *Non.* L'ame n'est donc pas morte? *Non, elle vivra toujours dans le ciel.* Ajoutez, & vous, vous voulez être sauvé? *Oui.* Mais qu'est-ce que se sauver? *C'est que l'ame va en paradis, quand on est mort.* Et la mort, qu'est ce? *C'est que l'ame quitte le corps, & que le corps s'en va en poussière.*

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfans à répondre ainsi: je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans; mais je suppose un esprit moins ouvert, & plus reculé. Le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maison, & les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz vous, ne sont pas élevées sans que personne les portât; il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent: puis faites-leur regarder le ciel, la terre, & les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme. Dites-leur, voyez combien le monde est plus beau, & mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même? Non sans doute: c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'écriture: frappez vivement leur imagination, ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône avec des yeux plus brillans que les rayons du soleil, & plus perçans que les éclairs. Faites-le parler, donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre & paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le tems que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera, tâtez-le par divers endroits pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Sur-tout ne lui dites rien de nouveau, sans lui rendre familier par quelque comparaison sensible. Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jesus Christ: il vous répondra, *Oui*: ajoutez: mais quoi, donneriez-vous votre tête à couper pour aller en Paradis? *Oui.* Jusques-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire; mais vous qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidèle; il n'entend point tous ces mots-là, & si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas

plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre, représentez-le qui dit d'un ton présomptueux, s'il faut mourir, je vous suivrai; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chûte; il renie trois fois Jesus-Christ, une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible, puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade qui ne sauroit marcher tout seul, & faites lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte son enfant; par-là vous rendrez sensible le mystère de la grace.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfans à parler de leur ame, & on fait bien: car ce langage qu'ils n'entendent point, ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps & de l'ame, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes: Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire? Sera-ce en jettant une jeune *fille* dans des subtilités de philosophie? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair & sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend, & ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoit que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, & à s'en faire une idole; il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà, est ce votre ame qui mange? S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange, c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les Bêtes ont-elles de l'esprit, sont-elles savantes? *Non*, répondra l'enfant; mais elles mangent, continuerez-vous, quoi qu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir, c'est lui marche, c'est lui qui dort. Et l'ame que fait-elle? Elle raisonne, elle connoit tout le monde, elle aime certaines choses, il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez comme en vous jouant, voyez-vous cette table? *Oui.* Vous la connoissez donc? *Oui.* Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise, vous savez bien qu'elle est de bois, & qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin, sans avoir reconnu dans le ton de la voix & dans ses yeux que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui, mais cette table vous connoît-elle? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez: Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise? Il rira encore. Continuez. La fenêtre est-elle bien sage? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? *Non.* Pourquoi? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit? *Non, elle n'en a pas.* Elle n'est donc pas comme vous, car vous la connoissez, & elle ne vous connoit point? Mais après votre mort quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? *Oui.* Vous ne sentirez plus rien? *Non.* Vous ne connoîtrez plus personne? *Non.* Et votre ame sera dans le ciel? *Oui.* N'y verra-t-elle pas Dieu? *Il est vrai.* Et l'ame de la poupée où est-elle à présent? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, & par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, & à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez pas indiscretement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps & à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, & il faut se contenter de bien démêler les choses, où la différence du corps & de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement: d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfans en qui on appercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut sans les jetter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir selon la portée de leur esprit ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, & que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur & le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu & de l'ame, est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort & un homme vivant; dans l'un il n'y a que le corps, dans l'autre le corps est joint à l'esprit. Ensuite il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure & du mouvement. Faites ensuite remarquer par divers exemples qu'aucun corps ne périt, qu'ils se séparent seulement; ainsi les parties du bois brûlé tombent en cendres, ou s'envolent en fumée. Si donc, ajoutez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connoître & de penser, ne périt jamais; à plus forte raison notre ame, qui connoît & qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut

mourir, c'est-à-dire, qu'il peut quitter l'ame, & être de la cendre; mais l'ame vivra, car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent, doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfans ces connoissances qui sont les fondemens de toute la religion. Mais quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs & tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible & de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps & de l'ame, c'est d'accoutumer les enfans à mépriser l'un, & à estimer l'autre dans tout le détail des moeurs. Louez l'instruction qui nourrit l'ame & qui la fait croître; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage & vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, & tout ce qui amollit le corps; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience & la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentimens, sans raisonner sur le corps & sur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leurs corps, & à le sacrifier pour donner à l'ame le plaisir de la vertu & de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur & à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs moeurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés, par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coutume? Par exemple, celle du duel, fondée sur une fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposoit sa vie, & que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle, pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissans; ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison & par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé, & avant eux les Grecs dans les bons tems de leurs républiques, nourrissoient leurs enfans dans le mépris du faste & de la molesse; ils leur apprennoient à n'estimer que la gloire; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédoient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs & d'autres premiers chrétiens de toute condition & de tout age, fait voir que la grace du baptême étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables, & les comparaisons les plus sensibles pour représenter aux enfans que notre corps est semblable aux bêtes, & que notre ame est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval & qui le conduit: dites que l'ame est à l'égard du corps, ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible & bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans le précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin, & qui est le soir flétrie & foulée aux pieds; mais que l'ame est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre des choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici bas, sujet au changement & la corruption. Pour faire sentir aux enfans qu'il y a des choses très-réelles que les yeux & les oreilles ne peuvent appercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, & qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu, *Oui*; ajoutez: Mais la sagesse d'un tel, l'avez vous vue, de quelle couleur est-elle? L'avez-vous entendue, fait-elle beaucoup de bruit? L'avez-vous touchée? Est-elle froide ou chaude? L'enfant rira, il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit: il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit, s'il est rond ou quarré. alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très-véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, & que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces sortes de discours pour les *filles*. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité & le raisonnement vous méneroient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit, & selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes. & apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même tems il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des

images charmantes des vérités de la relig'on que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste, telle que Saint Jean nous la représente, les larmes de tout œil essuyées, plus de mort, plus de douleurs ni de cris, les gémissemens s'enfuiront, les maux seront passés, une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem, dont Dieu sera lui-même le soleil, pour y former des jours sans fin; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera; tout y sera or, perles & pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles; mais après avoir frappé les enfans par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption; mais que l'ame s'envolera dans cette céleste patrie où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, & de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on applanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, & que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales: qu'ainsi il ne coute pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart-d'heure avant le tems où j'avois coutume d'en sortir. Ensuite rappellez l'histoire de la résurrection du Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus Christ, & de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes, de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de bled qu'on seme dans la terre & qu'on fait pourrir, afin qu'il réssuscite & se multiplie.

Au reste il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfans, comme on leur enseigne le catéchisme; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuses; aidez seulement leur esprit, & mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fond: elles leur en seront plus propres & plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement; profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voyent encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir par tout le détail de votre conduite que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous, dans l'enfance il peut tout; les enfans se plaisent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile: de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voyent dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuyent; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles: si donc ils voyent faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie, & la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se mocquera de la dévotion de quelque esprit simple, on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent, mais vous vous trompez, tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux & un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relachez jamais sur aucune bienséance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde, sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même & pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'histoires dont il sera déja instruit; ce mélange lui fera trouver toute la religion rassemblée dans sa tête. Il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions & l'histoire du genre humain: il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son ame est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie divine; aussi-tôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison; qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, & que son corps entraîne son ame contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son ame devroit gouverner son corps; il appercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam: cette histoire lui fera attendre le sauveur qui doit réconcilier les hommes avec Dieu, voilà tout le fond de la religion.

Pour mieux faire entendre les mystères, les actions & les maximes de Jesus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Evangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jesus Christ; il

faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'églife, époufe du fils de Dieu, & mère de tous les fidèles; c'est elle, direz vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Ecritures. On ne peut aller que par elle à Jesus Christ. Ne manquez pas de relire fouvent avec les enfans, les endroits où Jesus-Christ promet de foutenir & d'animer l'eglife, afin qu'elle conduife fes enfans dans la voie de la vérité. Sur tout infpirez aux *filles* cette fageffe fobre & temperée que Saint Paul recommande; faites leur craindre le piége de la nouveauté, dont l'amour eft fi naturel à leur fexe; prévenez les d'une horreur falutaire pour toute fingularité en matière de religion; propofez leur cette perfection célefte, cette merveilleufe difcipline qui régnoit parmi les premiers chrétiens; faites les rougir de nos relâchemens; faites-les foupirer après cette pureté évangélique; mais éloignez avec un foin extrême toutes les penfées de critique préfomptueufe, & de réformation indifcrette.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'évangile & les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité & la fimplicite de leur foi: revenez toujours à l'églife; montrez-leur avec les promeffes qui lui font données dans l'évangile, la fuite de tous les fiècles où cette églife a confervé parmi tant d'attaques & de révolutions, la fucceffion inviolable des pafteurs & de la doctrine, qui font l'accompliffement manifefte des promeffes divines. Pourvu que vous pofiez le fondement de l'humilité, de la foumiffion, & de l'averfion pour toute fingularité fufpecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes perfonnes, tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'inftruction des facremens, & dans la pratique de l'ancienne églife. Je fai qu'on ne peut pas efpérer de donner ces inftructions dans toute leur étendue à toutes fortes d'enfans; je le propofe feulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra felon le tems, & felon la difpofition des efprits qu'on voudra inftruire.

La fuperftition eft fans doute à craindre pour le fexe, mais rien ne la déracine, ou ne la prévient mieux qu'une inftruction folide; cette inftruction quoiqu'elle doive être renfermée dans de juftes bornes, & être bien éloignée de toutes les études des favans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire: tel penfe être bien inftruit qui ne l'eft point, & dont l'ignorance eft fi grande, qu'il n'eft pas même en état de fentir ce qui lui manque pour connoître le fond du chriftianifme. Il ne faut jamais laiffer mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété, rien qui ne foit tiré de l'évangile, ou autorifé par une approbation conftante de l'églife; il faut prémunir difcrettement les enfans contre certains abus qui font fi communs, qu'on eft tenté de les regarder comme des points de la difcipline préfente de l'églife; on ne peut entièrement s'en garantir, fi on ne remonte à la fource, fi on ne connoît l'inftitution des chofes, & l'ufage que les faints en ont fait.

Accoutumez donc les *filles*, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légérement certaines hiftoires fans autorité, & à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zèle indifcret introduit, fans attendre que l'églife les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penfer là-deffus, n'eft pas de critiquer ces chofes qu'un pieux motif à fouvent introduites, & qu'on doit refpecter par cette raifon; mais de montrer fans les blâmer, qu'elles n'ont point un folide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces chofes dans les inftructions qu'on donne fur le chriftianifme. Ce filence fuffira pour accoutumer d'abord les enfans à concevoir le chriftianifme dans toute fon intégrité, & dans toute fa perfection, fans y ajouter ces pratiques. Dans la fuite vous pourrez les préparer doucement contre les difcours des calviniftes; je crois que cette inftruction ne fera pas inutile, puifque nous fommes mêlés tous les jours avec des perfonnes préoccupées de leurs fentimens, qui en parlent dans les converfations les plus familières.

Ils nous imputent, direz vous, mal à propos tels excès fur les images, fur l'invocation des faints, fur la prière pour les morts, fur les indulgences. Voilà à quoi fe réduit ce que l'églife enfeigne fur le baptème, fur la confirmation, fur le facrifice de la meffe, fur la pénitence, fur la confeffion, fur l'autorité des pafteurs, fur celle du pape, qui eft le premier d'entr'eux par l'inftitution de Jefus-Chrift même, & duquel on ne peut fe féparer fans quitter l'églife.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire; ce que les calviniftes nous accufent d'y ajouter, n'eft point la doctrine catholique. C'eft mettre un obftacle à leur réunion, que de vouloir les affujettir à des opinions qui les choquent, & que l'églife défavoue, comme fi ces opinions faifoient partie de notre foi. En même tems ne négligez jamais de montrer combien les calviniftes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes & les plus faintes; ajoutez que les chofes nouvellement inftituées, étant conformes à l'ancien efprit, méritent un profond refpect, puifque l'autorité qui les établit eft toujours celle de l'époufe immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainfi de ceux qui ont attaché aux anciens pafteurs une partie de leur troupeau, fous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes fuperbes

bes ont oublié la foiblesse humaine, & combien ils ont rendu la religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les écritures, sans se soumettre aux interprétations de l'église. Représentez l'écriture sainte au milieu des fidèles comme la règle souveraine de la foi. Nous ne reconnoissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'église doit se soumettre à l'écriture; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'église pour expliquer bien l'écriture. Ce n'est pas l'église que nous préférons à l'écriture, mais l'explication de l'écriture faite par toute l'église, à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil & de la témérité à un particulier, de craindre que l'église ne se soit trompée dans sa décision, & de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle?

Inspirez encore aux enfans le desir de savoir les raisons de toutes les cérémonies & de toutes les paroles qui composent l'office divin & l'administration des sacremens; montrez-leur les fonts baptismaux; qu'ils voyent baptiser; qu'ils considérent le jeudi saint comment on fait les saintes huiles, & le samedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez leur le goût, non des sermons pleins d'ornemens vains & affectés, mais des discours sensés & édifians, comme de bons prônes & des homélies, qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'évangile; faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau & de touchant dans la simplicité de ces instructions, & inspirez-leur l'amour de la paroisse où le pasteur parle avec bénédiction & avec autorité, si peu qu'il ait de talent & de vertu. Mais en même tems faites-leur aimer & respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'église. Ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit, ou de l'état des religieux: montrez la sainteté de leur institut, l'utilité que la religion en tire, & le nombre prodigieux de chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagemens du siècle. Accoutumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort, à voir sans se troubler un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades mêmes qui expirent, & des personnes déja mortes, si vous pouvez le faire sans l'exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit & de la piété, ne pouvoir penser à la mort sans frémir; d'autres pâlissent pour s'être trouvés au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser une salière; la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du paganisme. Faites-en voir la vanité & le ridicule. Quoique les femmes n'ayent pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable par-tout, par-tout elle a de méchans effets: il faut qu'une femme sache résister à de vaines allarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraye que pour de grands sujets, encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'ame du christianisme, si l'on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie, & l'amour de l'autre.

Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens & sur la Priere. (1)

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans, c'est Jesus-Christ, auteur & consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, & notre unique espérance. Je n'entreprens pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation; cet engagement me mèneroit trop loin, & il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugemens & toutes les actions de la personne qu'on instruit sur le modèle de Jesus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre & à mourir, en nous montrant dans sa chair semblable à la nôtre tout ce que nous devons croire & pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentimens & les actions de l'enfant avec la vie de Jesus-Christ: cette comparaison deviendroit fatiguante & indiscrette; mais il faut accoutumer les enfans à regarder la vie de Jesus-Christ comme notre exemple, & sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours & parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant; s'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappellez-lui le souvenir de Jesus-Christ sur la croix; s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jesus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique; s'il veut être loué & estimé, parlez lui des opprobres dont le Sauveur s'est rassasié; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jesus Christ conversant avec les pêcheurs & les hypocrites les plus abominables; s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter Jesus Christ mourant sur la croix pour ceux mêmes qui le faisoient mourir; s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur & la modestie de Jesus-Christ, dont toute la vie a été si grave & si sérieuse. Enfin, faites qu'il se représente souvent ce que Jesus-Christ penseroit, & ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusemens, & de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu

(1) Quoiqu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de donner des détails sur des opinions & des pratiques religieuses, nous n'avons pas crû devoir supprimer ce morceau où respire la morale la plus douce & la plus consolante.

de nous. Quel feroit, direz-vous, notre étonnement, s'il paroiffoit tout d'un coup au milieu de nous, lorfque nous fommes dans le plus profond oubli de fa loi? Mais n'eft-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, & au monde entier, quand l'heure fecrette du Jugement univerfel fera venue? Alors il faut peindre le renverfement de la machine de l'univers; le foleil obfcurci, les étoiles tombant de leur place, les élemens embrafés s'écoulans comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébranlés jufqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, & tous ces autres objets qui nous environnent, puifqu'il font réfervés au feu! Montrez enfuite les tombeaux ouverts, les morts qui raffembleront les débris de leurs coups; Jefus-Chrift qui defcendra fur les nues avec une haute majefté; ce livre ouvert où feront écrites jufqu'aux plus fecrettes penfées des cœurs, cette fentence prononcée à la face de toutes les nations & de tous les fiècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les juftes, & pour les faire règner avec Jefus-Chrift fur le même trône; enfin cet étang de feu & de fouphre, cette nuit & cette horreur éternelle, ce grincement de dents, & cette rage commune avec les démons, qui fera le partage des ames pêchereffes.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le décalogue; faites voir que c'eft un abregé de la loi de Dieu, & qu'on trouve dans l'évangile ce qui n'eft contenu dans le décalogue que par des conféquences éloignées. Dites ce que c'eft que confeil, & empêchez les enfans que vous inftruifez de fe flatter, comme le commun des hommes, par une diftinction qu'on pouffe trop loin entre les confeils & les préceptes. Montrez que les confeils font donnés pour faciliter les préceptes, pour affurer les hommes contre leur propre fragilité; pour les éloigner du bord du précipice, où ils feroient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les confeils deviennent des préceptes abfolus pour ceux qui ne peuvent en certaines occafions obferver les préceptes fans les confeils. Par exemple, les gens qui font trop fenfibles à l'amour du monde, & aux piéges des compagnies, font obligés de fuivre le confeil évangélique, & de quitter tout dans une folitude. Répétez fouvent que la lettre tue, & que c'eft l'efprit qui vivifie: c'eft-à-dire, que la fimple obfervation du culte extérieur eft inutile & nuifible, fi elle n'eft intérieurement animée par l'efprit d'amour & de religion; rendez ce langage clair & fenfible; faites voir que Dieu veut être honoré du cœur & non des lèvres; que les cérémonies fervent à exprimer notre religion & à l'exciter, mais que les cérémonies ne font pas la religion même; qu'elle eft toute au-dedans, puifque Dieu cherche des adorateurs en efprit & en vérité; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, & de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui & nous; qu'il n'a pas befoin de nos paroles, de nos poftures, ni même de notre argent; que ce qu'il veut, c'eft nous-mêmes; qu'on ne doit pas feulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné. Qu'ainfi ce n'eft rien d'entendre la meffe, fi on ne l'entend afin de s'unir à Jefus-Chrift facrifié pour nous, & de s'édifier de tout ce qui nous repréfente fon immolation. Finiffez en difant que tous ceux qui crieront, *Seigneur, Seigneur*, n'entreront pas au royaume du ciel; que fi on n'entre dans les vrais fentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de foi-même, & d'horreur pour le monde, on fait du chriftianifme un fantôme trompeur pour foi & pour les autres.

Paffez aux facremens, je fuppofe que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies, à mefure qu'elles fe font faites en préfence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'eft ce qui en fera mieux fentir l'efprit & la fin; par-là vous ferez entendre combien il eft grand d'être chrétien, combien il eft honteux & funefte de l'être comme on l'eft dans le monde. Rappellez fouvent les exorcifmes & les promeffes du baptême, pour montrer que les exemples & les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité fur nous, doivent nous rendre fufpect tout ce qui nous vient d'une fource fi odieufe & fi empoifonnée; ne craignez pas même de repréfenter, comme faint Paul, le démon régnant dans le monde, & agitant les cœurs des hommes par toutes les paffions violentes qui leur font chercher les richeffes, la gloire & les plaifirs. C'eft cette pompe, direz-vous, qui eft encore plus celle du démon que du monde; c'eft ce fpectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni fon cœur ni fes yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le chriftianifme, eft un renoncement à toute la pompe mondaine. Rappeller le monde malgré des promeffes fi folemnelles faites à Dieu, c'eft tomber dans une efpèce d'apoftafie, comme un religieux, qui malgré fes vœux quitteroit fon cloître & fon habit de pénitence pour rentrer dans le fiècle. Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies & les violences mêmes du monde, puifque la confirmation nous rend foldats de Jefus-Chrift pour combattre cet ennemi. L'evêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la perfécution. Il a fait fur vous une onction facrée, afin de repréfenter les anciens qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus fouples & plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait fur vous le figne de la croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jefus-Chrift. Nous ne fommes plus, continuerez vous, dans

le tems des persécutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'évangile; mais le monde qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété; il lui tend des piéges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque & il en rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, & ou l'autorité souveraine appuye le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jesus-Christ & de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jesus-Christ par l'eucharistie. Dans le baptême il nous fait ses frères, dans l'eucharistie il nous fait ses membres; comme il s'étoit donné par l'incarnation à la nature humaine en général, il se donne par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation à chaque fidèle en particulier; tout est réel dans la suite de ses mystères. Jesus Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise; mais c'est se rendre coupable du corps & du sang du Seigneur, c'est boire & manger la chair vivifiante de Jesus-Christ sans vivre de son esprit. *Celui*, dit-il lui même, *qui me mange*, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu. Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, & que Dieu a mise dans les mains des prêtres pour lier & pour délier les pécheurs selon leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu & de sa pénitence. Pour le corps de Jesus-Christ qui est la vie, la force, & la consolation des justes, il faut desirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours, mais pour le remède des ames malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand; mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel & scandaleux du péché à la pénitence, & de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir & se corriger; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jesus-Christ, ne seroient par notre indisposition que des paroles, mais des paroles funestes, qui seroient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajoûter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilège.

Faites lire aux enfans que vous élevez, les prières des agonisans qui sont admirables, montrez-leur ce que l'église fait, ce qu'elle dit, en donnant l'extrême onction aux mourans: quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat! mais pour se rendre digne des graces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie. Admirez les richesses de la grace de Jesus-Christ qui n'a pas dedaigné d'appliquer le remède à la source du mal, en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme & de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature, & de Jesus-Christ avec son église; que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix & la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération! De-là il faut conclure que le mariage est un état très-saint & très-pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité, qu'il faut y être appellé, qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine, qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du Fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, & même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'église se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjoüir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes; ajoûtez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur; ils sont les hommes de Dieu, & les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux & gémir dès qu'on apperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère. Il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang; leur doctrine n'est pas la leur; qui les écoute, écoute Jesus Christ même; quand ils sont assemblés au nom de Jesus-Christ pour expliquer les écritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur tems n'est point à eux: il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère où ils doivent se dévouer à la parole & à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu & les hommes, & les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres, & le prix des péchés du peuple: mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parens ou ses amis à ce redoutable ministère sans vocation, & par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière fondée sur le besoin de la grace que nous avons déja expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut

qu'on lui demande sa grace, non parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin : mais parce qu'il ignore notre besoin, ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère & de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention & dans le desir, car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, & souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très-utiles : car elles excitent en nous les pensées & les sentimens qu'elles expriment, si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jesus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de sçavoir par Jesus-Christ même comment son père veut être prié ? Quelle force doit-il y avoir par des demandes que Dieu même nous met dans la bouche? Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander ? Après cela montrez combien cette priere est simple & sublime, courte, & pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le tems de la première confession des enfans, est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'etat de leur esprit, & encore plus de celui de leur conscience : il faut enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera, donnez-lui en beaucoup de confusion & de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur ; il faut tâcher de faire ensorte qu'il s'excite à un vif repentir, & qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, & qu'elle soit une source de graces pour toutes les autres.

La première communion au-contraire me semble devoir être faite dans le tems où l'enfant parvenu à l'usage de raison paroîtra plus docile & plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi & d'amour de Dieu, que Jesus-Christ se fera mieux sentir, & goûter à lui par les graces de la communion. Elle doit être long-tems attenduë, c'est-à-dire, qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre, en attendant les joyes du ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre la plus solemnelle qu'on peut ; qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joye & qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une si grande action. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que quand il est préparé, on ne sauroit le prévenir trop-tôt d'une si précieuse grace, avant que son innocence soit exposée aux occasions daugereuses où elle commence à se flétrir.

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les *filles* de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse & dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme & réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, & ensuite beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, & dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché ; le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les complimens excessifs, les flatteries, les empressemens ; tout cela les gâte, & les accoutume à trouver que tout ce qui est grave & sérieux est trop sec & austère. Il faut même tâcher de faire ensorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte & précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, & à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plûpart des femmes disent peu en beaucoup de paroles ; elles prennent la facilité de parler & la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées : elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, & la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, & à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes ; c'est qu'elles sont nées artificieuses, & qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but ; elles estiment la finesse : & comment ne l'estimeroient-elles pas, puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, & que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseigné ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies, les larmes ne leur coutent rien, leurs passions sont vives, & leurs connoissances bornées ; de-là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, & que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés, leur paroissent bons ; elles ne raisonnent guères pour examiner s'il faut desirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides, & pleines de fausse honte, ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal, est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, & de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuyent. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes, ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère préoccupée de son directeur est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction, & la fille le fait par politique contre son goût. Sur-tout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses; car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parens, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, & leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens; le moyen de les en desabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence, comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans, est de leur donner le goût des histoires utiles & agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; & tout de même si vous ne formez leur esprit à la vraye prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur: La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres; mais point à faire des discours faux & des personnages brouillons. La droiture de conduite & la réputation universelle de probité, attirent plus de confiance & d'estime, & par conséquent à la longue plus d'avantages, mêmes temporels, que les voyes détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses?

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas & méprisable: c'est ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le desire ouvertement, & on le cherche par des voyes droites & avec modération. Qu'y-a-t-il de plus doux & de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? Au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuyent. Tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie, on les devine toujours par quelque endroit; souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, & ils se croyent estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils se garantissent par des soupçons; & qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses selon les occasions, les besoins, & la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas & d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que voulant des choses permises on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines finesses qu'ils voyent pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; & enfin faites leur honte à eux-mêmes quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De tems en tems privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse, & déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils demanderont simplement; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux & le plus pressé à guérir; celui-là, si on n'y prend garde rend tous les autres incurables.

Desabusez-les de mauvaises subtilités, par lesquelles on veut faire ensorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse & de superchérie dans ces rafinemens que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse, mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même; que c'est se jouer de Dieu que de se jouer de la vérité dans ses paroles; qu'on les doit rendre précises & exactes; & parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis & de vous en divertir, reprenez-les sévèrement, & faites ensorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fau-

tes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

La vanité de la beauté & des ajustemens.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les *filles*, elles naissent avec un desir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité & à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit & du corps : de-là vient leur conversation douce & insinuante ; de-là vient qu'elles aspirent tant à la beauté & à toutes les graces extérieures, & qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coeffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui régne parmi nous cause une variéte continuelle de modes ; ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions, & déréglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits & pour les meubles, il n'y en a plus d'effective pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt sans argent, selon son ambition & sa vanité.

Ce faste ruine les familles, & la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté le faste excite dans les personnes d'une basse naissance la passion d'une prompte fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, comme le saint Esprit nous l'assure. D'un autre côté les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés & des bassesses horribles pour soutenir leur depense ; par-là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité & le naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes ; elles ont fait passer pour gaulois ridicules tous ceux, qui ont voulu conserver la gravité & la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux *filles*, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite & d'une vraye capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont éblouis, elle trouble, elle enivre l'ame, on est plus fortement idolâtre de soi-même que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme & une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite & par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse & sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé & sensibles aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules ; elles arrivent, sans s'en appercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit, & elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares & sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement : les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine & affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion, & la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent, & qu'on peut rendre commodes & agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donne une vraye beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes *filles* la noble simplicité qui paroît dans les statues, dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques & romaines ; elles y verroient, combien des cheveux noués négligemment par derrière, & des drapperies pleines & flottantes à longs plis, sont agréables & majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres & les autres gens qui ont ce gout exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel, & pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique, il y auroit de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourroient sans aucune singularité prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, & d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage. Elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, & elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent & de bonne heure la vanité & la légéreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir

la tête de je ne sais combien de coëffes entassées ; les véritables graces suivent la nature, & ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même, elle vise toujours au parfait, & jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité & pour la bonne grace : mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance & le déréglement, que la véritable politesse & le bon goût ? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider. Il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire. Ainsi les esprits les plus legers & les moins instruits entraînent les autres, elles ne choisissent & ne quittent rien par règle, il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-tems à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, & qu'un autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place & soit admirée. Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché. Son corps travaillé d'une maladie contagieuse, est une source inépuisable de tentations à son ame. Jesus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte & dans la défiance de nous mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une *fille*, hazarder votre ame & celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge, & de toutes les autres immodesties ; quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un desir effrené de plaire. Cette vanité justifie-t elle devant Dieu & devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse & si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle desir de plaire, convient-il à une ame chrétienne, qui doit regarder comme une idolatrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur & du mépris des créatures ? Mais quand on cherche à plaire, que prétend-on ? N'est ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter, si elles vont trop loin ? Ne doit on pas s'en imputer toutes les suites, & ne vont-elles pas toujours trop loin si peu qu'elles soient allumées ? vous préparez un poison & subtil & mortel, vous le versez sur tous les spectateurs, & vous vous croyez innocente. Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendu recommandables, & de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien dans l'extérieur des *filles* qui excéde leur condition. Réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, & combien on se fait mépriser des gens sages en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de desabuser les *filles* de bel esprit. Si on n'y prend garde quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages le moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une *fille* ne doit parler que pour de vrais besoins avec un air de doute & de déference ; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des *filles*, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait tant qu'elle voudra de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grace, toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées, & fort méprisables : mais qu'elle ait une conduite exacte & suivie, un esprit égal & réglé, qu'elle sache se taire & conduire quelque chose, cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse & l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est si estimable que le bon sens & la vertu : l'un & l'autre font regarder le dégoût & l'ennui, non comme une delicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, & dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sçait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats & surmontés par leur dégoût.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

Venons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite, quels sont ses emplois ? Elle est chargée de l'éducation de ses enfans, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leurs services ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec œconomie & honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes, & de recevoir les revenus.

La science des femmes comme celle des hommes doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions, la différence de leurs emplois doit faire celles de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire : mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe : c'est qu'elle ne

connoît pas l'importance & l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel & le génie de chacun de ses enfans, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent; à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, & à guérir leurs erreurs? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir & conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié & la confiance? Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer, & de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux? Sans doute: une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, & avoir un esprit mûr, ferme, appliqué & expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles, pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors? ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves: enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'œconomie: la plupart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des paisans ou à des fermiers, tout au plus à un maître-d'hôtel, ou à quelque femme de charge; sur-tout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance & l'oisiveté, sont indolentes, & dédaigneuses pour tout ce détail. Elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre & celle des sauvages de Canada: si vous leur parlez de vente de bled, de cultures de terres, de différentes natures de revenus, de la levée des rentes & des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croyent que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'œconomie. Les anciens Grecs & Romains, si habiles & si polis, s'en instruisoient avec un grand soin; les plus grands esprits d'entr'eux en ont fait sur leurs propres expériences des livres que nous avons encore, & où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérans ne dédaignoient pas de labourer, & de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eut dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son païs, que pour le cultiver paisiblement. A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses, qui sont les fondemens de la vie humaine, toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force & le bonheur d'un état consiste, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé, & plus étendu, pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'œconomie, & pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes, & s'exercer à des petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler; on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, & qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé. Les femmes courent risque d'être extrêmes en tout: il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achette, & savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage: mais craignez aussi que l'œconomie n'aille en elles jusqu'à l'avarice; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion; dites-leur ensuite, prenez garde que l'avarice gagne peu, & qu'elle se deshonore beaucoup; un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale & laborieuse, qu'à éviter la honte & l'injustice attachées à une conduite prodigue & ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos; c'est le bon ordre, & non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits: ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires. Faites pour la propreté comme pour l'œconomie: accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé, qu'elles remarquent le moindre desordre dans une maison; faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'œconomie & à la propreté, que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle

règle ne paroît presque rien, cependant elle iroit loin si elle étoit exactement gardée. Avez vous besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, & quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur le champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté, c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs la place qu'on donne à chaque chose, étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grace & le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs, elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident, elle y est même entretenue proprement: car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger, fait aussi nettoyer; joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques celle de paresse & de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt & facile, & de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même tems évitez l'excès de la politesse & de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit; le bon goût rejette la délicatesse excessive, il traite les petites choses de petites, & n'en est point blessé. Moquez vous donc devant les enfans des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, & qui leur font faire insensiblement des dépenses si inutiles, accoutumez-les à une propreté simple & facile à pratiquer, montrez-leur la meilleure manière de faire les choses: mais montrez-leur encore davantage à s'en passer, dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit, & de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la reprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste; la plupart des gens leur sont fades & ennuyeux, le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre. Elles sont toujours moqueuses & dégoûtées; il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'est rien de si peu judicieux de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens & de ses qualités utiles; faites voir par diverses expériences combien un provincial d'un air grossier, ou si vous voulez ridicule, avec ses complimens importuns, s'il a le cœur bon & l'esprit réglé, est plus estimable, qu'un courtisan, qui sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations & de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui & au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon, quoiqu'on en doive choisir de meilleurs quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, & que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

Suite des devoirs des femmes.

Il y a la science de se faire servir qui n'est pas petite: il faut choisir des domestiques qui ayent de l'honneur & de la religion: il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le tems & la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, & la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix & la quantité du sucre, & des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire: ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, & policer tout chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il faut sans doute de l'autorité, car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne; mais comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jesus-Christ, & que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligés de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité, n'entrez pas en conversation avec eux, mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection, & sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil & de la compassion, ne les reprenez point aigrement de leurs défauts, n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles, faites leur entendre doucement rai-

fon, & fouffrez fouvent d'eux pour le fervice, afin d'être en état de les convaincre de fang froid, que c'eft fans chagrin & fans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre fervice que pour leur intérêt. Il ne fera pas facile d'accoutumer les jeunes perfonnes de qualité à cette conduite douce & charitable : car l'impatience & l'ardeur de la jeuneffe, jointe à la fauffe idée qu'on leur donne de leur naiffance, leur faire regarder les domeftiques à peu près comme des chevaux, on fe croit d'une autre nature que les valets, on fuppofe qu'ils font faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes font contraires à la modeftie pour foi, & à l'humanité pour fon prochain. Faites entendre que les hommes ne font point faits pour être fervis, que c'eft une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la pareffe & l'orgueil des autres, que le fervice étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut, que les maîtres qui font mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en ayent point, eux qui ont manqué d'inftructions & de bons exemples, qu'enfin fi les valets fe gâtent en fervant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire être bien fervi, gâte encore plus les maîtres : car cette facilité de fe fatisfaire en tout, & de fe livrer à fes défirs, ne fait qu'amollir l'ame, que la rendre ardente & paffionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domeftique, rien n'eft meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure ; donnez-leur quelque chofe à régler à condition de vous en rendre compte. Cette confiance les charmera : car la jeuneffe reffent un plaifir incroyable, lorfqu'on commence à fe fier à elle, & à la faire entrer dans quelque affaire férieufe. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite : cette princeffe raconte dans fes mémoires, que le plus fenfible plaifir qu'elle ait eu en fa vie, fut de voir que la reine fa mère commença à lui parler lorfqu'elle étoit encore très-jeune, comme à une perfonne mûre : elle fe fentit tranfportée de joye d'entrer dans la confidence de la reine & de fon frère le duc d'Anjou pour le fecret de l'état, elle qui n'avoit connu jufques-là que des jeux d'enfans. Laiffez même faire quelque faute à une *fille* dans de tels effais, & facrifiez quelque chofe à fon inftruction, faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconvéniens où elle eft tombée, racontez-lui vos expéditions paffées, & ne craignez point de lui dire les fautes femblables aux fiennes que vous avez faites dans votre jeuneffe : par-là vous lui infpirerez la confiance fans laquelle l'éducation fe tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une *fille* à lire & à écrire correctement. Il eft honteux, mais ordinaire de voir des femmes qui ont de l'efprit & de la politeffe, ne fçavoir pas bien prononcer ce qu'elles lifent, ou elles héfitent, ou elles chantent en lifant, au lieu qu'il faut prononcer d'un ton fimple & naturel, mais ferme & uni ; elles manquent encore plus groffièrement pour l'ortographe, ou pour la manière de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à y rendre leur caractère net & lifible. Il faudroit auffi qu'une *fille* fçût la grammaire pour fa langue naturelle ; il n'eft pas queftion de la lui apprendre par règle, comme les écoliers apprennent le latin en claffe, accoutumez-les feulement fans affectation à ne prendre point un tems pour un autre, à fe fervir des termes propres, à expliquer nettement leurs penfées avec ordre, & d'une manière courte & précife, vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler fans aucune étude. On fait que dans l'ancienne Rome, la mère des Gracchus contribua beaucoup par une bonne éducation à former l'éloquence de fes enfans qui devinrent de fi grands hommes.

Elles devroient auffi fçavoir les quatre règles de l'arithmétique, vous vous en fervirez utilement pour leur faire faire fouvent des comptes. C'eft une occupation fort épineufe avec beaucoup de gens, mais l'habitude prife dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement par le fecours des règles toutes fortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On fçait affez que l'exactitude de compter fouvent, fait le bon ordre dans les maifons.

Il feroit bon auffi qu'elles fuffent quelque chofe des principales règles de la juftice, par exemple la différence qu'il y a entre un teftament & une donation, ce que c'eft qu'un contract, une fubftitution, un partage de cohéritiers, les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on eft, pour rendre ces actes valides ; ce que c'eft que propres, ce que c'eft que communauté, ce que c'eft que biens meubles & immeubles : fi elles fe marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-deffus.

Mais en même tems montrez-leur combien elles font incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit, combien le droit lui-même par la foibleffe de l'efprit des hommes eft plein d'obfcurités & de règles douteufes, combien la jurifprudence varie, combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroiffe, devient incertain, combien les longueurs des meilleures affaires mêmes font ruineufes & infupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux & les fubtilités de la procedure, les frais immenfes qu'elle

attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs, & des greffiers pour s'enrichir bientôt en apauvrissant les parties, ajoûtez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond, les oppositions des maximes de tribunal à tribunal; si vous êtes renvoyés à la grand chambre, votre procès est gagné, si vous allez aux enquêtes, il est perdu : n'oubliez pas les conflicts de jurisdiction, & le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour sçavoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats & les juges sur la même affaire, dans la consultation vous avez gain de cause, & votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, & de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lorsqu'elles sont veuves ou maitresses de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, & non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent des gens d'un esprit plus étendu, & plus attentif aux avantages d'un accommodement, & qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires, est d'en prévoir les inconvéniens, & de les sçavoir éviter.

Les *filles* qui ont une naissance & un bien considérable, ont besoin d'être instruites des devoirs des Seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les faussetés & ordinaires à la campagne. Joignez y les moyens d'établir des petites écoles, & des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère, mais surtout comment on peut procurer au peuple une instruction solide, & une police chrétienne : tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des Seigneurs, n'oubliez pas leurs droits, dites ce que c'est que Fiefs, Seigneur dominant, vassal, hommage, rente, dixmes infeodées, droit de champart, lots & ventes, indemnité, amortissement & reconnoissances, papiers terriers, & autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux *filles* selon leur loisir & la portée de leurs esprits, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions. C'est même le moyen de les dégoûter des comédies & des romans : donnez-leur donc les histoires grecques & romaines, elles y verront des prodiges de courage & de désintéressement : ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés, mêlez celles des pays voisins, & les relations des pays éloignés judicieusement écrites : tout cela sert à agrandir l'esprit, & à élever l'ame à de grands sentimens, pourvu qu'on évite la vanité & l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une *fille* de qualité qu'on veut bien élever, aprenne l'italien & l'espagnol, mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos reines d'Autriche & de Medicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux, & capables d'augmenter les défauts des femmes, il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude : celle du latin seroit bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'église, il y a un fruit & une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin où l'on assiste si souvent ; ceux-mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites & plus solides dans le latin que dans l'italien & dans l'espagnol, où règne un jeu d'esprit & une vivacité d'imagination sans règle ; mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux *filles* d'un jugement ferme & d'une conduite modeste qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, & qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence & de poësie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, & que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, & je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci & enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique & la peinture ont besoin des mêmes précautions, tous ces arts sont du même génie & du même goût. Pour la musique on sçait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée, que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes, elle rend les ames molles & voluptueuses : les tons languissans & passionnés ne font tant de plaisir, qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi à Sparte, les magistrats brisoient tous les instrumens dont l'har-

monie étoit trop délicieuse, & c'étoit-là une de leurs plus importantes polices ; c'est pourquoi Platon rejette févèrement tous les tons délicieux, qui entroient dans la musique des Asiatiques. A plus forte raison les Chrétiens qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnés.

La poësie & la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des sentimens vifs & sublimes pour la vertu : combien avons-nous d'ouvrages poëtiques de l'écriture, que les hébreux chantoient selon les apparences. Les cantiques ont été les premiers monumens qui ont conservé plus distinctement avant l'écriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puissante parmi des peuples payens, pour élever l'ame au-dessus des sentimens vulgaires. L'église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfans, que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts que l'Esprit de Dieu même a consacrés. Une musique & une poësie chrétienne seroient le plus grand de tous les secours, pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guères sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune *fille* qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix, du génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer. La défense irriteroit la passion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter. La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien ; d'ailleurs elle a un privilege pour les femmes, sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art ; mais dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir, d'occuper l'esprit en même-tems que les mains de femmes de condition, je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art & l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connoissance des règles du dessin ne les conduit : de-là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles, & dans les broderies, est d'un mauvais goût : tout y est confus, sans dessein, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, & d'argent à ceux qui les achetent ; leur éclat éblouit ceux qui les voyent de loin, ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode ; qui voudroit contester, passeroit pour visionnaire : elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, & par-là se mettre en état de faire avec une médiocre dépense & un grand plaisir des ouvrages d'une noble variété, & d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre & mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie & utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, & en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jesus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer pour l'éducation d'une jeune *fille*, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, & la profession qu'elle embrassera selon les apparences ; prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au dessus de son bien & de sa condition. Il n'y a guères de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré ; ce qui auroit rendu heureux, n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une *fille* doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, & ne lui laissez point goûter les amusemens de la ville, montrez-lui les avantages d'une vie simple & active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour, ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule & disproportionné, renfermez-la dans les bornes de sa condition, & donnez-lui pour modèles les personnes qui réussissent le mieux ; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie, apprenez-lui l'œconomie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes & pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, & enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire religieuse, sans y être poussée par ses parens, tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire ; faites lui faire des épreuves sérieuses, ou des forces de son esprit & de son corps, sans attendre le noviciat, qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde ; accoutumez-la au silence, exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur & à ses habitudes : essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre, tâchez de l'accoutumer à une vie grossière, sobre & laborieuse, montrez-lui en détail com-

bien on est libre & heureux de savoir se passer des choses que la vanité & la mollesse, ou même la bienséance du siècle rendent nécessaires hors du cloître; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites lui en sentir le bonheur que Jesus-Christ nous a révélé. Enfin n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune vanité du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne, montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

Des gouvernantes.

Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer dans l'esprit de beaucoup de gens pour un projet chimérique. Il faudra, dira-t-on, un discernement, une patience, & un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considérer attentivement, que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que nos pensées vont, lorsque rien ne les arrête sur le papier. Mais enfin lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, & de s'être efforcé d'y atteindre: c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point une nature accomplie dans les enfans, & un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite. Au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés: je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, & j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser en tout ou en partie ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réüssir une éducation négligée & mal conduite; mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation? J'avoue qu'on peut faire, & qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paroisse, est plus court, puisqu'il mène droit où l'on veut aller: l'autre chemin qui est celui de la crainte, & d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paroisse, est trop long, car on n'arrive presque jamais par-là au seul vrai but de l'education, qui est de persuader les esprits, & d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plûpart des enfans qu'on a conduits par ce chemin, sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie; & après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience & leurs propres réflexions leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée & superficielle n'avoit point sçu leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfans, & que les gens sans expérience regardent comme accablantes & impratiquables, épargnent des désagrémens bien plus fâcheux, & applanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte & plus rude. Enfin considérez que pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières, que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne presser point les enfans, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement & de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour les mieux connoître, & de les redresser avec patience lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante; c'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réüssir par les soins d'un sujet médiocre; ce n'est pas de demander trop de ce sujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, & une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil & d'abstrait, quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, & cela suffit; faites qu'elle le lise plusieurs fois, prenez la peine de le lire avec elle, donnez lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, & dont elle ne se sent pas persuadée; ensuite mettez-la dans pratique, & à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les regles de cet écrit, qu'elle étoit convenue de suivre, faites le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible, mais si vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel; d'ailleurs vous n'aurez pas long-tems de grandes difficultés là-dessus: car cette gouvernante, si elle est sensée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique & par vos avis, que par de longs raisonnemens, bien-tôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfans sur les plus importantes maximes, tous faits,

ensorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre ; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très-utilement du catéchisme historique, dont nous avons déjà parlé : faites que la gouvernante que vous formez, le lise plusieurs fois, & sur tout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation, car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, & elles se font toujours mal par les esprits mal-faits. Choisissez donc ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque *fille* que vous croirez capable d'être formée, songez de bonne heure à la dresser pour cet emploi, & tenez-la quelque tems auprès de vous pour l'éprouver avant que de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes, formées de cette manière, seroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut être du mécompte en plusieurs de ces sujets ; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi se dédommager, & on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses & séculières qui s'appliquent selon leur institut, à élever des *filles*, pourroient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires & leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore : c'est celle de l'irrégularité des parens : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est, qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites & des exemples édifians. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit dans la plupart des maisons que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que de sujets de divisions entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfans ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, & dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses *filles*. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des *filles* à la vûe d'une telle mère ? Souvent encore on voit des parens, qui, comme dit saint Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, & à d'autres divertissemens qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse & occupée dans laquelle ces parens même les veulent engager. Ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse, mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passionnées & de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, & leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse, & ils la regardent comme triste & austère, si elle ne souffre ce mélange du bien & du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du desir d'une bonne éducation de ses enfans, sans en vouloir prendre la peine, ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires ?

Finissons par le portrait que le sage fait d'une femme forte. « Son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin, & des extrêmités de la terre : le cœur de son époux se confie à elle, elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires, tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, & jamais de mal : elle cherche la laine & le lin, elle travaille avec des mains pleines de sagesse : chargée comme un vaisseau marchand, elle porte de loin ses provisions ; la nuit elle se lève & distribue la nourriture à ses domestiques ; elle considère un champ, & l'achète de son travail, fruit de ses mains ; elle plante une vigne, elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras, elle a goûté, & vu combien son commerce est utile ; sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit, sa main s'attache aux travaux rudes, & ses doigts prennent le fuseau : elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre ; elle ne craint ni froid, ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits ; elle a tissu une robe pour elle, le fin lin & la pourpre sont ses vêtemens : son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire, dans les conseils où il est assis avec les hommes les plus vénérables : elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux chananéens ; la force & la beauté sont ses vêtemens, & elle rira dans son dernier jour ; elle ouvre sa bouche à la sagesse, & une loi de douceur est sur sa langue ; elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, & elle ne mange jamais son pain sans occupation ; ses enfans se sont élevés, & l'ont dit heureuse ; son mari s'élève de même, & il la loue : plusieurs *filles*, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées ; les graces sont trompeuses, la beauté est vaine ; la femme qui craint Dieu, c'est celle qui sera loué ; donnez-lui du fruit de ses mains & qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres.

Quoique la différence extrême des mœurs, la

briéveté & la hardiesse des figures rendent d'abord ce langage obscur; on y trouve un style si vif & si plein, qu'on en est bientôt charmé, si on l'examine de près: mais ce que je souhaite davantage qu'on y remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes, c'est celle du Saint Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer dans une femme riche & noble la simplicité des mœurs, l'œconomie, & le travail. (*De l'éducation des filles, de le Mothe-Fénélon*).

Dès qu'une fois il est demontré que l'homme & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, &, par conséquent, les goûts qui les dirigent. Après avoir táché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez vous toujours être bien guidé? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas; votre orgueil vous trompe; ce feroient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes, de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des *filles?* Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît? Elle n'ont point de collèges: grand malheur! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils feroient plus sensément & plus honnêtement élevés! Force-t-on vos *filles* à perdre leur tems en niaiseries? leur fait-on, malgré elles, passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous, nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y consentiront de bon cœur! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront; & c'est alors qu'ils feront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes, ne leur sont pas également partagées; mais prises en tout, elles se compensent; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; constante maniére d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice: les rusées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'usurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée, sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre *fille* un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose & bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante, de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale: les hommes dépendent des femmes par leurs desirs; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les

en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation; & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infame puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public; mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tache, & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit delà que le système de son éducation doit être à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes, des femmes dependent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but ; & tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doivent le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble; & ce n'est pas non plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste & posé de leur sexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation elles y renoncent ; elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folles pour aimer des foux; le desir d'attirer ces gens là, montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle se presseroit d'en faire, & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire, prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon ses vues : règlons ces vues sur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites *filles* presque en naissant aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, & à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscrettement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils ayent du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux *filles* cette première leçon ; elle est très-bonne. Puisque le corps nait, pour ainsi dire, avant l'ame, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent; dans l'un, cet objet est le développement des forces; dans l'autre, il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace; il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les couvens, où les pensionnaires ont une nourriture grossière, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle, où une *fille* délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mère dans une chambre bien close, n'ose se lever ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulence naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue, jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la jeunesse.

Les *filles* de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'état que les mères aient porté la mousquet

quet & fait l'exercice à la Prussienne; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes *filles* paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entr'elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de *filles* des premiers citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la nature & la raison prescrivent au sexe; aussi de ces meres-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre; & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grèce.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modèle à l'art, quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toute part nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesque's les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce; & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nud; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement.

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplait fort, j'en conviens, dans une personne de vingt-ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout temps ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite *fille* de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût, cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit: la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout, la grace ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre; mais le plaisir & le désir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, & cela doit-être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit, des tambours, des sabots, de petits carosses: les *filles* aiment mieux ce qui donne dans la vue & sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur tout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure, c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite *fille* passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe: les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre, dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment. Mais direz vous, elle pare sa poupée & non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore: elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui,

qui lui feroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne, ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et, en effet, presque toutes les petites *filles* apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre, la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes, de jeunes *filles* n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût: mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes, parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuses, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les *filles* en général sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité; l'art des mères est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, & cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les *filles*, est plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur sexe, ainsi que du notre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'age, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison, je ne veux pas qu'on y force de jeunes *filles* avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, & dans la manière dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une *fille* sache lire & écrire de si bonne heure? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, & toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir & l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus sensible en tout temps, ne demande un plus long usage, & ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faisoit incessamment des O grands & petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des O. Son frère n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite *fille* étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reste du progrès.

Justifier toujours les soins que vous imposez aux jeunes *filles*, mais imposez-leur en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les *filles* doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévère, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des defauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés

établissemens, la vie d'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les *filles* ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénélon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les regles précédentes ; que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite *fille* qui aimera sa mère ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent, car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mère, l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mère de la *fille*, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les *filles* se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse ; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux ; mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre, ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La première & la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre, ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe : un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les *filles* soient toujours soumises, mais que les mères ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible ; il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe ; & persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes ; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les *filles*, les petites *filles*, qui ne font pour ainsi dire, que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge, & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais

mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé, sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde fait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande ; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit, en ma présence, une petite *fille* de six ans dans un cas beaucoup plus difficile ; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement, ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; & de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien ; & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins ; sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, elle seroit son esclave : c'est par cette supériorité de talens qu'elle se maintient son égale, & qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse, elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état ; l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charmes à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne ; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés ; & souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes *filles* est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, & que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune *fille* se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiète de sa figure ainsi déguisée & de ce qu'on en pourra penser : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage, croyez vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être fera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant, que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle en sera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non de la personne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, & Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Appelles à un mauvais peintre qui peignoit Hélène fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune *fille* qui ait du goût & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline & des fleurs, sans diamans, sans pompons, sans dentelle, elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante,

que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens choisissent les bons, s'y tiennent, & n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette: les jeunes demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons remplissent leur journée; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les dames, & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure, mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures? En rassemblant des femmes autour de soi, on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus: & puis viennent les marchandes, les brocanteurs, les petits messieurs, les petits auteurs, les vers, les chansons, les brochures: sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense; & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes: faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'apperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors, il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie, de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

Je sais que les sévères instituteurs veulent qu'on n'aprenne aux jeunes *filles* ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes, la danse est une invention du démon, une jeune *fille* ne doit avoir d'amusement que son travail & la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! Pour moi, j'ai grand'peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier dieu, ne passent leur jeunesse à toute toute autre chose, & ne réparent de leur mieux étant mariées, le temps qu'elles pensent avoir perdu *filles*. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe; qu'une jeune *fille* ne doit pas vivre comme sa grand'mère qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge: le temps ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle? N'est-elle point peut être encore un fruit de nos préjugés? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant? A force d'outrer tous les devoirs, le christianisme les rend impraticables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien: mais moi je dis que cela devroit être, puisqu'enfin les chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas, au bout de sa vie & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de

chez lui? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun fait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danser ou à chanter, aborder d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enseigner sa frivole science un ton plus pédantesque & plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis: cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux *filles* des maîtres ou des maîtresses? Je ne sais; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes *filles* que leurs leçons ne leur sont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si important, dont elles ne tarderont guères, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes; leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon. Il faut que ce soient elles qui la demandent. On ne doit point faire une tâche d'une récompense & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en regle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître à danser prenne une jeune écolière par sa main délicate & blanche, qu'il lui fasse accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant; mais je sais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'industrie & les talens le goût se forme; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence & de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les *filles* que chez les garçons; car pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des gouvernantes, il faudroit être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes *filles* acquierent si vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, & que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des *filles* comme celui des garçons par cette interrogation dure: *à quoi cela est-il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre: *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent; & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours

subordonnée à la premiére ; qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes *filles* pour être vraie, que de l'être sans grossiereté ; & comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, & la femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoi qu'il en soit du caractere des femmes, leur politesse est moins fausse que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct. Mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guères aux femmes d'être polies, ni par conséquent aux *filles* d'apprendre à le devenir. La premiére leçon vient de la nature ; l'art ne fait plus que la suivre, & déterminer, & suivant nos usages, sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entr'elles, c'est tout autre chose. Elles y mettent un air si contraint, & des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, & semblent sincères dans leur mensonge, en ne cherchant guères à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel ; & contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baisent de meilleur cœur, & se caressent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscretes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes *filles*, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vû leur pénétration à pressentir les mysteres qu'on leur cache, & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'esprit & la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amusement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes, les premières & peut-être les plus utiles de leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant sous l'attrait du plaisir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime, en quoi consiste la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des *filles* ; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure ; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui régne entr'eux, tout tend à la fin commune : on ne sait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mère & la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères & des maris comme celle de l'église.

Ne pouvant tirer d'elles seules la règle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison ; mais se laissant entrainer par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes ; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractère outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriser ; l'effroi du repentir la rend tyrannique ; & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures est la première source du fa-

natisme ; & celle qu'on exige pour des choses absurdes mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique ; mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premièrement, pour enseigner la religion à de jeunes *filles*, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites les courtes, selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites les toujours avec le recueillement & le respect convenables ; songez qu'en demandant à l'Être suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes *filles* sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours dieu fâché contr'elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles, qu'elles ne vous voyent jamais remplir ; que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites *filles*, & désirer dêtre grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement ? L'exemple, l'exemple ! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens ; c'est l'écolier qui instruit le maître. Elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La première question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a créée & mise au monde ?* A quoi la petite *fille* croyant bien que c'est sa mère, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit-là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entends guères, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit ; & ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit guères aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand sur les seules demandes, l'enfant fera de lui-même ses réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tout. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espèce de modèle, & je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légère idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la première question de notre catéchisme il faudroit que celui-là commençât à-peu près ainsi.

LA BONNE.

Vous souvenez-vous du tems que votre mère étoit *fille* ?

LA PETITE.

Non, ma Bonne.

LA BONNE.

Pourquoi non ? vous qui avez si bonne mémoire ?

LA PETITE.

C'est que je n'étois pas au monde.

LA BONNE.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

LA PETITE.

Non.

LA BONNE.

Vivrez-vous toujours ?

LA PETITE.

Oui.

LA BONNE.

Etes-vous jeune ou vieille ?

LA PETITE.

Je suis jeune.

LA BONNE.

Et votre grand-maman, est-elle jeune ou vieille ?

LA PETITE.

Elle est vieille.

LA BONNE.

A-t-elle été jeune ?

LA PETITE.

Oui.

La

LA BONNE.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

LA PETITE.

C'eſt qu'elle a vieilli.

LA BONNE.

Vieillirez-vous comme elle ?

LA PETITE.

Je ne ſais.

LA BONNE.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

LA PETITE.

On les a défaites.

LA BONNE.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

LA PETITE.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

LA BONNE.

Et pourquoi vous étoient-telles trop petites ?

LA PETITE.

Parce que j'ai grandi.

LA BONNE.

Grandirez-vous encore ?

LA PETITE.

Oh ! oui.

LA BONNE.

Et que deviennent les grandes *filles* ?

LA PETITE.

Elles deviennent femmes.

LA BONNE.

Et que deviennent les femmes ?

LA PETITE.

Elles deviennent mères.

LA BONNE.

Et les mères, que deviennent-elles.

LA PETITE.

Elles deviennent vieilles.

LA BONNE.

Vous deviendrez donc vieille ?

LA PETITE.

Quand je ſerai mère.

LA BONNE.

Et que deviennent les vieilles gens ?

LA PETITE.

Je ne ſais.

LA BONNE.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

LA PETITE.

Il eſt mort.

LA BONNE.

Et pourquoi eſt-il mort ?

LA PETITE.

Parce qu'il étoit vieux.

LA BONNE.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

LA PETITE.

Ils meurent.

LA BONNE.

Et vous, quand vous ſerez vieille ; que.....

LA PETITE, *l'interrompant.*

O ma bonne ! je ne veux pas mourir.

LA BONNE.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

LA PETITE.

Comment ? eſt-ce que maman mourra auſſi ?

LA BONNE.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mène à la mort.

LA PETITE.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

LA BONNE.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

LA PETITE.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

LA BONNE.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous vivre toujours ?

LA PETITE.

Quand je ferai bien vieille, bien vieille....

LA BONNE.

Hé bien?

LA PETITE.

Enfin, quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

LA BONNE.

Vous mourrez donc une fois?

LA PETITE.

Hélas! oui.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivoit avant vous?

LA PETITE.

Mon père & ma mère.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivoit avant eux?

LA PETITE.

Leur père & leur mère.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivra après vous?

LA PETITE.

Mes enfans.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivra après eux?

LA PETITE.

Leurs enfans.

En suivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement & une fin, comme à toutes choses; c'est-à-dire, un père & une mère qui n'ont eu ni père ni mère, & des enfans qui n'auront point d'enfans. Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles, que la première question du catéchisme est suffisamment préparée. Alors seulement on peut le faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là jusqu'à la deuxième réponse, qui est, pour ainsi dire, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure méthaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite *fille* à résoudre ces questions; c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement: vous me demandez ce que c'est que Dieu; cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses; mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres, que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà surtout de quoi les pères & les mères sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une vierge soit la mère de son créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Père & du Fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'Esprit procède de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement; je ne vois pas que la décision de ces questions, en apparence essentielles, importe plus à l'espèce humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'église, orner les murs d'images, dire ou entendre la messe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres; quant à moi, cela ne m'interesse point du tout. Mais ce qui m'interesse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet être suprême sera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulières, vient au même point par une route opposée, pour établir l'ordre à sa manière, il trouble la paix, dans son téméraire orgueil, il se rend l'intreprête de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place, on devroit le punir comme sacrilège, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées,

toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos *filles* des théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprennez des choses du ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs, à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime, à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera, à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparoitront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes, pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur demande est bien, ce qu'on leur défend est mal, elles n'en doivent pas savoir davantage, par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, & alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espèce humaine une règle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle que se doivent rapporter toutes les autres ; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette règle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que si ces deux règles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, & qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison : mais à ce mot que de questions s'élèvent ! Les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec succès ? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées ? est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient ?

Les diverses manières d'envisager & de résoudre ces questions, font que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi que la prémière servante du maitre : les autres, non contens d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres ; car, la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raison qui mène l'homme à la connoissance de ses devoirs n'est pas fort composée ; la raison qui mène la femme à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéissance & la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques, très-simples, très-saines, ou une manière de vivre très-retirée. Dans des grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire, souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions, dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime, elle doit surtout obtenir celle de son époux ; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle

ne fait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, & à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les récuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pese, elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables, elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tout deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines, il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place, un petit cercle se rassemble autour d'elle & semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & vous en offre; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui, tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau: mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle, elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste, il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manège de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse, car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secretes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& surement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient ils un instant ses dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggere de semblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement

ménagés ; & c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

Usa ogn'arte la donna, ande sia colto
Nella sua rete alcun novello amante ;
Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Or, cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes, elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne sait pas mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner ? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs legitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir ? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin Pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître fonger à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainsi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit tres-bien un de mes adversaires, on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentiments qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien, ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, surtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit ce pas y succomber ? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses ? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres ? Tant s'en faut, elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du mensonge. Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'énorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-mêmes qui les inspirent ; celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sinceres, les plus constantes dans tous leurs engagemens, & celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne sache que la seule Mademoiselle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Aussi Mademoiselle de l'Enclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celles du notre : on vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme. A la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maitresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la philosophie moderne, en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté prétendue ; & je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siecle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre est de les aimer par la considération de leurs avantages, c'est le seul

moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoît bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le ciel vous place vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes, leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée, elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes; & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la nature. La femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle, est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumière la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres, qui soit à la portée de notre espèce; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mère de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guères moins recluse dans sa maison que la religieuse dans son cloitre. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des couvens, leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les *filles* vivent dans des couvents, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les *filles* avoient comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêres publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux *filles* à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Mères, faites du moins vos compagnes de vos *filles*. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, plus ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre, tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle *fille* résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes, pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles mesures avez vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mère, souvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets au-

trement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mère est pour la *fille* une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa *fille* dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les couvens sont de véritables écoles de coquetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites maîtresses. En sortant de là pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre, faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation; mais il me semble qu'en général dans les pays protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres mères que dans les pays catholiques; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique il faut la connoître, il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mère n'a point élevée n'aimera point à élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoit-on ses parens, on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siècle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux *filles* une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les devore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs mères. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources. La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur, cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiement honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi loin de la capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mère sensée amène sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette *fille* est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ: ah! retournons dans notre chaumière! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles, les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des *filles*, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve; que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses? car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels. Il ne s'agit point

pour cela d'ennuyer de jeunes *filles* de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à des jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit, point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéi, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déjà par la douceur de son caractère & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manières plus attentives près d'une *fille* de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde!

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles, ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens, ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes? Personne au monde, non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures; croyez vous que leurs jugemens me soient indifférens? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs, je veux encore honorer leur justice: peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort, si l'on savoit le mettre en œuvre! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome, le siège de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébeiens obtinrent le consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortege de belles Dames françoises, je n'en connois point de plus indécent: mais composez le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des mères. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire? En pénétre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain! Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, & où est la passion sensuelle & grossière dans un homme qui veut mourir? Nous nous mocquons des Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencèrent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit les relations naturelles

naturelles ne changent point, la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même, les préjugés sous le vain nom de raison n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand & beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques, & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, de deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent ; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs & les Cléopatres, & quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore, elle seule saura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands & pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles & fortes. Il y a un certain langage devot dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister, tirées des choses mêmes. Une *fille* élevée sagement & pieusement, a sans doute de fortes armes contre les tentations ; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique, devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle personne ne méprisera son corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre ; jamais elle ne pleurera sincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitise ; jamais elle ne pourra croire en secret que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raisons en dedans & pour elle-même, car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ses idées, & qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jesus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer : il faut une raison a la portée du sexe & de l'age. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Quæ quia non liceat non facit, illa facit :

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévère.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir, montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite, apprenez leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles, prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes, qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sure qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries, vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes ; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée, avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part

les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est femme, voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui regne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel, elle a le cœur très sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable, une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent, d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect: mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mère n'a point d'autre femme-de-chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveilles celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une pièce du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très modeste en apparence & très coquette en effet, elle n'étale point ses charmes, elle les couvre: mais en les couvrant, elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit, voilà une *fille* modeste & sage; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels, elle les sent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds, à marcher légèrement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son père, de maîtresse à danser que sa mère, & un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement, qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix, peu-à-peu elle devint sensible à l'harmonie, enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent, elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie sait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office, elle sait le prix des denrées, elle en connoît les qualités, elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle elle apprend à gouverner la sienne, elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même: c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi: pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de *fille*, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine: le détail a quelque chose qui la dégoûte, elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts: elle laisseroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre; sitôt

qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mère. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa *fille* dès son enfance, elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son temps & président encore à l'autre ; ensorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins, le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse, les raffinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple, elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son temps à des soins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame ; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des *filles* comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie, dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mère n'en revenoit pas toujours vide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mère la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage & les sucreries ; elle aime la pâtisserie & les entremets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus, elle mange de tout très-médiocrement, son sexe moins laborieux que le nôtre a moins besoin de réparation. En toute chose, elle aime ce qui est bon & le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père & de sa mère, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté elle étoit même folâtre dans son enfance : mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois, par un reste d'habitude, à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur ; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son père ou sa mère la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénère en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, & sa manière d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que la honte ne vient pas tant du châtiment que sa faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, & sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé.

En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'élève & se révolte en eux contre l'injustice ; la nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem

Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entière à servir dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse en lui disant toujours : » ma fille, ces connoissances ne sont pas de vôtre âge ; votre mari vous en instruira quand il sera temps ». Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux Anges ; elles l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chère à son respectable père, à sa tendre & digne mère ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir, elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un temps où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoise ; froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir, le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté, les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche, elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant, elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huées.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres *filles* de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas par-tout la même en même temps.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoit les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état ; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, surtout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend medisantes & satyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe ; & pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde ; mais elle est obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel le sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est

point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, & qui plaît. Elle ne fait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, & qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple, *je vous remercie*; mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts: elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne audessous sitôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins mais décens; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser: car elle méprise surtout le petit jargon de la galanterie comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec une ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment: « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces choses-là mieux que vous; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier; mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une *fille* de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la première inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractère. Si ce caractère est tel que je l'imagine, pourquoi son père ne lui parleroit-il pas à peu près ainsi:

« Sophie, vous voilà grande *fille*, & ce n'est pas pour l'être toujours qu'on le devient. Nous voulons que vous soyez heureuse; c'est pour nous que nous le voulons, parce que notre bonheur dépend du vôtre. Le bonheur d'une honnête *fille* est de faire celui d'un honnête homme; il faut donc penser à vous marier de bonne heure, car du mariage dépend le sort de la vie, & l'on n'a jamais trop de temps pour y penser.

Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut être celui d'une bonne femme. Sophie, vous serez cette femme rare, vous serez la gloire de notre vie & le bonheur de nos vieux jours: mais de quelque mérite que vous soyez pourvue, la terre ne manque pas d'hommes qui en ont encore plus que vous. Il n'y en a pas un qui ne dût s'honorer de vous obtenir, il y en a beaucoup qui vous honoreroient davantage. Dans ce nombre, il s'agit d'en trouver un qui vous convienne, de le connoître & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de convenances, que c'est une

folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes ; quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand elles manquent, on s'en passe. Le bonheur parfait n'est pas sur la terre ; mais le plus grand des malheurs & celui qu'on peut toujours éviter, est d'être malheureux par sa faute.

» Il y a des convenances naturelles, il y en a d'institution, il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les parens sont juges des deux dernieres especes, les enfans seuls le sont de la première. Dans les mariages qui se font par l'autorité des péres, on se règle uniquement sur les convenances d'institution & d'opinion; ce ne sont pas les personnes qu'on marie, ce sont les conditions & les biens. Mais tout cela peut changer : les personnes seules restent toujours, elles se portent par-tout avec elles, en dépit de la fortune, ce n'est que par les rapports personnels qu'un mariage peut être heureux ou malheureux.

» Votre mère étoit de condition, j'étois riche ; voilà les seules considérations qui porterent nos parens à nous unir. J'ai perdu mes biens, elle a perdu son nom, oubliée de sa famille, que lui sert aujourdhui d'être née demoiselle ? Dans nos désastres, l'union de nos cœurs nous a consolés de tout ; la conformité de nos goûts nous a fait choisir cette retraite ; nous y vivons heureux dans la pauvreté, nous nous tenons lieu de tout l'un à l'autre : Sophie est notre trésor commun ; nous bénissons le ciel de nous avoir donné celui-là, & de nous avoir ôté le reste. Voyez, mon enfant, où nous a conduit la providence ! Les convenances qui nous firent marier sont évanouies, nous ne sommes heureux que par celles que l'on compta pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien : leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs premiers guides ; car comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend point de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant de s'unir. C'est-là le droit de la nature que rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bonheur du mariage & aux mœurs des citoyens. Vous voyez, ma Sophie, que nous ne vous prêchons pas une morale difficile. Elle ne tend qu'à vous en rendre maitresse de vous même, & à nous en rapporter à vous sur le choix de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour vous laisser une entière liberté, il est juste de vous parler aussi des vôtres pour en user avec sagesse. Ma *fille*, vous êtes bonne & raisonnable, vous avez de la droiture & de la piété, vous avez les talens qui conviennent à d'honnêtes femmes, & vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens; mais vous êtes pauvre, vous avez les biens les plus estimables & vous manquez de ceux qu'on estime le plus. N'aspirez donc qu'à ce que vous pouvez obtenir, & réglez votre ambition, non sur vos jugemens ni sur les nôtres, mais sur l'opinion des hommes. S'il n'étoit question que d'une égalité de mérite, j'ignore à quoi je devrois borner vos espérances: mais ne les élevez point au-dessus de votre fortune, & n'oubliez pas qu'elle est au plus bas rang. Bien qu'un homme digne de vous ne compte pas cette inégalité pour un obstacle, vous devez faire alors ce qu'il ne fera pas : Sophie doit imiter sa mère, & n'entrer que dans une famille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point vu notre opulence, vous êtes née durant notre pauvreté ; vous nous la rendez douce & vous la partagez sans peine. Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point des biens dont nous bénissons le ciel de nous avoir délivrés ; nous n'avons goûté le bonheur qu'après avoir perdu la richesse.

« Vous êtes trop aimable pour ne plaire à personne, & votre misère n'est pas telle qu'un honnête homme se trouve embarrassé de vous. Vous serez recherchée, & vous pourrez l'être de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils se montroient à vous tels qu'ils sont, vous les estimeriez ce qu'ils valent, tout leur faste ne vous en imposeroit pas long-temps : mais quoique vous ayez le jugement bon, & que vous vous connoissiez en mérite, vous manquez d'experience & vous ignorez jusqu'où les hommes peuvent se contrefaire. Un fourbe adroit peut étudier vos goûts pour vous séduire, & feindre auprès de vous des vertus qu'il n'aura point. Il vous perdroit, Sophie, avant que vous vous en fussiez appercue, & vous ne connoîtriez votre erreur que pour la pleurer. Le plus dangereux de tous les pièges, & le seul que la raison ne peut éviter, est celui des sens ; si jamais vous avez le malheur d'y tomber, vous ne verrez plus qu'illusions & chimères, vos yeux se fascineront, votre jugement se troublera, votre volonté sera corrompue, votre erreur même vous sera chère ; & quand vous seriez en état de la connoître, vous n'en voudriez pas revenir. Ma *fille*, c'est à la raison de Sophie que je vous livre, je ne vous livre point au penchant de son cœur. Tant que vous serez de sang froid, restez votre propre juge ; mais sitôt que vous aimerez, rendez à votre mère le soin de vous. »

« Je vous propose un accord qui vous marque notre estime & rétablisse entre nous l'ordre naturel. Les parens choisissent l'époux de leur *fille* & ne la consultent que pour la forme, tel est l'usage. Nous ferons entre nous tout le contraire, vous choisirez & nous serons consultés.

Usez de votre droit, Sophie, usez-en librement & sagement. L'époux qui vous convient doit être de votre choix & non pas du nôtre; mais c'est à vous de juger si vous ne vous trompez pas sur les convenances, & si, sans le savoir, vous ne faites point autre chose que ce que vous voulez. La naissance, les biens, le rang, l'opinion n'entreront pour rien dans nos raisons. Prenez un honnête homme dont la personne vous plaise & dont le caractère vous convienne; quel qu'il soit d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gendre. Son bien sera toujours assez grand, s'il a des bras, des moeurs, & qu'il aime sa famille. Son rang sera toujours assez illustre, s'il l'ennoblit par la vertu. Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'importe? nous ne cherchons pas l'approbation publique, il nous suffit de votre bonheur. »

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les *filles* élevées à votre manière. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer: mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, & que si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parens.

Mettons la chose au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, & surtout les sentimens dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront à l'impétuosité des sens un contre-poids qui lui suffira pour les vaincre, ou du moins pour leur résister longtems. Elle mourroit plutôt martyre de son état, que d'affliger ses parens, d'épouser un homme sans mérite, & de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la sensibilité d'une Angloise, elle a, pour contenir son cœur & ses sens, la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, & qui, dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples: tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractère, sa figure même ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien: mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détours l'histoire d'une *fille* si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son père & sa mère jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyèrent passer un hiver à la ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage; car la fiere Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle; & quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte *fille* plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes, lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroissoient décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie: mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service: c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyans: vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & désespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-temps avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la

même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte; on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mère inquiete de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant & ces caresses invincibles, que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma *fille*, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mère. Quels sont donc ces secrets qu'une mère ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines? qui est-ce qui les partage? qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton père & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître?

Loin de cacher ses chagrins à sa mère, la jeune *fille* ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens, malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mère, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remède étoit si facile & si légitime? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit elle un mari, que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie: elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge: les autres leur marquoient toujours; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des singes, elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mère! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les réprime; un goût sans estime ne peut durer. Ah! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie! son charmant modèle est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui même; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mère les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystère. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécessité vertu? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mère que ce caprice avoit quelqu'autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchagée de sa peine secrete, ne cherchoit qu'à s'épanchet. Sa mère la presse; elle hésite, elle se rend enfin; & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse *fille*, sa tristesse est sans remède, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause: eh bien! la voilà, dit-elle en jettant le livre sur la table. La mère prend le livre & l'ouvre: c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa *fille* est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son père & sa mère connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se trompèrent: la raison n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le

le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siècle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manières de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes, qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la manière dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon père ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi, qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimère. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui lui sache aimer. Mais qu'est-il? Où est-il? Je l'ignore; il n'est aucun de ceux que j'ai vu sans doute; il n'est aucun de ce que je verrai. O ma mère! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précédèrent? Représentai-je une mère impatientée changeant en rigueurs ses premières caresses? Montrerai-je un père irrité oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des *filles*? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer, par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des désirs modérés? Je réponds que non; mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de désirs immodérés.

Or, tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable *fille* pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

(*Emile*).

Notre amie, Madame, me prie de donner des conseils pour l'éducation de notre petite *fille*; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir. Personne n'a des lumières plus étendues, une raison plus sûre, & une piété plus solide que vous, Madame. Mais on croit qu'une grand'mère a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des privilèges de son âge: nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne: chaque âge demande une attention particulière. C'est dans ces premières années que se forment dans le cerveau des traces qui ne s'effacent jamais, & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, & de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la religion, lui en parler d'une maniere touchante. Vous ne vous rendez maitresse de l'esprit, qu'en intéressant le cœur: trop heureuse si, dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet!

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter; qu'elle donne une grande idee d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans: il est bon de vivre sérieusement & un peu sévèrement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils savent se servir très-avantageusement pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premières graces cachent bien des défauts il ne faut pas s'en laisser séduire. Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'est l'amour-propre: nous ne saurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir. Il faut bien se garder de l'augmenter par la louange. La louange est un des grands dangers de l'éducation: par elle vous étendez l'idee qu'elles ont d'elles-mêmes; vous armez leur orgueil, vous leur donnez une préférence sur leurs compagnes: elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aisées à blesser: cela forme un caractère peu aimable. Il faut bien se garder de leur faire sentir combien elles sont chères, & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles: par-là vous fortifiez leur amour-propre. Laissez-les faire; quelqu'appliqué que vous soyez à le détruire, il soutiendra se

droits contre vous. Les enfants timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite personne est vive & confiante : elle a besoin d'être contenue & réprimée. Ce n'est pas que je veuille bannir la louange : c'est un aide à l'éducation & à la vertu ; mais il faut savoir la placer, ne la donner pas par sentiment, ni séduite par leurs agrémens, mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer sur les graces extérieures : elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout, mais sur leurs bonnes actions. Il faut leur donner un grand amour pour la vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens, leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement *j'ai tort*, & se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'honneur, & leur peindre le déshonneur, comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudroit conserver leur crainte pour le déshonneur. Qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens, & le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime & à la honte de leurs fautes, c'est une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition, & l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader, que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils souhaitent, non comme récompense, mais comme une suite nécessaire des bonnes actions qu'ils ont faites. Par-là ils s'accoutument à croire que ce qu'ils desirent n'est donné & n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits présens que vous leur faites sont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaisir, qu'il faut seulement souffrir si c'est pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses qu'il faut leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, & s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager, & leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans, de les rendre souples, de les faire plier sous l'autorité de la raison, & de leur apprendre à ne pas céder à leurs désirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté ; & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils désirent, ils veulent par leurs larmes maintenir le droit, qu'ils s'imaginent avoir, de faire ce qu'ils souhaitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels de ceux de la fantaisie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins. Ce qui donne de la force à nos desirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer ; & quiconque se permet de convertir ces souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il désire : on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne, & à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté & l'insensibilité de l'ame est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux : c'est le soutien des vertus, & le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'ame qui alonge les malheurs & les éternise. On ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il est nécessaire de les rendre sensibles à l'amitié & à la reconnoissance. C'est sur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus sûres & durables que par lui. Il est bon de les accoutumer à avoir l'esprit juste & le cœur droit. Inspirez-leur aussi la libéralité, & de partager ce qu'elles ont avec leurs compagnes. Il faut leur persuader que celle qui donne est la mieux partagée, puisqu'elle a pour elle la gloire, l'amitié, & le plaisir d'en faire.

Les enfans s'amusent souvent à contrefaire : quand ils le font avec grace, on s'en réjouit. C'est un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui est bon ; cela ne feroit pas rire, c'est le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément soit dans la moquerie. Rien de si aisé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidées & soutenues par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les règles générales pour tous les enfans, il y en a de particulières à chaque caractère. Pour peu d'application qu'on y donne, il est aisé de les découvrir. La petite personne, par exemple, est souple & flatteuse : c'est un caractère utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres. Cela séduit les personnes superficielles ; & qui est-ce qui ne l'est pas ? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caractères ? on se rend aux manières extérieures qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la société que du jargon, & se dispensent des vertus de la société & des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de manières, paient de réalités, & sont dans la nécessité d'être vrais & solides, dont les autres se dispensent.

— Je crains que la petite personne n'ait de la disposition à l'évaporation & à l'étourderie : c'est l'ennemie de la modestie. Et que faire d'une femme sans modestie ? La timidité doit être le caractère des femmes ; elle assure leurs vertus. La timidité & la modestie sont sœurs : elles se ressemblent, & souvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il est tems de songer sérieusement à sa correction : elle est avancée : ces petites imperfections, qui ne paroissent rien à ceux qui l'aiment, sont pourtant les semences des défauts. Vous savez bien mieux que moi, madame, qu'un philosophe trouvant un enfant le reprit de quelques défauts ; l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de chose.... Nul défaut habituel ne peut être petit*, repliqua-t-il.

Ceci, madame, est très-imparfait ; mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser & de l'étendre & le droit de me reprendre. (*Madame Lambert*).



I.

INDIFFÉRENCE. On remarque quelquefois dans les enfans une disposition d'esprit directement contraire à ce tempérament actif qui porte à s'enquérir de tout; je veux parler de *cette molle nonchalance qui leur fait regarder les choses d'un œil tout-à-fait indifférent, & leur inspire même une espèce de mépris pour leurs occupations*. Cette disposition est, selon moi, l'une des plus mauvaises qualités que puisse avoir un enfant, & des plus difficiles à corriger lorsqu'elle est naturelle. Mais comme on peut s'y tromper en certaines rencontres, il faut tâcher de bien connoître cette indifférence que les enfans ont pour leurs livres ou pour leurs occupations, & qu'on peut quelquefois trouver à redire dans un enfant. Sur le premier soupçon qu'a un père que son enfant ne soit d'une humeur paresseuse & indifférente, il doit l'observer avec soin, pour savoir s'il est froid & indifférent dans tout ce qu'il fait, ou bien s'il n'est lent & paresseux qu'à l'égard de certaines occupations, mais ardent & empressé pour d'autres; car quoiqu'on s'apperçoive qu'il n'étudie sa leçon que négligemment, & qu'il laisse écouler sans rien faire une bonne partie du temps qu'il passe dans sa chambre ou dans son cabinet, on n'en doit pas conclure tout aussi-tôt que cela vient de son tempérament négligent & paresseux: c'est peut-être par un pur effet de son jeune âge qu'il en use ainsi, & parce qu'il préfère à ses études certaine chose qui occupe toutes ses pensées, & que d'un autre côté il ne prend pas plaisir à étudier sa leçon par une raison fort naturelle, qui est qu'on l'y oblige comme à une chose indispensable. Pour distinguer exactement ce qui en est, observez votre enfant dans ses jeux & dans ses divertissemens lorsqu'il est hors du lieu où il est obligé d'étudier, & qu'il a une pleine liberté de s'occuper à ce qu'il veut: examinez, dis je, s'il est vif & agissant dans ce temps-là, s'il se propose quelque dessein, & s'il en poursuit l'exécution avec application & avec ardeur, jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout, ou bien s'il laisse passer le temps négligemment sans songer à rien faire. Si cette humeur froide & lente ne paroît en lui que lorsqu'il est après à étudier sa leçon, je crois qu'on peut l'en corriger aisément; mais si c'est un effet de son tempérament, il faudra prendre un peu plus de peine pour le guérir de ce défaut.

Moyen de corriger la nonchalance, si elle n'est pas universelle.

Si par l'empressement que votre enfant fait paroître pour ses divertissemens, ou pour quelque autre chose à laquelle il applique son esprit dans les intervalles de temps qui s'écoulent entre les heures de ses occupations, vous êtes convaincu qu'il n'est pas porté de lui-même à la fainéantise, mais qu'il n'y a que le dégoût qu'il a pour ses livres qui le rend négligent & paresseux lorsqu'il est obligé d'étudier sa leçon, il faut commencer par lui représenter doucement combien cette conduite est déraisonnable & à quels inconvéniens elle l'expose, puisqu'il perd par-là une bonne partie de son temps qu'il pourroit employer à goûter un véritable plaisir: mais souvenez-vous bien de lui dire cela avec beaucoup de douceur & de modération sans y insister beaucoup la première fois, vous contentant de lui proposer ces raisons communes en peu de mots. Si cela fait effet sur son esprit, vous serez venu à bout de cette affaire par les moyens qu'on doit le plus souhaiter d'employer en ces sortes d'occasions, je veux dire la raison & la douceur. Mais si cette premiere tentative ne vous réussit point, tâchez de lui faire honte de sa manière d'agir en le raillant de sa lenteur. Pour cet effet demandez-lui chaque jour lorsqu'il vient à table, pourvu qu'il n'y ait aucun étranger, combien de temps il a employé à ses occupations; & s'il n'a pas fait sa tâche dans le tems qu'on a droit de supposer qu'il auroit dû l'achever, faites-lui-en la guerre; tournez en ridicule cette négligence, mais sans ajouter aucune censure. Contentez-vous seulement de le regarder dès-lors avec froideur. Continuez d'en user ainsi avec lui jusqu'à ce qu'il change de conduite; & ayez soin que durant tout ce temps-là, sa mère, son gouverneur, & tous ceux qui sont auprès de lui, fassent la même chose; que si cela ne produit point l'effet que vous désirez, dites-lui qu'il ne sera pas inquiété davantage par un gouverneur qui prenne soin de son éducation, que vous ne voulez plus dépenser de l'argent pour tenir une personne auprès de lui sans rien faire; mais que, puisqu'il aime mieux s'amuser à tel ou tel jeu (quel qu'il soit) que d'étudier sa leçon, il ne doit pas employer son temps à autre chose. Après cela, obligez-le sérieusement à s'appliquer au jeu qui lui plaît le plus, & cela constamment le matin & l'après-midi jusqu'à ce qu'il en soit dégoûté, & qu'il veuille, à quelque prix que ce soit, donner certaines heures du jour à l'étude au lieu de les employer à ses divertissemens. Mais en lui imposant la nécessité de s'amuser ainsi à certains jeux, il faut nécessairement le voir faire vous-mêmes, ou en

charger quelqu'autre personne qui puisse règlément lui voir fournir cette tâche, de sorte qu'il n'ait pas la liberté de s'en dispenser. Je vous dis d'observer vous-même votre enfant, parce que c'est une chose bien digne des soins d'un père (telle affaire qu'il ait d'ailleurs) d'employer deux ou trois jours pour guérir son enfant d'un aussi grand défaut qu'est une molle indifférence pour ses occupations.

C'est ainsi qu'il faut s'y prendre, à mon avis : si la négligence d'un enfant n'est pas un effet de la constitution générale de son tempérament, mais simplement d'une aversion particulière ou acquise qu'il a pour l'étude, c'est ce que vous devez prendre soin d'examiner & de distinguer exactement. Mais quoique vous ayez les yeux sur lui pour observer à quoi il emploie le temps que vous laissez à sa disposition, il ne faut pourtant pas qu'il s'apperçoive que vous ou quelque autre personne pensiez à rien de tel. Cela seul peut l'empêcher de suivre son inclination : car étant tout occupé de ses desseins, mais n'osant les mettre en exécution de peur que vous n'en soyez instruit, il peut négliger de faire d'autres choses pour lesquels il n'a pour lors aucun goût, & ainsi paroître paresseux, froid & indifférent, quoique dans le fond toute sa nonchalance ne vienne que de ce qu'il a l'esprit appliqué à quelque chose qu'il n'ose faire, de crainte que vous ne le voyez ou que vous n'en soyez informé. Pour bien éclaircir ce point, l'épreuve doit être faite lorsque vous êtes absent, & que votre enfant n'a pas le moindre soupçon que qui que ce soit ait les yeux sur lui. Dans ce temps de liberté, il faut que quelqu'un à qui vous puissiez vous fier observe comment il emploie son loisir, & si, lorsqu'il est ainsi abandonné à lui-même pour suivre librement ses inclinations, il laisse passer le temps dans l'inaction & dans une molle nonchalance. Par l'usage qu'il fera de ce temps de liberté, vous distinguerez sans peine si c'est son humeur lente & paresseuse, ou bien l'aversion qu'il a pour les livres, qui lui font perdre le temps qu'il devroit employer à l'étude.

Moyen de corriger un enfant d'une paresse générale, qui tire son origine du tempérament.

Si c'est quelque défaut dans sa constitution qui lui ait appesanti l'esprit, de sorte que cette mollesse lui soit naturelle, il n'est pas facile de manier un tel tempérament qui ne promet rien du tout : car comme cette disposition produit dans l'esprit des enfans une grande *indifférence* pour ce qui est à venir, on ne sauroit les mettre en mouvement par les deux grands ressorts des actions humaines, *le desir* & *la prévoyance*. Cela étant, il s'agit de trouver le moyen de planter & de faire croître ces deux choses dans un fonds qui leur est naturellement contraire. Dès que vous êtes convaincu que votre enfant est dans le cas, vous devez vous informer soigneusement s'il prend plaisir à quelque chose, & ce que c'est qu'il aime le plus ; & si vous pouvez découvrir qu'il ait quelqu'inclination particulière, augmentez-la le plus que vous pourrez, & servez-vous-en comme d'un moyen pour le mettre en action, & lui faire naître l'envie de s'appliquer à quelque chose. S'il aime la louange, le jeu, les beaux habits, &c. ou que d'autre part il redoute la douleur, qu'il craigne de vous déplaire, & de perdre vos bonnes graces, &c. quoi que ce soit qu'il affectionne le plus, hormis la paresse, qui ne peut jamais le mettre en action, servez-vous-en comme d'un moyen pour lui réveiller l'esprit, & pour l'engager à se donner un mouvement ; car ayant affaire à un enfant d'une humeur si nonchalante, vous ne devez pas appréhender d'allumer par-là dans son cœur un trop violent desir, comme il arriveroit en toute autre rencontre : c'est là au contraire ce qui vous manque pour pouvoir le réveiller de son assoupissement, & c'est par conséquent ce que vous devez tâcher d'exciter & d'augmenter en lui ; car qui n'a point de desir, ne sauroit avoir de l'application à quoi que ce soit.

Il faut occuper les enfans à quelque travail corporel.

Si cela ne suffit pas pour rendre votre enfant diligent & actif, engagez-le à quelque travail corporel, par où il puisse s'habituer à faire quelque chose. A la vérité, le meilleur moyen de l'accoutumer à exercer & appliquer son esprit, seroit de l'occuper fortement à quelqu'étude particulière ; mais parce que l'attention qu'il pourroit y donner est une chose invisible que personne ne sauroit dire quand il y attache véritablement son esprit, ou qu'il néglige d'y penser, vous devez imaginer quelque travail corporel, auquel il faut le tenir régulièrement & constamment occupé ; & si ce travail est un peu trop rude & honteux, la chose n'en ira pas plus mal : car comme ce travail le dégoûtera plutôt, il lui fera naître le desir de reprendre ses livres. Mais lorsque vous en venez là, ne manquez pas de lui imposer une tâche à remplir nécessairement dans un certain espace de temps, de telle sorte qu'il n'ait pas la liberté d'être oisif. Du reste, après l'avoir engagé par cet artifice à s'appliquer à l'étude, vous pouvez, lorsqu'il aura appris sa leçon dans le temps prescrit, le décharger par forme de récompense d'une partie de l'autre travail que vous lui aviez imposé, & continuer d'en dimi-

nuer le poids à mesure que vous voyez qu'il s'applique à l'étude avec plus d'ardeur, & enfin l'en dispenser absolument lorsque cette molle *indifférence* qu'il avoit pour ses livres aura entièrement disparu.

Il ne faut pas contraindre les enfans à s'occuper aux choses qu'on veut leur faire apprendre.

Nous avons déjà remarqué que la diversité des occupations & la liberté, est ce qui plaît le plus aux enfans, & que c'est là ce qui leur fait trouver du plaisir à leurs jeux ordinaires. Ainsi l'on ne devroit point leur faire une occupation de leur leçon ou de quelque autre chose que ce soit qu'on veuille leur faire apprendre. Mais c'est ce que leurs parens, leurs gouverneurs & leurs maîtres oublient aisément. L'impatience qu'ils ont de les voir appliqués à ce qu'ils doivent faire, ne leur permet pas de les tromper par cet innocent artifice, & les enfans de leur côté distinguent d'abord par les ordres réitérés qu'on leur donne, ce qu'on exige & ce qu'on n'exige pas d'eux. Lors donc qu'il arrive que faute d'avoir mis cet artifice en usage, un enfant vient à contracter de l'aversion pour ses livres, il faut prendre un autre tour pour remédier à cet inconvénient. Puisqu'il n'est plus temps alors de lui faire regarder l'étude comme un jeu, vous devez l'y engager par une méthode toute contraire. Observez pour cet effet quel est le jeu qui lui plaît le plus; ordonnez-lui de s'y appliquer, & faites-le jouer tant d'heures par jour, non pas comme pour le punir par-là de l'inclination qu'il a pour ce jeu, mais comme si vous vouliez lui imposer cette tâche sous l'idée d'un devoir dont vous prétendez qu'il s'acquitte exactement: cela fera, si je ne me trompe, que dans peu de jours il contractera un si grand dégoût pour le jeu qu'il aimoit le plus, qu'il ne s'y plaira plus tant qu'à l'étude ou à quelqu'autre chose, sur-tout si en s'appliquant à l'étude il peut se dispenser d'une partie de cette tâche, & qu'on lui permette d'employer à la lecture de ses livres ou à quelqu'autre semblable occupation, véritablement utile, une partie du temps qu'il est obligé de donner au jeu. Du moins cet expédient est, ce semble, beaucoup plus propre à porter les enfans à ce qu'on veut, que tous les châtimens qu'on pourroit leur infliger, ou que toutes les défenses qu'on pourroit leur faire; ce qui pour l'ordinaire ne sert qu'à exciter en eux de plus violens desirs pour la chose défendue: car lorsqu'une fois vous avez assouvi leurs desirs (ce qu'on peut faire sans danger à l'égard de toutes choses, excepté le boire & le manger) jusqu'à les dégoûter par-là de ce que vous devriez leur faire éviter, vous leur en avez inspiré assez d'aversion pour ne devoir plus tant appréhender que dans la suite ils le recherchent avec le même empressement.

C'est, je crois, une chose assez connue qu'en général les enfans n'aiment pas à demeurer sans rien faire. Cela étant, tout votre soin doit être de les occuper toujours à des choses qui puissent leur être de quelque utilité; & pour cet effet vous ne devez pas leur faire une occupation, mais un sujet de divertissement de toutes les choses auxquelles vous souhaitez qu'ils s'appliquent. Le moyen d'en venir là, sans qu'ils puissent s'appercevoir que vous vous en mêliez en aucune manière, c'est de leur inspirer du dégoût pour ce que vous ne voudriez pas qu'ils fissent, en les chargeant expressément de le faire sous tel ou tel prétexte. Si, par exemple, votre enfant se plaît à fouetter son sabot, & qu'il y emploie trop de temps, ordonnez-lui de le fouetter tant d'heures par jour, ayez soin qu'il n'y manque pas; & vous verrez qu'ennuyé en peu de temps de cet exercice, il aura envie de l'abandonner. Comme vous lui ferez, par ce moyen, une occupation onéreuse des jeux qui vous déplaisent, il s'attachera de lui-même avec plaisir aux choses que vous souhaiteriez qu'il fît, sur-tout si elles lui sont proposées comme une récompense de ce qu'il a rempli sa tâche au jeu qui lui a été prescrit. Car si on lui ordonne de fouetter chaque jour son sabot aussi long-temps qu'il faut pour qu'il soit fatigué d'une telle occupation, ne croyez-vous pas qu'il souhaitera sincèrement ses livres, & qu'il s'appliquera avec ardeur à les lire, si vous lui promettez cet amusement pour récompense d'avoir fouetté vigoureusement son sabot durant tout le temps que vous lui avez prescrit? Les enfans ne demandent qu'à être en action, & ne mettent pas grande différence entre les diverses choses qu'ils font, pourvu qu'elles conviennent à leur âge. Ce n'est que sur l'opinion d'autrui qu'ils estiment l'une plus que l'autre; de sorte que ce que les personnes qui sont auprès d'eux leur proposent sous l'idée de récompense leur paroitra tel effectivement. Par cette adresse, il dépend de leurs gouverneurs de les faire sauter à cloche-pied pour les récompenser de la peine qu'ils prennent de danser régulièrement; ou, au contraire, de les faire danser régulièrement pour les récompenser de ce qu'ils sautent à cloche-pied, de leur faire trouver plus de plaisir à fouetter un sabot, ou à lire un livre, à jouer à la fossette ou à étudier le globe: car les enfans ne souhaitent que d'être occupés, pourvu que ce soit à des choses auxquelles ils s'imaginent être portés de leur propre mouvement; & qu'ils regardent la liberté qu'ils ont de s'y appliquer comme une faveur qui leur est accordée par leurs parens ou par d'autres personnes qu'ils respectent, & dont ils voudroient gagner les bonnes graces. Cela posé, des enfans

qu'on éleveroit ensemble selon cette méthode, & qu'on empêcheroit de se corrompre par le mauvais exemple des autres, apprendroient, je pense, avec autant d'ardeur & de plaisir à lire, à écrire, & toutes les autres choses qu'on voudroit leur enseigner, que les autres enfans apprennent leurs jeux ordinaires : & l'aîné étant une fois conduit de cette manière, la chose ayant comme passé en coutume dans la famille, il seroit aussi difficile de les empêcher d'apprendre ces choses, qu'il l'est communément de détourner les enfans de leurs jeux.

Il faut permettre aux enfans d'avoir les choses qui servent à leurs jeux.

Les enfans devroient, à mon avis, avoir des jouets, & de différente espèce : mais il faudroit que leurs gouverneurs ou quelqu'autre personne les eussent en garde, & que l'enfant n'eût qu'une sorte de jouet à la fois, de sorte qu'on ne lui en donnât un second qu'après qu'il auroit rendu le premier. Par ce moyen les enfans apprennent de bonne heure à prendre garde de ne pas perdre ou gâter les choses qu'ils ont en leur pouvoir : au lieu que s'ils ont plusieurs sortes de jouets à leur disposition, ils ne songent qu'à folâtrer sans en prendre aucun soin, par où ils se font dès leur enfance une habitude d'être prodigues & dissipateurs. Ce sont là, je l'avoue, des choses peu considérables en elles mêmes, & qui paroîtront indigoes des soins d'un gouverneur : mais rien de ce qui peut contribuer à former l'esprit des enfans ne doit être négligé ; & tout ce qui tend à établir en eux des habitudes, bonnes ou mauvaises, est digne du soin & de l'application de leurs gouverneurs, & ne sauroit être méprisable dans ses conséquences.

Sur les jouets des enfans il me reste à remarquer une chose qui n'est pas, à mon avis, indigne du soin de leurs parens. Quoique je tombe d'accord que les enfans doivent avoir différentes espèces de jouets, je ne crois pourtant pas qu'il faille leur en acheter aucun. Cela fera qu'ils ne seront pas surchargés, comme il arrive souvent, de cette grande variété de babioles, qui ne sert qu'à leur inspirer un fol amour pour le changement, & pour la superfluité, & à leur remplir l'esprit d'inquiétude & de vains desirs d'avoir toujours quelque chose de plus sans savoir quoi, & sans être jamais contens de ce qu'ils ont. Les jouets que bien des gens ont soin de présenter aux enfans de qualité pour faire leur cour à leurs parens, nuisent beaucoup à ces tendres créatures. On les rend par-là fiers, vains & avares presque avant qu'ils sachent parler J'ai connu un jeune enfant si confondu par le nombre & la variété de ses jouets, qu'il fatiguoit chaque jour sa gouvernante du soin d'en faire la revue. Il étoit si accoutumé à cette abondance, que ne croyant jamais avoir assez de jouets, il étoit toujours après à en demander de nouveaux. *Quoi ! plus ? quoi ! plus* ? disoit-il à tout moment ; *que me donnera-t-on de nouveau ?* N'étoit-ce pas là un bon moyen de modérer ses desirs, & de lui apprendre à savoir vivre content de sa condition ?

Mais, direz-vous, comment les enfans auront-ils donc des jouets, si l'on ne leur en achete aucun ? Il faut qu'ils s'en fassent eux-mêmes, ou du moins qu'ils mettent la main à l'œuvre pour cela. Jusqu'alors ils n'en devroient point avoir ; & avant ce temps-là, ils n'auront pas grand besoin de jouets travaillés avec beaucoup d'art. De petits cailloux, un morceau de papier, le trousseau des clefs de leur mère, & telle autre chose avec laquelle ils ne sauroient se faire du mal ; tout cela sert autant à divertir de petits enfans que toutes les curieuses bagatelles qu'on leur achete bien cher dans des boutiques, & qu'ils gâtent & brisent tout aussi-tôt. Les enfans ne sont jamais tristes ou chagrins faute d'avoir ces sortes de jouets, à moins qu'on ne leur en ait déjà donné. Lorsqu'ils sont petits, il se divertissent de tout ce qui leur tombe sous les mains : & à mesure qu'ils deviennent grands, il se feront bientôt des jouets eux-mêmes, si l'on ne s'est mis imprudemment en dépense pour leur en fournir. A la vérité, lorsqu'ils commencent à travailler à quelque jouet de leur invention, il faudroit les diriger & les aider dans leur travail. Mais on ne devroit point songer à leur en fournir, tant qu'ils attendent, les bras croisés, que, sans qu'ils se donnent aucune peine, d'autres travailleront à leur en faire. D'ailleurs si, lorsqu'ils s'amusent eux-mêmes à faire des jouets, ils sont arrêtés par quelque difficulté, & que vous les aidiez à s'en tirer, ils vous en aimeront davantage que si vous leur achetiez des jouets du plus haut prix. Il faut pourtant leur en donner quelques-uns que leur adresse ne sauroit leur procurer, comme des sabots, des volans, des battoirs, & telles autres choses qui servent à leur exercer le corps ; il est, dis je, nécessaire qu'ils aient ces sortes de jouets, non pour varier leurs amusemens, mais pour faire exercice : encore devroit-on avoir soin de les leur donner aussi simples qu'il est possible. Ainsi, après leur avoir fait présent d'un sabot, il faudroit leur laisser le droit de se pourvoir eux-mêmes d'un bâton & d'une courroie pour le fouetter : & s'ils attendent nonchalamment que ces choses leur tombent des nues, il ne faut pas faire semblant de le voir ; ils s'accoutumeront par-là à chercher eux-mêmes ce qui leur manque, à modérer leurs desirs, à penser, à s'appliquer, à être inventifs

& bons ménagers : qualités qui leur feront d'un grand usage pendant la meilleure partie de leur vie, & qui par conséquent ne peuvent leur être enseignées trop tôt, ni prendre de trop fortes racines dans leur ame. Tous les jeux, tous les divertissemens des enfans devroient tendre à former en eux de bonnes & d'utiles habitudes, autrement, ils leur en communiqueront de mauvaises. Car tout ce que font les enfans laisse sur cet âge tendre des impressions qui les portent au bien ou au mal ; & rien de ce qui peut avoir une telle influence, ne devroit être négligé.

INSTITUTEUR. De tout ce qui regarde l'éducation des enfans, il n'y a rien à quoi l'on prenne ordinairement moins de garde, ou qui soit d'un plus difficile examen que ce que je m'en vais dire, c'est que dès qu'un enfant commence à parler, on devroit tenir auprès de lui une personne sage, retenue & habile qui prît soin de lui donner de bonnes impressions, & de le préserver de toutes sortes de vices, & sur-tout de la contagion des mauvaises compagnies. Je crois que cet emploi demande beaucoup de prudence, de sobriété, de tendresse & de discernement ; qualités qui se trouvent difficilement ensemble, & sur-tout dans les personnes qu'on peut avoir pour les petits appointemens qu'on a accoutumé de donner à un gouverneur. Quant à la dépense que vous ferez pour cela, vous ne sauriez, ce me semble, employer de l'argent pour vos enfans d'une manière qui puisse leur être plus avantageuse ; & si vous dépensez à cela plus qu'on a accoutumé de faire, cette dépense ne doit pas vous paroître trop forte. Un père qui, à quelque prix que ce soit, procure à son enfant un cœur droit, pénétré de bons principes, enclin à toutes les choses vertueuses & utiles, un esprit plein de politesse & d'une véritable civilité, lui assure une meilleure acquisition que s'il ajoutoit de nouvelles terres au fonds qu'il doit lui laisser en héritage. Epargnez, tant qu'il vous plaira, en bijoux, en jouets, en belles étoffes de soie, en rubans, en dentelles & autres dépenses inutiles, mais n'épargnez rien lorsqu'il s'agit d'une chose aussi importante que celle ci. Vous ne sauriez vous aviser d'un plus mauvais ménage que de travailler à faire un grand établissement à votre enfant, & de négliger d'enrichir son ame d'aucune bonne qualité. J'ai souvent été surpris de voir des gens qui font pour leurs enfans des dépenses excessives en habits somptueux, qui se piquent de leur donner des appartemens magnifiques, de leur tenir une table splendide, de les faire suivre d'un cortège inutile de valets, & qui dans le même temps ne songent point du tout à leur cultiver l'esprit, & ne prennent aucun soin de couvrir la plus honteuse de leur nudité, je veux dire leurs défauts naturels, leurs inclinations déréglées & leur ignorance. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'en cela ces personnes sacrifient à leur propre vanité : car une telle conduite est plutôt une preuve de leur orgueil que d'un sincère desir de faire du bien à leurs enfans. Voulez-vous faire voir que vous avez une véritable tendresse pour vos enfans, mettez tout en usage pour leur perfectionner le cœur & l'esprit. Quoique vous diminuiez par-là l'héritage que vous leur destinez, vous ne sauriez donner une plus belle preuve de l'affection que vous avez pour eux. Un homme qui a de l'habileté & de la vertu ne manque guère d'être regardé comme un homme considérable & heureux, ou du moins d'être tel effectivement ; mais un homme fou ou déréglé ne peut être estimé des autres hommes, ou être heureux en lui-même, quelques biens qu'il hérite de ses parens : & en effet n'aimeriez-vous pas mieux que votre enfant ressemblât à certaines personnes qu'il y a dans le monde, & n'eût que cinq cent livres de rente, que s'il en avoit cinq mille, & qu'il ressemblât à d'autres que vous connoissez ?

La considération de la dépense qu'il faut faire pour tenir un gouverneur auprès des enfans, ne doit donc pas décourager ceux qui peuvent soutenir cette dépense. La grande difficulté consiste à trouver une personne capable de se bien acquitter de cet emploi ; car des jeunes gens, des gens d'un mérite & d'une vertu médiocres, n'y sont point propres ; & pour les personnes qui ont de plus excellentes qualités ; on a de la peine à en trouver qui veuille se charger d'un tel emploi : c'est pourquoi il faut les chercher de bonne heure & de tous côtés, car il y a de toute sorte de gens dans le monde. Sur quoi il me souvient que *Montaigne* rapporte dans ses *essais* que le savant *Castalion* fut contraint de faire des tranchoirs à *Basle* pour s'empêcher de mourir de faim ; que son père auroit donné une somme considérable pour avoir un semblable gouverneur auprès de son enfant, & que *Castalion* auroit pris volontiers cet emploi à des conditions raisonnables.

Si vous avez de la peine à rencontrer un gouverneur tel que celui que je viens de décrire, vous ne devez pas en être surpris. Tout ce que je puis vous dire, c'est de n'épargner ni soin ni argent pour le trouver : toutes les choses du monde s'acquièrent à ce prix-là ; & j'ose bien vous assurer par avance que, si vous rencontrez un bon gouverneur, bien loin d'avoir jamais regret à votre argent, vous aurez toujours le plaisir de penser que ç'a été l'argent le mieux employé ; mais tenez pour maxime de ne prendre personne pour gouverneur de votre enfant sur le rapport de vos amis ou par charité, ou en vue des grandes recommandations dont il est chargé. Vous ne devez pas non plus vous déterminer en faveur d'un homme

homme sur la réputation qu'il a d'être sobre & savant, qui est tout ce qu'on demande ordinairement dans un gouverneur. En un mot, vous devez être aussi circonspect à choisir un gouverneur pour votre enfant, que s'il s'agissoit de lui choisir une femme; car vous ne devez pas compter de faire essai d'une personne pour en prendre une autre dans la suite, si vous n'en êtes pas satisfait, ce qui seroit une grande incommodité pour vous & plus grande encore pour votre enfant. Quand je pense aux scrupules que je fais naître dans votre esprit, & aux précautions où je vous engage à l'occasion du choix que vous devez tâcher de faire d'une personne propre à bien élever vos enfans, il me semble que tout ce que je viens de vous dire ne tend qu'à vous conseiller une chose pour vous la proposer simplement, sans avoir dans le fond aucun dessein de vous la faire mettre en pratique. Mais si l'on considère combien l'emploi d'un habile gouverneur est différent de l'idée qu'on s'en fait ordinairement, & combien il y en a peu qui en soient capables parmi ceux-là même qui s'y destinent, on conviendra peut-être avec moi qu'on ne trouve pas par tout des gens propres à bien former l'esprit d'un enfant de bonne maison, & qu'on doit par conséquent apporter plus de soin qu'on ne fait d'ordinaire, au choix d'un habile gouverneur, si l'on ne veut s'exposer à perdre tout l'avantage qu'on prétend recueillir d'un tel choix.

Le gouverneur d'un jeune homme de bonne maison doit avoir de la politesse.

Ce que tout le monde attend d'un gouverneur, c'est, comme je viens de dire, qu'il soit sobre & savant. Généralement parlant, on croit que cela suffit; &, pour l'ordinaire, les parens ne se mettent point en peine d'autre chose. Mais, je vous prie, après qu'un tel homme aura rempli la tête de son disciple de tout le latin & de toute la logique qu'il a apportée de l'Université, ce disciple en sera-t-il plus accompli? Ou pour mieux dire, peut-on espérer qu'il ait plus de politesse, plus de connoissance du monde, qu'il soit mieux instruit des véritables fondemens de la vertu & de la générosité que son jeune gouverneur?

Pour qu'un jeune homme de bonne maison puisse être bien poli, il faut que son gouverneur le soit aussi lui même, qu'il sache son monde, qu'il entende les règles de la civilité dans toute leur étendue par rapport aux temps, aux lieux & aux personnes, & qu'il engage son disciple à les observer constamment autant que son âge le requiert : c'est un art qu'on ne peut ni apprendre ni enseigner par le moyen des livres; il n'y a que les bonnes compagnies & de sérieuses réflexions sur ce qui s'y passe qui puissent en procurer la connoissance. Un tailleur peut habiller à la mode un jeune homme, & un maître de danse donner de la grace aux mouvemens de son corps; mais ces deux choses qui contribueront sans doute à relever son extérieur, ne le rendront jamais poli. Vous ne devez pas même attendre cet effet de la science, qui, si elle est mal ménagée, ne servira qu'à le rendre plus impertinent & plus insupportable en conversation. C'est la politesse dans les manières qui donnera du lustre à toutes ses autres bonnes qualités, & qui les lui rendra utiles à lui-même, en lui procurant l'estime & l'affection de tous ceux qu'il fréquentera. Mais s'il manque de politesse, toutes ses autres perfections ne serviront qu'à le faire regarder comme un homme vain, fier, orgueilleux & impertinent.

Le courage dans un homme mal élevé passe pour brutalité, comme en effet il en a tout l'air : le savoir devient pédanterie; l'esprit, pure bouffonnerie : l'ingénuité & la candeur, rusticité; & le bon naturel, basse flatterie. En un mot, il n'y a en lui aucune bonne qualité que le manque de politesse ne défigure à son désavantage. La vertu même & les talens considérables à qui l'on ne peut refuser les éloges qui leur sont dus, ne suffisent pas pour procurer à un homme une réception favorable dans toutes les compagnies où il se trouve. Un diamant brut ne sauroit servir d'ornement : il faut le polir & le mettre en œuvre pour le faire paroître avec avantage. Il en est de même des bonnes qualités de l'ame. Ce sont sans contredit ses véritables richesses : mais c'est la politesse qui leur donne du lustre; & quiconque veut être goûté, doit joindre à un mérite solide des manières agréables. Ce n'est pas assez de faire des actions estimables ou même inutiles, il y a outre cela un air engageant & gracieux qui les embellit, sans quoi elles ne peuvent plaire; & presque toujours la manière d'agir est d'une plus grande conséquence que la chose même qu'on fait, qui plaît ou déplaît, selon que la manière en est agréable ou désagréable. Or, comme ces manières engageantes ne consistent point à ôter le chapeau de bonne grace, ou à faire un compliment bien tourné, mais dans une certaine liberté honnête de régler ses discours, ses regards, ses actions, ses mouvemens, sa contenance, &c. selon les personnes avec qui l'on a affaire, & les occasions où l'on se rencontre, il est visible que cette sorte de politesse ne peut s'acquérir que par habitude & par l'usage du monde, & qu'elle est par conséquent au-dessus de la capacité des enfans, à qui il ne feroit pas à propos d'en faire des leçons embarrassantes lorsqu'ils sont fort jeunes. Avec tout cela il faudroit qu'un jeune homme commençât à s'y former en grande partie tandis qu'il est sous la direction d'un gouverneur avant qu'il paroisse sous sa propre conduite dans le grand monde; car alors, pour l'ordinaire, il est

inutile de travailler à réformer des indécences habituelles sur quantité de petites choses, par la raison que nos manières ne sont jamais agréables, si elles ne deviennent tout-à-fait naturelles, & que, comme les doigts d'un habile musicien, elles ne gardent un ordre harmonique, sans peine & sans la moindre application d'esprit. En effet, un homme qui, en conversation, s'observe soi-même avec inquiétude, de peur de faillir en quelque chose, bien-loin de redresser par-là ce qu'il peut y avoir de choquant dans ses manières, leur donne par cela même un air forcé qui les rend encore plus désagréables.

Une seconde raison pour laquelle il est nécessaire qu'un gouverneur ait soin de former les manières de son élève, c'est qu'encore que les méprises où nous tombons faute de politesse, soient les premieres que les autres observent en nous, ce sont pourtant les dernières dont on nous avertit nous-mêmes. Ce n'est pas que le monde ne soit assez prompt à en discourir, mais c'est toujours en l'absence de celui qui devroit profiter de la critique qu'on en fait. A la vérité c'est un point si délicat, que même nos meilleurs amis qui souhaitent sincérement que nous nous corrigions de ces sortes de défauts, osent à peine nous en parler à nous-mêmes, & nous faire reconnoître qu'en telles & telles rencontres nous péchons contre la politesse. On peut souvent avertir un homme de ses fautes sur d'autres matières, & le ramener de quelques-unes de ses erreurs, sans violer les règles de la civilité, ou les loix de l'amitié; mais la politesse elle même nous défend de faire sentir à un autre qu'il manque de politesse. Il ne peut l'apprendre que de ceux qui ont de l'autorité sur lui; encore la remontrance est-elle reçue avec beaucoup de peine de leur part, si elle s'adresse à un homme fait. Pour peu qu'on ait vécu dans le monde, il est difficile à digérer, avec quelque adoucissement qu'on la propose. Un gouverneur doit donc s'appliquer principalement à cet article, afin qu'autant qu'il est possible, la bonne grace & la politesse deviennent comme naturelles à son disciple, avant qu'il sorte de ses mains, & afin qu'il n'ait pas besoin d'avis sur ce point, lorsqu'il ne sera plus ni en état d'en profiter, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il ne restera personne auprès de lui pour lui en donner. Je conclus, encore une fois, de-là qu'une vraie politesse est la première & la plus importante qualité que doive avoir celui qui se charge de l'éducation d'un enfant de bonne maison; & un jeune homme qui apprend de son gouverneur à avoir des manières douces & polies, entre dans le monde avec un grand avantage; & il trouvera au bout du compte que cette seule perfection contribuera plus à son avancement, qu'elle lui procurera plus d'amis, & lui sera d'un plus grand usage dans le monde, que tous les mots *scientifiques*, ou que toute la connoissance réelle qu'il a acquise en étudiant les arts libéraux, ou en écoutant les savantes leçons de son précepteur. Du reste ce que je dis-là n'est pas pour insinuer que la science doive être négligée, mais seulement pour faire voir qu'elle ne devroit pas être préférée à la politesse, ni lui donner la chasse comme à un vain fantôme.

Il doit aussi connoître le monde.

Le gouverneur de vos enfans doit non seulement être poli, il faut encore qu'il connoisse bien le monde, c'est-à-dire le génie, les caprices, les folies, les fourberies & les défauts de son siecle, & sur-tout du pays où il vit. Il faut qu'il puisse faire voir toutes ces choses à son élève, à mesure qu'il l'en trouve capable. Il doit lui apprendre à connoître les hommes & leurs divers caractères, les lui montrer tels qu'ils sont en leur ôtant le masque dont leurs différentes professions ou divers prétextes les obligent à se couvrir, & lui faire discerner ce qui est caché véritablement sous ces fausses apparences, afin qu'il ne lui arrive point, comme à la plupart des jeunes gens sans expérience, de prendre une chose pour une autre, de juger par l'extérieur, & de se laisser tromper par de beaux semblans & par des manières flatteuses & insinuantes. Il devroit l'instruire à observer les desseins de ceux avec qui il a affaire, sans être ni trop soupçonneux, ni trop crédule; &, selon que son naturel le fait plus pencher d'un côté que de l'autre, le redresser & lui faire prendre la route opposée. Il devroit l'accoutumer, autant qu'il est possible, à juger sainement des hommes par les marques qui servent le mieux à faire connoître ce qu'ils sont, & à découvrir leur intérieur, qui bien souvent se montre dans de petites choses, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes, & pour ainsi dire sur le théâtre. Il faut qu'il ait soin de lui faire une peinture fidelle du monde, & de le disposer à ne pas se figurer les hommes meilleurs ou pires, plus sages ou plus fous qu'ils ne sont effectivement. Par ce moyen son élève passera insensiblement & sans danger de l'état d'enfant à celui d'homme, qui est le pas le plus dangereux qu'il ait à faire dans tout le cours de sa vie. C'est donc un point qu'il faudroit ménager avec tout le soin possible; & c'est surtout dans cette conjoncture qu'un jeune homme devroit être assisté, au lieu d'être retiré justement alors d'entre les mains de son gouverneur, comme on fait ordinairement, pour aller paroître dans le grand monde sous sa propre conduite, non sans un danger manifeste de perdre tout aussi-tôt, comme tant d'autres jeunes gens qu'on voit tous les jours s'abandonner aux débauches les plus extravagantes, dès que, délivrés du joug d'une sévere discipline, ils deviennent maîtres de leurs actions; désordre qui, à mon avis, doit être particuliére-

ment imputé à ce qu'on a négligé ce grand point; car des jeunes gens qui ont été élevés dans une parfaite ignorance de ce que le monde est véritablement, trouvant enfin qu'il est fort différent de l'idée qu'on leur en avoit donnée, & par conséquent tout autre qu'ils ne se l'étoient figuré, se laissent aisément persuader par des gouverneurs d'une autre espece qui ne manquent jamais de se trouver sur leur chemin, que la discipline sous laquelle ils ont été retenus, & les graves remontrances qu'on leur a faites n'étoient que de pures formalités dont on a chargé l'éducation des enfans pour les tenir en bride; mais que la liberté des hommes faits consiste à s'abandonner sans réserve à la jouissance de toutes les choses qui leur ont été défendues auparavant. Sur cela l'on présente au jeune novice des exemples de cette belle conduite: on lui en étale de brillans en grand nombre, qui lui donnent aussi-tôt dans la vue. Dès-lors, brûlant d'envie de faire voir qu'il est homme tout aussi bien que les plus fameux débauchés de son âge, il donne tête baissée dans tous les plus grands désordres où il voit que ces jeunes fous se précipitent. Ainsi, dans les desseins de se mettre en réputation, & pour ainsi dire hors de page, il renonce à la modestie & à la sobriété dans lesquelles il avoit été élevé jusqu'alors, s'imaginant qu'il lui est glorieux de se signaler à son entrée dans le monde, par une opposition directe à toutes les regles de vertu que son gouverneur lui a tant recommandées.

L'un des meilleurs moyens de prévenir ces malheurs, c'est, à mon avis, de lui faire voir le monde tel qu'il est effectivement avant qu'il y entre. Il faudroit lui découvrir par degrés les vices qui sont en vogue, & l'avertir des desseins de certaines gens qui ne s'appliqueront à gagner sa confiance que pour le perdre. Il devroit être instruit des artifices que ces sortes de personnes mettent en usage, & des piéges qu'ils ont accoutumé de tendre. Il faudroit aussi prendre soin de lui mettre de temps en temps devant les yeux des exemples tragiques ou facétieux de ceux qui font métier de perdre ainsi quiconque tombe entre leurs mains, ou de ceux qu'ils ont ruinés par ces lâches pratiques. Notre siècle fournira toujours assez de tels exemples, qu'on doit lui faire remarquer comme autant d'écueils, afin que les infortunes, les maladies, la mendicité & l'infamie où tant de jeunes gens tombent par ce moyen, après avoir donné de belles espérances, lui inspirent de la précaution, & lui fassent voir comment ces mêmes personnes, qui, sous de beaux semblans d'amitié, ont causé leur ruine, sont les premières à les abandonner & à les mépriser dans leur misere. Il pourra voir par-là, avant qu'une triste expérience l'en ait instruit, que tous ceux qui lui veulent persuader de ne pas suivre les sages avis qu'il a reçus de son gouverneur, ou les conseils de sa propre raison (ce qu'ils appellent se laisser gouverner comme un enfant), n'en usent ainsi que pour pouvoir le gouverner eux-mêmes, & lui faire accroire qu'en homme fait il commence à marcher de lui-même sous sa propre conduite & à sa fantaisie, dans le temps qu'ils ne songent qu'à l'engager comme un enfant dans tous les vices qui peuvent le plus servir à leurs desseins; il faudroit que son gouverneur ne laissât échapper aucune occasion de lui mettre cela dans l'esprit, & qu'il employât toute sorte de moyens pour le lui faire comprendre & pour l'en convaincre parfaitement.

Je sais ce qu'on a accoutumé de dire là-dessus, que découvrir les vices du siècle à un jeune homme, c'est les lui apprendre: cela est vrai en grande partie, je l'avoue, selon qu'on se prend à leur faire cette découverte. Aussi est-ce une affaire qui demande un gouverneur prudent & habile qui connoisse le monde, qui puisse juger du tempérament & de l'inclination de son éleve, & appercevoir son foible & sa passion dominante. Il faut considérer aussi qu'il n'est plus possible maintenant (comme il l'étoit peut-être autrefois), de préserver un jeune homme du vice, en lui en dérobant la connoissance, à moins que vous ne vouliez le tenir toute sa vie en mue dans un cabinet, sans jamais le laisser aller en compagnie. Plus longtemps vous lui tiendrez ainsi les yeux bandés, moins il sera capable de voir lorsqu'il entrera dans le monde, où il sera par conséquent d'autant plus exposé à être la dupe d'autrui & de soi-même, car lorsqu'un jeune homme, encore enfant avec de la barbe au menton vient à paroître dans le grand monde, il ne manque jamais d'être en butte, malgré toute sa gravité, aux plaisanteries & aux malignes observations des jeunes gens de la ville, parmi lesquels il se trouve toujours des oiseaux de proie qui se mettent d'abord en campagne pour le plumer.

Le seul moyen de se défendre du monde, c'est de le connoître parfaitement. Mais un jeune homme devroit être initié dans ces mystères par degrés à mesure qu'il en est capable, & le plutôt est le mieux, pourvu qu'il soit entre les mains d'un bon guide. Il faudroit lui ouvrir la scène peu-à-peu, l'introduire dans le monde insensiblement, & lui montrer en même temps les dangers qu'il a à craindre des différens ordres, tempéramens, desseins & coteries des hommes. Il faudroit les préparer d'avance à se voir insulté par quelques-uns, & caressé par d'autres, & lui apprendre quelles sortes de gens seront portés ou à lui faire tête, ou à le ruiner par des voies secretes, & de quelles personnes il doit attendre de bons offices. Il faudroit l'instruire à connoître tous ces différens caractères & à les bien distinguer les uns des autres, & lui faire comprendre en quelles rencontres il doit donner à entendre

aux personnes qui lui tendent des pièges, qu'il les connoît, qu'il pénètre leurs desseins & leurs artifices, & quand il doit faire semblant d'ignorer ce qu'ils font & ce qu'ils machinent contre lui; que si, par trop de confiance en ses forces & en son adresse, il se hasarde outre mesure, il feroit bon que de temps en temps on le laissât tomber dans quelqu'infortune qui n'intéressât point son innocence, sa santé ou sa réputation, car ce seroit le vrai moyen de le rendre plus sage & plus circonspect.

J'avoue que, comme c'est à connoître les hommes que consiste la plus grande partie de notre sagesse, cette connoissance ne sauroit être l'effet de quelques pensées superficielles, ou d'une grande lecture, mais plutôt le fruit de l'expérience & des observations reitérées d'un homme qui a vécu dans le monde les yeux ouverts, & qui est rompu au commerce de toutes sortes de personnes : c'est pourquoi je crois qu'il est de la dernière importance de donner ces vues à un jeune homme dans l'occasion, afin que, lorsqu'il commencera d'entrer dans le monde, qu'il s'embarquera sur ce vaste océan, il ne se trouve pas dans l'état d'un pilote qui seroit en pleine mer sans boussole ni carte marine, mais qu'il ait déjà quelque connoissance des écueils qui pourroient se rencontrer sur sa route, & qu'il sache par avance manier le gouvernail, de peur que sans cela il ne fasse malheureusement naufrage, avant que d'avoir été instruit par l'expérience. Un père qui ne croit pas que ce soit là ce qui importe le plus à son fils, ni qu'il soit plus nécessaire de lui donner un habile gouverneur pour ce sujet, que pour lui apprendre les langues & les sciences, ne prend pas garde qu'il est beaucoup plus utile de bien juger des hommes, & de ménager prudemment les affaires qu'on a à démêler avec eux, que de parler grec & latin, ou d'argumenter en forme, ou d'avoir la tête pleine de spéculations abstruses de physique ou de métaphysique, ou même que de s'être familiarisé les meilleurs écrivains grecs & latins, quoiqu'il soit plus utile à un gentilhomme de bien entendre ces auteurs que d'être bon péripatéticien ou bon cartésien, parce que ces anciens auteurs se sont attachés à connoître l'homme, & qu'ils en ont fait des peintures très-fidèles. Si vous voyagez dans les parties orientales de l'Asie, vous y trouverez des gens habiles & de bon commerce sans aucune de ces connoissances. Mais qui n'a ni vertu, ni connoissance du monde, ni politesse, ne sera jamais où qu'il vive, un homme accompli ni digne d'estime.

Telle est la nature d'une grande partie du savoir qui est aujourd'hui à la mode dans nos écoles d'Europe, & qui y fait pour l'ordinaire un point essentiel de l'éducation, qu'un gentilhomme peut fort bien s'en passer sans que sa personne ou ses affaires en souffrent beaucoup. Il n'en est pas de même de la civilité & de la prudence, ce sont des qualités nécessaires dans tous les états & dans toutes les occurrences de la vie; & la plupart des jeunes gens souffrent pour en être privés. Cependant si en entrant dans le monde ils sont en effet plus novices & plus grossiers qu'il ne faudroit, c'est parce que ces qualités dont un jeune homme a le plus de besoin, & qu'un gouverneur devroit sur-tout tâcher de lui procurer par ses soins, ne sont généralement regardées que comme un article si peu considérable dans l'éducation des enfans, qu'on s'imagine qu'un précepteur peut fort bien ne pas s'en mettre beaucoup en peine, ou même le négliger absolument. C'est le latin & la science qu'on considere surtout dans cette affaire; d'où il arrive que l'on fait dépendre le point essentiel de l'éducation d'un gentilhomme, du progrès qu'il fait dans des choses dont une grande partie n'intéresse en rien sa profession, qui consiste à s'entendre aux affaires du monde, à avoir des manières conformes à son rang, & à se distinguer dans son poste, en servant dignement sa patrie : voilà à quoi il faudroit le former dès sa jeunesse. Que si devenu maître de sa conduite, il a envie de s'appliquer à quelqu'étude particulière, ou pour mettre à profit ses heures de loisir, ou pour se perfectionner dans quelques-unes des sciences dont son précepteur ne lui avoit donné qu'une légère teinture, les premiers principes qu'il en a appris auparavant suffiront pour le porter aussi loin qu'il voudra, ou que ses talens naturels lui permettront d'aller; & si pour épargner son tems & sa peine, il trouve à propos d'avoir un maître qui lui applanisse les difficultés, il n'a qu'à faire choix d'un homme qui entende la matière à fond, ou prendre celui qu'il jugera le plus propre à son dessein. Mais à l'égard de cette première teinture des sciences qu'un jeune homme doit prendre dans le cours ordinaire de ses études, il n'a besoin pour cela que d'un gouverneur médiocrement habile; & dans le fond, il n'est pas nécessaire qu'un jeune gentilhomme ait une érudition consommée, ni qu'il possède toutes les sciences en perfection, quoiqu'il doive en avoir une idée générale prise dans quelque systême abrégé. S'il veut pénétrer plus avant, il doit le faire dans la suite, de lui-même & avec une application toute particulière; car personne n'a jamais fait de grands progrès, ni ne s'est rendu éminent dans aucune science, tandis qu'il a été sous la discipline d'un maître.

La grande affaire d'un gouverneur, c'est de donner à son éleve des manières polies, de lui former l'esprit; de lui faire prendre de bonnes habitudes, de lui inspirer des principes solides de vertu & de sagesse, de lui apprendre insensiblement à connoître les hommes, & de l'enga-

ger à aimer & à imiter ce qui est excellent & digne d'estime, mais avec ce degré de vigueur, d'activité & d'application dont il a besoin pour en venir heureusement à bout; que s'il l'attache à quelques études particulières, ce n'est que pour mettre en œuvre les facultés de son esprit, & lui faire employer son tems, pour le detourner de l'oisiveté, pour le rendre capable d'application, pour l'accoutumer au travail, & lui donner quelque goût pour les choses qu'il doit ensuite apprendre plus exactement de lui même; car il ne faut pas attendre que sous la direction d'un precepteur, un jeune homme devienne jamais savant critique, habile orateur ou parfait logicien, qu'il apprenne à fond la Métaphysique, la Physique, les Mathématiques, la Chronologie ou l'Histoire. On doit pourtant lui enseigner quelque chose de chacune de ces sciences, mais seulement afin qu'il commence, si j'ose ainsi dire, à faire connoissance avec elles sans en venir à une familiarité fort étroite, jusques-là qu'un gouverneur feroit blâmable d'attacher trop longtemps l'esprit de son disciple à la plupart de ces sciences, & de l'y engager trop avant. Il n'en est pas de même de la politesse, de la connoissance du monde, de la vertu, de l'application au travail & de l'amour de la réputation; ce sont des choses dont un jeune homme ne sauroit être surchargé: & s'il possede une fois ce précieux trésor, il ne fera pas long temps privé de toutes les connoissances qui lui sont nécessaires, ou qu'il souhaitera d'avoir.

Puisqu'on ne peut espérer qu'il ait le temps & la force d'apprendre toutes choses, il est visible qu'il faudroit s'appliquer sur tout à lui enseigner celles dont il a le plus de besoin, & qui lui doivent être d'un plus grand & d'un plus fréquent usage dans le monde. Séneque se plaint que de son temps on pratiquoit tout le contraire. Cependant on ne connoissoit point alors tout ce fatras de livres scholastiques, dont nos écoles fourmillent à présent; & qu'auroit-il pensé, s'il eût vécu dans ce siècle, où ceux qui sont chargés de l'éducation des jeunes gens, croient ne pouvoir rien faire de mieux que de leur mettre ces sortes d'ouvrages entre les mains, & de leur remplir la tête de toutes les vaines distinctions dont ils sont farcis? Il auroit eu bien plus de sujet de s'écrier comme il fait: *non vitæ, sed scholæ discimus*, nous n'apprenons pas à vivre, mais à disputer; & l'éducation qu'on nous donne nous rend bien plus propres pour l'université que pour le monde. Mais il ne faut pas s'étonner qu'à cet égard ceux qui disposent de l'éducation des enfans, se reglent plutôt sur ce qu'ils peuvent enseigner, que sur ce que les enfans ont besoin d'apprendre; & la mode une fois établie, ce n'est pas merveille non plus qu'en ce point aussi-bien qu'en tout autre, elle l'emporte sur la raison; & que la plus grande partie de ceux qui trouvent leur compte à la suivre sans prendre la peine de l'examiner, soient prêts à traiter d'hérétique quiconque ose la rejetter. Mais l'on ne peut voir sans surprise que dans cette affaire, des gens de qualité & d'esprit se laissent aussi abuser par la coutume & par une espèce de foi implicite: car s'ils vouloient consulter la raison, elle leur montreroit sans doute que leurs enfans devroient employer leur temps à apprendre ce qui pourra leur être utile lorsqu'ils seront hommes, plutôt que de se remplir la tête de choses frivoles, auxquelles, pour l'ordinaire, ils ne pensent plus durant tout le reste de leur vie, & dont certainement ils n'ont jamais besoin; de sorte que tout ce qu'ils en retiennent ne sert qu'à les rendre pires: c'est une chose si connue, que je m'assure que les parens eux-mêmes qui ont fait enseigner ces fadaises à leurs enfans à beaux deniers comptans, conviendront que leurs enfans ne sauroient faire connoître, en entrant dans le monde, qu'ils ont quelque teinture de cette vaine science, sans se rendre ridicules, & qu'ils exposent infailliblement leur réputation dans toutes les compagnies où il leur échappe d'en faire quelque usage. Admirable acquisition, dont les enfans, devenus hommes, sont obligés de rougir dans les lieux où ils ont le plus d'intérêt de montrer leur esprit, & de faire voir qu'ils ont été bien élevés! ne mérite-t-elle pas, après cela, de faire partie de leur éducation?

Il y a encore une autre raison pour laquelle vous devez sur-tout avoir soin que la personne à laquelle vous confiez l'éducation de votre enfant, ait de la politesse & connoisse le monde, c'est qu'un homme d'esprit & d'un âge mûr peut lui faire faire d'assez grands progrès dans quelqu'autre science que ce soit, sans y être fort versé lui-même. Les livres lui fourniront toujours assez de lumiere par avance pour pouvoir marcher devant un jeune novice, & lui tracer le chemin, mais personne ne peut apprendre à un autre à connoître le monde, ni lui donner des manières polies, s'il n'a lui-même ni politesse ni connoissance du monde. C'est une science qu'il doit posséder en propre, qui doit lui être devenue familière par l'usage, par le commerce des hommes, & par la longue habitude qu'il s'est faite de se régler sur ce qu'il a vu pratiquer & autoriser par les meilleures compagnies. Si cela ne lui est pas devenu naturel, il ne sauroit l'emprunter d'ailleurs pour l'appliquer à l'usage de son élève; & s'il pouvoit trouver dans les livres des descriptions particulières de la manière dont un gentilhomme doit se conduire dans les différentes circonstances de la vie, son propre exemple plus puissant que toutes les réflexions qu'il tireroit de ces livres, les rendroit entièrement inutiles: car il est impossible qu'un jeune homme devienne poli, s'il vit avec des gens grossiers & mal élevés.

Au reste, je sais fort bien qu'on ne trouve pas tous les jours des gouverneurs du caractère que je viens de décrire, ou du moins qu'on ne sauroit en avoir de tels pour le prix qu'on a accoutumé de donner. Mais ce que j'en dis, c'est afin que ceux qui sont en état de faire cette dépense, n'épargnent ni recherche, ni argent pour une chose si importante, & que ceux qui ne peuvent excéder le prix ordinaire, sachent pourtant ce qu'ils doivent sur-tout avoir en vue dans le choix de la personne à laquelle ils veulent confier l'éducation de leurs enfans, & sur quoi ils devroient principalement avoir l'œil eux-mêmes, tandis qu'ils prennent soin de leur conduite, & toutes les fois qu'ils ont occasion de les observer; au lieu de se figurer que tout le secret de l'éducation consiste à faire apprendre à leurs enfans le latin & françois, ou quelque maigre système de philosophie. (*Locke*, *Education des enfans*).

En naissant, un enfant crie; sa premiere enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiser; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous en exigeons ce qu'il nous plaît, ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres: point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainsi ses premieres idées sont celles d'empire & de servitude. Avant de savoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connoître ses fautes ou plutôt en commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du sien: & après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'est-à-dire, après avoir chargé sa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choses qui ne lui sont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déja tout formés, & lui apprend tout, hors à se connoître, hors à savoir vivre & se rendre heureux. Enfin quand cet enfant esclave & tyran, plein de science & dépourvu de sens, également débile de corps & d'ame, est jeté dans le monde; en y montrant son ineptie, son orgueil & tous ses vices, il fait déplorer la misere & la perversité humaines. On se trompe; c'est là l'homme de nos fantaisies: celui de la nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle? Conservez-la dès l'instant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme: vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur est le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système: que des mains de l'une, l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un père judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele suppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs... Ah les devoirs! sans doute, le dernier est celui de pere? ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mère a trop peu de santé pour être nourrice, le père aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, dispersés dans des pensions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les sœurs se connoîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entr'eux; ils se traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, sitôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un père, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté ni travaux ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps, sur sa faute, des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce père de famille si affairé, & forcé, selon lui, de laisser ses enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale! crois tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon

gouverneur. La premiète que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre ; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élevera mon enfant? Je te l'ai déja dit; toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux ! ... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un Gouverneur ! ô quelle ame sublime.. ! En vérité, pour faire un homme, il faut être ou père, ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son éleve, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer; il faudroit, d'éducation en éducation, remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même ?

Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore. En ces temps d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un père qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? qu'il éleve son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute ; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réussi, c'eût été bien pis ; son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi, de quelque part qu'il me soit offert ; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être, de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier, pour être assuré que je n'y suis pas propre ; & mon état m'en dispenseroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincere & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la rendre plus aisée ; à l'exemple de tant d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume ; & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je sais que dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur toujours à son aise dans des systêmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, & que, faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un éleve imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connoissances & tous les talens convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui, où devenu homme fait, il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son éleve ; il sentira bientôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devoit sentir la vérité. Mais quant aux règles qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établissois pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Émile, parce que mes premières maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment sur la scène, & vers les derniers temps je ne le perds plus un moment de vue jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les suppose, & je me suppose moi-même doué toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'use envers moi-

Je remarquerai seulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant, s'il étoit possible, qu'il pût devenir le compagnon de son élève, & s'attirer sa confiance en partageant ses amusemens. Il n'y a pas assez de choses communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il se forme jamais un attachement bien solide à cette distance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éducation. C'est trop; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réussir, de quel droit entreprendroit-on la première ?

Avec plus d'expérience on sauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager; & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de suivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un gouverneur à votre fils déjà tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque lustre peut changer d'élève; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le précepteur du gouverneur, autre folie! Distinguez-vous le disciple de l'élève? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans; c'est celle des devoirs de l'homme. Cette science est une, &, quoi qu'ait dit Xénophon de l'éducation des Perses, elle ne se partage pas. Au reste, j'appelle plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette science; parce qu'il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choisir avec tant de soin le Gouverneur, il lui est bien permis de choisir aussi son élève, sur-tout quand il s'agit d'un modèle à proposer. Ce choix ne peut tomber ni sur le génie ni sur le caractère de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il soit né. Quand je pourrois choisir, je ne prendrois qu'un esprit commun, tel que je suppose mon élève. On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit seule servir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élèvent malgré qu'on en ait.

Le pays n'est pas indifférent à la culture des hommes; ils ne sont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le désavantage est visible. Un homme n'est pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours; & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, est forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme, celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure successivement les deux extrêmes, son avantage est encore évident : car bien qu'il soit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de sa constitution naturelle. Un françois vit en Guinée & en Laponie; mais un nègre ne vivra pas de même à Torné, ni un Samoyède au Benin. Il paroît encore que l'organisation du cerveau est moins parfaite aux deux extrêmes. Les nègres ni les Lapons n'ont pas le sens des européens. Si je veux donc que mon élève puisse être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le nord, les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat; dans le midi, ils consomment peu sur un sol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laboureux & les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas besoin d'éducation; celle de son état est forcée, il n'en sauroit avoir d'autre : au contraire l'éducation que le riche reçoit de son état est celle qui lui convient le moins, & pour lui-même & pour la société. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or, il est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche, qu'un riche pour être pauvre, car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choisissons donc un riche : nous serons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raison, je ne serai pas fâché qu'Emile ait de la naissance. Ce sera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile est orphelin. Il n'importe qu'il ait son père & sa mère. Chargé de leurs devoirs, je succède à tous leurs droits. Il doit honorer ses parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'est ma première ou plutôt ma seule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en est qu'une suite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre consentement. Cette clause est essentielle, & je voudrois même que l'élève & le gouverneur se regardâssent tellement comme inséparables, que le sort de leurs jours fût toujours entr'eux un objet commun. Sitôt qu'ils

qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, sitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le sont déja : chacun fait son petit systême à part ; & tous deux, occupés du temps où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le disciple ne regarde le maître que comme l'enseigne & le fléau de l'enfance ; le maître ne regarde le disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre ; & comme il n'y a jamais entr'eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'élève ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son éleve est un fonds qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & sain. Un père n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que dieu lui donne : tous ses enfans sont également ses enfans ; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé, doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un éleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de gouverneur en celle de garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le temps qu'il destinoit à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mère éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-temps conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingt ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un ? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire. (*Emile*).



J.

JEUNESSE. Quoiqu'il n'y ait aucun de vos lecteurs, si je ne me trompe, qui admire plus que moi le relief que vous savez donner aux moindres bagatelles que vous maniez; avec tout cela, puis que vos discours forment déja des volumes, & que, selon toutes les apparences, ils passeront jusqu'à la postérité la plus éloignée, il me semble que tous les sujets, dont ils traitent, où le bonheur du genre humain est intéressé, devroient être aprofondis & avoir une juste étendue.

Il y a long-tems que vous aviez promis d'examiner les défauts qui se trouvent d'ordinaire dans l'éducation de nos garçons; mais après avoir attendu en vain jusques-ici, je me suis impatienté & je me hasarde à vous envoyer mes pensées là-dessus.

Je me souviens que Périclès dans le fameux discours qu'il prononça aux funérailles de cette jeunesse *Athénienne* qui avoit resté dans la malheureuse expédition contre les *Samiens*, a une pensée fort rémarquable, & que plusieurs des anciens critiques ont admirée: il y dit que la perte de la république dans cette occasion ressembloit à celle que feroit l'année, si elle venoit à perdre le printems. Le préjudice que souffre le public, par la mauvaise éducation des enfans, est un mal de la même nature, en ce qu'elle apauvrit, en quelque maniere, la postérité & fraude la patrie du service qu'elle retireroit de ces personnes, si elles étoient bien élevées. Il y en a plusieurs sans doute qu'une bonne éducation rendroit capables de se distinguer dans les divers emplois de la vie.

J'ai vû un livre écrit par Jean Huarte, médecin *espagnol*, & qui est intitulé: *examen des esprits pour les sciences.* Il y pose comme un de ces principes fondamentaux, qu'il n'y a que la nature seule qui puisse donner les qualités propres à reussir dans les sciences ou dans les arts; & que, sans cette heureuse disposition pour un certain art ou une certaine science: un homme a beau s'y appliquer de toutes ses forces, & avoir les plus habiles maîtres, il n'en viendra jamais à bout. L'exemple qu'il en allegue, est celui de Marc, fils de l'orateur *romain*.

Afin qu'il se perfectionnâr dans la science à laquelle il le destinoit, Ciceron l'envoya étudier à Athènes, la plus célébre académie qu'il y eût alors au monde, & où les meilleurs esprits des nations les plus polies, & qui s'y rendoient en foule, ne pouvoient que fournir à ce jeune homme, quantité de beaux exemples, & des incidens capables d'avancer peu-à-peu ses études: il le mit sous la conduite de Cratippe, un des plus grands philosophes de son tems, &, comme si les livres qui etoient alors écrits n'eussent pas suffi pour son usage, il en écrivit lui-même quelques-uns en sa faveur; malgré tout cela l'histoire nous dit que Marc fut un vrai sot, & que ni les régles de l'éloquence, ni les preceptes de la philosophie, ni ses propres efforts, ni la conversation la plus rafinée d'Athènes, ne pûrent jamais vaincre la nature, qui avoit été prodigue envers son père, mais chiche à son égard. C'est pourquoi mon auteur espagnol voudroit qu'il y eût des juges habiles nommés par l'état, qui, après avoir examiné le génie de chaque garçon, le destinassent à l'emploi qui s'accorderoit le mieux avec ses talens naturels.

Platon, dans un de ses dialogues, nous dit que Socrate, qui étoit fils d'une sage-femme, disoit à ses amis, que comme sa mère quoique très-habile dans son métier, ne pouvoit pas accoucher une femme, à moins qu'elle ne fût enceinte; il ne sauroit ainsi lui même tirer d'un esprit la connoissance, que la nature n'y avoit pas semée. C'est pour cela que sa manière de philosopher & d'instruire ses écoliers, se bornoit à leur faire diverses demandes & à les aider par ce moyen à mettre au jour les pensées qu'ils avoient dans l'esprit, dont il se disoit l'accoucheur.

Pour revenir à mon docteur espagnol, à mesure qu'il approfondit son sujet, & qu'il porte ses spéculations plus loin, il pose en fait que chaque génie a une science qui lui est proportionnée & dans laquelle seule il peut se rendre habile. A l'égard de ces genies, qui semblent être formés pour toutes les sciences, il les traite d'ouvrages simplement ébauchés, que la nature a produit à la hâte.

On voit peu d'esprits sans doute qui ne soient capables de quelque art ou de quelque science. Ils ont tous un certain desir d'apprendre & d'augmenter leurs lumières, qui se peut fortifier par une bonne méthode.

Tout le monde sait l'histoire de Clavius: après qu'il fut entré dans un collège de jésuites, on essaya de quoi il seroit capable, & on étoit sur le point de le renvoyer comme un esprit lourd & pesant, lorsqu'un des pères s'avisa de l'éprouver sur la géometrie, pour laquelle il parut avoir de si beaux talens, qu'il devint un des

plus habiles mathématiciens de son siècle. On croit d'ailleurs que la sagacité de ces pères à découvrir les differentes inclinations de leurs jeunes écoliers, n'a pas peu contribué à la figure qu'ils ont fait dans le monde.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette manière d'élever la jeunesse & celle qui règne dans dans notre isle, où l'on voit souvent quarante ou cinquante jeunes garçons rangés dans la même classe, occupés à lire les mêmes auteurs, & à fournir les mêmes tâches, quoiqu'ils différent pour l'âge, l'humeur & l'esprit. Quelque sorte de genie que la nature leur ait donné, il faut qu'ils deviennent tous également poëtes, historiens & orateurs. Ils sont tous obligés d'avoir la même capacité, de produire le même nombre de vers, & de fournir le même discours en prose. Chaque écolier doit avoir la mémoire aussi bonne que le premier de la classe. En un mot, au lieu d'accommoder les études à la portée de chacun, on voudroit qu'un jeune garçon accommodât son genie à ses études. Il est vrai que la faute ne vient pas toujours du précepteur, mais plûtôt du pere de l'etudiant, qui ne sauroit s'imaginer que son fils n'est pas capable des mêmes choses que ceux de ses voisins, & qu'il n'est pas en son pouvoir d'en faire tout ce qu'il lui plait.

» Si notre siècle mérite en quelque chose de plus grands éloges que les autres, on peut dire que c'est à l'égard du généreux soin que diverses personnes charitables ont pris pour l'éducation des pauvres enfans, mais puisque la tendresse mal reglée d'un père ne sauroit avoir lieu dans ces écoles de charité, ceux qui en sont les directeurs les rendroient plus avantageuses au public, s'ils y observoient la méthode que j'ai insinué jusques-ici. Par un examen sérieux de la différence de leurs talens, ils pourroient les distinguer en certaines classes, & donner à chacun le métier ou la profession qui conviendroit à son génie.

» Quel besoin n'auroit-on pas de ce reglement pour les trois grandes professions destinées aux gens de lettres!

» Le docteur South se plaint, dans quelqu'un de ses ouvrages, de ce qu'il y a des personnes qui se destinent au ministere de l'Evangile, sans avoir aucune des qualités requises pour cette sacrée fonction, & il dit qu'on y voit échouer bien des gens, qui auroient pû rendre de très-bons services à leur patrie, s'ils s'étoient bornes à mener la charrue.

» Il y a bien des avocats, qu'on ne voit pas souvent au barreau, & qu'on ne consulte guère chez eux, qui auroient pû devenir d'excellens bateliers & se distinguer à l'escalier du temple.

» J'ai connu un coupeur de cors, qui auroit pû réussir dans la médecine, & même s'y rendre fort habile, si on l'eût instruit de bonne heure dans cette science.

» Mais pour venir à des exemples d'un ordre inférieur, ne voit-on pas tous les jours nos rues pleines de charretiers doués d'une grande sagacité & de politiques en livrée? Nous avons bien des tailleurs hauts de six piés, & nous rencontrons plusieurs barbiers à larges épaules, pendant que nous voyons peut-être en même tems chanceler, sous le poids d'un fardeau, un crocheteur d'une coudée, qui auroit pû manier une aiguille ou un rasoir avec beaucoup d'adresse, fort à son aise à l'avantage du public.

» Quoique les Lacedémoniens observâssent, à-peu près, dans l'éducation de leurs enfans, la methode que je voudrois inculquer, il me semble qu'ils la poussoient au delà des justes bornes; puisqu'ils ne souffroient pas qu'un père élevât ses enfans de la manière qu'il l'entendoit. Dès l'âge de sept ans, on les enrôloit dans certaines compagnies où ils étoient exercés aux dépens du public. Les vieillards jugoient de leur capacité: on semoit de la jalousie entr'eux, & on les engageoit à se défier les uns les autres, pour découvrir leurs différentes inclinations, & en disposer ainsi pour le service de la république, sans avoir aucun égard à leur naissance. A la faveur de cet usage, *Lacédémone* eut bientôt l'empire de toute la *Grece*, & se rendit célèbre dans tout le monde pour son gouvernement civil & sa discipline militaire.

» Si cette lettre ne vous paroît pas indigne de tenir une place au rang de vos discours, peut-être que je me hasarderai à vous fatiguer de quelques autres de mes pensées sur le même sujet. Je suis &c.

» Pour m'acquitter de la promesse que je vous fis en dernier lieu, vous trouverez ici quelques nouvelles pensées sur l'éducation de la jeunesse, & j'examinerai d'abord cette fameuse question, savoir, *laquelle des deux est préférable, ou celle qu'on reçoit dans un école publique, ou celle qu'un précepteur donne en particulier?*

» Les plus grands hommes de presque tous les siècles ont été d'un avis si différent à cet égard, qu'après avoir allégué les principales raisons de part & d'autre, je laisserai à chacun le soin de se déterminer là dessus de la manière qu'il l'entendra.

» Les *Romains*, comme nous l'apprenons de Seutone, croyoient que les pères devoient élever eux-mêmes leurs enfans; & Plutarque nous dit, dans la vie de Marc Caton, qu'aussitôt que son fils fut d'un âge à raisonner un peu, Caton ne voulut jamais permettre qu'un autre que lui même l'enseignât, quoiqu'il eût alors chez lui un domestique nommé Chilon, qui étoit habile grammairien, & qui avoit instruit quantité de jeunesse.

» Les *Grecs* au contraire sembloient avoir plus de penchant pour les écoles publiques & les séminaires :

» L'instruction donnée en particulier promet la vertu & une bonne éducation : une école publique inspire de la hardiesse, & fait bientôt connoître les manières du monde.

» M. Locke, dans son fameux traité sur l'*Education des enfans*, avoue qu'il y a des inconvéniens de part & d'autre : *si je garde*, dit-il, *mon enfant à la maison, il court risque de s'y donner des airs d'un jeune maître, & si je l'envoie hors de chez moi, il est presque impossible de le garantir de la contagion du vice & de l'impolitesse qui regnent par-tout. Peut-être qu'il conservera mieux son innocence au logis, mais il sera plus ignorant dans les affaires de la vie, & plus niais lors qu'il paroîtra dans le monde.* Avec tout cela, cet habile écrivain se détermine pour l'éducation domestique, parce qu'il est plus difficile d'acquérir la vertu que la connoissance du monde, & que le vice est plus opiniâtre & plus dangereux que la simplicité : outre qu'il ne voit pas pour quelle raison un enfant conduit avec prudence ne pourroit pas se munir de la même hardiesse chez son père que dans une école publique. Il donne ainsi avis aux pères d'accoutumer leurs fils à voir les étrangers qui vont chez eux, de les produire dans les visites qu'ils rendent à leurs voisins, & de les faire causer avec des gens d'esprit & polis.

» On objectera peut-être là-dessus, que ce n'est pas la seule chose necessaire, & qu'à moins que les enfans s'entretiennent avec leurs égaux, soit pour l'âge ou les talens naturels, il ne sauroit y avoir aucun lieu pour l'émulation, ni les autres passions des plus vives de l'esprit, qui pourroit devenir insensible & stupide, s'il n'étoit quelquefois agité par leur mouvement.

Un des plus célèbres écrivains, que notre nation ait produit, observe qu'un jeune garçon, qui forme des partis & se rend populaire dans une école ou dans un collège, ne manqueroit pas de jouer le même rôle dans un senat ou dans un conseil privé. D'ailleurs M. Osburn, qui parle en homme versé dans les affaires du monde, soutient que le projet de voler du fruit dans un verger, bien tramé & bien exécuté, élève insensiblement un jeune garçon à la prudence & au secret, & le rend capable de choses plus importantes.

» En un mot, l'éducation domestique semble être la voie la plus naturelle pour former un jeune homme à la vertu, & celle du collège pour le rendre propre aux affaires. La première pourroit fournir un bon sujet à la république de Platon, & l'autre un digne membre pour une société abandonnée aux artifices & à la corruption.

» Cependant il faut avouer que le maître d'une école publique, ou le régent d'une classe, a quelquefois tant de jeunes garçons à instruire, qu'il ne sauroit donner à chacun tous les soins requis. Avec tout cela, c'est l'erreur dominante de notre siècle, où l'on voit que la plupart des pères, qui voudroient que leurs fils devinssent habiles, ne jugent pas à-propos d'encourager un honnête homme à prendre soin de leur éducation.

» Il est vrai que depuis quelques années, on a remédié à ce défaut dans nos grandes écoles ; en sorte que nous voyons aujourd'hui à leur tête non-seulement des gens d'esprit & capables, mais aussi des sous-maîtres experts & de bonnes aides. Dailleurs, manque d'établir le même ordre dans ces petits séminaires à la campagne, on voit quantité de bons esprits échouer & se perdre.

» Je panche d'autant plus à le croire, que je l'ai éprouvé moi même sous deux maîtres campagnards, l'un & l'autre fort indignes de l'emploi qu'ils avoient pris. Le premier m'imposoit des taches bien au-dessus de mes forces, quoique je ne fusse pas un des moindres, s'il m'est permis de le dire, & il me traitoit cruellement pour n'avoir pas fait l'impossible. L'autre étoit d'une humeur bien différente ; & un écolier, qui vouloit s'acquitter de ses messages, laver sa caffetière, ou sonner la cloche, pouvoit se dispenser, tant qu'il le jugeoit à propos, de lire ses auteurs classiques. J'y ai connu un jeu e drôle, qui souvent ne rendoit pas sa tâche, sous prétexte qu'il avoit aidé à la cuisinière & c'étoit une excuse légitime. Il y avoit aussi le fils d'un gentilhomme du voisinage, qui y demeura cinq ans, dont il passa la plus grande partie à promener ou aller abreuver la haquenée grise de notre maître. Pour moi, qui ne daignois pas m'attirer ses bonnes graces par des services de cette nature, je devins le plus habile & je fus le plus maltraité de tous les écoliers.

» Pour finir ce discours ; je releverai un avantage qui se trouve dans les écoles publiques & dont Quintilien a parlé, je veux dire que nous y contractons souvent des amitiés qui nous sont fort utiles dans la suite. Je vous en donnerai un exemple connu de bien des personnes, & que vous ne devez point du tout révoquer en doute.

» Tous ceux qui ont fréquenté l'école d'*Westminster* savent qu'il y a un rideau, qui traverse par le milieu la grand'chambre où elle se tient, & qui sépare l'école haute de la basse. Il arriva un jour, par malheur qu'un étudiant déchira ce rideau : la sévérité du maître étoit si bien connue, que ce jeune garçon, d'un naturel doux & timide désespéroit d'en obtenir le pardon, & qu'il trembloit depuis la tête jusqu'aux piés, dans la crainte du châtiment qui lui seroit infligé : Alors un ami, qu'il avoit à son côté, lui dit de ne pas

s'allarmer, & qu'il prendroit sa faute sur lui-même. En effet, il lui tint parole. Ces deux amis devenus hommes, lors que la guerre civile éclata, ils embrasserent differens partis, l'un suivit le parlement, & l'autre le roi.

» Celui qui avoit déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les emplois civils, & l'autre, qui en avoit subi la peine, dans les militaires : le premier eut un tel succès, qu'il devint bientôt un des juges sous Cromwel. L'autre s'engagea dans la fatale expédition de *Pennddok* & de *Groves* à l'Ouest de l'*Angleterre*. Il seroit sans doute inutile de vous rapporter ici en détail l'événement de cette entreprise. Tout le monde sait que le parti du roi y fut mis en déroute, & que tous leurs chefs, entre lesquels étoit le généreux ecolier furent emprisonnés à *Exeter*. Il arriva que son ami fut alors envoyé à l'ouest pour y tenir les assises & y administrer la justice. Le procès des rébelles, comme on les appelloit en ce temps là, fut bientôt instruit, & il ne restoit plus qu'à prononcer la sentence, lors que le juge à l'ouie du nom de son ami, qu'il n'avoit pas vu depuis bien des années, & après l'avoir considéré avec plus d'attention, lui demanda s'il n'avoit pas étudié dans l'école de *Westminster* ? Par sa reponse, il vit d'abord que c'étoit le même bon ami, qui s'étoit chargé de sa faute. Là dessus il ne témoigna rien; mais il se rendit au plus vîte à *Londres*, où il employa si heureusement son crédit auprès de Cromwel, qu'il sauva son ami du triste sort qu'eurent ses infortunés complices.

Le gentilhomme, qui fut sauvé de cette manière par la reconnoissance de son ancien camarade d'école, fut ensuite père d'un fils, qu'il vit élever aux charges de l'église, & qui en possède aujourd'hui, avec honneur, une des plus hautes dignités.

(*Le Spectateur*).

Lycurgue regardoit l'éducation des enfants comme la plus importante affaire du législateur. Néanmoins le gouvernement, en tout pays, semble très-peu s'occuper de celle des citoyens : cet objet essentiel pour la félicité publique est, pour l'ordinaire, totalement négligé. On diroit que ceux qui gouvernent les nations ne s'embarrassent aucunement de former des membres utiles à la société : la Morale est par eux regardée comme une science spéculative, dont la pratique est parfaitement indifférente. Bien plus, de mauvais gouvernements n'ont ni la volonté ni la capacité de rendre leurs sujets vertueux; la vertu déplait aux tyrans & aux despotes, elle n'a pas la souplesse qu'ils demandent; les idées de la justice & de l'humanité, répandues dans les cœurs, nuiroient aux intentions d'une politique perverse qui veut régner sur des automates.

Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la vertu fondamentale sur laquelle la morale doit s'établir, il est clair que toute morale est bannie des nations soumises au despotisme ou à la tyrannie. En vain l'intérêt général diroit aux hommes d'être justes, tandis que la voix plus forte de l'intérêt personnel, appuyée par les maîtres de la terre, par les dispensateurs des dignités, des faveurs, des rangs & des richesses, leur crie à tout moment, qu'avec la morale & la vertu on ne parvient à rien, on languit dans la misère & dans l'obscurité, & même on s'expose très-souvent aux coups de la puissance. En un mot, tout fait voir qu'en suivant la voie de la justice on n'obtient aucun bonheur, & l'on risque à chaque pas d'être écrasé par la foule, qui suit un chemin directement opposé.

Conséquemment à ces principes, & aux remarques qu'on est à portée de faire journellement dans les contrées soumises à de mauvais gouvernements, la vraie morale ne doit entrer pour rien dans l'éducation des citoyens ; elle mettroit des obstacles invincibles & continuels à leur félicité, ou du moins elle les priveroit des vains objets dans lesquels le commun des hommes la fait consister faussement. Ainsi les maximes que, dans chaque état, l'on peut insinuer a la jeunesse, seront très-contraires à celles que la morale pourroit leur proposer. Quels avantages à la cour pourroit promettre à son fils le courtisan qui lui diroit, d'être juste, de ne nuire a personne, de se montrer fermement attaché à la vertu, de placer en elle son honneur, de préférer cet honneur à sa fortune, à son avancement, à la faveur du prince & de ses ministres ? Il est évident que, sous un mauvais gouvernement, de pareilles maximes conduiroient à la disgrace, & paroîtroient dictées par le délire. Le courtisan & le grand, qui voudront ouvrir le chemin de la fortune à leurs enfans, leur donneront des instructions diamétralement opposées ; ils leur diront : « ne connoissez d'autre regle que la volonté du maître ; qu'elle soit toujours juste à vos yeux ; ne lui résistez jamais ; sacrifiez-lui un honneur qui n'est rien s'il ne conduit à la puissance, au crédit, aux richesses auxquels votre rang doit vous faire prétendre ; l'unique honneur pour vous est d'être distingué par le prince ; apprenez qu'un bon courtisan doit être *sans honneur & sans humeur* ; l'honneur & la vertu ne sont point faits pour des esclaves destinés à recevoir toutes les impulsions de leur maître ».

L'éducation du jeune homme d'une illustre naissance lui apprendra que la noblesse, transmise par ses aïeux, doit lui suffire pour parvenir à tout ; qu'il n'a besoin ni de science, ni de mérite personnel, ni de vertu ; que ces choses, utiles à l'avancement de quelques citoyens ob-

seurs & méprisables, ne sont nullement nécessaires à celui que son nom seul doit porter aux grandeurs; que la morale n'est bonne que pour amuser les loisirs de quelques vains spéculateurs; que la justice, faite pour les foibles & le vulgaire, ne doit aucunement servir de regle aux grands, qui n'ont nul intérêt de se soumettre a ses loix trop gênantes. Si le noble se destine aux armes, il n'aura besoin ni de lumières ni de raison. Il faudra bien se garder de lui développer les principes de l'equité naturelle, qui trop souvent contrediroient les ordres des chefs, auxquels son métier l'obligera d'obéir en aveugle, & sans jamais hésiter. Dès que le despote commande, le guerrier ne doit entendre ni les loix de la justice, ni le cri de la pitié, ni les gémissemens de sa nation; il est fait pour s'élancer, les yeux fermés, sur ses amis, ses concitoyens, ses parens même. Tels sont les principes que l'éducation doit de bonne heure inspirer à des esclaves destinés à retenir d'autres esclaves dans les fers.

Un gouvernement pervers souffrira-t-il qu'on donne une éducation plus morale au jeune homme que l'on destine à la magistrature? Celui dont l'état est de tendre la justice à ses concitoyens, doit il montrer pour elle un attachement inviolable? Hélas! lui conseiller de s'attacher fermement aux loix de l'equité, ce seroit le mettre dans une guerre continuelle avec le despote & ses ministres, qui voudroient les détruire; ce seroit l'exposer à des avanies, à des exils, à des prisons, à des fers; ce seroit le mettre en danger d'être enseveli sous les ruines du temple de Thémis, qui ne peut résister aux assauts furieux du dieu terrible de la guerre. Sous un gouvernement arbitraire, l'éducation ne peut enseigner aux gardiens, aux dépositaires des loix, que de les livrer aux caprices de la tyrannie, aux séductions de la faveur, aux violences du pouvoir. Pour réussir, ou pour vivre tranquille, le magistrat doit être souple, & faire plier la justice sous la volonté changeante du maître & de ses favoris. Il doit avoir deux balances, l'une pour l'homme riche & puissant, l'autre pour le foible & pour le pauvre.

Dans les pays où l'avidité du maître & les besoins de ses courtisans insatiables ont fait éclorre la finance & multiplier les traitans, quelle éducation, quels principes, des hommes accoutumés à s'enrichir par d'injustes rapines donneront-ils à leurs enfans? Leur diront-ils d'être justes, humains, sensibles à la pitié, modérés dans leurs desirs? Non, sans doute; le financier recommandera au fils qu'il destine à son métier cruel, d'être dur, inhumain, impitoyable, d'avoir un cœur de fer, de sacrifier tout sentiment honnête ou généreux au desir d'augmenter sa fortune; il lui dira de s'engraisser du sang des malheureux; il lui fera voir que dans des richesses sans bornes consistent, & l'honneur, & la gloire d'un véritable financier.

Le riche n'apprendra point à sa postérité la manière louable d'user de ses richesses. Ses descendants, dépourvus d'instruction, de mœurs & de bienveillance, dissiperont follement les trésors amassés par l'injustice, en débauches, en festins, en parures, en extravagances. Ils penseront n'être au monde que pour se livrer sans cesse à de vains amusemens; ils ne se croiront obligés de rien faire pour les autres; ils tomberont dans l'ennui, qui toujours accompagne ou suit la paresse & le déréglement; ils se rumeront pour s'en tirer, & n'auront jamais éprouvé la félicité pure que la vertu réserve à ceux qui, dès la jeunesse, ont appris à la goûter.

Enfin, les gens du peuple, toujours abrutis & privés de raison sous des gouvernemens négligents ou pervers, n'auront aucune idée de la vertu ni des mœurs. Dépravé par l'exemple de ses supérieurs, ou tourmenté par leurs vexations, l'homme du peuple devient méchant, & peu capable d'inspirer à ses enfans des sentimens honnêtes, qu'il n'a pu acquérir par lui même, & que ses parens malheureux ne lui ont point transmis.

On nous dira, peut-être, que dans toutes les nations les ministres de la religion sont chargés d'enseigner la morale, & d'inculquer ses préceptes à la jeunesse: mais l'expérience nous fait voir l'impuissance de leurs leçons, contre le torrent impétueux qui entraîne sans cesse les hommes au mal. Les motifs que la religion leur présente sont souvent trop relevés, trop spirituels, trop au-dessus de l'intelligence des mortels grossiers, pour les déterminer au bien. Les moralistes religieux se plaignent eux mêmes de l'inutilité, de l'inefficacité de leurs préceptes répétés à tout moment; s'ils agissent sur quelques ames tranquilles, timorées, capables de les méditer, ils ne peuvent rien sur le grand nombre, que des forces irrésistibles semblent pousser au vice. Indépendamment de la dépravation innée que la religion révélée impute à la nature humaine, on peut expliquer le penchant si marqué, qui porte les hommes au mal, par des causes naturelles & sensibles que nous voyons agir sous nos yeux. Ces causes sont l'ignorance profonde dans laquelle on voit croupir les nations; les exemples funestes des riches & des grands, imités par les pauvres; la négligence des législateurs, qui paroissent communément s'être très-peu souciés de donner des mœurs aux peuples, ou qu'on leur fit connoître leurs intérêts, leurs vrais rapports, & les devoirs les plus essentiels à la vie sociale. Enfin, la plus puissante de ces causes, c'est la fausse politique de tant de princes,

eux-mêmes aveugles, qui trop souvent semblent vouloir anéantir toute idée de justice ou de vertu dans leurs états, & qui croient n'être grands qu'en régnant sur des sujets stupides, vicieux, en discorde pour de futiles intérêts. Les peuples sont des pupilles, dans lesquels leurs tuteurs paroissent craindre que la raison ne vienne à se développer. L'art de gouverner les hommes n'est, pour la plupart des souverains de la terre, que l'art de les tromper, de les tenir dans l'aveuglement, afin de les dépouiller & de les sacrifier impunément à toutes leurs fantaisies. Les passions effrenées des tyrans, la corruption des cours, voilà les causes visibles & naturelles de l'ignorance, de la dépravation & des calamités qui font gémir les habitans du monde.

En vain les ministres de la religion continueront d'inculquer à la jeunesse les préceptes d'une morale divine, appuyée sur les récompenses & les punitions d'une autre vie. En vain la philosophie présenteroit aux hommes une morale humaine, fondée sur les avantages sensibles que la vertu peut procurer dans la vie présente. Les promesses, les menaces & les motifs surnaturels de la religion seront toujours trop foibles pour rendre les hommes meilleurs; les motifs humains du philosophe, & les biens qu'il promet en ce monde, paroitront des chimères, tant que la morale aura pour ennemis les princes, qui tiennent dans leurs puissantes mains les mobiles les plus capables de faire agir les mortels sur la terre.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'éducation est négligée, découragée, méprisée, ou même très-inutile, dans des nations abruties, corrompues & mal gouvernées. Les maximes les plus évidentes de la morale se trouvent à chaque instant contredites par des exemples, par des usages, par des institutions, par des loix, par des intérêts assez puissans pour contre-balancer l'intérêt général. Tout le monde est sollicité au mal, & personne ne trouve d'intérêt à faire le bien. De-là ces embarras infinis dans lesquels se sont jettés tous ceux qui ont essayé de donner des plans d'éducation propres à former des citoyens. Ils n'ont pas vu, sans doute, que les meilleurs systêmes en ce genre ne pouvoient aucunement se concilier avec les préjugés du vulgaire & les vues sinistres de ceux qui reglent les destinées des peuples: ils ne se sont pas apperçus que les états despotiques ne vouloient pas qu'on formât de bons citoyens; ils n'ont pas senti que la saine morale est incompatible avec une fausse politique, & que, pour élever les hommes d'une manière conforme aux intérêts de la société, il falloit commencer par faire goûter la saine morale à ceux qui gouvernent le monde, leur faire connoitre leurs intérêts véritables, afin de les porter à seconder cette morale par les loix, par les récompenses & les châtimens dont ils sont dépositaires. En un mot, ces philosophes n'ont pas senti que la réforme de l'éducation dépendoit nécessairement de la réforme des mœurs publiques, qui ne peut être l'ouvrage que d'un gouvernement éclairé, vigilant: équitable & bien intentionné.

Le gouvernement seul peut faire régner, dans un état, les vertus générales & les mœurs publiques. C'est du temps & du progrès des lumières que l'on peut attendre cette révolution, si desirable dans les esprits des maitres de la terre: jusqu'à ce temps fortuné, les hommes, pour leur bonheur particulier, seront réduits à se contenter de la pratique des vertus convenables à la vie privée, dont la morale leur montrera l'utilité, même au sein des nations les plus dépravées, & qu'une bonne éducation inspirera dès l'enfance à ceux qui pourront en connoitre les avantages inestimables. Plus la société est corrompue, plus le gouvernement exerce de rigueurs, & plus les citoyens honnêtes se trouvent obligés de se concentrer en eux-mêmes pour y chercher le bien-être que la patrie est alors incapable de leur procurer.

L'éducation, à proprement parler, ne devroit être que la morale inculquée à la jeunesse, & rendue familière dès l'âge le plus tendre. Elever un jeune homme, c'est lui apprendre ses devoirs envers tous ceux avec lesquels il aura des rapports; c'est lui enseigner la conduite qu'il doit tenir envers ses parens; c'est lui faire sentir l'intérêt qu'il a de mériter leurs bontés; c'est lui montrer comment il doit se comporter avec les grands & les petits, les riches & les pauvres, ses amis & ses ennemis. Les devoirs d'un état ne sont que les regles indiqués par la morale dans les diverses positions de la vie. L'éducation d'un prince devroit se proposer de lui faire connoitre ses devoirs envers son peuple & les différentes nations dont il est entouré; elle devroit le rendre juste, humain, tempérant, modéré, & lui présenter les intérêts qui l'invitent à pratiquer les mêmes vertus sociales que les particuliers. C'est, comme on l'a prouvé, faute d'élever les princes dans ces maximes, que, tourmentés toute leur vie de passions & de vices, ils rendent malheureuses les nations dont ils sont obligés de faire le bonheur.

L'éducation des riches & des grands devroit avoir pour objet de les mettre à portée de faire un bon usage des richesses & des emplois qu'ils posséderont un jour; elle devroit leur montrer les devoirs que la morale leur prescrit envers leurs concitoyens, comme les seuls moyens de mériter l'estime, la considération, les respects qui ne sont dus qu'à la bienfaisance, à l'équité, à l'affabilité, à la noblesse des sentimens.

Mais les enfans destinés à jouer des rôles les plus importans dans la société, sont communément ceux dont l'éducation est la plus mauvaise & la plus honteusement négligée : on ne songe aucunement à briser l'humeur, à dompter le caractere, à combattre les caprices, à réprimer les passions des enfans de race illustre : ils apprennent dès les berceau, qu'ils sont faits pour commander ; qu'ils sont au-dessus des regles & des loix ; que tout doit plier devant eux ; qu'ils n'ont besoin ni de sciences ni de talens pour obtenir les distinctions auxquelles leur naissance les appelle. Ce seront pourtant ces enfans volontaires qui regleront un jour les destinées des peuples ! Les enfans nés dans l'opulence ne sont pas moins gâtés : ils savent, dès l'âge le plus tendre, la distance que la richesse met entre les hommes ; ils deviennent insolens ; les foiblesses des parens, aussi-bien que leurs négligences, leur laissent prendre des plis, qui ne s'effaceront jamais. Rien de plus important que d'apprendre de bonne heure à l'homme à fléchir sous la nécessité, & à se conformer aux vues de la société dont un jour il doit être un membre utile & agréable.

En effet, l'éducation ne peut avoir pour objet que de faire connoître aux hommes la maniere dont ils doivent agir dans tous les états de la vie, comme rois, comme nobles, comme ministres, comme magistrats, comme parens, comme amis, comme associés. Ainsi l'éducation n'est jamais que la morale présentée aux hommes dans leur enfance, pour leur enseigner leurs devoirs dans les rapports divers qu'ils auront un jour les uns avec les autres.

Quelque variés que paroissent ces rapports ou ces circonstances, une éducation vraiment sociale enseignera la même morale à tous les hommes dans tous les états de la vie ; elle leur fera sentir qu'ils doivent être justes & bienfaisans envers tous les êtres de l'espèce humaine ; c'est à quoi se bornent, comme on a vu, tous les devoirs de l'homme, qui se réduisent à la justice envisagée sous tous ses points de vue. L'éducation ne peut se proposer que d'habituer les hommes, dès leur enfance, à réprimer les passions contraires à leur propre bonheur & à celui des autres, & à leur fournir les motifs capables de les y porter. En montrant leurs esclaves dans le délire de l'ivresse, les Lacedémoniens se proposoient d'exciter de bonne heure, dans leurs enfans, de l'horreur pour un vice qui dégrade l'homme & le met au-dessous des bêtes. En punissant un enfant d'une faute ou d'une impertinence, on lui monrre qu'en commettant certaines actions il déplaît, & par-là même devient malheureux : ainsi l'on oppose la crainte à ses desirs inconsidérés ; & cette crainte, changée en habitude, se trouve assez forte pour contenir sa témérité, à laquelle, sans la correction, il donneroit un libre cours ; ce qui le rendroit insupportable un jour dans la société.

L'éducation, pour être efficace, devroit être une suite d'expériences qui prouveroient sans cesse aux enfans que le mal qu'ils font aux autres finit toujours par retomber sur eux-mêmes. Dès qu'ils se montreroient injustes envers leurs camarades, on devroit aussi-tôt leur faire éprouver une injustice pareille ; dès qu'ils frapperoient quelqu'un, on les frapperoit à leur tour ; dès qu'ils montreroient de la hauteur, on auroit soin de les humilier & de leur faire sentir qu'un valet mérite des égards, comme homme, de la part de ceux qui ont droit d'exiger ses services, mais qui n'ont jamais celui de le mépriser parce qu'il est pauvre ou malheureux. Cette éducation expérimentale soigneusement observée, feroit plus imposante que des préceptes stériles, que l'on se contente pour l'ordinaire de jetter vaguement, ou même que l'on ne donne jamais aux enfans gâtés de la fortune. Faute d'observer ces regles si naturelles, la société se trouve remplie d'hommes injustes, vains, opiniâtres, fougueux ; ils portent dans la société des vices & des défauts, qui, n'ayant pas été réprimés à tems, les rendent incommodes, désagréables pour les autres, & font que souvent ils essuient mille désagrémens, qu'ils auroient évités s'ils eussent reçu une éducation plus soignée.

Mais pour inspirer de bonne heure à l'enfance ou à la jeunesse des idées de justice, il est très-important que les parens & les instituteurs se montrent justes à l'égard de leurs éleves. Une éducation capricieuse, despotique & guidée par l'humeur, révolteroit les disciples, les dégoûteroit de ses leçons, & ne serviroit qu'à confondre dans leur esprit les notions de l'équité. Des personnes emportées, impatientes, d'un caractère variable, ne sont point propres à former la *jeunesse* & à fixer ses idées. L'éducation demande de la douceur, du sang-froid, & sur-tout une conduite ferme & soutenue. Il faut que l'enfant reconnoisse lui-même la justice dans les châtimens qu'on lui inflige, ainsi que dans les récompenses qu'il reçoit : il faut qu'il sente l'équité & l'utilité des motifs qui déterminent les maîtres, soit à la sévérité, soit à la tendresse : une rigueur injuste les fait regarder comme les tyrans odieux ; des caresses déplacées seront prises pour des marques de foiblesse. Il est difficile de bien élever des enfans qui se voient alternativement les jouets, soit de la mauvaise humeur non motivée, soit de la tendresse aveugle de leurs parens ou de leurs maîtres : entre de pareilles mains, leurs esprits ne prennent point de fixité. Voilà pourquoi les femmes, communément dominées par des humeurs & des sentimens variables, sont peu capables d'élever les enfans, de leur inspirer

rer des principes constans, propres à régler uniformément la conduite de la vie. C'est à l'éducation que l'on doit attribuer l'inconstance, la foiblesse, l'instabilité du caractère & des idées que l'on trouve dans la plupart des hommes.

Une éducation négligée laisse dans les hommes des impressions ineffaçables. C'est dans l'age tendre qu'il faut empêcher les passions, les vices & les défauts, de naître, ou qu'il faut du moins forcer les enfans de les contenir; par-là ils prennent l'habitude de les maîtriser. C'est sur-tout à l'orgueil, si souvent caressé dans les enfans des princes & des grands, qu'il faut déclarer la guerre: une éducation, très-différente de celle qu'on leur donne communément, devroit effacer jusqu'aux dernieres traces de ce mépris insultant que l'enfance conçoit de si bonne heure pour l'indigence: elle devroit lui faire sentir à chaque instant le besoin que l'opulence & la grandeur ont de ces hommes qu'elles ont l'ingratitude de mépriser & de repousser durement: elle devroit apprendre à ne jamais dédaigner quiconque travaille, soit pour satisfaire les besoins des grands, soit pour leur fournir les commodités & les plaisirs de la vie. Ainsi formé, l'éleve deviendroit juste; il respecteroit l'utilité; il seroit reconnoissant; il trouveroit que le cultivateur ou l'artisan, sous des haillons, sont souvent des hommes plus intéressans, plus nécessaires à leurs concitoyens, & par conséquent plus estimables que le courtisan inutile ou méchant qu'il voit chargé de titres, de dorures, de broderies, de rubans.

En réprimant ainsi l'orgueil de son éleve, en lui faisant sentir sa propre foiblesse, & le besoin continuel qu'il a des hommes qui lui paroissent les plus abjects, on fera naître en lui la sensibilité, disposition si précieuse dans la vie sociale; il s'intéressera au sort du malheureux, qu'il voit si nécessaire à son propre bien-être. On aura soin de cultiver en lui cette bienveillance humaine & tendre; on remuera son cœur par des secousses fréquentes, par des tableaux touchans présentés à ses yeux, & capables d'agir sur l'imagination; on le conduira dans la cabane du pauvre, près du lit du malade; on lui montrera les détails de la misère de l'homme utile, qui souvent, entouré d'une famille désolée, manque de tout pour mettre le riche dans l'aisance; on le fera méditer sur les infortunes sans nombre lesquelles gémissent tant de mortels ses semblables; on lui fera contempler sur-tout ceux que les coups du sort ont précipités dans la misère; on lui dira que leurs malheurs sont les effets du hasard, dont les caprices en font des victimes innocentes, tandis que ces mêmes caprices placent les grands & les riches dans l'abondance & les honneurs. Ainsi l'éleve ne s'enorgueillira point de cette aveugle préférence; il éprouvera le sentiment de la pitié; il partagera les peines des infortunés, elles passeront en lui-même; il se félicitera de se voir en état de les soulager; il goûtera le doux plaisir de la bienfaisance; il verra couler les larmes de la gratitude; il se félicitera de les avoir méritées; enfin, il reconnoîtra que le véritable avantage qu'un homme puisse avoir sur les autres, consiste uniquement dans le pouvoir de les rendre heureux.

C'est ainsi que la vertu s'apprend: voilà comment l'éducation peut donner un cœur sensible: elle peut ainsi jetter dans les esprits des semences salutaires, les nourrir, les faire éclorre, & former des citoyens honnêtes, modestes, compatissants. C'est par des leçons de cette espèce que l'on devroit façonner l'enfance & la jeunesse de ces hommes faits pour occuper un rang distingué dans le monde. Quelle que fût la position où la fortune dût les placer, ils n'oublieroient pas qu'ils sont hommes, & qu'ils ont besoin des hommes pour leur propre félicité. Mais faute d'avoir appris à connoître les infortunes de leurs semblables, & d'avoir éprouvé le plaisir de les faire cesser, les hommes à la prospérité desquels rien ne devroit manquer, sont communément gonflés d'un orgueil insociable; pleins d'estime pour eux-mêmes, à peine laissent-ils tomber leurs regards dedaigneux sur des êtres qu'ils supposent inutiles pour eux-mêmes & d'une espèce inférieure. Ils n'ont point appris à aimer, à s'attendrir sur les misères, à sentir les charmes de la bienfaisance. L'on ne voit par-tout que des riches & des grands, orgueilleux, injustes, insensibles, inhumains, qui, dépourvus de tout sentiment d'affection, ne peuvent transmettre à leur postérité que l'indifférence, l'apathie, la vanité, qui les endurcissent contre les malheureux.

S'il est peu de parens qui sentent l'importance d'une bonne éducation, il en est encore bien moins qui soient capables de la donner eux-mêmes, ou d'y veiller attentivement. Un père est trop occupé de ses affaires, & souvent de ses plaisirs, pour penser à former le cœur de son fils. Une mère dissipée ne songe qu'à sa parure, à ses amusemens, & quelquefois à ses galanteries; elle croiroit s'avilir si elle songeoit à ses enfans. Par-là les enfans des grands & des riches sont communément abandonnés à des domestiques, qui ne leur apprennent rien de bon: c'est sur-tout dans leur commerce que les enfans se plaisent; dans l'antichambre ou la cuisine ils jouent un rôle qui flatte leur vanité naissante; ils n'y sont point contrariés; ils y exercent librement une sorte d'empire sur des êtres subordonnés; il n'est rien qu'ils apprennent plus promptement que les prérogatives que la naissance & l'opulence donnent à ceux qui les posséderont un jour; les premières leçons qu'ils reçoivent sont

des leçons de hauteur, d'impertinence, de vice, que rien ne pourra par la suite effacer.

En sortant des mains des valets & des gouvernantes, l'enfant d'un homme riche est mis dans celles d'un instituteur, qui souvent n'a lui-même aucune des qualités nécessaires pour former le cœur & l'esprit de son élève ; quand même un heureux hazard l'auroit pourvu des talens les plus rares, il ne pourroit les employer utilement pour corriger un disciple indocile & déjà perverti de longue main. La douceur est déplacée avec un enfant hautain ; la rigueur le révolte, & déplait souvent à ses parens, assez vains pour exiger que l'on respecte leur sang jusque dans les sottises de leurs enfans. Ainsi l'instituteur contredit est bientôt découragé ; il devient indifférent, & finit par ne s'embarrasser nullement des progrès de son élève, qu'il abandonne à son mauvais sort. Voilà comment l'éducation particulière forme si peu de sujets remarquables.

D'ailleurs, comment les grands & les riches trouveroient-ils des instituteurs éclairés & vertueux, tandis que le mérite n'est point senti par eux, ou devient même souvent l'objet de leurs dédains ? Le noble ne fait cas que de la naissance, le riche n'estime que l'opulence ; ils ne peuvent concevoir qu'un savant pauvre puisse mériter les égards des personnes de leur sorte. Ceux qu'ils ont chargé de l'instruction de leurs enfans, n'est à leurs yeux qu'un mercenaire, un valet renforcé, qu'ils ne distinguent souvent des autres que par des mépris humilians. Il n'y a qu'un père éclairé lui-même qui sente vraiment l'importance du dépôt qu'il confie aux soins d'un autre ; il voit dans le gouverneur de son fils un ami respectable, qui veut bien se charger de contribuer avec zèle à son bonheur & à celui de sa postérité. L'insensé qui méprise l'instituteur de son fils, ne sent donc pas que c'est de lui que dépend le bien-être & l'honneur de sa famille ? *Vous donnez votre fils à élever à un esclave*, disoit un philosophe à un père opulent & avare, *eh bien ! au lieu d'un esclave, vous en aurez deux.*

Pour rendre l'éducation utile, il faut que celui qui s'en charge se respecte lui-même & soit respecté des autres : un enfant qui s'apperçoit que ses parens ont peu d'égards pour son maître, ne tarde pas à le mépriser ; d'ailleurs il le hait comme un censeur continuel ou comme son ennemi. Les bons instituteurs sont rares, parce que rien n'est plus rare que des parens qui sachent démêler le mérite obscur, l'apprécier équitablement, lui montrer les sentimens qui lui sont dus : cette équité reconnoissante suppose des réflexions & des vues qui ne se trouvent guère dans les êtres superbes & dissipés, entre les mains desquels la fortune va communément se placer.

Chez les Grecs & les Romains, la science étoit considérée ; ses souverains, les généraux d'armée, les hommes d'état la cultivoient eux-mêmes, & montroient une profonde vénération à ceux qui se livroient aux soins de former la jeunesse : mais par une suite des préjugés barbares qui subsistent encore chez la plupart des nations modernes, la noblesse dédaigne de s'instruire ; elle se glorifie de son ignorance, qui ne l'empêchera nullement de parvenir aux honneurs militaires qu'elle ambitionne. L'exercice du cheval, l'escrime, la danse, une démarche assurée, un maintien libre & gracieux, une politesse verbale & souvent peu sincère, un jargon propre à plaire aux femmes, voilà les perfections que l'éducation des grands se propose de leur donner. La culture de l'esprit & la science des mœurs n'entrent pour rien dans les calculs de la noblesse ; le métier de la guerre dispense d'avoir des lumières & des vertus ; les grands suppléent au défaut de connoissances & d'étude, par des vices, des amusemens, des dépenses qui communément ne tardent pas à déranger leur fortune. Quant à cette noblesse engourdie qui végete dans le fond de ses terres, elle ne s'occupe que de la chasse ou du jeu, & n'a pour toute étude que la connoissance futile de sa généalogie & de celle de ses voisins.

Le riche, qui, par ses travaux pénibles ou par ses injustices & ses bassesses, est parvenu à s'enrichir, s'embarrasse fort peu que son fils ait des connoissances & des vertus ; il regarde l'étude comme un temps perdu ; les mœurs comme inutiles, & la probité sévère comme un obstacle à la fortune. L'éducation qu'il trouve la plus intéressante pour son fils est celle qui apprend la bassesse, la souplesse, l'art de plaire aux grands pour acquérir le droit de dépouiller le pauvre.

Il est peu de parens & d'instituteurs qui soient doués des qualités requises pour élever la jeunesse : ceux qui se chargent de ce soin important, indépendamment de la science & de l'esprit, devroient connoître l'homme, étudier le caractère, les facultés, les penchans des élèves qu'ils ont dessein de former. L'expérience nous prouve que tous les enfans n'ont pas les mêmes dispositions naturelles, & ne sont pas toujours propres à répondre aux vues qu'on a sur eux. A quoi bon tourmenter & punir un enfant à qui la nature a souvent refusé l'activité, la pénétration, la mémoire, & presque toujours le pouvoir de prêter une attention suivie aux objets qu'on lui présente ? La violence, la rigueur des châtimens réitérés sont-ils des moyens propres à exciter l'amour de l'étude dans des ames que l'on

afflige & qu'on dégrade ! La douceur, la patience, la persuasion, l'indulgence, la bonne humeur font des moyens bien plus sûrs de gagner la jeunesse que la colère & la dureté.

Bien des pères, instruits eux mêmes, & remplis d'enthousiasme pour la science, voudroient faire de leurs enfans des prodiges ; mais ne savent-ils pas que l'éducation ne fait des prodiges, que lorsque la nature lui fournit des matériaux nécessaires pour les exécuter ? Les enfans précoces ou prodigieux finissent le plus souvent par devenir des hommes très-médiocres ; il ne faut pas s'en étonner : pour s'exercer avec succès, il faut que les organes aient pris de la consistance & de la vigueur ; exiger qu'un enfant montre une application suivie, c'est vouloir qu'il soit plus fort que son âge ne le comporte. Les disciples que l'on veut faire trop promptement avancer dans la carrière des sciences, ou se rebutent, ou sont bientôt épuisés par les efforts qu'on leur demande : ceux dont on prétend faire des prodiges, n'ont d'ordinaire que beaucoup de mémoire, & très-peu de jugement ; ce sont des machines frêles dont on a trop tendu les ressorts : quant à ceux qui réfléchissent avant d'être parvenus à la maturité, ils sont communément d'une santé délicate qui les fait périr de très-bonne heure. *Ne serre point*, dit Phocylide, *trop fortement la main d'un tendre enfant.*

Que les pères sensés ou les instituteurs de la jeunesse, par une sotte vanité, ne s'obstinent donc pas à forcer la nature ; qu'ils la consultent & la secondent, sans jamais la traverser. Dans l'âge tendre, l'esprit affamé de sensations a besoin de voltiger ; il ne peut ni se fixer, ni mettre de la suite dans ses travaux. Plus l'imagination est active, moins elle souffre la contrainte ; au lieu de l'amortir, il est bon de profiter de cette curiosité remuante, qui, quand on la dirige sagement, est une disposition très-favorable. Il est donc important de ne point occuper la jeunesse trop long-temps des mêmes objets ; en variant les études on en fait un amusement, & les maîtres sont à portée de démêler les penchants qui s'annoncent dans leurs élèves ; ils garderont bien de les contrarier.

Un des plus grands défauts de l'éducation ordinaire, c'est d'être despotique, avilissante, capable d'étouffer les plus puissans ressorts de l'ame. Les parens & les maîtres ne parlent à leurs disciples que comme à des esclaves ; ils ne s'adressent qu'à leur crédulité ; ils jugent au-dessous de leur dignité de raisonner avec eux, de leur exposer les motifs de leurs préceptes, de leur faire reconnoître l'équité de leurs demandes, & l'intérêt que le disciple doit trouver à s'y rendre. Cette éducation servile ne peut faire que des automates, dépourvus de raison, étrangers à tous principes, toujours incertains & flottans, incapables de juger par eux-mêmes, guidés pendant le reste de leur vie par les lisières de l'habitude & de l'autorité. Ou bien cette éducation peu raisonnée rencontre dans les têtes actives, des rébelles, en garde contre des leçons qu'ils croient n'avoir pour base que les caprices des tyrans qu'ils détestent.

C'est en compatissant à la foiblesse du jeune âge, c'est en se proportionnant à sa force, c'est en se rapetissant, pour ainsi dire, en sa faveur, que consiste le grand art d'élever la jeunesse. Voilà comment le père ou l'instituteur, dépouillant la doctrine de ce qu'elle a de farouche, lui concilieront l'amitié de leurs élèves. Il faut raisonner avec son disciple, si l'on veut en faire un être raisonnable. Il faut ne jamais le tromper si l'on veut mériter sa confiance & son respect ; une éducation despotique ne peut former que des méchants ou des sots.

Des parents raisonnables iront-ils se désoler parce que leurs enfans n'ont pas les penchans, l'esprit & les goûts qu'ils ont eux-mêmes ? Hairont ils leurs descendans parce que le destin ne leur a pas donné ni les mêmes traits du visage, ni les mêmes facultés intellectuelles? Loin de tout père équitable ces sentimens dénaturés ! S'il ne peut faire un savant de son fils, il peut du moins se promettre d'en faire un honnête homme. Les grands talens sont le partage d'un petit nombre de mortels, mais tout être susceptible de raison peut apprendre à chérir la vertu, à connoître ses avantages, à sentir la force des motifs qui doivent la faire pratiquer. Il n'est pas d'élève en qui, si l'on s'accommodoit à son âge, on ne pût, dès sa plus tendre enfance, semer les germes de la sagesse. Il est plus important pour un père, que son fils devienne un jour juste, reconnoissant, sensible à ses bienfaits, compatissant pour sa vieillesse, que de le voir devenir un homme de goût, un érudit, un géomètre, un jurisconsulte, un métaphysicien. Il importe plus à la société d'être peuplée de gens de bien, que de gens de lettres méchans, de savans sans probité, de poëtes adulateurs, de gens d'esprit sans mœurs. Il faut aux familles des cœurs honnêtes, il faut aux nations des citoyens vertueux.

Les riches & les grands éprouvent très-rarement le plaisir d'être pères. Ce n'est qu'en donnant aux enfans une bonne éducation qu'on acquiert pleinement les droits de la paternité ; l'éducation pose les fondemens de la félicité future & des parens, & des enfans, & des familles, & des sociétés. Pour bien des gens, la qualité de père ne paroît les obliger à rien ; pour d'autres, elle n'est qu'un pénible fardeau, dont ils veulent se décharger à tout prix.

Il feroit néanmoins plus prudent qu'un père

ne perdit point ses enfans de vue : nul être n'est plus intéressé que lui à leur former le cœur, de manière à les faire contribuer un jour à son propre bien-être. C'est sous les yeux de parens soigneux & tendres que les enfans contracteront cet attachement mêlé de crainte & de respect, qui constitue la piété filiale. En éloignant d'eux leurs enfans pour les abandonner totalement à une autorité étrangère, les parens semblent renoncer à leurs droits les plus chers ; ils deviennent, pour ainsi dire, des inconnus pour leur postérité. Qu'ils ne soient point étonnés s'ils ne retrouvent un jour dans des enfans ainsi abandonnés que des sujets rebelles, peu façonnés au joug qu'ils doivent porter sans cesse : durant leur exil de la maison paternelle, ils auront appris des choses qu'ils devroient ignorer ; ils auront contracté des passions, des défauts, des habitudes que leurs parens voudront en vain combattre & déraciner ; pour lors ces enfans indociles ne verront, dans les nouveaux maitres, à l'autorité desquels ils ne sont pas accoutumés, que des usurpateurs, des censeurs, des tyrans, des ennemis. Tels sont les fruits que recueillent communément tant de pères qui n'ont pas eu le soin de semer & de cultiver la vertu dans les cœurs de leurs enfans : ceux-ci causent à leurs parens des chagrins aussi longs que la vie, & qui souvent les conduisent au tombeau.

Si l'éducation domestique ou particulière est souvent défectueuse & négligée, l'éducation publique fut jusqu'ici très-peu capable de procurer des avantages plus réels à la société. Elle est communément confiée à des hommes qui n'ont ni les lumières, ni les qualités nécessaires pour faire des époux vertueux, ni des pères de famille, ni des hommes d'état, ni même de bons citoyens. Dans presque toutes les nations, l'éducation n'est qu'un despotisme, exercé par des pédants sans expérience du monde, sur une jeunesse qu'ils tourmentent sans fruit : leur projet sembleroit être de faire perdre tristement le temps à des enfans, dont les parens cherchent à se débarrasser. Ces instituteurs font communément débuter leurs élèves par l'étude abstraite d'une grammaire inintelligible, qui les mene à la connoissance de quelques langues mortes, que très-peu d'entr'eux, au sortir de leurs études, possèdent passablement. Mais la routine, qui jamais ne raisonne, est la loi qui gouverne ces maîtres ; ce seroit pour eux un crime d'oser s'en écarter.

Les lettres, la poësie, l'éloquence, les écrits sublimes des anciens sont, sans doute, très-capables de remplir agréablement les momens de ceux qui, de bonne heure, ont goûté les charmes de l'étude ; mais ces plaisirs sont stériles s'ils ne sont accompagnés d'utilité. Qu'un homme ait appris à sentir toutes les beautés d'Homere, de Virgile & d'Horace, quel bien en résulte-t-il pour la société, s'il n'a point en même temps appris à être bon père, bon ami, bon citoyen ? L'esprit le plus orné est inutile aux autres, s'il ne s'est habitué à la vertu, toujours inséparable de l'amour du genre humain. Une éducation, qui ne fait que des savans, ne peut pas être comparée à celle qui feroit des gens de bien, beaucoup plus nécessaires à la vie sociale que des érudits dont souvent les recherches ne mènent à rien, ou de beaux esprits quelquefois très-étrangers aux devoirs de la société.

C'est par le cœur que l'éducation devroit toujours commencer : l'utilité de l'homme est le vrai but de toutes les connoissances humaines ; c'est vers elle, comme vers un centre commun, que les sciences, les lettres & les arts devroient se rapporter. Rien de plus facile dans notre siècle que de procurer à la jeunesse une éducation, qui la mette à portée de s'orner l'esprit à l'aide des chef-d'œuvres de la Grece & de Rome, & de se former le goût ; mais rien de plus difficile que de lui donner des mœurs honnêtes.

Le défaut le plus grand de l'éducation publique, c'est d'être bannale, ou de n'être adaptée ni aux caractères, ni aux dispositions naturelles, ni aux penchans des enfans qui la reçoivent, ni aux professions diverses auxquelles les parens les destinent. Le noble & le roturier, l'enfant du militaire & du magistrat, les fils des grands & des pauvres, les disciples pénétrans & stupides reçoivent les mêmes leçons que des éleves destinés à faire des cénobites, des théologiens & des prêtres. Ce sont en effet ces derniers qui sont chargés en tout pays de former des citoyens ; & partout ils ne les forment que pour les connoissances dont ils ont besoin eux-mêmes dans leur profession.

Ceux qui ont le mieux profité de l'éducation publique, possèdent du grec & du latin, ont parcouru l'antiquité, tant sacrée que profane ; ils ont la mémoire chargée de mots, mais ils n'ont rien appris de ce qu'il faudroit savoir pour remplir les devoirs de l'état qu'ils auront dans le monde.

Que dirons-nous de cette science abstraite & ténébreuse qui, usurpant impudemment le nom de la philosophie, termine ordinairement l'éducation publique ? On diroit que, bien loin d'instruire la jeunesse, cette prétendue philosophie ne se propose que de jetter l'esprit humain dans des pièges dont il ne puisse se tirer : par son moyen, tout devient problême, obscurité ; l'art de raisonner, enveloppé de termes barbares, ne semble fait que pour dégoûter les bons esprits de la raison, & de la recherche de la vérité. Cette vaine logique, hérissée de subtilités, sert d'introduction à une métaphysique escarpée,

aérienne, dans laquelle l'imagination, perpétuellement égarée, cherche à sonder péniblement des profondeurs impénétrables, complétement étrangères au bien-être de la société.

Cette éducation nationale, toujours guidée par la routine qui lui paroît sacrée, ne donne, à ses éleves, que de foibles notions de la nature. La physique, entre ses mains, ne suit que rarement la marche de la raison, qui ne peut reconnoître que l'expérience pour son guide, & qui, mûrie par le temps, est faite pour s'élever au-dessus des vaines hypothèses que le préjugé & l'ignorance prennent pour la science.

Nous ne parlerons point ici de cette morale stoïque, monastique, anti-sociale, que l'éducation montre aux hommes comme le chemin de la perfection. Pour peu qu'on l'examine, on reconnoîtra que cette morale farouche, qui ne convient qu'à des anachoretes, n'est nullement faite pour des citoyens, & que si elle étoit praticable, elle finiroit par dissoudre la société, par séparer les hommes & peupler les déserts. C'est pourtant de cette morale que l'éducation publique repaît communément ses éleves, qui l'admirent comme merveilleuse, sans avoir jamais la force de la mettre en pratique.

Que peut penser un bon esprit de cette scholastique révérée, qui ne semble s'être emparée de la morale que pour la rendre problématique, obscure, impossible à saisir ?

On diroit, en général, qu'en livrant leurs enfans à l'éducation publique, les parens ne veulent que s'en débarrasser, & leur faire employer, bien ou mal, les années les plus précieuses, les plus importantes de la vie.

On diroit encore que, conformément aux vues politiques que nous avons reprochées aux anciens prêtres d'Egypte & d'Assyrie, ceux qui président chez les modernes à l'éducation publique, se proposent d'environner toutes les sciences de ténèbres & d'obstacles, pour retarder la marche de l'esprit humain. Tout homme qui cherche à s'éclairer est continuellement arrêté par les nuages dont des sophistes ont artistement entouré la vérité ; il trouve à combattre, & l'autorité des philosophes anciens, communément guidés par un vain enthousiasme, & les préjugés des modernes, égarés par un respect aveugle pour l'antiquité, qui, rarement dans ses recherches, consulta l'expérience ou la raison, auxquelles on persiste encore à préférer l'autorité.

Quiconque veut découvrir la vérité, que l'éducation publique ainsi que d'autres causes s'efforcent à dérober de ses regards, est obligé de voler de ses propres ailes, & de renoncer à des guides qui ne feroient que l'égarer. La morale si nécessaire aux hommes, évidemment fondée sur leur nature, dont les principes sont si clairs pour tous ceux qui daigneront la consulter, est encore, pour bien des gens, au fond du puits de Démocrite, & ne peut être connue que de ceux qui oseront y descendre.

Pour peu que l'on ait fait attention aux principes établis dans cet ouvrage, & aux devoirs généraux & particuliers, destinés à régler la conduite des citoyens dans chaque état, on reconnoîtra sans peine, qu'une bonne éducation n'est dans le vrai, & ne peut être, que la morale rendue familière à la jeunesse, ou dont les principes lui sont inculqués de bonne heure, afin que par la suite ils lui servent dans tout le cours de la vie.

Qu'est-ce qu'élever un jeune prince ? C'est lui inspirer de bonne heure les idées, les dispositions, les desirs, les volontés, les passions qu'il doit avoir pour bien gouverner un jour le peuple, à la prospérité duquel son propre bien-être sera lié par des nœuds indissolubles : c'est lui montrer l'intérêt qu'il a d'être juste, afin d'être aimé, défendu, obéi de bon cœur par une nation nombreuse & florissante, dont le bonheur influera nécessairement sur son chef : c'est faire naître, dans celui qui doit un jour commander à des hommes, les sentimens capables de mériter leur attachement inviolable : c'est accoutumer ce jeune prince à trembler, en voyant dans l'histoire les malheurs des nations, & les trônes renversés, soit par les passions, soit par la négligence & la foiblesse de tant de souverains qui n'ont pas connu l'art de gouverner. D'où l'on voit que l'éducation d'un prince consiste à lui inculquer d'être juste, afin de jouir d'un pouvoir assuré, de travailler au bonheur de ses sujets, afin d'être heureux lui-même, de craindre de les opprimer ou d'abuser du pouvoir suprême, afin de ne point s'attirer des malheurs inévitables. L'équité, la fermeté, l'amour de l'ordre, la vigilance, le goût du travail, la passion de la vraie gloire, des sentimens profonds d'humanité, voilà les dispositions que l'on devroit faire éclorre, & cultiver, dans les cœurs qui règleront les destinées des empires.

Elever un jeune homme destiné à occuper un jour de grandes places, c'est lui inspirer de bonne heure l'ambition de plaire à ses concitoyens, de mériter leur reconnoissance & leurs applaudissemens, par le bien qu'on leur fera, par les talens qu'on leur montrera : c'est enflammer son imagination par l'idée de la gloire, ou de l'estime de tout un peuple : c'est lui apprendre à seconder les vues sages du souverain dont il doit quelque jour partager l'autorité : c'est lui faire sentir que, pour être flatteuse & durable, cette auto-

rité doit être bienfaisante, équitable, éclairée : c'est lui montrer dans l'histoire & dans des ouvrages utiles, les ressources des hommes de génie, pour contribuer à la félicité des peuples : c'est enfin lui faire envisager avec frayeur les chûtes si fréquentes de tant d'indignes favoris, qui, par l'abus qu'ils ont fait du pouvoir, se sont vus précipités du faite de la grandeur dans l'abyme de l'opprobre & de la misere, & dont les jours ont été quelquefois terminés par une mort infamante.

L'éducation du noble, ou de celui que l'on destine au métier de la guerre, doit se proposer de lui donner une force, une fermeté d'ame qui l'accoutume, dès l'age le plus tendre, à contempler sans crainte les dangers & la mort. Pour exciter en lui ce courage généreux, il faut semer dans son jeune cœur le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie, le desir d'acquérir des droits à l'estime de ses concitoyens, la crainte de la perdre par une conduite abjecte & lâche. Cette éducation doit s'appliquer à combattre, ou plutôt à prévenir, le sot orgueil de la naissance, qui persuaderoit aux nobles, que leur sang est plus pur que celui des citoyens, qu'ils doivent un jour défendre pour en être justement considérés : cette éducation doit tempérer un courage, qui dégénéreroit peut-être un jour en société, par des sentimens d'humanité, qui doivent accompagner le guerrier, même dans les combats. Tout devroit inspirer à l'homme, vraiment noble, une noble fierté, l'horreur de la servitude, le véritable amour de la patrie, la crainte de la voir tomber sous la tyrannie, qui réduiroit le guerrier lui-même à l'état méprisable d'un esclave déshonoré. Enfin, l'éducation militaire devroit fournir à ses éleves l'expérience & les connoissances nécessaires pour remplir, avec honneur, les fonctions de leur état, & pour diminuer les périls auxquels une valeur, non dirigée, est souvent exposée. L'étude de l'histoire, de la géographie, de la tactique, &c. est indispensable à tout militaire qui veut faire son métier d'une façon distinguée, & non comme un sauvage farouche, ou comme un automate, qui ne sait que se faire imprudemment égorger. Quel amas prodigieux de connoissances ne faut-il pas pour former un ingénieur, un homme de mer, un général qui ne veut pas livrer inutilement ses soldats à la mort ?

Celui qu'on destine à devenir un jour l'organe des loix, le protecteur du citoyen, le ministre de l'équité, doit se pénétrer de bonne heure d'un saint respect pour la justice, & pour la fonction auguste, qu'il remplira dans la société ; il apprendra qu'il doit placer son honneur & sa gloire dans ses lumières & son intégrité ; il étudiera les loix, & sur-tout, il méditera les règles constantes & sûres de l'équité naturelle, ou de la vraie morale, qui guideront ses pas dans le dédale tortueux de la jurisprudence ténébreuse, dont on a souvent tant de peine à se dégager.

Le jeune homme qui doit jouir d'une grande fortune, doit être remué fortement, dans son enfance, par des sentimens de bienfaisance, d'humanité, de pitié pour tous ceux que le sort n'a pas tant favorisés que lui ; il doit apprendre de bonne heure que les richesses ne donnent que des avantages réels à ceux qui les possedent, que par les moyens qu'ils leur fournissent, de se rendre eux-mêmes heureux par le bonheur qu'ils répandent sur d'autres. L'éducation des enfants destinés à l'opulence devroit les prémunir contre les vices & les vanités, qui ne sont propres qu'à les tourmenter, & à les conduire, sans vrais plaisirs, à la ruine : elle devroit encore leur orner l'esprit, afin d'échapper aux ennuis que produisent constamment la satiété & l'oisiveté.

L'éducation de celui qui se destine au sacerdoce, consiste à lui inspirer les sentiments & à lui fournir les lumieres convenables à son état. Les ministres de la religion, se trouvant, comme on a vu, presque par tout en possession d'élever la jeunesse, devroient sur-tout s'occuper du soin d'étudier & de simplifier la morale, se la rendre familiere, afin d'en semer les premiers germes dans les cœurs de leurs disciples, & pour la prêcher avec fruit aux nations dont l'instruction leur est confiée. Réservant pour ses membres, des spéculations trop abstraites, des controverses obscures, des discussions épineuses, peu faites pour le commun des mortels, le clergé ne devroit annoncer aux peuples que des vérités relatives aux mœurs, & vraiment nécessaires au bonheur de la vie. C'est de leurs méditations que les hommes sont en droit d'attendre un *catéchisme moral & social*, dont on pourroit espérer des fruits, que ne produiront jamais des notions inaccessibles à la raison. Quelle reconnoissance le genre humain entier n'auroit-il pas pour des prêtres citoyens, qui emploieroient leurs etudes & leur tems à rendre la morale assez claire pour être également entendue, & des grands, & des petits, & des souverains, & des sujets ?

Quand on se propose de former des savans & des gens de lettres, on devroit profiter des dispositions naturelles de la jeunesse, pour tourner les esprits vers des objets vraiment avantageux pour la vie sociale. Si l'on consultoit sagement les penchans des disciples, si l'on cultivoit les talens auxquels on les verroit portés, les nations ne manqueroient pas de philosophes, de géomètres, de physiciens, d'astronomes, de chymistes, de botanistes & de médecins, qui, par des routes diverses, contribueroient aux progrès des connoissances utiles au genre humain. Une éducation plus morale & plus sociale détourne-

roit l'imagination bouillante des jeunes gens, de ces pénibles futilités auxquelles on les voit trop souvent se livrer. La poésie perdroit-elle donc ses charmes, si, laissant là ses fables & ses fictions surannées, elle s'occupoit à nous montrer une nature plus vraie; si au lieu de nous corrompre par les peintures du vice, elle nous rendoit enfin les vertus plus aimables? L'éloquence en deviendroit-elle moins forte ou moins animée, si on ne l'employoit qu'à porter dans les esprits des vérités intéressantes, & dans les cœurs des sentimens honnêtes? Démosthène & Cicéron font-ils jamais plus grands, que lorsqu'ils parlent à leurs concitoyens des objets vraiment dignes de les occuper? Que la jeunesse étudie donc ces modèles; qu'elle puise dans les écrits immortels de l'antiquité l'amour de la patrie, de la liberté, de la vertu & non l'art futile d'orner les bagatelles, de prêter au vice des charmes, & d'inventer des fictions. Les nations, suffisamment amusées par les jouets de leur enfance, demandent enfin à être instruites, éclairées. La vérité n'est elle pas assez riche pour fournir un champ vaste aux recherches de l'esprit? L'homme social & la nature ne sont-ils pas un fonds que l'on ne peut jamais épuiser?

Tout prouve donc que la morale devroit être la pierre angulaire de l'éducation sociale; elle doit se proposer de ramener tous les états de la vie à la raison, à l'utilité générale, à la vertu. Elle fera sentir à celui qui doit jouir de la grandeur, de l'opulence, de l'autorité que ces avantages sont perdus pour ceux qui ne savent les employer au bonheur de la société. Cette éducation consolera le pauvre, & lui montrera dans mille travaux divers, dans l'industrie, dans la probité, des moyens sûrs de se soustraire à la misère & au crime, & de se procurer, soit une subsistance honnête, soit une aisance honorable.

Au lieu de remplir les enfans des grands d'une sotte vanité; au lieu d'entêter le fils du noble, de sa vaine généalogie & du mérite très-douteux de ses pères; au lieu de repaître le magistrat futur des vaines prétentions de sa place; au lieu de gonfler le prêtre de l'orgueil de son ministère; une éducation vraiment sociale doit inspirer à tous une modestie, une justice, une humanité, en un mot, les vertus, sans lesquelles nulle société ne peut être unie & fortunée.

Rien ne rend les hommes moins sociables que leur vanité. Sans déplacer les rangs divers, une éducation nationale devroit donc combattre sans relâche les vanités, & détruire ces indignes préjugés qui rendent si souvent les hommes les plus élevés orgueilleux, injustes, haïssables pour leurs concitoyens: cette éducation devroit inculquer dès la jeunesse, non pas que tous les hommes sont égaux, mais que tous les hommes doivent être justes & bienfaisans; elle ne doit pas enseigner que le fils d'un grand seigneur devroit se placer sur la même ligne que le fils d'un artisan, mais que le premier doit tendre une main secourable à l'indigent, & ne peut avoir jamais le droit de maltraiter, ou de mépriser celui qu'il voit dans la misère. Les hommes ne sont égaux que par l'obligation d'être bons, utiles à leurs semblables, unis les uns aux autres, qui leur est à tous également imposée.

La vraie morale ne confond pas tous les ordres d'un état, elle prescrit aux citoyens de remplir fidellement les devoirs attachés à leurs sphères; elle enjoint à tous d'être équitables, de s'unir d'intérêts, de se prêter des secours mutuels, de s'aimer comme des proches, dont les uns sont favorisés, & les autres disgraciés par l'aveugle fortune; elle leur défend de se haïr ou de se mépriser, parce que la haine & le mépris anéantissent l'harmonie sociale. Toute société est un concert, dont le charme dépend de l'accord des parties qui le composent. L'instruction la plus importante pour les hommes, considérés, soit comme individus, soit comme en masse ou en corps, seroit de leur faire sentir que, séparés d'intérêts, ils ne peuvent point travailler efficacement à l'ouvrage de leur félicité durable, qui ne peut être l'effet que des travaux réunis de tous les membres & de tous les corps de la société. Dans toute nation, la justice impose à tous les hommes une chaîne de devoirs, qui lie ensemble le souverain & le dernier des sujets, & à laquelle personne ne peut se soustraire sans danger.

Ainsi l'éducation publique devroit jetter les fondemens de l'harmonie sociale, aussi nécessaire au bonheur de la vie privée qu'à celui de la vie publique. Les instituteurs de la *jeunesse* ne devroient donc pas négliger, comme ils font, d'enseigner à leurs élèves les devoirs auxquels les engageront quelque jour la société conjugale, l'état d'un père & d'une mère de famille, les liaisons du sang qui subsistent entre des proches, les nœuds faits pour unir des amis, enfin, les devoirs de maîtres & de serviteurs, objets qui vont nous occuper dans le reste de cet article.

C'est ainsi que l'éducation pourroit remplir, peu à peu, l'esprit des citoyens, de connoissances bien plus utiles, sans doute, que celles que l'on puise dans des études souvent stériles, & pour le cœur, & pour l'esprit. A quoi bon d'avoir appris tous les faits de l'histoire ancienne ou moderne, si l'on ne sait en tirer des instructions utiles pour la race présente? Quel fruit a-t on recueilli de la lecture des philosophes & des sages de l'antiquité, si l'on n'applique leurs maximes & leurs leçons à sa propre conduite? Enfin, à quoi peuvent servir les talens de

l'esprit, s'ils ne contribuent, ni à notre propre félicité, ni à celle des autres ? L'éducation publique, dans les nations les plus éclairées, fait assez de savans, de gens de lettres, de poëtes légers, d'hommes amusans ; mais elle fait très-peu de bons citoyens ; elle ne forme des hommes, ni pour les familles, ni même des individus assez sages pour se conserver.

Si l'éducation publique laisse parmi nous la jeunesse dans une ignorance complète de ce qu'elle devroit savoir, elle ne la garantit pas de la connoissance des vices qu'elle devroit à jamais ignorer. Les colleges, ces sanctuaires destinés à conserver l'innocence & la pureté du jeune âge, servent communément à lui faire contracter des habitudes funestes & capables d'influer sur le bien-être de la vie : un sujet corrompu suffit, quelquefois, pour corrompre la masse entière de ses camarades. Rien de plus commun que de voir une jeunesse énervée déjà par la débauche & confirmée dans le vice, même dans les asyles faits pour la mettre à l'abri de ces dangers.

Sans une réforme totale, que les gouvernements seuls sont en état d'opérer, la jeunesse, dans les pays même les plus policés, sera longtemps privée d'une éducation conforme aux vrais intérêts de la société. Les pères de famille, qui voudront conserver les mœurs de leurs enfants, les former à la sagesse, à la vraie science, à la probité, seront réduits à les soigner eux-mêmes s'ils en sont capables, ou du moins à chercher des instituteurs dignes de leur confiance, de leur attachement & de leur reconnoissance.

Ceux-ci, pour répondre à leurs vues, se garderont bien de prendre avec les enfants qu'ils veulent attirer à la science & à la vertu, le ton impérieux de la pédanterie. Ils sauront que la tyrannie ne fait des esclaves, que les châtiments arbitraires ne servent qu'à révolter, qu'il ne faut pas rendre les devoirs rebutants quand on veut les faire aimer. Ils verront que les fautes avouées méritent de l'indulgence, afin d'encourager la candeur & la franchise. Ils reconnoîtront que la raison, bien présentée, se fait entendre dès l'âge le plus tendre, & qu'elle est plus propre à convaincre, que des ordres non motivés qui ne font des enfants que de pures machines.

« Un homme bien né, dit Cicéron, n'obéit qu'à ceux qui lui donnent des préceptes utiles, qui l'instruisent de ce qu'il doit apprendre, qui lui commandent en vertu d'une autorité dont il reconnoît l'utilité pour lui-même. »

Les bons instituteurs trouveront que l'enfance est sensible à l'estime & à la honte, & que ces mobiles peuvent être employés avec succès, dans l'âge même le plus tendre. Ils s'appercevront facilement qu'une application trop longue & trop suivie est contraire à la santé, & ne sert qu'à rendre le travail odieux. Enfin, tout les invitera à tempérer l'autorité. Est-il rien de plus lâche que cette pédanterie si commune, qui s'enorgueilit d'un pouvoir exercé sur un enfant, dans un âge sur-tout dont les fautes méritent plus de pitié que de colere ? Les châtiments redoublés ne sont propres qu'à faire des ames basses, des menteurs dépourvus des sentiments de l'honneur ; ils perdent tout leur effet quand ils deviennent habituels ; ils ne doivent être rigoureux que lorsqu'il s'agit d'étouffer dans leurs germes des qualités qui annonceroient un mauvais cœur. La malice noire, la hauteur, le mensonge, l'injustice, l'ingratitude, la cruauté doivent être soigneusement réprimés ; les fautes qui ne sont dues qu'à l'étourderie, à la légéreté, doivent être facilement pardonnées.

Telles sont les routes que la raison propose aux instituteurs de la jeunesse : telle est, en général, la conduite qu'ils doivent tenir pour rendre leurs instructions efficaces : des maîtres de cette trempe sont faits pour être honorés, chéris, dignement récompensés ; ils acquerront des droits assurés sur la reconnoissance éternelle des parents équitables, & sur celle des enfants ; ceux-ci sentiront tôt ou tard ce qu'ils doivent à des hommes qui sans se rebuter de leurs fautes, de leur indocilité, de leurs folies, de leur paresse, sont parvenus, à force de soins & de travaux, à les rendre des citoyens estimables, & à leur faire aimer l'étude, dans laquelle ils trouveront, pendant le reste de leur vie, des ressources assurées contre l'ennui qui tourmente tous les hommes désœuvrés. Ils reconnoîtront qu'une bonne éducation est le plus grand des bienfaits, & que les soins de ceux de qui on l'a reçue, ne peuvent être payés d'assez de reconnoissance.

Si l'éducation des hommes est souvent négligée, soit par des parens imprudens, soit par des gouvernemens peu sages, celle du sexe, destiné à faire des épouses & des mères, semble avoir été parfaitement oubliée dans presque toutes les nations. La danse, la musique, l'aiguille, voilà, pour l'ordinaire, toute la science que l'on enseigne à de jeunes personnes qui gouverneront un jour des familles. Voilà les perfections & les talents que l'on demande à un sexe duquel dépend le bonheur du nôtre ! Une mère se croit attentive, parce qu'elle tourmente impitoyablement sa fille pour des minuties qu'elle devroit mépriser elle-même, & lui apprendre à dédaigner. Ces bagatelles paroissent pourtant si graves aux yeux de la plupart des mères, qu'elles deviennent chaque jour pour elles une source intarissable d'humeur & de colère, & pour leurs filles une source de chagrins & de pleurs. Au lieu de former

former leurs cœurs à la vertu, au lieu de leur faire connoître les devoirs qu'elles auront à remplir un jour, au lieu d'orner l'esprit qu'elles ont reçu de la nature, par des connoissances capables de les soustraire à l'ennui auquel, plus que les hommes encore, elles seront exposées dans le cours de la vie; l'éducation qu'elles reçoivent, ne semble avoir pour but que de leur rétrécir la tête, de leur inspirer, dans les bras même de leurs nourrices, le goût de la parure & de la vanité, de leur faire attacher la plus grande importance à des misères, de ne les occuper que des graces du corps, de leur faire entièrement négliger les ornemens intérieurs de l'esprit. On diroit que cette éducation se propose d'en faire des idoles destinées à se repaître d'encens, & à vivre dans une ignorance totale de ce qu'elles doivent à la patrie. Ainsi que les princes, les femmes sont gâtées & méconnoissent les devoirs de la vie sociale: la manière dont elles sont communément élevées feroit croire que l'on craint d'en faire des êtres raisonnables. On ne les occupe que d'ajustemens & de modes; on ne leur parle que d'amusemens, de spectacles, de bals, d'assemblées; on leur donne des leçons de coquetterie; on les dispose d'avance à l'empire qu'elles doivent exercer un jour; on leur suggère les moyens d'irriter les passions pour lesquelles on devroit leur inspirer de l'horreur.

Il ne faut pas s'étonner si des femmes, nourries dans ces principes, n'ont souvent aucunes des qualités nécessaires pour contribuer au bonheur des autres, ou pour se rendre elles-mêmes solidement heureuses. Il ne faut pas être surpris de les voir si souvent tomber dans les pieges que leur tend la galanterie, & de les trouver incapables de fixer, par les qualités de l'ame, les adorateurs que leurs charmes ont séduits pour quelques instants. Une fille, à qui son éducation ne montre rien de plus important que l'art de la séduction, ne tarde pas à mettre ces leçons en pratique dès qu'elle en a la liberté: de là les les intrigues & les déréglemens qui, comme on l'a remarqué, mettent à jamais la discorde & le trouble entre les époux: de là ce désœuvrement des femmes, dont la fatigue les pousse vers des amusemens ruineux ou des plaisirs coupables: de là ce vuide dans l'esprit, qui, lorsque leurs charmes sont flétris, les rend inutiles, chagrines, incommodes dans la société, & les oblige de chercher, soit dans l'esprit de cabale, soit dans une sombre dévotion, des remèdes contre l'ennui dont elles sont dévorées.

Indépendamment des leçons & des exemples dangereux que peut donner une mère coquette & déréglée, il n'est pas de situation plus douloureuse que celle de sa fille, sur-tout si la nature l'a douée de quelques charmes: elle ne tarde pas alors à déplaire à cette mère; chagrine de voir ses charmes éclipsés par des appas naissants, celle ci ne regarde sa fille que comme une rivale, une ennemie nuisible à ses propres prétentions; en conséquence, elle la force d'essuyer à tout moment une mauvaise humeur continue, & les effets, souvent barbares, de la vanité furieuse. Malheureuse par la dureté de sa mère, elle n'a rien de plus pressé que de suivre la première voie qui peut la délivrer de la tyrannie maternelle; elle ne s'y soustrait souvent que pour tomber sous la tyrannie maritale, qui durera pendant toute sa vie.

L'éducation publique que l'on donne aux jeunes filles, n'est pas de nature à les garantir de ces inconvéniens. Pour se débarrasser d'elles lorsqu'elles les gênent dans leurs plaisirs, des parens insensés les remettent entre les mains de quelques recluses, qui, totalement séparées du monde, n'en ont aucune idée. Des personnes vouées au célibat sont-elles donc faites pour instruire une fille dans les devoirs de la vie conjugale? Des femmes, dépourvues d'expérience, pourront-elles la prémunir contre des séductions & des dangers qu'elles-mêmes ne doivent point connoître? Si elles leur donnent quelques leçons de morale, elles sont communément défigurées par des rêveries superstitieuses, & font, pour l'ordinaire, consister la vertu dans des pratiques minutieuses totalement étrangères aux intérêts de la société. Une pareille éducation ne sert qu'à remplir l'esprit de vains scrupules, de terreurs paniques, de petitesses capables d'inquiéter pendant toute la vie, sans mettre un frein réel aux passions que le monde fait éclore.

Elevée de cette manière, une fille, sans expérience, sans talens, sans idées, est tout-à-coup tirée de sa prison, pour passer dans les bras d'un inconnu dont elle doit faire le bonheur, ainsi que de la postérité à laquelle elle va donner le jour. Mais, dépourvue de principes, elle ne connoît aucuns devoirs; elle erre à l'aventure; & si elle ne trouve pas dans son mari, par un heureux hasard, des sentimens & des lumières propres à la guider, elle est bientôt entraînée dans tous les piéges & les travers dont une société corrompue est remplie.

C'est visiblement à l'éducation funeste que l'on donne aux femmes, que l'on doit attribuer leurs foiblesses, leurs imprudences, leur frivolité, les désordres qu'elles produisent si souvent dans le monde, enfin, les chagrins & les ennuis qui finissent un jour par les punir de leurs folies. Rien de plus triste que le sort d'une femme qui, survivant à ses attraits, dans l'abandon où le monde la laisse, ne trouve en elle-même qu'un vuide affreux pour remplacer les adorations, les amusemens bruyans & les plaisirs continuels dont elle s'étoit fait une habitude. C'est pourtant à ce sort si cruel que l'éducation semble les condamner. Des parens ignorans & sans vues négligent

d'instruire ces êtres si sensibles, de les fortifier contre les dangers de leur propre cœur, de leur inspirer le courage de la vertu : on diroit qu'ils craignent que les ornemens de l'esprit & du cœur ne fassent tort aux agrémens du corps. Ne voit-on pas qu'un esprit cultivé prête à la beauté plus d'empire, & que la vertu rendra cette beauté plus estimable, & la remplacera lorsqu'elle n'existera plus ? Comme des fleurs passagères, les femmes ne se croient faites que pour plaire quelques instans. Ne devroient-elles pas se proposer de perpétuer les hommages qu'on leur rend ? Combien la beauté a-t-elle de charmes quand elle est accompagnée de pudeur, de talens, de raison, de vertus ? Une femme belle & vertueuse est le spectacle le plus enchanteur que la nature puisse offrir à nos regards.

Que ce sexe charmant, fait pour répandre tant d'agrémens & de douceur dans la vie, ne craigne donc point de cultiver son esprit; des connoissances utiles ne nuiront point à ses graces. Qu'il songe sur-tout à cultiver un cœur que la nature a rendu susceptible des vertus les plus sociables. Par-là les femmes plairont toujours ; elles s'exerceront un empire plus flatteur que ce pouvoir éphémète qui n'est dû qu'à des appas sujets à se flétrir, elles fixeront des sentimens qu'elles auront pu légitimement exciter; elles s'attireront des hommages plus sincères, plus constans, plus désirables que ceux que leur prodiguent des trompeurs qui ne veulent qu'abuser de leur foiblesse & de leur crédulité ; elles seront honorées & recherchées pendant toute leur vie ; jusque dans la vieillesse & dans la solitude, elles retrouveront en elles-mêmes les connoissances dont elles se seront ornées ; elles jouiront, & de l'estime publique, & d'une sérénité préférable au tumulte des plaisirs & à ces vains amusemens qui ne sont d'ordinaire qu'une diversion momentanée à des ennuis continuels.

L'on ne peut aucunement douter que la conduite des femmes n'influe, de la façon la plus marquée, sur les mœurs des hommes. Ainsi tout doit convaincre qu'une meilleure éducation, donnée à la moitié la plus aimable du genre humain, produiroit un changement heureux dans l'autre. On dit, avec raison, que le commerce des femmes contribue à rendre les mœurs plus douces & plus sociables ; mais dans des nations frivoles & corrompues, il est à craindre que ce qu'on qualifie de douceur dans les mœurs ne dégénère trop souvent en mollesse, en légèreté, en incurie, en oubli même de ses devoirs. Pour complaire à des femmes vaines & peu réfléchies, les hommes s'occupent de parures, d'équipages, de bagatelles ; ils deviennent efféminés. La force d'ame, la fermeté, la vertu mâle font place à l'indolence, au luxe, à la frivolité, à la galanterie. Dans les contrées où des femmes inconsidérées ont le droit de donner le ton & de régler les goûts, la société se remplit de soupirans oisifs, de complaisans, d'amusans ; mais on n'y trouve guères d'hommes vertueux & raisonnables. L'éducation que l'on donne aux femmes, en fait des enfans gâtés, qu'il faut toujours amuser pour les tenir en belle humeur.

Nonobstant ces fâcheuses influences de la conduite des femmes sur les mœurs nationales, n'écoutons point les déclamations chagrines de quelques moralistes, soit anciens, soit modernes, qui voudroient faire croire que la raison, la solidité, le bon sens ne sont point le partage de cette portion si précieuse de la société. Une éducation molle & complétement défectueuse est la vraie cause qui fait que tant de femmes possèdent, dans des corps foibles, des ames plus foibles encore. Cette frivolité, cette espèce d'enfance continuée, l'habitude de réfléchir les livrent sans défense à la flatterie, aux pièges du vice, aux vanités du luxe, à toutes les extravagances introduites, soit par la négligence des législateurs, soit par le faste & la corruption des cours, que des êtres imprudens trouvent beau d'imiter.

Ce n'est pas la nature qui donne à tant de femmes cette mollesse, cette aversion du travail, cette foiblesse du corps, ces infirmités habituelles, si communes parmi celles qui sont nées dans l'opulence & la grandeur, ces effets sont dus au défaut d'exercice, à une vie trop sensuelle, qui dès l'âge le plus tendre, empêchent les corps de prendre la vigueur dont ils auroient besoin, & contribuent à augmenter leur débilité naturelle. La vie dissipée, & les désordres que produit le luxe, font que les femmes d'un certain ordre, plongées dans une langueur continuelle, n'ont ni la volonté, ni le pouvoir d'allaiter leurs enfans elles mêmes ; elles sont forcées de violer le premier devoir que la nature impose aux mères. Cette foiblesse n'est pourtant pas inherente à tout le sexe : les femmes du peuple nous prouvent qu'elles ont non-seulement la force de remplir les devoirs de mères, mais encore que l'habitude les rend capables de supporter les travaux les plus durs.

Quant à la force de l'esprit, les exemples des citoyennes de Lacédémone & de Rome suffisent pour nous convaincre que les femmes, dirigées par une éducation plus mâle, & par une législation convenable, sont susceptibles de grandeur d'ame, de patriotisme, d'enthousiasme pour la gloire, de fermeté, de courage, en un mot, de passions généreuses, qui doivent faire rougir tant d'hommes amollis que l'on voit dans les contrées énervées par le luxe & le despotisme : ces deux fléaux dégradent les ames, & les détournent des objets vraiment utiles & nobles. Corrompue toujours elle-même, la tyrannie ne veut régner que sur des êtres sans activité, sans élévation, sans force & sans vertus.

C'est donc, on ne peut trop le répéter, d'un gouvernement attentif & bienfaisant, que les nations peuvent attendre une éducation légale, plus favorable aux bonnes mœurs, plus conforme au bien de la société. Sans recourir à des impôts onéreux, les états policés trouveront des moyens abondans de procurer aux différentes classes des citoyens l'education qui leur convient, dans les amples revenus de tant de maisons déja destinées à cet usage, & qui remplissent si mal l'attente du public. En attachant de la considération & des récompenses à la profession utile de former la *jeunesse*, les peuples ne manqueront ni de savans ni de gens de bien qui seconderont les vues des souverains. Les connoissances en tout genre se simplifient, se facilitent, se perfectionnent de jour en jour : les principes de la morale, comme tout doit en convaincre, sont si clairs, qu'on peut les mettre à la portée du peuple même; il n'est si grossier que parce qu'on néglige de l'instruire, & qu'on l'oblige à végéter dans une ignorance imbecille & sauvage. Les enfans des gens du peuple sont presque en tout pays totalement abandonnés à leurs propres fantaisies; on les voit dans les carrefours & dans les rues contracter, dès la plus tendre jeunesse, des habitudes & des vices qui les conduiront un jour au gibet.

Quoique, comme on l'a dit plus haut, tous les hommes ne soient pas susceptibles de la même éducation; quoiqu'il soit presque impossible de modifier deux individus précisément de la même manière; cependant il est & possible, & facile de modifier les hommes en masse, de porter les esprits vers de certains objets, de donner un ton uniforme aux passions d'un peuple. Il n'est pas dans une nation deux hommes parfaitement semblables, soit pour le corps, soit pour les facultés de l'esprit; on trouve néanmoins une ressemblance générale dans les traits & dans les idées du plus grand nombre des individus. Quoiqu'il n'y ait pas deux françois qui se ressemblent parfaitement, néanmoins le caractère général de la nation françoise est la gaieté, l'activité, la politesse, la sociabilité, l'étourderie, la vanité, l'amour du luxe. Quoique deux espagnols ne soient pas les mêmes, nous trouvons que la masse de leur nation est grave, taciturne, superstitieuse, ennemie du travail. Le caractère & les mœurs des nations dépendent, en premier lieu, de la nature du climat, qui influe sur le corps; & ensuite du gouvernement, de l'education, des opinions, des usages, qui influent sur les esprits & décident des mœurs nationales : ces mœurs ne sont jamais que les habitudes contractées par le plus grand nombre des hommes dont les nations sont composées.

Sans avoir les lumières que l'éducation procure aux personnes d'un ordre plus relevé, le peuple seroit pourtant susceptible de recevoir facilement la dose d'instruction & de morale nécessaire à sa conduite, ou pour diminuer du moins les vices dont il est communément infecté. Par une négligence déplorable de presque tous les gouvernemens, l'enfance de l'homme du peuple, de l'artisan, du pauvre, est totalement abandonnée; les premieres années des indigens sont entiérement perdues. Des souverains plus vigilans parviendroient aisément à donner des mœurs plus raisonnables à ceux mêmes que le préjugé en fait croire le moins susceptibles. On nous dit que le gouvernement Chinois est parvenu à rendre la politesse populaire; sans corriger les mœurs il a corrigé les manières, tandis qu'avec aussi peu de peine il eût pu rendre la vertu populaire. Des voyageurs nous apprennent que l'on voit, dès l'âge le plus tendre, la gravité s'établir sur le front des enfans Arabes : on les trouve aussi posés dans l'enfance, que les hommes faits sont ailleurs étourdis & pétulans pendant toute leur vie.

Indépendamment de la négligence du gouvernement, qui trop souvent ferme les yeux sur les mœurs du peuple, l'état d'avilissement où ce peuple est tenu, sa dépendance excessive, les oppressions & les dédains qu'il est forcé d'essuyer de la part de ses supérieurs, contribuent encore à le corrompre. Tout homme qui se méprise lui-même, ne craint plus le mépris des autres; celui qui a perdu l'espoir d'être estimé, s'abandonne au vice & ne rougit plus de rien. Voilà, sans doute, pourquoi l'on trouve tant de bassesses, tant de friponneries, tant de rapines, si peu de probité, de décence & de bonne foi dans les petits marchands, les artisans, les valets, en un mot, dans les dernières classes du peuple. Les personnes de cet ordre se permettent tout ce qui ne conduit pas directement au gibet.

En dégradant les hommes, on anéantit pour eux le sentiment de l'honneur, & ils perdent dès-lors toute idée de vertu. Le despotisme, qui ne fait que des esclaves oppresseurs & des esclaves opprimés, doit visiblement détruire l'honneur dans toutes les ames. Le courtisan, avili par son maître, avilit à son tour ceux qui se trouvent placés au-dessous de lui; ceux-ci finissent par se livrer à toutes sortes d'infamies. Il n'y a qu'une liberté légitime & honnête qui puisse faire naître le sentiment de l'honneur. Un esclave n'aura jamais sincérement une haute idée de lui-même; il sera fat, vain, impudent, impertinent, mais jamais il n'aura la fierté noble que la liberté & la sécurité peuvent seules donner.

Dans les nations où regne le luxe, tout contribue, comme on l'a souvent répété, à pervertir les mœurs du peuple : il lui faut des amuse-

mens & des plaisirs analogues à ceux de ses supérieurs; il lui faut des spectacles, des treteaux, des parades, des tavernes, des guinguettes, qui non-seulement lui font perdre son temps & son argent, mais encore qui lui font perdre ses mœurs, & le déterminent au crime. C'est dans le gouvernement une très-grande imprudence, que d'accoutumer le peuple à des amusemens continuels; ceux qui s'imaginent par-là se rendre plus tranquille, & détourner son attention de l'idée de sa misère, se trompent très-lourdement; ils ne font, en amusant des hommes indigens, que redoubler leurs infortunes, les inviter à la licence ainsi qu'à la révolte. Le peuple doit travailler; pour le rendre tranquille & bon, il faut l'instruire & le soulager.

Des écoles de mœurs, adaptées à la capacité des enfans les plus grossiers, mettroient une politique attentive au moins à portée d'essayer si l'on ne pourroit pas rendre les gens du peuple un peu meilleurs, un peu plus sociables qu'ils ne sont communément. Des établissemens de cette espèce, convenablement encouragés, changeroient, peut-être en peu de temps, les mœurs d'un vaste empire. Mais les tentatives les plus faciles paroissent entourées de difficultés insurmontables à la paresse, ou déplaisent à la mauvaise volonté. Les souverains seront toujours les maîtres des mœurs des peuples; ils ont entre leurs mains tout ce qui peut remuer les volontés des hommes, ils peuvent à leur gré les porter vers le vice ou la vertu. S'ils donnoient à la réforme de l'éducation publique la moitié des secours & des soins qu'ils donnent à l'appui d'une foule d'institutions inutiles, les peuples auroient bientôt l'instruction dont ils ont tant de besoin. Si les leçons de la morale étoient soutenues par des honneurs & des récompenses, les nations ne manqueroient pas d'hommes disposés à les instruire. Enfin, si les bonnes mœurs conduisoient à des distinctions honorables & à la fortune, on ne peut pas douter qu'il ne se fît promptement une révolution desirable dans les mœurs des nations. Si des princes, amis des arts, les ont fait éclorre en un instant dans leurs états, pourquoi douteroit-on que des princes vertueux n'y fissent naître des vertus avec la même facilité.

N'est-il pas bien étrange que, dans de vastes royaumes, il n'y ait aucune école propre à former des politiques, des négociateurs, des ministres, des hommes capables de soulager les souverains dans les soins divers de l'administration? La faveur, communément méritée par des bassesses & des intrigues, suffit-elle donc pour conférer les qualités que demandent les emplois importants desquels dépend le destin des empires? Ne soyons donc pas surpris de voir le despotisme, perpétuellement dupe de ses propres folies, renverser les états, soit par sa mal-adresse; soit par l'incapacité des agens qu'il emploie.

Il ne faut pas non plus être étonné de voir le vice & le crime régner sur des nations, dont les gouvernemens sont tellement aveuglés, qu'ils semblent ignorer qu'une bonne éducation, une saine morale, de bonnes loix appuyées par des récompenses & des châtimens, empêcheroient les vices & les crimes d'éclorre, & dispenseroient de recourir à tant de supplices cruels, & toujours inutiles tant qu'on ne portera pas le remède à la source du mal. *Occupes-toi*, dit Confucius, *du soin de prévenir les crimes, afin de t'épargner le soin de les punir.*

Pour peu qu'on réfléchisse, on sera forcé de reconnoître qu'il n'est, à proprement parler, qu'une seule science vraiment intéressante pour les habitans de ce monde, à laquelle toutes les connoissances humaines sont faites pour aboutir & contribuer: cette science, c'est la morale, qui embrasse toutes les actions & les devoirs de l'homme en société. Ce n'est donc, dans le vrai, que la morale appliquée ou adaptée aux différents états de la vie, que l'éducation devoit enseigner à la jeunesse. Qu'est-ce, en effet, qu'élever un jeune homme? C'est lui communiquer de bonne heure les connoissances nécessaires à l'état qu'on veut lui faire embrasser: c'est l'habituer à tenir la conduite la plus propre à se faire estimer & chérir de ceux avec lesquels il aura des rapports; c'est lui indiquer les moyens d'être heureux, en contribuant d'une façon quelconque à l'utilité, aux plaisirs, au contentement des autres. L'enfant, à qui sa nourrice enseigne à bégayer ses premieres idées, lui fait contracter l'habitude de converser avec les hommes, de leur communiquer des choses qui le feront estimer un jour en raison de leur utilité ou de leur agrément. En apprenant à lire, cet enfant amasse peu à peu des faits, des connoissances, des exemples, des expériences, qui serviront par la suite à sa propre instruction & à celle des autres. La religion, que, dès les plus tendres années, l'on tâche d'inculquer aux enfans, ne doit avoir pour objet que de les rendre justes, humains, sociables, bienfaisans, par la crainte de déplaire à l'auteur de la nature, qu'on montre comme rempli de bienveillance pour notre espece. L'histoire n'est utile que parce qu'elle nous fournit les preuves multipliées des effets redoutables qu'ont produit sur la terre les passions & les délires des hommes. L'érudition, la lecture des anciens, l'étude des langues mortes seroient des occupations bien stériles, si elles ne nous mettoient pas à portée de profiter des préceptes de la sagesse antique, & d'appliquer la raison des siècles antérieurs à notre conduite présente. La jurisprudence est la connoissance des regles établies pour le maintien de la justice & de la paix dans

la société. Ce qu'on appelle le *droit de la nature & des gens* n'est, comme on l'a fait voir, que la morale qui doit régler la conduite des nations entre elles. La politique est-elle donc autre chose que la connoissance des devoirs mutuels qui lient les souverains & les sujets, c'est-à-dire, la morale des rois?

La morale devroit être le but unique de toutes les sciences qu'on enseigne à la jeunesse : toutes à leur manière doivent contribuer à rendre les hommes utiles ; toutes doivent, par des moyens divers, concourir à procurer la félicité générale par le bien-être des individus. En s'occupant utilement pour tous, le savant acquiert des droits très-légitimes à sa propre subsistance, à son salaire, à la gloire, à la reconnoissance du public. Le même de la physique, de la médecine, de la chymie, de la méchanique, de l'astronomie &c. ne peut être fondé que sur le bien que ces sciences font aux hommes. Les arts, les manufactures, le commerce, l'agriculture, les différens métiers fournissent aux gens du peuple mille moyens de subsister, de faire une fortune honnête : en contribuant au bien-être social, ils travaillent à leur propre félicité. La morale, si honteusement négligée dans l'éducation, est évidemment le lien de la société ; elle oblige, à leur insu, des ingrats qui la dédaignent. Apprends à être utile, afin de vivre heureux en ce monde, voilà ce que l'éducation, d'accord avec la vraie morale, doit inculquer à l'homme. (*Morale universelle*).

JUGEMENT, INSTRUCTION, INTELLIGENCE. Quoique jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un temps de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge, où le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible ; comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme? De l'inégalité qui se trouve entre sa force & ses desirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit, pour les contenter, plus de forces que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les desirs, c'est comme si vous augmentiez les forces. Celui qui peut plus qu'il ne desire, en a de reste : il est certainement un être très fort. Voilà le troisième état de l'enfance. & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui ; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble, pour en sortir, attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, il les brave sans peine ; sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit ; son appétit lui tient lieu d'assaisonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort ; il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses desirs ne vont pas plus loin que ses bras : non-seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'est le seul temps de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité, que les esprits vitaux élaborés dans les vaisseaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture, tout comme leur père ; on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes même, de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont presque aussi robustes que le maître, & ne seroient guères moins adroits si on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle est beaucoup moindre, je le répète, que celle des desirs fougueux d'un homme aux desirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais sur-tout de la force & capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne desire, bien qu'il ne soit pas le temps de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le temps le plus précieux de la vie ; temps qui ne vient qu'une seule fois ; temps très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à présent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le

superflu de son être actuel : l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible : mais il n'établira ses magasins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangères; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des instructions, des études; & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes; & non-seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le temps propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être comprises un entendement déjà tout formé; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle, relativement à l'existence des choses; mais que ce cercle forme encore une sphère immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant! Ténèbres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau sacré de la nature, tremble. Assure-toi bien premièrement, de sa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, & qu'on ne s'égare point parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit savoir.

Ses progrès dans la Géométrie vous pourroient servir d'épreuve & de mesure certaine pour le développement de son intelligence; mais sitôt qu'il peut discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agissoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéressant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien & le mal! Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité : maintenant nous avons égard à ce qui est utile; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable & bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succede l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans; ensuite ils sont curieux, & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguons toujours les penchans qui viennent de la nature, de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le desir d'être estimé savant; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-être & l'impossibilité de contenter pleinement ce desir, lui font rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumières. Supposez un Philosophe relégué dans une isle déserte avec des instrumens & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours; il ne s'embarrassera plus guères du systême du monde; des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre, mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son isle jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejettons donc encore de nos premières études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'isle du genre humain, c'est la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre, & sur la divinité du soleil.

Quel écart! dira-t-on peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, &

ſautant aux extrêmités de l'Univers! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la perte de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, & laiſſez les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la ſcience; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la Géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſphères, des cartes : que de machines! Pourquoi toutes ces répréſentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même; afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horiſon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'aſtre long-temps avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux, n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bêtiſe! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vie du ſpectacle de la nature; pour le voir, il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion composée qui réſulte à-la-fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long-temps parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverbération ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner.

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poéſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-temps ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voye de la réſoudre.

Dans cette occaſion, après avoir bien contemplé

avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence, comme homme qui rêve, & puis vous lui direz: je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la première question par l'autre: ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de Cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-temps avec la même avant de passer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connoissance du cours du soleil & de la figure de la terre: mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent à un même principe, & que la première observation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde, il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre; mais on peut, sur la surface, marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points & prolongée jusqu'au ciel de part & d'autre, sera l'axe du monde & du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe, représente le ciel tournant sur son axe: les deux pointes du toton sont les deux poles; l'enfant sera fort aise d'en connoître un: je lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu-à-peu l'on se familiarise avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planètes, & d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la St. Jean; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on sait que nous ne sommes pas paresseux & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la première, & moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui est plaisant! le soleil ne se lève plus à la même place! Ici sont nos anciens renseignemens, & à présent il s'est levé là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c.... Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphère, en prenant le monde pour le monde, & le soleil pour le soleil.

En général, ne substituez jamais le signe à la chose, que quand il vous est impossible de la montrer; car le signe absorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la chose représentée.

La sphère armillaire me paroît une machine mal composée, & exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles, & les bisarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans.

La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles, chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes; & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres; & suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entassons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors en employant en même temps l'une & l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Partant à-la-fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la Géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie sa sphère & se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de

de la terre & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de Géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son père; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil & la manière de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte très-simple & d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir, & de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occasion favorable; amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe quel air des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos éleves à l'ignorance du mien! ils savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas; & je ne mets de vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement; les préjugés accourent en foule, c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rivages, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leurs charmes, & courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter; je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jetter, & retourner à vuide.

Durant le premier âge, le temps étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de se mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que sitôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le temps aussi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention suivie au même objet; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le desir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, & quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier: sur-tout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne & à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant; sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la dernière importance aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs & se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des Philosophes; ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le suit. Cet ordre qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, & surtout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin & du soir, donnent une méridienne excellente pour un Astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent; il faut du temps pour les tracer; elles assujettissent à travailler toujours dans le même lieu; tant de soins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave: je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre.

Prenez votre parti sur mes longueurs; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long temps nous nous étions apperçus, mon éleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus singulière encore: c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un Sorcier: car nous ne savons ce que c'est qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter, nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & sitôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui même en fera bien autant: il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer: en approchant de la table le cœur lui bat; il présente le pain presque en tremblant; le canard vient & le suit; l'enfant s'écrie & tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus du monde encore plus applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste énorgueilli veut babiller; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre-humain fût témoin de sa gloire: il attend l'heure avec peine, il la devance: on vole au rendez-vous; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela: il s'agite, sue, il respire à peine; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... Nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard: à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en sert avec autant de succès que du sien; il en tire le fer devant tout le monde; autre risée à nos dépens; puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce, il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & d'un ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canad obéit; il lui dit d'aller à droite, il y va, de revenir & il revient, de tourner & il tourne; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons sans être apperçus & nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint

modestement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ses jeux & lui ôter son gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme? Ma foi, Messieurs, si j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie, en sait là-dessus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait; j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, Messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret, qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, & nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuses, nous voulons lui faire un présent; il le refuse. » Non Messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous pour accepter vos dons; je vous laisse obligés à moi malgré vous; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous les états; je fais payer mes tours & non mes leçons. «

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoitre sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils; votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part, & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire, pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre Bâteleur-Socrate; à peine osons-nous lever les yeux sur lui: il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse & se complait long-tems à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout, & nous ne soufflons pas. Si mon élève osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgraces, soyez sûr qu'il n'en reviendra de long-tems un second. Que d'apprêts, direz-vous! J'en conviens; & le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de méridienne. . .

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un bassin très-plat ajusté sur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de soin, &c. Souvent attentifs autour du bassin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu-près la même direction. Nous suivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle est du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre boussole est trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats sur la terre, & diverses températures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du pôle; tous les corps se resserrent au froid, & se dilatent à la chaleur; cet effet est plus mesurable dans les liqueurs, & plus sensible dans les liqueurs spiritueuses: delà le thermomètre. Le vent frappe le visage; l'air est donc un corps, un fluide; on le sent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau; l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laissiez à l'air une issue; l'air est donc capable de résistance: enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace d'air, sans pouvoir remplir tout-à-fait cet espace; l'air est donc capable de compression jusqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matière; l'air est donc un corps élastique. Etant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le sentirez chargé d'un poids terrible; l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut mesurer son poids; delà le baromètre, le syphon, la canne à vent,

la machine pneumatique. Toutes les loix de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossières. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela, dans un cabinet de physique expérimentale. Tout cet appareil d'instrumens & de machines me déplaît. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu à peu l'instrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos instrumens ne soient point si parfaits & si justes; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en résulter. Pour ma première leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers sur le dos d'une chaise, je mesure la longueur de deux parties du bâton en équilibre; j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tirant ou le poussant autant qu'il est nécessaire, je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids, & la longueur des léviers. Voilà déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens, & traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences, & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphomètre dispense d'estimer la grandeur des angles; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaine qui les mesure pour lui; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines, l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire, la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la nature, & nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un attelier, ses mains travaillent au profit de son esprit, il devient philosophe, & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philosophie, on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient guères aux enfans, même approchans de l'adolescence : mais sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que leurs expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déductions; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeller au besoin; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs & les plus sensibles; & accoutumez votre élève à ne pas prendre ces phénomènes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile, attentif à ce que je fais, & je lui dis : pourquoi cette pierre est elle tombée?

Quel enfant restera court à cette question? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe, parce qu'elle est pesante; & qu'est-ce qui est pesant? C'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa première leçon de physique systématique, &, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connoitre assez lui-même pour con-

cevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient, & de ce qui ne lui convient pas, dès lors il est en état de sentir toute la différence du travail à l'amusement, & de ne regarder celui ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme, à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse où toute la misère humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins, ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge & à la portée de leurs lumières. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'usage de la société ne doit point sitôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien; & dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole; rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jettant toujours en avant de ses lumières, vous croyez user de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse: *tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espèce, pour le prendre à son piége, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre l'utilité; mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir? Tachez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son temps sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne! Mais, direz-vous sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage? Je l'ignore? mais ce que je sais c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt; car nos vrais maîtres sont l'expérience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frape beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, & qu'il en voit clairement le bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie: voilà la question qui, de ma part, suit infailliblement toutes ses questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes & fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire, que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison

qu'il fait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoissances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez; car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour, & vous devez compter sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire; *à quoi cela est-il bon.*

C'est ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées & non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le sien; il ne se fiera plus à vous, & tout est perdu: mais où est le maître qui vieuille bien rester court, & convenir de ses torts avec son élève? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée: ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, & je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le desirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce desir, & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de-là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies; & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert & plus souvent dans le cas de lui dire; *en quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout, dites-lui sans scrupule: je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent guères. Les choses, les choses! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots: avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil & la manière de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences & un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter, mais il n'ose de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela?* Vous avez raison, lui dis-je, il faut y penser à loisir; & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeûner: il ne demande pas mieux; pour courir, les enfans sont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, & quand il s'agit de revenir nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient: nous avons

faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoitre. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure; il ne fait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

EMILE, *en nage, & pleurant à chaudes larmes.*

Je n'en sais rien: je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il?

EMILE.

Il est midi & je suis à jeûn.

JEAN-JACQUES.

Cela est vrai, il est midi, & je suis à jeûn.

EMILE.

Oh! que vous devez avoir faim?

JEAN-JACQUES.

Le malheur est que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il est midi! c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt; si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorenci?.

EMILE.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES.

Voilà le mal.... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position....

EMILE.

O mon bon ami!

JEAN-JACQUES.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit....

EMILE.

Au nord de Montmorenci.

JEAN-JACQUES.

Par conséquent Montmorenci doit être....

EMILE.

Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

EMILE.

Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES.

Mais le sud?

EMILE.

Comment faire?

JEAN-JACQUES.

Le sud est l'opposé du nord.

EMILE.

Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le sud, voilà le sud! Sûrement Montmorenci est de ce côté; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES.

Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

EMILE, *frappant des mains, & poussant un cri de joie.*

Ah: je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons

dinet; courons vîte; l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée au lieu que si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez pour lui donner un exemple sur chaque espèce d'étude : mais de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'élève; car encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très-divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alkaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alkali fixe, puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins, je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie sur tout les boissons & sur tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb, uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques, & s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel par exemple que la rouille qui n'est qu'un fer dissous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel aussi que le verd-de-gris qui n'est qu'un cuivre dissous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alkalines qu'aux substances métalliques, en sorte que par l'intervention des premières, dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alkali.

Alors la substance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit dissoute, se précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est litargiré, son acide tient la litarge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alkaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en dissolution reparoîtra, troublera la liqueur & se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb ni d'aucun métal dans le vin, l'alkali s'unira paisiblement avec l'acide, le tout restera dissous, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alkaline successivement dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, fait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de temps pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué. Ces autres mots *mal-sain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui, il étoit là-dessus dans le cas de l'historien du médecin Philippe; c'est le cas de tous les enfans.

Les

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis, sont nuls pour nous; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir; & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans une autre age, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à présent l'utilité. Du reste jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens même à la course, aussi-tôt qu'il commence à raisonner; j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carrière que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite sans le rendre jaloux de personne; il voudra se surpasser, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement les connoissances humaines.

N'y auroit-il pas moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité; c'est par la peinture vive & naïve de cet état, qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situation est trouvée, elle est décrite, & sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Émile: seul il composera durant long temps toute sa bibliothèque, & il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaires. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; & tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est ce Aristote, est ce Pline, est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables & des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit être celui d'Emile. Mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout-à-la-fois l'amusement & l'instruction d'Émile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il

en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas : car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoit d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit ! L'enfant pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela ; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité ; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul ; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guères, ne lui suffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mene à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages ; mais le autres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoit que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même, l'introduction du superflu rend indispensable le partage & la distribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire subsister deux cents. Si-tôt donc qu'une partie des hommes se repose, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre éleve toutes les notions des relations sociales qui ne sont pas à sa portée ; mais quand l'enchaînement des connoissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne souffrez jamais qu'il voye aucun travail sans mettre lui même la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, soyez par-tout apprentif, & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts, en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillent uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus inviderit.*

Que deviendront vos éleves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfèvre que dans celle d'un serrutier ? Quel jugement porteront ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choses, quand ils verront par-tout le prix de fantaisie, en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation ; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Emile songeant à meubler son Isle, aura d'autres manières de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saide. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

» Mon fils est fait pour vivre dans le monde ; il ne vivra pas avec des sages, mais avec des foux ; il faut donc qu'il connoisse leurs folies, puisque c'est par elles qu'ils veulent être conduits. La connoissance réelle des choses peut être bonne, mais celle des hommes & de leurs jugements vaut encore mieux ; car dans la société humaine le plus grand instrument de l'homme est l'homme, & le plus sage est celui qui se sert le mieux de cet instrument. A quoi bon donner aux enfans l'idée d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils trouveront établi, & sur lequel il faudra qu'ils se règlent ? Donnez-leur premièrement des leçons pour être sages, & puis vous leur en donnerez pour juger en quoi les autres sont foux.

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des pères travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourris-

sent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui! L'homme est la derniere étude du sage; & vous prétendez en faire la première d'un enfant! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier: est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas: comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs! C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premièrement ce que sont les choses en elles-mêmes; & vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux: c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au dessus du vulgaire: car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez jamais. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve; il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre: ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître: mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtissier est surtout, à ses yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne sont, à son avis, que des fainéans qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps sans en être esclave; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des passions qui rend pour lui sa succession toujours égale, lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin. En lui supposant une montre, aussi-bien qu'en le faisant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au véritable, un enfant si différent des autres ne serviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on considere les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale, est semblable au précédent, & soumis au même renversement dans l'estime des hommes; en sorte que l'emploi des matières premières se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande & mérite plus de récompense dans les arts minutieux qui donnent la dernière forme à ces matières, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes; mais je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus général & le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite plus d'estime, & que celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires la mérite encore pardessus les plus subordonnés, parce qu'il est plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables règles de l'appréciation des arts & de l'industrie; tout le reste est arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus respectable de tous les arts est l'agriculture: je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisième, & ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires, en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson? Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns & des autres? Il se dira: tous ces gens-là sont sottement ingénieux; on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres. Il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi, nous mettons notre génie dans notre adresse; nous nous faisons des outils que nous puissions porter par-tout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens, dans Paris, ne sauroient rien dans notre isle, & seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre élève; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance; considérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout: d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par supposition; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure, qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit assembler les pièces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de dire: si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer.

Au reste une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant; gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir; l'occuper enfin de manière, que non seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise, à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie; celle du commerce en échanges de choses; celle des banques en échanges de signes & d'argent; toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déja prises. Nous avons jeté les fondemens de tout cela, dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu de trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulières à chaque pays, pour les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport, selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour première loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées: il ne doit connoître du gouvernement en général, que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déja quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes espèces; & en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société. Mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges; & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange; car la marque de la monnoie n'est qu'une attestation que la pièce ainsi marquée est d'un tel poids; & le prince seul a droit de battre monnoie, attendu que lui seul a droit d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliquée se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une mesure commune, savoir la monnoie, il est aisé au fabriquant & au laboureur de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger, à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent, & que telle quantité de bled vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le marchand recevant ce bled pour son drap fait un échange équitable. Ainsi c'est par la monnoie que les biens d'espèces diverses deviennent commensurables, & peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout; vous traiteriez ces enfans non-seulement en philosophes, mais en hommes sages, & prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un élève, sans jamais quitter les rapports réels & matériels qui sont à portée, ni souffrir qu'il s'élève dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas con-

cevoir ? L'art du maître est de ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connoître un jour, pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse, au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile pendant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente; nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant & fin. Tout cet appareil de plaisir & de fête, a quelque chose d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune élève. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succèdent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, & je lui dis : par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots. A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philosophes égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin; il m'interroge, je refuse de répondre; je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité ! quel texte pour son instruction ! avec un *jugement* sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?

Epiez avec soin les conclusions secrettes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir; auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-temps sans ennui, & sans avoir besoin d'être rennuvellé par d'autres services ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez si bon, vient du bled recueilli par ce paysan; son vin noir & grossier, mais désaltérant & sain, est du crû de sa vigne; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante : nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table; le moulin le plus proche & le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ? Qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous ? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore, car le soin d'etaler aux yeux des autres votre jouissance, eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau; mais il ne vaut rien pour Emile dont il passe la portée, & à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, & nous donnent de si bonne crême ? Le choix d'Emile n'est pas douteux : car il n'est ni babillard ni vain; il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point, mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens. Chemin faisant, la réflexion

vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guères à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seroient mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin : le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né, une idée de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même ; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie ; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un savant homme ; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir, est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples ; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux ; mais si elle étoit moins appropriée à l'espèce, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous : nous nous sommes élancés dans les cieux, nous avons mesuré la terre, nous avons recueilli les loix de la nature, en un mot, nous avons parcouru l'isle entière, maintenant nous revenons à nous, nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espèce, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres, & peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire, il faut connoître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoin. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux ; mais vû la différence de génie & de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes & seront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui seul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres comme si lui seul les avoit tous, chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du surabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences, c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé, ne tenant du tout à rien & se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui seroit même impossible de subsister ; car trouvant la terre entière couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire ? En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre. Car la première loi de la nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu à-peu dans l'esprit d'un enfant, les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Emile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, & qui sont en leur pouvoir. Je l'amene aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive ;

disoit un malheureux auteur satyrique au mi-

nistre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponse excellente pour un ministre, eût été barbare & fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans replique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort & juste sans vertu! S'il est quelque misérable Etat au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire, & où les citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distingerai guères plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digère pas mieux que lui; que le maître n'a pas ses bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misère les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui „se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot: *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet: les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempts? Nous approchons de l'état de crise & du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire: il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature; & la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse, ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne sait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; moi je le méprise; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est roi: mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul; & quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, & le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier du possesseur de trois royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant partout des secours, & trouvant par tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière, tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon père en le gagnant a servi la société... Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables: or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'état paye pour ne rien faire, ne

diffère guères, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plait : mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail, il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais par-tout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête, le plus utile, & par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile : apprend l'agriculture ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est par eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : cultive l'héritage de tes pères ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le reduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps ; je veux l'élever à l'état d'homme ; & quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pis, tant pis pour vous ! Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoissances, dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyans croyent beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune audessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a, ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misère, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur ; que vous servira tout cela, quand justement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens sans lesquels on n'y peut réussir ? Vous avez étudié la politique & les intérêts des princes : voilà qui va fort bien; mais que ferez vous de ces connoissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, si vous n'avez le secret de leur plaire ; si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : soit, mais il faut faire connoître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au sallon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainsi ! Il faut être de l'academie, il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte : c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des Suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste, & dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langue, ou de musique, ou de dessin ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes brillantes ressources sont peu solides, & combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez vous dans ce lâche abaissement ? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus

au-dessus des préjugés arbitres de votre sort ? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister ? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, & le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre ; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame & non le corps, si vous recourez au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparoissent, tous les manéges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité, l'honneur, ne sont plus un obstacle à la vie ; vous n'avez plus besoin d'être lâche & menteur devant les grands, souple & rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de Suisse à fléchir, point de courtisanne à payer, &, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage : compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste : ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. A ces professions près, & celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point : mais passons, j'avois tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenons au premier mot, prenons un métier honnête : mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célebre auteur de ce siècle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre ; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultère, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espèce, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie ; & du tribut qu'il lui payoit en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Sitôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles par exemple, que celles de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile ; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui ; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son temps en travaux de nulle valeur ; & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature & de l'art ; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans & surtout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminés par d'autres convenances, soit trompés par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussi-tôt. Tel entend un tambour & se croit général ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eut for-

mé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons & sans regles, il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître & guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zèle, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très important à connoître: les pères & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile, & son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse? Il est prêt à tout: il sait déjà manier la bêche & la houe; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un usage assez prompt, assez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en servent; & il a sur ce point un grand avantage par dessus tour, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, & prolonger, sans effort, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés; toute la méchanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude: & l'habitude ne se gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de temps pour s'y rendre diligent? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui effémine & ramollit le corps, ne lui plait ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait. L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a fait la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur manière. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; & s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la nature: corrigez cette erreur de manière ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-sains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux, ils exercent à la fois la force & le courage: ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera....... Juv. sat. II.

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui sont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates, bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler la forge & frapper sur l'enclume. Je me disois: dans ce pays les femmes devroient, par représailles, lever les boutiques de fourbisseurs, & d'armu-

riers. Eh ! que chacun fasse & vende les armes de son sexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits, puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des pères tout ce qui peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes, il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raison particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers se fassent; mais qui peut choisir, doit avoir égard à la propreté, car il n'y a point là d'opinion: sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions, dont les ouvriers, sans industrie & presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail: les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de pierre. A quoi sert d'employer à ces métiers des hommes de sens? c'est une machine qui en mène une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon éleve, est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine, il exige dans l'ouvrier de l'adresse & de l'industrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne sont pas exclus.

Que si par hazard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, &c.

Quand Emile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui, car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, & nous ne prétendrons point être traités en Messieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le sont pas pour rire. Pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ses propres troupes: pensez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite? Vous comprenez que ce n'est point à Emile que je dis cela: c'est à vous, qui que vous puissiez être.

Malheureusement nous ne pouvons passer tout notre temps à l'établi. Nous ne sommes pas seulement apprentifs ouvriers, nous sommes apprentifs hommes, & l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danser? Non, nous ne serions pas des apprentifs, mais des disciples, & notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie, que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions toutes les semaines une ou deux fois, au moins passer la journée entière chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table, que nous travaillons sous ses ordres, & qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille, nous retournions, si nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité, par nos soins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que par un ancien usage de la maison Ottomane, le Grand-Seigneur est obligé de travailler de ses mains, & chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il distribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte, & l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince est d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme, & sans lequel cet horrible gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage, est l'idée qu'il

donne à ce pauvre homme de son mérite. Comme le roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes à notre Emile, préservons ses mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien qu'en le comparant à celui des bons maitres. Que son travail soit prisé par le travail même, & non parce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait, *voilà qui est bien fait*; mais n'ajoutez point, *qui est ce qui a fait cela*? S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'est moi qui l'ai fait*; ajoutez froidement, *vous ou un autre, il n'importe; c'est toujours un travail bien fait*.

Bonne mère, préserve toi sur-tout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de choses, défie toi de tout ce qu'il fait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche sait tout, il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs & sur-tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans la Robe, on devient artiste & juge des artistes comme on devient docteur en droit & magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfans le sauroient bientôt sans l'apprendre: ils passeroient maitres comme les conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile, point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il sait, mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre, & que jamais il ne passe maitre; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne insensiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan, & qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps & ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mur. Emile ne sera pas long-temps ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée, il voudra m'examiner à son tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des questions scabreuses. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que droit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant, j'aurai soin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Après avoir commencé par exercer son corps & ses sens, nous avons exercé son esprit & son jugement. Enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Nous avons fait un être agissant & pensant, il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & sensible, c'est-à-dire, de perfectionner la raison par le sentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jettons les yeux sur celui d'où nous sortons, & voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées: il ne faisoit que sentir, maintenant il juge; car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparens, est un esprit superficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point, est un imbécille. L'aptitude plus ou moins

grande à comparer des idées & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, &c.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe, c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuiller à sa bouche, sans savoir ce que c'est, & saisi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une sensation très-vive; il n'en connoit point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse: le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas, & ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la première fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, &c. S'il se contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare; il établit par inductions des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages passans entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que, ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou la rivière, & tout son horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé: la sensation est vraie, & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton brisé, & il dit vrai; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux: pourquoi cela? parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre, nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper, nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugements faux. Il est de la derniere évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonge; & très-surement il y a plus d'erreurs dans l'academie des sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent; le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la leçon de la nature aussi-bien que de la raison. Hors les rapports immédiats, en très petit nombre & très sensibles, que les choses ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* est le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au sage.

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous sommes dépendans de tout, & notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà pourquoi j'en donne une très grande au philosophe & n'en donne point au sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne; l'autre a besoin de tout le monde, & surtout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la nature; je n'en

ctois rien. Elle choisit ses instrumens, & les regle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage a releguer dans les déserts, c'est un sauvage fait pour habiter les villes Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maitres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'est pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper sitôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paroitre, il n'est jamais pressé de juger; il ne juge que sur l'évidence, & il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répétons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais, soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroit, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redressé le bâton?

3°. Nous agitons la surface de l'eau, nous voyons le bâton se plier en plusieurs piéces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat des ces expériences; c'est alors qu'il faut appeller le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle: le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens, mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc, sitôt que l'on compare une sensation à

une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Emile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un télescope. Vos doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas sitôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, & qu'il croye sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon élève, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science, aisée, à la vérité, mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité; & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage est, qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connoissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes, il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait, & qu'il sait bien, la plus importante est, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent & qu'il ne saura de sa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon*, sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoissances naturelles & purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps, sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie; il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'Algèbre. Ces figures & ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui, mais cette estimation est exacte & sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, & ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers, il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est, mais accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre; c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent; il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère, sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il

n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine; il ne compte que ſur lui ſeul. Il a le droit auſſi, plus qu'un autre, de compter ſur lui-même; car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la première & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzième année ait perdu les précédentes?

(*Emile*).



MŒURS

M.

MŒURS. Cyrus étoit fils de Cambyse, roi des Perses, & de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Cambyse descendoit des Perséides, ainsi nommés, parce qu'ils rapportoient leur origine à Persès. On dit, & c'est une tradition conservée jusqu'à présent chez les Perses, que la nature en douant Cyrus de tous les agrémens de la figure, lui avoit donné une ame sensible, le desir le plus ardent de s'instruire, & un amour si vif de la gloire, que pour en acquérir, il n'y avoit point de travaux qu'il n'entreprît, point de périls qu'il n'affrontât : on aime à se rappeller qu'il réunissoit les plus excellentes qualités du corps & de l'esprit. Il fut élevé suivant les usages de la Perse, qui paroissent avoir eu l'utilité publique pour principal objet; en cela bien différens des coutumes de la plûpart des autres états, où chacun est le maître d'élever à son gré ses enfans, & où les enfans arrivés à un certain âge, vivent eux-mêmes comme il leur plaît. A la vérité, leurs loix défendent de voler, ou par adresse, ou par violence, de forcer les maisons, de maltraiter personne injustement, de séduire la femme d'autrui, de manquer de soumission aux magistrats; & quiconque enfreint la loi dans quelqu'un de ces points, est puni. Mais les coutumes des Perses ont l'avantage de prévenir le crime, en formant les citoyens de manière qu'ils ne se portent jamais à rien faire qu'on puisse leur reprocher, ou dont ils aient à rougir. Or, voici en quoi elles consistent.

Le palais du roi & les édifices où les magistrats tiennent leur tribunal, sont bâtis dans une grande place, nommée Eleuthere. Les marchands en sont bannis, & relégués ailleurs avec leurs marchandises, leurs clameurs & leur grossiereté : il seroit à craindre qu'un voisinage si bruyant ne troublât les exercices de la jeunesse. Cette place est divisée en quatre parties : la première est destinée pour les enfans, la seconde pour les adolescens, la troisième pour les hommes faits, la dernière pour ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. Il est enjoint à tous de se rendre chaque jour dans leur quartier. Les enfans & les hommes faits doivent y être dès la pointe du jour : les anciens ont la liberté de ne s'y trouver qu'autant qu'ils le peuvent commodément, excepté à certains jours marqués, où ils sont obligés de se présenter. Tous les jeunes gens, à la réserve de ceux qui sont mariés, passent la nuit autour des tribunaux avec leurs armes : ceux-là ne sont tenus de s'y rendre que quand ils ont reçu un avertissement particulier; cependant on n'approuveroit pas qu'ils s'absentassent souvent.

Chacune de ces quatre classes est gouvernée par douze chefs, relativement aux douze tribus qui composent la nation des Perses. Les enfans ont pour chefs des vieillards choisis entre ceux qu'on croit les plus propres à les bien élever; les adolescens, ceux d'entre les hommes faits qui paroissent les plus capables de les former à la vertu; les hommes faits, ceux de leur classe qu'on juge avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres du conseil suprême. Les anciens eux-mêmes, de peur qu'ils ne manquent à remplir les devoirs imposés à leur âge, ont pour surveillans quelques-uns de leurs égaux. Mais afin de mieux faire connoître comment on s'y prend en Perse pour avoir d'excellens citoyens, je vais exposer en détail ce que les loix éxigent de chacune des classes dont j'ai parlé.

Les Perses envoient leurs enfans aux écoles pour apprendre les règles de la justice : c'est, disent-ils, pour ce genre d'étude que nous les y envoyons, comme ceux des grecs vont chez les maîtres pour s'instruire dans les lettres. Les enfans ont leurs querelles ainsi que les hommes : ils s'accusent souvent les uns les autres de larcin, de vol, de violence, de tromperie, de paroles injurieuses & autres délits semblables. Le gouverneur emploie la plus grande partie du jour à juger leurs contestations, & prononce une peine, tant contre les coupables qui sont convaincus, que contre ceux qui auroient accusé injustement leurs camarades. Il connoit particulièrement d'un crime, d'où naissent les plus grandes inimitiés entre les hommes, & contre lequel on n'a point d'action en justice, l'ingratitude. Si l'on découvre qu'un enfant, qui a reçu d'un autre quelque bon office, a négligé de lui rendre la pareille, dans une occasion où il le pouvoit, on le punit avec la dernière sévérité; parce qu'on pense que les ingrats sont incapables d'aimer les dieux, leurs parens, leur patrie, leurs amis. L'impudence, compagne inséparable de l'ingratitude, conduit effectivement à tous les vices.

La tempérance & la soumission aux magistrats sont les principaux objets de cette première éducation. L'exemple de la vie sage & régulière que mènent ceux d'un âge plus avancé, l'exemple de leur exactitude scrupuleuse à obéir aux chefs, contribuent beaucoup à former les enfans à ces

deux vertus. Ils apprennent de même à supporter la faim & la soif, en voyant leurs aînés ne sortir pour aller manger, qu'après en avoir obtenu la permission de celui qui préside; & ils s'accoutument d'autant plus aisément à la sobriété, qu'ils font leur repas, non chez leurs parens, mais chez leur maître, & seulement aux heures marquées par le gouverneur. Chacun d'eux apporte du pain & du cresson, ils n'ont point d'autre nourriture, & un vase de terre, pour puiser de l'eau dans la rivière, s'ils ont soif. A ces pratiques, on joint l'exercice de l'arc & du javelot. C'est ainsi que sont élevés les enfans, depuis leur naissance, jusqu'à la seizième ou dix-septième année. Quand ils ont atteint cet âge, ils entrent dans la classe des adolescens: & voici quelle est alors leur manière de vivre.

Durant les dix années qu'ils restent dans cette classe, ils passent les nuits, comme je l'ai déja dit, auprès des tribunaux bâtis sur la place. C'est une garde pour la ville, & de plus un moyen de s'assurer de leur sagesse; car cet âge, plus qu'aucun autre, a besoin d'être veillé. Pendant le jour, ils sont aux ordres des magistrats, pour les choses qui peuvent intéresser la république; & si les circonstances l'exigent, ils demeurent tous dans leur quartier. Mais lorsque le roi sort pour la chasse, ce qui arrive fréquemment chaque mois, il se fait accompagner par la moitié de ces jeunes gens: chacun d'eux doit porter un arc, un carquois garni de flèches, une épée dans son fourreau, ou une hache, un bouclier & deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour s'en servir à la main dans l'occasion. Si les perses font de la chasse un exercice public où le roi marche à la tête de sa troupe, comme pour une expédition militaire, où il agit lui-même & veut que les autres agissent; c'est qu'ils la regardent comme un véritable apprentissage du métier de la guerre. En effet, la chasse accoutume à se lever matin, à supporter le froid & le chaud, à soutenir la fatigue des courses des voyages. D'ailleurs, on y emploie contre les animaux, les mêmes armes que dans une bataille, l'arc & le javelot. Souvent même elle sert à aiguiser le courage: car si une bête vigoureuse vient audacieusement au-devant du chasseur, il faut qu'il sache à la fois, & la frapper lorsqu'elle approche, & s'en garantir lorsqu'elle attaque. En un mot, il n'est rien de ce qui appartient à la guerre, qu'on ne retrouve dans l'exercice de la chasse.

Les jeunes gens, en partant à la suite du roi, emportent leur dîner, qui est le même que celui des enfans, & seulement plus ample, à raison de la différence de l'âge. Ils n'interrompent point la chasse pour manger: s'il arrive que l'animal les force à la prolonger, ou qu'ils la prolongent pour leur plaisir, ils font leur souper de ce qu'ils avoient apporté pour leur dîner, & chassent le lendemain jusqu'au souper. Ces deux jours sont réputés n'en faire qu'un seul, parce qu'ils n'ont fait qu'un seul repas. On les accoutume à ce genre de vie, afin qu'il ne leur paroisse pas nouveau, lorsque la guerre leur en fera une nécessité. Quand la chasse a été heureuse, ils ont pour leur souper tout ce qu'ils ont pris; autrement, ils sont réduits au cresson. Si quelqu'un pense qu'ils doivent trouver peu de plaisir à ne manger que du pain avec du cresson & à ne boire que de l'eau; qu'il se rappelle avec quel goût on mange du pain le plus grossier quand on a faim, avec quelle volupté on boit de l'eau quand on a soif.

L'autre partie des jeunes gens reste dans la ville: ils s'occupent aux exercices qu'ils ont appris durant les premières années, c'est-à-dire, à tirer de l'arc, à lancer le javelot; & tous s'y livrent sans relâche, avec une égale émulation. Ces exercices se font quelquefois en public: alors il y a des prix proposés pour les vainqueurs. Si, entre les divisions dont la classe est composée, on en remarque une qui se distingue par un plus grand nombre de sujets courageux, adroits, actifs; les citoyens s'empressent de combler d'éloges & de marques de considération, non-seulement le gouverneur actuel, mais celui qui les a élevés dans l'enfance. Du reste, ces jeunes gens sont employés par les magistrats, soit à faire la garde dans les endroits qui en ont besoin, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur & de la célérité; comme d'aller à la recherche des malfaiteurs & à la poursuite des brigands. Ils vivent ainsi pendant dix ans, après lesquels ils entrent dans la classe des hommes faits, & y passent vingt-cinq ans, de la manière que je vais le raconter.

D'abord, ils sont obligés, comme les adolescens, de se tenir toujours prêts à exécuter les ordres des magistrats, lorsque le service de la république a besoin de gens dont l'âge ait mûri l'esprit & n'ait pas encore affoibli le corps. S'il s'agit d'aller à la guerre, ceux qui ont passé par les degrés d'éducation dont j'ai parlé, ne portent ni arc, ni javelots: ils n'ont que des armes propres à combattre de près, une cuirasse sur la poitrine, une épée ou une hache à la main droite, au bras gauche un bouclier, semblable à celui avec lequel on peint aujourd'hui les perses. C'est de cet ordre que sont tirés tous ceux à qui on confie les charges publiques, excepté celle de présider à l'éducation des enfans. Au bout de vingt-cinq ans, lorsqu'ils en ont cinquante accomplis, ils passent dans la classe de ceux qu'on nomme anciens, & qui le sont réellement. Ceux-là ont le privilége de ne point porter les armes de leur patrie: ils demeurent, soit pour veiller aux intérêts communs, soit pour décider les affaires des particuliers. Leur autorité s'étend jusqu'à juger à mort: ils nomment à tous les emplois. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait

est dénoncé par le chef de sa tribu, ou par tout autre, comme ayant violé quelqu'une des loix, ils entendent l'accusation : si le délit est constaté, ils chassent de sa classe celui qui l'a commis; & cette flétrissure le rend infâme pour le reste de sa vie.

Afin de donner une idée plus précise du gouvernement des perses, je reprendrai les choses d'un peu plus haut : ce que j'en ai déja dit me dispense d'entrer dans un long détail. On compte dans la Perse environ cent vingt mille hommes. Tous naissent avec un droit égal aux charges & aux honneurs : tous peuvent envoyer leurs enfans aux écoles publiques, où l'on enseigne la sagesse. Les citoyens en état de nourrir les leurs, sans les faire travailler, les y envoient; les autres les gardent chez eux. Il faut avoir été élevé dans ces écoles, pour pouvoir être admis dans la classe des adolescens : quiconque n'a pas reçu la première éducation, en est exclus. Les adolescens, qui ont fourni leur carrière complète, & en ont rempli exactement les obligations, peuvent prendre place parmi les hommes faits, pour partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités. Mais ceux qui n'ont point passé par les deux premières classes ne peuvent entrer dans la troisième, qui conduit, quand on y a vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouve ainsi composée de personnages, qui ont parcouru successivement les degrés de la vertu.

Telle est la forme du gouvernement par laquelle les perses croient parvenir à se rendre meilleurs. Ils conservent encore aujourd'hui des usages qui attestent leur ancienne sobriété & le soin qu'ils ont toujours pris d'y joindre les exercices du corps. Il y a, par exemple, certaines choses qu'il seroit malhonnête chez eux de se permettre devant des témoins, comme de cracher, de se moucher, & de laisser échapper quelque signe d'une mauvaise digestion. Il ne seroit pas moins indécent d'être obligé de s'écarter pour satisfaire des besoins pressans. Or, sans une extrême sobriété, sans la pratique des exercices qui consument les humeurs ou en détournent le cours, il ne leur seroi. pas possible d'observer ces bienséances. Voilà ce que j'avois à dire des perses en général, ce sera une espèce d'introduction à l'histoire de Cyrus, dont je vais rapporter les actions, en remontant à son enfance.

Cyrus fut élevé jusqu'à l'âge de douze ans & un peu plus, suivant les coutumes des perses. Aucun des enfans de sa classe ne lui pouvoit être comparé, soit pour la facilité à saisir ce qu'on leur enseignoit, soit pour l'adresse & l'activité dans l'exécution de ce qui leur étoit prescrit. Lorsqu'il eut atteint l'âge que je viens de dire, Astyage invita Mandane à se rendre auprès de lui, avec son fils qu'il désiroit de voir sur ce qu'il avoit oui dire de sa beauté & de ses excellentes qualités. La reine partit pour la cour de Médie, accompagnée de Cyrus. Dès le premier abord, & à peine instruit qu'Astiage étoit père de Mandane, ce jeune prince naturellement caressant, l'embrassa d'un air aussi familier que s'il eût embrassé un ancien camarade, ou un ancien ami. Mais ayant remarqué qu'Astiage avoit les yeux fardés, le visage peint & une chevelure artificielle (c'est la mode en Médie, ainsi que de porter des robes & des manteaux de pourpre, des colliers & des bracelets, au lieu que les perses, encore aujourd'hui, quand ils ne sortent point de chez eux, sont aussi simples dans leurs habits, que sobres dans leurs repas); ayant dis-je, remarqué la parure de son grand-père & le regardant avec attention : Oh, ma mère, dit-il, que mon grand-père est beau! Lequel, reprit la reine, trouvez-vous le plus beau de Cambyse ou d'Astiage? Mon père, repondit-il, est le plus beau des perses, & mon grand-père le plus beau des Mèdes que j'ai vus sur la route & à la cour. Astyage l'embrassant à son tour, fit apporter une robe magnifique dont il le revêtit, des colliers & des bracelets dont il le para. Depuis ce moment, le roi ne sortoit plus, sans se faire accompagner par son petit fils, monté comme lui sur un cheval dont le mors étoit d'or. La belle robe fit grand plaisir à Cyrus : il la reçut en enfant qui aime la parure, & qui est déja touché des distinctions. Sa joie fut encore plus vive, lorsqu'on lui apprit à monter à cheval : il est rare de voir des chevaux en Perse, à cause de la difficulté qu'il y auroit à les élever & à s'en servir dans un pays hérissé de montagnes.

Lorsqu'Astiage soupoit avec sa fille & son petit-fils qu'il vouloit disposer par la bonne chère à ne pas regretter la Perse, il faisoit servir, dans différens plats, des mets & des ragoûts de toute espèce. A la vue de cette profusion, Cyrus dit un jour au roi : Si vous êtes obligé de porter la main à chacun de ces plats, & de goûter de tous ces mets, le souper doit être pour vous bien fatigant. Eh quoi, dit Astyage, ce souper ne vous semble-t-il pas plus agréable que ceux qu'on fait en Perse? Non, répliqua Cyrus : en Perse nous parvenons à appaiser la faim, par une voie beaucoup plus simple & plus courte : il ne nous faut pour cela que du pain & de la viande sans apprêt; au lieu que vous qui tendez au même but, vous vous égarez en chemin, dans des détours sans nombre, & vous n'y arrivez qu'avec peine, même long-temps après nous. Mais, reprit Astya.e, nous avons du plaisir à nous égarer; & vous connoîtrez ce pl isir, quand vous aurez goûté de nos mets. Cependant, répliqua Cyrus, je vois qu'ils vous causent à vous-même une sorte de dégoût. A quoi, dit Astyage, le voyez-vous? c'est que j'ai remarqué, répondit

l'enfant, que quand vous avez touché à ces ragouts, vous essuyez promptement vos mains avec une serviette, comme si vous étiez fâché de les voir pleines de sauce; ce que vous ne faites pas, quand vous n'avez pris que du pain. Je ne prétends pas, mon fils, dit Astyage, vous gêner dans votre façon de vivre : usez, puisque vous l'aimez mieux, d'alimens sans apprêt; afin que les Perses vous revoient sain & vigoureux.

En même-temps il fit servir devant le jeune prince un grand nombre de plats, tant de venaison, que d'autres viandes. Alors Cyrus lui dit : toutes ces viandes, me les donnez-vous, & puis-je en faire ce que je voudrai? Oui, mon fils, répondit Astyage : elles sont à vous. Sur cette réponse, Cyrus les distribua aux principaux officiers de son grand-père, en ajoutant un petit mot pour chacun. Je vous fais ce présent, disoit-il à l'un, parce que vous me montrez avec affection à monter à cheval; à un autre, parce que vous m'avez donné un javelot, & je l'ai encore; à un troisième, parce que vous servez fidèlement mon grand-père; à un quatrième, parce que vous révérez ma mère; & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à donner. Pourquoi, lui dit Astyage, ne donnez-vous rien à mon échanson Sacas, que je considère beaucoup? Sacas étoit un très bel homme, chargé d'introduire chez le roi, les personnes qui avoient à lui parler, & de renvoyer ceux qu'il ne croyoit pas à propos de laisser entrer. Au lieu de répondre à la question d'Astyage, Cyrus comme un enfant qui ne craint pas encore d'être indiscret, repartit par une autre : pourquoi, lui dit-il, avez vous tant de considération pour Sacas? Ne voyez-vous pas, répliqua le roi, en plaisantant, avec quelle adresse, avec quelle grace il sert à boire? Les échansons des rois Mèdes ont ce talent au suprême dégré. Ils versent le vin avec une extrême propreté : ils tiennent la coupe de trois doigts seulement, & la présentent à celui qui doit boire, de manière qu'il puisse la prendre sans peine. Eh bien, dit le jeune prince, commandez, je vous prie, à Sacas de me donner la coupe; en vous servant d'aussi bonne grace que lui, je mériterai aussi de vous plaire. Astyage y consentit : Cyrus s'empare de la coupe, la rince proprement, comme il l'avoit vu faire à Sacas; puis composant son visage, prenant un air sérieux & un maintien grave, il la présente au roi, qui en rit beaucoup, ainsi que Mandane. Cyrus faisant lui-même un grand éclat de rire, se jette au cou de son grand-père, & dit en l'embrassant : ah! pauvre Sacas, tu es perdu; je t'enleverai ta charge, & j'en ferai mieux que toi les fonctions, de plus, je ne boirai pas le vin. Lorsque les échansons des rois leur présentent la coupe, ils en tirent d'abord avec une cuiller, un peu de la liqueur qu'elle contient; ils la versent dans leur main gauche & l'avalent : par ce moyen, s'ils y avoient mêlé du poison, ils en seroient les premières victimes.

Astyage continuant de plaisanter, pourquoi, mon fils, dit-il à Cyrus, dès que vous vouliez imiter Sacas, n'avez-vous pas, comme lui, goûté le vin? J'ai craint, répondit le jeune prince, qu'on n'eût jetté quelque poison dans le vase : car au festin que vous donnâtes à vos amis, le jour de votre naissance, je vis clairement que Sacas vous avoit tous empoisonnés. Comment vîtes-vous cela, dit le roi? C'est, repartit Cyrus, que je m'apperçus d'un dérangement considérable dans vos esprits & dans vos corps. Je vous voyois faire des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfans; crier tous à la fois, sans vous entendre, puis chanter tous ensemble, de la façon la plus ridicule; & lorsqu'un de vous chantoit seul, vous juriez, sans l'avoir écouté, qu'il chantoit admirablement bien. Chacun de vous vantoit sa force; mais lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir faire un pas en cadence, vous ne pouviez pas même vous tenir fermes sur vos pieds. Enfin, vous aviez oublié, vous, que vous étiez roi, eux, qu'ils étoient vos sujets, ce fut pour moi le premier exemple d'une assemblée, où chacun ayant la liberté de parler, tous en usoient à la fois : car c'est précisément ce que je vous voyois faire. Mais votre père, dit Astyage, ne s'enivre-t-il jamais? Non, jamais, répondit Cyrus. Que lui arrive-t-il donc quand il a bu, poursuivit le roi? Il cesse d'avoir soif, repliqua l'enfant; & c'est tout ce qu'opère en lui la boisson, aussi n'a-t-il point, je pense, de Sacas pour échanson. Mon fils, lui dit Mandane, vous en voulez-bien à Sacas : pourquoi l'attaquez-vous ainsi? Parce que je le hais, répondit-il. Souvent, lorsque j'accours avec le plus grand empressement pour voir le roi, il a la méchanceté de m'empêcher d'entrer. Puis adressant la parole à Astyage, laissez-moi, je vous prie, pour trois jours seulement le maître absolu de Sacas. Quel usage, reprit le roi, feriez-vous de l'autorité que vous auriez sur lui? Je me posterois comme lui, répondit Cyrus, à l'entrée de votre appartement, & je lui dirois, quand il se présenteroit pour le dîner : « Il n'est pas encore temps de se mettre à table; » le roi est en affaire avec quelqu'un ». Quand il arriveroit pour le souper : » Le roi est au bain » : s'il me paroissoit pressé de la faim; » Le » roi est dans l'appartement des femmes «. Enfin, je lui rendrois l'impatience qu'il me cause, en m'empêchant de vous voir. Cyrus égayoit ainsi les soupers du roi. Dans le cours de la journée, si son grand-père ou son oncle désiroient quelque chose, personne n'étoit aussi-tôt prêt que lui à les servir, tant il avoit à cœur de leur plaire.

Lorsqu'Astyage vit Mandane se préparer à retourner en Perse, il la pria de lui laisser Cyrus.

Je ne souhaite rien tant, répondit-elle, que de faire tout ce qui peut vous être agréable; mais je vous avoue que j'aurois de la peine à vous laisser mon fils, s'il témoignoit la moindre répugnance. Sur quoi Astyage se tournant vers Cyrus: mon fils, lui dit-il, si vous demeurez ici, vous serez le maître d'entrer chez moi toutes les fois que vous le jugerez à propos, sans que Sacas ait le droit de s'y opposer; plus vous y viendrez, plus je vous en saurai de gré. Vous vous servirez de tous mes chevaux : je vous en donnerai d'autres encore, autant que vous en voudrez; & quand vous quitterez la Médie, vous emmenerez ceux qui vous plairont le plus. Vous aurez la liberté de vous faire servir à souper, suivant votre goût pour les mets simples. Je vous abandonne toutes les bêtes fauves qui sont actuellement dans mon parc; j'y en rassemblerai de toute espèce, en plus grand nombre, & dès que vous aurez appris à monter à cheval, vous pourrez les chasser & les abattre à coups de flèche ou de javelot, à l'exemple des hommes faits. Je vous procurerai aussi des camarades pour jouer avec vous : enfin, quelque chose que vous me demandiez vous n'éprouverez jamais de refus.

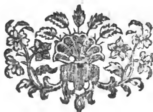
Astyage ayant cessé de parler, Mandane demanda à son fils lequel il aimoit mieux, de rester en Médie ou de retourner en Perse. Cyrus répondit sur-le-champ, sans balancer, qu'il aimoit mieux rester. Eh! pourquoi, reprit Mandane? Je vais vous le dire, répondit il; en Perse, je passe pour le plus adroit de ceux de mon âge à tirer de l'arc & à lancer le javelot : ici tous l'emportent sur moi dans l'art de monter à cheval; ce qui me cause, je vous l'avoue, un véritable chagrin. Or, si vous me laissez en Médie, & que j'y apprenne à bien manier un cheval, il arrivera, du moins je l'espère, qu'à mon retour en Perse, je serai supérieur aux plus habiles dans les exercices à pied, & que revenant en Médie, où je serai devenu le meilleur homme de cheval du royaume de mon grand-père, je me trouverai en état de le servir utilement à la guerre. Mais, mon fils, reprit Mandane, comment étudierez-vous ici les principes de la justice; vos maîtres sont en Perse? Je n'ai plus besoin de leurs leçons, répliqua Cyrus. Sur quoi vous en flattez vous, ajouta Mandane? Sur le témoignage de mon maître, repartit le jeune prince, il me trouvoit déja tellement instruit de ce qu'il faut savoir pour rendre la justice, qu'il m'avoit établi juge de mes camarades. Cependant je ne dissimulerai pas qu'il me punit un jour très sévèrement, pour avoir mal jugé. Voici dans quelle occasion. Un enfant déjà grand, dont la robe étoit trop courte pour sa taille, ayant remarqué qu'un autre enfant plus petit que lui, avoit une longue robe, il la lui ôta, s'en revêtit, & lui mit la sienne sur le corps. La contestation qui s'éleva en conséquence, ayant été soumise à ma décision, je jugeai qu'il convenoit également à l'autre, que chacun gardât la robe qui alloit le mieux à sa taille. Ce jugement m'attira une correction. Vous auriez bien décidé, me dit mon maître, si vous aviez eu à prononcer sur la convenance : mais dans le cas présent où il étoit question de décider à qui la robe appartenoit, il falloit examiner lequel des deux enfans avoit un titre légitime de propriété, afin de savoir lequel devoit rester paisible possesseur de la robe, ou celui qui l'avoit enlevée de force, ou celui qui l'avoit, soit achetée, soit travaillée de ses mains. Il n'y a rien de juste, continuoit-il, que ce qui est conforme aux loix; tout acte qui y déroge, est un acte de violence. De ce principe, il concluoit qu'un juge n'a d'autre règle que la loi; & qu'il ne lui est jamais permis de s'en écarter. Ce seul principe, ma mère, me fournit toutes les règles de la justice; & si j'ai encore besoin de quelques autres leçons, mon grandpère me les donnera. Mais, mon fils, repartit Mandane, ce que votre grand père trouve juste, n'est pas toujours regardé comme tel chez les Perses; par exemple, il s'est arrogé un pouvoir despotique sur ses sujets; & l'on pense en Perse que la justice exige que l'autorité soit partagée. Votre père lui même est obligé de se conformer à la loi générale, qui a tout ordonné, tout réglé, jusqu'aux dons que le prince doit recevoir. En un mot, la loi, non sa volonté, est la mesure de sa puissance. Gardez-vous donc, mon fils, lorsque vous reviendrez en Perse, d'y apporter de la cour d'Astyage, au lieu de maximes vraiment royales, ces maximes tyranniques, suivant lesquelles un homme doit posséder plus de biens que tous les autres ensemble : vous courriez risque de vous attirer des traitemens qui pourroient vous coûter la vie. Rassurez vous, ma mère, répondit Cyrus : Astyage m'apprendroit plutôt à me contenter de peu, qu'à désirer beaucoup. N'avez-vous pas remarqué qu'il a su accoutumer les Mèdes à se voir beaucoup moins riches que lui? Encore une fois, ne craignez pas que ni moi ni personne puissions sortir de l'école d'Astyage avec l'ambition d'être plus riches que les autres. Tels étoient les propos de Cyrus.

Enfin, Mandane partit & le laissa en Médie, où il fut élevé sous les yeux de son grand père. Il eut bientôt fait connoissance & formé des liaisons d'amitié avec les jeunes Mèdes, bientôt l'affection qu'il leur témoignoit & l'attention qu'il eut de visiter quelquefois leur famille, lui attacha les pères; de sorte que s'ils avoient quelque grace à demander au roi, ils chargeoient leurs fils d'engager Cyrus à la solliciter. De son côté, Cyrus, naturellement généreux & sensible à la gloire d'obliger, n'avoit rien plus à cœur que d'obtenir ce qu'ils désiroient; & quelque chose qu'il demandât, son grand père ne pouvoit se refu-

dre à le refuser. Astyage se souvenoit des soins que son petit-fils lui avoit rendus dans le cours d'une maladie, durant laquelle, cet enfant toujours assidu auprès de lui, n'avoit cessé de pleurer & de montrer combien il craignoit pour la vie de son grand père. Lorsque pendant la nuit le roi paroissoit avoir besoin de quelque chose, Cyrus étoit le premier à s'en appercevoir, & par sa diligence à le servir dans tout ce qu'il croyoit lui pouvoir être agréable, il prévenoit les plus empressés. Cette conduite avoit achevé de lui gagner le cœur d'Astyage.

Il faut convenir que Cyrus aimoit peut-être trop à parler. Ce défaut venoit de son éducation, & plusieurs causes l'avoient fortifié; d'une part l'obligation que lui imposoit le gouverneur de la classe, de lui rendre un compte exact de tout ce qu'il faisoit, & d'entendre en détail les raisons de ses camarades, lorsqu'il avoit à juger leurs différends; d'autre part son extrême curiosité pour toute espèce de connoissances, qui lui avoit fait contracter l'habitude de questionner beaucoup. Lui faisoit-on aussi des questions? la vivacité de son esprit lui fournissoit toujours des réponses très-promptes. La réunion de ces différentes causes avoit produit le défaut qu'on pouvoit lui reprocher. Mais comme dans les adolescens qui ont pris de bonne heure leur croissance, on remarque un certain air de jeunesse, auquel on reconnoît qu'il ne faut pas estimer leur âge par leur taille; de même on sentoit dans les discours de Cyrus, qu'une simplicité naïve jointe au desir de plaire, non une confiance présomptueuse, le rendoit grand parleur; aussi aimoit-on mieux l'entendre parler beaucoup, que de lui voir garder le silence. Lorsqu'en croissant il eut atteint l'âge qui conduit à la puberté, il parla moins & d'un ton plus modéré. Une pudeur modeste le faisoit rougir, quand il se trouvoit avec des personnes d'un âge plus avancé: il ne cherchoit plus, comme les jeunes chiens, à jouer indistinctement avec tous ceux qu'il rencontroit. Devenu plus posé, il devint aussi plus aimable dans la société.

(*Histoire de Cyrus*).



N.

NOBLESSE DE SENTIMENS, GÉNÉROSITÉ, FERMETÉ. Oui, mon ami, le bonheur de mon fils est *mon premier devoir & mon seul but*, cet intérêt cher & sacré est le seul qui m'anime; je vais satisfaire votre amitié, & je me flatte d'éclaircir vos doutes.

Je suis persuadé qu'un homme froid ou borné n'est jamais parfaitement heureux; il n'est pas à plaindre, puisqu'il n'a pas d'idée d'un bonheur plus grand; mais il n'en est pas moins vrai que son état n'est qu'une végétation ennuyeuse, uniforme & privée de ces jouissances vives & multipliées, réservées à l'homme que son âme & son esprit lui tendent supérieur. Ce sont bien moins nos sensations qui nous rendent heureux, que nos idées & nos réflexions: durant le sommeil, les songes ont le pouvoir de nous affecter physiquement, autant & souvent davantage que ne le pourroit faire la réalité; mais remarquez que c'est particulièrement la terreur qui dans les rêves, produit les plus fortes impressions, parce que la stupidité rend sur-tout susceptible de ce mouvement, tandis que les choses agréables ne l'affectent que médiocrement. Des songes vous ont sûrement représenté mille fois des palais enchantés, des trésors trouvés, &c. toutes ces choses vous ont-elles ravi; ou vous ont-elles seulement causé le plaisir que vous éprouvez à la première représentation d'un opéra? Non, sûrement; pourquoi? c'est que dans votre sommeil votre imagination étoit sans activité, & que vous n'aviez ni votre esprit ni la faculté de réfléchir.

On dit tous les jours: *le bonheur est dans l'opinion, ainsi celui qui se croit heureux, l'est donc en effet.* Le sauvage, réduit à vivre dans un désert, sans société, sans plaisirs, sans idées, est donc aussi heureux que le sage éclairé, dont la vie est enchantée par l'amitié, la bienfaisance & l'étude? Il seroit absurde de le croire & de le soutenir. Le bonheur, comme je l'ai déjà dit, est offert à toute créature honnête & raisonnable; mais il n'est réservé, aussi parfait qu'il peut l'être, qu'à une très-petite classe d'hommes; & pour cette classe même, il est encore difficile à trouver; c'est qu'un seul chemin y conduit, & que la diversité d'opinions, les préjugés & les faux systêmes font presque toujours prendre la route opposée. Sans chaleur, sans activité, point de bonheur; le philosophe dans sa retraite, détrompé, désabusé de tout, n'est heureux que par ces deux principes; il réfléchit profondément, il est occupé d'une manière forte; la sagesse a tempéré ses passions, & n'a point affoibli sa sensibilité: mais s'il n'avoit point éprouvé ces passions qu'il a su vaincre, ou si son ame eût été privée de l'énergie qui peut en rendre susceptible, il n'auroit qu'une connoissance imparfaite du cœur humain; il ne goûteroit pas la plus douce de toutes les jouissances, celle que nous offrent la paix & le repos, après un combat glorieux & opiniâtre; enfin, il ne seroit ni philosophe, ni sage, ni parfaitement heureux. Le voilà donc, cet état de bonheur que je conçois. lorsqu'après une jeunesse impétueuse, après avoir connu tous les transports que peuvent inspirer la gloire, l'ambition & l'amour, l'âge & le temps, modérant enfin cette ivresse & cet enthousiasme d'un cœur neuf, ardent & sensible, on goûte avec délices la tranquillité qui succède à tant d'agitations. C'est ainsi que le voyageur emporté loin de sa patrie par l'intérêt & la curiosité, à travers les écueils & les dangers, se fatigue, s'amuse & s'instruit, fortifie son courage & parcourt avec plaisir tant de pays nouveaux pour lui; enfin, de retour au port, il bénit le jour qui l'y ramène; il trouve un charme inexprimable à conter ses longs voyages, il en garde un souvenir agréable; mais il ne voudroit pas les recommencer. Il faut une ame vertueuse pour trouver, après le calme des passions, cette paix si précieuse & si chère: celui qui s'est laissé entraîner à de véritables égaremens ne doit point l'attendre; son ame épuisée & flétrie ne connoîtra que le remors: inaccessible aux émotions douces, aux tendres sentimens de l'humanité, il gémira vainement de la perte de ses jouissances; rien ne pourra les remplacer, il deviendra misanthrope; sa haine & son fiel s'étendront sur la nature entière, & consumé de regrets, de dégoûts & de désespoir, peut-être avancera-t-il lui-même le terme de sa vie déplorable? Mais, me direz-vous, vous voulez des passions vives, & vous voulez qu'elles n'égarent jamais, cela est-il possible?... Oui, sans doute; & voilà l'ouvrage d'une excellente éducation, ouvrage qui consiste à savoir donner à son élève de l'empire sur lui-même, & à lui inspirer le desir de se distinguer & l'amour de la gloire.

Ces idées, fortement gravées dans une tête jeune & vive, formeront la base de toute sa conduite; l'amour, loin de l'avilir, ne pourra qu'élever encore son ame & ajouter à sa délicatesse; l'ambition ne lui fera jamais faire de bassesses: brûlant d'illustrer son nom, il sacrifiera facilement, s'il le faut, ses penchans, ses plaisirs, à ce desir

dominant de mériter & d'obtenir une réputation éclatante : peut-être ne fera-t-il d'abord vertueux que par système & par vanité ; mais il le deviendra dans la suite par habitude & par inclination. On confond aujourd'hui toutes les idées : n'avez-vous pas vu, à la cour, donner le nom d'ambitieux à des gens qui n'étoient sûrement conduits que par l'intérêt le plus bas & le plus vil ? L'avarice & la cupidité, voilà le mobile secret & honteux d'une partie des courtisans de notre siècle. La véritable ambition fait les héros & les grands hommes ; elle méprise l'argent & dédaigne même les honneurs, s'ils ne sont pas la récompense des actions & du mérite ; elle travaille pour la gloire, pour la postérité, & dans l'âge où l'on n'aime pas encore la vertu pour elle-même, elle conduit à ces sacrifices étonnans, à ces actions inouies, dont l'histoire consacre à jamais la mémoire. Ainsi donc, si vous voulez faire de votre élève un homme distingué, *exaltez sa tête ; échauffez son imagination*, mais s'il est absolument borné, où s'il est né sombre, farouche, s'il annonce de la bizarrerie, de la férocité, gardez-vous bien de suivre cette méthode ; vous ne feriez qu'un extravagant ou qu'un monstre. par exemple, l'éducation du dernier Czar, qui ne tendoit qu'à lui inspirer des idées militaires, eût pu faire un conquérant d'un souverain né avec du courage & de l'esprit, & ne servit qu'à rendre ce prince plus ridicule & plus insensé. Il falloit à ce fameux roi de Suède, Charles XII, dont la valeur a rendu les folies si brillantes, une tête moins ardente, ou plus de génie : s'il eût eu moins d'enthousiasme, son nom ne seroit pas aussi célèbre, mais seroit plus solidement grand. Il faut donc (si l'on peut parler ainsi) *assortir l'éducation* au caractère & à l'esprit de son élève ; ne songer qu'à adoucir ses mœurs & à réfroidir sa tête, s'il est absolument borné, & n'enflammer son imagination qu'en proportion du mérite & des talens qu'on peut lui prévoir ; voilà le point délicat & difficile, & qui demande véritablement du discernement & une observation continuelle. Au reste, on peut devenir un grand homme sans être doué d'un esprit & d'un génie supérieurs, pourvu qu'on ait du courage, de l'élévation, un jugement sain & une tête bien organisée.

Comme cette lettre n'est déjà que trop longue, je vous expliquerai dans une autre, la manière dont je crois qu'on doit étudier un enfant, & à quel âge on peut commencer à juger de ce qu'il sera par la suite. Je vois avec peine, mon cher vicomte, que vous allez renouer avec madame de Gerville ; vous savez que votre femme sera véritablement affligée de ce raccommodement, & vous ne pouvez lui sacrifier une liaison déjà rompue & qui est si peu nécessaire au bonheur de votre vie !.... Ainsi l'habitude a sur vous autant d'empire qu'en pourroit avoir la passion la plus violente ! Combien il est donc important de n'en prendre que de bonnes ! Adieu, mon cher vicomte, je ne veux pas là-dessus me permettre plus de réflexions, car je sens qu'elles seroient toutes à vos dépens.

Votre dernière lettre détruit si bien les craintes que je pouvois avoir de vous ennuyer quelque fois par des détails toujours relatifs à l'éducation que je ne vous ferai plus d'apologie à cet égard. Je vous ai déjà montré de quelle importance il étoit d'avoir une parfaite connoissance du caractère, des inclinations, & de l'étendue de l'esprit de son élève, afin de corriger les défauts qu'il a reçus de la nature, & afin d'être en état de prévoir, au moins à-peu-près, jusqu'à quel point de mérite il peut parvenir. A présent je vais vous détailler les moyens par lesquels on peut acquérir cette connoissance. Il est nécessaire d'abord d'étudier l'enfant aussi-tôt qu'il commence à parler ; s'il ne témoignoit aucun attachement aux gens qui le soignent, s'il étoit taciturne, indolent, il offriroit bien peu de motifs d'espérance ; mais on doit beaucoup attendre d'un enfant qui montre de la sensibilité, & un goût vif pour les amusemens qu'on lui procure : suivez-le dans ses jeux : s'il y porte de l'ardeur, de la constance, s'il ne s'en dégoûte pas facilement, soyez sûr, si vous vous y prenez bien, que vous lui trouverez un jour de l'application, & que vous lui inspirerez aisément le goût de l'étude : quand il aura cinq ans, faites le causer souvent, non pour l'instruire, mais pour le connoître ; faites-lui des questions, gardez-vous bien qu'il puisse soupçonner votre intention, car il ne vous répondroit pas naivement ; ayez l'air de ne songer qu'à faire la conversation, écoutez négligemment en apparence ce qu'il vous dira, & à travers de tout son enfantillage vous découvrirez sans peine s'il a quelque suite dans les idées, & s'il doit avoir de la justesse dans l'esprit ; enfin, comme dit Montaigne, en parlant d'un instituteur :

« Je ne veux pas qu'il invente & parle seul, » je veux qu'il écoute son disciple parler à son » tour..... Il est bon qu'il le fasse trotter devant » lui, pour juger de son train ».

Je n'ai guères vu d'enfant né avec de l'esprit, qui ne se plût à comparer les choses nouvelles qui le frappent à celles qu'il connoissoit déjà ; quelque minutieuses que puissent être ces comparaisons, si elles sont justes, elles annoncent infailliblement de l'imagination & de l'esprit. Presque tous les enfans sont naturellement bavards, ce défaut, suivant la manière dont il se manifeste, prouve également ou qu'ils auront de l'esprit ou qu'ils en manqueront ; un enfant que la timidité même ne peut empêcher de parler, qui s'entretient sans choix avec tout le monde, & qui n'écoute

n'écoute jamais, sera vraisemblablement un jour aussi médiocre qu'il est importun; mais celui qui n'aime à parler qu'avec les personnes qui ont sa confiance, celui qui se tait devant les étrangers, qui ne bavarde qu'avec ses parens & ses compagnons, & qui trouve en même-temps un grand plaisir à écouter les autres, cet enfant aura certainement beaucoup d'esprit; & enfin, je crois qu'après avoir fait toutes ces différentes observations, si l'on n'a jamais quitté son élève, & si le développement de la raison de l'enfant n'a pas été retardé par des maladies, ou par la foiblesse de sa constitution, on peut, lorsqu'il a six ou sept ans, commencer à porter un jugement presque certain sur l'esprit & le caractère qu'il aura. Rousseau a dit fort éloquemment que l'homme naît essentiellement bon, & qu'entièrement livré à lui-même, il le seroit toujours, &c. Je crois cette idée fausse; l'homme, *livré à lui-même*, seroit nécessairement vindicatif, & par conséquent il n'auroit ni grandeur d'ame, ni générosité, Montaigne est d'un sentiment bien opposé à celui de Rousseau, lorsqu'il dit: « nature a, ce crains-je, » elle-même attaché à l'homme quelque instinct » à l'inhumanité, nul ne prend son ébat à voir des » bêtes s'entre-jouer & caresser, & nul ne faut » de le prendre à les voir s'entre déchirer & » démembrer ». Ce n'est point, parce que l'homme est cruel, c'est au contraire parce qu'il est pitoyable; il veut être ému, & pour échapper à l'ennui, il recherche des agitations violentes. Voilà ce qui conduit le peuple aux exécutions publiques, & ce qui nous guide à la tragédie; si nous étions insensibles, nous n'irions pas. L'homme naît avec des défauts & des vices, mais il naît sensible: si la nature forme rarement un cœur tendre & passionné, du moins jamais elle n'en produit d'absolument impitoyable; il n'y a point d'exemple qu'un enfant auquel on a donné une nouvelle nourrice, n'ait pas vivement regretté & pleuré la première, ainsi, dès que ce germe de sensibilité se trouve dans tous les hommes, celui qui, sans avoir un vice particulier d'organisation ou la tête dérangée, devient dur & cruel, cet infortuné est évidemment corrompu par l'éducation. Enfin une réflexion bien consolante pour les instituteurs, c'est que tout ce que les enfans annoncent de mauvaises qualités peut n'être d'aucune conséquence pour l'avenir, parce qu'une bonne éducation peut les rectifier, tandis qu'au contraire, par la même raison, on doit entièrement compter sur toutes les vertus qu'ils promettent. (*Lettres sur l'education*).

Conseils à un jeune homme.

Que je serai fâché, mon cher ami, si vous adoptez des maximes qui puissent vous nuire. Je vois avec regret que vous abandonnez par complaisance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raison qui devroit faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force & de la hauteur de votre ame: & vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très-ardent, & un caractere élevé, vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse comme un homme fou & frivole? Et qui vous assure que vous ne serez pas même méprisé dans cette carriere, né pour une autre? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire, & de ce qu'on pense de vous. Qui auroit cultivé la vertu, qui auroit tenté ou sa réputation, ou sa fortune, par des voies hardies, s'il avoit attendu que les louanges l'y encourageassent? Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, sont assez souvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens; pourquoi? Parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens se les représentent toujours dans cette premiere foiblesse, & ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyoient avec eux: mais les étrangers sont plus justes, & enfin le mérite & le courage triomphent de tout.

Etes-vous bien aise de savoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable? C'est un homme que personne n'aime, qui lui-même n'aime que soi & son plaisir, & en fait profession avec impudence; un homme par conséquent inutile aux autres hommes, qui pese à la petite société qu'il tyrannise; qui est vain, avantageux, méchant même par principes; un esprit léger & frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'estime les choses, & ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée, & fait tout par ostentation; un homme souverainement confiant & dédaigneux, qui méprise les affaires & ceux qui les traitent, le gouvernement & les ministres, les ouvrages & les auteurs; qui se persuade que toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique, & n'estime rien de solide que d'avoir de bonnes fortunes, ou le don de dire des riens; qui prétend néanmoins à tout, & parle de tout sans pudeur; en un mot, un fat sans vertus, sans talens, sans goût de la gloire; qui ne prend jamais dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant, & met son principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît sur la terre de sérieux & de respectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens insolens, qui ne

comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes, & n'en sont pas moins méprisés; des hommes si présomptueux passeront aussi vîte que leurs modes, & n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les comédiens & les danseurs de corde : si le hazard leur donne sur quelque théâtre du crédit, c'est la honte de cette nation & la marque de la décadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsqu'elle sera leur partage; vous y perdrez moins qu'on ne pense; ils auront les emplois, vous aurez les talens, ils auront les honneurs, vous la vertu : voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs déréglemens, & par leurs frivoles intrigues, vous le tenteriez vainement : il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

Que le sentiment de vos foiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abbattu. Lisez ce qui nous reste de plus grands hommes; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens, mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil; ils avoient donc éprouvé, comme les autres, de s'enorgueillir, de s'abbattre, de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens & dans leurs conjectures; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachoient avec le plus de soin leur étoient souvent échappés; ainsi ils avoient été accablés en même-temps par leur conscience & par la conviction publique : en un mot, c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes, & ils supportoient leurs défauts : on peut se consoler d'éprouver leurs foiblesses, lorsque l'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

Aimez la familiarité, mon cher ami, elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, & donne sous un air de liberté & de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde & à eux-mêmes, & leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'essor à votre ame, & n'appréhendez rien des suites; les hommes sont faits de manière qu'ils n'apperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, & qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse, se dissipe insensiblement; ceux qui le composoient, s'éloignent, & la société se renouvelle; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout instruit : alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même & vous passer d'appui. Vous saurez vous servir des hommes & vous en défendre, vous les connoîtrez; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le temps, & qui est avortée dans leur sein.

Voulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent; ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous, de se connoître en bonne chere, d'avoir des insomnies ou des vapeurs : laissez leur croire aussi qu'ils sont aimables, amusans, plaisans, singuliers; & s'ils avoient des prétentions plus hautes, passez-les-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, est de se piquer de quelque chose : le malheur de la plupart des hommes ne vient que de-là; je veux dire, de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractère, ou à faire fortune, ou à paroître riche, ou à faire metier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont; & enfin ils le deviennent effectivement, & passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune & l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, & confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin, on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent; mais s'il réussit, quels éloges! Comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins & l'obliger cependant davantage; car ne paroissant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on espere qu'il la recevra en pur don, & l'autre nous la demandoit comme une dette.

C'est une maxime du cardinal de Retz, qu'il faut tâcher de former ses projets, de façon que leur irreussite même soit suivie de quelque avantage. Et cette maxime est très bonne.

Dans les situations désespérées on peut prendre des partis violens; mais il faut qu'elles soient desespérées : les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrete confiance des ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrémités, ou pour en sortir à leur gloire. Ces exem-

ples sont sans conséquence pour les autres hommes.

C'est une faute commune lorsqu'on fait un plan de songer aux choses sans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires ; celles qui naîtront de notre fond, rarement.

Si pourtant on est obligé à prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage & sans prendre conseil des gens médiocres ; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse assez souffrir dans la médiocrité qui est leur état naturel, pour vouloir en sortir par de si grands hasards, ni qu'on puisse durer dans ces extrémités, qui sont hors de la sphère de leurs sentimens. Cachez-vous des esprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par surprise, ou par la force de vos raisons, rendus à eux-mêmes, leur tempérament les rameneroit bientôt à leurs principes, & vous les rendroit plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours, dans le cours de la vie, beaucoup de choses qu'il faut hasarder, & beaucoup d'autres qu'il faut mépriser ; & consultez en cela votre raison & vos forces.

Ne comptez sur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage & dans les ressources de votre esprit. Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconstante & trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si vous forcez le monde à vous estimer, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc ami d'abord par vous-même, si vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'est point à une ame courageuse à attendre son sort de la seule faveur & du seul caprice d'autrui. C'est à son travail à lui faire une destinée digne d'elle.

Il faut que je vous avertisse d'une chose, mon très-cher ami ; les hommes se recherchent quelquefois avec empressement, mais ils se dégoûtent aisément les uns des autres ; cependant la paresse les retient long-temps ensemble après que leur goût est usé. Le plaisir, l'amitié, l'estime (liens fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les asservit : fuyez ces commerces stériles, d'où l'instruction & la confiance sont bannies. Le cœur s'y desséche & s'y gâte ; l'imagination y périt ; &c.

Conservez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos sentimens. Faites-vous une étude de la patience, & sachez céder par raison, comme on céde aux enfans, qui n'en sont pas capables & ne peuvent vous offenser ; abandonnez sur-tout aux hommes vains, cet empire extérieur & ridicule qu'ils affectent : il n'y a de supériorité réelle, que celle de la vertu & du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il est possible, l'injustice de vos amis ; soit qu'ils se familiarisent par une longue habitude avec vos avantages ; soit que par une secrete jalousie, ils cessent de les reconnoître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-dessus ; un favori admis à la familiarité de son maître, un domestique, aime mieux dans la suite se faire chasser que de vivre dans la modestie de leur condition. C'est ainsi que sont faits les hommes ; vos amis croiront s'être acquis par la connoissance de vos défauts une sorte de supériorité sur vous : les hommes se croient supérieurs aux défauts qu'ils peuvent sentir ; c'est ce qui fait qu'on juge dans le monde si sévérement des actions, des discours & des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connoissance de vos défauts, & aux avantages frivoles qu'ils essaieront d'en tirer : ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit & un bon cœur, mais rempli de délicatesses fatiguantes ; ils sont pointilleux, difficiles, attentifs, défians, jaloux, ils se fâchent de peu de chose, & auroient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la société, ils craignent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la foiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable ; & enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste, s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos foiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité & sans dessein, donne un cruel repentir ; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer du fond de son cœur la vérité, & pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit, alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

Que je vous estime, mon très-cher ami, de mépriser les petites finesses dont on s'aide pour imposer. Laissez-les constamment à ceux qui craignent d'être approfondis, & cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées, & attendent toujours qu'on les prévienne. Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hasard même de déplaire à bien des hommes ; ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute

forte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon ami, que l'on se dégoûte de vous comme on se dégoute des autres biens. Les hommes ne sont pas touchés long-temps des mêmes choses; mais les choses dont ils se lassent, n'en sont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche seulement de vous reposer sur vous-même; on ne peut conserver aucun avantage que par les efforts qui l'acquierent.

Si vous avez quelque passion qui éleve vos sentimens, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère.

En toute occasion, quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, lorsque votre beau naturel vous sollicitera pour les misérables, hâtez-vous de vous satisfaire. Craignez que le temps, le conseil n'emportent ces bons sentimens, & n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage. Mon aimable ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obtenir des emplois ou des honneurs. Mais rien ne vous peut empêcher d'être bon, généreux & sage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui sont envieux & légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens méprisables usurpent la réputation due au mérite, & jouissent insolemment de son partage: c'est un mal, mais il n'est pas tel que le monde se le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

Mon très-cher ami, sentez-vous votre esprit pressé & à l'étroit dans votre état? C'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune; il faut donc sortir de vos voies & marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amusez pas à vous plaindre, rien n'est si inutile; mais fixez d'abord vos regards autour de vous: on a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre tristement dans cette vue, osez prendre un plus grand essor: un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumières. Quiconque connoît la portée de l'esprit humain, tente quelquefois des moyens, qui paroissent impraticables aux autres hommes. C'est avoir l'esprit chimérique de négliger les facilités ordinaires, pour suivre des hasards & des apparences; mais lorsqu'on sait bien allier les grands & les petits moyens, & les employer de concert, je crois qu'on auroit tort de craindre, non-seulement l'opinion du monde, qui rejette toute sorte de hardiesse dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent, qu'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté & la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'essor & la fait ramper dans ses liens: mais le malheur même a ses charmes dans les grandes extrémités; car cette opposition de la fortune éleve un esprit courageux, & lui fait ramasser toutes ses forces, qu'il n'employoit pas.

Nous jugeons rarement des choses, mon aimable ami, par ce qu'elles sont en elles-mêmes; nous ne rougissons pas du vice, mais du déshonneur. Tel ne feroit pas scrupule d'être fourbe, qui est honteux de passer pour tel, même injustement.

Nous demeurons flétris & avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde; nous ne mesurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion. Qu'un homme séduise une femme sans l'aimer, & l'abandonne après l'avoir séduite, peut-être qu'il en fera gloire; mais si cette femme le trompe lui-même, qu'il n'en soit pas aimé, quoiqu'amoureux, & que cependant il croit l'être, s'il découvre la vérité, & que cette femme infidele se donnoit par goût à un autre, lorsqu'elle se faisoit payer à lui de ses rigueurs, sa défaite & sa confusion ne se pourront pas exprimer; & on le verra pâlir à table sans cause apparente, dès qu'un mot jetté au hasard lui rapprochera cette idée.

Un autre rougit d'aimer son esclave qui a des vertus; & se donne publiquement pour le possesseur d'une femme sans mérite, que même il n'a pas. Ainsi on affiche des vices effectifs; & si de certaines foiblesses pardonnables venoient à paroître, on s'en trouveroit accablé.

Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces ames fieres & délicates, qui s'exagèrent leurs propres foiblesses, & ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus; sa grande ame étoit consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par-là plus tempérant; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins, & qu'il n'eût pu sortir de cet horrible abattement, où d'abord il étoit plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu, produit quelquefois de grands vices. La valeur & la

Présomption, la justice & la dureté, la sagesse & la volupté, se sont mille fois confondues, succédées ou alliées. Les extrémités se rencontrent & se réunissent en nous. Ne nous laissons donc pas abbattre. Consolons-nous de nos défauts, puisqu'ils nous laissent toutes nos vertus; & que le sentiment de nos foiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces. Il est de l'essence de l'esprit de se tromper; le cœur a aussi ses erreurs. Avant de rougir d'être foibles, mon très-cher ami, nous serions moins déraisonnables de rougir d'être hommes. (*Vauve Nargues*).

NOURRIR, NOURRICE. On ne songe qu'à conserver son enfant, ce n'est pas assez: on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence & la misère, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas, il faudra pourtant qu'il meure: & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient ils mal-entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu, n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné d'aller au tombeau dans sa jeunesse, s'il eût vécu du moins jusqu'à ce temps là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles, tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit & meurt dans l'esclavage: à sa naissance, on le coud dans un maillot; à sa mort, on le cloue dans une biere; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs sages-femmes prétendent en pétrissant la tête des enfans nouveaux nés, lui donner une forme plus convenable: & on le souffre! Nos têtes seroient mal de la façon de l'auteur de notre être: il nous les faut façonnées au-dehors par les sages femmes, & au-dedans par les philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

« A peine l'enfant est-il sorti du sein de la mère, & à peine jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On l'emmaillote, on le couche la tête fixée & les jambes allongées, les bras pendans à côté du corps; il est entouré de linges & de bandages de toute espèce, qui ne lui permettent pas de changer de situation. Heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, & si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes, car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté, pour en faciliter l'écoulement ».

L'enfant nouveau-né a besoin d'étendre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement, où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-temps. On les étend, il est vrai, mais on les empêche de se mouvoir, on assujettit la tête même par des têtieres, il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent ses forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'est dans ses langes: je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du sang, des humeurs, empêcher l'enfant de se fortifier, de croître, & altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, forts, bien proportionnés. Les pays où l'on emmaillote les enfans sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce. De peur que les corps ne se déforment par des mouvemens libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine: ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs? Je le crois bien: vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes, les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre? Ils crient du mal que vous leur faites: ainsi garrottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable ? D'un usage dénaturé. Depuis que les mères, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercénaires, qui, se trouvant ainsi mères d'enfans étrangers, pour qui la nature ne leur dit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté : mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourrisson ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours ? On conserve ses membres aux dépens de son corps, & quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces mères, qui, débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiement aux amusemens de la ville, savent-elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village ? Au moindre tracas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes, tandis que sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation, avoient le visage violet ; la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontoit à la tête, & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que cela puisse aller fort loin. Voilà, je pense, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaises situations, & se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est là un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie : ils ne sauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous sommes pas encore avisés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il résulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans sont plus lourds, d'accord : mais à proportion ils sont aussi plus foibles. A peine peuvent-ils se mouvoir, comment s'estropieroient-ils ? Si on les étendoit sur le dos, ils mourroient dans cette situation, comme la tortue, sans pouvoir jamais se retourner.

Non contentes d'avoir cessé d'alaiter leurs enfans, les femmes cessent d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours ; & l'on tourne au préjudice de l'espèce, l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie & les moeurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces, elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manège des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On sait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervertir les époux, les médecins, surtout les mères. Un mari qui oseroit consentir que sa femme nourrit son enfant, seroit un homme perdu. L'on en feroit un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel ; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux, si le temps que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous !

Le devoir des femmes n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes ; & pour moi, je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mère gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit elle s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien, est une mauvaise mère ; comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal soigné aura le temps de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devroit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par

une autre ; c'est celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grace, & que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir : car où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La manière dont on remédie à cet inconvénient, est d'inspirer aux enfans du mépris pour leurs nourrices, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir son nourrisson. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mère qui croit se substituer à elle, & réparer sa négligence par sa cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude, elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait.

Combien j'insisterois sur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des sujets utiles ? Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? commencez par les mères, vous serez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère, le naturel s'éteint dans tous les cœurs, l'intérieur des maisons prend un air moins vivant, le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers, on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans, il n'y a point de résidence dans les familles, l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni sœurs, tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'Etat va se repeupler, ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père & la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques sont la plus chère occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé, résulteroit bientôt une réforme générale, bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères & maris.

Discours superflus ! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé d'être mères, elles ne le seront plus, elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune auroit à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore des jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point, osant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à ce les qui s'y livrent ! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vu démenties, j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide & constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime & le respect du public, d'heureuses couches sans accident & sans suite, une santé ferme & vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mère, point d'enfant. Entr'eux les devoirs sont réciproques, & s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au lieu de négliger les soins de mère, une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir ; & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accident & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les mères cruelles dont je parle font autrement : à force de

plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espèce, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Observez la nature, & suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans, elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espèce, elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fievre, des coliques aigües, leur donnent des convulsions, de longues toux les suffoquent, les vers les tourmentent, la pléthore corrompt leur sang, des levains divers y fermentent, & causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie & danger : la moitié des enfans qui naissent, périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces; & sitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au dedans, c'est, selon vous, redoubler le danger; & au contraire c'est y faire diversion, c'est l'atténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leur corps aux intempéries des saisons, des climats, des élémens, à la faim, à la soif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut, sans danger : mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changemens que ne supporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste sans exposer sa vie & sa santé; & quand il y auroit quelque risque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter sur le temps de sa durée où ils sont le moins désavantageux ?

Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mère consent à remplir son devoir, à la bonne heure; on lui donnera ses directions par écrit : car cet avantage a son contre-poids, & tient le gouverneur un peu plus éloigné de son éleve. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt si cher, rendront la mère attentive aux avis du maître, & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangère, commençons par la bien choisir.

Une des misères des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner ? Ce sont les richesses qui les corrompent, & par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? Que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un accoucheur pour celle d'Emile, j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un chirurgien; mais à coup sûr je serai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que son avarice.

Ce choix n'est point un si grand mystere, les regles en sont connues : mais je ne sais si l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait aussi bien qu'à sa qualité. Le nouveau lait est tout-à-fait séreux; il doit presque être apéritif, pour purger les restes du méconium épaissi dans les intestins de l'enfant qui vient de naitre. Peu-à-peu le lait prend de la consistance & fournit une nourriture plus solide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'est sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute espece la nature change la consistance du lait selon l'âge du nourrisson.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a son embarras, je le sais : mais sitôt qu'on sort de l'ordre naturel, tout a ses embarras pour bien faire. Le seul expédient commode est de faire mal, c'est aussi celui qu'on choisit.

Il faudroit une nourrice aussi saine de cœur que de corps : l'intempérie des passions peut, comme celle des humeurs, altérer son lait; de plus s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voit que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaise; un bon caractere est aussi essentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuse, je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, & de la propreté? Si elle est gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté son

son lait; si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre, ni se plaindre? Jamais en quoi que ce puisse être les méchans ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre précepteur que son gouverneur. Cet usage étoit celui des anciens, moins raisonneurs & plus sages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur sexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pièces de théâtre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secrettes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent, & conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison que des enfans, toute l'autorité de l'âge est perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son père & sa mère, ou à leur défaut sa nourrice & son gouverneur: encore est-ce déjà trop d'un des deux; mais ce partage est inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, est que les personnes des deux sexes qui le gouvernent, soient si bien d'accord sur son compte, que les deux ne soient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de manière de vivre; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé; & puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine & bien constituée, à quoi bon lui en faire changer?

Les paysannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons bourgeois, on leur donne des pot-au feux, persuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chyle & fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainsi nourris sont plus sujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'est gueres étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, est une substance végétale; son analyse le démontre, il tourne facilement à l'acide; &, loin de donner aucun vestige d'alkali volatil, comme font les substances animales, il donne comme les plantes un sel neutre essentiel.

Le lait des femelles herbivores est plus doux & plus salutaire que celui des carnivores. Formé d'une substance homogene à la sienne, il en conserve mieux la nature, & devient moins sujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun sait que les farineux sont plus de sang que la viande, ils doivent donc faire aussi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne sevreroit point trop tôt, ou qu'on ne sevreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit aussi que de végétaux, fût jamais sujet aux vers.

Il se peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je suis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal-saine: des peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'absorbans me paroit une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul absorbant ne le leur rend supportable; les autres le supportent sans absorbans. On craint le lait trié ou caillé; c'est une folie, puisqu'on sait que le lait se caille toujours dans l'estomac. C'est ainsi qu'il devient un aliment assez solide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux: s'il ne se cailloit point, il ne feroit que passer, il ne les nourriroit pas. On a beau couper le lait de mille manieres, user de mille absorbans: quiconque mange du lait digere du fromage, cela est sans exception. L'estomac est si bien fait pour cailler le lait, que c'est avec l'estomac de veau que se fait la présure.

Je pense donc qu'au lieu de changer la *nourriture* ordinaire des *nourrices*, il suffit de la leur donner plus abondante, & mieux choisie dans son espece. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe, c'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les regles de votre cuisine, n'ayez ni roux ni friture, que le beurre, ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu, que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table; le maigre, loin d'échauffer la *nourrice*, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité. Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? Il y a de la contradiction à cela.

C'est sur-tout dans les premieres années de

la vie, que l'air agit sur la constitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les pores, il affecte puissamment ces corps naissans, il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne ferois donc pas d'avis qu'on tirât une paysanne de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez soi. J'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de sa nouvelle mère, il habitera sa maison rustique, & son gouverneur l'y suivra. Le lecteur se souviendra bien que ce gouverneur n'est pas un homme à gages, c'est l'ami du père. Mais quand cet ami ne se trouve pas, quand ce transport n'est pas facile, quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable, que faire à la place, me dira-t-on?... Je vous l'ai déjà dit, ce que vous faites: on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilieres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmites du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très-peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables: cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégénerent; il faut les renouveller, & c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans se renouveller, pour ainsi dire, eux mêmes, & reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air mal-sain des lieux trop peuplés. Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville, elles devroient faire tout le contraire, celles sur tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne pensent; & dans un séjour plus naturel à l'espèce, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiede où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu nécessaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'est pas à croire que l'usage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ses créatures.

Par la même raison, cette précaution de faire tiédir l'eau n'est pas non plus indispensable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux-nés dans les rivières ou à la mer sans autre façon: mais les nôtres, amollis avant que de naître par la mollesse des pères & des mères, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas exposer d'abord à toutes les epreuves qui doivent le rétablir. Ce n'est que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par suivre l'usage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez souvent les enfans; leur mal-propreté en montre le besoin: quand on ne fait que les essuyer, on les déchire. Mais à mesure qu'ils se renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin vous les laviez, été & hiver, à l'eau froide, & même glacée. Comme pour ne pas les exposer, il importe que cette diminution soit lente, successive & insensible, on peut se servir du thermometre pour la mesurer exactement.

Cet usage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute sa vie. Je le considere, non seulement du côté de la propreté & de la santé actuelle, mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder sans effort & sans risque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandissant on s'accoutumât peu-à-peu à se baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, & souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. Ainsi après s'être habitué à supporter les diverses températures de l'eau, qui étant un fluide plus dense, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on de viendroit presque insensible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tienne plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flotans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air. Placez-le dans un grand berceau bien rembourré, où il puisse se mouvoir à l'aise & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre, laissez-lui développer, étendre ses petits membres, vous les verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous serez étonné de la différence de leurs progrès.

On doit s'attendre à de grandes oppositions de la part des nourrices, à qui l'enfant bien gar-

rotté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs ſa mal-propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert, il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aiſés dans la pratique les ſoins que vous aurez preſcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyſique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépériſſe point, le reſte n'importe guères: mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiſſant l'enfant eſt déjà diſciple, non du gouverneur, mais de la nature. Le gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier maître & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit; il épie avec vigilance la première lueur de ſon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

(*Emile.*)



P.

PATRIE, (*amour de la patrie*). Av demeurant, depuis que l'enfant estoit né, le pere n'en estoit plus le maistre, pour le pouuoir faire nourrir à sa volonté, ains le portoit luy-mesme en vn certain lieu à ce deputé, qui s'appeloit Lesche, là où les plus anciens de sa lignee estans assis visitoient l'enfant: & s'ils le trouuoit beau, bien formé de tous ses membres, & robuste, ils ordonnoient qu'il fust nourry, en luy destinant vne des 9 mille parts des heritages pour sa nourriture: mais s'il leur sembloit laid, contrefait ou flouet, ils l'enuoioient ietter dedans vne fondriere, qu'on appelloit vulgairement les apothetes, comme qui diroit, les depositoires, ayans opinion qu'il n'estoit expedient n'y pour l'enfant, ny pour la chose publique qu'il vescust, attendu que dès sa naissance il ne se trouuoit pas bien composé pour estre sain, fort & roide toute sa vie. Et à ceste cause les femmes mesmes qui les gouuernoient ne les lauoient pas d'eau simple, comme il se fait partout ailleurs, ains d'eau meslée avec du vin, & esprouuoient par ce moyen si la complexion & la trempe de leurs corps estoit bonne ou mauuaise: pource qu'on dit, que les enfans qui sont pont.estre suiets au mal caduc ou autrement catarreux ou maladifs, ne peuuent resister ny durer à ce lauement de vin, ains en sechent & en tombent en langueur: & au contraire ceux qui sont bien sains en deuiennent plus roides & plus forts. Les nourrices aussi vsoient de certaine diligence auec artifice à nourrir leurs enfans sans les emmailloter, ny lier de bandes, ny de langes: de sorte qu'elles les rendoient plus deliures de leurs membres, mieux formez & de plus belle & gentille corpulence: & si en deuenoient indifférens en leur viure, sans estre difficiles a éleuer ny mignards ou frians, ny poureux & craignans d'estre laissez seuls en tenebres, ny criards ou peruers aucunement, qui sont tous signes de nature lasche & vile. Tellement qu'il se trouuoit des estrangers, qui achetoyent des nourrices du pays de Laconie, expressément pour leur faire nourrir leurs enfans: comme l'on dit que Amylca, celle qui nourrit Alcibiades, en estoit: mais Pericles son tuteur luy bailla depuis pour son maistre & gouuerneur un serf nommé Zopyrus, lequel n'auoit partie quelconque meilleure que les autres communs esclaues.

Ce que ne fit pas Lycurgus: car il ne mit point la nourriture & le gouuernement des enfans de Sparte entre les mains des maistres mercenaires, ou de serfs achetez à prix d'argent, & si n'estoit pas loisible au pere de nourrir ses enfans à sa mode, ainsi que bon lui sembloit. Car sitost qu'ils estoient arriuez à l'aage de sept ans, il les prenoit & les distribuoit par troupes pour les faire nourrir ensemble, & les accoustumer à iouer, aprendre & estudier les vns auec les autres, puis choisissoit en chasque troupe celuy qui auoit apparence d'estre le mieux auisé, & plus courageux au combat, auquel il donnoit la surintendance de toute la troupe.

Les autres auoient tousiours l'œil sur luy, & obeissoient à ses commendemens, endurant patiemment les punitions qu'il leur ordonnoit, & les coruées qu'il leur commandoit: de manière que presque toute leur estude estoit d'aprendre à obeyr, mais outre cela les vieillards assistoient souuent à les voir iouer ensemble, & la plus-part du temps leur mettoient en auant des occasions de débats & de querelles les vns contre les autres, pour mieux cognoistre & discourir quel estoit le naturel d'un chacun, & s'ils montroient signes de deuoir estre une fois couards ou hardis.

Quant aux lettres, ils en apprenoient seulement autant qu'il leur en falloit pour le besoin: & au demeurant tout leur apprentissage estoit apprendre à bien obéyr, endurer le trauail, & à demeurer vainqueurs en tout combat. A raison de quoy, à mesure qu'ils croissoyent en aage, on leur augmentoit aussi les exercices du corps: on leur rasoit les cheueux, on les faisoit aller deschaux & les contraignoit-on de iouer ensemble la plus-part du temps tous nuds; puis quand ils estoient paruenus jusques à l'aage de douze ans, ils ne portoient de la en auant plus de sayons, & ne leur donnoit-on tous les ans qu'vne robe simple seulement qui estoit cause qu'ils estoient tousiours sales & crasseux, comme ceux qui ne s'estuuoient ny ne s'ognoient iamais, sinon à certains iours de l'année, qu'on leur faisoit un peu gouster de celle douceur. Ils couchoient & dormoient ensemble sur les paillasses, qu'ils faisoient eux-mesmes des bouts des cannes, & des rozeaux qui croissoient en la riviere d'Eurotas, lesquels ils falloit qu'ils allassent cueillir & rompre eux-mesmes auec leurs mains seules, sans aucun ferrement, mais en yuer ils adioustoient & melloient parmy ce qu'on appelle lycophanos, pource qu'il semble que celle matiere ait en soit quelque peu de chaleur.

Enuiron cest aage leurs amoureux qui estoient

les plus gaillards & plus gentils ieunes hommes, commençoient à hanter plus souuent autour d'eux & les vieillards semblablement auoient plus l'œil sur eux, se trouuans plus ordinairement és lieux où ils faisoient leurs exercices, & là où ils combattoient & leurs assistans quand ils se iouoient à se moquer les vns des autres, ce que les vieux faisoit non par maniere de passe-temps seulement ains auec telle dilligence & telle affection, comme s'ils eussent esté peres, maistres & gouuerneurs de tout tant qu'il estoient d'enfans, de maniere qu'il n'y auoit iamais temps ne lieu où ils n'eussent tousiours quelqu'vn pour les admonester, reprendre & chastier s'ils faisoit aucune faute.

Et néantmoins outre tout cela encore y auoit-il tousiours vn des plus hommes de bien de la ville, qui auoit expressément le tiltre & la charge de gouuerneur des enfans, lequel les departoit par bandes, & puis donoit la superintendance à celuy des garçons qui lui sembloit le plus sage, le plus hardi, & le plus courageux. Ils appelloient les garçons Irenes deux ans après qu'ils estoient sortis hors d'enfance, & les plus grands enfans ils les appelloient Mélirenes, comme qui diroit prests à sortir d'enfance, ce garçon à qui se bailloit ceste charge, auoit ia vingt ans, & estoit leur capitaine quand ils combatoient, & leur commandoit quand ils estoient en la maison, comme à ses valets, enjoignant à ceux qui estoient plus faits, & plus forts, qu'ils apportassent du bois quand il falloit souper, & à ceux qui estoient plus petits & plus foibles, des herbes. Il falloit qu'ils les desrobassent s'ils en vouloient auoir. Si en alloient desrober les vns aux iardins, les autres és sales des conuiues, où les hommes mangeoient ensemble, dedans lesquelles ils se couloient le plus finement qu'ils pouuoient, car si d'auanture ils estoient pris sur le faict, ils estoient fouettez à bon escient, pour auoir esté trop paresseux, & non assez fins & rusez à desrober. Ils desroboient aussi toute sorte de viande sur laquelle ils pouuoient mettre la main, espians les occasions de les pouuoir prendre habilement, quand les hommes dormoient où qu'ils ne faisoient bon guet, mais celuy qui y estoit surpris estoit bien fouetté, & si le faisoit-on d'auantage ieuner, car on leur donnoit bien fort peu à manger, afin que la nécessité les contraignist à soy hazarder hardiement, & à inventer quelque habilité pour en destober subtilement. C'estoit la cause premiere & principale, pour laquelle on leur donoit si petit à manger, mais l'accessoire estoit afin que leurs corps en creussent en hauteur d'avantage, pource que les esprits de vie n'estans point occupez à cuire & digérer beaucoup de viande, ni rebatus contre bas, ou estandus en large pour la quantité ou pesanteur trop grande d'icelle s'estendoient en long, & montoient contre mont, à cause de leur légereté, & par ce moyen le corps en croissoit en hauteur, n'ayant rien qui l'empeschast de monter. Et semble que la mesme cause les rendoit aussi plus beaux, pource que les corps qui sont menus & gresles obeissent mieux & plus facilement à la vertu de nature; qui donne le moule & la forme à chacun des membres, & au contraire il semble que les corps qui sont gros, gras & trop nourris y résistent, n'estans pas si maniables que les autres, à cause de leur pesanteur, ne plus ne moins que l'on void par expérience, que les enfans que portent les femmes qui ont leurs fleurs & qui se purgent durant leur grossesse, sont plus gresles & plus beaux aussi, & plus polis ordinairement que les autres, pource que la matiere dont leur corps est formé, estant plus souple est aussi plus facilement regie par force de nature, qui luy donne la forme, toutesfois quant à la cause naturelle de cest effect, laissons-là disputer à qui voudra sans en rien décider.

Mais pour retoucher au propos des enfans Lacedémoniens, ils desroboient avec si grand soin, & si grande crainte d'estre descouuerts, que l'on conte d'vn, lequel ayant desrobé vn renardeau, le cacha dessous sa robe, & se laissa deschirer tout le ventre auec les ongles & les dents de ceste beste sans iamais crier, de peur d'estre descouuert, iusques à ce qu'il en trespassa sur la place. Ce qui n'est pas incroyable à voir ce que les ieunes garçons y endurent encores auiourd'huy: car nous y avons veu plusieurs qui endurent estre fouettez iusques au mourir sur l'autel de Diane surnommée Orthia. Or ce sous-maistre qui auoit la superintendance sur chasque troupe des enfans; après le souper seant encor à table, commandoit à l'un qu'il chantast vne chanson, & proposoit quelque question à vn autre, où il faloit auoir bien pensé pour y respondre à propos comme qui est le plus homme de bien de la ville? ou, que te semble de ce qu'vn tel a fait? Par laquelle exercitation ils s'accoustumoient dès leurs ieunes ans à pouuoir faire iugement des choses bien ou mal faictes, à s'enquerir de la vie & du gouuernement de leurs citoyens, car qui ne respondoit proprement & pertinemment à telles demandes, qui est homme de bien, qui est bon citoyen & qui non, ils estimoient que c'estoit signe de nature lasche, non-chalante, & qui n'estoit point incitee à la vertu par le desir d'honneur, & si faloit que la réponse fust tousiours accompagnee de la raison, & de sa preuue, courte & estrainte en peu de paroles, autrement la punition de celuy qui respondoit mal-à-propos, estoit que le maistre luy mordoit le pouce, & le faisoit le plus souuent en présence des vieillards & des magistrats de la ville, pour voir s'il les punissoit auec raison & ainsi qu'il appartenoit. Et encore qu'il le fit mal, si ne l'en reprenoient-ils pas sur l'heure, mais quand les enfans estoient retirez, alors y estoit luy-mesme repris & puny, s'il les

auoit trop aigrement chastiez, ou au contraire trop laschement.

Qui plus est, on imputoit aux amoureux l'opinion bonne ou mauvaise que l'on concevoit des enfans qu'ils auoient pris à aimer, de sorte que l'on dit que quelquefois vn ieune enfant, en combatant contre un autre s'estant laissé eschaper de la bouche vn cry qui sentoit son cœur lasche & failly, son amoureux en fut condamné à l'amende par les officiers de la ville.

Mais combien que l'amour fust chose si incorporée auec eux, que mesmes les honnêtes & vertueuses femmes aimoient les ieunes filles, il n'y auoit neanmoints point de ialousie entr'eux, ains plustost au contraire, estoit cela un commencecement d'amitié mutuelle entr'eux qui aimoient en mesme lieu, & procuroient ensemblement par tous les moyens dont ils se pouuoient auiser, de faire que l'enfant qu'ils aymoient en commun fust le plus gentil & le mieux conditionné de tous les autres.

Ils enseignoient aux enfans à parler, de sorte que leur langage eust vne pointe meslée auec grace & plaisir, & qu'en peu de paroles il comprist beaucoup de substance. Car Lycurgus vouloit que la monoye de grands poids & grosse masse eust bien peu de valeur, comme nous auons ia dit ailleurs, & au contraire que la parolle en peu de mots non fardez ny affectez, comprist beaucoup de graues & bonnes sentences, accoutumant les enfans par un long silence à estre briefs & aigus en leurs responses. Car tout ainsi que la semence des hommes luxurieux, qui se meslent trop souuent & trop dissolument auec les femmes, ne peut germer ne fructifier, aussi l'intempérance de trop parler rend la parole vaine, folle & vuide de sens. Delà vient que les responses Laconniennes estoient si aigues & si subtiles, comme on dit que le roi Agis respondit vn iour à vn Athenien qui se moquoit des espées que portoient les Lacédémoniens, disant qu'elles estoient si courtes, que les basteleurs & loueurs de passe passe les aualoient facilement en la place deuant tout le monde: & toutesfois, dit Agis, si en assenons-nous bien nos ennemis.

Quant à moy, il m'est bien auis que les Laconiens en leur manière de parler n'vsent pas de beaucoup de langage, mais qu'ils touchent très bien au poinct & qu'ils se font très bien entendre aux escoutans, & me semble que Lycurgus luy-mesme estoit si court & aigu en son parler, à ce que l'on peut coniecturer par quelques siennes responses qu'on trouue par escrit, comme fut celle qu'il fit à vn, qu'il lui suadoit d'establir en Lacedemone un gouuernement populaire, là où le petit eust autant d'autorité que le grand; commence, luy dit-il, à le faire toy-mesme en ta maison. Semblablement ce qu'il respondit à vn autre qui lui demandoit pourquoy il auoit ordonné qu'on offrist aux dieux choses si petites, & de si peu de valeur; afin, dit-il, que nous ne cessions iamais de les honorer. Et ce qu'il dit vne autre fois touchant les combats, qu'il n'en défendoit à ses citoyens sinon ceux esquels on tend la main, c'est-à-dire, ou l'on se rend.

On trouue aussi aucunes telles responses, en quelques lettres missiues qu'il escriuoit à ses citoyens comme quand ils luy demanderent. Comment nous pourrons-nous defendre contre nos ennemis? Il leur respondit si vous demeurez pauures & que l'vn ne conuoite point auoir d'auantage que l'autre. Et en vne autre missiue, où il discourt, s'il estoit expedient de fermer la ville de murailles; comment, dit-il, pourroit-on dire que ceste ville soit sans muraille, qui est ceinte & enuironnée d'hommes tout à l'entour, & non pas de brique? Toutesfois quant à ces lettres-là & autres semblables qu'on monstre de luy, il est malaisé de résoudre si l'on doit croire ou décroire qu'elles soient de luy.

Mais quant à ce que le beaucoup parler fust repris & blasmé des Lacedémoniens, on le peut euidemment monstrer par leurs mots aigus que quelques vns d'entr'eux ont autrefois respondu. Le roy Leonidas dit vn iour à quelcun qui devisoit, & alleguoit beaucoup de bonnes choses, mais hors de temps & de saison, ami tu tiens sans propos beaucoup de bons propos. Et Charilaus le neueu de Lycurgus, interrogué pourquoi son oncle avoit fait si peu de loix? Pource, dit-il, qu'il ne faut pas beaucoup de loix à ceux qui ne parlent pas beaucoup. Et Archidamidas dit à quelques vns qui reprenoient l'orateur Hecatæus de ce qu'ayant esté convié à souper à vn de leur conuiues, il n'y parla point tout du long du souper: celuy, dit-il, qui sait bien parler, sait aussi quand il faut parler. Et quand à ce que i'ai dit cy ailleurs, qu'en leurs responses aigues & subtiles, il y avoit ordinairement quelque peu de pointe meslée auec grace, on le peut voir & connoistre par ces autres mots cy. Demaratus respondit à un fâcheux qui lui rompoit la teste de questions impertinentes & importunes, en luy demandant souuent, qui estoit le plus homme de bien de Lacédemone; celuy, dit-il, qui te ressemble le moins. Et Agis dit à quelques vns qui haut louoient les Eliens de ce qu'ils iugoient selon droit & iustice és ieux olympiques: qu'elle grande merveille est-ce, dit-il, si en l'espace de cinq ans les Eliens font vn seul iour bonne iustice? Et Theopompus à vn estranger, lequel voulant monstrer l'affection qu'il portoit à ceux de Lacedemone, disoit en nostre ville tout le monde m'appelle Philolacon, c'est-à-dire, amateur

des Lacedemoniens : il te feroit plus honneste, respondit-il, d'estre surnommé Philopolites, c'est-à-dire, aimant ses citoyens. Et Plistonax fils de Pausanias, comme vn orateur Athenien, il appelast les Lacedemoniens grossiers & ignorans : tu dis vray luy respondit-il, car nous sommes seuls entre les Grecs, qui n'auons appris rien de mal & Archidamidas à vn qui luy demandoit combien ils estoient de Spartiates. Assez, lui respondit-il, pour en chasser les méchans.

L'on peut aussi faire coniecture de leur maniere de parler par les mots de risée qu'ils disoient aucune fois en iouant, pource qu'ils s'accoustumoient à ne dire iamais parolle à la volée & en vain, sous laquelle il n'y eust tousiours quelque intelligence secrette, qui méritoit qu'on la considerast de près. Comme celuy qu'on inuitoit à aller ouir vn qui contrefaisoit naifment le rossignol; i'ay, dit-il, ouy le rossignol mesme, & vn autre, qui ayant leu ceste inscription de sépulture.

Apres auoir la tyrannie esteinte.
De leur pays, par martiale atteinte,
Ceux-cy iadis deuant les hautes tours
De Selinunte acheuerent leurs iours.

Ils meritoient, dit-il, bien la mort, d'auoir esteint vne tyrannie, car ils la devoient laisser toute brusler. Et vn ieune garçon à quelque autre, qui promettoit de luy donner des coqs si courageux, quils mourroyent sur la place en combattant : ne me donne point dit-il, de ceux qui meurent, mais de ceux qui font mourrir les autres en combattant. Vn autre voyant des hommes qui s'en alloient estans assis dedans des coches & litieres : ia dieu ne plaise, dit-il, que je sois iamais en chaire, dont ie ne me puisse leuer au deuant d'vn plus vieil que moy. Telles donc estoient leurs responses & rencontres, de maniere que ce n'est pas sans raison que quelques vns ont autresfois dit que laconiser estoit plustot philosopher, c'est-à-dire exercer plustost l'ame que le corps.

Mais outre cela, ils n'estudioient pas moins à bien chanter, & composer de beaux cantiques qu'à rondement & proprement parler, & si avoir tousiours en leurs chansons ie ne sçay quel aiguillon qui excitoit les courages des escoutans, & leur inspiroit un ardent desir de faire quelque belle chose. Le langage estoit simple, sans affeterie quelconque, & le suiet graue & moral, contenant le plus souuent louange de ceux qui estoient morts en la guerre pour la défence de Sparte, comme estans bien-heureux, & blasmez de ceux, qui par lascheté de cœur auoient restitué à mourir comme vivans vne vie misérable & malheureuse, ou bien estoit ce promesse d'estre à l'auenir, ou vanterie d'estre presentement hommes vertueux, selon la diuersité des aages de ceux qui chantoient. Si ne sera point hors de propos, pour mieux l'entendre, d'en mettre quelque exemple en ce lieu. Car és fêtes publiques y auoit tousiours trois danses, selon la difference des trois aages. Celles des vieillards commençoit la premiere à chanter, en disant :

Nous auons esté iadis
Ieunes vaillans & hardis.

Celle des hommes suiuoit apres, qui disoit :

Nous le sommes maintenant,
A l'espreuue à tout venant ;

La troisieme des enfans venoit après, & disoit :

Et nous vn iour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

Bref, qui regardera de pres les œuvres & compositions des poëtes laconiques, dont il se trouue encores quelques vnes, iusques au temps présent, & considerera la note qu'ils faisoient sonner avec des flutes, au son & à la cadence de laquelle ils marchoient en bataille, quant ils alloient choquer l'ennemy, il trouvera que ce n'est pas sans raison que Terpander & Pindarus conioignent la hardiesse avec la musique. Car Terpander parlant des Lacedemoniens dit en vn endroit :

C'est où florit la hardiesse vraie
En guerre auec musicale harmonie,
Où regne aussi iustice plantureuse.

Et Pindarus parlant d'eux mesmes, dit :

Là sont sages les vieillards,
Les ieunes preux & gaillards,
Qui sçauent baller, chanter,
Et leur ennemy dompter.

Par lesquels tesmoignages il apert que l'vn & l'autre les faict & descrit aymans la musique & les armes tout ensemble, car ainsi comme dit vn autre poëte Laconique,

Sçauoir doucement chanter
Sur la lyre de beaux carmes,
Sied bien auec le chanter
Vaillamment le faict des armes.

Pour ceste cause en toutes leurs guerres, quand ils venoient à donner vne bataille, le roy sacrifioit premierement aux muses, pour ramenteuoir aux combattans, comme il me semble, la discipline en laquelle ils auoient esté nourris, & les iugemens, afin qu'au plus fort & plus dangereux de la meslée, ils se représentassent deuant les yeux des soldats, & fussent cause de les inciter

à faire actes dignes de mémoire. Mais lors ils relaschoient vn petit aux ieunes gens la roide austérité & dureté de leur règle de viure ordinaire, leur permettant adonc d'accoustrer leurs cheueux & embellir leurs armes & leurs habillemens, prenans plaisir à les voir ainsi s'essayer, ne plus ne moins que des ieunes cheuaux hennissans & soufflans d'ardeur de combattre.

Pourtant, encor que dès le temps de leur première ieunesse ils commençassent à porter longs cheueux, ils n'estoient iamais si soigneux de les peigner & gencer, quand ils estoient pressés de donner vne bataille, car lors ils les oignoient d'huyles de senteurs, & les mespartisoient, se souuenans d'vn propos de Lycurgus, lequel souloit dire que les cheueux rendent ceux qui sont beaux encore plus beaux, & ceux qui sont laids plus espouuantables & hideux à voir. Les exercices mesmes de leurs personnes estoient plus doux & moins penibles en guerre qu'en autre temps, & généralement tout leur viure moins estroitement reformé & moins controllé, de maniere qu'ils se trouuoient seuls au monde à qui la guerre estoit repos des trauaux, que les hommes ordinairement endurent pour se rendre idoines à la guerre. Puis quand toute leur armée estoit rangée en bataille à la vue de l'ennemy, le roy adonc sacrifioit aux dieux vne cheure & quant & quant commandoit aux combatans qu'ils missent tous sur leurs testes des chapeaux de fleurs, & aux ioueurs de flutes qu'ils sonnassent l'aubade qu'ils appellent chanson de castor, au son & à la cadence de laquelle luy mesme commençoit à marcher le premier, de sorte que c'estoit chose plaisante & non moins effroyable de les voir ainsi marcher tous ensemble en si bonne ordonnance au son des flutes, sans iamais troubler leur ordre ny confondre leurs rangs: & sans se perdre ny estonner aucunement, ains aller posément & ioyeusement au son des instrumens se hazarder au péril de la mort. Car il est vray-semblable, que tels courages ne sont passionnez ny de frayeur ny de courroux outre mesure: & au contraire qu'ils ont vne constance & hardiesse asseurée, auec bonne espérance comme estans accompagnez de la faueur des dieux.

Le Roy marchant en ceste ordonnance, auoit tousiours aupres de luy quelcun qui auoit autrefois emporté le prix és ieux & tournois publiques: & dit-on qu'vne fois il y eut vn, auquel à la feste des ieux Olympiques on offrit bonne somme de deniers, afin qu'il ne se présentast point pour combattre: ce qu'il ne voulut faire, ains ayma mieux auec grande peine y gaigner le prix de la lutte. Et adonc quelcun luy dit, & bien Laconien, qu'as tu gaigné d'auoir emporté auec tant de sueur le prix de la lucte? Le Laconien luy respondit en riant: j'en combatray en bataille deuant le Roy: quant ils auoient rompu les ennemis, ils les chassoient & poursuiuoient iusques à ce que par la route & fuite entiere d'iceux, leur victoire fut de tout poinct asseurée, & alors il s'en retournoient tout court en leur camp, estimans que ce n'estoit acte, ny de gentil cœur, ny de nation noble & genereuse comme la Grecque, de tuer & mettre en pieces ceux qui estoient si desbandez, qu'ils ne se pouuoient plus rallier, & qui quittoient toute esperance de victoire.

Cela leur estoit non seulement honorable, mais aussi grandement profitable, pource que ceux qui estoient en bataille contr'eux, sçachans qu'ils tuoient ceux qui s'opiniastroient à leur faire teste, & laissoient aller ceux qui fuyoient deuant eux: trouuoient le fuyr plus utile que l'attendre & demeurer.

Hippias le Sophiste dit que Lycurgus mesme fut bon capitaine, & grand homme de guerre, comme celuy qui s'estoit trouué en plusieurs batailles: & Philostephanus lui attribuë le département des gens de cheual par compagnies, qu'ils appelloient Oulames, dont chacune estoit de cinquante hommes d'armes, qui se rangeoient en quarré. Mais au contraire Demetrius le Phalerien escrit, qu'il ne fut onc à la guerre, & qu'il establit ses loix & son gouuernement en pleine paix. Quant à moy il me semble que l'institution de la surceance d'armes durant la feste des jeux Olympiques, laquelle on dit auoir esté inuentée par lui, est bien signe d'vne nature douce, & qui ayme le repos de la paix: toutefois il y en a aucuns, entre lesquels est Hermippus, qui disent qu'il ne fut point dés le commencement auec Iphytus a ordonner les cérémonies des jeux Olympiques, mais qu'il s'y rencontra vne fois par cas d'auenture, en passant chemin seulement, & s'y arresta pour en voir l'esbattement: là où il luy fut aduis qu'il ouyt derriere luy comme la voix d'vn homme qui le tançoit, en disant qu'il s'esmerueilloit comment il ne persuadoit à ses citoyens de vouloir participer à ceste belle assemblée, & comme il se fut retourné pour voir qui c'estoit qui parloit à luy, il ne vid personne. Au moyen dequoy il estima que ce fust admonestement venant de la part des dieux: il s'en alla incontinent trouuer Iphytus, auec lequel il ordonna tous les statuts & toutes les cérémonies de ceste feste, laquelle depuis en fut beaucoup plus renommée, mieux establie & plus asseurée qu'elle n'auoit esté auparauant.

Mais pour retourner aux Lacédemoniens, leur discipline & regle de viure duroit encor après qu'ils estoient paruenus en aage d'hommes, car il n'y auoit personne à qui il fut loisible ny permis de viure à sa volonté, ains estoient dedans leur ville ne plus ne moins dedans vn champ, où

chacun

chacun fait ce qu'il doit auoir pour son viure, & ce qu'il a à faire pour le public. Bref ils estimoient tous qu'ils n'estoient point nez pour servir à eux-mêmes ains pour servir à leur pays, & pourtant si autre chose ne leur estoit commandée, ils continuoient toûjours à aller voir ce que faisoient les enfans, & à leur enseigner quelque chose qui tournast à l'vtilité publique, ou bien à l'apprendre eux-mesmes de ceux qui estoient plus agez qu'eux. Car l'vne des plus belles & des plus heureuses choses que Lycurgus introduisit onc en sa ville fut le grand loisir qu'il fit avoir à ses citoyens; ne leur permettant point qu'ils se peussent employer à mestier quelconque, vil ne meschanique, & si n'estoit point besoin de travailler pour amasser de grandes richesses en lieu où l'opulence n'estoit aucunement vtile ne prisée: car les Ilotes qui estoient hommes asservis par droit de guerre, leur labouroient leurs terres & leur en faisoient certain reuenu tous les ans.

Auquel propos on raconte d'vn Lacedemonien, lequel se trouuant à Athenes vn iour que l'on y tenoit les plaids, entendit dire comme vn bourgeois de la ville venoit d'estre conuaincu & condamné d'oisiveté, & qu'il s'en alloit en sa maison tout deconforté, accompagné de ses amis, qui le plaignoient grandement, & estoient fort desplaisans de sa fortune, & que le Lacédémonien adrec pria ceux qui estoient auprès de luy, qu'ils luy monstrassent celuy qui auoit esté condamné pour viure noblement & en gentilhomme. Ce que i'ay allégué pour monstrer combien il estimoit estre chose roturiere & seruile, que d'exercer aucun mestier meschanique, ou faire aucun ouurage de main pour gaigner de l'argent. Quant aux procez, on peut bien penser qu'ils furent bannis de Lacédémone auec l'argent, attendu mesmement qu'il n'y auoit plus d'auarice, de conuoitise, de pauureté, ny de disette, ains egalité auec abondance & grande aisance de viure à cause de leur sobriété, sans aucune superfluité.

Ce n'estoient que danses, festes, jeux, banquets, passe-temps de chasses, ou d'exercices de la personne, & assemblées pour deuiser durant tout le temps qu'ils n'estoient point occupez à la guerre: car les ieunes hommes iusques à l'aage de trente ans, ne se trouuoient iamais au marché pour acheter ou faire aucune prouision de mesnage, ains faisoient leur affaire & prouisions nécessaires par leurs parens & amis, encore estoit-ce chose honteuse aux plus vieux mesmes de s'y trouuer souuent, & au contraire leur estoit honorable assister la plus part du iour és lices où se faisoient les exercices du corps, ou bien aux réduits, & és assemblées pour deuiser: là où ils passoient leur temps à discourir honnestement les vns auec les autres, sans iamais tenir propos de gaigner, de trafiquer, ny d'amasser argent: pource tout leur deuis, ou la pluspart estoit de louer quelque chose honneste, ou blasmer les deshonnestes par maniere de jeu, & auec risée, laquelle neantmoins emportoit toufiours quant & elle vn doux admonestement, & vne correction en passant. Car Lycurgus mesme n'estoit point si austere qu'on ne le vist iamais rire, ains escrit Sosibius, que ce fust luy qui dédia la petite image du Ris, qui est à Lacédémone ayant voulu entremesler le rire parmy leur conuiues & autres assemblées, comme une fausse plaisance pour adoucir ce travail, & la dureté de leur règle de viure. En somme il accoustuma ses citoyens à ne vouloir & ne pouuoir iamais viure seuls, ains estre (par maniere de dire) collez, & incorporez les vns avec autres, & à se trouuer toufiours ensemble, comme les abeilles, à l'entour de leurs supérieurs, sortans hors d'eux-mesmes presque par un rauissement d'amour enuers leurs pays, & de désir, d'honneur pour seruir entierement au bien de la chose publique: laquelle affection on peut facilement & clairement voir empreinte en quelques-vns de leurs réponses, comme en ce que dit vn iour Prædaretus, ayant failly à estre esleu du nombre des trois cents: car il s'en retourna tout joyeux & tout gay en sa maison, disant qu'il s'éjouissoit de ce qu'il s'étoit troué en la ville trois cents hommes meilleurs que luy.

Et Polystratidas ayant esté enuoyé ambassadeur auec quelques autres deuers les capitaines & lieutenans du roy de Perse, & les seigneurs Persiens luy demanderent s'ils venoient de leur priué motif, ou s'ils estoient enuoyez par le public. Si nous obtenons, dit-il, c'est par le public, si nous obtenons, c'est de nostre priué mouuement que nous venons. Et Argileonide, la mere de Brasidas, demanda à quelques-vns, qui au retour du voyage d'Amphypolis à Lacedemone, l'estoient aller visiter, si son fils estoit mort en homme de bien, & digne d'estre né à Sparte: & comme ils le luy haut-louassent, en disant qu'il n'y auoit pas encore vn si vaillant homme en tout le pays de Lacédémone, elle leur repliqua, ne dites pas cela, mes amis, car Brasidas estoit bien vaillant homme certainement, mais le pays de Lacedemone en a beaucoup d'autres, qui le sont encores plus que luy. (*Plutarque, vie de Lycurgue*).

PLEURS. Les enfans pleurent fort facilement. C'est une méchante coutume qu'il ne faut pas leur laisser prendre, non seulement à cause du bruit tout-à-fait désagréable & choquant que cette criaillerie répand dans la maison, mais pour des raisons encore plus importantes qui concernent les enfans eux-mêmes, auxquels nous devons sur-tout avoir égard dans leur éducation.

Les *pleurs* des enfans sont de deux sortes: ou ils sont l'effet de leur humeur opiniâtre & impérieuse, ou de l'inclination qu'ils ont à se plaindre pour le moindre mal qu'ils ressentent.

1. Leurs pleurs sont fort souvent de la première espèce ; en ce cas-là les enfans ne pleurent que pour se faire obéir ; & leurs larmes sont une preuve sensible de leur insolence & de leur opiniâtreté. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils souhaitent, ils veulent maintenir par leurs cris & par leurs larmes, le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qui leur vient en fantaisie. Ils prétendent par-là revendiquer ce droit, & donner en quelque sorte acte de leurs plaintes contre l'oppression & l'injustice de ceux qui leur refusent ce qu'ils ont envie d'avoir.

2. En second lieu, les *pleurs* des enfans sont quelquefois l'effet d'un mal réel qui les oblige à se plaindre.

Si l'on y prend bien garde, on peut discerner ces deux différentes sortes de pleurs à l'air, au regard, à la contenance, & particulièrement au ton de voix de celui qui se plaint. Mais il ne faut point permettre aux enfans de verser des larmes par aucune de ces deux raisons, bien-loin de les y inciter.

1. Pour les *pleurs* qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement, il ne faut point les souffrir dans les enfans, car ce seroit flatter leurs desirs & entretenir en eux ces dangereuses passions que nous devons principalement avoir en vue de déraciner de leurs cœurs. Que s'il arrive, comme on le voit souvent, qu'un enfant vienne à pleurer en recevant quelque correction, cela anéantit dès-lors tous les bons effets que la correction pourroit produire ; car un châtiment qui laisse les enfans dans cette rebellion déclarée, ne sert qu'à les rendre plus méchans. Qu'on fasse des défenses aux enfans, qu'on leur inflige des châtimens tant qu'on voudra, tout cela est mal appliqué & inutile, s'il ne sert point à dompter actuellement leur volonté, s'il ne leur apprend point à vaincre leurs passions, & si durant leur premiere jeunesse il ne leur fait recevoir avec soumission les remontrances de leurs parens, pour les disposer par ce moyen à exécuter ce que leur propre raison leur dictera dans la suite. Si après les avoir contre-carrés en quelque chose, on leur laisse la liberté d'en témoigner leur mécontentement par des larmes, ils se confirment par-là dans leurs inclinations & dans leur mauvaise humeur, leurs pleurs étant comme une déclaration du droit qu'ils prétendent avoir de se conduire à leur fantaisie, & un signe de la résolution qu'ils prennent de satisfaire leurs desirs à la premiere occasion, & d'ici vous pouvez tirer une nouvelle raison de ne battre que rarement vos enfans ; car toutes les fois que vous en venez à cette extrémité : ce n'est pas assez de les fouetter ou de les battre simplement, mais il faut continuer de les châtier jusqu'à ce que vous ayez fait plier leur volonté, & que par leur soumission ils soient devenus sensibles à la correction ; ce que vous reconnoîtrez sans peine à la maniere dont ils obéiront à l'ordre que vous leur ferez d'arrêter leurs *pleurs*. Sans cela le châtiment qu'on inflige aux enfans n'est qu'une pure tyrannie, soutenue & animée par la passion : ce n'est plus une correction, mais une véritable cruauté qui vous porte à maltraiter leur corps sans faire aucun bien à leur ame. Comme ceci nous fournit une raison de ne battre les enfans que fort rarement, il engage aussi les enfans à éviter d'être battus ; car lorsqu'on vient à les châtier, si on le faisoit, comme je viens de dire, sans emportement, d'une maniere modérée, mais qui produisît pourtant son effet, non tout d'une suite, mais lentement & par intervalles, en mêlant toujours les raisonnemens aux coups, en remarquant l'impression que cela fait sur leur esprit, & qu'on cessât entièrement de les battre lorsque le châtiment les auroit rendus souples, & leur auroit inspiré un véritable déplaisir de leur faute ; si, dis-je, l'on s'y prenoit de cette maniere, il arriveroit rarement qu'il fût nécessaire de leur infliger de nouveau un semblable châtiment ; car dès-lors ils prendroient soin d'éviter les fautes qui pourroient les y exposer. D'ailleurs comme par ce moyen le châtiment ne seroit point perdu pour être trop léger ou pour avoir été sans effet, aussi ne seroit-il pas à craindre qu'il fût trop rude, si on cessoit de battre un enfant dès qu'on s'apperçoit que le châtiment a fait une salutaire impression sur son esprit : car puisque, soit en censurant, soit en battant les enfans, on doit toujours être aussi modéré qu'il est possible lorsqu'on fait l'une ou l'autre de ces choses dans le feu de la colère ; on garde rarement cette modération, mais au contraire on s'emporte ordinairement au-delà des justes bornes, quoiqu'au fond tout cela ne suffise pas pour produire l'effet qu'on desire.

En second lieu, la plupart des enfans sont portés à pleurer pour le moindre mal qu'ils aient. Ils se plaignent, ils crient au moindre accident qui leur arrive, & il y en a peu qui évitent cet écueil ; car comme c'est là le premier moyen naturel qu'ils aient de faire connoître leurs souffrances ou leurs nécessités avant qu'ils pussent parler, la pitié qu'on se croit obligé d'avoir pour eux dans cet âge tendre & infirme les entretient dans cette foiblesse, & les engage à continuer de recourir aux larmes long-temps après qu'ils savent parler. C'est sans doute le devoir de ceux qui sont auprès des enfans d'avoir pitié d'eux lorsqu'ils souffrent quelque douleur, mais nullement de le leur témoigner. Secourez-les, soulagez-les autant qu'il vous sera possible, mais ne leur faites point paroître que vous êtes sensiblement touché de leurs maux. Ces plaintes attendrissent le cœur, & sont cause que le moindre mal qui

leur arrive pénètre fort avant dans cette partie, qui seule est capable de sentiment, & y fait une plaie plus profonde qu'il ne feroit autrement; il faut que les enfans s'endurcissent contre toute sorte de maux, & sur-tout contre ceux du corps: ils ne doivent être sensibles qu'à la honte & à ce qui intéresse l'honneur. Le grand nombre d'accidens fâcheux auxquels notre vie est exposée, nous oblige à n'être pas trop frappés de quelque petit mal particulier. Tout ce qui ne touche point notre ame, ne fait qu'une légere impression, & ne nous cause qu'une très-petite incommodité; ce n'est que la sensibilité de notre esprit qui produit & qui perpétue le mal. La fermeté & l'insensibilité de l'ame sont le meilleur bouclier que nous puissions opposer aux maux & aux accidens ordinaires de la vie; & comme c'est par l'exercice & par la coutume qu'on peut acquérir cette vigueur du tempérament mieux que par aucun autre moyen, il faut commencer au plutôt à s'endurcir contre la douleur. Heureux celui qui y a été accoutumé de bonne heure! Comme les larmes servent plus qu'aucune autre chose que je tache à augmenter dans les enfans cette mollesse d'esprit qu'il faut prévenir ou surmonter lorsqu'elle paroît, aussi n'y a-t il rien qui puisse mieux la réprimer & l'anéantir entièrement que de les empêcher de s'abandonner aux plaintes. Lorsqu'il leur arrive de se faire du mal en tombant ou en heurtant contre quelque chose, au lieu de leur témoigner qu'on en est touché, il faut leur dire d'y retourner, & par-là on les guérira mieux de leur chûte qu'en les querellant ou en les plaignant. Enfin quels que soient les coups qu'ils reçoivent, arrêtez leurs pleurs tout aussi tôt; par ce moyen ils feront plus tranquilles sur l'heure, & deviendront moins sensibles pour l'avenir.

Quant à la première espece de *pleurs* dont j'ai déjà parlé, il faut employer la févérité pour les arrêter; & si un regard ou un ordre exprès ne peut le faire, il en faut venir aux coups: car comme ces *pleurs* procèdent d'orgueil, d'opiniâtreté & de malice, il faut dompter la volonté où est la source du mal, & la faire plier par des moyens qui soient capables de produire cet effet. Mais pour les *pleurs* de cette dernière espèce, lesquels pour l'ordinaire viennent d'une cause tout-à-fait opposée, savoir d'une trop grande sensibilité, il faut recourir à des moyens plus doux pour les faire cesser. D'abord le meilleur feroit peut-être de proposer aux enfans qui pleurent, des raisons pour les obliger à se taire, ou de détourner leurs pensées sur quelque nouvel objet, ou bien de se moquer de leurs plaintes. Mais ici il faut avoir égard aux circonstances de la chose, & au tempérament particulier de l'enfant. On ne sauroit donner sur cela des regles précises & invariables; c'est une chose qu'il faut laisser à la prudence des parens ou des gouverneurs; mais je crois pouvoir dire en général qu'il faudroit blâmer constamment les enfans qui pleurent par trop de sensibilité, & qu'un père par ses regards, par ses paroles & par son autorité, devroit toujours faire cesser actuellement leurs larmes, en mêlant à ses regards ou à ses paroles un plus grand degré de févérité selon que l'enfant est plus âgé, ou d'une humeur plus tétive. (*Locke*).

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup: cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables ils en jouissent en silence; quand elles sont pénibles ils le disent en leur langage & demandent du soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes: sans doute, il y en a une; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons; elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis; & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans, il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déja d'expression: leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le desir, l'effroi naitre & passer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes, dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentimens est dans les regards.

Comme le premier état de l'homme est la misère & la foiblesse, ses premieres voix sont la plainte & les pleurs. L'enfant sent ses besoins

& ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris; s'il a faim ou soif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a besoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa manière d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses, tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire; on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ, je le crus intimidé. Je me disois : ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux suffoquoit de colère, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colère, demande des ménagemens excessifs. Boerhave pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse & le système des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfans du peuple plus libres, plus indépendans, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse : mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premieres *pleurs* des enfans sont des prieres : si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur indépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature; & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrette que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'abbé de Saint-Pierre appelloit les hommes de grands enfans; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences; comme principes elles ont besoin d'éclaircissement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuste, il disoit une chose absolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foiblesse; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est foible, rendez-le fort, il sera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est

celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi ils auroient fait une supposition absurde. Voyez ci-après la profession de foi du vicaire Savoyard.

La raison seule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle. Avant l'âge de raison nous faisons le bien & le mal sans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le sentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans savoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la philosophie en va rendre raison par des vices naturels ; l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le sentiment de sa foiblesse, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance ; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui, le moindre changement le trouble & l'inquiete, il voudroit voir régner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée ? Et où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique de deux individus ? Le principe actif, commun à tous deux, se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard ; dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au-dehors ; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe ; il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté, c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même temps que l'auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais sitôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant & suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne ; car il ne faut pas une longue expérience, pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant ; on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, l'habitude le fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut, dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces regles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle & très importante pour laisser les corps & les membres des enfans absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que le besoins physiques ne pleure que quand il souffre, & c'est un très-grand avantage; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique: cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté; & s'il fait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître, tout est perdu.

Mais contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs, on se tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins souvent, ils seront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur etat naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans qu'en s'empressant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes, & ma preuve est que les enfans les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal-entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer, dès qu'ils voyent que leurs *pleurs* sont bons à tant de choses? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer; & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent, s'épuisent & se tuent.

Les longs *pleurs* d'un enfant qui n'est ni lié ni malade & qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des *pleurs* d'habitude & d'obstination. Ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en savoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des *pleurs*, & qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force.

Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer est de les distraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il est très-utile; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui; or voilà sur quoi toutes les nourrices sont mal-adroites. (*Emile*).

POLITESSE. La qualité que doit avoir après cela un jeune homme de bonne maison, c'est la *politesse* qui convient à des personnes bien élevées. Il y a deux sortes de défauts où l'on tombe, manque d'éducation: l'un est une pudeur niaise, & l'autre une négligence choquante, qui fait qu'on n'a des égards pour personne; défauts qu'on évitera en observant exactement cette seule regle, *de n'avoir mauvaise opinion ni de soi ni des autres.*

La première partie de cette regle ne doit pas être expliquée par opposition à l'humilité, mais à une assurance raisonnable. Quoique nous ne devions pas nous flatter jusques au point de n'estimer que nous-mêmes, ou de nous préférer aux autres à cause de quelqu'avantage que nous croyons avoir sur eux, mais recevoir modestement les honneurs qu'on nous rend, lorsqu'ils nous sont dus, il est pourtant nécessaire que nous ayons assez bonne opinion de nous-mêmes pour faire les choses auxquelles nous sommes obligés & qu'on attend de nous, pour les faire, dis-je, sans peine & sans embarras devant telles personnes que ce soit, en conservant toujours à chacun le respect qui lui est dû selon son rang & sa qualité. Lorsque le commun du peuple, & sur-tout les enfans se trouvent avec des étrangers, ou avec des personnes qui sont au-dessus d'eux, une honte rustique éclate pour l'ordinaire dans toutes leurs manières. Le désordre qui paroît d'abord dans leurs pensées, dans leurs paroles & dans leurs regards, les déconcerte si fort, qu'ils ne sont plus capables de faire quoi que ce soit, ou du moins de le faire avec cette liberté & cette grace qui ne manquent jamais de plaire, & sans lesquelles on ne sauroit être agréable. Le seul moyen de les corriger de ce défaut, comme de tout autre méchant pli, c'est de leur faire prendre par l'usage une habitude toute contraire. Mais comme nous ne saurions nous accoutumer à la conversation des étrangers & des personnes de qualité, sans être dans leur

compagnie, rien ne peut dissiper cette espèce de suffisance que de fréquenter différentes compagnies, & qui soient composées de personnes au-dessus de nous.

Au lieu que le défaut dont nous venons de parler consiste en ce que nous nous faisons une trop grosse affaire de la manière dont nous devons nous conduire avec les autres hommes, l'autre défaut que produit une mauvaise éducation, consiste au contraire en ce que nous paroissons nous mettre trop peu en peine de plaire, & de témoigner du respect à ceux avec qui nous avons affaire. Deux choses sont nécessaires pour éviter ce dernier inconvénient : la première, de n'avoir aucun penchant à offenser personne; & la seconde, de trouver le moyen le plus insinuant de faire paroître cette disposition d'esprit : par la première les hommes passent pour civils, & par la dernière pour gens polis. La *politesse* est une grace, une bienséance qui accompagne les regards, la voix, les paroles, les gestes & tout le maintien d'une personne, qui nous rend agréables en compagnie, & qui fait que ceux avec qui nous conversons sont contens & à leur aise. C'est, pour ainsi dire, un langage par lequel on exprime les sentimens de civilité & d'honnêteté qu'on a dans le cœur, & qui, dépendant entièrement de l'usage de chaque pays comme les autres langues, se doit apprendre par regles & par pratique, & sur-tout en observant & en fréquentant ceux qui passent dans le monde pour être tout-à-fait polis & bien élevés. L'autre devoir, dont le principe réside dans le fond du cœur, c'est une bienveillance générale pour tout le monde; c'est cette humanité qui inspire à tous ceux qui en sont pénétrés, la précaution de ne pas faire paroître par leur conduite, qu'ils négligent ou méprisent qui que ce soit, mais plutôt de témoigner à chacun par tous les moyens qui sont en usage dans le pays où ils se trouvent, toute l'estime & tous les égards qui lui sont dus selon sa condition & le rang qu'il tient dans le monde. En un mot, la civilité est une disposition d'esprit qui nous engage à nous conduire de telle manière que notre compagnie ne soit à charge à personne.

Je remarquerai à ce propos quatre qualités directement contraires à cette vertu, qui est la première & la plus charmante de toutes les vertus sociales : c'est d'une de ces quatre sources que découle communément l'incivilité. Je les proposerai donc ici, afin qu'on prenne soin de préserver ou de délivrer les enfans de leur mauvaise influence.

1. La première est cette férocité naturelle qui fait qu'un homme est sans complaisance pour les autres hommes, de sorte qu'il n'a aucun égard à leurs inclinations, à leur tempérament, ou à leur état. Le vrai caractere d'un homme grossier & rustique, c'est de ne point faire de réflexion sur ce qui plaît ou déplaît à ceux avec lesquels il se trouve; mais il n'est que trop ordinaire de voir des gens qui, avec des habits à la mode, ressemblent à des paysans par cet endroit-là : je veux dire, qui s'abandonnent sans retenue à leur humeur, soumettant à leurs bizarres fantaisies tous ceux qui se rencontrent sur leur chemin, sans se mettre aucunement en peine comment ils le prendront. C'est une brutalité que tout le monde voit & déteste : car qui pourroit s'en accommoder ? Et par conséquent quiconque veut persuader aux autres qu'il a la moindre teinture d'éducation, ne sauroit se rendre coupable d'un tel vice, puisque l'essence & la vraie fin de l'éducation, c'est d'adoucir la férocité naturelle des hommes, & de vaincre la rudesse de leur tempérament, afin qu'ils puissent s'ajuster à ceux avec lesquels ils ont à faire.

2. Un autre défaut contraire à la civilité, c'est le mépris ou le manque de respect, qui se découvre par les regards, les paroles ou les gestes, & qui déplaît toujours, de telle part qu'il vienne; car personne ne peut voir sans peine qu'on le méprise.

3. L'esprit de critique est encore directement contraire à la civilité. Que les hommes soient coupables ou non, ils n'aiment pas qu'on releve leurs fautes, & qu'on les expose en plein jour à leurs propres yeux, ou devant d'autres personnes. Un reproche est toujours accompagné de quelque honte; & la découverte, ou même l'imputation de quelque défaut, fait toujours de la peine à la personne qui en est le sujet. La raillerie est un des moyens les plus raffinés d'exposer les fautes d'autrui. Mais parce qu'elle est ordinairement accompagnée d'esprit, & d'un tour d'expression délicat, & qu'elle divertit la compagnie, on s'imagine faussement qu'elle n'a rien d'incivil, pourvu qu'elle soit renfermée dans de certaines bornes. De là vient qu'elle s'introduit dans la conversation des personnes du premier rang, & que ceux qui ont du talent pour la raillerie, sont écoutés favorablement en compagnie, & généralement applaudis par de grands éclats de rire de tous ceux qui donnent dans leur sens. Mais les railleurs devroient considérer que s'ils réjouissent le reste de la compagnie, c'est aux dépens d'une personne qu'ils tournent en ridicule, & qui par conséquent en doit souffrir, à moins que la chose dont il est raillé ne soit en effet un vrai sujet de louange. Car, en ce cas-là, des idées agréables qui constituent la raillerie, n'étant pas moins flatteuses que divertissantes, la personne raillée y trouve son compte, & prend part au divertissement tout aussi-bien que

les autres. Mais parce que tout le monde n'a pas l'adresse de bien manier une affaire si délicate, où la moindre méprise peut tout gâter, je crois que ceux qui sont bien-aises de ne se brouiller avec personne, & qu'en particulier tous les jeunes gens devroient s'abstenir absolument de railler, puisque, par une petite méprise ou par une mauvaise interprétation, la raillerie peut laisser dans l'esprit de ceux qu'elle attaque, un perpétuel souvenir d'avoir été exposés d'une manière piquante, quoique spirituelle, pour quelque défaut digne de censure, dont ils se sentent coupables.

Outre la raillerie, une autre espèce de critique qui marque une méchante éducation, c'est l'esprit de contradiction. La complaisance ne nous impose pas la nécessité d'approuver sans cesse les raisonnemens ou les contes qu'on fait en notre présence, ni même de laisser passer sans rien dire tout ce qui se débite dans les compagnies où nous nous rencontrons. La vérité & la charité nous obligent quelquefois à réfuter les opinions des autres, & à redresser leurs méprises; & la civilité ne s'oppose point du tout à cela, pourvu que nous le fassions avec toutes les précautions que les circonstances exigent nécessairement. Mais on voit des gens possédés, pour ainsi dire, d'un esprit de contradiction, qui, sans considérer si ce qu'on dit en compagnie est bien ou mal dit, ne cessent de contredire une partie de ceux qui la composent, ou peut-être tous, chacun à son tour. Ce procédé est si visiblement injurieux, qu'il n'y a personne qui n'en soit choqué; & en général on est si porté à soupçonner que toute opposition à ce qu'un autre dit part d'un esprit de critique, & il est si rare que la critique soit reçue sans quelque espèce de mortification, qu'il ne faut se déclarer contre les sentimens d'autrui que de la manière la plus obligeante & dans les termes les plus doux qu'on puisse imaginer; de sorte qu'il ne paroisse aucun empressement à contredire dans tout le reste de notre conduite, qui pour cet effet doit être accompagnée de vraies marques de respect & de bienveillance, afin qu'en remportant l'avantage de mieux raisonner, nous ne perdions pas l'estime de ceux qui nous écoutent.

4. Une humeur vétilleuse qui se choque de la moindre chose, est encore un défaut fort contraire à la civilité, non seulement parce qu'elle nous engage à faire des choses mal-séantes, & à employer des expressions grossières & choquantes; mais encore parce que c'est une accusation & un reproche tacite de quelque incivilité que nous trouvons à redire en ceux qui sont l'objet de notre chagrin. Or un tel reproche ne peut que faire de la peine, outre qu'il ne faut qu'une personne de cette humeur dans une compagnie pour y mettre le désordre & en troubler toute l'harmonie.

Comme la félicité que les hommes recherchent constamment consiste dans le plaisir, il est aisé de voir pour quoi les gens civils sont mieux reçus dans le monde que ceux qui peuvent être utiles. L'habileté, la sincérité & la bonne intention d'un homme de poids & de mérite, ou même d'un véritable ami, dédommagent rarement de l'inquiétude que produisent ses graves & solides remontrances. La puissance, les richesses & la vertu elle-même ne sont estimées qu'en tant qu'elles contribuent à notre félicité; & par conséquent celui qui veut persuader à d'autres qu'il a leur félicité à cœur, s'y prend fort mal, si, en leur rendant service, il le fait d'une manière propre à les choquer & à leur déplaire; & au contraire quiconque sait plaire à ceux avec lesquels il converse, sans s'abaisser à des flatteries lâches & serviles, a trouvé l'art de vivre dans le monde, & le vrai moyen d'être aimé & bien reçu par-tout où il se trouvera. Il faudroit donc, avant toutes choses, n'épargner aucun soin pour faire en sorte que la civilité devînt habituelle aux enfans & aux jeunes gens.

Un excès de civilité blâmable.

Un autre défaut contraire à la véritable *politesse*, c'est un excès de cérémonies & un attachement opiniâtre à engager une personne à recevoir un honneur qui ne lui appartient pas, & qu'il ne peut accepter sans passer pour fou ou sans se couvrir de confusion. Il semble qu'en cela on a plutôt en vue de chagriner un homme que de l'obliger, ou du moins qu'on veut faire voir par cette espèce de combat qu'on est au-dessus de lui. Enfin, à regarder cette conduite par son plus bel endroit, il est certain qu'elle n'est propre qu'à embarrasser, & qu'ainsi elle ne peut être la marque d'une bonne éducation, dont l'usage & la fin consistent à faire en sorte que les autres hommes se plaisent dans notre compagnie. On trouve peu de jeunes gens sujets à ce défaut, mais s'ils y tombent jamais, ou qu'ils paroissent y avoir quelque penchant, il faut les en avertir, & leur faire voir que c'est une civilité mal-entendue; ce qu'ils doivent se proposer dans la conversation, c'est de faire paroître du respect, de l'estime & de la bienveillance pour tout le monde, en traitant chacun en particulier avec toutes les honnêtetés qui leur sont dues selon les regles de la civilité. Faire cela sans être soupçonné de flatterie, de dissimulation & de bassesse, c'est un grand art, & rien ne peut nous l'enseigner que le bon sens, la raison & le commerce des honnêtes gens; & du reste la chose est d'un si grand usage dans la vie civile, qu'elle mérite bien que nous l'étudions avec quelque soin.

Quoique

Quoique cet art porte le nom de bonne éducation, comme si le principal effet de l'éducation consistoit à avoir des manières polies & engageantes, il ne faudroit pourtant pas, comme je l'ai déjà remarqué, tourmenter beaucoup les enfans sur cet article; je veux dire, pour les obliger à lever le chapeau, & à faire la révérence dans les regles. Apprenez-leur, si vous pouvez, à être modestes & bienfaisans, & l'on ne trouvera point cela à dire en eux, la civilité n'étant autre chose dans le fond qu'une application à ne faire paroître dans la conversation aucun mépris pour qui que ce soit. Quant aux moyens les plus autorisés de faire connoître ces sentimens, nous en avons déjà parlé. Ces moyens sont aussi particuliers & aussi différens en diverses parties du monde que les langues qu'on y parle; &, à le bien prendre, il est aussi inutile & aussi déraisonnable de prescrire des regles & de faire de grands discours aux enfans sur ce sujet, qu'il le seroit de donner de temps en temps une ou deux regles sur la langue espagnole à une personne qui ne fréquente que des françois. Recommandez tant qu'il vous plaira la civilité à votre enfant; telle sera la compagnie qu'il fréquentera, telles seront ses manières. Prenez-moi un laboureur de votre voisinage qui ne soit jamais sorti de sa paroisse, faites-lui tant de discours que vous voudrez pour lui donner un extérieur agréable, il ressemblera à un courtisan par le langage tout aussi-tôt que par les manières, c'est-à-dire, qu'à ces deux égards il n'aura jamais plus de *politesse* que ceux qu'il fréquente ordinairement. Ainsi tout le soin qu'on peut prendre des enfans à cet égard, se réduit à les tenir le plus qu'on peut en bonne compagnie jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'être mis sous la conduite d'un gouverneur qui soit lui-même poli & bien élevé; & pour vous dire librement ma pensée, si les enfans ne font rien par opiniâtreté, par orgueil, ou par quelqu'autre méchant principe, peu importe de quelle manière ils levent le chapeau ou font la révérence. Si vous pouvez leur apprendre à aimer & à respecter les autres hommes, ils trouveront bien, lorsqu'ils seront d'âge pour cela, le moyen de le faire sentir obligeamment à chacun selon les manières auxquelles ils auront été accoutumés. Pour ce qui est des mouvemens du corps, un maître à danser leur enseignera, comme j'ai déjà dit, ce qui sied le mieux à cet égard quand il en sera temps. Du reste, lorsqu'ils sont encore jeunes, on n'attend pas d'eux qu'ils s'attachent fort exactement à toutes ces cérémonies; on leur permet au contraire d'être négligens sur cet article, & cette négligence sied aussi-bien aux enfans que les complimens aux grandes personnes; ou si elle passe pour un défaut dans l'esprit de certaines gens fort délicats, je suis assuré du moins que c'est un défaut auquel il ne faudroit pas prendre garde, & qui ne devroit être corrigé que par le temps & par la conversation des honnêtes gens. Je ne crois donc pas que vous deviez vous donner la peine de chagriner ou de censurer sur cela votre enfant comme j'en vois souvent qu'on tourmente pour ces sortes de choses; mais s'il fait paroître dans ses manières quelque marque d'orgueil ou de mauvais naturel, c'est de quoi vous devez le corriger à quelque prix que ce soit, ou par des raisons, ou en lui faisant honte d'un tel procédé.

Quoiqu'on ne doive pas embarrasser beaucoup les enfans de regles & de préceptes sur ce qui regarde les manières lorsqu'ils sont encore fort jeunes, il y a pourtant une sorte d'incivilité que les jeunes gens contractent fort aisément si on ne les en détourne de bonne heure: c'est *un empressement à interrompre ceux qui parlent*, & *à les arrêter en les contredisant*. Je ne sais si cet empressement des jeunes gens à relever ce qui se dit en leur présence, & à ne pas laisser échapper la moindre occasion de faire paroître leur esprit, vient de la coutume de disputer si fort établie dans les écoles, & de la réputation d'esprit & de savoir qu'on y attache ordinairement, comme si la dispute étoit la seule preuve d'habileté: mais je trouve que les savans de profession sont les plus blâmés de ce défaut. Du reste rien n'est plus grossier que d'interrompre quelqu'un au milieu de son discours: car si nous ne tombons pas dans l'inconvénient ridicule de répondre à un homme avant que de savoir ce qu'il veut dire, du moins nous déclarons nettement par-là que nous sommes dégoûtés de l'entendre plus longtemps; & que méprisant ce qu'il dit comme peu propre à servir d'entretien à la compagnie, nous demandons audience pour dire des choses qui sont beaucoup plus dignes de leur attention. Un tel procédé est visiblement l'effet d'un grand mépris des autres, & ne peut qu'être très-choquant; c'est néanmoins ce qu'emporte presque toujours la licence qu'on se donne d'interrompre; & si l'on joint à cela, comme c'est l'ordinaire, la censure de quelque faute, ou une opposition formelle à ce qui vient d'être dit, c'est une marque d'orgueil & d'entêtement de soi-même, encore plus insupportable, puisqu'en ce cas-là nous nous érigeons nous-mêmes en docteurs, prenant la liberté de redresser les autres sur quelque point de fait s'ils sont engagés dans le récit d'une histoire, ou d'exposer les fautes de jugement que nous croyons qu'ils viennent de commettre.

Je ne veux pas dire par-là qu'on dût bannir des conversations la dispute & la différence des sentimens. Ce seroit se priver du plus grand fruit de la société & de l'instruction qu'on peut retirer de la compagnie des gens d'esprit: car leurs raisonnemens opposés nous montrant les choses par leurs différens côtés, contribuent par cela même

à nous les faire connoître, au lieu que la considération de leurs différens aspects & de tant de différens degrés de probabilité que cette opposition présente à l'esprit, seroit perdue pour nous, si en conversation chacun étoit obligé d'approuver l'opinion de celui qui parle le premier. Ce n'est pas l'opposition aux sentimens d'autrui que je blâme, mais la manière de contredire. Il faut apprendre aux jeunes gens à ne pas s'empresser de dire leur avis, qu'ils ne soient priés de le faire, ou que les autres n'aient achevé de parler, & à ne déclarer alors leur pensée qu'en forme de question pour être instruits, & non pas pour instruire les autres. Ils devroient s'abstenir d'affirmer les choses positivement & d'un ton de maître, & se contenter de proposer modestement leurs questions comme des gens qui veulent apprendre lorsque le silence général de toute la compagnie leur en fournit le moyen.

Cette modestie, qui sied si bien à leur âge, n'obscurcira point leurs talens, & ne diminuera en aucune manière la force de leurs raisons, mais leur procurera au contraire une attention plus favorable, & donnera plus de poids à leurs paroles. Une méchante raison, une observation triviale ainsi proposée avec quelque preambule civil qui marque de la déférence & du respect pour les sentimens d'autrui, leur fera plus d'honneur que beaucoup d'esprit & de savoir accompagné d'une conduite grossière, insolente & tumultueuse, qui ne manque jamais de choquer les auditeurs, & de leur donner mauvaise opinion de celui qui a des manières si désagréables, quoiqu'il remporte l'avantage d'avoir mieux raisonné que personne.

Il faudroit donc observer de près les jeunes gens sur cet article, s'opposer de bonne heure au penchant qu'ils ont à contredire & à interrompre, & leur faire prendre l'habitude opposée dans toutes leurs conversations, & avec d'autant plus de soin, qu'il n'est que trop commun parmi nous de voir des hommes faits & d'un rang distingué, qui en conversation s'empressent de prendre la parole; s'interrompent à tout moment les uns les autres, & disputent d'une voix haute & emportée. Les indiens que nous nommons barbares, font paroître bien plus de civilité & de bienséance dans leurs entretiens, s'écoutant l'un l'autre tour-à-tour, sans ouvrir la bouche que celui qui a la parole n'ait entièrement achevé de parler, & répondant alors tranquillement sans bruit & sans passion. Si l'on en use autrement dans cette partie du monde si civilisée, ce qui fait qu'on n'a pas encore réformé parmi nous ce reste de barbarie, c'est sans doute le peu de soin qu'on prend de l'éducation des enfans à cet égard.

N'étoit-ce pas, à votre avis, un spectacle bien plaisant de voir deux femmes de qualité, assises par accident aux deux côtés opposés d'une chambre que le reste de la compagnie occupoit tout autour, entrer en dispute, & s'emporter si fort, que faisant avancer peu-à-peu leurs chaises dans la chaleur de la contestation, elles se trouvèrent bientôt tout près l'une de l'autre au milieu de la chambre, où pendant un assez long-temps, semblables à ces coqs qu'on fait battre au milieu d'un amphithéatre, elles continuèrent leur dispute avec beaucoup de fureur sans avoir le moindre égard pour le reste de la compagnie, qui ne pouvoit s'empêcher de sourire à la vue d'un tel combat? Je tiens la chose d'une personne de qualité qui étoit présente, qui ne manqua pas de faire réflexion sur les indécences où l'on peut être entraîné par la chaleur de la dispute; & puisque la coutume n'en fournit que trop d'exemples, il faudroit prendre d'autant plus de soin de les prévenir dans les enfans. Il n'y a personne qui ne condamne ces indécences dans les autres, quoiqu'il ne les apperçoive point en lui-même; & bien des gens qui les voient en eux-mêmes, & qui desirent de s'en corriger, ne sauroient pourtant secouer le joug d'une méchante coutume changée en habitude par la négligence de ceux qui ont été chargés du soin de leur éducation.

Réflexion faite, en passant, sur l'influence de la compagnie qu'on fréquente.

Ce qui a été dit ci dessus de l'effet que produit la compagnie qu'on fréquente nous ouvriroit un champ bien plus vaste, & nous feroit voir que l'influence de la compagnie s'étend beaucoup plus loin, si nous prenions la peine de suivre exactement cette pensée: car la conversation ne nous communique pas seulement ces manières extérieures dans lesquelles consiste la civilité; son influence passe plus avant, & pénetre jusques dans l'intérieur de l'ame; & peut-être que si l'on réduisoit à leur juste prix la morale & les différentes religions du monde, on trouveroit que la plus grande partie des hommes ont adopté les opinions & les cérémonies pour lesquelles ils sont prêts à mourir plutôt parce qu'elles sont reçues dans les pays où ils vivent & approuvées par les personnes de leur connoissance, que par aucune raison qui les persuade de la vérité de ces choses. Je ne dis ceci que pour vous montrer de quelle importance je crois qu'est pour votre enfant durant tout le cours de sa vie la compagnie qu'il fréquentera; & par conséquent avec combien de circonspection il faudroit ménager ce seul article qui est plus capable d'influer sur sa conduite que tout ce que vous pourrez faire d'ailleurs.

PUBLIQUE. (*Instruction publique*).

SOCRATE.

C'est donc à nous, qui fondons une république, d'obliger les naturels excellens de s'appliquer à la plus sublime de toutes les sciences, de contempler le bien en lui même, & de s'élever jusqu'à lui par ce chemin escarpé dont nous avons parlé; mais après qu'ils y seront parvenus, & qu'ils l'auront contemplé pendant un certain tems, gardons nous de leur permettre ce qu'on leur permet aujourd'hui.

GLAUCON.

Quoi?

SOCRATE.

D'y fixer leur demeure, de refuser de descendre de nouveau vers ces malheureux captifs, & de prendre part à leurs travaux, à leurs honneurs même, quelque soit le cas qu'on doive en faire.

GLAUCON.

Et pourquoi leur faire tort? Pourquoi les condamner à une vie miserable, tandis qu'ils peuvent jouir d'une condition plus heureuse?

SOCRATE.

Vous oubliez encore une fois, mon cher ami, que le législateur ne doit point se proposer pour but la félicité d'un certain ordre de citoyens, à l'exclusion des autres, mais la félicité publique; que dans cette vûe il doit unir tous les citoyens d'intérêts, les engageant par les voies de persuasion & d'autorité à se faire part les uns aux autres des avantages qu'ils sont en état de rendre au public; qu'en formant avec soin des hommes utiles à la société, il ne prétend pas leur laisser la liberté de faire de leurs talens tel usage qu'il leur plaira; mais se servir d'eux pour assurer le bien de la société.

GLAUCON.

Vous dites vrai: je l'avois oublié.

SOCRATE.

Au reste, observez, mon cher Glaucon, que nous ne ferons aucun tort aux philosophes qui se seront formés sous nos auspices, & que nous aurons de bonnes raisons à leur alléguer, pour les obliger à se charger de la garde & de la conduite des autres. Dans toute autre république, leur dirons nous, les philosophes peuvent sans injustice se soustraire à l'embarras des affaires, parcequ'ils ne sont redevables qu'à eux-mêmes de leur sagesse, & que le gouvernement ne contribue en rien à les former. Or, il est juste que ce qui ne doit qu'à soi sa naissance & son accroissement, ne soit tenu à aucune reconnoissance envers qui que ce soit. Pour vous, nous vous avons formés & élevés avec un soin particulier, pour être dans notre république comme dans celle des abeilles, nos chefs & nos rois: dans ce dessein, nous vous avons donné une éducation plus parfaite, qui vous rendit plus capable qu'aucun autre d'allier l'étude de la sagesse au maniement des affaires. Descendez donc tour à tour dans la demeure de vos concitoyens; accoutumez vos yeux aux ténébres qui y régnent; lorsque vous vous serez familiarisés avec elles, vous jugerez infiniment mieux que les autres de la nature des choses qu'on y voit; vous discernerez mieux qu'eux les phantômes du beau, du juste & du bon, parce que vous avez vû ailleurs l'essence du beau, du juste & du bon. Ainsi, pour votre bonheur, autant que pour le bonheur public, notre état sera gouverné en réalité, & non en songe, comme le sont la plûpart des autres états, par des hommes qui se battent pour des ombres vaines, & qui se disputent avec acharnement l'autorité, qu'ils regardent comme un grand bien: mais la vérité est que dans toute société, où ceux qui doivent commander, ne font paroître aucun empressement pour leur élévation, c'est une nécessité qu'elle soit bien gouvernée, & que la concorde y régne; au lieu que, par-tout où on brigue le commandement, le contraire ne peut manquer d'arriver.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Nos élèves resisteront-ils à la force de ces raisons? Refuseront-ils de porter tour à tour le poids du gouvernement, pour passer ensuite ensemble la plus grande partie de leur vie dans une région plus pure?

GLAUCON.

Il est impossible qu'ils le refusent, car ils sont justes, & nos demandes le sont aussi: mais chacun d'eux, au contraire de ce qui se pratique ailleurs se chargera du commandement, comme d'un joug pesant & indispensable.

SOCRATE.

Tel est, mon cher ami, la nature des choses. Si vous pouvez trouver, pour ceux qui doivent com-

mander, une condition qu'ils préférent à celle-là, vous pourrez aussi trouver une république bien gouvernée : dans cette République seule commanderont ceux qui sont vraiment riches, non en or, mais en sagesse & en vertu, les seules richesses des vrais heureux; mais partout où des hommes pauvres & qui n'ont en eux-mêmes nul fonds, nulle ressource pour vivre heureux, aspireront au commandement, croyant rencontrer là le vrai bonheur dont ils sont affamés, l'administration sera toujours mauvaise. On s'y contestera, on s'y arrachera des mains l'autorité; & cette guerre domestique, & intestine perdra enfin l'état avec ses chefs.

GLAUCON.

Rien de plus vrai.

SOCRATE.

Or, connoissez vous une autre condition qui inspire du mépris pour les dignités & les charges publiques, que celle du vrai philosophe ?

GLAUCON.

Je n'en crois point d'autre.

SOCRATE.

De plus, il faut confier l'autorité à ceux qui ne sont pas jaloux de la posséder; autrement la rivalité fera naître des disputes entr'eux.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Qui forcerez-vous donc d'accepter le commandement, si ce n'est ceux qui, mieux instruits que personne dans la science de gouverner, ont une autre vie & d'autres honneurs qu'ils préférent à ce que la vie civile leur offre ?

GLAUCON.

Je ne m'adresserai point à d'autres.

SOCRATE.

Voulez-vous à présent examiner ensemble de quelle manière nous formerons des hommes de ce caractère, & comment nous les ferons passer des ténèbres à la lumière, comme on dit que quelques-uns ont passé des enfers au séjour des dieux ?

GLAUCON.

Faut-il demander si je le veux ?

SOCRATE.

Il ne s'agit point ici d'un de ces jeux d'enfant où on jette un tuile pour sçavoir de quel côté elle tournera, mais d'un mouvement par lequel l'ame, quittant ce jour ténébreux qui l'environne, s'élève jusqu'à l'être par la vraie route qui y conduit; c'est cette route que nous appellons la véritable philosophie.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

Ainsi il est à propos de voir quelles sont les sciences propres à produire cet effet.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Hé bien, mon cher Glaucon, quelle est la science qui élève l'ame de ce qui naît vers ce qui est ! Je fais en même-temps réflexion à une autre chose. N'avons-nous pas dit qu'il falloit que nos philosophes s'exerçassent dans la jeunesse au métier des armes ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Il faut donc que la science que nous cherchons outre ce premier & principal avantage, en ait encore un autre.

GLAUCON.

Lequel ?

SOCRATE.

Celui de n'être point inutile à des gens de guerre.

GLAUCON.

Sans doute; il le faut, si cela est possible.

SOCRATE.

Nous les élevions ci-dessus dans la musique & dans la gymnastique, n'est-ce pas ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Mais la gymnastique a pour objet ce qui est sujet à la génération & à la corruption, son but étant d'examiner ce qui peut augmenter ou diminuer les forces du corps.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Elle n'est donc pas la science que nous cherchons.

GLAUCON.

Non.

SOCRATE.

Seroit-ce la musique telle que nous l'avons expliquée plus haut ?

GLAUCON.

Mais, s'il vous en souvient, elle répondoit à la gymnastique, quoique dans un genre opposé; elle se proposoit de donner des moeurs à nos guerriers, de régler les accords de leur ame par l'harmonie, de modérer ses mouvemens par le nombre, & non d'augmenter ses connoissances. Les discours, soit vrais, soit fabuleux, tendoient à la même fin; mais je n'ai point vû qu'elle renfermât aucune des sciences que vous cherchez, je veux dire de celles qui sont propres à élever l'ame à la connoissance du bien.

SOCRATE.

Vous me rappellez exactement ce que nous avons dit, la musique en effet ne contenoit rien de semblable. Mais, mon cher Glaucon, quelle est donc cette science ? Ce ne sont point les arts méchaniques; ils sont trop bas & trop vils pour cela.

GLAUCON.

Sans contredit : cependant, la musique, la gymnastique & les arts mis à part, quelle autre science peut-il rester encore ?

SOCRATE.

Si nous n'en trouvons point hors de-là, prenons quelqu'une de ces sciences universelles.

GLAUCON.

Quoi, par exemple ?

SOCRATE.

Celle qui est si commune, dont tous les arts & toutes les autres sciences font usage, & qu'il est nécessaire d'apprendre des premières.

GLAUCON.

Quelle est-elle ?

SOCRATE.

Celle qui apprend à connoître ce que c'est qu'un, deux, trois, & que j'appelle en général la science des nombres & du calcul : n'est il pas vrai qu'aucun art, aucune science ne peut s'en passer.

GLAUCON.

J'en conviens.

SOCRATE.

Ni l'art militaire par conséquent.

GLAUCON.

Elle lui est absolument nécessaire.

SOCRATE.

En vérité, Palamède dans les tragédies nous représente quelquefois Agamemnon comme un plaisant général. N'avez vous pas observé qu'il se vante d'avoir inventé les nombres, d'avoir donné le plan du camp devant Troye, & d'avoir fait le dénombrement des vaisseaux & de tout le reste, comme s'il eût été impossible avant lui de compter tout cela, & qu'Agamemnon ne sçût pas même combien il avoit de pieds, puisqu'à l'en croire, il ne sçavoit pas compter ? quelle idée voulez-vous qu'on ait d'un pareil général ?

GLAUCON.

Une idée très-désavantageuse, si la chose étoit vraie.

SOCRATE.

Est-il, à votre avis, une science plus nécessaire au guerrier, que celle des nombres & du calcul ?

GLAUCON.

Elle lui est indispensable, s'il veut entendre

quelque chose à l'ordonnance d'une armée, ou plutôt s'il veut être homme.

SOCRATE.

Vous vient-il à l'esprit la même pensée qu'à moi au sujet de cette science ?

GLAUCON.

Quelle pensée ?

SOCRATE.

Il me semble qu'elle a l'avantage que nous proposons, celui d'élever l'ame à la simple intelligence, & de l'amener à la contemplation de ce qui est; mais que personne ne sait s'en servir comme il faut.

GLAUCON.

Comment l'entendez-vous ?

SOCRATE.

Je vais tâcher de vous expliquer ce que je pense. Examinez avec moi la manière dont je distingue les choses que je crois propres à élever l'ame de celles qui ne le font pas. Accordez ou niez, selon que vous le jugerez à propos; nous verrons mieux par-là, si la chose est telle que je l'imagine.

GLAUCON.

Dites.

SOCRATE.

Voyez s'il n'est pas vrai que parmi les choses sensibles, les unes n'invitent nullement l'entendement à y porter son attention, parce que les sens en sont juges compétens; tandis que les autres l'obligent à réfléchir, à cause du jugement confus qu'en portent les sens.

GLAUCON.

Vous parlez sans doute des objets apperçus dans le lointain, ou qui ne sont que dessinés.

SOCRATE.

Vous n'avez pas bien compris ce que je veux dire.

GLAUCON.

De quoi voulez-vous donc parler.

SOCRATE.

Par les objets qui n'invitent pas l'ame à la réflexion, j'entends ceux qui n'excitent point en même-tems deux sensations contraires; & j'appelle objets qui l'invitent à réfléchir, ceux qui font naître deux sensations opposées, lorsque le rapport des sens ne dit pas plutôt que c'est telle chose, que telle autre chose opposée, soit que l'objet frappe les sens de près ou de loin; & pour vous faire mieux comprendre ma pensée, voilà trois doigts; le petit, le suivant & celui du milieu.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

Concevez que je les suppose vûs de près, & faites avec moi cette observation à leur égard.

GLAUCON.

Quelle observation ?

SOCRATE.

Chacun d'eux nous paroît également un doigt; peu importe à cet égard qu'on le voie au milieu, ou à l'extrémité, blanc ou noir, gros ou menu, & ainsi de reste. Rien de tout cela n'oblige l'ame à demander à l'entendement ce que c'est qu'un doigt; car jamais la vue n'a témoigné en même-temps qu'un doigt fût autre chose qu'un doigt.

GLAUCON.

Non, sans doute.

SOCRATE.

J'ai donc raison de dire qu'en ce cas rien n'excite ni ne réveille l'entendement.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Mais quoi! la vue juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petitesse de ces doigts? Lui est-il indifférent, pour en bien juger, que l'un d'eux soit au milieu ou à l'extrémité? J'en dis autant de la grosseur & de la finesse, de la mollesse & de la dureté à l'égard du toucher: en général, le rapport des sens sur tous ces points est-il bien exact ? N'est-ce pas là plutôt ce que fait chacun d'eux? D'abord, le sens destiné à juger de ce qui est dur, prononce aussi sur ce qui est mou, & rapporte à l'ame, que le corps qui l'affecte est en même-tems dur & mou.

GLAUCON.

Cela est ainsi.

SOCRATE.

N'est-il pas nécessaire alors que l'ame soit embarrassée à l'occasion de ce rapport du sens qui lui dit que la même chose est dure & molle? La sensation de la pesanteur & de la légereté n'oblige-t-elle point aussi l'ame à des recherches sur la nature de la pesanteur & de la légereté, lorsque les sens lui rapportent que le corps pesant léger, & le corps léger, pesant?

GLAUCON.

De pareils rapports doivent sembler bien étranges à l'ame, & demandent un sérieux examen de sa part.

SOCRATE.

Ce n'est donc pas sans raison que l'ame, appellant alors à son secours l'entendement & la réflexion, tâche d'examiner si chacun de ces rapports roule sur une seule chose ou sur deux.

GLAUCON.

Non sans doute.

SOCRATE.

Et si elle juge que ce sont deux choses, chacune d'elles lui paroitra une, & distinguée de l'autre.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Si donc chacune d'elles lui paroît une, & l'une & l'autre d'eux, elle les concevra toutes deux à part; car si elle les concevoit comme n'étant pas séparées, ce ne seroit plus le concept de deux choses mais d'une seule.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

La vue, disons nous, apperçoit la grandeur & la petitesse, non comme deux choses séparées, mais comme étant confondues ensemble: n'est-ce pas?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Et pour développer cette sensation confuse, l'entendement faisant le contraire de la vue, est contraint de considérer la grandeur & la petitesse, non plus confondues, mais distinguées l'une de l'autre.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Ainsi, voilà ce qui nous fait naître la pensée de nous demander à nous-mêmes ce que c'est que grandeur & petitesse.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

C'est aussi pour cela que dans chaque objet sensible, nous avons distingué quelque chose de visible, & quelque chose d'intelligible.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

Voilà ce que je voulois vous faire entendre, lorsque je disois que parmi les objets sensibles, les uns excitoient l'ame à la réflexion, désignant par là ceux qui produisent à la fois deux sensations contraires; les autres ne l'invitoient point à réfléchir, parce qu'ils ne faisoient naître qu'une sensation.

GLAUCON.

Je comprens à present, & je pense comme vous.

SOCRATE.

En laquelle de ces deux classes rangez-vous le nombre & l'unité?

GLAUCON.

Je n'en sais rien.

SOCRATE.

Jugez-en par ce que nous venons de dire. Si nous connoissons suffisamment l'unité par la vue ou par quelque autre sens, elle ne mène pas à la contemplation de l'essence, comme nous disions tout-à-l'heure du doigt. Mais si la vue nous offre toujours dans l'unité quelque contradiction, de

forte qu'elle ne nous paroît pas plutôt une unité qu'un assemblage d'unités; il est alors besoin d'un juge qui décide; l'ame embarrassée, & réveillant en elle l'entendement, est contrainte de faire des recherches, & de se demander à elle-même ce que c'est que l'unité. Dans ce cas, la connoissance de l'unité est une de celles qui élèvent l'ame, & la tournent du côté de la contemplation de l'être.

GLAUCON.

Mais la vue de l'unité cause en nous l'effet dont vous parlez. Car nous voyons en même-temps la même chose comme une, & comme infinie en nombre.

SOCRATE.

Ce qui arrive à l'unité, ne doit il pas aussi arriver à tout nombre quel qu'il soit?

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Or, l'arithmétique & la science du calcul ont pour objet les nombres.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Elles conduisent par conséquent l'une & l'autre à la connoissance de la vérité.

GLAUCON.

Parfaitement bien.

SOCRATE.

Voilà donc déjà une des sciences que nous cherchons. Elle est nécessaire au guerrier pour bien disposer une armée; au philosophe, pour sortir de l'existence des choses, & passer jusqu'à leur essence; sans quoi il ne parviendra jamais à bien raisonner.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Mais celui à qui nous confions la garde de notre république, est tout-à-la-fois guerrier & philosophe.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Faisons donc une loi à ceux qui sont destinés chez nous à remplir les premières places, de s'appliquer à la science du calcul, de l'étudier, non pas superficiellement, mais jusqu'à ce que par la plus pure lumière de l'esprit, ils en soient venus à connoître la nature & les propriétés des nombres: ni pour la faire servir comme les marchands & les commerçans aux ventes & aux achats; mais pour l'appliquer aux usages de la guerre, & pour faciliter à l'ame le passage de la génération à la vérité & à l'essence.

GLAUCON.

Vous dites très-bien.

SOCRATE.

Je ne puis m'empêcher d'admirer combien cette science du calcul est belle en soi; combien elle est utile au dessein que nous nous proposons; lorsqu'on l'étudie pour elle-même, & non pour la dégrader en l'appliquant au négoce.

GLAUCON.

Qu'admirez vous donc si fort en elle?

SOCRATE.

La vertu qu'elle a d'élever l'ame, ainsi que nous venons de dire, en l'obligeant à raisonner sur les nombres tels qu'ils sont en eux-mêmes, de sorte qu'elle ne puisse souffrir qu'on lui donne pour de vrais nombres, des quantités visibles ou palpables. Vous savez sans doute ce que sont ceux qui sont versés dans cette science. Si vous essayez en leur présence de diviser l'unité par la pensée, ils se moquent de vous, & ne vous écoutent pas, mais si vous la divisez, ils la multiplient, craignant toujours que l'unité ne paroisse point ce qu'elle est, c'est-à dire, une; mais un assemblage de parties.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Et si on leur demandoit de quels nombres parlez vous? Où sont ces unités telles que vous les supposez, parfaitement égales entr'elles, sans qu'il y ait la moindre différence, & qui ne sont point composées de parties? Mon cher Glaucon, que croyez-vous qu'ils répondissent?

GLAUCON.

Je crois qu'ils répondroient qu'ils parlent de ces nombres

nombres qui ne tombent pas sous les sens, & qu'on ne peut saisir autrement que par la pensée.

SOCRATE.

Ainsi, vous voyez, mon cher ami, que nous ne pouvons absolument nous passer de cette science, puisque nous jugeons qu'elle oblige l'ame à se servir de l'entendement pour connoître la vérité.

GLAUCON.

Il est certain qu'elle est merveilleusement propre à produire cet effet?

SOCRATE.

Avez-vous aussi observé que ceux qui ont l'esprit de combinaison, ont beaucoup d'ouverture pour la plûpart des sciences; & que même les esprits pesans, lorsqu'ils se sont exercés & rompus au calcul, en retirent au moins cet avantage, d'acquérir plus de facilité & de pénétration pour tout le reste?

GLAUCON.

La chose est ainsi.

SOCRATE.

Au reste, il vous feroit difficile de trouver beaucoup de sciences qui coûtent plus à apprendre à & approfondir que celle-ci.

GLAUCON.

Je le crois.

SOCRATE.

Ainsi, par toutes ces raisons, nous ne devons pas la négliger. Mais il y faut appliquer de bonne heure ceux qui seront nés avec un excellent naturel.

GLAUCON.

J'y consens.

SOCRATE.

Mettons-la donc à part, & voyons si la science, qui tient à celle-ci nous convient ou non.

GLAUCON.

Qu'elle est-elle? Ne seroit-ce point la géométrie?

SOCRATE.

Elle même.

GLAUCON.

Il est évident qu'elle nous convient, du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. Car toutes les choses égales, un géometre s'entendra mieux qu'un autre à asseoir un camp, à prendre des places, à resserrer ou à étendre une armée, & à lui faire faire toutes les évolutions qui sont d'usage dans une action, ou dans une marche.

SOCRATE.

A vous dire le vrai, il n'est pas besoin pour cela de beaucoup de géométrie & de calcul. Il faut voir si la plus grande & la plus profonde partie de cette science tend à rendre plus facile à l'esprit la contemplation de l'idée du bien. Et cet effet, disons-nous, est le propre des sciences, qui obligent l'ame à se tourner vers le lieu où est cet être le plus heureux de tous les êtres, que l'ame doit s'efforcer de connoître en toute maniere.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Si donc la géométrie porte l'ame à contempler l'essence des choses, elle nous convient : si elle s'arrête à leur existence, elle ne nous convient pas.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Or, aucun de ceux qui ont la moindre teinture de géométrie, ne nous contestera que le but de cette science est directement contraire aux discours que tiennent ceux qui la traitent.

GLAUCON

Comment cela?

SOCRATE.

Le langage qu'ils employent est fort plaisant; quoiqu'ils ne puissent s'empêcher d'en user. Ils ne parlent que de quarrer, de prolonger, d'ajouter, & ainsi du reste, comme s'ils faisoient quelque chose, & que toutes leurs démonstrations tendissent à la pratique; tandis qu'en effet cette science se termine à la pure spéculation.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Convenez encore d'une chose.

GLAUCON.

De quoi ?

SOCRATE.

Que c'est à la spéculation de ce qui est toujours, & non à celle de ce qui naît & périt dans le temps.

GLAUCON.

Je n'ai pas de peine à en convenir, car la géométrie a pour objet la connoissance de ce qui est toujours.

SOCRATE.

Par conséquent, elle attire l'ame vers la vérité; elle forme en elle l'esprit philosophique, en l'obligeant à porter en haut ses regards, qu'elle fixe mal-à-propos sur les choses d'ici bas.

GLAUCON.

Rien n'est plus certain.

SOCRATE.

Nous ordonnerons donc très-expressément aux citoyens de la plus belle république qui fût jamais, de ne point négliger l'étude de la géométrie: d'autant plus, qu'outre cet avantage principal, elle en a encore d'autres qui ne sont pas à mépriser.

GLAUCON.

Quels sont-ils ?

SOCRATE.

D'abord, ceux dont vous avez parlé, & qui regardent la guerre. De plus, elle donne à l'esprit de l'ouverture pour les autres sciences; nous voyons qu'il y a à cet égard une différence du tout au tout, entre celui qui est versé dans la géométrie & celui qui ne l'est point.

GLAUCON.

La différence est très-grande en effet.

SOCRATE.

Nous ferons donc apprendre encore cette science à nos jeunes éleves.

GLAUCON.

Je le veux bien.

SOCRATE.

Mettrons nous l'astronomie pour la troisième ? Que vous en semble ?

GLAUCON.

J'en suis fort d'avis: d'autant plus qu'il n'est pas moins nécessaire au guerrier, qu'au laboureur & au pilote, d'avoir une exacte connoissance des saisons, des mois & des années.

SOCRATE.

Vous êtes plaisant. Il semble que vous craigniez que le vulgaire ne vous reproche de faire entrer des sciences inutiles dans votre plan d'éducation. Les sciences dont nous parlons, ont un avantage considérable, mais dont peu de gens conviendront: c'est de purifier, de ranimer l'organe de l'ame éteint & aveuglé par les autres occupations de la vie: organe néanmoins dont la conservation nous importe mille fois plus que celle des yeux du corps; puisque c'est par lui seul qu'on apperçoit la vérité. Ceux qui pensent comme nous sur ce point, applaudiront à votre choix. Mais ne vous attendez pas au suffrage de ceux qui n'ont jamais fait ces réflexions, & qui ne voient dans ces sciences d'autre utilité, que celles qui frappent leurs sens. Or, voyez à présent pour qui vous parlez. N'est-il pas vrai que ce n'est ni pour les uns ni pour les autres, mais pour vous-même que vous vous entretenez avec moi; quoique vous soyez dans la disposition de ne point envier aux autres l'utilité qu'ils pourront retirer de cette conversation ?

GLAUCON.

Il est vrai que c'est principalement pour moi que je vous interroge & que je réponds.

SOCRATE.

Si cela est, revenons sur nos pas. Nous n'avons pas pris la science qui suit immédiatement la géométrie.

GLAUCON.

Comment avons-nous donc fait ?

SOCRATE.

Après la surface, nous avons pris le solide mû circulairement, avant que de prendre le solide en lui-même. L'ordre exigeoit qu'après ce qui est composé de deux dimensions, nous prissions les solides qui en ont trois, c'est-à-dire, le cube & tout ce qui a de la profondeur.

GLAUCON.

Cela est vrai. Mais il me semble, Socrate, qu'on n'a encore fait en ce genre, aucune découverte.

SOCRATE.

Cela vient de deux causes. La première est qu'aucune république ne fait assez de cas de ces découvertes, & qu'on y travaille foiblement parce qu'elles sont pénibles. La seconde est que ceux qui s'y appliquent auroient besoin d'un guide, sans lequel leurs recherches seront inutiles. Or il est difficile d'en trouver un bon ; & quand on en trouveroit un, dans l'état présent des choses, ceux qui s'occupent de ces recherches, ont trop de présomption pour vouloir lui soumettre leurs lumières. Mais si une république entière présidoit à leur travail, & qu'elle en fît quelque estime ils se prêteroient à ses vues, & par des efforts constans & redoublés ils ne tarderoient pas à découvrir la vérité : puisqu'aujourd'hui même, malgré le mépris qu'on fait de cette science, & quoique le petit nombre de ceux qui travaillent à l'enrichir, ignorent de quelle utilité seront leurs découvertes; néanmoins la force de ses charmes triomphe de tous les obstacles, & chaque jour elle fait de nouveaux progrès. Je ne suis point surpris au reste qu'elle ait tant de pouvoir sur les esprits.

GLAUCON.

Je conviens qu'il n'est point d'étude plus attrayante que celle-là. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. Vous mettiez d'abord la géométrie ou la science des surfaces.

SOCRATE.

Oui.

GLAUCON.

Et immédiatement après vous avez mis l'astronomie, ensuite vous êtes revenu sur vos pas.

SOCRATE.

C'est qu'en voulant trop me hâter, je recule au lieu d'avancer. Je devois après la géométrie parler de la formation des solides : mais voyant qu'on n'a encore rien découvert sur cette matière, je l'ai laissée à côté pour passer à l'astronomie, c'est-à-dire, aux solides mis en mouvement.

GLAUCON.

C'est bien dit.

SOCRATE.

Mettons donc l'astronomie à la quatrième place ; regardant comme découverte la science que nous omettons, parce qu'elle le sera infailliblement, si tout un état prend à tâche d'y travailler.

GLAUCON.

Il y a bien de l'apparence. Mais comme vous m'avez reproché d'affecter de faire l'éloge de l'astronomie, je vais la louer d'une manière conforme à vos idées. Car il est, ce me semble, évident pour tout le monde, qu'elle oblige l'ame à regarder en haut, & à passer des choses de la terre à de la contemplation de celles du ciel.

SOCRATE.

Cela est donc évident pour tout autre que pour moi? Car je n'en juge pas tout-à-fait de même.

GLAUCON.

Comment en jugez-vous ?

SOCRATE.

Je pense que de la manière dont l'étudient ceux qui s'appliquent à la philosophie, elle fait regarder en bas.

GLAUCON.

Que voulez-vous dire.

SOCRATE.

Il me paroît que vous vous formez une idée singulière de ce que j'appelle la connoissance des choses d'en haut. Vous croyez sans doute que si quelqu'un apprenoit quelque chose en considérant de bas en haut les peintures d'un plafond, il regarderoit des yeux de l'ame & non de ceux du corps. Peut être avez-vous raison, & me trompé-je grossièrement. Pour moi je ne puis reconnoître d'autre science qui fasse regarder l'ame en haut, que celle qui a pour objet ce qui est, & ce qu'on ne voit pas. Et tandis que quelqu'un s'occupera de quelque chose de sensible, soit qu'il regarde en l'air la bouche béante, soit qu'il baisse la tête & ferme les yeux ; je ne dirai jamais qu'il apprend quelque chose, parce que rien de sensible n'est l'objet de la science ; ni que son ame regarde en haut, mais en bas, quand il seroit couché à la renverse sur terre ou sur mer.

GLAUCON.

Vous avez raison de me reprendre : je n'ai que

ce que je mérite. Mais dites-moi ce que vous blamez dans la manière dont on étudie aujourd'hui l'astronomie, & quel changement il faudroit y faire pour la rendre utile à notre dessein.

SOCRATE.

Le voici. Qu'on admire, à la bonne heure, la beauté & l'ordre des astres dont le ciel est orné: mais comme après tout ce sont des objets sensibles, je veux qu'on les mette fort au-dessous des astres véritables & des rapports que gardent entr'elles la vitesse & la lenteur réelle, en donnant le mouvement à ces astres & au monde idéal, selon le vrai nombre & toutes les vraies figures. Or, toutes ces choses échappent à la vue, & ne peuvent se saisir que par l'entendement & la pensée: croyez-vous le contraire?

GLAUCON.

Nullement.

SOCRATE.

Je veux donc que le spectacle que nous offre le ciel physique, nous serve en qualité d'exemplaire à mieux connoître les astres intelligibles; & qu'on fasse en les voyant ce que feroit un habile géomètre à l'aspect de figures plates ou en relief travaillées par Pedale, ou peintes de la main d'un excellent artiste. En les considérant, il ne pourroit s'empêcher de les regarder comme des chefs-d'œuvres de l'art: mais il croiroit en même temps que ce seroit une chose ridicule de les étudier avec attention; dans l'espérance d'y découvrir la vérité touchant le rapport d'égalité, celui du tout à sa moitié, ou quelqu'autre rapport que ce soit.

GLAUCON.

Auroit-il tort de trouver cela ridicule?

SOCRATE.

Le véritable astronome n'aura-t-il pas la même pensée en jettant les yeux sur les révolutions célestes? Il croira sans doute que l'ouvrier du ciel a donné à son ouvrage toute la beauté dont il étoit capable; mais n'êtes vous pas persuadé qu'il prendra pour une extravagance de s'imaginer que les rapports du jour à la nuit, des jours au mois; des mois aux années, des révolutions des astres comparées entr'elles & avec celle du soleil, soient toujours les mêmes, & qu'ils ne changent jamais, quoique ces astres soient matériels & visibles; & de chercher en toute manière à découvrir le vrai en tout cela?

GLAUCON.

A présent que je vous entends, la chose me semble ainsi.

SOCRATE.

Nous nous servirons donc des astres dans l'étude de l'astronomie, comme on se sert en géométrie des figures tracées sur le papier; sans nous arrêter à ce qui se passe dans le ciel, si nous voulons devenir de vrais astronomes, & tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre ame, qui sans cela nous sera inutile.

GLAUCON.

Vous rendez par-là l'étude de l'astronomie beaucoup plus difficile qu'elle ne l'est aujourd'hui.

SOCRATE.

Je pense que nous prescrirons la même méthode à l'égard des autres sciences. Autrement, de quel avantage seroient nos loix? Mais pourriez-vous me rappeller encore quelque science qui serve à notre dessein?

GLAUCON.

Il ne m'en vient maintenant aucune à l'esprit.

SOCRATE.

Cependant le mouvement seul, à ce qu'il me semble, nous en fournit plusieurs espèces. Un savant pourroit peut-être les nommer toutes. Pour nous, nous ne nommerons que les deux que nous connoissons.

GLAUCON.

Quelles sont ces deux espèces?

SOCRATE.

L'astronomie est la première: l'autre est celle qui lui répond.

GLAUCON.

Quelle est cette autre?

SOCRATE.

Il paroît que le mouvement harmonique enchante les oreilles, comme le mouvement des astres enchante les yeux. Ces deux sciences, l'astronomie & la musique, sont sœurs, disent les Pythagoriciens, & nous après eux: n'est-ce pas?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Comme ils ont extrêmement approfondi cette

matière, nous profiterons de ce qu'ils en ont dit, ainsi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce soit, en observant néanmoins avec soin notre maxime.

GLAUCON.

Quelle maxime ?

SORATE.

De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos élèves des leçons imparfaites, qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoissances, comme nous le disions tout-à-l'heure au sujet de l'astronomie. Ne savez-vous pas que la musique aujourd'hui n'est pas mieux traitée que sa sœur ? On borne cette science à la mesure des tons & des accords sensibles : travail aussi inutile que celui des astronomes dont j'ai parlé.

GLAUCON.

Il est vrai que rien n'est plus plaisant. Nos musiciens parlent sans cesse de cadences ; ils approchent l'oreille, comme pour surprendre les sons au passage : les uns disent qu'ils entendent un son mitoyen entre deux tons, & que ce son est le plus petit intervalle qui les sépare : les autres soutiennent au contraire que ces deux tons sont parfaitement semblables ; les uns & les autres préfèrent le jugement de l'oreille à celui de l'esprit.

SOCRATE.

Vous parlez de ces braves musiciens, qui font souffrir les cordes, qui les mettent à la question & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pousser plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leur donnent, & des accusations dont ils les chargent sur leur obstination à refuser certains sons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laisse, & je déclare que ce n'est point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enseigner l'harmonie à nos élèves. eeux-ci font la même chose que les astronomes. Ils cherchent de quels nombres résultent les accords qui frappent l'oreille : mais ils n'ont jamais mis en problême, d'examiner quels sont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le sont pas ; ni d'où viennent entre eux cette différence.

GLAUCON.

Cette recherche est vraiment sublime.

SOCRATE.

Elle conduit à la découverte du beau & du bon ; si l'on s'y prend d'une autre manière, elle ne servira de rien.

GLAUCON.

Je le crois.

SOCRATE.

Je pense en effet que si la méthode que nous avons prescrite pour l'étude des sciences, va jusqu'à faire connoître la liaison & les rapports intimes qu'elles ont entr'elles ; si par le raisonnement on vient à saisir quel est le lien qui les unit ; cette étude alors, loin d'être ingrate & inutile, sera d'un grand secours pour la fin que nous nous proposons. Sans cela on se donnera une peine superflue.

GLAUCON.

Je suis de votre sentiment : mais, Socrate, ce travail sera bien long & bien pénible.

SOCRATE.

Que voulez-vous dire ? ce n'est encore là que le préambule. Ne savez-vous pas que tout ceci n'est que pour préparer l'esprit à l'intelligence de la loi ? Tous ceux qui sont versés dans ces sciences sont-ils dialecticiens, à votre avis ?

GLAUCON.

Non certes : je n'en ai trouvé qu'un très-petit nombre.

SOCRATE.

Mais quoi ? si l'on n'est pas en état de donner ou d'entendre la raison de chaque chose, croyez-vous qu'on puisse jamais bien connoître ce que nous avons dit qu'il falloit savoir ?

GLAUCON.

Je ne le crois pas.

SOCRATE.

Nous voilà enfin parvenus, mon cher Glaucon, à la loi même qui comprend l'art de la dialectique. Cette science, toute spirituelle quelle est, peut être représentée par l'organe de la vue, & par ce passage progressif dont nous parlions, de l'aspect des animaux à celui des astres, & enfin à la contemplation du soleil même. Ainsi celui qui s'applique à la dialectique s'interdisant absolument l'usage des sens, s'élève par la raison seule jusqu'à l'essence des choses : & s'il continue ses recherches jusqu'à ce qu'il ait saisi par la pensée l'essence du bien, il est arrivé au terme des connoissances intellectuelles, comme celui qui voit

le soleil est parvenu au terme de la connoissance des choses visibles.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

N'est-ce pas là ce que vous appellez la marche & le progrès de la dialectique ?

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Là on commence par être délivré de ses chaînes : puis laissant les ombres, on se tourne vers ces figures artificielles & ce feu qui éclairoit l'antre. Enfin on sort de ce lieu souterrain pour s'élever jusqu'aux lieux qu'éclaire le soleil ; & parce que les yeux foibles & éblouis ne peuvent se porter d'abord ni sur les animaux, ni sur les plantes, ni sur le soleil, on a recours à leurs images peintes dans les eaux. Ici l'ame a également recours à des phantômes, mais à des phantômes divins ; aux ombres des êtres véritables, & non aux ombres de ce qui n'est que l'image de l'être, à des ombres formées par une lumière dont le soleil lui-même n'est qu'une foible représentation. L'étude des sciences dont nous avons parlé, produit cet admirable effet. Elle élève la partie la plus noble de l'ame jusqu'à la contemplation du plus excellent de tous les êtres ; de même que dans l'autre cas l'œil, la partie du corps la plus brillante, contemple le plus lumineux des astres placés dans ce monde matériel & visible.

GLAUCON.

Je tombe d'accord de ce que vous dites. Cependant, sous un certain jour, la chose me paroît difficile à croire : sous un autre jour, elle me paroît difficile à rejetter. Mais comme ce n'est pas la seule fois que nous parlerons de ce sujet, & que nous y reviendrons souvent dans la suite, supposons que cela est ainsi : venons à la loi même, & expliquons-la avec autant de soin que nous avons expliqué le préambule. Dites-nous donc en quoi consiste la dialectique, en combien d'espèces elle se divise, & par quels chemins on y parvient. Car il y a apparence que le terme où ces chemins aboutissent, est le repos de l'ame & la fin de son voyage.

SOCRATE.

Vous ne pourriez point me suivre jusques-là, mon cher Glaucon : car pour moi, la bonne volonté ne me manqueroit pas ; ce ne seroit plus l'image du bien que je vous ferois voir, mais le bien lui-même ; du moins c'est ma pensée. Au reste, que ce soit le bien lui-même ou non, je ne prétends pas le garantir ; ce que je puis assurer, c'est que ce doit être quelque chose de fort approchant : n'est-ce pas ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Et que la dialectique seule peut le découvrir à un esprit exercé dans les sciences qui servent de préparation à celle-là ; la chose étant impossible par toute autre voye ?

GLAUCON.

Nous pouvons encore l'assurer.

SOCRATE.

Au moins il est un point que personne ne nous contestera ; c'est que cette méthode est la seule qui essaye de saisir d'une vue générale la nature & l'essence de chaque chose : car d'abord tous les arts, sans exception, assujettis aux opinions & aux caprices des hommes, s'occupent de générations & de compositions, ou s'appliquent à la culture & à l'entretien des ouvrages de la nature & de l'art. Quant à la géométrie & autres sciences de cette nature, qui, selon nous, atteignent en partie ce qui est ; nous voyons que la connoissance qu'elles ont de l'être ressemble à celle d'un songe : qu'il leur sera toujours impossible de le voir de cette vue claire qui distingue la veille du songe, tandis qu'elles se serviront de suppositions dont elles ne peuvent rendre raison & auxquelles elles n'osent toucher. Quel moyen en effet de donner le nom de science à des démonstrations fondées sur des principes qu'on ne conçoit pas évidemment, & sur lesquels néanmoins portent les conclusions & les propositions intermédiaires ?

GLAUCON.

Il n'y a pas moyen.

SOCRATE.

Il n'y a donc que la méthode dialectique qui marche par la voie de la science, parce qu'elle n'employe les hypothèses, que pour remonter à un principe qui lui sert de base ; parce qu'elle tire peu à peu l'œil de l'ame du sale bourbier où il est plongé, qu'elle l'élève en haut avec le secours & par le ministère des arts dont nous avons parlé. Nous les avons appellés plusieurs fois du nom de science, pour nous conformer à l'usage : mais il faut leur donner un autre nom, qui tienne le milieu entre l'obscurité de l'opinion & l'évidence de la science : nous nous

ommes servis plus haut de celui de connoissance raisonnée. Mais nous avons, ce me semble, des choses trop importantes à examiner, pour nous arrêter à une dispute de noms.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Mon avis est donc que nous continuions d'appeler science la première & la plus parfaite manière de connoître; connoissance raisonnée, la seconde; foi, la troisième; conjecture, la quatrième; comprenant les deux dernières sous le nom d'opinion, & les deux premières sous celui d'intelligence : de sorte que ce qui naît soit l'objet de l'opinion & ce qui est celui de l'intelligence, & que l'intelligence soit à l'opinion, la science à la foi, la connoissance raisonnée à la conjecture, ce que l'essence est à la génération. Laissons pour le présent, mon cher Glaucon, l'examen des raisons qui fondent cette analogie, ainsi que la manière de diviser en deux espèces le genre des objets qui tombent sous l'opinion, & celui qui appartient à l'intelligence, pour ne pas nous jetter dans des discussions plus longues que toutes celles dont nous sommes sortis.

GLAUCON.

Faites tout ce qu'il vous plaira, je tâcherai de vous suivre autant que je pourrai.

SOCRATE.

N'appellez-vous pas dialecticien celui qui connoît la raison de l'essence de chaque chose? Et ne dites-vous pas d'un homme qu'il n'a pas l'intelligence d'une chose, lorsqu'il ne peut en rendre raison ni à lui-même ni aux autres?

GLAUCON.

Comment pourrois je ne pas le dire?

SOCRATE.

Raisonnons de la même manière à l'égard du bien. Ne direz-vous pas d'un homme qui ne peut séparer par l'entendement l'idée du bien de toutes les autres, ni en donner une définition précise, ni après avoir parcouru de rang en rang les différentes classes d'idées, comme une armée rangée en bataille, reconnoître celle-ci entre toutes les autres, non par une simple opinion, mais par une science certaine, & procéder dans cet examen avec une raison sûre & incapable de broncher; encore un coup, ne direz-vous pas de lui qu'il ne connoît ni le bien par essence, ni aucun autre bien que s'il saisit quelque phantôme de bien, ce n'est point par la science, mais par l'opinion qu'il le saisit; que sa vie se passe dans un profond sommeil accompagné de songes & de rêveries, & qu'avant que de se réveiller, il descendra aux enfers pour y dormir d'un sommeil parfait?

GLAUCON.

Oui certes, je le dirai.

SOCRATE.

Mais si vous vous trouviez un jour chargé en effet de l'éducation de ces mêmes élèves, que vous formez ici par manière de discours; vous ne les mettriez pas sans doute à la tête de votre république, avec un plein pouvoir de disposer des plus grandes affaires, s'ils ne pouvoient rendre raison de rien.

GLAUCON.

Non assurément.

SOCRATE.

Vous leur prescrirez donc un plan d'éducation propre à les rendre habiles dans la science d'interroger & de répondre.

GLAUCON.

Aidé de vos conseils, je le leur prescrirai.

SOCRATE.

Ainsi vous jugez que la dialectique est pour ainsi parler, le faîte & le comble des autres sciences, qu'il n'en est aucune qu'on doive placer au dessus d'elle, qu'elles trouvent toutes en elle leur fin & leur perfection.

GLAUCON.

Oui

SOCRATE.

Il vous reste par conséquent à régler qui sont ceux à qui nous ferons part de ces sciences, & de quelle manière nous nous y prendrons.

GLAUCON.

Cela est évident.

SOCRATE.

Vous rappellez-vous quel étoit le caractère de ceux que nous avons choisis pour gouverneurs?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Persuadez-vous donc bien que ce sont des hommes de cette trempe que nous devons choisir, qu'il faut préférer ceux qui sont les plus fermes, les plus vaillans, & s'il se peut, les plus beaux. Mais la hauteur & la noblesse des sentimens ne suffit pas; il est encore nécessaire qu'ils ayent des talens convenables à l'éducation que nous voulons leur donner?

GLAUCON.

Quels sont ces talens?

SOCRATE.

De la disposition pour les sciences, & de la facilité à apprendre, car l'ame s'effraye & se dégoûte bien plus vite de l'étude des sciences abstraites, que des exercices du corps, parce que la peine n'est que pour elle seule, & que le corps ne la partage point.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Il faut de plus qu'ils ayent de la mémoire, qu'ils aiment le travail, & toute espèce de travail, sans distinction; autrement, comment croyez-vous qu'ils consentent à allier ensemble tant d'exercices du corps, tant de réflexions & de travaux de l'esprit?

GLAUCON.

Jamais ils n'y consentiront, s'ils ne sont nés avec le plus heureux naturel.

SOCRATE.

La faute que l'on fait aujourd'hui, & l'opprobre qui en rejaillit sur la philosophie, viennent, comme nous avons dit plus haut, de ce qu'on n'a point assez d'égard à la dignité de cette science: elle n'est point faite pour des esprits faux & bâtards, mais pour des ames franches & vraies.

GLAUCON.

Comment l'entendez-vous?

SOCRATE.

D'abord, ceux qui veulent s'y appliquer doivent être à l'abri de tout reproche en ce qui concerne l'amour du travail. Il ne faut pas qu'ils soient en partie laborieux, en partie indolens; ce qui arrive lorsqu'un jeune homme rempli d'ardeur pour le gymnase, pour la chasse, pour tous les exercices du corps, n'a d'ailleurs aucun goût pour tout ce qui s'appelle études, recherches, conversations savantes, & qu'il craint le travail en ces sortes de rencontres: j'en dis autant de celui qui est d'un caractère opposé.

GLAUCON.

Rien n'est plus vrai.

SOCRATE.

Ne mettons-nous pas encore au rang des naturels imparfaits par rapport à l'étude de la vérité les ames qui, détestant le mensonge volontaire, & ne pouvant le souffrir sans répugnance dans elles-mêmes, ni sans indignation dans les autres, n'ont pas la même horreur pour le mensonge involontaire, ne se déplaisent pas à leurs propres yeux, lorsqu'elles sont convaincues d'ignorance, & s'y veautrent avec la même complaisance qu'un pourceau dans la fange?

GLAUCON.

Oui, sans doute.

SOCRATE.

Il ne faut pas apporter une moindre attention à discerner les naturels francs d'avec les naturels bâtards, à l'égard de la tempérance, de la force, de la grandeur d'ame, & des autres vertus. Faute de savoir les distinguer, les particuliers & les états commettent leurs intérêts, ceux-ci à des magistrats ceux-là à des amis faux & imparfaits.

GLAUCON.

Cela n'est que trop ordinaire.

SOCRATE.

Prenons donc les plus justes mesures pour faire un bon choix; parce que, si nous n'appliquons à des études, & à des exercices de cette importance, que des sujets auxquels il ne manque rien, ni du côté du corps, ni du côté de l'ame, la justice n'aura nul reproche à nous faire; notre république & nos loix se maintiendront: mais, si nous y présentons des sujets indignes, le contraire arrivera, & nous couvrirons la philosophie d'un ridicule encore plus humiliant.

GLAUCON.

Ce seroit une tache honteuse pour nous.

SOCRATE.

Sans doute; mais je ne m'apperçois pas que j'apprête moi-même ici à rire à mes dépens.

GLAUCON.

GLAUCON.

En quoi donc ?

SOCRATE.

J'oublie que tout ceci n'est qu'un projet, & je parle avec autant de véhémence que si la chose s'executoit sous nos yeux. Ce qui m'a si fort échauffé, c'est qu'en parlant j'ai jetté les yeux sur la philosophie ; & la voyant traînée avec le dernier mépris, je n'ai pu m'empêcher d'en témoigner mon chagrin & mon indignation contre ceux qui l'outragent.

GLAUCON.

Votre auditeur ne trouve pas que vous ayez rien dit de trop fort.

SOCRATE.

L'orateur n'en juge pas de même. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que notre premier choix tomboit sur des vieillards, & qu'ici un pareil choix ne seroit pas de saison ; car il n'en faut pas croire Solon, lorsqu'il dit qu'un vieillard peut apprendre beaucoup de choses. Il est encore moins en état d'apprendre que de courir; tous les grands travaux sont pour la jeunesse.

GLAUCON.

Cela est certain.

SOCRATE.

Nous leur proposerons donc, dès l'âge le plus tendre, l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & des autres sciences qui servent de préparation à la dialectique ; mais, en leur enseignant, il faut bannir tout ce qui pourroit sentir la gêne & la contrainte.

GLAUCON.

Pour quelle raison ?

SOCRATE.

Parce qu'un esprit libre ne doit rien apprendre par contrainte. Que les exercices du corps soient forcés ou volontaires, le corps n'en tire pas pour cela plus ou moins d'avantage ; mais les leçons qu'on fait entrer de force dans l'ame, n'y demeurent pas.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Ne gênez donc pas l'esprit des enfans dans les leçons que vous leur donnerez : faites plutôt en sorte qu'ils s'instruisent en jouant ; par-là vous ferez plus à portée de connoître les talens d'un chacun.

GLAUCON.

Ce que vous me dites me paroît très-sensé.

SOCRATE.

Vous souvient-il aussi de ce que nous disions plus haut, qu'il falloit mener les enfans à la guerre sur des chevaux, les rendre spectateurs du combat, les approcher même de la mêlée, lorsqu'on le pourra sans danger, & leur faire goûter du sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute ?

GLAUCON.

Je m'en souviens.

SOCRATE.

Vous mettrez à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, & plus d'ardeur pour les sciences.

GLAUCON.

A quel âge ?

SOCRATE.

Lorsqu'ils auront fini leur cours d'exercice gymnastique ; car, pendant tout ce tems, qui sera de deux ou trois ans, il leur est impossible de faire autre chose, rien n'étant plus ennemi des sciences, que la fatigue & le sommeil : d'ailleurs, les travaux du corps sont une épreuve à laquelle il est très important de les mettre.

GLAUCON.

Je le pense.

SOCRATE.

Après ce tems, lorsqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, vous accorderez à ceux que vous aurez choisis quelques distinctions honorables, & vous leur proposerez en gros les sciences qu'ils auront étudiées en détail dans l'enfance, afin qu'ils s'accoutument à voir d'un coup d'œil les rapports que les sciences ont entr'elles, & à connoître la nature de ce qui est.

GLAUCON.

Cette méthode d'apprendre est la seule qui puisse affermir en eux les connoissances qu'ils auront acquises.

SOCRATE.

C'est aussi le moyen le plus sûr de distinguer l'esprit dialecticien de tout autre esprit ; car celui qui peut rassembler dans un seul point de vûe les objets les plus éloignés, est né pour la dialectique ; les autres n'y sont pas propres.

GLAUCON.

Je suis du même sentiment.

SOCRATE.

Après avoir remarqué avec soin les meilleurs esprits, vous ferez un second choix de ceux qui, jusqu'à l'âge de trente ans, auront montré plus de constance & de fermeté, soit dans l'étude des sciences, soit dans les travaux de la guerre, soit dans les autres épreuves prescrites par les loix : vous les élèverez à de plus grands honneurs ; & vous observerez, en les appliquant à la dialectique, ceux qui, sans s'aider de leurs yeux, ni des autres sens, pourront sur les pas de la vérité s'élever jusqu'à la connoissance de l'être ; & c'est ici, mon cher Glaucon, qu'il faut apporter les plus grandes précautions.

GLAUCON.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Avez-vous fait attention au grand mal qui régne de nos jours dans la dialectique ?

GLAUCON.

Quel mal ?

SOCRATE.

Elle est pleine de déréglement & de désordre.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Croyez-vous qu'il y ait en ce désordre rien de surprenant, & n'excusez-vous pas ceux qui s'y laissent aller ?

GLAUCON.

Par où sont-ils excusables ?

SOCRATE.

Il leur arrive la même chose qu'à un enfant supposé, qui élevé dans le sein d'une famille noble, opulente, au milieu du faste & des flatteurs, s'appercevroit étant devenu grand, que ceux qui se disent ses parens ne le sont pas, sans pouvoir découvrir ceux qui le sont véritablement. Me diriez-vous bien quels seroient ses sentimens à l'égard de ses flatteurs & de ses parens prétendus, avant qu'il eût connoissance de sa supposition, & après qu'il en seroit instruit ? Ou voulez-vous savoir là-dessus ma pensée ?

GLAUCON.

Je le veux bien.

SOCRATE.

Je m'imagine qu'il auroit d'abord plus de respect pour son père, sa mère, & les autres qu'il regarderoit comme ses proches, que pour ses flatteurs ; qu'il auroit plus d'empressement à les secourir, s'il les voyoit dans l'indigence ; qu'il seroit moins disposé à les maltraiter de paroles ou d'actions ; en un mot, que dans les choses essentielles il leur obéiroit plutôt qu'à ses flatteurs, pendant tout le tems qu'il ignoreroit son état.

GLAUCON.

Il y a apparence.

SOCRATE.

Mais qu'à peine il auroit connu la vérité, qu'aussitôt son respect & ses attentions diminueroient à l'égard de ses parens, & augmenteroient pour ses flatteurs ; qu'il s'abandonneroit à ceux-ci avec moins de réserve qu'auparavant, suivant en tout leurs conseils, & vivant avec eux publiquement dans la plus grande familiarité ; tandis qu'il ne s'embarasseroit nullement de ce père & de ces parens supposés, à moins qu'il ne fût d'un naturel très doux & très modéré.

GLAUCON.

La chose ne manqueroit pas d'arriver comme vous le dites ; mais comment appliquer ce tableau au désordre dont vous vous plaignez ?

SOCRATE.

Le voici. Dès l'enfance, ne nous élève-t-on pas dans des principes de justice & d'honnêteté, que nous honorons, à qui nous obéissons comme à nos parens ?

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

N'est-il pas aussi des maximes opposées à celles-là ? maximes qui ne tendent qu'au plaisir, qui obsèdent notre ame comme autant de flatteurs, qui nous sollicitent vivement, mais qui ne nous persuadent pas, du moins ceux d'entre nous qui sont les plus sages, & qui conservent toujours pour les maximes dans lesquelles on les a élevés le même respect & la même soumission.

GLAUCON.

Cela est encore vrai.

SOCRATE.

Maintenant, si on vient demander à quelqu'un qui est dans cette disposition d'esprit ce que c'est que l'honnête; & si après qu'il a répondu conformément à ce qu'il a appris de la bouche du législateur, on réfute sa réponse, on le confond à plusieurs reprises, & on le réduit à douter s'il y a rien qui soit honnête en soi plutôt que deshonnête : si on en fait autant à l'égard du juste, du bon, & des autres choses qu'il révéroit le plus; quel parti croyez-vous qu'il prenne au sujet du respect & de la soumission qu'il doit leur rendre ?

GLAUCON.

C'est une nécessité qu'il les honore & leur obéisse moins que devant.

SOCRATE.

Mais, lorsqu'il en sera venu à n'avoir plus le même respect pour ces maximes, & à ne plus reconnoître les rapports intimes qu'elles ont avec lui, & qu'il lui sera d'ailleurs impossible de découvrir le vrai par lui-même; se peut-il faire qu'il embrasse d'autres maximes que celles qui le flattent ?

GLAUCON.

Non.

SOCRATE.

Il deviendra donc rebelle aux loix, de soumis qu'il leur étoit auparavant.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainsi, vous voyez que ceux qui s'appliquent à la dialectique de la manière que je viens de dire, doivent tomber dans cet inconvénient; & qu'après tout ils méritent qu'on leur pardonne.

GLAUCON.

Et de plus qu'on les plaigne.

SOCRATE.

Or, afin de ne pas exposer nos élèves au même inconvénient; lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans, vous les appliquerez sérieusement à cette science, avec toutes les précautions nécessaires.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

N'est-ce pas d'abord une excellente précaution de les en écarter tandis qu'ils sont jeunes ? Vous n'ignorez pas sans doute que les jeunes gens, lorsqu'ils ont pris les premières leçons de la dialectique, s'en servent comme d'un amusement, & se font un jeu de contredire sans cesse. A l'exemple de ceux qui les ont confondus dans la dispute, ils confondent les autres à leur tour; & semblables à de jeunes mâtins, ils se plaisent à quereller, & à déchirer avec leurs sophismes tous ceux qui les approchent.

GLAUCON.

Vous les peignez au naturel.

SOCRATE.

Après tant de disputes où ils ont été tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; ils finissent d'ordinaire par ne rien croire de ce qu'ils croyoient auparavant. Par-là, ils donnent occasion aux autres de les décrier eux & la profession de philosophe.

GLAUCON

Rien n'est plus vrai.

SOCRATE.

Dans un âge plus mûr on ne donnera point dans cette manie. On imitera plutôt ceux qui s'entretiennent dans le dessein de découvrir le vrai, que ceux qui contredisent pour s'amuser & se divertir. On se fera ainsi une réputation d'homme sage & modéré, & on mettra sa profession dans un dégré d'estime où elle n'étoit point auparavant.

GLAUCON.

Très-bien.

SOCRATE.

C'étoit encore par manière de précaution que nous disions plus haut, qu'il ne falloit admettre aux disputes philosophiques que des esprits graves & solides; au lieu d'y admettre, comme on fait de nos jours, le premier venu, qui n'a souvent aucun talent pour cela.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Sera-ce assez de donner à la dialectique le double du temps qu'on aura donné à la gymnastique; de sorte néanmoins qu'on s'y applique sans relâche pendant tout ce temps-là, & qu'on ne fasse autre chose que de se cultiver l'esprit, comme on s'est auparavant exercé le corps?

GLAUCON.

Combien d'années? quatre ou six?

SOCRATE.

Mettez-en cinq. Après quoi, vous les ferez descendre de nouveau dans la caverne, les obligeant de passer par les emplois militaires & les autres fonctions propres de leur âge: afin qu'ils ne cèdent à personne en expérience. En toutes ces circonstances, vous observerez s'ils demeurent fermes, quoiqu'ils soient tirés & sollicités de tous côtés, ou s'ils se laissent ébranler le moins du monde.

GLAUCON.

Combien de tems y resteront-ils?

SOCRATE.

Quinze ans. Il sera tems alors de conduire au terme ceux qui à cinquante ans seront sortis purs de ces épreuves, & se seront distingués dans les sciences & dans toute leur conduite; de les contraindre à diriger l'œil de l'ame vers l'Etre qui éclaire toutes choses, à contempler l'essence du bien & à s'en servir après comme d'un modèle pour regler leurs mœurs, celles de l'état & de chaque citoyen; s'occupant presque toujours de l'étude de la philosophie, mais se chargeant tour-à-tour du fardeau de l'autorité & de l'administration des affaires dans la seule vûe du bien public, & dans la persuasion que c'est moins une place d'honneur, qu'un devoir onéreux & indispensable. Après en avoir instruit d'autres, & laissé des successeurs dignes de les remplacer, ils passeront de cette vie dans les isles fortunées. L'état leur érigera de magnifiques tombeaux; & si l'oracle d'Apollon le trouve bon, on leur fera des sacrifices comme à des génies tutélaires; ou du moins comme à des ames bienheureuses & divines.

GLAUCON.

Socrate, vous venez de nous donner en sculpteur habile le modèle d'un magistrat accompli.

SOCRATE.

Appliquez aussi ceci aux femmes, mon cher Glaucon. Ne croyez pas que j'aie parlé plutôt pour les hommes, que pour celles des femmes qui seront nées avec un naturel capable d'une si excellente éducation.

GLAUCON.

Cela doit-être, puisque dans notre systême il faut que tout soit commun entre les deux sexes.

SOCRATE.

Hé bien! m'accordez vous à présent que tout ce qui a été dit de notre république & de son gouvernement, n'est pas un simple souhait. L'exécution en est difficile sans doute; mais elle est possible, & elle ne l'est que de la maniere qu'on a expliquée: c'est-à-dire, lorsqu'on verra à la tête des états un ou plusieurs philosophes, qui regardant d'un œil de mépris les honneurs qu'on brigue aujourd'hui, persuadés qu'ils sont bas & de nul prix, n'estimant que le devoir, & les honneurs qui en sont la récompense, mettant la justice au-dessus de tout pour l'importance & la nécessité, soumis en tout à ses loix, & s'appliquant à la faire fleurir, prendront de bonnes mesures pour la réforme du gouvernement.

GLAUCON.

Quelles mesures?

SOCRATE.

Ils relégueront à la campagne tous les habitans de leur ville qui seront au-dessus de dix ans; & se chargeant de l'éducation de leurs enfans, ils les éleveront conformément à leurs mœurs & à leurs principes, les mêmes que nous avons exposés ci-dessus; ils les préserveront aussi des mauvaises habitudes que prennent aujourd'hui ceux qui sont élevés dans le sein de leur famille. Par ce moyen, ils établiront dans leur ville en peu de temps, & sans peine, la forme de gouvernement dont nous avons parlé, & la rendront heureuse, elle & ses habitans.

GLAUCON.

Sans contredit, je crois, Socrate, que vous avez trouvé la manière dont notre projet s'exécutera, supposé qu'il s'exécute un jour.

SOCRATE.

Finissons-là notre discours au sujet de cette république, & de l'homme qui lui ressemble. Il n'est pas mal-aisé de juger quel il doit être selon nos principes.

GLAUCON.

Non sans doute; &, comme vous dites, cette matière est désormais épuisée.

(*République de Platon*).

NATURE ET OBJET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

LA SOCIÉTÉ DOIT AU PEUPLE UNE INSTRUCTION PUBLIQUE.

1° *Comme moyen de rendre réelle l'égalité des droits.*

L'instruction publique est un devoir de la société à l'égard des citoyens.

Vainement auroit-on déclaré que les hommes ont tous les mêmes droits; vainement les loix auroient-elles respecté ce premier principe de l'éternelle justice, si l'inégalité dans les facultés morales empêchoit le plus grand nombre de jouir de ces droits dans toute leur étendue.

L'état social diminue nécessairement l'inégalité naturelle, en faisant concourir les forces communes au bien-être des individus. Mais ce bien-être devient en même tems plus dépendant des rapports de chaque homme avec ses semblables, & les effets de l'inégalité s'accroîtroient à proportion, si l'on ne rendoit plus foible & presque nulle, relativement au bonheur & à l'exercice des droits communs, celle qui naît de la différence des esprits.

Cette obligation consiste à ne laisser subsister aucune inégalité qui entraîne de dépendance.

Il est impossible qu'une instruction même égale n'augmente pas la supériorité de ceux que la nature a favorisés d'une organisation plus heureuse.

Mais il suffit au maintien de l'égalité des droits que cette supériorité n'entraîne pas de dépendance réelle, & que chacun soit assez instruit pour exercer par lui-même, & sans se soumettre aveuglément à la raison d'autrui, ceux dont la loi lui a garanti la jouissance. Alors, bien loin que la supériorité de quelques hommes soit un mal pour ceux qui n'ont pas reçus les mêmes avantages, elle contribuera au bien de tous, & les talens comme les lumières deviendront le patrimoine commun de la société.

Ainsi, par exemple, celui qui ne sait pas écrire, & qui ignore l'arithmétique, dépend réellement de l'homme plus instruit, auquel il est sans cesse obligé de recourir. Il n'est pas l'égal de ceux à qui l'éducation a donné ces connoissances; il ne peut pas exercer les mêmes droits avec la même étendue & la même indépendance. Celui qui n'est pas instruit des premières loix qui reglent le droit de propriété ne jouit pas de ce droit de la même manière que celui qui les connoît; dans les discussions qui s'élèvent entre eux, ils ne combattent point à armes égales.

Mais l'homme qui sait les règles de l'arithmétique nécessaires dans l'usage de la vie n'est pas dans la dépendance du savant qui possède au plus haut degré le génie des sciences mathématiques, & dont le talent lui sera d'une utilité très réelle, sans jamais pouvoir le gêner dans la jouissance de ses droits. L'homme qui a été instruit des élémens de la loi civile n'est pas dans la dépendance du jurisconsulte le plus éclairé, dont les connoissances ne peuvent que l'aider & non l'asservir.

L'inégalité d'instruction est une des principales sources de tyrannie.

Dans les siècles d'ignorance, à la tyrannie de la force se joignoit celle des lumieres foibles & incertaines, mais concentrées exclusivement dans quelques classes peu nombreuses. Les prêtres, les jurisconsultes, les hommes qui avoient le secret des opérations de commerce, les médecins même formes dans un petit nombre d'écoles, n'étoient pas moins les maîtres du monde que les guerriers armés de toutes pièces, & le despotisme héréditaire de ces guerriers étoit lui-même fondé sur la supériorité que leur donnoit, avant l'invention de la poudre, leur apprentissage exclusif dans l'art de manier les armes.

C'est ainsi que chez les Égyptiens & chez les Indiens, des castes qui s'étoient réservé la connoissance des mystères de la religion & des secrets de la nature, étoient parvenues à exercer sur ces malheureux peuples le despotisme le plus absolu dont l'imagination humaine puisse concevoir l'idée. C'est ainsi qu'à Constantinople même le despotisme militaire des sultans a été forcé de plier devant le crédit des interprètes privilégiés des loix de l'alcoran. Sans doute on n'a point à craindre

aujourd'hui les mêmes dangers dans le reste de l'Europe ; les lumières ne peuvent y être concentrées ni dans une caste héréditaire, ni dans une corporation exclusive. Il ne peut plus y avoir de ces doctrines occultes ou sacrées qui mettent un intervalle immense entre deux portions d'un même peuple. Mais ce degré d'ignorance où l'homme, jouet du charlatan qui voudra le séduire, & ne pouvant défendre lui même ses intérêts, est obligé de se livrer en aveugle à des guides qu'il ne peut ni juger ni choisir ; cet état d'une dépendance servile, qui en est la suite, subsiste chez presque tous les peuples à l'égard du plus grand nombre, pour qui dès-lors la liberté & l'égalité ne peuvent être que des mots qu'ils entendent lire dans leurs codes, & non des droits dont ils sachent jouir.

2°. *Pour diminuer l'inégalité qui naît de la différence des sentimens moraux.*

Il est encore une autre inégalité dont une instruction générale également répandue peut être le seul remède. Quand la loi a rendu tous les hommes égaux, la seule distinction qui les partage en plusieurs classes est celle qui naît de leur éducation ; elle ne tient pas seulement à la différence des lumières, mais à celle des opinions, des goûts, des sentimens qui en est la conséquence inévitable. Le fils du riche ne sera point de la même classe que le fils du pauvre, si aucune institution publique ne les rapproche par l'instruction, & la classe qui en recevra une plus soignée aura nécessairement des mœurs plus douces, une probité plus délicate, une honnêteté plus scrupuleuse ; ses vertus seront plus pures, ses vices au contraire seront moins révoltans, sa corruption moins dégoûtante, moins barbare & moins incurable. Il existera donc une distinction réelle, qu'il ne sera point au pouvoir des loix de détruire, & qui établissant une séparation véritable entre ceux qui ont des lumières & ceux qui en sont privés, en fera nécessairement un instrument de pouvoir pour les uns, & non un moyen de bonheur pour tous.

Le devoir de la société relativement à l'obligation d'étendre dans le fait, autant qu'il est possible, l'égalité des droits, consiste donc à procurer à chaque homme l'instruction nécessaire pour exercer les fonctions communes d'homme, de père de famille & de citoyen, pour en sentir, pour en connoître tous les devoirs.

3°. *Pour augmenter dans la société la masse des lumières utiles.*

Plus les hommes sont disposés par éducation à raisonner juste, à saisir les vérités qu'on leur présente, à rejetter les erreurs dont on veut les rendre victimes ; plus aussi une nation qui verroit ainsi les lumières s'accroître de plus en plus, & se répandre sur un plus grand nombre d'individus, doit espérer d'obtenir & de conserver de bonnes loix, une administration sage & une constitution vraiment libre.

C'est donc encore un devoir de la société que d'offrir à tous les moyens d'acquérir les connoissances auxquelles la force de leur intelligence & le tems qu'ils peuvent employer à s'instruire leur permettent d'atteindre. Il en résultera sans doute une différence plus grande en faveur de ceux qui ont plus de talent naturel, & à qui une fortune indépendante laisse la liberté de consacrer plus d'années à l'étude ; mais si cette inégalité ne soumet pas un homme à un autre, si elle offre un appui au plus foible sans lui donner un maître, elle n'est ni un mal ni une injustice ; & certes ce seroit un amour de l'égalité bien funeste que celui qui craindroit d'étendre la classe des hommes éclairés & d'y augmenter les lumières.

La société doit également une instruction publique relative aux diverses professions.

1°. *Pour maintenir plus d'égalité entre ceux qui s'y livrent.*

Dans l'état actuel des sociétés, les hommes se trouvent partagés en professions diverses, dont chacune exige des connoissances particulières.

Les progrès de ces professions contribuent au bien-être commun, & il est utile pour l'égalité réelle d'en ouvrir le chemin à ceux que leurs goûts ou leurs facultés y appelleroient, mais que, par le défaut d'une instruction publique, leur pauvreté ou en écarteroit absolument, ou y condamneroit à la médiocrité, & dès lors à la dépendance. La puissance publique doit donc compter au nombre de ses devoirs celui d'assurer, de faciliter de multiplier les moyens d'acquérir ces connoissances, & ce devoir ne se borne pas à l'instruction relative aux professions qu'on peut regarder comme des espèces de fonctions publiques ; il s'étend aussi sur celles que les hommes exercent pour leur utilité propre, sans songer à l'influence qu'elles peuvent avoir sur la prospérité générale.

Pour les rendre plus également utiles.

Cette égalité d'instruction contribueroit à la perfection des arts, & non-seulement elle détruiroit l'inégalité que celles des fortunes met entre les hommes qui veulent s'y livrer, mais elle établiroit un autre genre d'égalité plus générale, celle du bien-être. Il importe peu au bonheur

commun que quelques hommes doivent à leur fortune des jouissances recherchées, si tous peuvent satisfaire leurs besoins avec facilité, & réunir dans leur habitation, dans leur habillement, dans leur nourriture, dans toutes les habitudes de leur vie, la salubrité, la propreté, & même la commodité ou l'agrément. Or le seul moyen d'atteindre à ce but est de porter une sorte de perfection dans les productions des arts, même les plus communs. Alors un plus grand degré de beauté, d'élégance ou de délicatesse dans celles qui ne sont destinées qu'au petit nombre des riches, loin d'être un mal pour ceux qui qui n'en jouissent pas, contribue même à leur avantage en favorisant les progrès de l'industrie animée par l'émulation. Mais ce bien n'existeroit pas, si la primauté dans les arts étoit uniquement le partage de quelques hommes qui ont pu recevoir une instruction plus suivie, & non une supériorité que, dans une instruction à peu près égale, le talent naturel a pu donner. L'ouvrier ignorant ne produit que des ouvrages défectueux en eux-mêmes : mais celui qui n'est inférieur que par le talent, peut soutenir la concurrence dans tout ce qui n'exige point les dernières ressources de l'art. Le premier est mauvais ; le second est seulement moins bon qu'un autre.

3°. *Pour diminuer le danger où quelques unes exposent.*

On peut regarder encore comme une conséquence de cette instruction générale, l'avantage de rendre les diverses professions moins insalubres. Les moyens de préserver des maladies auxquels exposent un grand nombre d'entr'elles sont plus simples & plus connus qu'on ne l'imagine ordinairement. La grande difficulté est sur-tout de les faire adopter par des hommes qui, n'ayant que la routine de leur profession, sont embarrassés par les plus légers changemens, & manquent de cette flexibilité qu'une pratique réfléchie peut seule donner. Forcés de choisir entre une perte de temps qui diminue leur gain, & une précaution qui garantiroit leur vie, ils préfèrent un danger éloigné ou incertain à une privation présente.

4°. *Pour accélérer leurs progrès.*

Ce seroit aussi un moyen de délivrer & ceux qui cultivent les diverses professions & ceux qui les emploient, de cette foule des petits secrets, dont la pratique de presque tous les arts est infectée, qui en arrêtent les progrès, & offrent un aliment éternel à la mauvaise foi & à la charlatanerie.

Enfin, si les découvertes pratiques les plus importantes sont dues en général à la théorie des sciences dont les préceptes dirigent ces arts, il est une foule d'inventions de détail que les artistes seuls peuvent avoir même l'idée de chercher, parce qu'eux seuls en connoissent le besoin & en sentent les avantages. Or, l'instruction qu'ils recevront leur rendra cette recherche plus facile ; elle les empêchera sur-tout de s'égarer dans leur route. Faute de cette instruction, ceux d'entr'eux à qui la nature a donné le talent de l'invention, loin de pouvoir le regarder comme un bienfait n'y trouvent souvent qu'une cause de ruine. Au lieu de voir leur fortune s'augmenter par le fruit de leurs découvertes, ils la consument dans de stériles recherches ; & en prenant de fausses routes dont leur ignorance ne leur permet pas d'appercevoir les dangers, ils finissent par tomber dans la folie & dans la misère.

LA SOCIÉTÉ DOIT ENCORE L'INSTRUCTION PUBLIQUE COMME MOYEN DE PERFECTIONNER L'ESPECE HUMAINE.

1°. *En mettant tous les hommes nés avec du génie à portée de le développer.*

C'est par la découverte successive des vérités de tous les ordres, que les nations civilisées ont échappé à la barbarie & à tous les maux qui suivent l'ignorance & les préjugés. C'est par la découverte des vérités nouvelles que l'espèce humaine continuera de se perfectionner. Comme il n'est aucune d'elles qui ne donne un moyen de s'élever à une autre ; comme chaque pas, en nous plaçant devant des obstacles plus difficiles à vaincre, nous communique en même-tems une force nouvelle, il est impossible d'assigner aucun terme à ce perfectionnement.

C'est donc encore un véritable devoir de favoriser la découverte des vérités spéculatives, comme l'unique moyen de porter successivement l'espèce humaine aux divers degrés de perfection, & parconséquent de bonheur, où la nature lui permet d'aspirer ; devoir d'autant plus important que le bien ne peut être durable, si l'on ne fait des progrès vers le mieux, & qu'il faut ou marcher vers la perfection ou s'exposer à être entraîné en arrière par le choc continuel & inévitable des passions, des erreurs & des événemens.

Jusqu'ici un très-petit nombre d'individus reçoivent dans leur enfance une instruction qui leur permette de développer toutes leurs facultés naturelles. A peine un centième des enfans peut-il se flatter d'obtenir cet avantage, & l'expérience a prouvé que ceux à qui la fortune l'a refusé, & qu'ensuite la force de leur génie aidée d'un heureux hasard a mis à portée de s'instruire, sont restés au-dessous d'eux mêmes. Rien ne répare le défaut de cette éducation première, qui seule peut donner & l'habitude de la méthode & cette

variété de connoissances si nécessaires pour s'élever dans une seule à toute la hauteur que naturellement on pouvoit se flatter d'atteindre.

Il seroit donc important d'avoir une forme d'instruction publique qui ne laissât échapper aucun talent sans être apperçu, & qui lui offrit alors tous les secours réservés jusqu'ici aux enfans des riches. On l'avoit senti, même dans les siecles d'ignorance. De-là ces nombreuses fondations pour l'éducation des pauvres; mais ces institutions souillées par les préjugés des tems qui les ont vu naître, ne renferment aucune précaution pour ne les appliquer qu'aux individus dont l'instruction peut devenir un bienfait public; elles n'étoient qu'une espèce de loterie, offrant à quelques êtres privilégiés l'avantage incertain de s'élever à une classe supérieure; elles faisoient très-peu pour le bonheur de ceux qu'elles favorisoient, & rien pour l'utilité commune.

En voyant ce que le génie a su exécuter malgré tous les obstacles, on peut juger des progrès qu'auroit fait l'esprit humain, si une instruction mieux dirigée avoit au moins centuplé le nombre des inventeurs.

Il est vrai que dix hommes partant du même point, ne feront pas dans une science dix fois plus de découvertes, & sur-tout n'iront pas dix fois plus loin que l'un d'entr'eux qui auroit été seul. Mais les véritables progrès des sciences ne se borne pas à se porter en avant. Ils consistent aussi à s'étendre davantage autour du même point, à rassembler un plus grand nombre de vérités trouvées par les mêmes méthodes & conséquences des mêmes principes. Souvent ce n'est qu'après les avoir épuisées qu'il est possible d'aller au-delà; & sous ce point de vue le nombre de ces découvertes secondaires amene un progrès réel.

Il faut observer encore qu'en multipliant les hommes occupés d'une même classe de vérités, on augmente l'espérance d'en trouver de nouvelles, parce que la différence de leurs esprits peut correspondre plus aisément à celle des difficultés, & que le hasard qui influe si souvent sur le choix des objets de nos recherches, & même sur celui des methodes, doit produire alors plus de combinaisons favorables. De plus, le nombre des génies destinés à créer des méthodes, à s'ouvrir une nouvelle carrière, est beaucoup plus petit que celui des talens dont on peut attendre des découvertes de détail; & la succession des premiers, au lieu d'être souvent interrompue, deviendra d'autant plus rapide qu'on aura donné à plus de jeunes esprits le moyen de remplir leur destinée. Enfin, ces découvertes de détail sont utiles sur-tout par leurs applications; & entre le génie qui invente & le praticien qui en fait servir les productions à l'utilité commune, il reste toujours un intervalle à parcourir que souvent on ne peut franchir, sans ces découvertes d'un ordre inférieur.

Ainsi, tandis qu'une partie de l'instruction mettroit les hommes ordinaires en état de profiter des travaux du génie, & de les employer, soit à leurs besoins, soit à leur bonheur, une autre partie de cette même instruction auroit pour but de mettre en œuvre les talens préparés par la nature, de leur applanir les obstacles, de les aider dans leur marche.

2°. *En préparant les générations nouvelles par la culture de celles qui les précèdent.*

L'espèce de perfectionnement qu'on doit attendre d'une instruction plus également répandue, ne se borne pas peut-être à donner toute la valeur dont ils sont susceptibles à des individus nés avec des facultés naturelles toujours égales. Il n'est pas aussi chimérique, qu'il le paroît au premier coup-d'œil, de croire que la culture peut améliorer les générations elles-mêmes, & que le perfectionnement dans les facultés des individus est transmissible à leurs descendans. L'expérience semble même l'avoir prouvé. Les peuples qui ont échappé à la civilisation, quoiqu'entourés de nations éclairées, ne paroissent point s'élever à leur niveau au moment même où des moyens égaux d'instruction leur sont offerts. L'observation des races d'animaux asservies aux besoins de l'homme semblent encore offrir une analogie favorable à cette opinion. L'éducation qu'on leur donne ne change pas seulement leur taille, leur forme extérieure, leurs qualités purement physiques; elle paroît influer sur les dispositions naturelles, sur le caractère de ces races diverses.

Il est donc assez simple de penser que si plusieurs générations ont reçu une éducation dirigée vers un but constant, si chacun de ceux qui les forment a cultivé son esprit par l'étude, les générations suivantes naîtront avec une facilité plus grande à recevoir l'instruction & plus d'aptitude à en profiter. Quelqu'opinion que l'on ait sur la nature de l'ame, ou dans quelque scepticisme que l'on soit resté, il seroit difficile de nier l'existence d'organes intellectuels, intermédiaires nécessaires même pour les pensées qui semblent s'éloigner le plus des choses sensibles. Parmi ceux qui se sont livrés à des méditations profondes, il n'en est aucun à qui l'existence de ces organes ne se soit manifestée souvent par la fatigue qu'ils éprouvent. Leur degré de force ou de flexibilité, quoiqu'il ne soit pas indépendant du reste de la constitution n'est cependant propor-

tion-

tionné ni à la santé ni à la vigueur, soit du corps, soit des sens. Ainsi l'intensité de nos facultés est attachée au moins en partie à la perfection des organes intellectuels, & il est naturel de croire que cette perfection n'est pas indépendante de l'état où ils se trouvent dans les personnes qui nous transmettent l'existence.

On ne doit point regarder comme un obstacle à ce perfectionnement indéfini la masse immense des vérités accumulées par une longue suite de siècles. Les méthodes de les réduire à des vérités générales, de les ordonner suivant un systême simple, d'en abréger l'expression par des formules plus précises, sont aussi susceptibles des mêmes progrès; & plus l'esprit humain aura découvert de vérités, plus il deviendra capable de les retenir & de les combiner en plus grand nombre.

Si ce perfectionnement indéfini de notre espèce est, comme je le crois, une loi générale de la nature, l'homme ne doit plus se regarder comme un être borné à une existence passagère & isolée, destiné à s'évanouir après une alternative de bonheur & de malheur pour lui-même, de bien & de mal pour ceux que le hasard a placés près de lui, il devient une partie active du grand tout & le coopérateur d'un ouvrage éternel. Dans une existence d'un moment sur un point de l'espace, il peut par ses travaux embrasser tous les lieux, se lier à tous les siècles, & agir encore, long tems après que sa mémoire a disparu de la terre.

Nous nous vantons de nos lumières; mais peut-on observer l'état actuel des sociétés, sans découvrir dans nos opinions, dans nos habitudes, les restes des préjugés de vingt peuples oubliés, dont les erreurs seules ont échappé au tems & survécu aux révolutions? Je pourrois citer, par exemple, des nations où il existe des philosophes & des horlogers, & où cependant l'on regarde comme le chef-d'œuvre de la sagesse humaine des institutions introduites par la nécessité, lorsque l'art de l'écriture n'existoit pas encore, où l'on employe pour mesurer le tems dans un acte public les premiers moyens qui se sont offerts aux peuples sauvages. Peut-on ne pas sentir quelle distance immense nous sépare du terme de perfection que déjà nous appercevons dans le lointain, dont le génie nous a ouvert & applani la route, & vers lequel nous entraîne son infatigable activité, tandis qu'un espace plus vaste encore doit se dévoiler aux regards de nos neveux? Peut-on ne pas être également frappé & de tout ce qui reste à détruire, & de tout ce qu'un avenir même prochain offre à nos espérances?

L'instruction publique est encore nécessaire pour préparer les nations aux changemens que le temps doit amener.

Des changemens dans la température d'un pays, dans les qualités du sol, causés, soit par des loix générales de la nature, soit par l'effet de travaux long-temps continués; de nouvelles cultures; la découverte de nouveaux moyens dans les arts; l'introduction des machines qui employant moins de bras, forcent les ouvriers à chercher d'autres occupations; l'accroissement enfin ou la diminution de la population doivent produire des révolutions plus ou moins importantes, soit dans les rapports des citoyens entr'eux, soit dans ceux qu'ils ont avec les nations étrangères. Il en peut résulter ou de nouveaux biens dont il faut se trouver prêts à profiter, ou des maux qu'il faut savoir réparer, détourner ou prévenir. Il faudroit donc pouvoir les pressentir & se préparer d'avance à changer d'habitudes. Une nation qui se gouverneroit toujours par les mêmes maximes, & que ses institutions ne disposeroient point à se plier aux changemens, suite nécessaire des révolutions amenées par le tems, verroit naître sa ruine des mêmes opinions, des mêmes moyens qui avoient assuré sa prospérité. L'excès du mal peut seul corriger une nation livrée à la routine; tandis que celle qui, par une instruction générale, s'est rendue digne d'obéir à la voix de la raison; qui n'est pas soumise à ce joug de fer que l'habitude impose à la stupidité, profitera des premières leçons de l'expérience, & les préviendra même quelquefois. Comme l'individu obligé de s'écarter du lieu qui l'a vu naître a besoin d'acquérir plus d'idées que celui qui y reste attaché, & doit à mesure qu'il s'en éloigne se ménager de nouvelles ressources; de même les nations qui s'avancent à travers les siècles ont besoin d'une instruction qui, se renouvellant & se corrigeant sans cesse, suive la marche du tems, la prévienne quelquefois, & ne le contrarie jamais.

Les révolutions amenées par le perfectionnement général de l'espèce humaine, doivent sans doute la conduire à la raison & au bonheur. Mais par combien de malheurs passagers ne faudroit-il pas l'acheter? Combien l'époque n'en seroit-elle reculée, si une instruction générale ne rapprochoit pas les hommes entr'eux, si les progrès des lumières toujours inégalement répandues devenoit l'aliment d'une guerre éternelle d'avarice & de ruse entre les nations, comme entre les diverses classes d'un même peuple, au lieu de les lier par cette réciprocité fraternelle de besoins & de services, fondement d'une félicité commune?

ment la même pour tous les individus qui la reçoivent en même tems. On ne peut donc avoir égard à ces différences qu'en établissant divers cours d'instruction gradués d'après ces vues, de manière que chaque élève en parcoureroit plus ou moins de degrés suivant qu'il pourroit y employer plus de tems, & qu'il auroit plus de facilité pour apprendre. Trois ordres d'établissemens paroissent suffire pour l'instruction générale, & deux pour celle qui est relative, soit aux diverses professions, soit aux sciences.

Chacun de ces ordres d'établissemens peut même encore se prêter à divers degrés d'instructions en donnant la faculté de resserrer le nombre d'objets qu'elle peut embrasser, & de placer plus ou moins la limite de chacun. Alors un père sage, ou celui qui en rempliroit les fonctions, pourroit adapter l'instruction commune & aux diverses dispositions des élèves, & au but de leur éducation, suivant la facilité naturelle & le desir ou l'intérêt de s'éclairer. Dans les institutions établies pour les hommes, chacun trouveroit de même une instruction proportionnée à ses besoins. Alors une éducation que l'équité doit destiner à tous ne feroit plus combinée pour le petit nombre des hommes que la nature ou la fortune ont favorisés.

Motifs d'établir plus de degrés dans l'instruction commune.

1°. *Pour rendre les citoyens capables de remplir les fonctions publiques, afin qu'elles ne deviennent pas une profession.*

Je trouve trois motifs principaux pour multiplier le nombre de degrés de l'instruction commune.

Dans les professions particulières où ceux qui s'y livrent ont pour but principal leur intérêt de profit ou de gloire, & dans celles où les rapports avec les autres hommes, sont toujours d'individu à individu, l'utilité commune exige qu'elles se subdivisent de plus en plus, parce qu'une profession plus bornée peut être mieux exercée, même avec une égale capacité & le même travail. Il n'en est pas de même des professions qui, donnant des relations directes avec la société entière & agissant sur elle; sont de véritables fonctions publiques.

Lorsque la confection des loix, les travaux d'administration, la fonction de juger deviennent des professions particulières réservées à ceux qui s'y sont préparés par des études propres à chacune, alors on ne peut plus dire qu'il règne une véritable liberté. Il se forme nécessairement dans une nation une espèce d'aristocratie, non de talens & de lumières; mais de professions. C'est ainsi qu'en Angleterre celle des hommes de loi est parvenue à concentrer parmi ses membres presque tout le pouvoir réel. Le pays le plus libre est celui où un plus grand nombre de fonctions publiques peuvent être exercées par ceux qui n'ont reçu qu'une instruction commune. Il faut donc que les loix cherchent à rendre plus simple l'exercice de ces fonctions, & qu'en même-tems un systême d'éducation sagement combiné donne à cette instruction commune toute l'étendue nécessaire pour rendre dignes de remplir ces fonctions, ceux qui ont su en profiter.

2°. *Pour que la division des métiers & des professions ne conduise pas le peuple à la stupidité.*

M. Smith a remarqué que plus les professions méchaniques se divisoient, plus le peuple étoit exposé à contracter cette stupidité naturelle aux hommes bornés à un petit nombre d'idées d'un même genre. L'instruction est le seul remede de ce mal, d'autant plus dangereux dans un état que les loix y ont établi plus d'égalité. En effet, si elle s'étend au-delà des droits purement personnels, le sort de la nation dépend alors en partie d'hommes hors d'état d'être dirigés par leur raison, & d'avoir une volonté qui leur appartienne. Les loix prononcent l'égalité dans les droits, les institutions pour l'instruction publique peuvent seules rendre cette égalité réelle. Celle qui est établie par les loix est ordonnée par la justice; mais l'instruction seule peut faire que ce principe de justice ne soit pas en contradiction avec celui qui prescrit de n'accorder aux hommes que les droits dont l'exercice, conforme à la raison & à l'intérêt commun, ne blesse point ceux des autres membres de la même société. Il faut donc, à la fois, qu'un des degrés de l'instruction commune rende capable de bien remplir toutes les fonctions publiques les hommes même d'une capacité ordinaire, & qu'un autre n'exige qu'aussi peu de temps que peut en sacrifier à l'étude l'individu destiné à la branche la plus resserrée d'une profession méchanique, afin qu'il puisse échapper à la stupidité, non par l'étendue mais par le choix & la justesse des notions qu'il recevra.

Autrement on introduiroit une inégalité très-réelle en faisant du pouvoir le patrimoine exclusif des individus qui l'acheteroient en se dévouant à certaines professions, ou on livreroit les hommes à l'autorité de l'ignorance toujours injuste & cruelle, toujours soumise à la volonté corrompue de quelque tyran hypocrite; on ne pourroit maintenir ce fantôme imposteur d'égalité, qu'en sacrifiant la propriété, la liberté, la sûreté aux caprices des féroces agioteurs d'une multitude égarée & stupide.

3° Pour diminuer, par une instruction générale, la vanité & l'ambition.

Dans une société nombreuse, c'est un grand mal que cette avidité turbulente avec laquelle ceux qui n'emploient pas tout leur temps, soit à travailler pour leur subsistance, soit à s'enrichir, poursuivent les places qui donnent du pouvoir ou qui flattent la vanité : à peine un homme a-t il pu acquérir quelques demi-connoissances, que deja il veut gouverner sa ville ou qu'il prétend l'éclairer. On regarde comme une vie inutile & presque honteuse celle d'un citoyen qui, occupé du soin de ses affaires, reste tranquillement dans le sein de sa famille à préparer le bonheur de ses enfans, à cultiver l'amitié, à exercer la bienfaisance, à fortifier sa raison par de nouvelles connoissances, & son ame par de nouvelles vertus. Cependant il est difficile d'espérer qu'une nation puisse jouir d'une liberté paisible & perfectionner ses institutions & ses loix, si l on ne voit s'y multiplier cette classe d'hommes, dont l'impartialité, le désintéressement & les lumières doivent finir par diriger l'opinion : eux seuls peuvent opposer une barriere au charlatanisme, à l'hypocrisie qui sans cette utile résistance, s'empareroient de toutes les places. Ceux que des talens ou des vertus y appellent, ne pourroient sans ce secours combattre l'intrigue qu'avec désavantage. En effet, un instinct naturel inspirera toujours aux hommes peu éclairés une sorte de défiance pour ceux qui aspireront à obtenir leurs suffrages : ne pouvant juger d'après leurs propres lumières, croiront-ils les concurrens sur eux-mêmes ou sur leur rivaux ? Ne se défieront-ils pas de leurs opinions dans lesquelles ils leur supposeront un intérêt caché, avec d'autant plus de facilité, que si cet intérêt existoit réellement, ils ne le distingueroient pas ? Il faut donc que la confiance du commun des citoyens puisse se reposer sur des hommes qui n'aspirent à rien, & qui soient en état de guider leur choix.

Mais cette classe ne peut exister que dans un pays où l'instruction publique offriroit à un très-grand nombre d'individus la facilité d'acquérir ces connoissances qui consolent & embellissent la vie, qui empêchent de sentir le poids du temps & la fatigue du repos. C'est-là que ces nobles amis de la vérité peuvent se multiplier assez pour être utiles, & trouver dans la société de leurs égaux un encouragement à leur modestie & paisible carrière. C'est là seulement que des connoissances ordinaires n'offrant pas à l'ambition des espérances séductrices, on n'a besoin que d'une vertu commune pour consentir à n'être qu'un honnête homme, & un citoyen éclairé.

Ce que nous venons de dire de l'instruction des enfans, s'applique également à celle des hommes; il faut qu'elle puisse se proportionner & à leur capacité naturelle, à l'étendue de leur instruction première, & au temps qu'ils peuvent ou qu'ils veulent encore y consacrer, afin d'établir toute l'égalité qui peut exister entre des choses nécessairement inégales, celle qui exclut non la supériorité, mais la dépendance.

Sous une constitution fondée sur des principes injustes, & dans laquelle cependant un mélange adroit de monarchie ou d'aristocratie assureroit la tranquillité & le bien-être du peuple dont il détruiroit la liberté ; une instruction publique, générale seroit sans doute utile : cependant l'état pourroit conserver sans elle la paix & même une sorte de prospérité. Mais une constitution vraiment libre, où toutes les classes de la société jouissent des mêmes droits, ne peut subsister si l'ignorance d'une partie des citoyens ne leur permet pas d'en connoître la nature & les limites, les oblige de prononcer sur ce qu'ils ne connoissent pas, de choisir quand ils ne peuvent juger ; une telle constitution se détruiroit d'elle même après quelques orages, & dégénéreroit en une de ces formes de gouvernement qui peuvent conserver la paix au milieu d'un peuple ignorant & corrompu.

Nécessité d'examiner à part chaque division & chaque degré de l'instruction.

Pour chacune des nombreuses divisions qui viennent d'être établies, il est nécessaire d'examiner, 1°. quels doivent être les objets de l'instruction, & à quel terme il convient de s'arrêter ; 2°. quels livres doivent servir à chaque enseignement, & quels autres moyens il peut être utile d'y ajouter ; 3°. quels doivent être les méthodes d'enseigner ; 4°. quels maîtres on doit choisir, par qui & comment il faut qu'ils soient choisis.

En effet, ces diverses questions ne doivent pas être résolues de la même manière pour chacune des divisions qui viennent d'être établies. Le véritable esprit systématique ne consiste pas a étendre au hasard les applications d'une même maxime, mais à faire dériver des mêmes principes les regles propres à chaque objet. Il est le talent de comparer sous toutes leurs faces toutes les idées justes & vraies qui s'offrent à la méditation, d'en faire sortir les combinaisons neuves ou profondes qui y sont cachées, & non l'art de généraliser des combinaisons formées au hasard du petit nombre d'idées qui se présentent les premières. Ainsi, dans le systême du monde, les astres soumis par une loix commune à une dépendance réciproque, se meuvent chacun dans une orbite différente, suivent des directions diverses ; & entraînés avec des vîtesses qui changent à chaque instant, présentent dans le résultat d'un même

principe une inépuisable variété d'apparences & de mouvemens.

Questions préliminaires à résoudre.

Mais avant d'entrer dans ces détails, il faut déterminer, 1°. si l'éducation publique, instituée par un pouvoir national, doit se borner à l'instruction; 2°. jusqu'où s'étend sur cette instruction les droits de la puissance publique; 3°. si l'instruction doit être la même pour les deux sexes, ou s'il faut, pour chacun, des établissemens particuliers.

L'ÉDUCATION PUBLIQUE DOIT SE BORNER A L'INSTRUCTION.

1°. *Parce que la différence nécessaire des travaux & des fortunes empêche de lui donner plus d'étendue.*

L'éducation publique doit-elle se borner à l'instruction? On trouve chez les anciens quelques exemples d'une éducation commune où tous les jeunes citoyens, regardés comme les enfans de la république, étoient élevés pour elle, & non pour leur famille ou pour eux-mêmes. Plusieurs philosophes ont tracé le tableau d'institutions semblables. Ils croyoient y trouver un moyen de conserver la liberté & les vertus républicaines, qu'ils voyoient constamment fuir, après un petit nombre de générations, les pays où elles avoient brillé avec le plus de splendeur: mais ces principes ne peuvent s'appliquer aux nations modernes. Cette égalité absolue dans l'éducation ne peut exister que chez des peuples où les travaux de la société sont exercés par des esclaves. C'est toujours en supposant une nation avilie que les anciens ont cherché les moyens d'en élever une autre à toutes les vertus dont la nature humaine est capable. L'égalité qu'ils vouloient établir entre les citoyens, ayant constamment pour base l'inégalité monstrueuse de l'esclave & du maître, tous leurs principes de liberté & de justice étoient fondés sur l'iniquité & la servitude. Aussi n'ont-ils pu jamais échapper à la juste vengeance de la nature outragée. Par tout ils ont cessé d'être libres, parce qu'ils ne vouloient pas souffrir que les autres hommes le fussent comme eux.

Leur indomptable amour de la liberté n'étoit pas la passion généreuse de l'indépendance & de l'égalité, mais la fievre de l'ambition & de l'orgueil; un mélange de dureté & d'injustice corrompoit leurs plus nobles vertus: & comment une liberté paisible, la seule qui puisse être durable, auroit-elle appartenu à des hommes qui ne pouvoient être indépendans qu'en exerçant la domination, & vivre avec leurs concitoyens comme avec des freres, sans traiter en ennemis le reste des hommes? Que cependant ceux qui aujourd'hui se vantent d'aimer la liberté en condamnant à l'esclavage des êtres que la nature a faits leurs égaux, ne prétendent pas même à ces vertus souillées des peuples antiques; ils n'ont plus pour excuse ni le préjugé de la nécessité, ni l'invincible erreur d'une coutume universelle; & l'homme vil dont l'avarice tire un honteux profit du sang & des souffrances de ses semblables, n'appartient pas moins que son esclave au maître qui voudra l'acheter.

Parmi nous, les emplois pénibles de la société sont confiés à des hommes libres qui, obligés de travailler pour satisfaire à leurs besoins, ont cependant les mêmes droits, & sont les égaux de ceux que leur fortune en a dispensés. Une grande portion des enfans des citoyens sont destinés à des occupations dures dont l'apprentissage doit commencer de bonne heure, dont l'exercice occupera tout leur temps: leur travail devient une partie de la ressource de leur famille, même avant qu'ils soient absolument sortis de l'enfance; tandis qu'un grand nombre à qui l'aisance de leurs parens permet d'employer plus de temps, & de consacrer même quelque dépense à une éducation plus étendue, se préparent par cette éducation à des professions plus lucratives; & que pour d'autres enfin, nés avec une fortune indépendante, l'éducation a pour objet unique de leur assurer les moyens de vivre heureux & d'acquérir la richesse ou la considération que donnent les places, les services ou les talens.

Il est donc impossible de soumettre à une éducation rigoureusement la même des hommes dont la destination est si différente. Si elle est établie pour ceux qui ont moins de temps à consacrer à l'instruction, la société est forcée de sacrifier tous les avantages qu'elle peut espérer du progrès des lumières. Si au contraire on vouloit la combiner pour ceux qui peuvent sacrifier leur jeunesse entière à s'instruire, ou l'on y trouveroit d'insurmontables obstacles, ou il faudroit renoncer aux avantages d'une institution qui embrassât la généralité des citoyens. Enfin dans l'une & dans l'autre supposition, les enfans ne seroient élevés ni pour eux-mêmes, ni pour la patrie, ni pour les besoins qu'ils auront à satisfaire, ni pour les devoirs qu'ils seront obligés de remplir.

Une éducation commune ne peut pas se graduer comme l'instruction. Il faut qu'elle soit complete, sinon elle est nulle & même nuisible.

2°. *Parce qu'alors elle porteroit atteinte aux droits des parens.*

Un autre motif oblige encore de borner l'édu-

cation publique à la seule instruction ; c'est qu'on peut l'étendre plus loin sans blesser des droits que la puissance publique doit respecter.

Les hommes ne se sont rassemblés en société que pour obtenir la jouissance plus entiere, plus paisible & plus assurée de leurs droits naturels ; & sans doute on doit y comprendre celui de veiller sur les premières années de ses enfans, de suppléer à leur inintelligence, de soutenir leur foiblesse, de guider leur raison naissante & de les préparer au bonheur. C'est un devoir imposé par la nature, & il en résulte un droit que la tendresse paternelle ne peut abandonner. On commettroit donc une véritable injustice en donnant à la majorité réelle des chefs de famille, & plus encore en confiant à celle de leurs représentans le pouvoir d'obliger les peres à renoncer au droit d'élever eux-mêmes leurs familles. Par une telle institution qui, brisant les liens de la nature, détruiroit le bonheur domestique, affoibliroit ou même anéantiroit ces sentimens de reconnoissance filiale, premier germe de toutes les vertus ; on condamneroit la société qui l'auroit adoptée à n'avoir qu'un bonheur de convention & des vertus factices. Ce moyen peut former sans doute un ordre de guerriers ou une société de tyrans ; mais il ne fera jamais une nation d'hommes, un peuple de freres.

3°. *Parce qu'une éducation publique deviendroit contraire à l'indépendance des opinions.*

D'ailleurs l'éducation, si on l'a prend dans toute son étendue, ne se borne pas seulement à l'instruction positive, à l'enseignement des vérités de fait & de calcul, mais elle embrasse toutes les opinions politiques morales ou religieuses. Or, la liberté de ces opinions ne seroit plus qu'illusoire, si la société s'emparoit des générations naissantes pour leur dicter ce qu'elles doivent croire. Celui qui en entrant dans la société y porte des opinions que son éducation lui a données, n'est plus un homme libre ; il est l'esclave de ses maîtres, & ses fers sont d'autant plus difficiles à rompre que lui-même ne les sent pas, & croit obéir à sa raison, quand il ne fait que se soumettre à celle d'un autre. On dira peut-être qu'il ne sera pas plus réellement libre, s'il reçoit ses opinions de sa famille. Mais alors ces opinions ne sont pas les mêmes pour tous les citoyens; chacun s'apperçoit bientôt que sa croyance n'est pas la croyance universelle; il est averti de s'en défier; elle n'a plus à ses yeux le caractère d'une vérité convenue; & son erreur, s'il y persiste, n'est plus qu'une erreur volontaire. L'expérience a montré combien le pouvoir de ces premières idées s'affoiblit, dès qu'il s'éleve contr'elles des réclamations ; on sait qu'alors la vanité de les rejetter l'emporte souvent sur celle de ne pas changer. Quand bien même ces opinions commenceroient par être à-peu-près les mêmes dans toutes les familles, bientôt si une erreur de la puissance publique ne leur offroit un point de réunion, on les verroit se partager, & dès-lors tout le danger disparoîtroit avec l'uniformité. D'ailleurs, les préjugés qu'on prend dans l'éducation domestique sont une suite de l'ordre naturel des sociétés, & une sage instruction en répandant les lumières en est le remede ; au lieu que les préjugés donnés par la puissance publique sont une véritable tyrannie, un attentat contre une des parties les plus précieuses de la liberté naturelle.

Les anciens n'avoient aucune notion de ce genre de liberté ; ils sembloient même n'avoir pour but dans leurs institutions que de l'anéantir. Ils auroient voulu ne laisser aux hommes que les idées, que les sentimens qui entroient dans le systême du législateur. Pour eux la nature n'avoit créé que des machines, dont la loi seule devoit régler les ressorts & diriger l'action. Ce systême étoit pardonnable sans doute à des sociétés naissantes, où l'on ne voyoit autour de soi que des préjugés & des erreurs ; tandis qu'un petit nombre de vérités, plutôt soupçonnées que connues, & devinées que découvertes, étoit le partage de quelques hommes privilégiés, forcés même de les dissimuler. On pouvoit croire alors qu'il étoit nécessaire de fonder sur des erreurs le bonheur de la société, & par conséquent de conserver, mettre à l'abri de tout examen dangereux les opinions qu'on avoit jugé propres à l'assurer.

Mais aujourd'hui qu'il est reconnu que la vérité seule peut être la base d'une prospérité durable, & que les lumières croissant sans cesse ne permettent plus à l'erreur de se flatter d'un empire éternel, le but de l'éducation ne peut plus être de consacrer les opinions établies, mais au contraire de les soumettre à l'examen libre de générations successives, toujours de plus en plus éclairées.

Enfin une éducation complette s'étendroit aux opinions religieuses ; la puissance publique seroit donc obligée d'établir autant d'éducations différentes qu'il y auroit de religions anciennes ou nouvelles professées sur son territoire, ou bien elle obligeroit les citoyens des diverses croyances, soit d'adopter la même pour leurs enfans, soit de se borner à choisir entre le petit nombre qu'il seroit convenu d'encourager. On sait que la plupart des hommes suivent en ce genre les opinions qu'ils ont reçues dès leur enfance, & qu'il leur vient rarement l'idée de les examiner. Si donc elles font partie de l'éducation publique, elles cessent d'être le choix libre des citoyens, & deviennent un joug imposé par un pouvoir illégitime. En un mot, il est également impossible ou d'admettre ou de rejetter l'instruction religieuse dans une éducation publique qui excluroit l'éduca-

tion domestique, sans porter atteinte à la conscience des parens, lorsque ceux-ci regarderoient une religion exclusive comme nécessaire, ou même comme utile à la morale & au bonheur d'une autre vie. Il faut donc que la puissance publique se borne à regler l'instruction, en abandonnant aux familles le reste de l'éducation.

La puissance publique n'a pas droit de lier l'enseignement de la morale à celui de la religion.

A cet égard même son action ne doit être ni arbitraire ni universelle. On a déjà vu que les opinions religieuses ne peuvent faire partie de l'instruction commune, puisque devant être le choix d'une conscience indépendante, aucune autorité n'a le droit de préférer l'une à l'autre, & il en résulte la nécessité de rendre l'enseignement de la morale rigoureusement indépendant de ces opinions.

Elle n'a pas droit de faire enseigner des opinions comme des vérités.

La puissance publique ne peut même sur aucun objet avoir le droit de faire enseigner des opinions comme des vérités; elle ne doit imposer aucune croyance. Si quelques opinions lui paroissent des erreurs dangereuses, ce n'est pas en faisant enseigner les opinions contraires qu'elle doit les combattre ou les prévenir; c'est en les écartant de l'instruction publique, non par des loix, mais par le choix des maîtres & des méthodes; c'est sur-tout en assurant aux bons esprits les moyens de se soustraire à ces erreurs, & d'en connoître tous les dangers.

Son devoir est d'armer contre l'erreur, qui est toujours un mal public, toute la force de la vérité; mais elle n'a pas droit de décider où réside la vérité, où se trouve l'erreur. Ainsi la fonction des ministres de la religion est d'encourager les hommes à remplir leurs devoirs, & cependant la prétention à décider exclusivement quels sont ces devoirs seroit la plus dangereuse des usurpations sacerdotales.

En conséquence elle ne doit pas confier l'enseignement à des corps perpétuels.

La puissance publique doit donc éviter surtout de confier l'instruction à des corps enseignans qui se recrutent par eux-mêmes. Leur histoire est celle des efforts qu'ils ont faits pour perpétuer de vaines opinions que les hommes éclairés avoient dès long-tems reléguées dans la classe des erreurs; elle est celle de leurs tentatives pour imposer aux esprits un joug à l'aide duquel ils espéroient prolonger leur crédit ou étendre leurs richesses. Que ces corps soient des ordres de moines, des congrégations de demi moines, des universités, des simples corporations, le danger est égal. L'instruction qu'ils donneront aura toujours pour but, non le progrès des lumières, mais l'augmentation de leur pouvoir; non d'enseigner la vérité, mais de perpétuer les préjugés utiles à leur ambition, les opinions qui servent leur vanité. D'ailleurs, quand même ces corporations ne seroient pas les apôtres déguisés des opinions qui leur sont utiles, il s'y établiroit des idées héréditaires; toutes les passions de l'orgueil s'y uniroient pour éterniser le système d'un chef qui les a gouvernées, d'un confrère célèbre dont elles auroient la sottise de s'approprier la gloire; & dans l'art même de chercher la vérité, on verroit s'introduire l'ennemi le plus dangereux de ses progrès, les habitudes consacrées.

On ne doit plus craindre sans doute le retour de ces grandes erreurs qui frappoient l'esprit humain d'une longue stérilité, qui asservissoient les nations entières aux caprices de quelques docteurs à qui elles sembloient avoir délégué le droit de penser pour elles. Mais par combien de petits préjugés de détail ces corps ne pourroient-ils pas encore embarrasser ou suspendre les progrès de la vérité? Qui sait même si, habiles à suivre avec une infatigable opiniâtreté leur système dominateur, ils ne pourroient pas retarder assez ces progrès pour se donner le tems de river les nouveaux fers qu'ils nous destinent avant que leur poids nous eût avertis de les briser? Qui sait si le reste de la nation, trahie à la fois & par ces instituteurs, & par la puissance publique qui les auroit protégés, pourroit découvrir leurs projets assez tôt pour les déconcerter & les prévenir? Créez des corps enseignans, & vous serez sûrs d'avoir créé ou des tyrans, ou des instrumens de la tyrannie.

La puissance publique ne peut pas établir un corps de doctrine qui doive être enseigné exclusivement.

Sans doute il est impossible qu'il ne se mêle des opinions aux vérités qui doivent être l'objet de l'instruction. Si celles des sciences mathématiques ne sont jamais exposées à être confondues avec l'erreur, le choix des démonstrations & des des méthodes doit varier suivant leurs progrès, suivant le nombre & la nature de leurs applications usuelles. Si donc dans ce genre, & dans ce genre seul, une perpétuité dans l'enseignement ne conduiroit pas à l'erreur, elle s'opposeroit encore à toute espèce de perfectionnement. Dans les sciences naturelles les faits sont constans. Mais les uns après avoir présenté une uniformité entière, offrent bientôt des différences, des modifications, qu'un examen plus suivi ou des observations multipliées font découvrir;

Le devoir, comme le droit de la puissance publique, se borne donc à fixer l'objet de l'instruction & à s'assurer qu'il sera bien rempli.

La puissance publique doit donc, après avoir fixé l'objet & l'étendue de chaque instruction, s'assurer qu'à chaque époque le choix des maîtres & celui des livres ou des méthodes sera d'accord avec la raison des hommes éclairés, & abandonner le reste à leur influence.

La constitution de chaque nation ne doit faire partie de l'instruction que comme un fait.

On a dit que l'enseignement de la constitution de chaque pays devoit y faire partie de l'instruction nationale. Cela est vrai, sans doute, si on en parle comme d'un fait; si on se contente de l'expliquer & de la développer; si, en l'enseignant, on se borne à dire, telle est la constitution établie dans l'état & à laquelle tous les citoyens doivent se soumettre. Mais si on entend qu'il faut l'enseigner comme une doctrine conforme aux principes de la raison universelle, ou exciter en sa faveur un aveugle enthousiasme qui rende les citoyens incapables de la juger; si on leur dit : voilà ce que vous devez adorer & croire, alors c'est une espece de religion politique que l'on veut créer, c'est une chaîne que l'on prépare aux esprits, & on viole la liberté dans ses droits les plus sacrés, sous prétexte d'apprendre à la chérir. Le but de l'instruction n'est pas de faire admirer aux hommes une législation toute faite, mais de les rendre capables de l'apprécier & de la corriger. Il ne s'agit pas de soumettre chaque génération aux opinions comme à la volonté de celle qui la précede, mais de les éclairer de plus en plus, afin que chacune devienne de plus en plus digne de se gouverner par sa propre raison.

Il est possible que la constitution d'un pays renferme des loix absolument contraires au bon sens ou à la justice, loix qui aient échappé aux législateurs dans des momens de trouble, qui leur aient été arrachées par l'influence d'un orateur ou d'un parti, par l'impulsion d'une effervescence populaire, qui enfin leur aient été inspirées, les unes par la corruption, les autres par de fausses vues d'une utilité locale & passagère. Il peut arriver, il arrivera même souvent qu'en donnant ces loix, leurs auteurs n'aient pas senti en quoi elles contrarioient les principes de la raison, ou qu'ils n'aient pas voulu abandonner ces principes, mais seulement en suspendre pour un moment l'application. Il seroit donc absurde d'enseigner les loix établies autrement que comme la volonté actuelle de la puissance publique à laquelle on est obligé de se soumettre, sans quoi on s'exposeroit même au ridicule de faire enseigner comme vrais des principes contradictoires.

Ces réflexions doivent s'étendre à l'instruction destinée aux hommes

Ce que nous avons dit de cette partie de l'instruction destinée aux premières années s'étend également à celle qui doit embrasser le reste de la vie. Elle ne doit pas avoir pour objet de propager telles ou telles opinions, d'enraciner dans les esprits des principes utiles à certaines vues, mais d'instruire les hommes des faits qu'il leur importe de connoître, de mettre sous leurs yeux les discussions qui intéressent leurs droits ou leur bonheur, & de leur offrir les secours nécessaires pour qu'ils puissent se décider par eux-mêmes.

Sans doute ceux qui exercent la puissance publique doivent éclairer les citoyens sur les motifs des loix auxquelles ils les soumettent. Il faut donc bien se garder de proscrire ces explications de loix, ces explosions de motifs ou d'intentions qui sont un hommage à ceux en qui réside le véritable pouvoir, & dont les législateurs ne sont que les interprètes. Mais au-delà des explications nécessaires pour entendre la loi & l'exécuter, il faut regarder ces préambules ou ces commentaires présentés au nom des législateurs, moins comme une instruction que comme un compte rendu par les dépositaires du pouvoir au peuple dont ils l'ont reçu, & sur-tout il faut bien se garder de croire que de telles explications suffisent pour remplir leur devoir relativement à l'instruction publique. Ils ne doivent pas se borner à ne pas mettre obstacle aux lumières qui pourroient conduire les citoyens à des vérités contraires à leurs opinions personnelles. Il faut qu'ils aient la générosité, ou plutôt l'équité de préparer eux-mêmes ces lumières.

Dans les gouvernemens arbitraires on a soin de diriger l'enseignement, de manière qu'il dispose à une obéissance aveugle pour le pouvoir établi, & de surveiller ensuite l'impression & même les discours, afin que les citoyens n'apprennent jamais rien, qui ne soit propre à les confirmer dans les opinions que leurs maîtres veulent leur inspirer. Dans une constitution libre, quoique le pouvoir soit entre les mains d'hommes choisis par les citoyens, & souvent renouvellés, que ce pouvoir semble dès-lors se confondre avec la volonté générale ou l'opinion commune; il n'en doit pas davantage donner pour règle aux esprits les loix qui ne doivent exercer leur empire que sur les actions : autrement il s'enchaîneroit lui-même, & obéiroit pendant des

siècles aux erreurs qu'il auroit une fois établies. Que l'exemple de l'Angleterre devienne donc une leçon pour les autres peuples : un respect superstitieux pour la constitution, ou pour certaines loix auxquelles on s'est avisé d'attribuer la prospérité nationale, un culte servile pour quelques maximes consacrées par l'intérêt des classes riches & puissantes y font partie de l'éducation, y sont maintenus par tous ceux qui aspirent à la fortune ou au pouvoir, y sont devenus une sorte de religion politique qui rend presque impossible tout progrès vers le perfectionnement de la constitution & des loix.

Cette opinion est bien contraire à celle de ces prétendus philosophes qui veulent que les vérités mêmes ne soient pour le peuple que des préjugés; qui proposent de s'emparer des premiers momens de l'homme pour le frapper d'images que le tems ne puisse détruire, de l'attacher aux loix, à la constitution de son pays par un sentiment aveugle, & de ne le conduire à la raison, qu'au milieu des prestiges de l'imagination & du trouble des passions. Mais je leur demanderai comment ils peuvent être si sûrs que ce qu'ils croient est ou sera toujours la vérité? De qui ils ont reçu le droit de juger où elle se trouve? Par quelle prérogative ils jouissent de cette infaillibilité qui seule peut permettre de donner son opinion pour règle à l'esprit d'un autre? Sont-ils plus certains des vérités politiques que les fanatiques de toutes les sectes croient l'être de leurs chimères religieuses? Cependant le droit est le même, le motif est semblable; & permettre d'éblouir les hommes au lieu de les éclairer, de les séduire pour la vérité, de la leur donner comme un préjugé, c'est autoriser, c'est consacrer toutes les folies de l'enthousiasme, toutes les ruses du prosélytisme.

L'instruction doit être la même pour les femmes & pour les hommes.

Nous avons prouvé que l'éducation publique devoit se borner à l'instruction, nous avons montré qu'il falloit en établir divers degrés. Ainsi rien ne peut empêcher qu'elle ne soit la même pour les femmes & pour les hommes. En effet, toute instruction se bornant à exposer des vérités, à en développer les preuves, on ne voit pas comment la différence des sexes en exigeroit une dans le choix de ces vérités, ou dans la manière de les prouver. Si le systême complet de l'instruction commune, de celle qui a pour but d'enseigner aux individus de l'espèce humaine ce qu'il leur est nécessaire de savoir pour jouir de leurs droits, & pour remplir leurs devoirs, paroît trop étendu pour les femmes, qui ne sont appellées à aucune fonction publique, on peut se restreindre à leur en faire parcourir les premiers dégrés, mais sans interdire les autres à celles qui auroient des dispositions plus heureuses, & en qui leur famille voudroit les cultiver. S'il est quelque profession qui soit exclusivement réservée aux hommes, les femmes ne seroient point admises à l'instruction particulière qu'elle peut exiger; mais il seroit absurde de les exclure de celle qui a pour objet les professions qu'elles doivent exercer en concurrence.

Elles ne doivent pas être exclues de celle qui est relative aux sciences, parce qu'elles peuvent se rendre utiles à leurs progrès, soit en faisant des observations, soit en composant des livres élémentaires.

Quant aux sciences, pourquoi leur seroient-elles interdites? Quand bien même elles ne pourroient contribuer à leur progrès par des découvertes, (ce qui d'ailleurs ne peut être vrai que de ces découvertes du premier ordre qui exigent une longue méditation & une force de tête extraordinaire), pourquoi celles des femmes, dont la vie ne doit pas être remplie par l'exercice d'une profession lucrative & ne peut l'être en entier par des occupations domestiques, ne travailleroient-elles pas utilement pour l'accroissement des lumières, en s'occupant de ces observations qui demandent une exactitude presque minutieuse, une grande patience, une vie sédentaire & réglée? Peut-être même seroient-elles plus propres que les hommes à donner aux livres élémentaires de la méthode & de la clarté, plus disposées par leur aimable flexibilité à se proportionner à l'esprit des enfans qu'elles ont observé dans un âge moins avancé, & dont elles ont suivi le developpement avec un intérêt plus tendre. Or, un livre élémentaire ne peut être bien fait que par ceux qui ont appris beaucoup au-delà de ce qu'il renferme; on expose mal ce que l'on sait, lorsqu'on est arrêté à chaque pas par les bornes de ses connoissances.

Il est nécessaire que les femmes partagent l'instruction donnée aux hommes.

1°. *Pour qu'elles puissent surveiller celle de leurs enfans.*

L'instruction publique, pour être digne de ce nom, doit s'étendre à la généralité des citoyens, & il est impossible que les enfans en profitent si, bornés aux leçons qu'ils reçoivent d'un maître commun, ils n'ont pas un instituteur domestique qui puisse veiller sur leurs études dans l'intervalle des leçons, les préparer à les recevoir, leur en faciliter l'intelligence, suppléer enfin à ce qu'un moment d'absence ou de distraction a pu leur faire perdre. Or, de qui les enfans des citoyens pauvres pourroient-ils recevoir ces secours, si ce n'est de leurs meres qui, vouées aux soins de

leur famille, ou livrées à des travaux sédentaires, semblent appellées à remplir ce devoir; tandis que les travaux des hommes, qui presque toujours les occupent au dehors, ne leur permettroient pas de s'y consacrer? Il seroit donc impossible d'établir dans l'instruction cette égalité nécessaire au maintien des droits des hommes & sans laquelle on ne pourroit même y employer légitimement ni les revenus des propriétés nationales, ni une partie du produit des contributions publiques, si, en faisant parcourir aux femmes au moins les premiers degrés de l'instruction commune, on ne les mettoit en état de surveiller celle de leurs enfans.

2°. Parce que le défaut d'instruction des femmes introduiroit dans les familles une inégalité contraire à leur bonheur

D'ailleurs on ne pourroit l'établir pour les hommes seuls sans introduire une inégalité marquée, non-seulement entre le mari & la femme, mais entre le frère & la sœur, & même entre le fils & la mère; or, rien ne seroit plus contraire à la pureté & au bonheur des mœurs domestiques. L'égalité est par-tout, mais sur-tout dans les familles, le premier élément de la félicité, de la paix & des vertus. Quelle autorité pourroit avoir la tendresse maternelle, si l'ignorance dévouoit les mères a devenir pour leurs enfans un objet de ridicule ou de mépris? On dira peut-être que j'exagère ce danger; que l'on donne actuellement aux jeunes gens des connoissances que non-seulement leurs mères, mais leurs pères même ne partagent point, sans que cependant on puisse être frappé des inconvéniens qui en résultent. Mais il faut observer d'abord que la plupart de ces connoissances, regardées comme inutiles par les parens & souvent par les enfans eux-mêmes, ne donnent à ceux-ci aucune supériorité à leurs propres yeux, & ce sont des connoissances réellement utiles qu'il est aujourd'hui question de leur enseigner. D'ailleurs, il s'agit d'une éducation générale, & les inconvéniens de cette supériorité y seroient bien plus frappans que dans une éducation réservée à des classes où la politesse des mœurs & l'avantage que donne aux parens la jouissances de leur fortune, empêchent les enfans de tirer trop de vanité de leur science naissante. Ceux d'ailleurs qui ont pu observer des jeunes gens de familles pauvres, auxquels le hazard a procuré une éducation cultivée, sentiront aisément combien cette crainte est fondée.

3°. Parce que c'est un moyen de faire conserver aux hommes les connoissances qu'ils ont acquises dans leur jeunesse.

J'ajouterai encore que les hommes qui auront profité de l'instruction publique, en conserveront bien plus aisément les avantages, s'ils trouvent dans leurs femmes une instruction à-peu-près égale; s'ils peuvent faire avec elles les lectures qui doivent entretenir leurs connoissances; si, dans l'intervalle qui sépare leur enfance de leur établissement, l'instruction qui leur est préparée pour cette époque n'est point étrangère aux personnes vers lesquelles un penchant naturel les entraîne.

4°. Parce que les femmes ont le même droit que les hommes à l'instruction publique.

Enfin les femmes ont les mêmes droits que les hommes; elles ont donc celui d'obtenir les mêmes facilités pour acquérir les lumières qui seules peuvent leur donner les moyens d'exercer réellement ces droits avec une même indépendance & dans une égale étendue.

L'instruction doit être donnée en commun, & les femmes ne doivent pas être exclues de l'enseignement.

Puisque l'instruction doit être généralement la même, l'enseignement doit être commun & confié à un même maître qui puisse être choisi indifféremment dans l'un ou l'autre sexe.

Elles en ont été chargées quelquefois en Italie, & avec succès.

Plusieurs femmes ont occupé des chaires dans les plus célèbres universités d'Italie, & ont rempli avec gloire les fonctions de professeurs dans les sciences les plus élevées, sans qu'il en soit résulté ni le moindre inconvénient, ni la moindre réclamation, ni même aucune plaisanterie dans un pays que cependant on ne peut guères regarder comme exempt de préjugés, & où il ne règne ni simplicité ni pureté dans les mœurs.

Nécessité de cette réunion pour la facilité & l'économie de l'instruction.

La réunion des enfans des deux sexes dans une même école est presque nécessaire pour la première éducation; il seroit difficile d'en établir deux dans chaque village, & de trouver sur-tout dans les premiers tems assez de maîtres, si on se bornoit à les choisir dans un seul sexe.

Elle est utile aux mœurs loin de leur être dangereuse.

D'ailleurs, cette réunion toujours en public & sous les yeux des maîtres, loin d'avoir du danger pour les mœurs, seroit bien plutôt un préservatif contre ces diverses espèces de corruption dont la séparation des sexes vers la fin

sur autrui, pourroit devenir aussi très-puissante; elle auroit l'avantage de développer & de fortifier les sentimens dont il est utile de faire prendre l'habitude; tandis que ces couronnes de nos collèges, sous lesquelles un écolier se croit déjà un grand homme, ne font naître qu'une vanité puérile dont une sage instruction devroit chercher à nous préserver, si malheureusement le germe en étoit dans la nature & non dans nos maladroites institutions. L'habitude de vouloir être le premier est un ridicule ou un malheur pour celui à qui on la fait contracter, & une véritable calamité pour ceux que le sort condamne à vivre auprès de lui. Celle du besoin de mériter l'estime conduit, au contraire, à cette paix intérieure qui seule rend le bonheur possible & la vertu facile.

Conclusion.

Généreux amis de l'égalité, de la liberté, réunissez-vous pour obtenir de la puissance publique une instruction qui rende la raison populaire, ou craignez de perdre bientôt tout le fruit de vos nobles efforts. N'imaginez pas que les loix les mieux combinées puissent faire un ignorant l'égal de l'homme habile, & rendre libre celui qui est esclave des préjugés. Plus elles auront respecté les droits de l'indépendance personnelle & de l'égalité naturelle, plus elles rendront facile & terrible la tyrannie que la ruse exerce sur l'ignorance, en la rendant à la fois son instrument & sa victime. Si les loix ont détruit tous les pouvoirs injustes, bientôt elle en saura créer de plus dangereux. Supposez, par exemple, que dans la capitale d'un pays soumis à une constitution libre, une troupe d'audacieux hypocrites soit parvenue à former une association de complices & de dupes; que dans cinq cents autres villes, de petites sociétés reçoivent de la première leurs opinions, leur volonté & leur mouvement, & qu'elles exercent l'action qui leur est transmise sur un peuple que le défaut d'instruction livre sans défense aux fantômes de la crainte, aux pieges de la calomnie: n'est-il pas évident qu'une telle association réunira rapidement sous ces drapeaux & la médiocrité ambitieuse & les talens deshonorés; qu'elle aura pour satellites dociles cette foule d'hommes, sans autre industrie que leurs vices, & condamnés par le mépris public à l'opprobre commun à la misère; que bientôt enfin s'emparant de tous les pouvoirs, gouvernant le peuple par la séduction & les hommes publics par la terreur, elle exercera sous le masque de la liberté la plus honteuse comme la plus féroce de toutes les tyrannies? Par quel moyen cependant vos loix, qui respecteront les droits des hommes, pourroient-elles prévenir les progrès d'une semblable conspiration? Ne savez-vous pas combien, pour conduire un peuple sans lumières, les moyens des gens honnêtes sont foibles & bornés auprès des coupables artifices de l'audace & de l'imposture? Sans doute il suffiroit d'arracher aux chefs leur marque perfide: mais le pouvez-vous? Vous comptez sur la force de la vérité; mais elle n'est toute puissante que sur les esprits accoutumés à en reconnoître, à en chérir les nobles accens.

Ailleurs ne voyez-vous pas la corruption se glisser au milieu des loix les plus sages & en gangrener tous les ressorts? Vous avez réservé au peuple le droit d'élire; mais la corruption, précédée de la calomnie, lui présentera sa liste & lui dictera ses choix: vous avez écarté des jugemens la partialité & l'intérêt; la corruption saura les livrer à la crédulité que déjà elle est sûre de séduire. Les institutions les plus justes, les vertus les plus pures ne sont pour la corruption que des instrumens plus difficiles à manier, mais plus sûrs & plus puissans. Or, tout son pouvoir n'est-il pas fondé sur l'ignorance? Que feroit-elle en effet, si la raison du peuple une fois formée pouvoit le défendre contre les charlatans que l'on paie pour le tromper; si l'erreur n'attachoit plus à la voix du fourbe habile un troupeau docile de stupides prosélytes; si les préjugés répandant un voile perfide sur toutes les vérités n'abandonnoient pas à l'adresse des sophistes l'empire de l'opinion? Acheteroit-on des trompeurs, s'ils ne devoient plus trouver des dupes? Que le peuple sache distinguer la voix de la raison de celle de la corruption, & bientôt il verra tomber à ses pieds les chaînes d'or qu'elle lui avoit préparées; autrement lui-même y présentera les mains égarées, & offrira d'une voix soumise de quoi payer les séducteurs qui le livrent à ses tyrans. C'est en répandant les lumières, que, réduisant la corruption à une honteuse impuissance, vous ferez naître ces vertus publiques qui seules peuvent affermir & honorer le regne éternel d'une paisible liberté.

(*Par M. Condorcet.*)



Ce ne peut être dans ces pays & ces époques où un systême encore grossier de société est le seul type des idées, la seule source des connoissances.

Ce ne peut être non plus dans ces états & ces temps où la société fait effort pour arriver à de meilleurs principes ; mais où elle ne trouve en elle ni les progrès nécessaires à ce dessein, ni les institutions qui le favoriseroient.

Ce n'est pas même dans ces époques & ces empires où des abus antiques & des lumières récentes mettent tout en contradiction ; où des principes règnent dans les études, mais où des routines gouvernent les choses ; où ce qu'on a appris n'est point ce que l'on peut faire ; où l'instruction du citoyen n'a rien de commun avec les fonctions de l'homme public.

Une véritable éducation ne peut donc être instituée que chez un peuple, dont la constitution a le double caractère de tenir aux principes essentiels de la société, & de tendre à toute l'amélioration sociale.

Aucune des constitutions que l'histoire nous fait connoître, n'a eu ce double caractère. Toutes se sont ressenties de l'état d'imperfection où étoit resté l'esprit humain, & ont été dominées par l'ascendant des circonstances qui les avoient préparées, & qui les avoient modifiées.

Cet avantage, dans toute son étendue, paroît réservé aux deux seuls peuples qui ont pu reconstruire leur régime politique au milieu de toutes les lumières réunies du genre humain, & par les expériences comparées d'une longue suite de siècles, à l'Amérique septentrionale & à la France.

Il s'ensuit qu'un systême d'éducation pour nous est une chose aussi nouvelle que l'espèce de notre constitution; que tous les faits à cet égard nous sont étrangers; que c'est uniquement dans la nouvelle position où nous sommes que nous devons puiser nos idées & nos vues.

Pour trouver le systême d'éducation qui pourra convenir à notre constitution, c'est la société entière qu'il faut méditer; il faut voir ce que ses principes fondamntaux commandrnt, ce que son amélioration continuelle exige. Et comme l'éducation, en s'attachant spécialement à quelques sciences d'une utilité plus générale ou immédiate, doit néanmoins en embrasser l'ensemble, il faut considérer, avant tout, ce que sont les sciences dans l'organisation sociale.

Du rapport des connoissances humaines avec l'organisation politique.

Je dis que la société ne peut se développer que par les connoissances, & que les progrès de la science sont le moyen & la mesure de l'amélioration sociale.

Etudions son organisation, examinons ses besoins, ses principes; & cette grande vérité acquerra toute son importance, toute son évidence.

La société ne peut pourvoir aux besoins de ses membres, elle ne peut leur donner les jouissances dont ils sont avides, qu'en soumettant toute la nature à l'activité de leurs travaux. Mais comment corrigera-t-elle l'insuffisance de leurs forces naturelles, si ce n'est en recueillant, en perfectioonant sans cesse les expériences, les decouvertes, les inventions de leur industrie?

La société est fondée sur des loix qui la dirigent, des sentimens, des habitudes, des mœurs qui secondent les loix. Comment la société arrivera-t-elle à de bonnes loix, évitera-t-elle les mauvaises? Comment saura-t-elle lier ses mœurs à ses loix, si elle manque de ces observations sans cesse renouvellées, d'où naissent & où se rectifient les principes de l'ordre moral & politique?

L'homme ne sait pas s'arrêter à ses besoins dans le développement de ses facultés; il veut encore en tirer des plaisirs. De même la société, dans ses accroissemens, ne se borne pas à se fortifier, elle tend encore à se décorer. Où l'homme, dont les passions se développent par la société, où la société, que ses propres succès tournent vers l'éclat de la gloire, trouvent-ils, l'un, ces jouissances plus délicates, l'autre, cette pompe qui lui devient nécessaire, si ce n'est dans cette étude de nos sensations & de nos sentimens, dans ces vivantes représentations de la nature & de la société, dont nous enrichissent les lettres & les arts?

Quels progrès pourroient faire & les loix & les mœurs, & les plaisirs de la sociabilité, & les embellissemens de la société; comment de nouveaux secours se mettroient-ils en proportion avec de nouveaux besoins, si toutes les connoissances humaines ne s'unissoient par tous leurs rapports; si elles ne se rendoient des services mutuels; si elles ne trouvoient pour s'entre-communiquer, ces théories générales sur les principaux objets de leurs recherches, sur l'emploi des facultés de l'ame & de l'esprit, qui les étendent & les perfectionnent?

Cette vue est trop féconde dans le plan que

chez toutes les nations, c'est par ce mépris des gouvernemens pour tout ce qui pouvoit les éclairer, qu'ont duré si long-temps, & l'art des sophistes, & celui des rhéteurs, toutes les superstitions religieuses & politiques, toutes les espèces de charlatanismes.

Lorsque les connoissances commencent à modifier la société par les pensées & les goûts qui naissent de leur possession, si vous les excluez encore de la direction sociale, une autre erreur amenera d'autres maux. Elles n'avanceront qu'aux dépens d'un gouvernement qui aime mieux les redouter que s'en servir. Foibles d'abord, & incapables d'agir sur la raison publique, elles se mettront au service des passions particulières; elles préféreront ce qui plaît à ce qui sert; elles appelleront la corruption dans la barbarie même, en raffinant les esprits & amollissant les mœurs, en altérant le caractère primitif de la nation; elles feront naître tous les vices d'une fausse politesse, avant les vertus de la sociabilité perfectionnée. Plus fortes & plus courageuses ensuite, elles se tourneront contre une société qui s'obstine à rebuter leurs bienfaits; elles décrieront son gouvernement, en dévoilant ses abus & ses erreurs; elles feront la guerre à ses loix par la manifestation des principes, dont ces loix ne sont que la violation. Envain le gouvernement ne pouvant plus changer, lorsque tout change autour de lui, essayera de rechercher une consistance trompeuse dans ses vieilles institutions. Plus il résiste, plus les attaques redoublent. Les connoissances publiques entraînent tout par un cours rapide. Elles mettront en contradiction les idées & les choses, les vues & les moyens, l'esprit du siècle & l'esprit de la constitution; elles dérangeront tout dans ce systême politique, jusqu'à ce qu'il puisse se refaire par leur génie; & c'est ainsi qu'elles feront expier à l'autorité publique cette prévarication sociale d'avoir repoussé leur salutaire influence.

Ces idées donnent la solution du problême célèbre agité entre les plus beaux génies de ce siècle.

Il est faux que les connoissances ayent perverti les nations qui les avoient portées le plus loin; car elles les avoient tirées d'un état d'ignorance & de férocité, qui étoit le plus grand des maux.

Il est faux aussi qu'elles les ayent améliorées; car elles y ont remplacé des vices par des vices, & conservé autant d'abus qu'elles en ont détruits.

Elles ont mêlé le bien au mal, par-tout où gênées dans leur développement, égarées dans leur marche, elles n'ont pu embrasser un but digne d'elles, & se ramener à l'utilité publique. Elles ont été funestes à plusieurs sociétés, dont elles ont changé les mœurs, sans en avoir réformé les loix.

Mais elles sont essentiellement bonnes au genre humain, car il est né pour étendre ses facultés, comme pour en user; elles lui sont essentiellement utiles, car il en a tiré, dans tous les tems, les premiers moyens de son bonheur, & successivement il en tirera tous les principes de son amélioration.

C'est au mauvais régime qu'elles ont reçu, qu'il faut imputer tous les maux qui en ont résulté. C'est à un meilleur régime qu'on devra tous les biens qu'il est de leur nature d'opérer.

Ces idées expliquent encore pourquoi les sociétés, jusqu'à ce siècle, sont restées hors des vrais principes de la sociabilité.

C'est que fondés dans l'imperfection de l'instruction humaine, elles n'ont pas eu ce guide pour les diriger & les retenir à leur but.

C'est que, marchant, pour ainsi dire, à part des progrès de l'instruction, elles n'ont su, ni n'ont voulu les employer à leur réforme.

Aujourd'hui des tems plus heureux sont arrivés. La science a acquis un vaste développement; et la société, ébranlée dans ses vieux fondemens, ne peut plus se régénérer que par le secours de la science. Tout les invite à cette indissoluble alliance, qui naît de la nature des choses.

Rapport des connoissances humaines avec la civilisation actuelle de l'Europe & avec l'esprit de la constitution françoise.

Descendons de ces vues générales sur les sociétés, à la position de notre siècle & de notre nation; examinons l'état civil de l'Europe, l'esprit de la constitution que nous élevons; voyons ce qu'ont produit les connoissances parmi nous, ce qu'elles peuvent encore y produire: & nous trouverons, soit dans l'état commun des peuples européens, soit dans notre état particulier, une application plus directe des vues que je viens de développer.

Si je me bornois à considérer la révolution qui a tout changé parmi nous, seule, elle m'offriroit la confirmation de mon principe. Je dirois: qui nous a détrompés de tant d'erreurs que nous abolissons à jamais? Qui nous a fait sentir tout-à coup tant d'oppressions & d'injures, si long-temps endurées? Qui nous a si complettement désabusés de tant de fausses maximes, dont on avoit voulu composer notre sagesse? Qui nous a fait remonter si haut, nous a si promptement rappris ce que nous avions si profondément oublié? Qui nous a rendu les grands principes de l'ordre social, développé tout ensemble les besoins & les

ressources d'un grand peuple, & toutes les combinaisons d'une belle civilisation? C'est cette instruction si lentement amassée, plus lentement épurée, que tout tendoit à retarder & à corrompre, mais déjà si vive & si répandue, que ses progrès ne méritent pas moins de nous étonner que ses succès. Fort de ce fait important, j'ajouterois: heureux amis de la science, ne soyez donc ni ingrats envers elle, ni infidèles au glorieux emploi que vous en avez fait. Finissez par elle, ce que vous avez commencé par elle: en recueillant ses bienfaits; ménagez-vous tous ceux qu'elle peut vous offrir encore. Ne permettez pas que votre gouvernement reste en arrière des progrès qu'elle doit accumuler autour de lui. Perfectionnez-le par elle, si vous ne voulez qu'elle le renverse une seconde fois. Confiez-lui la garde de son propre ouvrage. Mais des considérations plus étendues se présentent ici, & réclament toute notre attention, tout notre intérêt.

Tout est changé dans l'ordre politique & moral. Les peuples de l'Europe ne ressemblent plus à ceux sur qui s'arrêtèrent ces principes de politique, qu'un respect inconsidéré nous a fait trop long-temps conserver comme les premières découvertes de la raison, & les meilleurs fruits de l'expérience. Au milieu de leur prodigieux dévelopement, les peuples modernes présentent un spectacle tout nouveau. S'embrassant par une foule de liens, s'entre-communiquant par un commerce continuel, ils existent les uns chez les autres par le mélange de leurs intérêts. Ils ont même étendu leurs rapports à toutes les autres contrées du monde. Là, ils se retrouvent encore pour se partager ou se disputer les objets de leur activité & de leur industrie. Cette espèce de société générale, formée de l'accroissement de toutes les sociétés particulières, est le produit de la culture universelle des sciences & des arts. En se mêlant ainsi à toutes les affaires sociales, les sciences & les arts les ont singulièrement étendues & compliquées; en devenant elles-mêmes un des intérêts du gouvernement, elles en ont rendu l'art plus difficile.

Il faut qu'il préside à tout ce mouvement vaste & rapide, qu'il en entretienne l'action, qu'il en prévienne les déréglemens; qu'il rétablisse la circulation où se fait l'engorgement; la paix où se prépare la guerre; qu'il tienne sans cesse ouvertes, qu'il dégage incessamment toutes ces sources de prospérité toujours prêtes à s'arrêter ou à s'accroître; qu'il substitue les grandes vues de l'intérêt général aux petites vues des intérêts particuliers; qu'il substitue des principes plus féconds à des pratiques bornées; qu'il rattache sans cesse à l'ordre social tant de ressorts qui tendent sans cesse à s'en écarter.

Comment le gouvernement parviendra-t-il à se monter à la hauteur d'un tel ouvrage? Par deux ressources, qui dépendent de son association avec la science: en s'épargnant cette direction des choses, pour ne se réserver que le maintien des principes qui les meuvent; en perfectionnant son art par la justesse des vues, & la simplification des moyens.

C'est une de nos erreurs politiques d'imaginer que ce riche dévelopement d'un commerce général, cette prodigieuse fécondité de l'industrie sociale ayent été le prix de ces dépenses, de ces soins, de ce zèle, dont toutes les nations se travaillent depuis un siècle. Il n'est pas donné à l'administration publique de créer les choses avant les tems, ni de leur donner un autre cours que celui de la nature. On n'a fait qu'agiter des forces qui avoient leur principe en elles mêmes; que tourmenter des effets qui s'accomplissoient tout seuls. Cette prétendue protection n'a été qu'un obstacle de plus à la marche toute-puissante des choses. Croire tout faire, est la plus absurde vanité. Vouloir tout régler, est la plus funeste manie.

Mais il naît de l'expérience, des observations par lesquelles on ne se trompe, ni sur les choses, ni sur leurs causes, ni sur leurs cours. Mais il naît des sciences & des arts cultivés en grand, des vues qui préparent & fécondent tout. Mais il naît de l'instruction répandue dans tout un peuple, un affranchissement rapide des vieilles erreurs. C'est ainsi qu'en donnant aux lumières publiques une juste protection, le gouvernement peut retirer ses soins des intérêts de la société; & qu'en laissant aux choses la liberté qui les anime, il se procure à lui-même la sécurité d'une surveillance plus sage & plus calme.

Un autre intérêt des grandes sociétés nous conduit au même principe; un autre motif me presse d'en montrer l'intime liaison avec l'état des peuples modernes, & particulièrement avec celui où nous sommes arrivés.

Toute société sortie de ces antiques usages; qui sont long-temps les seules loix, assez avancée pour s'organiser d'après les rapports de l'ordre civil, doit chercher sa force dans la moralité de l'homme, comme elle a cherché ses principes dans la nature humaine; elle doit lui donner les mœurs dont elle a besoin; c'est-à-dire, lui inspirer ces sentimens, ces opinions qui entretiennent les vertus de la vie sociale, en écartant les vices; le soumettent à la raison, comme citoyen à la loi; se servent de ses passions même pour devenir des habitudes qui l'entraînent, des penchans qui le subjuguent. Toute nation qui jouit de sa souveraineté, en la confiant à des délégués, qui dirige

& soutient tout son régime par l'influence de ses choix & l'autorité de ses vœux, doit encore renforcer ses mœurs par un esprit public; c'est-à-dire, par une invincible résolution de maintenir ses augustes droits aux dépens de tous les périls de tous les sacrifices; par une vigilance sévère à prévenir l'insubordination des volontés particulières à la volonté générale, & les entreprises des intérêts individuels sur l'intérêt public.

Une société, dont les mobiles & les ressorts sont peu nombreux, peut fixer aisément les mœurs qui lui conviennent. Ces mœurs, formées d'élémens plus simples, d'impressions plus constantes & moins variées, exposées à moins d'influences contraires, naissent sans art, & se conservent sans soin. Il n'en est pas de même d'une nation qui a atteint tout le développement social; là, les mœurs ne peuvent avoir ni cette unité, ni cette simplicité; c'est au milieu des jouissances, sans cesse multipliées par l'activité la plus industrieuse, qu'il faut entretenir les pures affections de la nature; c'est dans la rivalité de toutes les prétentions, de tous les intérêts qu'il faut faire triompher l'impartialité des loix & le zèle du bien commun; ce sont des esprits d'une extrême sagacité qu'il faut retenir dans le vrai, rappeller à ce qui est bon, ce sont des passions irritées par tout ce qui peut agir sur elles, qu'il faut modérer, diriger & contenir.

Cette différence dans les choses explique celle des idées. Les législateurs anciens, guidés par un heureux instinct, s'étoient fortement attachés à cette grande règle, d'appuyer les loix sur les mœurs, de former les mœurs par les impressions sociales. Les philosophes modernes, effrayés de la difficulté de son exécution, l'avoient presque bannie de leur théorie. Plusieurs même s'exagérant ce problême politique, au lieu de le résoudre, prenant les dédains de l'humeur pour les inspirations du génie, nous flétrissant à jamais par le désespoir d'un meilleur sort, nous avoient déclarés aussi incapables de la liberté, que nous y paroissions indifférens. Après avoir si noblement démenti leur injurieuse conjecture, sachons aussi vaincre cette difficulté dans laquelle leur génie n'a montré que ses bornes; montrons tout ce que peuvent les lumières d'un siècle tel que le nôtre, pour tout accorder dans les choses, comme pour tout relever dans les ames.

Non, rien n'est incompatible dans ce qui est bon; rien n'est au-dessus des combinaisons de l'organisation civile. Ne confondons ni les temps, ni les objets; cherchons ce qui nous appartient, par les moyens qui nous sont propres. Ce qui seroit vraiment inconciliable avec notre état de société, ce seroit les mœurs de ces républiques qu'on nous oppose. Mais, lorsque leurs institutions ne nous conviendroient pas, pourquoi voudrions-nous leurs mœurs? Si nous pouvons nous flatter d'avoir donné à la société des principes plus sûrs & plus justes, pourquoi ne parviendrions-nous pas à lui donner aussi des mœurs meilleures?

D'où doivent sortir celles que nous devons adopter? des principes de la sociabilité, combinés avec les progrès de la civilisation; des sentimens de la nature perfectionnée, & non d'une lutte violente avec les inclinations naturelles de l'énergie de la liberté, tempérée par les douceurs d'une sagesse polie. Dans nos rapports privés ou publics, dans nos occupations, dans nos plaisirs, tous nos devoirs doivent s'éclairer par la raison, s'embellir par notre bonheur. Rien ne peut donc mieux les diriger, les affermir, que nos sciences & nos arts, si utiles par les leçons qu'elles nous distribuent, si puissantes par les spectacles dont elles nous environnent. Il leur est donné d'être un remède aux vices qui naissent d'elles-mêmes. De viles passions restent toujours dans le fond de nos ames; elles les combattent par les grandes pensées, par les vives impressions qu'elles y répandent, nos plaisirs tendent au rafinement & à la corruption; par le bon goût, elles les ramènent à la nature; par la délicatesse, elles les rapprochent de la vertu. L'inévitable distinction des fortunes & des états expose sans cesse la pauvreté à la souffrance, & l'opulence à la frivolité du luxe; leur féconde industrie ouvre des ressources au pauvre, & leurs majestueuses créations indiquent au riche des dépenses qui l'honorent. Intéressées à unir tous les peuples, pour les dévouer à leur culte, partout elles inspirent l'humanité, conseillent la justice, invoquent la liberté, affermissent l'ordre; par-tout elles resserrent ces liens de la nature que la politique de l'ignorance déchire par la guerre, repousse par un orgueil farouche, ou une stupide défiance.

Si les connoissances humaines ont une relation si intime avec l'état actuel de l'Europe, quelle prépondérance ne doivent-elles pas obtenir dans la haute entreprise qui nous occupe! Cherchons ce qu'elles peuvent faire pour notre constitution, & ce que notre constitution peut faire par elles.

Ce qui confond toute réflexion, ce qui a surpassé toute espérance dans notre révolution, c'est qu'elle a pu s'accomplir dans l'état moral où elle a trouvé la France. Les philosophes s'étoient détournés de frayeur devant une pareille rénovation. L'histoire n'offre pas d'exemple d'un tel combat. Tous les intérêts ont été aux prises avec tous les intérêts; toutes les passions, avec toutes les passions, tous les principes, avec tous les préju-

gés. Le génie du bien, le génie du mal ont disputé de leur existence ou de leur destruction. Dans un siècle qui ne ressembloit à aucun autre, un grand peuple a voulu se dépouiller de tout son régime, comme un homme change de vêtement dans une saison nouvelle. Il a fallu interrompre le cours social, pour en redresser le systême. Jugeons des difficultés de cette entreprise par ses dangers & ses prodiges. Voyez dans les uns cette résistance toujours plus opiniâtre, à mesure qu'elle devenoit plus impuissante; dans les autres, l'abrutissement de l'ancienne servitude profanant la conquête de la liberté par un délire féroce; dans quelques-uns, ces deux genres de scélératesse, qui sembloient plutôt appartenir à la décrépitude d'une constitution qu'à l'ouverture d'une régénération; toutes deux spéculant sur la guerre civile; l'une, excitant des fureurs qu'elle ne partageoit pas; l'autre, se servant des fureurs qui la poursuivoient: l'une, cherchant de vils salaires & une sanglante domination dans l'anarchie; l'autre rappellant par elle le despotisme; par tout les vices étouffant les gémissemens de la vertu; les passions emportant la raison; & & néanmoins par un ascendant impérieux, concourant à l'œuvre de la vertu & de la raison.

Qui nous a donc soutenus, qui nous a donc conduits dans une marche si extraordinaire? Nos lumières, qui nous indiquoient le seul but auquel tout devoit se rallier; la nécessité, qui nous condamnoit à l'atteindre. Trop éclairés, nous ne pouvions plus resanctionner d'antiques erreurs. Trop lassés de l'excès des maux, nous n'avons cru pouvoir leur échapper que par l'extirpation de toutes leurs causes.

On s'énerve dans la conquête, & avec une moindre crainte, on ne retrouve pas le même courage. Concevez la même ignorance, les mêmes préjugés, les mêmes vices, dans une seconde génération; & vous sentirez que tout ce grand ouvrage n'auroit plus de sûreté. Nous ne pouvons garantir notre constitution de nos propres atteintes, que par une instruction revivifiante. Que dis-je! Par son esprit même, elle semble s'être retranché tout autre force.

Elle ne déguise rien à ces vingt-cinq millions d'hommes qu'elle doit régir. Les vérités, gardiennes de la liberté, obstacles à la tyrannie, sont celles qu'elle a fait descendre plus avant dans leurs ames. Plus de ces superstitions sociales, qui étouffoient en eux le sentiment de leurs droits naturels, plus de cette subordination servile, qui rendoit à l'orgueil ce qui n'appartient qu'au mérite; La loi seule se montre entre les gouvernans & les gouvernés, & les sépare plutôt par les devoirs que par les rangs. La force publique l'accompagne; mais sans pouvoir jamais ni l'excéder, ni la suppléer. Cette force publique n'est plus que dans ceux sur qui elle s'exerce. C'est dans la nature même de sa soumission que le citoyen reconnoît le mieux la plénitude de sa liberté. Il est devenu comme les rois; il ne se contient qu'en opposant sans cesse la volonté qu'il a prise dans sa raison, aux volontés que lui inspirent ses passions. Et cependant il faut que sa dépendance naisse de sa liberté même; que l'obéissance remplace par la fidélité ce qu'elle a perdu de contrainte; que, dans le corps politique, ainsi que dans le corps humain, les membres ne sachent plus résister, dès que l'ame a résolu. Voilà le changement qu'il faut opérer dans les François.

Régénérateurs de l'empire, voilà votre écueil ou votre triomphe. C'est ici que vous attendent vos détracteurs. C'est ici que cette timide sagesse qui n'a pu vous arrêter, semble tirer de l'expérience le droit de vous condamner. C'est ici que les philosophes de toutes les nations vous regardent avec l'intérêt de la crainte & de l'espérance, & attendent, dans l'épreuve que vous faites, la gloire ou la chûte éternelle de cette sublime théorie des gouvernemens, qui n'avoit encore présidé qu'à leurs pensées, & qui a dicté la constitution que vous donnez à un vaste empire, vieilli dans les erreurs confondues de la barbarie & de la civilisation.

Eh bien! c'est la sublimité même de votre dessein qui en fera la sagesse. C'est la hardiesse de l'entreprise qui en assurera le succès. Non, je le jure par cette constitution même, désormais l'objet sacré de notre vénération, vous n'avez point trop présumé de votre siècle, lorsque vous avez cru qu'il étoit fait pour marcher déformais à la lumière de cette philosophie, dont vous avez été les disciples courageux. Qui ne reconnoît aujourd'hui que depuis long temps elle étoit notre génie invisible? Non, vous n'avez point trop présumé de l'humanité; lorsque vous avez cru qu'elle étoit faite pour trouver son frein, ainsi que sa règle, dans la vérité & la raison. Combien nos maux & nos erreurs avoient dégradé notre politique! Quoi! toujours la contrainte à la place de la justice! toujours arracher par la rigueur ce qu'on obtiendroit par des bienfaits! Le législateur n'oseroit se confier à cette équité impartiale à cette tendre vigilance, qui est toute la puissance des pères! nous voudrions armer les bonnes loix de cette terreur, qui est tout-à-la-fois le soutien & le danger des mauvais!

Est-il vrai aussi que nous soyons indignes des destinées qui nous sont préparées? Ah! je rendrai justice à tous; je me soulagerai de mon indignation pour les méchans par une admiration reconnoissante pour les vrais citoyens! Je regarde ce peuple n'aguères si avili, si opprimé, & encore

si odieusement méconnu ; & son bon sens ne m'attache pas moins que son courage. D'autres avoient précipité cette révolution, qu'amenoit l'état des choses & des esprits. Mais dès qu'elle a été ouverte, il s'est présenté; il a mesuré ses droits à ses outrages, les remèdes à ses maux; & il a voulu recueillir tous les fruits de ce terrible ébranlement. Dès-lors, ni les périls, ni les souffrances n'ont pû retourner ses pensées en arrière. Il a donné l'exemple de ces sacrifices, de cette patience qu'il commandoit. Souverain détrôné, il a pris les armes; souverain armé, il a juré de périr ou de remonter à ses droits. Voilà ce qui est de lui; le reste lui est étranger.

Je regarde aussi ces classes que les crimes d'un autre temps avoient séparées du peuple, par de tyranniques avantages. Dans une attaque aussi violente qu'imprévue, ont-elles eu le tems d'ouvrir les yeux à l'éternelle justice, de préparer leur cœur à des pertes déchirantes? Quelque modération, quelqu'indulgence les ont-elles averties de la puissance des sacrifices généreux, pour calmer les impétueuses vengeances de l'oppression? Serons nous plus sévères à leurs préjugés qu'à nos fureurs? Séparons-les donc aussi de ceux qui, en voulant perpétuer nos maux & notre servitude, nous ont emporté hors de tous ménagemens, qui ont embrassé le despotisme, comme nous embrassions la liberté; qui ont voulu tout conserver; & qui, après avoit tout perdu, voudroient que la nation ne fût plus. Désenivrées bientôt de ces prestiges corrupteurs, leurs vertus ne doivent-elles pas renaître plus nobles & plus pures? Sont-elles donc déshéritées de tous les biens d'un véritable ordre social? peuvent-elles haïr leur patrie, à cause de son bonheur? N'ont-elles pas une nouvelle place à y reprendre par le mérite? Seront-elles insensibles à l'estime du peuple, qui attend leur retour fraternel? Ah! je me plais à le dire; nous ne pouvons pas plus être des ennemis entre nous, que des barbares parmi les nations. Nous ne serons jamais plus trompés, que dans le mal que nous avons pensé de nous-mêmes.

Espérons donc tout, & de nous-mêmes, & des bonnes loix dont nous allons prendre possession. Mais que les lumières publiques les précèdent, les accompagnent, les suivent toujours. Qu'elles aillent achever la défaite des préjugés dans les palais, & dissiper l'ignorance dans les chaumières. Qu'elles relèvent la misère par l'industrie; qu'elles offrent les succès des talens pour remplacement des prérogatives anéanties; qu'elles rapprochent les esprits par la raison, les cœurs par la bienveillance; qu'elles hâtent pour tous les nobles jouissances de l'égalité civique; sur-tout qu'elles ne règnent pas moins dans nos assemblées politiques, que dans nos écoles; qu'elles achèvent ce glorieux ouvrage qu'elles ont commencé. C'est-là le principe conservateur d'un pareil gouvernement. Tout abus conservé y feroit une dissonance allarmante. Toute injustice y feroit un élément de troubles. Les hommes libres aiment la règle; mais ils ne veulent pas que la règle résiste à la raison. Effaçons donc tout ce qui reste parmi nous de l'antique barbarie. Enlevons sur-tout les erreurs qui sont venues se retrancher dans nos loix nouvelles. Ainsi s'affermira la paix par la justice, l'ordre par la liberté, & le bonheur par les lumières.

Il y a dans l'événement qui se consomme parmi nous, je ne sais quel signe de l'épuisement des erreurs sociales; je ne sai quelle puissance de la raison humaine perfectionnée, qui élève & étend sans cesse les pensées, qui conduit à comparer cet événement à tout ce qui fut, à le séparer de tout ce qu'on connoît, à le considérer dans l'avenir comme dans le passé; & qui, en promettant, en quelque sorte, de nouvelles destinées au genre-humain, semble appeller des principes que lui seul pouvoit inspirer, lui seul pouvoit comporter. Une dernière vue, qui m'est aussi fournie & par l'état de révolution où nous sommes encore, & par l'état de constitution où nous allons entrer, me frappe & m'attire impérieusement.

Il est de la nature des choses, il est de l'expérience des siècles, qu'au moment où une nation vient de s'agiter par un long & violent travail sur elle-même, une grande activité lui reste de ce tourment intérieur. Quelques instans, elle a besoin de se reposer dans son propre épuisement; mais ses forces croissent sourdement dans ce calme qui les nourrit. Il est aussi de la nature des choses, de l'expérience des siècles, que, lorsqu'une nation s'est affranchie des entraves qui genoient son développement; lorsqu'elle a retabli le cours naturel de ses propriétés, ce principe de vie, en circulant dans toutes les parties de l'état, leur communique cette plénitude d'action, qui naît de l'équilibre de leurs mouvemens. Alors cette nation se regarde au milieu des autres; elle veut appliquer quelque part ses facultés étendues; elle veut marquer par quelque chose cette gloire qui la rajeunit; qu'objet d'ambition la saisit, domine dans la direction qui l'entraîne, & s'imprime jusque dans le caractère & les mœurs nouvelles qu'elle adopte. Ceci doit être encore plus vrai de la France, qui réunit ces deux causes d'une puissante énergie; qui a détruit un état politique tout entier pour en recréer un tout entier; qui s'est préparé une situation de bonheur & de splendeur où nulle grande nation ne s'est encore vue. Attendez quelques années; attendez la fin de ces combats qui affermiront la liberté par une

profonde terreur de cette anarchie, que nous ne séparerons plus dans notre haine, d'avec le despotisme, puisque tout nous révele qu'elle en est le dernier espoir, comme elle en a été le seul terme; attendez les premiers développemens de cette restauration de l'état, qui, formée de tant de riches restitutions, saura bientôt réparer les pertes particulieres par la féconde protection de la fortune publique; & un vif essor vers quelque grand objet nous deviendra nécessaire.

Voici une de ces époques où les peuples avancent ou reculent dans l'art social de toute la force de leurs progrès mêmes; où la fortune, qui entre dans les découvertes morales; comme dans les découvertes physiques, mais qui en est plutôt le moyen qu'elle n'en est le guide, en environnant le génie des peuples de tous les avantages de cette situation, l'aide indifféremment à saisir de nouveaux principes, ou à se précipiter dans de nouvelles erreurs. C'est du mouvement que le génie des peuples reçoit, ou qu'il imprime à ces époques, que dépendent, pour plusieurs siècles, le bonheur ou le malheur des nations, le bien ou le mal qu'elles font au monde. J'ouvre l'histoire; j'y cherche des exemples à suivre, je n'y trouve que des exemples à éviter.

Ici, de grands faits se présentent devant moi, pour appuyer mon idée, & faire sortir une vérité importante du spectacle des plus funestes erreurs. Je demande la permission d'étendre mon sujet, pour mieux arriver à mon but.

Considérons d'abord les Grecs que nous venons déjà d'examiner sous un autre rapport, & qui, par les vices & les vertus, les vérités & les erreurs, tiennent une si grande place dans le tableau des sociétés politiques. Par un de ces événemens, qui ne nous étonnent, que parce que nous ne voyons pas la lente accumulation des causes qui les opèrent, ces peuples, comme inspirés d'un même esprit, renversent à-la-fois les constitutions qui venoient de les civiliser. Dans moins d'un demi siècle, les rois disparoissent dans cette contrée, & finissent comme des flambeaux que le moindre souffle devoit éteindre. Déjà les démocraties, prenant des formes diverses, dirigées par des sages, soutenues par des héros, s'organisent & cherchent les principes du gouvernement politique & de l'ordre civil. Mais, à côté d'eux, est un grand despote; il croit qu'on envahir des peuples libres, comme les peuples libres chassent les tyrans; il fond sur eux avec toute la présomption de sa fastueuse puissance. Voulant tous la liberté ou la mort, ils s'unissent, & se rassurent par leur seul courage; & la tyrannie s'enfuit, remportant l'épouvante qu'elle croyoit inspirer. Arrivées au comble de la gloire, nées pour les arts de la paix, comme pour les triomphes de la guerre, ces républiques n'ont plus qu'une chose à faire, pour s'assurer les plus heureuses destinées, c'est de fonder leur liberté sur cette union qui vient de leur donner la victoire; c'est de marcher par elle à cette belle civilisation qui leur est réservée. L'idée simple & grande d'une intime association entre des peuples renfermés dans une même enceinte, qui ont les mœurs, les mêmes intérêts, un même esprit, une seule langue, leur est offerte par leur situation même. Que dis-je? Ils la trouvent dans une institution de leurs pères; il ne s'agit que de lui donner une base plus solide & plus étendue. La superstition, dont la politique de ces tems ne savoit pas se passer, avoit créé d'avance le principe auquel ils devoient s'attacher. Que le conseil des Amphictions devienne une confédération de toute la Grèce; & ils n'ont plus rien à craindre des autres peuples ni d'eux-mêmes; & ils trouvent dans cette direction de leurs forces, l'emploi de tous les talens, de toutes les vertus qu'ils pourront acquérir encore. Mais ils s'égarent de cette route ouverte devant eux. Comme des hordes sauvages, ils se séparent après les fêtes du triomphe. Ils s'arment les uns contre les autres de leur énergie & de leur gloire; c'est sur eux-mêmes qu'ils portent leur ambition; ils s'entre-arrachent la liberté, au lieu de l'améliorer en commun. Ayant une fois manqué ce principe de leur bonheur, ils ne peuvent plus en faire une seconde fois leur soutien dans un péril extrême. Ils l'invoquent trop tard au milieu de la dissolution de leurs premiers nœuds; & c'est vainement qu'ils s'en font un rempart contre les Romains.

Ces Romains, autre grand objet des études politiques, nous offrent une faute égale dans une position différente. Repoussés de l'Italie comme des brigands, ils ont le temps de prendre la consistance d'un peuple, avant de s'être affermis sur leur territoire. Condamnés à vaincre pour exister, obligés de soumettre l'Italie pour y garder leur place, ils la soumettent. Il est permis de chercher la paix par la guerre; mais les succès de la guerre doivent ramener au bonheur de la paix. La guerre ne produit que le courage; la paix seule conduit à la civilisation. S'il est une époque où un peuple doit se prendre lui-même pour objet de ses soins, où il doit corriger ce qu'il a de vicieux, se donner ce qui lui manque, fixer son gouvernement; c'est celui où rien ne le trouble, où tout le seconde dans ce grand dessein. Voyez quelle heureuse carrière étoit alors ouverte devant les Romains! Tout les invitoit à incorporer à eux ces peuples, dignes de devenir leurs frères par tous les triomphes qu'ils leur avoient coûtés: c'est ce qu'ils avoient fait eux-mêmes dans leur primitive équité: c'est le sacrifice qu'avoient plusieurs fois offert ces peuples

dans l'orgueil de la victoire. En s'incorporant ces peuples, ils rangeoient toute cette contrée sous les mêmes loix, la préparoient au même régime. Déjà riche des premières institutions sociales & d'une longue expérience, elle eût pu devenir un empire aussi sagement organisé par ses loix, que bien tissu par la connexion de ses parties. De cette organisation seroit né pour eux, par la nature des choses & des circonstances, le gouvernement représentatif, seul principe de l'ordre & de la permanence dans les constitutions libres. Mais emportés par une impulsion qui devoit finir avec son objet, ils s'écartent pour jamais de ce but heureux où ils touchoient. Ils ne portent dans la politique de la conquête que le génie de la victoire. Leur situation est changée: leur direction ne change pas. Comme si l'Italie n'eût été pour eux qu'une barrière à franchir; arrivés à ses limites, ils se cherchent des ennemis avec le même art que les autres les évitent. Ils dévorent le monde connu de leurs regards avides; ils le dévouent & l'enchaînent d'avance au Capitole par une superstition féroce & une ambition sublime. Mais par-là ils subiront éternellement le sort des tyrans; perdant la paix intérieure à mesure qu'ils s'éloignent de la justice naturelle; donnant des loix à tous les peuples, & recevant celles des factions qui s'agitent autour d'eux; courbant les vaincus sous leur grandeur, & s'infectant de tous leurs vices; entraînés à la fin au comble de l'opprobre par le poids de leur fortune. Ils mêleront toujours, sans les unir, la démocratie du peuple à l'aristocratie du sénat; ils les suborneront ensuite à la dictature militaire des Césars; & ne connoîtront jamais de ces trois formes de gouvernement que ce qu'elles ont d'intolérable.

Nous même, peuple éloigné, par une antique fatalité, de la carrière des nations libres; mais fait pour connoître toutes les autres espèces de gloire; & digne sur-tout de ce bonheur social, dont nous avons enrichi l'art par nos mœurs & nos lumières; n'avons nous pas aussi perdu l'espèce d'amélioration qui convenoit à notre gouvernement? Ne remontons pas au-delà de l'époque de notre dernière splendeur. Est-ce de l'ame de Louis XIV, est-ce de son autorité absolue qu'étoient nés cette grandeur des événemens, ces prodiges des arts, ces qualités aimables & brillantes qui furent les ornemens de ce règne? Non, toutes ces choses furent dues à la lassitude des déchiremens de l'anarchie féodale; à la puissance d'une direction prépondérante; à l'accroissement des moyens de civilisation; à la communication plus étendue des nations; à l'alliance qui se fit naturellement des vestiges de l'esprit de chevalerie avec la politesse des arts; à cette énergie qui restoit des dernières agitations politiques; à cette réunion des grands hommes en tout genre, qui est encore plus un avantage des époques d'un grand développement, qu'un bienfait du hasard.

Cherchons ce qui convenoit à une situation si favorable. Ce n'étoit pas à l'ambition des conquêtes, au faste de la représentation, au luxe des jouissances qu'elle devoit être dirigée.

Tout cela n'a servi qu'à dégrader la première partie de ce règne par les humiliations désastreuses de la seconde; qu'à fonder pour jamais le malheur du peuple & la corruption de la cour; qu'à faire marcher ensemble une nécessité plus pressante & un éloignement plus pernicieux des réformes vigoureuses; qu'à accumuler des principes de ruine dans cette orgueilleuse monarchie. Où conduisoit donc une pareille situation? Elle prescrivoit de reprendre avec de plus grands secours & des avantages nouveaux, le gouvernement paternel de Louis XII & de Henri IV; de changer un peuple de bourgeois en un peuple de citoyens, en rattachant à lui tout ce qui étoit fait pour le servir: les prêtres, par un entier dévouement à un ministère d'instruction & de bienfaisance; les grands par la dépendance de l'estime publique; les magistrats, par la pureté de la justice & la mission toujours aussi libre que désintéressée d'invoquer les loix ou d'éclairer la conscience du monarque. Elle prescrivoit de soumettre tout à l'utilité générale, & non à cette autorité des ministres, toujours plus jalouse de s'affranchir de toute résistance sur le mal, que de se ménager les moyens de faire le bien; qui n'a servi en effet qu'à changer les formes de la double oppression de ces ennemis du peuple & des rois; qu'à leur apprendre à ressaisir par l'art du courtisan, la dénomination qu'ils ne trouvoient plus dans leur indépendance; à s'assurer le monopole des fonctions publiques, en rampant autour de la faveur; à étouffer l'intérêt de l'état par l'esprit de corps, à maintenir tous les abus par les maximes qu'ils avoient créées eux mêmes. Elle prescrivoit d'établir la grandeur du royaume sur sa prospérité, d'affermir la puissance du monarque sur l'ordre public, de chercher & d'adopter les vrais principes des loix & de l'administration, de tourner vers l'utilité réelle l'émulation des arts & le développement des connoissances. Alors la monarchie, au lieu d'ouvrir, dès son commencement l'abîme où elle devoit tomber, se seroit préparée toute la consistance qui pouvoit lui appartenir. Alors les institutions bienfaisantes, dont elle se seroit entourée, les bons principes, dont elle se seroit fait une habitude, auroient pu la garantir de ses propres vices; alors on auroit ap. ris si ce genre de gouvernement pouvoit réellement convenir au bonheur des peuples & à la raison des siècles éclairés; alors ou il se seroit maintenu par la perfection qu'il se seroit don-

lui rend à la fois le mal pesant & le bien redoutable : des réformes bornées & successives ne suffiroient ni à ses lumières, ni à son courage ; & une réforme générale mettroit en péril cette prospérité factice, à laquelle il ne peut plus renoncer !

Frappé de ces exemples, je recueille ces principes pour les appliquer à l'état où nous sommes ; pour nous conduire à l'ambition généreuse que nous devons adopter.

Nous avons un grand avantage sur les autres peuples, sur les autres temps. Tandis qu'ils étoient dirigés à un but sage & heureux, les préjugés, les passions qui régnoient autour d'eux, un mouvement général dont il étoit aussi difficile d'appercevoir le danger, que d'éviter l'impulsion, les détournoit de ce but, les précipitoit vers ces écarts où ils sont tombés. C'est encore une de ces choses qui expliquent cette contradiction entre le principe qui s'offroit à eux, & l'erreur qu'ils ont embrassée. Nous sommes plus heureux. Tout s'accorde pour nous placer, pour nous retenir dans le chemin que nous devons suivre. Si notre constitution adopte comme son objet, unique, son premier besoin, & son dernier terme, l'amélioration sociale ; notre siècle, redressé par l'expérience de tant d'erreurs, entraîné par la vive action de ses progrès continuels, tend invariablement à tout le développement des facultés humaines. Rien ne recule davantage le moment où les efforts pourroient se ralentir, où cette direction pourroit changer. Il y a là de quoi absorber tout ce que nous pouvons acquérir d'activité & de moyens. Nous n'avons donc pas besoin de nous porter au dehors.

Cependant cette position nous relie davantage aux autres nations. Notre place s'agrandit dans l'Europe par un commerce plus étendu, par une plus solide puissance, qui naissent de notre renouvellement intérieur ; par un plus beau spectacle, un asyle plus heureux que nous pouvons offrir. Il dépendroit de nous d'effrayer par des projets d'ambition, de dominer par la terreur de nos forces. Mais que gagnerions-nous à inquiéter, à troubler les autres peuples ? Nous perdrions la sécurité de la plus belle situation politique, pour reprendre les périls de celle d'où nous sortons. Nous armerions la haine contre notre grandeur, au lieu de l'embellir par l'amour. Nous perdrions tout ce que nous pouvons obtenir de la liberté, de la paix, du bonheur des autres nations. Qu'avons-nous à leur demander, sinon d'adopter les biens dont nous avons su nous saisir ? Leur prospérité est le seul secours qui manque à la nôtre.

Ce qu'on n'auroit jamais espéré, la philantropie devint toute la politique du plus puissant des peuples. Il y est amené par son intérêt, comme par sa gloire ; par les principes de sa situation, comme par les conseils de sa raison. Ainsi, ce sentiment, qui étoit le plus beau caractère des ames sublimes, peut devenir l'affection habituelle d'une nation entière ! C'est bien à ce signe qu'on reconnoît que les hommes, dans certains périodes de leur existence civile, peuvent ne tenir qu'à la vérité & à la vertu, qui ne sont qu'un avec leur intérêt. Comparez-les dans les deux dégrés extrêmes du cours social ; & vous les verrez dominés par le même penchant. Dans l'état primitif, éloignés les uns des autres par la difficulté de subsister ensemble, ils ne se rapprochent qu'avec un attrait mutuel ; ils ne se séparent qu'en s'unissant d'un lien fraternel. L'amitié les conduit aisément à un échange de secours & de bienfaits ; c'est ce qui avoit joint, dans les premiers âges du monde, l'utilité du commerce à la douceur de l'hospitalité. L'inimitié, qui s'établit ensuite entre les sociétés, ne naît que de l'esprit borné des législateurs, qui s'absorbant dans la possession exclusive d'un avantage, n'apperçoivent pas l'avantage constant des sacrifices communs. Mais enfin les lumières tardives de la philosophie, en ramenant les peuples à la vraie combinaison de leurs intérêts, en rétablissent l'union, & permettent ainsi à l'instinct originel de reprendre son heureux empire. C'est par-là que, dans les siècles éclairés, la philantropie est aussi naturelle que l'hospitalité dans les tems grossiers ; qu'elle ne paroît plus que l'extension facile du premier sentiment de la nature.

Il nous étoit donc réservé, après toutes les erreurs, tous les malheurs de la politique humaine, de retrouver cette loi première des sociétés, ce principe fondamental de leur bonheur, de rapprendre à la terre l'éternelle fraternité des nations ! Déjà nous n'avons pu porter un regard sur les querelles des rois, sans reconnoître le véritable intérêt des peuples. Déjà, par un anathème solemnel sur l'esprit de conquêtes, notre constitution a enregistré les droits sacrés du genre humain, pour en faire une barrière contre les égaremens de notre ambition. La fausse sagacité des cours a pu ne voir, dans cette abdication d'une grandeur désastreuse, que l'hypocrisie de la foiblesse, qui se cache sous les dehors de la modération. Mais les peuples, consolés par toutes les espérances qui s'attachent à un tel exemple, ont apperçu le garant de notre sincérité dans les principes qui nous guident, dans ces principes dignes de devenir la conscience d'une nation éclairée. A ce moment prochain où notre puissance renaîtra de toutes les ressources d'une vaste régénération, nous aurons un plus noble engagement encore à prendre avec nous-mêmes,

à placer, ainsi que nos loix, sous les auspices de l'Etre suprême. Jurons alors de veiller sur le repos du monde, d'en être les modèles par notre équité, les apôtres par notre sagesse, les soutiens par notre force. Dévouons les armes de la liberté à la paix universelle, c'est-à-dire, à cette religion des esprits justes & des ames généreuses, que notre siècle commence à révérer sous ce beau nom de philantropie. C'est ainsi qu'il nous convient de reparoître sur la grande scène des peuples de l'Europe.

Mais c'est ici que l'imprévoyance des autres tems doit avertir notre prudence. Combien de peuples ont été écartés de leur direction par les circonstances, de leurs maximes, par leurs passions ? Qu'est ce que la sagesse d'une nation, si elle ne se verse dans son caractère ? Qu'est-ce que sa vertu, si elle ne devient sa gloire ? Où aboutissent ses plus beaux desseins, s'ils ne sont attachés à un grand but par une grande institution? Quel est donc ce but auquel notre constitution doit nous fixer ? C'est la plus entière perfection sociale, par toute la perfectibilité humaine. Par quelle institution peut-elle nous y conduire ? Par le plus actif développement de l'instruction publique. Ainsi cette auguste destination nous ramène aussi à regarder la science humaine comme l'instrument de la grandeur où nous pouvons nous élever; comme l'emploi de toute la prospérité que nous devons acquérir. Donnons-lui donc, dans l'édifice que nous élevons, une place d'où elle puisse recevoir tous les secours, distribuer toutes les lumières. Epousons-la, non comme le faste d'une grande nation, mais comme sa sûreté, son aliment, & sa gloire. Portons-y des vues aussi solides qu'étendues. Cultivons-la au profit du pauvre, comme à l'honneur du riche; pour les plus simples travaux, comme pour les plus magnifiques. Rassemblons tout ce qu'elle possède, acquérons tout ce qui lui manque; dérobons tout aux autres peuples, pour tout leur rendre. Allons chercher partout ses fruits comme des bienfaits pour nous, répandons-les comme des bienfaits pour les autres. Marchons avec grandeur, avec constance, dans cette carrière sans terme.

On a accusé une constitution qui a sa racine dans la philosophie seule, du prosélytisme de la superstition. Dominateurs de l'Europe, ne nous outragez plus, ne vous avilissez pas vous-mêmes par une crainte si misérable : croyez qu'il y a autre chose dans ce que nous avons fait, qu'il en doit sortir autre chose, que des émeutes populaires. L'art de fonder la liberté, la science du bonheur social tiennent à d'autres ressorts, demandent d'autres moyens. Peuples, sachez d'avance ce que vous devez imiter de nous, ce que nous avouerons dans vous. Rois ou peuples, attendez que notre constitution nous ait rendus dignes d'elle, pour connoître & ses effets & son influence : cherchez dans l'esprit qu'elle va nous donner, comment vous pourrez, les uns, l'obtenir; les autres, vous en garantir.

J'ai prouvé que, dans une époque comme celle-ci, une nation qui se régénère doit se choisir une ambition permanente : voilà celle que je propose.

J'ai prouvé la liaison politique de la science humaine avec la civilisation d'un grand empire. Je vais la considérer dans toute son étendue, & montrer quel développement elle doit obtenir d'une belle constitution.

Examen & division de la science humaine, relativement à son emploi social.

Des hommes faits pour tracer le systême des connoissances humaines, puisqu'ils étoient capables d'en rapporter toutes les créations à quelques principes générateurs, cherchant ainsi les liens des choses intellectuelles dans les élémens qui les produisent; expliquant le méchanisme intérieur de nos facultés, par la classification méthodique de leurs effets, ont su ordonner toutes les parties de la science dans un plan qui en offre à la fois le développement, l'enchaînement, l'histoire & le tableau. C'est sur cette grande idée de Bacon, qu'avoit été conçue cette entreprise littéraire, qui a justement illustré le milieu de notre siècle.

Autant cette haute entreprise devoit rencontrer d'obstacles dans une époque où le courage du génie a été comprimé par la double oppression de la tyrannie religieuse, & de la tyrannie civile; autant elle seroit propre à un tems où la philosophie elle-même préside à la liberté publique; c'est une gloire qui nous est réservée.

Cette belle distribution de la science restera comme l'idée fondamentale de tout grand travail sur nos connoissances. Mais ayant un autre but, elle ne peut me diriger dans le dessein qui m'occupe. Ses auteurs ont décomposé & recomposé la science humaine pour des philosophes; je dois la développer pour des législateurs : ils en ont tracé le systême théorique; je dois en préparer l'organisation politique.

En partant de ces vues, je vois la science humaine se réduire à quatre objets, & se partager dans quatre classes principales.

Le premier objet qui me frappe dans ce vaste ensemble de nos connoissances, est celle qui

s'occupe & de l'homme considéré dans ses rapports personnels, & des hommes réunis dans les associations politiques. L'homme & la société sont pour eux-mêmes des sources continuelles d'expériences & d'observations. De ces recherches sans cesse étendues par le développement & les modifications de leurs sujets mêmes; sans cesse, perfectionnées par les progrès où une application toujours plus forte un intérêt toujours plus grand les conduisent; se forme un corps de vues & de principes sur les affections & les facultés de l'homme, sur les besoins & les intérêts de la société, sur la manière de diriger les premières, de pourvoir aux seconds. Ainsi le double but de cette science est de chercher ce qu'est l'homme suivant la nature, ce qu'il devient par la société; ce que la société doit faire pour l'homme, ce qu'elle doit faire pour elle même; en un mot, ce que sont l'homme & la société par leurs principes primordiaux; ce qu'ils peuvent devenir par leurs acquisitions successives.

Cette science n'est point la première dans l'ordre des progrès; car elle tient à des expériences plus longues, à des vues plus difficiles à généraliser: elle trouve sur-tout des obstacles dans les passions qu'elle doit se soumettre, dans les institutions qu'elle doit changer ou corriger. Elle dépend aussi des autres connoissances, qui sont tout à la fois ses secours pour se développer, & ses moyens pour agir. Mais elle est la première dans l'ordre des intérêts; car elle est pour l'homme, la science du bonheur, & pour la société, celle de l'amélioration.

Jusques ici deux grandes erreurs ont regné dans cette science, & en ont retardé les progrès & les bienfaits. Une sorte de séparation s'étoit établie entre les deux objets qu'elle réunit; & dans chacun de ces objets, la théorie marchoit en opposition avec la pratique. Ce n'étoit pas dans les principes de la nature que la politique cherchoit les loix de la société: la morale de son côté méconnoissoit la liaison nécessaire de ses préceptes, avec les institutions sociales. De-là, le prolongement de tous les préjugés, de toutes les erreurs; de-là, toutes les calamités des préjugés & des erreurs, quand ils décident des loix & des mœurs. Cette réunion des deux parties de la science, cette application continuelle des principes qui la composent aux choses qu'elle doit gouverner, est la base sur laquelle elle doit être fondée dans l'établissement que nous préparons. La morale doit s'asservir les mœurs, la politique doit dicter les loix; les préceptes de l'un doivent s'accorder avec les principes de l'autre. Leurs préceptes & leurs principes doivent découler de la nature, & se modifier par la société, qui a besoin de connoître l'homme, pour le rendre heureux, & qui ne peut le rendre heureux, qu'en le perfectionnant.

Non-seulement, je place cette science au premier rang, mais j'en fais en quelque sorte le centre de toutes les autres. Toutes doivent la servir & en recevoir leur direction. C'est proprement la science sociale, la science par excellence. J'en forme la collection de parties nouvellement réunies, mais liées éternellement. Elle rassemble l'étude des devoirs de l'homme, & celle de ses passions; elle combine toutes ses facultés pour le faire atteindre à toutes ses destinées; elle embrasse tous les rapports de la société, pour en poser tous les principes. Pour la mieux définir & lui donner une dénomination qui l'explique toute entière, je l'appellerai la science civique, politique & morale.

L'homme devient un être moral dans la société, c'est-à-dire, qu'il y apprend à lier ses intérêts à ceux de ses semblables, à limiter ses droits par ses devoirs, à tirer, des rapports de sa situation, des principes d'ordre, de justice, de bonté, & à leur soumettre ses actions. Mais il n'en reste pas moins un être physique, dépendant d'une foule de besoins, avide des jouissances que ces penchans lui font connoître. De même qu'au moral, cet être si ignorant arrive aux plus vastes combinaisons d'idées, & substitue aux vagues impulsions de l'instinct, les puissantes règles de la raison perfectionnée; de même au physique, le plus dénué des animaux devient le roi de la nature. Il lui arrache ses secrets, s'approprie ses forces, se sert de ses loix comme de ses propres instrumens, s'arme d'elle-même contre elle-même. Comme il peut davantage, il veut davantage; & la vie pour lui se compose, non-seulement de ce que la nature produit, mais encore de tout ce que l'industrie peut créer. Où puise-t-il cette riche dénomination? Dans des découvertes qui lui ont expliqué les opérations de la nature; dans des inventions qui lui ont appris un emploi fécond & hardi de ce qu'il avoit découvert; dans ces arts qui donnent des règles infaillibles aux plus inconcevables travaux; dans ces métiers, qui ont réduit en parties méchaniques les plus subtiles conceptions du génie. Et où ces talens prennent-ils sans cesse une plus grande perfection? Dans des théories séparées des pratiques d'où elles sont nées; dans des théories où la curiosité paroît s'égarer, mais où l'esprit humain s'étend; où l'on ne s'occupe que de principes, de procédés, dont on ne voit pas d'abord l'application, & qui enfin servent à simplifier les effets dans des moyens déjà connus, ou à réaliser des inventions nouvelles. La société vit de cette vaste partie de la science, comme elle se conduit par l'autre. Si celle-ci n'est que la seconde dans l'organisation sociale, ce n'est

pas que la première puisse être considérée comme plus utile : c'est que, par la nature des choses, la direction appartient à l'une, la subordination à l'autre.

Elle demande une grande rectitude dans l'esprit humain ; & par-là, elle tient beaucoup à la culture des autres sciences. Elle a besoin d'une liberté, d'une activité, sans cesse protégées & animées ; & par-là, elle tient à l'administration & aux loix. Ses services dépendent des moyens qu'elle a de s'accroître & de se communiquer. Organisons-la donc de manière que tout la rapproche de ses meilleurs principes, que tout favorise ses progrès ; qu'elle puisse faire participer le peuple de tout ce qu'elle offre d'utile à ses travaux, & que l'industrie du peuple concoure à augmenter les richesses de cette science. Depuis un siècle qu'elle est rentrée dans les bonnes voies, elle a marché de prodiges en prodiges. Et cependant jamais aucune constitution ne s'est encore fait un soin spécial de ce grand intérêt ? Avec un secours si nouveau & si puissant, on ne conçoit pas où doivent s'arrêter ses progrès & ses services. Je l'appellerai la science des loix de la nature, & des moyens de l'industrie sociale ; ou plus simplement la connoissance des sciences naturelles & des arts utiles.

La science morale d'une part, & la science physique de l'autre, semblent embrasser tous les intérêts de la société, & la douer de tous les dons de l'esprit humain. Mais elles ne renferment pas tout ce que l'esprit humain sait produire, tout ce qu'il peut répandre dans la société.

Après ce qui est bon, on veut ce qui est beau ; après ce qui est utile, ce qui est agréable. Telle est même la marche des choses, qu'on ne suit pas cet ordre, & qu'on travaille pour le plaisir & la gloire, bien long-tems avant d'avoir épuisé tout ce qui tient à l'utilité. Il y a donc naturellement un luxe dans la science, comme dans les autres parties de l'organisation sociale ; & c'est dans celle-ci sur-tout, que le luxe n'est ni une erreur, ni un malheur. Telle est la cause de ce que nous appellons la littérature & les beaux arts.

Les lettres sont la parure de la science morale ; les beaux arts sont l'emploi agréable de la science physique. Considérés relativement à la science humaine, ils en sont le complément. La beauté n'est au moral, ainsi qu'au physique, qu'un développement plus libre & plus facile de la force. Tout ouvrage où la grandeur en impose, où la grace se fait sentir, n'a ces avantages que parce qu'il est mieux fait en soi. Il existe une éternelle alliance entre la force & la grace, sous laquelle est né tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Considérés relativement à la société, les beaux arts & les lettres sont une décoration digne d'elle ; une source de plaisirs nobles & sociaux ; un aliment à cette exubérence d'activité qui la travaille ; un absorbant préférable à tout autre des richesses accumulées, un droit de plus pour le talent, de se mettre au-dessus de la fortune ; un moyen heureux d'agir sur les hommes, de les ramener à la nature, de les animer à la vertu, de les porter à la gloire. Relativement à l'homme, ils polissent ses mœurs, en donnant plus de délicatesse à ses sens, plus de sensibilité à son ame ; en perfectionnant toutes ses facultés, ils développent davantage son génie, & en font sortir de plus grands secours, soit pour le bonheur privé, soit pour la gloire publique. Concourant ainsi à l'amélioration sociale, ils ne peuvent être ni méconnus, ni négligés par la société ; tenant intimement & par tous les rapports, à la science humaine, ils doivent entrer dans son organisation.

La littérature s'attache essentiellement au langage, & n'est proprement que l'art de mieux exprimer ses idées. Toutes ses parties ont cet objet ; par l'éloquence, elle y fait passer l'énergie & le charme des passions ; par la poésie, elle l'anime de la puissance de l'enthousiasme ; par le goût, elle explique ses beautés ; par la critique, elle les sépare des défauts ; née de l'imagination pour se marier à la raison, c'est de leur accord qu'elle tire un style digne des grandes pensées ; & comme ce qu'elle fait pour le langage est le plus grand service pour les idées mêmes, elle ne peut les embellir qu'en les perfectionnant.

Le langage s'est diversifié selon les lieux & les tems ; pour en connoître tout l'art, il faut l'étudier dans les langues diverses : c'est dans cette vaste étude qu'il faut aller chercher tous les principes, recueillir tous les modèles, comparer tous les talens, tous les goûts, pour en composer une théorie & plus sure, & plus grande. C'est par cette étude que l'on parvient à faire communiquer ensemble tous les temps, tous les lieux, & à cultiver l'esprit d'une nation par l'esprit de toutes les autres. Les langues tiennent donc aux lettres, & doivent composer avec elles la science littéraire.

Celle-ci destinée particulièrement à embellir la science morale, sembleroit devoir lui appartenir ; mais elle la médite dans un autre esprit, elle la combine sous d'autres rapports ; par-là elle peut & doit en être séparée ; cette séparation d'ailleurs convient à l'étude des objets qu'elle réunit.

Toujours elle a été cultivée parmi les peuples, en proportion de leurs progrès dans la ci-

vilisation. Depuis long-tems nous en éprouvons les bienfaits, nous en connoissons le prix ; jusqu'ici elle a fait la plus belle partie de notre gloire ; elle n'a pas peu influé sur le grand événement qui s'accomplit ; elle peut contribuer encore davantage à son immense développement. C'est par elle que notre régénération doit recevoir toute sa gloire chez les nations étrangères & dans la postérité. Est-ce au moment où elle nous devient plus précieuse, où nous allons lui fournir de plus nobles objets, que nous pourrions lui retirer notre amour & nos soins ?

Les beaux arts tirent leur fond de la science physique, & leur esprit de la science littéraire, mais sans appartenir ni à l'une ni à l'autre. Soit qu'ils portent la grandeur & le goût dans nos édifices ; soit qu'ils retracent la nature physique & la nature morale sur la toile ou le marbre ; soit qu'ils élèvent ou attendrissent notre ame par la combinaison des sons & des accords ; soit qu'ils secondent la poésie par les accens qu'ils donnent à sa voix, ou par la grace & la noblesse qu'ils répandent sur les mouvemens du corps ; ils diffèrent encore plus des autres sciences par les moyens qui leur sont propres, que par leur génie. Par plusieurs analogies de leurs études & de leurs objets, ils se rapprochent davantage entre eux, & composent une sorte de famille, qui doit avoir une existence séparée. Jusques ici ils ont plutôt été liés à la splendeur des empires, qu'ils n'ont eu la place qui leur appartient dans le systême des connoissances sociales. Ils ont souvent été comblés de faveurs, sans jouir de leurs droits ; & ils ont plus servi aux écarts de la civilisation, qu'au bien de la société. Accordons-leur une noble protection, une juste estime, une direction plus sage ; encourageons leur génie, rendons-les plus chers à l'homme sensible, plus dignes de la chose publique ; appellons-les ainsi à concourir & à l'esprit de notre constitution, & à l'amélioration sociale.

Maintenant si nous considerons les connoissances humaines ainsi classées, ainsi réduites à un petit nombre de divisions principales ; ce vaste ensemble s'offre à nous comme un empire, dont toutes les parties se tiennent & s'embrassent ; mais cependant dont chacune est distinguée par des caractères particuliers.

Chacune en effet forme, elle seule, un systême qui se partage en un plus ou moins grand nombre de parties assez diversifiées, pour rester étrangères l'une à l'autre ; pour se toucher par leur association, sans se pénétrer par l'homogénéité de leurs élémens.

Elles ont un but, des moyens, des procédés, des effets, un génie différens.

Elles exigent des hommes qui y soient appellés par une vocation particulière, & qui, en proportion d'une destination plus exclusive, leur doivent toutes leurs facultés, toutes leurs veilles.

Il faut donc rapprocher les parties de ce tout, mais sans les confondre ; si nous avons été obligés de les diviser, pour les considérer avec plus d'exactitude, à plus forte raison ont elles besoin d'être rendues à leur séparation naturelle, pour se développer.

Cependant il faut nous souvenir que cette séparation qui existe entre les quatre grands corps de la science, tient plus à leurs objets qu'à leurs moyens ; qu'elle cesse souvent entre plusieurs de leurs parties, qui s'appellent par des rapports singuliers ; qu'elle tient moins à la nature des choses qu'aux convenances d'un établissement public ; enfin que, formée dans un dessein politique, elle a nécessairement des données arbitraires, & dont il faut se garder de faire des règles absolues.

Observons encore que les sciences les plus étrangères les unes aux autres ont néanmoins des points où elles se rencontrent, des secours à se prêter, des services à se rendre, une réaction souvent aussi réelle que difficile à appercevoir.

Un autre intérêt veut encore qu'elles vivent dans une communication habituelle. C'est avec les mêmes facultés, différemment combinées, que l'esprit humain exécute des choses si diverses ; dans toutes il rencontre les mêmes avantages pour la vérité, les mêmes dangers pour l'erreur. Il lui importe donc de trouver dans toutes ses études l'art le mieux perfectionné, de porter dans quelques-unes des principes & des méthodes qui ont réussi dans quelques autres.

D'ailleurs, puisque nous voulons les lier davantage à l'utilité publique, il faut bien qu'elles viennent se rallier à ce centre commun, s'y pénétrer d'un même esprit, en y apportant leurs tributs différens ; y combiner leurs efforts, comme y accroître leurs moyens.

L'établissement national des connoissances humaines, en les embrassant toutes, doit donc les mettre à même de s'entre-servir, de se disposer les unes pour les autres, de se faire une source commune de leçons & d'exemples : il doit les rapprocher par leurs résultats, lors même qu'elles se séparent par leurs travaux ; leur donner une direction générale, en laissant à chacune sa direction particulière.

Direction de la science humaine, relativement à son but, & à l'état où elle est parvenue.

Que voyons-nous dans les sciences, en portant sur elles cette analyse, qui est leur unique instrument? Des collections de faits observés, de conséquences tirées des observations, de conséquences réduites en principes, de principes réduits en règles. Que quelque chose vienne à se perdre dans ces collections; que les parties s'en disjoignent; la science se dissout ou s'altère, elle n'est plus, ou elle est moins qu'elle n'étoit; & au lieu de tendre à ce qui lui manque, elle est réduite à chercher ce qu'elle a perdu. Son premier besoin est donc de maintenir entier le dépôt des notions qui la composent.

Elle ne peut marcher dans la carrière qu'elle s'est ouverte, sans rencontrer des obstacles à vaincre, sans appercevoir de nouvelles acquisitions à faire. Son second besoin est donc d'augmenter ses richesses. Mais comme ses premières richesses sont ses moyens pour en obtenir de nouvelles, & que celles-ci ne lui servent qu'en s'unissant aux premières; il est vrai de dire, que pour elle, se conserver, c'est s'accroître; & s'accroître, se conserver.

Née des secours de la société, la science se tourne naturellement vers l'utilité sociale; elle n'amasse que pour repandre. Tout ce qu'elle recueille sans cesse, elle le distribue sans cesse. Son troisième besoin est donc de se propager, mais comme ce n'est qu'en disséminant ses fruits, qu'elle les multiplie; il est encore vrai de dire que, pour elle, se propager, c'est se conserver & s'accroître.

C'est à ces trois objets que doit se rapporter l'établissement de la science humaine dans la société.

La destination de la science n'est pas le seul principe d'où il faille partir pour l'organiser; il faut encore considérer l'état où elle est parvenue.

Les sciences ne sont plus à leur origine; elles sont bien loin de leur dernier terme; elles sont dans leur plus actif développement.

Si elles étoient encore à leur naissance, nous manquerions de ces moyens de les cultiver, & de les bien enseigner, qu'elles seules peuvent se donner.

Si elles étoient à leur dernier terme; il seroit facile de tirer de leur complément l'art de le maintenir; ce qui seroit, pour elles, le dernier progrès.

Mais cet état de richesse & de fécondité où elles sont parvenues, offrant plus d'objets à réunir, plus de ressources à employer, complique la marche, environne de difficultés le but où il faut tendre. Ce n'est que dans la méditation de cet état des sciences, que l'on peut trouver & la direction qui leur convient, & les règles qui peuvent la fixer.

L'homme, seul être à qui toutes les beautés de la nature se fassent sentir, épuise sans cesse son admiration devant ce magnifique spectacle: mais n'a-t-il pas le droit aussi de s'énorgueillir de son propre ouvrage, de se rendre un glorieux témoignage de lui-même, lorsqu'il considère de quel point il a commencé, à quel point il a amené ces sciences, par lesquelles il agit si puissamment sur la nature, par lesquelles il s'est tant élevé au-dessus de ses premières destinées!

Un besoin impérieux nous pousse à nous chercher par-tout des secours, à nous créer par-tout des forces artificielles. Une curiosité naturelle nous attire incessamment vers les choses que nous ne connoissons pas; nous donne la patience de les observer long-tems; l'espérance d'y faire des découvertes; & par le succès des premières découvertes, nous anime à de plus grandes. Un aveugle instinct nous apprend à nous servir heureusement des choses dont nous ignorons les loix & la nature; & concourt avec le hasard pour nous enrichir de pratiques utiles, avant même de nous conduire aux principes qui les expliquent. Une industrie développée par de continuels efforts, nous révèle enfin les causes; & par la connoissance des causes, nous apprend à étendre & à perfectionner les effets. Voilà tous nos guides, tous nos soutiens dans la recherche de la nature entière, dans l'étude de ses rapports avec nous; dans l'entreprise de faire d'un rassemblement d'êtres brutaux & foibles, une société d'hommes dont le génie s'étend à tout, dont les jouissances se composent de tout.

Chaque homme n'a que ses propres facultés; chaque lieu concentre en lui-même ses progrès; chaque peuple en borne l'application à ses propres besoins; une génération ne peut souvent transmettre à la suivante tout ce qu'elle a appris; dans chaque siècle il fait des pertes, ainsi que des acquisitions. C'est dans cette dispersion de ses secours, dans cette insuffisance de ses moyens, que la science paroît condamnée à marcher.

C'est ce qui l'eût éternellement bornée & retardée, si l'homme n'avoit tenté de réunir en lui toutes les forces de l'esprit humain, de for-

mer un dépôt des progrès de chaque temps, de chaque lieu ; s'il ne s'étoit instruit à user de cette richesse générale comme de sa richesse particulière ; s'il n'en avoit fait l'instrument de ses travaux, de ses inventions ; s'il n'avoit su se rendre ainsi l'héritier universel du tems, du génie & du hasard.

Telle est devenue la science parmi nous. Elle y a gagné une étendue immense, & des secours infinis.

Elle a pris ces caractères, reçu les mêmes avantages, adopté la même marche chez plusieurs autres peuples contemporains de nos progrès, qui y ont été conduits par les mêmes moyens, & à travers les mêmes difficultés. Par-là, chez tous ces peuples, riche du même fond, avançant sur le même plan, la science humaine peut se développer & s'étendre, avec des ressources à peu près égales. Ils ne vont plus à part ; tous les jours ils renoncent à l'absurde égoïsme de cacher ce que l'on a acquis, à l'absurde orgueil de croire qu'il n'y a de bon que ce qu'on fait ou fait soi-même ; ils s'étudient avec une attention avide ; ils s'entre-communiquent avec toute l'activité d'un intérêt commun ; ils se lient & se rapprochent par cet intérêt ; & l'attrait naturel de cette communication ajoute encore à ses avantages tout le charme des plus nobles affections.

En amenant les peuples à cette fraternité, la science a su l'appuyer sur une meilleure situation politique. Par l'extension du commerce, elle a établi entre eux une association de jouissances, comme d'idées; en ouvrant au commerce de nouvelles voies, elle lui a créé de plus grands moyens; elle a modéré l'ambition de la guerre par un autre ambition ; elle a fait respecter ses intérêts dans la guerre même, & a toujours profité de la paix pour étendre ses droits. Les peuples d'aujourd'hui, heureusement dominés par le génie de la science, la cultivent partout ; ils la portent chez les nations encore enfoncées dans l'ancienne ignorance, ou pour la dissiper, ou pour lui enlever des richesses qu'elle méconnoît, & ajouter sans cesse à cette supériorité bienfaisante des peuples éclairés sur les peuples barbares. Ainsi une sorte de collaboration règne aujourd'hui entre toutes les nations policées ; chacune d'elles verse & puise dans le trésor de la science. Par-là, la science s'alimente à la fois du siècle présent & des siècles passés ; & occupée à réunir tout ce qui lui a appartenu, elle ne l'est pas moins à rassembler tout ce qu'elle acquiert incessamment sur toute la surface de la terre.

Cette communication des richesses anciennes, cette fraternité dans les travaux journaliers que les sciences ont fondées entre les peuples, elles les ont aussi adoptées entre elles. Guidées par ce puissant intérêt, encouragées par des succès continuels, elles ont reconnu que de leurs propriétés particulières, elles pouvoient se former un domaine général. Elles ont des découvertes, des instrumens qui conviennent à toutes, des secours qu'elles s'empruntent, des objets qu'elles se partagent. Ce que l'une ne fait pas faire, elle le renvoie à une autre ; elles font ensemble ce qu'elles ne pourroient faire séparément ; toutes s'appliquent à perfectionner ce qui leur est commun : dans ce qui leur est propre, elles s'entr'aident par un continuel échange. Rien n'élargit davantage la carrière de leurs progrès ; rien n'y applanit mieux les difficultés ; rien ne les rectifie plus ; rien ne les conduit plus loin.

Deux moyens nés de leur accroissement, pour préparer leur perfectionnement, sont la principale source de ces richesses immenses, de ces admirables progrès que notre esprit peut à peine mesurer : l'imprimerie, qui a donné une si prodigieuse facilité à la communication des pensées, & cet exercice plus prompt & plus sûr de nos facultés intellectuelles, qui est le caractère distinctif de notre siècle.

Par l'une, non-seulement toutes les acquisitions de l'esprit humain peuvent à la fois se réunir & se disperser, se répandre & se conserver, agrandir & faciliter l'étude ; mais encore se mettre hors de l'atteinte des intérêts qui voudroient les anéantir. Le genie lui doit son indépendance, comme sa richesse.

Par l'autre, la science trouve plus d'hommes pour la cultiver ; elle en obtient de plus grands services, en leur demandant de moindres efforts. Chacun part de plus près, pour aller plus loin ; l'art de faire abrége ce qui est à faire ; & on emploie pour le succès, les forces qui s'usoient à vaincre les difficultés.

Mais il n'est pas toujours donné à l'homme de bien conduire ce qu'il exécute avec grandeur. Il entreprend d'abord, sans savoir encore tracer son plan ; les vues qui devroient le diriger sont les résultats tardifs, & non les premières règles de ses travaux.

C'est ce que je remarque dans ces grandes réunions des richesses de la science, transmises par les siècles antérieurs ; de celles que les générations contemporaines acquièrent sans cesse ; de celles que les peuples versent des uns dans les autres. La succession des efforts, l'accroissement naturel des moyens ; quelques grandes vues saisies à de longs intervalles, ont suppléé à l'ensemble que demandoit ce grand ouvrage ;

mais n'en ont pas corrigé les erreurs, comblé les vuides; une imperfection générale est toujours restée dans une entreprise qui marchoit au hazard. Tout y a été plutôt amassé que fondu, rassemblé que digéré; aucun système n'y règne; la science en est plutôt aggrandie que perfectionnée; elle trouve autant d'embarras que de secours dans ce trésor immense & confus. Je ne crains pas de le dire, nos connoissances n'ont plus à craindre maintenant que la multiplicité de nos livres, & l'extrême facilité que nous avons de les multiplier encore. Si nous voulons nous pénétrer de cette vérité, transportons-nous dans le plus beau monument que les sciences aient obtenu dans cette capitale.

Il est plus aisé d'amasser tous les livres, que de les abréger & de les choisir. Les grandes bibliothèques sont devenues une partie du luxe des richesses & de la magnificence des rois. Le savant pauvre, dont elles sont la patrie, n'y jouit que des droits de l'hospitalité. Il n'y possede que ce qu'il s'approprie par sa mémoire; heureux encore que l'orgueil de le servir soit entré dans la vanité d'étaler des richesses, dont lui seul fait usage! Cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie, brûlée par un conquérant barbare, fait l'admiration & les regrets de l'univers; celle de nos rois, non moins utile & encore plus superbe, réunit ce qu'il y a de plus rare à ce qu'il y a de plus commun: c'est le trésor de l'esprit humain dans toute son opulence. En entrant dans ce temple de toutes les connoissances, l'homme, qui sait se frapper des grands objets, admire la succession des siècles qui se sont joints par leurs travaux, la communication des peuples par l'imprimerie; il sent avec orgueil la puissance, la fécondité, les ressources inépuisables du génie. Cependant bientôt une terreur secrette, une sombre langueur, un triste désespoir s'empare de son ame; il reste accablé sous l'étendue des objets qui l'environnent. Ces murailles de science lui représentent l'étude, comme une vaste mer où son audace ne peut se hazarder; elles le repoussent vers l'ignorance, comme dans un port tranquille. Il ouvre un livre; & il voit que le soleil aura fini son cours, avant qu'il ait pu en achever la lecture: & qu'est-ce qu'un livre, parmi tant de milliers de volumes! Il en parcourt plusieurs; bien peu lui présentent des choses, dont il veuille garder le souvenir. Au milieu de ces réflexions, de ces sentimens qui le contristent, il songe à tout ce qui s'écrit, s'imprime dans tant de nations lettrées; & il conçoit que pour contenir, dans un siècle, les pensées des hommes, il ne faudra plus seulement un palais des rois, mais presqu'une ville entière. Ah! quel soulagement, quel ravissement il éprouveroit, si on lui disoit: sortez enfin de cet immense dépôt, que vos regards ne peuvent embrasser, & où vos pensées se confondent! Ce n'est plus que l'amas informe de toutes les productions accumulées par les siècles. On peut encore y puiser des secours & des lumières. Mais voici le sanctuaire des vraies connoissances; voici le choix de ce qu'il faut lire; c'est ici qu'on s'instruit & qu'on jouit. Vous avez été épouvanté du grand nombre des livres; vous allez être étonné du petit nombre des bons.

Je ne sais, mais il me semble que ce vœu d'un bon choix, d'une courageuse proscription dans nos bibliothèques, est le vrai principe de la régénération de nos connoissances. Un grand danger nous menace, & je m'étonne qu'il n'ait encore été ni présenté, ni senti. Je crains pour l'avenir, le dégoût & le découragement où tomberont tous les esprits, à la vue de tant de volumes dans lesquels se disperse incessamment la science humaine.

Il faut aujourd'hui embrasser plus d'objets; tandis que chaque objet s'étend outre mesure. C'est ce qui a déjà mis en vogue les compilations & les dictionnaires, qui séduisent par la funeste facilité des études superficielles. Non, l'ignorance & la barbarie ne peuvent plus revenir parmi les nations de l'Europe. La civilisation & les lumières sont entrées maintenant dans le cours des choses sociales. Mais la fausse science & le mauvais goût peuvent encore corrompre nos études, retarder nos progrès, & tourner contre nous la profusion de nos moyens d'instruction.

Tirons donc une grande leçon de cet examen que nous venons de faire des richesses de la science: il ne s'agit plus seulement de les conserver, mais encore de les ordonner. Ce travail étoit facile, il n'y a pas plus d'un siècle; mais il surpassoit les idées qu'on avoit alors. Il est devenu immense; mais nos ressources le sont aussi. Regardons à ses avantages plutôt qu'à ses difficultés. Est-ce au milieu de tant de prodiges réalisés par les sciences, que nous reculerions devant l'entreprise la plus utile! Il est temps de donner un système à tous les progrès de la science; de faire cesser cette confusion dans laquelle ils se produisent; de la tirer de cet océan de livres où elle se perd & s'engloutit. Il faut les choisir, les réduire, les mettre dans l'ordre qui les unit, qui en abrége l'étude; il faut nous les faire connoître, avant de les livrer à notre application; il faut qu'on puisse savoir d'avance l'emploi qu'on en peut faire; ce qu'on y trouve, ce qu'on n'y trouve pas; ce qu'ils ont de bon, ce qu'ils ont d'inutile; qu'on puisse facilement se nourrir de ceux qui réclament tout notre zèle; mettre à contribution ceux qui n'ont que des services partiels à nous rendre. En un mot, le vaste dépôt de nos

nos connoissances doit se dégager, pour se mieux remplir; devenir à la portée du plus grand nombre des fortunes, & en proportion avec la vie humaine.

Ce seroit trop peu de mieux ordonner les richesses de la science, il faut encore en simplifier les principes, en accélérer les progrès. Il faut qu'en favorisant le développement de l'esprit humain par une distribution plus utile de tous les secours qu'elle lui offre, son systême s'épure & se perfectionne, à mesure que l'art qui la cultive s'améliore lui-même.

Alors on ne verra plus entre les sciences cette inégalité de progrès qui a long temps retardé entre elles une alliance si utile. Elles resteront encore à des distances différentes; mais se rencontrant sans cesse dans la même route, les plus reculées recevront plus souvent les secours de celles qui les devancent. Le génie débarrassé de tout ce qui le gênoit, armé de tout ce qui peut le seconder, se portera de préférence vers les parties incultes & négligées. L'accélération de chaque science se mesurera moins à ce qu'elle possède qu'à ce qui lui manque.

Alors avec tous les secours de la nature, tous les moyens de l'art, les efforts s'étendront par les ressources, les ressources se multiplieront par les efforts. Quelques acquisitions nouvelles, dont le besoin s'est fait sentir, dont la trace est déjà apperçue, ne formeront plus toute l'ambition des sciences. Leur activité agrandie s'ouvrira toutes les routes, pour y chercher des objets inconnus. Elles viseront à leur complément entier, qu'elles ne peuvent jamais atteindre, qu'elles doivent toujours désirer.

L'esprit humain a reçu du long cours de la science, des avantages qu'on n'a pas encore assez remarqués.

Après avoir épuisé toutes les erreurs, il s'est ramené dans les voies de la vérité. A force de s'égarer par les mots, il tend à ne s'attacher qu'aux choses. Capable enfin de saisir la nature, il l'étudie & l'écoute; elle est devenue son guide, comme sa force. L'exercice varié de ses facultés lui en a donné un maniement plus facile. Il s'est fait des instrumens pour les opérations de la pensée, comme pour ces grandes opérations matérielles, dont l'exécution n'est pas moins admirable que l'invention: de-là cet art de combiner les plus vastes collections de faits & d'idées, par de savantes abréviations, dans les notions qui les contiennent ou les mots qui les expriment; de-là ces procédés si simples & si grands, ces méthodes sûres & faciles, ce talent de se servir à la fois de toutes ces acquisitions, d'obtenir par un moyen ce qui lui échappe par un autre, cet emploi si habile de sa patience, de son industrie, de son invention.

Cette richesse de secours & de moyens diminue peut-être la gloire des hommes supérieurs; mais elle en augmente les services. L'éclat de l'originalité appartient plus à l'époque où les sciences ont encore leurs premières créations à faire, qu'à celle où elles ont de plus grandes choses à achever. Dans cette dernière époque, chacun crée moins, mais perfectionne davantage. Une grande entreprise ouverte par un seul est continuée par plusieurs; elle devient plutôt le partage d'une génération, que la gloire unique d'un homme éminent.

Ce n'est pas seulement un plus grand nombre d'hommes habiles; c'est le zèle éclairé des nations entières qui favorise les progrès des sciences. Leur avancement trouve encore plus d'avantages dans la masse d'esprit répandue dans toute une nation, que dans les talens prodigieux de quelques particuliers. Or, l'abondance des secours que les sciences se sont procurés pour se répandre & se communiquer, leur assure cet appui. Les peuples sont dignes maintenant d'en sentir tout le prix, d'encourager leurs efforts, d'honorer leurs travaux, d'en recueillir les fruits.

De ces caractères, de ces mérites propres à notre siècle & à notre nation, s'est formé un talent qui peut être plus particulièrement appliqué à ce perfectionnement de la science. Lorsqu'un homme a amassé autour de lui une foule d'objets de genres divers, il les étudie pour en mieux jouir; il observe leurs rapports & leurs différences; il s'occupe de leur assigner leur rang, leur emploi. Il en est de même dans les acquisitions de l'esprit humain. C'est l'art de les démêler, de les apprécier, qui en tire de nouvelles ressources, qui les prépare à une plus grande fécondité. On a plus méconnu qu'estimé ce talent de la discussion, qui est une des créations, comme un des secours des sciences, dans le vaste développement où elles sont arrivées.

Deux choses cultivent l'esprit d'une nation; & en concourant ensemble, doublent leurs effets; c'est le génie qui produit, & la réflexion qui observe. Souvent une nation possède déjà des chef-d'œuvres, qu'elle n'est pas encore capable de les sentir, de les admirer; mais c'est un don qu'elle peut acquérir, un don que les hommes habiles peuvent lui communiquer. Le génie lui-même est souvent près de s'égarer: souvent il lui manque des vues & des règles, pour atteindre à la perfection dont il a les moyens; & c'est encore un art que la méditation des excellens esprits peut lui donner, sur-tout si elle porte sur les

ouvrages où le génie s'alimente, & qui lui servent de modèles. Il y auroit je ne sais quoi de plus juste & de plus grand dans une philosophie & une littérature, qui auroient toujours marché avec ces deux secours. Si on n'a pas encore senti tous les avantages de la critique, c'est qu'elle n'a pas encore été exercée avec des intentions dignes de son objet, ni par des hommes faits pour développer ses services. C'est elle qui ramène sans cesse à la vérité dans les idées, à la fidélité dans les tableaux; fait régner dans tout la proportion & l'accord; reproduit la nature, étend la raison, perfectionne le goût; met dans tout leur éclat les beautés, pénètre jusqu'aux causes des défauts; établit incessamment des principes plus sûrs, abat les fausses règles; avertit le talent de toutes ses forces, de toutes ses ressources par les tourmens utiles qu'elle lui donne; répand dans une nation une justesse plus habile, une sensibilité plus exquise, & compose son caractère de l'aversion du faux, du goût du bien, de l'enthousiasme de tout ce qui est noble & grand. Mais, pour produire des fruits si heureux, il ne faut point qu'elle soit confiée à l'envie & à la médiocrité. Elle n'est pas du génie, quoiqu'elle puisse souvent en montrer; mais elle est un talent, qui ne s'acquiert que par ces impressions & ces réflexions que le talent seul reçoit ou enfante. Elle a besoin aussi des plus nobles motifs, tels qu'un amour irrésistible du vrai, la gloire de récompenser ou de venger le merite, l'ambition de rendre un témoignage qui puisse régner sur l'opinion publique. Il m'a toujours paru que l'institution des journaux avoit été une des choses les plus funestes aux lettres & aux arts. Trop de petits intérêts séduisent ou préviennent pour ou contre les ouvrages récens. L'influence des circonstances où ils paroissent, affoiblit ou corrompt dans ceux qui les jugent, l'impression de leurs beautés ou de leurs défauts: toujours en eux quelque desir secret d'exalter ou de rabaisser au-delà de la vérité & de la justice. C'est par-là que ces travaux de la littérature ont presque toujours été abandonnés à des hommes sans instruction, sans esprit, souvent sans honneur, qui ne vouloient que satisfaire leurs jalousies, & vivre de leur honte. Si voulez sentir tout le prix de la vraie critique, lisez le petit nombre de morceaux de ce genre, qui sont échappés à nos bons écrivains; c'est là que vous verrez tout le bien qu'elle peut faire au talent qu'elle éclaire, au goût des lecteurs qu'elle nourrit.

Considérons les services qu'elle auroit pu rendre dans la plus ancienne de nos institutions littéraires.

Supposons qu'à cette époque de la renaissance du goût & d'un nouveau développement de l'esprit humain, ce Richelieu, qui paroît avoir conçu la grande idée de faire regner un jour dans toute l'europe la langue de son pays, en lui donnant une sorte de législation; supposons que Richelieu, dans les loix qu'il fixoit à la réunion des hommes celèbres de son temps, leur eût dit: « Je ne vous établis pas seulement pour honorer en vous ces dons de la nature qui vous distinguent, pour vous procurer ce repos, cette indépendance, & ces honneurs nécessaires à l'exercice des talens; je veux vous faire servir à l'utilité & à la gloire de votre patrie. Ce n'est pas assez de l'illustrer par vos écrits particuliers; rendez-lui encore des services qu'elle ne peut recevoir que de vos soins réunis. Tandis que votre langue s'annoblira, en revêtant vos pensées; fixez-en les règles, expliquez son vocabulaire, épurez-la, aggrandissez-la. Mais ce travail, tout important qu'il soit, ne suffiroit encore ni à vos talens, ni à mes vues; je vous en réserve, je vous en impose un autre plus digne de vous: veillez, régnez sur toutes les productions de l'esprit que votre langue a reçues & doit recevoir; je les confie à votre inspection, & les mets sous votre garde. Remontez jusque dans la barbarie de votre nation; examinez tout ce qu'elle a pensé & écrit; séparez le bon du mauvais; dans le mauvais même, cherchez le bon; conservez tout ce qui est précieux & utile; jugez les ouvrages, les talens & les siècles; créez la critique, qui donne au génie toute sa gloire, & détruit la funeste autorité de ses défaurs. Tant que les objets restent au milieu des passions qui nous agitent, ils ne peuvent être bien aprécies; tant que le choc des premières opinions subsiste, l'esprit humain ne sait pas se fixer dans un jugement sain & durable. Vous ne vous jugerez pas les uns & les autres; mais, dans un demi siècle, vos successeurs feront sur vous ce que vous aurez fait sur vos devanciers. Ecrivez dans la crainte d'un tribunal équitable & sévère; jugez vos pères, comme vous desirez que vos descendans vous jugent. Ainsi se formera la glorieuse collection de nos richesses littéraires; elles gagneront par le choix, ce qu'elles perdront par le nombre; votre nation saura ce qu'elle possède, & dans ce qu'elle possède, ce qui mérite son attention. Vous rapprocherez de ses études toutes les connoissances; & vous les lui rendrez meilleures & plus faciles. Les bons écrivains vous devront d'être mieux goûtés; les autres, de ne pas mourir tous entiers. Telles seront vos fonctions, & vos titres à la reconnoissance universelle des peuples éclairés ».

Figurons-nous ce projet rempli, ce plan exécuté; quelle dignité il eût donné à notre lit-

térature! quels plus grands progrès il lui eût préparés!

Ces idées, qu'on n'a pas apperçues dans un temps où l'exécution en étoit plus facile, il faut les reprendre aujourd'hui, que l'exécution en est devenue plus nécessaire. Nous avons besoin d'établir une meilleure disposition dans nos richesses, pour les bien posséder; d'employer sur elles cette sagacité & cette justesse, qu'elles ont données à nos esprits. Ce ne seroit pas assez d'épurer nos livres par un bon choix, de les rendre plus utiles par une savante appréciation. Il faut encore porter cet esprit de simplification & de perfectionnement dans le corps entier de nos sciences.

Les simplifier, les perfectionner, c'est en fondre ensemble les principes & les résultats; c'est les exposer avec une meilleure logique, dans un meilleur style; c'est les rapprocher davantage de l'intelligence commune; c'est bien marquer le point où elles sont arrivées; indiquer ce qui leur manque; mettre sur la trace de ce qu'elles doivent chercher; préparer ce qu'elles ont à acquérir.

Dans tous les tems, on a eu l'idée de renfermer la science humaine dans un seul ouvrage. Cette idée me paroît plus imposante que bien conçue. Cela seroit bon, si l'écrivain qui trace une page de ce livre, pouvoit réunir les connoissances, les vues, le génie de ceux dont il prétend réduire les travaux. Cela seroit bon si chaque science avoit son complément; si la science entière devoit rester stationnaire; si ses progrès nouveaux ne pouvoient, à chaque instant, manifester des erreurs dans ce livre, qui doit contenir toutes les vérités. Tel n'est point le travail que je voudrois porter dans un grand établissement des connoissances humaines. Tel ne me paroît point le vrai principe de la perfection qu'elles doivent chercher.

Il vaut mieux rendre plus utiles tous les livres d'un mérite imparfait, que d'essayer vainement de les remplacer. Il vaut mieux les rallier au progrès de la science, que de renoncer au secours de leurs richesses particulières. Il vaut mieux augmenter leur prix, par la discussion même de leurs erreurs, que de perdre le fruit de leur ingénieux développemens. Mais, en conservant tous les livres où le talent a imprimé ces caractères, il faut en créer de nouveaux, où la doctrine soit plus simple, plus complette & plus pure; il faut surtout y porter les nouvelles méthodes, & les répandre par eux. C'est par de tels ouvrages qu'on peut rapprocher toutes les connoissances, les éclairer & les enrichir des lumières & des secours qu'elles savent s'entre-communiquer; les rectifier & les étendre par les avantages de cette réunion. Je demande donc, dans chaque branche de la science, un double travail, qui, d'une part, ordonne & améliore ses richesses, & de l'autre, épure ses principes & simplifie ses procédés. Je demande que ces travaux, dans les divisions principales de la science, soient faits avec l'esprit de la science entière, & se rapportent à son perfectionnement. Je demande que ce plan soit observé dans les branches de chaque science séparée, comme dans les divisions de la science générale; & que par-là, toutes les parties de la science concourent au progrès de cet esprit commun qui doivent les diriger, de cet art commun qui les améliore. Je demande que ce travail toujours continué, toujours étendu, sache à la fois marcher en avant, & retourner en arrière, qu'on y revoie sans cesse ce qui a été fait, comme on y ajoute ce qu'on vient d'acquérir. Telle est pour moi la véritable encyclopédie de nos connoissances. Telle, elle peut être réalisée dans un établissement digne de notre siècle & de notre constitution. Telle, elle conduiroit l'esprit humain à l'espèce de perfection qu'il peut atteindre.

Envain on auroit épuré le dépôt de la science, si on n'avoit épuré en même-temps les canaux par lesquels elle doit se transmettre.

Envain on en auroit simplifié & perfectionné la théorie, si on avoit aussi simplifié & perfectionné l'art par lequel elle doit se répandre.

On la priveroit aussi d'un grand secours dans ces deux opérations, si on n'avoit à y employer les observations, les expériences, les vues qui naissent de l'enseignement. On ne peut s'occuper de l'organisation à donner à la science humaine & à l'éducation publique, sans reconnoître que ces deux choses sont intimement liées entre elles & nécessairement dépendantes l'une de l'autre.

La science doit sans cesse se livrer à l'enseignement dans l'état où elle est actuellement, & non dans celui où elle étoit. Lorsqu'un doute vient y ébranler un principe, y déranger une combinaison; lorsqu'une vérité vient l'enrichir, une invention en simplifier les procédés; à l'instant, l'erreur doit être retranchée dans l'enseignement, la découverte doit y être admise. L'éducation doit donc découler immédiatement de la culture de la science, comme la science elle-même se compose des faits que l'expérience lui fournit, des découvertes que le hasard y favorise, des combinaisons dont le génie l'enrichit.

L'enseignement, à son tour, réagit heureuse-

ment sur la science ; c'est une pierre de touche sur l'intelligence humaine ; l'instinct de celui qui est enseigné, avertit celui qui enseigne, de la puissance naturelle de la vérité, de ce mélange de l'erreur qui en rend l'impression moins vive & moins pure ; il l'avertit de ce qui est clairement énoncé, de ce qui l'est insuffisamment ; il lui indique le moyen de dégager la vérité de l'erreur, ou de rendre la vérité plus facile à concevoir. Cette communication entre le disciple & le maître, est utile à l'un & à l'autre, par ce double exercice de leurs facultés. Or, un des plus puissans moyens de l'avancement des sciences, est la perfection des esprits qui s'y appliquent.

Puisque c'est l'enseignement qui fait produire aux sciences tous leurs fruits ; puisqu'il est leur plus grand secours pour appercevoir plutôt les erreurs ; pour rentrer plutôt dans la vérité, comme pour la répandre ; pour rassembler tous les faits qu'elles ont à méditer, comme pour mettre plus d'esprits dans la voie des découvertes dont elles s'occupent ; puisqu'il est l'art qui les sert le mieux, qui les achève en quelque sorte ; il faut donc lier le plan de l'instruction publique au plan de la régénération des connoissances humaines, & employer les mêmes moyens à leur perfectionnement.

Les sciences se sont déjà relevées, parmi nous, de leurs longs écarts ; elles ont déjà triomphé de leurs puissans obstacles ; elles connoissent leur but, & elles y marchent à grands pas. Nous n'avons plus qu'à seconder leurs efforts, qu'à rallier leurs progrès à un même systême. Nous perfectionnons leur marche, plutôt que nous ne la changeons ; nous ne faisons que mieux combiner les institutions qu'elles ont déjà reçues.

Il n'en est pas de même de l'éducation ; c'est un édifice à détruire ; un édifice à recréer. Tout y est funeste à la science ; tout y est funeste à la société.

Et cependant, ce ne sont ni les soins, ni les secours qui lui ont manqués. Rien ne prouve mieux combien les bonnes vues sont plus importantes dans les institutions sociales, que le zèle & les efforts.

L'éducation, parmi nous, a été magnifiquement dotée par la civilisation ; elle ne l'avoit pas été moins par la barbarie ; c'est une justice qu'on n'a pas assez rendue à l'heureux instinct des premiers tems.

Ces temps sont moins cruels à la science par leurs persécutions, que par la contagion dont ils l'environnent.

On n'a pas assez remarqué tous les avantages dont elle a joui, parmi nous, depuis Charlemagne.

Adoptée par le clergé, elle a été associée à sa puissance & à sa fortune.

La munificence des rois & des grands ne l'a pas moins servie.

Nos vieux savans ont vécu dans la considération de tout leur siècle. Nos vieux troubadours en ont fait le charme.

En général, la science obtient d'autant plus d'éclat, qu'elle est moins connue. On fait plus pour elle, à proportion qu'on fait moins s'y prendre.

Par-tout où des villes se sont formées, on y a vu naître, universités, collèges, fondations de tout genre.

A mesure que la civilisation s'est développée, les gouvernemens ont apperçu l'utilité des sciences ; & ils ont voulu se couvrir de leur gloire. Tout ce qu'on a élevé de monumens, créé d'institutions en leur faveur, seulement depuis François I, auroit suffi pour les conduire au terme où nous voulons les amener, pour fonder l'établissement dont nous cherchons les principes.

Mais, dans l'une & l'autre époque, des vues fausses & de faux intérêts ont tout corrompu.

Dans la barbarie, on avoit voué l'instruction à tous les préjugés politiques & religieux ; elle les a protégés & défendus, jusqu'à l'époque où une sorte de pudeur l'a rappellée à sa propre destination.

Dans la civilisation, on a profité de ses secours contre certains préjugés, on s'est servi de sa puissance pour achever la ruine des institutions, qui ne convenoient plus au gouvernement. Mais on entendoit qu'elle n'attaquât que les erreurs, dont on ne vouloit plus, & qu'elle maintînt les autres. On s'est mis bientôt à la redouter & prendre des précautions contre ses progrès.

Comme la civilisation ne peut naître que de l'épuisement même de la barbarie, & qu'elle se pénètre des préjugés de celle-ci plus qu'elle ne les efface, tout ce qu'elle a inspiré dans l'éducation a toujours reproduit l'esprit de la barbarie, lors même qu'elle en dissipoit les ténèbres. Les réformes ont toujours été successives, insuffisantes ; & ce sont les choses les plus vicieuses qu'on a le plus ménagées.

C'est ainsi que tout ce qu'on a fait pour l'édu-

cation, loin de l'améliorer dans la proportion des progrès du siècle, l'a toujours tenu au-dessous; que loin de favoriser la science, elle lui a nui autant qu'il a été possible, que loin de perfectionner l'ordre social, elle a soutenu les abus; que loin de nous avoir disposés à l'évènement régénérateur d'aujourd'hui, elle l'a rendu plus cruel qu'il ne devoit l'être.

Voyez ce qui s'est passé depuis 50 ans!

Les connoissances humaines ont reçu le plus prodigieux accroissement; mais ce n'a été qu'en luttant contre les vices de l'éducation publique, en arrachant, par une longue suite de victoires, un triomphe, qui ne méritoit qu'un seul combat.

La vraie philosophie morale & physique s'étoit déjà établie dans le monde, avant d'avoir pu pénétrer dans les écoles.

Le sophisme, la déclamation, le faux goût y ont toujours régné, malgré tant de bons, tant de beaux ouvrages. Jusqu'à leur dernier moment, les dernières erreurs s'y sont retranchées.

Il étoit reçu, que, dans toutes les carrières, il falloit recommencer son éducation, pour participer à la gloire de son siècle.

On a mille fois observé que l'instruction de la société faisoit des hommes nouveaux; mais que les corps avoient un esprit différent de l'esprit même des particuliers qui les composoient. Par-là les erreurs des écoles ont toujours dominé les corps, si puissans pour résister.

Les choses n'étoient pas égales entre cette meilleure culture des sciences par la société, & ce barbare enseignement des écoles. La masse de la nation restoit en arrière par les vices de l'éducation publique, tandis que l'élite marchoit en avant par l'étude privée des bons livres. Un petit nombre pouvoit se saisir des vérités qui se développoient; tous participoient à des erreurs qui se professoient. L'erreur étoit administrée, avec tout l'avantage des longues études, à la jeunesse qui s'empreint des premières notions; la vérité étoit une acquisition bien plus difficile de l'âge mûr, qui répugne à de nouvelles études, qui fait moins en tirer parti, qui avoit à faire deux choses qui ne se font jamais bien; oublier tout, pour tout rapprendre.

Par-là nous avons toujours vu le gouvernement se roidir contre des innovations, qui pouvoient seules le sauver.

Par-là l'experience des hommes en place étant toujours contraire au progrès de l'esprit du siècle, la jeunesse n'a plus dû reconnoître ce frein naturel dans ses projets & ses espérances.

De-là, à mesure que le goût & la raison s'accréditoient dans le monde, ce mépris pour les écoles qui a créé un préjugé sur l'enseignement de la jeunesse, lequel sera un des obstacles que rencontrera la régénération de nos études; préjugé barbare, né cependant des lumières de notre civilisation.

De-là, l'instruction toujours écartée du peuple, & le prolongement de son ignorance, parce que notre systême d'éducation ne permettoit pas de s'en servir pour lui communiquer des idées saines, & qu'on lui faisoit grace de la mauvaise science.

De-là, tant de lenteur dans les réformes devenues nécessaires, tant d'obstination à maintenir des choses disconvenables avec l'état de la société.

De-là, une si profonde ignorance d'une situation qui entrainoit, & la nécessité d'un choc furieux pour accomplir un changement où tous les vœux devoient se porter. De-là, ce dessein non prévu de tout détruire & de tout refaire au moment où l'esprit public a pu donner la loi. De-là, dans une révolution désirée d'abord de ceux qui s'en plaignent le plus, terrible à ceux-là même qui la bénissent, dont les principes ne trouveront plus de contradicteurs à la seconde génération; dont les effets amélioreront l'humanité entière; de profonds désastres que des sacrifices généreux, des transactions sages auroient pu prévenir ou adoucir. C'est qu'une partie de la nation a voulu réaliser les grandes idées où la Philosophie l'avoit conduite, & qu'une autre n'a vu des réalités que dans des préjugés; c'est que l'une n'a voulu voir que confusion où l'autre n'appercevoit qu'un légitime redressement; c'est que l'une n'a jamais su reconnoître la nécessité de ses pertes, ni en appercevoir le dédommagement; & que l'autre a été entraînée à se faire, par la violence, la justice qu'elle désespéroit d'obtenir par la raison; c'est que les classes élevées vivoient dans l'ignorance des premiers droits, des premiers principes de la société, comme le peuple dans l'ignorance des conditions de la liberté, dont il alloit faire sa passion; c'est qu'une folle présomption a trompé les unes sur leurs ressources, comme le sentiment de l'ancienne abjection a exaspéré, dans l'autre, le sentiment subit de sa force. De là donc, tous les crimes, tous les malheurs de cette régénération, trop souillée par ses moyens; de cette génération dont les rigueurs n'appartiennent qu'à la nécessité des grands remèdes; dont les erreurs seront les derniers fruits de l'ignorance commune de ces prin-

cipes qui concilient tous les intérêts, & de la contradiction dans la marche de l'instruction publique.

Puisque nous voulons fonder la société sur la science, fondons aussi la science sur l'éducation. Puisque nous voulons régénérer la science, régénérons aussi l'éducation. Organisons-la pour propager une science épurée & perfectionnée. Mais la propager ? ce n'est pas seulement lui donner par-tout des écoles; appeller à ces écoles par des facilités & des encouragemens; c'est choisir ou créer les livres, & les maîtres propres à la communiquer; c'est la faire professer dans toute la rectitude de ses principes, dans toute l'étendue de ses progrès; c'est en abréger les études par leur simplification; c'est lier l'enseignement à la science, en agrandir l'art; c'est lui donner un établissement où il puisse déployer toutes ses ressources, obtenir tous ses progres, réaliser tous ses effets, accomplir facilement tous les changemens qui lui deviennent nécessaires; c'est mettre l'enseignement à la portée de toutes les intelligences, de toutes les fortunes, en le proportionnant aux besoins & aux facultés; c'est opérer tout cela par des moyens simples & bien accordés.

Voilà les vues sur lesquelles doit être fondé l'établissement de la science dans cet état de splendeur, où l'ont conduit son vaste développement, sa prodigieuse activité, dans cet état d'embarras & de dangers où la place la surabondance de ses productions & l'incohérence de ses moyens. C'est ainsi qu'elle marchera vers son dernier terme avec tous ses avantages & toutes ses ressources; qu'étendant sans cesse ses travaux par de nouveaux efforts; ne pouvant se completter, elle se perfectionnera toujours; qu'elle se renouvellera, au lieu de s'épuiser. Voilà aussi le plan par lequel la société toute entière s'offrira à ses études, & recueillera tous ses fruits; par lequel elle liera la science à tous ses intérêts, tous ses besoins, toutes ses vues, & puisera une amélioration continuelle dans ce savant emploi de toutes les facultés humaines. Ces deux intérêts qui se confondent, doivent tout régler, tout diriger dans cet établissement, dont nous sommes enfin parvenus à saisir les principes, à déterminer les objets, à fixer le but.

Ce plan a quelque chose de majestueux qui subjugue, quelque chose de simple qui familiarise avec sa hardiesse; mais aussi quelque chose d'immense qui effraye. Il refait, en quelque sorte, la carrière où marchoit l'esprit humain; il lui ouvre un nouvel avenir. Je l'avois autrefois conçu comme un beau rêve; mais je l'avois caché dans ma pensée, comme un de ces projets, dont tout démentoit la possibilité. Etoit-ce au renouvellement & au perfectionnement de la science que l'ambition des rois auroit jamais pu s'attacher? D'ailleurs, ce dessein demandoit des renversemens qui passoient leurs puissances; une sorte de direction, qui avoit besoin d'un esprit général répandu dans la nation, une constance d'efforts & de soins, qui ne s'accordoit pas avec l'instabilité de leurs vues & de leurs moyens. Je le présente aujourd'hui, avec une pleine confiance, à ma patrie, dans ce grand moment où elle refait ses destinées, & je dis à ses législateurs : tout ce qui est grand, tout ce qui est utile, appartient à la constitution dont vous devez nous faire jouir. Donnez-lui, pour guide, la perfection de la raison, comme vous lui avez donné, pour base, les premiers principes de la nature.

Profitez de ce moment où un puissant mouvement féconde toutes vos entreprises, pour en assurer une, qui sera le plus grand bienfait pour le genre humain, & le garant immortel de cette perfection sociale où vous osez prétendre. Admirable caractère de ces époques où les nations prennent un nouvel esprit, une nouvelle direction! Un grand dessein acquiert tout de suite la force qui se déploie dans toutes les volontés; les difficultés s'écartent par la vigueur des résolutions; on mesure les projets à leur utilité, & les efforts à leur grandeur.

Achevons donc l'explication de ce plan, trop digne de la nouvelle nation qui va se former en France, pour en être rebuté; qui appartient trop aux principes, aux sentimens qui la meuvent, pour ne pas en recevoir l'application & l'influence.

Rappellons ici ces quatre grandes vues, auxquelles nous avons cru nécessaire de donner tout leur développement.

Que la science fait partie de l'organisation sociale, & que l'organisation sociale ne peut s'améliorer que par la science.

Que le développement de la science doit se verser sans cesse dans son enseignement, & que l'enseignement est le principal moyen de la rectification & de l'extension de la science.

Que les sciences se séparent par leurs travaux, mais s'embrassent par leurs résultats.

Qu'elles ont besoin aujourd'hui d'être dirigées, par un travail commun, à l'épurement de leurs acquisitions, au perfectionnement de leurs principes, à une propagation plus facile & plus habile de leurs notions anciennes, & de leurs progrès nouveaux.

Telles sont les bases de cet établissement; il faut, à cette heure, en régler l'organisation. Telle

est sa destination; il faut lui imprimer son mouvement.

Examen du régime que la constitution doit adopter pour la culture des connoissances humaines & l'enseignement national.

Une première question, qu'il est plus utile de traiter qu'elle n'est difficile à résoudre, réclame d'abord notre attention, & doit précéder les principes du plan que nous allons proposer.

La société doit-elle abandonner la culture des sciences & l'éducation publique à des établissemens particuliers, que l'intérêt & l'émulation éleveroient d'eux-mêmes, en se contentant de les appeller à l'exécution de ses vues par les secours, les encouragemens, les récompenses qu'elle leur accorderoit?

Où doit-elle former & étendre dans tout l'empire un grand établissement public, dont l'organisation soit fixée par sa constitution même, & dont la direction soit réservée à ses loix?

Arrêtons-nous sur l'examen & la comparaison de ces deux régimes.

Les partisans des établissemens particuliers, uniquement protégés & encouragés par la société, en raison de leur conformité avec ses vues & ses intérêts, pourroient dire:

1°. De petits établissemens soumis à la seule surveillance de ceux qui les ont conçus, ont plus d'activité; mettent mieux à profit & leurs succès & leurs fautes; affortissent mieux leurs moyens à leur but; suppléent à la foiblesse de leurs ressources par la fécondité de leur industrie; ont autant de persévérance que de sagacité pour tenter des voies nouvelles; avec moins d'ostentation, ils font mieux; avec plus d'économie, ils font davantage.

2°. L'émulation de gloire, fille de la concurrence des intérêts, les tient dans un état de rivalité, qui les rend plus utiles les uns aux autres. Ils s'empruntent tout, mais pour tout perfectionner; une découverte est pour eux un bien commun, que chacun exploite de toutes ses facultés, de tous ses talens. Au contraire, un établissement général, un établissement public prend aisément ses abus pour des principes; repousse les progrès, parce qu'il répugne à des changemens; & met plus sa gloire à conserver qu'à acquérir.

3°. La puissance publique doit avoir le génie du gouvernement, & non celui des sciences. Elle peut juger si leurs travaux sont grands, s'ils sont utiles; mais non en tracer le plan. Une souveraine majesté environne les récompenses qu'elle leur décerne. Les risées des savans peuvent déshonorer les ordres qu'ils en recevroient. Son fait, dans ce point, comme dans bien d'autres, est de protéger, & non de diriger.

4°. Lorsque des règles tiennent à la nature des choses, elles s'appliquent à tout. Ce qui est vrai dans l'économie sociale, l'est aussi dans la culture des sciences. On a reconnu que le commerce ne pouvoit tirer ses accroissemens que de lui-même, que le gouverner, c'étoit l'enchaîner; que ce qu'on faisoit pour lui, étoit presque toujours contre lui; que la liberté, qui en est l'ame, devoit en être le seul guide. Lorsqu'on va cesser de réglementer le commerce, ira-t-on épuiser sur la science cette malheureuse manie de se mêler de ce qu'on n'entend pas, de mener ce qui va de soi-même?

5°. Des nations qui dominent par les services qu'elles doivent aux sciences, qui sont couvertes de cette gloire dont les sciences seules sont la source, ne font rien pour elles que d'en entretenir le goût & l'estime dans les particuliers, par des honneurs & des récompenses signalés; honneurs & récompenses accordés dans des occasions rares, & pour des services extraordinares.

6°. Nous-mêmes, à mesure que nous avons mieux connu & leurs besoins & leur génie; à mesure qu'elles ont su en imposer à notre gouvernement, ou se jouer de ses entraves; nous les avons dégagées de l'inquiétude de nos soins; nous avons consenti à leur indépendance; & ce bienfait a plus servi à leur avancement que toutes nos pédantesques institutions.

Pour répondre à ces objections, les défenseurs d'un régime public pour les sciences & l'éducation, devroient commencer par accorder tout ce qu'elles ont de vrai, & se borner à prouver qu'elles ne sont pas applicables à l'objet en question.

Ils renverseroient cette analogie apparente entre la liberté nécessaire au commerce, & l'indépendance de l'instruction publique, en montrant que si le commerce ne doit pas être réglé par la société, c'est qu'il est un des droits de la propriété; que s'il marche bien de lui-même, c'est qu'il a pour mobile l'intérêt de chacun; que s'il tire l'avantage de tous de l'intérêt de chacun, c'est qu'il n'importe pas à la société que le commerce se fasse d'une seule manière, mais de toutes les manières; que c'est par son effet général qu'il est utile, & non par sa direction

à un but unique : qu'il n'en est pas ainsi de la science & de l'éducation, lesquelles ne peuvent se perfectionner que par le concours de tous leurs moyens ; servent bien mieux la société en s'unissant à ses desseins ; ont besoin de ses secours, comme elle a besoin de leurs services ; qu'elles sont un des ressorts de la société, dont la puissance publique a tout à espérer, lorsqu'il agit dans ses principes ; dont elle a tout à craindre, s'il lutte avec ces mêmes principes.

Contre tous les vices des institutions soumises à un régime public, ils diroient : vous avez bien prouvé combien l'on pouvoit abuser du droit & de la nécessité de diriger les établissemens fondés au nom de la société ; mais c'est la chose, & non ses erreurs que nous voulons maintenir. Vous avez rappellé les absurdités des institutions formées dans les tems d'ignorance & de servitude. Nous demandons celles qui conviennent à un tems de lumière & de liberté.

Les grands progrès obtenus par des établissemens particuliers, prouvent bien qu'il faut à la culture des connoissances humaines, de bons principes ; & sur ce point, nous sommes d'accord. Mais ils justifient en même-tems, qu'il faut une réunion de forces, une bonne direction & un grand but au développement des sciences & à l'instruction publique.

Ces établissemens ont su se donner les avantages dont il s'agit, sans le secours du gouvernement. Mais d'où les ont-ils tirés ? Du zèle & de la reconnoissance de la société entière, qui a fait pour eux ce que l'administration publique eut dû faire ; c'est qu'elle eût fait avec plus de succès encore, & sans s'écarter de la marche naturelle de ces institutions.

Reconnoissez d'ailleurs que des sociétés qui se sont formées hors des lumières de la science, hors des secours d'une éducation publique ; qui n'y ont vu qu'un produit & un ornement de la civilisation, & non une des forces de l'ordre social ; ont agi conséquemment, en abandonnant la science & l'éducation à elles mêmes. Une société, qui veut les lier à son amélioration, & en faire un appui de ses loix & de ses mœurs, a besoin de s'en emparer, de regarder leurs progrès comme son affaire propre ; leur direction vers son but comme un de ses soins ; de fixer leur régime, de le surveiller ; d'entrer dans leurs intérêts, mais aussi de les soumettre aux siens ; en un mot, de les ordonner comme toutes les autres parties de l'organisation générale.

J'ai moins cherché dans l'examen de cette question, le choix d'un plan que des vues pour perfectionner celui que j'ai adopté, qui n'est en effet, ni l'un ni l'autre de ces systêmes ; & qui, par cela, est toujours propre à rassembler ce qu'ils ont de juste & d'utile.

Je ne me confie pas, pour le dessein que je veux accomplir, à des établissemens particuliers. Ce dessein seroit au-dessus de leurs moyens ; & sans lien entre eux, ils divagueroient sans cesse dans son exécution.

Les récompenses par lesquelles la puissance publique tenteroit de les diriger à son but ou de les y rappeller, ne remplaceroient jamais cet ensemble qu'ils ne peuvent se donner. Il en résulteroit qu'un effort impuissant & une dépense en pure perte.

Je demande un grand établissement public ; qui développe la science dans toutes ses parties, la distribue par-tout par une vaste instruction ; ramène toujours & la science vers l'amélioration sociale, & l'éducation vers l'esprit propre à la constitution ; parce que j'ai besoin, pour le but que je me propose, de rassembler & tous les efforts de la science & tous les secours que la société peut donner à la science.

Mais je n'entends pas créer une jurande qui interdiroit à tous les citoyens la culture des sciences, & leur enseignement, pour les concentrer dans une vaste corporation, dont elle deviendroit l'odieux privilége & le stérile patrimoine.

J'entends encore moins faire de l'instruction publique une régie, où la puissance publique s'épuiseroit à donner des loix au talent, où le talent seroit dégradé jusqu'à une servile obéissance.

Je ne fais pas me servir de mauvais instrumens ; je ne crois pas qu'aucun art existe pour corriger ce qui est vicieux de sa nature. Ce que je crois, ce que je sais, c'est qu'un grand plan demande surtout de grands moyens ; & qu'une entreprise pour la perfection de la société, par l'amélioration de la science, n'a pas moins besoin de l'énergie de la liberté, que de toute la puissance sociale.

Je demande un établissement public, où un plan aussi riche dans ses effets, que simple dans ses combinaisons, soit tracé par la constitution, & en fasse partie ; où tous les moyens tiennent à la fois de la puissance d'une direction publique, & de la libre activité du génie de la science. Soit dans le but, soit dans le plan, soit dans les moyens, je ne veux rien, ni qui surcharge la

la société de soins, ni qui asservisse la science, ni qui gêne l'activité particulière.

L'établissement appartient à la nation : mais il marche par son propre mouvement; il est lié à l'autorité publique ; mais c'est uniquement pour recevoir son esprit, & lui communiquer son influence. D'après ce but, il constate ses besoins, il fait ses demandes ; il conçoit ses plans, il les propose. La puissance publique rapproche les plans du but, les demandes de ses moyens; elle déclare ses intentions. La science les reçoit, pour les exécuter, d'après son propre génie & avec toute sa liberté. La société protège l'établissement ; & cette protection honore plus les talens, & récompense mieux les services : mais chacun vient les mériter à son gré ; & personne ne les obtient, sans les avoir mérités. Nul n'est tributaire de cet établissement; tous sont appellés à ses travaux ; loin de proscrire les établissemens particuliers, il sollicite leur adjonction, anime leur zèle, leur prodigue ses secours.

Principes de l'organisation de l'établissement des connoissances humaines & de l'instruction publique.

J'ai cherché les objets de l'établissement que je propose, dans la nature de la science humaine, considérée en l'état où elle est parvenue, & dans l'intérêt de la société, tel qu'il doit être fixé par une constitution qui a retrouvé les vraies bases de l'ordre social. C'est encore des mêmes points de vue que je dois partir pour fixer les principes de l'organisation de cet établissement. Parvenu à connoître le but où il faut tendre ; n'ayant plus à m'occuper que du chemin qui peut y conduire ; ma marche se simplifie & s'accélère. Je n'ai plus besoin que d'interroger séparément chacun de ses grands intérêts, & de recueillir les vues comparées qu'il me présente. Ces vues deviendront successivement les modes de l'organisation que je dois former.

Je me contenterai d'énoncer les principes de cette organisation, & j'en retrancherai les détails. Si les principes sont clairs, les dispositions qui en naissent, n'ont pas besoin d'être motivées. Elle se développeront mieux dans l'enchaînement méthodique du plan qui suivra cet écrit.

PREMIER PRINCIPE.

Chaque division de la science doit avoir une organisation conforme au triple but de la science, de se conserver, de se répandre, de se perfectionner. Toutes les divisions de la science doivent avoir une direction commune.

Cet établissement, qui doit embrasser tant d'objets, opérer de si grandes choses, agir avec tant d'étendue & de précision, a besoin d'abord d'une division simple & facile, qui règle l'emploi de ses moyens, & la direction de ses travaux. En rapprochant ses fonctions de ses objets, je les vois se partager en trois opérations, il doit avoir un travail continuel sur la science, qui se secondent mutuellement.

Destiné à épurer, à simplifier, à perfectionner la science, qui devienne l'occupation systématique d'une partie de ses membres.

Il faut par des soins bien étendus, pourvoir au rassemblement de toutes les productions de la science, à la séparation de ce qu'elles offrent, soit à l'utilité immédiate, soit à l'utilité éloignée, à une classification qui en rende l'usage plus prompt & plus sûr.

Il faut revoir les principes de chaque science ; leur donner plus de clarté, plus d'enchaînement ; joindre les nouveaux progrès aux anciens, en former l'ensemble ; travailler les méthodes comme les principes ; les appliquer à la fois, à la perfection des anciennes richesses, à l'acquisition des nouvelles ; se servir de l'amélioration qu'elles reçoivent, de celles qu'elles procurent, pour ajouter à la propagation & à l'accélération de chaque science.

Destiné à communiquer à toutes les classes de la société, selon les facultés & les besoins, les trésors toujours croissans, toujours perfectionnés de la science ; notre établissement doit être organisé, de manière que l'enseignement distribue sans cesse tout ce que la science amasse par ce travail sur elle-même ; qu'il reporte dans la science les faits & les expériences qu'il recueille ; & que ses corrections & ses améliorations deviennent une partie de la science même.

On ne peut tenir ces deux ordres de fonctions dans leur corrélation naturelle ; on ne peut faire marcher ce plan, dans l'esprit propre à chacune de ses parties, sans une direction qui donne des règles au travail & à l'enseignement, qui les retienne & les rappelle sans cesse à ces règles.

Chaque science doit procéder ainsi dans son cours séparé. Mais comme elles aboutissent à un centre commun, où elles apportent leur contribution particulière, & viennent puiser leurs règles générales ; cette organisation demande une quatrième partie, qui unisse toutes les branches de la science entière, & préside, par une seule opération, à ces trois opérations dans chaque science.

Ainsi, chaque science doit avoir une section de travail, une section d'enseignement, une section de direction; & toutes doivent avoir un conseil, qui soit leur section générale de direction.

Par ce plan, quelqu'étendus que soient les travaux, on peut les mener de front, & avancer d'un pas assuré vers le but. Tout se sépare, tout se réunit dans les efforts; toujours bien combinés, chacun tend à un succès. Aucun avantage ne se perd; tout progrès profite. A mesure que la carrière s'étend, sa marche se rectifie. Cette organisation même est ce qui perfectionne davantage.

Par ce plan, la société peut toujours présenter ses besoins à la science, & la ramener à ses intérêts. Elle en trouve les instructions par-tout où elle peut les employer; les secours, chaque fois qu'elle veut travailler à sa propre amélioration.

SECOND PRINCIPE.

L'organisation de cet établissement doit être conforme à l'organisation des corps politiques & des pouvoirs publics.

Ce plan suppose la science par tout répandue, partout cultivée. Notre établissement n'est pas destiné à éclairer un point unique; il doit distribuer sa lumière dans tout l'empire.

Ce plan suppose encore que notre établissement est placé dans le sein même de la constitution, qu'il agit par elle, comme pour elle.

Il doit donc embrasser toute la France par un vaste embranchement de parties liées & subordonnées entre elles. Il doit communiquer de tous côtés à l'organisation politique, se développer par ses moyens, suivre l'ordre de ses mouvemens.

Ainsi, la hiérarchie de ses sous établissemens, la combinaison des pouvoirs qui le dirigent & le protègent, ne doivent être que celles mêmes que la constitution a données au royaume. L'établissement doit partir de la capitale, pour se terminer aux municipalités, avoir les mêmes centres de correspondance & de direction.

C'est du corps législatif qu'il doit recevoir ses loix.

Le pouvoir exécutif suprême doit y distribuer ses ordres.

Son entretien ses dépenses, ses besoins le soumettent aux corps administratifs.

Les tribunaux seuls peuvent y maintenir les droits, y punir les délits.

Son régime intérieur même, qui classe les travaux, détermine les devoirs, quoiqu'étranger au régime constitutionnel, doit néanmoins, jusqu'à un certain point, en adopter les principes & les formes.

TROISIEME PRINCIPE.

L'établissement doit embrasser toutes les sciences, mais préférer les plus universellement utiles; il doit tout rapprocher de l'instruction populaire. Une éducation civique distribuée dans tout l'empire, doit être son principal objet.

Dans cette culture universelle des connoissances humaines, dans ce plan de leur perfectionnement, tout n'est pas digne de la même attention; tout ne peut être conduit avec le même succès. Il est donc nécessaire de séparer les objets, suivant leurs droits de préférence, de distribuer, d'après cette règle, les soins & les dépenses.

Chaque science tend naturellement à s'élancer au-delà des services qu'elle offre à la société; elle cherche son complément théorique, autant que son utilité pratique. Chaque science a, en quelque sorte, une partie de luxe.

Il en est qui, par une plus grande analogie avec les jouissances de la civilisation qu'avec les besoins de la société, paroissent toutes entières un luxe dans la collection de nos connoissances.

Cependant tout se tient, tout s'unit dans les créations de l'esprit humain. Ce qui étend les sciences est en même temps ce qui les perfectionne. Ce qu'elles ont de plus immédiatement utile, s'agrandit par ce qui n'est qu'ingénieux. Les instrumens de nos plaisirs sont souvent devenus d'heureux secours pour nos besoins mêmes.

Mais il est, dans les sciences des notions simples, des notions assez perfectionnées, pour s'appliquer à une foule d'objets, pour être communiquées à un grand nombre d'hommes.

Il est aussi une notable différence entre ce que la science peut déjà répandre & ce qu'elle cherche à découvrir. L'intérêt de la science est sans doute de s'accroître dans toutes ses parties, d'atteindre à sa plus grande hau-

teur. Mais il lui importe d'être essentiellement cultivée & enseignée dans ce qui la rapproche davantage de l'utilité sociale, il lui importe davantage de trouver un emploi plus fecond de ce qu'elle possède déjà, que de s'épuiser dans la recherche incertaine de ce qui lui manque.

Disons donc que notre établissement doit embrasser ces choses diverses, mais non leur donner la même application.

Cet intérêt de la science s'accorde ici avec le devoir de la société.

Il prescrit de constituer l'instruction publique, de manière que l'homme peu doué de la nature ne reste pas privé des secours qui peuvent l'élever au-dessus de lui-même; que le pauvre y trouve un remède à sa mauvaise fortune; que le riche y apprenne à servir & à honorer sa patrie, par un plus noble emploi de ses avantages; que l'homme né pour de belles actions ou de grandes pensées, reçoive d'elle tous les moyens de remplir sa haute destination; que toutes les connoissances acquises, tous les talens développés concourent à l'utilité personnelle de chacun, & à la prospérité générale de la nation.

De même, que toutes les études doivent être dirigées vers le service public, l'éducation doit avoir pour principal objet l'ordre de la société, le maintien de la constitution, & l'amélioration physique & morale de chaque individu.

D'où il suit qu'une éducation civique, graduée suivant les besoins & les facultés des classes diverses, répandue dans toutes les parties de l'empire, doit être le but essentiel de tout ce que l'esprit humain acquiert de justesse & de perfection, & devenir la base fondamentale de l'enseignement.

Que toutes les connoissances d'un emploi usuel, qui s'appliquent tant au bonheur de la vie qu'à la prospérité du cours social, doivent être le second objet de l'enseignement, & considérées comme une autre partie de l'éducation générale.

Que la culture des sciences doit s'attacher surtout à puiser, dans leur profondeur, ce qui en peut être versé dans l'éducation populaire.

Qu'elles doivent tendre de préférence à l'amélioration & à la propagation de leurs richesses usuelles, mais sans négliger les nouvelles découvertes, ni leur agrandissement théorique.

QUATRIEME PRINCIPE.

L'organisation des travaux de cet établissement doit être telle, que les hommes de génie soient sans cesse appellés à y prendre part, mais qu'il n'ait essentiellement besoin que des hommes instruits & laborieux.

Nous venons de considérer l'établissement de l'instruction publique dans la distribution de ses travaux, dans la gradation de parties qui le composent dans la classification de ses objets: considérons-le maintenant dans les hommes qu'il emploie, dans les fonctions qu'il leur assigne, dans les associations qu'il doit former, entretenir & diriger.

Pour présider sur toute la science humaine, pour l'embrasser dans toute son étendue, lui donner toute la perfection qu'elle peut recevoir, la conduire à toute la hauteur qu'elle peut atteindre, notre établissement demanderoit le concours général, & le dévouement absolu de ces hommes rares, à qui il appartient d'être toujours supérieurs à l'état où la science est arrivée, & de la porter plus loin.

Mais un grand plan demande la persévérance paisible de la reflexion, qui observe des faits, recueille des résultats, plutôt que la marche brusque & inégale du génie, qui se précipite à une découverte, ou s'épuise dans la création d'un prodige.

Les hommes de génie ne nous offrent pas le nombre de collaborateurs, & la facilité de les remplacer, qu'exige une telle entreprise. Elle périroit, si elle ne pouvoit s'accomplir que par eux. Chaque effort y produiroit une secousse; chaque perte y laisseroit un vuide.

Les hommes de génie sont emportés par l'impulsion qui leur est propre; ils ont des voies, ainsi qu'une destination, séparées. Ils sont faits pour donner des exemples, & non pour être assujettis à des loix. Les sciences leur doivent leurs plus hardis progrès. Mais heureusement les grands desseins, les vastes monumens qui ne peuvent être conçus & préparés que par eux, peuvent s'achever & se completter par d'autres. Lions-les à notre établissement, sans les y retenir. Obtenons leurs services, sans exiger leurs soins. Recueillons leurs belles conceptions, sans les attendre. Laissons-les à eux-mêmes, pour en tirer de plus grands avantages.

Cela doit résulter du plan de notre établissement. Le génie, resté dans toute son indépendance, viendra néanmoins s'y nourrir, s'y étendre, s'y choisit des objets, y puiser des secours.

Assistant sans cesse à ces vastes travaux, souvent ils appelleront ses plus nobles efforts. Attiré par la reconnoissance publique, il voudra la mériter, même par ces services qui ne demandent que du zèle. Il échappera par-là à un de ses plus grands malheurs, celui de trop écrire. L'intérêt des grands talens est de rassembler toutes leurs forces, de mûrir leurs travaux; l'intérêt de leur gloire est de se borner à un nombre d'ouvrages qu'on puisse lire & relire. Ils pourront toujours soutenir leur réputation par les travaux que leur offre notre plan; & ils y perfectionneront leur génie, loin de s'en séparer ou de le dégrader.

C'est assez que les hommes de génie appartiennent à notre établissement par les avantages & les secours qu'ils y apportent, ou qu'ils en reçoivent. Tous ces travaux continuels qui tendent à simplifier les notions de la science, & à en aggrandir le système, peuvent être confiés à des hommes moins éminens. Dans les siècles éclairés, chez les nations qui connoissent tout le prix de l'instruction, qui depuis long-temps cultivent les Sciences & les arts, on rencontre, on réunit aisément un assez grand nombre d'hommes très-instruits, très habiles, qui, ne s'élevant pas au-dessus des acquisitions de la science, sont au niveau de ses progrès; qui, joignant un excellent esprit à une profonde application, sont très-propres à tous ces travaux que la science établit sur elle-même; qui, avec une destination moins extraordinaire, entrent mieux dans un plan où tout marche avec mesure qui, avec une disposition plus facile à recevoir une direction, & à se soumettre à l'accord de leurs efforts, sont plus capables de ce dévouement entier, de ce zèle constant, lesquels sont les plus précieux moyens des longues entreprises.

Cinquieme Principe.

Une liberté entière doit régner dans les travaux de cet établissement.

Mais, lorsque nous accordons au génie son indépendance naturelle, ôterons-nous au talent utile, à l'application laborieuse, leur liberté légitime? Nous emparerons-nous de ces hommes si précieux, pour les concentrer dans les occupations de notre établissement? Leur fixerons-nous, dans ces occupations, un devoir rigoureux, une tâche forcée?

Gardons nous de jamais faire cet outrage au talent, de jamais porter dans la culture des sciences, cet esprit de contrainte. Le talent ne peut avoir d'autre mobile que l'émulation; la science ne peut marcher que par sa propre direction. Le plan que nous proposons permet à la science de se déployer toute entière; il appelle assez par-là, tous les efforts du zèle & du talent. Que chacun puisse donc y choisir ses travaux, qu'il ne soit assujetti qu'aux obligations qu'il s'est fixées lui-même. Une grande chose à accomplir; une juste distinction à mériter; le zèle naturel pour la science; la reconnoissance publique, le bonheur de jouir de sa liberté, de la sentir jusque dans les engagemens que l'on remplit, tous ces motifs réunis suffiront pour attacher tant d'esprits différens à un même but, pour maintenir entre eux l'ordre, le concert & l'activité qu'exige une telle entreprise. Nous obtiendrons de leur indépendance, ce que nous n'oserions demander à leur servitude. Sachons enfin employer ces moyens, & compter sur ces ressources.

Sixieme Principe.

L'enseignement ne doit plus être qu'une fonction passagère, confiée à des jeunes gens pour recompense des études bien faites, & comme une préparation à des études plus relevées.

Notre établissement ne doit pas se borner à donner à la science tout son développement, à la diriger vers sa perfection; il doit encore la répandre dans toute l'étendue qu'elle a pu saisir, & dans toute la simplicité où elle a pu se réduire. Nous avons besoin, pour cette seconde fonction, d'hommes qui y soient singulièrement propres; & il en faut un grand nombre.

J'observe que cette fonction, pour être utilement remplie, dignement exercée, exige un esprit libre de préjugés, qui puisse toujours se saisir des nouveaux progrès de la science qu'il professe, s'étendre ou se corriger avec elle, un esprit avide de ses améliorations, qui l'étudie en l'enseignant, qui la travaille pour les intelligences auxquelles il la communique, qui mette à profit & les impressions qu'elle produit, & les observations dont elle est la source; un zèle actif, qui ne se rebute d'aucun soin, se plaise à lutter avec les difficultés, se fasse un devoir de ses plus pénibles succès.

N'a-t-on pas entièrement méconnu ces idées, lorsqu'on a fait de cette fonction une profession habituelle; lorsqu'on a voulu qu'elle fût le partage spécial de l'âge où l'on est déjà prêt de rester à ce qu'on a appris, de se borner à ce qu'on a pratiqué; où l'on ne sait plus que s'obstiner dans d'anciennes erreurs, & repousser les vérités nouvelles? N'est-ce pas ainsi qu'on est parvenu à naturaliser, dans l'enseignement, les deux vices qui lui sont les plus funestes: cette indifférence, qui se contracte par le continuel exercice des mêmes devoirs; & cette pédanterie, qui naît de l'habitude de rouler dans le même cercle d'idées; de ne produire ses connoissances qu'en les enseignant, de jouir d'une supériorité qui tient à la distance des études plus qu'à celle des esprits.

Toutes les vues que me fournit cette longue méditation que je viens de faire de ce qui appartient aux progrès de l'esprit humain, me conduisent à poser ici un principe nouveau.

Je pense que la fonction de l'enseignement ne doit pas être une profession. Je pense qu'elle ne doit être exercée que pendant un nombre borné d'années; qu'elle doit être la récompense des études bien faites, & une préparation à des études plus relevées. Je pense enfin qu'elle ne doit appartenir qu'à la jeunesse : elle seule est capable de se plier à tant de soins, de vaincre tant de difficultés; d'y porter ces scrupules de la conscience, qui font qu'on n'est pas content de soi, tant qu'on voit quelque chose de mieux à faire; de s'animer de ce zèle ardent, toujours soutenu par l'espoir du succès, & qui est à la fois pour elle, un moyen d'instruction & de gloire.

Voyez combien de solides avantages naissent d'un principe si vrai!

Premièrement, ce service rendu à la société par les jeunes talens, en deviendra un plus heureux développement, & une épreuve non moins utile de leur mérite. C'est par ce service que vous obtiendrez, que vous multiplierez, que vous perfectionnerez les hommes qui doivent être un jour les guides de la science.

Secondement, l'instruction plublique demandant un caractère sage & des mœurs pures, le talent aura un plus grand intérêt à ne se séparer jamais de la vertu & de la décence.

Troisièmement, l'enseignement de l'enfance rendu à la jeunesse, qui en connoit mieux les besoins & les inclinations, qui aura sur elle le double avantage de la première flexibilité de l'esprit & de la première sévérité de la conscience, en deviendra plus facile, plus soigneux, plus aimable dans sa rigidité même.

Quatrièmement, cette fonction se trouvera relevée par une plus grande concurrence de talens, & à jamais honorée par la réputation, toujours croissante de ceux, dont elle aura été la première ambition & la première gloire.

Septieme Principe.

On ne doit être admis dans cet établissement que sur des preuves sévères de mérite. On ne doit y obtenir des récompenses, qu'en proportion de ses services.

Les travaux sont aussi variés dans mon plan qu'ils sont immenses. Ils exigent le concours de tous les hommes capables d'y contribuer. Ce n'est pas seulement dans une capitale singulièrement intéressée au culte de la science, qu'il faut les chercher; ce n'est pas seulement dans un doit-sant royaume que vous les trouverez, il faut les appeller, & les rassembler de tous les lieux où ils répandent la lumière; d'un bout du monde à l'autre, ils doivent s'entre-communiquer, s'entre-servir. Un beau système des sciences, comme la constitution d'un grand empire, ne peut reposer que sur une auguste confédération.

Par cela même, notre établissement exclut tous les sujets indignes ou incapables de concourir à son objet. Rien n'embarrasse, rien ne nuit comme la confuse abondance des ouvriers, le bon choix en fait le bon emploi. C'est-là la suprême habileté dans les grandes entreprises, elle y ajoute sans cesse l'éclat de la gloire à la réalité des succès. Disons donc qu'on ne pourra entrer dans notre établissement que par des preuves sévères de mérite, qu'on ne pourra y recevoir des honneurs & des récompenses, qu'en proportion de ses services.

Quand même cette règle ne feroit pas commandée par l'intérêt de la science, elle le feroit par l'intérêt de la société. A ne considérer la science, dans l'ordre politique, que sous des rapports de commerce & de splendeur, il convient à une nation, riche de tous les avantages de la civilisation, puissante de toutes ses ressources, d'avoir, dans tous les genres, un grand nombre de savans & d'artistes, toujours occupés & convenablement dotés. Mais la société est surchargée, elle est dégradée par la foule de ces hommes qui deshonorent la science de leurs inepties, & l'infectent de toutes les cabales de l'envieuse médiocrité. Cette honte tient à l'erreur d'un peuple qui ne cherche dans la science qu'un frivole amusement, ou bien, c'est la punition d'un gouvernement qui n'a pas su en tourner le développement à son utilité & à sa gloire; cette honte est alors un signe de décadence dans la science, de corruption dans les mœurs. Sans doute la science a le droit d'enlever beaucoup d'hommes aux occupations communes de la vie sociale, pour les dévouer à un loisir studieux; mais elle doit scrupuleusement leur renvoyer des serviteurs inhabiles à ses travaux. Elle ne peut les garder, sans prévariquer en quelque sorte, & sur-tout sans se trahir elle-même, le plus grand nombre doit être instruit; un très-petit nombre est fait pour instruire.

Huitieme Principe.

Cet établissement doit accorder tous ses secours à des établissemens particuliers du même genre.

J'ai déjà annoncé que cet établissement ne devoit

rien arrêter, rien gêner autour de lui. Assûrément il ne feroit pas des principes dont nous venons de faire les bases de son organisation, de dire aux citoyens : la science a reçu un plan, hors de ce plan, on ne peut faire un effort. Des corps sont institués pour la cultiver, pour la répandre; à eux seuls est censée appartenir la vérité, à eux seuls est conféré le droit de la publier. Le dogmatisme des religions, ou le vil intérêt des *jurandes* pourroient seuls avoir cette absurde tyrannie.

Loin de violer ainsi la liberté particulière, notre établissement doit la favoriser. Loin de soumettre la science à une seule marche, il doit en élargir la carrière. Loin d'écarter la concurrence, il doit l'animer. Loin d'arrêter l'essor du génie, il doit recevoir son impulsion de quelque côté qu'elle vienne. Cette collection des richesses de la science, dont il a le dépôt; ces vastes moyens qu'il tire de la protection sociale; ces grands travaux dont il est occupé, ces observations continuelles qu'il recueille, ces grandes vues d'où il part, ce grand but auquel il tend, ces exemples qu'il peut donner, ces secours qu'il peut offrir : tout cela n'existe pas pour des initiés; c'est le trésor commun des citoyens de la nation, des nations. Le devoir de la société est de ne rien exclure. L'intérêt de la science est de tout animer. C'est même l'intérêt plus direct de notre établissement. Il lui importe que des idées etrangères puissent l'avertir de ses erreurs, que des méthodes plus heureuses servent à réformer ses abus. Les grands établissemens ont un inconvénient inévitable : les petites choses y sont négligées; une certaine uniformité de mouvemens empêche cette industrie continuelle des essais, non moins précieuse que la constance des grands desseins. Ces avantages peuvent y entrer, mais ils n'y naissent pas. Un établissement qui doit tout embrasser, tout perfectionner, tout garder, tout répandre, doit aussi tout recevoir. Il faut qu'il sache recueillir des fruits qu'il n'a pas semés, s'enrichir de ce qui se produit hors de lui-même.

Neuvieme Principe.

L'établissement a besoin d'un régime intérieur pour les travaux, & d'une police pour les écoles.

Gardons-nous cependant de tout abandonner au hazard, dans l'établissement de l'instruction publique. Il n'a pas moins besoin de règles que de liberté; ou plutôt sa liberté, comme celle de toute autre constitution, ne doit être qu'un ordre aussi bien affermi que bien conçu : réunissant tous les secours de la société, pour développer toutes les facultés de l'esprit humain; marchant par une hiérarchie d'associations dans une foule de routes diverses, il demande un régime qui lui permette de disposer des personnes, comme d'ordonner les choses; un régime qui assure sa marche, comme son plan détermine sa direction.

C'est par un régime bien approprié au plan, qu'il marchera sans se désorganiser; qu'il accomplira, sans embarras & sans omission, tous ses objets.

Que tout pourra se maintenir, que tout pourra se rectifier, suivant l'état de la science & de la société, d'après l'expérience, & en raison des progrès.

Dirigeant à la fois la culture de la science & son enseignement, ce régime doit se modifier dans ces deux ordres de choses.

Dans la culture de la science, il mène plutôt qu'il ne commande; il agit sur des hommes jaloux de leurs droits, à qui il demande des services, dont la liberté est le mobile. Il doit donc animer l'activité, sans faire sentir la contrainte; appeller par des avantages, retenir par des bienfaits; gouverner plutôt par la gradation des travaux, que par la subordination des devoirs.

Dans la surveillance de l'enseignement, il a affaire & à des hommes qui remplissent une fonction, & à des hommes qui reçoivent un service; dont les uns doivent fidélité & soumission, dont les autres ont besoin d'un joug salutaire. L'ordre ici dépend d'une police, dont la sévérité doit augmenter à mesure qu'elle descend vers le premier âge, ou qu'elle s'applique à des rassemblemens plus nombreux.

Comme la loi, cette police peut punir.

Mais, comme la loi, elle doit employer les moyens les plus doux, & obtenir plus d'effets par moins de rigueurs.

Pouvant mêler la persuasion au commandement, elle a besoin d'un certain arbitraire, dont elle doit pourtant resserrer la latitude, autant qu'il est possible. Exempte de l'inflexibilité de la loi, elle doit en avoir la justice. Agissant dans un empire constitué, elle doit adopter ses règles, ses formes, pour les faire plutôt connoître, pour les faire mieux aimer.

Tout le régime de notre établissement, soit qu'il s'en éloigne, soit qu'il s'en rapproche, doit toujours tenir à l'ordre constitutionnel de l'état, & le retracer, comme le servir, par tous les moyens qui lui appartiennent.

Enfin, c'est sur-tout dans ce régime que doivent le mieux se concilier & s'unir les droits de la science & les droits de la société.

DIXIEME PRINCIPE.

La science doit tracer ses plans; la société doit les admettre.

La science seule peut bien fixer son but, manier ses instrumens, sentir ces besoins, disposer des secours qu'elle obtient. La législation ne s'égareroit-elle pas, ne se compromettroit-elle pas, si elle vouloit en conduire les recherches, en gouverner les études, en prescrire ou en interdire les objets & les procédés? Il n'appartient qu'à ceux qui la cultivent, d'être les législateurs de ses plans, & les arbitres de ses travaux. C'est dans des empires despotiques même qu'est née l'heureuse dénomination de *république des lettres*; mot juste qui explique, avec dignité, la nature de la chose. Regardons l'établissement que nous formons, comme une république particulière, dans la grande république de l'empire. Ne soumettons ses associations qu'à leurs propres loix; n'imposons à leur zèle que les régles qu'elles-mêmes auront adoptées.

Mais souvenons-nous que cette independance a des devoirs & des bornes.

Les plans proposés par la science, peuvent être également utiles ou funestes à la société; sous ce rapport, elle a droit & intérêt de les examiner.

La société peut avoir des vues que la science doit s'empresser de servir, & auxquelles la société a droit & intérêt de la ramener.

Les travaux de la science s'exécutent sous la protection & par la munificence de la société. Il est juste que l'hommage lui en soit rendu.

Et les adoptant, elle leur imprime l'auguste caractère de la chose publique; ils obtiennent plus de zèle, inspirent plus de respect, quand ils lui sont ainsi rapportés.

Concluons donc que la science doit tracer ses plans, mais que la société doit les admettre.

Je croirois celui que je vais proposer, non-seulement très imparfait, mais encore incommodément établi, s'il étoit consacré par l'assemblée nationale, avant d'avoir été discuté par une assemblée de savants & d'artistes & de gens de lettres.

ONZIEME PRINCIPE.

Les associations de l'établissement ne doivent avoir qu'une autorité de surveillance & de direction sur leurs travaux, & ne doivent former aucun lien politique entre leurs membres.

Nous sommes forcés de confier la science & l'enseignement à des associations; & nous devons leur abandonner la direction de leurs travaux.

Mais pour ne pas commettre l'erreur la plus dangereuse dans une institution pareille, n'oublions pas que toute corporation tend à usurper une partie de l'autorité sociale, à isoler ses membre dans un intérêt séparé. Les corps littéraires, ont ressemblé ici aux corps religieux; ils ont souvent formés des cercles particuliers dans le grand cercle général.

Ce fut une grande méprise dans leur propre intérêt, de croire que, pour se bien gouverner, ils eussent besoin d'une jurisdiction sur eux-mêmes; qu'ils eussent besoin de priviléges, pour être plus considérés. Cette idée est venue des tems où, tout étant organisé contre les principes de l'ordre social, on les violoit pour le bien, comme pour le mal; où les moyens étoient mauvais, lors même que le but étoit bon; où l'ambition des corps savoit se cacher jusques dans leur utilité, & appuyer leurs usurpations de l'estime qu'ils méritoient. Rien n'a plus nui à ces corps, parce que rien ne les a plus corrompus.

Bien loin de là; des associations de savans, doivent être débarassées de tout autre soin que la science. Tout ce qui n'appartient pas à la science, est réservé à la loi.

Comme citoyens, rien ne les sépare, rien ne les distingue des autres; comme savans, rien ne les unit que les rapports de leurs pensées, la liaison de leurs travaux, la gradation de leurs fonctions, la communication de leurs secours. Une autorité de direction sur les travaux, de surveillance sur les fonctions, un ordre qui les rallie à leur but; une discipline qui indique les devoirs, qui maintienne la liberté; les conventions qu'ils pourront faire entr'eux; les obligations qu'ils auront contractées, doivent former les seuls liens, & régler toute la puissance dans l'établissement de l'instruction publique.

Je réduis à ce petit nombre de vues fondamentales, les modes de son organisation. Je dois encore répéter que je n'explique que les principes d'où doivent découler tous les détails; & que ces détails ne peuvent être développés que dans le plan même. J'avertis donc les lecteurs qui veulent posséder l'ensemble de mes idées, qu'il feroit tems pour eux d'examiner mon plan; s'il ne leur importoit encore auparavant de considérer, d'une vue générale, les difficultés de son exécution, que je vais rassembler sous leurs regards, & je l'espère, faire disparoitre devant leur raison. Loin d'être effrayé de cette partie de mon travail, j'y arrive avec l'attrait qu'offrent des idées plus faciles à manier, & cette confiance qui peut s'appuyer sur des faits & des calculs.

Mais une omission volontaire, à laquelle un objet trop étendu, pour n'être pas détaché, m'a condamné m'oblige de retourner en arrière, pour completter la chaine des objets qui entrent dans mon plan. Je ne me suis pas encore occupé des femmes; je n'ai pas examiné quelle part elle doivent avoir dans la culture des connoissances humaines; quelle éducation doit leur être donné. C'est le sujet du chapitre suivant.

Du partage des femmes dans l'établissement de l'instruction publique.

L'ordre social veut que personne ne reste privé de ses droits. La science réclame tous les talens qui peuvent la servir Ce seroit une absurdité choquante aujourd'hui, de dénier aux femmes une aptitude singulière à plusieurs des connoissances humaines, ou de voir une erreur de leur part ou un danger pour elles dans l'exercice des facultés dont la nature les a douées. Il entre donc dans mon plan, d'avoir égard à leurs droits, à leur capacité; d'examiner comment elles seront admises dans ces associations vouées au développement & à l'enseignement des sciences, des lettres & des arts; & quelle part elles doivent avoir dans la distribution de leurs leçons, de leurs travaux, & de leurs récompenses.

Je voudrois me borner à cet examen; mais il est subordonné à un objet plus étendu, qui renferme des principes que j'ai besoin d'exposer. Comment décider ce que les femmes doivent être dans l'empire de la science, sans avoir fixé quelle place, quel emploi, quelle destination les loix de la nature, & les principes de la société, leur assignent dans l'organisation politique?

Une opinion qui a trouvé des zélateurs ardens parmi des esprits de la plus haute distinction, s'est fait remarquer dans cette attaque générale, que la Philosophie a porté à tout le vieil edifice de nos loix. On a prétendu qu'une partie du genre humain avoit déshérité l'autre de ses premiers droits; que la femme, être sensible, être raisonnable, ne pouvoit être exclue de tout ce qui intéresse un être moral; que partageant le bonheur & le malheur de l'homme, elle avoit les mêmes prérogatives comme les mêmes besoins; que la formation des loix & la direction du gouvernement ne lui étoient pas plus étrangères, quelles ne lui sont indifférentes. Telle est la chaleur avec laquelle on doit épouser une idée de ce genre; telle est l'activité victorieuse des personnes qu'elle intéresse, qu'on peut s'attendre qu'elle sera un jour l'objet d'un débat solemnel; & jamais la législation n'aura été occupée d'une question plus singulière & plus grande; car il s'agira de décider si un assentiment universel de tous les peuples, de tous les siècles, n'a été que la violation d'une des premières loix de la nature; & si, pour réparer cette erreur, cette injustice, le genre humain aura à combiner le systême de la société, d'après d'autres rapports.

Lorsque nous reconnoissons dans nos loix, dans nos mœurs, tant de préjugés, qui nous ont servi long-tems de principes; nous appartient-il de décider encore, sans approfondir, d'affirmer toujours, de n'examiner jamais? Il convient à un tems de rénovation dans les destinées publiques, de remonter à la source de tous les droits, de discuter toutes les prétentions, de vérifier toutes les idées.

Qui ne sait d'ailleurs, que ces discussions, qui tendent à mettre chaque chose à sa place, lors même qu'elles ne feroient que confirmer ce qu'on croyoit, ce qu'on faisoit, peuvent éclairer sur une foule d'erreurs accessoires, & servent à rectifier des choses dont rien, avant cet examen, n'avoit indiqué les véritables règles. Je déclare que je devrai à cette question, dont je me suis fait un objet sérieux, des vues plus justes sur les droits & la destination de la femme dans la société, & particulièrement dans la part qu'elle doit avoir à la culture des sciences & des arts.

L'homme & la femme sont tellement inséparables, qu'on ne peut les concevoir existans isolément. Pour savoir ce qu'ils sont l'une à l'autre, considérons-les chacun à part.

L'homme est doué d'organes plus forts; il est des travaux dont lui seul est capable, des dangers que lui seul peut braver; il est destiné à des choses qui lui sont propres. Cette vigueur de ses facultés détermine le caractère de sa physionomie, l'accent de sa voix, le jeu de ses mouvemens. Tout, en lui, porte l'empreinte ou de la rudesse ou de la fierté.

La femme est foible & délicate; mille choses sont au-dessus de ses moyens; mille choses la blessent ou la rebutent; elle peut moins se suffire à elle-même. Mais ce qu'elle perd en force, elle le retrouve en adresse. Par-là, appellée à des occupations plus faciles, elle les remplit mieux; cherchant plus à obtenir des secours, qu'à les arracher; elle tire de sa foiblesse cette grace, avec laquelle elle se soumet la force.

Dans cet instinct impérieux qui lie les sexes l'un à l'autre, l'homme n'est soumis par un attrait irrésistible, que pour être affranchi par le bonheur même qu'il a goûté. Plus dévoué à sa compagne par laquelle il va se reproduire, ce devoir ne l'enchaîne pas. Il peut toujours se transporter au dehors

dehors, tout entreprendre, tout achever dans ses travaux.

Au contraire, dès ce moment, la femme voit s'augmenter sa foiblesse par des souffrances nouvelles, par des précautions à prendre pour garder un dépôt sacré. Elle donne le jour à un enfant; elle devient encore plus dépendante des besoins de cette débile créature que des siens même. La voilà donc retenue dans la maison par des soins assidus & les plus tendres intérêts.

De cette distinction physique des deux sexes, naît la différence de leurs qualités morales.

L'homme tire de l'exercice de sa force des sentimens plus énergiques; de ses occupations qui l'attirent au dehors, des idées plus étendues; de toutes ses habitudes, un caractère plus ferme, plus impatient, plus impérieux.

La femme, par des douleurs habituelles, est plus instruite à la patience; par les sollicitudes de la maternité, à la compassion; par les soins qu'elle prend, par ceux qu'elle reçoit, à la douceur & à la tendresse; par des sentimens d'une nature plus délicate, à la séduction. Occupée de choses plus rapprochées d'elle, elle a des idées moins fortes, mais des sensations plus vives. Sans cesse occupée à demander & à refuser, elle sait mieux faire les sacrifices & les obtenir. Tout en elle est plus flexible & plus aimable.

Telles sont les différences que la nature a mises entre ces deux êtres, pour mieux les unir. Ils n'ont pas plus à s'en plaindre, qu'ils ne peuvent les changer: c'est le besoin, & non une convention qui les a rassemblés. Leurs devoirs ne sont pas plus les mêmes que leurs droits. Les prérogatives de chacun sont le dédommagement de ses obligations. Tout est bien, quand ils suivent cette loi; tout est mal, dès qu'ils s'en écartent.

De-là les principes de cette société, qui ne ressemble à nulle autre.

L'homme, fort, indépendant, livré aux grands travaux, aux périls, possède l'empire. Mais cet empire est le fruit de son généreux dévouement.

La femme, soumise par besoin, l'est encore plus par reconnoissance; elle porte, avec amour, une autorité qui se tempère dans son action, qui s'amollit en tombant sur un si doux objet.

L'homme va au loin pour rapporter dans sa maison l'abondance, & en écarter les dangers.

La femme la gouverne, & s'occupe d'y faire régner la paix & le bonheur.

L'homme, prévoyant & entreprenant, soigne pour l'avenir la destinée de ses enfans.

La femme, plus livrée aux intérêts présens, veille sur leur santé, sur leurs besoins; développe leurs organes, façonne ces ames neuves & dociles.

L'homme adoucit sa fierté devant la femme, son orgueil est flatté de sa tendresse; sa raison se perfectionne par la confiance qu'il lui accorde. Témoin de ses vertus, il en mêle l'impression à celle de ses charmes, & un juste respect le soumet à ses conseils, sans l'asservir à ses caprices.

La femme, prétendant peu, obtient plus. L'approbation & l'amour de son mari font sa gloire & son bonheur. Elle s'identifie avec lui; elle jouit de ses droits, qui n'existent qu'à son profit; de ses avantages qui la protègent & l'honorent. Elle influe sur ses sentimens, ses idées; elle dirige ce qu'elle ne pourroit faire, & cette ambition modeste lui suffit.

Voilà ce que les loix sociales n'ont pas institué, & ce qu'elles doivent plus fidèlement observer.

Comment donc cet ordre s'est-il trouvé renversé, & par l'oppression des femmes, & par une sorte de dégradation des hommes? Comment est il violé, & dans la grossièreté primitive des nations, & dans leur civilisation extrême? C'est que, dans la première de ces époques, l'homme est encore un être plus physique que moral. N'écoutant que la force, il s'établit tyran, au lieu de se maintenir chef. C'est que, dans la seconde, les séductions des mauvaises mœurs agissent plus sur lui que les principes de la nature. Il change la douceur en mollesse, la confiance en servitude, les égards en oubli de lui-même. Mais ce qui est vrai, l'est toujours indépendamment de la variété des erreurs. Ce qui est bon, est toujours ce que le cours des choses tend à ramener.

Telle est la société domestique, suivant la destination de la nature.

Cessons de la considérer à part; examinons-la dans l'ordre social.

Lorsque nous voyons des peuples s'imaginer long-tems que la nature donne une autorité absolue aux maris, une puissance sans limites aux pères; & que nous voyons ensuite les loix de ces peuples modifier ou borner ces deux autorités, nous pouvons être conduits à croire que la société change ce que la nature avoit établi. Mais la vérité est, que ces loix avoient recréé l'ordre de la nature, au lieu de l'altérer.

Il n'est pas moins ordinaire aux hommes d'en méconnoître les principes, que de s'en écarter.

Que se passe-t-il donc, quand on transporte la première de ces sociétés dans la seconde? Les rapports des individus de la société domestique ne changent pas; seulement la situation de ces individus n'est plus la même.

Ils existoient seuls; ils existent avec des associés. Un lien commun les enchaîne, pour un autre genre de bonheur. La volonté de chacun n'a plus d'essor, où se fait entendre la volonté de tous. Sous la protection d'une direction générale, & d'une puissance unique, chacun participe à des avantages, qui lui sont garantis par l'engagement & l'intérêt de tous les autres. Ces avantages sont ce que nous appellons les droits civils. Mais chacun participe à la formation de ces loix de tous sur chacun, c'est ce que nous appellons les droits politiques. Les droits politiques constituent la chose publique. Les droits civils règlent les choses privées.

Les femmes sont-elles appellées, comme les hommes, à cette première espèce de droits?

Si on regardoit les hommes & les femmes comme des classes distinctes, qui ne se mêlent & ne s'unissent que dans la société, il seroit évident que le contrat qui les rassembleroit devroit leur faire des conditions égales.

Mais nous avons prouvé que l'homme & la femme étoient déjà unis, avant d'entrer dans la société, & que cette union avoit des loix particulières.

Mais nous avons établi encore, que la nature de ces deux espèces leur fixeroit une destination différente. Ainsi, ce qui convient à l'une, peut ne pas convenir à l'autre; ce que l'une obtiendroit, contre sa propre destination, seroit au préjudice de toutes deux.

Nous sommes donc amenés à considérer les femmes, au moment de l'association civile, non comme des êtres qui traitent en leur propre nom, & pour leurs intérêts séparés; mais comme des êtres dont chacun, par sa nature, & ses relations primordiales, est attaché à l'un de ces hommes qui vont contracter ensemble.

Voici une vérité qui va paroître un paradoxe, mais que j'énonce avec la conviction de l'évidence. C'est que la collection des femmes est la seule qui ne peut jamais former une aggrégation politique; c'est-à-dire, une aggrégation qui ait, dans la société, une existence, des droits, ni des fonctions qui puissent la faire considérer à part. Les femmes, dans la société, ne sont jamais que des individus.

Puisque telle est la position que la nature même leur assigne dans la société, cherchons, d'après cette règle, quelle part elles doivent avoir dans l'exercice des droits politiques, & des droits civils.

Et voyons d'abord si elles doivent, si elles peuvent posséder les droits politiques.

Nous avons vu qu'il y a, dans la société domestique, une chose intérieure, si je puis m'exprimer ainsi, dont l'administration est réservée à la femme, & une chose extérieure, qui ne convient ni à ses forces, ni à ses facultés, ni à ses inclinations. Ce n'est pas là une privation, c'est une destination; ce n'est pas là une exclusion arbitraire, c'est la simple application d'une loi éternelle, c'est là un avantage à quelques égards; ce n'est pas du moins une perte dénuée de son équitable dédommagement.

Il est, dans les choses politiques, des devoirs & des droits, des avantages & des charges, qui sont inséparables. L'homme contribue à la formation des loix; mais il s'arme pour les défendre ou pour les faire exécuter; il administre, il juge; mais pour cela, il lui faut de longues études, un entier dévouement, un courage qui résiste à une foule de fatigues & de traverses. Les femmes entendent-elles adopter tant de travaux & d'embarras? Alors leur demande devient plus raisonnable; mais elle leur devient aussi plus dure. Prétendent elles laisser aux hommes tout ce qu'il y a de pénible dans les fonctions publiques, & ne s'attacher qu'à ce qu'elles ont d'attrayant pour l'ambition & la vanité? Alors l'injustice de ce partage s'élève contre leur demande.

Mais il ne s'agit pas seulement de savoir ce qu'elles veulent obtenir dans les fonctions publiques; il faut encore savoir ce qu'elles peuvent supporter. Ici, je les rappelle encore à leur nature. J'omets les exceptions, par lesquelles il ne faut juger de rien. Je les considère dans leurs attributs ordinaires; & je demande si, par une destination qui naît de leur organisation même, elles ne sont pas retenues dans le sein de la famille; si elles veulent renoncer à des devoirs, qui ne peuvent être exercés que par elles; si leur foiblesse physique ne se refuse pas à ces fatigues qu'elles réclament, si leurs facultés morales ne sont pas en général au-dessous de ces fonctions viriles, qu'elles veulent partager? Ici, j'ai presque honte d'argumenter contre une pareille prétention.

Supposons un moment ce système admis &

réal fé; & voyons-en l'effet sur les hommes, sur les femmes, sur la société.

Les hommes, ravalés par cet oubli de leur dignité naturelle, perdent cette élévation d'idées, qui tenoit à des devoirs plus difficiles & plus nobles; cette générosité de sentimens, entretenue par la nécessité de faire aimer leur empire. Exempts désormais de ces égards, de ces ménagemens, liens naturels de la force & de la foiblesse, ils s'amollissent dans cette concurrence, ou s'endurcissent par cette rivalité. A mesure que la fierté s'éteint dans leurs ames, leur caractère s'émousse par la délicatesse; & leurs mœurs retournent à la brutalité primitive.

Les femmes, devenues hommes, sont moins que des hommes, elles retrouvent cette inégalité qu'elles ont cru corriger; elles la sentent comme une tyrannie, parce que celle-ci est un désordre de la société, tandis que l'autre n'étoit qu'une institution de la nature. Inférieures en force, en courage, en intelligence, elles sont obligées de recourir à leurs moyens propres, à l'adresse & la ruse. Mais ce qui étoit en elles un talent, devient un vice; ce qui étoit une grace, n'est plus qu'un vil artifice. Ainsi ce qu'elles auroient regardé comme le triomphe de leurs sexe, ne leur en offriroit bientôt plus que l'avilissement & la corruption. N'écoutons pas quelques têtes égarées de leurs propres avantages par une ambition déréglée. Interrogeons ces femmes heureusement dominées par les qualités & les penchans de leur sexe. Qu'elles parlent, qu'elles disent si elles veulent renoncer au sort aimable & doux, que des loix conformes à la nature peuvent perfectionner & assurer.

La société, violée dans ses premiers principes, n'offriroit plus que confusion & désordre. La paix s'enfuiroit des ménages, avec la subordination & l'amour. Rien n'étant plus à sa place, les sentimens même de la nature se pervertiroient. La femme rougiroit des soins de sa maison, de la garde de ses enfans; le mari ne sauroit pas s'y asservir. Les enfans, ne distinguant plus à des traitemens différens, un père d'avec une mère, attendroient de l'un ce qu'ils ne peuvent obtenir que de l'autre. L'état civil ne seroit pas moins désorganisé que celui de famille. Le mélange des sexes feroit décider par la crainte, ce qui doit être résolu par le courage; livreroit à tout le déréglement des petites passions, ce qui demande tout le calme d'une raison forte. L'incompatibilité de leurs moyens prépareroit l'opposition de leurs vues; & leurs affections ne trouveroient ni frein pour les contenir, ni règle pour les terminer. Une telle combinaison sociale, si elle avoit pu commencer, ne pourroit finir que par une subversion totale. Je me lasse de réfuter une absurdité, de combattre une chimère. L'examen de cette erreur nous apprend cependant à ne pas confondre avec les vieux préjugés, ces antiques notions du bon sens, que leur éternelle évidence avoit toujours empêché de mettre en doute.

Est-ce à dire que les femmes sont nulles dans la chose publique, parce qu'elles sont étrangères à ses fonctions?

Sur quel principe de l'ordre social, sur quel sentiment de la nature pourroit-on fonder une si funeste rigueur?

Il est bon qu'elles puissent avoir une grande influence dans le gouvernement politique; mais que ce soit par les voies qui leur sont particulières.

Elles n'ont pas besoin de défendre leurs droits, car c'est une erreur de croire qu'elles en aient de distincts.

Elles n'ont pas besoin de veiller à leurs intérêts; car dans une société fondée sur les vrais principes, ces intérêts sont ceux de leurs pères, de leurs maris, de leurs frères. Elles existent dans tous ces êtres, autant que dans elles-mêmes, & cette extention de la sensibilité personelle, que leur position développe & nourrit dans leurs cœurs, est la douce récompense des sacrifices qu'elle entraîne.

J'ai prouvé, non pas que les femmes doivent être exclues, par la loi, de cette part individuelle que les citoyens ont au gouvernement politique; mais qu'elles en sont écartées par la nature; de même que la justice & la raison les exemptent des devoirs attachés à ces droits.

Il n'en est pas de même des droits que la société établit pour chaque citoyen. Sous tous les rapports, les femmes sont appellées à ceux-ci.

La société est une collection d'êtres sensibles, intelligens, & moraux. Ils ne s'unissent que pour augmenter leur bonheur, étendre leurs facultés, perfectionner leur nature, améliorer leur sort. C'est ici que rien ne peut plus distinguer la condition des femmes.

Ne sont-elles pas faites pour connoître ce que la loi accorde, ce qu'elle refuse; soumettre leurs passions à la raison, leurs volontés particulières à la volonté générale, pour fuir le mal, rechercher le bien, aimer la vérité, repousser l'erreur; pour remplir tous les devoirs, acquérir toutes les vertus qui naissent des relations sociales? Les

droits attachés à ces devoirs sont donc fondés sur leur destination naturelle.

Leur pleine participation à ces droits est autant de l'intérêt de la société que de son devoir. La place qu'elles y tiennent, l'influence de leurs vertus ou de leurs vices commandent cette justice envers elles. Toute société où elles sont mécontentes, ne peut bien aller. Toute société, où elles vivent sans considération & sans bonheur, est dégradée par leur avilissement & leur oppression. Voyez les peuples sauvages, qui en ont fait des esclaves, & les peuples de l'Orient, qui les ont condamnées à une éternelle enfance : les uns ne connoissent pas plus les douceurs de la liberté, que les autres ne connoissent la sûreté du gouvernement civil. Ce crime de leurs loix est la plus grande cause des vices de leurs mœurs.

Les femmes doivent donc jouir de tous les droits que l'ordre social procure aux individus qu'il réunit. A cet égard, elles sont citoyens. La liberté, la propriété, l'usage de leurs facultés, le recours à la loi sont des apanages, avec lesquels elles naissent comme nous, & dont la société doit les investir, autant que nous.

Ces droits s'exercent à la fois dans la vie domestique & dans la vie civile. La nature les donne; mais la société seule peut en faire jouir.

Ainsi, comme nul citoyen, dans la société, ne peut imposer des loix à une femme, lui faire éprouver aucune contrainte ; de même, dans sa famille, personne ne peut suspendre ou gêner son indépendance, dès que le développement de sa raison lui en accorde l'usage. Elle a des devoirs envers son mari ; mais ils ne sont que la condition & le prix de ceux que son mari remplit envers elle. Il n'a pas plus de pouvoir sur ses biens que sur sa personne. Par la protection de la loi, elle reste encore libre au sein de cette dépendance naturelle, de cette dépendance volontaire, que tout la porte à chérir. Et c'est un de ses droits de s'affranchir de ce lien, lorsqu'il pèse sur sa liberté ou s'oppose à son bonheur.

Elle possède, hérite, donne & reçoit. Toute loi qui limiteroit ses droits sur ces points, tiendroit plus des coutumes barbares de certains pays, que des principes de la société.

Tout ce qu'elle peut faire pour son bonheur ou pour sa gloire, tout ce qu'elle peut obtenir de ses avantages naturels, ou de ses qualités acquises, lui est permis. Il a fallu l'esprit oppresseur de nos vieilles loix, & l'absurde monopole de nos jurandes, pour les exclure de tant de parties de l'activité sociale. Si l'on pouvoit jamais donner à l'industrie d'autre règle que la liberté même, je dirois, que tout ce qui dans les arts est particulièrement propre aux femmes, devroit leur être réservé.

Enfin par-tout où elles peuvent se plaindre, la loi doit répondre à leur appel ; par-tout où elles souffrent, elle doit appliquer le remède à leurs maux, la réparation à leurs outrages.

Je leur trouve encore dans la nature des choses un droit personnel. J'ose ici reprocher une omission importante à une de nos meilleures loix nouvelles. Je ne vois pas que les femmes soient exclues ; mais je ne vois pas non plus qu'elles soient appellées à cette jurisdiction de douceur & de bonté, qui semble plus particulièrement leur convenir. Comment ne seroient-elles pas admises dans ces conseils de famille, où il s'agit d'arracher un jeune homme à ses égaremens par de salutaires corrections ; de pourvoir aux affaires de celui que ses passions ont entraîné hors de ses premiers intérêts, ou à la conservation d'un autre abandonné de sa raison ; où l'on s'occupe de rapprocher ou de séparer des époux, d'étouffer des procès, d'éteindre des haines entre ceux que tout rappelle à la paix & à l'union ; où la tendre vigilance des parens prévient, par ses soins & ses précautions, les fautes & les malheurs, & conserve les mœurs publiques par la censure domestique ? Les femmes ne sont elles pas là dans leur destination naturelle, comme dans leur aptitude particulière ? Après toutes les injustices qu'elles ont éprouvé, la loi doit se faire un devoir d'énoncer par-tout le rétablissement de leurs droits.

C'est avec une sorte de regret que je leur ai disputé ce qui ne peut leur appartenir. C'est avec une vive satisfaction que je reclame pour elles tout ce que le vœu de la nature, & les principes de l'unité sociale leur accordent.

Nous venons de voir que, loin d'appeller les femmes aux fonctions politiques, leur nature les en éloignoit ; que loin de leur rien ôter, cette exclusion étoit le véritable intérêt de leur gloire & de leur bonheur.

Nous avons reconnu, en même temps, qu'il n'en étoit pas de même des droits civils ; que tous les biens de la société, tous les secours de la loi, tous les avantages de la civilisation existoient pour elles, comme pour les hommes ; qu'elles participoient, comme eux, à cette alternative de droits & de devoirs, qui composent la vie sociale.

En m'élevant au-dessus de la question particulière à mon ouvrage, j'ai saisi les principes qui doivent la décider. L'état des femmes, dans la

société, détermine ce qu'elles doivent être dans la culture de la science humaine.

Il ne s'agit donc plus que de savoir, si l'étude ou l'exercice des sciences & des arts sont plutôt l'apanage des fonctions politiques, que des fonctions civiles.

Ils sont, sans contredit, un des instrumens principaux des fonctions politiques. Mais ils ne sont pas moins destinés à tous les usages de la vie; ils sont le développement des facultés de l'individu, comme l'extension des moyens sociaux; ils servent également au bonheur de chacun, & à l'utilité générale. Ils entrent donc dans ce partage commun où les femmes sont appellées sans aucune réserve, sans aucune restriction. On n'a jamais douté qu'il ne leur fût permis de cultiver leur esprit, d'acquérir toutes les connoissances, tous les talens; on n'a jamais eu l'absurde tyrannie de les leur interdire.

La seule difficulté qui pourroit se présenter, seroit de savoir s'il leur appartient d'exercer ce droit hautement, d'en chercher les avantages & les honneurs, de concourir, avec les hommes, dans cette carrière. C'est, sur ce point que les mœurs & les opinions n'ont pas été exemptes d'injustice & d'erreur, & qu'il faut encore poser des principes.

Je ne pourrois concevoir que deux motifs à cette interdiction; ce seroit, d'une part, que cette faculté ne s'accorderoit pas avec les devoirs propres à leur sexe; qu'elle nuiroit à leurs vertus: & de l'autre, qu'elle ne seroit pas justifiée par leur capacité naturelle.

Certes, ce seroit étrangement s'abuser sur la morale publique, de croire que des droits accordés par la nature, reconnus par la société, puissent y devenir un principe de déréglement. Ce ne seroit pas moins méconnoître la morale privée, de prétendre que les mœurs des femmes ont besoin de l'ignorance; que leurs vertus ne peuvent s'allier avec les talens; qu'elles ne peuvent en acquérir, qu'à la charge de n'en pas user & pour les ensevelir. Tel est cependant un préjugé, qui n'est encore détruit qu'à moitié parmi nous. On consent bien que les femmes s'éclairent; mais on ne veut pas encore qu'elles contribuent à l'instruction générale. Nous sommes déjà habitués à voir des femmes produire de charmans ouvrages: mais il n'y a pas deux jours, que la proposition d'admettre des femmes sur la liste de nos artistes, a eu de la peine à triompher des statuts d'une académie. Tant nous étions encore pédants par nos institutions!

Je demande, au contraire, si tous les devoirs des femmes n'exigent pas de l'instruction; si la connoissance des loix n'est pas nécessaire à l'exercice de leurs droits; si les arts ne sont pas les guides des occupations qui appartiennent davantage aux femmes; si les sciences ne peuvent pas souvent étendre leurs facultés, si leurs agrémens ne s'annoblissent pas par tout ce qu'ils reçoivent de la variété de nos connoissances? Je demande si cette frivolité où on a voulu les réduire, n'est pas le plus honteux écueil de leurs qualités; si l'ignorance n'a pas un plus sot orgueil que la science; si le propre de la saine instruction n'est pas d'épurer tout, d'ajouter aux vertus, de perfectionner le caractère, d'embellir jusqu'à la modestie?

Tout, dans l'organisation sociale, demande de l'accord & de la proportion. Lorsque les hommes sont grossiers, les femmes doivent être ignorantes. Sans cela, elles obtiendroient un empire que la nature leur dénie. Par la même raison, lorsque les hommes sont éclairés, les femmes doivent être instruites; sans cela, elles seroient au dessous des services, des bienfaits que les hommes ont droit de leur demander. Ce qui fut convenable dans les époques de la primitive simplicité, ne le seroit plus dans les siècles de la grande civilisation. Les femmes y prennent un autre emploi, y reçoivent une autre destination. Sans les lumières, elles n'auroient que les vices de cet état de société. Avec les lumières, elles en ont les vertus.

Il n'y a donc que le stupide préjugé, qui puisse s'offenser de voir les femmes partager les travaux de la science. Sans doute, tous ne leur conviennent pas. Mais fions-nous à elles pour en faire le discernement; ce sont elles qui y sont le plus intéressées. Peut-être quelques-unes leur sacrifieront leurs devoirs. Les hommes aussi peuvent tomber dans cet écart. Leurs malheurs & une plus grande honte en feront une justice suffisante. Mais nulle autorité ne peut leur interdire, même le droit d'abuser de leurs facultés. Abandonnons enfin cette police qui veut tout régler, pour tout asservir. Sur tout ne songeons plus à faire par les loix, ce qui est mieux fait par les mœurs.

Dira-t-on que c'est les servir que de les écarter des sciences auxquelles elles sont moins propres que les hommes? Quelle idée barbare! je ne la réfuterai pas.

Je dirai que le genre humain est peut-être coupable envers lui-même, d'avoir retranché à la science, par de vicieuses institutions, de si utiles coopérateurs. Combien de progrès de plus elle auroit pu faire, si les femmes avoient pû davantage prendre part à ses travaux? Il est dans chaque science, dans chaque art, des choses réservées à des organes plus délicats; elles ne créent

pas, mais elle embellissent. Toutes choses où elles sont restées étrangères, sont par cela même imparfaites. Ce sera peut-être un des plus heureux effets de mon plan, d'admettre les femmes dans ce grand but de la perfection de nos connoissances.

Faisons-leur donc une utile restitution; ouvrons-leur l'établissement de l'instruction publique. Qu'elles y viennent sans aucune gêne, sans le blâme d'aucun préjugé, cultiver leurs qualités, développer leurs talens; qu'elles en partagent les honneurs, comme les travaux. La nature leur accorde ce droit; l'ordre social doit l'établir; l'intérêt de la science le demande; l'opinion publique en corrigera les écarts.

Mais la sévérité de mon principe revient encore m'indiquer une restriction, à laquelle je suis forcé de souscrire. Ici, comme dans tout le reste, leur droit finit où commence une fonction publique, une fonction où une sorte d'autorité est nécessaire; & c'est ici encore que cette modestie, qui doit toujours les orner, semble m'avouer dans l'exclusion que je propose. Nous établissons des professeurs dans toutes les parties de la science, dans tous les dégrés de notre établissement; nous y formons aussi un conseil de direction; ce sont là des fonctions qui tiennent de l'empire; par conséquent elles ne peuvent convenir aux femmes.

Premièrement, ce seroit altérer cette règle de la nature, qui ne veut pas qu'elles gouvernent.

Secondement, elles dégraderoient par l'exercice de ses fonctions, la dignité de l'homme, qui ne doit jamais que céder, & non obéir à la femme. Une bienséance impérieuse ne veut pas qu'on voye, sous l'autorisation de la loi, une femme entourée d'hommes, l'écoutant comme un maître, ou recevant ses loix dans un conseil. La pudeur même des femmes en seroient blessées; peu d'entr'elles en auroient le courage, lors même qu'elles seroient attirées par cette ambition. On a vu des peuples placer des femmes sur le trône, & leur confier le terrible pouvoir du despotisme. Mais ces peuples, en oubliant ainsi leur dignité, se soumettoient à une loi, & respectoient plutôt dans une reine, son sang ou son rang, qu'ils ne se prosternoient devant son sexe.

Je viens de dire les fonctions de l'instruction publique qu'elles ne peuvent partager; je dois dire celles qu'elles doivent posséder exclusivement. Nous avons reconnu la nécessité d'établir, pour elles, une éducation particulière. A elles seules, peuvent en appartenir l'enseignement, la direction, la législation même. Dans cet ordre des choses, elles ont tous les droits, toutes les fonctions; c'est à elles à demander au législateur les plans qu'elles jugent convenables, ensuite à les mettre à exécution. Tout ce qui regarde leur sexe, son instruction, comme le soulagement de ses maux, doit leur être confié, & ne peut être mieux placé que dans leurs mains.

Ces idées entrent dans l'organisation de mon plan, & y fournissent un douzième principe.

Quel étoit le partage des femmes, dans nos loix toujours fidèles à la dureté de l'ancienne barbarie; dans nos moeurs, plus adoucies par la corruption que par la raison d'un siècle où tout se polissoit, où rien ne se réformoit; dans des usages inconstans qui tendoient tantôt à la sévérité, tantôt à la licence, & qui n'avoient rien de commun ni avec la sagesse, ni avec le bonheur? de faux respects, des égards frivoles, des malheurs, des injures réels. Elles ne seront pas oubliées dans cette grande restauration de tous les droits de l'humanité, de tous les principes de la société. Les loix politiques qui s'établissent aujourd'hui, vont incessamment porter leur esprit dans nos loix civiles, & chercher dans cette réforme, le complément de leurs bienfaits. Pour la première fois, le sort des femmes sera invariablement fixé, puisqu'il le sera d'après le voeu de la nature, & pour l'utilité sociale. Il est trop utile, trop intéressant de présenter l'influence politique & morale de ce changement dans la destinée des femmes, pour que je ne surmonte pas la crainte d'étendre encore ce long chapitre, pour que je me refuse à la douceur de tracer ce tableau, & de rapprocher ce qu'elles auront été, sous les deux formes de notre gouvernement.

Toujours les progrès de la civilisation leur furent favorables. La Grèce éleva des temples à la beauté. L'urbanité romaine environna leur sexe d'égards & de respects. Mais notre ancienne galanterie a paru obtenir, de leur part, plus de reconnoissance, & fait aujourd'hui l'objet de leurs regrets. Seroit-il donc vrai que notre philosophie ne fût pas meilleure pour elles, comme pour nous? c'est-là une de ces erreurs qu'elles ne pourroient chérir, sans faire douter de ce sentiment délicat, qui les avertit si bien de ce qu'elles doivent préférer.

Je ne prétends pas nier ce que cette galanterie eut d'utile & d'aimable. Je conviendrai qu'elle a adouci nos moeurs, poli nos esprits; qu'en répandant plus de grace dans le commerce des deux sexes, elle y a porté plus de bonheur; qu'en luttant contre la barbarie, elle a préparé des idées plus saines des choses, & une direction plus sage des moeurs & des loix. Ainsi, c'est en partie à elle même que nous devrons cette philosophie, qui va la remplacer, comme principe de nos institutions & règle de nos usages.

La galanterie de nos pères offre quelque chose d'absolument particulier, qui semble avoir été réservé aux monarchies des peuples septentrionaux. Je trouve ces premiers caractères dans les premières mœurs de ces peuples. Ils crurent que quelque chose de divin étoit dans les femmes, parce que l'enthousiasme naturel à ce sexe, les rendoit plus propres à ces prophéties, qui étoient des oracles dans les périls de la guerre, comme dans les affaires de la paix. Lorsqu'ensuite tous les désordres d'une société sans loix & sans police, eurent appellé les hommes courageux à prendre en pitié l'oppression du genre humain, elles devinrent le premier objet de leur zele, parce qu'elles offroient le plus digne prix du courage. Alors l'exaltation de l'amour se mêlant à cette superstition religieuse, décida de tout dans ce culte que la chevalerie voua aux femmes. Tout y fut outré, rien n'y fut raisonnable. En effet, ce n'est pas un être foible & touchant que la galanterie veut rétablir dans ses droits; c'est un être charmant dont elle veut porter les fers. Elle venge les injures faites à ce sexe; mais elle ne s'occupe pas des injustices que lui font les loix. Ce n'est pas une fille modeste, une épouse fidele, une bonne mère qu'elle récompense par des hommages; c'est une belle personne à qui elle fixe son idolatrie. Elle affecte cette idolatrie pour tout le sexe; mais elle ne la réserve que pour la beauté. Toutes les qualités sont oubliées pour celle-là. Toutes les autres femmes restent dans l'oppression; mais celles-ci ont un trône. La beauté brille sur-tout par le rang & la naissance; & ainsi se réduisent toujours les honneurs qui lui sont rendus: la galanterie avoit réellement créé, parmi les femmes, une aristocratie doublement humiliante. On ne juge pas la divinité; on la sert. La galanterie commande de toujours supposer les vertus; & par-là elle aide plus adroitement à en manquer; c'est une séduction qui se cache sous le voile du respect. Devenant un mérite & faisant une réputation, elle ne suppose pas plus la passion qui devroit l'animer, que le bonheur de la personne, qui en est l'objet; elle finit par se réduire à des formes, & par s'allier avec la conduite qui outrage le plus les femmes. Elle fait tout pour elles dans la représentation des mœurs publiques; rien dans l'intérêt obscur de la vie privée. C'est par-là qu'elle a toujours repugné aux principes des sociétés libres & au gout des peuples éclairés. A mesure que les esprits se sont fortifiés, que les ames se sont élevées, on l'a vu tomber parmi nous. On a cru que nous redevenions grossiers, tandis que nous ne faisions que reprendre plus de justesse dans nos idées & de sincérité dans nos sentimens. Une gêne sans motifs, de froides simagrées, un culte affecté ont fait place à des manières moins cérémonieuses, à un ton plus libre, à une indépendance plus naturelle. On a remarqué, dans tous les temps, qu'un grand nombre d'hommes supérieurs manquoient de ce mérite; cette disgrace ne venoit peut-être que de la réalité de leur mérite même.

La philosophie a d'autres effets, comme elle a une autre source. Née des sentimens épurés, des facultés étendues; science du juste & du vrai, du bon & du beau; c'est dans la nature qu'elle cherche ses principes; c'est à l'utilité sociale qu'elle les rapporte; c'est par des moyens conformes à ses vues qu'elle opère. Amenée, par une grande circonstance, à déterminer l'état des femmes, elle écarte les illusions, comme les préjugés; & sans se défendre du charme de cet ouvrage, elle n'y porte aucun enthousiasme.

Considérant à la fois ce que sont les femmes, dans l'organisation sociale, par la nature, & le bonheur qu'elles y doivent trouver, elle ne leur accorde ou ne leur refuse rien, que d'après leur destination. Mais par-là tout ce qu'elle fait pour les hommes se communique à elles; elle les appelle, elle les mêle à tout; mais de la manière qui leur est propre.

Elle laisse à l'amour à récompenser l'amour. Ce n'est point par un sentiment qui ne dure pas, c'est par des droits de tous les momens qu'elle règle les égards qui leur sont dus.

Elle ne souffre pas, autour d'elles, une insultante affectation des sentimens qu'on n'a pas; elle les sert mieux, en les abandonnant à ceux qu'elles inspirent.

Elle ne fait pas contre toutes ce qu'elle fait pour quelques-unes. Rien n'est partial, tout est social dans ses soins, ses vœux, ses leçons, ses bienfaits. Elle incline plutôt à relever la pauvreté qu'à exalter la richesse; à dédommager le mérite obscur, qu'à enfler la gloire du mérite que tout a favorisé.

Elle s'occupe encore plus de leurs intérêts que de leurs honneurs, elle cultive leurs facultés, pour étendre leurs droits; plus elle chérit leurs qualités particulières, plus elle veille à ce qu'elles ne s'altèrent pas, à ce qu'elles se perfectionnent sans cesse. C'est par les vertus & les talens qu'elle relève le doux empire de la beauté & des graces; c'est par un sentiment plus réfléchi des convenances sociales, & non par un faux honneur, qu'elle conserve leurs mœurs.

Ah! que les femmes quittent de vains regrets, pour adopter de nobles espérances; qu'elles conçoivent mieux leurs droits & leurs destinées, qu'elles jugent mieux de leur siècle, & de notre révolution; qu'elles soient justes envers nous, lorsque nous le devenons envers elles. Ce qui

leur est réservé est digne de toute la complaisance de leurs cœurs.

Mieux protégées dans la vie domestique, elles sentiront plus la dignité de ses devoirs, le charme de ses affections. La vie domestique, perfectionnée par leurs soins, embellie de toutes leurs qualités, redeviendra l'asyle du bonheur, la source de toutes les vertus, l'appui de l'ordre public.

Retrouvant aussi, dans la vie civile, plusieurs moyens d'intérêt & de considération, dont la privation étoit pour elles une douleur & un outrage, plus libres dans leur conduite, mais en même tems plus éclairées sur leurs devoirs, & plus honorées pour leurs vertus, elles y attacheront plus de prix; elles les épureront par des principes plus vrais, comme elles les annobliront par de plus beaux exemples; elles y tempéreront l'enthousiasme par la raison, la sévérité par l'indulgence.

Les vices qu'on leur a reproché s'affoibliront avec leurs causes. Des goûts plus sérieux, des plaisirs plus vrais & mieux sentis, en les rendant moins frivoles, les rendront plus aimables. Relevées par l'équité des loix, associées aux généreux mouvemens du patriotisme, ayant à plaire à des esprits plus justes, à des ames plus nobles; ce qui les portoit au luxe & à la fausseté, les ramènera à la simplicité & à la franchise. La possession de leurs droits, l'exercice de leurs talens, en augmentant le respect d'elles-mêmes, les élèveront au-dessus de l'intrigue, qui, dans leur sexe, ne tenoit pas moins à la gêne dont les loix opprimoient leurs facultés, qu'à la corruption dont les mœurs les environnoient. La modestie, qui est au mérite ce que la grandeur est à l'innocence, sera en elles la source pure de cette fierté, qui défend à la fois des scandales de la licence, & d'une orgueilleuse austérité dans la vertu, & le principe heureux de cette décence, qui reporte sur les mouvemens de l'ame l'attention vigilante qu'elle exerce sur les démarches. Le sentiment du beau moral, mieux cultivé par une instruction plus philosophique, les avertira sans cesse, que c'est dans leurs qualités propres qu'elles doivent chercher leur bonheur & leur gloire: elles voudroient toujours rester elles-mêmes, ne ressembler qu'à elles.

Toujours séparées des hommes par les occupations, elles en seront plus rapprochées par les intérêts. Des goûts contraires, des affections opposées entre les sexes ne détruiront pas, comme chez d'autres peuples, les jouissances qu'ils doivent se partager. Ce commerce d'un mutuel attrait n'est qu'un heureux échange de services. Il entre dans les principes de la société, comme dans les vues de la nature. Elles concourront essentiellement à nous conserver ce mérite d'un peuple aimable, dont la perte seroit une grande erreur de nos loix nouvelles, qui ne doivent reprouver que ce qu'elles ne sauroient rendre bon. Nos loix calomnieroient la sagesse de leurs principes, & la sûreté de leur surveillance, si elles craignoient de s'allier avec la douce chaleur des passions sociales, & la délicatesse des mœurs polies.

Meilleures aux hommes, les femmes les subjugueront moins, les attacheront davantage, en exigeant d'eux moins de ces choses qui flattent & corrompent, plus de celles qui plaisent & qui touchent. Elles ne les dégraderont plus par l'oisiveté & une vile indépendance; mais elles élèveront leurs ames, annobliront leur conduite, pour en être mieux aimées; les soutenant contre les atteintes du malheur, contre les illusions de la gloire même, elles préféreront leur considération à leurs honneurs, & chériront plus leur mérite que leurs succès.

Jusques ici l'éducation futile des femmes les privoit de la maturité que nous pouvions acquérir; elles n'en étoient pas moins privées par l'exclusion des travaux où les progrès du siècle s'appliquoient, école plus féconde & plus fructueuse encore. Désormais elles participeront à la perfection que nous recevrons de nos loix, à celle que nous retirerons d'une plus habile culture des sciences. Le siècle marchera; elles marcheront toujours avec lui. C'est pour elles, comme pour nous, que les erreurs se dissiperont, que les vérités se multiplieront. Doublement favorisées par la plus belle civilisation, elles y apprendront à la fois à en recueillir tous les avantages, & à se garantir de ses dangers; car, celle que les loix dirigent fournit toujours les remèdes dont elle a besoin.

Les femmes aiment naturellement leur patrie. Tout ce qui environne leurs peines ou leurs plaisirs, tout ce qui les a vu croître, tout ce qui les voit dépérir, agit plus vivement sur ces ames, dont toutes les pensées tiennent à des émotions. C'est par cette puissance de l'imagination qu'elles s'attachent aux loix de leur pays, lors même qu'elles leur sont injustes & cruelles; qu'elles s'attachent à une constitution, à proportion que son caractère est plus prononcé: on les a vu idolâtrer l'austérité républicaine, comme le faste monarchique. Elles ne savent pas moins servir leur pays que l'aimer. Leur patriotisme a des autels dans toutes les histoires. Elles ne se distinguent jamais plus que dans les crises des empires; elles y réalisent des prodiges, que les hommes ne savent ni tenter, ni espérer; elles y portent sur-tout un désintéressement, qui confirme les principes que j'ai établis. Comme si elles

elles n'existoient pas pour elles mêmes s'oublient dans la chose publique. Nulle révolution ne s'est faite sans elles : la nôtre en a reçu ce caractère passionné, qui en a fait les succès & les égaremens. Mais aucune n'a eu ni à se défendre de leurs stipulations, ni à s'honorer du redressement de leurs droits. Dans ce que nous allons faire pour elles, nous conservons la satisfaction & la gloire d'avoir prevenu & surpassé leurs voeux.

Que doivent-elles donc devenir pour une constitution, qui agira sur elles par tout ce que la nature a de bon, tout ce que la raison a de sage, tout ce que l'imagination a d'imposant; pour une constitution qui aura recherché tous leurs droits, pour les leur rendre; étendu leurs facultés, pour leur donner plus de bonheur & d'influence, qui sollicitera leur dévouement, par une pleine justice, leurs services, par une confiance honorable ?

On n'a pas encore observé ceci, & il m'est doux de le dire le premier : c'étoient les femmes qui portoient le plus toute l'oppression de notre ancien régime. Quelques unes jouissoient seules des avantages que la politesse de nos moeurs leur prodiguoit; les autres n'avoient qu'une objection, rendue plus dure encore par ce contraste. Qu'étoient les femmes du peuple? Des esclaves dans leur famille, le rebut de la société : nos odieux priviléges leur retranchoient toutes les ressources de l'industrie; leur foiblesse faisoit mettre au plus bas prix les vils & cruels travaux, que leur misère étoit réduite à chercher, sans les trouver toujours. La distinction des rangs pesoit sur elles avec encore plus d'inflexibilité. Du moins l'homme, par son indépendance & son audace, arrachoit quelquefois les grands emplois, les premiers honneurs; mais les femmes vivoient irrévocablement dans l'humiliation des conditions communes. Les voilà cependant qui ne verront plus rien autour d'elles, qui sépare leurs qualités des avantages qui en font la récompense : elles ne seront plus distinguées que par leurs vertus & leurs talens, elles sont rentrées dans tous les droits du mérite!

C'est sur-tout, à leur égard, que notre constitution aura son plus beau caractère, celui d'avoir opéré, comme la nature, en méconnoissant toutes les classifications arbitraires, pour tout ordonner, suivant les rapports généraux, & d'après des principes éternels. *(Lacrételle).*

SENSIBILITÉ. D'un autre côté, il faut éviter avec autant de soin de cajoler les enfans en leur donnant, sous l'idée de récompenses, certaines choses qui leur plaisent, pour les engager à s'acquitter de leur devoir : car celui qui donne à son enfant des pommes, des dragées ou quelqu'autre chose de cette nature qu'il aime beaucoup, afin de l'obliger à apprendre sa leçon ne fait qu'autoriser par-là l'amour qu'il a pour le plaisir, & entretenir en lui cette dangereuse inclination, qu'il devroit tâcher, par toutes sortes de moyens, de mortifier & d'étouffer entièrement. C'est envain que vous espérez d'obliger votre enfant à vaincre cette passion, si d'un côté vous vous engagez à le dédommager de la contrainte que vous imposez à son inclination en lui proposant de l'autre de nouveaux objets capables de la satisfaire. Pour faire qu'un enfant soit un jour sage, vertueux & homme de bien, il faut lui apprendre à dompter ses passions & à réprimer l'inclination qu'il a pour les richesses, pour la parure, ou pour la bonne chère, &c. toutes les fois que sa raison & son devoir l'exigent. Mais si vous le portez à faire une chose raisonnable en elle-même, en lui présentant de l'argent, si vous le récompensez de la peine qu'il a d'apprendre sa leçon, par le plaisir de manger quelque bon morceau, si vous lui promettez une cravatte à dentelle, un bel habit neuf, pourvu qu'il s'acquitte de quelques uns de ses petits devoirs, n'est-il pas visible qu'en proposant ces choses en forme de récompenses, vous les faites passer pour des choses bonnes en elles mêmes, que votre enfant doit tâcher d'obtenir, & que par-là vous l'excitez à les desirer avec d'autant plus d'ardeur; & l'accoutumez à mettre son bonheur dans leur jouissance? Ainsi, pour engager les enfans à apprendre leur grammaire, à danser, ou à faire quelqu'autre chose de cette nature, peu capable de contribuer au bonheur ou à la commodité de leur vie, l'on emploie mal-à-propos les récompenses & les châtimens, on détruit en eux tous principes de vertu, on renverse l'ordre de leur éducation, & on leur inspire le luxe, l'orgueil ou l'avarice, &c. Méthode extravagante, par laquelle un père entretient ses enfans dans de mauvaises inclinations, qu'il devroit étouffer entièrement, & jette dans leur ame la semence de tous ces vices, qu'on ne peut éviter qu'en réprimant ses propres desirs, & en s'accoutumant de bonne-heure à se soumettre à la raison.

Je ne dis pas ceci pour insinuer qu'on devroit priver les enfans des commodités & des plaisirs de la vie, qui ne sont pas contraires à leur santé, ou à la vertu. Bien loin de là, je suis d'avis qu'on leur rende la vie aussi agréable qu'il est possible, qu'on leur permette de goûter pleinement tous les innocens plaisirs pour lesquels ils sentent de l'inclination, pourvu qu'on le fasse avec cette précaution de ne leur accorder ces plaisirs que comme des suites de l'approbation qu'ils ont acquise par leur bonne conduite dans l'esprit de leurs gouverneurs, & jamais comme desrécom-

penses de ce qu'ils se sont appliqués à certaine chose pour laquelle ils témoignent de l'aversion, ou qu'ils n'auroient pas voulu faire sans cela.

Mais, direz-vous, « si l'on n'a recours ni à la verge, ni à de petites récompenses, pour porter les enfans à leur devoir, comment pourra-t-on les gouverner? Otez l'espérance & la crainte il n'y a plus de discipline ». J'avoue que la crainte du mal, & l'espérance du bien, les récompenses & les punitions sont les seuls motifs d'une créature raisonnable; que ce sont là les deux grands ressorts de toutes les actions des hommes, & qu'ainsi l'on doit s'en servir à l'égard des enfans. Mais j'avertirai ici leurs parens & leurs gouverneurs de se ressouvenir toujours que les enfans doivent être traités comme des créatures raisonnables.

De quelles récompenses & de quelles peines il faut se servir à l'égard des enfans.

Il faut, je l'avoue, proposer aux enfans des récompenses, & leur infliger des peines, si l'on veut gagner quelque chose sur leur esprit. Mais en quoi on se trompe, à mon avis, c'est dans le choix qu'on fait généralement des peines & des récompenses. On a recours pour cela à des châtimens & à des plaisirs corporels: mais lorsque les hommes les emploient comme des peines & des récompenses pour soumettre leurs enfans à leur volonté, ce sont, à mon avis, des moyens capables de produire de fort méchans effets. Car alors ils ne servent qu'à augmenter & à fortifier en eux l'inclination naturelle qu'ils ont pour les plaisirs du corps, comme nous l'avons déja insinué, inclination que nous sommes précisément obligés de vaincre & d'éteindre entièrement. Quel principe de vertu inspirez-vous à un enfant si vous détachez son esprit de l'amour d'un plaisir, en lui en proposant un autre dans le même temps? Faire cela, qu'est-ce autre chose que donner une plus grande étendue à sa passion, & la répandre, pour ainsi dire, sur différens objets? Un enfant vient à pleurer pour avoir un fruit malsain, vous l'appaisez en lui donnant quelque confiture un peu moins malfaisante; peut-être conservez-vous par-là sa santé, mais certainement vous lui gâtez l'esprit, & le jettez dans un plus grand désordre: car content de changer l'objet de ses désirs, vous flattez sa passion, vous approuvez qu'elle soit satisfaite; & c'est-là, comme je l'ai montré, la racine du mal. Jusqu'à ce que vous ayez mis votre enfant en état de pouvoir vaincre ses desirs, il pourra bien arriver qu'il sera tranquille & retenu durant un certain temps, mais le mal ne sera pourtant pas guéri. Par cette manière d'agir vous fomentez & entretenez en lui une passion qui est la source de tous les désordres où s'abandonnent les hommes; & vous devez compter qu'à la première occasion elle éclatera avec plus de violence qu'elle lui inspirera des désirs plus ardens, & vous causera plus de chagrins que jamais.

Il faut rendre les enfans sensibles à l'honneur & à la honte.

Les récompenses & les peines par lesquelles on doit retenir les enfans dans le devoir, sont d'une espèce bien différente, & ont un tel pouvoir, que si une fois nous pouvons les mettre en œuvre, il n'y aura, je pense, plus rien à faire, il ne restera plus aucune difficulté à surmonter. De tous les motifs propres à toucher une ame raisonnable, il n'y en a point de plus puissans que l'honneur & l'infamie, lorsqu'une fois elle se trouve disposée à en ressentir les impressions. Si donc vous pouvez inspirer aux enfans l'amour de la réputation, & les rendre sensibles à la honte & à l'infamie, dès lors vous avez mis dans leur ame un principe qui les portera continuellement au bien. Mais, dira-t-on, comment faire pour en venir là? D'abord la chose paroît avoir quelque difficulté, je l'avoue; mais rien n'est, à mon avis, plus digne de nos soins que de chercher le moyen d'exciter ces passions dans le cœur des enfans (en quoi consiste, selon moi, le grand secret de l'éducation,) pour le mettre en œuvre dès qu'on l'aura trouvé.

Premier moyen de rendre les enfans sensibles à l'honneur.

Premièrement les enfans sont fort sensibles à la louange, & peut-être plutôt que nous ne croyons. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, sur-tout par leurs parens & par ceux dont ils dépendent. Si donc un père *caresse ses enfans & leur donne des louanges lorsqu'ils font bien, & qu'il les regarde froidement & avec mépris lorsqu'ils font mal;* & si leur mère & toutes les autres personnes qui sont autour d'eux les traitent de la même manière, ils deviendront en peu de temps sensibles à ce différent traitement; & si l'on se fait une loi d'en user toujours de même avec eux, je suis assuré que cela seul fera plus d'impression sur leur esprit que des menaces ou des châtimens; car les châtimens devenus communs n'ont plus de force; & ils deviennent entièrement inutiles lorsqu'ils ne sont pas suivis de quelque mouvement de honte: c'est pourquoi l'on doit s'en abstenir, pour n'y recourir que dans le cas que nous indiquerons dans la suite, lorsque la chose sera portée à la dernière extrêmité.

Second moyen.

En second lieu, pour faire que ces idées d'honneur & de honte s'impriment plus profondément

dans l'esprit des enfans, & qu'elles soient d'un plus grand poids, il faudroit joindre constamment aux louanges qu'on leur donne ou au blame dont on les charge, certaines choses agréables ou désagréables, non comme des récompenses ou des peines de telle ou telle action en particulier, mais comme des choses destinées par un ordre nécessaire & constant à tous ceux qui par leur conduite se sont rendus dignes de blâme ou de louange. En traitant ainsi les enfans, on leur fait sentir aussi fortement qu'il est possible que ceux qui se rendent recommandables par leur application à bien faire, sont nécessairement aimés & chéris de tout le monde, & obtiennent tous les autres avantages en conséquence de cette même application; mais que, d'un autre côté, si un enfant se rend méprisable par sa mauvaise conduite, & n'a pas soin de se maintenir en réputation, il sera infailliblement regardé de tout le monde avec indifférence & avec mépris, & que dans cet état il manquera, par une suite nécessaire, de tout ce qui pourroit le satisfaire, ou lui donner du plaisir. Par ce moyen, les objets de leurs désirs leur serviront comme de motif pour les porter à la vertu, une expérience continuelle leur faisant sentir dès le commencement que les choses qu'ils aiment n'appartiennent & ne sont données effectivement qu'à ceux qui se rendent estimables par leur bonne conduite. Si par-là vous pouvez une fois leur inspirer de la honte pour leurs fautes (car je serois fort d'avis qu'on n'eût pas recours à d'autres punitions), & les rendre sensibles au plaisir d'être estimés, vous tournerez leur esprit comme vous voudrez & dès lors ils se plairont à tout ce qui pourra contribuer à les rendre vertueux.

Obstacle de la part des domestiques.

Mais ici se présente un grand obstacle de la part des domestiques. Ces sortes de gens sont si sots & si opiniâtres, qu'il est bien difficile de les empêcher de s'opposer en cette occasion au dessein d'un père & d'une mère. Les enfans sont-ils mortifiés par leurs parens pour avoir commis quelque faute? ils trouvent ordinairement de quoi se consoler dans les caresses de ces flatteurs insensés, qui renversent ainsi tout ce que les parens tâchent de bâtir. Lorsqu'un père ou une mère regardent un enfant de mauvais œil, il faudroit que tous ceux qui sont auprès d'eux le traitassent de la même manière; & personne ne devroit le caresser, qu'il n'eût demandé pardon de sa faute, & que par une conduite opposée il ne se fût rétabli dans l'estime dont il jouissoit auparavant. Si cela étoit exactement observé, je ne pense pas qu'il fût fort nécessaire de battre ou de gronder les enfans. Leur propre intérêt les porteroit bientôt à rechercher d'être estimés, & à éviter de faire des choses qu'ils verroient que tout le monde désapprouve, & dont ils seroient assurés de porter la peine, sans être ni grondés ni battus. Ces considérations leur inspireroient de la modestie & de la pudeur, & bientôt ils auroient une aversion naturelle pour tout ce qui pourroit les exposer au mépris des autres hommes. Mais comment remédier aux désordres que les domestiques peuvent causer dans cette occasion? C'est une chose que je suis obligé de remettre entièrement au soin & à la prudence des parens. Je dirai seulement que cette affaire me paroît d'une fort grande importance; & qu'ainsi ceux-là sont heureux, qui peuvent avoir auprès de leurs enfans des personnes raisonnables.

Comment on doit inspirer de la honte aux enfans pour leurs fautes.

Il faut donc éviter avec soin de battre ou de quereller souvent les enfans, parce que cela ne produit aucun bien qu'en tant qu'il sert à leur inspirer de la honte & de l'horreur pour la faute qui leur a attiré cette espèce de châtiment. Si la plus grande partie de leur chagrin ne consiste pas dans le déplaisir d'avoir mal fait, & dans la crainte d'avoir encouru justement la disgrace de leurs meilleurs amis, les coups de fouet ne serviront pas beaucoup à les corriger de leurs défauts: ce sera un bon remède sur l'heure; il fermera d'abord la plaie, mais il ne touchera nullement à la racine du mal. Une honnête pudeur & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de retenir un enfant dans le devoir. Les punitions corporelles au contraire ne sauroient produire cet effet, si elles reviennent souvent. Il faut nécessairement qu'en ce cas-là elles fassent perdre tout sentiment de honte: car la honte est aux enfans ce qu'est aux femmes la modestie, qu'elles ne sauroient conserver, si elles en violent souvent les loix. Quant à la crainte que les enfans ont de déplaire à leurs parens, elle deviendra fort inutile, si les parens sont trop prompts à s'appaiser. C'est pourquoi il faudroit qu'avant toutes choses les pères examinassent avec soin si les fautes de leurs enfans sont assez considérables pour mériter qu'ils leur en témoignent leur mécontentement. Mais lorsque leur déplaisir a une fois éclaté jusqu'à être suivi de quelque punition, il ne faut pas qu'ils quittent d'abord la sévérité de leur air, ils doivent au contraire ne les remettre dans leurs bonnes graces qu'avec quelque peine, & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à bien faire, plus forte même qu'à l'ordinaire, ait prouvé la sincérité de leur repentir. Si cela n'est pas réglé de cette manière, la punition étant trop familière, deviendra commune & ordinaire. Les enfans se feront à ce manège. Après une faute commise, viendra le châtiment, & aussi tôt après le pardon; cela sera aussi naturel & ordinaire qu'il est natu-

rel de voir la nuit & le jour se succéder l'un à l'autre.

La réputation doit être proposée aux enfans, quoiqu'elle ne porte pas directement à la vertu.

Pour ce qui regarde la réputation, j'ajouterai encore cette seule remarque, que bien que ce ne soit pas un vrai principe de vertu (car la vertu n'est autre chose que la connoissance que l'homme a de ses devoirs, & le plaisir qu'il sent d'obéir à son créateur, en suivant les impressions de cette lumière que Dieu lui a accordée, avec l'espérance que ses efforts seront agréés, & son obéissance, récompensée); cependant la réputation; qui, selon cette idée, n'est pas de l'essence de la vertu, est pourtant ce qui en approche le plus. Comme c'est proprement le témoignage & l'approbation que la raison des autres hommes donne, comme d'un commun consentement, aux actions vertueuses & bien réglées, c'est un des meilleurs guides & des plus puissans éguillons dont on puisse se servir pour porter les enfans à la vertu, jusqu'à ce qu'ils soient capables de consulter leur propre raison, & de voir par eux-mêmes ce qui est juste & raisonnable.

Comment il faut censurer & louer les enfans.

Cette considération peut diriger les parens dans la manière dont ils doivent censurer & louer leurs enfans. Lorsqu'ils les censurent (car ils ne pourront guère éviter d'en venir là) pour certaines fautes, ils devroient le faire non-seulement avec retenue, en termes graves, & qui ne marquent aucune passion, mais encore en particulier & seul à seul; au contraire, lorsque les enfans méritent des louanges, leurs parens devroient les louer devant d'autres personnes: c'est redoubler la récompense, que de rendre ainsi les louanges publiques. D'un autre côté, la répugnance qu'un père témoignera à publier les fautes de ses enfans, les engagera à mettre à plus haut prix leur propre réputation, & leur apprendra à être d'autant plus soigneux de se maintenir dans l'estime d'autrui, qu'ils croiront en jouir actuellement. Mais s'ils comptent ce bien pour perdu après s'être vus déshonorés par la publication de leurs fautes, ce ne sera plus un frein capable de les retenir; & plus ils soupçonneront que leur réputation est déjà flétrie, moins ils se mettront en peine de se conserver à d'autres égards dans la bonne opinion des hommes.

Il faut permettre aux petits enfans de s'amuser à des jeux innocens.

Au reste, si l'on conduit des enfans comme il faut, il ne sera pas si nécessaire de recourir aux récompenses & aux punitions ordinaires qu'on se l'imagine, & qu'on a accoutumé de faire: car pour toutes leurs badineries innocentes, leurs jeux & leurs petits amusemens, il faut *le leur permettre absolument & sans aucune restriction*, autant qu'ils peuvent s'y abandonner, sans perdre le respect qu'ils doivent à ceux qui sont présens. Comme ces fautes sont plutôt attachées à leur âge qu'à leur personne, si on laissoit au temps, à l'exemple & aux années le soin de les en corriger, l'on épargneroit aux enfans beaucoup de réprimandes mal expliquées & tout-à-fait inutiles: car ou ces réprimandes ne peuvent vaincre l'inclination que l'âge inspire aux enfans pour ces petits amusemens; & alors le soin qu'on prend de les en corriger à toute heure, rend la correction trop familière, & par conséquent inutile dans des cas d'une toute autre importance; ou bien, si elles ont la force de réprimer la gaieté qui leur est naturelle à cet âge, elles ne servent qu'à leur gâter le corps & l'esprit. Que si le bruit qu'ils font en jouant est quelquefois incommode, ou peu convenable au lieu ou à la compagnie où ils se rencontrent (ce qui peut arriver en présence de leurs parens), un coup-d'œil ou un mot du père ou de la mère, s'ils ont eu soin de faire valoir leur autorité comme il faut, suffira pour les écarter ou les obliger à se tenir en repos durant ce temps-là; & pour ce qui est de l'humeur enjouée que la nature leur a sagement départie, conformément à leur âge & à leur tempérament, bien loin de la gêner ou de la réprimer; il faudroit l'exciter en eux, afin de leur tenir par-là l'esprit en mouvement, & de leur rendre le corps plus sain & plus vigoureux. Je crois même que le grand art de l'éducation consiste à faire aux enfans un sujet de divertissement & de plaisir de tous leurs devoirs.

(Locke.)

Nous travaillons de concert avec la nature, & tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, & que l'ame est encore languissante & foible, & quoi que l'art humain puisse faire, le tempérament précède toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à la sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la nature à la recherche de son auteur.

Quand nous en sommes venus là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre élève! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes, & sans y être forcé par les loix, à être juste entre Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non-seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfère toujours l'amour de soi, mais pour l'amour de l'auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi, pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience, & la contemplation de cet être suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misère, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens, toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un philosophe, un vrai théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimère, en nous donnant un élève de sa façon, il ne le forme pas seulement, il le crée, il le tire de son cerveau, & croyant toujours suivre la nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon élève aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse, la règle à laquelle on les a soumis enfans; cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur; ils n'y voyent que la longue tyrannie des maîtres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espèce de joug; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus; comme un prisonnier délivré de ses fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme, & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la nature? Considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés : observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des sauvages*, dit le sieur le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guères qu'à des jeux sérieux ou de hasard.* Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans & des jeunes sauvages, doit changer, & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a, dans ses travaux & dans ses jeux, appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendu triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés : le moyen désormais qu'ils s'y livrent, quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon élève; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, & ne lui dis que des choses nouvelles : c'est précisément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du temps, en retardant au profit de la raison le progrès de la nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non, je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par

des leçons d'une autre espèce, les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs ; tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne ; l'attirer en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espèce dure, & que l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre élève. C'est votre ami, c'est un homme ; traitez-le désormais comme tel.

Quoi ! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire ? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il sait le moins se conduire, & qu'il fait les plus grands écarts. Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en use ? Vos droits ! Qui vous dit d'y renoncer ? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse ; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues ; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent, d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la nature. La première de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous ; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramène à l'instant ; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent ; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile ; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-temps écouté ; mais sitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le ministre de la nature ; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre ; d'être son tyran, ou son complaisant : & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vite ; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile ; je dirai ci-après mes raisons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile. Mais cet âge vient pour eux avant le temps ; c'est nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & suivre les indications, cela seroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la nature, & nos loix sociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que, par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé ; & les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siècles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entr'autres exemples connus, le père de Montaigne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long temps dans les guerres d'Italie ; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le père, à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espèce en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la première occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens ; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse ; croyant

me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus temps, il ne m'écoute plus, je lui deviens incommode, odieux, insupportable, il ne tardera guères à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même, de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance, c'est maintenant par ses lumières qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes, de lui montrer l'emploi de son temps & du mien, de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mystères que vous lui avez cachés si long-temps avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui même, mais de vous seul: puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matières, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrette instruction ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout; des domestiques s'insinuent ainsi dans l'esprit d'un enfant, gagnent sa confiance, lui font envisager son gouverneur comme un personnage triste & fâcheux; & l'un des sujets favoris de leurs secrets colloques, est de médire de lui. Quand l'Elève en est-là, le maître peut se retirer; il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant se choisit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi se cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher! Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul sujet de s'en plaindre? Naturellement ils sont ses premiers confidens; on voit à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié jusqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que si l'enfant ne craint, de votre part, ni sermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon Elève qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa première simplicité; son cœur aussi pur que son corps ne connoît pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscretion de l'innocence; il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réservé, que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte; déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hazard, & que tout est fait. Oh! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! Ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre: la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; & toutes nos affec

tions ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés aliénent l'entendement & tyrannisent la volonté, c'est le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, echappe à des perils qu'il n'apperçoit point: si je l'eveille en sursaut il est perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile sait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant, il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête & les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, & à laquelle il soit tout entier. Or, la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchans qui naissent de la molesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les boccages, les doux asyles du premier ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises: où l'on n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes; à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du temps pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bientôt oublié. La variété des desirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-temps les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Émile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le temps de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, ensorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement

ment elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonnée est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables: avant que la force fût établie, les dieux étoient des magistrats du genre humain; c'est par-devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin; voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les grands les marques de leurs dignités, mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq flêches. L'ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eût plus grande hâte que regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera: ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les romains à la langue des signes! Des vêtements divers selon les âges, selon les conditions, des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le capitole; qu'il fut ou ne fut pas tourné du côté du sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, & mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables: je reviens donc.

Ne raisonnez jamais sechement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions, ils nous font croire & non pas agir, nous démontrent ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens,

encore enveloppés dans leurs sens, & qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination, je choisirai le temps, le lieu, les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire: j'appellerai, pour ainsi dire, toute la nature à témoin de nos entretiens; j'attesterai l'Etre éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes discours; je le prendrai pour juge entre Emile & moi; je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent; ma raison sera grave & sentencieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi même: il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! Au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai taché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premieres instructions sur certains sujets.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, & qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber. Aurélius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, achetèrent volontairement de leur vie une nuit de Cléopâtre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vit l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister: bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement, *Volenti nihil difficile*. Oh! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable, que d'un poison mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné: O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & surtout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahis-

sent ; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante ; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre élève à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place ; & ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la première fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légèrement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien ; vous ne violerez jamais votre foi : mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulysse, ému du chant des Sirenes, crioit à ses conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent, vous m'importunerez de vos plaintes, vous me reprocherez ma tyrannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous, en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces, prenez du temps, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidèle à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite, il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je serai prêt à vous en rendre raison sitôt que vous serez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur & l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ses vues pour les diriger, je ne lui chercherai point, aux dépens du présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse pour la garantir des piéges des sens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y songer à son âge, comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuses que le cœur dément ne persuadent point. Le jeune homme conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux sentiment dont il est avide ; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet ; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les desirs naissans d'un jeune homme qu'un obstacle aux leçons de la raison ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons

de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire, il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il suffit qu'il trouve par-tout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimère, aux objets réels qui le frapperont; & qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimère, mensonge, illusion? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modèle de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les defauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complait à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer; je dirois en riant, appellons Sophie votre future maîtresse: Sophie est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mystère de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera temps. S'il en est une fois là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modèle que j'aurai su lui rendre aimable; ce modèle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher surtout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie est si modeste! de quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de simplicité! comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la jeunesse; c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les colleges, & des filles qu'on éleve dans les couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premières leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des colleges & des couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remède. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son père en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois delà, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de temps! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maison paternelle? & sûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaisirs des sens? tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premières voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne & les cache: la première maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante il n'a pas joui.

D'autres manières de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles; & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation, toute opposée à la première, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit, on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maîtres comme un jargon pédantesque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans désirs & fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, & se pique de débauche sans savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune officier aux gardes-suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. « Je m'exerce à cela, disoit il, comme à prendre du tabac, malgré ma répugnance; le goût viendra par l'habitude; il ne faut pas toujours être enfant ».

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde; il cède plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entière, mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes? s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses désirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la jeunesse. Une fille à marier peut être coquette: mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile, de son côté, ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inséparables des premiers désirs; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernières familiarités, n'auront pas le temps d'y venir par degrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile? Quel homme se mène moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés, & ne sait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, & rien ne rend plus insensible à la taillerie, que d'être au-dessus de l'opinion. Au lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons; & tant qu'il en sera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlèvent; j'ai pour moi la conscience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt-ans est aussi quelque chose: on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons; & dans un cœur droit & sensible, la voix d'un ami fidèle & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours simple mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai: « vous voyez que votre seul intérêt, qui est le mien, dicte mes discours, je n'en peux avoir aucun autre, mais pourquoi ces jeunes gens veulent-ils vous persuader? C'est qu'ils veulent vous séduire; ils ne vous aiment point, ils ne prennent aucun intérêt à vous; ils ont pour tout motif, un dépit secret de voir que vous valez mieux qu'eux; ils veulent vous rabaisser à leur petite mesure, & ne vous reprochent de vous laisser gouverner, qu'afin de vous gouverner eux mêmes. Pouvez-vous croire qu'il y eût à gagner pour vous dans ce changement? Leur sagesse est-elle donc si supérieure, & leur attachement d'un jour est-il plus fort que le mien? Pour donner quelque poids à leur raillerie, il faudroit en pouvoir donner à leur autorité, & quelle expérience ont-ils pour élever leurs maximes au-dessus des nôtres? ils n'ont fait qu'imiter d'autres étourdis, comme ils veulent être imités à leur tour. Pour se mettre au-dessus des prétendus préjugés de leurs pères, ils s'asservissent à ceux de leurs camarades; je ne vois point ce qu'ils gagnent à cela, mais je vois qu'ils y perdent sûrement deux grands avantages; celui de l'affection paternelle, dont les conseils sont tendres & sincères, & celui de l'expérience qui fait juger de ce qu'on connoît; car les pères ont été enfans, & les enfans n'ont pas été pères ».

« Mais les croyez-vous sincères au moins dans leurs folles maximes? pas même cela, cher Emile, ils se trompent pour vous tromper, ils ne sont point d'accord avec eux-mêmes. Leur cœur les dément sans cesse, & souvent leur bouche les contredit. Tel d'entr'eux tourne en dérision tout

ce qui est honnête, qui seroit au désespoir que sa femme pensât comme lui. Tel autre poussera cette indifférence de mœurs, jusqu'à celles de la femme qu'il n'a point encore, ou pour comble d'infamie, à celles de la femme qu'il a déjà; mais allez plus loin, parlez-lui de sa mère, & voyez s'il passera volontiers pour être un enfant d'adultere & le fils d'une femme de mauvaise vie, pour prendre à faux le nom d'une famille, pour en voler le patrimoine à l'héritier naturel; enfin s'il se laissera patiemment traiter de bâtard! Qui d'entr'eux voudra qu'on rende à sa fille le deshonneur dont il couvre celle d'autrui? Il n'y en a pas un qui n'attentât même à votre vie, si vous adoptiez avec lui, dans la pratique, tous les principes qu'il s'efforce de vous donner. C'est ainsi qu'ils décèlent enfin leur inconséquence, & qu'on sent qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des raisons, cher Emile; pesez les leurs, s'ils en ont, & comparez. Si je voulois user comme eux de mépris & de raillerie, vous les verriez prêter le flanc au ridicule, autant peut-être, & plus que moi. Mais je n'ai pas peur d'un examen sérieux. Le triomphe des moqueurs est de courte durée; la vérité demeure & leur rire insensé s'évanouit ».

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous pensons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix! car quelle prise avois-je sur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile; il reconnoît la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête, c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne sera jamais assez longue, il ne saura jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne sois pas à temps d'y porter remède. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler; & si jamais homme est maladroit en cet art, c'est Emile, qui n'eut de sa vie une seule occasion d'en user.

Par ces soins, & d'autres semblables, je le crois si bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaise société de Paris, que seul dans sa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de son âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même: cet ennemi, pourtant, n'est dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens. Leur besoin proprement n'est point un besoin physique; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais, peut-être, ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, & nous serions demeurés chastes sans tentation, sans efforts & sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes certaines situations & certains spectacles excitent dans le sang de la jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espèce. En élevant un homme parmi ses semblables & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets même, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit, couchez, tout au moins, dans sa chambre. Qu'il ne se mette au lit qu'accablé de sommeil, & qu'il en sorte à l'instant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'instinct, sitôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler; & cela peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux

qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoit une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors, il aura toujours le corps & le cœur énervés; il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre, par préférence, à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croit, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la nature, & l'on n'y manque guères qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits: mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs règles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre; en tout état de cause, il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon éleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maitre ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son éleve, & que la faute se fit sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre éleve, si vous voulez le guérir des siennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas comme les autres: ces vieillards, dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards; & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la première n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre education.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siècle! Ces précautions sont pénibles; mais elles sont indispensables: c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénèrent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usé ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe; ils ne savent rien sentir de grand & de noble; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toute chose, & basement méchans, ils ne sont que vains, frippons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la jeunesse; s'ils s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant & sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs de la contagion de l'exemple; à trente ans il écraseroit tous ses insectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait

fait pour Emile, il feroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriferoit trop pour daigner les affervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux, entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiffe être né, dans quelque fociété qu'il commence à s'introduire, fon début fera fimple & fans éclat, à Dieu ne plaife qu'il foit affez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne font pas les fiennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne fe foucie point qu'on l'eftime avant que de le connoître. Sa manière de fe préfenter n'eft ni modefte ni vaine, elle eft naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguifement, & il eft au milieu d'un cercle, ce qu'il eft feul & fans témoin. Sera-t il pour cela groffier, dédaigneux, fans attention pour perfonne ? Tout au contraire ; fi feul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans fes manières, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans fon cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il eft bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeffe, il a les foins de l'humanité. Il n'aime à voir fouffrir perfonne, il n'offrira pas fa place à un autre par fimagrée; mais il la lui cédera volontiers par bonté, fi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de refter debout volontairement, que de voir l'autre y refter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eftime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit fur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiffe les biens de l'opinion dont ils fe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eft donc point difputeur, ni contredifant; il n'eft pas, non plus, complaifant & flatteur; il dit fon avis fans combattre celui de perfonne, parce qu'il aime la liberté par-deffus toute chofe, & que la franchife en eft un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne fe foucie guètes qu'on s'occupe de lui; par la même raifon, il ne dit que des chofes utiles : autrement, qu'eft-ce qui l'engageroit à parler ? Emile eft trop inftruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceffairement, ou de la prétention à l'efprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit fottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît affez des chofes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il fait apprécier auffi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à fes difcours. Généralement les gens qui favent peu, parlent beaucoup, & les gens qui favent beaucoup, parlent peu : il eft fimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il fait, & le dife à tout le monde. Mais un homme inftruit, n'ouvre pas aifément fon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il fe tait.

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme affez volontiers, non pour paroître inftruit des ufages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais, au contraire, de peur qu'on ne le diftingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'eft plus à fon aife, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoique entrant dans le monde, il en ignore abfolument les manières, il n'eft pas pour cela timide & craintif; s'il fe dérobe, ce n'eft point par embarras, c'eft que pour bien voir, il faut n'être pas vu : car ce qu'on penfe de lui, ne l'inquiète gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de fang-froid, il ne fe trouble point par la mauvaife honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de fon mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien obferver les autres, il faifit leurs manières avec une aifance que ne peuvent avoir les efclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'ufage du monde, précifément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, fur fa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eft ferme & non fuffifant; fes manières font libres & non dédaigneufes : l'air infolent n'appartient qu'aux efclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans fon maintien : cette affectation eft bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impofer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger fe préfentant un jour dans la falle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je fuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danfeur; *vous feriez de cette ifle où les citoyens ont part à l'adminiftration publique, & font une portion de la puiffance fouveraine Non, Monfieur; ce front baiffé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'efclave titré d'un électeur.*

Je ne fais, fi ce jugement montre une grande connoiffance du vrai rapport qui eft entre le ca-

ractère d'un homme & son extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'est pas courtisan; je n'ai jamais oui dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la chambre des communes.* Assurément, ce M. Marcel là, doit prendre ses compatriotes pour autant de romains!

Quand on aime, on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre, & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs, & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature, & même sur le bon ordre de la société; mais les premiers seront toujours préférables aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés, où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens: il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manières, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa première éducation. On nous fait un grand mystère de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premières loix? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine quand on en a; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans; & en deviendront meilleurs.

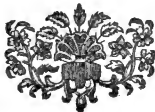
Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espèce de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais! mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manières, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; & le sien sera clair & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premières connues qu'elles sont de tout temps les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette manière de se faire admirer ne le touche guères : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphère de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent; il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le désir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course, il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui : comme, d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimans les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon; & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime. (*Emile.*)



V.

VOYAGES. La dernière chose à laquelle on songe ordinairement dans l'éducation d'un jeune gentilhomme, c'est à le faire voyager. On croit communément que c'est par-là qu'on peut mettre la dernière main à cet important ouvrage, & rendre un jeune homme entièrement accompli. J'avoue que les *voyages* dans des pays étrangers sont d'une fort grande utilité; mais je crois que le temps qu'on choisit d'ordinaire pour envoyer les jeunes gens hors de chez eux, est cause, entr'autres choses, qu'ils sont moins en état de profiter de leurs *voyages*. Tous les avantages qu'on se propose dans cette occasion, peuvent se réduire à ces deux, qui sont les plus importans: le premier consiste à apprendre des langues étrangères, & l'autre à se rendre plus sage & plus prudent, en conversant avec des hommes & des peuples qui n'ont ni le même tempérament ni les mêmes mœurs, & qui sur-tout diffèrent par tous ces endroits des personnes de sa paroisse & de son voisinage. Mais depuis seize ans jusqu'à vingt, qui est le temps qu'on employe d'ordinaire à faire voyager les jeunes gens, c'est précisément alors qu'ils sont moins propres que jamais à recueillir ce double fruit de leurs voyages. Le véritable temps pour apprendre des langues étrangeres, & pour s'accoutumer à les prononcer comme il faut, devroit être, à mon avis, depuis sept ans jusqu'à quinze ou seize; & alors il est nécessaire & utile à des jeunes gens de cet âge-là d'avoir auprès d'eux un gouverneur qui avec ces langues puisse leur enseigner d'autres choses. Mais de les retirer d'auprès de leurs parens pour les envoyer dans des lieux éloignés sous la conduite d'un gouverneur, dans le temps que se croyant hommes faits, ils s'imaginent n'avoir plus besoin de gouverneur, quoique dans le fond ils n'ayent ni assez de prudence ni assez d'expérience pour se conduire eux-mêmes, c'est les exposer aux plus grands dangers qu'ils puissent courir dans toute le cours de leur vie, lorsqu'ils sont le moins en état de les éviter. Avant qu'un enfant ait atteint cet âge pétulant & plein de feu, un gouverneur pourra prendre quelque autorité sur lui. On peut compter que jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, il se laissera conduire à son gouverneur malgré la rudesse de son tempérament & l'impression que l'exemple des autres enfans pourroit faire sur son esprit. Mais ensuite, lorsqu'il commence à fréquenter des personnes faites, & s'imaginer qu'il leur ressemble entièrement; lorsqu'il vient à se plaire aux vices des hommes, à s'en faire honneur, & à se figurer qu'il lui seroit honteux d'être plus long tems soumis à la censure & à la conduite d'autrui, que peut-on espérer des soins d'un gouverneur, quelque soigneux & prudent qu'il soit, dans ce temps là, dis-je, qu'il n'a pas le pouvoir de contraindre son éleve à lui obéir; & que son éleve, peu disposé à le laisser persuader par ses raisons, est entraîné par la fougue de son tempérament & par le torrent de la coutume, à suivre l'exemple de ses camarades qui ne sont pas plus sages que lui, bien-loin d'écouter les sages conseils de son gouverneur qu'il ne regarde plus que comme l'ennemi de sa liberté? Et quand est-ce, je vous prie, qu'un homme est plus en danger de se perdre que lorsqu'il est intraitable & sans expérience? C'est là sans doute le temps de sa vie où il a le plus de besoin d'être sous la conduite de ses parens & de ses amis. Dans la première jeunesse l'homme est moins exposé & plus aisé à gouverner à cause de la souplesse de son tempérament; & après qu'il a passé cet âge où les passions sont, pour ainsi dire, sur le trône, la raison & la prudence commencent un peu à prendre le dessus dans son esprit, & à lui ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts. Ainsi le temps qui me paroîtroit le plus propre pour envoyer un jeune homme hors de son pays, c'est, ou lorsqu'il seroit fort jeune en le mettant entre les mains d'un gouverneur, le plus capable de cet emploi qu'on pourroit trouver; ou bien lorsqu'il seroit un peu plus âgé sans lui donner aucun gouverneur; lors, dis-je, qu'il seroit en âge de se gouverner lui-même, & d'observer ce qu'il trouveroit dans les pays étrangers, qui feroit digne de remarque, & dont la connoissance pourroit lui être utile après son retour dans sa patrie; & qu'étant bien instruit des loix, des coutumes, des avantages, & des défauts naturels & civils de son propre pays, il pourroit donner quelque chose en échange aux étrangers de la conversation desquels il espéreroit recueillir quelques lumieres.

C'est, je crois, faute de prendre ces précautions qu'il arrive que tant de jeunes gentilshommes retirent si peu de fruit de leurs *voyages*. Que s'ils reviennent chez eux avec quelque connoissance des lieux & des peuples qu'ils ont vus, ils n'en rapportent souvent autre chose que l'admiration des plus mauvaises & des plus frivoles modes qu'ils aient rencontrées dans les pays étrangers, conservant le goût & le souvenir des objets qui ont d'abord captivé leur liberté, plutôt que de ce

qui pourroit les rendre meilleurs & plus sages après leur retour dans leur patrie. Et le moyen, je vous prie, que cela arrive autrement, lorsqu'ils voyagent à l'âge qu'ils ont accoutumé de faire, sous la conduite d'un gouverneur qui pourvoit à leurs nécessités, & qui fait des observations pour eux. Avec un tel guide, se croyant dispensés d'agir par eux-mêmes, ou de répondre de leurs déportemens, ils s'avisent rarement de s'embarrasser d'aucune recherche, ou de faire des remarques qui soient de quelque utilité. Leurs pensées sont toutes tournées du côté du jeu & des plaisirs; & ils prennent pour un affront d'en être blâmés. Ils ne s'appliquent presque jamais à examiner les desseins des personnes qu'ils voient ni à observer leurs démarches, leurs artifices, leurs humeurs & leurs inclinations, afin de pouvoir régler sur cet examen la manière dont ils doivent se comporter avec eux. En ce cas-là celui qui voyage avec eux est leur grande ressource, pour les tirer d'affaire lorsqu'ils se sont jettés eux-mêmes dans quelque embarras, & pour répondre pour eux, quelque faux pas qu'ils fassent.

J'avoue que la connoissance des hommes est l'effet d'une si grande habileté, qu'un jeune homme ne sauroit y être consommé tout d'un coup; mais cependant les *voyages* qu'il fait dans les pays étrangers ne lui sont pas fort utiles, s'ils ne servent un peu à lui ouvrir les yeux, à le rendre circonspect & retenu, à l'accoutumer à pénétrer au-delà de l'écorce & des simples apparences; & enfin à conserver, à la faveur d'une conduite civile & obligeante, une honnête liberté avec les étrangers & avec toute sorte de personnes, sans perdre leur estime. Un jeune homme qui commence à voyager dans un âge raisonnable, & dans le dessein de profiter, peut s'entretenir & faire connoissance avec les personnes de qualité qui sont dans les lieux où il va. C'est-là, sans contredit, l'une des choses les plus avantageuses à un gentilhomme qui *voyage* dans les pays étrangers; mais je vous prie parmi nos jeunes gens qui *voyagent* avec des gouverneurs, en voit-on un entre cent qui, dans les pays étrangers, rende visite à des personnes de qualité? Moins encore arrive-t-il qu'ils fassent connoissance avec des gens de qui ils pourroient apprendre en quoi consiste la politesse de ces pays-là, & ce qui s'y trouve de plus remarquable: quoiqu'avec de telles personnes on puisse plus apprendre en un jour qu'en courant un an çà & là d'hôtellerie en hôtellerie, comme font la plupart de nos jeunes voyageurs. Et dans le fond ce n'est pas là une chose fort surprenante: car des gens d'esprit & de mérite ne sont pas fort portés à recevoir dans leur familiarité, de jeunes enfans qui ont encore besoin d'être sous la conduite d'un gouverneur. Mais si un jeune gentilhomme étranger, qui a l'air & les manières d'un homme fait, témoigne avoir envie de s'instruire des coutumes, des mœurs, des loix & du gouvernement des pays où il *voyage*, il trouvera par-tout un favorable accueil auprès des personnes les plus distinguées par leur politesse & par leur savoir, qui sont toujours prêtes à bien recevoir un étranger, honnête homme & curieux, à l'obliger, & à le faire valoir dans les occasions.

Quelque certain que soit tout ce que je viens de dire, je doute fort qu'il soit capable de faire changer la coutume qu'on a prise, de faire voyager les jeunes gens dans le temps de leur vie le moins propre à cela, pour des raisons qui ne sont assurément pas fondées sur leur avancement. Il ne faut pas, dit-on, exposer un jeune enfant à voyager dans les pays étrangers à l'âge de neuf ou dix ans, à cause des accidens qui pourroient lui arriver dans un âge si tendre & si délicat; quoiqu'il coure alors dix fois moins de risque, qu'à l'âge de dix-sept ou de dix-huit ans. Il ne faut pas non plus, à ce qu'on croit, attendre à envoyer un jeune homme hors de chez lui, qu'il ait passé cet âge rétif & dangereux, parce qu'il doit être de retour dans sa patrie à vingt-un ans, pour se marier. Son père a besoin d'argent, & sa mère ne sauroit se passer plus long-temps d'une nouvelle troupe de petits enfans, avec qui elle puisse badiner: ainsi notre jeune homme est obligé, quoiqu'il en puisse arriver, d'épouser la femme qu'on lui a choisie, dès qu'il a atteint l'âge de majorité. Cependant il ne feroit pas mal, pour le bien de son corps & de son esprit, & même pour celui des enfans qu'il doit mettre au monde, que cette cérémonie fût différée pour quelque temps; & qu'on lui laissât prendre un peu d'avance sur ses enfans; tant à l'égard de l'âge, que par rapport aux lumières de l'esprit; car il arrive souvent que les enfans suivent leur père de trop près, ce qui n'est pas le sujet d'une grande satisfaction ni pour le fils ni pour le père. Mais puisque notre jeune gentilhomme est prêt à se marier, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse.

(*Locke*).

DISCOURS

SUR L'ÉTUDE DE LA MORALE

AVANT-PROPOS.

CHACUN connoit cette grande idée de Boſſuet : *Quand l'hiſtoire ſeroit ignorée des autres hommes, elle devroit toujours être l'étude de ceux qui ſont appellés à gouverner un grand empire.* On pourroit dire de même; quand il ſeroit permis à quelques peuples de négliger l'étude de la Morale, elle ſeroit toujours indiſpenſable pour un peuple libre, elle l'eſt ſur tout pour un peuple qui vient de conquérir ſa liberté. Les habitudes d'un ancien eſclavage agiſſent encore ſur lui lors même qu'il les déteſte, le ſentiment d'une liberté nouvelle lui donne une ivreſſe bien différente encore de l'enthouſiaſme généreux qui ſuit ce ſentiment perfectionné. Déja il eſt élevé au deſſus de lui-même, mais il n'eſt point encore élevé juſqu'à la dignité dont il eſt ſuſceptible, il ne jouit qu'avec défiance de la grande conquête qu'il vient de faire, il hait avec force les ennemis qu'il a terraſſés & ne ſait pas diſtinguer encore les ennemis ſecrets qui s'attachent à le troubler; les idées d'une indépendance anti ſociale ſe mêlent à celles d'une liberté qui met en commun le génie, les vertus, les facultés de tous en couvrant tout de la protection des loix, en aſſujettiſſant tout à leur empire; il paroît toujours prêt à retomber dans la ſervitude où il a langui long-temps, s'il ne continue de s'agiter avec la même violence qui lui a fait rompre ſes chaînes. Il ne peut encore avoir pour la patrie cette affection vive, ce zèle tendre qui eſt le produit de l'éducation & des biens que la patrie a fait goûter. L'habitude trop prolongée de la haine & de la vengeance l'arrache à ces doux ſentimens qui fondent l'empire des loix.

Ce fanatiſme, ces idées ſombres que des hommes pervers s'attachent à lui communiquer réagiſſent ſur ceux même qui par leurs talens & leur ſituation pourroient donner aux ſentimens du peuple une direction plus heureuſe, tout ſeroit perdu ſi les erreurs qui ſe répandent, qui ſe ſuccèdent avec rapidité pouvoient s'arrêter dans l'imagination, dans le cœur des citoyens. C'eſt alors que le dépôt ſacré de la Morale devient le ſoin le plus pénible pour les hommes purs & courageux qui s'y dévouent. La Philoſophie laiſſe quelquefois échapper les rênes d'une révolution qu'elle a conduite, mais elle eſt tou-

jours prête à les reprendre avec plus de force, bientôt elle découvre de nouveaux moyens d'agir sur cette opinion publique qu'elle seule dominoit auparavant, & qu'elle voit emporter par tant de passions orageuses.

La Philosophie a osé se tracer le plan d'une régénération prompte & universelle, entreprise sublime & hardie qu'on n'avoit encore tenté chez aucun peuple avancé dans sa civilisation. Si quelque chose paroît offrir l'idée d'une fatalité invincible; c'est l'image d'un peuple qui, déjà corrompu, se précipite chaque jour vers le dernier terme de la dépravation politique & morale, opposer une digue à ce torrent qui a paru emporter tous les siècles; c'est une entreprise que la raison seule pouvoit tenter en suivant une route nouvelle, elle n'abandonnera point cet espoir que de grands succès ont déja couronné, que de grands obstacles troublent encore.

S'il est un sentiment qui demande à la fois la force de l'esprit & celle du caractère, c'est d'espérer le bonheur & l'amélioration des hommes. Les premières tyrannies ont pu être fondées sur la crainte & la superstition, mais elles ne se sont maintenues que parce que les hommes ont désespéré d'eux-mêmes.

Les hommes se lèguent un héritage qui s'agrandit toujours avec le temps, c'est l'expérience de leurs fautes & de leurs malheurs. Dans le cours de tant de siècles, l'histoire offre à peine quelques peuples qui aient su connoître à la fois le véritable but de la société & qui s'en soient rapproché par leurs institutions & par leurs mœurs, ils ont donné au monde de grands exemples de courage & de patriotisme, mais leurs fautes & leurs crimes ont bientôt été aussi éclatants que leurs vertus avoient été célèbres, l'histoire n'est consacrée qu'à ces peuples. A peine elle a daigné s'occuper de toutes ces nations qui ont subsisté sans connoître la dignité humaine, il semble d'abord que nous soyons condamnés à puiser nos leçons, à lire notre destinée chez ces peuples anciens dont les noms, dont les actions remplissoient notre imagination, bien avant que nous pussions concevoir l'espérance de les imiter, mais la raison nous permet bientôt d'élever nos espérances beaucoup au delà. Ces peuples ont eu pour législateurs des hommes de génie, nos législateurs à nous, sont la raison & l'expérience occupées depuis un demi siècle à préparer ce grand ouvrage. Ces peuples avoient l'avantage précieux de posséder une grande simplicité de mœurs, de connoissances & de besoins, mais nous avons celui de jouir à la fois de tout ce que la société a créé de grand & d'utile. Cette simplicité devoit chaque jour s'altérer, notre raison au contraire doit chaque jour s'épurer; ces peuples tiroient un grand ressort de leurs préjugés politiques & religieux dirigés par le génie de leurs législateurs, mais cette direction ne pouvoit être constante, il est de la nature des préjugés de tendre sans cesse vers les effets nuisibles & destructeurs, d'ailleurs ces législateurs sembloient avoir pris soin d'entretenir les plus cruels de tous, c'est-à-dire, la

du mal que l'on fuit, du bien que l'on cherche, dépouillons-nous donc à l'égard des nations de ce préjugé qui nous rend si souvent injustes envers les individus, & croyons qu'un peuple sans innocence, n'est pourtant pas sans vertus. Concevons cet heureux orgueil qui fait franchir tous les obstacles, & mesurons nos espérances d'après les moyens qui nous sont offerts, d'après l'ambition que nous avons d'y parvenir.

L'étude de la morale est un de ces plus puissans moyens, elle est le premier soin du législateur, elle est le devoir de chaque citoyen ou plutôt le devoir du gouvernement envers eux-mêmes dès qu'elle est simplifiée, dès qu'elle est réduite à ses premiers élémens.

Dans un ouvrage digne du siècle qui l'a conçu, dans ce vaste dépôt des connoissances humaines, dans cette Encyclopédie dont on offre aujourd'hui le complément, la Morale a dû occuper un rang distingué. Si la forme d'un dictionnaire ne permettoit pas une analyse suivie de tous les grands & riches matériaux que la sagesse des siècles nous a laissé sur cet objet, on a dû au moins recueillir ces matériaux dans un ordre qui indique leur liaison; c'est à cette vue que l'on a sacrifié uniquement dans la compilation qui forme ce recueil de grands morceaux de morale choisis dans les plus excellentes productions qui enrichissent la Philosophie, ils sont indiqués sous des titres différents. Ce dictionnaire est, pour ainsi dire, un recueil de traités particuliers. Cette méthode a paru la seule qui pût conserver ces vastes développemens que chaque philosophe a donné à ses propres idées.

Sans doute il reste à chaque lecteur un grand travail à faire pour la comparaison de ces différents traités, mais on a eu soin de ne lui point offrir de systêmes disparates qui conduit à un scepticisme pénible.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer d'une manière générale quel est l'objet précis de cette science & les différents progrès qu'elle a fait ju qu'à présent, tel est l'objet du discours suivant.

Fin de l'avant-propos.

SUR L'OBJET DE LA MORALE.

L'OBJET de la Morale est l'étude de nos devoirs, nous avons deux guides dans cette étude, le sentiment & la réflexion, ils ne peuvent être séparés, ils se servent d'appui l'un à l'autre.

Nos devoirs ont pour objet notre bonheur uni à celui de nos semblables, le sentiment nous inspire des dispositions qui nous portent naturellement à ce but, la réflexion nous les fait connoître & nous apprend à les déveloper.

Mais nous avons également en nous-mêmes des dispositions contraires à ce but, la réflexion nous apprend à les combattre.

Les penchans qui nous portent à remplir nos devoirs ont avec eux des délices pures & une paix constante qui nous les font aisément distinguer. Ils paroissent plus naturels à notre ame, parce que ce sont eux qu'elle aime le plus à se rappeller & dont elle conserve le plus volontiers le sentiment.

Les penchans contraires sont presque tous accompagnés ou suivis d'un trouble qui nous les rend insupportables, & qui nous porte à les repousser. Nos penchans sont donc plus puissants pour nous conduire à nos devoirs que pour nous en écarter, voilà pourquoi il nous est avantageux & nécessaire de consulter le sentiment dans cette étude.

La réunion du sentiment & de la réflexion dévelope en nous de nouvelles facultés.

L'expérience est fondée sur l'un & l'autre, puisqu'elle consiste à nous rendre compte avec ordre & méthode de ce que nous avons senti.

La conscience est également fondée sur ces deux appuis, elle est le dépôt des vérités que nous avons recueillies par le secours de l'une & de l'autre; tels sont les moyens qui sont en nous-mêmes pour l'étude de nos devoirs, mais nous ne connoîtrions que tard toutes les vérités morales, si nous ne joignions à notre expérience celle des autres. Ce moyen double nos facultés. La seule conduite des hommes nous offre des faits sur lesquels notre raison peut s'exercer, mais presque toujours ils nous font connoître eux-mêmes les réflexions qu'ils en ont tirées, & alors ce secours facilite encore plus notre jugement; quelquefois ils nous les donnent comme préceptes & quelquefois comme instruction, suivant l'importance qu'ils y attachent & l'autorité qu'ils ont sur nous.

Ces préceptes & ces instructions n'ont d'utilité qu'autant qu'ils se rapportent à notre propre sentiment & à nos propres réflexions.

La considération & les motifs les moins purs nous les donnent souvent. Il y a un égal danger soit à s'y soumettre aveuglément, soit à les contredire, si on ne le fait pas en rentrant dans son cœur, & en consultant sa raison. Ils peuvent donc être de nouveaux obstacles à la connoissance de nos devoirs, ils peuvent nous en imposer de faux ou troubler l'ordre de ceux qui nous sont réellement imposés.

Il nous est plus difficile de combattre nos préjugés que nos penchants, nous pouvons toujours opposer à des penchants funestes, d'autres plus heureux, que la nature a gravés en nous avec plus de force. Mais à des préceptes qui asservissent notre volonté avant d'éclairer notre jugement, à des instructions

qui le trompent & l'égarent, nous ne pouvons oppofer que des inftructions meilleures que notre fentiment approuve d'une manière plus intime & que notre raifon conçoit toujours mieux en s'exerçant. Mais tous les hommes ne peuvent & ne favent pas comparer entre elles des inftructions diverfes & choifir les meilleures. Auffi la plupart reftent-ils livrés à des préjugés plus ou moins funeftes à leur bonheur & à la paix de la fociété? Nous n'avons donc pas des moyens égaux de fuivre dans toute fon étendue l'étude de nos devoirs; plufieurs circonftances dont nous ne fommes pas les maîtres développent plus ou moins en nous les penchants favorables à la Morale, nous laiffent plus ou moins la faculté de les diriger par la réflexion, nous environnent d'inftructions plus ou moins fages. Auffi le bonheur & la vertu ne font-ils pas diftribués également entre tous les hommes. Mais le plus fouvent ce font eux-mêmes qui négligent de profiter des moyens de fe perfectionner qu'ils ont en eux & autour d'eux; cet aveuglement volontaire eft coupable. La confcience punit par le remords des fautes qui ne paroiffent tenir qu'à l'inconfidération; fouvent auffi ceux qui paroiffent privés des moyens de fuivre cette étude en poffédent plufieurs qui fuffifent pour les guider. La feule règle que nous ayons pour juger des progrès qu'on a fait dans la Morale; c'eft d'obferver l'influence qu'elle a fur la conduite. Il y a tant de différence entre approuver les principes de la Morale & en avoir un fentiment profond, que les actions feules peuvent faire connoître à quelle profondeur ils font entrés dans l'ame.

Quand nous voyons ce qui arrive fréquemment, des hommes privés des reffources qu'une grande civilifation nous procure, nous montrer des vertus plus conftantes, plus liées entre elles que notre conduite ne peut leur en offrir; gardons nous de conclure qu'un inftinct de faveur les a dirigés. Ils ont peut-être fait dans la réalité beaucoup moins d'efforts que nous, mais les leurs ont eu plus de force, ils ont peut être été moins aidés de fecours & d'inftructions, mais ils font plus rentrés en eux-mêmes, ils ont eu moins à combattre d'erreurs & de penchans vicieux, mais leur éducation, leur fituation en avoient moins fait naître ou développé en eux. Gardons-nous auffi de conclure que les travaux que nous avons faits, que les inftructions diverfes que nous avons recueillies ou comparées, foient des moyens infructueux, nous devons obferver que cette même civilifation qui nous les procure, nous environne d'un autre côté d'erreurs & de préjugés qu'elle feule peut combattre, nous devons reconnoître que ces moyens n'ont eu fi peu d'effets fur nous que parce que nous n'avons fait encore nul ufage de ceux qui font en nos mains.

La Morale eft une fcience, puifqu'elle fuppofe néceffairement une étude, puifque fes développemens font fucceffifs & le prix de l'application; mais que ce nom ne nous trompe point & fur tout qu'il ne nous porte point à comparer fa méthode, fes principes & fes effets avec ceux des autres fciences.

Dans toutes celles que l'efprit humain a créées, les inventeurs, ont tracé des méthodes qui depuis ont été perfectionnées, mais qu'il eft effentiel de connoître: telles font fur-tout les fciences de calcul.

Au contraire la Morale, fans doute, parce qu'elle eft pour nous d'un ufage continuel & indifpenfable n'a point d'inventeurs, n'a point de méthodes particulieres, les élémens nous en font connus dès que nous faifons le premier ufage de notre réflexion.

Il n'eft aucune fcience qui n'ait pour méthode de faire fortir de quelque vérité connue d'autres qui en dépendent. Le meilleur moyen de s'affurer de la liaifon intime de plufieurs vérités, c'eft de ne fupprimer aucune des idées intermédiaires qui nous conduifent à la découverte de celles qui paroiffent les plus éloignées. Il eft quelques fciences qui laiffent l'efprit affez froid & maître affez fon attention pour qu'il puiffe fuivre rigoureufement cette méthode, celles ci offrent les démonftrations les plus exactes.

Il en eft d'autres où l'efprit eft porté, foit

par une impatience naturelle & invincible, soit par une habitude qui lui a été imprimée, à s'affranchir de cette méthode scrupuleuse. Celles-là sont sujettes à bien des erreurs si leurs principes ne sont pas de nature à être saisis facilement, si on ne leur donne pas une attention forte & continuelle qui puisse les lier.

La Morale a les inconvéniens de cette dernière sorte de science, elle nous entretient d'objets si importans, qu'elle préocupe notre esprit avec trop de force à chaque instant, elle nous retrace des impressions vives & profondes qui ont fait ou qui ont troublé notre bonheur. Elle est d'un usage si continuel pour les hommes mêmes qui l'aiment le moins, que notre esprit a l'habitude de passer rapidement d'une proposition à une autre qui en est une conséquence très-éloignée; mais comme ces principes sont fondés sur des sentimens purs qui subsistent le plus habituellement dans notre cœur, nous n'avons à craindre le danger de suivre des principes faux & contradictoires que lorsque notre ame abandonnée trop long-temps à des penchans vicieux, a déja altéré la force & l'honnêteté de notre esprit. La plupart des hommes ont ordinairement l'esprit juste, mais ils ne l'ont pas également attentif; engagés dans des erreurs qu'ils ont la facilité de reconnoître & de les réparer quand ils veulent en avoir la force & le courage.

Tout homme qui veut faire de la Morale une étude sérieuse, sent le besoin de s'appuyer sur des principes qui portent dans son ame une conviction douce & profonde; autrement il est averti par le sentiment amer qui accompagne toutes ses fautes, qu'il se trompe & qu'il a pris une fausse voie. Plus notre attention est constante, plus elle nous ramène à une méthode exacte. Nous apprenons à nous rendre compte de ces idées intermédiaires que notre esprit n'apperçoit point dans sa première impétuosité & qui sont le lien secret des vérités les plus importantes.

Chacune des autres sciences se divise en plusieurs parties, dont l'une n'a pas une liaison nécessaire avec les autres, dont une seule peut occuper & absorber l'attention de celui qui s'y livre. La Morale ne se divise jamais que pour la facilité de l'esprit qui a besoin d'en considérer les parties successivement.

DES PROGRÈS DE LA MORALE.

En tendant compte des progrès de la Morale & des travaux de ceux qui ont le plus enrichi cette science, nous ne nous assujétirons point à lier ce tableau à l'histoire, à montrer la manière dont les fondateurs de religion, dont les législateurs ont respecté ou méconnu ces principes. La Morale a long-temps régné sur la terre, mais sous des noms déguisés qui la faisoient méconnoître; les religions obligées de se conformer à ceux de ces préceptes que la nature a gravés le plus impérieusement dans le cœur de l'homme, les ont sans cesse altérés par le mélange de toutes les superstitions, par la consécration de tous les préjugés favorables à l'ambition & à la perfidie de leurs prêtres. Les législateurs ou pour mieux dire, les tyrans des peuples fidèles, à établir un concert entre l'autorité religieuse & la leur, n'ont rappellé de la morale que les principes utiles à l'assujetissement qu'ils méditoient. Si quelques sages parmi eux, si des Zoroastres & des Confucius en n'écoutant que la voix de la nature & de la raison, n'ont voulu faire respecter qu'elles, bientôt leurs successeurs & leurs ministres ont altéré le dépôt précieux qui leur étoit confié. Au milieu de l'assujetissement universel, deux contrées destinées à la guerre par le soin de leur conservation, la Grece & Rome ont été successivement l'asyle heureux de la morale & le théâtre des vertus qu'elle prescrit chez les grecs. La religion n'étoit en quelque sorte que le fruit de l'imagination des poëtes & ne produisoit d'autre effet que celui d'animer davantage celle de ce peuple. La Philosophie y pénétra à l'aide de cette ardente curiosité qui la portoit vers toutes les sciences. La Philosophie y précéda en quelque sorte les loix. Licurgue avoit établi les siennes après avoir médité profondément

les principes de la Morale la plus austère; ses loix, la longue exécution qu'elles ont eu, les vertus qu'elles ont créées, seront toujours l'un des plus étonnans phénomènes qu'offre l'histoire.

Il n'est pas dans mon objet de retracer tous les principes de morale qui se trouvent recueillis ou consacrés, soit par les législateurs, soit dans les diverses productions du génie. Je ne veux examiner maintenant que ce qui forme vraiment le corps de cette science, que les travaux de ceux qui en ont étendu les progrès, en se dévouant uniquement à elle, de ceux qui, sans ambitionner le frivole honneur des sectes & des partis, ont laissé des écrits que le temps a laissé parvenir jusqu'à nous & qui déposent sans obscurité, sans équivoque de leurs opinions & de leurs sentimens.

Socrate que l'on peut regarder comme le vrai fondateur de cette science, comme celui qui a trouvé la méthode la plus facile & la plus pure de l'enseigner aux hommes, qui a le plus remonté à sa source; Socrate n'a point écrit, il n'a laissé d'autres monumens de sa sagesse que les écrits de ses disciples, sur tout ceux de Xénophon & de Platon; l'un & l'autre paroissent animés du même zèle pour la sagesse & pour la gloire de leur maître; l'un & l'autre ont imité de lui cette méthode simple & facile qui donne la forme d'un entretien agréable aux développemens les plus étendus & les plus importans; l'un & l'autre ont attaqué l'art des sophistes qui détruisoit la vertu en la soumettant à leurs doutes, à leurs vaines subtilités. Je vais cependant les considérer séparément & observer le caractère de leur génie.

PLATON.

Socrate s'étoit attaché à montrer aux hommes la sagesse dans son véritable jour, c'est-à-dire, douce, bienveillante & facile. Platon a porté ce dessin plus loin, il a orné le langage de la sagesse de tous les charmes de l'imagination, de tout l'éclat du style le plus noble & le plus pur. En s'attachant à détruire l'empire de la poésie qu'il jugeoit dangereux aux mœurs & à la liberté, Platon s'est montré jaloux de lui dérober tous ses agrémens; souvent il substitue de nouvelles fictions aux fictions profanes par lesquelles la poésie offre quelques vérités à travers un voile qui séduit plus que ces vérités mêmes. Platon aime à parler le langage de l'allégorie, mais son imagination en s'abandonnant trop à ce charme naturel, obscurcit souvent la vérité au lieu de l'éclairer, au lieu de la présenter sous une lumière plus vive; il enfante un systême avec la même facilité qu'une allégorie; souvent il semble consacrer toutes les images qu'il a créées, il les prend pour la vérité même.

Son célèbre dialogue sur l'amour, fournit la preuve de chacune de ces observations, il veut écarter une ivresse dangereuse, il veut amortir l'effet d'une passion brulante, il en fait une passion nouvelle, il la compose de nouveaux élémens, il la crée selon le vœu de sa raison & le penchant de son imagination & non pas selon le vœu de la nature. Tout son art n'a servi peut-être qu'à donner à cette passion des charmes de plus sans détruire aucun de ses charmes réels, aucun de ses véritables effets. Le préjugé trop accrédité parmi nous, qui regarde le systême de Platon comme une froide rêverie, annonce combien cette passion a déja perdu parmi nous des illusions qui la décorent & l'embellissent. Platon n'a fait que retracer les plus belles de ces illusions, mais son erreur est de les avoir prises pour cette passion même, & de l'avoir borné à ces seuls effets.

Lorsque Platon suit moins l'essor de son imagination, il est un moraliste profond & vrai, il est peu d'hommes de génie qui ne se soit accoutumé à puiser dans ses écrits les observations les plus justes; on puise dans les écrits du divin Platon le nectar de la sagesse; il est moins attaché à peindre les hommes tels qu'ils sont au milieu de leurs institutions bisarres & de leurs préjugés absurdes, qu'à les concevoir tels qu'ils seroient

sous le règne de loix plus conformes à celles de la nature & sous l'empire de la raison. La plupart des modèles que Platon a tracés, n'existent pas. Ce seroit une dangereuse chimère que de vouloir les réaliser, mais il est permis à notre foiblesse de tenter de s'en rapprocher, d'observer avec soin tout ce que le progrès des lumières & du temps, tout ce qu'un concours inespéré de circonstances, peut introduire parmi nous de ses sages préceptes. C'est sous ce point de vue qu'il faut lire la république de Platon; on ne peut, sans remonter à cette source précieuse de la justice, concevoir pour les hommes des projets dignes de leur destinée & de l'élévation de leur nature. Les sages théories de gouvernement que des modernes ont tracé, & dont on a déjà pu réaliser quelques parties, rappellent les principales idées morales que Platon a conçues sur les loix & sur leur origine.

Xénophon.

Les anciens regardoient Xénophon comme l'interprète le plus fidèle des leçons de Socrate. Dans le livre qu'il a laissé sous le titre des *Entretiens de Socrate*, ce sage ne s'élève jamais au dessus de lui-même. C'est toujours avec la même facilité, le même abandon, la même sérénité qu'il communique, soit à ses disciples & ses amis, soit à ses antagonistes & ses persécuteurs, les leçons d'une morale pure & persuasive. Il n'a point ce caractère de l'inspiration qui règne dans la plûpart des dialogues de Platon, mais il a une manière plus intime, une méthode plus simple & plus exacte, plus dégagée de toutes subtilités. Ses conseils s'étendent à toutes les circonstances de la vie, il n'y a point de vertus qu'il ne parcoure, qu'il n'embellisse, il ne les place point dans une théorie brillante, il en montre toujours la pratique aisée & pleine de charmes. Il mêle à toutes ses leçons, cet enjouement, ce sel attique, qui l'avoit fait surnommer l'abeille. S'il a à combattre la présomption, si commune aux Athéniens, il engage avec une adresse infinie ses interlocuteurs dans mille embarras, mille contradictions; il leur arrache des aveux pénibles; mais il a toujours soin de joindre à cette humiliation passagère des encouragemens doux & flatteurs, il les place sur la route même de la vertu & leur demande après ce qu'ils ont à regretter dans leurs premières erreurs.

Xénophon dans ses autres écrits, a étendu cette sagesse aux parties les plus difficiles de la politique. Les leçons d'administration qu'il a données, reposent sur des principes d'ordre & de prudence qui s'appliquent encore aux siècles les plus éloignés, aux usages, aux mœurs les plus diverses.

Il suffisoit à Xénophon de se peindre lui-même pour laisser des modèles dans plus d'un genre; modeste dans sa Philosophie qu'il cultivoit au milieu des camps, & dans les fonctions les plus difficiles & les plus orageuses, il n'a point connu l'orgueil des systêmes; il semble avoir toujours vécu sous les yeux de Socrate ou avec l'inspiration de son génie; sa vie est à la fois la leçon des guerriers & celle des sages.

Aristote.

Le génie vaste & universel d'Aristote ne pouvoit manquer de cultiver la morale & d'y puiser la source de ses plus grandes observations, le point de ralliement de tous ces systêmes. Cependant Aristote trop dominé sans doute par l'orgueil de donner à la raison humaine de nouvelles méthodes, & de l'assujettir en quelque sorte à ses propres combinaisons, a laissé quelque sécheresse dans une partie où sa raison pouvoit parler de concert avec son sentiment. Il n'a point considéré la morale sous le grand rapport, sous lequel les anciens la considéroient; il a très-peu appliqué ces maximes à la théorie des gouvernemens. Aussi son génie ne sera-t-il nullement invoqué par ceux qui oseront entreprendre par une grande réforme des loix, la régénération des mœurs d'une grande nation. L'autorité d'Aristote est peut-être ce qui a le plus introduit cette funeste différence qu'on s'est attaché à mettre entre la politique & la morale. Il a plus considéré ce qui donne

de la puissance & de la force au gouvernement, ou plutôt ce qui fait la puissance & la gloire de ceux qui gouvernent, que les principes d'égalité & de liberté qui sont de tous gouvernemens un pacte établi pour le bonheur & la sûreté de tous. Quelque sages, quelque profondes que soient ses combinaisons politiques, elles n'ont point un fondement qui doive les rendre cheres à l'humanité & à la Philosophie. Au reste, on trouve dans les écrits de morale qu'a laissé Aristote, plusieurs morceaux où il s'est élevé à toute la hauteur de son talent. La plupart de ses grandes pensées, de ses tableaux les plus énergiques se retrouvent dans Sénèque qui y a joint le fonds d'une plus excellente Philosophie.

PLUTARQUE.

Quand tous les autres ouvrages de l'antiquité auroient disparu, on trouveroit dans Plutarque seul, tous les monumens de la sagesse & des vertus des anciens. Personne n'a lu plus avant dans le cœur humain & sur-tout personne n'a mieux pénétré le caractère des hommes qui ont annobli l'humanité en s'élevant au dessus d'elle. Plutarque les aborde familièrement, il les observe dans tous les instans où ils croient échapper à l'observation, il ne raconte point seulement le rôle qu'ils ont joué, mais le caractère qu'ils ont eu. La plupart de ces héros, loin d'être degradés par cette recherche exacte de tous leurs mouvemens privés & domestiques n'en reçoivent que plus de droits à l'admiration de la postérité. Plutarque développe en quelque sorte le secret de leurs vertus, il en découvre la source; les hommes qui paroissent les moins destinés à suivre ses glorieux exemples, apprennent avec Plutarque quels degrés conduisent à cette sublime élévation, ils apprenent à appliquer à de moindres circonstances des vertus dont l'effet est toujours le même pour le bonheur, quoiqu'il ne soit pas toujours égal pour la gloire.

Si parmi les grands hommes dont Plutarque a raconté la vie, il en est plusieurs auxquels cette recherche scrupuleuse est fatale, Plutarque apprend à séparer de ces noms voués à la célébrité une admiration dangéreuse qui porteroit à les imiter. L'histoire avoit besoin d'un supplément aussi judicieux pour developper les utiles impressions qu'elle laisse, & pour combattre les impressions dangéreuses qu'elle ne fournit que trop souvent.

Plutarque dans ses œuvres morales a beaucoup ajouté à toutes les observations répandues dans son histoire. Aucun philosophe de l'antiquité n'a connu comme lui l'art de l'analyse, il observe avec bienveillance, mais avec justesse. Il ne flatte point le cœur humain, mais il en montre toutes les ressources en même temps qu'il en découvre les mouvemens désordonnés. Personne ne sépare de l'idée de Plutarque un certain caractère de bonhomie que l'on peut regarder comme la grace de la vertu, malgré les efforts des méchans ou des esprits faux pour avilir le précieux signe de bienveillance; il est bien vrai que sa crédulité sur plusieurs objets paroît porter quelques fois cette bonhomie jusqu'à la simplicité qu'on lui attribue ordinairement. Il est moins facile de justifier Plutarque à cet égard, que de faire observer combien sa philosophie sous d'autres points est profonde & vraie, avec quel discernement il a recueilli, sans aucun esprit de secte & de parti, tout ce que les anciens philosophes avoient déposé de vérités utiles dans des doctrines qui ne paroissoient avoir pour but que de se choquer, de se combattre les unes les autres. Plutarque a composé de ces doctrines diverses un code pur & facile tel que le bon sens paroît l'avoir dicté aux hommes les plus simples; tout son art est de ne voir jamais les hommes au milieu d'un appareil mensonger, mais dans leur négligé.

Plutarque, suivant l'expression de Montaigne, est si universel, & si plein qu'à toutes occasions & quelques sujets extravagans que vous l'ayez pris, il s'ingère à votre besogne & vous tend une main libérale & inépuisable de richesses & d'embellissemens. Plutarque est le guide de conseils de tous les âges, il développe dans la jeunesse ce feu sacré qui

la passionne pour tout ce qui porte l'empreinte du beau; il fait concevoir aisément le pour d'être bon & vertueux; voilà peut-être ce qui lui donne tant d'avantage sur les autres moralistes. Dans l'âge mûr il apprend à consolider tous les projets, à mûrir toutes les ambitions louables, à détruire toutes celles qui sont en opposition avec la vertu, dans la vieillesse, il conserve cette heureuse bienveillance qui donne à tous ses conseils le charme de la persuasion, en retraçant tout ce que l'humanité a de grand & de noble; il préserve la vieillesse de ce morne découragement, de cette défiance des hommes mille fois plus cruelle que toutes les autres peines.

Epictete.

C'est du sein de l'esclavage qu'Epictete a tracé le plan le plus hardi d'indépendance & de liberté où puisse aspirer l'homme. Il ne se borne point à écarter la foule des maux d'opinions qui troublent le bonheur de notre vie; il cherche encore à la soustraire à l'empire de la douleur, il l'arrache aux passions qui lui font subir le plus violent & souvent le plus honteux esclavage. Enfin, il cherche même à le mettre au-dessus de l'accablement qui suit une pitié trop vive.

Un système si élevé n'a paru qu'une orgueilleuse chimère à tous ceux qui n'ayant jamais tenté un généreux effort, prononcent que l'homme en est incapable.

Epictete étoit un disciple de cette Philosophie stoïcienne que Zénon fonda parmi les grecs dans un temps où les grecs n'avoient plus que du génie pour l'admirer. Elle n'eut parmi eux que des sectateurs; long-temps après, elle fut transportée à Rome où elle eut ses héros. Les ouvrages de Zénon, de Chrisippe ont péri; mais la vie de Caton, de Marcus-Brutus, est restée pour la gloire & l'instruction des hommes. Peu de temps après qu'Epictete eut écrit & que ses disciples eurent recueilli sa doctrine, la Philosophie stoïcienne parvint jusque sur le trône & fit le bonheur du monde sous les deux Antonins. A côté de ces sublimes exemples qui seront à jamais sacrés pour tous ceux qui aiment & qui étudient la sagesse, quelques mots d'une ostentation fastueuse échappés à d'obscurs sectateurs de cette doctrine, quelques dogmes obscurs qu'on attribue à Zénon, ont suffi à des esprits superficiels & faux pour couvrir de ridicules la Philosophie stoïcienne, ils ne l'ont présentée que comme une des plus tristes chimères qu'ait inventé l'orgueil.

Quelques autres plus francs & plus éclairés sont convenus que cette Philosophie étoit trop forte & trop élevée pour convenir à nos siècles modernes. Un tel aveu nous éloigne à jamais de la sagesse & de la vertu, car je ne puis concevoir ni sagesse, ni vertu sans cette indépendance de l'ame que prescrit Epictete, sans cette constance dont il fait une loi, sans cette modération qu'il peint avec tant de charmes.

C'est là qu'il faut voir la base de la doctrine & non pas dans une austérité qui n'est que le masque de la sagesse, dans une sécheresse qui est le plus odieux contraste de la vertu. La vertu vit d'amour; qui l'a mieux senti qu'Epictete, qui l'a mieux inspiré cette bienveillance universelle, cet amour du genre humain qui peut être un jour fera son bonheur & réparera ses maux. On a blâmé Epictete, & c'est avec raison, d'avoir réduit la définition de la sagesse à ces deux mots: *souffre & abstiens toi*; sans doute il eût du ajouter, *aime.*

Cicéron.

Deux philosophes parmi les romains, se trouvent liés à l'histoire impie, fameuse & terrible de ce peuple, je veux parler de Cicéron & de Sénèque. L'un & l'autre paroissent dans des époques où Rome & son vaste empire sont déchirés par de grands fléaux & souillés par de grands crimes. Tous deux, après avoir été l'espérance de Rome, finissent par devenir spectateurs immobiles & muets de tous ces fléaux, de tous ces crimes. L'histoire qui répand

répand également cette ombre défavorable sur leur vie, n'a pu enlever au moins à Cicéron la gloire d'un des plus grands bienfaits qu'ait reçu Rome. Sénèque est resté avec la seule gloire de ses écrits qui le vengent & le défendent assez de tout ce qu'on ose lui imputer. La Philosophie a été pour l'un & l'autre un asile bienfaisant qui a donné des jours sereins à leur vieillesse. Tous deux environnés du spectacle des vices triomphans, ont osé s'occuper de la perfection qui convient à l'homme & au milieu des tempêtes affreuses qui troubloient l'univers, tracer le modèle du sage. Sans doute, il n'appartient qu'à des génies profonds de savoir pénétrer tout ce que la nature a déposé de sentimens nobles & vertueux dans le cœur des hommes, tandis qu'on les voit victimes de toutes les passions, de tous les excès. Rien ne prouve mieux combien elle est faite pour triompher de leur influence & peut-être pour les assujettir un jour à ses profondes combinaisons.

Les écrits philosophiques de Cicéron, sont tous les productions du loisir & ils en portent l'empreinte facile & naturelle. Il est guidé dans ses recherches de la vertu par les écrits des anciens Philosophes, parmi lesquels il puise également, sans aucunes des préventions de leurs sectateurs. Il a de plus le grand avantage d'avoir sans cesse présens à la pensée les exemples des romains les plus vertueux, que lui-même a connus, a chéris, ou dont il a reçu dans sa jeunesse la tradition la plus vive & la plus fidèle. L'ame du romain se montre par-tout à côté de celle du philosophe. Cependant malgré les grands traits répandus dans ses ouvrages, malgré le sentiment pur & élevé qui les a dictés, malgré le style aimable qui les embellit; ils n'offrent ni la profondeur, ni cette énergie soutenue qu'une ame accoutumée aux grandes leçons de la morale, a besoin de rencontrer. Trop souvent il montre dans ses pensées morales autant d'indécisions qu'il a montré d'irrésolution dans les dernières années de sa vie. Le scepticisme toujours si sage dans toutes les questions qui semblent confondre l'esprit humain est toujours dangereux en morale, puisqu'elle consiste qu'en des règles certaines fondées sur des observations exactes. Enfin Cicéron paroît trop souvent emprunter ses pensées, & la morale a besoin d'être appuyée sur un sentiment plus approfondi.

Cependant les ouvrages de Cicéron auront toujours les plus grands charmes pour une ame vertueuse, ou disposée à la vertu. On n'y puise que des émotions délicieuses, & c'est ainsi que la vertu a besoin d'être exprimée.

SENEQUE.

On peut observer en lisant les écrits des anciens, & sur-tout ceux de Seneque, que leur Philosophie avoit un objet tout-à-fait différent de la nôtre. L'idée qu'ils se formoient de la sagesse étoit haute & sublime. Mais elle leur paroissoit absolument incompatible avec les penchans, les préjugés & même les occupations du commun des hommes; la sagesse, telle qu'ils la concevoient, leur paroissoit exiger tout le dévouement d'une ame généreuse & d'un esprit éclairé. Leurs leçons, leurs préceptes dont la sévérité semble aujourd'hui confondre notre foiblesse, n'étoient adressés qu'à un petit nombre d'hommes rares qu'ils jugoient dignes de les entendre. les modernes au contraire qui, au moment où ils ont été rappellés à s'occuper du bonheur des hommes & des sociétés, ont trouvés établis les moyens les plus heureux de communication, ont conçu le dessein d'appliquer immédiatement toutes les vérités de la morale au bonheur de l'humanité. Ce dessein les a conduits d'abord à attaquer par degrés les préjugés les plus funestes à la société. Ils n'ont pas eu l'espoir de se faire entendre du vulgaire, mais de tous ceux qui ont de l'empire sur le vulgaire.

L'objet des modernes a donc été plus vaste & plus utile, eux seuls ont connu la route qui peut lentement conduire la Philosophie à la conquête de l'univers; eux seuls ont compris que la source des malheurs & des vices des nations civilisées naissoit le

plus souvent de leurs préjugés & de leurs institutions, & qu'il n'est aucun vice de l'ame, où ne se trouve mêlée quelque erreur de l'esprit. J'ajouterai encore qu'eux seuls ont connu l'art d'établir l'ordre & la liaison dans toutes les vérités.

Les anciens sans avoir connu cet art, sans avoir connu ce sublime dessein, ou du moins sans avoir eu jamais des moyens d'exécution, se sont moins occupés de répandre la sagesse parmi les hommes que de former quelques sages parfaits. A la gloire d'avoir tracé des modèles plus sublimes des devoirs & des travaux des sages, ils joignent la gloire plus précieuse encore d'avoir formé quelques hommes sur ces modèles ou de les avoir réalisés eux-mêmes. Ainsi l'on peut dire que la sublimité & je dirai presque la perfection de la morale est dans les écrits des anciens, & que l'art de la communiquer & de la répandre, d'assurer ses progrès & son empire, appartient aux modernes.

Sénèque est un des Philosophes qui se sont le plus occupés de la perfection morale. Aux yeux de ceux qui n'ont aucun désir, aucun besoin d'y atteindre, il n'a tracé qu'une triste chimère faite uniquement pour désespérer les hommes & consumer leurs jours dans des efforts infructueux. On ne peut douter que parmi les détracteurs de Sénèque, il n'y ait un grand nombre de détracteurs réfléchis de la vertu. Il est impossible d'avoir lu ses écrits sans reconnoître cet amour profond de la sagesse qu'il est impossible de feindre avec tant d'art ou de démentir dans sa conduite avec tant d'impudence. Je sais qu'une plus grande simplicité dans son style, moins d'abondance dans ses développemens, eussent rendu ses leçons plus naturelles & plus faciles, eussent encore mieux attesté la sincérité de son ame, mais si Sénèque en prêchant une austérité sublime, n'a pu se défendre d'un éclat dans son style qui en altère la pureté, que peut-on conclure contre l'excellence de sa morale, de ce penchant particulier de son imagination. Sénèque parle à des hommes séduits par tous les prestiges du luxe & d'une volupté savante, il cherche à les séduire par d'autres charmes, il combat leur inattention, il la dompte en quelque sorte par la fécondité de ses raisonnemens. Il semble parler tour-à-tour pour tous les esprits. Ainsi que Platon, il paie un tribut aux subtilités scholastiques tout en les attaquant, il a rarement l'abandon d'une ame inspirée, mais il a sans cesse des traits & des pensées sublimes.

Ses lettres à Lucius portent l'empreinte d'un naturel qui eût ajouté un grand prix à tous ses ouvrages. C'est-là que Sénèque se peint à chaque instant, & qu'il peint surtout la noble ambition qui occupe sa vie & celle dont il voudroit pénétrer le cœur de son ami. Si le portrait est beau, ce n'est pas une raison de ne le pas croire ressemblant. Ses traités sur la colère, sur les bienfaits, sont écrits avec une logique supérieure qui seroit encore plus pressante, si elle étoit moins habile & quelquefois moins minutieuse. Sénèque seroit encore un grand modèle pour la raison, quand il ne seroit pas un excellent guide pour la vertu, le traité sur la clémence, peut être regardé comme la production la plus sublime de Sénèque.

MARC-AURELE.

Marc-Aurele & son prédécesseur ont réalisé cette pensée de Platon, que les hommes ne seroient heureux que quand ils seroient gouvernés par des philosophes. Les pensées de Marc-Aurele, rapprochées de sa vie, sont le plus bel hommage que la Philosophie ait reçu. Il n'a écrit en partie que pour lui-même; elles ne sont autre chose que les encouragemens qu'une ame vertueuse se donne à elle même. On n'y voit rien qui soit particul er au maître de l'univers, tout s'y adresse à l'homme, mais à l'homme qui connoît toute la perfection de son être & qui chaque jour s'en approche. Il semble en lisant ses pensées, que l'on habite, que l'on s'entretient avec la conscience de Marc-Aurele.

Quelle réponse il fournit à toutes ces ames froides qui ne connoissent point le saint enthou-

fiasme de la vertu, & ne conçoivent point les efforts qu'elle s'impose. Tout ce que Marc-Aurele a semé dans le dessein de se rendre utile à ses semblables, Marc-Aurele l'a exécuté.

Ses principes sont ceux d'un Stoïcien qui ne connoit point le frivole orgueil d'une secte & qui reconnoît pour ses maîtres tous ceux qui touchent son cœur & lui parlent le langage de la sagesse. C'est sur-tout en lisant ces grandes pensées & celles des sages qui lui ont servi d'instituteurs, qu'on sent combien la philosophie qui a parmi nous détruit tous les préjugés, a peu fait encore pour nous élever à la perfection dont l'homme est susceptible. Nous n'avons pour ainsi dire, que la philosophie de l'esprit, les anciens ont connu celle de l'ame.

Bacon.

Ce génie vaste & profond qui a plané sur toutes les sciences qui exercent l'esprit humain, qui a trouvé le centre auquel elles doivent aboutir, & la marche commune qu'elles doivent tenir, étoit fait pour rendre à la morale le rang qu'elle occupoit parmi les anciens, & qu'elle avoit perdu dans une longue suite de siècles ignorans & superstitieux. Il devoit sur-tout montrer sa liaison avec la politique dans laquelle il avoit joué un rôle éclatant & malheureux. Ses pensées morales répandues dans le cours de ses sublimes ouvrages, portent toutes l'empreinte d'un génie observateur qui pénètre les mobiles des actions des hommes, qui découvre de loin les moyens de bonheur qu'ils peuvent employer, & qui voit aussi les erreurs, qui les en écarte. Ces pensées rapprochées font loin de former un cours de morale complet, mais chacune bien méditée conduit à des vérités importantes. Elles se gravent vivement dans l'esprit par la vivacité & l'originalité du trait qui les exprime; on les voit souvent citées & développées heureusement par les plus grands moralistes.

Locke.

Locke a écrit trois ouvrages d'un genre différent. Ce sont trois codes précieux que l'on peut mettre à la tête de chacune des sciences qu'ils ont pour objets; tous trois portent l'empreinte d'un génie ferme & sûr qui ne craint pas de s'ouvrir une route nouvelle. Bien différent des génies audacieux qui entreprenant de donner un nouvel essor à l'esprit humain & qui poursuivant d'anciennes erreurs sont sans défiance pour celles qu'enfante leur imagination, la sagesse l'accompagne toujours, il ne craint pas de s'arrêter souvent, il n'égare jamais. Ses développemens sont souvent imparfaits, manquent quelquefois de précision & de clarté, ils ne conduisent jamais à l'erreur. Locke n'a point imaginé de systême, ce seroit beaucoup diminuer sa gloire, mal apprécier les services qu'il a rendus à la société, que de lui attribuer l'honneur de ces fastueuses & stériles créations de l'esprit humain. Son guide est l'expérience qui ne fait point imaginer de systême, mais qui est le principe de toutes les découvertes utiles. Seul entre les modernes, il a obtenu le surnom de sage qui ne convenoit pas moins à son caractère qu'à son génie. Ses contemporains ont gardé la mémoire de ses vertus. La postérité attestera chaque jour davantage ses services.

De tous ses ouvrages, son gouvernement civil me paroît celui où il a le plus consacré de vérités importantes, celui où il a le mieux étouffé dans leurs racines, les préjugés tyranniques qui s'appuient de toutes les vérités les plus imposantes. Il est beau d'avoir appris à la raison humaine en quoi consiste sa véritable force, il est plus beau d'avoir rappellé à l'homme son indépendance & ses droits; il étoit de la destinée de Locke de rétablir deux grandes vérités que les hommes méconnoissoient depuis des siècles & de leur donner tout l'empire d'Axiomes. L'une tient à la métaphysique, & elle en est le fondement, c'est que nous n'avons point d'idée qui ne nous soit donnée par les sens,

l'autre, beaucoup plus importante, tient à la morale & à la politique, c'est la souveraineté du peuple. J'ignore si les hommes en avançant dans le vaste empire de la vérité sauront encore se souvenir de ceux qui ont renversé avec courage tous les obstacles qui leur en déroboient l'entrée. Mais je sais que le retour à d'anciennes erreurs est si naturel, que toujours il sera utile de recourir à ceux qui les ont combattues. Il est d'ailleurs dans les ouvrages de ceux qui ont remontré de grandes vérités, ainsi que dans les inventeurs des découvertes importantes, un caractère de force & d'inspiration qui oblige de revenir souvent vers eux pour saisir toute la pureté du principe. La différence des inventeurs de systême qui ne laissent qu'une foible gloire à leurs sectateurs les plus ardens; les philosophes qui ont offert de nouveaux moyens, tracé une nouvelle route vers la recherche de la vérité, laissent à tous ceux qui la suivent la gloire de toutes les découvertes nouvelles qu'ils peuvent faire. Souvent il leur suffit de l'avoir rencontrée. Condillac en marchant sur les pas de Locke, a développé avec plus d'étendue & sur-tout avec plus de clarté, cet heureux procédé de l'esprit qui s'appuie constamment sur l'expérience, cette analyse qui avertit à chaque instant l'esprit de ne mêler aucune erreur aux grandes vérités qu'il ose embrasser: Condillac seul avoit réduit à la plus grande simplicité l'art de raisonner; de nouveaux génies viendront qui lui donneront une nouvelle force en la simplifiant encore.

J. J. Rousseau en pénétrant son ame vive & passionnée des grandes vérités que Locke avoit répandues sur la morale publique & sur l'éducation des enfans, a appellé à la connoissance de ces vérités tous ceux qu'une démonstration philosophique effraye, & que le charme de l'éloquence entraîne.

Le Spectateur.

La Morale est une science pratique & rien ne prouve mieux combien elle est altérée parmi nous, que l'usage où nous sommes de la regarder comme une sublime théorie, faite uniquement pour des esprits qui savent se livrer à des méditations profondes. Les anciens même, chez qui, j'ose le dire, les grandes pensées & sur-tout les grands exemples moraux étoient plus fréquens que parmi nous, ne peignoient la sagesse que sous des attributs redoutables. Tandis qu'ils embellissoient des attributs les plus séduisans tous les emblêmes des plus douces passions du cœur, ils représentoient la sagesse armée d'une égide terrible. C'est bien mal connoître la sagesse que de l'envisager toujours au milieu des pénibles combats; le peintre le plus fidèle est celui qui represente sa grace, sa sérénité & même son sourire. Ce que Socrate a fait chez les Athéniens ingénieux & frivoles, des philosophes modernes l'ont fait chez un peuple fier dont l'esprit étoit déjà fort éloigné de la barbarie, mais dont le caractère étoit fort loin de cette douce sociabilité, de cette bienveillance délicieuse qui naît de l'habitude de la vertu.

Il n'est que trop de moralistes qui s'attachent à plaire, qui cherchent à donner à la vérité le voile le plus favorable. Dans les ouvrages d'Addisson & de Stéele, c'est la vertu elle-même qui plaît.

Sans doute une ame sensible ne peut éloigner les tristes & profondes impressions que lui donne le spectacle du malheur & des vices qui affligent le genre humain. La vertu qui jouit le plus d'elle-même, n'est que trop souvent blessée de tout ce qu'elle voit de tout ce qu'elle rencontre autour d'elle: mais dès qu'elle s'applique à dissiper les erreurs qui entraînent & tourmentent les hommes, une douce espérance succède par degrés à la douleur, le bien qu'elle ose se promettre calme, & affoiblit le mal qui afflige ses yeux. Tel est l'objet du spectateur, du gardien, &c. telle est la source de l'intérêt répandu dans chaque page de ces ouvrages délicieux, c'est là ce qui donne du prix aux récits les plus simples, aux réflexions les plus familières. Rien n'y est perdu pour l'homme qui réfléchit, qui cherche à perfectionner son cœur & sa raison; l'homme frivole même est étonné après

l'avoir lu, de trouver son ame encore remplie des douces impressions qu'il y a trouvées. L'homme égaré par des passions, apperçoit à la fois l'abîme où il alloit se précipiter & l'heureux asile où il peut se recueillir.

Shaftesbury.

Shaftesbury remonte à la divinité pour s'occuper de la vertu; il ne se livre point à un enthousiasme aveugle qui franchit toutes les difficultes, & que l'erreur & même l'imposture n'emprunte que trop souvent. Il marche, il s'élève avec toute la circonspection du doute, sa raison effrayée de l'importante recherche à laquelle elle se livre, s'appuie de tout ce qui peut la seconder, écarte lentement tout ce qui lui fait obstacle. Au milieu de ses recherches les plus plus pénibles, un calme pur, un enjouement plein de graces l'accompagnent sans cesse, c'est avec une ame pleine des douces impressions de la nature qu'il remonte vers son auteur. Il fait que les erreurs les plus funestes & les plus décourageantes à l'humanité, sont dues à des esprits sombres & inquiets qui, sans se dépouiller de leurs chagrins & de leurs ressentimens, ont voulu pénétrer les abimes de la nature; que la divinité n'a été méconnue ou chargée d'attributs odieux que par des hommes sombres ou fanatiques qui ne vouloient qu'accuser & se plaindre.

Shaftesbury, loin de les imiter, ne se montre point envers eux-mêmes comme un adversaire implacable. Jamais il ne leur répond sans modération & même sans bienveillance. Il s'attache d'abord à calmer leur ame; il les satisfait sur toutes leurs objections, & ne cherche jamais à en altérer la force. Il ne dissimule rien de ce qui embarrasse ou arrête son esprit dans la sublime contemplation de la divinité. A mesure qu'il découvre l'ordre & la liaison de l'univers, son ame se repose délicieusement, sur tous les lieux qu'il rencontre, il les rappelle à l'homme.

Il cherche à diminuer en lui le sentiment de ses maux en lui enseignant tout ce qui doit les écarter ou les affoiblir. Il prouve enfin, que la vie est un bienfait, & il élève l'ame à s'acquiter envers le bienfaiteur suprême, il développe les touchans rapports d'un être foible & borné avec un être bon & tout-puissant. Dès qu'il a saisi ce rapport, il a trouvé l'origine sacrée de la vertu; la bienveillance de l'homme envers ses semblables, lui paroît une loi sacrée de dieu, qui a attaché le bonheur à ce lien d'un être qu'il aime.

Fergusson.

Long-temps le respect pour des vieilles traditions, a empêché les hommes de porter leurs regards vers le berceau de la société civile; à cette crainte pusillanime a succédé une prétention fastueuse de systême, qui expliquoit l'origine de la société par de nouvelles hypothèses sur la formation du monde. Le génie qui conduit les progrès des sciences a enfin séparé ce qu'elles ne sont qu'obscurcir par leur liaison, les systêmes de la métaphysique forment une classe à part, les phénomènes de la physique forment aussi une source d'observations & de conjectures particulières. La morale seule fournit des notions sur l'histoire de la société, sur le but qu'elle ne doit point perdre de vue en analysant les rapports éternels, les besoins & les sentimens qui unissent les hommes entre eux. L'ouvrage de Fergusson est une des théories les plus satisfaisantes que l'esprit humain ait imaginé sur cet objet important de ses recherches. Fergusson voit toujours l'homme se développant sous l'empire du besoin & par ce grand ressort d'activité que la nature lui a imprimé en lui inspirant le désir du bonheur, sans faire ni la satyre, ni une trompeuse apologie du cœur humain. Il y peint ces semences d'amour & de haine qui font pour tous les hommes un mélange perpétuel de guerre ou de paix, de vertus ou de vices. Cependant il s'attache à développer tous les ressorts qui fortifient en l'homme le sentiment moral, il indique sur-tout quelle est la puissance des gouvernemens pour exciter ces ressorts, il n'en voit point

de plus puissant que celui d'une liberté tempérée par toutes les institutions qui savent contenir les passions haineuses des hommes, & qui subjuguent lentement tous leurs préjugés; il peint également l'époque & les progrès de la dégradation morale & de la dépravation politique, sans l'attribuer au perfectionnement même des arts, aux découvertes & à l'influence du luxe. Il montre combien ils concourent à cette dégradation lorsqu'ils parviennent à énerver cette activité qui produit à la fois des vertus des citoyens, la sagesse & la force des gouvernemens.

Peut-être il est facile de surpasser Fergusson dans les espérances que l'on conçoit pour le perfectionnement de la société, & sur-tout pour l'étendue de la liberté politique dont les nations peuvent jouir. Mais les bases qu'il a posées sont vraies. Elles s'appuient toutes sur l'observation la plus profonde & la plus impartiale de la nature humaine; peu d'ouvrages méritent autant d'être consultés par des législateurs, & médité par des philosophes. Fergusson s'est beaucoup aidé de l'ouvrage de Montesquieu, mais il a beaucoup moins plié ses observations & ses résultats à ces localités infinies qui n'exercent les ressources du génie que pour les disperser, que pour les affoiblir.

SMITH.

Nous avons cru utile de tracer une analyse des grands principes que Smith a exposé dans sa théorie des sentimens moraux. Nul système n'honore autant le cœur humain que celui qu'il a créé ou plutôt qu'il a développé; car une suite de philosophes Anglois, tel que Hutcheson, Shaftesbury ont indiqué la bienveillance comme le fondement de la société, & le besoin le plus habituel du cœur humain. C'est ce même principe que Smith a développé sous le nom de Sympathie. Voici l'exposé de son système.

L'homme a dans lui même un sentiment qui lui fait prendre part à l'existence de ses semblables, qui l'afflige de leurs peines, qui le réjouit de leur joie. Ce sentiment n'émane point de l'intérêt personnel, c'est un besoin que l'homme éprouve habituellement sans qu'il soit maître de se le donner ou de le détruire en soi. Obtenir de la sympathie est un plaisir que notre ame sollicite à chaque instant, en éprouver est une douce loi dont nous ne pouvons ni cherchons à nous soustraire; il est évident que nous n'avons point de sentimens affectueux qui ne proviennent de cette source, & quant aux sentimens de haine & d'aversion, ils ne nous seroient pas connus, si nous n'en avions eu auparavant d'amour & d'union que certains objets ont troublé.

La sympathie a ses degrés & ses loix; elle est plus particulierement ou plus profondément excitée dans telles ou telles circonstances. Nous l'observons avec soin afin de régler nos affections ou de les exposer de manière à obtenir le plus de sympathie; ce sentiment qui nous fait résister à la peine qui nous est personnelle, nous empêche aussi d'entrer complettement dans celle des autres, au contraire, notre ame s'ouvre d'elle-même aux impressions agréables que nous voyons autour de nous. D'un autre côté si les peines légères nous touchent peu, la vue d'un long malheur attache & recueille notre ame; un grand succès au contraire, ne nous occupe pas long-temps, & la sympathie se diminue à mesure qu'elle se prolonge. Ainsi, si elle est plus facile avec la joie, elle est plus profonde avec la peine; elle mêle à celle-ci le charme de la consolation, elle embellit celle-là. On ne peut faire une observation aussi juste sans bénir l'auteur de la nature.

On sympathise beaucoup plus avec les affections de l'ame qu'avec la douleur du corps.

La sympathie ne nous est pas toujours commandée par un instinct rapide; elle est souvent le fruit de la réflexion. Nous ne l'accordons qu'après l'examen des circonstances ou des motifs du sentiment offert à notre sympathie; nous exigeons qu'il naisse d'un

objet propre à l'exciter, & qu'il y soit proportionné : voilà ce qui forme en nous le sentiment de la convenance ; ce sentiment a des règles inviolables. La douleur d'un fils pour la mort de son père nous paroît toujours convenable ; nous ne pouvons lui refuser notre sympathie, ou au moins nous l'en jugeons digne. Les sentimens avec lesquels nous sympathisons le plus aisément, sont ceux que nous éprouvons nous mêmes actuellement ; mais outre le rapport qu'ils ont avec les nôtres, ils doivent d'ailleurs paroître fondés en raison. Nous ne sympathisons pas long-temps avec les excès, de quelque passion violente que l'on soit agité ; il faut la mettre à notre portée pour que nous y prenions part. La constance & la magnanimité sont après cette observation. L'homme qui veut intéresser, doit se considérer dans le jour où il paroît à celui auquel il s'adresse, de même que celui ci doit se mettre autant qu'il le peut à la place de l'autre. Il arrive quelquefois que notre imagination va au-delà de ce qu'éprouve réellement la personne intéressée ; plus souvent elle reste au-dessous, il faut conclure de ceci que nos affections s'étendent & se moderent par le besoin que nous avons de la sympathie. Elles ne restent jamais purement originales ; l'effet d'une grande société est de les mélanger toujours plus ; les vertus douces, naissent de la facilité avec laquelle on sympathyse, les vertus fortes, de la modération & de la sagesse avec lesquelles on excite ce délicieux sentiment.

Nous considérons souvent une action tout-à-la-fois dans celui qui en est l'auteur & celui qui en est l'objet ; pour entrer dans les sentimens de celui ci, nous considérons ce que cette action nous inspireroit si elle étoit faite pour nous. D'après la gratitude ou le ressentiment que nous supposons, nous nous faisons une idée générale du mérite & du démérite, de-là, l'idée générale de récompense ou de châtiment ; nous nous indignons souvent de voir celui qui est l'objet d'une action, ne pas en avoir le sentiment que nous en aurions à sa place ; d'un autre côté, la gratitude ou le ressentiment n'excitent pas notre sympathie, si l'action qui les occasionne ne nous en paroît point digne.

Deux vertus qui forment l'une le lien, l'autre le charme de la société, la bienfaisance & la justice, excitent en nous des sentimens différents ; nous n'avons de la reconnoissance que pour les actions bienfaisantes, nous n'avons du ressentiment que pour les actions injustes. A la vérité l'absence des qualités bienfaisantes, excitent notre blâme, mais il y a loin de cette improbation à ce sentiment actif qui nous pousse à faire porter la peine d'une action injuste à celui qui l'a méritée.

Ce discernement que notre raison fait naturellement, est conforme à l'ordre de la société qui est beaucoup plus troublée par les injustices que par le défaut d'actions bienfaisantes.

Quoique nous soyons ordinairement attentifs à examiner les motifs d'une action pour en juger le mérite ou le démérite, il n'est pas douteux que le succès n'échauffe ou ne diminue beaucoup le sentiment qu'elle inspire. Il ne faut rien conclure de cette observation contre la morale, elle doit nous porter au contraire à joindre à la pureté de nos intentions, les soins & la vigilance propres à en assurer l'exécution.

La sympathie est si habituellement agissante en nous, que pour juger nous-mêmes notre conduite, nous observons les jugemens qu'en portent les autres. C'est en les consultant que nous apprenons quelles vertus & quelles qualités ils désirent en nous. Les vertus qui ne sont relatives qu'à notre intérêt ne consistent que dans certaines règles de prudence ; la sympathie seule nous fait reconnoître toutes les autres.

Comme l'approbation des autres ne suit pas toujours des règles certaines, & que les faits propres à la déterminer ne leur sont pas toujours bien connus ; nous sommes loin de nous soumettre toujours à leurs premiers jugemens.

Nous nous formons en nous-mêmes une autre manière, nous considérons ce que notre conduite leur paroîtroit, si elle leur étoit exactement connue, ou s'ils en jugeoient avec des motifs plus purs & plus désintéressés.

CHARRON.

De tous les premiers essais que la renaissance des lettres a fait éclore en France, très-peu sont parvenus jusqu'à nous; tandis que la poésie s'égaroit dans une folle audace, la raison s'égaroit encore plus dans de vaines disputes de théologie. Cependant il est à remarquer que dans le petit nombre d'ouvrages qui ont échappé à ce torrent de mauvais goût & de querelles scholastiques, on en compte trois bien précieux à la morale. Le premier, la Traduction des œuvres de Plutarque, par Amiot; traduction inimitable qui laisse un juste doute si Plutarque a montré autant de graces, autant de simplicité & la même profondeur de bon sens qu'Amiot a prêté à chacune de ses productions. Le second est la Sagesse de Charron, les Essais de Montaigne sont le troisième. Montaigne avec plus de fécondité dans sa pensée avec plus de variété & plus de charmes, & une négligence plus heureuse dans ses expressions, s'est rendu d'un plus familier usage que Charron. Je ne sais quel libertinage d'imagination le fait plus rechercher que la mâle austérité de Charron. Vrai stoïcien qui élève l'ame aux plus hautes leçons, aux plus grands exemples, il embrasse toute l'étendue de nos devoirs, & semble nous environner par tout de ce cercle dont nous ne pouvons briser aucune partie sans rompre le tout. Charron est souvent aussi pittoresque dans son énergie & sa sévérité que Montaigne l'est dans son abandon; c'est une réflexion en quelque sorte humiliante pour nous, que tous les efforts & les travaux du génie ne peuvent donner à notre langue plus de souplesse qu'elle n'en avoit alors, mais il est une autre réflexion bien plus importante: c'est que l'étude de nos devoirs privés a déja dans Charron la même étendue, le même développement qu'elle peut avoir dans les philosophes les plus profonds de ce siècle. Sous ce point de vue la morale est facile & abordable pour tous les hommes, parce qu'elle leur est absolument indispensable. Mais il est une partie susceptible d'une grande perfection, c'est celle qui consiste à recueillir des résultats généraux pour le bonheur de la société entière & pour la conduite des gouvernemens; telle est aujourd'hui l'heureuse direction de notre siècle, mais elle manqueroit tout son but, si elle ne prenoit pas son appui dans une saine étude de la morale privée. A mesure donc que nous saisissons de nouveaux apperçus, ayons soin de les rapporter aux premières notions que nous avons acquises, revenons souvent aux anciens & à Charron qui a su tracer toute leur simplicité & toute leur énergie.

MONTAIGNE.

Le plus grand danger qu'il y ait à parler long-temps de soi, c'est de n'intéresser personne. Mais est-ce après avoir lu Montaigne, qu'on peut se défier de l'intérêt de son ouvrage? La plus riche fiction, le plus aimable mensonge, peut-il avoir plus de graces, plus de variétés que celles qu'inspire sa précieuse bonhommie. Il n'a fait aucun travail en écrivant, ce n'en est jamais un de le lire; toutes les meilleures productions de raison ne paroissent être que des jeux de ses fantaisies. Il semble que son esprit se joue au moment où il exerce le plus le vôtre. Il semble qu'il se perd avec vous, au moment où il vous conduit à un but nouveau, où il vous fait découvrir un aspect inattendu. Si quelquefois la fécondité vous importune, il vous offre tout-à-coup de ces traits rapides, de ces expressions hardies & familières qui gravent sa pensée dans un proverbe, lors même que vous le quittez, avec un peu d'impatience, votre premier besoin est de le relire, & c'est avec un nouvel intérêt. Il va au-devant de toutes vos critiques, il paroît vous dire que vous pouvez en agir sans façon avec lui, comme lui avec vous.

Cet égoïste délicat qui a un si grand charme

me à parler de lui, qui en fait tant éprouver à l'entendre, gardez-vous de le quitter avec humeur, c'est un sage qui vous connoît, c'est un ami qui vous conseille.

S'il a le babil de Nestor, il n'en a ni l'orgueil, ni la sévérité, il a étudié les hommes avec un esprit judicieux & une ame indulgente, il a conservé sans altération les premières impressions de la nature, il ne connoît point d'autres penchans que les siens, point d'autre bonheur que celui qu'elle donne; qui mieux que lui peut peindre les vices, les malheurs, les crimes de la société?

L'amour de la nature s'est fortifié en lui par l'amour le plus profond de l'antiquité, il s'est naturalisé avec elle. Né dans un siècle où les hommes étoient autant dégradés par leurs vices, leurs sottises, leurs bassesses, qu'odieux par leur fanatisme, il n'a communiqué avec ce siècle que par les observations qu'il y a receuillies. Il s'est fait un bonheur à part, il a aimé les voyages & la retraite, dans l'un & dans l'autre également il a joui de soi. Sa bonté, sa candeur lui ont tenu lieu de prudence; on auroit tort de conclure de la vie paisible que Montaigne a mené au milieu de tous les orages de de son siècle, que ses maximes & son ame soient celles d'un Epicurien qui met toute son étude à jouir. Montaigne en se mettant à l'écart d'un siècle indigne de lui, n'en a pas moins vécu avec les hommes, n'en a pas moins médité sur leur bonheur. Il semble qu'il ait voulu naturaliser parmi nous la sagesse des anciens ainsi qu'il se l'étoit rendue propre. Comme il a leur simplicité, & sans doute il l'a encore avec une grace plus naïve, il a aussi leur grandeur, il semble être né au milieu d'eux. Quand je le quitte pour lire Plutarque, je sens bien quelque différence de génie, mais je ne sens point la différence de siècle. Aussi Plutarque est-il l'auteur qui a pénétré plus avant dans son ame & son esprit. Plutarque étoit lui-même héritier de la sagesse & de la vertu des anciens dans un temps où peu d'hommes la retraçoient encore. C'est-là, peut-être, ce qui établit cette conformité frappante. On aime beaucoup plus le caractère de Montaigne qu'on n'est tenté de l'admirer. Je crois cependant qu'avec une forte attention on remarquera en lui la plûpart de ces vertus qui produisent de grands exemples quand la fortune les exerce. Ce tableau qu'il fait de son amitié pour la Béotie ne transporte t il point aux plus beaux jours de l'antiquité ou même de la fable. Deux hommes de ce caractère, nés dans un tel siècle, devoient, il est vrai, s'embrasser aussitôt que se rencontrer. Il représente son ami comme fait pour orner les beaux siècles d'Athènes & de Rome; combien je conçois cette opinion de lui; même, j'aime à payer cet éloge à deux noms qu'on cite trop peu ensemble, quoiqu'il y en ait si peu à citer comme modèle de l'amitié.

Il est encore deux traits dans le caractère de Montaigne, qui eussent pu produire les plus grands exemples dans une vie exercée par les événemens, son respect pour la vérité & son desintéressement. Peu de personnes osent douter de la franchise de Montaigne, mais beaucoup en diminuent le merite en disant qu'elle ne lui a attaché aucun aveu bien pénible; il n'avoit, dit-on, à développer qu'un caractère assez aimable, & il l'a fait avec beaucoup de complaisance, mais bien loin que sa franchise ait moins de prix quand elle accompagne les vertus, il faut penser que c'est elle qui les fait naître ou les entretient. A l'égard du désintéressement de Montaigne, il tenoit en quelque sorte à son tempérament, & sa philosophie l'avoit mis à toute épreuve; nulle vertu n'a plus parmi nous la couleur antique que celle-là. Je ne parle pas de sa fermeté à supporter les maux, de cette patience qu'il s'étoit formée sans le secours du stoïcisme. Je ne parle pas de cette humanité, de cette pitié vive qui respire par-tout dans ses écrits, avec un accent si touchant & si vrai. De telles qualités ne sont point le partage d'une ame ordinaire; ne regrettons point qu'elles n'ayent été déposées que dans ses écrits. Ceux qui donnent aux hommes d'utiles leçons, doivent marcher à côté de ceux qui leur donnent de

si grands exemples, si les uns font plus utiles à leurs contemporains, les autres le sont davantage à la postérité.

Quelques personnes cependant regardent Montaigne comme un écrivain dangéreux, on lui reproche un scepticisme qui va jusqu'à mettre la vertu en problême, jusqu'à ébranler l'empire qu'elle a dans les consciences. Une grande autorité, & d'assez grandes apparences semblent justifier ce reproche; cette autorité est celle de J. J. Rousseau, laissons dit-il, c'est au milieu du plus bel hommage que l'éloquence ait rendu à la vertu, c'est dans la profession du vicaire Savoyard que se trouve cette accusation. J'avouerai que ce reproche paroît juste pour le morceau auquel il s'applique, qui est une énumération des coutumes les plus opposées des peuples; sans doute ce tableau pourroit fournir à de dangereux sophistes des conséquences contraires à la morale, mais le bon Montaigne n'y a point mis une intention perverse, un art insidieux; il a imprudemment amusé son esprit de contradictions qu'on affecte trop d'exagérer dans l'espèce humaine; il n'a nullement pesé les faits qu'il a rapportés, avec une saine critique, avec une scrupuleuse exactitude.

Mais quoique de telles inconséquences paroissent se reproduire dans d'autres parties de son ouvrage, j'ose dire quelles forment un contraste évident avec l'esprit qui y domine.

Montaigne doutoit, c'est en doutant que Socrate a établi & consacré les plus solides fondemens de la morale. Le doute est le plus grand effort de l'esprit humain, & il est son meilleur instrument. C'est la seule digue que l'on puisse opposer au torrent des préjugés qui emporte le vulgaire.

Fénélon.

S'il est aux yeux de la sagesse une place au-dessus des philosophes qui ont pénétré les profondeurs de la morale, c'est celle de ces hommes rares dont la vie pure a constamment réfléchi toutes les vertus qu'ils préchoient; & qui les ont rendu aimables aux hommes en les revêtant de tous les charmes de l'esprit, en les présentant sous les allégories les plus séduisantes. L'ouvrage de Télémaque est fait pour transmettre à la simple adolescence & même à la jeunesse la plus ardente & la plus impétueuse, les leçons de la sagesse & de la vertu. Cet ouvrage destiné à l'instruction des rois n'est pas moins utile à l'instruction des peuples. Si l'étendue de leurs droits & de leurs devoirs n'y est pas retracée, il leur apprend au moins ce qu'ils doivent attendre des dépositaires de l'autorité suprême, il leur apprend à juger les rois, à savoir bien placer leur admiration & leur reconnoissance. Dès que le peuple exerce avec discernement ce premier droit, il ne tarde pas à recouvrer tous les autres. Fénélon dans des allégories beaucoup plus simples, dans des contes, dans des fables, a répandu également les charmes de la persuasion la plus douce & la plus invincible. On s'étonne en le lisant de l'austérité qui est attribuée à la vertu par des moralistes vulgaires. Elle y paroît toujours le plus simple & le plus délicieux instinct de la nature, le cœur voue une espèce de culte à ces imortels precieux qui donnent à l'ame de si pures jouissances & qui l'élèvent sans effort à toute la perfection à laquelle elle peut atteindre. Son ouvrage sur l'éducation des filles contient les premiers germes de cette régénération totale du système d'éducation, entreprise avec tant de succès par Locke & par J. J. Rousseau. Quelque tribut payé aux idées religieuses & même aux mistères de la religion, y arrête seul le dévelopement qu'il veut donner à ses principes, mais on n'y reconnoît la trace d'aucun de ces préjugés qui introduisent la tyrannie dans l'éducation, afin de pouvoir la consacrer dans tout le reste de la vie. Fénélon se montre jaloux du bonheur de l'enfance, il s'attache à rendre l'autorité douce & insensible, & la réduit à l'empire de la tendresse & de la raison.

La Rochefoucaud.

Je doute que la Rochefoucaud après avoir

écrit ses pensées ait pu se dire, « j'ai fait un livre utile aux hommes, » je doute que jamais homme se soit félicité de l'avoir lu. Une satyre plait, celle qu'il a faite de la nature humaine est ingénieuse, il a du être lu; mais celui qui a pu l'aimer, n'aimoit pas les hommes; il avoit dit-on des vertus. Une femme à jamais célèbre par la féconde & délicieuse sensibilité de son ame, a loué la sienne. Que penser donc! Qu'il a voulu faire un jeu d'esprit; mais ce jeu a dû empoisonner sa vie. Qu'il a écrit par humeur; mais quel étrange besoin de faire partager son humeur à tant d'hommes! Qu'il a été séduit par un désir de singularité. Qu'est-ce donc qu'un tel penchant, s'il a pu conduire un honnête homme à nier la vertu?

Deux défauts particuliers me paroissent être le principe de ses erreurs. Quelques observations chagrines l'avoient frappé dans le cours de sa vie, il a voulu en faire un systême, il semble n'avoir réfléchi que pour trouver justes ses premières réflexions, il prend bientôt pour le cercle étroit de la vie humaine, le cercle où le ramènent ses premières idées. En second lieu pour ce qui donne de l'éclat à son stile ôte de la justesse à sa pensée; il exprime par un choc brillant de mots un contraste qui n'est point dans les choses. On loue sa précision; mais quel avantage a-t-elle, s'il emploie toujours dans le sens le plus vague les termes les plus abstraits? On loue son énergie; il est vrai qu'il n'affoiblit pas ses pensées par des doutes, par des réserves; mais c'est par là qu'il se fût approché de la vérité. Au reste le systême de la Rochefoucaud n'est pas neuf, la société n'a pas manqué de philosophes jaloux d'enlever aux hommes de prétendues erreurs qu'eux mêmes regrettoient, mais plusieurs ont voulu au moins lui substituer les règles de la prudence. La Rochefoucaud abandonne l'homme à toutes les foiblesses de sa nature, satisfait de les lui avoir montrées.

LA BRUYERE.

Qui a peint plus de travers, plus de vices, plus de ridicules que la Bruyere? Qui a mieux peint à la fois & ses contemporains & l'homme de tous les lieux? Tous ses tableaux sont aussi vrais que ceux de Moliere & sont plus variés. On a cru y reconnoître une quantité d'hommes de son temps; beaucoup d'hommes pourroient encore aujourd'hui s'y croire désignés & dévoilés; il a poursuivi le vice dans toutes ses retraites, il lui a arraché tous les masques qu'il peut revêtir.

Peut-être un défaut dépare son ouvrage; quand il peint la vertu, il a l'air de la peindre d'imagination: quand il peint le vice, on voit qu'il le peint sur des modèles. Ainsi dans son ouvrage un calme heureux, une douce & consolante perspective succèdent rarement au tableau agité & affligeant qu'il est obligé de décrire. La variété, l'originalité, le piquant de ses formes ne peuvent satisfaire au besoin qu'a l'ame de se reposer sur des objets qui l'attachent & qui l'attendrissent. Ce seroit cependant une bizarre injustice de prétendre que la Bruyere ne paroît point animé de l'amour de la vertu, & qu'il ne sait point l'inspirer en traçant tous ces caractères différens, il n'a point laissé de doutes sur le sien, c'est celui d'un honnête homme qui a pour le vice la haine vigoureuse qu'Alceste exige pour les gens de bien.

La Bruyere a été beaucoup accusé de malignité, si ce reproche étoit fondé, il ne faudroit point lui donner une place parmi les moralistes utiles. La malignité n'est jamais que le moyen le plus lâche & le plus facile de divertir & de flatter quelques personnes aux dépens de beaucoup d'autres. Elle est un sûr indice de l'envie. La sagesse ne connoît point un instinct aussi vil; la Bruyere a vécu dans le siecle de l'idolatrie, dans le siècle où les hommes ont eu plus l'art de s'éblouir les uns les autres, où tout paroissoit une scène enchantée.

La Bruyere n'étoit point saisi comme ses contemporains de ce dangereux enthousiasme, quoiqu'il en partageat quelques foiblesses. Il avoit le bon sens de voir les hommes tel, qu'ils

étoient & non tels qu'ils s'annonçoient, & la franchise de les peindre tels qu'il les voyoit. Il ne conçut point la haute entreprise de démêler la source de tant d'erreurs, de rappeller l'homme à la nature; ce n'est que long temps après lui que l'on a senti l'importance de cette étude. Il ne chercha point à attaquer ce colosse de puissance, qui faisoit à la fois l'éclat & le malheur de son siècle. Ce courage n'étoit réservé qu'à Fénélon, mais il sçut apprécier l'héroïsme dans le temps où il subjuguoit tous les esprits & sçut lui opposer la vertu modeste & tranquille: il peignit la cour & toutes les bassesses sordides qui s'y tramoient, dans le temps où elle réfléchissoit la gloire & la puissance d'un monarque superbe & vain, & de tant d'hommes illustres qui l'environnoient. Dans ce siècle où la galanterie exerça l'empire le plus brillant il opposa les mœurs à la galanterie, il attaqua l'hypocrisie de la dévotion dans le temps où elle couvroit tout, où elle s'allioit à la guerre, à la galanterie: son siècle a dû l'accuser de malignité, mais la postérité doit aimer sa franchise.

Vauvenargues.

Vauvenargues a peu écrit, peu vécu. Mais ses écrits doivent être médités par ceux même qui instruisent le genre humain; il avoit un de ces esprits fait pour éclairer & pour étendre toutes les sciences qu'il parcourt, il porte par-tout une logique exacte, mais exempte de foiblesse, de pyrrhonisme. Sa pensée n'est jamais plus sévère que lorsqu'elle est étendue & hardie, il étonne & persuade du même trait. Son style a des graces si naturelles, qu'elles paroissent toujours être le fruit de la finesse de son esprit & de la candeur de son ame. Il a fait pour la morale ce que tous les philosophes doivent faire desormais il a analysé l'esprit humain; c'est-là qu'il trouve la cause de nos passions & presque toujours l'instrument dont elles se servent. Il écarte mille erreurs & apprend à en écarter davantage; il décompose nos pensées, nos sentimens, mais jamais sa sévere analyse n'altère ou ne dégrade les sentimens auxquels la nature a attaché le bonheur & la dignité de notre être: il apprend à connoître les hommes & à les aimer. Peu de moralistes ont atteint ce double but; il est fait pour rassurer les ames timides qui n'osent s'interroger, & pour relever les ames plus foibles encore qui, frappées des maux qu'elles ont découvert, ne voyent plus qu'illusions dans tout ce qui peut les anoblir & les rendre heureuses.

Madame Lambert.

Un moraliste n'est rien s'il ne devient pas un ami cher à ceux qui le lisent; c'est le cœur qui juge les moralistes, nous reconnoissons leur mérite, au bien qu'ils nous font, aux vertus qu'ils nous inspirent. Leurs noms se mêlent bientôt aux noms des objets les plus chéris & les plus révérés. Le moment où nous les avons lus, où nous avons entendu leur voix consolantes, leurs sages préceptes devient une des époques principales de notre vie. Nous ne connoissons point pour eux ces disputes si souvent stériles qui naissent au sujet des auteurs les plus distingués dans les ouvrages de l'imagination; ces prééminences de génie & de talens où souvent nous ne portons que les prétentions de notre esprit.

L'hommage que nous leur rendons est plus profond & plus intime.

Je serois étonné d'entendre parler froidement de madame Lambert, d'une femme éclairée & sensible. Je serois étonné d'entendre un homme judicieux & pénétré de l'amour de la vertu lui refuser une place parmi les meilleurs moralistes. Ses observations, ses touchantes & belles leçons sont particulièrement adressées à son sexe, mais on ne peut parler comme elle des délices du sentiment & de la vertu, sans intéresser ce qui est fait pour les sentir.

C'est un trésor pour toutes les ames tendres que son traité de l'amitié. On a pu parler de l'amitié avec plus d'enthousiasme & d'ivresse, en tracer des tableaux plus ani-

més; je n'en connois point de plus vrais. Bien des personnes se sont servis des tableaux enchanteurs que les poëtes, les historiens ou même des philosophes sublimes ont tracé de l'amitié pour en nier l'existence parmi nous. Je pourrois renvoyer ces personnes au traité de madame Lambert, & j'ose croire qu'après l'avoir lu, elles sentiront que si leur cœur est pur & digne d'aimer, elles peuvent rencontrer un ami, elles apprendront à connoître, à honorer ce sentiment dans les soins les plus délicats, ainsi que dans les plus nobles sacrifices, elles apprendront à ne plus séparer les charmes de l'amitié des devoirs qu'elle prescrit.

Il est un plus grand nombre de personnes qui se croyent désabusés de l'amour & de la perfection qu'on lui attribue, c'est encore madame Lambert qui peut les convaincre que l'amour existe, que l'amour conduit à la vertu & reçoit d'elle ses plus pures délices. Rien n'est profane dans ce tableau, rien n'y porte le caractère de l'exagération; l'ame se sent émue, élevée, & reconnoît avec une douce satisfaction, que ce n'est point un rêve, qu'elle peut jouir d'un si grand bien. Peut-être des ames passionnées ne trouveront pas dans ce tableau tout ce qu'elles ont éprouvé de violent & d'impétueux. Mais madame Lambert n'écrit pas pour charmer les ames passionnées; elle écrit au contraire pour les calmer; que l'on exagere à l'envi, le talent qui fait décrire la passion dans tous ses excès & jusques dans son délire, il est sans doute plus utile & plus beau de l'épurer, de l'anoblir.

Madame Lambert dans les réflexions sur les femmes, porte plus loin la sévérité. Dans les conseils à sa fille elle va plus loin encore, elle semble jetter dans son ame une grande crainte de l'amour. Que cette circonspection est touchante dans une mère, une amie qui semble prévoir de grands dangers, qui sait qu'un choix imprudent peut faire le malheur de la vie entière! Plus on lit madame Lambert, plus on voit qu'elle a médité profondément sur la condition de son sexe, elle a vu combien les devoirs en étoient étendus & impérieux, elle s'est étudié à les rendre faciles. Avec quelle vive persuasion elle recommande cette patience, cette douceur qui font le charme des femmes, & si souvent leur empire, en même temps qu'elles font les délices & la consolation de notre vie! Comme elle les attache aux habitudes domestiques auxquelles la nature a attaché plus de plaisir que la société n'en peut fournir, comme elle les conduit au respect d'elles-mêmes, à cette jouissance intérieure qui répand tant de sérénité sur leur vie & de douceur sur leur vieillesse!

Son traité de la vieillesse est encore une des excellentes productions qui enrichissent la morale. Cicéron a peint la vieillesse des grands hommes, madame Lambert a peint la vieillesse de toutes les ames vertueuses.

DUCLOS.

Duclos semble n'avoir connu qu'une seule classe, c'est celle qui s'appelloit autrefois le monde, le grand monde. Rien ne paroît moins philosophique que ce but, rien ne l'est plus que la manière dont il l'a rempli. L'éloge de l'ouvrage de Duclos est tout entier dans ce mot, dit dans un esprit satyrique par un *gentilhomme*, c'est l'ouvrage d'un Plebéien révolté. Ce mot peint, il est vrai, l'exagération d'une ame blessée. Duclos n'exprime jamais une vive indignation contre les travers & les vices qu'il décrit, il en pénètre trop bien les causes, il en connoît trop bien l'empire pour se livrer à un emportement qui, dit-on, étoit quelquefois dans son humeur, mais qui, à coup sûr, n'étoit pas dans son ame & qui ne paroît jamais dans ses écrits; il apprend à connoître les charmes par lesquels les grands éblouissent le vulgaire. Sans paroître avoir un dessein formé de ruiner leur puissance, il en attaque tous les fondemens, il en montre toute la fragilité. Tantôt il les peint empruntant tout leur éclat de la faveur des monarques, tandis que leurs fiers ancêtres osoient chacun dans leur empire rivaliser la puissance des rois. Tantôt il découvre les fausses maxi-

mes de leur honneur, toujours dociles à se plier à tout ce que leur avidité leur suggère, toujours attentives à garder une ligne de démarcation entre eux & les autres classes. A ces fausses maximes il oppose les principes de la probité, de la vertu, il fait rougir du parallele.

Personne n'a porté plus que Duclos le caractère de la précision dans toutes ses observations morales. Son usage d'analyser les expressions qu'on confond trop souvent, & non sans danger pour la morale elle-même fixe pour chacune d'elles un sens particulier. Les nuances qu'il découvre entre elles font naître les distinctions les plus importantes & les réflexions les plus heureuses. Tel est particulièrement son chapitre sur la gloire, la réputation & la considération. De longs traités sur ces objets fournissent beaucoup moins d'idées morales que les distinctions justes & claires qu'il établit.

Mabli.

En prononçant le nom des précurseurs de la liberté, mille touchantes idées de reconnoissance publique viennent se joindre au témoignage qu'on rend à leur philosophie. Quel nom peut reveiller davantage ce sentiment que celui de l'homme qui conçut, qui prêcha la liberté dans toute son austérité, tandis que le despotisme avilissoit par toutes ses fautes & par son infamie une nation qu'au moins auparavant il avoit décoré de tous les prestiges d'une vaine gloire & de quelques rayons de la gloire véritable? Mabli doué de ce génie rare qui fait observer les constitutions des empires, a trouvé leurs fondemens les plus durables dans les principes de la morale. Il parle des républiques anciennes non point comme un moderne qui contemple avec étonnement, avec enthousiasme ces monumens hardis de l'antique sagesse, mais il parle pour ainsi dire avec le sentiment d'un contemporain qui a ces monumens présens sous ses yeux. Il parle de Sparte comme un spartiate non pas toujours avec la même brieveté, mais avec la même vénération, avec la même sagesse. Si Platon & Xénophon ont répété avec fidélité, avec toutes les graces de leurs génie, les entretiens de Socrates; l'abbé de Mabli a fait parler Phocion avec une austérité digne de ce guerrier philosophe. Il y développe l'union de la morale & de la politique, union dont il étoit bien difficile de retrouver les premiers nœuds dans nos siècles modernes.

Un tel ouvrage fut reçu avec toute l'indifférence d'un roman qui ne peut ni flatter ni séduire. L'abbé de Mabli, censeur amer de toutes les fautes du gouvernement, s'en fit peu redouter, peut-être parce que son style n'offre point ces mouvemens hardis & rapides qui agissent puissamment sur l'ame. Mais ses pensées étoient déja un aliment précieux pour tous les esprits appellés à de grandes méditations, pour toutes les ames capables de sentimens élevés. D'ailleurs il ne renfermoit pas toujours ces vérités morales & politiques dans des théories vagues. En observant la constitution de tous les empires modernes, il démêloit avec sagacité ce qu'un heureux instinct de liberté & de morale naturelle avoit fait trouver à des hommes ignorans & grossiers; à travers la rudesse de leurs traits, il savoit reconnoître quelque chose de cette noble fierté qui convient à l'homme, il apprenoit le secret des tyrans pour affoiblir cette énergie qui leur résiste sans cesse. Enfin, il sçut puiser une suite d'observations profondes & vraies dans le cahos informe de l'histoire moderne. Rien n'est plus utile que de présenter aux peuples leur régénération comme le retour à d'anciennes loix, à d'anciennes mœurs. Mabli ainsi que tous les philosophes profonds, montre toujours un état primitif qui a été à la fois le premier comme le dernier terme de la perfection sociale. Quand cette base reposeroit sur une fiction, elle n'en seroit pas moins utile, elle serviroit toujours d'un point-de-vue fixe & certain, nécessaire dans la recherche de ces vérités importantes.

Jean Jacques Rousseau.

Pour attacher l'homme à ses passions, il

faut lui en faire un tableau vif & animé qui les lui retrace avec énergie. Si on ne lui peint fortement tout ce qui les accompagne, il accuse bientôt celui qui veut les attaquer, de n'en pas connoître la force & l'empire; il est même prêt de mépriser un être qu'il croit assez mal organisé pour n'avoir pas connu les plus puissantes sensations de la nature. Souvent même le philosophe qui parvient à force de travaux à dominer ses penchans, ne paroît à ceux qui le considèrent dans le lointain, qu'un homme peu sensible, dont l'insipide bonheur & la stérile sagesse ne méritent pas d'être enviés. Mais s'il peint vivement les erreurs & les excès auxquels le cœur humain est naturellement si disposé, on sentira bientôt que ce n'est point une profonde combinaison qui lui fournit des tableaux si animés, mais qu'il les puise dans les souvenirs de son cœur. Il intéresse en se montrant foible, il encourage en laissant voir la possibilité du triomphe; il prévient avec rapidité toutes ces objections qui naissent des murmures de nos passions. Cent fois son propre cœur les lui a faites, & il est accoutumé à y répondre; il se rappelle quels heureux mouvemens ont triomphé en lui des dispositions qui l'eussent entraîné dans le vice; il réveille ces mouvemens chez ceux qui l'écoutent.

Telle fut la source de l'éloquence, tel est le principe du charme attaché aux écrits de J. J. Rousseau. C'est en traits brûlans qu'il a peint la vertu. Il lui donne toute la force & tout l'empire des passions, en l'élevant au-dessus d'elles. Il remplit ce besoin d'activité qui exerce toutes les ames généreuses. C'est sur les premiers besoins du cœur qu'il fonde la vertu.

Seul il a osé considérer l'homme loin de toutes les institutions qui modifient ou altèrent sa nature; satisfait de trouver en lui un principe de bonté, il cherche à le développer; il ose concevoir du bonheur pour l'homme, mais il le cherche dans un systême nouveau, ou plutôt il écarte tous les systêmes, toutes les combinaisons artificielles pour le ramener aux loix de la nature. Il sent le besoin de reconstruire la société sur de nouvelles bases, ou pour mieux dire, de la rapprocher de celles dont elle n'eût point dû s'écarter. Si son premier mouvement lorsqu'il a essayé de montrer tous les vices de nos sociétés, a été de condamner la société même & de reculer à la vue de la monstrueuse inégalité qu'elle consacre, il s'est bientôt élevé à un but plus digne du philosophe. Il a voulu montrer comment on pourroit rester fidèle aux plus doux penchans de la nature, au milieu même des institutions sociales. Telle a été la recherche de sa vie entière, tel est le but du plus grand de ses ouvrages, l'*Emile*: maintenir & préserver, voilà tout le systême d'éducation qu'il conçoit. Repousser de faux besoins, suivre ceux de la nature avec la la modération qu'elle-même prescrit, voilà toute sa tâche, mais qu'elle est difficile dans un période de civilisation qui offre avec tant de prodigalité de vaines jouissances achetées par les soins les plus cruels, & par les regrets les plus amers. Cependant en préservant une ame simple de tout ce que la société a de faux & de corrupteur, il l'élève à tout ce que la nature a de sublime & de touchant; plus il cultive le jugement & le sens droit de son élève, plus il le rend propre à jouir de toutes les productions, de toutes les découvertes du génie. Toujours près de la nature, il ne peut perdre un instant le sentiment du beau quand il est fixé sur son modèle. Plus il arrache son élève aux passions sombres ou avilissantes, plus il le fait jouir des puissantes & délicieuses émotions de la nature. Il dirige toute sa vie vers l'utilité commune, & il entretient en lui cette jouissance habituelle qui, quoique familiere à l'ame, l'épure chaque jour & l'anoblit davantage; plus il le voit approcher de l'âge des passions, plus il le pénètre de l'enthousiasme de la vertu, seule digue puissante à ce torrent de délices qui assaillissent le cœur du jeune homme. Il double pour lui toutes les voluptés en les lui faisant goûter plus pures; quel tableau que celui de l'amour dans Emile!

On peut dire de l'idée d'un premier con-

trat Social entre les hommes, ce qu'on a dit de Dieu que s'il n'existoit pas il faudroit l'inventer. Si la voix de la nature n'annonçoit pas au fond de nos cœurs qu'elle seule a pu dicter, ce premier pacte, qu'elle seule veille à sa conservation, si quelque mortel pouvoit prétendre à cette sublime découverte, ce seroit J. J. Rousseau. Lui seul a proclamé les titres du genre humain, avec la fierté qui convient à cette grande mission; lui seul s'est élevé au-dessus de toutes les institutions sociales qui ne sont que des atteintes portées à l'indépendance & au bonheur de la société. Jaloux de conserver cette indépendance dans toute sa pureté, il a craint d'appliquer ses principes aux grandes nations qu'il a vu engagées dans les malheurs & les excès d'une longue civilisation; son imagination s'est borné à se former un peuple nouveau qui put jouir dans les murs d'une étroite cité de cette liberté qui réunit tous les plus glorieux appanages de la nature humaine, par un progrès qu'il n'étoit pas donné aux plus grands génies d'espérer, que les tyrans les plus habiles & les plus soupçonneux ne pouvoient même craindre. Deux grands peuples sur l'un & l'autre continent, ont osé remonter à ces premières sources de la liberté & de l'égalité, ont voulu jouir de tous les droits de l'homme, en ont fait une proclamation solemnelle & n'ont admis aucune loi qui ne se rapportât à ce titre sublime. Ces deux peuples ont marché sans guides dans une carriere où le génie des philosophes n'avoit pas encore osé les précéder; l'un jouit déjà de son ouvrage au milieu de la tranquillité & de la vertu; l'autre est occupé à le terminer au milieu des orages qui se réunissent envain pour l'ébranler. De grands progrès cependant leur restent encore à faire avant d'avoir atteint cette simplicité d'institutions & de mœurs qui forment le caractère précieux de cette cité dont J. J. a decrit les loix & le bonheur.

Fin du quatrième & dernier Volume.





